

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

D'UN
HOMME DE GOÛT,

ENTIÈREMENT REFONDUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

*Contenant des jugemens tirés des Journaux les plus
connus et des Critiques les plus estimés, sur les
meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres,
tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour;*

Par A. - A. BARBIER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. IMPÉRIALE ET ROYALE,
ET DE SON CONSEIL D'ÉTAT;

Et N. L. M. DESESSARTS,

Membre de plusieurs Académies.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. VIII.

Se trouve à Paris,

Chez

ARTHUS - BERTRAND , Libraire , rue Haute-
Feuille, N^o. 23;

BARROIS l'ainé , Libraire , rue de Savoye ,
près celle des Grands Augustins ;

FANTIN , Libraire , quai des Grands Augus-
tins ;

TREUTELL et WURTZ , Libraires , rue de
Lille ;

P. MONGIE l'ainé , Libraire , Cour des Fon-
taines ;

BRUNOT-LABBE , Libraire , quai des Augustins.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

PEU d'ouvrages ont été conçus sur un plan aussi heureux que *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*. Quoi de plus agréable, en effet, que de trouver réunies dans quelques volumes, les opinions que des censeurs judicieux ont émises non-seulement sur les chefs-d'œuvres de la littérature ancienne et moderne, mais encore sur tous les ouvrages qui, sans les égaler, peuvent former une bibliothèque choisie ? L'avantage que *la Bibliothèque d'un Homme de Goût* a sur les catalogues de livres ordinaires, est de joindre à l'indication des ouvrages, le sujet qui y est traité, la manière dont il est traité, et le jugement qu'en ont porté des critiques renommés par

leur esprit et leurs connoissances. La réunion de ces jugemens doit avoir bien plus de poids que l'opinion d'un seul individu , le supposât-on doué des connoissances les plus étendues et du goût le plus pur. Il est impossible, en effet, qu'un seul homme ait lu avec assez d'attention les bons ouvrages qui ont paru dans tous les siècles , dans toutes les langues , sur toutes les matières , pour en porter un jugement précis, clair et impartial. Le Cours de Littérature de M. de la Harpe vient à l'appui de cette assertion. On convient déjà assez généralement que les jugemens de cet habile critique sur les auteurs anciens , n'ont ni la profondeur, ni la justesse que l'on pouvoit attendre d'un littérateur aussi distingué ; ses opinions sur les auteurs modernes sont encore plus répréhensibles sous le rapport de la prévention et de la partialité.

Il y avoit donc beaucoup d'avantage

à recueillir des jugemens portés en différens temps par des critiques judicieux sur des productions qu'ils ont pu examiner avec l'attention la plus réfléchie, d'autant plus qu'il est aisé de faire disparaître les traces de prévention qui pourroient exister dans ces jugemens. Aussi l'abbé de la Porte, écrivain laborieux et infatigable, n'eut pas plutôt découvert qu'on avoit publié la *Bibliothèque d'un Homme de Goût*, en 1772, à Avignon, en deux petits volumes in-12 (1), qu'il s'empressa, quelques années après (en 1777), de faire paroître quatre volumes in-12 sous le même titre.

Cette Bibliothèque devint, par les nouvelles richesses qu'elle avoit acquises, un ouvrage très-utile. Mais la rapidité avec laquelle l'abbé de la Porte travailloit, l'empêcha de corriger les fautes de son prédécesseur, et lui en fit

(1) Ces deux volumes ont été réimprimés l'année suivante sous le titre d'*Amsterdam*.

commettre de nouvelles. Il faut qu'il y ait un mérite réel dans cet ouvrage, pour que le public l'ait recherché jusqu'à ce jour, malgré les fautes nombreuses et grossières qui le défigurent.

J'avois conçu depuis long-temps l'idée de corriger celles que j'ai pu découvrir, et de continuer cette Bibliothèque dans les mêmes vues et d'après les mêmes principes qui dirigèrent ses premiers auteurs. Mon projet étoit exécuté en grande partie dès 1788. Mais M. Desessarts ayant donné, en 1798 et 1799, une nouvelle édition de cette Bibliothèque, je lui parlai des matériaux que j'avois recueillis dans le même dessein, et je les lui offris. Il a bien voulu, depuis, accepter mon offre, et nous nous sommes réunis pour donner une nouvelle édition de *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*, aussitôt que celle qu'il avoit faite seroit épuisée. Pendant que j'achevois la composition du troisième volume de mon Dictionnaire

des ouvrages anonymes et pseudonymes, je me suis livré à ce nouveau travail, et je n'ai rien négligé pour rendre *la Bibliothèque d'un Homme de Goût* digne de son titre.

L'édition de 1777 a servi de base à mes recherches. Celle de M. Desessarts a fourni des secours précieux dans plusieurs parties. J'y ai puisé beaucoup d'articles curieux, dont plusieurs ont été retouchés par M. Desessarts, et notamment la plus grande partie des articles relatifs aux orateurs du barreau et surtout aux orateurs qui se sont le plus distingués dans nos différentes assemblées nationales (1).

(1) Outre ces articles, qu'on ne trouve pas dans les premières éditions de *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*, M. Desessarts s'est chargé de la rédaction des tables particulières de chaque volume, et de la table générale qui sera imprimée à la fin du cinquième volume. Le plan qu'il avoit adopté pour la table de son édition a été trouvé excellent : c'est le même qu'il a suivi, à quelques légers changemens près, dans la rédaction de la table de cette édition.

Une des plus grandes difficultés que j'avois à vaincre, étoit de faire disparaître les erreurs et les inexactitudes, qui ne sont que trop multipliées dans l'édition de 1777 : je vais indiquer quelques-unes de celles que j'ai rectifiées.

Le premier éditeur avoit dit que nous possédions une assez foible traduction en prose des épigrammes de Martial, publiée à Avignon en 1753, in-12. L'abbé de la Porte a répété cette assertion, sans se donner la peine de la vérifier. Il s'agit d'un volume petit in-12, contenant un choix d'épigrammes de Martial, traduites très-platement en français, avec le texte en regard ; ce n'est que depuis six mois que nous avons une nouvelle traduction complète de cet auteur ; mais elle est si médiocre, qu'il est douteux qu'elle fasse oublier celle de l'abbé de Marolles.

Dans le chapitre de l'Histoire Universelle, Vincent de Beauvais, de l'ordre des frères prêcheurs, est présenté

comme ayant publié son *Miroir Historial* vers le milieu du treizième siècle. Cette manière de parler feroit croire que l'imprimerie existoit à cette époque , tandis que cette admirable invention ne remonte qu'au milieu du quinzième siècle. *Le Miroir Historial* de Vincent de Beauvais ne parut qu'en 1473, 4 vol. in-fol. L'abbé de la Porte s'est exprimé, au sujet de cet ouvrage, avec la même inexactitude que son prédécesseur ; il a aussi répété, d'après lui, quel'abbé Goujet n'a point parlé dans sa *Bibliothèque française*, des poètes dramatiques. La vérité est que l'abbé Goujet parle des poètes dramatiques qui ont vécu dans l'intervalle de temps dont il nous a laissé l'histoire.

L'abbé de la Porte est bien moins excusable d'avoir ajouté à ces inexactitudes, une foule d'erreurs plus graves les unes que les autres : voici les plus frappantes.

Pecquet, ancien premier commis des

finances, publia, en 1733, une traduction en prose de la célèbre pastorale de Guarini, intitulée : *le Berger Fidèle*. Le premier auteur de *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*, en rendit un compte avantageux d'après la Bibliothèque Française de l'abbé Goujet (1). Cette version, sans être parfaite, parut à ces deux auteurs l'emporter beaucoup sur celle en vers de l'abbé Torche, pour *l'exactitude, la fidélité*, et pour les agrémens du style.

Après avoir copié cet article, l'abbé de la Porte affirme qu'on donna, en 1759, une nouvelle traduction du *Pastor fido*, pleine de défauts. « Son auteur, ajoute-t-il d'après *l'Année Littéraire* de Freron (2), paroît avoir de l'esprit; mais il est diffus, mais il n'a aucune étincelle du feu de son original, nul coloris : on ne dira pas de cette version

(1) Tome VIII, p. 77.

(2) Année 1759, t. VII, p. 289 et suiv.

que c'est *une belle infidèle* ; c'est une copie entièrement défigurée du tableau le plus agréable. » Il ne s'agit cependant ici que d'une nouvelle édition de la traduction de Pecquet. Ainsi, dans une même page , l'abbé de la Porte cite deux jugemens contradictoires sur le même ouvrage.

Dans plusieurs endroits, il métamorphose tantôt des volumes in-4°. en in-12, tantôt des in-12 en in-4°. Ici, il avance qu'un ouvrage en 3 volumes n'en a qu'un; là, il assure que les Mémoires de Charles Perrault forment 7 vol. in-12., tandis qu'ils ne sont composés que d'un seul.

Dans le compte qu'il rend du *Mercurie Historique* de Vittorio Siri, il dit que la traduction de cet ouvrage, par Requier, qui se donna successivement volume par volume, en est au moins actuellement en (1777) à son XX°. tome in-12. Cette traduction n'a que 18 volumes et ils ont paru vers 1766 ;

ce qui l'a induit en erreur, est la traduction des Mémoires secrets du même Vittorio Siri, par le même Requier : elle pouvoit avoir 20 volumes au moment où l'abbé de la Porte écrivoit; Requier l'a portée jusqu'au 50^e., et l'original italien n'est pas encore entièrement traduit.

L'abbé de la Porte n'a pas plus soigné l'impression de son ouvrage que le fonds de ses articles : les noms propres sont défigurés de la manière la plus étrange dans une infinité d'endroits. On est scandalisé de rencontrer presque à chaque paragraphe des mots étonnés de se trouver réunis, des phrases mal construites, des passages qui n'ont aucun sens : voici un exemple de ce dernier genre.

Après l'annonce du dictionnaire de Trévoux, on lit un long article, dont le but est de louer la mauvaise compilation intitulée : *le Grand Vocabulaire*, etc. Il commence ainsi : « quand

» un autre Dictionnaire, *le grand Vo-*
 » *cabulaire*, parut, la nation l'accueillit,
 » sans doute, à cause de l'*universalité*
 » qu'il sembloit embrasser. »

Toutes les réflexions qui suivent celle-ci, ne peuvent se rapporter qu'au Dictionnaire de Trévoux, dit Universel. L'abbé de la Porte devoit s'exprimer comme son prédécesseur : quand ce Dictionnaire (celui de Trévoux) parut, disent les auteurs du Grand Vocabulaire, la nation l'accueillit, etc. ; pour moi j'ai rapporté, en l'abrégeant un peu, ce jugement sur le Dictionnaire de Trévoux, parce qu'il m'a paru renfermer une critique aussi fine que judicieuse ; mais je ne me suis cru obligé ni de citer le Grand Vocabulaire, ni surtout de louer cette informe compilation.

C'est ici l'occasion d'expliquer la marche qu'on a suivie en présentant des jugemens plus ou moins détaillés sur chaque ouvrage. A-t-on eu tort de ne citer que rarement les autorités ? En

cela on a imité l'exemple du premier éditeur : les motifs de sa conduite ont paru si sages, si prudens, qu'on va les reproduire ici.

1°. « Les différens journalistes n'étant pas toujours d'accord, il falloit les concilier et combiner leurs jugemens. On ne pouvoit donc citer à la lettre tous les passages qu'on a empruntés d'eux ; si on l'avoit fait, on auroit laissé le lecteur dans l'incertitude.

2°. » Rien n'est plus insipide et n'entraîne plus de longueurs que ce tas de citations continuelles ; il faut employer quatre pages lorsqu'on entasse guillemets sur guillemets, pour dire ce qu'on renfermeroit dans la moitié d'une. C'est ainsi que certains critiques ont surchargé la forme de leurs ouvrages, sans augmenter la valeur du fonds. Ils ont compilé des volumes, pour apprendre au public que les livres qu'il pouvoit lire, se réduisoient à un très-petit nombre. »

Ne seroit-ce pas la multiplicité des citations qui auroit empêché l'estimable Adrien Baillet de terminer son utile ouvrage, intitulé, *Jugemens des Savans*, etc., lequel a beaucoup de rapport avec *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*? Ne pourroit-on pas aussi attribuer à la même cause l'espèce d'oubli où est tombé cet ouvrage? Qu'il me suffise donc de dire ici que les principales collections dont on a tiré des secours pour rédiger *la Bibliothèque d'un Homme de Goût*; sont le *Journal des Savans*, le plus ancien et le meilleur des journaux; *la Bibliothèque Française*, de l'abbé Goujet; le *Nouvelliste du Parnasse*, et les *Observations sur les Ecrits Modernes*, de l'abbé Desfontaines; les *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, et l'*Année Littéraire*, de Freron; l'*Esprit des Journaux*, le *Mercure de France*, le *Magasin Encyclopédique*, la *Décade Philosophique*, le *Journal de Paris*,

le Moniteur , le Publiciste , les Mémoires Littéraires de M. Palissot , le Journal de l'Empire , etc. , etc.

Une partie essentielle des augmentations que renferme cette édition , consiste dans l'indication des meilleures éditions des ouvrages qui y sont cités , tant pour les originaux grecs et latins , que pour leurs traductions en d'autres langues , mais particulièrement en français. Le premier éditeur n'avoit cité que des ouvrages composés ou traduits en notre langue , parce qu'il n'avoit composé sa Bibliothèque que pour un seigneur Français. Quant à nous , qui adressons la nôtre aux Hommes de Goût de tous les pays , nous avons cru devoir leur faire connoître les bonnes éditions des bons ouvrages , principalement dans les langues où ces chefs-d'œuvres ont été écrits. Je suis loin de prétendre qu'il ne reste rien à désirer dans ces indications , qui exigent des recherches beaucoup plus étendues

qu'on ne se l'imagine ordinairement : mais je dois déclarer ici qu'en rendant hommage aux magnifiques éditions des Didot, des Bodoni, des Ibarra, nous regardons cependant comme la meilleure édition d'un ouvrage, celle qui doit être jugée la plus utile, soit par la correction du texte, soit par les remarques dont elle est enrichie. Ainsi, nous n'avons point cru devoir indiquer toutes les éditions de luxe dont les riches amateurs aiment à parer leurs cabinets; nous nous sommes bornés, en ce genre, aux articles dont le prix se rapproche des facultés communes.

Des chapitres entiers de notre édition auront le mérite de la nouveauté : tels sont ceux de la Grammaire universelle, des Grammaires et Dictionnaires de différentes langues, de l'Histoire des Livres, etc. Comment l'abbé de la Porte n'avoit-il pas remarqué qu'en ne parlant que des grammaires

françaises, il ne remplissoit pas le plan qu'il s'étoit tracé dans les autres parties de son ouvrage ? Quant à l'Histoire Bibliographique, c'est-à-dire, quant aux ouvrages qui contiennent l'histoire et la description des livres, on ne sera pas étonné que j'aie regardé cette addition comme nécessaire : mais je me suis borné aux articles essentiels.

D'un autre côté, on s'est permis beaucoup de retranchemens, soit en modifiant des éloges donnés par complaisance ou par flatterie, soit en omettant des notices d'ouvrages qui n'ont eu qu'une vogue passagère.

Les jugemens consignés dans notre Bibliothèque ne sont pas toujours conformes à ceux de M. de la Harpe. J'en ai indiqué la raison au commencement de ce discours. Les jeunes gens auront à profiter en cherchant de quel côté sont la justice et l'impartialité ; quelquefois les détails bibliographiques dans lesquels j'ai dû entrer, serviront à faire
comprendre

comprendre des passages du *Cours de Littérature* qui sont peu intelligibles par eux-mêmes. Je citerai pour exemple l'indication donnée par M. de la Harpe, de la traduction d'Anacréon, par Gacon (1). Il faut lire l'article relatif à cette traduction dans notre premier volume, page 44, pour entendre ce que M. la Harpe a voulu dire.

J'ai, sans doute, découvert et corrigé beaucoup de fautes dans le travail de l'abbé de la Porte, et je n'ai peut-être

(1) *Cours de Littérature*, t. II, p. 107. « Nous avons, dit M. de la Harpe, trois traductions en vers des poésies d'Anacréon, l'une de Gacon, d'une édition très-jolie, avec le grec à côté; l'autre de la Fosse; la dernière, de M. de Sivri. » On pourroit remarquer d'abord que l'énumération n'est pas exacte; car la traduction d'Anacréon en vers, par M. Anson, ayant paru en 1795, devoit être connue de M. de la Harpe; quant à celle de Gacon, de quelle édition veut-il parler? C'est probablement de celle qui a été publiée à Paris en 1754, par MM. de Querlon et Capperonnier; or, dans celle-ci, les vers français ne sont pas à côté, mais à la suite des vers grecs: cela est si vrai, que l'on en trouve des exemplaires qui ne contiennent pas le texte grec.

pu éviter d'en commettre moi-même de plus graves. Puisse le Lecteur ne voir dans la sévérité avec laquelle j'ai traité ce laborieux écrivain, que mon désir d'offrir au Public un ouvrage qui méritât, à de nouveaux titres, les suffrages dont il est honoré depuis long-temps !

Notre première intention étoit de faire paroître à la fois les cinq volumes de notre nouvelle édition ; mais S. M. L'EMPEREUR ET ROI ayant daigné, par une faveur à laquelle j'étois loin de m'attendre, m'honorer de l'emploi de son Bibliothécaire, j'ai été obligé de suspendre mon travail pour remplir mes nouvelles fonctions. Nous nous sommes donc déterminés à annoncer, par un prospectus, que notre édition paroîtroit en deux livraisons, dont la première seroit de trois volumes, et la deuxième de deux.

BARBIER.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE

D'UN

HOMME DE GOÛT.

CHAPITRE PREMIER.

POÈTES ANCIENS.

§ 1^{er}. *De la Poésie en général.*

LE but de la poésie, chez tous les peuples, a été de plaire en remuant les passions. Ce langage a été plus souvent profané, que consacré par ceux qui l'ont employé. On ne parle point du faux éclat qu'ils ont prêté à des pensées communes; on parle des vices que la poésie a embellis, et des crimes qu'elle a transformés en vertus. Cependant, malgré ces abus, on aime les poètes; et l'on est bien éloigné de blâmer ce goût. Il n'est question que de le contenir dans ses bornes.

TOME I.

I

Bien des personnes sont médiocrement touchées du talent de la poésie. Si l'on consulte, en effet, une austère philosophie, il est assez difficile de justifier cette gêne que l'on se donne pour exprimer ses pensées avec une certaine cadence, et pour les renfermer dans un certain nombre de syllabes. La parole étant uniquement destinée à faire passer les pensées de notre esprit dans celui des autres, il semble contraire à la raison, de rendre l'usage de ce moyen si difficile et si incommode. Cependant il n'y a point de peuple qui ne prenne plaisir à ces arrangemens de mots et à ces phrases cadencées, soit qu'elles soient rimées, soit qu'elles ne le soient point. Les nations les plus grossières et les plus sauvages, ont leur poésie et leurs chansons. C'est donc un goût général inspiré par la nature, et que la philosophie combat vainement. Et qu'est-ce que la philosophie au prix d'elle ? La poésie élève l'âme par la noblesse des images ; elle la surprend par la nouveauté des pensées, et la flatte par l'agrément des expressions ; et comme il n'y a point de poésie, proprement dite, sans versification, elle la charme par la cadence et l'harmonie qui lui sont essentielles.

D'un autre côté, il est certain que rien n'est.

plus désagréable et plus insipide, qu'une poésie médiocre, c'est-à-dire, des idées communes, des expressions foibles et prosaïques. C'est une ancienne maxime qui nous a été transmise par Horace, que la médiocrité n'a jamais été permise aux poètes. Quoi, en effet, de plus méprisable, que le métier d'un poète médiocre, c'est-à-dire, d'un homme qui se fatigue pour fatiguer les autres, et qui emploie son temps à leur préparer de l'ennui ! Mais par une illusion naturelle, tout faiseur de vers se croit bon poète ; et pour conserver le droit d'en faire, il se donne bien de garde de convenir que les siens soient médiocres. La Motte est le seul qui ait attaqué l'axiome d'Horace, et qui ait prétendu qu'un poète, sans exceller dans son art, ne laissoit pas de mériter de l'estime et des louanges.

C'est en vain qu'on voudroit établir des principes, et donner des règles pour la bonne poésie, en faisant voir en quoi elle consiste, et ce qui la rend médiocre ou mauvaise. C'est la nature et non l'art qui fait les bons poètes ; les préceptes sont inutiles. Un esprit vif, fécond, juste, fin, délicat, ne s'acquiert point par la voie de l'instruction ; il faut l'avoir reçu en naissant. On peut seulement le perfec-

tionner par le commerce des gens d'esprit et de goût, et par la lecture des originaux. La beauté solide consiste dans la vérité; rien de faux n'est capable de plaire long-temps. Les vers doivent avoir du rapport avec la nature, c'est-à-dire, avec les inclinations les plus naturelles et les plus universelles.

POÈMES ÉPIQUES GRECS.

H O M È R E.

ON a toujours regardé Homère comme le père et même comme le dieu de la poésie. Ses ouvrages sont plus connus que sa personne. On sait seulement que c'étoit un aveugle qui alloit chanter ses vers dans les villages et les hameaux. Il y a deux poèmes fameux qui portent son nom, l'Iliade et l'Odyssée. Dans le premier, Homère chante les fureurs d'Achille qui se fâche pour une femme, et abandonne les Grecs armés pour ravoïr sa maîtresse. Tout est grand, tout est sublime dans ce chef-d'œuvre, à ce que disent les admirateurs de l'antiquité.

Les dieux de l'Iliade agissent d'une manière extravagante; mais faut-il mettre cette extravagance sur le compte d'Homère? Ce poète,

qui probablement étoit philosophe , avoit certainement des idées sur la Divinité , plus justes et plus exactes que le peuple. Mais dans le dessein de plaire aux Grecs et de les instruire , il ne pouvoit faire agir les dieux dans son poëme , que conformément à la théologie populaire. Il n'y a point de poëte épique , qui n'ait embrassé le système de religion et les traditions du pays où il écrivoit. Pourquoi donc feroit-on un crime à Homère d'avoir adopté la religion des Grecs ? Condamnons tant que nous voudrons ses fausses idées ; mais reconnaissons en même temps que le poëte les a mises en œuvre avec autant d'art que d'esprit. Pour faire quelque reproche solide à Homère , il faudroit prouver qu'il n'a pas bien imité le système de la religion des Grecs ; mais si , en supposant le contraire , ses peintures sont vraies et justes , il est ridicule de lui faire un crime d'avoir introduit les dieux de sa nation. Tous les gens sensés avouent qu'il auroit été un très-beau génie dans quelque siècle qu'il eût vécu ; et dès lors , ses ouvrages méritent notre estime. Quelques-uns prétendent que n'ayant peint que les mœurs de son temps , son poëme n'étoit beau que pour les Grecs. Mais quoi ! est-ce qu'on ne prend pas plaisir à

considérer un tableau qui représente des héros habillés à l'antique, s'exerçant à des combats, armés selon l'usage du siècle où ils vivoient ? surtout si le peintre a du génie, si le coloris est vif et animé, les traits fiers et hardis, les proportions bien gardées, et l'ordonnance du tableau régulièrement disposée. Faudra-t-il que je sois Grec ou Romain, pour me plaire à ces peintures, qui retracent quelques morceaux d'une ancienne histoire ? Car voilà le véritable point de vue où il faut se mettre, pour juger sainement d'Homère. A-t-il bien imité la nature ? a-t-il bien peint les hommes et les dieux qu'il connoissoit ? S'il a réussi, c'est dès lors un excellent peintre ; et son Iliade me feroit encore plus de plaisir, qu'un tableau qui représenteroit toutes les aventures décrites dans cette même Iliade.

L'autre poème d'Homère est l'Odyssée. L'auteur célèbre les aventures d'Ulysse, petit roi d'Itaque, après la ruine des Troyens. Il fut errant plusieurs années en divers pays ; voilà ce qui fait proprement le sujet du poème ; les erreurs d'Ulysse, c'est-à-dire, les travaux et les périls continuels de ses voyages, qui durèrent plusieurs années. Car c'est ce qu'il y a d'essentiel ici, comme Aristote l'a bien remar-

qué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyssée. Comme le dessein de ce poëme est différent de celui de l'Iliade , la conduite est aussi toute autre pour le temps. Le caractère du héros est la prudence et la sagesse. Cette modération a laissé au poëte la liberté entière d'étendre son action autant de temps qu'il a voulu , et que ses instructions politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette action , comme il a fait à celle de l'Iliade ; mais il y a employé huit ans et demi , depuis la prise de Troie où elle commence , jusqu'à la paix d'I-taque où elle finit. Comme la prudence ne se forme qu'avec un long temps , le poëte a donné plusieurs années à une fable , où il expose les aventures d'un homme qui ne surmonte les obstacles que la fortune peut lui opposer , que par la prudence qu'il a acquise dans ses longues courses.

Ces deux ouvrages , l'Iliade et l'Odyssée , ont fait regarder Homère comme la Divinité du Parnasse ; mais il s'est trouvé , dans le 17^e. siècle , et dans le 18^e. , plusieurs infidèles qui ont voulu renverser ses autels. Ces censeurs ont tout critiqué , jusqu'au dessein d'Homère ; et descendant du plan aux détails , ils ont trou-

véridique que des rois et de grands capitaines fissent leur cuisine eux-mêmes ; que leurs mets les plus délicats fussent du bœuf, du mouton, du porc grillé sur les charbons ; que leurs richesses ne consistassent qu'en bestiaux ; qu'ils se fissent des présens de chaudières, de trépieds et d'autres choses semblables ; qu'Homère fît pleurer ses héros ; qu'il leur mît dans la bouche des injures, lorsqu'ils sont en colère. Ils ont condamné ses fictions touchant les dieux comme puériles. Ils ont censuré ses comparaisons, ses épithètes, ses fréquentes répétitions. Selon eux, Homère s'abandonne à l'emportement et à l'intempérance de son imagination, sans aucun discernement. Il sort presque toujours de son sujet, par la multiplicité et par l'attirail de ses épisodes. Il est moins soigneux de bien penser que de bien dire ; et cependant son style est souvent trop simple, trop dénué d'ornemens, ou du moins il y en a peu qui soient de notre goût. Sa morale ne leur plaît pas davantage, et en beaucoup d'endroits ils la trouvent très-dangereuse pour les bonnes mœurs.

Les défenseurs d'Homère, en avouant une partie de ses défauts, ne tarissent point sur ses beautés. Suivant eux tout respire, tout agit dans

dans ses poèmes; c'est le peintre de la nature. Tous ses héros ont de la valeur; mais les traits dont il peint leur courage sont aussi variés, que leurs caractères même. Son coloris est celui d'un grand maître; et son expression prend toujours la couleur de sa pensée.

De si grands talens n'ont jamais pu désarmer l'envie. Zoïlè , dans l'antiquité , déprima tant qu'il put Homère; et il a trouvé des imitateurs en France. Le premier qui, chez nous, osa s'élever contre lui , fut l'abbé de Boisrobert , écrivain médiocre , mais célèbre par sa faveur auprès du cardinal de Richelieu. Il comparoit le divin Homère à ces chanteurs de carrefours qui ne débitent leurs vers qu'à la canaille. Desmarets de Saint-Sorlin , ensuite Charles Perrault, l'auteur du Parallèle des anciens et des modernes, se mirent sur les rangs. Mais ce dernier adversaire paroissoit si peu redoutable , que le plus vif partisan des anciens, Despréaux, demouroit dans le silence. Cette indifférence, dans un homme dont la bile étoit si facile à émouvoir, à la moindre atteinte contre le bon goût et la raison, étonna singulièrement le prince de Conti , qui dit publiquement un jour, qu'il iroit à l'Académie Française écrire sur la place de Despréaux :

tu dors, Brutus. Le satirique se réveilla enfin ; mais sans vouloir s'amuser à défendre Homère contre les critiques superficielles de l'auteur du *Parallèle*, il s'attacha uniquement à relever les bévues de ce ridicule antagoniste ; et la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault.

Houdart de La Motte , plus bel esprit que Perrault , mais non moins ignorant , a depuis renouvelé la querelle. Il traduisit Homère en vers français , et en fit une critique raisonnée. La marquise de Lambert , l'abbé Terrasson et l'abbé de Pons , qu'on appeloit le Bossu de La Motte , se rangèrent de son côté contre les défenseurs du poète Grec , à la tête desquels étoit la savante madame Dacier. Les *Dissertations* de La Motte sont bien écrites , et contiennent des observations utiles ; mais il jugeoit un poète Grec ; et il n'entendoit pas le Grec. Il ressembloit à un magistrat qui voudroit terminer un procès sans pouvoir lire les pièces.

D'autres écrivains parurent dans cette dispute ; mais ce fut pour se moquer des deux partis. On fit de cette ridicule querelle le sujet de quelques farces. Les acteurs de la Foire représentèrent Arlequin défenseur d'Homère.

Dans cette pièce, arlequin tiroit respectueusement l'Iliade d'une châsse, prenoit successivement par le menton les acteurs et les actrices, et la leur donnoit à baiser en réparation de tous les outrages faits à Homère. Il y eut aussi une estampe, dans laquelle on représentoit un âne qui broutoit l'Iliade, avec ces vers au bas contre la traduction qu'en avoit donnée La Motte, qui avoit réduit l'Iliade en douze chants :

Douze Livres mangés,
Et douze estropiés.

Ces plaisanteries ne cessèrent que par l'entremise du sage Valincourt, qui dessilla les yeux des parties intéressées, et leur fit voir enfin le ridicule dont elles se couvroient. La paix se fit dans un repas que Valincourt leur donna, et où étoit madame de Staal. « J'y » représentai, dit-elle, la Neutralité. On but » à la santé d'Homère; et tout se passa bien. » Dans le temps de ces querelles littéraires, on écrivit ces quatre vers sur la porte du cabinet de l'Académie Française :

La Motte et la Dacier, avec un zèle égal,
Se battent pour Homère, et n'y gagneront rien.
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal;
L'autre l'entend trop mal pour en dire du bien.

On trouvera plus de détails sur la vie et les écrits d'Homère dans l'ouvrage de *Wood*, intitulé : *essai sur le génie original d'Homère*, traduit par M. *Demeunier*, en 1775, in-8°. , et dans celui de *Blackwel*, traduit par M. *Quatremère de Roissy*, sous le titre de *recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, an VII, (1797), in-8°. ; ce dernier ouvrage au lieu de perdre sous la plume du traducteur, a acquis de la clarté et de la précision : la lecture de ces recherches est une excellente introduction à l'étude des ouvrages d'Homère.

La première édition d'Homère en grec, est celle de Chalcondyle, Florence, 1488, 2 vol. in-fol.

Les plus belles éditions grecques et latines, sont : 1°. celle de Schrévelius, 1656, 2 vol. in-4°; 2°. celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-4°; 3°. celle de Clarke, 1754, 4 vol. in-4°; 4°. celle d'Ernesti, 1759, 5 vol. in-8°.

TRADUCTIONS.

MADAME DACIER.

La traduction la plus littérale que nous ayons des productions du poète Grec, est due à une femme. Madame Dacier donna l'Iliade

en 1711, et l'Odyssée en 1716. C'est celle qui fait le mieux connoître Homère avec toutes ses grandes qualités, comme avec ses défauts, quoique ceux-ci y soient quelquefois déguisés ou adoucis autant que l'exactitude d'une traduction, qui n'a rien de servile, a pu le permettre, et que le génie de notre langue semble l'avoir exigé.

M. BITAUBÉ.

M. Bitaubé avoit donné, en 1762, une traduction libre et abrégée de l'Iliade; il avoit écarté les imperfections, et ne s'étoit attaché qu'aux beautés. Cette version ne faisoit pas connoître Homère tel qu'il est; c'étoit un vieillard de trois mille ans, habillé à la moderne; mais il a suivi un système différent dans sa nouvelle traduction de l'Iliade et dans celle de l'Odyssée, Paris, 1780 et 1785, 6 vol. in-8°. Il s'est attaché à conserver les figures d'Homère, l'ordre de ses idées, et jusqu'à la place de ses mots, autant que le permet le génie de notre langue. Il y a souvent réussi; sa traduction est fidèle et élégante, quoiqu'elle manque quelquefois de facilité et de grâce; ses remarques sont instructives, et tout concourt à en faire un ouvrage classique.

La prose de madame Dacier est diffuse , traînante, sans coloris, sans harmonie; souvent même elle pèche contre les lois du langage ; celle de M. Bitaubé est , en général, noble , vive , pittoresque , nombreuse et correcte.

M. G I N.

M. Gin a publié une traduction complète des œuvres d'Homère , en 8 vol. in-8°. et in-12 , Paris , 1784 ; grâce aux soins du nouveau traducteur , nous avons dans notre langue tout ce qu'a écrit Homère , et les ouvrages même dont on ne fait que le soupçonner d'être l'auteur.

On possède deux versions en beaux vers latins , des deux poèmes d'Homère , et elles mériteroient d'entrer dans la collection de M. Barbou ; en voici les titres : *Homeri Ilias latinis versibus expressa , à Raimundo Cunico, Ragusino. Romæ, 1777, gr. in-8°. Homeri Odyssea latinis versibus expressa, à Bernardo Zamagná, Ragusino. Senis, 1778, gr. in-8°.*

L A M O T T E.

On sait que La Motte ne se contenta pas de déprimer l'Iliade d'Homère ; il prit un moyen plus sûr d'avilir le poète Grec ; ce fut de le

travestir en vers français. En effet, La Motte ne fit d'un corps plein d'embonpoint et de vie ; qu'un squelette aride et désagréable. Toutes les fleurs du poète Grec se fanent entre ses mains.

Le traducteur qui rima l'Iliade ,
 De douze chants prétendit l'abrégé ;
 Mais par son style aussi triste que fade ,
 De douze en sus il a su l'allonger :
 Or le lecteur qui se sent affliger ,
 Le donne au diable et dit perdant haleine :
 Hé finissez , rimeur à la douzaine !
 Vos abrégés sont longs au dernier point.
 Ami lecteur , vous voilà bien en peine ,
 Rendons-les courts en ne les lisant point.

Cette épigramme est de Rousseau ; et La Motte la méritoit en partie. Mais en condamnant ses vers , il falloit savoir rendre justice à sa prose. Le discours préliminaire qui est à la tête de sa traduction , est très-bien fait.

Pour traduire Homère en vers français ; et surtout pour l'abrégé en lui donnant une forme nouvelle , il falloit beaucoup de génie ; La Motte n'avoit que beaucoup d'esprit. Ne pouvant s'élever au-dessus de lui-même dans ce grand genre , il est resté bien au-dessous du médiocre ; et pour trancher le mot , il n'a fait qu'un mauvais poème. En général , le style en est sec et froid , les vers foibles , petits , contrefaits , la poésie sans pompe , sans âme ,

sans chaleur; quelle audace de vouloir rendre dans notre langue, le poète le plus enflammé, le plus nerveux et le plus sublime, sans les talens nécessaires pour une si haute entreprise! L'auteur, par cette témérité aussi mal soutenue et aussi-bien punie que celle de Phaéton, s'est dégradé dans l'esprit d'un grand nombre de connoisseurs, qui refusent à ses autres ouvrages la justice qui leur est due. Ils ne peuvent reconnoître du talent et du goût dans un homme qui substitue de petits traits ingénieux à de grands coups de pinceau, négligés comme la nature; qui met la froide symétrie de la raison à la place d'un certain désordre que le génie laisse toujours dans sa marche, parce qu'il est plus occupé de franchir la carrière, comme un vigoureux athlète, que de s'y promener avec les airs affectés d'un petit-maître.

Que La Motte se trompoit grossièrement, lorsqu'après l'apparition de l'ombre d'Homère, qu'il se procuroit dans une ode, il s'écrioit :

Homère m'a laissé sa muse ;
Et si mon orgueil ne m'abuse ,
Je vais faire ce qu'il eût fait.

C'étoit annoncer par de fort méchans vers, qu'il se croyoit en état d'en faire d'admirables.

Mais

Mais d'où vient l'énorme différence qui se trouve entre Homère et son abrégiateur ? J'en ai déjà laissé entrevoir la raison ; c'est qu'encore une fois , on ne peut avoir plus de génie que l'un , ni plus d'esprit que l'autre. Ceci peut paroître un paradoxe. Je m'explique : ce qu'on appelle de l'esprit est à mes yeux le fléau du génie. Plus un ouvrage tient de l'un , plus on altère ses beautés en les remplaçant par les gentilleses de l'autre. Le sentiment et la nature ont deux mortels ennemis ; l'esprit et l'art ; dans la poésie épique surtout , on ne doit faire cas que du génie.

Pour juger combien le génie et le talent sont au-dessus de l'esprit et de l'art , il suffit de se rappeler quelques endroits d'Homère ; imités par Despréaux dans son Traité du Sublime , et de leur opposer ceux qui y répondent dans l'Iliade française ; c'est le moyen de faire voir tout à la fois comment il faut traduire Homère , et comment il ne faut pas le traduire.

C'est ainsi que les flots qu'a soulevés l'orage ,
Menacent à grand bruit un vaisseau du naufrage ;
L'un sur l'autre poussés , ils atteignent son bord.
Dans les voiles le vent frémit avec effort.
La mer blanchit d'écume , et l'horrible tempête
Des pâles matelots environne la tête.
Le pilote troublé n'agit plus qu'au hasard ,
Et trouve le péril au-dessus de son art.

Voilà M. de La Motte, voici Boileau.

Comme l'on voit les flots, soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage :
Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;
La mer blanchit d'écume, et l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Quelle harmonie, quelle force, quelle rapidité ! Boileau semble peindre comme Homère, le péril jusque dans les mots et les syllabes. La versification de La Motte, au contraire, est rude, traînante et désunie ; l'image enfin perd avec lui tout ce qu'Homère lui donne de grand et de terrible, par une vive imitation de la nature.

Deux vers suffisent pour distinguer le vrai poète du foible rimeur. Despréaux rend ainsi le trait d'Ajax dans Homère.

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

La Motte défigure ce passage.

Ah ! faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups !
Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous.

La belle scène du quatrième acte d'Iphigénie, où Racine peint l'emportement d'Achille contre Agamemnon, par les reproches les plus vifs empruntés d'Homère, fait encore

mieux sentir combien le grand poète est au-dessus du versificateur ordinaire.

M. DE ROCHEFORT.

Il est difficile avec les entraves de la rime et le retour symétrique des rimes masculines et féminines , de pouvoir donner une traduction d'Homère qui plaise. On lit pourtant avec plaisir l'Iliade et l'Odyssée , traduites en vers , avec des remarques , par M. de Rochefort ; Paris , 1780 et 1782 , 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage est très-estimable par le mérite de la difficulté vaincue , et par l'avantage que les personnes , qui ne savent pas le Grec , en retireront , de connoître et de sentir le génie d'Homère. De plus , le traducteur rapporte dans ses notes , les passages que Virgile , le Tasse et beaucoup d'autres ont particulièrement imités. Il offre par là d'agréables délassemens et des leçons utiles , en nous mettant à portée de comparer la manière du poète Grec , avec celle de ses imitateurs. La traduction est facile en général , et ne se ressent point de ce qu'elle a dû coûter. Il y a sans doute des imperfections ; elles sont très - pardonnables dans un écrit de cette étendue. Il s'y trouve quelques vers foibles de couleur , quelques

autres un peu prosaïques , quelques mauvaises rimes et quelques endroits négligés. Les dix-huit derniers livres de l'Iliade m'ont paru mieux travaillés que les six premiers. Il faut convenir néanmoins , qu'il n'est guère possible de lire de suite tous ces volumes de vers ; mais ce n'est peut-être ni la faute d'Homère , ni celle de son nouvel interprète. La foiblesse de notre prosodie , qui n'est pas assez marquée , la pesanteur de notre mètre , le retour éternel et soporifique de nos rimes féminines , en sont probablement les causes.

M. L E B R U N.

Tout sembloit dit sur Homère , soit dans la préface de madame Dacier , soit dans celle que Pope a mise à la tête de sa traduction de l'Iliade , soit enfin dans celle qu'a donnée M. de Rochefort. Cependant on trouve à la tête de la traduction de M. le Brun , un développement nouveau de la théologie , de la morale et de la politique d'Homère ; le discours qui offre ce développement précieux , est remarquable par un style noble , rapide et plein de feu. La traduction de M. le Brun est également remarquable par beaucoup d'énergie et de précision , qualités rares , qu'on ne trouve

réunies que dans les meilleures traductions, au nombre desquelles on doit placer celle-ci. Imprimée à Paris en 1776, 3 vol. in-4°. avec figures, 3 vol. in-8°, et 2 vol. in-12, elle est devenue rare. Les amateurs éclairés désirent depuis long-temps qu'il en paroisse une nouvelle édition.

F É N É L O N.

On trouve dans les Œuvres complètes de Fénélon, six livres de l'Odyssée, traduits par cet élégant écrivain.

Q U I N T U S D E S M Y R N E.

Les critiques ne s'accordent pas plus sur la patrie et l'époque de la naissance de ce poète, que sur ce qui regarde Homère. L'opinion la plus commune est qu'il doit avoir vécu dans le cinquième siècle, sous le règne de Zénon ou d'Athanase, et qu'il a passé la plus grande partie de sa vie dans un lieu voisin de Smyrne, où il dit lui-même avoir composé l'ouvrage qu'il nous a laissé : ce sont *quatorze livres de supplémens à l'Iliade d'Homère*, dans lesquels on trouve la continuation de la guerre de Troie, depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de cette ville. Quelques littérateurs cé-

lèbres pensent que le poëme de Quintus de Smyrne est digne d'Homère , si même il n'est pas de lui ; d'autres disent qu'il n'approche pas d'Homère , quoique son style soit assez net, et qu'il ne soit ni trop enflé ni trop hardi.

La première édition de Quintus de Smyrne, est celle d'Alde Manuce , in-8°. , sans date, mais qui paroît faite vers 1504 , quoiqu'on lui assigne la date de 1521.

La meilleure édition grecque et latine , est celle de 1734, in-8°. , due à Corneille de Pauw.

M. T O U R L E T.

M. Tourlet a publié la première traduction française de cet auteur , Paris , 1800 , 2 vol. in-8°. Elle est écrite d'un style fort agréable, mais pas toujours également soigné : on lui doit néanmoins des remercimens de nous avoir fait lire dans notre langue un poëme qui présente des faits essentiels à connoître pour la parfaite intelligence des poëtes anciens.

M U S É E.

Ce poëte, né avant Homère, est élève d'Orphée. Le poëme de Léandre et Héro , qui lui est attribué communément , est d'une origine bien postérieure , et vraisemblablement du cinquième siècle après J. C. Ce poëme a quel-

ques passages d'une grande beauté; mais il ne respire nullement la simplicité du siècle auquel on le fait remonter. Il contient l'histoire de Héro, jeune prêtresse de Vénus dans la ville de Seste, et de Léandre, jeune homme d'Abyde, si fameux l'un et l'autre par l'ardeur de leur amour mutuel, et par la singularité du genre de leur mort. Le prétendu Musée s'est servi du vers héroïque dans son poème, parce que sa pièce renfermant un récit suivi, approchoit plus du poème héroïque, que d'un autre genre de poésie; son ouvrage est en général plein de délicatesse, le style en est pur; les expressions en sont choisies, mais quelquefois trop recherchées.

La première édition de Musée, est celle d'Alde, vers 1494, in-4°. On croit que c'est le premier ouvrage que ce célèbre imprimeur a fait paroître.

La meilleure édition grecque et latine, est celle de Schroderus, Leovardiæ, 1742, in-8°.

Cet ouvrage a été souvent traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

MAROT, MARIGNY, BERNIS, BERNARD,
MM. MOLLEVAUT ET DENNE BARON.

Les Muses françaises se sont plu à prêter au

poète Grec, l'agrément de nos rimes. Clément *Marot* a le premier donné l'exemple, et sa traduction, moitié française, moitié gauloise,

Dans son vieux style encore a des grâces naïves.

L'abbé de *Marigny*, connu par le poème du *Pain Bénit*, a donné une traduction de Musée, qui est foible et prosaïque; on la trouve dans le recueil intitulé *Furet Littéraire*, publié par M. Mercier de Compiègne, en 1800, in-12.

Bernis, dans les quatre parties du jour, a consacré la nuit à l'aventure de Léandre et Héro. Il y a dans ses images plus d'abondance que de choix, plus de luxe que de richesses.

On trouve dans le poème de *Phrosine* et *Mélidor* de *Bernard*, moins de sentiment que d'esprit, une recherche pénible d'élégance et de précision.

La traduction publiée par M. *Mollevaut* fils, en 1805, est supérieure aux précédentes; elle fait concevoir d'heureuses espérances.

M. *Denne Baron* a étendu le petit poème de Musée, en quatre chants, dans le poème qu'il a donné en 1806, chez le Normant, 1 vol. in-12. Il y a fait entrer des imitations d'Homère, de Virgile, de Milton. On recon-
noît

noît dans ce nouveau poëme un talent susceptible de s'élever à des beautés réelles ; et s'il n'est guères de morceaux absolument exempts de taches , il n'en est point aussi qui n'offrent des vers très-bien faits , d'une tournure et d'une expression également agréables ; les notes annoncent une érudition variée.

MM. MOUTONNET DE CLAIRFONS,
LA PORTE DU THEIL ET GAIL.

Plusieurs auteurs ont traduit Musée en prose. M. Moutonnet de Clairfons a mis sa traduction à la suite de celle d'Anacréon , 1781 , 2 vol. in-12. On préfère la version de M. la Porte du Theil , 1784 , in-12 , avec le texte ; celle-ci conserve les grâces de l'original.

Le texte grec et la version latine que M. Gail a ajoutés à sa traduction , la feront rechercher ; il l'a publiée en 1796 , in-4°.

H É S I O D E.

Nous avons de cet auteur le poëme des Ouvrages et des Jours , et la Théogonie ou généalogie des Dieux ; ces deux poëmes n'ont rien de grand que leur sujet ; ils sont sans art , sans invention et sans autre agrément , que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre ;

mais Hésiode écrivoit en grec , et les plus petites choses acquièrent un prix infini dans cette langue admirable.

La première édition d'Hésiode est de 1495 , chez Alde Manuce , imprimée à la suite de Théocrite , in-fol.

Les éditions grecques et latines que l'on doit préférer , sont celles d'Amsterdam , 1701 , in-8° , et celle de Leipsic , donnée par Loesnerus sur celle de Robinson , 1778 , in-8°.

On prendra une idée de ce poète , dans l'*Origine des dieux du Paganisme et le sens des fables* , avec une traduction des poésies d'Hésiode par M. Bergier , 1774 , 2 vol. in-12. Cette version est aussi fidèle qu'élégante , et ce que l'auteur y ajoute pour éclaircir la Mythologie , ne peut qu'être le fruit d'un savoir profond.

On trouve une traduction en vers du poëme des Travaux et des Jours , par M. le Franc de Pompignan , dans la collection de ses Œuvres , 1784 , 6 vol. in-8° .; elle a été réimprimée avec la traduction des Géorgiques , du même auteur , en 1798 , in-12.

Hésiode n'a pas l'art , comme Virgile dans ses Géorgiques , d'égayer son poëme par des morceaux piquans et ingénieux. A la place

d'épisodes, ce sont de très-longes traits de morale; en sorte que l'objet de son ouvrage paroît être plutôt les mœurs des hommes, que la nature des choses, ou les travaux de la campagne, qu'il s'est proposé néanmoins de traiter, et qu'il traite fort superficiellement. Peu de poésie dans Hésiode : c'est moins un poète qu'un versificateur philosophe.

APOLLONIUS DE RHODES.

Ce poète naquit à Alexandrie sous le règne de Ptolomée Evergètes; son surnom lui vient de ce qu'il enseigna long-temps la rhétorique dans la ville de Rhodes. La *Conquête de la Toison d'Or* est le sujet du poème en quatre chants qu'il nous a laissés. « Une entre-
» prise périlleuse, exécutée par des héros, en-
» fans des dieux, dit M. Clément de Dijon,
» les premiers prodiges de la navigation, le
» contraste des peuples barbares et des peu-
» plés civilisés, ce mélange des mœurs et des
» passions de l'Europe et de l'Asie, qui n'a
» jamais manqué son effet, et qui donne tant
» de mouvement et de variété à l'Iliade et à
» la Jérusalem Délivrée, quoique ces deux
» poèmes aient été composés à des époques si
» différentes, les plus grands noms, des récits

» extraordinaires, la description de pays
» ignorés, tout, en un mot, favorisait l'en-
» thousiasme et les grandes créations poéti-
» ques. Ce voyage, à la fois historique et fa-
» bleux, présente le spectacle de l'industrie
» humaine, qui traverse des mers inconnues,
» découvre de nouvelles terres et triomphe
» de tous les dangers. »

Pour une épopée de ce genre, ajoute le même critique, le plan d'Appollonius est trop circonscrit et trop timide ; on voit qu'il se défie de ses propres forces, et qu'il est incapable de faire mouvoir les ressorts d'une grande machine. Il se traîne trop servilement sur les traditions connues avant lui, et ne choisit pas toujours ce qu'elles offrent de plus original et de plus intéressant.

Mais si la première conception de son poëme manque de force et d'élévation, il renferme au moins des beautés de détail d'un ordre très-distingué. Le tableau des adieux de Jason et de sa mère, celui des amours de Médée sont très-remarquables; c'est à ce dernier tableau que nous devons le bel épisode des amours de Didon dans l'Enéide.

La première édition d'Apollonius de Rhodes a été donnée à Florence, en 1496, in-4°.

Les meilleurs éditions grecques et latines, sont celle de Shaw, 1777, in-4°.; et celle de Brunck, 1780, in-8°.

M. CAUSSIN.

La traduction que M. Caussin a publiée de l'Expédition des Argonautes, Paris, 1796, in-8°., est un travail très-estimable; les fautes y sont rares, et le style en est ordinairement très-pur et très-sain; il mérite d'entrer dans les bibliothèques de ceux qui aiment les lettres, la nature et l'antiquité.

POÈTES DRAMATIQUES GRECS.

T H E S P I S.

La Grèce a été féconde en poètes dramatiques. Thespis est regardé comme l'inventeur de la tragédie. Son art, comme on le sent bien, étoit alors extrêmement grossier. Il barbouilloit de lie le visage des farceurs, et les promenoit dans les campagnes sur un tombeau qui leur servoit de théâtre.

E S C H Y L E.

Eschyle, qui vint ensuite, fit beaucoup mieux; il s'attacha à donner de la noblesse à la tragédie, et à y mettre de la vérité. Il porta son attention jusque sur les habits de ses

acteurs, qu'il rendit héroïques. Ce père de la tragédie est plein de verve, d'énergie et de sensibilité. Quelle conduite dans la plupart de ses pièces! quelle variété, quel pathétique! N'est-il pas étonnant que l'inventeur de l'art l'ait porté, pour ainsi dire, à son plus haut degré de perfection? Son cœur brûloit de l'amour de la vertu; de là, ce sublime qui règne dans une grande partie de ses chœurs. Sans doute ce poète a des défauts; mais ils sont rachetés par mille beautés. Les auteurs tragiques qui vinrent après lui, l'alloient invoquer sur son tombeau; ils déclamoient leurs pièces autour de ce monument. Les jeunes poètes, qui parmi nous se destinent au théâtre, peuvent mieux faire; c'est d'étudier Eschyle, de le méditer, de se remplir de son esprit. Homère et lui me paroissent les deux hommes à qui la nature a le plus accordé de génie; et quiconque aspire aux lauriers de la poésie, ne sauroit trop se pénétrer de la lecture de ces immortels écrivains.

La première édition complète d'Eschyle est celle que donna Robortel, en 1552, in-8°.

Les éditions grecques et latines que l'on préférera, sont celle de Brunck, 1779, in-8°; et celle de Schütz, 1782-1784, 4 vol. in-8°.

SOPHOCLE.

Le style de Sophocle étoit grand et élevé. Il eut pour rival le tendre Euripide , dont la poésie étoit touchante et remplie d'excellentes maximes de morale. Athènes se partagea entre ces deux tragiques , qui avoient chacun leurs partisans. Quoi qu'il en soit , ils portèrent leur art à un si haut point de perfection , qu'il ne fit plus que décliner depuis.

Alde l'ancien a donné , en 1502 , in-8° . , la première édition de Sophocle , qui est excellente au jugement de Brunck.

La meilleure édition grecque et latine , est celle de Brunck , Strasbourg , 1787 , 4 vol. in-8°.

TRADUCTIONS.

LE PÈRE BRUMOY.

La plupart des tragédies que Sophocle avoit composées , sont perdues. On en compte plus de cent , dont il ne reste que sept ; trois de celles que le temps a épargnées , l'Œdipe , l'Electre et le Philoctète , ont été traduites dans notre langue par le Père Brumoy ; il s'est contenté de donner le précis des autres , avec la version de quelques morceaux qui lui avoient paru mériter d'être connus.

M. DUPUY.

Le Théâtre des Grecs du Père Brumoy avoit besoin, pour sa perfection, d'une espèce de supplément. C'est ce qu'a exécuté M. Dupuy, de l'Académie des Belles-Lettres ; il a traduit ces quatres tragédies, négligées par le Père Brumoy ; et sa traduction est assez estimée ; elle a paru en 1762, in-4^o., et en 2 vol. in-12.

M. DE ROCHEFORT.

M. de Rochefort a publié le Théâtre de Sophocle, traduit en entier, avec des remarques, un examen de chaque pièce, et une vie de Sophocle, Paris 1788, 2 vol. in-8^o.

EURIPIDE.

Les tragédies de ce poëte firent l'admiration des Grecs et des étrangers. De soixante-quinze pièces qu'il avoit composées, il ne nous en reste que dix-neuf. Euripide excelloit à exprimer l'amour, et surtout l'amour furieux et passionné, tel qu'il doit être sur le théâtre. Il est tendre, touchant, pathétique. Racine l'a fait revivre. Il hérita de son esprit ; mais il lui prêta plus de charmes, et l'accompa
pagna

pagna de plus de goût. L'Andromaque d'Euripide fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avoit jeté dans leur imagination. Quoiqu'Euripide fût moins élevé que Sophocle, il savoit être grand quand le sujet l'exigeoit. Les pensées les plus communes recevoient en passant par son imagination, ce tour heureux qui les rend sublimes. Ce qui intéresse surtout la philosophie, c'est que ses pièces respirent la plus belle morale qu'il avoit puisée à l'école de Socrate.

La première édition d'Euripide a été imprimée par Alde l'ancien, en 1503, 2 vol. in-8°.

La meilleure édition grecque et latine, est celle de Beckius, 1778-1788, 3 vol. in-4°.

M. Prévost, de Genève, a publié une traduction des Tragédies de cet auteur, Paris, 1782, 3 vol. in-12.

POÈTES COMIQUES.

A R I S T O P H A N E.

Les Grecs ne furent pas aussi heureux en poètes comiques, qu'en poètes tragiques; à

l'exception du Cyclope d'Euripide, qui ressemble plus cependant à une farce qu'à une comédie, il ne nous reste des ouvrages entiers que d'Aristophane : encore n'en avons-nous que la moindre partie. De plus de cinquante comédies que ce poète avoit composées, onze seulement sont parvenues jusqu'à nous ; et c'est même trop, si l'on fait attention à l'abus qu'il a fait de son esprit. « Ce poète comi-
» que, dit Voltaire, qui n'est ni comique, ni
» poète, n'auroit pas été admis parmi nous à
» donner ses farces à la Foire Saint-Laurent ;
» il me paroît beaucoup plus bas et beaucoup
» plus méprisable, que Plutarque ne le dé-
» peint. Voici ce que le sage Plutarque dit de
» ce farceur. Le langage d'Aristophane sent
» son misérable charlatan ; ce sont les poin-
» tes les plus basses et les plus dégoûtantes ;
» il n'est pas même plaisant pour le peuple,
» et il est insupportable aux gens de jugement
» et d'honneur ; on ne peut souffrir son arro-
» gance ; et les gens de bien détestent sa ma-
» lignité. C'est donc là, pour le dire en pas-
» sant, le Tabarin que madame Dacier, ad-
» miratrice de Socrate, ose admirer : voilà
» l'homme qui prépara de loin le poison, dont
» des juges infâmes firent périr l'homme le

» plus vertueux de la Grèce. Les tanneurs ,
» les cordonniers et les couturières d'Athènes applaudirent à une farce , dans laquelle
» on représentoit Socrate élevé en l'air dans
» un panier , annonçant qu'il n'y avoit point
» de Dieu , et se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. » Cette audace cynique fut réprimée ; et l'on vit paroître la comédie moyenne , et enfin la comédie nouvelle , que Menandre inventa et mit en honneur. Il n'épargna pas le vice , ni le ridicule ; mais sa satire est fine et délicate : sans oser se permettre d'odieuses personnalités , il corrige les hommes avec tous les égards qu'impose la probité.

TRADUCTIONS.

LE PÈRE BRUMOY, LE FRANC DE
POMPIGNAN, M. LA PORTE DU THEIL
ET AUTRES.

Il y a des taches dans le théâtre des Grecs du Père Brumoy. Ce jésuite paroît faire trop de cas des plaisanteries fades et puériles qui naissent des jeux de mots , lesquelles sont ordinairement très-froides. Le style de l'auteur n'est ni assez coulant , ni assez simple ; les mé-

taphores hardies , qui ne doivent se trouver dans un ouvrage que comme les dissonances dans un morceau de musique , y dominant ; et quelquefois ces métaphores sont , ou mal soutenues , ou trop étrangères.

Il y a cependant beaucoup de goût dans sa manière de penser ; il cherche à nous ramener à la source du beau ; il ouvre cette source à ceux qui ignorent la langue grecque ; et il n'oublie rien pour rendre aux anciens le degré d'estime qu'ils méritent : à l'égard de la diction , il est bien difficile qu'une imagination familiarisée avec la pompe de la poésie , n'en laisse quelque trace dans le style même didactique , si ennemi de l'enflure. On ne peut nier que ses traductions ne soient exactes et élégantes. Ce qui plaît surtout , c'est qu'il n'a point noyé le texte dans un abîme de notes , défaut ordinaire à ces petits scholiastes , dont tout le talent est de compiler avec scrupule ; on ne voit ni affectation d'érudition , ni excès d'admiration pour les anciens. Un peu plus d'ordre dans ses discours , plus de précision et de simplicité dans son style , auroient encore embelli cet ouvrage. Il me semble que dans un écrit où l'on s'érige en philosophe , il ne sied pas d'employer un langage si métaphorique.

On regrette que le Père Brumoy ne nous ait fait connoître que par des extraits, plusieurs pièces dramatiques des poètes Athéniens, entr'autres celles d'Eschyle, qui (chose étonnante!) fut à la fois le créateur et le modèle de la tragédie. Cet auteur admirable a reçu, en 1770, l'honneur qu'il méritoit d'une traduction entière, et d'une traduction faite par un homme qui s'est lui-même exercé dans l'art de Melpomène. Cette version, remarquable par la fidélité, par la force, par l'élégance, enrichie d'ailleurs de notes savantes, nous la devons à M. Le Franc de Pompignan, un des littérateurs les plus éclairés qu'il y ait eu en France.

On y aperçoit néanmoins des défauts, qu'un nouveau traducteur a fait disparaître.

Le Franc de Pompignan s'écarte toujours de la lettre, et élude les difficultés; M. du Theil les aperçoit toutes, s'en tire avec habileté et se tient continuellement près du texte. Eschyle respire dans sa traduction, et d'après elle, on peut se faire une idée assez juste de ce père de la tragédie: cette traduction parut en 1795, 2 vol. in-8°.

Cussac, libraire, s'est acquis des droits à la reconnaissance du public, en imprimant, en

1785; une nouvelle édition du théâtre des Grecs, que l'on doit distinguer de toutes les précédentes; composée de 13 vol. in-8°. , elle offre le théâtre des Grecs, traduit en entier. MM. du Theil, de Rochefort, etc., ont suppléé à tout ce que le Père Brumoy n'a point traduit, et qu'il n'a fait connoître que par extrait. Chaque pièce est précédée de l'extrait qu'en a donné le Père Brumoy. On lit dans le premier volume, un discours fait par M. de Rochefort, sur l'objet et l'art de la tragédie grecque. Le Père Brumoy n'avoit presque rien dit qui eût trait à ce sujet.

On trouvera dans cet ouvrage la traduction de Sophocle, par M. Dupuis; mais revue, corrigée et augmentée par lui-même.

L'abbé Brotier, neveu, a dirigé cet important travail; il est lui-même auteur de la traduction d'Aristophane, qui forme, en grande partie, le tome X. et les suivans.

MADAME DACIER, BOIVIN.

Madame Dacier avoit donné, en 1684, le Plutus et les Nuées d'Aristophane; et nous devons à Boivin, le même qui a mis en français l'Œdipe de Sophocle, la traduction des Oiseaux, autre comédie d'Aristophane. Quoi-

que sa version ne soit pas littérale et d'une fidélité scrupuleuse, le traducteur n'y a pas mis tout l'agrément qu'on auroit pu attendre d'une plume plus délicate.

POINSINET DE SIVRY.

Cet auteur publia, en 1784, *le théâtre d'Aristophane, traduit en français, partie en vers, partie en prose, avec les fragmens de Menandre et Philémon*, 4 vol. in-8°. On a fait beaucoup de reproches à ce traducteur. D'abord, une traduction complète d'Aristophane ne peut être l'entreprise d'un homme de goût, puisque la plupart des plaisanteries de ce poète ont besoin de commentaire ou de voile; ensuite la manière étrange dont il a défiguré et travesti Aristophane, doit faire gémir tous les amateurs de la littérature grecque. Cette traduction est moins un ouvrage de littérature, qu'une opération de librairie. M. Poinset a vu qu'il n'existoit, dans le commerce, aucune traduction d'Aristophane, et il s'est flatté que là sienne réussiroit non comme bonne, mais comme la première et la seule. Celle que l'on trouve dans la nouvelle édition du théâtre des Grecs, lui est bien supérieure.

POÈTES LYRIQUES GRECS.

S A P H O.

Sapho , la tendre Sapho , montra dans ses odes beaucoup de douceur et de finesse ; on lui doit l'invention de ce vers si coulant , qui porte son nom. Cette Muse avoit fait neuf livres d'odes. Il ne nous en reste qu'une , avec un hymne et quelques fragmens ; mais on y trouve la beauté , le nombre , l'harmonie , et les grâces infinies que l'antiquité donne à ce que nous avons perdu.

La traduction des poésies de Sapho a été mise à la suite des traductions d'Anacréon , par madame Dacier , Poinsinet de Sivry et Moutonnet de Clairfons.

On les trouve ordinairement en grec , avec les poésies d'Anacréon. Chrétien Wolf les a fait imprimer à part à Hambourg , en 1733 , in-4°.

A N A C R É O N.

Anacréon , ce poète des Jeux et des Ris , fut le rival de Sapho dans la poésie érotique. C'est le poète des cœurs tendres et sensibles.

La première édition d'Anacréon a été donnée

née par Henri Estienne, en 1554, avec une version latine.

On estime l'édition grecque et latine de Baxter, Londres, 1710, in-12.

TRA D U C T I O N S.

Le succès des traductions de ce poète n'a pas été le même dans toutes les langues. Les Italiens semblent avoir été, à cet égard, plus heureux que les autres nations; soit que leur idiome se prête plus facilement à rendre les tours et les expressions de l'original, soit qu'il se soit rencontré chez eux des génies plus analogues à celui d'Anacréon. Ils comptent jusqu'à cinq bonnes traductions de ce poète. Les Anglais ont réussi deux fois dans la même carrière. Elle n'a pas été remplie avec moins de distinction par Henri Estienne, et par Elie André, dont la traduction en vers latins a mérité le suffrage de tous les savans. Il s'en falloit de beaucoup que nous pussions nous flatter du même avantage. Ce n'est pas que la France ne se soit efforcée, en différens siècles, de faire, pour la gloire du citoyen de Téos, et pour la sienne propre, ce que l'Italie et l'Angleterre ont pratiqué avec tant de succès.

REMI BELLEAU.

Cet ancien poète nous a laissé une traduction d'Anacréon en vers gaulois. Son ouvrage ne fut pas sans mérite ni sans réputation, dans le temps où il parut. Mais la langue s'étant épurée sous Louis XIII et sous Louis XIV, Remi Belleau est devenu une vieille copie d'un original, qui probablement ne vieillira point. On ne peut donc compter parmi les traducteurs d'Anacréon, ce rimeur suranné, qui, lui-même, a besoin d'interprète.

MADAME DACIER ET AUTRES.

Madame Dacier a donné une traduction en prose, en 1681, dont les remarques font autant d'honneur à son érudition, que sa version en fait à son goût. Longepierre en publia, trois ans après, une autre en vers, qui est languissante et quelquefois même dure. Elle ne représente que très-foiblement l'élégance, la douceur et la délicatesse de l'original. L'abbé Regnier Desmarais et la Fosse, ont aussi donné Anacréon et une partie de Sapho en vers français. Ils l'imitent quelquefois heureusement; mais, en général, le succès n'a pas répondu à leur intention.

G A C O N.

Gacon publia aussi, en 1712, une traduction d'Anacréon en vers français. Ce livre dut quelque célébrité à des circonstances que l'auteur ne pouvoit prévoir, et qui ne prouvent en aucune façon le mérite de l'ouvrage. Cet écrivain, déjà connu par de mauvaises satires, avoit grossi son volume d'une critique amère contre tous les traducteurs qui l'avoient précédé, et dont la plupart vivoient encore. Son écrit fit du bruit ; les parties intéressées, alarmées du ridicule qui les menaçoit, prêtèrent à cette critique les couleurs d'un libelle, et en firent défendre l'impression. Cet incident excita la curiosité du public ; et Gacon n'en devint que plus jaloux de paroître. Il se retira en Hollande, où il fit imprimer sa traduction, à laquelle il joignoit une prétendue histoire du poète Grec, espèce de roman polémique, qui, selon lui, devoit foudroyer tous ses ennemis. Ce n'étoit pourtant qu'une revue sans art et très-fastidieuse de fautes grossières de Regnier, de la Fosse, de Longepierre, et de quelques autres traducteurs d'Anacréon. Tout l'artifice de Gacon est de comparer sans cesse les morceaux les plus foibles de ces au-

teurs , avec les endroits de son ouvrage qu'il a travaillés avec le plus de soin. Mais ce qu'il y a de plus humiliant pour cet orgueilleux censeur , c'est qu'il est le plus souvent au-dessous des auteurs qu'il dégrade.

MM. Capperonnier et de Querlon ont publié à Paris , en 1754 , in-12 , une nouvelle et jolie édition de la version de Gacon , suivie du texte grec ; mais on n'y trouve pas la prétendue histoire d'Anacréon.

M. POINSINET DE SIVRY.

Anacréon étoit ainsi défiguré par ses traducteurs , lorsqu'en 1758 , M. Poinset de Sivry le fit paroître à Paris , en vers français , avec toutes les grâces qui charmèrent Athènes.

M. MOUTONNET DE CLAIRFONS.

Jamais on n'a donné une collection aussi complète d'odes anacréontiques , que M. Moutonnet de Clairfons , dans sa traduction d'*Anacréon* , *Sapho* , *Bion* et *Moschus* , 1775 , gr. in-8°, réimprimée en 1781 , 2 vol. in-12 , avec la traduction de Théocrite et de Musée. Ces derniers volumes renferment en outre les traductions de vingt épigrammes de l'Anthologie , et celle d'un grand nombre de poé-

sies érotiques de Catulle , d'Horace et de différents auteurs modernes , Latins et Italiens , tels que Jean Second , Sannazar , Guarini , Manfredi , l'abbé Métastase , etc. La manière de traduire de l'éditeur est simple , pure , élégante , telle , en un mot , que le demandent la plupart des écrivains qu'il veut faire connoître à ceux qui ne peuvent les lire dans les originaux.

M. A N S O N.

La traduction d'Anacréon en vers par M. Anson (Paris , 1795 , in-12) , se distingue par une versification facile et naturelle. Plusieurs odes , la cinquième , par exemple , donnent une idée favorable du talent du traducteur ; on y retrouve la manière du chantre de Téos , et le goût antique qui , comme le dit M. Anson , n'est que le naturel. Cette traduction est accompagnée de notes pleines de goût , sans affectation , sans pédanterie , et qui annoncent un esprit juste et une critique formée par la lecture des grands maîtres.

M. G A I L.

M. Gail , à qui les amis des lettres grecques ont les plus grandes obligations , a fait impri-

mer, en 1799, in-4°. , une traduction d'Anacréon ; à quelques taches près, sa version a de l'élégance et de la grâce. M. Gail a fait précéder son travail d'une dissertation historique et critique sur Anacréon, où l'on trouve tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur la vie et les ouvrages de ce poète. Quatre de nos plus célèbres compositeurs, MM. Lesueur, Chérubbini, Méhul et Gossec, ont mis en musique quatre odes d'Anacréon.

M. LACHABAUSSIÈRE.

L'idée qu'a conçue M. Lachabaussière, de soumettre au rythme musical la plupart des imitations en vers qu'il nous a données des meilleures poésies érotiques de l'antiquité, n'a pas fait perdre à ces imitations, malgré la contrainte à laquelle ce plan assujettissoit l'auteur, la douce mollesse qui fait le charme de plusieurs de ces morceaux, le libre et rapide essor qui forme le caractère des autres. Le volume qui contient ces imitations est intitulé : *Poésies galantes et gracieuses d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace*, imitées en vers français, Paris, 1803, in-8°.

P I N D A R E.

Pindare , quoique le plus célèbre poète lyrique des Grecs, a eu moins de traducteurs en notre langue , qu'Anacréon. C'est que le premier n'a chanté que des héros , qu'il n'a célébré que des jeux qui n'ont intéressé que la Grèce, et que le second , en chantant l'amour et le vin , a intéressé les passions de l'humanité , qui , à cet égard , sera toujours la même. Nous ne pouvons juger que très-difficilement de la beauté des odes de Pindare ; elles étoient faites pour être chantées sur la lyre ; et toute poésie qui est faite pour le chant , et qui ne s'y peut plus mettre, a déjà perdu la moitié de son prix.

Une mâle austérité fait le caractère de ce poète ; on sent , en lisant ses ouvrages , cette impétuosité de génie , ces violens transports , cette impulsion divine , qui porte à de vastes conceptions et à de nobles saillies. La force des pensées , la véhémence des figures , la hardiesse des images , la vivacité des expressions , l'audace des métaphores , l'harmonie des tours nombreux , la majestueuse précipitation du style ; tout concourt à en faire le plus grand poète qui ait encore paru dans le genre épi-

que. Quand il peint la foudre de Jupiter, vous croyez la voir voler avec vitesse, l'entendre tomber avec fracas. Il n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme ; et le gracieux lui est aussi naturel, que l'énergique : témoin le riant tableau qu'il nous offre des Champs Élysées, dans la seconde ode olympique ; adressée à Théron, roi d'Agrigente.

Nous n'avons de Pindare que les quatre livres d'odes que les anciens ont appelés les livres de la période ; il y célèbre les victoires remportées aux différens jeux de la Grèce.

Alde l'ancien a donné, en 1513, in-8°, la première édition de Pindare.

La meilleure édition grecque et latine, est celle de M. Heyne, Gottingue, 1798, 5 vol. in-8°.

TRADUCTEURS.

M. D E S O Z Z I.

On trouve quelques odes de Pindare, mises en français par M. l'abbé Massieu et par l'abbé Sallier, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. M. de Sozzi, le premier, a fait paroître en particulier une traduction assez estimée des Olympiques, 1754, in-12.

CHABANON.

CHABANON.

La traduction des odes pythiques de Pindare par Chabanon, publiée en 1771, in-8°, est écrite d'un style pur, noble et harmonieux, au jugement de Voltaire, qui, comme on sait, n'aimoit pas trop Pindare.

VAUVILLIERS.

L'Essai sur Pindare, par Vauvilliers, 1772, in-12, réimprimé en 1776, avec des augmentations, montra, pour la première fois, une traduction poétique de cet auteur; les notes grammaticales et les dissertations nombreuses qui l'accompagnent, prouveront combien cet helléniste avoit de sagacité dans la discussion, et de profondeur dans son érudition. M. Heyne, dont le goût est si sûr et si éclairé, a loué, dans l'Essai sur Pindare, le travail, l'élégance du goût et la sagacité critique de Vauvilliers.

M. GIN.

M. Gin a traduit Pindare tout entier, en prose poétique. Cette traduction mérite d'être distinguée de toutes les précédentes; elle se rapproche de l'original par le sentiment et

par l'expression. Dans les notes, l'auteur expose, avec précision, ce que Pindare n'a souvent qu'indiqué ; il rapproche la mythologie d'Homère de celle de Pindare, et en développe les allégories. La traduction de M. Gin a paru en 1801, in-8°.

POÈTES BUCOLIQUES GRECS.

THÉOCRITE, BION ET MOSCHUS.

Il n'y en a que trois dont nous ayons quelques écrits, Théocrite, Bion et Moschus. Ces trois poètes étoient presque contemporains, et vivoient plus de 250 ans avant Jésus-Christ. Théocrite fut le modèle de Virgile. Fontenelle dit que ses bergers sont plus rustiques qu'agréables : mais il les a peints tels qu'ils étoient alors dans la Sicile, où le poème bucolique a pris naissance. « Ce qui nous reste, ajoute-t-il, » de Moschus et de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regretter ce » que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire, beaucoup de galanterie et d'agrément ; des idées neuves et toutes-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un style un peu trop fleuri, et j'en conviendrai bien » à l'égard d'un petit nombre d'endroits ; mais

» je ne sais pas pourquoi les critiques ont plus
 » de penchant à excuser la grossièreté de
 » Théocrite , que la délicatesse de Moschus
 » et de Bion ; il me semble que ce devoit être
 » tout le contraire. N'est-ce point parce que
 » Virgile a prévenu tous les esprits à l'avant-
 » tage de Théocrite , en ne faisant qu'à lui
 » seul, l'honneur de l'imiter et de le copier ? »

La première édition complète de Théocrite a été donnée par Aldé l'ancien, en 1495, in-fol.

L'édition la plus estimée, avec une version latine , est celle de Reiske, Vienne , 1765, 2 vol. in-4°.

La première édition de Bion et Moschus ; est celle de Paul Manuce , 1555 , in-4° , avec une version latine faite par Henri Estienne.

La meilleure édition grecque et latine , est celle de Schwebel , Venise , 1746 , in-8°.

TRADUCTIONS.

✓ LONGEPIERRE.

Ce Théocrite , qui déplaisoit tant à Fontenelle , a été traduit en français par Longepierre , à Paris , 1688 , in-12 , et cette version ne réconciliera pas avec l'original ceux qui n'en jugeront que par elle. Le même écrivain nous donna Bion et Moschus avec aussi peu de succès.

MM. POINSINET DE SIVRY, ET MOUTONNET
DE CLAIRFONS.

On fit des épigrammes contre Longepierre;
et du copiste on passa aux originaux. Il y en
avoit une qui finissoit ainsi :

On les traduit en ridicule ,

Dès qu'on les traduit en français.

Cela n'est point vrai pourtant , lorsqu'on
lit la traduction de Moschus , que ces deux
auteurs ont mise à la suite de celle d'Ana-
créon , qui a été citée plus haut avec éloge :
l'une est en vers et l'autre en prose.

M. G A I L.

M. Gail n'a rien oublié pour faire passer
toutes les beautés de Théocrite dans notre
langue ; il a si bien réussi , qu'à peine la criti-
que la plus sévère peut-elle s'exercer sur un
petit nombre d'endroits fautifs ou rendus trop
foiblement. La traduction de M. Gail a été im-
primée en 1795 , 2 vol. in-4^o.

Nous avons du même auteur , une traduc-
tion de Bion et de Moschus , petit in-12 , im-
primé en l'an III , chez Didot.

M. G E O F F R O Y.

M. Geoffroy , ancien professeur d'éloquen-
ce au collège Mazarin , nous a donné (en

1800, in-8°.) une traduction de Théocrite, qui joint au mérite d'une grande fidélité, celui d'être écrite d'un style en même temps poétique et naturel. Après chaque Idylle, le traducteur a mis des notes très-utiles pour l'explication de quelques difficultés du texte. Il y développe le caractère de chaque pièce, les beautés, et quelquefois les défauts qui méritent le plus d'y être remarqués. Adorateur des anciens, il ne l'est pas jusqu'à une superstition aveugle; et ses critiques sont dictées par le goût comme ses éloges. Le résultat de toutes les parties de son travail, doit être de faire entendre et connoître parfaitement Théocrite, mais surtout de le faire aimer.

CALLIMAQUE.

Callimaque vivoit vers la cent-vingtième olympiade; il étoit né à Cyrène en Lybie. Il ne nous est parvenu de ses écrits que six hymnes, quelques autres poésies de moindre étendue, un poème galant sur la chevelure de Bérénice, dont la seule traduction nous a été conservée par Catulle, avec un assez grand nombre de fragmens. Ses hymnes en vers élégiaques montrent plus d'étude que de génie poétique.

La première édition de Callimaque est de Florence, 1497, in-4°.

Les meilleures éditions grecques et latines sont celles d'Ernesti, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°.; de Walcknaer, Leyde, 1799, in-8°.

M. LA PORTE DU THEIL.

La traduction de M. du Theil respire les grâces de l'original; elle a paru avec le texte grec en 1775, in-8°. M. Gail l'a fait réimprimer avec élégance en l'an III, 2 vol. in-18.

É S O P E.

Quoique Esope n'appartienne point à la classe des poètes Grecs, nous placerons ici son article, parce qu'il vient assez naturellement après eux : les circonstances de sa vie sont incertaines. Ce que Maxime Planudes en a rapporté, a été victorieusement réfuté par Méziriac et par M. Gail, qui n'ont pu reconnoître dans le roman de ce moine de Constantinople, le portrait que les anciens nous ont tracé d'Esope. Il vivoit dans la cinquante-deuxième olympiade, à peu près 573 ans avant Jésus-Christ, et fut affranchi par Jadmon, le dernier maître qu'il servit. Dans les apologues qui portent son nom, il prêta un langage aux ani-

maux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules.

La première édition d'Ésope a été donnée à Milan, par *Bonus Accursius*, vers 1479, in-4°, avec la version latine de *Rinutius*.

L'édition la plus recherchée des curieux est celle de Naples, 1485, in-4°.

On estime l'édition de Hauptman, Leypsic, 1781, in-8°.

TRADUCTEURS.

MM. DE ROCHEFORT ET GAIL.

La traduction d'Ésope, contenue dans les *trois Fabulistes, Ésope, Phèdre et La Fontaine*, publiés par M. Gail, en 1796, 4 vol. in-8°, est fidèle et contient de plus que les autres éditions, 28 fables que M. de Rochefort a tirées d'un Mss. de la Bibliothèque Impériale. Le texte est en regard de la traduction.

§ II.

DES POÈTES LATINS ANCIENS.

Les premiers poètes latins s'essayèrent dans la comédie, la tragédie et la satire. On compte entre les principaux, Livius Andronicus,

Névius et Plaute; mais il n'y a que celui-ci qui mérite l'attention des gens de lettres.

PLAUTE.

Les Muses latines furent filles des Muses grecques. Plaute, formé sur Aristophane, donna dans les bouffonneries, les turlupinades, les jeux de mots de ce poète comique. Ses plaisanteries sont basses, et ses vers manquent d'harmonie. Ces deux défauts cependant n'ont point empêché que l'on ne l'ait mis à la tête des poètes comiques Latins. Sa diction est aisée, coulante, naïve. Plaute a ce tour original, que donne une imagination qui n'est captivée ni par les règles de l'art, ni par celles des mœurs. Ses scènes sont vives, pleines de feu et de mouvement. On y rencontre partout ce vrai comique, qui va chercher les ridicules jusque dans les replis du caractère, pour l'exposer ensuite en plein théâtre.

La première édition de Plaute est de Venise, 1472, in-fol.

L'homme de goût recherche l'édition de Taubman, avec des commentaires, Wittenberg, 1621, in-4°.; et celle de Barbou, 1759, 3 vol. in-12.

TRADUCTIONS

TRADUCTIONS DE PLAUTE.

MADAME DACIER.

Nous avons vingt comédies de ce poète, dont trois, l'Amphytrion, le Rudens et l'Epidicus, ont été traduites en français, avec des remarques et un examen selon les règles du théâtre, par Anne Le Fevre (depuis madame Dacier), à Paris, 1683, trois vol. in-12. Cette version fut très-bien reçue dans le temps; et on la crut propre à découvrir les finesses de l'original, ainsi que ses notes peuvent en montrer l'art, en expliquer la conduite et en faciliter l'imitation.

L I M I E R S.

Madame Dacier n'ayant enrichi notre langue que de trois comédies de Plaute, Limiers, écrivain médiocre, le traduisit en entier en 1719, à Amsterdam, en dix volumes in-12. Les gens de bien ne lui ont pas plus su de gré de son travail, que les gens de goût. « Il ne lui restoit plus, dit-il, entre les mains, » que d'infâmes marchans d'esclaves, que des » courtisanes impudiques, que de jeunes li- » bertins, que des vieillards débauchés et cor-

TOME I.

8

» rompus : » et ce sont tous ces misérables qu'il a osé traduire en français. Il est vrai qu'il avoit promis d'user des expressions les plus enveloppées de notre langue ; mais la gaze dont il a prétendu voiler les obscénités de Plaute , est si transparente , que le lecteur n'y perd rien. Quant à sa traduction , elle est assez peu estimée ; mais un avantage que l'on y trouve , c'est que Limiers y a réuni les trois comédies traduites par madame Dacier , ses examens et ses notes , et la version de la comédie des Captifs faite par Coste. Il a encore rassemblé dans le dernier volume , les fragmens des comédies de ce poëte , et les sentences choisies , éparses dans ses pièces ; et il a fait précéder l'un et l'autre recueil , d'un petit discours qui pourroit être et plus pensé et mieux écrit.

G U E U D E V I L L E .

Limiers eut , la même année , un émule dans Nicolas Gueudeville , qui crut se faire un nom en publiant une nouvelle traduction de Plaute. On connoît cet écrivain , que l'esprit d'indépendance fit sortir d'un ordre respectable , où il s'étoit lié par des vœux , et qui après avoir sécoué le joug de la religion catholique ,

ne fit presque plus d'autre usage de ses foibles talens , que pour attaquer la foi et les bonnes mœurs. Né à Rouen , il entra jeune dans la congrégation de Saint-Maur , où il fit profession à l'âge de dix-neuf ans , dans l'abbaye de Jumièges , en 1670. Sa traduction de Plaute est fort libre : il le dit lui-même dans sa préface. « Je n'ai , dit-il , pris de gêne que par le » sens de mon auteur ; encore est-il vrai qu'il » y a tels endroits , où , à cause de l'épaisse » obscurité du texte , je ne sais pas trop moi-même ce que je dis. » C'est Plaute travesti plutôt que traduit. On y remarque presque à chaque page une affectation ridicule à se servir de termes figurés et nouveaux qu'il croit propres à égayer. En voulant trop faire le plaisant , il donne de très-mauvaises plaisanteries ; et il veut faire rire par des expressions hyperboliques , ne pouvant le faire par les choses mêmes.

M. DOTTEVILLE.

Le savant et estimable traducteur de Tacite et de Salluste, M. Dotteville, a entrepris, dans ces derniers temps, une traduction nouvelle de Plaute. Il a publié en l'an XI, à Versailles, la traduction de la comédie intitulée *Mos-*

tellaria, in-8°. Ce travail méritoit plus d'encouragemens que n'en a reçus ce respectable doyen de notre littérature.

T É R E N C E.

Ce poète comique, heureux imitateur de Ménandre, nous offre dans ses drames le tableau de la vie bourgeoise; tableau où les objets sont choisis avec goût, disposés avec art, et peints avec des grâces si naïves, que chacun s'y voit comme dans un miroir. Quelle pureté ! quelle douceur ! quelle élégance dans sa diction ! Tout ce que la langue latine a de délicatesse, est dans ce poète ; c'est Cicéron, c'est Quintilien qui le disent. Ses portraits sont tracés avec la plus exacte vérité ; mais comme c'est le visage réel de l'homme, et jamais la charge de ce visage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. Sa muse est sur le théâtre, comme cette dame Romaine dont parle Horace, est dans une danse sacrée, toujours craignant la censure des gens de bien. On lui reproche de n'avoir pas assez de force comique ; mais il répare ce défaut par tant de qualités, qu'en le lisant, on ne s'en aperçoit pas.

L'édition de Térence imprimée à Milan en 1470, in-fol., passe pour la première.

Whesterhovius a donné à La Haye, 1726, 2 vol. in 4°. , une édition de Térence qui est recherchée.

On recherche aussi l'édition de Barbou (le Loup), 1753, 2 vol. in-12.

TRA D U C T I O N S.

MADAME DACIER.

La même dame , à laquelle nous devons la traduction de trois comédies de Plaute , nous a donné en français les six comédies qui nous restent de Térence. Si jamais ce poëte pouvoit recevoir quelqu'honneur en passant dans une langue étrangère à la sienne, il l'a reçu certainement dans cette traduction. Il me semble , dit l'abbé Goujet , que tout le monde s'accorde à en louer la pureté , l'élégance , l'exactitude et la fidélité. Lorsqu'elle commença ce travail , elle se levoit à cinq heures du matin pendant un hiver fort rude. Elle traduisit d'abord quatre comédies ; mais quelques mois après, quand elle relut son ouvrage , et qu'elle le compara à son original , elle trouva que sa version sentoit la lampe , à la lueur de laquelle elle avoit été faite , et qu'elle étoit fort éloignée de la naïveté , des grâces et de la noble simplicité de son auteur. Affligée du mauvais

succès de cet essai ; et dégoûtée de son travail, elle jeta au feu ces quatre comédies, et recommença. Comme elle s'y prit avec plus de modération, elle réussit beaucoup mieux.

Les amateurs de livres recherchent les exemplaires de cette traduction, tirés sur grand papier, édition de Rotterdam, 1717, 3 vol. in-8°, avec figures de B. Picart.

SACY ET MARTIGNAC.

La traduction de madame Dacier éclipsa celles qui avoient été données par M. de Sacy (1) en 1647, et par Martignac en 1670 ; versions assez fidèles, mais lâches, foibles et languissantes.

M. L'ABBÉ LE MONNIER.

Madame Dacier fut effacée à son tour par M. l'abbé Le Monnier, qui a donné Térence en latin et en français, en 1771, 3 vol. in-8°.

Cette traduction de Térence joint à beaucoup de fidélité, l'aimable aisance du dialogue, et l'élégance du style. Cet ouvrage fera un plaisir égal aux femmes qui n'ont aucune connoissance de la langue latine, et aux savans qui seront charmés de voir les beautés

(1) Cet auteur ne traduisit que trois comédies ; et Martignac mit en français les trois autres.

de Tércence, rendues sensibles à un plus grand nombre de lecteurs.

Le seul défaut que je reprocherois au nouveau traducteur, c'est d'avoir laissé échapper quelques expressions triviales, comme *il en tient*, pour dire il est amoureux ; ce sera moi qui en payerai les *pots cassés.....que chante-t-elle ?*il s'en vient me *corner aux oreilles*... voilà comme il est *bâti*.....il ne lui a rien *mâché*, etc., etc. Au reste, ces taches sont en très-petit nombre ; à peine en trouve-t-on cinq ou six dans chaque volume : elles ne doivent pas nous empêcher de regarder cette excellente traduction, comme un véritable service rendu à notre littérature.

Les soins de M. l'abbé Le Monnier se sont étendus sur tous les objets qui pouvoient contribuer à rendre cette édition plus parfaite. Il seroit trop long de rapporter tous les passages où il montre que madame Dacier s'est trompée sur l'intelligence du texte ; il prouve aussi dans plusieurs endroits, que le texte latin qui se trouve à côté de la traduction de cette savante, est très-fautif ; il cite des notes dans lesquelles elle réproouve telle ou telle leçon ; et ces leçons ne s'en trouvent pas moins dans son ouvrage. Au contraire, le texte que le nou-

veau traducteur a donné ; est très-pur, à quelques fautes d'impression près, indiquées dans l'errata. Quand les éditions qu'il a consultées lui ont présenté des variantes, il a fait un choix, et nous explique dans ses notes, les raisons qu'il a eues de préférer l'une à l'autre. Ces notes sont en grand nombre, et remplies d'érudition et de sagacité

L U C R È C E.

Lucrèce, dans son poëme de la Nature des Choses, divisé en six livres, fit choix d'une matière digne d'un grand poëte. Il ne pouvoit même en choisir une plus intéressante (dit M. Racine le fils dans son discours sur les poëmes didactiques), « puisqu'il entreprend, non-seu-
 » lement de développer les secrets de la na-
 » ture, mais d'apprendre aux hommes le
 » grand secret de se rendre heureux, en les
 » guérissant de toutes craintes et de toutes
 » passions, pour leur procurer une tranquil-
 » lité d'esprit inaltérable. On ne lui dispute
 » pas la gloire d'écrire purement, et d'expli-
 » quer, avec clarté, des choses obscures; élo-
 » ge qu'il se donne lui-même. Mais quoiqu'il
 » se vante de parcourir les sentiers du Par-
 » nasse, on ne l'y voit presque jamais. Son
 » prologue

» prologue est admirable ; l'exorde de son se-
 » cond livre est plein d'élévation ; et c'est par
 » un transport d'enthousiasme , qu'à la fin du
 » troisième livre , il introduit la Nature qui
 » parle aux hommes , pour leur reprocher la
 » foiblesse qu'ils ont de craindre la mort. Le
 » génie poétique avec lequel il étoit né , éclat-
 » te en ces trois endroits , de même que dans
 » sa description de la peste ; mais il est étouf-
 » fé dans tout le reste , où loin d'y trouver un
 » poète qui imite , qui peigne et qui remue ,
 » on entend toujours un philosophe qui argu-
 » mente et parle du même ton. Cette unifor-
 » mité , si contraire à l'enthousiasme , rend fa-
 » tigante la lecture d'un long ouvrage , qui n'a
 » d'autre variété que celle des sujets liés en-
 » semble par des transitions froides et com-
 » munes. Quand il prépare son lecteur à l'ex-
 » plication du sommeil , il lui promet peu de
 » vers , mais charmans ; il se compare à un
 » cygne : cependant dans cet endroit même ,
 » il est aussi obscur dans son raisonnement ,
 » que sec et froid dans sa versification , à la-
 » quelle il n'a point su donner cette harmo-
 » nie , que peu de temps après lui Virgile fit
 » sentir aux oreilles délicates. »

Cette censure est juste à plusieurs égards ,

mais trop sévère à beaucoup d'autres. « Le
» poème philosophique de Lucrèce, malgré
» la mauvaise physique qu'on y reconnoît de-
» puis long-temps, dit M. de Querlon, est sans
» contredit le plus beau monument de ce gen-
» re, que nous aient laissé les anciens. Jus-
» qu'où n'auroient point été les hommes capa-
» bles de traiter ainsi de pareilles matières,
» si les philosophes secouant le joug des opi-
» nions qui, dans tous les âges, ont subjugué le
» génie, s'étoient plus occupés du soin d'éten-
» dre et de perfectionner leurs propres lumiè-
» res, que des rêveries de leurs prédéces-
» seurs ! Peut-on, en lisant Lucrèce, n'être pas
» frappé de cette admirable abondance ; de
» cette richesse d'expression, que la stérilité
» de sa langue, dont il se plaint, n'a pu l'em-
» pêcher de répandre, avec tant d'agrément,
» dans son poème ? Quelle poésie que celle du
» quatrième livre sur les simulacres et les
» images émanées des corps, dont il forme
» nos sensations ! Ces images, dessinées et
» peintes avec une netteté singulière, de-
» viennent, sous son pinceau, visibles et
» palpables. Cette curieuse partie du roman
» physique de Lucrèce est un chef-d'œu-
» vre : nous ne connoissons rien de cette

» force dans aucun ouvrage de l'antiquité. »

La première édition de Lucrèce est celle de Vérone, 1486, in-fol.

Havercamp a donné à La Haye, en 1725, 2 vol. in-4°. , l'édition qui est la plus estimée.

Edition de Barbou, 1754, in-12.

TRADUCTIONS.

PANCKOUCKE.

Plusieurs écrivains se sont exercés sur ce poète dans les deux derniers siècles ; mais on ne lit plus depuis long-temps les mauvaises traductions en vers et en prose par l'abbé de Marolles. Celle du baron des Coutures, mieux écrite, mais remplie encore de fautes et de négligences, étoit plus consultée que lue, lorsque Panckoucke donna, en 1768, en 2 vol. in-12, sa traduction libre de Lucrèce. Il a moins considéré ce poète comme le maître ou le précurseur de Virgile, que comme un philosophe profond et sublime, qui déduit avec beaucoup d'art des principes qu'il a établis, l'explication des phénomènes de la nature. C'est donc la partie systématique de son poème, qu'il a travaillée avec le plus de soin, plus attentif à rendre le sens que les

mots, les idées que les phrases. C'est la philosophie d'Epicure, telle que Lucrèce l'a conçue, qu'il a voulu représenter. Sa traduction est écrite agréablement, et ne manque ni de clarté, ni d'élégance.

L A G R A N G E.

La même année que Panckoucke publia sa traduction, on vit paroître une autre traduction de Lucrèce, à Paris, en 2 vol. in-8°, par La Grange.

Ce traducteur a très-bien entendu toute la philosophie du poète latin. Il lui prête même quelquefois un langage un peu plus philosophique qu'il ne l'est dans le texte; mais il seroit assez difficile que les aménités de ce poète, attachées, comme elles le sont, à une langue plus expressive que la nôtre, fussent toujours aussi-bien rendues, que le fond même de ses idées; et l'on pourroit dans cette partie trouver quelques endroits foibles.

L E B L A N C.

Parmi les gens de lettres qui ont essayé de rendre dans notre langue les beautés du poëme philosophique de la *Nature des Choses*, et qui y ont le mieux réussi, on doit placer le

Blanc. Cet écrivain a traduit Lucrèce en vers français. L'entreprise étoit aussi hardie que difficile ; car personne n'ignore combien on éprouve de peine à rendre en beaux vers les détails souvent arides d'un système philosophique. La traduction en vers de le Blanc , est éloignée sans doute d'avoir le charme de l'original ; mais on y trouve d'excellens morceaux de poésie : et sous ce rapport , on doit de la reconnoissance à un écrivain qui n'a pas été rebuté par le travail opiniâtre qu'exige une traduction dans ce genre , et qui a essayé de faire passer dans notre langue les beautés d'un ouvrage aussi difficile à mettre en vers français , que le poème de Lucrèce. Cette traduction parut en 1788 , en 2 vol. in-8°. , avec des notes qui sont estimées.

C A T U L L E.

Ce poète, né à Vérone , a des grâces et de la délicatesse. Son imagination riante et agréable répandoit des fleurs sur toutes ses poésies. Il nous reste de lui quelques fragmens , parmi lesquels on distingue, avec raison, ses épigrammes, qui sont presque toutes charmantes. Le style en est pur ; mais il s'en faut beaucoup que les idées le soient de même. Il a du senti-

ment, de la finesse, de l'aménité. Ce qui nous reste de lui n'est pas considérable ; mais il est exquis, élégant, varié ; c'est la nature qui lui dicte des vers ; il a de l'âme et du goût.

Corallus a donné à Parme, 1473, in-fol., la première édition de Catulle.

La première édition de Catulle, Tibulle, Properce et Stace réunis, est de 1472, in-fol.

L'édition de Léipsic, 1788 - 1792, 2 vol. in-8°. , donnée par Doring, contient des notes qui la font rechercher.

L'édition de Vulpius, qui renferme Catulle, Tibulle et Properce, est fort estimée. Elle a paru à Padoue en 1735 et *seqq.*, 4 vol. in-4°.

Edition de Barbou, 1754 ou 1792, in-12.

TRA D U C T I O N S.

MAROLLES, LA CHAPELLE.

Nous avons de Catulle des épigrammes, que l'abbé de Marolles a défigurées dans une version française, plate et pesante.

La Chapelle en donna une plus agréable, qu'il enchâssa dans une espèce d'histoire galante de ce poète, grossie de quelques anecdotes amoureuses, vraies ou fausses, de la cour d'Auguste, et des amis de Catulle. Cet

ouvrage, qui parut en 1680, est plutôt un roman qu'une histoire; c'est un fruit de la jeunesse de l'auteur, mais qu'il n'a pas cru indigne d'être avoué dans un âge plus avancé (1). Tout ce qui est en prose est assez délicatement tourné; c'est un tissu d'aventures, où l'on s'écarte le moins qu'il est possible, de la vraisemblance, et dont le récit peut plaire à ceux qui aiment des lectures aussi dangereuses que frivoles; mais la versification en est presque toujours fort négligée. Il ne faut pas confondre la Chapelle, et Chapellet auteur d'un Voyage fort connu. L'abbé de Chaulieu fit à ce sujet une épigramme satirique.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
 Dans cette édition nouvelle,
 Ce qui pourroit t'alarmier
 Entre Chapellet et la Chapelle,
 Lis leurs vers; et dans le moment
 Tu verras que celui qui si maussadement,
 Fit parler Catulle et Lesbie,
 N'est pas cet aimable génie,
 Qui fit ce Voyage charmant;
 Mais quelqu'un de l'Académie.

M. D E P E Z A Y.

La traduction de Catulle, par M. de Pezay,

(1) On trouve cette histoire romanesque dans le tome premier des OEuvres de la Chapelle, Paris, 1700, in-12.

publiée à Paris , en 1771 , 2 vol. in-8^e. , n'a obtenu aucun succès parmi les véritables gens de lettres.

M. N O Ë L.

Un nouveau traducteur, M. Noël, a fait passer en grande partie toutes les beautés de Catulle dans sa traduction , Paris , 1803 , 2 vol. in-8^e. ; et c'est surtout, suivant ses propres expressions , *en tenant un juste milieu entre la fidélité servile, qui est une véritable infidélité, et la paraphrase qui éteint le génie de l'original*. Sa prose , où il a tâché de réunir la correction , l'élégance et l'harmonie , est aussi poétique que le génie de notre langue peut le comporter. L'heureux choix que le traducteur a fait des imitations dans les idiomes modernes , des plus beaux morceaux de Catulle , ajoute un nouveau prix à la traduction de M. Noël.

P U B L I U S S Y R U S.

Si Catulle corrompt les mœurs , les sentences de Publius Syrus peuvent les former. Ce poète connoissoit le cœur humain. Ses maximes , quoique détachées et sans liaison , n'en sont pas moins dignes d'être lues et retenues.

Elles

Elles ont de la grandeur , de la solidité et de la délicatesse. C'est l'éloge qu'en fait Accarias de Serionne, dans la préface de la traduction qu'il en a donnée en 1736 , in-12 , à la suite de l'Etna de C. Severus. Son style est pur et facile ; et ses notes servent à l'intelligence de son auteur sans être trop longues. Il observe que la Bruyère a répandu dans ses caractères presque toutes les sentences de ce poète ; les exemples qu'il en rapporte sont sensibles.

Voyez les éditions de Phèdre , auquel on joint les sentences de Publius Syrus.

VIRGILE.

Ce mot réveille toutes les idées de la belle poésie. Virgile, né près de Mantoue, de parens obscurs , fut chassé de sa maison et d'un petit champ , son unique patrimoine , par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste , des terres du Mantouan et du Crémonois. Il vint alors , pour la première fois , à Rome ; et par le crédit de Mécène et de Pollion , illustres protecteurs des gens de lettres , il recouvra son champ , et fut mis en possession de sa campagne.

Ce bienfait donna lieu à sa première églogue. Ce monument de sa reconnaissance , le

fit connoître d'Auguste , qui le récompensa ; ainsi que son ami Horace. Il admit à sa familiarité ces deux poètes courtisans , les combla de distinctions et de richesses ; mais ils lui ont rendu beaucoup au delà de ses bienfaits. Eux seuls ont épargné à sa mémoire la honte dont elle devoit être couverte. « C'est d'après eux , » dit un homme d'esprit , qu'on regarde comme le modèle des bons princes , un monarque , à qui les crimes les plus atroces n'ont jamais rien coûté. Ils ont vraiment fait illusion à la postérité , ainsi que l'a dit un écrivain moderne , qui ayant joui comme eux de l'amitié des grands , n'a pas aussi ouvertement sacrifié la vérité à la reconnaissance. » On juge Auguste d'après leurs vers admirables qu'on lit tous les jours ; et comme ils sont pleins de ses éloges , ils font oublier les horreurs de sa vie , conservées par des histoires qu'on lit rarement. »

ÉGLOGUES DE VIRGILE.

Virgile s'est exercé dans trois genres de poésies : le pastoral , le géorgique et l'héroïque. Malheur à ceux qui ne sentent pas le charme de ses églogues ! Quoique le langage de ses bergers ait pour objet , ou des amours

champêtres , ou des choses communes et rustiques , ce langage est toujours élégant , figuré et poétique. Il est bien éloigné de ce style prosaïque , froid et négligé , que nous confondons mal à propos avec le style simple et naturel qu'exige l'églogue en général. La simplicité du style n'est point incompatible avec la vraie poésie. Celle de Virgile est l'image de la nature ; quelle précision ! quelle élégance ! quel sentiment !

Virgile se proposa quelquefois , dans ses pastorales , un autre but que la simple peinture de la vie champêtre. Il imagina des dialogues allégoriques , afin de rendre ses pastorales plus intéressantes. Telles sont sa première et sa neuvième églogue. Il donna à la seconde le goût d'une élégie champêtre. La quatrième renferme un magnifique horoscope , et la cinquième un éloge funébre ; mais l'une et l'autre dans le style pastoral : car les pensées et les images de ces deux pièces sont empruntées des objets qu'offre la campagne. La sixième est toute philosophique , soit par rapport à la physique générale , et au système de l'univers , soit par rapport à la morale , et aux funestes effets des passions. Cette églogue est un peu dans le goût lyrique ; elle en a

le beau désordre , effet de l'art , et les vives images. La septième , comme la troisième , est un combat de deux bergers qui se disputent la gloire du chant. L'une et l'autre sont un peu satiriques , et renferment vraisemblablement des allusions ; mais ces traits sont perdus pour nous , que la distance des temps empêche de les saisir. La huitième est toute galante. La plus belle de toutes est , sans contredit , la dixième et la dernière. Ce sont les amours de Gallus , représenté sous l'image d'un berger d'Arcadie , que l'infidélité de sa maîtresse a plongé dans le désespoir. Virgile le fait parler avec une vivacité et une tendresse qui surpassent tout ce que le bel esprit moderne pourroit imaginer.

LES GÉORGIQUES.

Quelques critiques ont mis au-dessus des Eglogues de Virgile , les Idylles de Théocrite ; mais tout le monde convient que dans les Géorgiques , il a effacé Hésiode. Ses préceptes sont presque toujours renfermés dans ses descriptions ; ce qui n'est pas de même dans le poème de Vanière , où il y a , à la vérité , plus d'ordre et de choix que dans les Géorgiques , mais moins d'un certain art , et en-

core moins de vraie poésie. C'est surtout dans les épisodes que le poème des Géorgiques est admirable. Il ne sera peut-être pas aisé de s'apercevoir, dans les traductions, que les Géorgiques sont le plus parfait des ouvrages de Virgile, comme tous les connoisseurs en conviennent. Le mérite principal de ce poëme consiste dans la beauté de la versification, que la prose la plus soignée ne peut bien représenter. C'est cette versification enchantresse qui lui a fait pardonner tant d'erreurs de physique, qui passeroient aujourd'hui pour le fruit de la plus stupide ignorance. « Quicon- » que, dit Voltaire, croiroit connoître la » nature en lisant Lucrèce et Virgile, meu- » bleroit sa tête d'autant d'erreurs, qu'il y en » a dans les secrets du petit Albert, ou dans » les anciens almanachs de Liège. D'où vient » donc que ces poèmes sont si estimés ? pour- » quoi sont-ils lus avec tant d'avidité par tous » ceux qui savent bien la langue latine ? c'est » à cause de leurs belles descriptions, de leur » saine morale, de leurs tableaux admirables » de la vie humaine. Le charme de la poésie » fait pardonner toutes les erreurs ; et l'esprit » pénétré de la beauté du style, ne songe pas » seulement si on le trompe. »

L'Enéide passe , auprès des gens de goût , pour le plus parfait des poèmes épiques. Le plan et la conduite en sont admirables , et supposent un poète qui avoit autant de jugement que d'imagination. Son travail porte partout l'empreinte du génie sublime , de l'esprit juste , et du goût délicat ; et si quelques parties de ce poème ne frappent pas autant que les autres , c'est qu'il est impossible , et qu'il ne convient pas même dans un long ouvrage , que tout soit également beau. Supposé qu'il y ait des défauts , ce ne sont pas au moins des défauts qui viennent du fond vicieux ou de la mauvaise construction de la fable ; mais uniquement du temps qui a manqué à l'auteur pour finir son ouvrage. On peut dire même qu'il n'y a rien à retrancher , rien à refondre ; il y a seulement à ajouter et à étendre. Sa diction est toujours pure , harmonieuse et coulante. On ne trouve dans Virgile ni les excessives hyperboles de Lucain , ni les ridicules pointes de l'Arioste , ni les antithèses affectées du Tasse , ni les métaphores outrées et perpétuelles de Milton , ni son emphase orientale qui assomme le lecteur. On n'y trouve point ce style dur et désagréable de nos poètes ré-

prouvés, tels que Chapelain, le Moine, Scudéry, etc. Virgile est vif et expressif dans ses images; son coloris est toujours brillant, mais naturel.

On peut distinguer deux parties dans l'Énéide, dont la première est dans le goût de l'Odyssée, et la seconde dans celui de l'Iliade. Le sublime, le tendre, le gracieux, sont semés dans les six derniers livres comme dans les six premiers. Je prétends même qu'il y a plus d'invention dans les derniers. La matière de cette seconde partie est plus grande, plus féconde et plus variée que celle de la première; enfin, autant que l'Iliade est au-dessus de l'Odyssée, autant cette seconde partie est, selon moi, au-dessus de la première.

Virgile n'omet jamais ce qu'il y a de beau et de principal sur chaque sujet. Il n'y a point de livres de son poëme, qui se ressemblent; et il n'y a non plus aucune partie qui rentre l'une dans l'autre. Tous les exploits de guerre contenus dans les six derniers livres, sont différens. C'est un siège, un assaut, un combat de cavalerie, un autre d'infanterie; une embuscade, une irruption, une attaque imprévue, une défense vigoureuse, un carnage nocturne, des batailles générales, des combats sin-

guliers ; et dans ces combats d'homme à homme , si ordinaires dans l'antiquité entre les capitaines distingués , que de variété ! que d'images ! que d'attitudes !

Malgré cette apologie de Virgile , il faut convenir qu'il auroit pu feindre , dans le parti d'Enée , de grands capitaines , héros subalternes. Du côté des Troyens , le jeune Pallas , qui ne fait rien d'admirable , est vaincu et tué dans le premier combat , et intéresse seulement par son malheur , sans se faire estimer par ses exploits. Du côté de Turnus , on voit au contraire un Mézence , un Lausus et un Camille. Je suis persuadé que si Virgile eût pu retoucher son *Enéide* , il eût joint à son héros d'illustres lieutenans ; qu'il eût mis dans son poème quelques autres guerriers , et leur eût donné des caractères. Le poème de Virgile n'est pas absolument parfait ; et puisqu'il ne l'avoit pas trouvé tel lui-même , nous ne devons pas le juger aujourd'hui exempt de tous défauts.

La première édition de Virgile parut en 1470 , à Venise , in-fol. On estime celle de Barbou , 1767 ou 1790 , 2 vol. in-12.

La meilleure est celle de M. Heyne , Lipsic , 1800 , 6 vol. in-8°.

On

On y trouve un commentaire critique et philologique, et des dissertations savantes sur plusieurs objets de mythologie, de géographie, etc.

L'édition donnée par Barbou, en 1790, 2 vol. in-12, a été faite d'après celle de M. Heyne, publiée à Léipsic en 1788 et 1789.

TRADUCTIONS.

MAROLLES, MARTIGNAC.

Aucun poète ancien ne méritoit autant d'être traduit que Virgile ; et aucun ne l'a été autant que lui. Il n'y a personne, dit l'abbé des Fontaines, qui ne convienne que Marolles, dans sa traduction, est ridicule et barbare, et Martignac aussi plat qu'ignorant.

CATROU.

On sait qu'une vive et singulière imagination a dicté la version du Père Catrou (1), toujours rampante et souvent burlesque ; où le sens du texte est, à chaque page, exposé

(1) A Paris, 1716, 6 vol. in-12.

d'une façon familière ou bizarre; où l'original est même fort souvent altéré dans son texte, placé vis-à-vis de la traduction. Car sans égard aux éditions faites avec soin sur les manuscrits les plus anciens et les plus authentiques, le Père Catrou prend souvent la liberté de réformer les expressions de Virgile, en citant fausement les manuscrits sur lesquels il s'appuie, et quelquefois n'en citant aucun. Souvent, pour trouver dans le texte le sens qu'il imagine, il ajoute des notes et des phrases entières dans sa traduction, et supplée quelquefois jusqu'à trois et quatre lignes, qu'il a néanmoins l'attention de mettre d'un caractère différent, comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans son original. Il y a de l'esprit et des recherches dans ses notes; mais il y en a un grand nombre qui ne sont guère judicieuses; la plupart servent à étayer les sens faux qu'il donne à son auteur; elles sont moins faites pour le poëte, que pour le traducteur.

Un homme de lettres (M. Barrett) qui a vu avec peine que cette traduction, dont toutes les éditions étoient épuisées, alloit tomber dans l'oubli, a cru qu'il étoit à propos de la faire revivre; en conséquence, il l'a retouchée avec soin: il a conservé le fond, qui a le mérite de la

clarté; mais en certains endroits il a changé la forme; il a remanié quelques phrases, et en a substitué de nouvelles, a élagué les notes, et n'a conservé que celles qui peuvent servir à l'intelligence du texte. En un mot, cette traduction est actuellement fort bonne, utile aux jeunes gens, et même aux gens du monde.

Elle a reparu, en 1787, dans ce nouvel état, et ne forme plus que 2 vol. in-12.

FABRE, SAINT-REMI.

La traduction du P. Fabre (1) est peu capable de former le goût de la jeunesse; elle est lâche et prolixe, et n'est guère au-dessus de celle de Martignac.

La version faite par l'abbé de Saint-Remi; et réimprimée en 1746, en 4 vol. in-12, est la meilleure qui, jusqu'à lui, ait été faite de ce poète, au moins pour la lettre; car quelques critiques prétendent que le traducteur est trop froid, et que quelquefois il noie dans de longues phrases entortillées la poésie de Virgile.

Ce n'est pas un poème qu'il nous fait lire, c'est un roman insipide, une histoire, ou quel-

(1) A Lyon, 1721, 4 vol. in-12.

quefois même une gazette. Sa prose, triste, lourde et languissante, éteint tout le feu poétique de son original. C'est presque partout une paraphrase sans génie, sans goût, sans art, d'un style foible et souvent très-géné. Il est communément assez fidèle au fond des pensées; mais il ne rend jamais les images, ou les rend mal. On ne trouve, il est vrai, ni termes populaires, ni phrases barbares, ni expressions comiques dans sa traduction, comme dans celle du Père Catrou; mais on y remarque quelques contre-sens qui lui sont échappés. Ses notes, placées au bas des pages, n'éclaircissent presque aucun des endroits difficiles. Les remarques mythologiques et géographiques sont triviales. Il semble avoir épuisé toute son érudition sur de petites étymologies grecques, qu'on trouve dans tous les dictionnaires.

DES FONTAINES.

L'abbé des Fontaines, qui avoit plus de goût que l'abbé de Saint-Remi, a mis plus de feu dans sa traduction de Virgile. « En réunissant » tout ce que les critiques en ont dit, je vois, » dit l'abbé Goujet, que presque tous con- » viennent qu'en général elle est écrite avec

» pureté; qu'il y a communément de la force
 » dans le style, de l'énergie dans les ex-
 » pressions, du naturel dans le tour; que la
 » traduction de l'Enéide en particulier se fait
 » lire avec cette satisfaction que l'on ressent
 » dans la lecture d'un beau poème. Mais je
 » vois en même temps, que les mêmes criti-
 » ques ont trouvé que le traducteur ne rend
 » quelquefois que la moitié de la pensée de
 » son auteur, qu'une partie de ce qui forme
 » dans l'original, une idée complète; que sa
 » traduction n'est point exempte de contre-
 » sens ou de sens étrangers, ni même d'expres-
 » sions louches, et qu'il s'y trouve, en plus
 » d'un endroit, des omissions essentielles. Ils
 » ont encore démontré, qu'en s'écartant du
 » sens du Père Catrou et de l'abbé de Saint-
 » Remi, et en abandonnant l'autorité du Père
 » de la Rue, le moderne traducteur est
 » tombé dans des fautes que ceux-ci avoient
 » su éviter; qu'ainsi il n'a pas toujours raison,
 » lorsqu'il déprime les autres traducteurs et
 » commentateurs qui l'ont précédé. »

Plassan, imprimeur à Paris, a donné, en
 1796, une édition en 4 vol. in-8°, de la tra-
 duction de l'abbé des Fontaines, ornée de su-
 perbes gravures. Cette édition, qui est faite

avec beaucoup de soin, est recherchée par les amateurs ; mais elle n'a point fait oublier celle que Quillau fit paroître en 1743, enrichie de figures de Cochin : les exemplaires de celle-ci sont rares et chers en grand papier.

M. B I N E T.

Plein d'un respect religieux et éclairé pour son modèle, M. Binet s'est imposé la loi de rendre dans sa traduction (Paris, 1805, 4 vol. in-12), et de rendre avec noblesse, jusqu'aux moindres expressions de Virgile. Il a parfaitement réussi dans cette entreprise ; le défaut de précision que pouvoit faire craindre une fidélité trop scrupuleuse, ne se fait pas sentir dans son travail. L'élégance et la fidélité qui distinguent cette traduction de toutes les précédentes, en font à la fois une lecture agréable aux gens du monde, et un guide sûr pour ceux qui veulent entendre l'auteur Latin.

S E G R A I S.

Si des traductions en prose nous passons à celles en vers, nous trouverons que nous sommes plus riches ; car il faut l'avouer, malgré le mérite de la plupart des versions citées, nous n'avons eu pendant long-temps que de

froides copies de Virgile. Je n'en excepte pas la traduction en vers de son *Enéide*, par Segrais, Lyon, 1719, 2 vol. in-8°. La Monnoye a beau lui dire dans une épigramme connue :

Quand Segrais affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux Champs Elysiens,
Virgile en beau français lui fit une harangue ;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris,
Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui, me l'avez appris.

Cet éloge est ingénieux; mais il n'est pas aussi vrai. Le style de Segrais a un peu vieilli. Sa versification sent d'ailleurs un homme accablé du poids de son entreprise, et qui paroît ne songer qu'à s'en délivrer promptement. Enfin, Segrais a violé une des règles essentielles à un bon traducteur des anciens poètes; c'est de ne pas s'éloigner du sens de son original, même lorsque la versification peut en souffrir.

Segrais avoit aussi traduit les *Géorgiques*; et cet ouvrage posthume parut en 1712, in-8°; mais notre Parnasse se glorifie peu d'une pareille production.

M. DE LILLE.

On préfère généralement les traductions des mêmes ouvrages, données par M. de Lille.

Celle des Géorgiques parut en 1770 ; elle n'est ni au-dessus , ni au niveau de l'original ; car qui pourroit le surpasser , ou même l'égal-
ler ? Mais elle est digne de lui par la variété
et par la richesse des expressions , par le choix
heureux des termes , par les grâces de la dic-
tion , qui n'ôtent rien à la fidélité que doit se
prescrire tout traducteur. Enfin , c'est une bel-
le copie d'un beau tableau.

Les éditions qui ont paru depuis 1783 , con-
tiennent d'heureuses corrections. On peut lire
avec fruit les observations critiques de M.
Clément , sur cette traduction , Paris , 1771 et
1772 , 2 vol. petit in-8°.

C'est une tradition assez généralement
reçue , que Racine et Boileau entreprirent de
concert , la traduction de l'Iliade en vers , et
l'abandonnèrent. Si M. de Lille a été plus har-
di dans une entreprise semblable , loin de le
blâmer , on doit lui savoir gré de sa hardiesse
et de son travail. Il nous a valu beaucoup de
beaux vers et un poëme qui pourra même être
lu avec plaisir , par ceux qui ne connoissent
pas l'original : ceux qui le connoissent et qui
jugeront la traduction , trouveront que la com-
paraison n'est pas à l'avantage du traducteur.
Il ne pouvoit guère en être autrement ; le poëte
qui

qui invente , peut rejeter ou modifier une idée qui lui fournit un beau vers , s'il ne peut l'accompagner d'un autre vers qui en soit digne. Le traducteur n'a pas cette liberté ; il est assujetti à rendre telle idée, et lorsqu'il a trouvé le vers dont il a besoin , il ne peut le rejeter , par cela seul qu'il lui est impossible de rendre avec autant de bonheur les idées qui suivent dans l'original. Il intercale alors ses propres idées dans un vers postiche , pour reprendre ensuite celles de son modèle : qu'en résulte-t-il ? la couleur du tableau est changée , le goût moderne est mêlé au goût antique , et l'on est forcé de convenir qu'il étoit difficile de faire autrement.

Les fautes sont pardonnables dans un ouvrage aussi long ; elles sont rachetées par de grandes beautés de style , par de nombreux passages où l'on trouve au degré le plus éminent , le mérite de la difficulté vaincue. La première partie du quatrième livre est un chef-d'œuvre de poésie française ; plusieurs morceaux sont dignes de Racine. Le talent de M. de Lille se montre surtout dans les descriptions ; celle de la Renommée est très-brillante, et l'on peut dire que celle du mont Atlas mérite d'être mise à côté du tableau de Virgile.

La traduction de l'Enéide par M. de Lille parut en 1804, dans plusieurs formats.

R I C H E R, L A R O C H E.

Les Eglogues du poète Latin ont aussi paru en vers français ; plusieurs morceaux ont été rendus avec succès. Nous ne parlons point des versions foibles et languissantes de Richer (1) et de l'abbé de la Roche (2). Le ton de Virgile est simple ; mais aisé et élégant. Celui de ses traducteurs n'est guère que simple et prosaïque.

G R E S S E T.

Jusqu'à ces derniers temps, on a lu avec plus de plaisir, la traduction des Bucoliques par Gresset, plusieurs fois réimprimée avec ses poésies ; mais il faut la considérer moins comme une version exacte, que comme une imitation hardie des Eglogues de Virgile. Selon l'auteur, l'exactitude classique et littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. Il a donc voulu en secouer le joug : intimidé, dit-il, et averti par le peu de succès de quelques traducteurs de différens poètes ; traducteurs craintifs et scrupuleux, qui n'ont

(1) En 1717, à Rouen, in-12.

(2) Dans ses OEuvres mêlées, Paris, 1732, in-12.

eu d'autre mérite dans leur travail , que celui de prouver au public qu'ils savent expliquer mot pour mot leur auteur. Pour lui , peu touché de ce mérite de pédant et d'écolier , il a cru devoir se mettre au large , et conserver le fond des choses , sans s'enchaîner aux termes ; enfin , il a étendu ou resserré les pensées du poète , suivant le besoin des transitions et les contraintes de la rime.

M. TISSOT.

M. Tissot dit , dans la préface de sa traduction en vers des Eglogues , 1800 , in-8° , qu'il a tâché de joindre à l'exactitude , l'élégance et la brièveté ; mais de ces deux dernières qualités , on voit qu'il a trop souvent sacrifié la première à la seconde. Dans une langue aussi peu concise , aussi embarrassée de conjonctions et d'articles , que la nôtre , il vaut quelquefois mieux mettre un vers de plus que de retrancher ce qui rend poétique l'idée ou l'image qu'on veut exprimer.

MM. DE LANGEAC ET F. DIDOT.

Il eût été à souhaiter , pour la gloire de Virgile et des lettres françaises , que ce grand poète , si heureux en traducteurs pour ses

Géorgiques et l'Enéide même, eût inspiré à M. de Lille le désir de remplir la tâche glorieuse d'une traduction complète de Virgile en vers français. Le public crut un instant ses vœux accomplis, lorsqu'à la suite du poème de l'Imagination, les libraires annoncèrent une traduction des Bucoliques en vers français; mais il ne tarda pas à être détrompé: on sut bientôt que cette traduction appartenait à M. de Langeac; elle étoit bien loin aussi de satisfaire l'attente des amis des lettres.

La traduction des Bucoliques et de quelques idylles de Théocrite en vers français, par M. Firmin Didot, 1806, in-8°, prouve qu'il est pénétré des beautés de Virgile et de Théocrite; et cette admiration raisonnée des anciens, lui a déjà rendu le service de le garantir des vices principaux du style moderne. S'il n'est pas toujours parvenu à concilier partout la grâce et l'harmonie, à nous donner enfin Théocrite et Virgile, c'est qu'après le mérite de bien sentir de pareilles beautés, le talent le plus rare, est de les faire goûter à d'autres. Mais si M. Didot veut se borner à ne regarder cette traduction que comme un essai, la revoir avec des yeux sévères, et s'entourer d'amis éclairés, il peut le rendre, par

degrés, plus généralement digne de l'original, et donner surtout à son style cette heureuse facilité, qui est le fruit du travail, mais qui doit et peut le déguiser, au point que l'art ne laisse aucune trace sensible.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

La traduction des Géorgiques par ce célèbre littérateur, parut en 1784; il y avoit longtemps qu'elle étoit commencée. L'auteur en lut le premier livre dans une assemblée publique de l'Académie Française, en 1760; cette lecture reçut de grands applaudissemens. Après le brillant succès de la traduction de M. de Lille, M. de Pompignan ne pouvoit qu'exposer sa copie à côté de celle de son heureux concurrent, et demander aux connoisseurs laquelle des deux a un peu plus de ressemblance avec l'original : ni l'une ni l'autre de ces deux traductions ne nous paroît approcher, à beaucoup près, de la perfection du poëme de Virgile.

La traduction de M. de Pompignan a été réimprimée in-12, en 1798.

M. R A U X.

On ne lira que les remarques critiques sur la traduction des Géorgiques, de M. de Lille,

dans la nouvelle traduction de M. Raux, Paris, 1801, in-8°. Comme il est plus aisé de juger sévèrement les vers d'autrui, que d'en composer de meilleurs, la plupart de ces remarques sont fort justes.

M. C O U R N A N D.

Les petits avantages que remporte quelquefois M. Cournand dans sa traduction des Géorgiques en vers français (1804, in-8°.), ne détruisent pas l'immense supériorité de M. de Lille. Cette nouvelle traduction porte l'empreinte de la gêne dans tous les endroits où son auteur a voulu lutter de précision, contre la poésie brillante de son prédécesseur.

M. D' A U T R O C H E.

On trouve dans la traduction en vers de l'Enéide, par M. d'Autroche, plusieurs morceaux bien rendus; mais, en général, le traducteur n'a pas atteint la précision de style, et n'a pas fait ressortir la beauté des images de l'original, autant que paroissoit le promettre le talent qu'il a développé dans sa traduction des odes d'Horace. Les notes qui accompagnent cette traduction (Paris, 1804, 3 vol. in-8°.), offrent de l'instruction et de l'intérêt; elles sont écrites avec goût.

M. GASTON.

La traduction de l'Enéide en vers, 1803 et 1806, in-8°, fait beaucoup d'honneur au goût et au talent de M. Gaston. Ses lecteurs lui pardonneront, en faveur des nombreuses difficultés qu'il a vaincues, celles qu'il n'a pas pu surmonter, un peu de sécheresse dans ses transitions, et de légères inadvertances de style, inséparables d'un ouvrage d'aussi longue haleine.

Les littérateurs intruits doivent encore lire cette traduction avec d'autant plus de charme, qu'ils trouveront dans les notes de l'auteur, une érudition variée, un goût délicat, un style élégant et convenable au sujet.

M. DUFOUR.

Le quatrième livre de l'Enéide a été traduit en vers par M. Dufour, et imprimé à Berlin en 1798, in-8°. Le style du traducteur est aussi énergique que concis.

SCARRON.

Scarron, le père de notre poésie burlesque, a pris encore beaucoup de liberté, pour ne pas dire de licence, en travestissant l'Enéide. Il nous en a donné les six premiers livres en vers burlesques. Quelques hommes d'un goût

bizarre trouvent cette momerie fort plaisante. Des gens d'esprit même, Racine, par exemple, s'en sont quelquefois amusés. Il est vrai que sa gaieté surprend d'autant plus, qu'il étoit accablé d'infirmités et de douleurs ; mais elle ne se soutient pas toujours. Plat et insipide en cent endroits, il est trop rempli de ces bouffonneries triviales, qui sont le poison de la véritable plaisanterie. Ce qu'il y a de moins excusable, c'est l'obscénité ; elle s'y montre à découvert en plus d'un endroit, et l'on ne peut prendre à cette lecture un plaisir innocent. Quelque peu scrupuleux que fût Scarron, il semble convenir lui-même, qu'il avoit un peu de honte de son ouvrage : c'est dans l'endroit où en parlant des champs de deuil, il dit :

Tout auprès, de pauvres Poètes
Qui rarement ont des manchettes,
Y récitent de mauvais vers.
On les regarde de travers,
Et personne ne les écoute,
Ce qui les fâche fort sans doute ;
En la noire habitation
Il en est plus d'un million ;
Comme à Paris, chose certaine,
Chaque rue en a la centaine
De ceux qu'on appelle plaisans,
Rimeurs burlesques soi-disans,
Du nombre desquels on me compte ;
Dont j'ai souvent un peu de honte.

Mais,

Mais , peut-être , n'est-ce là que le discours d'un poète qui se repent aisément en vers , des fautes qu'il commet toujours ; et qu'il seroit fâché de ne point commettre. L'Énéide de Scarron trouva des continuateurs moins enjoués que lui.

M. VICAIRE.

M. Vicaire , professeur émérite d'éloquence , et ancien recteur de l'université de Paris , a fait paroître , en 1787 , un *Plan de l'Énéide de Virgile* , in-12 , chez Debure l'aîné. Les détails que renferme cet ouvrage , sont faits pour être lus et retenus par quiconque est animé du désir de posséder à fond l'intelligence du second poète épique. Virgile , à l'aide de cette lecture , nous découvre de nouvelles beautés ; on voit que l'imagination , la belle poésie , n'ont pas été les seuls talens de l'auteur Latin , qu'il a su les asseoir sur un jugement solide et éclairé ; qu'il étoit instruit profondément dans l'histoire de son pays , et qu'il ne ressemble nullement à nos beaux esprits modernes , dont l'ignorance ne se fait que trop souvent reconnoître.

H O R A C E.

Ce tendre ami de Virgile, l'est aussi de tous les lecteurs d'un goût délicat. Les autres chefs-d'œuvres de l'antiquité, peu lus par le commun des lecteurs, se sentent un peu du chagrin qu'on a eu en les apprenant par cœur. La jeunesse, dégoûtée par de pénibles essais, revient plus rarement à Cicéron et à Virgile. Horace est privilégié; on l'a lu au collège, et on le lit dans le monde. Une distinction si avantageuse pour ce poète Latin, vient sans doute de la variété des sujets qu'il a traités; elle vient encore plus de ce qu'il a donné à tant de sujets différens, la beauté propre à chacun. Sublime sans emphase dans la plupart de ses odes, délicat dans celles qui ne demandent pas d'élévation, tendre quand il se plaint, véhément quand il censure, judicieux quand il loue, sage lors même qu'il s'emporte; il pense toujours finement; et son expression, partout ingénieuse, égale presque toujours la finesse de ses pensées.

Horace, le seul des Latins qui ait parfaitement réussi dans l'ode, s'étoit nourri de la lecture de tous les lyriques Grecs, Il chante, à

l'exemple de Pindare, les dieux, les héros et les combats; il badine avec Anacréon, ou emprunte de la lyre de Sapho, des sons tendres et touchans, pour célébrer les charmes de Glycère et les douceurs de la vie champêtre.

Exempt du fiel amer de Juvenal, jamais il ne critique sans agrément; et sa satire est accompagnée d'un badinage si ingénieux, qu'elle plaît même à ceux qui en sont l'objet. Ses satires, ainsi que ses épîtres, sont écrites dans une espèce de prose cadencée et dépouillée de tout l'éclat de l'harmonie poétique. Mais quelle élégance, quelle urbanité dans le style! Quel enjouement dans les pensées! Quelle finesse dans les expressions! Quelle philosophie dans ses maximes de morale! Reserrées dans des vers énergiques, elles se gravent profondément dans la mémoire de quiconque a assez d'esprit pour en connoître tout le mérite.

Son Art Poétique retrace les règles essentielles de la poésie; c'est une école de goût pour le poète et même pour l'orateur; une rhétorique écrite avec chaleur et avec agrément. Dans tous ses écrits, il inspire à ses lecteurs le goût du beau, du simple et du natu-

rel ; dans son Art Poétique, il donne des leçons pour avoir ce goût.

Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par la volupté de son pinceau, par cette ingénieuse naïveté, par ces traits fins et délicats, et par cette noble facilité que l'amour inspire. Mais s'il se reconnoît lui-même fort inférieur à Pindare, on peut dire néanmoins, qu'il marche à côté de lui dans cette même ode, où il se met au-dessous : c'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes ; tandis que pour lui, il se regarde comme une abeille matinale, qui, avec beaucoup de peines, cueille le thym autour des bois et des humides rivages de Tibur. Il se rendoit en partie justice ; et en général, il n'a pas cette pompe et cette magnificence qui distinguent le poète Grec. Pindare frappe l'imagination de ce qu'il y a de grand ; Horace, de ce qu'il y a de beau. Pindare est incomparable lorsqu'il célèbre les dieux, les rois et les vainqueurs, couverts d'une noble poussière dans les jeux de la Grèce ; Horace

ne fait jamais mieux éclater son génie, que lorsqu'il folâtre avec Bacchus et les Amours, qu'il dessine un agréable paysage, qu'il décrit les charmes de sa Glycère, et les champêtres agrémens de sa maison de Tivoli. Les idées de Pindare portent toujours une empreinte de sublime : celles d'Horace sont marquées au coin de l'aimable nature. C'est, sans doute, ce qui a fait dire au seul de nos poètes qui l'égale :

Le seul Horace en tous genres excelle.

La première édition d'Horace ne porte point de date ni de nom de ville ; mais on la croit imprimée à Milan, vers 1470, par Zarotus, in-4°.

J. M. Zeune a donné à Léipsic, en 1788, in-8°, la meilleure édition d'Horace ; elle est faite d'après le texte de Bentley, avec les notes de Baxter et de Gesner.

Edition de Barbou, 1763 ou 1775, in-12.

Les amateurs recherchent l'édition d'Horace, donnée par Daniel Elzévir, en 1676, in-12, avec les commentaires de J. Bond.

M. Achaintre, libraire de Paris, a publié, en 1806, in-8°, une nouvelle édition d'Horace, avec les mêmes commentaires, enrichie de

quelques additions ; elle paroît mériter de faire partie des *Variorum*.

TRADUCTIONS.

M. DACIER.

Plus de vingt écrivains ont traduit ou travesti Horace. Le premier qui mérita quelque attention en ce genre , fut Dacier. Sa traduction , imprimée à Paris depuis 1681 , jusqu'en 1689 , en 10 vol. in-12 , est fidèle à la vérité dans le texte , savante et instructive dans les notes ; mais elle manque de grâce ; elle n'a nulle imagination dans l'expression ; et l'on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la prose comporte, et qui est au moins une foible image de celle qui a tant de charme dans la poésie. Si Horace dit à sa maîtresse , *miseri quibus intentata nites* ; Dacier dit : *malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonasse , sans vous connoître*. Il traduit , *Nunc est bibendum , nunc pede libero pulsanda tellus* : « c'est à présent qu'il » faut boire , et que sans rien craindre il faut » danser de toute sa force. » « *Mox juniores* » *quærit adulteros* : elles ne sont pas plutôt

» mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans. » Mais quoique Dacier défigure Horace, son livre est plein de recherches utiles. Le grand défaut de ce traducteur, est d'exprimer peu heureusement tout ce qui est du ressort de l'esprit et du sentiment. Les grâces naïves et délicates, qui ont tant de vie dans l'original, sont presque mortes dans la copie.

Charles, marquis de Sévigné, fils de l'illustre Marquise, eut avec Dacier une dispute sur le vrai sens d'un passage d'Horace, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il composa pour ce procès trois *factums*, où, sans faire parade d'une pesante érudition, il montre beaucoup de génie, se défend avec une politesse aimable, raille avec finesse et repousse avec légèreté les attaques pesantes de son adversaire. Les *factums* de M. de Sévigné furent imprimés avec deux de M. Dacier, sous ce titre : *Dissertation critique sur l'Art Poétique d'Horace*; Paris, chez Girin, 1697, in-12.

On trouve dans les *Œuvres Complètes* de Dumarsais, un précis fort judicieux de cette dispute.

LE PÈRE TARTERON.

Cet autre traducteur d'Horace avoit plus d'esprit que Dacier ; et sa version (1) fut d'abord comblée d'éloges. Selon les uns , l'on pouvoit dire qu'Horace , entre ses mains , n'avoit rien perdu de sa beauté , ni de l'élévation de ses pensées ; que la prose n'ôtoit rien à la poésie ; et qu'Horace devenu français , ne seroit point méconnu des courtisans d'Auguste. Selon d'autres , rien n'étoit plus net , plus naturel , plus poli. C'étoit une copie qu'on pouvoit admirer , après même qu'on avoit senti les beautés de l'original. Ce qui doit rester de ces louanges excessives , c'est que « le traducteur , dit l'abbé Goujet , prend en gros » les idées de son auteur , et les rend en des » termes qu'on lit toujours avec plaisir ; mais » qui , comme il en convient lui-même , sont » détachés et indépendans des phrases et des » façons de parler d'Horace. »

LE PÈRE SANADON.

La traduction du père Sanadon (2) , con-

(1) Elle a été plusieurs fois imprimée en deux vol. in-12.

(2) Elle parut en 1728 , en deux vol. in-4°. , sous le titre de
frère

frère du Père Tarteron, a encore beaucoup de réputation ; mais il est quelquefois plus paraphraste que traducteur. A la poésie lyrique d'Horace , qui est si serrée et si énergique , il substitue ordinairement une prose poétique , où il y a du feu et de l'élévation , mais diffuse et allongée. Le même défaut ne se fait pas sentir dans les satires et les épîtres. Peut-être que notre langue n'a pu lui fournir des tours assez vifs, ou que livré à l'enthousiasme poétique , il n'a pas pris soin de régler l'activité de son imagination. Du reste, il y a de l'esprit, du goût et de la délicatesse dans sa traduction et dans ses notes. Mais plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise, de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des odes. De toutes les pièces du poète, il n'en a laissé que trois dans leur ancienne situation; partout il met de nouveaux titres et de nouveaux argumens. Il partage quelquefois une pièce en deux , et quelquefois de deux il n'en fait qu'une. Il enlève au poète plusieurs vers qui avoient paru sous son nom. Il change la distribution , à laquelle on avoit

Poésies d'Horace, disposées suivant l'ordre chronologique , avec des Remarques et des Dissertations.

été accoutumé jusqu'à lui. Ces arrangements, ou plutôt ces dérangemens n'ont pas plu à tout le monde. Il y en a pourtant qui servent à mieux faire entendre le poète Latin.

On estime une édition des Œuvres d'Horace en latin, traduites en français par Dacier et Sanadon, avec les remarques de l'un et de l'autre, Amsterdam, 1735, 8 vol. in-12.

L'ABBÉ BATTEUX.

Horace, si digne d'être traduit, l'a été encore deux fois dans le dix-huitième siècle ; la version de l'abbé Batteux, publiée en 1750, deux vol. in-12, est écrite avec moins de légèreté que celle du Père Tarteron ; mais elle est plus exacte et plus fidèle. On souhaiteroit seulement que les grâces naïves et délicates de l'original fussent plus animées dans la copie.

Dans une nouvelle édition de cette traduction (Paris, 1804, 2 vol. in-12), M. Peyrard a rétabli dans le texte latin, les passages trop libres que Batteux avoit retranchés ; et en traduisant ces morceaux, le nouveau traducteur s'est attaché à blesser le moins possible les oreilles françaises.

M. BINET.

La traduction des Œuvres d'Horace , publiée par ce célèbre professeur , en 1783 , 2 vol. in-12 , vaut en général mieux que toutes celles qui ont précédé. On trouvera dans Sanadon , dans l'abbé Batteux , quelques endroits plus heureux que dans M. Binet ; mais quant à l'ensemble , il leur est supérieur. Peut-être que de toutes les trois , fondues les unes avec les autres , et corrigées par un homme de goût , on formeroit un bon ouvrage.

L' A B B É P E L L E G R I N .

Plusieurs pensent qu'on ne devoit traduire les ouvrages en vers , qu'en vers ; mais il n'y a qu'un grand poëte qui soit capable d'un tel travail ; et ce grand poëte n'est pas facile à trouver. Le partage d'Horace a été , pendant long-temps , de n'avoir presque que des traducteurs médiocres. L'abbé Pellegrin publia , en 1715 , en deux vol. in-12 , ses odes traduites en vers français , avec le texte à côté de la traduction ; mais cette version est moins connue , que l'épigramme de la Monnoye.

Il faudroit , soit dit entre nous ,
A deux divinités offrir ces deux Horaces ,
Le latin à Vénus la Déesse des Grâces ,
Et le français à son époux.

AUTRES TRADUCTEURS.

On trouve plusieurs autres morceaux d'Horace épars çà et là. L'abbé Salmon en a fait un recueil, en 1752, 5 vol. in-12, sous le titre de poésies d'Horace en vers français, avec le texte latin et des extraits de ceux qui ont travaillé sur cet auteur.

M. D A R U.

M. Daru a vaincu toutes les difficultés qu'Horace présentait à ses traducteurs en vers, il les a même détaillées dans la préface pleine de goût, qu'il a mise à la tête de sa traduction, Strasbourg et Paris, 1804 et 1805, 4 vol. in-8°. En général, la versification de M. Daru a de la facilité, du naturel, de l'harmonie et de la grâce. Il a su se plier facilement aux différens genres, et varier le rythme de ses vers selon les sujets, avec beaucoup d'art et de goût.

M. LEFEVRE DE LA ROCHE.

M. Lefevre la Roche n'a fait imprimer que la traduction de l'Art Poétique en vers, 1798, in-18, quoiqu'il ait traduit Horace en entier. Ses vers ont presque toujours de l'harmonie, une précision élégante, et ces coupes heureuses qui

conservent fidèlement le mouvement de la pensée. A l'exemple de l'abbé Batteux, M. Lefebvre de la Roche a joint à sa traduction, des réflexions sur les préceptes généraux d'Horace, que l'on peut lire encore avec profit.

O V I D E.

Si Horace est difficile à traduire, Ovide, quoique plus clair et plus abondant, ne l'est pas moins. Qui peut se flatter de rendre jamais en notre langue cette facilité, cette finesse, ces tours si variés, si vifs; ces traits piquans, ce coloris; enfin, toute cette expression abondante, serrée, badine, éloquente; tantôt pleine et tantôt légère, qui forme le caractère unique et singulier de cet heureux génie? Tous les sujets qu'il traitoit, quelque stériles, quelque bizarres même qu'ils fussent, devenoient riches, gracieux et fleuris entre ses mains. Mais comme il avoit infiniment d'esprit, il en mettoit partout jusqu'à l'excès. Se plaignoit-il de ses malheurs! Il songeoit bien plus à être ingénieux, qu'à inspirer la compassion. Ecrivoit-il des lettres amoureuses! C'étoient pensées sur pensées, de l'esprit à chaque mot, par conséquent peu de sentiment et de passion. Un autre défaut, c'est qu'il

aime à s'égayer jusque dans les sujets les plus graves et les plus sérieux. Bien différent de ce peintre admirable, dont Pline fait mention, qui donnoit toujours plus de choses à penser aux spectateurs, qu'il n'en exprimoit ; Ovide ne laisse rien à deviner. Il exprime toujours plus qu'il ne peint. Il offre une idée sous toutes les images dont elle est susceptible, et ne la quitte qu'après avoir épuisé celles qui peuvent la représenter. Cette abondance excessive est comme le fond de son caractère ; et les exemples en sont si fréquens dans ses élégies, surtout, qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée.

Dans tout ce qui nous reste sur la mythologie des anciens, on ne trouve rien que l'on puisse comparer aux quinze livres des Métamorphoses d'Ovide. Au lieu d'un recueil froid, insipide ou simplement didactique, il en a fait une espèce de poème, dont l'univers entier est la scène, et qui embrasse tous les temps qui s'étoient écoulés depuis le commencement du monde, jusqu'au siècle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramassés, pour un si grand nombre de tableaux ! Et à la fin de l'ouvrage, son pinceau n'est pas affoibli. Il a plus fait encore : dans des fables qui se ressemblent, parce que

souvent ce sont des nymphes changées ou en arbres, ou en rochers, ou en fontaines, il a su mettre les nuances délicates qui les distinguent les unes des autres. Aglaure, métamorphosée en rocher, est différente d'Anaxarète, qui éprouve le même changement. Les Héraclides, qui deviennent des peupliers, ne ressemblent ni à Daphné, ni à Dryope, qui sont aussi changées en arbres. Aréthuse et Cyane, métamorphosées l'une et l'autre en fontaines, n'ont rien de commun, même dans le détail de leur changement. Ce sont toujours de nouvelles images, des beautés singulières. Uni dans les narrations, pathétique, tendre et touchant dans les monologues, élevé dans les harangues; Ovide sait faire passer imperceptiblement le lecteur d'une fable à l'autre, par des liaisons souvent fort ingénieuses. Il a su même, dans une matière obscure, garder une espèce d'ordre chronologique. On le voit, en effet, après avoir commencé par le chaos et le déluge, s'approcher d'événemens en évènements, jusqu'à la mort de Jules-César, par où il finit cet ingénieux et pénible ouvrage.

La première édition d'Ovide a été imprimée à Boulogne, en 1471, in-fol.

L'édition de Burman, Amsterdam ; 1727, 4 vol. in-4°. , est très-estimée.

Les corrections de Politien sur son exemplaire d'Ovide , ont été consultées pour la nouvelle édition de Barbou, 1793, 3 vol. in-12.

TRA D U C T I O N S.

L' A B B É B A N I E R.

De toutes les productions d'Ovide, les Métamorphoses sont la plus justement célèbre. Nous en avons sept ou huit traductions françaises en prose; mais on ne lit plus guère aujourd'hui que celles de l'abbé Banier et de M. Dubois-Fontanelle. Toutes les autres, et l'on y comprend celles de du Ryer et de l'abbé de Bellegarde , sont totalement oubliées ou dignes de l'être. Il existe , à l'usage des gens du monde favorisés des dons de la fortune , une magnifique édition de la traduction des Métamorphoses , par l'abbé Banier , Amsterdam , 1732 , in-fol. , avec les figures de Picart ; version bien écrite , et enrichie de savantes notes , mais non exempte de tout reproche. Quelques critiques ont trouvé qu'il y avoit des endroits glacés dans le français , qui dans le latin sont d'une grande chaleur ; et que dans d'autres , l'exactitude à rendre le sens

sens de l'original , étoit quelquefois manquée. On reconnut bien tous les avantages qu'une étude assidue des poètes et de l'ancienne mythologie devoit donner à l'abbé Banier sur les autres interprètes d'Ovide; mais on s'aperçut que, trop plein de ses connoissances mythologiques, il sacrifie assez souvent au sens moral ou historique, le sens physique ou littéral. D'ailleurs, dans sa traduction, ainsi que dans toutes les autres, les fables sont divisées entr'elles, et comme détachées du fond de l'ouvrage; ce qui détruit l'unité du poème, ou en fait perdre le fil.

M. DUBOIS-FONTANELLE.

Cet auteur d'une nouvelle traduction des Métamorphoses d'Ovide (Paris, 1767, deux vol. in-8°.), a évité cet inconvénient. Son objet a été, 1°. de rendre le poète Latin avec la fidélité la plus scrupuleuse, sans couvrir ni déguiser ses défauts, et sans lui faire rien perdre, autant qu'il pourroit le permettre le caractère de notre langue, de sa force et de ses agrémens; 2°. de présenter l'ensemble du poème; d'en faire sentir l'économie, la liaison et l'unité. Ce double objet a paru très-bien rempli. La traduction est exacte, littérale, pré-

cise , poétique , et n'en est que plus agréable , sans être moins pure.

Les nouvelles notes dont l'avant-dernière édition (Paris , 1802 , 4 vol. in-8° .) est enrichie , rendent l'ouvrage plus instructif , mais n'ont pas fait disparaître le vice de *servilité* , qui laisse à découvert les défauts qu'on reproche au poète Latin , et ne fait pas ressortir assez les beautés , qui souvent les font oublier.

M. Gay , libraire , fait paroître dans ce moment , par livraisons in-4° . et in-8° . , une très-belle édition des Métamorphoses en français , ornée de gravures , exécutées d'après les dessins de MM. le Barbier et Monsiau. Le traducteur (M. Villenave) a senti que si une traduction en vers rendoit mieux les figures , les tours , les mouvemens et les hardiesses de l'original , une traduction en prose , avoit l'avantage de mieux faire entendre le sens de l'auteur. Ce qui justifie encore ce système , c'est que dans une prose poétique , on dit à peu près tout ce qu'on diroit en vers. Cette traduction , d'ailleurs , a le mérite d'être exacte et d'offrir , en général , une lecture suivie , où le gout le plus sévère ne trouve ni dans les mots , ni dans les phrases , rien qui le puisse blesser : on n'y peut désirer que plus de har-

diesse et de précision ; on regrette aussi que le traducteur n'ait pas profité de l'ouvrage de M. Dupuis, sur l'*Origine de tous les Cultes*, pour rectifier plusieurs notes mythologiques de l'abbé Banier.

M A L F I L A T R E.

La traduction des Métamorphoses d'Ovide, qui parut en 1799, sous le nom de Malfilatre, est indigne de cet homme de lettres.

T H O M A S C O R N E I L L E.

La traduction des Métamorphoses en vers, par Thomas Corneille (Paris, 1697, 3 vol. in-12), n'est pas sans mérite ; elle a eu des lecteurs jusque dans ces derniers temps.

M. D E S A I N T - A N G E.

On remarque, en général, dans la traduction en vers des Métamorphoses, par M. de Saint-Ange (Paris, 1800, 2 vol. in-8°.), de l'aisance, de la liberté dans les tours, et un grand respect pour la langue. Le traducteur surmonte la double gêne de la versification et de la traduction, sans se permettre des irrégularités dont elle auroit été l'excuse. Ses inversions n'ont rien de dur, ses hardiesses rien d'étrange, ses associations de mots rien de

barbare. Tout n'est pas sans doute également fini ; mais on voit que tout pourroit l'être : c'est la langue de nos grands maîtres , maniée par un de leurs disciples. La préface mérite une attention particulière ; on y voit un littérateur instruit , qui apprécie le génie de son modèle , ses ouvrages , et en partie ses Métamorphoses ; les notes pleines de goût et d'une érudition bien digérée , pourroient être encore d'une plus grande utilité , si elles étoient mises au niveau des connoissances acquises en mythologie.

M E Z I R I A C.

Les Héroïdes d'Ovide ont eu , ainsi que les Métamorphoses , plus d'un traducteur : c'est surtout dans cet ouvrage , que paroît la facilité de son auteur. Le style en est pur ; l'imitation des passions , et l'expression des inclinations et des mouvemens du cœur , s'y montrent si sensiblement , qu'on voit que c'étoit là le grand talent de ce poète. Mais , selon sa coutume , il veut y paroître trop spirituel ; il court souvent après des ornemens frivoles , et répand quelquefois des fleurs , au lieu de montrer des sentimens. Renouard , Meziriac , Martignac , l'abbé de Bellegarde , mademoi-

selle l'Héritier, etc., ont tenté d'en rendre en vers ou en prose, le sens ou les expressions, l'esprit ou la lettre, et souvent les ont manqués l'un et l'autre. En effet, à l'exception de Meziriac, dont la version poétique, indépendamment de l'érudition prodiguée dans son ample commentaire, n'est certainement pas méprisable; quelle idée tous ces traducteurs donnent-ils d'Ovide ! Il seroit ignoré, s'il n'étoit connu que par eux.

Pour avoir donc une foible idée de ses Héroïdes, il faut lire la traduction publiée à Paris, chez Duchesne, 1763, in-8°. Cette version est bien supérieure, pour le style et pour l'exactitude, à toutes celles que nous avons citées; mais quand on la rapprochera du texte de notre poète, qu'on le trouvera peu reconnoissable ! L'auteur n'a pas mis la chaleur qu'une âme sensible, avec une imagination un peu vive, y auroit versée. Mais on peut s'en servir pour bien connoître l'historique, et à peu près, toute la substance des Héroïdes.

L'ABBÉ DE MAROLLES ET KERVILLARS.

Les Fastes d'Ovide ne sont autre chose que le calendrier des Romains, mis en vers. Ce sujet étoit fort sec; mais le poète, doué de l'imagi-

nation la plus heureuse, trouva le moyen de répandre des fleurs sur toute la route qu'il vouloit parcourir. Il rapporte les causes historiques ou fabuleuses de toutes les fêtes ou fêtes de chaque mois, le lever et le coucher de chaque constellation, d'une manière à faire regretter la perte des six derniers livres qu'il avoit, dit-on, composés pour faire l'année complète. Le Père Rapin ne fait pas de difficulté de dire que les Fastes d'Ovide sont l'ouvrage du meilleur goût, et le plus judicieux de tous ceux qui sont sortis de la plume de ce poète. Ovide y fait voir qu'il avoit acquis cette perfection de prudence et de modération, qui consiste à dire seulement ce qui est nécessaire, ou convenable. C'est un ouvrage de beaucoup d'érudition, et de celle que l'on puise dans la plus belle antiquité.

L'abbé de Marolles, le Scudéry des traducteurs, en donna une mauvaise version en 1660. On lit avec plus de plaisir le recueil des Fables choisies, extraites des Fastes d'Ovide, traduites en français, le latin à côté, avec des notes sur chaque fable, par le Père de Kervilars, jésuite.

B A Y E U X.

Bayeux, l'une des plus intéressantes victimes de la révolution française, a rendu un service important à la littérature, en donnant une traduction élégante et fidèle des Fastes d'Ovide (Paris, 1783, 4 vol. in-8°.) On trouve à la tête du premier volume, un discours très-étendu, dans lequel l'auteur trace le tableau de la religion romaine. Il a rempli par là la tâche qu'Ovide a négligée. Les notes dont cette traduction est enrichie, sont plus précieuses, en quelque sorte, que le texte même.

M. DE SAINT-ANGE.

M. de Saint-Ange a donné une traduction en vers des Fastes (Paris, 1804, 2 vol. in-8°). Elle n'a pas paru faite avec le même soin que celle des Métamorphoses; cependant on reconnoît le talent de l'auteur dans plusieurs morceaux bien écrits.

LE PÈRE DE KERVILLARS.

Les Elégies qu'Ovide composa pendant son exil, ont été traduites en français par le Père de Kervillars, à Paris, 1723 et 1726, en deux vol. in-12. L'auteur dit qu'il a poussé l'ambi-

tion jusqu'à ôter à son ouvrage l'air de traduction , pour lui donner celui d'un ouvrage de première main. Je ne crois pas que l'on puisse blâmer cette ambition ; mais on a trouvé que pour la satisfaire, il en coûtait quelquefois à la fidélité de l'interprétation , et qu'il y a plusieurs endroits , où le sens du poète est manqué. A l'égard du style , à quelques affectations près , il est varié et élégant. Mais Ovide qui ennuie par ses répétitions , n'a presque rien perdu de son tour asiatique ; et le traducteur paroît trop souvent le paraphraste de son auteur.

L'Art d'Aimer et le Remède d'Amour ont eu pour traducteur , dans ces derniers temps , M. F. F. A. D. L. On trouve dans sa prose , à quelques négligences près , tous les ornemens, toute l'élégance dont elle pouvoit être susceptible ; mais le rapprochement du texte , qu'on doit néanmoins lui savoir gré d'avoir mis en regard de la traduction , confirme ce qu'on a observé tant de fois , que les poètes anciens perdent beaucoup à n'être pas traduits en vers. Cette traduction a paru en 1802 , en 1 volume in-8°.

MARTIGNAC.

MARTIGNAC.

Il est étonnant que nous n'ayons point de bonne traduction complète de tous les ouvrages d'Ovide ; il n'y a que celle de Martignac qui soit supportable. Elle parut à Lyon, en 9 vol. in-12, 1697. Le premier volume contient les Héroïdes ; le second, les trois livres des Amours, et la Consolation à l'impératrice Livie ; le troisième, l'Art d'Aimer, le Remède d'Amour, l'Art d'embellir le Visage, l'Élégie du Noyer ; les quatrième, cinquième et sixième, les quinze livres des Métamorphoses, avec l'abrégé de cet ouvrage, en latin par Guillaume Canteres, et en français par Martignac ; le septième, les six livres des Fastes ; le huitième, les cinq livres des Tristes ; le neuvième, les épîtres écrites du Pont et le poème contre Ibis.

M. PONCELIN.

M. Poncelin a publié les *Œuvres complètes d'Ovide* (Paris, an VII, 7 vol. in-4^o. ou in-8^o.); c'est un choix des meilleures traductions, telles que celles de Banier pour les Métamorphoses, de Bayeux pour les Fastes, du Père de Kervillars pour les Élégies Tristes, etc. La tra-

duction des *Élégies* amoureuses est de l'éditeur. Cette collection n'a point eu de succès; outre que l'impression en est peu soignée et le papier fort mauvais, on eût désiré trouver le texte latin en regard des traductions.

D'ASSOUCI.

Croiroit-on que dans le temps de la fureur du burlesque, Ovide fut habillé de ces guenilles du mauvais goût? D'Assouci publia, en 1650, Ovide en belle humeur, enrichi de toutes sortes des figures burlesques. Cette ridicule platitude plut dans le temps. C'est ce qui fit dire à Boileau :

Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.

Ce trait piqua vivement le poète burlesque; et voici de quelle manière il s'en plaint dans la relation de ses aventures, qu'il publia lui-même d'un style très-bouffon : « ah ! cher lecteur, si tu savois comment ce *tout trouva* me tient au cœur, tu plaindrois ma destinée; j'en suis inconsolable; et je ne puis revenir de ma pamoison, principalement quand je pense qu'au préjudice de mes titres, dans ce vers qui me tient lieu d'un arrêt de la cour du parlement, je me vois

» déchu de tous mes honneurs, et que ce
 » Charles d'Assouci, d'Empereur du burles-
 » que qu'il étoit, premier de ce nom, n'est
 » aujourd'hui, si on le veut croire, que le
 » dernier reptile du Parnasse, et le marmi-
 » ton des Muses. Que faire, lecteur, en cette
 » extrémité ? Après l'excommunication qu'il
 » a jetée sur ce pauvre burlesque disgracié,
 » qui daignera le lire, ni seulement le regar-
 » der dans le monde, sous peine de sa malé-
 » diction ? »

BENSERADE.

Je ne sais si l'on ne doit pas mettre aussi
 au rang des traductions burlesques, les Métamorphoses d'Ovide, mises en rondeaux par
 le doux Benserade ? On ne s'est accordé
 qu'à louer la beauté de l'édition, et l'élégance
 des figures gravées aux dépens du roi.
 C'est ce qui donna lieu au joli rondeau attribué à Chapelle, qui finit par ces vers :

Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
 Papier, dorure, images, caractère,
 Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
 A la Fontaine.

TIBULLE ET PROPERCE.

Ce sont deux poètes élégiaques. Tibulle est

tendre et naturel, passionné, délicat, noble sans faste, simple sans bassesse, élégant sans affectation. Il sent tout ce qu'il dit, et le dit toujours de la manière dont il faut le dire. Il a les bonnes qualités de Properce et d'Ovide, et n'en a point les défauts.

On remarque plus de travail dans les *Elégies* de Properce; et l'art s'y fait trop apercevoir: « non, dit l'abbé Souchay, que les choses qu'il exprime s'éloignent toujours de la » vérité; mais ce qu'elles pouvoient avoir de » naturel, il le gâte par les traits historiques » ou fabuleux qu'il y mêle continuellement. »

Mais quelle magnificence dans l'expression de ce poète, toutes les fois qu'il a de grands objets à décrire! C'est par l'expression surtout, qu'il égale peut-être Horace et Virgile: c'est par l'expression, qu'il mérite un rang dans cette première classe qu'on leur assigne trop exclusivement. A peine leur est-il inférieur pour la richesse des images, qui, toujours présentées sous les couleurs du sentiment et de la volupté, ravissent à la fois l'imagination, l'âme et les sens.

Comme nous n'avions aucune bonne traduction de ce poète, tour à tour léger et sublime, il étoit difficile d'en apercevoir le mérite;

c'est ce qui a fait que plusieurs personnes se sont méprises dans le jugement qu'elles en ont porté. Ses transitions trop rapides, une certaine variété de tours inconnus à quiconque n'a point fait une étude approfondie de la langue latine, mais qui n'en sont pas moins dans le génie de cette langue; l'espèce d'obscurité que répandent sur ses Elégies, ses allusions à quelques usages de l'ancienne Rome; l'emploi qu'il fait souvent des traits les plus ignorés de la fable; enfin, cette fougue de génie, qui l'emporte de temps en temps au delà des bornes d'une exacte logique, ont jusqu'ici fait regarder Properce comme un poète entortillé, incorrect et trop hérissé de science, pour être toujours l'interprète de la nature, et le peintre de la volupté.

Voyez pour les éditions de Tibulle et de Properce, les éditions de Catulle, que nous avons indiquées.

TRA D U C T I O N S.

L' A B B É D E M A R O L L E S.

Cet écrivain infatigable, a encore traduit Tibulle; et quel auteur n'a-t-il pas mis en français? Il se fâche, dans sa préface, contre

le métier de traducteur, qu'il avoit fait presque toute sa vie, le regardant comme peu honorable, parce qu'il l'avoit peu honoré.

LA CHAPELLE:

On fait plus de cas des Amours de Tibulle, par Jean de la Chapelle, de l'Académie Française, où se trouve la traduction des Elégies de ce poète en vers français (Paris, 1712, 3 vol. in-12). Cette version est pourtant bien foible; c'est plutôt une imitation qu'une traduction. Il a changé, ajouté et retranché, selon qu'il l'a cru convenable à son dessein. Il s'est servi tantôt de grands vers, tantôt de vers libres et mêlés de toutes sortes de mesures. Il a voulu seulement donner une idée de Tibulle, et non pas Tibulle même. Ses vers sont aisés; mais il y en a beaucoup qui ne diffèrent de la prose que par la rime, surtout ceux qu'il appelle vers libres.

M O Y V R E.

Le goût romanesque qui règne dans l'ouvrage de la Chapelle, caractérise aussi, à peu de chose près, la vie de Tibulle, tirée de ses écrits, publiée à Paris, 1743, en 2 vol. in-12. C'est le fruit du commerce de M. Gillet de

Moyvre, avocat, avec les Muses. On y trouve toutes les poésies de Tibulle, traduites en vers français. L'auteur dit qu'il s'est permis de supprimer, de transporter, de changer quelques vers, même d'augmenter, enfin d'ajouter à la pensée de Tibulle. Il faut avouer qu'il a souvent usé de ces privilèges, et qu'il n'est pas toujours facile de reconnoître le poète dans le traducteur.

Le même auteur, après nous avoir donné la vie de Tibulle, publia celle de Properce. C'est encore un ouvrage de sa jeunesse, pour lequel il lui revint, dans un âge mûr, un retour de complaisance, qui l'engagea à le reproduire au grand jour, en 1746. On y trouve, comme dans son histoire de Tibulle, la traduction, ou l'imitation en vers français, d'une partie des poésies de Properce; et comme c'est le même goût qui règne dans ces deux ouvrages, on peut appliquer au second le jugement qu'on a porté du premier. M. de Moyvre a pris tout le fond de l'histoire de Properce dans l'histoire même; mais il a cru que Properce, Ovide et Virgile, vivant dans le même temps, il pouvoit supposer que ces trois fameux poètes se consultoient mutuellement, et qu'ils étoient très-unis. Cette suppo-

sition , avec plusieurs épisodes , a fourni quelques ornemens.

M. L'ABBÉ DE LONGCHAMP.

Pour concilier le double intérêt de l'agrément et de l'utilité , M. de Longchamp a mis à la suite de chaque livre , des remarques instructives. C'est là qu'il renvoie les éclaircissemens dont la version ne lui paroissoit pas susceptible. Le lecteur , dit-il , vers la fin du discours préliminaire , tient peu de compte d'un volume de gloses et de travail , qui est ordinairement en pure perte pour la vanité de l'auteur ; mais Properce est de tous les poètes anciens , celui qui a le plus besoin de notes grammaticales et historiques. Ses fréquentes allusions à la Mythologie , dont les principaux traits sont les dogmes trop peu respectés dans ses élégies , exigeoient surtout un grand nombre de remarques , sans lesquelles plusieurs passages seroient demeurés fort obscurs , même à côté de la traduction. Ces remarques , savantes sans pédantisme , donnent la clef des endroits de Properce les moins intelligibles.

En général , la traduction de M. de Longchamp est fidèle , claire , poétique , souvent
pleine

pleine d'énergie et de noblesse; si l'on y trouve quelques taches, le nombre n'en est pas considérable. On doit observer que cette version n'étoit pas aisée; qu'elle offroit de grandes difficultés à vaincre, et que M. de Longchamp n'avoit d'autre guide à suivre que lui-même; car l'abbé de Marolles, Passerat, Béroalde et Scaliger, qui ont essayé d'éclaircir Properce, nous laissent encore à douter s'ils l'ont entendu. Ainsi le public ne peut qu'applaudir à l'exactitude avec laquelle M. de Longchamp nous a rendu la plus grande partie des beautés d'un des poètes de l'antiquité, les plus difficiles et les plus agréables.

M. de Longchamp nous apprend dans une nouvelle édition (Paris, an XI, 2 vol. in-8°.), que sa traduction a été faite en société avec son frère. Jusqu'ici le public n'en avoit pas été instruit; ils craignoient que l'on n'entendit pas raison sur un livre qui a deux pères: « c'est le » moment de faire cet aveu, dit M. de Long- » champ, l'éditeur, puisqu'une longue épreu- » ve d'indulgence et de faveur de la part du » public, balance au moins le préjugé qui, » si long-temps, a tenu cet aveu suspendu. Je » déclare donc ici que je n'ai, dans cet ou- » vrage, de propriété bien distincte de celle

» de mon frère , que les additions , notes et
 » corrections nécessaires au complément de
 » cette nouvelle édition , dont je cours seul
 » tous les risques. »

LE COMTE DE MIRABEAU.

Le célèbre Mirabeau a traduit les Elégies de Tibulle , avec les Baisers de Jean Second (Tours, 1796, 3 vol. in-8°). Il n'a point reproduit dans sa traduction , les grâces passionnées et l'élégante mollesse du premier des élégiaques ; il n'a pas même entendu son auteur , toutes les fois que le sens offroit quelques difficultés. On aimera mieux ses imitations de Jean Second ; la licence et les jeux d'esprit de ce poète convenoient mieux au traducteur , que la tendresse voluptueuse , l'élégance et le goût de Tibulle. M. la Chabeaussière a réclamé la traduction de Tibulle. Voyez *la Décade philosophique* , N^{os}. 79 et 82.

P H È D R E.

A. L'esprit des Romains sa plume a retracé
 Les utiles leçons d'un esclave sensé ;
 De ses termes choisis l'élégante justesse
 Sert chez lui de grandeur , de tour et de finesse ;
 Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté ,
 Le vrai plait en ses vers par sa simplicité.

C'est ce que dit Van-Effen de Phèdre , af-

franchi d'Auguste, qui composa cinq livres de fables, imitées d'Esope, et pleines d'élégance, de naturel et de vérité. Les maximes saines qu'il offre dans tous ses apologues, lui méritent une place parmi les sages qui ont prêché la morale et la vertu, et qui ont donné la parole aux animaux pour instruire les hommes.

La première édition de Phèdre a été donnée par F. Pithou, à Troyes, en 1596, petit in-12.

L'édition la plus utile est celle de Schwabe, Halle, 1779 - 1781, 3 vol. in-8°.

Publius Syrus a été réuni à Phèdre, dans l'édition de Léipsic, 1803, in-8°.

On trouve les Fables de La Fontaine, tirées des sujets de Phèdre, dans l'édition de l'abbé Brotier, à Paris, chez Barbou, 1783, in-12.

TRADUCTEURS.

D E N I S E.

Nous avons une traduction en vers français par M. Denise, de l'ouvrage de Phèdre. Elle fut publiée en 1708, in-12. La versification est plus aisée qu'élégante ; mais l'auteur a su assez bien conserver le tour simple de l'original latin.

DE SACY.

Plusieurs écrivains ont traduit les Fables de Phèdre en prose. De Sacy publia sa traduction, sous le nom de Saint-Aubin, en 1646 ; et l'on dit de cette version, que Phèdre ne se fût pas exprimé autrement, s'il avoit écrit en prose française. Cet éloge est outré ; et nous avons de meilleures traductions, sans compter celle de l'abbé Prévot (en 1702), qui n'est qu'une copie de celle de De Sacy ; sans parler de celle que le Père Fabre, de l'Oratoire, publia en 1728.

MM. LALLEMAND ET GAIL.

M. l'abbé Lallemand nous a donné les Fables de Phèdre en latin et en français, avec des remarques, Rouen, 1758, in-12. Cette traduction, claire et exacte, est d'une simplicité convenable à l'original. Ses notes peuvent être utiles aux commençans ; et il n'a eu qu'eux en vue. On peut consulter dans les *Trois Fabulistes*, Esope, Phèdre et La Fontaine (Paris, 1796, 4 vol. in-8°.), la traduction de M. Gail ; elle est remarquable par son exactitude.

P E R S E.

Ce poète satirique est remarquable pour la morale pure et le grand fond de raison qui distinguent ses satires. On lui a reproché d'être obscur; mais il avoit peut-être de grands motifs pour ne pas être plus clair. Boileau a dit de lui :

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Quant aux éditions de Perse, voyez ci-après celles de Juvenal.

T R A D U C T I O N S.

L E N O B L E.

Ce poète a été traduit en vers et en prose. Le Noble en fit une imitation en vers français, en 1704, in-12. Le soin qu'il prit d'habiller à la française le poète Romain, fait quelquefois un effet assez singulier. On se trouve un peu surpris, et Perse le seroit peut-être plus qu'un autre, de voir, par exemple, dans ses satires, l'éloge du grand Bossuet, évêque de Meaux. On croit d'ailleurs que peu de personnes auront approuvé la liberté que M. le Noble a prise dans cette traduction. Sous prétexte de

faire parler le satirique Latin en français, il verse sa bile sur les poètes ses contemporains. On ne veut voir que le satirique du règne de Néron; et l'on ne doit point lui faire violence; jusqu'à mettre sur son compte ses caprices et ses haines personnelles.

TARTERON.

Les traductions de Perse en prose sont en plus grand nombre, que celles en vers. L'insipide Marolles, la Valterie, écrivain foible, monotone et prosaïque; Martignac, auteur de la même trempe, l'avoient traduit avant le Père Tarteron, qui publia sa version en 1688, in-12. Ce jésuite a mieux aimé s'accommoder au goût du siècle, que de représenter le poète absolument tel qu'il est. Mais sans lui ôter que peu de chose de ses pensées, il a assez heureusement exprimé son génie, son goût, son caractère. Le style du traducteur est aisé, vif, élégant, et fort naturel. Il ne se ressent nullement ni du pays Latin, ni de la langue latine. Mais on l'a trouvé trop familier dans cette longue épître préliminaire, où il trace les portraits de trois satiriques Latins. Juvenal y a paru d'ailleurs un peu trop maltraité, et Perse trop flatté; quoique, du reste,

cette épître soit pleine de réflexions solides et ingénieuses.

MM. LEMONNIER ET SELIS.

M. l'abbé Lemonnier et M. Selis ont publié chacun séparément, l'un en 1771, et l'autre en 1776, une traduction des *Satires* de Perse, qui a tenu, pendant quelques années, les suffrages du public en suspens. Ces traductions ont même excité entre les deux auteurs une *petite guerre*, dont les motifs ont été publiés par M. Selis en 1777. La victoire paroît être restée à ce dernier.

J U V E N A L.

Ce poète satirique fit pour les mœurs, ce qu'Horace avoit fait pour le bon goût; il tâcha de les réformer par des invectives violentes. Son caractère est la force et la verve. Horace écrivit en courtisan adroit, Juvenal en citoyen zélé. L'un ne laisse rien à désirer à un esprit délicat et voluptueux; l'autre satisfait pleinement une âme forte et rigide. Juvenal méprise l'arme légère du ridicule; il saisit le glaive de la satire; et courant du trône à la taverne, il en frappe indistinctement quiconque s'est éloigné des sentiers de la vertu. C'est

un censeur incorruptible , mais qui , en dévoilant avec trop d'emportement le vice , alarme quelquefois la pudeur des gens de bien.

La première édition de Juvenal et de Perse , a été imprimée à Rome , vers 1470 , in-fol.

L'édition de Casaubon , Leyde , 1695 , in 4° , est estimée.

L'édition de Barbou , 1747 , a été réimprimée en 1776 , in-12.

T R A D U C T I O N S .

T A R T E R O N .

Notre littérature possède plusieurs traductions de Juvenal. Chaline , Marolles , Martignac , la Valterie , l'ont successivement rendu en français. Mais leurs versions barbares , plates ou allongées , énervent toute l'énergie du poète Latin.

Le Père Tarteron , jésuite , en donna une en 1700 , in-12 , qui a été long-temps entre les mains de la jeunesse. C'est d'après elle que les gens du monde ont jugé Juvenal ; mais que le satirique Romain est lâche dans cette version ! On reproche non-seulement des contresens au traducteur , mais de la foiblesse , du trivial , de la dureté , de la foideur. Juvenal
avait

avoit étudié les mœurs de son temps , dans l'école du monde ; le Père Tarteron ne connoissoit guère que le collège ; et quand même il auroit connu le monde , son état lui auroit peut-être interdit la liberté de donner à ses peintures , toute l'énergie qu'un laïque peut se permettre sans conséquence.

M. DU SAULX.

M. du Saulx n'a pas été gêné par les entraves qui glaçoient la plume de Tarteron. On a donné les plus justes éloges à sa traduction des Satires de Juvenal , Paris 1770 , in-8°. Une bonne version est celle qui retrace vivement l'original à ceux qui le connoissent , et qui en tient lieu aux autres ; telle est celle de M. du Saulx. Il a su éviter les deux écueils des traducteurs ; la servitude et la licence. Sa traduction restera entre les mains du public , et n'en laissera pas désirer d'autre. Son discours préliminaire est pensé ; il est très-bien écrit. Il a un plus grand mérite encore , c'est celui d'annoncer une âme honnête. Le parallèle d'Horace et de Juvenal , composé de traits puisés dans leurs écrits , est de main de maître. Il auroit peut-être été à désirer que l'auteur eût pris un ton moins élevé.

Cette excellente traduction a été réimprimée avec des corrections de l'auteur, en 1782, 2 vol. in-8°.; et en 1796, 2 vol. in-4°.

On fait peu de cas de la traduction de Juvenal, publiée en 1779, in-4°, par M. Mautpetit.

M. DUBOYS-LAMOLIGNIÈRE.

M. Duboys-Lamolignière a donné une traduction de Juvenal et de Perse en vers, en 1801, in-8°. Ces auteurs offrent une tâche très-difficile au traducteur en prose; il faut donc pardonner à un traducteur en vers, s'il n'atteint pas la hauteur des originaux.

LUCAIN.

Lucain, neveu de Sénèque, a fait une gazette pompeuse de la guerre de César avec Pompée. Ce poème porte le titre de Pharsale. Un poète Français très-boursofflé, préféreroit l'enflure de Lucain au sage enthousiasme de Virgile; presque personne n'a été de son avis. Lucain n'a connu ni la nature de l'épopée, ni le caractère et les lois de la fable ou de l'invention poétique, ni les bornes de la fiction. Dans un sujet consigné partbut, soit dans les

monumens publics , soit dans la mémoire des Romains , par une tradition presque orale , Lucain ne pouvoit plus faire usage des grandes machines de l'épopée , ni introduire à son gré les dieux ; mais la fiction qu'il n'avoit pas la liberté de répandre dans l'économie de son poëme , il l'a fait entrer dans les détails. C'est donc là qu'il excède partout la vraisemblance que la fiction ne dispense pas d'observer , et qu'il fait le plus étrange abus du merveilleux , en le prodigant sans nécessité , avec un excès qu'aucun romancier , même Espagnol , ne s'est peut-être permis.

Si les calamités de Rome sont annoncées par des prodiges , Lucain les accumule avec une telle profusion , qu'il semble avoir compilé tous les écrits des Augures. Le camp de César en Espagne est inondé par une forte pluie qui l'incommode beaucoup , mais dont César parle lui-même comme d'un événement ordinaire. Cette pluie , dans Lucain , ressemble au déluge de Deucalion ; il renchérit presque sur Ovide. S'il fait la description de l'hiver dans un climat tempéré , il rassemble tous les frimats et toutes les glaces du Pôle arctique. L'été succède ; on est transporté sous le ciel le plus brûlant de la Zone torride.

La bourrasque qu'essuie César sur la mer, dans le foible esquif qui le portoit lui et sa fortune, est, sous le pinceau de Lucain, la plus horrible tempête dont on ait l'idée. Dans le voyage de Caton, en Afrique, tous les serpents de la terre, comme s'ils s'étoient donné rendez-vous, sont rassemblés sur son passage. Enfin, géographie, navigation, astronomie, magie, physique, histoire naturelle, médecine, etc., etc., Lucain sait tout comme Homère; mais il outre tout, et ne met presque rien à sa place.

Ce n'est-là qu'une partie des défauts qu'il y auroit à remarquer dans son poëme. Il en est de beaucoup plus graves, et qu'on ne peut effacer d'un trait de plume. Toute l'histoire, dans la Pharsale, est ridiculement altérée. Tous les caractères, à commencer par ceux de César et de Pompée, sont totalement défigurés, changés, travestis. Partout est marquée sans ménagement, la partialité la plus révoltante et la plus absurde contre César. Il est toujours représenté comme le plus grand scélérat qu'ait produit Rome.

La philosophie, dont on lui fait honneur, est sans doute une belle partie; mais c'est peut-être encore un des défauts de son poëme. La

philosophie d'Homère bien démêlée par Horace ; n'est pas celle de Chrisippe et de Crantor ; aussi n'est-elle pas discoureuse ; celle de Lucain est le pur stoïcisme qu'il avoit puisé à l'école de son oncle.

Concluons que, quand on a bien discuté Lucain, son mérite paroît se réduire à faire penser fortement quelques-uns de ses personnages, à leur donner de la fierté, de l'élevation et de l'énergie, c'est-à-dire, à bien dessiner des têtes, ou à leur donner beaucoup de vigueur et d'expression. C'étoit un homme de génie, mais sans règle, sans frein, sans goût. Il faut donc lire la Pharsale, tant pour la poésie de style, où parmi tous ces défauts il y a de belles choses, que pour les traits de génie que l'on y rencontre : mais il faut bien précautionner les jeunes gens contre un ouvrage qui se ressent trop de la jeunesse de l'auteur, et dont les vices sont séduisants.

La première édition de Lucain est de Rome, 1469, in-fol.

On estime l'édition d'Oudendorpius, Leyde, 1728, 2 vol. in-4°.

Le Supplément de Thomas May ajoute du prix à l'édition de Barbou, 1767, in-12.

TRADUCTEURS.

MAROLLES, BRÉBEUF.

L'abbé de Marolles et Brébeuf, dans le 17^e. siècle, ont essayé de traduire Lucain, et l'ont tous deux défiguré : mais chacun à sa manière et très-différemment. Marolles, dans sa prose, est plat et languissant ; Brébeuf, dans ses vers, est encore plus emphatique que son modèle ; mais il se relâche quelquefois : et quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le traducteur demeure beaucoup au-dessous ; comme s'il vouloit paroître facile et naturel, où il lui seroit permis d'employer toute sa force.

M. BILLECOQ.

M. Billecoq, homme de loi, a donné, en 1796, 2 vol. in-8^o., une édition de la Pharsale de Lucain, accompagnée de la version de Brébeuf, avec la vie des deux poètes, et des réflexions critiques sur leurs ouvrages.

MASSON ET MARMONTEL.

Depuis les deux premiers traducteurs, la Pharsale avoit été négligée, lorsqu'enfin, en 1766, il parut deux autres traductions à la

fois : la première, celle de M. Masson, trésorier de France, est exacte et propre à faire connoître le Lucain du temps de Néron, avec tous les défauts de sa jeunesse, et ceux qu'il tenoit du mauvais goût de son siècle.

La seconde est celle de Marmontel, l'un des plus grands admirateurs de Lucain. Après avoir fait son apologie dans la préface, il développe éloquemment les causes éloignées et prochaines de la guerre civile entre César et Pompée. Ce morceau est digne de Saint-Réal. Quant à sa traduction, elle est trop élégante pour être servile et scrupuleusement littérale. Marmontel exprime quelquefois plus simplement que Lucain, de grandes idées et de belles images. Il a considéré la Pharsale comme un arbre vigoureux et touffu, dont il y avoit à retrancher bien des branches infructueuses, et qu'il falloit émonder sans le tailler au ciseau. Il s'est pourtant servi du ciseau, pour retrancher entièrement, au commencement du premier livre, la longue apostrophe à Néron, excès honteux de flatterie, dont Virgile avoit donné le mauvais exemple dans son invocation des Géorgiques. Lorsque Lucain, par trop de précision, est obscur, l'académicien, pour développer ou

déterminer la pensée, a mieux aimé allonger le texte, que de le commenter en notes. Celles qu'il a mises au bas des pages, ont pour objet d'éclaircir quelques détails, et le plus souvent de concilier le poète avec les historiens dont les textes sont rapportés. Telle est à peu près l'idée que M. Marmontel nous donne lui-même de sa version, et nous la reconnoissons juste en général, sans adopter, quant au détail, beaucoup d'interprétations, dans lesquelles il paroît n'avoir pas saisi le sens de l'auteur.

M. LE CHEVALIER DE LAURÈS.

Le poème de Lucain n'est point du nombre de ces ouvrages immortels, que l'on puisse proposer comme des modèles. Les beautés dont la Pharsale est remplie, en rendent, au contraire, la lecture très-dangereuse aux jeunes gens qui n'ont pas le goût formé; ces beautés sont très-séduisantes et très-propres à couvrir les défauts de ce poème, qui, consistant dans un certain luxe de pensées et d'expressions, et dans cette espèce d'enflure qu'on prend pour du sublime, font aisément illusion au commun des lecteurs, surtout aujourd'hui, que le style boursoufflé est à la mode. L'entre-
prise

prise de M. le chevalier de Laurès, d'imiter en vers, plutôt que de traduire Lucain, est très-bien conçue. Il a voulu, dans son imitation, 1773, in-8°. , faire disparaître les taches qui déparent la Pharsale, et rapprocher les vraies beautés de ce poëme. Il a même inséré dans l'ouvrage quelques morceaux de son invention.

M. DE LA HARPE.

C'est avec plus de courage que de bonheur et de succès, que M. de la Harpe a entrepris une traduction en vers de Lucain. On trouve dans le second volume de ses *Œuvres choisies et posthumes*, la traduction libre et abrégée des premier, second, septième et dixième livres de la Pharsale. Il lui a été impossible de s'élever à la hauteur du style épique, et il ne s'est tiré heureusement que des morceaux de Lucain, qui n'exigent ni beaucoup d'élévation dans les idées, ni beaucoup de force dans le style.

SÉNÈQUE.

Tous les sujets que Sénèque a traités, sont des imitations du théâtre grec. On voit qu'il s'efforce de renchérir à chaque instant sur So-

phocle et sur Euripide , et ne pouvant atteindre leur simplicité , il se jette trop souvent dans le gigantesque et dans le bizarre. Son style participe aux défauts de ses conceptions ; ce n'est pas qu'il soit sans beautés ; il a de la richesse , de l'originalité ; le tour de sa phrase et de son vers est quelquefois très-précis , quoiqu'il soit plein d'une abondance vicieuse dans l'ensemble de ses ouvrages.

Un des plus beaux titres de gloire de Sénèque , est , sans contredit , l'honneur d'avoir inspiré à Racine la déclaration d'amour de Phèdre à Hippolyte. Si l'on veut connoître le goût , le génie , le caractère de la plupart de ses tragédies , il faut lire les réflexions judicieuses du Père Brunoy dans son *Théâtre des Grecs*.

La première édition des tragédies de Sénèque a paru à Lyon , 1491 , in-4°.

L'édition la plus estimée pour les commentateurs , est celle de Schrodérus , Delft , 1728 , 2 vol. in-4°.

M. C O U P É.

M. Coupé a fait un travail utile , en nous donnant une nouvelle traduction des tragédies de Sénèque , 1796 , 2 vol. in-8° ; elle est

presque toujours élégante, quoiqu'inexacte en quelques endroits.

P É T R O N E.

« C'étoit un voluptueux, dit Tacite, qui
 » donnoit le jour au sommeil, et la nuit aux
 » plaisirs et aux affaires. Il y a des hommes
 » qui se rendent célèbres par leur application
 » au travail; celui-ci s'étoit mis en réputation
 » par son oisiveté. Il ne passoit pas cepen-
 » dant pour un de ces grossiers libertins, qui
 » se ruinent par des débauches folles et sans
 » goût, mais pour un homme d'un luxe déli-
 » cat et raffiné. Toutes ses paroles, toutes ses
 » actions plaisoient d'autant plus, qu'elles
 » portoient un certain air de négligence, qui
 » paroissoit la simple nature, et qui avoit
 » toutes les grâces de la naïveté. Cependant
 » lorsqu'il fut proconsul de Bithinie et ensuite
 » consul, il se montra capable des plus grands
 » emplois. Puis redevenu voluptueux, ou par
 » inclination, ou par politique, pour plaire
 » au prince qui aimoit la débauche, il fut
 » l'un de ses principaux confidens. C'étoit lui
 » qui régloit tout dans les parties de plaisir de
 » Néron; et Néron ne trouvoit rien d'agréa-
 » ble ni de bon goût, que ce que Pétrone

» avoit approuvé. » De là naquit l'envie de Tigelin, qui le regardoit comme un dangereux rival, qui le surpassoit dans la science des voluptés. Pétrone se donna la mort lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'empereur, sur une fausse accusation, l'auroit condamné.

Nous avons divers ouvrages sous le nom de ce célèbre voluptueux. Le plus fameux est le Festin de Trimalcion, qu'on lui attribue généralement; mais M. de Voltaire a voulu démontrer que cette satire n'étoit point du tout de lui. « On a prétendu, dit-il, que le » professeur Agamemnon est Sénèque; mais » le style de Sénèque est précisément le contraire de celui d'Agamemnon; *turgida oratio*; Agamemnon est un plat déclamateur de collège. On ose dire que Trimalcion est » Néron. Comment un jeune empereur qui, » après tout, avoit de l'esprit et des talens, » peut-il être représenté par un vieux financier ridicule, qui donne à dîner à des parasites plus ridicules encore, et qui parle » avec autant d'ignorance et de sottise, que » le Bourgeois Gentilhomme de Molière? » Comment la crasseuse et idiote Fortunata, » qui est au-dessous de madame Jourdain, » pourroit-elle être la femme ou la maîtresse

» de Néron ? Quel rapport des polissons de
 » collège , qui vivent de petits larcins , dans
 » des lieux de débauche obscurs , peuvent-ils
 » avoir avec la cour magnifique et voluptueu-
 » se d'un empereur ? Quel homme sensé , en
 » lisant cet ouvrage licencieux , ne jugera
 » pas qu'il est d'un jeune homme effréné qui
 » a de l'esprit , mais dont le goût n'est pas en-
 » core formé ; qui fait tantôt des vers très-
 » agréables , et tantôt de très-mauvais ; qui
 » mêle les plus basses plaisanteries aux plus
 » délicates , et qui est lui-même l'exemple de
 » la décadence du goût dont il se plaint ? La
 » clef qu'on a donnée de Pétrone , ressemble
 » à celle des Caractères de la Bruyère ; elle
 » est faite au hasard. »

La première édition de Pétrone est de Venise , 1499 , in-4°.

L'édition de Burman , Amsterdam , 1743 , in-4° , est recherchée.

TRANSLATION.

N O D O T.

Le Festin de Trimalcion a eu plusieurs traducteurs. Premièrement Nodot , qui ajouta une suite trouvée , à ce qu'il dit , à Bellegrade ,

en 1688; suite dont plusieurs critiques ont contesté, avec raison, l'authenticité. Sa version est en vers et en prose, ainsi que son original. Sa prose est claire et facile; mais ses vers sont froids et languissans, et en général cette traduction est trop paraphrasée.

L A V A U R.

Lavaur en publia une beaucoup plus littérale en 1726, in-12, sous ce titre, *Histoire secrète de Néron, ou le Festin de Trimalcion*, traduit de Pétrone, avec des notes historiques, un discours préliminaire sur Pétrone, son histoire secrète, et plusieurs autres remarques servant à l'intelligence de cet ouvrage.

D U J A R D I N.

M. du Jardin, peu content de cette version, où il y a des retranchemens que les hommes vertueux jugeront nécessaires, en donna une nouvelle en 1742, en deux vol. in-12, sous le nom de Boispréaux. Sa traduction, quoiqu'un peu libre et quelquefois peu fidèle, est écrite d'un style communément léger, vif et animé; et jusqu'alors Pétrone n'avoit point eu, en notre langue, d'interprète plus délicat. M. du

Jardin a traduit en prose ce qui est en prose dans Pétrone , et en vers ce qui est en vers dans l'original.

M. D U R A N D.

M. Durand , professeur de belles-lettres au Lycée de Moulins , n'a pas cru devoir traduire d'une manière absolument littérale , la satire de Pétrone (Paris , an XI , 2 vol. in-8°), il s'est attaché surtout à adapter cet ouvrage au génie de notre langue. Sa traduction est enrichie de notes qui renferment des recherches curieuses sur les mœurs et les usages des anciens. La vie de Pétrone , et des lettres sur sa personne et sur ses ouvrages , se lisent avec beaucoup d'intérêt.

M A R O L L E S E T B O U H I E R.

Nous avons encore de cet auteur Latin , un poëme sur la guerre civile entre César et Pompée. C'est une espèce d'inspiration prophétique , un caprice d'imagination , où il y a des portraits touchés avec force , et frappés de bonne main. Il y en a deux traductions , l'une en prose par l'abbé de Marolles , et l'autre en vers par le président Bouhier ; celle-ci est digne de la plume de ce magistrat. On la trouve

dans son recueil de diverses traductions en vers français, Hollande, 1737, in-4°, et à Paris, 1738, in-12.

M. DE GUERLE.

Les traductions en vers de Pétrone, faites par l'abbé de Marolles, Nodot et du Jardin, étoient loin de satisfaire ceux qui ne pouvoient lire cet auteur dans la langue originale. La nouvelle traduction de M. de Guerle (Paris, 1799, in-8°.) ne fait connoître que le poëme de la *Guerre civile* ; mais M. de Guerle a donné de plus que le président Bouhier, dans des notes pleines d'érudition placées à la suite du poëme, des imitations assez soignées et très-élégantes de presque tous les fragmens en vers qui nous restent de Pétrone.

M A R T I A L.

Aucun poëte peut-être n'a été considéré sous plus de faces différentes, et n'a par conséquent essuyé plus de jugemens divers de la part des savans, que Martial. Les uns le regardent comme un écrivain très-médiocre ; les autres le révèrent comme le dieu de l'épigramme. On ne sauroit concevoir, dit Scaliger, rien de plus parfait que Martial ; il a des épigrammes

épigrammes divines, son style est pur ; ses sujets bien choisis, ses vers aisés, harmonieux, pleins de grâce et d'urbanité. Parleroit-on autrement d'Horace ou de Virgile ?

Le célèbre Muret prétend, au contraire, que Martial gâta la poésie par un style pointilleux et plein d'affectation. C'est, à l'entendre, l'opprobre des poètes Latins ; critique outrée. Paul Jove traite Martial de poète impur et mordant ; mais sans lui refuser du talent et de l'esprit.

On ne doit pas être surpris, au reste, que l'on n'ait pu s'accorder sur le talent de cet auteur. Un recueil de petites pièces satiriques, souvent obscènes, et plus souvent insipides, ne devoit pas réunir tous les suffrages. Ce poète, d'ailleurs, aux yeux d'un homme vertueux, doit paroître un monstre. Il peint dans toute leur nudité les crimes les plus détestés de la religion et de la nature. Un pareil ouvrage doit fatiguer à la longue le lecteur le plus courageux. Ajoutez à ce désagrément, celui de lire sans cesse des pointes qui ne sont que retournées ; mille passages, dont le prétendu bon mot pouvoit bien piquer la malignité des contemporains de l'auteur, mais qui n'ont pour nous aucun sel ; des obscéni-

tés sans nombre , qui demandent toujours un commentaire. Il se sert avec une affectation continue , de mots extraordinaires et recherchés. Il faut plus d'étude et de mystère pour l'entendre lui seul , que pour expliquer tous les poètes du siècle d'Auguste.

Catulle excelle dans le même genre ; il a du sentiment , de la finesse , de l'aménité. Son ouvrage n'est pas considérable ; mais il est exquis , élégant , varié ; c'est la nature qui lui dicte des vers ; il a de l'âme et du goût ; Martial, au contraire, n'a que de l'esprit et de l'art. On trouve, en général, dans ce dernier, plus de feu , plus de saillie, mais non autant de délicatesse. En un mot, Martial seroit peut-être plus admiré dans notre siècle, où règne le bel esprit. Catulle auroit été plus applaudi sous celui de Louis XIV , où régnoit le génie.

On peut s'en tenir au jugement que Martial a porté lui-même de ses poésies : il n'a jamais mieux rencontré , que lorsqu'il a dit que parmi ses épigrammes il y en avoit quelques-unes de bonnes, plusieurs de médiocres ; mais la plupart sont fort mauvaises :

Sunt bona , sunt quædam mediocria , sunt mala plura.

Il y a donc dans ce poète des traits heureux,

charmans , uniques même , et dignes du meilleur ton de l'antiquité. Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait un choix judicieux, pour en former un recueil intéressant , que le goût et la vertu ne puissent pas désavouer*.

La première édition de Martial parut à Venise , vers 1470 , in-fol.

Les notes de Sriverius font rechercher l'édition qu'il en a donnée à Leyde, 1619, in-12.

L'édition de 1680, *ad usum Delphini*, in-4°, pourra suppléer à la précédente.

On trouve jusqu'aux épigrammes attribuées à Martial , dans l'édition de Barbou , 1754 , 2 vol. in-12.

Quelques-uns de nos poètes ont mis plusieurs de ses épigrammes en vers français ; elles sont répandues dans le recueil de leurs Œuvres. Il y en a une assez foible traduction en prose , publiée in-12 , 1753 , à Avignon ; mais elle ne contient qu'une petite partie de l'auteur. La seule traduction complète que nous ayons , est celle de l'abbé de Marolles , Paris , 1655 , 2 vol. in-8°. ; elle est rare.

M. l'abbé de Ponçol , connu avantageusement par l'*Analyse des Traités des bienfaits et de la clémence de Sénèque*, précédée de la vie de ce philosophe , a laissé des manuscrits

considérables, qui contiennent une traduction de Martial avec des notes; elle méritoit d'être imprimée.

S T A C E.

Quelque décrié que soit Stace, on ne peut pas néanmoins lui refuser une imagination riche et forte, qui l'auroit placé dans un rang distingué parmi les poètes, s'il avoit su l'assujettir aux règles du bon goût. Parmi ses idées gigantesques et les emportemens de sa fougue, que de traits heureux! quelle veine! quel torrent de poésie! Nous avons de lui deux poèmes héroïques: la *Thébaïde*, en douze livres; et l'*Achilléide*, dont il n'a laissé que deux chants. La mort l'a empêché de le continuer. Ce poète a encore fait cinq livres de *Sylves*, ou un recueil de petites pièces de vers, sur différens sujets. Stace, en cherchant à s'élever, tombe souvent dans le ton de déclamateur; et à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité ses sujets plutôt en historien, qu'en poète.

La première édition complète de Stace a été imprimée à Rome, en 1475, in-fol.

Les notes de Barthius font estimer son édi-

tion, imprimée à Zuickaw (*Cigneæ*), 1664, 4 vol. in-4°.

On recherche encore l'édition *Variorum* de Veenhusen, Leyde, 1671, in-8°.

M. L'ABBÉ CORMILLIOLE.

M. l'abbé Cormilliole publia, en 1783, à Paris, chez Hardouin, une traduction de la Thébaïde de Stace. S'il y a des longueurs dans cette traduction comparée au latin, elles donnent lieu à de magnifiques images, et à des beautés d'un genre supérieur. Il semble que le traducteur se soit plutôt appliqué à créer de nouvelles richesses à son auteur, qu'à profiter des siennes.

La Thébaïde est celui des ouvrages de Stace, où la nature du sujet sombre et atroce, prêtoit davantage à l'intempérance des idées, à l'hyperbole du style. L'âge ayant un peu épuisé sa fougue, les deux livres de l'Achilleïde laissent moins apercevoir les vices dominans de leur auteur. On a remarqué que Stace, dont le principal vice est l'enflure, avoit gagné à être lu dans la traduction de M. Cormilliole (Paris, 1803, 2 vol. in-12). Les équivalens d'une autre langue affoiblissent nécessairement l'expression originale.

On désireroit avoir un jugement aussi favorable à porter de la traduction des Sylves, publiée en même temps que l'Achilléide. Le traducteur paroît avoir négligé de consulter les meilleurs textes et les meilleurs commentateurs.

M. DE LA TOUR.

On ne peut pas se dissimuler que la nouvelle traduction des Sylves, par M. de la Tour, ne soit préférable à celle de M. Cormilliole; avec le secours du commentaire de Markland, Londres, 1728, in-4^o, le nouveau traducteur a beaucoup mieux saisi, en plusieurs endroits, le sens de l'original; il a su varier son style suivant le genre des pièces qu'il traduisoit, et qui n'admettoient pas, à beaucoup près, le même ton. Ce style, dans la version comme dans l'original, prend de l'éclat pour l'ode, devient plaintif pour l'élégie, d'une simplicité élégante pour l'idylle, d'une finesse piquante pour la satire et l'épigramme. Cette dernière traduction a été publiée en un vol. in-8^o, en 1803, avec le texte, à Paris, chez Colnet.

SILIUS ITALICUS.

La froideur de Silius Italicus est rachetée

par des détails intéressans. Son poëme sur la seconde guerre punique, est un tableau qui n'est pas piquant ni brillant en couleurs, mais dans lequel on trouve des sites et des incidens pittoresques. Le fond ressemble à une gazette, par la foiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits.

La première édition de Silius Italicus a été faite à Rome, en 1471, in-fol.

Drakenborch a donné la meilleure édition avec des notes, à Utrecht, 1717, in-4°.

M. LE FEBVRE DE VILLEBRUNE.

Nous ne pouvons trop admirer le courage de M. le Febvre de Villebrune, qui a eu la patience de traduire en entier un poëme si difficile à lire. Il y a lieu de croire qu'il eût pris plaisir à rendre son original avec un style plus soigné, plus élégant, plus français, s'il n'eût été intérieurement persuadé que cet original n'en valoit pas la peine. Sa traduction a paru en 1781, 3 vol. in-12, avec le texte.

VALERIUS FLACCUS.

La poésie de style n'est pas, à beaucoup près, l'endroit brillant de cet auteur. Mais ce que nous avons de son poëme sur les Argo-

nautes , est assez bien ordonné ; c'est du moins le plus épique des poètes qui vinrent dans l'automne de la poésie latine. Ce poème n'est point achevé.

La première édition de Valerius Flaccus a paru à Bologne , en 1474 , in-fol.

M. Harles a donné une bonne édition de cet auteur à Altenburg , 1781 , in-8°.

Feu M. Grainville a laissé dans son portefeuille une traduction de Valerius Flaccus.

C L A U D I E N.

Claudien , dans la monotonie de sa versification , a de l'élévation , de l'élégance , du style ; que d'agrémens répandus dans ses épithalames ! Les pièces que les connoisseurs lisent avec le plus de plaisir , sont ses invectives contre Rufin et contre Eutrope. Viennent ensuite les poèmes de l'enlèvement de Proserpine et du consulat d'Honorius.

On trouve dans Claudien des beautés d'autant plus admirables , que pour les produire , il lui a fallu s'élever au-dessus de la foiblesse de son siècle. Il semble que le génie de la poésie , qui l'inspiroit , ait voulu rassembler dans lui ses derniers feux , pour les opposer aux glaçons du nord , qui s'avançoient alors vers
l'Italie ,

l'Italie, et devoient bientôt ensevelir les sciences et les beaux-arts sous les ruines de Rome. Son style est ordinairement pur, noble, élégant ; ses vers, assujettis aux règles les plus sévères de la prosodie, sont pleins d'une harmonie majestueuse, et charmeroient toujours, si cette harmonie n'étoit pas trop uniforme. Pour les pensées, elles ont souvent de l'élévation, mais plus souvent encore, elles ne frappent que ceux qui se laissent éblouir par un vain éclat. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'auteur paroît n'avoir presque pas connu cette finesse de goût qui règne dans les écrits de Virgile ; c'est qu'il ignore l'art d'allier le grand avec le tempéré ; c'est qu'après avoir bien dit, il veut encore mieux dire ; c'est que cherchant toujours à s'étendre, à s'enfler, à s'élever, il fatigue son lecteur, languit lui-même, et tombe. Quelles sont donc ces beautés dont on parloit tout à l'heure ? Ce sont des beautés de détail, qui, sans être caractérisées par ces coups de maître qui enchantent, ne laissent pas de plaire et d'émerveiller même quelquefois par un certain ton de force et de grandeur dans les pensées, que soutient noblement l'harmonie des expressions.

Claudien a été imprimé pour la première fois à Vicence , 1482 , in-fol.

La meilleure édition de cet auteur est celle de Gesner , Leipsic , 1758 , 2 vol. in-8°.

M. DE LA TOUR.

La traduction de Claudien , par M. de la Tour , est très-bien faite , et les gens de goût la liront avec plaisir. Elle parut avec le texte en 1798 , 2 vol. in-8°. Les notes prouvent l'érudition du traducteur , qui cependant n'auroit pas dû se borner à des notes sur le seul *Enlèvement de Proserpine* ; d'ailleurs , chaque pièce du temps -auroit dû être accompagnée de recherches historiques , et nous invitons l'estimable traducteur à y ajouter ce supplément , pour donner à son ouvrage toute la perfection dont il est susceptible.

NÉMÉSIE ET CALPURNIUS.

Ces poètes bucoliques ont eu un traducteur , qui les a fait passer dans notre langue avec toutes les grâces , toute l'élégance et la fidélité qu'on pouvoit désirer. Cet auteur est M. Mairault , mort en 1746 , deux ans après que sa traduction eût paru. Du temps de Charlemagne , les poésies de Némésien étoient au

nombre des ouvrages classiques. On y trouve des idées fières, et des vers qui ne manquent ni de tour ni d'élégance. Le langage des bergers de Calpurnius est moins pur et moins naturel, que celui des bergers de Virgile ; mais il offre quelques endroits, où la vie champêtre est peinte avec grâce, et le sentiment rendu avec vérité.

Les Eglogues de Némésien et de Calpurnius ont été imprimées ensemble à Mittau, en 1774, in-8°.

M. DE LA TOUR.

M. de la Tour nous a donné, en 1799, in-18, une nouvelle traduction des idylles de Némésien, et d'un commencement de poème sur la Chasse. Il y a joint la traduction d'une idylle de Fracastor, sur les Chiens de Chasse. Ces petits poèmes étoient fort difficiles à mettre en français ; le traducteur a vaincu plusieurs de ces difficultés ; souvent le sens est bien saisi, mais l'expression est forcée, l'inversion dure, l'image exagérée ou effacée.

La première édition de cet auteur, donnée séparément, a été imprimée à Milan, 1490, in-fol.

AUSONE.

Ausone a de beaux morceaux. L'abbé Jaubert a traduit toutes ses Œuvres, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Le traducteur auroit beaucoup plus fait pour la gloire de son auteur, s'il n'eût traduit que les ouvrages qui méritoient de l'occuper, comme le poëme de la Moselle, l'Amour fustigé, les Roses, quelques épigrammes, la plupart des épîtres en vers ou en prose, et le Remercîment à Gracien, tout singulier qu'il est, ou même à cause de sa singularité.

L'édition *ad usum*, par l'abbé Souchay, Paris, 1730, in-4^o., a été bien accueillie.

MANILIUS.

Manilius écrivoit sous Auguste; il a composé en vers un Traité d'Astronomie, dont il ne nous reste que cinq livres. Son style est plein d'énergie et quelquefois de poésie; mais on y trouve des expressions, des tournures, qu'on chercheroit en vain dans les poètes de son temps.

La première édition de Manilius est de Bologne, 1474, in-fol.

L'édition *ad usum*, avec les notes du savant Huet, Paris, 1679, in-4^o., est recherchée.

L'obscurité du texte et la diversité des éditions, avoient obligé plusieurs savans de renoncer au projet de traduire Manilius ; mais l'Académie des Sciences de Paris, qui connoissoit le mérite de M. Pingré , l'un de ses membres , engagea cet homme laborieux à donner une nouvelle édition du poète Latin, et à faire passer dans notre langue les beautés que l'on remarque souvent dans les Astronomiques ; l'épisode d'Andromède a été jugé digne de Virgile , par plusieurs savans critiques. Le mérite de la traduction de M. Pingré est apprécié depuis long-temps ; Manilius a trouvé en lui l'astronome qui étoit le seul capable de nous le faire lire en français. Cette traduction parut en 1786, 2 vol. in-8°. , avec celle des *Phénomènes* d'Aratus , poète Grec , d'après la version de Cicéron, et les supplémens de Grotius.

SAINT PROSPER.

Quand le christianisme eût éclairé les hommes , il épura leurs mœurs ; mais il ne put parvenir à perfectionner leur goût. Il ne nous reste , des premiers siècles de l'Eglise , que des hymnes où règne une simplicité sainte ,

qui les fait plus estimer par les gens pieux , que par les amateurs de la belle poésie. La plupart de ces hymnes ont été traduites par de Sacy , et insérées dans les Heures de Port-Royal. Corneille entra en lice avec lui , et traduisit les mêmes hymnes. Sa version est communément soutenue , harmonieuse , noble ; mais il y a aussi des négligences , des vers foibles , quelques tours forcés et des expressions dures.

Les Œuvres de Saint Prosper forment un vol. in-fol. , imprimé à Paris , en 1711 , par les soins de M. Mangeant , d'après les recherches de Lebrun des Marettes.

Le poème de Saint Prosper contre les Ingrats , a été loué par tous ceux qui pensent qu'on peut mettre la théologie en vers.

Disciple d'Augustin , et marchant sur sa trace ,
Prosper s'unit à lui pour défendre la grace .
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours ,
Et contre elle des vers emprunta le secours .
Les vers servent aux Saints ; la vive poésie
Fait triompher la Foi , fait trembler l'Hérésie .

Ce poète a été traduit en français , en vers et en prose , par de Sacy , et cette traduction estimée a été réimprimée en 1717 , in-12.

§. III. DES POÈTES LATINS
MODERNES.

La plupart des gens de goût sont prévenus contre ceux qui font des vers dans une langue morte; et la latinité moderne leur paroît aussi au-dessous de l'ancienne, que le français est au-dessus du jargon de quelques-unes de nos provinces. Ce préjugé peut être injuste; mais comme il paroît avoir généralement gagné, nous nous étendrons fort peu sur les poètes des siècles derniers qui ont écrit en latin; et nous ne parlerons guère que de ceux qu'on a traduits ou imités en français.

V I D A.

On reconnoît dans tous les ouvrages de Jérôme Vida, évêque d'Albe, un génie aisé, une imagination agréable, une élocution légère et facile, quelquefois un peu trop verbeuse et peut-être trop nourrie de la lecture de Virgile, ce qui lui donne en quelques endroits un air de *centons*. Son *Art Poétique*, que Jules Scaliger préféroit à celui d'*Horace*, est écrit avec autant de méthode que d'élégance;

il est divisé en trois chants : dans le premier, il s'occupe de l'éducation du poète, de la manière de lui former l'oreille et le goût ; il indique les auteurs qu'il doit lire, après quoi il crayonne en peu de mots l'origine et l'histoire de la poésie ; dans le second, il parle de l'invention et de la disposition du sujet, surtout dans l'épopée, qu'il semble avoir eu seule en vue dans son ouvrage ; dans le troisième, il s'agit de l'élocution poétique, sur laquelle il donne des détails très-instructifs ; il y traite de l'harmonie imitative des vers, avec une précision et une clarté qu'on ne trouve pas même chez ceux qui en ont écrit en prose.

La meilleure édition des Œuvres de Vida est celle d'Oxford, 1722, 1725 et 1733, 3 vol. in-8°.

TRA D U C T I O N S.

MM. BATTEUX ET CRIGNON.

L'abbé Batteux a joint la traduction de la Poétique de Vida à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des *Quatre Poétiques*, 1771, 2 vol. in-8° et in-12. Quelques auteurs regardent le *Poème sur les Vers à soie*, comme le meilleur ouvrage de Vida. M. Crignon l'a traduit en 1786, petit in-12.

JEAN

J E A N S E C O N D.

Les dix-neuf Baisers de Jean Second, poète latin, Hollandais , peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé, que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de Catulle ; mais il pourroit y conduire. Ses peintures , quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone , paroissent d'autant plus séduisantes , qu'elles sont l'expression la plus vive d'une âme qui ne respire que l'amour.

Les poésies de Jean Second ont été imprimées à Leyde , en 1631 , in-12.

On les trouvera encore dans les *Amœnitates poeticæ* , imprimées par Barbou , 1779 , in-12.

T R A D U C T E U R S.

M. MOUTONNET ET LE COMTE
DE MIRABEAU.

Nous avons de M. Moutonnet de Clairfons ; une traduction fidèle des Baisers de Jean Second , Paris , 1771 , in-8°. On en a imprimé une du comte de Mirabeau , à la suite de sa

traduction de Tibulle. *Voyez* le jugement que nous en avons porté, à l'article de ce dernier auteur.

MM. HEU ET TISSOT.

Au moment où nous envoyons ces articles à l'impression, paroissent deux traductions en vers de notre auteur : l'une par M. Heu, chef de bureau au ministère de la guerre ; l'autre par M. Tissot, avantageusement connu par sa traduction des églogues de Virgile.

THÉODORE DE BEZE.

Le même volume, imprimé chez Barbou ; qui contient les poésies de Jean Sécond, renferme aussi celles de Théodore de Beze, de Muret et de Bonnefons. Jules Scaliger, le moins indulgent des critiques qui ont parlé des poésies de Beze, lui reproche de fréquens gallicismes. Ce n'est pas, à mon avis, le seul défaut de ce poète, souvent agréable. On pourroit l'accuser encore de porter la facilité d'esprit jusqu'à l'abus de l'esprit même ; de jouer quelquefois sur le mot jusqu'à la puérilité ; de rabaisser les sujets qu'il traite par des idées minutieuses et peu nobles ; enfin, de sacrifier le mérite des pensées à celui des vers, à la

recherche frivole d'une diction facile et abondante. Il mérite cependant d'être distingué de cette foule, si j'ose le dire, de singes de l'antiquité, qui depuis trois siècles ont inondé tous les pays où l'on cultive les lettres. On n'estime guère de ce poète, que quelques morceaux tirés de ses Sylves, ses élégies, ses épitaphes, ses portraits, ses épigrammes. Théodore de Beze, l'une des principales colonnes du calvinisme, naquit à Vezelai, l'an 1519, et mourut à Genève en 1605.

M U R E T.

Cet auteur est celui des modernes, qui a peut-être le mieux écrit en latin, si c'est bien écrire que d'avoir su imiter parfaitement le tour d'expression, le nombre et l'abondance verbeuse de Cicéron, sans en avoir la richesse des pensées, ni la force. Ses vers respirent le même goût de l'antiquité, que sa prose; mais il manque de chaleur et d'élévation. L'imitation servile des anciens s'y fait trop sentir; et l'on y trouve souvent un défaut assez ordinaire dans les écrivains de ce temps, c'est l'affectation ridicule de mettre de l'érudition jusque dans les choses de pur agrément. Ses poésies galantes ont été traduites en français.

Muret étoit Limousin , et mourut à Rome , où il étoit professeur , en 1585.

M. François de Neufchâteau a imité en beaux vers français les vers latins que Muret a écrits pour l'usage de son neveu ; il a intitulé son ouvrage : *Conseils d'un père à son fils* , Paris , Desessarts , 1798 ; et Parme , Bodoni , 1801 , in-8°.

B O N N E F O N S .

On trouve dans ce poète , né à Clermont en Auvergne , dans le seizième siècle , mort lieutenant général de Bar-sur-Seine , les mêmes grâces , la même facilité que dans les ouvrages de Jean Second ; mais non peut-être cette mollesse délicate , qui n'est un mérite que dans les poésies galantes. La *Pancharis* , de Bonnefons , et ses vers phaléniques , dans le goût de Catulle , sont de tous les ouvrages modernes , ceux qui approchent le plus du pinceau facile et de la délicatesse de cet ancien. La Bergerie a traduit la *Pancharis* en vers français , fort inférieurs aux vers latins.

SIDRONIUS HOSSCHIUS.

Très-peu de personnes connoissent en Fran-

ce ce poète latin, même parmi les gens de lettres. Il n'en est cependant ni moins célèbre, ni moins estimé en Flandres, en Allemagne, en Italie et en Espagne. La beauté de sa poésie, ses tours heureux, la pureté de sa latinité, la justesse de ses expressions, la clarté de son style, le font regarder comme un des meilleurs poètes d'un siècle, où il y en avoit un grand nombre d'excellens, surtout dans une langue trop négligée de nos jours. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce jésuite, est celui qu'on a fait à Ovide, d'épuiser sa matière, de remanier souvent la même pensée, en un mot, d'être fécond à l'excès, c'est-à-dire, de ne l'être pas assez en idées, et de l'être trop en paroles. Ses élégies sur la Passion de Jésus-Christ, au nombre de dix-sept, forment à mon gré un poème régulier, qui a son exposition, son nœud, son dénouement, sa morale. L'esprit est intéressé et le cœur attendri en le lisant. M. Deslandes, avocat aux conseils, qui l'a traduit en vers français, ne s'est point attaché servilement à la lettre; il a quelquefois retranché des répétitions; il a de temps en temps ajouté, pour éclaircir la pensée; il a même pris la liberté de changer les images, quand il a cru que celles qu'il leur substituoit,

convenoient également au sujet, et seroient plus de notre goût.

Six livres d'élégies de Sidronius Hosschius ont été imprimés à Lyon, en 1688, in-12.

Edition de Barbou, 1723, 2 vol. in-12.

LE PÈRE SARBIEWSKI.

La lecture réfléchie des Œuvres de ce jésuite Polonais, le représente en même temps comme un grand poète, et comme un auteur plein de défauts. On trouve dans la plupart de ses pièces du feu, de l'élévation, de la noblesse, des images vives, intéressantes, des expressions éclatantes, brillantes, magnifiques; mais on y voit aussi fort souvent des écarts outrés, des emportemens gigantesques, des mots hasardés ou peu latins, des tours inconnus à toute l'antiquité romaine, de l'obscurité, du galimatias. Il s'élève quelquefois jusqu'à un sublime plus frappant peut-être que tout ce qu'on admire en ce genre dans aucun autre poète lyrique; d'autres fois, il se perd dans les nues; et il y laisse son goût, sa raison, son bon sens; ou bien il se précipite, se plonge, s'ensevelit dans une ivresse plus barbare que poétique. Il a saisi le génie, la finesse, les grâces, le style même d'Horace; mais

il a mêlé à ces trésors exquis, les misérables emprunts qu'il s'est avisé de faire chez un Stace, chez un Claudien, etc. Ce composé bizarre est un assemblage des plus purs rayons du soleil, enveloppés de vapeurs grossières; c'est un combat de la lumière et des ténèbres. Ici règne une sombre nuit; là les éclairs brillent; tantôt c'est une foible lueur qui perce à peine le nuage; tantôt c'est toute la sérénité du brillant Ether, qui se développe. On peut juger, après cela, que notre poète est au moins un homme assez singulier, pour mériter l'attention des gens de lettres; et que malgré tous ses défauts, la lecture de ses odes peut être utile à la plupart de nos poètes Français, qui, dans les matières les plus susceptibles du feu de la véritable poésie, paroissent affecter plus que jamais de répandre toutes les glaces du bel esprit.

Barbou a imprimé, en 1759, in-12, les poésies de Sarbiewski.

Il en existe une nouvelle édition de 1791.

D U F R E S N O Y.

L'Art de la Peinture, poème latin, par Charles du Fresnoy, Parisien, peut entrer en comparaison avec celui d'Horace sur l'Art Poéti-

que. Ce sont deux grands maîtres qui ont puisé dans les mêmes sources ; l'un et l'autre ont étudié la nature dans ce qu'elle a de plus parfait ; l'un et l'autre donnent des leçons si sûres, que les négliger, c'est s'égarer : voilà ce que dit l'auteur de la Vie de Mignard ; mais tous les critiques n'ont pas pensé comme lui. L'ouvrage de du Fresnoy a paru peu méthodique ; et ses préceptes sont exprimés quelquefois avec trop de sécheresse. Quoi qu'il en soit, son poème a eu beaucoup de succès. Il fut traduit en français par Roger de Piles.

Cette version parut en 1668, in-8°, avec le texte et un grand nombre de remarques sur le poème. Le traducteur tâche d'y expliquer les endroits les plus difficiles et les plus nécessaires, de la manière à peu près qu'il en avoit entendu parler à du Fresnoy, dans les conversations qu'il avoit eues avec lui. Cette traduction fut réimprimée en 1684, in-12, avec un petit dictionnaire des termes de peinture. Comme le génie de notre langue a beaucoup changé depuis ce temps-là, elle a aujourd'hui un air suranné, peu propre à piquer le goût de notre siècle. Elle avoit donc besoin d'être remaniée ; et M. de Querlon, à qui l'usage des deux langues étoit également familier, y fit,

fit, en 1753, les changemens nécessaires ; il joignit à l'édition qu'il en donna, le poème latin de l'abbé de Marsy, sur la Peinture, avec la traduction.

Feu M. Renou a publié, en 1789, in-8°, une traduction libre en vers français, du poème de du Fresnoy.

LE PÈRE SAUTEL.

Un génie heureux et facile, mais indulgent à lui-même, abandonné à cette chaleur d'imagination, qui se répand toujours hors du vrai ; un génie trop flexible et trop souple, qui se plie à tout, qui profite de tout, qui s'attache à tout ce qu'il rencontre sur son passage, pour l'entraîner avec lui ; un tel génie, sans doute, n'est jamais capable de ce vrai beau, qui seul mérite les suffrages des contemporains, que couronnent ceux de la postérité. Tel est néanmoins l'esprit du Père Sautel ; il se livre en jeune homme à cette facilité malheureuse, qui ne permet ni l'usage du choix, ni le temps de la correction, et qui suit toujours un certain luxe immodéré de style, qui révolte le connoisseur. Il s'appesantit sur son sujet, ne le quitte point qu'il ne l'épuise, et ne l'épuise point qu'il ne manque l'effet. En

le lisant, vous commencez par le plaisir ; il a l'expression riante et le vers aisé ; vous continuez par la satiété, vous finissez par le dégoût. Au reste, le Père Sautel se rend justice le premier, et avoue dans sa préface, en vers élégiaques, car il traite tout en élégie, qu'il a composé ses *Jeux Poétiques* dans un âge, où les jeux en effet sont encore permis ; que ses petits vers se sont faits comme d'eux-mêmes, et qu'on pouvoit fort bien les laisser dans un éternel oubli. Il faut convenir cependant qu'il n'est guère possible de narrer avec plus de grâce, mais avec moins de précision. Le plus agréable ruisseau ne coule pas avec un plus séduisant murmure, que les vers du Père Sautel. Point de voyelles qui s'élisent, point de consonnes qui se heurtent. Tous les Jeux de cet auteur ne sont proprement que des fables, auxquelles il a donné mal à propos un autre nom ; et parce qu'il les a écrites en vers élégiaques, contre l'exemple de Phèdre et de tant d'autres, il les a appelés des élégies avec aussi peu de justesse. Il ne se dément jamais ; c'est toujours la même marche à chaque Jeu Poétique, qu'on devroit plutôt nommer Travail ou tournure poétique. N'en concluez pas pour cela, que le Père Sautel soit sans mérit-

te. Il a du talent, de la délicatesse, des grâces, de l'aisance, une molle urbanité; il a tout, excepté la précision, cette précision si rare, que le goût seul peut donner. Les jeunes gens peuvent le lire pour s'orner l'imagination d'idées riantes. Son coloris n'a rien que d'aimable; mais il ne faut pas imiter son dessein.

Les *Lusus Poetici* de Sautel ont été imprimés par Barbou, en 1754, in-12.

M A S É N I U S.

Jacques Masénius s'appliqua, dans le dix-septième siècle, à l'éloquence et à la poésie latine. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont celui qui a fait le plus de bruit, est le poème de la *Sarcothée*, que l'Ecossais Lauder a prétendu avoir servi de modèle au Paradis Perdu de Milton. On trouve dans l'édition de Barbou, 1771, in-12, les pièces insérées à ce sujet, dans le Journal Etranger et dans les Mémoires de Trévoux. Mais soit que Milton ait imité la *Sarcothée*, ou qu'il n'en ait pas eu connoissance, le poème anglais est fort supérieur au poème latin. La perte de *Sarcothée*, ou de la nature humaine, en est le sujet. M. l'abbé Dinouart a inséré la traduction para-

phrasée de ce poème, dans l'édition de Barbou.

QUILLET.

Nous avons de cet auteur un poème latin intitulé, la *Callipédie*, ou la manière d'avoir de beaux enfans, qui parut en 1656, in-8°, avec une épître dédicatoire au cardinal Mazarin. Il est sans doute singulier qu'un poème, qui enseigne un pareil art, et où l'on trouve la peinture des plaisirs de l'amour, et des détails sur l'article de la génération, ait été composé par un abbé, et dédié à un cardinal. Mais la science des bienséances n'a été connue que fort tard parmi nous. Quoi qu'il en soit, il y a peu de poètes Latins modernes qui puissent être comparés à celui-ci, soit pour le fonds qui est extrêmement intéressant, soit pour la juste distribution des parties, soit pour l'ingénieux emploi de la fable, soit pour la variété des épisodes, soit pour la beauté de la versification. La sécheresse des préceptes dispaeroît sous le coloris du pinceau poétique. L'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre et la cadence caractérisent la muse de Quillet.

D'Egli, auteur du Journal de Verdun, membre de l'Académie des Inscriptions et

Belles-Lettres, publia , en 1749 , in-8°. , une traduction française en prose de ce poëme.

M. Caillau , médecin de Bordeaux , a publié, en 1799 , in-8°. , une traduction nouvelle du poëme de Quillet , avec des variantes et le texte latin à la fin du livre.

LE PÈRE RAPIN.

Le poëme latin de ce jésuite sur les Jardins, est le meilleur qui ait paru depuis le siècle d'Auguste : les amateurs des belles-lettres latines n'ont point hésité de le mettre en parallèle avec les Géorgiques de Virgile. Lorsque cet ouvrage vit le jour , il fut pris pour un de ces brillans phénomènes , qui ne reviennent embellir l'horizon, qu'après une longue suite de siècles. On fut surpris, sous le règne de Louis le Grand, d'entendre un Français faire retentir les rives de la Seine de ces sons harmonieux , que répétèrent autrefois les bords du Tibre , et qui charmoient l'oreille de César. On doute encore , malgré la corruption du goût , si la muse du poëte de Mantoue a répandu dans ses poésies champêtres plus d'intérêt , de rapidité , de richesses , de peintures et d'images. Dans le poëme des Géorgiques et dans celui des Jardins, c'est presque

la même abondance , le même feu d'imagination , une ordonnance aussi belle , aussi variée , une versification aussi heureuse , un style aussi épuré. Cette production immortelle a réfuté d'avance l'altière et fausse décision de nos graves raisonneurs , qui ont prétendu qu'il n'étoit pas possible de composer actuellement un poëme passable dans l'idiome d'Horace.

Le poëme des Jardins a été imprimé au Louvre, en 1665 , in-4°; il a paru dans le format in-12 dès l'année suivante.

L'abbé Brotier a donné la meilleure édition des Jardins , chez Barbou , en 1780 , in-12 ; elle n'est cependant pas exempte de reproches.

Quoiqu'on puisse désirer dans la traduction qu'en a donnée M. Gazon d'Ourxigné, en 1770, in-12, un peu plus d'élégance et moins de prolixité , son ouvrage a été bien reçu du public ; et la littérature lui doit de la reconnaissance, d'avoir le premier essayé, sans commentateur et sans guide , de faire passer dans notre langue ces richesses étrangères. Le style du Père Rapin est pur , facile , varié , souvent élevé , et toujours proportionné à l'objet qu'il a sous les yeux ; il n'est pas aisé

de s'imaginer le nombre des difficultés qui ont dû se présenter à l'interprète, pour tâcher de rendre, selon le génie de notre langue, des images, des beautés et des expressions qui en sont si éloignées, et de conserver aux détails l'intérêt, l'agrément que leur donnent les couleurs séduisantes de la poésie latine.

MM. Voiron et Gabiot ont fait paroître, en 1782, in-8°, sous le voile de l'anonyme, une nouvelle traduction des Jardins, qui est beaucoup plus fidèle que celle de M. Gazon d'Ourxigné.

LE PÈRE COMMIRE.

Ce jésuite est un des meilleurs poètes latins qui aient illustré le siècle de Louis XIV. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification : mais plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Son talent est d'orner ; il brille dans les petits sujets ; dans les grands, il n'est qu'élégant et fleuri ; il a cependant de l'imagination, de l'invention même ; mais il ne prend pas l'essor de l'aigle ; il

plane délicatement sur la terre , et se repose toujours dans des jardins agréables , dans des prairies délicieuses : avec le vol de la colombe , il en a toute la candeur. Il étoit né poète , mais poète doux , aisé , fécond , ingénieux ; voilà proprement son caractère et celui de ses ouvrages. Plusieurs poètes Français ont imité ou traduit diverses pièces de ce jésuite. On trouvera ces imitations dans le recueil de ses Œuvres , Paris , 1716 , 2 vol. in-12.

S A N T E U I L.

C'est à ce poète que nous sommes redevables de ces belles hymnes , qui se chantent dans plusieurs diocèses. Que de piété et d'unction dans les sentimens ! que d'élégance et d'énergie dans les expressions ! Les hymnes de la Vierge sont charmantes ; l'auteur y développe toutes les grâces de la poésie , et tous les sentimens de la plus tendre dévotion. Santeuil lisoit ses vers , faits pour les habitans des cieux , avec toutes les agitations d'un démoniaque. Despréaux disoit que c'étoit le Diable que Dieu forçoit à louer ses Saints. Enfin , c'est un des poètes dont le génie fut le plus impétueux , et la muse la plus décente.

Ses hymnes ont été traduites en vers français

çais par l'abbé Saurin, Paris, 1699, in-12 ; mais si cette version est fort au-dessous de l'original pour la verve, l'enthousiasme, la précision et l'énergie, elle peut du moins servir à le faire entendre.

M. l'abbé Poupin, prieur d'Auxon, a cru rendre service à la littérature et aux âmes pieuses, en faisant passer de nouveau, en 1760, en 1 vol. in-12, les beautés des Hymnes de Santeuil dans une traduction en vers, aussi fidèle que le permet la différence de deux langues, et des tours attachés à l'une et à l'autre. Cette version nous a paru exacte, noble, élégante. On pourroit désirer que l'auteur l'eût animée d'un peu plus de chaleur.

Il est vrai que l'original est fécond en expressions, en images ; mais Santeuil n'a point assez varié ses tours, et n'a pas employé souvent la figure de l'apostrophe, qui produit un si bel effet dans la poésie. En un mot, il est trop économe de ce désordre heureux, qui est l'âme de l'ode ; et une hymne n'est autre chose qu'une ode sacrée. M. Poupin eût dû aussi jeter moins d'uniformité et de monotonie dans son rythme ; les vers français sont déjà assez pesans, assez peu variés par eux-mêmes.

Les autres productions de Santeuil , traduites , soit en vers , soit en prose , par plusieurs poètes du dernier siècle , se trouvent dans le recueil de ses Œuvres , à Paris , 1698 , in-12 , et plus complètes dans l'édition des mêmes Œuvres , procurée par M. Pinel de la Martellière , 1729 , 3 vol. in-12.

H U E T.

Huet , ancien évêque d'Avranches , dans ses Métamorphoses , joint à la pureté et à la richesse du langage de Virgile , l'ingénieuse fécondité , et l'expression variée et pittoresque d'Ovide. Dans la relation de son Voyage de Suède , il réunit tous les agrémens du récit. Dans l'ode , il ne manque ni de force , ni d'élévation. Enfin , dans tous les genres où il s'est essayé , on voit une tournure d'esprit aisée et gracieuse.

On trouve une traduction du Voyage de Suède dans le 6°. volume des mélanges de littérature étrangère , publiés par M. Millin , Paris , 1785 , 6 vol. in-12.

F R A G U I E R.

Dans les poésies de Fraguier , on reconnoît avec plaisir , ce vernis d'urbanité qu'il avoit

pris dans le commerce de madame de la Fayette et de Ninon Lenclos. Quel élégant badinage avec ses amis ! qu'il sait bien rendre intéressans ces riens de société, ces petites galanteries, qui ne peuvent avoir d'autre mérite aux yeux du public, que celui de l'enjouement et de la délicatesse ! Que de philosophie, que de poésie dans son Ecole de Platon ! Toutes ses pièces portent l'empreinte d'une imagination également aimable et facile, et respirent une aménité, une gaieté d'autant plus surprenantes, que la plupart ont été faites pendant dix-neuf ans de douleurs les plus aiguës.

M A S S I E U.

La naissance du café dans l'Arabie, sa description, celle de l'arbre qui le porte, les précautions qu'il faut prendre pour le recueillir, le préparer, le mécanisme des ustensiles nécessaires à ces différens usages, les effets merveilleux de cette liqueur bienfaisante, c'est ce que Massieu a exprimé en très-beaux vers, dans son poëme latin sur le Café ; il passe ensuite à la découverte de ce fruit et de ses propriétés.

L A M O N N O I E.

Les poésies latines de ce poète Bourguignon, sont des fables, des épigrammes et des contes : trop de licence dans l'expression réduit à un très-petit nombre, les morceaux qui peuvent se lire à des oreilles chastes. Une diction élégante et simple, un tour fin, naturel et plaisant, de la vivacité dans le récit, voilà ce qui caractérise ce conteur latin, comparable, on ose le dire, à tout ce que nous avons de meilleur en ce genre.

L' A B B É D' O L I V E T.

Les œuvres latines des quatre derniers poètes dont je viens de faire mention, savoir, Huet, Fraguier, Massieu, La Monnoie, ont été recueillies et mises au jour, en 1 vol. in-8°. (Amsterdam, 1743), par l'abbé d'Olivet, qui y a fait mettre aussi un ouvrage de sa façon, et quelques vers grecs de Boivin. La pièce dont l'abbé d'Olivet a enrichi cette édition, est une idylle sur l'origine des Salines de Franche-Comté, ou une Métamorphose dans le goût de celles d'Ovide. La fiction en est bien imaginée et encore mieux rendue,

L'auteur consacre le reste de son poème à la gloire de la Franche-Comté sa patrie, et en particulier de la ville de Salins.

Cette collection est d'autant plus précieuse pour les amateurs de la poésie latine, que ce siècle leur fournit moins de quoi nourrir et satisfaire ce goût. La fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième, ont été, parmi nous, les beaux jours de la poésie latine et française.

L'abbé d'Olivet a encore publié, en 1749, un recueil important, intitulé : *Poemata didascalica*, 3 vol. in-12. On y trouve entre autres, les deux poèmes de l'abbé de Marsy, et un poème sur *le Mariage des Fleurs*, par Demétrius Delacroix, désigné sous le nom de Patrice Trante. Dans ce poème, qu'il adressa à son frère, M. Delacroix paroît avoir pris pour modèle, quant à la forme didactique, l'épître d'Horace sur l'Art Poétique; et quant à la versification, les Géorgiques de Virgile. M. A. A. Barbier a publié, en 1798, in-12, à Paris, chez Drost, une édition de ce poème, avec l'ancienne traduction française, et des notes tirées de la belle édition de l'original, donnée par Richard Clayton, à Bath, 1791, in-8°.

LE PÈRE DE LA RUE.

Le poëme latin sur les conquêtes de Louis XIV , que le grand Corneille mit en vers français, et deux tragédies latines , *Lysimachus et Cyrus* , dont l'auteur du Cid a fait l'éloge , ont mérité au Père de la Rue , jésuite , un rang distingué sur le Parnasse latin. Ses poésies ont été recueillies et imprimées chez les frères Barbou , qui en ont donné une nouvelle édition. M. Turpin , historien du grand Condé , et auteur de plusieurs ouvrages estimés , a traduit ou imité la tragédie de *Cyrus*.

Les poésies du P. de la Rue ont été imprimées, pour la cinquième fois , en 1688 , in-12.

P O L I G N A C.

L'Anti-Lucrèce de l'illustre cardinal de Polignac ne seroit désavoué ni par Descartes , ni par Virgile : le goût ne s'y fait pas moins sentir que le raisonnement. Des vérités sublimes y sont développées avec art , avec méthode , avec élégance. Le cardinal de Polignac racontoit volontiers ce qui lui avoit fait naître l'idée de cet ouvrage. En revenant de Pologne , il s'arrêta quelque temps en Hollande. Il y eut plusieurs entretiens suivis avec le

célèbre Bayle. Les argumens d'Epicure, de Lucrèce et des Sceptiques qui venoient depuis peu d'être poussés très-loin dans le Dictionnaire critique, peut-être le furent encore davantage dans la conversation. Le cardinal de Polignac forma dès lors le dessein de les réfuter. Deux exils dans deux de ses abbayes, lui donnèrent ce loisir nécessaire pour les lettres.

« Il me paroît, dit Voltaire, que l'auteur a perdu beaucoup de temps et beaucoup de vers à réfuter la déclinaison des atomes, et les autres absurdités dont le poème de Lucrèce fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière : pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de Lucrèce, les rêveries de Descartes ? Le Cardinal a inséré dans son poème, de très-beaux vers sur les découvertes de Newton ; mais il combat, malheureusement pour lui, des vérités démontrées. »

L'anti-Lucrèce a été imprimé à Paris, chez Guérin, 1747, 2 vol. in-8°.

La traduction de M. de Bougainville est de 1749, 2 volumes in-8° : on y désireroit plus d'exactitude et d'élégance.

M. l'abbé Bérardier de Bataut a traduit l'Anti-Lucrèce en vers français, en 1786, 2 vol. in-12. Cette traduction n'a eu aucun succès.

V A N I È R E.

Le *Prædium Rusticum* du Père Vanière a trouvé autant d'admirateurs, que le poème des Jardins du Père Rapin, et a eu aussi son traducteur. M. Barbou l'a réimprimé en 1786, in-12, avec des augmentations et la vie du père Vanière, par M. Capperonnier. Il a été publié en français, sous le titre d'*Economie rurale*, par M. Berland d'Halouvry, 1756, 2 vol. in-12.

La réputation de ce poème est établie depuis long-temps. Vanière écrit en vers avec une facilité admirable. On sent qu'il s'étoit nourri de la lecture des auteurs du siècle d'Auguste. Quelques critiques veulent que certains épisodes soient déplacés. Pourquoi, disent-ils, à l'occasion de la maladie contagieuse des bœufs, nous donne-t-on la description de la peste de Provence, et les éloges des illustres prélats qui en ont bravé les dangers ? Pourquoi tant d'autres digressions étrangères à son sujet ? Pourquoi tant de détails petits et minutieux ?

minutieux ? Mais quelque chose qu'on dise , il faut toujours admirer l'aisance qu'a l'auteur de s'exprimer en beaux vers sur tant de sujets différens . On doit pourtant convenir que Vanière a des défauts considérables dans l'exécution poétique , et dans l'ordonnance même , où cette heureuse gradation de matière et d'intérêt , si chère aux connoisseurs , ne se fait point assez remarquer . Un style trop uniforme et toujours le même , quelque matière qu'on traite ; la répétition fréquente des mêmes tours , des mêmes figures ; une marche régulière si vous voulez , mais qui ne varie point dans une course aussi longue ; point de mouvemens vifs , point de traits sublimes , point de fictions vraiment poétiques ; beaucoup d'écarts donnés pour des épisodes ; beaucoup plus encore de détails minutieux , qui ne finissent point , et qui reviennent à tout propos ; une harmonie sans contraste et sans nuance ; l'attention trop scrupuleuse à faire des vers sans dureté , sans élision , quoique le sujet exige quelquefois le contraire pour la force et la vérité du tableau : tout cela , sans doute , étoit plus que capable de décourager un traducteur ; et , peut-être , pour ces raisons , personne , avant M. Berland , n'avoit

essayé de traduire le Père Vanière. Quelle différence de ce style sans mouvement, sans chaleur et sans vie, à celui des Géorgiques de Virgile, toujours animé, toujours vivant, toujours pittoresque ! Le Père Vanière devoit apprendre d'un si grand maître, le bel art de nuancer les couleurs, et de varier le pinceau ; c'est là, que certaines duretés préparent heureusement l'oreille à mieux sentir les beautés d'une poésie mélodieuse. Au jugement de Plin, Virgile n'a pris que la fleur de son sujet, réservant les détails qui brillent moins en poésie, à qui les voudroit traiter ; c'est agir en homme de goût. Vanière ne montre que la gentillesse de son esprit, dans les digressions qui remplissent et terminent la plupart de ses livres ; Virgile, au contraire, fait voir, dans les épisodes des Géorgiques, toute la beauté de son génie. Si le jésuite parle d'une allée d'arbres, il s'épuise aussitôt en vains regrets, et déplore la coupe d'une longue avenue qui conduisoit à la maison de campagne du collège de Toulouse. Que dis-je ! il en prend occasion de faire passer en revue tous ses anciens amis et confrères, qui venoient y méditer des vers ou des sermons dans le silence ; chacun d'eux a son éloge à part.

Mais qu'est-ce que cela fait pour l'économie de la campagne , et le plaisir du lecteur ? Il faut que les digressions que se permet un poëte, soient de nature à pouvoir intéresser tout le monde ; ou bien elles dégénèrent en longueurs fastidieuses.

Le traducteur , qui a trop de goût pour être idolâtre de son original , a bien senti l'inconvénient de ces accessoires très-déplacés , qui ne font que défigurer ce grand poëme , par une charge inutile ; mais quel remède à ce mal ? celui de l'avouer en le condamnant.

Au reste, dans le Père Vanière, la fécondité de l'expression , l'harmonie des vers , l'aménité des descriptions, la multitude des images , et la douceur du style , semblent dédommager des agrémens de la fable qu'il n'a point employés , et qui cependant font l'âme de la belle poésie. On trouve partout des paysages charmans ; ses tableaux des mœurs et des plaisirs champêtres ont un si beau coloris , qu'on est tenté de renoncer au séjour des villes , et de s'écrire avec Horace.

O rus ! quando ego te aspiciam ?

LE PÈRE SANADON.

Parmi les poètes latins , dont les vers ont fait honneur à la société des jésuites , on peut regarder le Père Sanadon comme un des meilleurs lyriques de son siècle. Ce jésuite a fait revivre dans ses vers le génie et le goût des plus célèbres poètes du beau siècle d'Auguste, qui n'auroient pas désavoué ses poésies , pour la force et la pureté de l'expression, pour le tour et l'harmonie du vers , pour le choix et la délicatesse des pensées ; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des odes , des élégies , des épigrammes sur différens sujets , que les frères Barbou ont recueillies et imprimées en 1754.

LE PÈRE BRUMOY.

Les jésuites produisirent , dans le dix-septième siècle, divers poètes latins ; et leur Parnasse n'a pas été stérile dans le dix-huitième siècle. Nous avons du Père Brumoy deux poèmes célèbres , les Passions et l'Art de la Verrierie. Les petites négligences qu'on trouve dans le premier , sont peu de chose, quand on les compare avec la force des pensées, la va-

riété et la multiplicité des images, la vivacité des descriptions, la pureté et l'élégance du langage. Sa latinité est plus romaine que ne l'est celle de la plupart de nos auteurs latins d'aujourd'hui. Le père Brumoy, pour ne pas perdre le mérite de son travail, auprès de ceux qui n'entendent ou ne goûtent point le latin, a traduit en leur faveur son ouvrage en prose française. Ceux qui sont versés dans les deux langues, trouveront que sa version est peu littérale, et que le traducteur se perd quelquefois de vue lui-même ; mais elle est écrite d'un style élégant et soutenu.

Le poème de l'Art de la Verrerie n'intéresse pas moins en son genre, que celui des Passions. Il n'y a ni moins d'art dans l'invention, ni moins d'agrémens dans la conduite. Le physicien et le poète s'y montrent dans un jour avantageux, surtout dans les deux derniers chants, où l'auteur exprime aussi heureusement, qu'il décrit savamment les différens ouvrages de verrerie. Le Père Brumoy a aussi traduit ce poème en prose ; mais il est plus littéral que dans son poème des Passions, quoique son style soit aussi poli, que ses expressions soient aussi pures, aussi châtiées, aussi élégantes.

Les poésies du Père Brumoy ont été recueillies en 4 vol. in-8°, en 1741.

L'ABBÉ DE MARSY.

Dans son poème intitulé , *le Temple de la Tragédie* , l'on voit des choses communes fort bien exprimées. Le portrait de la Tragédie est noble. La peinture de l'Amour qu'on mène aux pieds de la Tragédie , est fort ingénieuse ; mais cette idée est empruntée du poème du Goût de M. Roy, ainsi que tout le dessein de l'ouvrage , où la sécheresse des préceptes poétiques est dérobée par la vivacité de l'action, et le voile de l'allégorie. Les petits sommaires trop fréquens qui se trouvent à la marge de ce poème , m'ont rappelé ce peintre d'Ubeda , dont il est parlé dans Don Quichotte , qui écrivoit au bas du tableau , c'est un coq. L'auteur s'est trop humilié par cet excès de précaution.

Dans un autre poème sur la Peinture , fait par le même auteur , l'abbé de Marsy veut d'abord que le peintre choisisse le genre pour lequel il se sent le plus de disposition , ou l'histoire , ou le paysage , ou le portrait , ou la miniature , ou le grotesque. En exprimant

avec art tous ces genres si différens, il se montre lui-même peintre universel. La description du tableau de la chute des géans, de Jules Romain, qui est un merveilleux effort d'imagination, fait extrêmement briller celle de l'auteur, qui paroît presque lui-même, dans sa peinture poétique, un autre Jules Romain.

Le poème de la Peinture a été imprimé en 1736, in-12. On le trouve dans les *Poemata didascalica*, ainsi que le second poème du même auteur, intitulé : *Tragædia*.

M. de Querlon a publié une traduction séparée du poème de la Peinture, 1738, in-12; il l'a ensuite revue et corrigée, pour la joindre à l'édition qu'il a donnée, en 1753, du poème sur l'*Art de Peindre* de Dufresnoy.

M. Clément de Genève, croyoit que les poèmes sur la Peinture et la Tragédie étoient presque dignes de Virgile et d'Horace. M. Clément de Dijon, au contraire, assure que l'abbé de Marsy a le style de tous les poètes latins de collège; que son poème est chargé d'ornemens ambitieux; qu'il ne sera goûté que des lecteurs superficiels. On peut lire dans *les Trois Siècles*, de l'abbé Sabatier de Castres, une réfutation victorieuse de ce dernier jugement, beaucoup trop rigoureux.

LE PÈRE DOISSIN.

Depuis le poëme de la Peinture , composé par l'abbé de Marsy , lorsqu'il étoit jésuite , le collège de Louis-le-Grand n'avoit rien produit dans le même genre , qui pût être mis en parallèle avec ce petit chef-d'œuvre. Les muses latines gémissaient sur la perte des Rapiu , des Commire , des la Rue , des Sanadon , des Brumoy , des Vanière. Le Père Doissin ranima leurs espérances. Semblable à Electre , qui , dans la tragédie , va souvent visiter le tombeau de son père Agamemnon , pour se remplir de son esprit , et s'exciter à la vengeance , le jeune poëte interrogea les mânes des grands hommes de sa société ; et de leurs cendres sortirent des étincelles du beau feu qui les avoit animés. La matière de ses premiers chants est la Sculpture , soit qu'elle travaille sur le marbre et sur la pierre , soit qu'elle s'exerce sur le bois ou sur l'airain. Les préceptes , qui sont les mêmes que pour tous les arts dont l'imitation est l'objet , sont dictés par la raison et embellis par l'imagination. Mais où le poëte est estimable surtout , c'est dans la description des chefs-d'œuvres de la sculpture , soit anciens , soit modernes. Il fait respirer ,

respirer , dans ses peintures animées , la Vénus de Praxitèle , le Laocoon du Vatican , la fameuse vache de Miron , si bien célébrée par les épigrammatistes Grecs et les poètes Latins. Le Père Doissin met aussi sous les yeux du lecteur les belles statues des Tuileries , de Saint-Cloud , de Marly , de Versailles , etc. On souhaiteroit peut-être , dans ce petit poëme , une ordonnance plus régulière. L'auteur commence par établir des préceptes ; il donne ensuite des exemples ; et après avoir parlé de plusieurs grands artistes , il regrette de n'être pas sculpteur lui-même , pour représenter M. le Duc de Bourgogne , frère aîné de Louis XVI ; il reprend la chaîne interrompue des préceptes , et finit par l'origine de la sculpture. Il me semble qu'il eût été plus naturel de débiter par l'origine de cet art , et de donner les préceptes tout de suite. Le poète a le talent de les exprimer en vers si doux et si faciles , et d'y mêler tant d'ingénieuses comparaisons , qu'il n'en devoit pas craindre la sécheresse. Il auroit appuyé ses règles par des exemples ; et la naissance de M. le Duc de Bourgogne auroit heureusement couronné son ouvrage.

Un poëme en trois chants sur la Gravure , traduit en français par un de ses confrères ,

est le dernier ouvrage du Père Doissin, qui est mort jeune. La gravure présente plusieurs parties dignes d'être célébrées : ses différentes espèces, ses artistes, ses avantages forment la division naturelle de ce poème, et la matière de ses trois chants. Entre plusieurs conseils que le poète donne aux graveurs, il leur recommande surtout de ne travailler que d'après les peintres les plus célèbres. Quand on s'est fixé à un beau tableau, il faut s'appliquer à en rendre tous les traits, quelque indifférens qu'ils paroissent. Tout le deuxième chant est consacré à la gloire des graveurs et de leurs ouvrages. L'auteur ne parle point des artistes vivans ; il sacrifie le plaisir de les célébrer, à la crainte d'offenser ceux qu'il ne pourroit louer sans flatterie. Le troisième chant traite des ouvrages de la gravure, et présente une longue énumération de tous les différens objets, qui peuvent être mis sous les yeux avec le secours du burin. La géographie lui doit ses cartes générales et particulières de l'univers ; l'histoire naturelle, ses descriptions de plantes, de fleurs et d'animaux ; l'architecture, ses dessins de palais, de fontaines, de places publiques ; l'art militaire, ses représentations de sièges et batailles. Il conserve la mémoire

des événemens publics, donne de nouveaux agrémens à l'imprimerie, et rend toutes les beautés de la nature et de l'art, qu'il sait réunir à la fois dans un très-petit espace. Ce poème est écrit avec beaucoup d'imagination, de feu, de clarté et d'élégance.

Le poème de la Sculpture a été imprimé à Paris, en 1751, et celui de la Gravure, en 1753, tous deux accompagnés de la traduction française.

LE PÈRE DESBILLONS.

Ce n'est point, en général, l'esprit d'invention qu'on voit briller dans les fables latines du Père Desbillons, jésuite, puisque l'auteur avoue lui-même, que le genre qu'il traite est l'ouvrage de la Grèce; genre aimable, sur lequel mille écrivains, chez toutes les nations, se sont exercés avant lui. Son mérite est d'avoir mis en vers d'une latinité pure, coulante, exquise, des sujets déjà connus, à l'exemple de Phèdre, qui n'est pas plus créateur que notre fabuliste. On peut même assurer que le style de ce dernier a plus de chaleur, de poésie et d'agrément, que celui de Phèdre; l'auteur s'étant efforcé de rendre, par des grâces latines, les grâces françaises de notre divin La

Fontaine. Il en a le riant badinage, l'élégante naïveté dans les morceaux qu'il a composés d'après lui. Quel charme de retrouver ce grand homme ! Quel triomphe pour lui, de nous plaire encore dans une langue étrangère ! Voilà la marque du génie et le sceau des bons écrits. Dans quelques idiomes qu'on les transporte, ils parlent toujours le même langage, parce qu'ils ne parlent que celui de la nature. Pour varier le plaisir du lecteur, et pour jeter plus d'intérêt dans cet excellent recueil, le nouveau fabuliste fait partout un agréable mélange de sujets traités avec la simplicité de Phèdre et l'aménité de La Fontaine.

Quant à la pureté du style (j'entends une certaine légitimité, pour ainsi dire, d'expressions), je la crois aussi parfaite qu'elle peut l'être dans un ouvrage de ce genre ; on n'en peut juger que par comparaison. Comment déterminer au juste la propriété des termes et la délicatesse des tours, dans une langue qui ne vit plus ? Du moins l'auteur, plus heureux que la plupart de nos Français qui écrivent en latin, a-t-il su se garantir de gallicismes. Son art surtout est admirable dans l'usage qu'il fait, toujours à propos, des expressions fortes ou diminutives. Quoique Phèdre n'emploie ja-

mais ces dernières , il est des occasions cependant , où les diminutifs sont très-pittoresques.

L'ouvrage du Père Desbillons est divisé en deux parties , réunies en un seul volume. Il indique exactement au bas des pages , les auteurs où il a puisé les sujets de ses apologues. Ceux qui n'ont point d'indications , il croit qu'il les a créés ; il le croit et ne l'assure pas ; car il a reconnu , dans ses lectures , plusieurs fables qu'il se flattoit d'avoir imaginées , et les a rendues à leurs inventeurs.

Le Père Desbillons a publié lui-même une édition de ses Fables, avec la traduction française, Manheim , 1779, 2 vol. in-8°.

M. Barbou a donné plusieurs éditions des Fables de ce célèbre jésuite ; la première est de 1755 , et la dernière de 1769.

On peut lire avec fruit l'ouvrage intitulé : *Réponse de M. l'abbé Valart , aux deux dernières Apologies de la Latinité du P. Jouvenci*, l'une par M. de Querlon , et l'autre par le P. Desbillons , jésuite , avec l'examen de plusieurs fables latines de ce dernier , 1767 , in-12. L'examen de la Latinité du Père Jouvenci , par le même abbé Valart , se trouve à la fin de ce volume.

CHAPITRE II.

DES POÈTES ÉTRANGERS.

§ I^{er}. POÈTES ÉPIQUES.

LES ITALIENS.

LE DANTE.

LA poésie italienne, fille de la latine, passa par différens degrés. Le Dante en fut le père. Il fit de mauvaisimitateurs; et lui-même étoit, à quelques égards, un mauvais modèle. Les Italiens l'appellent Divin; mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles. Il a des commentateurs; c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa comédie de l'Enfer, du Purgatoire, du Paradis, a été mise autrefois en rimes françaises; mais cette version est si grossière et si insipide, que nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Ce poème est semblable à l'ancienne comédie, c'est-à-dire, à celle d'Aristophane et de ses contemporains, qui, comme tout le

monde sait, attaquoient les vices et les ridicules des citoyens. Le Dante est aussi très-mordant, très-satirique dans son poème. De plus, le poète y parle moins souvent, que les interlocuteurs qu'il introduit en grand nombre sur la scène. Ainsi, son ouvrage tient plus du drame que de la narration, et par conséquent porte le nom de comédie avec plus de raison que celui de poème épique. Le Dante embrasse les choses universelles, soit générales, soit particulières, soit communes, soit relevées, soit scientifiques : son poème est non-seulement semé, mais tissu d'idées grandes et agréables. C'est un canevas ourdi et travaillé par une imagination agitée d'un enthousiasme extraordinaire. L'auteur a formé son langage poétique, de celui des Grecs, des Latins, des Hébreux, des prophètes, et par là, il a enrichi sa langue naturelle.

L'édition originale du Dante a été donnée à Foligno par Jean Numeister, en 1472, in-fol.

La plus complète que nous ayons (Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig.), est due au comte Christ. Zapata de Cisneros ; c'est aussi la plus estimée.

On fait cas de l'édition de Prault, Paris, 1768, 2 vol. in-12.

LE COMTE D'ESTOUTEVILLE.

Une traduction complète de la *Divine Comédie* du Dante, c'est-à-dire, de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, par le comte d'Estouteville, étoit restée long-temps manuscrite. Montesquieu en dit assez de mal dans ses *Lettres Familières* ; cela n'a pas empêché le libraire Sallior de la publier en 1798, 3 vol. in-8°. On a prouvé à l'éditeur, qu'il n'avoit pas la plus légère teinture de la langue italienne, et qu'en voulant corriger l'ancienne traduction, il y avoit ajouté de nouveaux contre-sens. On peut donc désirer une traduction plus parfaite ; en attendant, celle-ci mérite d'être accueillie.

M. MOUTONNET DE CLAIRFONS.

La traduction de l'*Enfer*, par M. Moutonnet de Clairfons (Paris, 1776, in-8°.), est exacte, élégante, noble et pleine d'énergie. En la comparant avec le texte italien, on ne s'aperçoit pas que le traducteur se soit éloigné du sens de l'original. Cette difficulté vaincue, surtout dans une version du Dante, est digne des plus grands éloges, et auroit dû encourager M. Moutonnet de Clairfons à compléter

compléter sa tâche , en donnant la traduction du *Purgatoire* et du *Paradis* ; les notes qui accompagnent chaque chant , sont instructives et savantes.

LE COMTE DE RIVAROL.

La traduction de la comédie de l'Enfer , par le comte de Rivarol , 1785 , in-8°. , est élégante ; mais elle manque de cette énergie qui caractérise l'original. Il ne s'y trouve pas de fautes assez grossières pour qu'on la repousse , mais c'est une estampe sans vigueur du tableau le plus original ; d'ailleurs , le traducteur est souvent infidèle.

LE PULCI.

Le Pulci est regardé comme le créateur du poème épico-romanesque , ou poème de chevalerie. Gravina prétend qu'il a voulu tourner en ridicule tous les romans provençaux et espagnols de son temps. Il fit en conséquence son *Morgante Maggiore* , ou le grand Morgant ; c'est le nom qu'il donne à un géant Sarrasin et grand scélérat. Il prend pour théâtre de ses fictions , le fameux siège de Paris , par les Maures ou Sarrasins d'Espagne. Les conquêtes de Charlemagne sur les infidèles , les

faits mémorables de ses barons, désignés tantôt sous le nom des douze pairs de France, tantôt sous celui de paladins ou palatins, c'est-à-dire, officiers du palais; les amours de ces chevaliers avec des princesses et des reines; les enchantemens, les conjurations, les fées, les magiciens, etc.; voilà ce qui fait le fonds de ce poème héroïque-burlesque.

L'auteur confond à dessein l'ordre des temps, des lieux et des événemens. Il fait passer ses héros de la Perse et de l'Egypte, aussi aisément que de Toulouse ou de Lyon à Paris; il jette du ridicule, même sur les choses saintes; il travestit malignement Charlemagne, et feint que ce prince n'aime d'autre personnage, qu'un certain Gano ou Ganelon, seigneur de Mayence, artisan de fraudes et de trahisons; qu'il dissimule les excès de ce fourbe, pour lui laisser librement opprimer Roland, Renaud, et les autres paladins, dont la vertu étoit odieuse à Charles, parce qu'elle étoit supérieure à la sienne.

Ce poème est un tissu de bouffonneries, d'extravagances, de satires; mais les mœurs véritables y sont souvent peintes heureusement; et d'ailleurs le poète a un style plein de grâce, de douceur et d'urbanité. Son géant

Morgant est mordu au talon par une écrevisse de mer, et meurt de cette morsure.

Pulci étoit un gentilhomme Florentin, qui vivoit dans le quinzième siècle; il acquit l'amitié de Laurent de Médicis, ce restaurateur des lettres et des arts.

La première édition du Morgante Maggiore est celle de Venise, 1494, in-4°.

On estime l'édition de Domenichi, Venise; 1545, in-4°.

Edition de Prault, Paris, 1768, 3 vol. petit in-12.

B O Ï A R D O.

Mateo-Maria Boïardo, comte de Scandiano, au territoire de Reggio dans le Modenois, commandant de la ville et citadelle de Reggio, mort en 1494, est connu principalement par son poème de Roland l'Amoureux. À l'imitation d'Homère dans l'Iliade, Boïardo a choisi pour son sujet le siège de Paris, qu'il substitue à celui de Troye, comme le Pulci l'avoit fait avant lui. Les Roland, les Rodomon, les Atton, les Ruger, et d'autres personnages extraordinaires sont ses héros. Les fées et les enchanteurs jouent encore un grand rôle dans son poème, où brillent de grandes

beautés , mais où l'on rencontre souvent des idées et des expressions basses. Cependant cet auteur a la gloire d'avoir peut-être été le guide de l'Arioste , dans son Roland le Furieux ; ils ont l'un et l'autre donné carrière à leur imagination , qu'ils avoient également vive et brillante. Mais si l'un a le mérite de l'invention , l'autre l'emporte pour le style.

La première édition de Boïardo a été faite à Venise , en 1500 , petit in-fol.

L'édition la plus recherchée est celle de Venise , par les frères Nicolini de Sabio , en 1544 , in-4°.

L'édition de Molini , Paris , 1768 , 4 vol. in-12 , est l'ouvrage de Boïardo , refait ou travesti en vers burlesques par François Berni.

T R A D U C T I O N S.

L E S A G E.

L'auteur de Gil Blas, l'ingénieux le Sage , donna en 1717 , en 2 vol. in-12 , une traduction ou plutôt une imitation du Roland Amoureux. Il a été forcé d'y faire beaucoup de changemens. Le poëte Italien , très-ignorant en géographie , rapprochoit les Etats les plus éloignés , et commettoit les bévues les plus

singulières. Son traducteur les a corrigées autant qu'il l'a pu. Il s'est encore écarté quelquefois de son original, pour lier les aventures l'une à l'autre, et faire disparaître la contrariété qui se trouve souvent entr'elles dans le poëme italien. Pour les hauts faits d'armes et les enchantemens qui ne se peuvent changer, sans défigurer l'auteur, il les a conservés, de même que les caractères. Son style est pur, élégant, léger; et l'on y reconnoît l'auteur de Gil Blas.

La première édition de Roland Furieux a été faite à Ferrare en 1515, in-4°.

Édition de Venise, avec les figures de Porro, 1584, in-4°.

Édition de Prault, 1768, 4 vol. in-12.

L' A R I O S T E.

Le Roland Furieux de l'Arioste est, comme nous l'avons dit, une imitation du Roland Amoureux du Boïardo. La pureté et l'élégance du style, l'heureux choix des termes, les grâces de l'imagination, une gaieté inépuisable, des tirades sublimes; voilà ce qui a fait fermer les yeux sur les imperfections de l'Arioste. Mais lorsqu'on le lit de sang-froid, on ne sauroit se dissimuler que son poëme,

à le prendre à la rigueur, n'a ni commencement, ni milieu, ni fin : on ne sait quel en est le héros principal. Aucun épisode n'y semble naître du fond du sujet ; le comique ; et souvent un comique bas et obscène, s'y trouve confondu avec le tragique et l'héroïque. Cet ouvrage d'ailleurs est plein de descriptions chimériques, d'exagérations outrées, qui interrompent continuellement le cours de la narration. C'est un poème charmant, dit Voltaire ; mais un poème épique, pour qu'il soit tel, doit au moins avoir un but ; et l'Arioste semble n'avoir que celui d'entasser fables sur fables.

TRADUCTIONS.

MIRABAUD.

Mirabaud nous a donné une traduction du poème de l'Arioste, dans laquelle il a rendu le sens de son auteur, mais rarement ses grâces. Ce *molle et facetum* de l'Arioste, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandues dans tous ses chants, n'ont été, dit Voltaire, ni rendues, ni même senties par Mirabaud, qui ne s'est pas douté que l'Arioste railloit de toutes ses imaginations.

LE COMTE DE TRESSAN.

Si l'on compare la traduction de cet auteur avec celle de Mirabaud, on trouvera que Mirabaud étrangle l'original, au lieu que le comte de Tressan le paraphrase; le premier est trop sec et trop nu, le second trop orné et trop fleuri; Mirabaud oublie qu'il traduit un poète; le comte de Tressan ne se souvient pas toujours que ce poète est extrêmement simple et naturel. Peut-être les agrémens qu'il a prêtés au poète Italien, valent-ils mieux que ceux qu'il nous a dérobés; peut-être l'imagination riche et féconde du traducteur a-t-elle réellement embelli l'original; mais on eût mieux aimé voir l'Arioste tel qu'il est.

PANCKOUCKE ET M. FRAMERY.

Ces deux auteurs ont donné au public, en 1787, en 10 vol. in-18, la meilleure traduction de l'Arioste que nous ayons en français, et celle qui approche le plus des grâces de l'original. Les cinq premiers volumes et le discours sur la traduction, sont de *Panckoucke*, qui, par un accord assez rare, réunissoit les talens d'un littérateur et d'un bon écrivain, aux vues les plus étendues sur le commerce

de la librairie. Les cinq derniers volumes sont de M. Framery, connu par son goût pour les arts, et particulièrement pour la musique.

THÉOPHILE FOLENGO.

Le Pulci, dans une longue Epopée, moitié sérieuse, moitié bouffonne, a célébré le grand Morgant, *Morgante Maggiore*; mais Roland, le héros par excellence, est celui qui a le plus excité la verve des poètes Italiens du quinzième et du seizième siècles. Boïardo, dans son *Orlando Innamorato*, a décrit ses amours et ses aventures avec la belle Angélique; et l'Arioste, brochant sur le même canevas, a chanté, dans *Orlando Furioso*, les fureurs de ce même Roland, à qui l'infidélité d'Angélique avoit fait perdre la raison.

L'enfance de cet illustre Preux est la matière de l'*Orlandino*, poème burlesque en huit chants, qu'on ne connoît presque pas en France, et qui, même en Italie, étoit devenu très-rare, quoiqu'il y en ait eu quatre ou cinq éditions depuis la première, qui parut à Venise, en 1526, in-8°. On doit savoir gré aux libraires de Paris, qui ont réimprimé ce poème en 1775, in-12, avec la même élégance et du même format, que la char-

mante

mante collection des auteurs Italiens, et surtout des soins qu'ils se sont donnés, pour rendre cette édition plus exacte et plus correcte que les précédentes. Non-seulement le texte étoit rempli de fautes; mais, comme l'auteur a cru pouvoir employer, dans un ouvrage comique, des termes lombards, napolitains, siciliens, d'en estropier même quelquefois, quand la rime l'embarrasse, et qu'il abuse un peu trop de cette licence, on s'est attaché, dans cette réimpression, à lever les obstacles qui pouvoient arrêter le lecteur peu instruit de ces différens dialectes.

Ce poëme fit beaucoup de bruit en Italie lorsqu'il parut; il n'est pas inutile d'observer que, peu de temps après sa publication, Louis Dolce, jaloux, sans doute, du succès de cet ouvrage, fit de son côté un poëme, où il chanta les exploits de Roland encore enfant. Le célèbre Arétin, contemporain de Folengo et de Dolce, s'exerça pareillement sur la même matière, ce qu'il en composa existe sous ce titre : *Li due primî canti di Orlandino del divino Pietro Aretino*; c'est-à-dire, les deux premiers chants du petit Roland, par le divin Pierre Arétin. Son but étoit de tourner en ridicule le petit Ro-

land de Folengo, Renaud, Astolphe, et tous les paladins, qu'il représente comme des personnages méprisables et sans courage. Il se moque même de Pulci, de Boïardo et de l'Arioste, qui en ont dit tant de merveilles; il ne s'épargne pas lui-même; cependant il a soin d'y faire l'éloge des trois premiers chants du poème de Marphise, qu'il avoit donnés au public.

Folengo ne manque pas, à l'exemple de ceux qui l'avoient devancé, de citer le très-véridique Turpin, pour garant des prodiges qu'il va célébrer. Son poème d'*Orlandino* est, à proprement parler, l'histoire des amours clandestins de Milon et de Berthe, sœur de Charlemagne : Roland est le fruit de ce commerce secret. L'auteur y raconte les aventures de ces deux amans, obligés de s'enfuir de la cour, pour se soustraire aux ressentimens de l'empereur.

Folengó, auteur de ce poème, étoit moine bénédictin, né à Mantoue, et mort à Venise en 1544. Le plus considérable de ses ouvrages est sa *Macaronée*, poème satirique et burlesque, qui lui suscita de fâcheuses affaires; mais il s'en tira par le crédit de ses protecteurs, au nombre des-

quels il y en avoit d'illustres qui aimoient son humeur enjouée, et le genre folâtre de ses compositions. Le titre de *Macaronique* qu'il a donné à cette production, vient du mot *macaroni*, espèce de petit gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Cette dénomination caractérise en effet le style de Folengo, qui est un mélange, un salmis de mauvais latin et de mots italiens, toscans, lombards, etc., la plupart défigurés. L'auteur, pour se cacher, avoit pris le nom de Merlin Cocciaie; c'est sous ce nom qu'il est plus généralement connu, et que fut publiée la première édition de sa *Macaronée*, en 1521, in-12. Cette édition est très-rare. L'ouvrage fut traduit en français en 1606. Cette vieille version a été réimprimée, sans aucun changement, en 1734, en deux volumes in-12. C'est, pour le dire en passant, de cette histoire macaronique, que Rabelais a tiré son roman de Pentagruel.

Le nom de *Limerno*, que Folengo se donna au frontispice d'*Orlandino*, est l'anagramme de *Merlino*, en français Merlin. Le surnom de *Pittoco* qu'il y ajoute, et qui veut dire gueux, mendiant, truant, fait al-

lusion à sa pauvreté monastique et à sa gourmandise. Il aimoit passionnément les plaisirs de la table, et cherchoit les bons diners.

TRISSIN.

Le Trissin, célèbre en Italie par un poëme épique, est celui de tous les poètes Italiens, qui a le plus imité Homère. Il en emprunte, dans son poëme de l'*Italie délivrée des Goths*, les comparaisons les plus riches, et les figures les plus vives. Il rejette tous les ornemens superflus; ses expressions sont simples, pures, figurées par intervalles; mais avec une extrême retenue. Si ce poète n'a pas toutes les grandes qualités des anciens, il en a du moins une bonne partie, sans avoir les défauts des modernes. Gravina avoue néanmoins, que le Trissin n'a qu'un très-petit nombre d'admirateurs en Italie. « Il étoit, avec raison, dit Voltaire, charmé des beautés » d'Homère, et cependant sa grande faute » est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors » le génie. Il s'appuie sur Homère pour » marcher, et tombe en voulant le suivre. » Il cueille les fleurs du poëte Grec; mais

» elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le Trissin est cependant le premier moderne qui ait fait un poème épique régulier et sensé, quoique foible; le premier qui ait osé secouer le joug de la rime, et le seul des poètes Italiens, dans lequel il n'y ait ni pointes, ni jeux de mots. »

L'édition originale de ce poème a été imprimée à Rome, en 1547 et 1548, 3 vol. in-8°.

On estime l'édition de l'abbé Antonini, Paris, 1729, 3 vol. in-8°.

M. Grainville a traduit *L'Italie délivrée des Goths*, poème du Trissin, qu'il a analysé et comparé avec ceux d'Homère, de Virgile et du Tasse, etc.; mais cette traduction n'est pas encore imprimée.

LE TASSE.

La Jérusalem Délivrée du Tasse est peut-être le seul poème dont l'Italie puisse se glorifier. On ne sauroit trop louer la belle ordonnance de cet ouvrage, ce grand intérêt qui y va toujours croissant, cet art singulier d'amener les événemens, et de présenter successivement au lecteur les tableaux les plus

terribles de la guerre, et les peintures les plus riantes de l'amour. Le Tasse paroît surtout supérieur à Homère, dont il semble avoir suivi les traces, par l'art de nuancer les couleurs, et de donner aux différentes espèces de vertus et de vices, les traits qui leur sont propres et qui les distinguent le plus. Où trouver des caractères plus variés, plus fortement soutenus que dans la Jérusalem Délivrée? Le style de ce poëme achève la séduction. Il est toujours clair, élégant, harmonieux; et dans le ravissement où il jette le lecteur, il fait oublier tous les défauts de l'auteur : ces enchantemens qui semblent appartenir à la féerie; ce mélange bizarre d'idées païennes et chrétiennes; ces jeux de mots et ces concetti puérils, que le goût du siècle avoit arrachés au poëte. Il n'y a qu'un Italien qui puisse supporter l'excès auquel le Tasse a porté le merveilleux de son poëme. Dix princes chrétiens, métamorphosés en poissons dans les bassins d'Armide, et un perroquet chantant des chansons galantes de sa propre composition, sont des choses bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, quoique nous soyons prévenus par l'histoire de Circé dans l'Odyssée, et quoique nous voyions

tous les jours les perroquets imiter la voix humaine. On ne comprend pas comment des personnes de bon sens peuvent approuver un magicien chrétien qui tire Renaud des mains des sorciers mahométans. On voit avec surprise, dans le Tasse, la messe, la confession, les litanies des saints et des morceaux de sorcellerie, confondus ensemble et formant le plus grotesque assemblage. Gravina lui reproche trop de pompe et d'ornement, trop peu d'étude de la nature, plus de préceptes que de récit, un amas de dogmes philosophiques, et un puéril étalage de règles de rhétorique; des pensées plus brillantes que vraies, des vers plus sonnans, plus bruyans, que justes et gracieux.

La première édition complète de la Jérusalem, parut à Ferrare, en 1581, in-4°.

L'édition de Didot aîné, 1784, 2 vol. in-4°, est enrichie de 41 belles gravures, d'après Cochin.

Edition de Prault, 1768, 2 vol. in-12.

TRA D U C T I O N S.

M I R A B A U D.

Le traducteur du poëme de l'Arioste l'a été de celui du Tasse. Mirabaud en publia

une traduction en prose , en 1724. Cette version , dans laquelle le génie du poète Italien reprenoit une nouvelle vie , fut le titre de sa réception à l'Académie Française. « C'a été , lui dit M. de Fontenelle , » votre belle traduction de la Jérusalem du » Tasse , qui a brigué nos voix : vous avez » appris aux Français combien étoit estima- » ble ce poète Italien qu'ils estimoient déjà » tant. Dès qu'il a parlé par votre bouche , » il a été reçu partout ; partout il a été ap- » plaudi. L'envie et la critique n'ont pas eu la » ressource de pouvoir attribuer ce grand » succès aux seules beautés du Tasse ; il per- » doit le charme de la poésie ; il perdoit les » grâces de sa langue ; il perdoit tout , si » vous ne l'eussiez dédommagé. »

Le traducteur s'étoit fait un système qui avoit été l'occasion de plusieurs fautes répandues dans la première édition de cet ouvrage ; tantôt il supprimoit entièrement tout ce qui n'étoit point de son goût ; et tantôt il changeoit , ornoit , étendoit ou resserroit ce qui lui plaisoit davantage. Mais dans sa seconde édition , il se permit beaucoup moins de liberté ; et son ouvrage acquit un mérite plus solide.

M.

M. L E B R U N.

La version que M. le Brun publia en 1774, en deux vol. in-8°, mérite un rang distingué parmi les ouvrages de ce genre. On y remarque autant de précision que d'élégance. Cette traduction, qui est anonime, fut attribuée, pendant quelque temps, à Jean-Jacques Rousseau; mais malgré la modestie du traducteur, on parvint à le connoître. La version de M. le Brun est d'un ton noble et animé : l'âme du poète y respire; et c'est ce qui manque absolument dans la traduction de Mirabaud, foible, prolix, languissante, souvent infidèle, écrite du style d'un conte plutôt que d'un poème, et qui, malgré tous ces défauts, se faisoit lire, tant il y a d'intérêt dans l'ouvrage original. En 1803, le libraire Bossange a donné une nouvelle édition de la traduction de M. le Brun, avec des corrections de l'auteur, et une notice sur la vie du Tasse, par M. Suard. Cette nouvelle édition, qui a été faite avec le plus grand soin, et qui d'ailleurs est enrichie de belles gravures, a eu le succès le plus brillant et le mieux mérité.

M. CLÉMENT.

M. Clément, de Dijon, a publié, en 1800, in-8°. ; une imitation en vers de la Jérusalem Délivrée, dans laquelle on trouve des morceaux bien faits, et qui prouvent un talent, sinon facile, du moins exercé.

LA HARPE.

On connoissoit depuis long-temps des extraits des huit premiers chants de la Jérusalem Délivrée, traduits en vers par la Harpe. Quoiqu'on les trouve réunis dans les *Œuvres choisies* de ce célèbre littérateur, ils sont au-dessous de sa réputation.

M. BAOUR LORMIAN.

M. Baour Lormian a traduit en vers la Jérusalem Délivrée, en 1795, 2 vol. in-8°, ou un vol. in-4°. Si l'auteur, encore jeune à cette époque, n'a pas réussi à faire passer dans notre langue les grâces du poëte Italien, il a du moins montré beaucoup de courage en se chargeant d'une pareille entreprise.

M A R I N.

On loue beaucoup l'Adonis de cet auteur ; C'est un poème héroïque, suivant ses admirateurs ; ce n'est qu'un ouvrage de caprice et de fantaisie, selon beaucoup d'autres. Il est composé de vingt livres ou de vingt chants ; et l'on ne peut guère les lire tous sans beaucoup d'ennui. Sa longueur, les idées singulières dont il est rempli, un phœbus perpétuel, des tirades de vers, où l'on ne trouve que la même pensée, des images peu naturelles, tous ces défauts dégoûtent ou impatientent du moins un lecteur français, qui ne peut s'accoutumer à ces bizarreries italiennes. Qui pourroit supporter, parmi nous, le mélange éternel qu'il fait du sacré et du profane ? Lorsque dans le dix-septième chant, Marin fait voyager Vénus dans l'Asie, il la fait pleurer à l'aspect de ces pays dont un jour les Turcs s'empareront, pour établir le croissant sur les ruines de la croix. Auroit-on soupçonné qu'un pareil malheur, prévu de si loin, eût dû coûter des larmes à Vénus ? Dans le jardin des plaisirs, consacré à la même déesse, il se trouve une fleur que le poète décrit en dix stances, parce qu'elle

porte imprimés sur ses feuilles tous les instrumens de la passion de Jésus-Christ.

On estime l'édition d'Amsterdam, 1651, in-12; et celle des Elzevirs, 1678, 4 vol. in-32.

TRADUCTIONS.

On trouve une traduction de l'Adonis en vers, dans les *Œuvres* du président Nicole (Paris, 1681, 2 vol. in-12), et dans les *Œuvres complètes* du duc de Nivernois, publiées en 1796, chez Didot le jeune, 8 vol. in-8°.

FRÉRON.

Fréron a imité plutôt que traduit, le huitième chant de l'Adonis, dans une brochure intitulée : *Les vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et d'Adonis*. Il y a mis une suite, des liaisons, et même ajouté diverses idées. On croit qu'il n'a fait que corriger cette espèce de traduction, et que le véritable auteur est le duc d'Estouteville.

TASSONI.

Le *Seau Enlevé*, poème du Tassoni, est regardé comme un des beaux monumens de la langue italienne. On y trouve beaucoup de feu, d'imagination et de gaieté. Rien de

plus varié et de plus neuf que les comparaisons. Les caractères en sont bien frappés et bien soutenus. Le Tassoni a voulu réunir Calot et Raphaël. Un portrait grotesque est suivi d'un tableau sublime. L'enjouement du comique succède à des traits terribles. Partout on voit une force, une vivacité de coloris, qui annonce l'art et le génie. Un peu moins de hardiesse cynique n'eût pas déparé ce poème. Les oreilles italiennes ne sont point alarmées comme les nôtres, du son effronté de certains mots.

Les factions des Guelphes et des Gibelins mirent autrefois l'Italie en combustion. Chaque Etat, chaque ville embrassa l'un des deux partis. Les Bolonais étoient Guelphes, et les Modenois étoient Gibelins : source de querelles et de guerres entre les deux nations. Les habitans de Modène, vainqueurs à la bataille de Fossalte, poursuivirent leurs ennemis jusque dans Bologne, détachèrent la chaîne d'une des portes de la ville, et l'emportèrent en triomphe comme un monument de leur victoire. Quelques historiens prétendent qu'au lieu d'une chaîne, on enleva le seau d'un puits.

Ce seau, qui a donné lieu à de sanglans

combats , a fourni la matière d'un poëme en douze chants , dont voici la substance. Les Bolonais redemandent leur seau avec opiniâtreté , et offrent en échange la seigneurie de Crevecœur : la proposition est rejetée ; l'on se prépare à la guerre de part et d'autre. Les dieux , qui prennent part à la querelle , s'assemblent et délibèrent sous quels drapeaux ils se rangeront. Pallas et Apollon se déclarent pour Bologne ; Vénus , Mars et Bacchus pour Modène. Le dieu du vin n'a pas de peine à faire marcher ses fidèles Allemands sous la conduite d'Enzio , fils naturel de l'empereur Frédéric. Les Modenois , commandés par Gérard , d'une illustre famille du pays , assiègent Castel-Franco. Les Régien , alliés des Bolonais , attaquent et prennent la forteresse de Rubière ; mais ils sont assiégés à leur tour dans la place dont ils viennent de se rendre maîtres , et se trouvant pressés par la faim , font une capitulation honteuse. Castel-Franco est emporté d'assaut , et l'on met tout à feu et à sang. Les Bolonais rassemblent leurs troupes , livrent bataille , sont vainqueurs , et Enzio est fait prisonnier. Gérard et sa sœur Renope , brave amazone , défendent l'entrée d'un pont , par où les ennemis

pouvoient arriver à Modène, et font des prodiges de valeur. On propose une trêve de dix jours pour travailler à la paix, qui se conclut enfin par la médiation du Saint-Siège. Les principaux articles sont que les Modenois resteront maîtres du seau, et les Bolonais de la personne d'Enzio.

La belle édition de Conti, qui parut en 1766, est en 2 vol. in-8°.

On peut se contenter de celle de Prault, qui est de 1768, in-12.

TRA D U C T I O N S.

PIERRE PERRAULT.

C'est le frère de l'académicien de ce nom ; il publia, en 1678, en 2 vol. in-12, une traduction platement littérale de ce poème ; et la copie ne donna pas beaucoup d'estime pour l'original.

M. D E C E D O R S.

En 1758, M. de Cedors en a donné une en 3 vol. in-12, qui est plus élégante, et peut-être plus fidèle. Il a dû trouver de grandes difficultés dans la modestie de notre langue ; cependant si l'on en excepte quelques négligences de style, quelques expressions trop

familières, sa version ne déplaira pas à la plupart des lecteurs.

Le traducteur nous apprend dans sa préface, que cette version lui a très-peu coûté. A voir toutes les négligences dont elle est remplie, on le croira facilement. Il n'a pas voulu, dit-il, faire une traduction littérale, à la bonne heure; mais il falloit la faire exacte; il falloit, dans les changemens, n'adopter que ceux qui pouvoient animer le récit; il ne falloit pas retrancher ce qui donnoit plus de sel au discours; il falloit ne point substituer ses propres idées à celles de l'original, des injures à des plaisanteries, des mots bas à des mots plaisans; il falloit ne point laisser en doute si on ignoroit l'italien, ou si l'on affectoit exprès de rendre une expression par une autre. Il retranche, il change, il augmente, il altère le sens. Ce n'est pas là la liberté accordée aux traducteurs; c'est une licence condamnable. Les notes qui accompagnent le texte sont, ou du Tassoni lui-même, ou du traducteur. Il y en a de fort plaisantes; si elles appartiennent à ce dernier, il auroit dû nous en avertir; et nous lui en aurions su gré. Sa version française, malgré tous ses défauts, se fait lire avec

avec plaisir ; il est fâcheux pour lui , mais il est agréable pour ceux qui savent l'italien , qu'on ait imprimé l'original vis-à-vis de la copie.

M. CREUSÉ DE LESSER.

Le style de *la Secchia Rapita* est plein de ces *concetti* qui caractérisent presque tous les écrivains de l'Italie. Celui de M. Creusé de Lesser , qui n'a fait qu'imiter en vers (Paris , 1805 , 2 vol. in-18) le poète italien , est plein de traits fins et délicats , qui embellissent les pensées même les plus ordinaires.

FORTIGUERRA.

Voici ce qui a produit le poème qui va faire le sujet de cet article. On sait que l'Arioste et le Tasse ont leurs partis en Italie , et qu'à ce sujet il s'est élevé une guerre littéraire qui dure encore , et divise les savans. M. Fortiguerra étoit un prélat plein d'esprit et de feu , que sa naissance , sa science , et plusieurs autres avantages , appeloient aux premières dignités. Il s'étoit déclaré défenseur du Tasse ; il rassembloit chaque semaine tout ce que Rome comptoit alors de génies illustres. Dans ces séances académiques , la

dispute sur la préférence due à l'un de ces deux poètes, étoit poussée fort loin. On dit qu'un jour le prélat, pour rabaisser le mérite du poète auquel il étoit opposé, avança que rien n'est plus facile que de réussir dans un genre où l'on permet tout à son imagination; et paria même de composer un ouvrage, à l'imitation de l'Arioste, avec une rapidité qui prouveroit sa proposition. On ajoute que la semaine suivante, il lut, dans la même assemblée, dix chants du poème de *Richardet*, et qu'il l'acheva avec la même vitesse. Il en résulta, pour l'auteur, une célébrité qui ne fut pas avantageuse à sa fortune, si elle le fut à sa réputation poétique. Quelques morceaux trop licencieux, et des satires du même caractère, lui fermèrent, à ce qu'on assure, l'accès aux places éminentes, dont il étoit susceptible. Cet ouvrage sembla le consoler de ces désagrémens, en lui attirant un nombre infini d'éloges.

Mais quoiqu'on y trouve de la gaieté, de la plaisanterie et de la poésie, il est bien inférieur au poème de l'Arioste, dont il semble être une continuation. Ce n'est plus la même fraîcheur, le même coloris, la même fécondité. Le *Richardet* est une espèce de parodie,

à le comparer avec Roland Furieux. A chaque instant, on est révolté par des fautes énormes contre le goût; mais un des plus grands défauts, c'est cette profusion d'histoires qui ne produisent aucun intérêt, qui ne laissent aucune trace dans l'esprit du lecteur.

Il parut une bonne édition de ce poème à Venise, en 1734, in-4°.

Prault en fit une à Paris, en 1767, 3 vol. in-12.

TRA D U C T I O N S.

DUMOURRIER, PÈRE DU GÉNÉRAL
DE CE NOM.

Le traducteur avoit beaucoup d'esprit, et surtout une heureuse facilité. Il auroit pu la conserver, sans adopter les expressions marotiques; il devoit se borner à garder les tournures de ce langage, et bannir les *fort peu lui chaut*, *cil*, etc.; toutes façons de parler qui doivent être prosrites de la poésie, sous quelque genre qu'on nous la montre. Il devoit encore ne pas s'assujettir à la forme des octaves, quoiqu'il en ait varié le mètre; et seulement prendre le rythme de cinq pieds, qui, dans cette espèce de poésie, est

consacré. D'ailleurs le récit eût été plus vif ; plus concis : ces octaves, qui sont une beauté dans la poésie italienne, ont dans la nôtre une marche paresseuse. Malgré toutes ces observations, ce poème a été lu avec beaucoup de plaisir, surtout depuis que dans une seconde édition (1766, 2 parties in-8°), on a corrigé la plupart de ces défauts.

LE DUC DE NIVERNOIS.

On trouvera une traduction de Richardet, en vers, dans les Œuvres du duc de Nivernois, publiées chez Didot le jeune en 1796, 8 vol. in-8°. Elle ne fait pas oublier la précédente.

POÈTES ÉPIQUES.

ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

ALONZO D'ERCILLA.

Sur la fin du seizième siècle, l'Espagne produisit un poème épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi - bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga, gentil-

homme de la chambre de l'empereur Maximilien, fut élevé dans la maison de Philippe II, et combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. Le jeune Alonzo, entraîné par une insatiable avidité de connoître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chily, avoient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. La passion qu'il avoit pour la gloire, et le désir de voir et d'entreprendre des choses singulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily, à la tête de quelques troupes, et il y resta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée Araucana, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples d'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté, avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains; et ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. Alonzo soutint contre

cux une pénible et longue guerre, pendant laquelle il conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis, en s'immortalisant lui-même. Il en fut en même temps le conquérant et le poète ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissoit, à en chanter les événements ; et faute de papier, il écrivit la première partie de son poème sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il y a beaucoup de feu, surtout dans la description des batailles ; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Le poème est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui est un des premiers héros, fait, pendant la nuit, une longue et ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats, etc. Pour passer le temps, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de Virgile, et principalement sur l'épisode de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de cette reine, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens ; et afin de mieux donner le démenti à Virgile, et de restituer

à la reine de Carthage sa réputation , il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers. Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poème , d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer , avec raison , qu'un auteur qui ne sait , ou qui ne peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une telle carrière.

L'édition originale de ce poème parut en 1597 , in-12.

La meilleure édition est celle de Madrid , faite en 1733 , 5 vol. , qu'on relie en 2 vol. in-folio.

On trouve la traduction de quelques fragmens de l'Araucana , dans les n^{os}. 26 et 27 des *Archives littéraires de l'Europe*.

LE CAMOENS.

De toutes les productions des Muses portugaises , nous ne connoissons guère que la Lusïade du Camoens , poème héroïque sur la découverte des Indes orientales. Le fond de cet ouvrage n'est ni une guerre , ni une querelle de héros , ni le monde en armes pour une femme : c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation. Après le début , le poète conduit la flotte portugaise à l'embou-

chure du Gange , décrit en passant les Indes occidentales , le midi et l'orient de l'Afrique , et les différens peuples qui vivent sur cette côte. Il entremêle avec art , dans le troisième et le quatrième chants, l'histoire du Portugal. La mort d'Inès de Castro , femme du roi dom Pèdre , qui fait partie de cette histoire , est racontée dans le troisième livre ; et ce morceau passe pour le plus beau du Camoëns. Il y a , dit-on , dans Virgile , peu d'endroits plus attendrissans et mieux écrits.

La simplicité du poëme est relevée par des fictions aussi neuves que le sujet ; mais il y en a où la décence est entièrement violée : telle est celle de cette île enchantée , où Vénus rend les Néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans voile. Un autre défaut de cet ouvrage , c'est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage qui en est le sujet : les aventures se succèdent les unes aux autres ; et l'auteur n'y a d'autre art , que celui de les bien conter. Il faut que ce poëme soit plein de grandes beautés de détail , puisqu'il fait , depuis deux cents ans , les délices d'une nation spirituelle , qui certainement en connoît les défauts.

L'auteur

L'auteur est un peintre hardi , d'une imagination souple et féconde, qui se plie avec un succès égal au sublime , au simple et au gracieux , et qui manie les passions avec beaucoup de force et de délicatesse. Les descriptions sont neuves et vraies ; il peint les lieux , les mœurs et les personnes qu'il a connues dans ces pays éloignés ; et son style , qu'il sait varier avec esprit , n'est point infecté de ces insipides jeux de mots , si familiers aux Espagnols et aux Italiens.

Cependant la *Lusiade* , à la bien considérer , n'est qu'une relation de voyageur , ornée de fictions souvent assez bizarres. Le poète paroît n'avoir eu en vue que la gloire de sa nation ; faut-il s'étonner si la vanité des Portugais l'égale à Homère et à Virgile. L'intervention des dieux dans ce poème est trop uniforme , et presque toujours ridicule ; et quelques-unes des fictions dégradent le héros. Enfin , le fond de l'ouvrage n'a rien de grand , de noble et d'intéressant ; il ne s'agit que de la découverte de quelque pays des Indes , d'où Gâma revient en Portugal , sans avoir fait aucune conquête. Je ne parle point du mélange monstrueux de la fable avec la religion chrétienne.

La Lusïade parut pour la première fois à Lisbonne, en 1572, in-fol.

L'édition des œuvres de l'auteur, faite à Paris, par Didot, en 1759, est composée de 3 vol. in-12.

TRA D U C T I O N S.

DUPERRON DE CASTERA, D'HERMILLY
ET LA HARPE.

La traduction de Camoens, publiée en 1776, 2 vol. in-8°. , sous le nom de la Harpe, a été faite sur une version littérale du texte portugais, par M. d'Hermilly, très-versé dans la langue de l'auteur original. La Harpe s'est proposé d'animer du feu de la poésie, cette version scrupuleusement fidèle; il ne s'est permis d'autre liberté que celle de resserrer quelques endroits un peu longs, mais rarement; et cette diminution du texte est peu de chose. Il y a joint des notes historiques et critiques, nécessaires pour l'intelligence du poëme, et nous a donné aussi un fragment sur la vie et les ouvrages de Camoens.

Pour sentir tout le mérite de cette nouvelle traduction, on n'a qu'à la comparer à celle de Duperron de Castera, publiée en 1735,

3 vol. in-12, qui n'est qu'une paraphrase froidement ampoulée et prolixement périodique. Tout l'esprit poétique de Camoens y est absolument évaporé. Duperron de Castera, rhéteur sans goût, dénature à tout moment son original, en se croyant fait pour l'embellir. La nouvelle version est infiniment plus rapprochée du texte, et plus analogue à la simplicité élégante et sagement ornée, que l'auteur de la *Lusiade* semble vouloir imiter des anciens, quoiqu'il n'ait ni la richesse d'Homère, ni les mouvemens et le pathétique de Virgile. Duperron a surchargé son ouvrage d'une foule de notes historiques, le plus souvent employées à développer de prétendues allégories de la *Lusiade*, qui ne sont que des rêveries du traducteur, exposées avec un ton de persuasion quelquefois très-plaisant.

POÈTES ÉPIQUES.

LES ANGLAIS ET LES ÉCOSAÏS.

Le commerce que nous ayons avec les Anglais, l'étude qu'on fait de leur langue, le zèle de nos écrivains pour traduire leurs ouvrages, sont autant de voies qui nous ont facilité la connoissance du goût et du génie de

leur poésie. Leurs versificateurs ont de grands défauts ; mais ils ont aussi de grandes beautés. Nos productions poétiques sont beaucoup plus châtiées et plus régulières que celles des Anglais ; mais , en général , les leurs doivent être plus cadencées et plus remplies de ce feu , de cet enthousiasme qui constitue le caractère de la poésie , et en particulier celui des poètes que nous ferons connoître.

M I L T O N.

Le Paradis Perdu de Milton , est peut-être le seul poème anglais où l'on puisse trouver dans un degré parfait , cette uniformité qui satisfait l'esprit , et cette variété qui réjouit l'imagination. Tous les épisodes de ce poème sont comme des rayons qui tendent au centre d'un cercle. Quelle est la nation à qui l'entrevue d'Adam et de l'ange ne plairoit pas ? Comment n'être pas charmé des traits hardis , avec lesquels est représenté le caractère rusé , intrépide et impitoyable de Satan ? Qui n'admireroit pas surtout , cette sublimité et cette sagesse , avec laquelle Milton peint l'Être Suprême , et la majesté avec laquelle il le fait parler ? Il semble faire un portrait fidèle et parfait de la toute-puissance

divine , autant qu'il est possible à la foiblesse humaine de s'élever jusqu'à elle au travers de cette poussière , qui , comme un nuage , nous environne de toutes parts. Les païens et quelques enthousiastes féroces , représentent Dieu comme un tyran cruel : le Dieu de Milton est un créateur et un juge ; mais sa justice ne détruit point sa bonté ; son pouvoir suprême ne nuit point à la liberté de l'homme. Ses peintures sont si vives , qu'elles enlèvent l'âme du lecteur. Milton , en ce point et en plusieurs autres , est autant au-dessus des anciens poètes , que la religion est au-dessus des fables païennes. Mais il a surtout un droit incontestable à l'admiration universelle des hommes , lorsque de ce haut point où il s'est élevé , il descend à la description naturelle des choses humaines. Où trouver des images plus grandes , plus sublimes , une poésie plus mâle , plus énergique , des idées plus neuves , plus hardies ?

Milton est peut-être celui des poètes qui a le plus éprouvé cette ivresse , ce délire poétique , qui transporte l'homme hors de lui-même , et en faisant taire sa raison , ou souvent même en la troublant , lui fait produire presque dans le même moment , du sublime et du

bizarre. Ce n'est, en effet, qu'aux écarts d'une raison troublée que l'on peut attribuer la triste extravagance de plusieurs peintures du Paradis Perdu. Les murailles d'albâtre, qui entourent le paradis terrestre ; les diables, qui, de géans qu'ils étoient, se transforment en pygmées pour tenir moins de place au conseil, dans une grande salle toute d'or, bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel ; les montagnes qu'on s'y jette à la tête ; des anges à cheval qu'on coupe en deux, et dont les parties se rejoignent soudain ; tant d'autres extravagances n'ont cependant pas empêché que l'on ne comparât Milton à Homère, qui a aussi ses défauts, et qu'on ne le mît au-dessus du Dante, dont les imaginations sont encore plus extraordinaires.

Le Paradis Perdu fut long-temps négligé à Londres ; et Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le lord Sommers et le docteur Atterbury, depuis évêque de Rochester, et mort en France, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poème épique. Ils firent faire une belle édition du Paradis Perdu. Leur suffrage encouragea pour l'entreprise. Depuis, Addisson écrivit en forme, pour prouver que ce poème éga-

loit ceux de Virgile et d'Homère. Les Anglais commencèrent à se le persuader ; et la réputation de Milton fut fixée.

Ce poète, que l'on ne connoît guère en France que depuis que le *Paradis Perdu* a été traduit en notre langue, a le premier trouvé l'art de donner de la force et de la cadence aux vers anglais non rimés. Il a transmis dans cette production les beautés d'Homère, de Virgile et du Tasse ; et l'on a même prétendu qu'il n'étoit qu'un compilateur et un plagiaire. Un critique Ecossais, Guillaume Lauder, a osé avancer et soutenir que ses comparaisons, ses descriptions, ses discours, ses ornemens enfin, sont pris de différens poètes modernes, d'où Milton n'a fait, pour ainsi dire, que les copier et les traduire ; que dans tout son ouvrage, il n'y a pas une seule idée dont il soit l'inventeur ; qu'il s'est approprié jusqu'aux défauts même de ses originaux ; que ses deux premiers chants sont les mêmes que ceux de la *Sarcothée* de Masénius ; que c'est dans le poème de ce jésuite allemand, qu'il a puisé l'idée du palais, du char, de l'habillement de Lucifer, du combat des anges, du discours de Satan à son conseil, de la confusion qui se répandit dans la nature après la chute du

premier homme, des comparaisons avec Pandore, Xerxès, Charlemagne ; que la tragédie de l'*Exil d'Adam*, par Grotius, lui a fourni aussi beaucoup de matériaux, tels que l'entretien du premier homme avec l'ange, sur la création du monde, la description du serpent qui a séduit Eve, la belle prière que celle-ci adresse à son époux, après sa chute, pour n'en pas être abandonnée, et la sortie d'Adam du paradis ; que l'invention des armes à feu parmi les diables est tirée de la *Guerre des Anges* du professeur Saxon Taubmann, etc. En un mot, Lauder ôte à Milton tout ce qui constitue le vrai génie, et soutient que les endroits les plus vantés de son poème, ne sont que des ornemens qu'il a pillés de côté et d'autre. Les Anglais se sont fortement élevés contre ces accusations ; et Milton a trouvé parmi eux de zélés défenseurs, qui croient avoir convaincu l'agresseur d'ignorance et de mauvaise foi.

La première édition du Paradis Perdu parut en 1667, in-8°.

Les œuvres complètes de Milton, édition de Thomas Newton, furent imprimées à Londres, en 1778, 4 vol. in-8°.

T R A D U C T I O N S.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR.

Le poème de Milton ne commença à être connu en France, que par la traduction française qu'en donna Dupré de S. Maur, maître des comptes, et depuis l'un des quarante de l'Académie Française. Cette version parut en 1729, en 3 vol. in-12; et l'accueil qu'on lui fit alors, a obligé de la réimprimer plusieurs fois. Quoiqu'en prose, elle est écrite d'un style vif, brillant, et qui approche de la poésie. Le traducteur n'a pas toujours suivi littéralement son original. Tantôt il en a adouci quelques traits, tantôt il en a retranché d'autres. Il en a supprimé quelques-uns; par exemple, dans le livre neuvième, où la pudeur n'est point assez ménagée, lorsque le poète fait la peinture des plaisirs que les premières atteintes de la concupiscence font chercher à Adam et Eve après leur chute. Mais il en reste assez dans la traduction, pour faire sentir que Milton, quoique chrétien, n'avoit pas sur cet article la même délicatesse que montre Virgile dans le quatrième livre de son *Enéide*. Dupré de S. Maur a aussi épar-

gné au lecteur la plupart des détails, dans lesquels le poète entre sur le chemin que le superflu des alimens prenoit dans les esprits célestes, comment il se dissipoit par la transpiration : et il y a d'autres imaginations encore plus extravagantes dans le poème anglais, dont quelques-unes n'ont point, avec raison, été traduites par l'écrivain Français. Ce dernier n'a jamais prétendu se charger du travail pénible et peu glorieux, d'une version littérale ; il s'est proposé de nous faire admirer, dans notre langue, l'un des plus beaux poèmes qu'ait enfanté le génie britannique, ou plutôt l'esprit humain. Son ambition a été que nous retrouvassions dans sa libre copie, le sublime de l'original ; en un mot, il a voulu être poète lui-même, et il faut convenir qu'il a parfaitement rempli son but.

R A C I N E.

Racine le fils n'a pas pensé comme le premier traducteur de Milton ; il a fait entrer toutes ses beautés et tous ses défauts dans la nouvelle version qu'il nous a donnée de ce poète, sous ce titre : le *Paradis Perdu* de Milton, traduction nouvelle, avec

des notes, la vie de l'auteur, un discours sur ses poèmes, les remarques d'Addisson; et à l'occasion de ces remarques, un discours sur le poème épique, en trois volumes in-12; 1755. Le traducteur rend son original avec assez de fidélité : on désireroit seulement plus de force et d'élévation dans son style. Il ne suffisoit pas de traduire Milton mot à mot, il falloit lui donner cet intérêt que Dupré de S. Maur a su lui prêter. Aussi la traduction de ce dernier, quoique moins littérale, est préférable à celle de Racine.

M. MOSNERON.

On est unanimement convenu, en 1788, lors de la première édition que M. Mosneron a donnée de sa traduction, qu'en s'attachant à rendre le texte dans sa pureté, cette espèce d'asservissement n'excluoit pas l'expression des beautés de l'original, autant qu'il est possible de rendre en prose celles d'un poème.

Il a paru en 1805, deux volumes in-12; une nouvelle édition de cette traduction, avec le texte à côté.

MADAME DU BOCAGE.

Milton jouit d'un honneur dont bien des écrivains seroient jaloux. Une dame a donné, parmi nous, une imitation en vers de son *Paradis Perdu* ; c'est madame du Bocage, connue avantageusement sur notre Parnasse. Elle a prêté son style au poète Anglais, et l'a fait parler avec autant de pureté que d'élégance. Cette imitation se trouve dans le recueil de ses Œuvres, imprimées à Lyon, en 1762, 3 vol. in-8°.

M. BEAULATON.

Cet auteur fit paroître, en 1778, une traduction en vers français du *Paradis Perdu*, 2 vol. in-8°. Ses vers ont une élégance et un nombre qu'on trouve rarement aujourd'hui dans les productions rimées de nos jeunes poètes. La manière dont plusieurs détails sont rendus, annonce un talent estimable.

M. DE LILLE.

Ce n'est pas pour nous faire connoître Milton avec tous ses défauts, que M. de Lille s'est donné la peine de composer environ douze

mille vers ; c'est pour *importer ses richesses dans notre langue* ; nous approprier ses beautés , nous en faire mieux jouir , en élaguant , ou adoucissant , du moins le plus possible , les bizarreries qui les déparent ; enfin , pour traduire souvent Milton , mais quelquefois aussi se borner à l'imiter.

M. de Lille , obligé souvent d'orner Milton , a cru pouvoir se permettre de l'orner toujours. Il y a partout de la noblesse , de l'élégance , de la grâce ; c'est un vernis brillant , peut-être un peu uniforme , répandu sur toute cette composition inégale et , pour ainsi dire , raboteuse. Il charme souvent , il éblouit quelquefois ; mais quelquefois aussi n'affoiblit-il pas un peu des touches rigoureuses qu'il ne sauroit embellir ?

La version de M. de Lille , presque toujours égale à son modèle , quant à ce qui demande de la poésie et de la magnificence , laisse à cet égard peu de chose à désirer. Attentif à veiller quand Milton s'endort , il soutient l'attention par la noblesse de sa versification , il la ranime par d'heureux coups de pinceau ; il colore une narration prosaïque , adoucit ou déguise une invention dégoûtante , puérile ou bizarre. C'est ici qu'il faut

le remercier d'avoir été, comme le dit son éditeur, moins traducteur que poète.

Les libraires Giguet et Michaud ont imprimé cette traduction en 1805, dans plusieurs formats.

On pourra comparer la manière de M. de Lille avec celle de M. Hennet, dans la traduction du discours de Satan à Belzebuth, et du discours d'Eve à Adam, poétique anglaise, tome III, pages 35 et 37.

M. de Nivernois, dans ses *Mélanges*, a traduit en vers les morceaux les plus frappants du Paradis Perdu.

Le Paradis Reconquis, qu'on trouve à la suite de la traduction de Racine, est un autre poème de Milton, mis en français par le Père de Mareuil, jésuite, à Paris, 1732, in-12. Cet ouvrage est bien inférieur au Paradis Perdu. La fable de ce poème n'est pas plus épique que l'action, elle n'a ni fiction, ni nœud, ni incident, ni variété. Les quatre chants dont il est composé, ne sont qu'un récit simplement historique, une espèce de paraphrase de ce que l'évangile nous apprend sur les tentations de Jésus-Christ. Les faits, leurs circonstances, leur

arrangement, sont les mêmes dans l'histoire que dans le poème. De là cette monotonie de faits répandus depuis le commencement du poème jusqu'à la fin.

Quoiqu'il y ait plusieurs magnifiques descriptions, et des traits ingénieux et sublimes qui se font sentir, même dans la traduction, un pareil sujet pouvoit-il être la matière d'un poème? Faut-il s'étonner si l'original est regardé en Angleterre comme la traduction l'est en France. Dailleurs, il faut avouer que toutes ces fictions, aussi-bien que celles du Paradis Perdu, paroissent très-indécentes. L'imagination devoit respecter de pareils sujets, et n'y jamais toucher. C'est faire tort à d'augustes vérités, que de leur donner un air de fable.

SAMUEL BUTLER.

C'est le nom de l'auteur d'un poème anglais intitulé *Hudibras*, dont Voltaire fait l'éloge. « Le sujet, dit-il, est la guerre » civile et la secte des Puritains tournée en » ridicule; c'est Don Quichotte; c'est notre » satire Ménippée fondus ensemble. C'est » de tous les livres que j'ai jamais lus, » celui où j'ai trouvé le plus d'esprit; mais

» c'est aussi le plus intraduisible. 'Qui croi-
» roit qu'un livre qui saisit tous les ridicu-
» les du genre humain, et qui a autant de
» pensées que de mots, ne pût souffrir la
» traduction ? C'est que presque tout y fait
» allusion à des aventures particulières. Le
» plus grand ridicule tombe sur les théo-
» logiens que peu de gens du monde en-
» tendent. Il faudroit à tout moment un com-
» mentaire ; et la plaisanterie expliquée cesse
» d'être plaisanterie. »

Ce sont surtout les presbytériens et les indépendans que Butler se propose de rendre ridicules dans son ouvrage : c'est leur hypocrisie qu'il démasque, leur fanatisme qu'il met dans tout son jour, par des traits bouffons, mais qui portent coup, et qui font sortir la manière extravagante et cruelle de penser, de vivre et d'agir de ces enthousiastes, commis alors par le parlement, en qualité de juges de paix, pour opprimer les royalistes et tous ceux qui étoient attachés à l'ancien gouvernement de l'Eglise et de l'Etat. L'auteur les a peints dans la personne d'Hudibras, qui est le nom du héros de ce poème. Il en a fait un chevalier presbytérien, courant les provinces d'Angleterre, parlant

parlant et agissant en conséquence de ses principes. Il est entêté, redressant les prétendus torts qui s'offrent à ses yeux, établissant partout la réforme. Ce nouveau Don Quichotte a aussi son Sancho Pança. Ralph ou Ralpho (car on l'appeloit tantôt d'une façon, tantôt d'une autre) est l'écuyer d'Hudibras ; on en a fait exprès un indépendant, pour l'opposer à son maître ; et de même que le bon sens de Sancho contraste merveilleusement avec les folies de Don Quichotte, il n'y a rien aussi de plus plaisant et de plus malin, que les traits dont Ralph accable Hudibras dans leurs différentes disputes.

Il ne seroit pas étonnant que les Français ne trouvassent pas dans ce poème, tout l'esprit qui y est réellement, et qu'y admire Voltaire : 1^o. nous ne prenons pas un assez vif intérêt à ces guerres étrangères de religion ; 2^o. nous ne sommes point au fait de mille anecdotes qui fournissent des allusions à l'auteur ; 3^o. il y a de certaines beautés qui, la plupart, sont intraduisibles, de l'aveu même de son interprète ; surtout, ce que les Anglais appellent *humour*, et qui ne peut être bien goûté ni bien senti que par les nationaux ; 4^o. il y a dans cet ouvrage

beaucoup de ces défauts ordinaires aux productions anglaises; tels que des longueurs, des inutilités, de mauvaises plaisanteries, des descriptions outrées, gigantesques, des digressions ennuyeuses, des moralités pesantes, etc. Le plan n'est pas même bien nettement conçu; on perd souvent de vue le héros; on ne sait ce que deviennent ses amours, ses stratagèmes et ses fourberies pour réussir à épouser une veuve. Il y a trop peu d'action, trop peu d'événemens dans la marche de la fable, fréquemment arrêtée par de grands et éternels épisodes, où l'on amène des disputes savamment théologiques, puisqu'il s'agit toujours de points de religion, qui deviennent à la longue insupportables. Malgré ces vices, qui blessent un lecteur éclairé, il y a dans ce poème des morceaux de génie d'une force et d'une profondeur de sens admirables pour la satire.

On estime l'édition d'Hudibras, avec les notes de Zacharie Gray, Cambridge, 1744, 2 vol. in-8°.

Il parut à Londres, en 1793, une édition en 3 vol. in-4°, qui fut donnée par le docteur Nash.

TRA DUCTIONS.

M. TONNELAY.

La traduction en vers du poëme d'Hudibras, 1757, 3 vol. in-12, est souvent mal rimée; et n'est ni élégante, ni même française en quelques endroits. M. Tonnelay déclare dans sa préface, qu'il n'a cherché qu'à être fidèle et presque littéral. On ne peut lui refuser ce mérite; son travail sera très-utile aux lecteurs qui voudront prendre une idée de ce poëme célèbre, particulièrement à ceux qui apprennent l'anglais; la traduction, placée vis-à-vis de l'original, leur facilitera l'étude de cette langue.

A l'égard des notes, auxquelles le traducteur n'a aucune part, et qui ont été ajoutées à la fin de chaque volume par une autre main (par le savant M. Larcher), elles sont toutes judicieuses, remplies d'une érudition instructive et amusante, et d'un secours réel pour l'intelligence du poëme.

On prendra une idée plus juste de la manière d'écrire de Butler, dans la traduction du début du second chant d'Hudibras, insérée par M. Hennet dans le 3^e. vol. de sa Poétique anglaise, page 41.

GARTH.

Samuel Garth, docteur en médecine, se distingua autant par ses talens pour la poésie, que par son habileté dans sa profession. Il sut mériter la faveur de Guillaume III, par des louanges données avec esprit, et profita de son crédit pour l'avancement d'un projet charitable, dont il étoit un des premiers auteurs. C'étoit l'établissement d'une pharmacie publique, dans le Collège de Médecine de Londres, où les pauvres pussent avoir des consultations gratuites et des remèdes à meilleur compte. Les apothicaires, et même quelques médecins se récrièrent contre ce projet, et l'attaquèrent par toutes sortes de moyens odieux et méprisables. Le docteur Garth voulut les punir par le ridicule, dans un poème en six chants, que les Anglais mettent à côté du *Lutrin* de Boileau. Le succès en fut prodigieux ; et les éditions se suivirent avec rapidité.

La première édition du *Dispensary*, est de Londres, 1699, in-8°.

On estime l'édition de 1744, in-8°, ou celle d'Edimbourg, 1773, in-8°, qui renferme toutes les poésies de Garth.

P O P E.

Ce poète, le premier qui ait réuni, en Angleterre, la force du style à l'élégance des expressions, est aussi célèbre en France qu'en sa patrie. « On peut le traduire, dit » Voltaire, parce qu'il est extrêmement » clair, et que ses sujets, pour la plupart, » sont généraux et du ressort de toutes les » nations. » Il a été traduit en effet; et nous avons ses meilleurs ouvrages, dans le recueil qu'en a donné l'abbé de La Porte, avec les meilleures traductions françaises, à Paris, en 1779, 8 vol. in-8°.

Pope écrivit, contre ses ennemis, une satire anglaise, intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire, l'*Hébétiade* ou la *Sottisade*; il y passoit en revue les auteurs et même les libraires. Le héros de ce poème est un certain Tibbald; dans le premier chant, il est représenté pensif, appliqué à l'étude; puis, renonçant tout à coup à un métier trop stérile pour lui, il élève un autel de livres, et y met le feu. Il éteint l'incendie en y jetant par hasard le poème de *Thulé*, ouvrage sans doute très froid. L'auteur introduit, dans ce premier

chant, plusieurs écrivains qu'il préconise à titre d'hébétes.

Le second chant présente des jeux entre les imprimeurs et les libraires. Pope évoque le fantôme d'un poète, en l'honneur duquel ils font une course qui est décrite d'une façon très-burlesque. Les jeux finis, on propose une audience de deux auteurs d'ouvrages *in-folio*, dont il s'agit d'écouter la lecture, qui les endort tous.

Dans le troisième, on voit le héros endormi, la tête appuyée sur le sein de la déesse Stupidité. Quelques auteurs et quelques libraires stupides font encore les honneurs de ce chant.

Au quatrième et dernier livre, la Stupidité vient avec pompe détruire la Science. L'auteur dit comment elle fait taire les Muses, et qui sont ceux qui règnent à leur place. Le poème finit ainsi : « Aucune flamme publique » ou particulière n'ose briller ; il ne reste » ni divine inspiration, ni humaine étincelle. » Chaos ! voilà ton redoutable empire bien » rétabli. La lumière meurt avant ta parole » incréante. Ta main, grand Anarque, laisse » tomber le rideau ; et l'obscurité ensevelit » tout. » A la place de Tibbald, l'auteur,

dans une nouvelle édition , mit partout le nom de Cibber , poète de la cour. Il lui en vouloit pour quelques traits que Cibber avoit lancés contre lui.

Voici de quelle manière , dans un poème qui porte le même titre , M. Palissot a parlé de la Dunciade de Pope :

Pope , l'Anglais , fit une Dunciade ;
Ce bel ouvrage éternisa son nom.
En son pays , plus d'un cerveau malade ,
Plus d'un Philips , d'un Cibber , d'un Norton ,
Troupe stupide , et d'orgueil enivrée ,
Osoient juger un Driden , un Milton ;
Et du Parnasse , à ces fils d'Apollon ,
Insolemment ils dispuoient l'entrée.
Pope lui-même , en butte au noir poison
Qui distilloit de leur langue acérée ,
Les berna tous , et vengea la raison.

On est redevable de la conservation de ce poème , au docteur Swift. Il étoit ami de Pope. Ils firent un jour tous deux un examen rigoureux de leurs écrits , bien résolus de désavouer et de proscrire tout ce qu'ils ne jugeroient pas digne de leur nom. Pope trouva sous sa main la Dunciade , et la jeta au feu ; Swift l'en retira promptement ; il connoissoit déjà tout ce que l'auteur en avoit composé ; il lui fit promettre de l'achever : le poète lui tint parole.

« Troupeau d'hébetés , s'écrie un écrivain
» anglais , dont le pinceau de ce maître a si
» bien exprimé la sottise , c'est dans cet ou-
» vrage que vous êtes immortels. Vous serez
» connus aussi long-temps que l'on saura par-
» ler anglais dans le monde , comme on le
» parloit sous la grande reine Anne. L'illustre
» Pope a cru qu'il étoit de l'humanité de
» dire un mot ou deux de chacun de vous ,
» afin d'apprendre à la postérité ce que vous
» étiez , ce que vous écrivîtes , en quel temps
» vous vécûtes , quand vous cessâtes de vi-
» vre. S'il a employé quelquefois des cou-
» leurs un peu fortes , ç'a été pour vous met-
» tre une espèce d'écriteau en gros carac-
» tère , de crainte qu'on n'ignorât ce qui
» vous a attiré un châtiment si sévère. »

La Dunciade , autrement dit encore le Temple de la Stupidité ou de la Bêtise , parut en 1728. Le rétablissement de l'empire du mauvais goût en est , comme l'on voit , le sujet. La Déesse des Sots choisit un poète , dont elle sauve les ouvrages du feu , auquel il alloit les livrer , et le fait ensuite couronner. A son honneur se célèbrent les fêtes et les jeux , dont nous avons parlé çï-dessus. Le nouveau roi s'endort sur le giron de la déesse ; et pen-
dant

dant son sommeil, transporté dans les Champs Elysées, il voit le triomphe passé et les espérances futures dont il est le chef. La déesse veut que, dans les universités, la pédanterie triomphe de la science; que l'esprit et le cœur se corrompent dans des voyages mal entendus; que le faux goût règne dans des collections d'antiquailles et de vaines curiosités; et qu'enfin tous ses sujets, oubliant toute règle de conduite, ramènent à la fois la barbarie, la licence et l'irrégion.

En six mois de temps, il se fit cinq ou six éditions de ce poème. Quoique la plupart des auteurs et des ouvrages critiqués soient inconnus en France, on ne laisse pas d'être frappé d'un grand nombre de traits singuliers, de saillies plaisantes, et d'une sorte d'esprit qui n'a point de modèle.

Ce qui procura le plus de gloire à Pope, est son excellente traduction d'Homère, pour laquelle toute l'Angleterre souscrivit, et où l'on retrouve les richesses, la force, la majesté de la poésie grecque. Il s'est servi de toute la facilité que lui donnoit sa langue, de s'énoncer avec force et avec précision; et l'on ne trouve jamais dans son style, ni ce sublime affecté, ni ces tours d'expression, qu'on admire dans

les modernes. Il s'en tient aux expressions de l'original, autant que sa langue et la bienséance le peuvent permettre; et l'on peut dire que bien souvent, il corrige Homère sans l'altérer, et exprime avec politesse ce qui, dans son modèle, est taxé de grossièreté.

La préface de Pope et son Essai sur la vie d'Homère, ne lui firent guère moins d'honneur que la traduction même de ce poète, tant pour le fonds, que pour le style, que l'on juge néanmoins un peu trop poétique. Sa diction a tout le beau feu dont la prose est susceptible. On peut dire même, si une chose peut être défectueuse par un excès de beauté, que cette préface est trop belle. On en a fait plusieurs traductions en notre langue; la dernière et la plus estimée est celle de Kéating, originaire d'Irlande.

La Boucle de Cheveux enlevée est, parmi les Anglais, ce que le Vert-vert est parmi nous, si ce n'est que ce dernier est moins galant. On trouve dans ce petit poème de l'invention, du dessin, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images et des pensées; en un mot, ce qui constitue la vraie poésie. On y remarque un comique riant, fort éloigné du fade burlesque; des allusions

satiriques, sans être offensantes; des plaisanteries hardies, sans être trop libres; et des railleries délicates sur le beau sexe, peut-être plus capables de lui plaire, que toutes les fleurettes de nos madrigaux.

Pope entreprit cet ingénieux badinage pour réconcilier deux familles illustres d'Angleterre, qu'une boucle de cheveux, coupée indiscretement à une dame, avoit brouillées. L'auteur n'en donna d'abord que deux chants; mais la pièce fut reçue si favorablement, qu'il l'augmenta de trois autres, et y fit entrer les Sylphes et les Gnomes, empruntés du conte de Gabalis. Un sujet si stérile en apparence, devint, dans les mains de l'auteur, une matière abondante de poésie.

L'abbé des Fontaines a traduit ce poëme en prose. Despréaux, de l'académie d'Angers, et Marmontel, l'ont mis en vers. On trouve ces différentes versions dans l'édition des Œuvres de Pope, publiée à Amsterdam. Ni l'une ni l'autre ne rendent les beautés de l'original. Celle de l'académicien d'Angers paroît avoir été faite sur la traduction de l'abbé des Fontaines. Marmontel s'est quelquefois éloigné de l'auteur anglais, pour se prêter au goût de notre nation.

On a les œuvres complètes de Pope, dans l'édition de Londres, 1751, 20 vol. in-8°. Les Anglais recherchent l'édition de 1717, 15 vol. in-12.

G L O V E R.

Cet auteur est connu par un poème intitulé Léonidas. L'action de ce roi de Sparte, qui, à la tête de trois cents Lacédémoniens, disputa à Xerxès, roi des Perses, le passage des Thermopyles, fit l'admiration de son temps, et passe encore pour un des plus beaux monumens du tendre amour que l'on doit à sa patrie. A l'aide de quelques fictions, cette action héroïque a fourni le sujet de l'ouvrage de M. Glover. Ce n'est pas proprement un poème épique. Il n'y a ni prodiges, ni enchantemens, ni monstres, ni divinités, ni allégories; et l'on n'y aperçoit aucune de ces machines qui constituent l'essence de l'épopée. Glover, plus philosophe que poète, a préféré à ce merveilleux qui saisit l'imagination, les idées et les sentimens qui instruisent et qui touchent. Les caractères sont ordinairement assez variés. Celui de Léonidas est très-beau; mais en général, on trouve, dans ce poème, plus d'esprit que de goût. Il a été traduit en fran-

çais par J. Bertrand, en 1739, in-12 ; et cette version a eu moins de succès à Paris, que l'ouvrage original n'en avoit eu en Angleterre.

La première édition de Léonidas parut à Londres, en 1713, in-4°.

O S S I A N.

C'est encore un sujet de discussion en Angleterre, même après l'édition des fragmens des *Poésies Galliques* originales, donnée par la Société Ecossaise (*Higglan Society*), et les recherches qu'elle a publiées, de savoir si ces poésies, attribuées à Ossian par Macpherson, ne sont pas de Macpherson lui-même. L'opinion dominante néanmoins, est qu'il a bien trouvé en Ecosse quelques-uns de ces poèmes, mais qu'il les a traduits librement, et qu'il en a ajouté d'autres à sa traduction.

En France, les savans sont divisés sur le mérite du barde écossais. Ce genre de poésie, disent les uns, presque toujours amphigourique, gigantesque et faux, ne peut plaire à ceux qui aiment à se nourrir des belles littératures grecque, latine, italienne, française. Selon d'autres, les idées grandes et fortes que ces poésies renferment sur les premiers sentimens de la nature, doivent plaire à tous les hommes

dont l'âme est susceptible d'élévation et d'énergie; ce sont des chefs-d'œuvres inimitables. Notre intention n'est pas de prendre parti dans ce procès, encore moins de hasarder une décision : nous dirons seulement qu'Ossian~~■~~ passe pour être un barde ou druide écossais du troisième siècle; qu'après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu vieux et aveugle, comme Homère, il chanta les exploits des guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenoit ses vers par cœur, et les transmettoit ainsi à d'autres. Ces poésies ayant été conservées de cette manière pendant quatorze cents ans, Macpherson les recueillit, dit-on, dans un voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse, et dans les îles voisines, mais n'en fit imprimer que des fragmens, Edimbourg, 1760, in-8°.

Macpherson en donna une édition augmentée en 1773, à Londres, 2 vol. in-8°.

M. BAOUR LORMIAN.

M. Baour Lormian a donné une traduction en vers du barde écossais, 1804, in-18. On a

reconnu généralement que sa versification réunissoit la facilité à la correction. On pourroit y désirer un ton moins emphatique et moins solennel, dans quelques endroits.

M. ARBAUD DE JOUQUES.

M. Arbaud de Jouques a publié quelques Essais d'une traduction d'Ossian, en vers (Paris, Pougens, 1801, in-8°.). On y trouve de beaux morceaux, et des vers qui, par leur couleur sombre, et ce charme secret qui inspire la rêverie, rappellent quelquefois le caractère de son modèle. Mais en visant à la force et à la précision, le traducteur nuit quelquefois à l'harmonie et à l'effet.

LE TOURNEUR.

La traduction en prose de le Tourneur, est la seule littérale que nous ayons des poésies d'Ossian; mais quelque parfaite qu'elle soit, une traduction en prose ne peut rivaliser avec un grand poète. On a fait une nouvelle édition de cette traduction en 1802, 2 vol. in-8°.

M. LA BAUME.

M. la Baume a traduit, avec son exactitude ordinaire, les poésies d'Ossian, et de quelques autres bardes, en 1797, 3 vol. in-18.

POÈTES ÉPIQUES.

LES ALLEMANDS.

La poésie est aujourd'hui très-florissante en Allemagne ; elle y respire la simplicité, la noblesse, le naturel et la vérité. On a traduit depuis cinquante ans beaucoup de productions des Muses germaniques.

M. ZACHARIE.

Les *Métamorphoses*, poëme héroï-comique, est l'ouvrage de la jeunesse de M. Zacharie, et le coup d'essai d'un poëte distingué par ses compositions. C'est une satire ingénieuse en quatre chants, contre les petits-mâtres et les coquettes, dans le goût de la *Boucle de Cheveux enlevée* de Pope, dont le poëme allemand n'est qu'une copie, et copie très-inférieure à l'original. L'imitateur n'a ni les grâces, ni le goût, ni l'invention du poëte anglais. Il faudroit que les *Métamorphoses* eussent été mieux amenées, qu'elles produisissent des effets plus heureux. Il n'y a presque point d'action ; la plaisanterie en est lourde et sans sel. La plupart des poëtes Allemands s'obstinent à tout peindre, bien différens en cela des anciens.

La

La traduction française des *Métamorphoses*,
a paru en 1764.

Le poëme du *Phaëton renversé* est regardé, en Allemagne, comme une des plus agréables productions de M. Zacharie. Cet ingénieux auteur y a réuni les groupes bouffons de Callot et les effets séduisans du pinceau des Rubens et des Teniers. C'est à peu près le genre du Lutrín de Boileau et de la Boucle de Cheveux enlevée. Il faudroit néanmoins que les Allemands fussent bien prévenus en faveur de leurs écrivains, pour ne pas convenir de la très-grande infériorité du *Phaëton*, comparé à ces deux poëmes. On y remarque, à la vérité, de l'imagination, des plaisanteries piquantes, des morceaux pleins de poésie et même de noblesse; mais les images ne sont pas toujours choisies; mais il y en a de basses; et si Scarron est passé de mode parmi nous, je doute que le burlesque de certains endroits du poëme de Zacharie trouve plus de faveur dans l'esprit des personnes d'un goût délicat. Le fonds du poëme est une jeune fille, qui ayant fait à son père gouteux, un plat de champignons, qu'il a mangé avec appétit, celle-ci lui permet, quoiqu'avec peine, de mener elle seule son phaëton. Les chevaux prennent le mors

aux dents ; le char est renversé ; et la jeune personne est sauvée de la mort par son amant qui arrête les chevaux.

Le traducteur de ce poème , M. de la Grange , de Montpellier , a plutôt voulu en donner une imitation en vers qu'une traduction. Il en a coupé les descriptions , abrégé les détails , et a rendu , par ce moyen , la marche de l'ouvrage plus vive qu'elle n'étoit. Il n'a rien changé au plan ; et il en a conservé la plupart des fictions. Quant à son style , il est généralement assez commun , assez inégal. On trouve néanmoins , de temps en temps , des traits assez heureux et qui prouvent que le traducteur n'étoit pas dénué de talens.

Le petit poème en six chants, de Raton aux Enfers , par le même auteur , est un badinage ingénieux , où il y a de la gaieté et de l'imagination dans le plan et dans les détails. Il en a paru deux versions en 1774 , l'une en vers et l'autre en prose ; toutes deux sont de M. Mentelle : dans la première , le traducteur s'est donné une libre carrière ; dans la seconde , il a suivi littéralement l'original. Les fictions dont il est orné , décèlent de l'esprit , du talent , une imagination riante et féconde. Il y a quelques endroits qui peuvent plaire aux Al-

lemands, mais que l'interprète devoit adoucir en notre faveur. La versification du traducteur est, en général, naturelle, facile, élégante; et si l'on compare ses vers avec la prose, on voit qu'il y a ajouté une infinité de traits agréables.

Une demoiselle nommée Rosaure, a pour compagnie ordinaire, une suivante, un chat et un perroquet. Pendant que le chat, fatigué d'avoir couru toute la nuit, repose dans l'appartement de sa maîtresse, le perroquet aperçoit une furie dans les airs. Il s'écrie : « Ah ! » qu'elle est laide ! » La furie, pour se venger, suscite contre lui un chat, que l'oncle de la demoiselle tue d'un coup de bâton. L'animal descend aux enfers; mais ne pouvant être admis dans la barque de Caron, parce que son corps, jeté sur le fumier, étoit resté sans sépulture, il prend le parti de se mêler avec les revenans; il apparoît à sa maîtresse, lui adresse sa prière; et l'on fait enterrer le cadavre.

W I É L A N D.

Le poëme des Grâces est celle de ses productions que Wiéland affectionne le plus. En effet, il s'y est montré heureux disciple de Socrate et d'Horace, de Lucien et d'Hamilton; il a su

mettre dans les actions , dans les discours des personnages , le goût , le ton de l'antiquité , cette simplicité qu'on admire dans les productions qui nous restent des beaux siècles de la Grèce ; mais toutes les fois que le poète est lui-même en scène , lorsqu'il s'adresse à sa Danaë , l'élégance et la légèreté modernes reparoissent. Édition de Leipsic , 1770 , in-8°.

M. d'Ussieux avoit publié , en 1770 , une imitation de ce poème. Juncker en donna la même année une traduction ; ces deux morceaux sont bien au-dessous de l'original. La traduction qui a paru dans le tome onzième de la Bibliothèque des Romans , année 1804 , ne le fait pas mieux connoître.

Le poème d'Oberon est un des plus beaux ouvrages qui soit sorti de la plume du célèbre Wiéland , et méritoit d'être connu parmi nous. Dès 1784 , il en parut à Berlin une traduction française en rimes octaves , par M. de Boaton , ancien capitaine dans un régiment Suisse , au service du roi de Sardaigne. Ce traducteur a fait voir , par cette entreprise , qu'on pouvoit introduire avec succès , dans la poésie française , les stances de l'Arioste et de Berni. M. le comte de Borch a publié aussi une traduction en vers français du même poème ,

Leipsic, 1798, in-8°. M. Pernay nous en a donné une bonne traduction en prose, Paris, 1799, in-12. M. d'Holbac fils en fit paroître une autre, en 1800, in-8°, sous le voile de l'anonyme.

M. VOSS.

M. Voss a enrichi la poésie allemande, en 1795, d'une production intéressante, qu'il a appelée *Louise*, poème champêtre, en trois idylles. Le poète y chante en vers hexamètres, un événement extrêmement simple, et dont chaque famille peut offrir le tableau. Le mariage d'une jeune personne, une fête champêtre et une visite du futur qui le précèdent, et enfin la soirée de la noce. Il a su remplir ce cadre de tout ce qu'il y a de plus riant dans la nature agreste, de plus touchant dans l'intérieur d'un ménage, présidé par un vénérable vieillard, et de plus gracieux dans les circonstances d'un mariage heureux.

Qu'on nous permette ici quelques réflexions sur un nouveau genre de poésie qui a fait fortune en Allemagne. Le caractère de l'épopée est de raconter un événement intéressant, circonscrit dans de certaines limites, et enrichi du merveilleux de la fiction. Mais comment

trouver de nos jours le merveilleux ? Tous les poètes modernes en ont senti la difficulté. Nous ne voyons plus au milieu de nous, ces divinités qu'avoit créées l'imagination brillante des Grecs ; et les êtres abstraits que nous dévoile la religion, ne se prêtent point aux usages poétiques ou deviennent gigantesques, lorsqu'on veut les employer. Mais le même progrès des lumières qui nous ôte ces fictions poétiques, nous ramène dans notre intérieur, et donne plus d'intérêt aux événemens simples et journaliers, lorsqu'ils sont représentés sous un jour favorable et avec des couleurs vives et vraies. Les secousses politiques même contribuent peut-être à ramener les cœurs dans le sein du ménage ; et à faire mieux apprécier le bonheur domestique : il a paru en 1800, in-12, chez Maradan, une traduction du poème de M. Voss.

Cet auteur a établi sa réputation par sa traduction d'Homère, qui passe pour un chef-d'œuvre de fidélité ; par une traduction des Géorgiques de Virgile, qui a autant d'hexamètres allemands, que l'original en a de latins ; enfin, par une traduction des Métamorphoses d'Ovide, qui est digne d'être placée à côté des deux traductions précédentes.

G E S S N E R.

La Mort d'Abel, que Gessner, imprimeur de Zurich, a choisie pour en faire le sujet d'un poème épique, avoit déjà été traitée en notre langue, avec les mêmes personnages et presque dans la même forme. Thomas le Coq, poète Normand, prieur de la Sainte-Trinité de Falaise, fit imprimer à Paris, en 1580, une tragédie morale, intitulée : *l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn, à l'encontre de son frère Abel*, sans distinction d'actes ni de scènes, c'est-à-dire, un poème à peu près dans le goût de celui de Gessner, et dont les acteurs étoient Adam et Eve, Abel et Caïn, Calmana et Delbora, sœurs et femmes de Caïn et Abel, l'Ange et le Diable, le Remords, le Sang d'Abel, le Péché et la Mort. L'auteur Allemand n'a personnifié aucun de ces quatre êtres moraux ; et c'est presque l'unique différence que présente l'idée de ces deux poèmes.

Quant à l'exécution, Gessner a mis en récit ce qui est en action dans l'ancien drame. Ce sujet prête si peu à la fiction, et se trouve resserré dans un cercle d'événemens si étroit, que, pour remplir la mesure ordinaire d'un

poème épique, il a fallu recourir nécessairement à de fréquentes descriptions, à de longues conversations, et à d'autres détails accessoires, tels que des peintures du cœur et des tableaux de sentiment : c'est le talent propre de l'auteur moderne ; et l'on peut dire qu'il a suivi son génie.

On voit que Gessner est rempli de la lecture des livres sacrés et d'Homère ; il exprime partout le sentiment ; son pinceau est beaucoup plus gracieux que sublime ; il a mis peu d'invention dans son ouvrage ; c'est même un drame plutôt qu'un poème. Il faut l'avouer encore, le sujet principal est noyé dans des épisodes d'une longueur fatigante ; il ne comportoit qu'un chant. Quant à la fiction, l'auteur est bien au-dessous de Milton ; mais il marche à ses côtés pour la noble simplicité, le touchant, la belle nature, partie si négligée aujourd'hui, si étouffée sous les vains ornemens de l'art. Rien de plus pathétique, que la situation d'Adam avec Caïn, dans le premier chant ; il porte le sentiment jusqu'aux larmes ; les remords de Caïn jettent de l'intérêt sur son caractère odieux. Que de grâces ! que de charmes poétiques dans ce morceau, où les anges qui peuplent la terre ;
qui

qui remplissent l'espace, se montrent aux yeux dessillés d'Adam et d'Eve !

Ce poème ne respire que la vertu, les bonnes mœurs et la vraie philosophie. Mais en le jugeant à la rigueur, on trouvera que l'auteur s'étend trop, se répète beaucoup, invente peu et n'intéresse guère. Ce n'est pas qu'il n'y fasse couler des ruisseaux de larmes. Excepté le féroce Caïn, qui n'en répand qu'une seule fois, les autres acteurs en ont les yeux toujours mouillés ; ils ne disent pas un mot qu'ils ne versent des pleurs de tristesse ou de joie. Il n'y a pas deux pages de suite dans cette composition, qui ne soient arrosées de quelques larmes, auxquelles le lecteur mêle rarement les siennes. Mais l'on voit dans ce tableau de la nature naissante, tous les ornemens de la plus brillante poésie. Le parfum des fleurs, l'émail des prairies, le murmure des eaux, le souffle des zéphyrs, l'éclat des astres, le chant des oiseaux, les fruits de la terre, les charmes de l'hymen, les douceurs de l'amitié, la tendresse paternelle, l'amour filial, voilà les images riantes et gracieuses qui font de ce poème une galerie de peintures, plutôt qu'un édifice auguste et majestueux.

TRADUCTIONS.

HUBER.

Le traducteur paroît s'être pénétré de son original ; il en a rendu toutes les beautés. Peut-être qu'on lui reprocheroit de manquer quelquefois à la délicatesse de notre langue, au choix de l'expression , défauts qui ne doivent pas faire oublier que sa traduction est pleine de l'esprit de son auteur. .

Le succès qu'eut parmi nous la traduction de la Mort d'Abel , engagea Huber à nous faire aussi connoître deux autres poèmes de Gessner , *Daphnis* et le *Premier Navigateur* , réunis en un volume in-12 , et imprimés en 1764. Dans l'un, on chante les amours de Daphnis et de Philis ; dans l'autre , on raconte comment l'Amour a suggéré à un amant , l'art de construire une nacelle , pour aller joindre celle qu'il aime.

On reconnoît toujours dans ces deux poèmes , cette heureuse simplicité , cette belle nature et ce caractère de l'antiquité , qui semblent être la manière distinctive de Gessner. L'innocence , la candeur , la vertu , les beaux jours de l'âge d'or , respirent dans toutes ses

poésies. C'est partout une richesse d'images , qui est animée de toute la flamme du sentiment. Depuis les Grecs , nous n'avons rien de plus naturel. Il faut cependant convenir que ces deux poèmes sont bien au-dessous de celui d'Abel ; on y trouve peu d'invention , et une prodigalité d'images monotones , qui font disparaître le fonds, et qui se nuisent à elles-mêmes par leur multiplicité. Autre défaut ; Gessner ne s'est pas aperçu que quelquefois , à force de vouloir rendre la nature dans l'exacte vérité , il a crayonné des portraits qu'il eût pu supprimer , sans faire tort à la chaleur de ses poèmes. On lit dans *Daphnis* : « Philis passoit doucement la main sur son » menton uni ; ils s'embrassèrent beaucoup. » A chaque ligne ce sont des baisers donnés et rendus avec une vivacité qui peut-être paraîtra indécente. Il faut avouer que des âmes ingénues seroient moins effrayées de cette nudité de nature , si l'on peut parler ainsi ; mais Gessner devoit considérer qu'il écrivoit dans un siècle qui n'étoit pas le siècle de l'ignorante simplicité. Il n'y a que la pure innocence qui ne rougisse pas des vrais mouvemens de la nature.

Parmi la multitude d'éditions qui existent

des œuvres de Gessner , traduites en français , l'homme de goût peut se contenter des deux suivantes ; savoir : la belle édition de Barrois l'ainé , enrichie de figures de M. le Barbier , Paris , 1786 , 3 vol. in-4°. , et celle de Renouard , 1799 , 4 vol. in-8°. , avec figures d'après Moreau le jeune.

K L O P S T O C K .

Klopstock , l'Homère et le Pindare de l'Allemagne , a concouru puissamment à faire fleurir la littérature allemande. Ce n'est qu'au moment que la *Messiede* parut , que la *Mort d'Abel* de Gessner , le *Printemps* de Kleist , les *Odes* de Ramler et les *Chansons* de Gleim virent le jour. Les Allemands comparent la *Messiede* au *Paradis Perdu* , et la jugent préférable à plusieurs égards. Ce poème leur a fait connoître l'énergie , la richesse et l'harmonie dont leur langue étoit susceptible. M. Voss n'auroit peut-être pas employé , dans sa belle traduction d'Homère , le vers hexamètre , si Klopstock n'avoit montré quel avantage on peut en tirer. La *Messiede* de cet auteur , poème en vingt chants , où l'on remarque de grands sentimens , et des portraits tracés d'un

pinceau mâle et vigoureux, a pour sujet la Passion de Jésus-Christ. Les six premiers chants parurent en 1751, et les six derniers, en 1773.

On en a publié en 1800, à Goeschen, une magnifique édition sur papier vélin, en 4 vol. in-4^o, enrichis de belles gravures. Deux volumes, publiés précédemment, contiennent les odes du même auteur.

TRADUCTEURS.

JUNKER, D'ANTHELMY, ET UN ANONIME.

Ces trois auteurs ont publié, en 1769, 2 vol. in-12, la traduction des dix premiers chants du poème de Klopstock; elle est écrite avec élégance, et se fait lire avec plaisir.

M. PETITPIERRE.

M. Petitpierre, pasteur à Neufchatel, a fait une traduction complète du *Messie*; elle a paru en 1795, 4 vol. in-12: le style en est très-négligé.

MADAME DE KOURZROCH.

Madame de Kourzroch, pleine de vénération pour Klopstock, a fait paroître, en 1800,

une nouvelle traduction complète du Messie : heureuse si elle eût eu autant de facilité pour écrire en français, que d'enthousiasme pour l'original allemand !

La Bataille d'Herman, Bardit de Klopstock, ne ressemble à aucune de nos pièces modernes, et se rapproche davantage des tragédies grecques, où l'action n'est interrompue que par les chœurs. Le célèbre Gluck en faisoit grand cas et a tâché d'y adapter sa musique forte, et pleine d'expression ; il est mort sans avoir pu l'achever.

Le traducteur de ce poème, M. Cramer, ami et disciple de Klopstock, a fait précéder sa traduction (Paris, 1799, in-8°.) d'un discours préliminaire rempli d'érudition.

G O E T H E.

Herman et Dorothee, poème en vers hexamètres, a fait la plus grande sensation en Allemagne parmi toutes les classes de lecteurs. Il a pour sujet l'histoire d'une jeune fille qui, forcée de s'expatrier par les circonstances de la guerre, est remarquée dans sa route par le fils d'un aubergiste allemand, qui finit par l'épouser. Le poème est divisé en neuf chants, dont chacun est désigné par le nom d'une des

neuf Muses. Le grand art du poète a été d'avoir su tellement ménager l'intérêt, qu'il va toujours en croissant et prépare de la surprise au lecteur. Comme Homère, il commence par nous familiariser avec ses personnages, par le tableau de leurs mœurs et de leurs usages. Le style simple du poète, joint à la peinture des passions, rapproche cet ouvrage de ceux des anciens poètes classiques.

Ce poème parut à Berlin, chez Vieweg, sous la forme d'un Almanach pour 1798.

TRADUCTEUR.

M. BITAUBÉ.

La traduction d'*Herman et Dorothée* ne pouvoit tomber en de meilleures mains que dans celles de l'auteur de *Joseph*, des *Bataves* et de la traduction d'*Homère*. M. Bitaubé, à force d'étudier son auteur et de l'approfondir, a su tellement se l'approprier, qu'on ne s'aperçoit pas du travail pénible du traducteur, et qu'on croit lire l'original. Cette traduction a paru en 1801, in-18.

POÈTES ÉPIQUES.

LES CHINOIS.

KIEN - LONG.

On nous parle tant de ce peuple, qu'il ne sera pas inutile d'indiquer les livres qui peuvent donner une idée de sa poésie. Nous nous arrêterons principalement à l'éloge de la ville de Moukden et de ses environs, poème composé par Kien-long, empereur de la Chine et de la Tartarie, mort vers la fin du dernier siècle ; il est accompagné de notes curieuses sur la géographie, sur l'histoire naturelle de la Tartarie orientale, et sur les anciens usages des Chinois. On y a joint une pièce de vers sur le thé, composée par le même empereur ; le tout a été traduit en français par le Père Amiot, missionnaire à Pékin, et publié par M. de Guignes, Paris, in-8°, 1770. Ce livre est infiniment curieux par toutes les notions historiques, géographiques, physiques et littéraires sur la Chine et la Tartarie, ainsi que par la singularité du sujet, de la matière et de l'auteur.

A la tête de ce poème est une préface, où l'on dit que la poésie, lorsqu'il s'agit de l'éloge d'un

d'un lieu, exalte principalement les choses que ce lieu produit ou renferme; en conséquence, l'auguste poète s'étend assez au long sur l'histoire naturelle de Moukden; il chante l'étonnante variété des quadrupèdes, des volatiles, des poissons, des arbres, des plantes et des simples de toute espèce, qui se trouvent dans le district ou la dépendance de cette ville.

Quoi de plus noble et de plus pittoresque que ce début, où l'empereur décrit le moment de son départ? « Le jour fixé, on déploya le
 » grand étendard; on équipa mes coursiers,
 » dont la marche fière et légère ne le cède
 » point à la vitesse de l'oiseau qui vole. On les
 » attela à celui de mes chars, dont les bril-
 » lantes peintures représentent au dehors des
 » nuages, des phénix, des dragons, et dont
 » les étoffes qui l'embellissent en dedans, ne
 » servent pas moins à la commodité qu'à la
 » magnificence. Revêtu moi-même de ces ha-
 » bits qui inspirent, à ceux qui les voient, un
 » profond respect pour celui qui les porte, je
 » montai dans ce char; à l'instant tous les pe-
 » tits drapeaux, auxquels les différentes cou-
 » leurs dont ils sont ornés, donnoient un éclat
 » merveilleux, flottèrent au gré des vents;
 » et firent entendre des sons qu'on auroit pris

» pour le gazouillement des oiseaux. Je par-
» tis, je dirigeai ma route vers ces lieux véné-
» rables que les esprits protègent, que cou-
» vrent les plus brillans nuages, que les étoi-
» les inondent de leurs influences, que le ciel
» et la terre embellissent à l'envi, et com-
» blent de leurs dons les plus précieux; enfin,
» j'arrivai dans le séjour de mes respectables
» ancêtres. »

En général, ce poëme, dont ce n'est ici que le début, offre de l'harmonie, de l'élévation, des images, un tour heureux d'expressions, et une vigueur de pensées qui caractérise le génie, et le génie sur le trône. On demandera comment un empereur de la Chine, gouvernant par lui-même le plus vaste empire de l'univers, a pu composer, dans ses momens de loisir, et par manière de délassement, un ouvrage qui demande des connoissances plus qu'ordinaires? Je réponds que ceux qui ont ramassé pour lui les matériaux qu'il vouloit employer, qui les ont rédigés, rangés et digérés, qui ont tenu la plume sous sa dictée, qui ont revu, corrigé et ajouté, ont tous été des savans et des littérateurs du premier ordre. Au désir de plaire à un maître absolu, qui pouvoit les punir ou les récompenser à son gré,

chacun d'eux joignoit l'intérêt personnel de lui procurer une gloire, dont l'éclat devoit rejaillir sur eux, jusque dans les siècles à venir : car qui ne sait, dans l'empire, que les docteurs qui approchent le plus près de la personne de sa majesté, ne sont placés là que pour faire en sorte qu'il ne tombe rien de son pinceau qui ne soit excellent ?

§ II. POÈTES DRAMATIQUES.

LES ITALIENS.

LE TRISSIN.

C'est sous Léon X que la tragédie reprit naissance en Italie. La *Sophonisbe* du célèbre prélat Trissino, nonce du pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue, après tant de siècles de barbarie, comme la *Calandra* du cardinal Bibiena avoit auparavant été la première comédie dans l'Italie moderne. Elle parut en 1524, in-4°.

Le Trissin choisit un sujet connu, parce qu'il ne voulut point qu'il fût étranger aux spectateurs; il donna la préférence à l'histoire de Sophonisbe, et à ce qu'il y a de plus intéressant dans cette histoire, aux malheurs de cette reine, qui meurt par le poison que

Masinissa lui envoie. Cette tragédie a été traduite deux fois en français, mais il y a deux siècles ; et ces versions n'étant plus supportables , il est inutile d'en nommer les auteurs. Mairet en a donné une imitation , qui a été jouée long-temps sur notre théâtre.

LE TASSE.

Après la Jérusalem Délivrée , il n'y a aucun ouvrage du Tasse qui soit plus célèbre que son *Aminte* , qu'il fit pour plaire au duc de Ferrare , son protecteur. Cette pièce , qu'il appelle *Fable Bocagère* , fut représentée avec beaucoup d'applaudissemens devant ce prince. Il a su conserver, dans cet ouvrage , la naïveté de l'églogue , en y joignant la richesse sagement distribuée , dont est susceptible une action compliquée , qui différencie la pastorale d'avec l'églogue. Il a su soutenir l'intérêt de sa pièce , en ménageant dans son sujet même , des situations touchantes , sans faire intervenir une double action. Enfin , on remarque dans presque toute cette pastorale , une sagesse d'expression qui n'a pas toujours trouvé dans les poètes Italiens de scrupuleux imitateurs. On lui reproche cependant un peu de sécheresse , et ce nom-

bre infini de récits consécutifs, qui, ne donnant rien à la représentation, laissent sans occupation un des principaux sens, par l'organe duquel les hommes sont le plus facilement touchés, celui de la vue.

TRADUCTEURS.

PECQUET, L'ESCALOPIER,
ET M. CHOISEUL-MEUSE.

Cette pastorale a eu plusieurs traducteurs: on a distingué parmi eux, Pecquet et l'Escalopier; l'un donna sa version en 1734, et l'autre en 1735. Il y a plus de fidélité et de précision dans celle-ci, et plus de vivacité, d'énergie et de délicatesse dans le style de Pecquet.

M. Choiseul-Meuse a publié, en 1784, une nouvelle traduction de l'*Aminte*; elle n'a pas fait oublier les précédentes.

Le Tasse a aussi donné une tragédie intitulée *Thorismond*. Nous nous contenterons de citer ici diverses pièces aussi peu connues en France, faites par plusieurs auteurs, telles que l'*Orbèque* de Giraldi, la *Canacé* de Spéroni, l'*Horace* d'Arétin, la *Didon* et la *Mariamne* de Dolce, la *Sémiramis* de Mans-

frede, la *Tullie* de Martelli, l'*Alcipe* de Céba, le *Gismonde* de Razzi, la *Méropé* et le *Tancrede* de Torelli, le *Mithridate* de Cortellini, les *Troyennes* de Bragazzi, l'*As-tianax* de Gratarolo, l'*Hidalbe* de Vénier, l'*Elise* de Closio, la *Cléopâtre* et le *Crésus* du cardinal Delphino, le *Soliman* de Bonarelli, l'*Aristodème* de Dottori, la *Jocaste* et l'*Ezzelin* de Baruffaldi, la *Polixène* et le *Crispe* d'Annibal Marchesi, l'*Iphigénie en Tauride* de Pierre Martinelli, l'*Alceste* et le *Cicéron* du même, le *Témisto* de Salio, l'*Achille* de Montanari, le *Conradin* de Caracci, la *Didon* de Zanotti, l'*Ulysse* de Lazzarini, le *Brutus* et le *César* de Conti, etc. Toutes ces pièces sont des tragédies. Les auteurs qui ont travaillé dans le genre comique, sont Bibiena, l'Arioste, Firenzuela, Salviati, Doménichi, Lorenzino de Médici, Ambra, Machiavel, Lasca, les deux Secchi, Annibal Caro, Bentivoglio, Dolce, Porta, Lanci, etc.

G U A R I N I.

L'Aminte du Tasse inspira aux poètes Italiens le goût de la pastorale. Jean-Baptiste Guarini, gentilhomme Ferrarois, donna ;

peu de temps après lui, son Pastor Fido, ou son Berger Fidèle : cette pastorale est son chef-d'œuvre. On y voit un auteur abondant dans ses expressions, presque toujours juste dans ses comparaisons, riche dans ses images, intéressant dans la conduite de sa pièce ; on y trouve même plusieurs morceaux plus brillans et plus frappans, qu'on n'en rencontre communément dans l'Aminte. Cette pièce plut beaucoup dans les représentations. Guarini avoit su disposer le théâtre de façon que, sans aucun changement de décoration, on voyoit le temple au-dessus de la montagne, la grotte au pied, et le vallon où se passent toutes les scènes. Mais la lecture laissa apercevoir des défauts qui échappent presque toujours à la représentation : telles sont une infinité de comparaisons longues, et par conséquent languissantes, des scènes dont l'excessive prolixité fatigue ; beaucoup de jeux de mots réprouvés dans notre langue ; d'ailleurs, la longueur de cette pièce passe presque la vraisemblance. Quoique la scène soit en Arcadie, l'auteur fait ses personnages trop savans et trop instruits des grands systèmes de l'ancienne philosophie. Il a trop subtilisé le raisonnement sur

des choses qui , au fond , pouvoient être censées à la portée de simples bergers.

La première scène du second acte , où est décrite , avec toutes les grâces de la poésie , la *Battaglia de Baci* , la Dispute des Baisers ; la cinquième du même acte , le chef-d'œuvre du sentiment ; la scène troisième du troisième acte , où respire la félicité pastorale ; la fameuse scène qui commence : *O Mirtillo , Mirtillo* ; la description de la chasse dans la sixième du même acte ; la cinquième scène du quatrième acte , embrasée des feux de la passion ; les dernières paroles de Mirtille prêt à mourir ; toute la scène quatrième du cinquième et dernier acte , remplie du plus grand pathétique ; tous les chœurs , qu'on ne sauroit trop relire , et qui représentent , sous les traits les plus touchans , les plaisirs et les peines des bergers : tous ces morceaux sont d'une beauté inimitable , et suffisent seuls pour faire asseoir Guarini parmi les meilleurs poètes. Le Tasse , il est vrai , lui a servi de modèle ; il disoit même que l'auteur du *Pastor Fido* étoit un voleur qui lui avoit enlevé son bien ; accusation trop forte et trop injuste. Si Guarini a puisé des beautés dans l'*Aminie* du Tasse , il en a qui lui appartiennent ;

nent ; et jamais il n'y eut de copie aussi heureuse d'un original estimé.

On estime l'édition de Venise , 1602 , in-4° ; l'édition d'Elzevir , 1678 , in-16 ; et l'édition de Paris , Didot , 1782 , in-8°.

TRANSLATIONS.

TORCHE ET PECQUET.

Cette pastorale a été traduite en vers par l'abbé Torche , et en prose par Pecquet. La traduction du premier parut en 1667 , à Paris , in-12 ; et celle du second vit le jour dans la même ville , en 1733 , 2 vol. in-12. Cette dernière version , sans être parfaite , l'emporte de beaucoup sur l'autre , pour l'exactitude , la fidélité , et pour les agrémens du style. On ne voit dans celle de l'abbé Torche aucune des grâces qui sont répandues partout dans l'italien. Ces fleurs , qui en sont un des plus beaux ornemens , y trouvent le même dépérissement , qu'essuie le plus délicieux parterre aux approches de l'hiver. La traduction de Pecquet a été réimprimée en 1759.

Nous ayons déjà plusieurs autres traductions en prose de cette même pastorale ; les littérateurs en connoissent six ou sept : dans

celle d'un anonime , publiée au commencement du dix-septième siècle , on a mis des chœurs, et quelques endroits en vers. Antoine de Giraud , gentilhomme Lyonnais , en donna une autre en 1623. Celle d'un M. de Merandé est oubliée. En 1724 , on joua sur le Théâtre Français une pastorale héroïque en trois actes, sous le titre même de *Pastor Fido*. Cette pièce , que l'abbé Pellegrin avoit imitée de Guarini , eut un succès médiocre ; on y applaudit cependant beaucoup à la célèbre pensée de l'auteur Italien , rendue dans ce seul vers :

Dieux, changez la nature, ou révoquez la loi.

B O N A R E L L I.

La Philis de Scire du comte Bonarelli, est la troisième pastorale que les Italiens mettent au nombre de leurs chefsd'œuvres en ce genre. Si elle cède le premier rang à l'Aminte, et le second au Pastor Fido, elle occupe le troisième, et personne ne le lui refuse ; elle n'est pas aussi délicate ni aussi spirituelle que les deux autres ; mais elle les égale dans l'invention ; et comme elle est plus selon les règles , elle les passe dans la conduite. La reconnaissance y est bien amenée ; le chan-

gement d'état produit l'effet convenable à la comédie, qui est de rendre tous les personnages contens. L'unité de lieu n'y est pas exactement observée ; mais l'action est une, et sa durée ne s'étend que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

L'édition d'Amsterdam, Elzevir, parut en 1678, in-24.

Il y a une édition de Glasou, qui est de 1772, in-12.

TRADUCTIONS.

DU BOIS DE SAINT GELAIS ET L'ABBÉ TORCHE.

Parmi les traductions de cette pastorale, celle qu'on préfère est la version que du Bois de Saint Gelais donna en trois vol. in-12, à Bruxelles, en 1707. « Comparée avec l'italien, elle m'a paru, dit l'abbé Goujet, exacte » à rendre les pensées de l'auteur, et même » son goût, son génie, ses expressions, autant qu'une traduction française peut rendre un poème italien. Le traducteur avoue » cependant, qu'il a fait quelques changements ; et j'aurois de la peine à l'en blâmer. » Assez circonspect pour ne point s'éblouir » par les fausses beautés répandues en quel-

» ques endroits de la Philis de Scire , il s'est
» cru en droit de mettre des correctifs aux
» pensées qui lui ont paru trop forcées. Dans
» d'autres , il a employé des termes d'une si-
» gnification différente , mais susceptibles du
» même sens. »

L'abbé Torche avoit traduit avant lui , en vers , la Philis de Bonarelli ; mais sa version , imprimée à Paris , en 1669 , in-12 , est bien foible et bien languissante.

APOSTOLO ZENO.

L'Italie a manqué long-temps de bonne poésie lyrique. Lorsqu'Apostolo Zeno parut , il enleva tous les suffrages. De ses différens poèmes , les uns sont dans le genre de la tragédie , les autres dans celui de la comédie , et plusieurs dans le genre pastoral. On en a fait imprimer un recueil à Venise , en 1744 , 10 vol. in-8°. , qui en contient soixante-trois ; le premier est de l'année 1695 , et le dernier de l'année 1737. On est étonné de trouver plusieurs endroits de nos bonnes tragédies dans la plupart de celles d'Apostolo Zeno. Non content d'en avoir dérobé les situations les plus frappantes , il en a copié mot à mot , et traduit littéralement des scènes entières , sans

autre changement que celui des noms propres, sans autre différence que celle de la langue. Mais quoiqu'imitateur, et même copiste, l'auteur Italien fait paroître beaucoup de talent dans quelques-unes de ses tragédies. Les caractères y sont, en général, bien soutenus, les scènes naturellement dialoguées, et les situations pleines d'intérêt.

Toutes les critiques justes qu'on peut faire d'Apostolo Zeno, n'aveugleront pas les connoisseurs sur ses beautés. Cet auteur a du feu, du génie, du sublime, et même du grand tragique : on peut le comparer à Métastasio, comme nous comparons Corneille à Racine, avec cette différence, que les deux poètes Français sont fort supérieurs aux deux Italiens. Zeno subit même à peu près le sort du grand Corneille ; sa réputation fut balancée par celle de l'abbé Métastasio. Ce dernier a plus de grâce, plus de douceur, plus d'harmonie, plus du mode des Latins, que son prédécesseur ; mais Apostolo Zeno a plus d'invention, plus de fécondité, plus de vérité dans les sujets, que Métastasio. On voit, dans le premier, une intelligence de l'art dramatique, une force de dialogue, une vigueur de pinceau, que le second ne possède pas au même degré.

Je parle d'après les Italiens eux-mêmes ; les jugemens d'une nation éclairée sur ses écrivains , et sur leur mérite , sont , pour l'ordinaire , les plus équitables.

Cependant , pour ne pas être choqué des défauts de Zeno , il faut toute l'indulgence que nous sommes convenus d'accorder aux tragédies lyriques ; ce genre comporte des libertés , des licences , des absurdités même , qu'il ne seroit pas possible de passer dans des tragédies proprement dites. Les ouvrages de cet auteur sont , en général , un amas confus d'intrigues entassées ; il ne fait qu'un seul drame de trois ou quatre autres déjà connus ; ce sont , par conséquent , des pièces du second ordre ; de beaux membres et point de corps : telle est sa manière et celle de beaucoup d'auteurs Italiens et Français. Ce n'est pas ainsi que les Grecs ont composé , et depuis ces maîtres de l'art , Corneille et Racine. Cette multiplicité d'événemens , d'épisodes , d'aventures , est la ressource des esprits médiocres.

TRA D U C T I O N.

BOUCHAUD.

Sa traduction , qui n'étoit qu'un essai pour pressentir le goût du public , ne contient que

huit drames, et ne forme que deux volumes, imprimés en 1758. Bouchaud ne s'est pas attaché à choisir précisément les meilleures pièces, mais celles qu'il regarde comme les plus propres à faire connoître le génie du poète. C'est dans cette vue qu'il a terminé chaque volume par un de ces drames sacrés, que les Italiens appellent *Oratorio*. Dans les endroits imités de Corneille, de Racine, et de la Motte, il a préféré de se servir des expressions de ces trois poètes, mais sans jamais perdre de vue l'ordre, la propriété et le choix des termes, le genre et le goût des deux langues.

MÉTASTASIO.

Bientôt le célèbre Métastasio balança la réputation d'Apostolo Zeno, et l'obscurcit. Ce poète, élève du fameux Gravina, a su joindre à la justesse d'esprit et à l'érudition de son maître, un génie délicat, et une douceur de caractère que celui-ci n'avoit pas. Son style est pur, élégant, et quelquefois touchant et sublime; le fond de ses pièces est noble, intéressant et théâtral. Personne n'ignore les étonnans succès qu'il a eus à la cour de Vienne.

L'élégance et l'harmonie de ses vers sem-

blent laisser peu de chose à faire au musicien; il a soumis l'opéra à des règles; il l'a dépouillé des machines et du merveilleux qui étonnent les yeux, et ne disent rien au cœur. Tous ses tableaux sont puisés dans la nature; les situations intéressantes de ses acteurs attachent, et souvent arrachent des larmes. Ce sont des actions célèbres, des caractères grands et soutenus, des intrigues bien liées, sagement conduites, heureusement dénouées; en un mot, rien n'est plus propre à donner une idée des opéras de cet illustre poète, que nos belles tragédies. C'est ce qui fait qu'indépendamment des grâces que la musique prête à ses drames lyriques, on les lit avec plaisir, au lieu que les paroles des nôtres, à l'exception d'un très-petit nombre, ne sont pas supportables à la lecture.

On ne doit cependant pas s'attendre de voir dans ses pièces cette régularité si exacte, ni cette simplicité si féconde, qui fait le mérite particulier des tragédies françaises. On s'aperçoit bien qu'il a voulu se conformer à ces beaux modèles : il découvre dans son sujet ce qu'il renferme de plus intéressant; il s'exprime toujours par des traits hardis; mais un incident auquel on ne s'attendait pas,

pas, un écart, quoiqu'heureux, le trahit, et fait reconnoître sa patrie. Je crois qu'il seroit impossible de faire une bonne tragédie en musique, en observant les trois unités. C'est pourquoi il est permis aux poètes lyriques de briser ces chaînes; on exige seulement qu'ils s'attachent à l'unité d'intérêt; et Métastasio ne la perd jamais de vue.

Une dernière preuve en faveur de ses opéras, c'est que les comédiens d'Italie les jouent et les déclament comme des tragédies proprement dites; ils en retranchent l'ariette, qui est uniquement consacrée au chant. Les pièces privées de cet ornement et de celui qu'elles reçoivent de la musique, attirent une aussi grande foule de spectateurs, et n'en sont pas moins applaudies. Il dépend de nos poètes lyriques de mériter de pareils honneurs, ils n'ont qu'à cultiver, à l'exemple de Métastasio, le champ fertile de l'histoire; ils en recueilleront des sujets grands, nobles, des situations vraiment tragiques; ils y puiseront l'idée d'un nouveau genre, qu'avec un peu d'art et de génie, ils nous feront aisément adopter.

On ne peut disconvenir que Métastasio ne soit naturel, simple, aisé dans le dialo-

gue : mérite rare parmi les écrivains dramatiques ; qu'il entend supérieurement les finesses et les ressources de son art ; qu'il a prêté à sa langue de nouvelles grâces et une élégance inimitable ; qu'il répand dans ses plus foibles ouvrages l'intérêt et la chaleur du sentiment. En même temps on lui refuse la première partie du poète, l'invention ; il n'a pas le sublime d'Apostolo Zeno , et a beaucoup emprunté de nos auteurs Français , et sans doute des écrivains des autres nations et de la sienne. Il sera donc mis , par la postérité , à la tête des plus beaux esprits de l'Italie , mais exclus du rang des génies. Cette décision est l'arrêt de tous les connoisseurs et de tous les pays. Il est vrai qu'on peut occuper une place éminente sur le Parnasse , sans être assis à coté des Dante , des Arioste , des Tasse , et cette place est unanimement accordée à l'abbé Métastasio.

On a donné en 1755 une belle édition faite à Paris , des poésies italiennes de Métastasio , en neuf volumes , grand in-8°. , chacun d'environ quatre cent soixante pages. Tout ce qu'on peut désirer , par rapport à l'art typographique , se trouve ici rassem-

blé ; caractères neufs et fondus exprès, beau papier, ornemens finis et placés avec goût, texte correct, collection complète des œuvres de l'auteur. C'est le témoignage que M. l'abbé Métastasio rend lui-même à l'éditeur, M. de Calsabigi, de l'académie de Cortone, dans une lettre imprimée à la tête du premier volume. L'édition est dédiée à madame la marquise de Pompadour ; l'épître dédicatoire est en vers italiens, composés par l'éditeur lui-même ; ils sont élégans et faciles. Cette épître est embellie d'une vignette très-ingénieuse de M. Cochin, dont le crayon et le burin sont si recherchés, quand on est curieux de donner au public ce qu'ils peuvent produire de plus parfait.

Cette édition cependant a été effacée par celle que l'on doit aux soins de l'abbé Pezzana, Paris, veuve Hérissant, 1780 et années suivantes, 12 vol. in-4°. ou in-8°. , avec fig.

TRA D U C T I O N S.

R I C H E L E T.

On a publié en douze volumes, d'un petit format, depuis l'année 1750 jusqu'en 1761, une traduction des œuvres de Métas-

tasio, par Richelet. Elle contient la plus grande partie du théâtre du poète Italien, la seule que l'interprète ait embrassée; il n'a traduit ni les oratorio, ni les sonnets, ni les épithalames, ni les chansons, etc.; mais grâces à ses soins, ceux qui n'entendent pas l'italien, peuvent lire ce que Métastasio a composé de plus parfait, et prononcer eux-mêmes sur son mérite poétique. Ces douze volumes nous présentent trente-six pièces, tant tragédies, opéras, que petits drames en musique.

On ne peut donner assez d'éloges à Richelet sur l'élégance et la fidélité de sa version; il possède et la langue qu'il traduit, et celle dans laquelle il traduit; il ne trompe ni ne dégoûte ceux qui ne peuvent juger que sur sa foi. Après ce mérite, le premier, sans contredit, de toute traduction, ce qu'on aime, ce qu'on estime en lui, c'est le goût, le discernement, l'impartialité qu'il fait paroître dans les préfaces qu'il a mises à la tête des volumes. Les éditeurs, les commentateurs et les traducteurs sont, en général, des Don Quichotte pour leurs originaux. Richelet s'est préservé des accès du fanatisme.

M A F F E I.

Le marquis de Maffei est principalement célèbre par sa *Méropé*. On sent dans cette tragédie, le goût d'un écrivain qui s'est formé sur la majestueuse simplicité des Grecs. L'intrigue est naturelle, la scène animée par les actions qui s'y passent; les mœurs sentent l'antique; le langage est noble et poétique, sans être affecté; les personnages sont intéressans.

Cette tragédie a été imprimée à Modène, en 1714, in-4°. , avec un excellent discours du marquis Orsi.

T R A D U C T I O N S.

FRERET, ET UN ANONIME.

Cette pièce fut imprimée, pour la première fois, en 1710; nous en avons deux traductions françaises : la première par Freret, est estimée pour sa fidélité. Voltaire ayant traité le même sujet en 1743, pour le Théâtre Français, les applaudissemens que sa tragédie reçut dans les représentations, occasionnèrent une nouvelle traduction de *Méropé*. Mais le génie italien y est moins conservé que dans la première

version; et l'exactitude même à rendre le sens de l'original n'est pas si entière. Clément de Genève a fait aussi une *Méropé*, d'après celle de Maffei.

G O R I N I.

Le marquis de Gorini est, en général, un poète fécond, qui, quoiqu'imitateur, et même copiste, fait paroître beaucoup de génie dans quelques-unes des pièces qui composent son théâtre. Mais presque toutes ses scènes sont mal dialoguées; nulle précision dans son style; la plupart de ses acteurs sont d'ennuyeux discoureurs, qui disent bien des choses communes sans esprit et sans élévation. Si l'on excepte sa *Jezabel*, le théâtre de nos poètes les plus médiocres est fort au-dessus de celui-ci. Il y a quelques beautés dans la tragédie d'*Hécube*; les rôles de Pyrrhus et de Polixène, imités de ceux d'Achille et d'Iphigénie de Racine, sont nobles et intéressans. Celui d'Hécube est très-touchant, et peut-être trop; car elle pleure toujours, et, qui pis est, elle est presque toujours dans la même situation; d'ailleurs la tragédie pêche en plusieurs endroits contre la vraisemblance. Dans la

mort d'Agrippine, les caractères de cette impératrice, de Sénèque et de Calvisius, sont formés sur ceux d'Agrippine, de Burrhus, et de Narcisse de Racine, à qui Gorini a même dérobé plusieurs scènes. Avec toutes les imitations dont cet auteur a enrichi sa pièce, il n'est pas étonnant qu'elle ait quelques beautés, outre celles qu'il y a jointes de son propre fonds. Son Brutus est fort inférieur; tous les caractères de cette tragédie sont défectueux et mal soutenus. On n'y trouve ni art, ni conduite; et il y règne une extrême confusion. Les comédies de ce poète sont de mauvaises copies de l'Ecole des Femmes de Molière, du Fâcheux, de Pourceaugnac, de la Comtesse d'Escarbagnas et des Femmes Savantes. Ses autres tragédies méritent peu d'être nommées.

G O L D O N I.

Goldoni, né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, a remporté le prix de son art en Italie, et sa comédie du *Bourru Bienfaisant* prouve qu'il n'auroit pas moins réussi en France. Les comédies de Goldoni n'étoient pas susceptibles d'être traduites entièrement,

soit à cause de la nature des sujets, soit à raison du mélange des différens idiomes italiens, dont on ne peut faire passer dans une autre langue, la finesse et les grâces.

Quelques pièces offrent un intérêt plus général et un effet plus indépendant du langage; et c'est dans cette dernière classe que le traducteur des *chefs-d'œuvres dramatiques de Goldoni*, M. Amar du Rivier, a fixé son choix. Sa traduction est faite avec soin, et le texte italien, imprimé en regard, a été revu sur les meilleures éditions. Le discours préliminaire offre un précis de la vie et des ouvrages de Goldoni, et chaque pièce est précédée d'une analyse raisonnée. Ce recueil, composé de 3 vol. in-8°, imprimés en 1801, contient huit comédies.

Goldoni a publié sa vie et l'histoire de ses productions dramatiques, en 3 vol. in-8°, écrits d'un style où règne une simplicité naïve et un ton de bonhomie qui fait autant estimer ses écrits que chérir sa personne.

Ses œuvres de théâtre ont été imprimées à Venise, en 1788, en 4 vol. in-8°.

ALFIERI.

A L F I E R I.

Vittorio Alfieri passe , avec raison , pour le meilleur auteur dramatique , non-seulement de l'Italie , mais de l'Europe moderne : ainsi que le chantre du Vaucluse , il chanta l'idole de son cœur ; mais dans des vers d'une touche plus mâle , plus élevée et surtout moins platonique. Plus heureux que Pétrarque , il reçut le prix de sa constance et de de son amour en obtenant la main de la princesse de Schomberg , dont l'époux venoit de mourir. Les principaux ouvrages d'Alfieri sont , *l'Etrurie vengée* , *la Tyrannie* , *le Prince et les Lettres* , *l'Amérique libre* , *la Vertu méconnue* , *le Panégyrique de Trajan* , *et des Tragédies*. Si les circonstances politiques ont beaucoup contribué à l'enthousiasme qu'ont excité ces écrits , il est certain toutefois que les éminentes beautés qu'ils renferment , et qui acquerront chaque jour un nouvel éclat à mesure qu'ils seront mieux étudiés , assureront la gloire de leur auteur , et lui rendront au tribunal de l'impartiale postérité , les avantages qu'il pourra perdre à plusieurs égards.

Quant aux tragédies , leurs beautés et leurs

défauts annoncent qu'Alfieri a obéi à l'inspiration de la nature, et a négligé le poli de la perfection que les grands maîtres doivent au secours du travail et de l'art. Ces tragédies ne peuvent être bien appréciées que par ceux qui les liront en italien : la traduction qui en a été donnée en français, par M. Petitot, en 1802, 4 vol. in-8°, est trop foible, trop molle, et a trop défiguré l'original pour avoir pu le faire véritablement connoître.

Les œuvres d'Alfieri ont été imprimées à Milan, en l'an X, 8 vol. in-12.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES ESPAGNOLS.

L'Espagne a été surtout féconde en poètes dramatiques. Il y a plus de comédies espagnoles, qu'il n'y a de tragédies italiennes et françaises depuis leur origine jusqu'à présent. Aussi le théâtre espagnol est-il la source où plusieurs de nos tragiques et de nos comiques les plus estimés ont souvent puisé.

LOPÉ DE VEGA.

Cet auteur, natif de Madrid, fut le premier qui donna quelque éclat au théâtre es-

pagnol, par le double mérite de la représentation et de la composition. Cervantes qui l'avoit connu, dit qu'il excelloit dans la poésie pastorale, et la faisoit servir d'intermèdes à ses comédies.

Lopé donna, dit-on, de bonne heure des indices de génie ; à cinq ans, il lisoit l'espagnol et le latin. A un âge où ses mains étoient trop foibles pour écrire, il récitoit des vers de sa composition ; et déjà ses camarades les lui payoient en petites gravures et en joujoux.

Avant l'âge de douze ans, il avoit fait quelques tragédies ; et comme il le dit lui-même, il les composoit toutes en quatre actes, selon l'ancienne coutume. Bientôt il en publia une en trois actes, qui, au témoignage de son ami Montalban, annonce la réforme que Lopé devoit opérer au théâtre.

Ce poète, en effet, méprisa les anciennes règles, bannit du théâtre la vraisemblance, la régularité, la décence ; fit naître, croître, vieillir et mourir ses héros dans le cours d'une représentation : ils parcoururent la terre du couchant à l'orient, du midi au nord ; et quelquefois il les fait voler dans les airs. Les laquais parlent en courtisans, les prin-

ces en fanfarons, les dames de qualité en femmes du peuple; les acteurs entrent en foule, et sortent en confusion; une seule pièce présente souvent jusqu'à soixante personnages, et finit par une procession. On ne peut entendre, sans étonnement, qu'il ait composé deux mille pièces de théâtre; mais quand on connoît la nature et la forme de ces sortes d'ouvrages, ce phénomène apparent est plus aisé à concevoir. Les Espagnols ont un grand nombre de rapsodies, sous le titre de chroniques, d'annales, de romances, de légendes, etc. On y trouve quelques anecdotes historiques, quelques aventures intéressantes, noyées dans un fatras de circonstances merveilleuses, extravagantes, puériles et superstitieuses, que la tradition populaire ne cesse d'y ajouter. Un auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix et sans exception, tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, et donne à cette compilation le nom de comédie.

Les œuvres de cet auteur ont été recueillies à Madrid, en 1776, 21 vol. in-4°.

MICHEL CERVANTES.

Ce fameux auteur de Don Quichotte, se li-

vra d'abord au genre comique ; une invention heureuse et féconde lui fit composer plusieurs pièces qui purent servir alors de modèles à sa nation.

On estime l'édition des comédies de Cervantes de Madrid , 1749 , 2 vol. in-4°. , surtout à cause d'une dissertation de Blas Nasserre , sur le Théâtre Espagnol.

CALDERON.

Les règles de l'art ne sont pas bien observées dans les ouvrages de Calderon. C'est aussi la vie d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; c'est une aventure historique ou romanesque , qui dure quarante à cinquante ans : nul plan , nulle préparation , nulle vraisemblance dans l'exécution. La scène se transporte tout à coup et sans ménagement d'un bout de la terre à l'autre. L'auteur établit des ports de mers à Capoue , à Vérone , à Paris. Les scènes les plus sérieuses sont entremêlées de bouffonneries ; un prince , dans une situation touchante , est interrompu par les impertinentes plaisanteries de son valet. Malgré ces défauts , Calderon est regardé comme le dieu du théâtre espagnol. Son génie supérieur lui

fit enfanter les plus grandes choses au milieu des plus foibles. On admire dans son style, la noblesse d'une diction élégante sans obscurité ; on estime sa manière ingénieuse de tenir toujours les spectateurs en suspens.

La meilleure édition des comédies de Calderon, est celle de Madrid, 1685 - 1694, 9 vol. in-4°.

THOMAS DE YRIARTE.

Yriarte, auteur d'un poème sur la *Musique*, et de fables dites *littéraires*, est un des auteurs qui ont essayé d'annobler la scène comique de leur patrie, en peignant, toutefois avec plus de délicatesse que de gaieté, les ridicules de la société. Il y a assez bien réussi dans deux comédies, intitulées l'une, *l'Enfant gâté*, l'autre, la *Demoiselle mal élevée*. Elles sont agréablement écrites, semées de traits heureux ; mais elles ne paroissent pas avoir cette force comique qui éternise les ouvrages.

Les Espagnols prétendent appeler du jugement porté en France sur cet auteur, d'après la traduction du poème de la *Musique* et celle des *Fables littéraires*, qui auroient pu être beaucoup plus soignées.

On a donné à Madrid, en 1779, une superbe édition in-4°. du poëme de la Musique.

TRA D U C T I O N S.

LE S A G E.

Cet auteur de Turcaret, et de tant de romans estimés parmi nous, a aussi donné, en 1700, un volume in-12, intitulé le *Théâtre Espagnol*, ou les meilleures comédies des plus fameux auteurs Espagnols, traduites en français. Ce titre est sans doute trop pompeux; car le traducteur n'a donné que deux pièces, et ne s'est pas même attaché à être littéral. Les Espagnols ont, dit-il, des façons de parler, qu'on ne me blâmera pas d'avoir changées. Tantôt ce sont des figures outrées, qui font un galimatias de termes pompeux de ciel, de soleil et d'aurore; tantôt ce sont des saillies du capitan Matamore, des mouvemens rodomonts, qui ne laissent pas véritablement d'avoir de la grandeur et de la force, mais qui sont trop opposés aux usages, pour qu'ils puissent être goûtés des Français. Le traducteur a donc adouci ce qui lui a paru trop rude; mais il n'a pas travesti ses acteurs à la française. Il a voulu qu'on pût

toujours reconnoître, à leur manière de penser et de parler, qu'ils étoient nés sous un autre ciel que le nôtre. Quand il n'a pu, sans supprimer des incidens qui lui ont paru agréables, consommer l'action en un jour, il en a pris deux. Pour l'unité de lieu, il n'a pas cru qu'il lui fût possible de la garder, sans ôter le merveilleux, et sans tronquer les intrigues. L'auteur avoit promis de pousser ce travail beaucoup plus loin, et en particulier, de nous faire connoître les écrivains dramatiques Espagnols, et les obligations qu'il croit que nous leur avons; il n'a pas tenu parole.

L I N G U E T.

Nous ne devons pas regretter que le Sage n'ait pas rempli sa promesse, depuis que Linguet nous a donné son Théâtre Espagnol, en quatre volumes in-12, 1770. Cet ouvrage est fait avec beaucoup plus de goût, que celui de le Sage; et il y a un bien plus grand nombre de pièces. Son recueil est terminé par quelques intermèdes qui sont des espèces de farces, lesquelles tiennent lieu aux Espagnols, des petites pièces que l'on donne en France, après les pièces en cinq actes.

actes. Il est certain que Linguet a rendu un véritable service à notre littérature en publiant cette traduction ; et pour la rendre plus agréable , il a pris le parti de retrancher du texte , certaines expressions , et même certains récits qui ne sont supportables tout au plus que dans la langue espagnole ; mais pour en faire connoître le génie , il a presque toujours le soin d'avertir des changemens qu'il juge nécessaires ; il donne une notice des scènes qu'il supprime , et met au bas des pages les expressions qu'il n'a pas cru devoir traduire mot à mot. C'est avoir trouvé le moyen de satisfaire également , et la curiosité des gens de lettres , et la délicatesse des lecteurs difficiles.

C A S T E R A.

Du Perron de Castera avoit donné , avant Linguet , des extraits de dix comédies de Lopé de Vega , en trois brochures in-12 , 1738. Ces extraits sont assez bien faits ; mais on vouloit avoir les pièces en entier ; et c'est ce qu'on trouve dans le recueil de Linguet , beaucoup plus ample et plus estimable.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES PORTUGAIS.

Le théâtre portugais met au rang de ses auteurs dramatiques, un Dias Balthazar , de l'île de Madère , qui a fait de ces anciens drames appelés *Auto* , dont la plupart roulent sur des sujets pieux , comme en France les anciens mystères ; un Henri de Gomez , auteur de vingt-deux comédies , dont on ne connoît plus guère que quelques titres originaux , tels que ceux-ci : « Trompez pour » régner ; les Soupçons n'offusquent pas le » soleil à minuit ; le Soleil arrêté , etc. » Gil-Vincente , qu'on regarde comme le Plaute du Portugal , a servi de modèle à Lopé de Vega , et à Quevedo. Erasme apprit exprès le portugais , pour lire ses comédies. On a recueilli en quatre volumes , et l'on joue quelquefois dans la capitale , les pièces d'Antoine Joseph , qui a été brûlé pour crime de judaïsme ; à la troisième rechute , il aimait mieux mourir que de se rétracter.

On ne donne le plus souvent à Lisbonne , que des pièces espagnoles. Les seuls poètes dramatiques qu'aient les Portugais , sont Mello ,

Gomez, Mathos, Fragoso, et Cordeyro, dont ils font assez de cas.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES ANGLAIS.

On croit assez généralement, que l'Angleterre n'a eu des théâtres qu'après tous ses voisins. On parle cependant de certains poètes vagabonds, qui, dès le 14^e. siècle, exécutoient des farces en pleine campagne. Les clercs des paroisses de Londres représentèrent des pièces saintes, auxquelles on accouroit de toutes les parties du royaume. Les Anglais eurent donc, comme nous, comme les Italiens, comme les Espagnols, des mystères et même des moralités, qui se jouoient quelquefois par des ecclésiastiques.

L'éguille de dame Gurton, sous le règne d'Henri VIII, est regardée comme la première comédie anglaise, c'est-à-dire, la plus ancienne. C'est alors que les écrivains commencèrent à travailler pour le théâtre. Henri Parker composa quelques tragédies ; et Jean Hoker s'exerça dans le genre comique : après eux parurent Sackville, Buckhurst, Norton, Terrys, Heywod et Lillie ; mais l'art n'étoit

encore qu'à son enfance ; et ces auteurs mettoient l'enflure à la place de la noblesse ; les pointes, les jeux de mots à la place de la plaisanterie : les tragédies et les comédies violaient également les règles de l'honnêteté et celles du théâtre. Le véritable art dramatique anglais reçut l'existence, et pour ainsi dire, la perfection, de Shakespeare.

S H A K E S P E A R E.

Ce poète, le créateur du théâtre anglais, et poète par la seule inspiration de la nature, a toutes les qualités du génie. Il est original, vrai, sublime, pathétique. Mais, comme jamais l'art et les écrits de l'antiquité ne furent l'objet de ses études, il a aussi tous les vices de l'ignorance et du mauvais goût. Ses drames sont monstrueux pour la forme, sans unité dans le dessin, sans moralité dans l'action, sans bienséance dans les détails. Son langage est incorrect, obscur, rempli d'expressions populaires ; souvent bas dans le familier, et enflé dans le noble. Mais un de ses défauts les plus remarquables, est son goût pour les jeux de mots. Il n'y a rien qu'il ne sacrifie au plaisir de faire une mauvaise pointe. C'est pour lui, dit un de ses commentateurs, la pomme

d'or qui le détourne sans cesse de sa route , et lui fait manquer son but.

Depuis près de deux siècles , la réputation de ce poète se soutient sur tous les théâtres d'Angleterre. C'est toujours un nouveau plaisir à la représentation de ses drames. Les comédiens voient-ils leur spectacle désert , et le parterre insensible aux différens ouvrages qu'on lui annonce ? ils ont recours à ceux de ce grand poète ; et le public y accourt en foule.

Johnson , qui vivoit dans le même temps que Shakespeare , composa des tragédies et des comédies qui eurent alors beaucoup de vogue. Fletcher et Beaumont , ses contemporains , ont travaillé dans le même genre ; mais Shakespeare est le premier auteur de la Grande Bretagne pour le théâtre. Jamais poète ne fut plus inégal ; et lorsqu'il est mauvais , il l'est si singulièrement , qu'il est inimitable dans ses défauts comme dans ses beautés. Quiconque possède bien son Shakespeare , en connoît mieux les cerveaux anglais ; car son génie est le génie de toute l'île : on en tire la preuve , de ce qu'il est encore l'idole de la nation.

Le génie de Shakespeare ne s'est pas moins affranchi du joug de la rime , que des règles

de la vraisemblance. C'est le premier auteur Anglais, qui ait osé employer les vers blancs et la prose, même dans la tragédie. Ceux qui l'ont pris pour modèle, en adoptant ce qu'il a de défectueux, ne l'ont pas également imité dans ce qu'il a de sublime. Ils se sont permis ses négligences; et ne les ont pas rachetées par les mêmes beautés. Un des articles où le Sophocle Anglais paroît le plus admirable, est celui de la morale. On en trouve de fréquentes leçons dans ses drames, appuyées sur des exemples frappans, qui leur donnent encore plus de force.

La première édition de Shakespeare a été imprimée à Londres, en 1623, in-fol.

L'édition de Johnson, Londres, 1793, est en 15 vol. in-8°.

M. de la Place a traduit cinq pièces de Shakespeare, dans son *Théâtre Anglais*. MM. le Tourneur, de Catuélan, et Fontaine-Malherbe, ont donné une traduction complète en 20 vol. in-4° et in-8°.

M. H E N N E T.

M. Hennet, dans sa *Poétique Anglaise*, qui a paru en 1806, en 3 vol. in-8°, donne une idée de la manière de peindre de Shakes-

peare , dans les traductions des *Monologues de Hamlet et du roi Léar*, et dans un passage sur la *Vie humaine* , extrait de la comédie *Comme vous voudrez*.

D R Y D E N.

Ce poète s'étoit exercé dans plusieurs genres , et avoit donné son excellente traduction de Virgile , lorsqu'il s'engagea dans la carrière dramatique. Chaque année il donnoit une ou deux pièces de théâtre. *Aureng-Zeb* , la *Conquête du Mexique*, *Antoine et Cléopatre*, sont celles qui eurent le plus de succès.

Les œuvres dramatiques de Dryden furent imprimées à Londres , en 1735 , en 6 vol. in-12.

O T W A Y.

Cet auteur a composé une multitude de pièces de théâtre , parmi lesquelles on distingue principalement l'*Orphelin*, *Venise sauvée* et *Dom Carlos*. Ce n'est point un poète du premier ordre ; mais peut-être eût-il fait plus de progrès dans cet art , si ses débauches ne l'eussent tué à trente-cinq ans. Quelques beautés qu'il y ait dans ses ouvrages , il s'y est glissé des irrégularités et des bouffonneries

dignes des farces monstrueuses de Shakespeare. Dans sa *Venise sauvée*, le vieux sénateur Antonio mord les jambes de sa maîtresse, et lui donne des coups de pied et des coups de fouet, contrefait le taureau et le chien, et se livre à toutes les singeries, à tous les délires d'un vieux débauché.

W I C H E R L E Y.

Ce poète, qui fut long-temps l'amant déclaré de la maîtresse chérie de Charles II, passoit sa vie dans le plus grand monde, en connoissoit les vices, les ridicules, et les peignoit du pinceau le plus ferme, avec les couleurs les plus vraies. Il a fait un Misanthrope qu'il a imité de Molière, avec des traits plus forts et plus hardis, mais on y trouve moins de régularité, de finesse et de bienséance.

G A Y.

Les fables de Gay, et son *Opéra des Gueux*, sont les productions de ce poète qui lui ont donné le plus de célébrité. Jamais pièce ne fut suivie avec tant de fureur en Angleterre, que cet opéra, qui étoit une satire sanglante contre les courtisans et les ministres. Il eut d'abord soixante représentations, et fut repris avec le même

même succès. Il se répandit bientôt partout le royaume ; et on le joua jusqu'à trente ou quarante fois dans les principales villes. On imprima sur les éventails, les plus jolis airs de la pièce ; on les grava sur les écrans. L'actrice qui représentoit le principal rôle de femme, fit la plus grande fortune, et devint le sujet de tous les entretiens. Tous les lords lui firent la cour ; son portrait orna toutes les boutiques ; on écrivit sa vie ; on lui adressa des vers ; on publia ses bons mots ; enfin miss Fenton épousa publiquement le duc de Bolton, un des plus grands seigneurs de la Grande Bretagne.

Gay fit un second opéra dans le même genre, qui n'est qu'une suite du premier ; mais l'ayant donné au directeur du théâtre, le lord chambellan en défendit la représentation ; et l'on prétend que l'auteur en mourut de chagrin.

Les œuvres de Gay ont été imprimées à Londres, en 1795, 8 vol. in-12.

C O N G R E V E.

Le théâtre anglais est redevable à Congreve de ses meilleures comédies. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec fi-

nesse , sans aucun mélange de mauvaises plaisanteries. On y voit partout le langage des honnêtes gens , avec des actions de fripon. Le mérite et la réputation de ce poète l'élevèrent à des emplois honorables. Il quitta les Muses de bonne heure , et se contenta de composer, dans l'occasion, quelques pièces fugitives, que l'amitié ou l'amour lui arrachoient. Le *Fourbe* , le *Vieux Garçon* , *Amour pour Amour* , l'*Epouse du matin* , le *Chemin du monde* , sont les titres de ses principales comédies.

Il parut , en 1761, une édition de Congreve, Birmingham , Baskerville , en 3 vol. in-8°.

F A R Q U H A R.

Ce poète avoit un génie plus véritablement comique , que la plupart de ses rivaux ; mais il étoit resserré par la médiocrité de son état. Avec la fortune de Congreve , il auroit peut-être mieux écrit que lui. On voit dans son *Chevalier Henri Widlair* , quelque chose d'original , que nul de ses contemporains n'a saisi dans la comédie.

L'édition de Farquhar parut à Londres , 1760 , en 2 vol. in-8°.

S T E E L E.

Richard Steele, dont on connoît les ouvrages de philosophie et de critique, débuta dans les lettres par un poëme sur la mort de la reine Marie, épouse de Guillaume III, et continua par des comédies, qui réussirent, telles que le *Tendre Epoux*, les *Amans Menteurs*, le *Deuil à la Mode*, etc.

A D D I S S O N.

Sa tragédie de *Caton*, qui passe pour la plus régulière du théâtre anglais, a été traduite dans toutes les langues. Bolinbroke, dans le temps de sa plus grande faveur, assistant à une représentation de cette pièce, les Whigs, qui partageoient la gloire d'un ouvrage enfanté dans le sein de leur parti, et faisoient contre le ministère des allusions malignes des plus beaux endroits de la tragédie, affectèrent de redoubler leurs applaudissemens, surtout aux tirades susceptibles d'application. Non content d'y joindre les siens, le ministre fit venir dans sa loge l'acteur qui avoit joué le rôle de Caton, le loua publiquement, et lui donna cinquante guinées.

La mort de Caton a été traduite en vers français, par Guillemard, Brest, 1767, in-8°.

D E N H A M.

Le chevalier Denham, outre sa tragédie intitulée *la Sophi*, s'est fait un nom par plusieurs pièces de poésies. Sa *Montagne* de Cooper est pleine d'idées brillantes et de descriptions d'après nature. Mais la netteté et la précision sont les qualités principales qui manquent à ce poème.

Les œuvres de Denham furent imprimées à Londres, en 1703, in-8°.

R E M A R Q U E S.

Les tragédies anglaises sont presque toutes historiques; et les sujets anciens ou modernes leur conviennent également. Le plus grand nombre est tiré de l'histoire d'Angleterre. Shakespeare, qui vivoit sous le règne d'Elisabeth, a introduit sur la scène Henri VIII, père de cette princesse, et ne l'a assurément pas flatté. Il appeloit ses pièces, non des tragédies, mais des histoires, ne changeoit presque rien aux circonstances; et lorsque les événemens d'un règne étoient trop multipliés, il en faisoit deux ou trois tragédies, qu'il intitu-

loit première , seconde ou troisième partie de cette histoire. Elles sont pour l'ordinaire plus longues que les nôtres ; et l'action compliquée est si essentielle dans ces sortes de drames , que nos meilleures tragédies , jouées à Londres , ne feroient nul plaisir au commun du spectateur. Les auteurs Anglais connoissent si bien le goût de leur nation à cet égard , qu'après avoir traduit plusieurs de nos pièces , ils n'ont osé les hasarder au théâtre dans leur simplicité. Phèdre , Mithridate , l'Avare , le Misanthrope , n'ont paru à Londres qu'après avoir été surchargés d'intrigues et de spectacles. Toutes ces machines , qui nous paroissent d'un goût grossier et subalterne , sont nécessaires pour remuer un peuple qu'il faut toujours réveiller par la diversité des images et le changement des situations.

La confusion dans l'intrigue , le désordre dans le plan , une multiplicité d'action qui étouffe l'intérêt principal , sont les vices ordinaires des drames anglais , qui tiennent peut-être par là du caractère de la nation. Ces peuples ne veulent pas concevoir que plus le sujet est simple , plus il y a de mérite à le développer. Pour des gens qui se piquent de littérature , doivent-ils ignorer que c'étoit là une

grande qualité de Sophocle et d'Euripide, ces premiers maîtres de l'art du théâtre ? Soit que l'habitude ait prévalu, soit que les Anglais aient le génie trop tragique pour se plier à la sage régularité des Français et des Grecs, leurs poètes semblent s'être fait un principe de violer les lois les plus fondamentales de cet art.

Vu les modèles que notre théâtre offre aux Anglais, il est étonnant qu'ils s'obstinent à tourner le dos, dans la plupart de leurs pièces, à ces mêmes règles qu'ils admirent si souvent dans les nôtres. Ces fiers voisins ne veulent rien tenir de nous : il suffit que la raison et le goût soient de notre côté, pour qu'ils cherchent à s'en éloigner. Mais ce qui leur manque du côté des règles, est abondamment remplacé par le choix des situations les plus capables de déchirer l'âme. Nous conduisons une intrigue dramatique avec plus d'esprit, plus de délicatesse ; nous savons piquer davantage la curiosité et soutenir les progrès d'un intérêt qui va toujours en croissant. Ce sont les grandes passions que les Anglais s'efforcent d'exciter. Chez nous, les émotions de l'inquiétude sont le terme où s'arrête le pathétique ; chez eux, on le pousse jusqu'à l'extrême désespoir. C'est au cœur qu'ils portent leurs coups d'une

main hardie et vigoureuse; ils en ébranlent toutes les fibres, et ne craignent pas de donner aux spectateurs une dose trop forte de sentiment; ainsi les tragédies qu'ils suivent avec le plus de fureur, sont un assemblage de scènes atroces qui font frémir l'humanité. Mourir est si peu de chose pour ces insulaires, qu'il faut, pour les toucher, des images plus fortes que la mort même.

Les Anglais, à la manière ancienne, ont un prologue à la tête de leurs pièces, et un épilogue qui les termine; mais les prologues des anciens faisoient corps avec l'ouvrage, au lieu que ceux des Anglais sont des morceaux absolument étrangers, qu'on pourroit appliquer à toute autre pièce; aussi leur succès n'est-il pas de longue durée: ceux qui réussissent le plus, ne franchissent guère la troisième ou tout au plus la quatrième représentation. Ils sont toujours remplis de louanges pour la nation britannique, et très-souvent de satires contre la nôtre.

A l'égard de l'épilogue, ce n'est, en général, qu'un amas de quolibets et de plaisanteries grossières, qui révoltent les honnêtes gens. Il seroit peut-être dangereux d'ôter ce plaisir au parterre de Londres. Il ne faut pas le laisser

dans le flux des passions , qu'un spectacle , ordinairement plein de carnage et de meurtres , peut exciter.

Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de ces scènes de bas comique , qu'on voit paroître avec surprise dans les pièces du genre le plus noble , telles que celles des fossoyeurs dans *Hamlet* , des magiciennes dans *Macbeth* , des savetiers dans *Jules-César* , de Malicorne avec le Diable dans le *Duc de Guise* , etc.? C'est encore pour répandre plus de variété , qu'on y introduit de la musique avec des chansons tendres , pieuses ou bouffonnes ; qu'on y trouve jusqu'à des conciles , des processions , des mariages , des baptêmes , et des vœux monastiques.

TRADUCTIONS.

DE LA PLACE.

On apprendra mieux à connoître les poètes dramatiques d'Angleterre , et on lira même une partie de leurs ouvrages , dans le Théâtre Anglais que de la Place donna en 1746 , en huit volumes in-12. Cet ouvrage , fait sur le modèle du Théâtre des Grecs du P. Brumoy , manquoit à notre langue ; et par là , ainsi que
par

par d'autres ouvrages estimables, M. de la Place s'est rendu utile à notre littérature. Cette traduction nous a procuré des richesses dramatiques; et ces richesses, pour n'être pas dignes d'être mises en comparaison avec les nôtres, n'en offrent pas moins au lecteur mille beautés à admirer, malgré l'irrégularité ordinaire aux pièces anglaises. Le traducteur s'est attaché à rendre l'original selon le style dans lequel il est écrit, c'est-à-dire, qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en prose, et qu'il emploie quelquefois des vers alexandrins sans rimes, qu'on appelle vers blancs, fort en usage en Angleterre, et qui y rendent la versification bien plus facile que parmi nous. Un autre service que M. de la Place a rendu par cette traduction, c'est d'avoir ouvert une source, où ceux de nos auteurs qui n'entendent pas l'anglais, peuvent aller puiser des idées, des situations, des caractères, des sujets même, pour les naturaliser ensuite sur notre scène.

On sait que Voltaire a souvent imité les poètes Anglais, et les a même traduits quelquefois. Sa tragédie de la Mort de César offre plusieurs morceaux du Jules-César de Shakespeare. Il est vrai que ce dernier a réuni, dans cette pièce, les puérilités les plus ridicules,

et les morceaux les plus sublimes. Voltaire a évité ce bizarre contraste, et a fait de la pièce anglaise, le même usage que Virgile faisoit des ouvrages d'Ennius.

PATU, MADAME RICCOBONI.

On peut consulter encore la traduction, aussi fidèle qu'élégante, de quelques comédies anglaises, que Patu donna en 1756.

Madame Riccoboni a aussi publié, en 1769, un nouveau Théâtre Anglais, qui peut beaucoup servir à la connoissance des poètes dramatiques modernes de cette nation. Sa version est plus fidèle que celle de M. de la Place, qui, lorsqu'il trouve dans les productions britanniques, des images ou des expressions basses et ridicules, a soin de rectifier l'original.

MADAME LA BARONNE DE WASSE.

On doit à cette dame et à sa sœur, Marie Wouters, la traduction du *Théâtre Anglais*, publiée en 1784 — 1787, 12 vol. in-8°. Cette collection est, comme on le voit, plus étendue que celle de M. de la Place.

On a une nombreuse collection de pièces anglaises, dans les *Œuvres choisies des plus célèbres auteurs dramatiques Anglais*, tels

que Ben Johnson , Richard Steele , Nic. Rowe , etc. Ce Recueil a été imprimé en 1800, 11 vol. in-8°.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES ALLEMANDS.

Au commencement du 18^e. siècle, la scène allemande étoit dans la plus grande barbarie. Dans les pièces les plus sérieuses, il y avoit toujours un *Hanswurst*, c'est-à-dire, un bouffon, dont le caractère étoit un mélange de la grossièreté d'Arlequin, et de la stupidité de Gilles ou de Pierrot. Dans une tragédie d'Œdipe, ce prince, dans le premier acte, étoit un enfant qu'on portoit dans la forêt; au second, il combattoit en héros contre son père; et dans le troisième, il mouroit de vieillesse. Le drame fameux du docteur *Faustus*, célèbre sorcier d'Allemagne, occupe un espace de vingt-quatre ans.

Dans les grandes villes, certains corps de métiers sont en possession, depuis un temps immémorial, de jouer des farces à toutes leurs processions. On appeloit *Maîtres Chantres* ces sociétés d'ouvriers et de poètes tout à la fois. Au milieu du 16^e. siècle, un d'entr'eux,

nommé Hansachs, maître chanteur et cordonnier à Nuremberg, avoit un génie si prodigieusement fécond, que ses drames forment des volumes in-folio. On prétend qu'il en a composé plus de six cents, durant le cours de cinquante années.

L'art dramatique est de tous les genres de poésie, celui que les Allemands ont le moins cultivé; cependant on ne peut pas dire que leur génie s'y refuse totalement. On a divisé leur théâtre en différens âges : le premier commence vers le milieu du 15^e. siècle; et c'est le temps où l'on représentoit chez nous les mystères, et en Allemagne, les jeux de carnaval, auxquels succéda le cordonnier de Nuremberg. On fit alors des traductions de TERENCE; mais on s'est toujours tenu fort éloigné de cet excellent modèle.

Le second âge a pour époque le milieu du 17^e. siècle; les Opitz, les Lohenstein, les Gryphius, les Hallemann, les Weissé y parurent avec succès. Le premier traduisit l'*Antigone* de Sophocle, et les *Troyennes* de Sénèque. Les autres donnèrent des pièces tragiques et comiques de leur propre composition. Quoique loin des Corneille, des Racine, des Molière, on trouve cependant

dans leurs ouvrages des étincelles de génie. Il est étonnant que la carrière qu'ils venoient d'ouvrir avec assez d'avantage, ait été abandonnée durant soixante ans. L'Allemagne fut ensuite inondée de traductions françaises, sans choix et sans goût. Pradon trouvoit des traducteurs ainsi que Racine ; et les productions de ce dernier, totalement défigurées, étoient de niveau avec celles de son foible concurrent.

G O T T S C H E D.

La troisième époque du théâtre allemand, ne remonte pas au delà de 70 ou 75 ans. Le professeur Gottsched fut le premier qui sentit le mauvais état de la scène allemande, et entreprit d'y remédier. Il crut qu'il suffisoit d'en retrancher les farces qui la déshonorent, et d'y substituer des pièces faites d'après les règles de l'art. En conséquence, il s'entendit avec le chef d'une troupe de comédiens, qui tantôt jouoient à Leipsic, tantôt à Brunswick, et traduisit les meilleures pièces du Théâtre Français. Il donna son *Caton mourant*, ouvrage sagement conduit, mais sans noblesse et mal versifié. Il fit ensuite un recueil de ses pièces et de celles de plusieurs auteurs, dont

il forma une espèce de répertoire. On a traduit et l'on joue en Allemagne, toutes les pièces de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Voltaire, de Molière, de Regnard, de Destouches, etc. On a trois traductions d'*Alzire*, deux d'*Œdipe*, deux de *Mahomet*. Voici les titres des tragédies originaires allemandes, qui ont paru depuis soixante-dix ans. *Caton d'Utique*, la *Saint-Barthelemy*, *Agis*, par Gottsched ; *Darius*, par Pitschel ; *Timoléon*, par Behrman ; *Alceste*, *Aurèle*, par Quistorp ; *Arminius*, *Didon*, *Canut*, les *Troyennes*, par Schlegel ; *Banise*, par Grimm ; *Panthée*, par madame Gottsched ; *Mahomet IV*, par Kinger ; *Vitichab* et *Dankwart*, *Pilade* et *Oreste*, par Derschau ; *Octave*, par Camerer ; *Arminius*, par Moser ; *Placide*, par Stephens ; *Dioclétien*, par Hudeman, etc.

Le nombre des comédies est plus considérable. Madame Gottsched en a donné trois ou quatre qui ont eu le plus grand succès.

L E S S I N G.

Lessing, après avoir publié ses Fables, en 1759, ne tarda pas à travailler à un excellent ouvrage, qui établit solidement sa réputation ; c'est le *Laocoon*, ou *Observations sur les*

bornes de la poésie et de la peinture, dont M. Vanderbourg nous a donné une bonne traduction (Paris, 1802, in-8°.); dès lors il fut regardé comme le plus profond littérateur de l'Allemagne, et comme celui qui avoit le plus de goût. La bourgeoisie de Hambourg voulut l'avoir pour directeur de son théâtre. Lessing vint à Hambourg, où il donna sa *Dramaturgie*, en 1767. M. Cacault a fait une traduction de cet ouvrage, que M. Junker publia en 1785, 2 vol. in-8°.; c'est un *Traité de l'Art dramatique*, où Lessing critique beaucoup de pièces de Voltaire, et d'autres auteurs Français. Cet ouvrage, et les drames d'*Emilia Gallotti*, de *Nina*, *Nathan le Sage*, etc., ajoutèrent encore à sa célébrité.

SCHILLER.

Schiller, que l'on pourroit considérer comme le chef de la quatrième époque du théâtre allemand, a souvent égalé les beautés, et souvent évité les défauts de Shakespeare, qu'il avoit pris pour modèle. La critique trouvera sans doute beaucoup à reprendre dans ses ouvrages, mais elle y reconnoîtra aussi des beautés originales et sublimes.

Les premiers drames de Schiller, *les Vo-*

leurs, la Conjuration de Fiesque, Intrigue et Amour, sont les seules pièces qu'il ait écrites en prose. Il aspira à une plus haute perfection en adoptant, pour ses autres tragédies, les vers iambiques que Lessing avoit employés le premier dans *Nathan le Sage*. Son génie brilla d'un nouvel éclat dans la tragédie de *Don Carlos*; mais on a remarqué que le caractère du marquis de Posa étoit imaginaire pour le 16^e. siècle, qu'il y avoit bien alors des héros espagnols, français, allemands, mais point de héros cosmopolite. Outre cela, on a trouvé qu'une tragédie en un vol. in-8^o. de 438 pages, étoit trop longue.

Schiller consacra sept années, tant à l'étude de la philosophie et de l'histoire, qu'à la composition de plusieurs ouvrages estimés, entr'autres de *la Guerre de trente ans*.

Au bout de ce temps, il fit paroître *Valstein*. C'est proprement un cycle dramatique, composé de trois drames différens qui s'enchaînent l'un à l'autre, et dont chacun cependant est censé faire un tout à part; mais cela n'est rigoureusement vrai que du premier et du troisième: le second n'a point un dénouement véritable; aussi le supprime-t-on à la représentation.

Les

Les ouvrages dramatiques de ce poëte Allemand se distinguent principalement de ceux des autres poëtes, par la variété de leurs formes. Ainsi, dans *Marie Stuart*, il devoit conserver la couleur historique ; dans *Jeanne d'Arc*, la couleur romanesque du sujet se prêtait à une manière souvent lyrique. Dans la *Fiancée de Messine*, le poëte a essayé de remettre sur la scène les chœurs des anciens ; dans *Guillaume Tell*, il a cru pouvoir se permettre plus d'une incursion sur le territoire de l'épopée.

Le dernier ouvrage que Schiller ait achevé pour la scène, est l'*Hommage des Arts*, intermède.

Ses *poésies lyriques* sont des chefs-d'œuvres dans un genre où l'Allemagne est très-riche en poëtes du premier ordre. On a souvent soutenu que Schiller étoit plus grand poëte lyrique que dramatique.

Dans toutes ses tragédies, on reconnoît une grande connoissance du cœur humain ; on trouve des caractères parfaitement dessinés, et souvent, comme dans *Valstein*, tous les caractères ont ce mérite. Cet ouvrage, considéré comme un poëme historique en dialogues, est un chef-d'œuvre ; on y trouve aussi

de belles et fortes situations dramatiques ; mais , s'il faut le dire , nous croyons que l'art dramatique n'étoit pas la vocation de l'auteur. S'il eut partagé son génie entre la poésie lyrique et l'histoire, il auroit peut-être aujourd'hui moins de prôneurs dans son pays ; mais il auroit plus d'admirateurs dans un siècle , et parmi ses compatriotes et parmi les étrangers.

KOTZEBUE.

Le défaut de goût est ce qui choque dans les ouvrages dramatiques de Kotzebue. Ce défaut se montre chez lui dans le mélange qu'il fait continuellement du sérieux et du bouffon , du noble et du trivial. On ne peut nier cependant qu'il n'ait l'art d'émouvoir le spectateur , mais c'est par des moyens que le goût réproouve. Cet écrivain n'a pas le sentiment du vrai beau moral , rien de ce tact heureux qui se manifeste dans le choix des caractères , dans la manière de grouper , dans l'arrangement des scènes , dans le langage qu'on prête aux passions ; enfin , dans la disposition convenable des ornemens accessoires. Nous nous sommes crus obligés de faire connoître les défauts du Théâtre de Kotzebue , après la

vogue qu'ont eue sur nos théâtres, plusieurs de ses pièces, telles que *Misanthropie et Repentir*, traduite par madame Molé; les *deux Frères* et l'*Enfant de l'Amour*.

M. IFLAND.

M. Ifland n'est pas seulement auteur dramatique, mais il est en même temps, comme Molière, excellent acteur. Ses pièces sont caractérisées par un ton léger de conversation, dégagé de déclamations et de tirades.

TRA D U C T I O N S.

JUNKER, LIÉBAULT, FRIEDEL ET
M. BONNEVILLE.

La tragédie bourgeoise de *Miss Sara Sampson*, la comédie des *Juifs*, celle de l'*Esprit fort*, et le *Billet de Loterie*, ont été traduites en Français, par Junker et Liébault, en 1772, et forment, avec le *Trésor*, comédie de Gellert, et une pastorale, 1 vol. in-12. Les longueurs et les scènes étrangères au sujet, sont deux défauts qui défigurent presque toutes ces pièces, et qui sont peut-être une suite du caractère national. Il est singulier que de tous les genres de drames, la

tragédie bourgeoise, qui a essuyé tant de critiques en France, soit précisément celui que les Allemands paroissent cultiver davantage; c'est, sans doute, qu'il est plus facile d'y réussir que dans les autres.

Le *nouveau Théâtre Allemand*, par MM. Friedel et de Bonneville, 1782 à 1788, 12 vol. in-12, contient des pièces de Lessing, de M. Bertuch, de M. le baron d'Albert, de Richter, de Klopstock, de M. Babo, de M. Dayranost, de Schiller, de M. Engel. C'est une immense collection, une belle entreprise, exécutée avec autant de succès que de courage. Les traducteurs nous ont fait un véritable présent, en faisant passer dans notre langue, de vraies beautés, et en nous faisant connoître un théâtre où règne peut-être moins de goût que dans le nôtre; mais où l'on trouve des beautés plus hardies, plus de naturel, plus de mouvemens, et une plus belle simplicité. Il est fâcheux que ces auteurs descendent fréquemment jusqu'au trivial, se perdent dans les détails, épuisent les descriptions, et alambiquent les sentimens; faute de principes fixes, ils n'ont pu encore faire une tragédie régulière.

M. LAMARTELLIÈRE.

M. Lamartellière a publié, en 1806, 2 vol. in-8°, une traduction du *Théâtre de Schiller*; il ne renferme que trois pièces de cet auteur, *la Conjuration de Fiesque*, *l'Amour et l'Intrigue*, et *Don Carlos*, avec *Abelino*, de M. Zehocke.

Cette traduction est correcte, énergique et élégante. L'auteur a rejeté en notes les passages les plus faits pour choquer le goût français.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES HOLLANDAIS.

La littérature dramatique commença, pour les Hollandais, dès le 14^e. siècle, par leurs *Spreckers*, et leurs *Rendenrykers* dans le siècle suivant. On représenta, comme partout ailleurs, des sujets sacrés; mais bientôt l'on se permit dans ces pièces tant de traits mordans, tant d'allusions et de licence, qu'elles furent défendues à plusieurs époques. Le docteur Samuel Coster, malgré les excommunications que tous les prédicateurs fulminoient contre lui, fit bâtir, en 1617, à Amsterdam, un théâ-

tre , où l'on joua les meilleures pièces de ce temps-là.

Parmi ces pièces de théâtre , il faut citer surtout celles de Bridero , et de Coster lui-même , les drames peu nombreux de Brandt , historien célèbre , et de Hooft , tout à la fois poète et historien , et quelques tragédies de Jean Vos d'Anslo.

Les comédies hollandaises sont des espèces de farces , dont le jeu est assez plaisant , mais que des femmes ne peuvent entendre avec bienséance ; personne n'a encore essayé de prendre Molière pour modèle. Il est vrai qu'on a traduit quelques-unes de ses pièces ; mais ce sont des versions littérales qui , représentant le ridicule des Français , sur une scène étrangère , ne sauroient plaire aux spectateurs par des portraits , dont ils ne connoissent point les originaux.

V O N D E L.

Les Hollandais ne sont pas assez prévenus en leur faveur , pour mettre leurs comédies à côté des nôtres : il n'en est pas de même pour le genre tragique ; leur Vondel leur paroît assez fort pour l'opposer à Corneille et à Racine. Ils disent de lui comme d'Homère ,

que dans quelque siècle qu'il eût vécu, il eût été un grand poète ; que si, dès sa jeunesse, il avoit par des études perfectionné ses talens, s'il avoit puisé le bon goût dans les sources de l'antiquité, s'il avoit vécu dans un temps, et chez une nation où la poésie eût été cultivée, il auroit égalé, surpassé même les anciens et les modernes : mais il monta sur le Parnasse, sans le secours d'aucune étude ; et il avoit près de trente ans, lorsqu'il commença à apprendre le latin et le français. Les fruits de sa muse offrent, dans quelques endroits, une imagination si noble et si poétique, qu'on souffre de le voir ensuite tomber si souvent dans l'enflure et dans la bassesse. Ses poésies ont été imprimées en neuf volumes ; et celles qui ornent le plus ce recueil, sont les tragédies de *Palamède*, de la *Destruction de Jérusalem*, et de la *Prise d'Amsterdam*, dont on sera peut-être bien aise d'avoir une idée.

Sa tragédie de *Palamède* fit beaucoup de bruit, en 1625. Dans le personnage de *Palamède*, il avoit voulu représenter le célèbre Olden Barnewelt, et il se permettoit des expressions très-fortes contre le prince Maurice d'Orange, et le synode de Dordrecht. Il arriva de La Haye, un mandat contre lui, mais

les magistrats d'Amsterdam refusèrent de le livrer ; cependant on condamna Vondel à une amende de trois cents florins.

Dans la *Destruction de Jérusalem*, l'empereur Titus et le général Librarius paroissent dans le premier acte , pour faire l'éloge du vainqueur de la Judée. Ne croyez pas que ce soit le général qui se charge seul de louer les exploits de son maître ; Titus prend lui-même le soin de s'élever jusqu'aux nues. Librarius a prêté quelques traits à l'image que l'empereur vient de tracer de son propre mérite ; et toute la scène n'est qu'un combat entre ces deux personnages , à qui exaltera le plus les actions héroïques de Titus. Parmi les juifs dont on entend les plaintes , la fille de Sion tient le premier rang ; c'est une grande princesse , escortée de ses dames d'honneur ; mais elle a beau pousser des sanglots , elle ne sauroit amollir la dureté barbare de son vainqueur. Elle veut se cacher dans des mesures ; on découvre sa retraite ; et on la force de suivre le monarque , pour servir d'ornement à son triomphe. Siméon , évêque de Jérusalem , qui s'étoit enfui , revient pour voir le lieu de sa résidence. Il est pris pour un espion ; mais il dissipe les ombrages , en déclarant

rant qu'il est de la secte paisible des chrétiens; ensuite il déclame contre la barbarie des Romains. L'ange Gabriel arrive pour le consoler; il fait voir que la ruine de Jérusalem, si bien méritée par les juifs, avoit été prédite par les prophètes; et il étale toutes les réflexions qu'il faut tirer de ce funeste événement.

Le sujet de la troisième tragédie est la *Prise d'Amsterdam*, par les partisans de Florent V, comte de Hollande, tué par Gerard de Velsen. Celui-ci étoit neveu de Gilbert d'Amstel, seigneur de cette malheureuse ville; et il avoit entrepris cet assassinat, parce que le comte avoit violé sa femme; c'est par-là qu'Amsterdam fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. Cette ville fut prise à peu près de la même manière que l'ancienne Troie : les ennemis ayant fait semblant de se retirer, avoient abandonné un grand vaisseau qui, sous des fagots, cachoit leurs meilleurs soldats. Les assiégeans traînèrent ce bâtiment dans la ville; on devine le reste du sujet. Cet événement, arrivé la nuit de Noël, donne à l'auteur occasion de répandre, à son ordinaire, de l'onction sur le théâtre. On y voit des évêques, des abbés, des abbes-

ses, des moines, des religieuses, qui parlent tous d'une manière digne de leur profession. L'épouse de Gilbert d'Amstel met son habit de dimanche, pour aller à l'église; on chante des hymnes propres à la célébration d'une fête solennelle; et l'évêque d'Utrecht entonne dévotement le cantique de Saint Siméon, mis en très-beaux vers hollandais. La ville est au pouvoir de l'ennemi, qui imite la barbarie exercée par Pyrrhus, dans le palais de Priam. Gilbert se retire dans une forteresse, et veut faire embarquer sa femme et ses enfans, pour les dérober aux insultes des vainqueurs. Cette fidèle épouse ne peut se résoudre à quitter son mari; elle veut subir le même sort; et toutes les raisons imaginables ne lui font point changer de résolution. Les enfans se mettent de la partie; et cette tendre contestation ne finiroit pas, si l'archange Gabriel ne venoit terminer la dispute. Il exhorte cette famille désolée à se soumettre à la Providence, et à quitter la ville pour chercher une retraite en Prusse, où il lui promet un bonheur tranquille. Il annonce la future grandeur d'Amsterdam, et le changement de culte qui doit y arriver, après qu'elle aura secoué la tyrannie espagnole. Cette tragédie, ainsi que celle de *Marie d'E-*

cosse, et toutes les autres du même auteur, pèchent du côté des règles et du plan.

Les œuvres de Vondel ont été imprimées à Amsterdam, Franeker, etc., de 1646 à 1723, 10 vol. in-4°.

ANTONIDES.

Antonides, dont les Hollandais estiment beaucoup le poème sur la rivière de Kj, qui coule à Amsterdam, n'a donné qu'une tragédie, intitulée : *Trazile ou la Chine surprise*.

FEITH.

Feith s'est distingué par des ouvrages d'un grand mérite. Ses plus belles pièces sont : *Inès de Castro*, *Thyrza*, *Jeanne Gray* et *Mucius Cordus*.

CATHERINE LESCAILLE.

Catherine Lescaille mérita le nom de dixième Muse. Elle a laissé sept tragédies, qui sont un des plus beaux ornemens du Théâtre Hollandais.

MADAME DE WINTER.

On connoît de madame Wilhelmine de Winter, plusieurs pièces de théâtre très-estimées, qu'elle composoit avec son mari, au-

teur du poème sur l'Amstel. Elle a écrit deux beaux poèmes, *Germanicus*, en seize chants, et *David*, en douze. Elle avoit une imagination ardente et élevée; les caractères de ses pièces historiques sont parfaitement tracés; elle a des scènes brillantes et bien conduites; son style est touchant : l'amour de la patrie y est bien senti et rendu avec grandeur.

Les poètes dramatiques qui ont brillé depuis Vondel, sont en trop grand nombre pour que nous puissions donner la liste complète, même des meilleurs. On ne peut cependant se dispenser de nommer Focquenbrock et Lucas Pater, très-bons poètes comiques; Claus Bruyn, nommé le Poète des Mœurs, auteur de sept tragédies, et de plusieurs pièces tirées de la Bible; Jean de la Marre, connu par son poème de *Batavia*, où il décrit les Indes orientales, et par sa tragédie de *Jacqueline de Bavière*, etc.

On peut reprocher aux poètes Hollandais d'à présent, de chercher plus à briller par des traductions que par des pièces originales. Ils ont d'autant plus de tort, que l'histoire de leur pays leur fournit assez de faits et de grands caractères, qu'ils pourroient mettre sur la scène avec beaucoup de succès.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES DANOIS.

Les poètes Danois ne font point de tragédies ; ils ont quelques scènes du Cid, traduites par Rostaard, le meilleur de leurs poètes. M. Rahbeck a publié assez récemment une traduction en vers danois du Tancrède de Voltaire. Quelques-uns accusent leur langue de n'être pas propre au tragique ; mais est-il probable qu'un idiome, dont les tons sont si plaintifs, si touchans, ne puisse pas rendre le pathétique ? D'autres prétendent que le caractère de la nation y répugne ; mais comment prétendre qu'un peuple fier, noble, généreux, ne puisse pas avoir d'écrivains qui traitent de grands intérêts, qui connoissent le cœur humain, qui sachent manier les passions ? Si les Danois n'ont pas de tragédies, ce n'est ni la faute du génie, ni celle de la langue ; c'est la faute des circonstances. La scène n'est née parmi eux que vers le milieu du 18^e. siècle ; et le langage de leurs poètes n'est pas encore le langage des dieux.

H O L B E R G.

Le baron d'Holberg a fait vingt-six comédies. Sa manière est exacte et naturelle ; il est presque toujours aussi correct que Térence, quelquefois aussi plaisant que Plaute. La lecture des comiques français ne l'a pas gâté. Point de froids dialogues , point de scènes métaphysiques , point de sentimens quintessenciés. Parmi ses compatriotes , les spectateurs d'un goût délicat lui reprochèrent des plaisanteries trop basses, et la profusion de ce gros sel , qui ne pique que le palais du peuple. Ils prétendent que ce poète n'a ni le ton de la bonne compagnie , ni la connoissance des usages du grand monde ; qu'il ne choisit que des mœurs triviales ; qu'il auroit dû faire des ridicules brillans, l'objet de ses bons mots ; qu'il auroit dû trouver des personnages , des caractères , des travers plus intéressans : mais ces reproches sont outrés ; le baron d'Holberg mérite de l'indulgence , en ce qu'il est le père du théâtre de sa nation. *Mélampe, l'Honnête, Ambition, la Journalière, Henri et Perrine*, ne sont point des farces. Ces pièces ont été traduites en français par G. Fursman, Copenhague , 1746 , in-12.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES RUSSES.

Les représentations théâtrales furent inconnues en Russie, jusqu'au temps de Pierre-le-Grand (vers 1709) ; celles qu'on y voyoit alors se bornoient à des exercices de rhétorique, en forme de drames et de comédies, que les directeurs de Séminaires faisoient jouer par leurs élèves. Les sujets de ces pièces étoient ordinairement pris dans l'Histoire Sainte. Les mystères les plus saints de la religion étoient représentés d'une manière très-profane ; et les ecclésiastiques se fioient assez sur la foi simple de leurs écoliers et des autres laïcs, pour croire qu'elle n'en recevroit aucune atteinte.

R O S T O W S K Y.

Démétrius Rostowsky est le premier poète dramatique russe. Ses pièces les plus suivies étoient le *Pêcheur pénitent*, *Esther et Assuérus*, la *Naissance de Jésus-Christ*, sa *Résurrection*, l'*Assomption de la Sainte-Vierge*. Elles étoient entremêlées d'épisodes allégoriques. L'évêque Rostowsky mourut en 1709.

L'art dramatique étoit encore, comme on voit, dans son enfance en Russie, lorsque la France avoit les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Molière, lorsque Voltaire annonçoit ce qu'il seroit un jour. On joua les drames de Rostowsky jusqu'au milieu du siècle dernier.

Des Français qui vinrent à Moscou, sous le règne du czar Alexis, répandirent en Russie le goût du théâtre. La plupart des comédies de Molière furent traduites en russe, et jouées avec les anciennes pièces religieuses, non-seulement par les écoliers du couvent d'Iconospaskoi, mais même à la cour, sur un théâtre de jeunes amateurs, à la tête desquels étoit la princesse Sophie, sœur de Pierre I^{er}. Les troubles qui précédèrent et suivirent l'avènement au trône de ce grand monarque, parurent avoir détruit en Russie le goût des spectacles. Mais Pierre-le-Grand eut à peine créé sa nouvelle capitale sur les bords de la Néva, qu'il y parut une troupe de comédiens Allemands : cette troupe se sépara bientôt, et Pétersbourg se trouva sans théâtre.

Sous le règne de l'impératrice Anne, en 1737, on donna le premier opéra italien. Deux ans après, on fit venir une troupe de comédiens Allemands ; mais elle se retira l'année suivante,

suivante , à la mort de l'impératrice. Des acteurs Français furent alors engagés par la Russie ; mais ils n'y vinrent qu'après le couronnement d'Élisabeth.

S U M A R O K O W.

Sumarokow , qui s'étoit fait connoître d'abord par des poésies lyriques et didactiques , parut enfin comme poète dramatique. L'impératrice Catherine fit jouer devant elle sa première tragédie, intitulée *Choren* , qui fut couverte d'applaudissemens.

Du temps de Sumarokow , le goût du spectacle étoit devenu si général , que non-seulement les premiers personnages de la cour jouoient des pièces russes , mais on vit s'élever des théâtres italiens , français , allemands et même anglais , qui s'y maintinrent plus ou moins de temps.

Sumarokow est un des premiers poètes tragiques de la Russie. Ses modèles étoient Racine et Voltaire. Il s'acquit la plus grande faveur du peuple Russe par le choix de ses sujets , qu'il prit presque tous dans l'histoire de son pays , et par l'énergie et la fierté qu'il donnoit à ses caractères. Il a donné plusieurs tragédies en vers alexandrins rimés , quelques comédies

en prose, où l'on reconnoît la manière de Molière, et deux opéras, *Alceste*, et *Céphale et Procris*. Ses ouvrages ont beaucoup contribué aux progrès de la langue russe; et il en existe peu dans cette langue qu'on puisse leur comparer pour l'harmonie et l'élégance.

M. Pappa do Poulo a donné, en 1801, en 2 vol. in-8°, la traduction du Théâtre de Sumarokow. Elle paroît exécutée avec soin; le style a été revu par M. Théveneau. On trouvera à la suite de cette traduction une épître sur l'utilité du verre, par Mikaila Lomonosow.

L O M O N O S O W.

Cet auteur, contemporain de Sumarokow, composa des pièces dramatiques, qui ne sont pas les plus estimés de ses ouvrages.

La Russie possède encore plusieurs auteurs dont les pièces se jouent sur le théâtre.

Kniaschin a fait, entr'autres comédies, celle du *Glorieux*, écrite d'un style très-pur; on la donne toujours avec succès. L'*Enfant gâté*, de Denis Van Wiesen, est toujours vu avec plaisir. Ablesimow a fait l'opéra du *Meunier*, qui l'a rendu célèbre: c'est une des pièces favorites des Russes. Bibikow a écrit une seule

comédie, le *Corruptible*, qu'on regarde comme une des meilleures du théâtre russe. Alexis Wolchow a fait deux jolies comédies, l'*Amour filial* et l'*Amour propre déjoué*. On a d'Iwan Dmitreswky, l'*Irrésolu*, *Démocrite* et le *Lunatique*. Le major Kopiew et le conseiller intime Cheraskow, sont des auteurs encore vivans.

Le goût des Russes se forme tous les jours ; ils protègent les arts et les sciences. L'immortelle Catherine elle-même leur donna l'exemple. Nous aurions dû mettre cette grande impératrice à la tête des auteurs dont la Russie se glorifie. On lui doit les opéras d'*Iwan Tsarewitsch*, de *Gore Bogatyr*, de *Fedol*, et des comédies, entr'autres le *Philosophe présomptueux*, etc.

Le traducteur du Théâtre de Sumarokow a essayé de nous faire connoître la littérature russe, par des *morceaux* qu'il a traduits en 1800, in-8°. Ces morceaux sont une ode de Trediakowski, plusieurs autres odes de Lomonosow, la première et la seconde Révolte des Strelitz, à Moscow, en 1682, par Sumarokow, une comédie et une tragédie du même auteur.

POÈTES DRAMATIQUES.

LES CHINOIS.

Les Chinois ont des tragédies, mais elles sont fort différentes des nôtres; on peut en juger par la pièce intitulée, le *Petit Orphelin*, que le Père du Halde nous a donnée d'après la traduction du Père de Premore. Ce drame est entremêlé de chants, placés dans les endroits où il s'agit d'exprimer quelque grand mouvement de l'âme. La règle des trois unités n'y est pas observée; c'est une histoire mise en dialogue, dont les différentes parties sont autant de scènes détachées, qui n'ont d'autre liaison que celle qu'ont entr'elles les actions particulières, exposées par la suite de cette histoire. Il s'agit, dans cette tragédie informe, des aventures d'un enfant depuis sa naissance, jusqu'à ce qu'il eût vengé ses parens; ainsi l'action de la pièce dure environ vingt ans. Voltaire en a profité dans son *Orphelin de la Chine*, mais en corrigeant les irrégularités barbares de l'original.

La tragédie chinoise a été imprimée séparément, en 1755.

§ III. AUTRES POÈTES.

LES ITALIENS.

PÉTRARQUE.

Ce poète tira les lettres de la barbarie où elles étoient encore plongées dans le quatorzième siècle. Il rétablit les bonnes études en Europe ; on lui doit la conservation de beaucoup d'auteurs qui seroient perdus, sans le soin qu'il prit de les rechercher et d'en faire faire des copies. Le Dante, avant lui, avoit donné de l'élévation et du sublime à la langue italienne ; mais il ne lui avoit pas ôté toute sa rudesse : ce prodige étoit réservé à Pétrarque. La langue italienne acquit, sous sa plume, cette facilité, cette abondance, cette harmonie qui semblent être son caractère particulier. Mais n'y a-t-il pas dans tous les éloges qu'on a fait des canzoni de l'amant de Laure, un peu trop d'enthousiasme ? Les poètes modernes, les Français surtout, ont composé des chansons plus délicates, plus ingénieuses que celles de Pétrarque ; mais on les loue moins, parce qu'elles sont moins anciennes.

L'amour de Pétrarque pour la belle Laure, tout célèbre qu'il est, paroît cependant encore

problématique à quelques personnes. Elles ne peuvent concevoir cette passion pour une femme qu'il n'avoit aperçue que par hasard dans une église, qu'il ne vit depuis que rarement à la promenade avec ses compagnes, ou prenant l'air à sa fenêtre, enfin qui fut l'épouse d'un autre, et fort occupée des soins de sa famille ; tandis que Pétrarque, sans cesse dissipé, étoit presque toujours en voyage. Mais, dans ce temps-là, les poètes se choisissoient chacun une dame pour l'objet de leurs vers ; il y a apparence que Pétrarque ne fit que les imiter, en choisissant la belle Laure. Au reste, si l'on observe que la plupart de ses poésies sont pleines de jeux de mots, de pointes, de tours affectés, qui ne sont guère le langage de l'amour, il faut convenir aussi qu'il y a quelques pièces où ce poète prend le style du sentiment le plus vif et le plus profond. Je ne connois guère, par exemple, d'ouvrage plus passionné, qu'une ode qui fut faite long-temps après la mort de Laure : c'est sûrement une des meilleures de Pétrarque.

Cette pièce est plutôt une élégie qu'une ode ; et il semble qu'elle peut aller de pair avec les plus belles élégies de Properce. Il y a peut-être moins d'agitations et de fureur ; mais il

n'y a pas moins de talent et de sensibilité. Il est bien difficile d'exprimer avec autant de passion, ce qu'on ne ressent que foiblement.

Dans le poème intitulé le *Triomphe de l'Amour*, l'auteur feint qu'il est transporté dans le lieu où sont rassemblés tous les amans fameux de la fable, et de l'histoire ancienne et moderne. Chacun d'eux raconté fort poétiquement, quoiqu'en abrégé, ses aventures et ses malheurs. A la fin, le poète voit paroître une jeune beauté, qui devient aussitôt la maîtresse de son cœur. Cet ouvrage offre des détails charmans : vous y trouverez du sentiment et beaucoup d'imagination.

Pétrarque doit être regardé comme le père de la poésie moderne. Nous avons avant lui les troubadours ; mais ils ne peuvent lui être comparés. Il tient la première place parmi les auteurs classiques de l'Italie, et son style y fait loi. Il y a même des enthousiastes qui n'accordent leurs suffrages à des morceaux de poésie, qu'autant qu'ils sont dans le goût et sur les rimes de Pétrarque. C'est dommage que les écrits de cet auteur soient, en général, si monotones : ce sont presque toujours les mêmes idées, les mêmes images, toujours le ton d'une molle langueur.

La première édition de Pétrarque parut à Venise, en 1470, in-4°.

On estime les éditions de Venise, 1756, avec les notes de L. Castelvetro, 2 vol. in-4°, de Paris, Prault, 1768, 2 vol. in-12.

TRADUCTIONS.

L'ABBÉ DE SADE.

Nous avons diverses imitations de quelques pièces de vers de ce poète; mais elles sont répandues çà et là. L'ouvrage où l'on en trouve le plus, est celui que l'abbé de Sade nous a donné en 1764, en 3 vol. in-4°, sous le titre de *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*, tirés de ses œuvres et des auteurs contemporains, avec des notes ou dissertations, et les pièces justificatives. Cet ouvrage renferme non-seulement la vie littéraire et la vie politique de Pétrarque; on y fait entrer une version en vers de tous ses ouvrages, imitation qui tient plus de l'exactitude de la traduction, que de l'élévation de la poésie.

M. LÉVESQUE.

M. Lévesque, membre de l'Institut; a fait un choix des poésies de Pétrarque, qu'il a traduites

duites en prose dans notre langue ; et dont il a formé un volume in-12 , imprimé en 1774 ; on en a fait une nouvelle édition en 1787 , partagée en 2 vol. in-18. Ce choix , composé avec beaucoup de discernement , est précédé d'une vie du poète Italien. Les odes de Pétrarque sont des chefs-d'œuvres. Il y en a plusieurs qui pourroient soutenir la comparaison avec ce que l'antiquité nous a laissé d'excellent dans ce genre. M. Lévesque nous en donne sept ou huit, où il y a des endroits de la plus grande beauté , et qui prouvent combien ont tort ceux qui imaginent qu'on ne trouve dans Pétrarque que des concetti ou des fadeurs ; la seconde entr'autres , qu'on a cru adressée au fameux Rienzi , mais qui , selon le sentiment de M. Lévesque et de l'abbé de Sade , paroît bien plus vraisemblablement l'être à Etienne Colonne le jeune , fils de l'ancien , est pleine de chaleur , d'énergie et de sentimens patriotiques.

M. L' A B B É A R N A V O N.

Un nouvel historien de Pétrarque (M. l'abbé Arnavon) , autrefois prieur de Vaucluse , nous a donné , en 1805 , in-8°. , *Pétrarque à Vaucluse*. Cet ouvrage est composé de deux

parties : la première contient la description de la vallée de Vaucluse ; la deuxième est destinée à faire connoître le héros du livre.

On a du même auteur : *Voyage à Vaucluse*, et *Retour de la fontaine de Vaucluse*.

R U C C E L L A I.

Ce poète étoit contemporain de l'Arioste ; mais ce n'étoit point son rival. Son poème intitulé les Abeilles , traduit par M. Pingeron , en 1770 , in-12 , est plus didactique et bien moins orné que celui de Virgile , quoiqu'en partie tiré de ce poète. C'est une production qui a cependant son mérite et ses agrémens ; elle est en vers blancs , et très-agréables. C'est dans ce poème que Ruccellai attribue l'invention de la rime à la nymphe Echo ; idée ingénieuse et qui peint l'effet de ce genre d'ornement. La traduction du poème est bien faite.

On trouve le poème des Abeilles réuni à celui de la Culture , d'Alamanni , dans les éditions de Florence , Giunti , 1590 , in-8° . ; et de Bologne , 1774 , in-4° .

S A N N A Z A R.

Ce poète excelloit à faire des vers latins , mais il n'avoit pas négligé sa propre langue ;

et nous avons de lui , en italien , une espèce de pastorale , intitulée *Arcadie*. Ce genre d'ouvrage , mêlé de vers et de récits en prose , a quelque chose de moins frappant que celui qui se soutient par l'action ou la représentation , tels que le *Pastor Fido* , l'*Aminte* , et quelques autres ; mais il n'est pas moins susceptible de grandes beautés dans une main aussi habile que celle de Sannazar. Des images riches , agréables et toujours variées , des peintures naturelles de la vie champêtre , font l'ornement de sa prose ; ses vers ont de la force , de la précision , et en plusieurs endroits , on voit un grand fond de morale philosophique : on y sent un homme dont la vie a essuyé beaucoup de traverses , et qui a formé son jugement dans l'amertume des adversités ; en un mot , au style près , qui , soit par la longueur des phrases , ou par l'usage de certaines expressions , fait quelquefois perdre à la narration une partie de ses grâces , on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de l'auteur , et l'art qu'il avoit de faire des tableaux agréables.

Ce que Sannazar a écrit en italien , a été imprimé à Padoue , en 1723 , in-4°.

TRADUCTION.

PECQUET.

Pecquet a donné, en 1737, in-12, une traduction de cette pastorale, où il s'est appliqué à être littéral, sans cependant se rendre esclave de son auteur : cette version est estimable par la douceur de l'expression et la pureté du langage.

LE BERNI.

François Berni ou Bernia, chanoine de Florence, a donné son nom à une espèce de burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie : il excelloit dans ce genre ; c'étoit le Scarron de son pays : il avoit encore le talent de la satire ; et quelques auteurs l'ont mis à la tête des poètes burlesques Italiens. On a recueilli ses poésies, et l'on en a fait plusieurs éditions : on estime celle de Rolli, Londres, 1721 et 1724, 2 vol. in-8°.

ANGUILLARA.

La poésie italienne doit à cet auteur, outre une tragédie d'*Œdipe*, une traduction très-estimée des Métamorphoses d'Ovide, en stances de huit vers, mise par les Italiens à côté de l'original. La meilleure édition est

celle de Venise , in-4°. , 1584 , avec de belles figures et des remarques.

M A R C H E T T I.

Ce poète célèbre a donné une infinité d'ouvrages en latin et dans sa langue naturelle ; mais le plus connu des Français , et celui peut-être qui a le plus assuré à Marchetti l'immortalité , est sa traduction de Lucrèce. Crescimbeni en a fait les plus grands éloges dans son article sur les traductions ; il la met à côté de celles de l'Enéide , par Annibal Caro , et des Métamorphoses d'Ovide , par Anguillara. Marchetti avoit aussi commencé la traduction de l'Enéide en octaves , qu'il n'a poussée que jusqu'au cinquième livre ; il n'avoit que seize ans lorsqu'il entreprit ce travail : l'éditeur , rempli de goût , en donne quelques octaves , qui , en effet , décèlent le talent de Marchetti. Il n'y a peut-être pas une traduction en vers mieux faite que celle de Lucrèce en italien ; c'est toute la pensée de l'original , toute sa force rendue quelquefois avec autant d'énergie , et presque toujours avec plus de grâce et de facilité. On peut comparer le commencement dans l'un et

l'autre poète, et Marchetti assurément n'est pas inférieur à Lucrèce.

Cette traduction parut à Londres en 1717, in-8°. La meilleure édition est celle qu'a publiée Cambiage, à Londres, en 1779, in-4°.

M. A L G A R O T T I.

L'Assemblée de Cythère est un petit poème où l'on trouve des idées communes, peu d'invention et beaucoup d'esprit. Ce morceau est élégamment rendu dans notre langue par mademoiselle Menon, 1758, in-12. Sa version joint au mérite d'un style pur et délicat, celui de l'exactitude.

D O T T I.

Un Romain, qui s'est fixé à Paris, Conti, homme de goût et plein de zèle pour la gloire littéraire de son pays, a publié, en 1758, en deux volumes in-12, petit format, les satires du cavalier Dotti, qu'il possédoit manuscrites. La partie typographique est très-soignée. Des mots vénitiens, souvent employés par le poète, eussent été difficilement compris; on en a expliqué à la fin de chaque satire; on a rendu aussi par des équivalens, certaines expressions proverbiales, dont la

valeur n'est sentie que dans des pays où elles sont en usage : tout dépose , en un mot , en faveur des soins que l'intelligent éditeur s'est donnés à tous égards.

Le cavalier Dotti , natif de Lombardie , et qui étoit habitué à Venise , mourut poignardé en 1712 , fin tragique qu'il s'attira , selon toutes les apparences , par sa funeste franchise.

P A R I N I.

Lorsque les Thompson, les Saint-Lambert, les Bernis et les Zacharie ont voulu chanter les Saisons ou les quatre Parties du Jour, leur Muse , fuyant le séjour tumultueux des cités , s'étoit envolée au loin dans les campagnes , et sur le bord des fontaines , ou au sein des forêts ; la nature prenoit plaisir à se peindre dans leurs tableaux, aussi fraîche et aussi belle que nous l'admirons dans ses ouvrages. Parini n'a pas un goût aussi vif pour les solitudes champêtres. Ses quatre Parties du Jour sont celles qu'on passe à la ville , et dont le détail feroit croire que Rome est bien moins éloigné de Paris que ne le disent nos géographes.

La traduction de cet ouvrage , publiée à Paris , en 1776, petit in-12, avec le texte , sur

la sixième édition de l'original faite à Milan , en 1771 , est aussi fidèle qu'elle dut l'être pour faire sentir l'auteur Italien. Le traducteur se nomme Jos. Grellet Desprades.

C A S T I.

On trouvera des détails charmans , étincelans d'esprit , et parés de toutes les richesses d'une poésie brillante , dans le poème des *Animaux parlans* , Paris , Treuttel , 1802 , 3 volumes in-8°. La Fontaine va nous en exposer le sujet.

Tout parle en son ouvrage , et même les poissons ;
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ,
Il se sert d'animaux pour instruire les hommes.

Le compte que M. Andrieux a rendu de ce poème dans la *Décade Philosophique* de l'an X , contient un grand nombre d'imitations en vers. On y reconnoît la grâce piquante et la facilité d'un de nos plus aimables poètes.

Casti a acquis beaucoup de réputation en Europe par ses *Novelle galanti* , Paris , Molini , 1793 , in-8°. Ce sont des chefs-d'œuvres de gaieté , de verve , et surtout de style. Le fonds en est un peu libre , comme celui des Contes de La Fontaine.

Outre les poèmes que nous avons indiqué ,
les

les Italiens ont encore plusieurs poèmes didactiques , tant sur la culture en général , que sur des objets particuliers d'industrie champêtre. Ils estiment beaucoup un poème sur *la Culture* , d'Alamanni , composé en France , et dédié à François premier. La meilleure édition de ce poème a été faite à Padoue , en 1718 , chez Comino , avec le poème des *Abeilles*.

Il y a eu des Italiens qui ont élevé le Tansillo au-dessus de Pétrarque ; il est auteur d'un poème intitulé *Il podere* , la Maison de Campagne. Il a paru à Turin en 1769. Son poème des Larmes de Saint Pierre a été imité par Malherbe.

Valvasone a fait un poème sur *la Chasse* , qu'il composa dans sa jeunesse ; il a été beaucoup loué par plusieurs poètes célèbres , et en particulier par le Tasse , dont le témoignage vaut un éloge complet.

La *Riseide* , ou la Culture du Riz , poème de Spolverini , a été bien accueilli. L'auteur l'a publié à Vérone , en 1758 , in-4°. , avec de belles figures.

On ne fait pas beaucoup de cas du poème , intitulé le *Jeu de Cartes* , publié en 1778 , par l'abbé Bettinelli.

LES ESPAGNOLS.

La langue espagnole s'est approprié tous les genres de poésie. Gonzalo de Berceau, moine du monastère de Milan, est le premier qui ait fait des vers en cette langue ; il vivoit au commencement du treizième siècle, et composa la vie de plusieurs saints : il commence ainsi celle d'un Saint Dominique de Silos : « Je veux écrire en vers castillans, » la prose d'un confesseur : c'est le langage » qui se parle entre voisins ; je suis bien » trompé, si mes vers ne valent pas un verre » de bon vin. »

Berceau fut suivi du roi Alphonse, dit le Sage, qui versifia l'histoire d'Alexandre, et composa quelques cantiques. C'est sous son règne que parut le poète Jean Ruiz, auteur d'un ouvrage où se trouve la guerre entre Don Carnaval et Don Carême.

Carnaval ayant été vaincu la nuit du Mercredi des Cendres, reste malade jusqu'à la Semaine Sainte : ses forces reviennent alors, et le mettent en état de se battre. Secondé d'un brave athlète, qui est le seigneur Déjeuné, il envoie un cartel à Carême, et le Dimanche de Pâques est marqué

pour le jour du combat. Carême se trouvant foible, s'habille en pèlerin; et pour éviter un duel qui le tracasse, saute les murs le Samedi Saint et s'échappe. Tout l'ouvrage est rempli de pareils épisodes; l'auteur prend la défense des petites femmes contre les grandes, et finit par ces mots : puisque les grandes ne sont pas meilleures que les petites, il est de la prudence de choisir le moindre mal; et de deux femmes, c'est à la petite qu'il faut donner la préférence.

Tel fut à peu près le goût de la poésie espagnole, jusqu'à la fin du quatorzième siècle; temps où les Français écrivoient, dans une langue barbare, des choses encore plus ridicules.

Jean II, qui mourut vers l'an 1454, favorisa cet art, et lui donna une nouvelle splendeur; on vit alors des ouvrages conduits avec plus de soin, et écrits avec plus de goût. Villena publia un poème sur les travaux d'Hercule. Pérez de Gusman fit paroître des sentences en vers, sur la manière de bien vivre; Lopes de Mendoza fut tout à la fois un auteur galant et moral. On attribue à Rodrigue de Cota une tragédie de Calixte et Mélibée, et une satire contre la

cour. Mais celui qui contribua le plus à donner de l'éclat à la poésie, est le célèbre Jean de Mena, natif de Cordoue, qui fut comme le Ronsard de la Castille. Georges Maurique fit des vers très-châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre écrivain de son temps ; on le compare à notre Desportes. On conserve parmi les manuscrits de la Bibliothèque Impériale, à Paris, des poésies du grand philosophe Alonzo de la Torre. Euzima, auteur très-distingué, traduisit en vers les églogues de Virgile, et les ajusta, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des rois Ferdinand et Isabelle. Il composa, sur le même sujet, un petit poème de la Renommée.

Dans ce siècle heureux pour la poésie, cet art changea de face, et se dépouilla de sa première rudesse. Mena lui fit prendre un ton plus noble ; Maurique en polit le style, et rendit ses rimes plus régulières : Mendoza lui donna la mesure des Provençaux et des Italiens ; Euzima fit naître l'idée de l'imitation, et parler castillan au meilleur des poètes latins. Mais ce qui acheva de perfectionner ce bel art, fut cette multitude de grands hommes qui parurent au sei-

zième siècle, Jean Boscan, Garcilasso de la Vega, Diego de Mendoza, Guttiere de Cerina, Louis de Haro, François de Miranda, Pierre Pudilla, Fernandez de Velasco, Jérôme Bermudez, Lopé de Vega, François de Médiano, Fernand de Herrera, Manuel de Villegas, Louis de Léon, Rebollo, Ulloa, Espinosa, Quevedo, Espinal, etc.

La poésie devoit naturellement fleurir avec les autres arts qu'on cultivoit alors dans ce pays; mais après les avoir suivis pas à pas, elle tomba dans une langueur, dont elle s'est à peine relevée. Les Italiens, de qui les auteurs Espagnols avoient d'abord reçu des leçons, contribuèrent à cette décadence. Le faux éclat des conceits, des pointes, des métaphores, des antithèses, des allusions, des équivoques, passa de l'Italie en Castille, et devint le goût dominant de la nation. Les poètes du seizième siècle, renonçant aux bonnes études pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit, oublièrent jusqu'aux règles de l'art; les uns introduisoient sur le théâtre le défaut de régularité et de décence, le prodigieux et le pédantisme, l'enflure et le grotesque; les autres firent consister le mérite d'un ouvrage dans le raffinement, l'affec-

tation, l'obscurité ou le précieux. Quelques-uns se servirent de mots nouveaux, de termes sonores, d'expressions emphatiques, de constructions extraordinaires, d'un jargon étranger, au milieu même de leur nation. On cite pour inventeur de ce dernier genre, don Louis de Gongora, qui fut, comme notre Marivaux, le patriarche d'une secte particulière d'écrivains. Les beaux esprits, séduits par cette nouveauté, l'imitèrent avec tant de succès et d'excès, qu'ils déshonorèrent leur chef, et se rendirent avec lui l'objet de la raillerie de leur siècle. Ainsi le goût de la bonne littérature commença à se corrompre en Espagne par Gongora, comme à Athènes par Lycophron, à Rome par Pline et Sénèque, en Italie par Marino, en Angleterre par Cibber, et en France par Marivaux.

Les Espagnols comptent plus de quatre-vingts poèmes épiques ; et le seul qui jouisse de quelque célébrité, est l'*Araucana* de don Alonzo d'Ercilla, dont nous avons fait mention. Eh ! comment y auroit-il de bons poèmes chez une nation qui ne veut s'assujettir à aucune règle ? Son enthousiasme est presque toujours une fièvre chaude ; son

Pégase, un cheval échappé; son hippocrène enivre comme l'eau-de-vie. Les Espagnols versifient comme ils aiment. Ils ont une quantité étonnante de romances qu'ils savent par cœur, et chantent toujours sur le même air, en s'accompagnant désagréablement de leurs discordantes guitares.

On divise ces sortes de pièces en deux genres : les unes sont héroïques, et roulent sur un trait d'histoire, avantageux à la nation; les autres ressemblent à nos vaudevilles, mais il s'en faut bien qu'elles en aient la vivacité, la finesse et le sel. C'étoit une espèce de romance, qu'un certain morceau de poésie de Sainte Thérèse, connu en France par la traduction de la Monnoie. La sainte a déclaré que ces vers étoient une production de son amour, et non pas de son esprit; et c'est le seul de ses ouvrages qu'Arnould d'Andilly n'a osé traduire. Chaque couplet ou chaque stance est terminé par ces vers :

Que muero porque no muero.

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

THOMAS DE YRIARTE.

Le poème de la Musique, publié par cet auteur, 1784, in-8°, est un des poèmes

espagnols modernes le plus généralement estimé. Dire qu'il a été imprimé par le célèbre Bodoni, c'est faire assez l'éloge de son exécution typographique. L'annonce d'une traduction française de cet ouvrage, par feu M. Grainville (Paris, 1799, in-12), avoit fait espérer à tous les amateurs une acquisition nouvelle pour l'art et pour notre littérature; mais cette espérance a été trompée, et l'ouvrage est à recommencer.

M. Lhomandie nous a donné, en l'an XII, une traduction aussi médiocre des fables du même Thomas de Yriarte, qui ne méritoient guère de passer dans la langue de La Fontaine.

LES PORTUGAIS.

Les journaux, qui multiplient les ailes de la Renommée, n'étant point établis en Portugal, n'ont pu nous rien apprendre de la littérature de ce pays; et la *Lusiade* du Camoëns, dont nous avons parlé plus haut, est presque le seul ouvrage qui nous donne une idée de la poésie lusitanienne. Elle s'honore cependant encore de l'*Ulysée* de Péreira de Castro, de la *Fondation de Lisbonne* par Antoine de Souza, du poëme de *Macchabée* par Michel Sylveirá, de celui d'*Alphonse*

d'*Alphonse* par Vasconcellos, du *Portugal reconquis* de don Ménézès, et de la *Henriade* par son fils, le comte d'Ericeira. D'autres poètes, comme Baccellar, Montemayor, Ribeiro, Emmanuel et Rodrigue Lobos, se sont distingués dans le genre pastoral. Nous ne devons pas oublier Sada-Miranda, dont les églogues lui ont mérité le nom de Virgile Portugais, comme à Rodrigue Lobos celui de Théocrite. Miranda est le premier qui ait montré la satire aux gens de sa nation : elle s'introduisit à la cour sous les habillemens de la comédie. Don Fernand de Soto-Mayor, qui avoit épousé une petite-fille de ce poète, faisoit tant de cas de ses manuscrits, qu'il les prit pour une somme considérable de la dot de sa femme. On connoît de Joseph Freyre, une centurie d'épigrammes; de Flavio Jacobo, deux volumes de distiques moraux; de Diegue d'Andrade, un poème sur les victoires des Indiens; d'Henri de Gomez, un poème héroïque de Samson; d'Antoine de Reys, la fable de Poliphème, et une grande partie des Méthamorphoses d'Ovide, en vers burlesques. Le savetier Bandora fut à la fois le Nostradamus et le Maître-Adam des Portugais. Poète et pro-

phète, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'attention du Saint-Office. Aussi étoit-il un des criminels qui furent jugés à l'Auto-da-Fé de 1641 ; mais il en fut quitte pour quelques mois de prison. On assure qu'il avoit prédit dans ses vers, la révolution qui a mis sur le trône la maison de Bragance. Ce pays se glorifie encore des poésies du Père Caétano de Lima, d'Eustache d'Almeida, et de MM. Pereira da Costa, Félix Mendez, Villar-Mayor, Texeira, etc.

L' E S A N G L A I S.

C H A U C E R.

Les Anglais regardent Chaucer comme le créateur et le père de leur poésie. Le lieu de sa naissance est aussi incertain que la patrie d'Homère. Plusieurs comtés d'Angleterre se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. On sait qu'il vivoit au quatorzième siècle, sous le règne d'Edouard III, de Richard II et de Henri IV, dont il fut le poète, l'allié et l'ami. La poésie fut sa principale occupation ; c'est le Ronsard de la Grande Bretagne, mais avec plus de mérite que celui de France. Il respire dans ses

ouvrages cette naïveté qui fait le caractère de la littérature naissante, comme la prodigalité du bel esprit en présage la décadence.

Dans ses voyages, Chaucer s'étoit lié d'amitié avec Pétrarque; mais tandis que ce dernier créoit, pour ainsi dire, la langue et la poésie toscanes, les progrès des arts étoient beaucoup plus lents en Angleterre. Dans les contes du poète Britannique, les prêtres et les moines ne paroissent pas moins souvent sur la scène, que dans ceux de Bocace. Il en vouloit surtout aux fraudes pieuses, qui, dans ces siècles d'ignorance, défiguroient la religion. La plupart de ses autres poèmes sont des allégories dans le goût de celles de Pétrarque. Il écrivit aussi plusieurs élégies sur des sujets tirés de la fable ou des romans de son temps. Il composa des poésies morales et chrétiennes pour des princesses ses protectrices. Il fit des fables, des ballades et des chansons; et le style enjoué, sérieux, tendre et galant lui fut également familier. Un monument élevé à sa gloire, dans l'abbaye de Westminster, l'offre sans cesse aux yeux de la nation et des étrangers. Un autre monument encore plus durable, est une très-belle édition de ses

œuvres, en 2 vol. in-folio , imprimés en 1721 , à Londres , avec une explication des expressions surannées ; car les Anglais d'aujourd'hui ont de la peine à l'entendre.

S P E N S E R.

Cet auteur excella dans tous les genres , et fut comme le fondateur du second âge de la poésie anglaise. Son origine paroît assez obscure. Il naquit à Londres , fit ses études à Cambridge , et n'eut d'appui que son talent. s'étant retiré à la campagne chez un ami , il devint amoureux de cette Rosalinde , qu'il a tant célébrée dans ses poésies pastorales , et dont il ne chanta que les rigueurs. Cette belle inhumaine ne se lassa point de fournir matière aux plaintes touchantes dont ce poète malheureux remplissoit ses églogues.

Spenser rechercha la protection de Sidney , le Mécène des beaux esprits de son temps , et lui-même très - bel esprit. Avant que de se présenter , il voulut le prévenir en sa faveur , et lui envoya le chant de son poème de la *Reine des Fées* , où se trouve l'admirable description du désespoir. Sidney en eut à peine lu quelques stances , que dans le transport de son admiration , il ordonna

à son intendant de porter cinquante guinées à la personne qui lui avoit remis ces vers. Mais continuant de lire, et son extase augmentant à chaque page, il ajouta encore cinquante guinées, avec ordre de se dépêcher, de peur qu'en lisant davantage il n'eût puisé toute sa fortune.

Le ton du sentiment règne dans tous les ouvrages de Spenser ; où la vérité des peintures produit une douce illusion. On se croit transporté dans un séjour d'enchantemens, entouré de nymphes, et en conversation avec les Grâces. Ce poète a beaucoup d'invention, de grandeur et de feu, et encore plus d'irrégularité et d'inégalité. Son poème de la *Reine des Fées* est en douze chants, ou pour mieux dire en douze poèmes, chaque chant ayant son héros.

On estime l'édition des œuvres de Spenser, Londres, 1715, 6 vol. in-8°.

C O W L E Y.

Cet auteur a laissé imparfait un poème épique, dont le sujet est tiré de l'Histoire Sainte. Ce sont les infortunes de David, où l'on remarque quelque imagination. Il montra du goût pour tous les genres de

poésie, excepté pour le dramatique, et fut dans tous les genres un auteur médiocre. Quelques traits anacréontiques plaisent par leur facilité et leur enjouement ; mais ses ouvrages, en général, ne présentent que des sentimens forcés, de languissantes allégories, et des pointes ou affectées, ou plates, ou ridicules. Dans une ode intitulée l'*Extase*, il appelle S. Paul le Christophe Colomb du grand univers, parce que cet apôtre a découvert un troisième ciel, comme Colomb un nouveau monde. Cowley fut employé dans les affaires importantes par les rois Charles I^{er}. et Charles II, auxquels il parut toujours fidèlement attaché. Ce dernier l'honora jusqu'à sa mort de son estime et de ses bienfaits.

L'édition des œuvres de Cowley, Londres, 1721, 2 vol. in-8°. , est recherchée.

La *Chronique*, espèce d'ode ou de chanson, brille de grâce et d'enjouement ; c'est une de ces inspirations heureuses, de ces originalités sans modèles et sans imitateurs. M. Hennet a traduit cette pièce, page 27, tome III de la *Poétique Anglaise*.

W A L L E R.

Edmon Waller, l'Ovide et le Chaulieu de l'Angleterre, étoit contemporain de Voiture, de La Fontaine, de Saint-Evremond et de la célèbre duchesse de Mazarin, avec lesquels il entretenoit des relations. Il étoit galant dans ses mœurs et dans ses écrits, où l'on reconnoît un esprit délicat et élevé. Il a fait des vers en l'honneur de tous les princes sous lesquels il a vécu; et comme Charles II lui reprochoit qu'il en avoit composé de meilleurs pour Cromwel que pour lui : « C'est, répondit Waller, » que les poètes réussissent mieux dans les » fictions que dans les vérités. » Son ode du *Triple Combat* est ingénieuse. Il suppose que trois femmes, la duchesse de Mazarin, la duchesse de Porstmouth, et une autre qu'il nomme Chloris, se disputent à l'envi le cœur de Charles II; l'Amour refuse de se déclarer; il craint que celles qu'il aura négligées, ne cessent de lui être fidèles.

Waller eut à Londres la même réputation dont Voiture jouissoit à Paris, et il la méritoit mieux. Voiture vint dans un temps où l'on sortoit de la barbarie : on vouloit

avoir de l'esprit, et l'on cherchoit des tours au lieu de pensées. Né avec un génie frivole et facile, il fut le premier qui brilla dans cette aurore de notre littérature. Waller, meilleur que lui, n'étoit pas encore parfait. Ses poésies galantes sont froides et négligées; ses ouvrages sérieux sont d'une rigueur qu'on ne devoit pas attendre de la mollesse de ses autres pièces.

On en prendra une idée dans les *stances à une dame jouant du luth*, traduites par M. Hennet, tom. III, pag. 13 de la *Poétique Anglaise*.

Le panégyrique de Cromwell est le premier monument de la poésie anglaise. Peut-être y trouvera-t-on un trop grand luxe d'idées, trop d'emphase, trop de ce que les Anglais appellent *bombast*. Chaque strophe est terminée par une pensée saillante. M. Hennet a traduit celles qui lui ont paru les plus belles; *Poétique Anglaise*, tom. III, pag. 15.

Il a été fait une édition des poésies de Waller à Edimbourg, en 1773, in-8°.

D R Y D E N.

Dryden a eu et conserve encore, parmi les Anglais, la réputation de bon écrivain
et

et de bon poète. C'est le grand critique des Anglais, quoique lui-même ait souvent donné prise à la critique. Il s'accommodoit des plus beaux endroits de nos poètes, et ne manquoit pas ensuite de censurer, dans une préface, la pièce française dont il avoit emprunté les meilleurs traits. Plus il devoit à un auteur étranger, plus il affectoit, pour mieux cacher son larcin, d'en parler avec mépris; bien différent des voleurs Anglais, qui sont du moins très-polis, pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qu'ils dévalisent. L'orgueil anglais a fait dire que Dryden déroboit nos écrivains, comme ceux qui volent les enfans des gueux, pour avoir le plaisir de les mieux habiller.

Le premier ouvrage qui ait annoncé ce poète dans le monde, est son *Retour d'Astree*, à l'occasion de l'avènement de Charles II au trône d'Angleterre. Il en fut récompensé par la charge de poète de la cour; à laquelle on joignit celle d'historiographe. Il entra ensuite dans la carrière dramatique; et chaque année il donnoit une ou deux pièces de théâtre.

Son ode pour la *Sainte Cécile* donna l'idée à Pope d'en composer une sur le même su-

jet ; mais les pensées de Pope n'ont pas la même élévation. On admire le pouvoir de la musique sur l'âme d'Alexandre dans tout le cours de l'ode de Dryden , et l'on est attendri sur le malheur d'Orphée dans l'ode de Pope. La première est écrite avec tout le feu du génie , et la seconde doit son mérite à l'harmonie imitative des vers.

Aussi M. Hennet a-t-il mieux réussi à traduire l'ode de Dryden , le chef-d'œuvre de la poésie lyrique , que la belle imitation de Pope ; *Poétique Anglaise* , tome III , pag. 69 et 191.

Dryden a aussi écrit sur la théologie , sur la politique , sur les arts ; mais de tous ses travaux littéraires , ceux qui ont le mieux établi sa réputation , sont ses traductions en vers d'un grand nombre de poètes Latins. Celle de Virgile est son chef-d'œuvre. Une partie de Juvenal , Perse entier , presque tout Ovide , les fables anciennes et modernes tirées d'Homère , de Boccace , de Chaucer , se succédèrent rapidement. On remarque dans ses idées , la grandeur , le brillant et la fécondité de l'imagination ; dans ses vers , la douceur , la force , l'harmonie , la facilité , la richesse des rimes ; dans sa prose , la clarté ,

le nombre, les grâces et les ornemens, sans l'emphase boursouflée du style poétique.

Ses œuvres mêlées ont été imprimées à Londres, en 1760, 4 vol. in-8°.

P O M F R E T.

Le *Choix de Vie* de Pomfret ne se ressent en aucune façon de l'humeur sombre et mélancolique qu'on attribue communément aux Anglais. C'est l'ouvrage d'un épicurien délicat, qui sait en quoi consistent les véritables agrémens de la vie. Ce morceau peut servir de pendant à l'épigramme si connue de Martial : *Vitam quæ faciunt beatorem.*

M. Trochereau a publié, en 1749, un volume in-12, intitulé : *Choix de différens morceaux de poésie*, traduits (en prose) de l'anglais, à la tête duquel est un discours préliminaire, dicté par la raison, et par l'impartialité. Il rend hommage aux talens supérieurs des grands hommes dont il est l'interprète. Ce recueil renferme la traduction de l'*Essai sur la Poésie*, par milord duc de Buckingham ; de l'*Essai sur la manière de traduire les poètes*, par milord comte

de Roscomond ; du *Temple de la Renommée* , par Pope ; de l'*Ode sur le pouvoir de la Musique* , par Dryden ; et du *Choix de Vie* , par Pomfret.

Les poésies de Pomfret ont été imprimées à Glasgou , par Foulis , 1751, in-8°.

P R I O R.

Prior a laissé un grand nombre d'odes, de ballades, et de pièces anacréontiques, dans lesquelles on trouve un esprit fin et délicat, une imagination brillante et un goût exquis : on ne compte pas dans ce nombre , sa parodie de l'ode de Boileau, sur la prise de Namur. Les Anglais ayant repris cette ville, leurs poètes triomphèrent à leur tour ; mais ils ne gardèrent ni modération, ni décence dans leurs satires. Celle de Prior contre Despréaux ; contre nos généraux , contre Louis XIV, est si outrée , que nous ne nous permettrons pas d'en citer une strophe.

Voyez l'édition de Prior, Edimbourg , 1773, 2 vol. in-8°.

M. Hennet a traduit quelques petites pièces de Prior dans le III^e. volume de la *Poétique Anglaise*.

PARNELL.

Quoique le génie des Anglais les porte plutôt à suivre l'impétuosité de Pindare, qu'à goûter les grâces d'Anacréon, ce dernier a cependant trouvé parmi eux quelques imitateurs. Le poète le plus connu en ce genre, après Prior et Waller, est Guillaume Parnell, archidiacre d'une église d'Angleterre, et l'ami particulier de tous les beaux esprits de son temps. Il est aussi l'auteur de plusieurs contes, et en particulier de celui de l'Ermite, dont le roman de Zadig paroît être une imitation, et que Parnell avoit lui-même imité d'une histoire tirée du vieux Howel, laquelle se trouve aussi dans le Talmud.

On a une bonne édition de Parnell, Édimbourg, 1773, in-8°.

M. Hennet a adopté les changemens que Voltaire a faits à ce conte, dans la traduction qu'on trouvera p. 107 de *la Poétique Anglaise*, tome III.

Après l'*Essai sur la Critique de Pope*, dit M. Hennet, le meilleur ouvrage anglais dans ce genre, est l'*Essai sur les différens styles en poésie*. Il en a inséré une traduction

en vers dans sa *Poétique Anglaise*, tome III, page 99.

MILADY MONTAGU.

Cette dame, par une singularité bizarre, a fait des églogues de ville et de cour, qui portent le nom des six jours de la semaine : dans la première, intitulée le *Lundi et l'Antichambre*, la femme de chambre d'une dame se plaint que sa maîtresse l'a chassée pour en prendre une autre. Dans le *Mardi* ou le *Café de Saint James*, deux jeunes gens prétendent l'emporter l'un sur l'autre en bonnes fortunes : le plus avantageux se vante que toutes les femmes boivent à sa santé ; l'autre répond que boire à la santé de quelqu'un, n'est pas toujours une faveur, etc.

M. Anson, qui a traduit, d'une manière élégante, les lettres de milady Montagu, les a accompagnées des poésies de cette dame célèbre, traduites en français par M. Germain Garnier, sénateur.

S A V A G E.

La vie de ce poète a été remplie d'infortunes, et l'on n'a pas d'exemple de l'acharnement que mit à les lui causer, sa propre

mère. Cette vie, écrite par Johnson, est une des plus attachantes de son recueil et celle qui l'encouragea à composer ses vies des poètes anglais. Savage s'est immortalisé en publiant les indignes procédés de sa mère, dans le poème du *Bâtard*, poème dont le début est remarquable par la vivacité des saillies et l'énumération pompeuse des avantages d'une basse naissance, et dont la fin est remplie de sentimens pathétiques et du récit de ses infortunes.

On en trouve une traduction dans la *Poétique Anglaise* de M. Hennet, tom. III, p. 261.

Les poèmes de Savage ont été recueillis à Londres, en 2 vol. in-8^o., avec sa vie par Johnson.

La vie de Savage a été traduite par le Tourneur.

W A L S H.

Les Anglais ont traité avec succès le genre pastoral. Pope, Walsh et Gay en ont fixé les principes par leurs préceptes, et marqué les beautés par leurs exemples. Ils ont fait des églogues excellentes et des discours judicieux sur ce genre de poésie. Guillaume Walsh, né dans le comté de Worcester,

posséda une charge considérable à la cour de la reine Anne. Dryden le regardoit comme le meilleur critique de sa nation ; et Pope , encore jeune , eut le bonheur de l'avoir pour maître. Il mourut en 1708 , âgé seulement de quarante-cinq ans. Il a laissé un recueil de Lettres Galantes , qui n'ont ni la finesse , ni la légèreté des nôtres. Il y parle souvent de se pendre ou de se noyer , par un désespoir amoureux ; mais il conseille à sa maîtresse de ne faire ni l'un ni l'autre , de peur de se faire mal ou de mouiller ses habits.

G A Y.

Les fables de Gay manquent d'invention et de sel ; les réflexions en sont trop longues , et la chute n'en est point heureuse. Gay ne ressembloit à La Fontaine , que par une indolence excessive , et une entière indifférence pour ses intérêts. On préfère ses pastorales à toutes ses autres productions ; et parmi ses poésies diverses , il y en a quelques-unes d'un tour heureux et agréable.

Ses fables ont été traduites en français par madame de Keralio , 1759 , in-12.

Les poèmes de Gay ont été imprimés à Edimbourg , 1773 , 2 vol. in-8°.

POPE

P O P E.

Une des principales productions de Pope ; est l'Essai sur la Critique. C'est un poëme didactique , rempli de préceptes et de règles , où les observations se suivent , comme dans l'Art Poétique d'Horace , sans cette régularité méthodique qu'on eût exigée d'un écrivain en prose. On le compara , lorsqu'il parut , à l'Art Poétique de Boileau , si même on ne le mit au-dessus. Il y a cependant une grande différence entre ces deux morceaux ; on doute que les critiques Français eussent été aussi indulgens que les Anglais , si ce poëme eût été enfanté par une de nos Muses. L'ordre et la liaison y manquent absolument : rien n'y fixe l'esprit ; et il est difficile d'en lire deux chants sans fatigue. On alléguera peut-être en faveur de Pope , l'Epître aux Pisons , autrement l'Art Poétique d'Horace , où les préceptes sont pêle-mêle. On peut répondre que c'est un très-grand défaut dans le poëte Latin ; parce qu'il est évident qu'un ouvrage un peu long , surtout un ouvrage didactique , où tout est confus , lasse nécessairement. Aussi Despréaux , malgré sa vénération pour les anciens , n'a eu

garde de se livrer à un pareil désordre ; et c'est ce qui rend son Art Poétique si supérieur à celui d'Horace et au poème de Pope ; au reste , ce défaut de méthode est commun à tous les écrivains Anglais : ils ignorent encore l'art de lier les idées , de placer les ornemens , de maîtriser les imaginations.

Le but de cet Essai, autant qu'on peut le saisir, est d'apprendre à connoître la portée de son génie, à démêler les différences presque infinies qui se trouvent entre les esprits. L'auteur découvre les causes de nos erreurs et de nos faux jugemens ; les sources où il faut puiser pour se former le goût ; en quoi consiste la véritable beauté des ouvrages d'esprit ; avec quelles précautions on doit les lire , pour y discerner le bon du mauvais ; et en général , quelles sont les qualités qui font non-seulement les bons critiques, mais encore les bons auteurs.

Cet ouvrage, traduit en français par M. de Silhouette, qui s'est attaché à la fidélité littérale, a été imité en vers par l'abbé du Resnel. Quoiqu'il y ait, dans la traduction de celui-ci, un très-grand nombre de très-beaux vers, rien néanmoins n'y attache

l'esprit ; parce qu'on n'y trouve aucun ordre, aucune liaison, aucune analogie dans les pensées ; et en cela, la copie ressemble parfaitement à l'original. M. Robeton ; conseiller et secrétaire du roi George, fut le premier qui traduisit en vers français, l'Essai sur la Critique ; mais on a jugé peu favorablement de son travail.

M. Aignán a donné, en 1801, une traduction du même Essai, en vers libres.

Ce nouveau traducteur de l'Essai sur la Critique, de Pope, paroît avoir senti toute la difficulté de son entreprise ; et ne s'est pas fait illusion sur ses moyens. Au lieu de défigurer son auteur par une imitation soi-disant libre, il s'est constamment attaché à suivre son modèle ; il s'est seulement permis de substituer des noms français à des noms étrangers qu'on ne connoît pas. En général, on peut dire qu'il a réussi à nous donner une traduction en vers libres, à la fois fidèle et élégante, d'un poème de Pope, ainsi que de deux discours qui suivent l'Essai sur la Critique.

Il existe une autre traduction en vers, de l'Essai sur la Critique, par le célèbre Hamilton, qui étoit connue en manuscrit depuis

long-temps : M. Renouard l'insérera dans la belle édition qu'il prépare des œuvres de l'auteur. Elle nous a paru moins élégante, mais plus fidèle que celle de l'abbé du Resnel.

L'Essai sur l'Homme, du même écrivain, est bien supérieur à son Essai sur la Critique, par le grand nombre d'idées neuves, élevées, hardies, exprimées d'une manière vive et énergique ; mais quelquefois trop concise, source de fatigue pour le lecteur. Ce qui paroît obscur ; n'est peut-être qu'extrêmement profond ; et l'on peut appliquer à Pôpe la réponse que Socrate fit à Euripide, qui lui demandoit son sentiment sur les écrits d'Héraclite : ce que j'entends est plein de force ; je crois qu'il en est de même de ce que je n'entends pas. Cette apparente obscurité vient autant du sujet, que de la manière dont il est traité.

Nous avons plusieurs traductions de cet ouvrage : celle de M. de Silhouette est estimable par la force et par l'élégance de son style. La traduction en vers par l'abbé du Resnel, est une preuve de la ressource qu'un homme d'esprit et de goût peut trouver dans l'élégante clarté et dans la douce énergie de notre langue ; mais son but

semble avoir été plutôt de se faire lire par les Français, que de laisser à son auteur l'air étranger, qui ne peut souvent lui être conservé qu'aux dépens de la justesse et de la saine élocution. M. Millot a aussi donné une traduction de l'Essai sur l'Homme, en 1761, in-12, qui passe pour élégante et fidèle.

M. de Fontanes a publié, en 1783, in-8°, une nouvelle traduction de l'*Essai sur l'Homme*, en vers français, précédée d'un discours et suivie de notes. S'il y a évité quelques-uns des défauts reprochés à l'abbé du Resnel, il a eu pour cela beaucoup d'avantages, puisqu'il tourne infiniment mieux des vers que son prédécesseur ; mais il est tombé dans des défauts opposés. En cherchant à être précis, il a quelquefois de la sécheresse et de l'obscurité. Son discours préliminaire offre d'excellens principes de littérature et de philosophie.

Pope, dans ses pastorales, s'est attaché à marquer les travaux champêtres de chaque saison, les scènes rustiques ou les lieux propres à ces travaux ; les différens âges de l'homme, les passions de chaque âge, etc. Ce n'est pas à ce titre seul que ces pastorales sont estimables : tous les connoisseurs

y retrouvent le bon goût de l'antiquité ; l'esprit n'y pétille point mal à propos ; les pensées sont naturelles, les vers très-doux et très-harmonieux pour des oreilles anglaises. Ce qui en relève encore le mérite, et ce qu'on ne doit pas ignorer, c'est que Pope les composa à seize ans, et que dans un âge plus avancé il en fut content, et les regarda toujours comme ce qu'il avoit fait de meilleur.

Pope emprunte librement des anciens ; mais ce qu'il y mêle du sien, n'est point au-dessous de ce qu'il prend d'eux. Virgile n'a rien écrit de meilleur en ce genre. L'auteur anglais ne publia ses églogues, que cinq ans après qu'il les eût composées. Il recueillit, pendant cet intervalle, les avis des gens de goût ; car nul écrivain ne prenoit plus de soin de ses ouvrages avant l'impression, ni ne s'en inquiétoit moins ensuite. Ses pastorales sont au nombre de six : les quatre Saisons, le Messie et la Forêt de Windsor, en font le sujet.

C'est particulièrement dans l'épître d'Héloïse à Abailard, qu'on peut appliquer à notre poète, ce qu'en dit Voltaire, qu'il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise,

aux sons doux de la flûte. Pope y peint avec des traits de feu , les combats de la nature et de la grâce ; c'est une image enflammée de l'amour le plus violent. Cette épître est une imitation amplifiée et poétique de celle de l'amante d'Abailard , monument cher et immortel de leur esprit , de leur goût , de leur tendresse , de leurs infortunes , de leur foiblesse , de leur pénitence. On connoît la belle traduction de M. Colardeau , faite d'après celle du poète Anglais. On en a donné d'autres en prose et en vers , qui , après celle-ci , ne méritent plus d'être nommées.

En 1710 , Pope composa son *Temple de la Renommée* ; ce temple , la demeure des conquérans , des héros et des sages , est représenté sous la figure d'un carré , avec quatre portes toujours ouvertes ; dans le sanctuaire , se trouvent les bustes d'Homère , de Virgile , de Pindare , d'Horace , d'Aristote et de Cicéron ; la Renommée est au milieu d'eux ; elle y reçoit l'encens et les vœux d'une foule d'adorateurs. On a reproché à l'auteur , de s'être trop abandonné au feu de son imagination , sans égard à la vraisemblance , et d'avoir mis peu d'ordre dans son poëme ; défaut ordinaire des écrits

de ce poète et de tous les ouvrages anglais.

Trochereau a traduit le Temple de la Renommée.

Le succès qu'a obtenu la traduction de la Forêt de Windsor, en vers, par M. Boisjolin, fait regretter que cet estimable traducteur s'en soit tenu à ce premier essai; son travail a toute l'élégance et l'éclat de l'original. Nous ne faisons que répéter en prose commune, ce que M. Fontanes a dit en vers charmans, à M. Boisjolin, dans une épître sur l'Emploi du Temps. On la trouvera dans le N°. IX de la Décade Philosophique, 12^e. année, p. 358.

Il avoit déjà paru une traduction en prose, de la *Forêt de Windsor*, en 1753, par de Lustrac; celle-ci fut donnée avec les poésies pastorales et le discours de Pope sur ce genre de poésie; et le tout formoit un volume. Malgré une infinité de fautes qu'on a reprochées à de Lustrac, comme de ne connoître ni la langue anglaise, ni la sienne propre, sa traduction des églogues de Pope a un mérite, c'est qu'on a mis les vers anglais à côté du français; ce qui pourra faire plaisir à ceux qui se contenteront de lire l'original.

On

On sait gré à M. de Joncourt, qui a recueilli les traductions de Pope, en huit volumes in-12, d'avoir fait entrer dans son choix la version de l'Essai sur la Critique, et de l'Essai sur l'Homme, par l'abbé du Resnel et par M. de Silhouette. M. de Seré, ancien conseiller au Parlement de Paris, et le baron de Schleinitz, ont aussi publié une traduction en prose de l'Essai sur l'Homme, celui de tous les ouvrages du poëte Anglais qui lui a donné parmi nous le plus de célébrité, et lui a attiré dans son pays le plus de louanges et le moins de censures. Une version en prose du Temple de la Renommée, faite par M. Trochereau, et une en vers, par madame du Bocage, grossissent encore cette collection.

Madame d'Arconville publia, en 1764, un mélange de poésies anglaises, en un volume, où se trouve une autre traduction en prose, du même Temple de la Renommée; elle y a joint *l'Essai sur la Poésie*, de Jean Sheffield, duc de Buckingham, et un poëme de Prior, intitulé *Henri et Emma*, imité de la *belle Brune*, de Chaucer. Le dernier ouvrage, malgré les défauts de goût qui s'y trouvent, est plein de grâces et de senti-

ment, et respire cette vérité qui est propre à tous les cœurs. Il y a de l'élégance dans la traduction ; mais la force de l'expression anglaise est quelquefois énervée ; et la première qualité d'une traduction, est de conserver le génie de la langue originale.

Pope a laissé des épîtres morales, des satires, des odes, des fables, des épitaphes, des prologues et des épilogues, qui sont regardés comme des chefs-d'œuvres dans leur genre. La première de ses épîtres morales traite du bon et du mauvais goût, dans l'usage des richesses : cette épître est agréable par son sujet, ingénieuse par ses détails, solide par ses principes, intéressante par ses sentimens ; elle présente un morceau important, qui est le caractère de Timon. On en fit des applications au duc de Chandos ; ce qui causa du chagrin au poète, qui écrivit à ce seigneur pour se justifier. Dans l'épître sur le Véritable Usage des Richesses, Pope ne respire que le bonheur de ses semblables, et l'amour du bien public : il y recommande une vigilance continuelle pour acquérir et conserver le nécessaire, une prudence délicate dans l'emploi du superflu, une justice exacte dans la distribu-

tion , en préférant les gens utiles aux fainéans, les besoins de la patrie à des spectacles frivoles , etc. Pope convient qu'il n'a travaillé aucune de ses pièces avec autant de soin que cette épître. Dans la troisième , sur la Connoissance des Hommes, et sur leurs divers caractères , le poète veut que pour bien connoître les hommes , on s'applique à découvrir leur passion dominante : c'est le grand ressort de la machine. La dernière épître roule sur le caractère des femmes ; elle est adressée à mademoiselle Blounet. Pope y présente une foule de portraits , qui font autant de preuves d'une proposition échappée à cette demoiselle ; savoir , que la plupart des femmes n'ont point de caractère. Il y a deux traductions françaises de ces épîtres ; l'une de M. de Silhouette , dans le premier volume de ses *Mélanges de Littérature et de Philosophie* ; et l'autre de M. l'abbé Yart , dans le 3^e. tome de l'*Idée de la Poésie Anglaise* : la première a été insérée dans le recueil des œuvres de Pope , indiqué précédemment.

M. Hennet a traduit la *Prière Universelle* de Pope , remarquable par la sublime simplicité des pensées et l'harmonieuse précision

du style. Sa traduction est aussi exacte et aussi poétique que celle de Lefranc, et bien moins prolixie que celle de Turgot. *Voyez* Poétique Anglaise, tome III, page 187.

Le même traducteur a fait passer dans notre langue *l'ode pour la Fête de Sainte Cécile* (voyez ci-dessus l'article Dryden), *l'élégie à la mémoire d'une jeune Infortunée*, et la satire intitulée : les *Caractères des Femmes*.

La veuve Duchesne a publié, en 1779, en 8 vol. in-8°, les œuvres de Pope, traduites par différens auteurs, avec le texte anglais mis à côté des meilleures pièces. Cette édition, bien exécutée et enrichie de figures, a été dirigée par l'abbé de la Porte, qui a mis en tête une bonne notice sur la vie et les écrits de l'auteur; elle est plus recherchée que les anciennes collections de traductions françaises en 7 et en 8 vol. in-12. On l'a réimprimée à Paris, en 1796, mais de manière à donner plus de prix à l'édition originale.

S W I F T.

Le seul écrit qui puisse donner au docteur Swift un rang parmi les poètes Anglais, c'est l'histoire de ses amours, ou, pour

mieux dire , de son indifférence pour une femme qui brûla pour lui d'une flamme inutile. Il y a dans cette production intitulée *Cadenus et Vanessa*, ainsi que dans ses autres poésies , de l'imagination , des vers heureux ; mais trop d'écarts et trop de négligence. .

Le véritable nom de l'héroïne de ce poème étoit Esther Vanhomrigh, fille d'un négociant d'Amsterdam, qui s'étoit enrichi en Angleterre. Après la mort de son père, Vanessa alla s'établir en Irlande, où l'ambition de passer pour bel esprit, lui fit rechercher la société du docteur. Vanessa estimoit beaucoup les ouvrages de Cadenus. Un jour tenant en main un volume de ses poésies, Cupidon, cet enfant des Plaisirs, toujours aux aguets pour surprendre les cœurs amoureux, lui décocha adroitement une de ses flèches ardentes, avec tant de force, qu'elle perça le mince volume, lui blessa le sein, et porta dans son cœur une si vive douleur, qu'elle la jeta à l'instant dans une sombre rêverie. Vanessa, à peine âgée de vingt ans, s'imagina, dans son délire, être vieillie, et avoir perdu la vue par ses grandes lectures, apercevant dans la personne de Cadenus, un jeune Adonis qui la ravissoit par les char-

mes de sa figure et de sa voix : ce fut par ces deux endroits seulement que Cadenus sut se rendre recommandable à sa maîtresse. Swift se contenta de la célébrer dans ses vers, Vanessa s'en plaignit ; l'insensible docteur objecta le devoir : on attribua ses refus à quelques imperfections naturelles, plutôt qu'au scrupule d'une conscience timorée. Quoi qu'il en soit, Vanessa ne put tenir contre tant de rigueur ; elle appela la mort à son secours ; et l'on dit que ce fut la seconde femme que le barbare Swift fit mourir d'amour et de langueur.

On estime les œuvres de Swift, Londres, 1766, 25 vol. in-12, ou 1784, 17 vol. in-8° ; édition de Shéridan.

W I L M O T.

Jean Wilmot, comte de Rochester, le libertin, le plus spirituel et le plus aimable seigneur de la cour de Charles II, fit à l'âge de douze ans, une pièce de vers sur le rétablissement de ce prince. Devenu dans la suite un de ses favoris, il composa contre lui des satires qui le firent exiler. Il se consola de sa disgrâce, par d'autres satires et des vers licencieux. Les plaisirs et la débauche ruinè-

rent sa santé ; et il mourut à trente-trois ans. Quoiqu'il eût fort maltraité les femmes dans ses ouvrages , une femme cependant composa après sa mort une idylle en son honneur. Dans une satire sur l'*Homme*, le comte de Rochester peint l'humanité avec les plus noires couleurs. Celle du *Mauvais Repas* , est une imitation de la satire de Despréaux sur le même sujet ; dans une autre, le seigneur Anglais tourne en ridicule tous ceux qui prennent les eaux de Tundbrige.

Les œuvres de Rochester ont été recueillies à Londres, 1709, in-8°.

La satire *contre l'Homme*, et la satire *contre le Mariage*, ont été traduites par M. Hennet, pag. 45 et 61 du troisième tome de la Poétique Anglaise.

P H I L I P S.

Les trois poèmes de Jean Philips sont intitulés, *Pomone* ou le *Cidre*, la *Bataille de Bleinhem* ou d'*Hochstet*, et le *Précieux Chelín*. Le premier est une imitation des Géorgiques de Virgile. Cet ouvrage , en général , est propre à donner une idée avantageuse de la poésie anglaise ; mais on y trouve assez souvent des traits d'une imagination déréglée.

La bataille de Bleinhem présente quelques morceaux d'une grande force, des éloges excessifs de la nation anglaise, et beaucoup de traits injurieux contre la France. *Le Précieux Chelin* est un petit poème burlesque, dont les Anglais font grand cas ; ils disent que les étrangers n'ont jamais rien produit de pareil : les plaintes d'un homme réduit à une extrême indigence sont la matière de l'ouvrage. M. Hennet l'a traduit sous le titre de *Bel Écu de six francs*. Il a fait plusieurs changemens en traduisant un poème, dont le sujet trivial et badin contraste avec un style poinpeux et sublime. La traduction en est devenue dès lors un peu moins littérale ; mais la fidélité du traducteur consistoit ici, à plaire et à amuser. Nous croyons qu'il a rempli ce double but. *Voyez Poétique Anglaise, tome III, pag. 85.*

Les poésies de Philips ont été publiées à Londres, en 1720, in-12.

T H O M P S O N.

Le célèbre auteur du poème des quatre Saisons, l'Ecossois Thompson, ne composoit, dit-on, que lorsqu'il étoit ivre ; et cette ivresse le menoit souvent au delà de l'ivresse poétique. Ses autres productions sont le château
de

de l'Indolence, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale ; le poème de la Liberté, celui de l'Angleterre, quelques tragédies et des odes d'un genre médiocre.

Le poème des Saisons est rempli d'imagination, et revêtu d'un coloris brillant. Les morceaux de sentiment sont supérieurs à tous les autres ; mais cet ouvrage pèche par une abondance stérile. Lorsque le poète tient entre ses mains une image, il ne la quitte point qu'il ne l'ait épuisée ; si l'on en ôtoit les digressions, les inutilités, les bouffissures, à peine auroit-on la valeur d'un chant. L'auteur a étouffé la poésie sous la physique. Il auroit fallu que ce poème eût été corrigé par Addison ou Pope ; il sent l'écolier plein de talent, qui a besoin encore de l'œil du maître, et qui ne sait ce qu'il faut retrancher ou ajouter.

On dit encore que Thompson composoit tout d'une haleine, et qu'il écrivoit tout de suite, sans jamais corriger. Il n'y a point assez d'images riantes dans ce poème : et quel sujet en comportoit davantage ! Le sombre trop répandu dans le tableau, y fait mourir toutes les autres couleurs. Nous ne parlerons point des mêmes expressions, des épithètes parasites, qui reviennent sans cesse. Ce poème ; malgré

tous ces défauts, est cependant assuré de plaire ; il parle souvent à l'imagination, et quelquefois au cœur.

Parmi les éditions de l'original, on peut choisir l'édition de Londres, 1793, in-8°.

TRANSLATIONS.

MADAME BONTEMS.

Madame Bontems, qui a traduit cet ouvrage dans notre langue, a conservé toute la force de l'anglais ; elle lui a même quelquefois sacrifié l'élégance française, persuadée qu'un traducteur n'est que l'interprète d'un original, et que la fidélité est la première qualité qu'il doit posséder. Madame Bontems réunit l'énergie et le brillant ; elle est presque toujours à côté de son auteur. On pourroit la chicaner sur quelques passages, où elle s'est trompée. Sa traduction, où l'imprimerie a épuisé tout son luxe, consiste en un volume qui parut en 1759 : elle a été souvent réimprimée.

M. DELEUZE.

M. Deleuze, dans la traduction qu'il nous a donnée de Thompson, a tâché d'approcher, autant que possible, de son original, et de

surmonter les nombreuses difficultés qu'il présente à un traducteur. On peut dire qu'il a réuni à la fidélité, la clarté et l'élégance de l'expression. Les notes qu'il a ajoutées pour l'intelligence du texte, et un précis de la vie de Thompson, qui contient en même temps l'analyse de ses principaux ouvrages, rendent encore plus complet le travail de M. Deleuze.

M. FREMIN-BEAUMONT.

La dernière traduction de Thompson, publiée vers la fin de 1806, in-8°, par M.F....B.... (Fremín-Beaumont), joint aussi au mérite de la fidélité, celui du style et de la diction. Le traducteur a su donner à sa prose quelque chose de la pompe, de l'élégance et de l'harmonie de la poésie, sans toutefois dénaturer son caractère.

M. Fremín-Beaumont a eu un avantage précieux pour un traducteur, celui d'avoir été précédé dans la carrière qu'il a parcourue, par des athlètes qui y avoient obtenu des succès mérités.

Les plus beaux morceaux du poème des Saisons ont été traduits par M. Hennet, pag. 283 et suiv. du 3°. vol. de la *Poétique Anglaise*.

Y O U N G.

Les pensées nocturnes du docteur Young, curé de Welwin, sont des ouvrages mélancoliques, dont on ne trouve point de modèles, ni même d'exemples dans les autres langues. Une vie troublée par la perte d'une épouse vertueuse et de deux enfans qui lui étoient chers, le jeta dans une tristesse profonde, dont les accès nous ont valu son beau poème des Nuits. Cet ouvrage moral, intéressant et philosophique, est le plus original de tous ceux qui sont sortis de sa plume; mais le faux bel esprit, le trivial, le gigantesque, gâtent souvent les beautés sublimes de cette étonnante production. Young employoit ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetière de son église. Son poème fait deviner qu'il se levoit souvent pendant la nuit, pour recommencer ses promenades poétiques; aussi, en poursuivant l'homme dans sa carrière, lui montre-t-il à chaque pas le malheur et le tombeau. Ce spectacle sombre et terrible lui fournit des réflexions fortes sur des vérités sublimes, qu'il exprime avec autant de sentiment que d'énergie.

Nous ne parlerons pas de quelques pièces de théâtre, composées par ce poète ecclésiastique : elles sont, ainsi que ses autres poésies, trop au-dessous de la réputation de leur auteur. Young est un homme de génie dans toute la force du terme. Il n'a qu'un défaut, qu'on reproche, au reste, à tous ses compatriotes, excepté Pope et Adisson, c'est de manquer de goût. Mais l'auteur des *Nuits* n'en est pas moins admirable ; il nous jette, malgré nous, dans une mélancolie profonde, d'où résultent, et plus de sensibilité pour nos semblables, et plus d'amour pour la vertu.

La meilleure édition des *Nuits* est celle de Londres, 1798, in-8°.

TRA D U C T I O N S.

LE T O U R N E U R.

Nous connoissons déjà le caractère du poète Young, par quelques essais de traductions; dus à une main habile, et qui avoient parus dans le Journal Étranger. Ils ont fait naître le désir d'avoir une version complète de ses *Nuits*. Cette entreprise étoit difficile; Young devoit trouver moins de traducteurs que tout autre poète; il falloit un homme

dont l'âme fût, pour ainsi dire, moulée sur le ton de l'original; qui ne fût point effrayé de cette suite de tableaux funèbres; qui fût capable de s'en pénétrer, et assez philosophe lui-même, pour en créer de pareils. Le Tourneur, connu par plusieurs discours remplis d'éloquence et de philosophie, a fait passer les beautés de ce poète dans notre langue; il a senti tout ce que Young avoit senti lui-même, et a toujours rendu avec chaleur ses pensées et ses images. Il marche toujours à côté de son modèle lorsqu'il s'élève; le corrige lorsqu'il s'étend dans des lieux communs ou des répétitions; substitue des idées et des images à celles qui ne peuvent être traduites, ou qui n'auroient aucune grâce dans notre langue.

La nouvelle édition qu'on a publiée depuis, est plus ample que la première. L'auteur y a joint un autre poème d'Young : c'est *Jeanne Gray*, ou le Triomphe de la Religion sur l'Amour. Edouard VI avoit laissé le trône à Jeanne Gray, descendante de Henri VII; elle étoit femme de lord Gilford, fils du duc de Northumberland. Marie, sœur d'Edouard, fut portée sur ce trône par son droit et son parti. Dès qu'elle eût signé son contrat de

mariage avec Philippe II, elle fit condamner à mort sa rivale, âgée de dix-sept ans, qui n'avoit d'autre crime, que d'être nommée dans le testament d'Edouard pour lui succéder : elle périt sur un échafaud en 1554, ainsi que son mari, son père et son beau-père. C'est le malheur de cette reine qu'Young a chanté.

A la suite des *Nuits*, on a mis une traduction du *Jugement dernier*, de la paraphrase du livre de *Job*, de la *Revue de la Vie*, et de quelques pensées détachées du même auteur, où l'on retrouve son génie et son ton particulier. Le Tourneur a fait, dans les *Nuits*, des transpositions qui corrigent bien des fautes échappées à l'auteur ; il a traduit la lettre quand il a pu la traduire sans choquer le tour français ; ailleurs il a présenté l'image équivalente ; toujours il a rendu le sentiment, et partout la pensée de l'auteur, à laquelle il a prêté quelquefois de l'énergie.

M. B. Barrère a publié, en 1806, les beautés poétiques d'Young. Les morceaux du poète Anglais qui choquoient les gens de goût, et en particulier M. Clément de Dijon, ne se trouvent pas dans cet estimable choix.

Colardeau a traduit en vers, ou plutôt imité

les première , seconde et quinzième Nuits d'Young : le peu de succès de cette imitation le détourna de traduire en entier l'ouvrage du poëte Anglais.

Les Satires d'Young , regardées en Angleterre comme le plus correct de ses ouvrages , ont pour but de prouver que l'amour de la renommée est une passion universelle , et la principale cause de nos crimes et de nos travers. Elles sont au nombre de sept dans l'original : M. Bertin les a réduites à deux dans la traduction libre ou plutôt dans l'imitation qu'il en a donnée en 1798, in-18. Il a réuni dans la première , tout ce qui s'adresse aux hommes ; la seconde renferme ce qui concerne les femmes. A l'aide de cette division et du retranchement de ce qui est absolument étranger à nos mœurs , cette traduction , assez bien écrite , n'est pas sans intérêt. On lira avec plus de plaisir la traduction libre en vers des Satires d'Young , par M. Lablée , 1802 , in-8°.

La satire sur les Femmes a été traduite en partie par M. Hennet , dans sa *Poétique Anglaise*, tome III , p. 339.

H E R V E Y.

Hervéy a fait un poëme intitulé : *Méditations*

tions sur les Tombeaux. Les ouvrages de cet ecclésiastique ont eu un succès prodigieux en Angleterre , surtout les Dialogues de *The-ron et d'Aspasion*. Le Tourneur a traduit les Méditations , en un vol. in-12.

Edition de Londres , 1796 , 2 vol. in-8°.

GRAY.

Gray , dit M. Hennet dans sa *Poétique Anglaise*, se trouvant un jour à une vente de livres , regardoit une belle collection des meilleurs auteurs Français , très-bien reliée , et du prix de cent guinées ; il témoignoît à un de ses amis le regret d'être hors d'état de l'acheter : la duchesse de Northumberland , qui l'entendit , s'informa adroitement , de cet ami , qui il étoit. Ils se retirèrent avant elle ; et Gray trouva , en rentrant chez lui , la collection , avec un billet de la duchesse , qui le pria de l'excuser si elle lui offroit un aussi foible gage de sa reconnoissance , pour le plaisir qu'elle avoit éprouvé à la lecture de l'*Élégie sur un Cimetière de campagne*.

Les cent vingt vers qui composent cette pièce , ont conduit Gray à l'immortalité. Pensées , sentimens , images , expressions , tout est simple et sublime , touchant et majes-

tueux : la solennité du sujet se répand sur le lecteur ; la teinte sombre et religieuse s'empare de l'âme , le cœur se resserre , l'esprit s'élève ; et l'on reste , après l'avoir lue , dans une profonde méditation : le livre est refermé , et on la lit encore.

L'admiration de M. Hennef , de qui nous empruntons ces détails , pour ce chef-d'œuvre de la poésie anglaise , ne pouvoit que le seconder dans la traduction en vers qu'il en a donnée : aussi de toutes celles que nous avons lues (et il y en a plus de dix) , la sienne , et celle de M. Kérivalant , nous ont paru les meilleures.

Gray a encore composé plusieurs petites pièces de vers , qui ne sont pas à comparer avec sa fameuse Elégie. M. Lemièrre en a donné une traduction , 1798 , in - 8°. Il s'est tenu scrupuleusement à rendre la lettre et le sens. Le texte original , imprimé en regard , est conforme à la belle édition donnée par Mason , ami de Gray , en 1775 , in-4°.

G O L D S M I T H.

Le *Village abandonné* est très-connu en Angleterre : ce poème a pour but de combat-

tre l'excès du luxe, l'amour de l'or, l'esprit de trafic et de commerce; d'y opposer les avantages de la vie agricole, source des véritables richesses. *Léonard* a pris le fond de ce poème pour son idylle du *Village détruit*. On lira encore avec plaisir dans le recueil des poésies de M. Monvel fils, 1801, in-8°, *Lismor*, ou *le Village abandonné*. L'auteur Français a conservé assez bien le caractère de l'original, ce mélange de sensibilité spirituelle, d'ironie douce et de naïveté piquante, qu'on trouve dans ce poème.

Le *Voyageur*, autre poème de Goldsmith, contient des descriptions agréables et des pensées profondes. M. Hennequin, aujourd'hui membre du corps législatif, en a inséré une bonne traduction à la suite de celle de Jacques Manners, etc., Riom, 1801, in-12.

D A R W I N.

Darwin a mis en vers, dans ces derniers temps, sous le nom d'*Amours des Plantes*, le système de Linnée. Les noms de *Bergers*, d'*Amantes*, etc., remplacent ceux de *pistiles* et d'*étamines*. L'objet que se propose le poète Anglais, est de détruire l'ouvrage d'Ovide, qui, par la puissance de la poésie,

transforma en arbres et en fleurs des hommes, des femmes, des dieux et des déesses. Darwin veut leur ouvrir les prisons végétales, dans lesquelles ils sont enfermés depuis si longtemps; il annonce l'intention formelle de les rendre à leur premier état; il veut les faire passer sous les yeux du lecteur. Ce poème a eu le plus grand succès en Angleterre, et semble ne le devoir qu'aux détails: c'est par les comparaisons que l'auteur a cherché à donner à son ouvrage une physionomie poétique, mais elles manquent quelquefois de justesse.

J. - P. Deleuze a publié, en 1799, in-12, une traduction de ce poème. Nous oserons dire que le traducteur fait oublier les défauts de l'auteur Anglais, par le mérite de sa traduction; il a presque à chaque vers, le mérite d'avoir vaincu la difficulté, sans que le lecteur soupçonne la peine qu'il a fallu prendre pour remporter la victoire. M. Deleuze a fait précéder son ouvrage, d'une exposition abrégée du système de Linnée, et d'un discours préliminaire, qui renferme un résumé intéressant de différens poèmes latins ou français sur la botanique.

AUTRES TRADUCTIONS

DES POÈTES ANGLAIS.

L'ABBÉ YART.

Parmi les productions des auteurs Anglais, il y en a que l'on se presse trop de traduire en notre langue ; il y en a d'autres aussi , que l'on n'a pas assez de soin de nous faire connoître. Des traducteurs sans goût prennent sans choix tout ce que le hasard leur fournit , et veulent nous faire lire en français , ce que les Anglais eux-mêmes méprisent, et qu'on ne lit point en Angleterre. L'abbé Yart , de l'académie de Rouen , a évité ce défaut dans le choix qu'il a fait de plusieurs petites pièces de poésies qu'il a traduites , et dont il a formé un recueil en huit volumes, publié de 1753 à 1756.

Un grand nombre de remarques littéraires , historiques et critiques , font une partie considérable de cet ouvrage. On voit aussi à la tête de chaque pièce traduite , un discours préliminaire , dans lequel on trouve des observations judicieuses.

A mesure qu'un auteur nouveau paroissoit sur la scène , l'abbé Yart s'est cru obligé de

l'annoncer par un Traité , une Dissertation , un Discours Préliminaire , une Préface , une Epître , ou tout au moins un Avertissement , où il dit deux mots de l'auteur en question , et disserte ensuite longuement sur le genre d'ouvrage dans lequel il a excellé.

De tous les discours que l'abbé Yart a mis à la tête de chaque article de son recueil , celui qu'il a fait sur la Fable , paroît mériter la préférence. Le caractère de cette espèce de poésie , et le génie des auteurs anciens et modernes qui ont écrit dans ce genre , n'ont point échappé à son juste discernement.

Le genre d'ouvrage sur lequel M. l'abbé Yart s'est étendu avec le plus de complaisance , est celui des épitaphes. Il prétend que les Anglais ont beaucoup mieux réussi que nous dans ces petites pièces ; et que comme leurs funérailles sont célébrées avec plus de magnificence , leurs épitaphes sont aussi écrites avec plus d'élégance et d'esprit. Cependant , si l'on en juge par toutes celles qu'il a traduites , on en concevra une idée moins avantageuse. Ce ne sont , pour la plupart , qu'un abrégé assez sec de la vie du défunt , entremêlé de louanges hyperboliques. Parmi les vingt-cinq que nous offre ce recueil , on

n'en trouve pas une qui mérite une attention particulière.

On reproche d'ailleurs à l'abbé Yart , d'avoir horriblement défiguré la plupart de ses originaux.

M. H E N N E T.

Le Traité de M. Hennet est le plus complet que l'on ait sur la poésie et les poètes Anglais. La nation anglaise n'a rien en ce genre de plus satisfaisant. Cet ouvrage plaira en France, à ceux qui étudient la langue anglaise , à ceux qui la savent , et même à ceux qui ne veulent pas l'apprendre. Il plaira aussi également aux personnes qui lisent pour s'instruire, et à celles qui n'estiment d'un livre que le plaisir qu'elles trouvent à le lire. Des recherches nombreuses, une grande variété, et beaucoup d'esprit et de goût dans le choix des poètes et des divers morceaux cités et traduits , voilà ce qui assurera le succès de la *Poétique Anglaise*, en 3 vol. in-8°. , Paris , 1806.

LES ALLEMANDS.

Ce ne fut guère qu'au treizième siècle , que la poésie commença à s'élever en Allemagne du sein des profondes ténèbres de la barbarie.

Les *Minnesingers* furent, dans ces contrées, ce que les Troubadours ont été en France ; ils ont fleuri sous les empereurs de la maison de Souabe : on en connoît jusqu'à cent quarante, presque tous grands seigneurs, parmi lesquels il se trouve même des souverains ; on admire dans ces poètes l'élégance et la naïveté.

La poésie allemande a essuyé à peu près le même sort que l'italienne ; l'affectation de l'art vint gâter les leçons qu'on pouvoit emprunter des grands modèles, tels qu'Opitz, et qui n'ont été d'abord suivies que des Logau, des Canitz et des Wernick. Breitinger et Bodmer ont fait à part une espèce de Code de Poésie, qui leur est particulière : leurs disciples ne s'occupèrent que du soin de parler à l'imagination, et de l'ébranler par des images vigoureuses ; ils négligèrent et rejetèrent même cette âme de la poésie, le sentiment, sans lequel rien ne plaît.

Il s'éleva enfin des hommes nourris de l'étude des anciens, animés par le génie, et doués de ce goût heureux, presque aussi nécessaire que le génie ; mais en louant l'abondance des poètes Allemands, dans plusieurs genres, on est obligé d'avouer qu'ils ont beaucoup à désirer dans le dramatique ; qu'ils
ont

ont très-peu d'auteurs qui approchent de Racine, et qu'à peine en ont-ils un seul, qu'ils puissent regarder comme original. Dans la comédie, surtout, ils sont incapables jusqu'ici d'entrer en lice avec Molière. Ils ont dans ce genre, quelques pièces où il y a de l'esprit, de la finesse et de la correction; mais voilà à peu près tout ce qu'on y trouve.

Pour le lyrique, les Allemands ont, si on les en croit, un Anacréon dans Gleim, dans Weisse et dans Hagedorn; un Chaulieu, un Rousseau et même un Horace dans Utz. Lessing, Gellert, Hagedorn, Lichtwehr, se sont illustrés dans la fable; cependant on ne peut mettre ces fabulistes à côté de La Fontaine, et même de Richer. Les Gessner, les Roff, les Gartner, les Gellert enfin, ont donné des chefs-d'œuvres dans la poésie bucolique et pastorale. Peut-être en général, ces auteurs se sont-ils trop attachés à imiter les modèles que l'antiquité nous présente, et pèchent-ils quelquefois par un entassement d'images, qui sont l'effet d'une stérile abondance. A entendre encore les Allemands, nous n'avons pas de satiriques préférables à Rabener, à Canitz, à Haller. On convient que du côté de la poésie pittoresque, les Allemands,

comme les Anglais, nous sont infiniment supérieurs : ce défaut nous vient du peu de soin qu'ont nos jeunes poètes, d'étudier la nature dans elle-même. Le bel esprit, la philosophie surtout, le prétendu ton de la bonne compagnie, ont fait un tort irréparable à notre poésie.

M. Kleist, chez les Allemands, est mis à côté de Thompson : Cramer, poète lyrique, a traduit les sept Psaumes avec toute l'énergie de l'enthousiasme qui enflamme l'original. Il est encore connu par plusieurs odes sacrées, dont rien n'égale le pathétique et le sublime. Le baron de Cronegk mérite une place parmi les poètes Allemands ; il est mort à la fleur de son âge, regretté et pleuré de ses amis, pour ses talens et ses mœurs douces. Son beau poème intitulé la *Solitude*, suffiroit seul pour lui faire une réputation. M. Gellert est, sans contredit, une des premières Muses de ces contrées ; ses fables et ses contes seront immortels ; ses comédies lui ont acquis le nom de Térence Allemand. On a encore de cet écrivain estimable, un roman intitulé la *Comtesse Suédoise* ; dont nous possédons deux traductions françaises, l'une de 1754, par Formey ; l'autre anonime,

Paris, 1779. Gessner nous est connu par son poème de la Mort d'Abel, et par ses Idylles. Les Pensées du matin, de Haller, son fragment sur l'Eternité, ses Alpes, sont autant de morceaux où brille la poésie la plus sublime.

G E L L E R T.

C'est celui qui paroît avoir porté le plus haut la gloire des lettres en Allemagne. Il a fait des fables, des contes, des poèmes sur l'honneur, sur la richesse, sur l'orgueil, sur l'humanité, etc.; un roman, une pastorale et des comédies. On le félicite de ne s'être point amusé à saisir de petites nuances de ridicules, presque imperceptibles, et propres seulement à être jouées devant un peuple de métaphysiciens, si jamais il en naît un. On nous fait entendre cependant, que ses pièces sont dialoguées d'un style diffus et traînant, et que l'intrigue en est froide.

Les fables de Gellert ont été traduites en français, avec exactitude, par Toussaint, Berlin, 1768, 2 vol. in-12.

H A L L E R.

Le recueil des poésies de ce médecin Allemand, traduites en français en 1752, par Tscharnier, et réimprimées avec d'autres

poésies allemandes, en 1775, renferme des morceaux dignes d'estime. Presque toutes ses pièces sont philosophiques et morales. Les Alpes, poème assez considérable, s'offrent d'abord au lecteur; et l'on ne peut trop louer cette excellente production. C'est la belle nature parée de toutes ses fleurs, représentée dans toutes ses proportions. On y voit marcher, d'un pas égal, la poésie et la raison, la fiction et la vérité; par cette heureuse alliance, Haller a produit l'ouvrage en vers, le plus agréable que nous ayons peut-être depuis les Grecs et les Latins. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sujet, aride en apparence, devient d'une fécondité admirable sous la plume de l'écrivain, et qu'il y a répandu de la grandeur, de la majesté, des grâces et de l'enjouement : son but est de peindre le physique des Alpes, et les mœurs innocentes et paisibles de ceux qui les habitent.

Le poème des Alpes est suivi d'un Essai sur l'Origine du Mal, en trois chants : dans le premier, l'auteur peint les imperfections prétendues de ce monde, et répond, dans le second, à cette question, tant de fois proposée par l'incrédulité : « comment Dieu a-t-il

» choisi un monde sujet à des péchés et à des
 » tourmens éternels? » La chute des anges
 rebelles et la corruption de l'homme, sont la
 matière du dernier chant.

Le poète déride quelquefois le front de son
 austère philosophie. Il y a dans son recueil
 une pièce intitulée *Doris*, où l'on trouve des
 images agréables et des sentimens délicats.
 Le désir de revoir sa patrie, la gloire, la
 vertu, ont exercé la muse de Haller. Ces
 sujets si souvent traités, respirent sous sa
 main un air de fraîcheur. On lit encore avec
 plaisir sa description poétique du matin :
 l'auteur, en général, est un peintre fidèle et
 brillant. L'épître sur la Fausseté des Vertus
 humaines, présente un tableau de l'inhu-
 manité des pères, qui forcent une fille aimable
 à prendre le parti du couvent ; elle est
 peinte avec autant de force que de vérité.

On peut regarder Haller, comme le Pope
 de l'Allemagne. On s'aperçoit, en lisant
 son recueil, d'un rapport marqué entre les
 ouvrages de ce dernier et les siens ; aussi l'appelle-t-on le poète Anglais, parce qu'il n'a
 traité que des sujets de philosophie, et qu'il
 s'est attaché à imiter le style fort et serré
 des poètes de cette nation ; ce qui le rend

quelquefois obscur. Ses admirateurs lui reprochent encore d'être tombé dans quelques fautes de grammaire , et de ne s'être pas entièrement défait du langage de son pays (il est né Suisse) , qui ne passe pas pour de l'allemand bien pur. Haller est mort en 1777 , conseiller et médecin du roi d'Angleterre , professeur de philosophie à Gottingue , dans le duché de Brunswick , où il y a une fameuse université ; il étoit aussi membre du conseil de Berne , sa patrie.

M. Z A C H A R I E.

Le poème des Quatre Parties du Jour , par M. Zacharie , a passé dans notre langue avec tous les agrémens du burin. Les estampes , d'après les dessins de M. Eisen , sont charmantes ; le poète s'attache à rendre les objets de la nature , qui peuvent lui fournir des tableaux. Il peint la campagne au retour du soleil ; il représente les plaisirs champêtres du seigneur du village. Dans le chant du midi , l'aurore semble s'élever avec l'astre du jour. La description du soir est sur un autre ton : on voit le calme et le silence succéder au bruit et aux travaux. Les images de la nuit sont sombres comme elle ; le poète , au

sein des ténèbres, s'égare au milieu des tombeaux ; il a pris Young pour son modèle, comme dans les autres parties il avoit imité Thompson. M. Zacharie, comme tous les poètes de sa nation, connoît la nature, et puise dans elle seule tous ses tableaux et toutes ses images ; mais il a comme eux, le défaut de vouloir tout peindre, tout dire, tout détailler. Les moindres objets ne sont pas négligés ; cette abondance, ce luxe, si on peut s'exprimer ainsi, dépare souvent cet ouvrage, ainsi que ceux des poètes Allemands. Ils montrent beaucoup de génie ; mais ils auroient besoin de goût pour l'épurer.

Outre la traduction en prose, qui parut in-8°. , en 1769, l'abbé Alleaume en a publié une en vers, en 1773 ; qui n'est plutôt qu'une imitation, dans laquelle il y a quelques bons vers ; le reste est foible et négligé ; la disposition des rimes est souvent peu harmonieuse. On reproche aussi à cet interprète d'avoir trop abrégé le poète Allemand.

G E S S N E R.

On peut regarder les idylles et les poèmes champêtres de Gessner, comme des ou-

vrages de génie et bien supérieurs à tout ce que les Français ont en ce genre. Un critique qui auroit la force de se refuser au plaisir que font ces écrits, pourroit leur reprocher d'être diffus, d'avoir peu d'action et beaucoup d'images qui ont été déjà employées ; mais on pourroit répondre au censeur, que souvent le génie s'écarte du goût. L'auteur du poëme d'*Abel* est nourri de la lecture des anciens et des livres sacrés ; c'est un grand peintre, qui tourne toujours les yeux vers la nature ; il fait allier l'amour de la vertu et celui des plaisirs ; une âme pure s'exhale dans toutes ses productions. M. Huber a traduit le poëme de la *Mort d'Abel* ; on lui a aussi attribué la traduction des idylles de Gessner, imprimées à Lyon en 1762, un volume in-8° ; mais on sait aujourd'hui que le véritable auteur de cette traduction, est le célèbre Turgot. M. Meister est le traducteur des nouvelles idylles.

La traduction des pastorales et poëmes de Gessner, publiée, pour la première fois, en 1766, n'est pas de M. Huber, mais de l'abbé Bruté de Loirelle.

M. THÜMMEL.

M. THÜMMELE.

Cet auteur d'un poëme héroï-comique, intitulé *Wilhelmine*, traduit de l'allemand, dans notre langue, par M. Huber, petit in-8°. , 1769, entreprend de chanter les amours d'un ministre protestant, curé d'un petit village. Le sujet est absolument neuf pour nous ; il nous présente des mœurs différentes des nôtres : les plaisanteries allemandes sont aussi d'un autre ton que les plaisanteries françaises ; la hardiesse et l'indécence font le principal caractère de celles de M. Thümmel. Il y a un peu d'imagination dans cet ouvrage ; encore est-elle fort commune. Le poëme a réussi en Allemagne. En France, on ne trouve pas les amours d'un prêtre bien intéressantes ; elles n'y ont pas eu le succès des autres ouvrages qu'on a traduits de cette langue, et qui sont remplis de beautés qui appartiennent à toutes les langues et à toutes les nations : ce badinage se ressent du terroir ; il devoit y rester. On le regarde un moment comme un fruit étranger ; on le goûte pour en connoître la saveur ; et comme elle ne flatte pas, on n'y revient plus.

On a imprimé à Leipsic , en 1769, in-8°. , une jolie édition de ce poëme.

M. J A C O B I.

Ce poëte mérite une place distinguée parmi les poëtes les plus aimables. Ses ouvrages ont cette fleur de sentiment et de délicatesse, qui doit perdre beaucoup de son prix, en passant dans une langue étrangère ; il faut s'imaginer ce que deviendroient la plupart de nos chansons ou de nos poésies légères, traduites en allemand. Quel mérite réel ne doivent donc pas avoir les poésies de M. Jacobi, chanoine d'Halberstat, si l'on en rencontre plusieurs qui puissent résister à une pareille épreuve ! On trouve cette traduction dans un recueil imprimé en 1771, un volume in-4°. La première pièce offre la peinture la plus séduisante de cette volupté douce, qui s'allie avec la modestie et la vertu : c'est une espèce d'ode anacréontique ; elle est intitulée : *au Lit de Belinde*. Une autre, qui a pour titre *le Faune*, conserve dans la traduction, cette légèreté, ce coloris tendre, cette fraîcheur, qui doivent se faire sentir bien davantage encore dans l'original. Si l'on est curieux de voir comment l'auteur traite les

grandes vérités de la morale , qu'on lise sa réponse à M. Gleim , qui lui avoit dépeint le bonheur dont il jouissoit dans sa retraite.

Œuvres de Jacobi, Halberstat , 1770, 2 vol. in-8°.

TRA D U C T I O N S.

M. H U B E R.

M. Huber , encouragé par le succès qu'ont eu les ouvrages de Gessner , qu'il a publiés dans notre langue , a rassemblé dans quatre volumes in-12 , en 1766 , les meilleures productions des poètes Allemands , traduites en français. On trouve dans le discours préliminaire , un précis de l'histoire de la poésie allemande ; il la divise en quatre âges : le premier comprend le temps des anciens Germains ou des Bardes ; le second , celui des Minnesingers ou Chanteurs d'amour , qui fleurirent sous le règne des empereurs de la maison de Souabe ; le troisième est celui d'Opitz. Les poètes modernes forment le dernier âge ; ce sont ceux qui ont fourni les ouvrages qui composent cette collection.

Les deux premiers volumes sont remplis de petites pièces détachées , telles que des

poésies pastorales, des fables, des contes ; des poésies lyriques. M. Huber présente d'abord huit idylles sacrées de M. Schmidt ; les sujets sont tous tirés de la Bible. On y remarque du sentiment et de la vérité, ainsi que dans quatre pastorales judaïques de M. de Breitenbauch. Les traductions des morceaux de cette espèce, doivent nécessairement faire perdre beaucoup du mérite de l'original. Les images caractérisent ces poésies ; mais les Français y désireroient plus de naturel et d'harmonie.

Parmi les autres idylles de ce recueil, il y en a quelques-unes qui avoient déjà paru dans les journaux ; celles de Kleist ont quelque chose de simple et de vrai, qui fait plaisir. Kleist étoit né à Zeblin, en Poméranie, en 1715 ; il entra au service à vingt-un ans, et fut fait officier dans l'armée danoise. En 1740 il se fit présenter au roi de Prusse, servit toujours depuis dans ses troupes, et mourut en 1759, de quelques blessures qu'il reçut à la bataille de Kunersdorf.

Cecidès et Pachès, poème en trois chants, de Kleist, offrent des détails poétiques, mais sans variété ; des images trop fortes et des comparaisons outrées.

Après cet ouvrage, on lit un poème héroï-comique, en cinq chants, de M. Zacharie, qui en a déjà fait plusieurs autres dans ce genre : l'auteur y veut peindre le grand monde d'Allemagne, les sociétés du bon ton ; la plupart de ses plaisanteries ne plairont pas aux Français. Des Sylphes forment la machine du poème ; la Discorde y met tout en feu, comme dans le *Lutrin* et dans la *Henriade* : on y trouve de l'esprit et quelques parodies assez heureuses d'Homère.

Les *Quatre Ages de la Femme*, du même auteur, ont été faits d'après les *Quatre Ages de l'Homme*, de M. Werthmüller, citoyen de Zurich ; il y a de l'esprit, et quelquefois de la délicatesse, mais peu d'idées neuves.

Le poème du *Printemps*, de Kleist, est rempli d'images. L'auteur avoit voulu décrire de même les *Quatre Saisons* ; mais le poème de Thompson l'a découragé.

L'Art d'arroser les Terres, par M. Tschanner, et les *Solitudes*, par M. le baron de Cronegk, offrent aussi des détails heureux. Les Allemands connoissent les anciens : ils savent les imiter ; mais le goût ne préside pas assez à leur imitation ; ils ne distinguent pas toujours les beautés vraies et de tous les

temps, d'avec celles qui cessent de l'être avec leur siècle.

On lit avec satisfaction, les épîtres morales de ce recueil ; celle de M. le baron de Cronegk , avec ce titre , *A Soi-même* , est simple , poétique et pensée ; on est , en général , plus content de ces épîtres , que des poèmes et des petites pièces anacréontiques , et autres qui composent ce recueil : ici l'on réfléchit, on raisonne , on pense , on exprime simplement et naturellement ce que l'on a pensé ; au lieu que dans la plupart des autres ouvrages , la poésie étouffe tout. Ce sont toujours des ruisseaux qui serpentent dans les prairies à travers les fleurs, des oiseaux qui chantent dans les bois , le soleil qui dore les montagnes , la lune qui dissipe à peine l'obscurité de la nuit , etc., etc. Il y a quelques satires de M. Canitz et de M. Rabener , qui ne sont pas sans mérite.

Il ne faut pas juger de la valeur des différens morceaux qui composent ce recueil , par la traduction qu'en donne M. Huber , qui , dans bien des endroits , est foible et négligée ; mais nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ce traducteur , pour nous avoir fait connoître des poètes , qui , s'ils avoient

un peu plus de goût, pourroient nous servir de modèles.

M. C A B A N I S.

La littérature allemande a, dans ces derniers temps, changé totalement de face ; ceux qui ne la connoissent que par les premiers recueils qu'on a publiés en France, ne la connoissent plus : au commencement du 18^e. siècle, à peine en existoit-il quelque foible annonce. Boedmer et Klopstock sont morts depuis peu. Wieland, qui n'est pas très-vieux, est en quelque sorte déjà du nombre des anciens. En effet, depuis les premiers ouvrages de ces écrivains, la langue a fait des progrès singulièrement rapides ; et l'esprit général de la composition, la manière de sentir, de juger et d'écrire, soit dans les objets de pur agrément, soit dans ceux de morale et de philosophie, n'est plus aujourd'hui la même qu'elle étoit alors.

Meissner n'a pas peu contribué à perfectionner cette langue ; il paroît avoir senti surtout la nécessité d'abrégér, de simplifier la phrase : la sienne est presque toujours courte et rapide ; il resserre les cadres, il rapproche les traits frappans, à la manière

de plusieurs écrivains Français ; et son style a un jet et une vivacité qui ne sont qu'à lui. La plupart des morceaux dont est composé le volume intitulé , *Mélanges de littérature allemande* , ou *choix de traductions de l'allemand* , etc. , Paris , Smits , 1797 , grand in-8° , sont des traductions des ouvrages de Meissner. M. Cabanis les a faites pour feu madame Helvétius : elles sont écrites avec l'élégance qui caractérise les ouvrages de ce savant distingué.

Un anonyme a donné , en 1802 , in-8° , une imitation du Printemps de Kleist , en vers français , qui annonce du talent. Il a joint à son travail le Premier Navigateur , le Tableau du Déluge de Gessner , et le Cimetière de Campagne de Gray ; on trouve dans ces différens morceaux , du goût , du naturel , de la grâce , et même de l'harmonie.

D'ANTELMY.

D'Antelmy , professeur à l'École Royale-Militaire , a donné une traduction des fables de Gotthold-Ephraïm Lessing , et de cinq dissertations de cet auteur , sur la nature de la fable : les idées de l'auteur Allemand , sur ce genre , sont un peu différentes des nôtres ;
peut-être

peut-être a-t-il raison dans son pays, où son ouvrage est estimé. Mais on ne pardonne pas à M. Lessing, les critiques qu'il fait de La Fontaine : pour la Motte, on le lui abandonne. Au reste, la littérature française a toujours des obligations à M. d'Antelmy, de nous avoir procuré une version élégante et fidèle d'une suite de Fables pleines d'esprit et de sel en général, et composées dans un genre nouveau, qui certainement annonce du génie dans l'auteur. L'interprète rend justice à son original ; mais en homme instruit, en traducteur impartial, il est quelquefois d'un avis contraire ; et on lui en sait gré.

LES HOLLANDAIS.

L'air qu'on respire en Hollande, donne plutôt le flegme propre au raisonnement, que la vivacité qui enfante les saillies de l'imagination. Depuis Vondel, à qui la poésie Hollandaise doit ce qu'elle a d'élevé et de nerveux, à peine en compte-t-on cinq ou six autres, qui aient passablement versifié dans la même langue. En profitant de ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages, il n'auroit pas été

difficile à des génies, même inférieurs au sien, de l'atteindre et de le surpasser. Mais peu se sont piqués de cette émulation; ils ont préféré les vers latins, qui n'étant point renfermés dans les limites des Sept Provinces, peuvent les payer de leur travail, par une réputation plus étendue.

Une autre raison du peu de progrès de la poésie hollandaise, est tirée comme une conséquence de la première. Le seul Vondel a établi des préceptes de cet art; encore les règles qu'il en donne sont-elles en si petit nombre, qu'on n'en peut recueillir qu'un fruit très-médiocre. Une preuve certaine qu'il n'est pas arrivé à son point de perfection, c'est que les poètes de cette nation, même les plus applaudis, ne songent ni à observer le repos dans les hémistiches, ni à éviter les enjambemens. Ils en font de si sensibles, que le vers finit quelquefois par un *car*, ou par un adjectif, dont le substantif se trouve au commencement du vers qui suit.

C A T S.

Le seul Cats, grand pensionnaire de Hollande, a évité les défauts que l'on reproche

aux poètes de son pays. Ses vers sont aisés, coulans, bien cadencés, sa diction pure et naturelle, ses pensées fines et délicates, ses descriptions exactes et agréables. Le genre où il est le plus original, c'est dans ses historiettes, ou petits romans en vers, dont il a tiré les sujets de l'histoire ou de la fable. Il auroit bien fait, sans doute, de ne choisir que des matières profanes, et de ne point altérer, par des fictions poétiques, des événemens consacrés dans la Bible.

A N T O N I D E S.

Antonides a chanté la gloire d'Amsterdam dans une fiction ingénieuse; et Rotgans a écrit la vie du roi Guillaume, avec tous les ornemens de la poésie épique. Ils ont personnifié les vertus et les vices, et les ont introduits dans leurs vers d'une manière noble et majestueuse. Le Typhon et le Virgile travestis ont été imités par un certain Focquem-brock, qui n'a pris que le plan du poète Français, pour suivre, dans ses expressions, son propre génie, et le goût de ses lecteurs. Un autre, nommé Rusting, a eu tous les talens imaginables pour cette poésie bouffonne;

mais il y mêla un si grand nombre de termes indécents et obscènes, qu'il surpassa la licence des anciens qui ont écrit avec le plus de liberté.

V O N D E L.

Les satires de Vondel, qui regardent les ministres de la religion dominante, ne sont qu'un amas d'injures grossières et triviales, inspirées par une muse harengère. Barlaeus, en parlant de sa traduction de l'Enéide, a dit que « Virgile y paroît sans vie, sans » moelle, et les reins rompus. » Ce poète mourut en 1679, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il négligea sa fortune pour les muses, qui lui procurèrent plus de chagrin qu'à de gloire.

GUILLAUME DE HAREN.

Les *Aventures de Friso, Roi des Gangarides*, poème en dix chants, ont eu et devoient avoir un grand succès en Hollande. C'est de Friso que la Frise a pris son nom. L'action principale n'a point d'unité, ce qui suffit aux yeux des connoisseurs pour exclure l'ouvrage du rang des poèmes épiques :

mais on ne sauroit lui refuser une place très-distinguée parmi les poèmes simplement héroïques, quoique Friso n'excite point assez d'intérêt, et qu'il soit souvent effacé par Teuphis, le Roi de Taprobane, Orsine, Alexandre, etc. Il y règne une imagination forte sans écarts, des sentimens élevés sans enflure : on y voit que l'auteur a tiré un grand parti des meilleurs écrivains de l'antiquité.

La traduction de ce poème, faite sur la seconde édition de l'original, par M. Jansen, et publiée à Paris en 1785, 2 vol. in-8°, est un vrai présent pour la littérature française.

L'auteur des *Aventures de Friso*, étoit un homme du mérite le plus distingué. Voltaire lui adressa autrefois trois belles stances, dont la première commence par ce vers :

Démosthène au Conseil, et Pindare au Parnasse.

Quelques poésies du même auteur terminent le deuxième volume de la traduction des *Aventures de Friso*; ce sont : 1°. Un *Eloge de la Paix*, en trois chants;

2°. Léonidas, tiré du septième livre d'Hérodote;

3°. Cinq odes, dont une adressée à Marie-Thérèse, reine de Hongrie : ces pièces ne déparent point le poème qui les précède.

LES CHINOIS.

On pourra prendre aussi une idée de la poésie chinoise, dans une espèce de roman, traduit par M. Eidous, sous ce titre : *Hau-Kiou-choan*, Histoire Chinoise, à Lyon, 1766, en quatre parties in-12. Il y a divers morceaux traduits d'après les poètes de la Chine. On y trouve de l'enthousiasme, de l'imagination, de l'allégorie, des figures qui rendent le style plus animé; mais il n'y a ni majesté, ni régularité, ni bienséance. L'imagination chinoise ressemble beaucoup à celle des Orientaux, et n'en vaut pas mieux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES

DU PREMIER VOLUME.

DISCOURS préliminaire.	pag. j	Eschyle.	pag. 29
CHAPITRE Ier. Poètes anciens.	1	Sophocle.	31
§ Ier. De la poésie en général.	ib.	Trad. Le P. Brumoy.	ib.
Poèmes épiques grecs.	4	Dupuy.	32
Homère.	ib.	De Rochefort.	ib.
Trad. Mad. Dacier.	12	Euripide.	ib.
M. Bitaubé.	13	Trad. M. Prévost.	33
M. Gin.	14	Poètes comiques.	ib.
La Motte.	ib.	Aristophane.	ib.
De Rochefort.	19	Trad. Le P. Brumoy, Lefranc	
M. Le Brun.	20	de Pompignan, M. la Porte	
Fénelon.	21	Dutheil et autres.	35
Quintus de Smyrne.	ib.	Mad. Dacier; Boivin.	38
Trad. M. Tourlet.	22	Poinsinet de Sivry.	39
Musée.	ib.	Poètes lyriques grecs.	40
Trad. MM. Moutonnet de		Sapho.	ib.
Clairfons, la Porte Du-		Anacréon.	ib.
theil et Gail.	25	Trad. Remi Belleau.	42
Hésiode.	ib.	Mad. Dacier et autres.	ib.
Trad. Bergier.	26	Gacon.	43
Apollonius de Rhodes.	27	Poinsinet de Sivry.	44
Trad. M. Caussin.	29	M. Moutonnet de Clairfons.	ib.
Poètes dramatiques grecs.	ib.	M. Anson.	45
Thespis.	ib.	M. Gail.	ib.
		M. la Chabeaussière.	46

Pindare.	pag. 47	Virgile.	pag. 73
Trad. <i>De Sozzi</i> .	48	Trad. <i>Marolles, Martignac</i> .	81
<i>Chabanon</i> .	49	<i>Catrou</i> .	ib.
<i>Vauvilliers</i> .	ib.	<i>Fabre, Saint-Remy</i> .	83
<i>M. Gin</i> .	ib.	<i>L'abbé Desfontaines</i> .	84
Poètes bucoliques grecs.	50	<i>M. Binet</i> .	86
Théocrite, Bion et Moschus.	ib.	<i>Segrais</i> .	ib.
Trad. <i>Longepierre</i> .	51	<i>M. Delille</i> .	87
<i>Poinsinet de Sivry, M. Moutonnet de Clairfons</i> .	52	<i>Richer, Laroche</i> .	90
<i>M. Gail</i> .	ib.	<i>Gresset</i> .	ib.
<i>M. Geoffroy</i> .	ib.	<i>M. Tissot</i> .	91
Callimaque.	53	MM. <i>de Langeac et F. Didot</i> .	ib.
Trad. <i>M. la Porte Dutheil</i> .	54	<i>Lefranc de Pompignan</i> .	93
Esope.	ib.	<i>M. Raux</i> .	ib.
Trad. MM. <i>de Rochefort et Gail</i> .	55	<i>M. Cournand</i> .	94
§ II. Des poètes latins anciens.	ib.	<i>M. Dautroche</i> .	ib.
Plaute.	56	<i>M. Gaston</i> .	95
Trad. <i>Mad. Dacier</i> .	57	<i>M. Dufour</i> .	ib.
<i>Limiers</i> .	ib.	<i>Scarron</i> .	ib.
<i>Gueudeville</i> .	58	<i>M. Vicaire</i> .	96
<i>M. Dottéville</i> .	59	Horace.	98
Térence.	60	Trad. <i>Dacier</i> .	102
Trad. <i>Mad. Dacier</i> .	61	<i>Le P. Tarteron</i> .	104
<i>Sacy et Martignac</i> .	62	<i>Le P. Sanadon</i> .	ib.
<i>L'abbé Lemonnier</i> .	ib.	<i>L'abbé Batteux</i> .	106
Lucrèce.	64	<i>M. Binet</i> .	107
Trad. <i>Panckoucke</i> .	67	<i>L'abbé Pellegrin</i> .	ib.
<i>Lagrange</i> .	68	<i>M. Daru</i> .	108
<i>Le Blanc</i> .	ib.	<i>M. le Fèvre de la Roche</i> .	ib.
Catulle.	69	Ovide.	109
Trad. <i>Marolles, la Chapelle</i> .	70	Trad. <i>Bannier</i> .	112
<i>De Pezay</i> .	71	<i>M. Dubois-Fontanelle</i> .	113
<i>M. Noël</i> .	72	<i>Malfilastre</i> .	115
Publius Syrus.	ib.	<i>Thomas Corneille</i> .	ib.
Trad. <i>de Sérionne</i> .	ib.	<i>M. De Saint-Ange</i> .	ib.
		<i>Meziriac</i> .	116
		<i>L'abbé de Marolles et Ker-</i>	
		<i>villars</i> .	

<i>villars.</i>	pag. 117	<i>Dujardin.</i>	pag. 150
<i>Bayeux.</i>	119	<i>M. Durand.</i>	151
<i>M. De Saint-Ange.</i>	ib.	<i>Marolles et Bouhier.</i>	ib.
<i>Le P. Keryllars.</i>	ib.	<i>M. de Guerle.</i>	152
<i>Martignac.</i>	121	<i>Martial.</i>	ib.
<i>M. Poncelin.</i>	ib.	<i>Trad. de Marolles.</i>	155
<i>D'Assouci.</i>	122	<i>Stace.</i>	156
<i>Benserade.</i>	123	<i>Trad. M. l'abbé Cormilliole.</i>	157
<i>Tibulle et Propertius.</i>	ib.	<i>M. de la Tour.</i>	158
<i>Trad. L'abbé de Marolles.</i>	125	<i>Silius Italicus.</i>	ib.
<i>La Chapelle.</i>	126	<i>Trad. M. Lefebvre de Ville-</i>	
<i>Moyvre.</i>	ib.	<i>brune.</i>	159
<i>M. l'abbé Delongchamps.</i>	128	<i>Valerius Flaccus.</i>	ib.
<i>Le comte de Mirabeau.</i>	130	<i>Claudian.</i>	160
<i>Phèdre.</i>	ib.	<i>Trad. M. de la Tour.</i>	162
<i>Trad. Denise.</i>	131	<i>Némésien et Calpurnius.</i>	ib.
<i>De Sacy.</i>	132	<i>Trad. M. de la Tour.</i>	163
<i>MM. Lallemand et Gail.</i>	ib.	<i>Ausone.</i>	164
<i>Perse.</i>	133	<i>Trad. Saubert.</i>	ib.
<i>Trad. Lenoble.</i>	ib.	<i>Manilius.</i>	ib.
<i>Tarteron.</i>	134	<i>Trad. le P. Pingré.</i>	165
<i>Lemonnier et Selis.</i>	135	<i>Saint Prosper.</i>	ib.
<i>Juvenal.</i>	ib.	<i>Trad. Sacy.</i>	166
<i>Trad. Tarteron.</i>	136	<i>§ III. Poètes latins modernes.</i>	167
<i>Dusaulx.</i>	137	<i>Vida.</i>	ib.
<i>M. Dubois la Molignières.</i>	138	<i>Trad. MM. Batteux et Crignon.</i>	168
<i>Lucain.</i>	ib.	<i>Jean second.</i>	169
<i>Trad. Marolles, Brébeuf.</i>	142	<i>Trad. M. Moutonnet et le</i>	
<i>M. Billecocq.</i>	ib.	<i>comte de Mirabeau.</i>	ib.
<i>Masson et Marmontel.</i>	ib.	<i>MM. Heu et Tissot.</i>	170
<i>Le chevalier de Laures.</i>	144	<i>Théodore de Bèze.</i>	ib.
<i>La Harpe.</i>	145	<i>Muret.</i>	171
<i>Sénèque.</i>	ib.	<i>Trad. M. François de Neuf-</i>	
<i>Trad. M. Coupé.</i>	146	<i>château.</i>	172
<i>Pétrone.</i>	147	<i>Bonnefons.</i>	ib.
<i>Trad. Nodot.</i>	149	<i>Sidronius Hosschius.</i>	ib.
<i>Lavaur.</i>	150	<i>Le P. Sarbiewski.</i>	174

Dufresnoy.	pag. 175	L'Arioste.	pag. 213
Trad. <i>de Piles et Renou.</i>	176 et 177	Trad. <i>Mirabaud.</i>	214
Le P. Sautel.	ib.	<i>Le comte de Tressan.</i>	215
Masénius.	179	<i>Panckoucke et M. Framery.</i>	ib.
Quillet.	180	Théophile Folengo.	216
Trad. <i>D'Egley et Caillau.</i>		Trissin.	220
Le P. Rapin.	181	Le Tasse.	221
Trad. <i>Gazon - Dourxigné et</i>		Trad. <i>Mirabaud.</i>	223
MM. <i>Voiron et Gabiot.</i>	183	M. <i>Le Brun.</i>	225
Le P. Commire.	ib.	M. <i>Clément.</i>	226
Santeuil.	184	<i>La Harpe.</i>	ib.
Huet.	186	M. <i>Baour Lormian.</i>	ib.
Fraguier.	ib.	Marin.	227
Massieu.	187	Trad. <i>Fréron.</i>	228
La Monnoie.	188	Tassoni.	ib.
L'abbé d'Olivet.	ib.	Trad. <i>Pierre Perrault.</i>	231
Le P. de la Rue.	190	<i>De Cedors.</i>	ib.
Polignac.	ib.	M. <i>Creusé de Lesser.</i>	233
Trad. <i>de Bougainville.</i>	191	Fortiguerra.	ib.
Vanière.	192	Trad. <i>Dumourier.</i>	235
Trad. <i>Berland.</i>	ib.	<i>Le duc de Nivernois.</i>	236
Le P. Sanadon.	196	<i>Poètes épiques Espagnols et</i>	
Le P. Brumoy.	197	<i>Portugais.</i>	ib.
L'abbé de Marsy.	198	Alonzo d'Ercilla.	ib.
Trad. <i>de Querlon.</i>	199	Le Camoens.	239
Le P. Doissin.	200	Trad. <i>Duperron de Castera,</i>	
Le P. Desbillons.	203	<i>d'Hermilly et la Harpe.</i>	242
CHAP. II. <i>Des poètes étrangers.</i>	206	<i>Poètes épiques : les Anglais</i>	
§ Ier. <i>Poètes épiques : les Ita-</i>		<i>et les Ecossais.</i>	244
<i>liens.</i>	ib.	Milton.	ib.
Le Dante.	ib.	Trad. <i>Dupré de Saint Maur.</i>	249
Trad. <i>Le comte d'Estouteville.</i>	208	<i>Racine.</i>	250
M. <i>Moutonnet de Clairfons.</i>	ib.	M. <i>Mosneron.</i>	251
<i>Le comte de Rivarol.</i>	209	Mde. <i>du Bocage.</i>	252
Le Pulci.	ib.	M. <i>Beaulaton.</i>	ib.
Boiardo.	211	M. <i>Delille.</i>	ib.
Trad. <i>Le Sage.</i>	212	Samuël Butler.	255

Trad. <i>Tonnelay.</i>	pag. 259	Trad. <i>Pecquet, l'Escalopier et</i>	
<i>Garth.</i>	260	<i>M. Choiseul Meuse.</i>	pag. 293
<i>Pope.</i>	261	<i>Guarini.</i>	294
Trad. <i>De Silhouette, Duresnel,</i>		Trad. <i>Torche et Pecquet.</i>	297
<i>Marmontel et autres.</i>	ib.	<i>Bonarelli.</i>	298
<i>Glover.</i>	268	Trad. <i>Dubois de Saint-Gelais</i>	
Trad. <i>Bertrand.</i>	269	<i>et l'abbé Torche.</i>	299
<i>Ossian.</i>	ib.	<i>Apostolo-Zeno.</i>	300
Trad. <i>M. Baour Lormian.</i>	270	Trad. <i>Bouchaud.</i>	302
<i>M. Arbaud de Jouques.</i>	271	<i>Metastasio.</i>	303
<i>Letourneur.</i>	ib.	Trad. <i>Richelet.</i>	307
<i>La Baume.</i>	ib.	<i>Maffei.</i>	309
<i>Poètes épiques: les Allemands.</i>	272	Trad. <i>Fréret et un anonyme.</i>	ib.
<i>M. Zacharie.</i>	ib.	<i>Gorini.</i>	310
Trad. <i>La Grange de Montpellier,</i>		<i>Goldoni.</i>	311
<i>et M. Mentelle.</i>	274	<i>Alfieri.</i>	313
<i>Wieland.</i>	275	Trad. <i>M. Petitot.</i>	314
Trad. <i>d'Ussieux, de Boaton,</i>		<i>Poètes dramatiques: les Es-</i>	
<i>de Borch; MM. Pernay et</i>		<i>pagnols.</i>	ib.
<i>d'Holbac fils.</i>	276 et 277	<i>Lopé de Vega.</i>	ib.
<i>M. Voss.</i>	277	<i>Michel Cervantes.</i>	316
<i>Gessner.</i>	279	<i>Calderon.</i>	317
Trad. <i>Huber et autres.</i>	282	<i>Thomas de Yriarte.</i>	318
<i>Klopstock.</i>	284	Trad. <i>Le Sage.</i>	319
Trad. <i>Junker, d'Anthelmy et</i>		<i>Linguet.</i>	320
<i>un anonyme.</i>	285	<i>Castera.</i>	321
<i>M. Petit-Pierre.</i>	ib.	<i>Poètes dramatiques: les Por-</i>	
<i>Mde. de Kourzroch.</i>	ib.	<i>tugais.</i>	322
<i>Goethe.</i>	286	<i>Poètes dramatiques: les An-</i>	
Trad. <i>M. Bitaubé.</i>	287	<i>glais.</i>	324
<i>Poètes épiques: les Chinois.</i>		<i>Shakespeare.</i>	ib.
<i>Kien Long.</i>	288	Trad. <i>Laplace, le Tourneur,</i>	
Trad. <i>Le P. Amiot.</i>	ib.	<i>M. Hennet.</i>	326
<i>Poètes dramatiques: les Ita-</i>		<i>Dryden.</i>	327
<i>liens.</i>	291	<i>Otway.</i>	ib.
<i>Le Trissin.</i>	ib.	<i>Wicherley.</i>	328
<i>Le Tasse.</i>	292	<i>Gay.</i>	ib.

Congrève.	pag. 329	<i>Italiens.</i>	pag. 365
Farquhar.	330	Pétrarque.	ib.
Stécle.	331	Trad. <i>L'abbé de Sade.</i>	368
Denham.	332	M. <i>Levesque.</i>	ib.
Addisson.	ib.	M. <i>l'abbé Arnavon.</i>	369
Trad. <i>Laplace.</i>	336	Ruccellay.	370
<i>Patu et Mde. Riccoboni.</i>	338	Sahnazar.	ib.
<i>La baronne de Wasse.</i>	ib.	Trad. <i>Pecquet.</i>	372
<i>Poètes dramatiques : les Alle-</i>		Le Berni.	ib.
<i>mands.</i>	341	Anguillara.	ib.
Gottsched.	ib.	Marchetti.	373
Lessing.	342	Algarotti.	374
Schiller.	343	Dotti.	ib.
M. Kotzebue.	346	Parini.	375
M. Iland.	347	Casti.	376
Trad. <i>Junker, Liébault,</i>		<i>Les Espagnols:</i>	378
<i>Friedel et M. Bonneville.</i>	ib.	Thomas de Yriarte.	383
M. <i>La Martellière.</i>	349	<i>Les Portugais.</i>	384
<i>Poètes dramatiques : les Hol-</i>		<i>Les Anglais.</i>	386
<i>landais.</i>	356	Chaucer.	ib.
Vondel.	ib.	Spenser.	388
Antonides.	355	Cowley.	389
Feith.	ib.	Waller.	391
Catherine Lescaille.	ib.	Dryden.	392
Mde. de Winter.	ib.	Pomfret.	395
<i>Poètes dramatiq. : les Danois.</i>	358	Prior.	396
Holberg.	ib.	Parnell.	397
Trad. <i>Fursman.</i>	ib.	Miladi Montagu.	398
<i>Poètes dramatiq. : les Russes.</i>	359	Savage.	ib.
Rostowsky.	ib.	Walsh.	399
Sumarokow.	361	Gay.	400
Lomonosow.	362	Pope.	401
Trad. MM. <i>Pappa dô Poulo et</i>		Swift.	412
<i>Gallet.</i>	ib.	Wilmot.	414
<i>Poètes dramatiques : les chi-</i>		Philips.	415
<i>nois.</i>	364	Thompson.	416
§ III. <i>Autres poètes : les</i>		Trad. Mde. <i>Bontemps.</i>	418

M. Deleuze.	pag. 418	Zacharie.	pag. 438
M. Frémin-Beaumont.	419	Trad. Un anon. et Alleaume.	ib.
Young.	420	Gessner.	439
Trad. Letourneur et autres.	421	Trad. Huber, Turgot, de Loi-	
Hervey.	424	relle, M. Meister.	440
Trad. Le Tourneur.	425	Thummel.	441
Gray.	ib.	Trad. Huber.	ib.
Trad. M. Lemièrre.	426	M. Jacobi.	442
Goldsmith.	ib.	Auteurs divers.	443
Trad. MM. Monvel et Henne-		Trad. Huber.	ib.
quin.	ib.	M. Cabanis.	447
Darwin.	427	Lessing.	448
Trad. M. Deleuze.	428	Trad. D'Antelmy.	ib.
Trad. des poètes Anglais.	429	Les Hollandais.	449
L'abbé Yart.	ib.	Cats.	450
M. Hennet.	431	Antonides.	451
Les Allemands.	ib.	Vondel.	452
Gellert.	435	Guillaume de Haren.	ib.
Trad. Toussaint.	ib.	Trad. M. Jansen.	453
Haller.	ib.	Les Chinois.	454
Trad. Tschärner.	ib.		

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

D'UN HOMME DE GOUT,

ENTIÈREMENT REFONDUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

Contenant des jugemens tirés des Journaux les plus connus et des Critiques les plus estimés, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour;

Par A.-A. BARBIER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. IMPÉRIALE ET ROYALE;
ET DE SON CONSEIL D'ÉTAT;

Et N. L. M. DESESSARTS,

Membre de plusieurs Académies.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. VIII.

**NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
D'UN
HOMME DE GOUT.**

Se trouve à Paris,

Chez

ARTHUS - BERTRAND , Libraire , rue Haute-
Feuille, N°. 23;

BARROIS l'aîné, Libraire, rue de Savoye,
près celle des Grands Augustins;

FANTIN, Libraire, quai des Grands Augus-
tins;

TREUTELL et WURTZ, Libraires, rue de
Lille;

P. MONGIE l'aîné, Libraire, Cour des Fon-
taines;

BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE

D'UN

HOMME DE GOUT.

CHAPITRE PREMIER.

POÈTES FRANÇAIS.

§ I^{er}. POÈTES ÉPIQUES.

Si j'étois touché, dit quelque part Voltaire, du plaisir vulgaire de vanter mon pays, j'essayerois de mettre dans un jour avantageux quelques-uns de nos poèmes épiques; mais il faut que j'avoue sincèrement que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui soit supportable.

Le *Clovis* de Desmarets offre quelques vers forts et hardis; mais son pinceau inégal et raboteux défigure tous les objets. L'auteur avoit de l'imagination; mais lorsqu'elle l'ins-

TOME II.

I

piroit, elle le jetoit dans l'emphase; et lorsque cette imagination lui manquoit, il étoit dur et monotone.

La *Pucelle* de Chapelain est au rang de ces femmes décrépites, qu'on n'ose plus regarder. Son style est enflé; son expression dure et gothique; ses descriptions sont basses, ses comparaisons mal choisies, à quelques-unes près. Quelques écrivains à paradoxes ont voulu rétablir sa mémoire, ou du moins celle de son poème. Ils ont cherché quelques paillettes d'or dans ce tas de boue; et ce qu'ils en ont trouvé, ne vaut pas la peine qu'ils se sont donnée.

Le *Moyse* de S. Amant n'est connu que par les plaisanteries de Boileau. L'*Alaric* de Scudéry est aussi sottement empoulé, que son auteur. Le *Jonas*, inconnu, sèche dans la poussière. La *Louisiade* du Père le Moine est moins mauvaise; mais ce poème n'est pas plus lu que les autres. Corrigé par une main habile, il pourroit figurer parmi les poèmes épiques de toutes les autres nations. Cet ouvrage est rempli d'imagination, et présente un fonds très-heureux; il en faudroit bannir le mauvais goût, et l'embellir du coloris d'une nouvelle diction.

J'oublois de parler d'un chef-d'œuvre de pieuse extravagance, composé par le Père Pierre de Saint-Louis, carme, et intitulé, *la Magdeleine au Désert de la Sainte-Baume en Provence*, poème spirituel et chrétien. Ce poème jouit de l'honneur d'une seconde édition en 1694, et d'une troisième en 1700. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de pièces choisies, à la Haye, 1714, 2 vol. in-12. Le Père de Saint-Louis prodigue dans son poème, le ridicule, les allusions burlesques, les métaphores bizarres, les hyperboles gigantesques, le jeu perpétuel des pensées et des expressions. Il dit que le *ramage* des arbres s'accorderoit fort bien avec le ramage des oiseaux; et il fait rimer ces deux *ramages* ensemble, en prenant le premier dans le sens de rameaux, et en donnant au second son sens naturel. Il appelle le rossignol et les pinsons des *luths animés*, des orgues vivantes, des sirènes volantes; les arbres sont de *vieux barbons*, de grands enfans d'une plus grande mère, d'*énormes géans*, des *colosses éternels*, etc., etc.

Ce chef-d'œuvre de ridicule parut en 1668; c'étoit le temps où les Nicole, les Pascal, les Bossuet, élevoient leur style jusqu'à la ma-

jesté de la religion , si grande , si noble , si respectable dans leurs écrits ; c'étoit le temps où Boileau formoit le goût des Français , par ses leçons et par ses exemples ; où Molière , le père de la bonne plaisanterie , les enchan-toit par la peinture naïve de leurs travers ; où Racine faisoit connoître cette poésie tendre , élégante , harmonieuse , le charme du cœur et de l'oreille. La même année voyoit éclore Andromaque et la Magdeleine : c'étoit pré-cisément les deux extrémités du bon et du mauvais goût.

B O I L E A U.

Le premier poème épique dont les Français puissent se glorifier , c'est le Lutrin de Boi-leau. La Discorde va trouver le trésorier de la Sainte Chapelle, et lui souffle l'ardeur de la chicane. Sidrac , vieux chevecier , vient don-ner un conseil , qui est de remettre un vaste lutrin sur un banc pour offusquer ce chan-tre , rival du trésorier. Le conseil approuvé , on choisit trois hommes pour l'exécuter. La Nuit arrive : les trois champions se mettent en marche ; la Discorde les voit , s'applaudit , et pousse un cri qui réveille la Mollesse. Celle-ci ayant appris de la Nuit , confidente de l'entre-

prise, ce qui se passe, gémit de ce que la Discorde vient la chasser d'un des deux seuls domaines qui lui restoient, et prie la Nuit de combattre pour elle, et de traverser l'exécution. La Nuit aussitôt va loger dans les flancs du lutrin un hibou, qui sortant avec un cri affreux, déconcerte les trois guerriers. La Discorde les voyant dispersés, se montre pour les ranimer. Le lutrin est heureusement placé sur son pivot. Un songe réveille le chantre rival; il se lève, va au chœur, voit le lutrin posté, et assemble aussitôt le chapitre : Evrard, chanoine bouillant, renverse la machine; le trésorier apprenant les voies de fait, va consulter la Chicane : le chantre averti y arrive aussitôt; et les deux partis se rencontrant, en viennent aux mains, et se battent avec des livres. Le prélat, près d'être vaincu, tire sa dextre vengeresse, et met en fuite tous ses ennemis avec des bénédictions : la Discorde eût perpétué le trouble, si Thémis n'eût terminé la querelle.

Rien au monde n'est si frivole que le fonds de ce poème; cependant vous voyez comme tout y est arrangé, lié. Il y a une seule âme, dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise; c'est le ressentiment de la Discor-

de qui remue les hommes, les conduit, les anime, les rassure dans le besoin ; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit point assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance, si elle n'avoit pas eu d'obstacles à combattre et à vaincre, le poëte a supposé la Mollesse et la Nuit qui s'opposent aux desseins de la Discorde ; cependant celle-ci triomphe, malgré les deux divinités ; et il ne faut pas moins que la Piété et la Justice, pour l'arrêter dans ses progrès.

L'action est une, simple ; c'est un lutrin rétabli et renversé par esprit d'animosité ; tout tend à ce seul point ; tout y est lié ; et si le dénouement arrive par un dieu, c'est que la querelle étoit formée par une divinité, la Discorde. D'ailleurs, il étoit naturel que la Piété et la Justice jugeassent un démêlé de chanoines, et donnassent la paix aux vainqueurs et aux vaincus.

On ne sauroit assez admirer la convenance du coloris avec la matière, et le passage naturel de la plaisanterie et du badinage ; qui se trouvent dans les premiers chants de ce poëme, à la sublimité et à la grandeur qui règnent dans le sixième. Peut-être mériteroit-il d'être comparé aux chefs-d'œuvres des anciens, si

le sujet en étoit plus relevé ; mais les querelles d'un trésorier et d'un chantre peuvent-elles figurer avec les fameuses dissensions du fils de Thétis et du chef des rois de la Grèce ! Ce seroit placer les dessins grotesques de Calot , à côté des tableaux de Michel-Ange.

V O L T A I R E.

La Henriade de Voltaire est peut-être le seul de nos poèmes épiques , qui ait réussi dans les pays étrangers , et qui ait eu un grand succès en France. C'est le premier de ses titres poétiques. Voici l'ordonnance de ce poëme : Henri III régnoit encore ; mais comme *ses esprits languissoient par la crainte abbat* tus , les Guises formèrent une ligue contre lui , et le chassèrent de Paris. Henri de Bourbon vient le secourir ; et tous deux ils se présentent devant la capitale , pour en faire le siège. Henri III engage alors Bourbon à aller lui-même en Angleterre , demander du secours à la reine Elizabeth. Le héros part ; il essuie une tempête qui le jette auprès d'une grotte , où il trouve un vieillard inspiré , qui lui annonce qu'il ne sera jamais roi de France , qu'il ne se soit fait catholique. Le prince arrive à Londres : il raconte à la reine les maux et

l'état de la France , et lui demande un secours qu'elle lui accorde ; cependant les ligueurs assiégés , font une sortie vigoureuse : ils avoient déjà pénétré jusqu'à la tente du roi ; Henri de Bourbon arrive dans ce moment , et fait changer la face du combat. On prépare un assaut ; Mayenne éperdu est ranimé par la Discorde , qui va aussitôt chercher la Politique à Rome, et revient avec elle séduire la Sorbonne, dont l'autorité séduit à son tour les prêtres ; le Fanatisme alors anime les assiégés : cependant comme ils sont vivement pressés , Jacques Clément sort de Paris , et assassine le roi. Henri de Bourbon est reconnu son successeur par son armée ; mais dans la ville on délibère pour en choisir un autre. Pendant cette délibération , Henri livre un assaut ; il alloit vaincre : Saint Louis l'arrête ; la nuit vient ; le héros est transporté en esprit au ciel et aux enfers. Arrive aux assiégés un secours d'Espagne , qui occasionne une bataille , livrée à quinze ou seize lieues de Paris : Mayenne est défait. Le roi se livre à l'amour : Mornay le tire de cette foiblesse. Le siège est recommencé ; la ville périt par la famine : le roi se convertit , et Paris lui ouvre ses portes.

Voilà

Voilà le plan de la Henriade, levé de la meilleure foi du monde : ce poëme est rempli de beaux et très-beaux morceaux de vers très-bien faits, très-harmonieux, de descriptions très-touchantes. La mort de Coligny est admirable ; la bataille de Coutras est racontée avec l'exactitude de la prose, et toute la noblesse de la poésie ; le tableau de Rome et de la puissance pontificale est digne du pinceau d'un grand maître ; le départ de Jacques Clément pour aller assassiner Henri III, est fort beau ; l'attaque des faubourgs de Paris est très-bien décrite ; la bataille d'Ivry mérite le même éloge ; l'esquisse du siècle de Louis XIV, dans le septième chant, est d'un peintre exercé ; le neuvième chant respire les grâces tendres et touchantes.

Est-ce assez louer Voltaire ? Et sera-t-il permis, après avoir montré les beautés, d'indiquer quelques taches légères, d'après les gens de goût ? Ils trouvent, en général, dans ce poëme, plus d'esprit que de génie ; plus de brillant que de richesse, plus de coloris que d'invention, plus d'histoire que de poésie. Ses portraits, quoique très-brillans, se ressemblent presque tous ; l'auteur a puisé toutes ses couleurs dans l'antithèse ; il l'emploie par-

tout; et l'on pourroit en compter plus de mille. On se plaint encore qu'il y a grand nombre de vers, qui sont à peine de la prose soutenue; et ceux qui sont réellement beaux, ont tant de saillie, qu'ils enlaidissent leurs voisins.

Il règne dans la *Henriade* un ton de couleur mâle et frappant, mais qui n'est tempéré ni par des nuances, ni par des ombres; ce qui fait un style épique trop monotone, et fatigant dans la continuité. L'épopée demande la diversité de style; on n'a pas toujours des descriptions pompeuses, ni des tableaux brillants à tracer; je dirai plus, on n'en doit pas toujours avoir. Ce vice de monotonie et d'uniformité dans la *Henriade*, vient du caractère de son plan trop étranglé dans sa forme, et qui n'admet point les beautés simples et naturelles pour tempérer les images fortes et nerveuses: ces dernières y dominent trop nécessairement.

On lit avec plaisir et souvent avec fruit, le parallèle de la *Henriade* et du *Lutrin*, publié en 1746, in-12, par l'abbé Batteux, sous le voile de l'anonyme. Freron l'a inséré, en 1753, dans le second volume de ses opuscules.

La *Pucelle* et la *Guerre de Genève* sont

deux autres poèmes de Voltaire, qui renferment un grand nombre de beautés de détails, qui en rendent la lecture très-piquante; mais comme les mœurs n'y sont pas toujours respectées, et qu'on y attaque souvent la religion, nous n'osons pas conseiller à nos lecteurs de placer ces poèmes parmi les livres qui composent leur bibliothèque.

G R E S S E T.

Le Vert-vert de Gresset est moins un poème épique, qu'un joli conte; orné de plaisanteries innocentes, et assaisonné de sel. Mais quelque nom qu'on lui donne, ce sera toujours un ouvrage charmant et inimitable. Sans souiller sa plume par l'impiété et la licence, Gresset a su répandre un agrément, une fraîcheur et une vivacité de coloris, qui le rendent aussi piquant dans les détails, qu'il est riche et ingénieux dans la fiction. Cet agréable badinage sera toujours distingué parmi les productions originales, qui font aimer aux étrangers la gaieté française, sans leur donner une mauvaise idée de nos mœurs.

MADAME DU BOCAGE.

Le *Paradis terrestre* de madame du Bocage, poème en six chants, est moins une traduction, qu'une imitation du *Paradis perdu* de Milton. Si l'on compare l'original anglais avec l'imitation française de l'ouvrage de Milton, on conviendra que c'est avec raison que quelqu'un a dit, que madame du Bocage a fait une jolie miniature, du sujet le plus terrible qui puisse être la matière d'un poème épique. On loue assez l'art avec lequel elle a su raccourcir celui de Milton, sans en gâter l'ensemble, ni en énerver la force, l'énergie et la majesté. Elle a rejeté de cet inestimable ouvrage, tout ce qui le dépare dans l'original ; c'est-à-dire, qu'elle a abrégé tout ce qu'il y a de superflu dans le récit du combat des anges, toutes ces comparaisons prises de la fable, qui ralentissent la marche de l'épopée ; les jeux des diables dans les enfers, qui font si peu d'honneur au jugement du poète Anglais, etc. En un mot, elle a réduit en petit, le plus grand et le plus sublime tableau, qui, depuis Homère, ait été peint ; et, ce qu'il eût été à désirer que Milton eût fait, madame du Bocage a réuni sous le point

de vue le plus agréable et le plus séduisant, les grâces et l'intérêt que l'Anglais a répandus sur le bonheur et le désastre d'Adam et d'Eve dans le Paradis terrestre.

La découverte et la conquête de l'Amérique offrent un vaste champ à l'épopée, de l'aveu de tous ceux qui aiment la haute poésie. Nous avons déjà plusieurs poèmes latins sur ce sujet, dans lesquels on trouve des détails heureux. Besnier publia, en 1752, dans notre langue, le *Mexique conquis*, espèce de poème épique, en douze livres, en prose. Quelqu'estimable qu'il fût, il nous laissoit toujours à désirer qu'une Muse française entonnât la trompette héroïque en faveur de ce nouveau monde, qui a si fort changé la face de l'ancien. Madame du Bocage a eu le courage d'entrer dans une carrière, que nos grands poètes n'ont osé courir.

On ne sauroit donner trop d'éloges à cet auteur, sur son art de peindre le nouveau monde : ses descriptions, quoiqu'elles reviennent souvent, se font toujours lire avec plaisir. Il seroit seulement à souhaiter que le héros fût plus intéressant, le plan plus vaste, la poésie plus châtiée, et le coloris plus brillant; mais madame du Bocage n'a point à

rougir de marcher après nos grands poètes épiques, d'occuper au-dessous d'eux, une place que beaucoup de nos écrivains lui envieront, et d'avoir pu soulever la massue d'Hercule.

PRIVAT DE FONTANILLES.

Philippe Villiers de l'Île-Adam, Français de nation, dernier grand maître de Rhodes, quitte cette île, pour aller s'établir dans une autre contrée. Après de longues traverses, il aborde en Italie; et il fixe enfin les débris et la résidence de son ordre dans l'île de Malte; dont il devient le premier grand maître.

Tel est, en deux mots, le sujet d'un poème intitulé, *l'Établissement des Chevaliers de Rhodes à Malte*, par M. Privat de Fontanilles, 1749, in-8°. L'auteur l'a partagé en dix chants : dans le premier, l'Île-Adam, avec ses compagnons, arrive à Cythère, où il fait couper du bois pour radoubier ses vaisseaux. Le héros emploie, comme c'est l'ordinaire, le second et le troisième chant, à raconter ses aventures; dans le quatrième, il descend aux enfers; et le cinquième présente un combat naval; dans le sixième, les chevaliers

sont jetés fortuitement sur le rivage de Malte, où ils voient les habitans danser et manger sur l'herbe ; le septième offre un tableau de la peste de Messine ; au huitième, le grand maître rétablit la tranquillité dans Rome ; dans le neuvième, l'Ile-Adam fait plusieurs voyages, et arrive à Paris ; enfin au dixième chant, on voit les chevaliers prendre possession de l'île.

L'Enéide et le poème de Malte ont un rapport assez marqué. Les deux héros ont à peu près la même destinée et les mêmes vûes. Il s'agit, dans l'Enéide, de donner un fondateur au plus grand empire qui fut jamais. Il est question dans la Maltiede, de rétablir dans toute sa gloire, l'ordre le plus renommé du monde chrétien. Enée et l'Ile-Adam, dont les caractères sont si ressemblans, transportent leur Dieu et leur patrie dans un climat étranger. La seule différence que j'y trouve, c'est que le chantre Latin a presque tout tiré de son imagination, et que le poète Français a trouvé presque tout son plan dans l'Histoire ; mais il a su y jeter du merveilleux, pour faire disparaître l'aride sécheresse ; en sorte que la fable de ce poème, quoique fondée sur des événemens réels, a l'air d'avoir été

imaginée. Je ne puis cependant m'empêcher de condamner la première arrivée des chevaliers à Malte, dans le sixième chant. Pourquoi les y faire descendre avant l'accomplissement de l'action ? La Méditerranée avoit d'autres îles, où il étoit aisé de les faire aborder : l'île de Candie et tant d'autres s'offroient naturellement. J'aurois voulu que le poète eût fait entrevoir Malte aux chevaliers ; qu'ils eussent éprouvé à sa vue, une joie secrète, et comme un pressentiment que cette île seroit un jour le lieu de leur résidence ; mais que le démon du mahométisme les en eût écartés. Il seroit encore à souhaiter, que le brillant du coloris répondit à la sagesse de l'ordonnance. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'assez beaux morceaux dans ce poème ; mais il n'est pas écrit avec une élégance et une correction continues. L'auteur s'est quelquefois relâché sur la rime ; il n'a pas assez consulté le goût de la langue, et la clarté de la construction ; défauts dans lesquels le poète ne seroit certainement pas tombé ; s'il avoit vécu à Paris.

On lit cependant avec plaisir le morceau où l'auteur fait parler le démon du mahométisme ; la description d'une mine qui fit sauter en l'air une tour des Mahométans pendant le siège de

de Rhodes ; une peinture de l'état où se trouvoient les chevaliers dans l'île de Chypre ; mais tous ces lambeaux réunis ne forment point un ouvrage parfait , et ne dédommagent pas même de la peine qu'il y a à les déterrer parmi une foule de mauvais vers ; qui font presque toujours tomber ce livre des mains du lecteur , avant qu'il soit parvenu à l'endroit où l'on en trouve de passables.

M. L E J E U N E.

Cet auteur a publié , en 1779, in-8°, la Louiséide , ou histoire de l'expédition de S. Louis à la Terre Sainte , poème épique. C'est probablement la première fois qu'on a réuni ensemble le titre d'histoire et celui de poème épique : Ce n'est pas la seule singularité qu'offre cet ouvrage.

Qu'un homme sans esprit , sans connoissances , sans études , et qui devrait , comme M. Jourdain , commencer par apprendre l'ortographe , se mette à écrire en vers ou en prose et écrire ridiculement , rien n'est plus simple ni plus commun , mais qu'un homme instruit et éclairé , qui possède l'histoire , les langues anciennes , et même l'hébreu , qui montre dans ses notes et dans sa préface , des

vues saines ; un esprit juste , qui s'énonce en prose d'une manière sage et précise , écrive avec méditation , et même avec prétention un volume de vers où il est au-dessous du P. le Moine , comme le P. le Moine est au-dessous de Virgile et de Voltaire , ce contraste est , en plus d'un sens , digne de l'attention des hommes qui réfléchissent.

B E R N A R D.

L'Art d'aimer , de Bernard , est un des ouvrages les plus célèbres du dernier siècle. Il a fait , pendant plus de trente ans , les délices des plus brillantes sociétés : et presque tous les poètes contemporains , depuis Voltaire jusqu'au dernier rimailleur , en ont fait l'éloge. L'auteur avoit l'adroite politique de ne pas l'imprimer , ni même de prêter son manuscrit ; c'étoit une très-grande faveur , une bonne fortune , que d'être admis aux soupers où il devoit en faire la lecture. Elle a enfin paru en 1776 , cette production si vantée ; le charme est presque rompu : c'est un ouvrage estimable , sans doute , mais bien inférieur à la brillante réputation dont il jouissoit ; et l'ardente curiosité qu'il a excitée dans les premiers jours , paroît avoir fait place à une espèce

d'indifférence, qui va peut-être jusqu'à l'injustice.

Il y a surtout un défaut qui peut avoir diminué le mérite de ce poème aux yeux de bien des lecteurs. Le principal côté par où l'auteur a considéré l'amour, est celui des sens; un amour purement métaphysique est très-ridicule; le physique tout seul, est grossier: le charme du véritable amour consiste dans ce délicieux mélange de l'âme et des sens, qui fait, pour ainsi dire, participer l'homme aux plaisirs des deux substances; mais ceux du sentiment sont les plus délicats; ils valaient bien la peine d'être célébrés d'une manière plus particulière dans un poème de l'Art d'aimer.

On doit publier incessamment le poème de feu Barthe, sur l'*Art d'aimer*. Les morceaux qui en ont été insérés dans les journaux nous font croire qu'il effacera celui de Bernard.

T H O M A S.

Un officier d'infanterie, escorté de trente hommes, chargé par son commandant d'aller à la rencontre d'une poignée d'Anglais, pour les sommer de sortir des terres de France, et assassiné par eux, dans le temps même

qu'il leur fait cette sommation, a paru au célèbre Thomas, un sujet digne d'un poème épique: il peint Jumonville comme un homme revêtu d'un caractère sacré, et qui, en sa qualité d'envoyé, représente l'auguste corps de sa nation. Son assassinat n'est point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liste des crimes obscurs et vulgaires: c'est un attentat qui doit exciter l'indignation de tous les peuples; qui attaque les lois primitives des nations; qui renverse tous les fondemens du droit politique; établi entre les hommes.

Je ne releverai point un petit nombre d'épithètes oisives, et d'hémistiches forcés; la versification est toujours belle, mais quelquefois monotone. On désireroit plus de variété dans les tours, de rapidité dans les images, d'adresse et de chaleur dans la liaison des détails; mais ces taches sont bien compensées par le goût, l'harmonie, la force, la correction, la majesté, le vrai génie épique. Le poète surtout est peintre; il ne perd jamais de vue ce grand principe, que la poésie doit être une peinture. Je crois remarquer dans le poème de *Jumonville*, toutes les qualités nécessaires à ce genre de poésie; intelligence du plan

et des caractères; goût éclairé du merveilleux et de l'allégorie; élévation des idées; richesse des descriptions; difficultés vaincues; coloris brillant, fier et soutenu; mais le sujet étant, par lui-même, peu considérable et fort borné, l'ouvrage n'intéresse que médiocrement.

Nous devons à Thomas un autre poème épique, dont la publication a été attendue long-temps avec impatience, et qui n'a été imprimé que depuis sa mort, *le Czar Pierre I^{er}*, ou *la Pétréide*. Voici le plan de ce poème, qui est resté imparfait : il a été tracé par l'auteur. Les premiers chants, dit-il, du poème sur le czar Pierre, contiennent l'histoire de ses voyages. Ce prince ayant formé le projet de civiliser son peuple, veut commencer par s'éclairer lui-même. Il parcourt l'Europe pour y recueillir les arts et toutes les sciences qui contribuent à la grandeur des Etats. Dans le 1^{er} chant, le héros du poème est en Allemagne (Thomas n'a laissé que des fragmens de ce chant); le 2^{ème}. est son voyage en Hollande, où il apprend sur les chantiers la construction des vaisseaux; le 3^{ème}. est son voyage en Angleterre; le 4^{ème}., le 5^{ème}. et le 6^{ème}., son voyage en France. L'auteur a cru que comme poète, il pouvoit ne pas s'asservir entièrement à l'e-

xactitude de l'historien ; c'est pourquoi au lieu de faire venir le czar en France sous le régent, il l'a amené sur la fin du règne de Louis XIV. Il a cru que la situation de la France étoit alors plus intéressante à peindre ; que Louis XIV seroit plus digne de donner des leçons au czar ; qu'un grand roi vieilli sur le trône, accablé d'années, de malheurs et de gloire, et instruisant le monarque du Nord, pouvoit faire naître de plus grandes idées, et par conséquent étoit plus digne du poëme épique. L'auteur a peint le caractère de Louis XIV tel qu'il étoit dans les dernières années de sa vie, instruit par ses malheurs et tel qu'il s'est dépeint lui-même dans les dernières paroles qu'il prononça en mourant.

Ce qui a paru de ce poëme n'a pas eu le succès que les amis de l'auteur avoient promis à l'ouvrage dans leurs sociétés particulières. On y a trouvé de belles tirades, et de beaux vers ; mais on a critiqué le plan. En général, les fragmens de ce poëme présentent les mêmes beautés et les mêmes défauts qu'on a reprochés à l'auteur dans ses autres ouvrages : il a été imprimé à la suite de l'édition que N. L. M. Desessarts a donnée des œuvres de Thomas, en 1802, en 7 vol. in-8°.

DE JUNQUIÈRES.

En 1736, il parut sous le titre de *Télémaque travesti*, un ouvrage que le public attribuoit à Marivaux, que cet auteur a désavoué, et qu'il ne faut pas confondre avec l'*Élève de Minerve*, ou *Télémaque travesti*, en vers, trois volumes in-12, petit format, par de Junquières, lieutenant de la capitainerie royale des chasses de Halate, demeurant à Senlis. En parodiant la prose de Fénelon, Junquières ne donne ni dans les infâmes bouffonneries de Scarron, ni dans les fades plaisanteries du *Télémaque travesti*, attribué à Marivaux, et dont le but est de ridiculiser les héros d'Homère. Il y a dans ses vers, de la gaieté sans indécence, de la critique sans amertume, de la facilité sans négligence. Je ne parlerai pas de toutes les licences que l'auteur s'est permises dans cet ouvrage, comme changemens fréquens, retranchemens considérables, anachronismes outrés, etc. Dans un écrit de la nature de celui-ci, un poète n'est comptable qu'à sa fantaisie.

Caquet Bon-Bec, la Poule à ma Tante, par le même auteur, est le titre d'un poème badin, qui n'a pas mal réussi; on en a même

fait en peu de temps deux éditions : la première étoit en six chants ; la seconde, corrigée, est en sept. Ce petit ouvrage, malgré sa frivolité, mérite quelque attention ; c'est, une nièce qui est supposée raconter en vers les aventures d'une jolie poule, que sa tante chérissoit.

En jugeant à la rigueur cette bagatelle allégorique, je crois qu'elle pèche un peu du côté de l'invention : le fonds d'ailleurs est peu de chose. Je ne sais pourquoi l'auteur a donné le nom de Caquet Bon-Bec à son héroïne : il n'y a aucune analogie entre le caractère de cette poule, et la signification du terme de bon bec, dans notre langue ; je comprends encore moins la raison pour laquelle Junquières ; dans un petit poème, dont la vivacité des peintures et la délicatesse des expressions doivent faire le mérite ; a formé du grec, les noms des personnages, Poules et Coqs. Il y a aussi dans cet opuscule, des longueurs et des incorrections à reprendre : l'auteur en voulant être simple, rampe quelquefois ; mais, en général, la lecture de son poème fait plaisir : on y trouve de l'élégance et de la naïveté ; sa narration est naturelle, et surtout piquante par des traits ingénieux.

DE

DE PEZAY.

Le poème de *Zélis au bain*, par de Pezay, peut être mis au nombre de ces ouvrages, dont les grâces font pardonner les négligences. Si le tableau de *Zélis au bain* n'est précieux, ni par le fonds, ni par le dessein, il l'est par le coloris, la partie la plus séduisante de l'art de peindre, et dans laquelle il est si difficile d'exceller. Le poète d'ailleurs étoit très-jeune alors; c'étoit son coup d'essai.

Ce petit poème est un in-8°. (1768), très-bien imprimé, orné d'estampes, de fleurons et de culs-de-lampe dessinés et gravés avec un goût exquis. C'est un des premiers ouvrages de ce genre, qui aient paru avec tous les ornemens du burin. On sait combien d'autres auteurs en vers et en prose, ont suivi depuis l'exemple de Pezay.

DU MOURRIER.

Nous avons déjà parlé de cet auteur, à l'occasion de sa traduction du poème de Richardet. Il en a donné une nouvelle édition, qu'on peut regarder aujourd'hui comme un ouvrage original, et presque tout de sa com-

position. Il a réformé des figures qui grimaçoient, achevé des parties ébauchées, étendu les idées de son modèle, effacé des groupes entiers, pour y en substituer d'autres qui n'appartiennent qu'à lui, gazé des objets trop nus, rétabli le costume, créé de nouveaux personnages; en un mot, placé ses propres tableaux à côté de ceux de son original. Ce poëme est très-long; cependant on le lit d'un bout à l'autre avec intérêt; et sans le poëme de la Pucelle, il eût été, dans notre langue, le premier exemple de ce genre berniesque, si varié, si piquant, et dans lequel l'Italie est si riche. La versification pourroit en être plus serrée, plus soutenue et plus généralement soignée; mais elle est naturelle et facile; mérite qui devient de jour en jour plus rare, et qui suffit pour compenser bien des fautes.

M. PALEIS & Co. Translators

Cet auteur débute dans le premier chant de sa *Dunciade*, par donner une description du pays qu'il va chanter ; mais, dès ce premier chant, l'action commence : on voit accourir les troupes de la Stupidité ; un grand dessein est prêt à éclore ; et il se développe tout entier au second chant, par la harangue

de la déesse. Le général est nommé par acclamation ; il n'est plus question que de lui donner une armure convenable ; et la Stupidité se dépouille elle-même de la sienne , pour l'en revêtir dans le troisième chant.

Au quatrième, le général, fidèle au costume des anciens héros, veut intéresser les dieux au succès de son entreprise ; par une magnifique hécatombe ; le bûcher s'allume ; mais la flamme en est repoussée vers la bibliothèque de la déesse. Elle n'échappe à l'incendie ; que par le généreux dévouement du héros , qui ne balance pas à sacrifier ce qu'il a de plus cher.

Le cinquième chant se passe en fêtes ; c'est un repos pour le lecteur. La Stupidité , pour témoigner sa reconnaissance à son général, et inspirer à ses combattans un nouveau courage , imagine de leur donner un souper digne de leur mérite : elle se trouve à ce festin , placée vis-à-vis du héros qu'elle aime , à peu près comme Didon , vis-à-vis d'Enée. La même cause produit un même effet ; et le sixième chant est consacré aux tendres amours du général et de sa souveraine ; selon l'usage éternellement établi , d'amener des amours dans un poème épique.

Cependant les exploits du héros l'invitent à un doux sommeil ; et par une nouvelle faveur, qu'il n'a que trop méritée, la déesse, au septième chant, lui envoie un songe magique, qui lui fait voir tous les triomphes passés, présents et à venir de son amante.

Dans le huitième chant, les Muses alarmées des complots de la déesse, et surtout des menaces du général, dont le bruit s'est fait entendre jusqu'au Parnasse, implorent les bontés d'Apollon, qui les rassure, et qui, pour mieux s'instruire des projets de son ennemie, prend la résolution de lui députer un ambassadeur. Cette députation, et les événements dont elle est suivie, ne font qu'inspirer un nouvel orgueil à la déesse, qui, se croyant déjà souveraine de l'Hélicon, donne à son armée le signal du départ.

L'armée, au neuvième chant, est arrêtée dans sa marche par un épisode qui prouve combien les dames sont peu nées pour la guerre et pour les travaux du bel esprit. Enfin, dans le dixième et dernier chant, les troupes de la déesse, et son général lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, sont mis en fuite par le sifflet du Goût ; et ce

dénoûment, nécessaire et rapide, termine le combat à l'avantage des Muses.

Telle est l'économie du poëme, dont le sujet est le siège du Parnasse par la Sottise, et dont l'action, d'un merveilleux qui fournit à chaque chant la matière de plusieurs tableaux, peut se passer en moins de deux jours. Les événemens y sont enchaînés l'un à l'autre par une ordonnance assez heureuse ; et d'ailleurs (ce qui est une des principales règles de l'art) ils naissent tous du fonds du sujet.

Depuis la révolution de 1789, l'auteur a publié trois nouvelles éditions de la Duncia-de : la première parut en 1797, in-18, chez Barrois l'ainé ; elle est augmentée du tableau du jacobinisme ; la seconde, publiée en 1799, chez Lepetit, contient à la fin du cinquième chant un nouvel épisode, dont un astronome célèbre est le sujet ; la troisième, sortie, en 1805, des presses de Fournier fils, renferme des additions dirigées en grande partie contre un fameux critique de nos jours. Il faut avouer que ces trois dernières éditions ne sont guère connues que des amis de l'auteur ; quant aux anciennes, les lecteurs impartiaux regrettent d'y voir des hommes très-

illustres et très-savans présentés comme les partisans ou les sujets de la Sottise.

D O R A T.

Le petit poème des Tourterelles de Zelmis, par Dorat, 1766, in-8°. est un des jolis ouvrages de cet auteur. On y trouve de l'esprit, de la gaieté et de la galanterie. Un chat, pendant une nuit d'orage, s'étoit glissé dans une volière, et avoit emporté une tourterelle : voilà tout le fonds historique de cette fiction. Dorat a donné des preuves de talent dans des genres sérieux ; mais il étoit particulièrement appelé par la nature à celui-ci ; il a le coloris le plus frais et le plus séduisant ; il possède l'expression du plaisir, du sentiment et de la délicatesse.

I M B E R T.

L'histoire de la Pomme adjugée à Vénus est si vieille et si rebattue, dans les poésies de toutes les nations, qu'on se seroit imaginé qu'elle ne pourroit plus rien fournir de neuf et de piquant à l'esprit. On verra par la lecture de l'ouvrage d'Imbert, intitulé, *le Jugement de Paris*, poème en quatre chants, nouvelle édition, 1774, in-8°. ; on verra, dis-je,

que, même dans les sujets, qui paroissent le moins favorables, tout dépend de l'exécution, et qu'il n'y a rien de si usé, qu'une imagination brillante et féconde ne puisse rajeunir. On en jugera sûrement ainsi, en suivant le plan de ce poëme, et les détails dont l'auteur a su l'embellir. Le seul changement qu'il ait fait à la fable, a été de transporter à la cour le jeune Paris, qui, selon la Mythologie, étoit encore berger lors de ce fameux jugement.

Ce qui fait le mérite de ce poëme, et ce qui contribuera probablement à le faire ranger parmi les meilleurs écrits de ce genre, c'est qu'on y respire le goût sain de la bonne antiquité. On y trouve sans doute beaucoup d'esprit, mais jamais de faux bel esprit. Les ornemens y sont distribués sans profusion. L'auteur n'a point l'air de les chercher, c'est toujours le sujet qui les amène; jamais ils n'y sont entassés d'une manière fatigante: c'est une broderie légère, dessinée avec grâce. Ajoutez à tout cela, que l'ensemble du poëme est très-simple, et se développe naturellement et sans peine; que les caractères de Paris et de chacune des trois déesses sont bien saisis, bien marqués; que le mélange des rimes est toujours bien entendu, et que la

versification est partout facile , élégante , harmonieuse.

M. L'ABBÉ AUBERT.

Tout le monde connoît le roman de *Psyché* par La Fontaine , où cet écrivain naïf et charmant s'est abandonné à toute sa négligence. On regrette souvent qu'il soit trop long ; mais quelques morceaux qui succèdent promptement à ceux qui causent ce reproche , font ordinairement oublier ce défaut. M. l'abbé Aubert ; qui a fait une étude particulière de ce poète , a essayé de marcher sur ses traces dans les aventures de *Psyché* ; il les a dépouillées des longueurs, des détails inutiles, et souvent minutieux de son original ; il en a fait un petit poème , 1769 , in-12 ; où l'on trouve des morceaux intéressans et bien faits. Il suit précisément la même marche que La Fontaine ; en élaguant toujours son texte , et quelquefois en y faisant des changemens qui vont toujours au même but.

DE LA HARPE.

Le poème de *Tangu et Félimé* , publié par cet auteur en 1780 , petit in-8° , jolie édition , avec des gravures de très-bon goût à chaque chant

chant et au frontispice, est depuis long-temps connu et jugé : il a été généralement goûté comme un petit poème plein d'esprit et de grâce, comme un conte moral, ingénieux et piquant, dont l'heureuse invention, due à l'abbé Bignon, méritoit les ornemens de tout genre qu'elle a reçus.

On trouve ce poème dans le tome III^{me}. des Œuvres choisies et posthumes de M. de la Harpe.

M. G O R S S E.

Le poème de Sapho, accompagné de notes historiques, critiques et littéraires (Paris, 1805, 2 vol. in-8°.), offre un grand nombre de singularités remarquables : M. Gorsse, son auteur, en justifie quelques-unes, et raisonne beaucoup et très-bien sur toutes.

Ce poème est divisé en dix chants, dont chacun est composé de cinq élégies. Sapho parle toujours : c'est un monologue, un peu long ; elle raconte l'histoire de ses amours et le succès de ses écrits : un prologue contient l'exposition du sujet et une invocation ; un épilogue offre le dénouement du poème, qui n'est ni épique, ni didactique, ni descriptif, ni dramatique : le poète demande qu'il soit

nommé *aulétique*, d'après Robortellus, qui, dans ses remarques sur la Poétique d'Aristote, propose de distinguer ainsi l'élegie qui convient aux plaintes de tout autre poème, écrit en vers élégiaques.

L'auteur a voulu, dit-il, montrer Sapho successivement dans l'état ; 1°. de désir ; 2°. de contentement ; 3°. de bonheur ; 4°. de crainte ; 5°. de calme : telle est la première grande division du poème ; la seconde grande division représente Sapho dans l'état, 1°. de soupçon ; 2°. de douleur ; 3°. de tourment ; 4°. d'illusion ; 5°. de désespoir : voilà les dix chants ; chaque chant a pour titre un de ces états.

On trouve dans ce poème des vers alexandrins, des vers communs, des stances, des tercets ; ce n'est qu'après l'avoir lu attentivement, qu'on sera persuadé qu'il est difficile de joindre à un talent plus raisonné en poésie, des connoissances plus brillantes en littérature, et de justifier mieux l'audace d'une telle entreprise.

M. L U C E.

Le poème d'Achille à Scyros, par M. Luce, professeur de belles-lettres au Lycée Impérial, comparé aux deux chants qui nous rés-

tent de l'Achilléide de Stace, offre un tout habilement ordonné et resserré dans des sages bornes, à la place d'une composition tronquée, divagante, et qui, achevée, n'eût formé jamais qu'une conception bizarre et monstrueuse. M. Luce, en s'arrêtant à une seule époque, celle où Thétis, pour conserver son fils, l'a transporté à Scyros; etc., à d'abord ramené le plan au but de tout bon ouvrage, à cette précieuse unité, toujours religieusement observée par les anciens, trop négligée quelquefois par les modernes, entièrement oubliée ou dédaignée par l'auteur de l'Achilléide, qui, voulant embrasser la vie entière du vainqueur d'Hector, *ire per omnem heroa*, comme il le dit dans un latin barbare, n'eût fait au lieu d'un poëme, qu'un long, lourd et insipide roman. Au style assez généralement dur, âpre, sec et contraint de Stace, a succédé un style qui, sans être partout irréprochable, est celui d'un versificateur exercé, auquel il ne manque quelquefois, pour qu'il eût mieux fait, que d'avoir voulu mieux faire. Ce style est encore celui d'un homme d'esprit et de goût, qui sait user, non abuser des ressources qu'il trouve dans le poëte qu'il imite. Nous retrouvons dans l'Achille à Scy-

ros de M. Luce ; toute l'Achilléide de Stace ; moins ses défauts : ajoutez un dénouement qui n'existe ; ni ne peut exister dans l'auteur Latin ; d'heureuses idées de détail , habilement liées aux idées quelquefois heureuses de Stace ; puis une foule de traits qui modifient et embellissent ceux que cet auteur gâte en les exagérant ; puis des transitions naturelles et des mouvemens de verve qui font d'un ouvrage annoncé comme imitation , un ouvrage en quelque sorte original. Voilà quant aux éloges qu'il mérite , ce qu'on peut dire de ce nouveau poëme ; il offroit des fautes assez nombreuses , dont une partie a été corrigée dans une seconde édition , qui a paru en 1807 , in-8°.

§ II. POÈTES DRAMATIQUES.

Nous n'avons eu , pendant long-temps , d'autres spectacles en France , que de pieuses mascarades. Des pèlerins revenant de la Terre Sainte , le bourdon à la main , furent nos premiers acteurs. Leur coup d'essai fut une pièce tragique : ils représentèrent le Mystère de la Passion. Tous les spectateurs furent édifiés ; il n'y eut que le prévôt de Paris qui

se scandalisa, et qui défendit qu'on jouât de pareilles pièces ; mais le roi permit qu'on représentât la Passion et les Vies des Saints. On chercha à égayer ces pieux spectacles par des scènes burlesques, qu'on appeloit les jeux des *Pois pilés*. Il se forma différentes troupes de comédiens : les clercs de la Bazoche donnaient des pièces, qu'ils intitulèrent *Moralités* ; et les *Enfans sans souci*, société dont Marot étoit un digne confrère, représentoient des farces appelées *Soties* ou *Sottises* ; c'étoit une représentation des sottises humaines. On donnoit au chef de cette troupe le titre glorieux de *Prince des Sots*.

Jodelle fut le premier qui composa une espèce de tragédie. Cet ouvrage lui attira l'admiration de son siècle, et lui valut cinq cents écus, dont Henri II le gratifia. On régarda ce poète comme le dieu de la tragédie. On conduisit chez lui un bouc couronné de lierre, dont la barbe et les cornes étoient dorées. Jodelle trouva un rival dans Garnier ; qui fit représenter la Captivité de Babylone et Nabuchodonosor avec son prévôt d'hôtel faisant crever les yeux à Sédécias. Hardy parut ensuite et composa huit cents tragédies. Enfin, Pierre Corneille anéantit tout à coup les ex-

travagantes pièces qu'on admiroit alors ; et ayant tiré de l'enfance, ou, pour mieux dire, du chaos, la poésie dramatique, il mit sur la scène la raison accompagnée de tous les ornemens dont une langue est capable : il accorda la vraisemblance et le merveilleux.

Les farces de Turlupin, de Gros Guillaume, de Guillot Gorgus, précédèrent les Jodelet, les Dom Japhet de Scarron, et les pièces d'intrigue dans le goût espagnol. Molière vint, et fit rire les honnêtes gens.

J O D E L L E.

Jodelle eut le mérite de sentir le premier en France, ce que valaient les anciens ; il eut le courage de vouloir suivre leurs traces, et l'honneur de faire quelques pas dans la même carrière. C'étoit beaucoup alors ; il eût même une sorte d'élévation dans le génie ; mais la langue se refusoit à ses idées. On peut le comparer à un habile architecte, qui n'auroit que de la vase et des cailloux pour construire un palais. Peut-être aussi ne tira-t-il point de la langue ce qu'il en pouvoit tirer ; il en connût mieux l'impuissance que les ressources. Il y eut de son temps des versificateurs moins barbares : tels furent, en parti-

culier, Melin de Saint Gelais et Bertaut ; mais nul de ses contemporains, nul de ses premiers successeurs n'entrevirent, au même degré que lui, la vraie marche du poëme dramatique ; il ne lui manqua enfin qu'une langue. Un siècle plus tard, Jodelle eût peut-être été un grand homme.

G A R N I E R.

Cet auteur tiendra toujours, avec justice, un rang parmi les poètes tragiques, et ses tragédies sont une source de différens genres de poésies. On rencontre, dans le cours des scènes, des traits familiers qui seroient propres à l'épître. Les chœurs sont composés de stances dignes de l'ode. Les comparaisons qu'il sème avec variété, tiennent de l'épique, ou bien ont l'agrément pastoral. Son style, souvent ampoulé, a pu passer pour sublime dans un temps où le bon goût n'avoit pas encore marqué ses limites. Garnier emploie des figures outrées, et étonne l'esprit par des idées singulières et bizarres. Les termes ne lui manquent jamais ; et il sait en créer dans le besoin. Son jargon français est quelquefois du latin tout pur. Un rebelle y est appelé contumax. Malgré ces défauts, on remarque dans cet

auteur, un poète ingénieux, qu'on pourroit lire avec fruit; un citoyen généreux, un littérateur ardent et désintéressé. « Je veux, écri- » voit-il à un amiral de France, vous remer- » cier des bienfaits que les lettres reçoivent » journallement de vous, comme si j'étois un » des mieux fortunés. »

Ce poète vivant sous un règne qui étoit celui d'une discorde fanatique et intestine, invitoit son siècle à profiter des crimes mêmes de ses héros. Les actions de trois de ses tragédies embrassent la plus intéressante partie de l'Histoire Romaine; c'est son époque la plus mémorable; le hasard n'a pas conduit l'auteur dans le choix de ses sujets; il destine toutes ses couleurs à faire voir une puissance formidable à toute la terre, domptée enfin par ses propres forces. Il ne chante pas, sur un ton collégial, une liberté étrangère à nos mœurs; ses vues sont conformes aux circonstances. Il veut inspirer à la France une juste horreur pour ces dissensions domestiques; et il lui montre ses malheurs dans ceux de Rome, déchirée par ses propres enfans. Il combat, avec force, l'orgueil, l'envie, la cruauté, l'inhumanité des hommes, pour me servir d'une de ses expressions. Une plume qui dé-
fend

fend ainsi les droits de la société, seroit-elle moins respectée que les armes, qui servent trop souvent à les détruire? Elle terrasse des monstres; elle vaut la massue d'Hercule.

Notre poète se laisse de marcher sans appui dans la carrière; il emprunte le secours des anciens. Nous sommes sortis du gothique de l'architecture, en suivant la belle et simple antiquité: nous y rentrerions peut-être dans l'art dramatique, par une scrupuleuse imitation des Grecs, et surtout des Romains. Du moins Garnier n'écrivit-il jamais d'un style plus dur, ni dans un goût plus barbare; que dans sa tragédie d'Hyppolite, qu'il trace sur leur modèle. Hyppolite a une indifférence sans ménagement; l'amour de Phèdre est sans pudeur. Ce qui épargne l'horreur dont on seroit saisi à la vue de ces personnages, c'est qu'on en fait des grotesques. Lorsque l'on se remet en même temps sous les yeux ces beaux traits que Racine sut si bien peindre, on diroit que Garnier tenoit en main le burin de Calot.

MONT-CHRÉTIEN.

Cet auteur parut avoir choisi Garnier pour son modèle; c'est à peu près la même man-

chie et le même goût. Comme Garnier, il met peu d'intrigue dans ses pièces, et n'a presque aucune situation. Son dialogue est vif et coupé ; chaque interlocuteur y répond par une sentence ; et il est noyé dans de longs monologues. Son style est cependant moins ampoulé, et plus pur que celui de Garnier ; on y remarque néanmoins quelquefois un mauvais goût d'antithèses et de jeux de mots. Ce qui distingue surtout Mont-Chrétien, c'est l'éloquence vive et animée qui règne dans les déclamations, d'ailleurs trop longues, dont ses pièces sont remplies. Les figures les plus frappantes et les plus hardies, y sont semées avec profusion. Il n'a manqué à cet auteur, que l'art d'amener des situations, et de mettre en œuvre ces beaux morceaux épars çà et là, sans choix et sans goût, et dont la continuité même est fatigante. Ses chœurs sont pleins de la plus excellente morale. Les matières les plus importantes y sont traitées avec feu, et quelquefois d'une manière sublime. L'usage que ce poète a fait de ses talens, est digne d'éloge : l'Écriture Sainte lui a fourni la matière de plusieurs ouvrages. On a de lui un poème de Suzanne, qui vaut mieux, en son genre, que ses pièces dramatiques. La Berge-

rie ; qui termine son théâtre , fait voir qu'il avoit plus d'un talent , et qu'il savoit descendre , quand il vouloit , de la majesté tragique. La prose de cet ouvrage est agréable et légère , remplie d'idées ingénieuses et riantes.

H A R D Y.

Alexandre Hardy a été le poète dramatique le plus fécond qui ait jamais paru , s'il est vrai que ses pièces excèdent le nombre de sept cents. Il suivoit une troupe de comédiens , à laquelle il fournissoit toutes celles qu'elle vouloit jouer. Quand il en falloit une , elle étoit prête au bout de huit jours ; et le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son théâtre. Dans l'ingénieux badinage de la Guerre des Auteurs , qui , pour le dire en passant , a servi de modèle au Temple du Goût , Guéret dit de Hardy : « il étoit venu dans un siècle , » où l'on ne se piquoit pas beaucoup d'entendre la Poétique d'Aristote. On ne trouve point à redire qu'un même personnage vieillit de quarante ans en vingt-quatre heures ; que sa barbe et ses cheveux blanchissent dans l'intervalle de deux actes. Il peut , entre deux soleils , passer de Rome à Paris ; et c'étoit faire une comédie , que

» de mettre une vie de Plutarque en vers. »

Parmi les pièces de ce poète, il n'en est point qu'on puisse lire d'un bout à l'autre sans dégoût; mais dans presque toutes; on trouve des morceaux qui font plaisir. Marianne est; sans contredit, la meilleure; les caractères en sont bien soutenus, les situations sont intéressantes, et naissent du sujet. On est étonné de trouver une pièce si régulière, faite par un auteur qui ne suit ordinairement aucune règle, et qui choque toute vraisemblance. Hardy a tous les défauts de son temps: la plupart de ses pièces sont monstrueuses pour la conduite; quelques-unes sont grossières et indécentes. Le poète a affecté de répandre beaucoup de morale dans ses ouvrages: il y règne un ton sentencieux; et ses personnages, dans les situations les plus vives, ne sont souvent que de froids raisonneurs. Son dialogue est rapide et pressé. Il aime ces contestations, où chaque acteur ne dit qu'un ou deux vers, et qui sont si brillantes dans Corneille. Il a des scènes filées avec beaucoup d'art; où l'intérêt est bien gradué. Son imagination est peu fertile, les mêmes situations se trouvent répétées dans la plupart de ses pièces. Ses vers sont durs; ampoulés. Le style

des pastorales l'emporte sur celui des tragédies ; mais son plus grand défaut est d'être froid. On ne remarque point chez lui ces traits de feu , qui percent les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Dans un siècle plus éclairé , Hardy eût été sans doute un poète plus correct , plus régulier , mais jamais un grand poète.

G I L L E T.

Gillet est un des premiers qui aient composé des pièces de caractère , tirées de son propre fonds , sans les emprunter des Espagnols ou des Italiens , suivant l'exemple des poètes de son temps. On peut , il est vrai , lui reprocher son peu de goût dans le choix même de ces caractères , qu'il a exposés sans beaucoup de finesse. Cependant , il faut convenir qu'on n'a pas rendu assez de justice à cet auteur presque inconnu , et auquel on est redevable d'une conduite plus sage dans l'art dramatique. Dès lors , on ne prodigua plus les enlèvemens et les reconnoissances ; et si le public crut encore pouvoir se prêter à ces sortes de ressources , il fallut , pour lui plaire , les présenter d'une façon plus raisonnable , c'est-à-dire , qu'elles fussent comiques

par le fonds, et par la manière de les traiter. On peut donc dire, à la louange de Gillet, qu'il ouvrit le premier la carrière brillante que Molière courut avec tant de gloire. Ses pièces, la plupart comiques, sont une esquisse encore légère des défauts et des ridicules de la société; elles sont semées de critique et de traits de mœurs; et personne, avant notre poète, n'avoit si bien peint les coutumes et les goûts de la nation.

THÉOPHILE.

Théophile est auteur d'une tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, que Pradon, intéressé à louer les mauvais ouvrages, n'a pas craint d'exalter sans mesure. Cette pièce n'est, dans le fond, qu'un amas de pensées boursofflées, d'allusions froides et puériles, telles que celle-ci, où, en parlant du poignard de Pyrame, il dit :

Le voilà ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement... il en rougit le traître.

DU RYER.

On trouve beaucoup d'inégalités dans les ouvrages de Du Ryer. Qui croiroit que Scé-

voile et Lucrèce soient du même auteur ! Cependant on y reconnoît toujours , à peu près ; la même marche et le même ton. C'est toujours un dialogue raisonné , fort et nerveux , des sentences souvent exprimées vivement et avec précision , une intrigue bien ménagée , et conduite avec art ; j'en excepte cependant l'Argénis. Il tire ordinairement , de tous ses sujets , tout ce qu'on en peut tirer ; mais il est rarement heureux dans leur choix. Lucrèce , Bérénice , Anaxandre , sont des sujets plutôt mal choisis , que mal traités. On ne peut refuser à cet auteur de la force , et quelquefois du sublime dans les idées , de l'énergie dans l'expression , et un grand fonds de raisonnement. Ses vers n'offrent pas seulement des mots pompeux et des bagatelles harmonieuses ; mais ils donnent beaucoup à penser , et renferment un grand sens. Il faut avouer néanmoins qu'il n'a pu s'empêcher de payer le tribut au mauvais goût de son siècle. Jusque dans les plus beaux morceaux , on trouve des jeux de mots pitoyables , des antithèses puériles et affectées. On peut aussi accuser la fortune ; qui ne lui permettoit pas toujours d'employer le temps nécessaire à la perfection de ses ouvrages. Obligé de travail-

ler pour vivre , il fit de mauvaises pièces de théâtre , comme de mauvaises traductions.

M A I R E T.

On trouve dans les ouvrages de Mairet , les défauts attachés à son siècle ; mais il ne les prit pas tous , et il en réforma plusieurs. Quelques-unes de ses pièces sont dans toute la rigueur des règles ; et ce qu'il ne faut pas oublier , c'est qu'elles sont antérieures aux bonnes tragédies de Corneille. Son style n'est point exact , et ne pouvoit l'être ; mais il offre un grand nombre de passages dignes d'être cités , un tour de vers heureux , et , qui plus est , des vers de génie. Plusieurs ont été copiés servilement , d'autres mieux travestis par plus d'un poète moderne. Mairet pouvoit atteindre à une sorte d'élévation ; mais il eût mieux peint les fureurs de la vengeance et de l'ambition , que la tendresse de l'amour et la vérité du sentiment. Il donna presque toujours , à cet égard , dans le lascif ou le pédantesque. Chez lui , un amant n'en croit pas un je vous aime , il lui faut un baiser pour l'en convaincre. Il nommera sa maîtresse son soleil ; et elle , au contraire , soutiendra qu'elle n'est que sa lune , parce qu'elle tient de lui tout

tout son éclat. On trouve ; au surplus, dans ses ouvrages ; plus d'un exemple de sérieux mêlé avec du comique. Ce genre , qui , depuis plus de soixante ans , a occasionné tant de discussions parmi nous , n'est guère qu'un réchauffé de la tragi-comédie ; et tout, pour ainsi dire, étoit tragi-comique avant Corneille. Enfin , la partie dont Mairet semble s'être le plus occupé , celle qui lui a le mieux réussi , est l'effet théâtral. Il est peu de ses pièces qui n'offrent quelques situations neuves et intéressantes : il les place et les prépare , et a jugé d'avance de leur effet. On ne peut lui refuser l'invention ; et s'il fût venu plus tard , on eût , sans doute , été contraint de lui accorder la meilleure partie de ce qu'on lui refuse.

PIERRE CORNEILLE.

Si Corneille erra d'abord avec la foule des poètes tragiques , bientôt il reconnut que la foule et lui s'égaroient. Ce fut sur les pas des anciens , qu'il entra dans la véritable carrière dramatique ; mais il y découvrit des sentiers qu'ils n'avoient point aperçus , et passa de bien loin ses guides. Ce qu'il avoit fait , apprit à sa nation ce qu'elle pouvoit faire. Il parvint à lui élever le génie , et donna le signal aux

orateurs, aux philosophes, aux artistes; et peut-être que si Corneille n'eût été qu'un homme ordinaire, Bossuet et tant d'autres n'eussent pas été de si grands hommes. C'est à regret qu'on désire dans les ouvrages de ce père du théâtre, un style moins inégal, une diction plus épurée. Corneille, si excellent logicien, ne put jamais s'assujettir aux règles d'une grammaire exacte; on trouve des défauts jusque dans ses chefs-d'œuvres. C'est joindre à la plus noble architecture, des morceaux de sculpture gothique; mais ce défaut mis à part, que de beautés ses ouvrages nous présentent! que de variété dans les plans! que de force dans les caractères! que d'élévation dans les idées! Malheur à qui ne sait pas supporter un vieux mot en faveur d'une vérité neuve et utile! De trente-deux poèmes dramatiques dont Corneille est l'auteur, aucun surtout ne ressemble à ceux d'autrui. Si tous ne sont pas d'une égale force, du moins ils offrent tous des traits qui décèlent la main dont ils partent. C'est le même génie qui dispose, mais qui n'agit pas toujours avec la même vigueur. Du reste, nul poète dont la chaleur soit plus soutenue, plus communicative; elle agite les lecteurs les plus engourdis; elle

embrase ceux qui ont en eux quelques étincelles du feu de la poésie ; c'est le trépied de de la Sibylle : on n'en peut approcher sans éprouver un soudain enthousiasme.

Ce grand, ce sublime Corneille,
 Qui plut bien moins à notre oreille,
 Qu'à notre esprit qu'il étonna ;
 Ce Corneille qui crayonna
 L'âme d'Auguste, de Cinna,
 De Pompée, et de Cornélie, etc.

Ce poète, dit un auteur moderne, a d'assez grandes qualités, pour qu'on puisse convenir de ses défauts. Ses vers ne sont pas toujours coulans, sa diction est très-incorrecte, son éloquence est quelquefois d'un déclamateur ; les plaidoyers qu'on trouve dans quelques-unes de ses pièces, ont fait dire qu'il étoit plus fait pour son premier métier (celui d'avocat), que pour le second ; mais au milieu de ses plus grands défauts, il est sublime. Serré et pressant dans le dialogue, pompeux et brillant dans ses descriptions, hardi dans les portraits, il offre dans ses belles scènes une majesté qui impose, et une audace qui surprend. L'énergie de son style vient en partie de la profondeur de ses idées et de la force de son âme. Son caractère étoit d'une trempe romaine ; c'étoit Brutus ressuscité pour réveil-

ler, dans le cœur des Français, l'amour de la liberté et de la patrie. Dans les éloges que nous donnons à Corneille, nous avons en vue ses bonnes pièces; car lorsque l'âge eût glacé son génie, il fut trop au-dessous de lui-même. Aussi on le représente dans le temple du Goût,

... Sacrifiant sans foiblesse
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Pour lire Corneille avec fruit, les jeunes gens doivent acheter ses œuvres avec le commentaire de Voltaire; ouvrage rempli de réflexions dictées par le goût; ou l'édition de Corneille publiée par M. Palissot, avec le commentaire de Voltaire, et des observations critiques sur ce commentaire.

R O T R O U.

Le grand nombre des pièces de Rotrou marque la prodigieuse facilité de leur auteur, qui a commencé à écrire à vingt ans, et est mort à trente-neuf. Les maîtres de l'art, et Corneille en particulier, en faisoient une estime singulière. Il est le premier qui ait travaillé à rendre la tragédie raisonnable, et à introduire une pratique plus régulière au théâ-

tré. Il a été depuis surpassé par Corneille ; mais il a fait voir dans plusieurs de ses productions, qu'il eût été le poète le plus digne d'être comparé à ce grand homme, si sa trop grande facilité ne lui avoit pas fait adopter sans choix tous les sujets qui se présentent à son imagination. On peut aussi attribuer la foiblesse d'un grand nombre de ses pièces, à la précipitation avec laquelle il les composoit. Il aimoit le jeu ; et cette passion le mettoit souvent dans l'embarras ; il falloit promptement s'en retirer par une comédie nouvelle, qui réparoit une partie de ses pertes. Il n'est cependant pas vrai, comme l'ont prétendu quelques personnes, que Venceslas soit la seule pièce de Rotrou, qui mérite de rester au théâtre, et que toutes les autres se ressentent de l'ignorance et du mauvais goût de son temps. Antigone est, sans contredit, la plus estimable de ses tragédies ; Hercule mourant, Bélizaire, Iphigénie, Cosroès, ne sont pas fort au-dessous de Venceslas. On y trouve de l'élévation dans les pensées, des idées neuves ; grandes et hardies ; et la conduite de toutes ses pièces n'annonce ni mauvais goût, ni ignorance. Comme Corneille, Racine et Molière, Rotrou alloit puiser chez

les Grecs, les Romains, les Italiens et les Espagnols; c'étoit connoître les bonnes sources. Il est vrai que tous ses ouvrages dramatiques ne sont pas de la même force, qu'il s'écarte quelquefois des bornes sages et religieuses qu'il sembloit s'être prescrites, et qu'il retombe souvent dans le mauvais goût de son siècle. Il a suivi la route de ses contemporains, surtout dans ses tragi-comédies, qui ne sont presque que des romans mal construits, chargés de personnages épisodiques; de combats, de travestissemens, de reconnoissances; les intrigues y sont presque toujours fondées sur des déguisemens, des ruses, des méprises. L'amour y est traité suivant les règles d'Amadis: tantôt ce sont de longs entretiens, des narrations plus longues encore; et tantôt des scènes entières; ou même des actes tout-à-fait étrangers au sujet. L'unité de lieu, de temps et d'action, n'y est presque jamais bien observée; et le style est plein d'irrégularités et d'inégalités. Des vers aisés, coulans, naturels, sont suivis de vers durs, secs, barbares ou burlesques. Des expressions trop libres répugnent aux bonnes mœurs; et c'est principalement là le défaut du siècle de Rotrou. Ce poëte se contentoit souvent de

traduire ce qu'il empruntoit des anciens, sans rien changer, ni aux caractères, ni à la conduite, ni à la catastrophe. Enfin, la ressource qu'il étoit obligé de chercher dans ses ouvrages, lui a fait faire un grand nombre de petites comédies, sur lesquelles il y auroit de l'injustice de le juger : elles prouvent simplement combien il est facile à un homme d'esprit de se contenter de choses médiocres, lorsque des soins plus pressans lui font oublier celui de sa gloire.

SCUDÉRY.

C'est au siècle de Mairet, de Retrou, et à l'enfance de Corneille, qu'il faut remonter pour se former une idée juste des talens de Scudéry. Né avec une imagination vive, ardente, élevée, mais trop féconde, il se livroit sans goût à la facilité d'écrire, qu'il regardoit comme un effet du génie. De là ces plans si étendus, ces intrigues si compliquées, ces incidens si multipliés, ces détails si minutieux et si prolixes. Mais ces défauts sont compensés par des traits pleins d'esprit, des tours pleins de hardiesse, des situations heureuses et intéressantes, et beaucoup de variété, soit dans les pensées, soit dans la

façon de les rendre. Il traite également bien les détails de l'art militaire, de la navigation, des sciences et des arts. Au tableau des beautés de la nature, succède la mâle éloquence des grandes passions. Ces talens auroient été plus heureux dans un siècle d'un goût plus épuré. Son style est ordinairement lâche et diffus; mais quelquefois il est fort énergique. Beaucoup de vers à sentences, et des réflexions heureuses, entrelacent une multitude de vers prosaïques. Un mérite d'autant plus grand, qu'il étoit plus rare autrefois, c'est que tous ses personnages sont de la plus exacte décence. Ceux que l'on veut rendre odieux, ne le deviennent que par déférence pour les avis d'un confident ambitieux, traître ou scélérat, sur lequel on fait retomber les suites funestes de ses conseils. C'est à l'aide de cette machine, mais qui reparoit trop souvent, que l'auteur prétend excuser, pallier, diminuer les crimes ou les fausses démarches de ses héros. Quant aux sentimens qu'il leur prête, il les avoit puisés dans le métier des armes, dans ce qu'on appeloit alors la compagnie agréable, et plus encore dans la lecture des romans et du théâtre espagnol. Comme il étoit rempli d'histoires singulières, d'aventures

turés romanesques, de traits extraordinaires; et d'idées gigantesques, sur le point d'honneur; sur l'héroïsme; sur les procédés généreux; il regardoit comme le chef-d'œuvre de l'art; de donner intrigués sur intrigues, et de peindre ses héros d'une grandeur démesurée. Il les met toujours aux prises, ou avec des rivaux redoutables, ou avec la mort même; et les moyens qu'il emploie pour les tirer du danger, ne sont très-souvent rien moins que vraisemblables. Les traits qui caractérisent Scudéry, et que nous appelons aujourd'hui des écarts d'une imagination folle, étoient mieux accueillis autrefois; on n'avoit point d'idée d'une plus grande perfection; d'ailleurs chaque siècle a un goût dominant. C'est ainsi que nous nous laissons prendre aujourd'hui au vernis de la versification, et souvent au faux éclat du jargon métaphysique.

R A I S S I G U I É R.

Son théâtre n'est qu'un recueil d'aventures romanesques, dont toute la morale est en maximes galantes; et l'auteur est entre les poètes dramatiques, ce que Dursé est parmi les romanciers. On prétend qu'une aventure

amoureuse le porta à travailler pour le théâtre. Il n'est pas étonnant qu'il ait toujours choisi des sujets tristes et conformes à sa situation ; en peignant des amans rebutés, et des maîtresses cruelles, il se retraçoit sa propre aventure. Quant à sa manière de traiter l'amour, il a suivi le goût de son siècle ; on admiroit alors ces fades romans, qui, jusqu'à Boileau, ont infecté la littérature. Le ton qui y régnoit s'étoit répandu dans les sociétés : un vain jargon de galanterie, mêlé d'équivoques et de jeux de mots, étoit le langage à la mode. Ses vers sont assez coulans, assez purs ; mais son style est hérissé de pointes et d'antithèses. On trouve ordinairement dans ses pièces beaucoup d'intrigues, mais peu d'art ; il y a même des fautes grossières contre les règles, qu'on ne sauroit rejeter sur l'ignorance de son siècle : le théâtre commençoit alors à sortir de la barbarie, d'où le tiroit le génie du grand Corneille.

BOISSROBERT.

On ne lit plus ses tragédies, ni ses comédies, ni ses tragi-comédies, ni ses romans. On se souvient seulement que l'agrément de son esprit l'introduisit fort avant dans la fa-

miliarité du cardinal de Richelieu. L'abbé de Boisrobert étoit, en effet, d'une société très-agréable; il avoit le caractère gai, et l'imagination pleine de saillies.

L. A. CALPRENÉ D'ESSEX

Son roman de Cléopâtre est encore un des meilleurs, assurément, que nous ayons. Heureux s'il se fût borné à ce genre, pour lequel il sembloit né ! Tous ses personnages, dans ses pièces de théâtre, se ressentent de ce goût romanesque. Il leur met dans la bouche plus de pointes que de sentiments. Cependant son Comte d'Essex, le chef-d'œuvre de ses tragédies, a quelque mérite; et Boyer n'a pas rougi, non-seulement de l'imiter dans sa pièce, du même titre, mais de copier entièrement une grande partie de ses vers.

T. R. I. S. T. A. N.

Quoique de meilleurs ouvrages aient fait entièrement oublier les pièces de cet auteur, il y en a quelques-unes, auxquelles on rendra toujours justice : Marianne, surtout, et la Mort de Crispe, feront honneur aux talens de ce poète. Il n'a point, comme presque tous les auteurs de son temps, défiguré l'a-

mour par un maussade jargon de galanterie ; quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait exempt d'équivoques et de jeux de mots. Il a peint cette passion d'une manière forte et tragique. C'est un mérite dans un temps , où la contagion des mauvais romans avoit gagné toutes les parties de la littérature. Les vers de Tristan sont harmonieux ; il est pompeux et magnifique dans ses récits. Il brille surtout dans les récits des songes ; un de nos illustres tragiques l'a imité en cette partie. La conduite de sa pièce est ordinairement sage et régulière ; les événemens en sont vraisemblables et bien amenés ; ce qui , dans son siècle surtout , doit être regardé comme un prodige.

DESMARETS.

Cet auteur avoit beaucoup d'esprit et d'imagination , mais une imagination déréglée , qui n'enfantoit que des chimères. On a dit de lui , qu'il étoit le plus bel esprit de tous les visionnaires , et le plus visionnaire de tous les beaux esprits.

DESFONTAINES.

Ce poète n'avoit reçu de la nature ni goût , ni talent pour le théâtre ; et cependant toutes

ses pièces ont eu des succès marqués. Deux principales causes concoururent à cette réussite ; le goût naturel de la nation pour le spectacle dramatique , et les talens des acteurs. Leur jeu, quoiqu'un peu forcé, et soutenu d'une déclamation ampoulée, mais pleine d'art, donnoit de l'éclat à des pièces médiocres. Cette espèce de prestige alloit même jusqu'à faire trouver beaux, des vers remplis d'images basses et de jeux de mots.

D O U V I L L E

Lorsqu'on a lu une pièce de Douville, on connoît presque tous les sujets de ses comédies. Ce sont toujours des rencontres inopinées, de trompeuses apparences, des brouilleries et des raccommodemens. Des personnes qui se trouvent les unes chez les autres, sans savoir pourquoi, donnent le titre d'une de ses comédies. C'est annoncer une pièce dont l'intrigue est extrêmement embrouillée, pleine de travestissemens, de suppositions et d'enlèvemens, et où les femmes font toutes les avances. De pareils ouvrages semblent prouver, dans l'auteur, une imagination féconde, prodigieuse; mais Douville trouvoit les plans de ses pièces dans les auteurs Es-

pagnols ou Italiens ; et n'avoit d'autre peine que de les traduire ; et souvent de les défigurer en voulant les rendre à sa manière. Pour richede son propre fonds, il étoit obligé de recourir à des trésors étrangers ; paré de ces richesses, il se présentoit au public ; et éblouissoit ses yeux par la multiplicité, la variété des couleurs ; si on venoit à le dépouiller, il perdoit tout son prix.

S C A R R O N.

Ce qu'on n'a point assez observé à la gloire de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques, ne convenoient à ce genre. Cette observation, si naturelle et si vraie, le rendit infiniment supérieur à tous les auteurs dramatiques de son temps ; souvent même il rencontra la gaieté du bon comique. Il sut mettre de l'art et de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de son Jodelet Maître et Valet, qui est en cela très-remarquable. Il est singulier que Scarron ait, en quelque sorte, ouvert la bonne route à Molière, et qu'il ait eu infini-

ment plus de goût que certains beaux esprits de nos jours, qui semblent avoir tous conspiré pour ramener sur la scène le goût barbare dont il l'avoit purgée.

B O Y E R.
Claude Boyer, prêtre, natif d'Alby, vint assez jeune à Paris, dans l'intention de s'adonner à l'éloquence; mais ayant prêché dans cette ville avec peu de succès, il se livra à la poésie; et ce fut celle du théâtre qui l'occupa presque uniquement. Il y travailla pendant cinquante ans, sans que jamais la médiocrité, du succès l'ait rebuté; toujours content de lui-même, et rarement du public. Cet auteur avoit beaucoup d'esprit; et ses différens ouvrages sont animés d'un feu qui ne fut point affoibli par l'âge; mais il n'avoit aucune connoissance du fond de l'art qu'il pratiquoit, et manquoit également de goût et de sens. Son style est presque toujours enflé, son langage peu correct, et ses vers ordinairement très-durs.

L'abbé Boyer étoit malheureux; mais il savoit s'en dédommager par son amour-propre. On ne sait lequel des deux doit le plus

surprendre, ou son aveuglement sur les défauts essentiels de ses ouvrages, ou l'acharnement ridicule de Racine et de Boileau contre cet auteur. Cette persécution, si peu convenable à ces grands hommes, n'avançoit que de quelques jours la chute des pièces de leur adversaire; tandis que celui-ci, qui s'en faisoit honneur, et se persuadoit que cette brigade étoit cause de ses disgrâces, demeurait opiniâtrément dans l'erreur. On ne peut néanmoins lui refuser de l'imagination, mais il en faisoit mauvais usage. Il choisissoit des sujets des plus bizarrement compliqués, et des personnages équivoques, qui n'avoient aucun caractère, cherchant le sublime où il ne falloit que du naturel : aussi est-il tombé dans un galimatias inintelligible peut-être à lui-même, et dans des discours bas, si fréquemment répétés, qu'on est tenté de croire que c'est le hasard qui a jeté dans ses poèmes quelques vers heureux qu'on y rencontre. De vingt-deux pièces de théâtre qu'il a composées, on ne se souvient plus que de *Judith* et de *Jephthé*, deux tragédies qui eurent du succès; mais qu'on ne joua plus, dès que celles de *Corneille* et de *Racine* eurent paru. Ce poète n'étoit cependant pas sans talens; mais il n'est qu'à
les

les talens perfectionnés par le goût, qui puissent garantir un auteur de l'oubli.

GILBERT.

Gilbert eut le bonheur de choisir quelques sujets heureux ; mais l'art de les employer avec goût lui a manqué. Cependant on ne peut nier, sans injustice, qu'il n'ait eu des talens ; ses tragédies ne sont pas bonnes ; mais à travers les défauts dont elles sont remplies, on y découvre de certaines situations heureuses, et dans toutes une versification aisée. Ses comédies ont des endroits passables, et quelquefois un bon ton comique ; jamais il ne sort de la nature. Son imagination sage et réglée ne produit point de chefs-d'œuvres ; mais elle lui fait éviter ces énormes défauts qu'on reproche à ses prédécesseurs. S'il eût paru de leur temps, peut-être les auroit-il surpassés ; mais quel rang peuvent tenir ses ouvrages parmi les productions immortelles de Corneille et de Racine ?

THOMAS CORNEILLE.

Les succès de l'aîné des Corneille étoient un grand obstacle à la réputation du plus

jeune : il avouoit lui-même son infériorité , et ne désignoit son aîné , que par l'épithète du grand Corneille. Celui-ci , de son côté , désiroit avoir fait plusieurs des ouvrages de son frère ; aveu qui eût pu flatter l'auteur le moins modeste , et qui n'étoit pas un pur effet de générosité. Thomas Corneille possède supérieurement l'art de conduire une pièce , d'amener les situations , de les varier , en un mot , la partie théâtrale. De là ses succès réitérés ; mais ses tableaux , qui ne pèchent guère par le dessein , manquent presque toujours par le coloris. Sa diction est inexacte et foible ; elle nous confirme la facilité avec laquelle on dit qu'il travailloit : facilité toujours dangereuse pour qui s'y livre , parce qu'elle conduit rarement au delà du médiocre.

B E R G E R A C.

Cyrano de Bergerac a fourni à Molière même , plusieurs idées dignes d'avoir été employées par ce grand comique. Outre sa comédie du *Pédant joué* , assez plaisante pour le temps , et meilleure que celle des *Visionnaires* de Desmarets , qui eut une si grande réputation , il a fait une tragédie de la *Mort*

d'Agrippine, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs de nos tragédies modernes.

B R É C O U R T.

Nous n'avons de lui que de petites comédies, dont la versification est très-foible. La plupart de ses sujets sont mal conduits. On ne remarque aucun caractère; ce qu'il peut y avoir de passable, ne doit être attribué qu'à la connoissance qu'il avoit du théâtre, et à son habitude journalière; en un mot, ce comédien excellent ne fut jamais qu'un mauvais auteur.

M O L I È R E.

Le rang que Molière doit occuper dans l'empire littéraire, est réglé depuis longtemps. Pour juger du mérite de ses ouvrages, il suffit de les comparer avec tout ce que l'antiquité offre de plus parfait dans ce genre. Plus l'examen sera approfondi, plus la supériorité de ce grand homme sera reconnue. Il puisa chez les anciens les premières notions de l'art qu'il devoit perfectionner : il

leur dut ce goût sûr qui éclaira son génie ; et lui fit surpasser tous ses modèles. Bientôt il n'en voulut avoir d'autre que son génie même. La nature et les ridicules de son siècle lui parurent une source inépuisable ; il en tira cette foule de tableaux si différens entr'eux , et si ressemblans avec les objets qu'il avoit voulu peindre. La comédie prit une nouvelle forme , et s'ennoblit entre ses mains. Il étudia le génie des grands , les fit rire de leurs défauts , et osa substituer nos marquis aux esclaves des anciens. Ces derniers ne jouoient sur leur théâtre , que la vie commune et bourgeoise ; Molière joua sur le nôtre la ville et la cour. Spectateur philosophe , rien n'échappoit à ses regards ; il est peu de conditions où il n'ait fouillé , peu de vices dans la société qu'il n'ait repris ; personne enfin n'a si bien connu l'art de trouver le ridicule des choses les plus sérieuses ; il alloit le saisir où d'autres ne l'eussent pas même soupçonné. Aussi a-t-il joui d'un avantage bien rare , celui de réformer une partie des abus qu'il attaquoit. Le jargon des précieuses ridicules disparut ; celui des femmes savantes devint intelligible. On cessa de turlupiner à la cour , et de se guinder à la ville. On vit en-

core, je l'avoue; des avarés et des hypocrites; c'est que c'est plus qu'un ridicule, et que souvent on en rougit moins. Il faut convenir cependant que, même dans les chefs-d'œuvres de Molière, on souhaiteroit un langage plus épuré, et des dénouemens plus heureux. On lui reproche encore de s'être trop occupé du peuple dans quelques-unes de ses comédies, et ce reproche est fondé; mais il faut envisager les circonstances. Molière, chef d'une troupe de comédiens, avoit besoin de plaire à la multitude, sans laquelle une pareille troupe ne peut vivre : il étoit même souvent obligé d'amuser la cour, qui, avec un goût délicat, aime encore plus à rire qu'à admirer. Il faut, d'ailleurs, distinguer les genres : le Médecin malgré lui, Pourceaugnac, les Fourberies de Scapin, etc., ne peuvent entrer en parallèle avec le Misanthrope, le Tartuffe, les Femmes Savantes, etc.; mais plus d'un trait dans ces premières productions, décèle le génie qui enfanta les secondes. Molière, en introduisant le bon goût sur la scène comique, n'avoit pu en bannir entièrement le mauvais; il étoit obligé d'encenser quelquefois l'idole qu'il vouloit renverser; en un mot, il imitoit la sagesse de cer-

tains législateurs, qui, pour accréditer de bonnes lois, se soumettent eux-mêmes à d'anciens abus.

L'édition la plus estimée de Molière, est celle qui contient les commentaires de Bret, en 6 vol. in-8°. , ou 8 vol. in-12.

QUINAULT.

Le temps a fixé la réputation de ce poète ; mais on ne s'est déterminé que fort tard à lui rendre justice. Il y a plus d'un siècle qu'on applaudit à ses opéras, et à peine soixante ans qu'il n'est plus regardé comme un médiocre auteur. Tel est l'effet du préjugé : on en croyoit sur sa parole un ingénieux, mais trop sévère satirique ; on regardoit comme des décisions absolues, quelques hémistiches amenés par la rime, et souvent par l'humeur. Boileau, il est vrai, a désavoué en prose ce qu'il avoit dit en vers contre Quinault. Mais n'est-ce pas aussi en prose, qu'il déclare que Boursault est de tous les auteurs qu'il a maltraités, celui qui a le plus de mérite ! Que conclure d'un tel aveu ? sinon que Boileau jugeoit mal dans ce moment, et ne l'ignoroit pas. On ne peut supposer qu'il se soit mépris jusqu'à ce point. Quant à Qui-

Quinault, peut-être n'étoit-il connu alors que par ses tragédies ; et il faut l'avouer, le prince de nos poètes lyriques seroit à peine admis au second rang des favoris de Melpomène et de Thalie ; toutes ses tragédies, excepté Agrippa et Astrate, ont disparu du théâtre ; toutes, sans en excepter aucune, sont mollement écrites : ses héros, plus galans que tragiques, dégénèrent en héros de pastorale et de roman. Le genre comique où il s'exerça moins, eût pu lui être plus avantageux ; on peut en juger par la Mère Coquette, bien supérieure aux tragédies d'Astrate et d'Agrippa. Mais il n'eût sans doute jamais égalé Molière ; et il étoit né pour servir lui-même de modèle dans un autre genre. On placera toujours son nom à côté de celui des génies créateurs ; qui ont pour jamais illustré leur siècle ; car il faut compter pour peu de chose les Essais de l'abbé Perrin. Ce sont de ces productions informes, uniquement propres à désigner dans les arts, une des routes qu'il faut suivre. Quinault la saisit, la parcourut, la franchit. Rien ne prouve mieux le mérite de ses ouvrages lyriques, que l'infériorité de presque tous ceux qui ont paru depuis. Dire qu'un opéra se fait lire, c'est en faire le plus

grand éloge ; et il n'est guère de lecture plus agréable , que celle des opéras de Quinault. Obligé de donner beaucoup au musicien , rarement s'aperçoit-on des sacrifices qu'il lui fait. Quelle énergie dans les détails qui en exigent ! quelle délicatesse dans ceux où règne le sentiment ! quelle foule de traits ingénieux et naturels répandus presque dans chaque scène ! L'esprit les saisit d'abord ; et la mémoire les conserve aisément. Ils font encore les délices des sociétés. Quinault est , de tous nos poètes , celui dont les vers sont le plus souvent cités , le plus universellement connus. On lui reproche en vain que toutes ses idées ne portent que sur un certain nombre d'expressions à peu près toujours les mêmes. Il est démontré que tous les mots de notre langue ne sont pas susceptibles d'être mis en chant. Cette réserve est donc moins stérilité dans Quinault , qu'une sage économie , un choix heureux. Ce sont les entraves de l'art , auxquelles le vrai génie se soumet volontiers , mais sans paroître moins libre. Quinault , malgré cette contrainte , semble toujours commander à notre langue ; elle se plie à tous les tours qu'il veut lui faire prendre ; et jamais , chez lui , l'expression ne gêne
la

la pensée ; on pourroit enfin le comparer à l'héroïne de son chef-d'œuvre , qui , avec un petit nombre de paroles , enfantoit des prodiges.

MONTFLEURY.

On ne peut refuser à Montfleury de l'esprit , du naturel et de la vivacité dans le dialogue , de la facilité dans l'expression , une très-grande connoissance dramatique : mais il s'est permis trop de licence dans le choix de ses sujets , et dans la manière de les traiter. Il y répète jusqu'au dégoût , une expression que la décence a proscrite de toutes nos comédies modernes ; il y fait du lien le plus respectable de la société , l'éternel sujet de ses plaisanteries : ce sont presque tous des maris joués , trompés et moqués. C'est à Montfleury que Boileau fait allusion dans ces vers de l'Art Poétique.

Mais pour un faux plaisant , à grossière équivoque ,
Qui , pour me divertir , n'a que la saleté ,
Qu'il s'en aille , s'il veut , sur des tréteaux monté ,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades ,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

D'ailleurs il choque souvent la vraisemblance. Il a puisé chez les Espagnols une

grande partie de ses sujets, et n'en a point banni le merveilleux. A ces défauts près, le Mari sans Femme, la Femme Juge et Partie, la Fille Capitaine, sont d'agréables comédies d'intrigues.

RAYMOND POISSON.

C'est moins sur le nombre et l'ordonnance de ses différentes pièces, qu'il faut juger du mérite de Poisson, que par le naturel qui règne jusque dans les moindres détails. Cet auteur n'a choisi ses personnages, que dans cet ordre commun de la société, dont il n'est pas toujours aisé de bien saisir le ton et le langage. Tous ses drames, quoique foibles pour l'invention, sont dessinés avec cette intelligence, exécutés avec cette facilité qui est le fruit de l'expérience. Son style badin est soutenu par la vivacité du dialogue, et une versification naturelle. Il paroît que le rôle de Crispin, dont on lui attribue l'invention, doit être celui d'un personnage plaisant, flatteur éternel, complaisant à gages, conseiller importun, qui se mêle de tout, s'empresse pour rien, et fait l'homme nécessaire jusque dans les choses qui le sont le

moins. Cependant l'auteur ne s'assujettit pas toujours à suivre exactement ce caractère : il en changeoit souvent les nuances, soit pour y jeter de la variété, soit pour se fournir à lui-même des occasions plus fréquentes de développer tout son talent pour un rôle, dont il se regardoit comme le créateur. On peut ajouter que Poisson transporta dans ses ouvrages la finesse et la facilité de son jeu.

B O U R S A U L T.

Pour se former une idée juste du génie dramatique de Boursault, il faut oublier les premières saillies d'un jeune homme, qui commence à donner des comédies dans un âge où l'on sait à peine qu'il y a des règles du théâtre. On se contentera de remarquer dans ces foibles essais quelques étincelles d'un esprit facile, mais qui ignore presque jusqu'à la langue dans laquelle il veut écrire. Tout le monde sait que Boursault devoit tout à la nature, et presque rien à l'éducation. On s'en étoit tenu à lui apprendre à lire dans son enfance ; et il arriva à Paris sans avoir aucune connoissance des lettres, ne parlant même que le patois de son pays. Bientôt il imita, sans les connoître, sans les entendre,

les auteurs Grecs et Latins. La nature fut son premier maître; elle lui apprit à parler son langage, le même que parloient les écrivains célèbres de la Grèce et de Rome. Ce génie heureux se plioit à tous les genres; et chaque genre en particulier lui valut des succès. Ses tragédies décèlent une âme ferme, élevée et capable de manier les plus grandes passions. Ses comédies sont une critique agréable des ridicules propres de tous les états, de tous les rangs, de tous les âges, de tous les temps; il les saisit dans le vrai, et les représente avec toutes leurs nuances, et sous toutes leurs faces. Il va du sérieux au comique, du comique à la morale, et de la morale il revient à la plaisanterie, sans s'éloigner des règles du goût. Je parle ici de ses bonnes pièces; car dans les autres, il joue souvent sur le mot, mais sans faire tort à la pensée, qui est toujours exprimée avec force, ou avec un naturel élégant et badin. Ses vers sont en général nombreux et bien cadencés. Son style analogue au sujet, et d'une correction qui va presque jusqu'au scrupule, mais sans affectation, annonce un des législateurs de notre langue.

R A C I N E.

Conduit par un goût toujours sûr, Racine choisissoit admirablement bien tous ses sujets, et aimoit mieux devoir quelque chose à sa matière, que de risquer le succès d'une pièce, par une présomption, qui cependant lui eût été pardonnable. Son caractère d'esprit fin, délicat, noble, élevé et toujours soutenu, saisissoit habilement le point fixe des objets, et en distinguoit jusqu'aux nuances les plus imperceptibles. Uniquement occupé du soin de peindre la nature, il ne la perdoit jamais de vue, même dans l'essor le plus rapide. Il la voyoit telle qu'elle est, et l'embellissoit sans la déguiser. On oublie le poète; c'est la nature qui se présente elle-même; c'est elle-même qui s'exprime. A l'exemple des Grecs, Racine s'attachoit aux grandes passions; mais c'est presque toujours l'amour qui les met en jeu. Qu'il intéresse vivement, quand il paroît seul! qu'il s'exprime délicatement! qu'il se développe naturellement! Peu de personnes connoissent les ressorts qu'il emploie; tout le monde est capable de les sentir. Foiblesses, inquiétudes; emportemens, détours cachés, secrets pas-

sionnés, raffinement du cœur, tout se dévoile à propos, et tout prend le caractère et l'expression de l'amour. Le style est tout à la fois noble, magnifique, doux, agréable, élégant, naturel. La beauté de la diction anime et soutient celle des pensées. Les vers sont aisés, nombreux, coulans, et répondent à la dignité de la tragédie. L'oreille, l'esprit, le cœur sont également satisfaits; aussi jamais auteur n'a-t-il eu un succès plus éclatant, plus soutenu et plus durable. Dans une carrière que Corneille avoit parcourue avec tant de gloire, croyoit-on qu'il y eût encore tant de lauriers à cueillir ! Plus heureux que Corneille, Racine a joui des regrets de toute l'Europe, en finissant ses travaux dans un âge où il pouvoit soutenir toute sa réputation, sans craindre de la diminuer. L'un et l'autre ont également contribué à élever le théâtre français à côté de celui d'Athènes, et au-dessus de tous les théâtres du monde : l'un, comme Sophocle, par la grandeur des idées, et l'autre, comme Euripide, par la tendresse des sentimens. On a comparé les beautés de Corneille à celles d'une statue qui frappe par la fierté, la hardiesse, la force, la vigueur de ses traits; et celles de Racine, à un tableau dont,

l'expression douce, tendre, délicate, naturelle, animée, charme les yeux et touche le cœur ; l'un, à un torrent qui s'élève avec violence, et se précipite avec impétuosité ; l'autre, à un fleuve majestueux, dont le cours paisible répand la fertilité dans les lieux qu'il arrose. Le premier va au cœur par l'esprit ; le second va à l'esprit par le cœur. Cette seule opposition de caractère marque et conserve à l'un et à l'autre toute sa gloire, et leur assure à tous deux l'immortalité dont ils jouissent.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,

Et parlant au cœur de plus près,

Nous attachant sans nous surprendre,

Et ne se démentant jamais,

Racine observe les portraits

De Bajazet, de Xypharès,

Dé Britannicus, d'Hyppolite ;

A peine il distingue leurs traits ;

Ils ont tous le même mérite,

Tendres, galans, doux et discrets ;

Et l'Amour qui marche à leur suite,

Les croit des courtisans Français.

Tel fut le rival de Corneille, auquel plusieurs écrivains le préfèrent. L'auteur du Cid est venu le premier, à la vérité : il a tracé le chemin ; mais Racine n'a pas trouvé la route parfaitement aplanie. Avoit-on, avant lui, l'idée de ce style doux, harmonieux, toujours

pur, toujours élégant, fruit d'un esprit flexible, et d'une oreille sonore? Et si l'art n'existoit pas avant Corneille, c'est à Racine à qui nous en devons la perfection. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel et plus vrai; jamais on ne fit des vers plus coulans et en même temps plus exacts. Ils entrent dans la mémoire des spectateurs, dit Voltaire, comme un jour doux dans des yeux délicats. Racine sait donner de l'énergie à son style, sans lui communiquer de la dureté. Dans *Britannicus*, la cour de Néron est peinte avec toute la force de Tacite et toute l'élégance de Virgile. Un grand mérite de cet illustre écrivain, c'est que le goût est chez lui le guide du génie. Jamais de sublime hors d'œuvre; jamais de ces tirades qui sentent le déclamateur; jamais de dissertations étrangères au sujet. Si on peut le blâmer de quelque chose, c'est de n'avoir pas toujours mis dans l'amour toutes les fureurs tragiques dont il est susceptible, et d'avoir été foible dans presque tous ses derniers actes. La meilleure édition de ses œuvres est celle que Luneau de Boisjermain a donnée en 1769, en 7 vol. in-8°, avec d'amples commentaires. Les gens de goût recherchent

chent les belles éditions de Racine, sorties des presses de Didot l'aîné; en 1783 et 1784, 3 vol. in-4°, 3 vol. in-8° ou 5 vol. in-18.

C H A M P M Ê L É.

Quelques auteurs, par crainte ou par modestie, ne voulant point faire paroître leurs pièces sous leur propre nom, les mettoient sous celui de ce comédien, fils d'un marchand de Paris. On assure néanmoins qu'il en a fait plusieurs; mais il y en a quelques autres insérées dans le recueil de ses œuvres, dont on prétend qu'il n'a été que le prête-nom. La pastorale de Délie est incontestablement de Visé. La Coupe enchantée, et Je vous prends sans Verd, sont attribués à La Fontaine; mais il paroît que Champmélé y a eu aussi un peu de part. Les autres pièces qui forment ce qu'on appelle son théâtre, sont les Grisettes, ou Crispin charretier, les Fragmens de Molière, l'Heure du Berger, le Parisien, la Rue Saint Denis.

Si, parmi les auteurs dramatiques, Champmélé n'occupe qu'un rang médiocre, c'est qu'il s'arrêtoit aisément à ses premières idées, et se livroit trop à cette facilité que donne, à un homme d'esprit, un long exercice du

théâtre. Son talent principal consistoit à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Cependant son essai, dans le genre pastoral, annonce de la délicatesse, et prouve, qu'avec plus d'application, il auroit réussi dans un genre plus élevé. Sa méthode ordinaire étoit d'introduire secrètement sur la scène le personnage le plus intéressé dans l'intrigue ; et les choses dont il le rend témoin, lui servent pour amener le dénouement. Ces petites ressources décèlent la paresse ou le peu de fécondité d'un auteur.

Champmélé réparoit ces défauts par des situations neuves et intéressantes, par des incidens heureux et plaisans, par un style badin et enjoué, et surtout, par cette connoissance du théâtre, qu'il devoit moins à une étude réfléchie, qu'à un exercice journalier, qui perfectionne les talens.

HAUTEROCHE.

La plupart de ses pièces ont eu du succès dans le temps ; plusieurs même sont restées au théâtre. On y remarque un grand fonds de plaisanterie, et beaucoup de connoissance des règles dramatiques. Le grand comique

des unes, l'heureuse ordonnance des autres, est ce qui caractérise principalement le génie d'Hauteroche; car il ne faut chercher, dans cet auteur, ni détails de mœurs, ni aucun des caractères propres à les corriger. Un plan sagement construit, soutenu par une marche régulière, une intrigue bien conduite, agréablement dialoguée, des scènes coupées avec art, variées par divers incidens, un dénouement heureux pour l'ordinaire, une versification aisée, une prose naturelle, des expressions convenables au caractère des personnages, des sentimens proportionnés à leur condition : voilà ce que présentent ses meilleurs ouvrages. Il excelle surtout dans ses rôles de valet; il se plaît à multiplier leurs embarras, à les jeter dans des labyrinthes, d'où ils semblent ne devoir jamais sortir, pour les en tirer adroitement, lorsque tout paroît désespéré. La surprise alors est aussi agréable, que le nœud de l'intrigue avoit causé d'inquiétude. Si l'auteur attaque des ridicules, ce qui est rare dans les pièces purement d'intrigue, c'est principalement sur les mœurs bourgeoises, et sur les personnes mariées, que tombe sa critique; aussi son comique n'a-t-il rien de noble, ni d'élevé : c'est un genre

mitoyen, qui dégénère quelquefois en pure farce, comme dans *Crispin Médecin* : c'est pourtant, avec l'*Esprit Follet* et le *Deuil*, celle de toutes les pièces d'*Hauteroche* qu'on revoit le plus souvent au théâtre.

L' ABBÉ ABBEILLE.

Plusieurs de ses pièces furent représentées et imprimées sous le nom du comédien la Thuillerie, parce que l'abbé Abbeille n'osoit plus mettre son nom à ses ouvrages, depuis l'aventure qui fit tomber son *Argélie*.

P R A D O N.

On ne peut, sans injustice, refuser à ce poète de l'esprit, de l'imagination, de la facilité, et la connoissance des règles du théâtre. La plupart de ses tragédies seroient peut-être plus estimées, s'il eût vécu dans un temps moins fécond en grands poètes; ou si, plus modeste, il n'eût pas voulu lutter avec Racine, et traiter en rival un homme qu'il ne devoit regarder que comme son maître ou son modèle. Cette émulation téméraire, jointe aux suffrages de ses amis, et surtout des ennemis de Racine, fut la source de ses disgrâces

littéraires. Boileau n'épargna rien pour l'humilier ; et l'on peut reprocher à ce terrible adversaire, d'avoir outré la satire, en représentant l'auteur de Régulus, comme un poète constamment sifflé, bafoué de toutes parts, et tombé généralement dans le mépris. S'il eut des ennemis, il eut aussi des partisans, j'ose même dire, des admirateurs. Aujourd'hui, ceux qui ne jugent point de ses ouvrages d'après les vers de Despréaux, avouent que Pradon savoit conduire régulièrement une tragédie, en ménager les incidens, y placer des peintures vives, des traits heureux, des situations intéressantes, quelquefois neuves, des mouvemens forts et véhémens ; que sa versification même, en général si vicieuse, ne doit pas être condamnée sans restriction. On applaudit sincèrement à plusieurs vers de Statira, de Tamerlan, et de Régulus : concluez donc, que si Pradon avoit su se tenir dans son rang, s'il n'avoit pas eu la vanité ridicule de se comparer à Racine, et surtout, s'il n'avoit pas été l'ennemi de Boileau, son nom, moins décrié, seroit cité avec moins de mépris ; en un mot, Pradon seroit aujourd'hui un poète passable, s'il eût été un poète modeste.

FONTENELLE.

On prétend que la tragédie de Brutus, représentée en 1690, sous le nom de mademoiselle Bernard, est, à peu de chose près, l'ouvrage de Fontenelle; et, sur ce fondement, on l'a imprimée dans le dixième volume de ses œuvres. Cette pièce eût un succès qu'elle dut à l'intérêt qui y règne, plus qu'à aucune beauté de détail. La plupart des autres pièces, si on en excepte les opéras, n'ont pas été représentées; et, elles paroissent plutôt faites pour être lues, que pour être jouées. L'auteur a jeté dans la conduite de tous ses ouvrages, presque autant de finesse que dans le style; et il ne faut pas moins d'attention pour suivre l'une, que pour ne rien laisser échapper de l'autre.

G H E R A R D I.

Ce comédien, très-connu dans le monde sous le nom d'Arlequin, ayant recueilli les plus belles scènes des comédies italiennes, les fit imprimer: dès qu'elles parurent, on les supprima; ce qui excita tellement la curiosité du public, qu'on en fit, en peu de temps, un nombre prodigieux d'éditions à Paris, à

Lyon, à Rouen, en Hollande, etc. La suppression n'a pas empêché qu'on n'ait joint, à ce premier tome, un supplément qui fut encore suivi d'un troisième volume. Il y a lieu de croire que les Italiens auroient fourni matière à une longue suite de pièces, s'ils n'avoient pas été renvoyés.

LA CHAPELLE.

On a de lui les tragédies de *Zaïde*, de *Cléopâtre*, de *Téléphonte*, d'*Ajax*, dans lesquelles il faisoit toujours des scènes brillantes pour Baron. Cet auteur fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter Racine : « car Racine, » dit un homme d'esprit, forma, sans le vouloir, une école, comme les grands peintres ; » mais ce fut un Raphaël, qui ne fit point de Jules Romain. » Les pièces de la Chapelle, fort au-dessous de leur modèle, eurent pourtant quelques succès, ainsi que sa petite comédie des *Carrosses d'Orléans*.

L'ABBÉ GENEST.

On a de cet auteur quatre tragédies, dont celle qui est intitulée *Pénélope* eut beaucoup de succès. Son *Joseph* en eut bien plus encore chez madame la duchesse du Maine, qui ne

dédaigna pas de prendre un rôle dans cette pièce. Les seigneurs de la cour, qui avoient le plus d'esprit et de goût, ne pouvoient guère; dit-on, la voir représenter, ou même l'entendre lire, sans répandre des larmes. On raconte que M. le Duc, qu'aucune tragédie n'avoit jamais fait pleurer, alla défier M. de Malezieux de lui faire partager la foiblesse commune; mais à peine eut-il entendu le premier acte, que toute sa fermeté l'abandonna et qu'il fut aussi foible que les autres. Cependant cette pièce, qui avoit eu tant de succès à Clagni, ne parut sur le Théâtre Français que pour y mourir, sans espoir de renaître. Les autres tragédies de l'abbé Genest sont *Zéloïde*, princesse de Sparte, et *Polymnestor*. Il a eu aussi beaucoup de part au recueil intitulé : les *Divertissemens de Sceaux*.

CAMPISTRON.

Les tragédies de Campistron ont les beautés et les défauts qui se trouvent ordinairement dans les productions rapides et précipitées d'un homme de beaucoup d'esprit : des peintures brillantes, des traits frappans, des situations intéressantes, des incidens heureux; mais en même temps, des longueurs, des inégalités,

galités, des écarts qui énervent la force des caractères, refroidissent la chaleur des sentimens, ralentissent la marche de l'action. Chez lui, ce n'est point le génie qui dispose et conduit les événemens; l'esprit seul préside à ces opérations: l'art fait mille efforts, où la nature seule devroit agir. Avec beaucoup de facilité; et un grand usage du monde, Campistron manquoit de cette véhémence, de ce pathétique qui transporte le spectateur au lieu de la scène, l'intéresse au sort des acteurs, et le passionne, si je puis parler ainsi, pour chaque personnage. Corneille a peint le génie des Grecs et des Romains; au lieu que celui de notre poète le portoit surtout aux descriptions, aux peintures de mœurs, aux détails de caractères et de traits historiques, aux monologues et aux harangues; talent dont il abuse quelquefois, et qui peut bien produire d'excellentes tirades, mais rarement de bonnes tragédies. Ainsi que la plupart de ceux qui se sont distingués dans ce genre, Campistron a eu des censeurs et des panégyristes outrés; les uns ont poussé la critique jusqu'à trouver des défauts dans les endroits les plus applaudis; les autres ont porté la flatterie jusqu'à lui prêter le mérite

d'avoir consolé la cour et la ville de la retraite de Racine. C'étoit avoir bientôt perdu de vue les chefs-d'œuvres immortels de ce grand homme. Je le répète , quoique dans un rang inférieur, Campistron n'en est pas moins un auteur estimable , qui a long-temps occupé la scène avec distinction.

B A R O N.

Baron a laissé plusieurs pièces dont on a formé un recueil, telles que l'*Homme à bonne fortune* , le *Rendez-vous des Tuileries*, les *Enlèvemens*, la *Coquette*, le *Jaloux*, l'*Andrienne*, l'*Ecole des Pères ou les Adelphe*s. Si on lui disputa principalement les deux dernières, c'est sans doute, parce qu'on supposoit plus d'affinité entre le Père de la Rue et Térence, qu'entre Baron et le poète Latin ; mais ce n'est tout au plus qu'une conjecture. Il vaut mieux laisser jouir Baron d'un bien que personne ne réclame, que de risquer de le dépouiller du sien propre. Elevé sous les yeux de Molière, il étoit difficile qu'il ne pût pas dans les discours de ce grand maître d'excellens préceptes. L'intelligence théâtrale qui règne dans plusieurs de ses comédies, en est une preuve. Le dialogue en est vif, les

scènes en sont variées ; rarement elles offrent de grands tableaux : mais l'auteur sait copier d'après nature certains originaux aussi importants dans la société, qu'amusans sur la scène. On voit enfin qu'il avoit étudié le monde autant que le théâtre. Pourquoi donc est-il si rarement cité comme auteur ? C'est que le public partage difficilement son attention en faveur du même homme. Dans Molière, il oublie l'acteur médiocre, pour ne s'occuper que du grand poète ; dans Baron, il n'envise que le grand acteur, et perd de vue le poète médiocre.

D A N C O U R T.

Dancourt n'a qu'un petit cercle, autour duquel il revient sans cesse ; presque partout ce sont des financiers, des procureurs ou des villageois qui forment la base de ses comédies : il est même plus souvent au village qu'à la ville, et aussi souvent au moulin qu'au village. Le talent singulier qu'il eut de faire parler les paysans, les lui fit souvent mettre en jeu ; il les peint toujours d'une manière agréable et naturelle ; il les fait parler de même : nul auteur avant lui n'avoit osé composer une pièce toute en style villageois. Dancourt en a fait

plusieurs, et toutes ont réussi ; la plupart même sont restées au théâtre. C'est donc un nouveau genre, dont la scène française lui est redevable. Borné aux petites peintures, il entreprit rarement de grands tableaux ; et lorsqu'il voulut le tenter, il choisit mal ses sujets : j'en excepte le *Chevalier à la mode*, pièce d'intrigue. Dancourt a su y jeter des caractères plaisans et bien soutenus ; mais ce qui paroît l'avoir principalement occupé, c'est le soin d'ajuster au théâtre l'histoire et le vaudeville du jour. Une aventure, une mode, un proverbe, la plus légère circonstance, lui fournissoient l'idée d'une comédie ; et souvent la pièce a survécu aux circonstances qui l'avoient fait naître. Plus d'une raison bornoit Dancourt à ce genre de productions ; outre le désir d'être utile à sa troupe, on sait qu'il avoit peu lu les anciens et les modernes ; il avoue lui-même n'avoir eu d'autre connoissance du théâtre, que celle que donnent le bon sens et l'usage. Ce n'en étoit point assez pour suivre de près Molière et Regnard : l'auteur du *Galant Jardinier* fit donc sagement de se frayer une route moins épineuse ; il est certain, à cela près, que ce défaut d'étude ne nuit point à la conduite de ses drames ;

elle est communément régulière , ingénieuse , adroitement ménagée ; il sait amener une situation plaisante et en tirer parti. Jamais l'exposition du sujet ne l'embarrasse ; et il entend l'art du dénouement : il excelle surtout à faire agir les intrigans et les valets. Son dialogue est vif , naturel , ingénieux , précis. On peut donner sa prose pour un modèle d'agrément et de légèreté ; mais il s'en faut de beaucoup que ses vers y répondent : c'est de la prose froidement compassée , rimée avec peine , et à qui cette contrainte a fait perdre toute sa vivacité. Il est cependant vrai qu'il manie assez bien le vaudeville , et qu'il réussit dans les divertissemens : ceux qu'il a joints à ses comédies , sont liés avec art au sujet , et souvent même en font partie. Il résulte de toutes ces choses , que Dancourt est un des auteurs à qui le théâtre a le plus d'obligation , par le nombre de pièces qu'il a fait représenter , et qui y sont restées : on les sait par cœur , ce qui fait qu'on les applaudit peu ; mais on les écoute volontiers , et c'est beaucoup. Enfin , qu'on me passe la comparaison , Dancourt occupera parmi nos auteurs dramatiques , le rang que tiennent parmi les ministres et les généraux , ceux qui ont fait plusieurs actions

utiles, sans en avoir jamais fait de grandes, ni d'héroïques.

PÉCHANTRÉ.

Nicolas de Péchantré, après avoir été couronné plusieurs fois aux Jeux Floraux, se crut digne aussi des lauriers du théâtre, et vint à Paris pour travailler dans ce genre. La première pièce qu'il donna au public, fut la tragédie de *Géla*. Elle reçut des applaudissemens qui l'enhardirent à en faire la dédicace à *Monseigneur*. Cet heureux succès l'encouragea à continuer. Il donna deux autres tragédies, *Jugurtha* et la *Mort de Néron*. Il fit aussi, pour le Collège d'Harcourt, les tragédies de *Joseph vendu par ses Frères*, et du *Sacrifice d'Abraham*. Il venoit d'achever l'opéra d'*Amphion et Parthénopée*, à la réserve du prologue, lorsqu'il mourut à Paris en 1708.

R E G N A R D.

On voit par une tragédie de ce poète, intitulée *Sapor*, qu'il entreprit de chausser le cothurne, et de joindre aux jeux de Thalie, les fureurs de Melpomène; mais il sentit que la route de Corneille lui étoit moins familière

que celle de Molière. On en juge de même par la lecture de la tragédie de *Sapor*, qui ne mérite pas même qu'on en relève les défauts. Heureusement pour l'auteur, la pièce n'a jamais paru au théâtre. Celui de l'opéra étoit plus analogue à son génie; il y fit jouer le *Carnaval de Venise*. Tous les spectacles que cette ville offre aux étrangers pendant ce temps de divertissement, sont ici réunis. Comédies, opéras, concerts, jeux, danses, combats, mascarades, tout cela se trouve lié à une petite intrigue amboureuse, amusante, bien écrite. Regnard peut également compter sur le suffrage de ses lecteurs pour son genre de comique, qui le rend, en quelque sorte, l'émule du prince de notre comédie. Molière et Regnard sont, dans ce genre, ce que sont Corneille et Racine pour le tragique français; personne n'a porté plus loin que notre poète, le genre de l'imitation. Fier de son talent, il eut la noble émulation et l'heureuse hardiesse de prendre pour modèle un homme inimitable, de courir avec lui la même carrière, et de prétendre partager ses lauriers, comme il partageoit ses travaux. Quelle que soit la distance qui se trouve entre ces deux poètes, la postérité placera toujours

Regnard après Molière, et lui conservera la gloire d'avoir parfaitement imité un homme qui auroit pu servir de modèle à toute l'antiquité. « Qui ne se plaît pas avec Regnard, » dit Voltaire, n'est point digne d'admirer » Molière ». Au reste, je ne prétends point le restreindre au talent médiocre d'une imitation servile; quelque admirable qu'il soit, quand il marche sur les pas du premier maître de l'art, il ne l'est pas moins, quand il suit les sentiers qu'il ose lui-même se tracer. Combien d'idées, de traits, d'incidens nouveaux embellissent ses poèmes! Il conduit bien une intrigue, expose clairement le sujet; le nœud se forme sans contrainte; l'action prend une marche régulière; chaque incident lui donne un nouveau degré de chaleur; l'intérêt croît jusqu'à un dénouement heureux, tiré du fond même de la pièce. Ce n'est point d'après des idées qui ne sont que dans son imagination, qu'il forme ses caractères et trace ses portraits; il les cherche parmi les vices, les défauts et les ridicules les plus accrédités. Il avoit sous les yeux les originaux qu'il copioit; c'étoit leurs mœurs, leur ton, leur langage, qu'il peignoit d'après nature; son esprit gai ne prenoit des hommes que ce qu'ils avoient de plus propre

propre à fournir d'heureuses plaisanteries. Sa comédie du Joueur peut être comparée aux meilleures pièces de Molière, qui n'auroit pas même désavoué le *Distrait*, *Démocrite*, les *Ménechmes*, le *Légataire universel*, et plusieurs scènes de petites pièces. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir trop grossi les traits; de mettre souvent en récit ce qui vient de se passer sur la scène; d'avoir peu soigné sa versification, qui, à force de vouloir être aisée et naturelle, devient quelquefois négligée, traînante et prosaïque. La meilleure édition des œuvres de Regnard, est celle qui a été publiée avec des remarques sur chaque pièce, par feu M. Garnier, 1789, 6 vol. in-8°.

BRUEYS ET PALAPRAT.

Brueys composa plusieurs comédies pleines d'esprit et de gaieté, conjointement avec Palaprat son ami, qui y eut pourtant la moindre part. L'envie d'avoir son entrée à la comédie, unit leurs talens, et procura au Théâtre Français d'excellentes pièces. Celles qu'on joue et qu'on lit avec le plus de plaisir, sont le *Grondeur*, petite pièce supérieure à la plupart des farces de Molière, pour l'intrigue,

l'enjouement et la bonne plaisanterie ; le *Muet*, imitée de l'*Eunuque* de Térence , mais mieux conduite et écrite avec plus de chaleur que son modèle ; l'*Important de Cour* , qui , sans manquer de feu et de comique , pêche par le caractère principal ; c'est moins un important qu'un pitoyable provincial , qui veut prendre les airs de la cour sans la connoître ; l'*Avocat Patelin* , pièce ancienne , à laquelle il donna les charmes de la nouveauté. Brueys rajeunit ce monument de la naïveté gauloise , sans lui faire perdre la simplicité qui en fait le mérite ; la *Force du sang* , l'*Opiniâtre* , les *Empiriques* , les *Quiproquo* , les *Embarras du derrière du Théâtre* , où il y a quelques endroits qui plaisent. La comédie de l'*Opiniâtre* est versifiée comme les pièces de nos mauvais auteurs , sèche-ment et durement ; s'il y a de la chaleur dans l'action , il n'y en a point dans le comique. Le caractère de l'*Opiniâtre* n'y est que crayonné.

Les autres pièces sont les tragédies de Brueys , qui ont beaucoup moins illustré la scène que ses comédies. Sa *Gabinie* offre des tableaux bien peints et des situations attendrissantes ; mais on ne la comptera jamais

parmi nos chefs-d'œuvres. Son *Asba*, pièce romanesque, dans laquelle un scélérat poignarde son fils, et se livre lui-même à la justice, pour subir le châtiment de ses crimes, est assez bien imaginée, mais mal exécutée. *Lysimachus*, pièce vraiment tragique, fondée sur le véritable héroïsme, a de temps en temps quelques beautés ; mais le plan et les vers en sont mauvais.

Ces diverses productions des deux auteurs associés, annoncent peu de différence dans le tour de leur génie. Il est cependant vrai que les meilleures pièces sont celles où l'abbé de Brueys a eu le plus de part, celles où il a tenu la plume : témoins le *Grondeur*, le *Muet*, l'*Avocat Patelin*, etc. Rien de plus foible que ses vers tragiques ; mais dans le style de la comédie, sa prose peut servir de modèle. Il sait animer le dialogue, et égayer l'auditeur dès l'exposition du sujet ; souvent même il fait oublier que c'est une simple exposition : il a d'ailleurs prouvé qu'il entendoit la marche théâtrale ; il disoit qu'avec du travail et du génie, on placeroit les tours de Notre-Dame sur le théâtre.

A l'égard de Palaprat, il a long-temps joui de la gloire due aux travaux de son associé ;

et la plus grande partie du public les lui attribue encore. Il a eu quelquefois la générosité de s'en défendre ; effort sublime de modestie ou de vanité. Cet auteur avoit l'imagination vive ; il saisissoit bien un plan ; et quelques morceaux de sa *Prude du temps* prouvent qu'il pouvoit écrire même en vers : cependant aucune des pièces qu'il a données pour son compte , n'est restée au théâtre. A l'égard de celles qu'il a faites en société, on peut dire qu'il avoit le plus souvent le mérite du projet , et son confrère celui de l'exécution.

D U F R E S N Y .

Les ouvrages dramatiques de Dufresny se ressentent de la liberté qui régnoit sur le théâtre , où elles furent représentées. Les règles n'y sont admises , qu'autant qu'elles ne gênent ni l'auteur , ni la variété du spectacle ; les succès de notre poète furent beaucoup plus rares que ses tentatives. L'*Esprit de contradiction* et le *Lot supposé* sont presque les seules pièces qu'il ait vu réussir de son vivant ; quelques autres ont repris faveur après sa mort , et sont encore applaudies de nos jours : mais toutes , en général , offrent un dialogue vif , ingénieux et naturel ; de l'esprit sans af-

fection, et qui ne paroît rien coûter à l'auteur ; enfin , du comique dans la chose , plus que dans les mots. Sa prose a toute la vivacité des vers ; ses vers ont quelquefois tout le naturel de la prose. Il met dans son style et dans le choix de ses sujets , une décence d'autant plus louable , que , jusqu'alors , elle avoit été négligée par les plus grands modèles : original dans ses tours d'expression , et le plus souvent dans ses idées , il sait jeter dans ses pièces des caractères saillans , neufs et d'intrigue ; on voit même qu'il pouvoit réussir dans celles qui exigent un caractère dominant. D'un autre côté , presque toutes ses comédies offrent plus d'invention que de conduite , des plans peu réguliers , des dénouemens trop brusqués. Contemporain de l'émule de Molière , il n'imité ni Molière , ni Regnard ; mais il ne doit être comparé ni à l'un , ni à l'autre ; il a même été surpassé par quelques-uns de ses successeurs. Ainsi , en le plaçant dans la classe de ces derniers , il faut laisser entr'eux et lui , la distance que le plus ou le moins de travail met entre ceux qui naissent avec des talens égaux.

LA MOTTE.

Il y a dans les *Machabées* de cet auteur , quelques endroits admirables , empruntés des livres saints. *Romulus* étincelle aussi de quelques beautés. Il n'y a aucun bien à dire d'*Œdipe*. Au reste, nulle de ses tragédies, pas même *Inès* , ne sera mise à côté de nos bons ouvrages dramatiques ; et leur auteur est bien loin des Corneille , des Racine , des Crébillon , des Voltaire. Il a essayé , en quelque sorte , tous les genres de tragique ; le sublime dans les *Machabées* , l'héroïque dans *Romulus* , le pathétique dans *Inès* , et le simple dans *Œdipe* : mais il manque partout de pureté , de clarté , de force , de noblesse et d'élégance.

De toutes ses comédies , il n'y en a qu'une qui se soit conservée au théâtre ; c'est le *Magnifique* , pièce charmante , en deux actes , en prose. Jamais conte de la Fontaine n'a été si bien mis en action ; c'est un modèle de délicatesse et de goût. Les autres contes , métamorphosés en comédies , sont bien inférieurs à celui-ci , quoiqu'on y trouve de très-jolies choses.

La Motte est , après Quinault , celui qui a

le mieux saisi le véritable esprit de l'opéra. Il l'avoit approfondi ; et plus d'une raison fait regretter qu'il n'ait rien écrit sur cette matière : mais il jugeoit que cette ressource , si souvent employée pour soutenir ses autres poésies , qui réellement en avoient besoin , étoit inutile dans ce genre, où il sentoit toute sa supériorité. Le nombre de ses opéras est considérable , et tous ont eu du succès ; mais l'*Europe galante* , *Issé* , *le Carnaval et la Folie* , *Amadis de Grèce* , *Omphale* , mériteront toujours les plus grands éloges. Il est à remarquer que l'*Europe galante* et *Issé* , sont deux chefs-d'œuvres dans leur genre , et , qui plus est , deux modèles qui n'ont encore pu être bien imités. L'auteur a mis dans ses vers cette molle élégance , cette douceur d'expression si essentielle à ce genre. Ces petites pensées fines , ces petits riens tournés en madrigaux , que nous aimons tant à l'Opéra , et qui nous déplairoient ailleurs , sont répandus dans toutes ses scènes , sans trop de profusion. Ses pièces n'ont qu'un défaut ; elles se ressemblent toutes par le fonds. On trouve, dans chacune , deux rivaux et deux rivales ; cette uniformité de conduite est désagréable. Si j'avois à donner la palme, elle seroit pour *Issé*. Cette

pastorale n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de beautés dans ce genre. Le vrai triomphe de la Motte est donc le théâtre lyrique ; peut-être même ses succès eussent-ils été plus nombreux, s'ils ne dépendoient pas du concours de deux talens réunis. Peu né pour la grande poésie, il avoit dans l'esprit cette tournure agréable, qui embellit les choses les plus communes ; cette imagination qui s'abaisse plus aisément qu'elle ne s'élève. De là le mérite de ses opéras, d'une grande partie de ses fables, et de tout ce qu'il a imité d'Anacréon. Voilà le cercle d'où la Motte ne devoit point sortir ; voilà sa patrie ; hors de là, c'est un étranger qui défigure la langue du pays où il se trouve, et qui ose en attaquer les usages, uniquement parce qu'ils gênent sa conduite.

LA GRANGE-CHANCEL.

Cet auteur paroît toujours jeune dans le genre dramatique. Son imagination vive et facile à s'enflammer, saisit à la fois une trop grande quantité d'objets. Son pinceau, conduit par une main également hardie et timide, ne les peint souvent qu'à demi. On passe trop rapidement de l'amour à la haine, de la confiance à la crainte, du trouble à la sécurité,

rité, de la fureur à la modération; et du calme à la vengeance. Les insultes sont commises et pardonnées trop légèrement; la colère s'allume et s'éteint presque au même instant. On ne trouve point ces idées neuves qui frappent l'esprit, ces réflexions sensibles qui touchent le cœur, s'impriment dans l'âme, et que l'on retient, même sans le vouloir. Le naturel est souvent trop naïf, et va même quelquefois jusqu'à la puérilité. Les grandes passions, ces puissans ressorts de la tragédie, n'y reçoivent le mouvement que par des éclats, des emportemens, des fureurs. Ici de longs entretiens, des sentimens communs, de grandes réflexions, laissent un vide considérable; là, une foule d'incidens se succèdent rapidement et surchargent la scène. La Grange intéresse par les situations; mais combien de fois se trouvent-elles occupées par des incidens, des saillies, des jeux de mots, et des traits trop hardis qu'il falloit supprimer! On voit briller l'esprit, où le génie seul devoit paroître. Le talent fatal de rimer facilement, a produit des vers lâches, peu exacts, obscurs, prosaïques, pleins de répétitions et de mots parasites : défauts trop communs dans les vers qui ne

coûtent à leur auteur que la peine de les écrire.

LONGEPIERRE.

● Ce poète se fit un nom dans le genre dramatique, par trois tragédies, *Médée*, *Electre* et *Sésostris* : la première, quoiqu'inégale et remplie de déclamation, est fort supérieure à la *Médée* de Corneille, et a été conservée au théâtre. Ces trois pièces sont dans le goût de Sophocle et d'Euripide. Une froide et malheureuse intrigue d'amour ne défigure point ces sujets terribles ; mais Longepierre, connoissant peu notre théâtre, et ne travaillant que très-faiblement ses vers, n'égalait pas ses modèles dans la beauté de l'élocution, qui fait un des grands mérites des poètes dramatiques ; il ne prit presque d'eux, que la prolixité, des lieux communs, et le vide d'action et d'intrigue. Les défauts l'emportent tellement sur les beautés qu'il avoit empruntées de la Grèce, qu'on fut forcé d'avouer, à la représentation de son *Electre*, que c'étoit une statue de Praxitèle, défigurée par un moderne.

D U C H É.

Duché donna au théâtre trois tragédies, *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*, et les opéras des *Fêtes galantes*, des *Amours de Momus*, de *Théagène et Chariclée*, de *Céphale et Procris*, de *Sylla*, d'*Iphigénie* : ce dernier opéra est son premier ouvrage ; il est dans le grand goût : et quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace ce que les tragédies grecques avoient de meilleur.

Les tragédies de *Débora* et *Jonathas* ne valent rien du tout. Il étoit même difficile que ces sujets, empruntés de l'Écriture, fussent propres au théâtre : ils sont fondés sur des mystères de religion trop au-dessus des idées naturelles. L'auteur a été plus heureux dans *Absalon*. Les reproches qu'on peut lui faire sont compensés par des beautés réelles ; la marche des quatre premiers actes est bien entendue, et le trouble et le péril croissent de scène en scène ; les principaux caractères sont bien tracés. La Harpe croyoit qu'avec quelques retranchemens, cette pièce pourroit être remise au théâtre et avoir du succès : elle est du petit nombre de celles où il n'y a point d'intrigue amoureuse.

LE GRAND.

Cet auteur n'est ni un Molière, qui fait oublier l'acteur, et ne laisse voir que le grand poète ; ni un Baron, qui n'offre que le grand acteur, et fait disparaître l'auteur médiocre : c'est un homme qui soutient cette double qualité dans un égal degré de mérite. Ce n'est point un génie que l'on admire ; c'est un bel esprit qui plaît et qui amuse ; c'est un des premiers qui aient saisi les circonstances du temps ; et le vaudeville du jour, pour en faire des sujets de comédie ; genre de comique que Boissy a depuis imité et perfectionné. L'usage que le Grand avoit du théâtre, comme comédien, lui en avoit donné une assez grande connoissance ; et il savoit la mettre en pratique dans les sujets frivoles, auxquels il a cru devoir se borner. Une marche régulière et théâtrale est observée jusque dans ses moindres bagatelles ; et ses personnages sont toujours dans des positions qui donnent lieu à des plaisanteries. Mais, il faut l'avouer, elles dégèrent quelquefois en basses et sales bouffonneries ; défaut trop ordinaire à ce comédien, et qui donne un air de farce à presque toutes ses pièces : elles sont, en général, assez bien

dialoguées ; mais le style tient de la manière de l'auteur , qui est entre le bas et l'ingénieux. Les divertissemens et les vaudevilles qui se trouvent répandus dans la plupart de ces petits drames , y sont amenés naturellement , et y jettent de la gaieté. Le Grand avoit beaucoup de facilité ; il travailloit avec précipitation ; aussi ses ouvrages manquent-ils de cette correction de dessein et d'exécution , qui est le fruit du temps et de la patience.

L A F O S S E.

L'auteur de *Polixène* , de *Manlius* , de *Thésée* et de *Crésus* , paroît s'être proposé pour modèle le génie de Corneille. Comme lui , il préfère aux tendres sentimens de Racine , la surprise que cause une action merveilleuse , l'agitation que produit une situation violente , ou le trouble qui naît d'un événement terrible. Son génie élevé le porte aux plus grands objets. C'est sous les murs de Troyes , ou dans le Capitole , qu'il va chercher ses héros ; et dans ces champs , souvent moissonnés , il cueille encore de nouveaux lauriers ; il envisage ses sujets avec force , et les présente de même , plus jaloux de notre admiration que de nos larmes. S'il n'avoit pas

cru devoir adoucir le caractère de *Médée*, il auroit pu nous la montrer sous des traits qui nous la rendroient encore plus terrible, que tout ce que nous connoissons de cette magicienne. La Fosse possédoit la langue des Sénèque, des Maffei, des Sophocle, et savoit profiter en maître habile, de cet avantage, et de la lecture des historiens : le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est de multiplier les récits aux dépens de l'action même. Son style est ferme, nourri, majestueux, propre à exprimer les effets impétueux des passions les plus violentes. Si ses vers paroissent durs, trop travaillés, c'est qu'un auteur, accoutumé à penser fortement, a peine à rendre toute l'énergie de ses idées. Comment un talent aussi décidé, n'a-t-il produit qu'un si petit nombre d'ouvrages ? La crainte ou le dépit d'un mauvais succès ne lui laissoit-il apercevoir que les dégoûts inséparables d'une étude pénible, difficile et infructueuse ? Le désir d'une immortalité, toujours incertaine, fut-il sacrifié à l'amour d'une tranquillité présente, à laquelle nous porte un attrait puissant, que la paresse naturelle ne manque point de seconder ? Se plaindre qu'un auteur ait peu écrit, c'est en faire un assez grand

éloge. Au reste , il a paru dans des circonstances favorables : quelques années plus tôt ou plus tard , il eût à peine recueilli quelques palmes dans une carrière , où il s'est couvert de lauriers. Campistron venoit de se retirer ; Crébillon ne travailloit point encore pour le théâtre. Entre ces deux poètes , il y eut un intervalle où la scène tragique languissoit dans une espèce d'inaction. La Fosse vint tout à coup la ranimer , et fit dire qu'il alloit consoler le public de la retraite de Campistron.

L E S A G E.

Ce n'est point sur les premiers essais de Le Sage , qu'on doit juger de son génie pour le genre théâtral. Il y paroît tel que peut et doit être un traducteur de drames espagnols , long , diffus dans le style , outré dans les caractères , guindé dans les idées , romanesque dans les sentimens , obscur et embarrassé dans les incidens et dans les intrigues. Il n'a réussi sur notre théâtre , qu'en quittant ce goût étranger , si contraire à celui de sa nation , qu'il a depuis si bien saisi. Avec quelle finesse il sait relever et faire sentir un ridicule ! Ici , c'est une pensée vive , un trait saillant , qui part avec rapidité , frappe en passant , et pi-

que sans blesser ; là , c'est une comparaison plaisante , une réflexion maligne , un incident qui ajoute au mérite de la surprise , celui de faire rire. Le style est pur , simple , clair ; l'expression coulante et aisée , le dialogue vif et animé. On est surpris qu'un succès décidé n'ait pu retenir notre auteur dans cette carrière ; mais un genre plus aisé , et peut-être plus lucratif , l'appeloit au Théâtre de la Foire , auquel il se livra uniquement. A ce nom seul , combien de personnes perdroient l'estime qu'ils avoient conçue pour l'auteur de Turcaret ! Je sais de quel œil on a toujours regardé ce spectacle , parce qu'on s'est plu toujours à le considérer dans ces productions informes et obscènes , où il se traînoit ignominieusement. Le Sage étoit bien capable de l'arracher au mépris , et de détruire ces préjugés défavorables. Avec un nouveau nom , il donna à ce théâtre un caractère particulier ; et l'on peut le regarder également comme l'inventeur du genre et du titre de l'Opéra comique. Une intrigue simple , des succès piquans , de la variété , de la gaieté , et surtout beaucoup de naturel ; voilà le spectacle dont cet auteur est le père. L'intrigue y est toujours dépouillée de ces liaisons languis-

santes ,

santes , qui se trouvent presque nécessairement dans les meilleures comédies. Le sujet se développe d'abord ; l'action prend une marche rapide ; quelques événemens de choix se succèdent , et conduisent les spectateurs à un dénouement plus ou moins heureux ; mais toujours plaisant. Un intérêt souvent très-vif, se trouve répandu sur un incident , une aventure , des embarras , qui ; à un autre spectacle , pourroient paroître froids , puériles ou ridicules. La précision dans le fond des choses , la naïveté dans la façon de les présenter , la facilité d'un style qui n'est ni élevé , ni rampanant ; voilà le mérite du créateur de ce nouveau genre. Le goût des habits , le jeu des acteurs , les charmes d'une représentation agréable , ont rendu l'Opéra comique un mélange ingénieux de tous les autres spectacles. Il rassemble en petit la critique des mœurs ; et le comique piquant du Théâtre Français ; le chant , la danse , le prestige des décorations de l'Opéra ; les plaisanteries des Italiens. Il s'est rendu propre le genre de poésie où le Français excelle , les chansons et le vaudeville ; telle étoit l'idée que s'en étoit formée Le Sage , et que ses successeurs ont encore perfectionnée depuis lui.

DANCHET.

Danchet possédoit les talens propres des deux académies dont il étoit membre, à peu près au même degré que l'art dramatique. Content de mettre dans ses poèmes une marche régulière, des incidens analogues au fonds des sujets, des sentimens honnêtes et vertueux, il s'appliquoit peu à faire agir ces grands ressorts de la tragédie, qui émeuvent les passions, et produisent des chefs-d'œuvres; il plaisoit à l'esprit, et ne touchoit le cœur que foiblement. Il intéresse pourtant quelquefois; mais c'est d'une manière douce, uniforme et presque imperceptible. Aussi n'avoit-il de talent bien décidé, que pour le genre lyrique, dans lequel il n'a eu de supérieur que Quinault, et d'égal que la Motte, ou peut-être le poète Roy. La tragédie demande plus d'élévation, plus d'étendue de génie; l'opéra, plus d'esprit, plus de naturel; et ce genre n'excédoit point les forces de notre poète. Il aimoit et varioit le spectacle avec aisance, plaçoit dans ses poèmes des situations intéressantes, les enrichissoit de tours neufs, y répandoit des traits nobles, hardis, tendres et touchans. Il n'y a donc point d'injustice, si,

après avoir mis Danchet au second rang sur la scène lyrique, on le place beaucoup plus bas sur la scène française.

BOINDIN.

Les ouvrages de Boindin ne sont ni assez nombreux, ni assez étendus, ni surtout assez supérieurs, pour lui mériter un rang distingué parmi nos bons comiques. On présume, toutefois, qu'il eût pu s'avancer plus loin dans cette carrière, si lui-même n'eût volontairement interrompu sa course. Sa petite comédie du *Bal d'Auteuil*, qui est entièrement à lui, offre beaucoup d'enjouement et de vivacité; elle est dans le genre de Dancourt; et Boindin imite jusqu'à sa manière de dialoguer. On trouve dans les *Trois Gascons* et dans le *Port de Mer*, des finesses que Dancourt n'y eût peut-être pas mises; mais on sait que la Motte avoit mis la main à ces deux pièces, et que ces sortes de traits caractérisent ordinairement les siennes.

MADEMOISELLE BARBIER.

Le Théâtre de mademoiselle Barbier n'a rien de remarquable, rien qui le distingue

particulièrement. On sent qu'en général, l'auteur s'y proposoit la gloire de son sexe, en choisissant des sujets qui en étoient comme le triomphe; mais rien de plus commun que sa manière de les traiter. Il est cependant vrai de dire que la conduite de ses tragédies est assez régulière; et l'enchaînement des scènes assez bien lié; parce qu'il ne faut pour cela, que de cette espèce de bon sens, dont mademoiselle Barbier n'étoit pas dépourvue. Il y règne même une sorte de sublime manqué, d'où résultent mille défauts d'exécution. A force de vouloir rendre ses héroïnes grandes et généreuses, les héros, même les plus connus, deviennent tremblans et timides; elle ne montre partout que de grandes femmes et de petits hommes; des géans et des pygmées. Tandis qu'elle suit, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, des détails minutieux, les plus grands événemens sont à peine indiqués; et l'on sent la foiblesse d'un pinceau timide, qui n'ose entreprendre de peindre en grand, que ce qui devoit être représenté en petit; aussi de tous ces foibles incidens, il ne résulte que de médiocres intérêts. La gradation des sentimens, sans cesse interrompue, ne fait qu'effleurer l'âme, au

lieu de la pénétrer. On trouve néanmoins quelques situations touchantes, et une versification aisée, naturelle, élégante. Un peu trop de facilité la rend quelquefois lâche, diffuse, prosaïque.

L' ABBÉ NADAL.

Les ouvrages de Nadal ont été recueillis en plusieurs volumes, dont le dernier contient ses pièces de théâtre, savoir : *Saül*, *Hérode*, *Antiochus* ou *les Machabées*, *Mariamne*, *Osarphis* ou *Moyse*, et *Arlequin au Parnasse*. Les quatre premières de ces tragédies furent jouées ; mais elles n'eurent qu'un succès éphémère : la dernière fut arrêtée comme on alloit la représenter. La versification, assez bonne en plusieurs endroits, est quelquefois embarrassée et louche ; il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force et de précision, dans certains sentimens, en auroient relevé la beauté.

R O Y.

Le ballet des *Elémens*, celui des *Sens*, et la tragédie de *Callirhoé*, ont rendu célèbre le poète Roy sur la scène lyrique. Le mérite de se distinguer dans une carrière ouverte

par Quinault, et dans laquelle ce poète du sentiment et des grâces, n'avoit pas encore eu de rivaux, assure à Roy une place honorable dans l'estime des vrais connoisseurs. Peu de personnes ignorent ce morceau de poésie majestueuse, par lequel commence le prologue du ballet des *Elémens* :

Les temps sont arrivés, cessez, triste chaos, etc.

Quoique nous n'ayons d'abord cité que ces trois opéras, on trouvera dans presque tous ceux qu'il a donnés, des preuves sensibles du talent qui l'appeloit à ce genre de composition, d'autant plus estimable, peut-être, que l'on a semblé plus long-temps en méconnoître toute la difficulté. Il a aussi composé deux comédies, savoir : les *Captifs* et les *Anonimes*. Le théâtre lyrique n'étoit pas encore négligé du temps de Roy, comme il l'est de nos jours. Le poème de *Thétis et Pelée* avoit pu exciter son émulation. La Motte étoit un concurrent digne de lui inspirer le même sentiment, et s'étoit illustré plus d'une fois dans cette carrière. Roy avoit plus de recherche et de finesse ; la Motte plus de naturel (dans ce genre-là seulement), et plus de délicatesse. L'un, nourri de la lecture d'Ovide, s'étoit

rendu familiers les plus heureux détails de la mythologie, et savoit s'approprier, avec art, les pensées de son modèle ; l'autre, persuadé que l'esprit suppléoit à tout, négligeoit les anciens, qu'il connoissoit peu, prenoit son essor de lui-même, et prouvoit, contre son intention, que le bel esprit peut contrefaire avec assez de succès, mais qu'il ne donne jamais le talent et le génie. On ne croit pas que la postérité accorde à la Motte le nom de poète, quoiqu'il ait fait beaucoup de vers ; Roy, au contraire, à ne l'envisager que par ses ouvrages lyriques, avoit d'heureux accès de poésie ; c'étoit d'ailleurs un très-bon littérateur, capable de puiser dans les sources, et attaché au parti des anciens, soit par goût, soit par antipathie pour la Motte, leur destructeur.

L'ABBÉ PELLEGRIN.

L'abbé Pellegrin, trop décrié de son temps, temps de richesse, du moins pour le genre lyrique, brilleroit de nos jours, où nous sommes réduits, à cet égard, à la plus grande pauvreté : il fut le premier juge du génie du célèbre Rameau. Les paroles d'Hyppolite et d'Aricie

sont de lui, ainsi que celles de Jephthé, qui ne sont pas des ouvrages méprisables.

C R É B I L L O N.

Borné, peut-être volontairement, à suivre une seule carrière, Crébillon y trouva encore bien des obstacles. Corneille et Racine l'avoient devancé; ils avoient enlevé tous les suffrages; et c'étoit beaucoup, que d'oser suivre leurs traces; mais ce n'étoit point assez pour lui, il vouloit marcher de pair avec eux : peut-être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu; il décide; il projette moins qu'il n'exécute. Crébillon rappela sur la scène tout le tragique d'Eschyle, avec une régularité de plan qu'Eschyle ne connut jamais; son style nerveux n'a ni l'élévation de Corneille; ni l'élégance de celui de Racine; il préfère les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie; et son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles; en un mot, son génie nous asservit; mais c'est en tyran, à force de nous faire trembler, et d'étaler à nos yeux le carnage et l'horreur. On dit unanimement, dit l'abbé Trublet, qu'il est notre troisième tragique; j'ose dire plus,

plus, il est un des trois. Le terrible, le sombre, le pathétique, règnent tellement dans ses tragédies, que dès qu'il parut sur la scène, il fut décidé qu'il avoit un genre à lui. C'étoit un homme de génie, ainsi que Corneille; et comme lui, il négligea trop son style. Il est quelquefois plus dur que fort, plus gigantesque que noble. Il tombe dans la déclamation, dans l'amplification. Ses héros sont moins occupés à parler qu'à débiter des lieux communs ampoulés, et à faire de longues apostrophes aux dieux, parce qu'ils ne savent pas parler aux hommes. Il auroit été encore à souhaiter que Crébillon eût renoncé à ces déguisemens, à ces reconnoissances romanesques, qui produisent communément des situations touchantes, mais qui dégradent presque toujours la tragédie. Les ouvrages de Crébillon ont été imprimés au Louvre, en deux volumes in-4°; honneur réservé aux grands talens, et qu'on ne pouvoit refuser à un homme qui a donné de nouveaux plaisirs à sa patrie. On estime l'édition de 1785, en 3 vol. in-8°.

L A F O N T.

On regrette que ce poète n'ait pas eu le loisir d'augmenter le nombre de ses produc-

tions, soit lyriques; soit comiques. Né avec de l'esprit et d'heureuses dispositions pour ce dernier genre, on sent qu'il ne perdoit pas de vue les bons modèles. Il supplée au détail par l'à-propos, et préfère le naturel aux faux brillans. Chez lui, le comique est dans la chose plus que dans les mots. Il semble avoir donné une attention particulière à ses rôles de valets, qu'il étoit encore permis de rendre plaisans. Les situations où il les place, sont toujours piquantes, et les propos qu'il leur fait tenir, toujours agréables. Peut-être, cependant, a-t-il eu raison de ne risquer aucune comédie en cinq actes : tel réussit dans des tableaux de chevalèt, qui échoue dans les grandes machines. A l'égard de ses opéras, ils forment, sans contredit, la partie brillante de ses œuvres. La marche en est ingénieuse, les divertissemens bien amenés, la versification facile, naturelle, et d'un tour vraiment lyrique. Il avoit même osé introduire dans ce genre quelques innovations heureuses, et qui communément décèlent le génie. C'est donc une perte réelle, que la mort l'ait enlevé en 1725, à 39 ans, dans un âge où le génie commence à peine à se développer.

DESTOUCHES.

La justesse du dialogue, une versification facile, abondante, un comique noble, une richesse immense de morale, un jugement, fruit du génie; cette élégante simplicité que l'on admire dans Térence, cette attention à fuir tout ce qui sent le faux bel esprit, le précieux, le recherché, le contourné; partout la nature, le vrai et l'honnête : voilà ce qui doit placer Destouches entre Molière et Regnard. Il n'a pas la force comique, *vis comica*, du premier, ni la gaieté rare du second; mais il réunit, à un certain degré, les qualités essentielles de l'un et de l'autre. Plus adroit, plus heureux dans ses dénouemens que Molière; plus moral, plus décent que Regnard, il ne perd jamais de vue cette sage maxime de la bonne comédie : « corriger les hommes en les amusant. » Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de la monotonie dans la coupe de ses pièces, et dans les contrastes; un style quelquefois diffus, et peu soigné; trop de sagesse et de régularité. La raison demande des embellissemens; elle a besoin d'être excitée par des saillies : ces saillies, à les juger rigoureusement, sont, pour l'ordinaire, frivoles et dé-

placées; mais elles réveillent l'attention, et ramènent avec plus de plaisir à la vérité. Le caractère de Destouches est peint dans ses ouvrages. Presque toutes ses pièces sont morales. Il avoit le talent de saisir les traits essentiels d'un caractère, et de le peindre des couleurs qui lui sont propres. Les plans de ses comédies sont tracés avec intelligence; et il y règne, en général, beaucoup d'intérêt. Le comique en est noble, mais peu gai; et son style est plus dur que saillant. Au reste, Destouches connoissoit les bons modèles, et savoit les apprécier, comme on peut le voir dans une de ses épigrammes.

Plaute, vif et brillant à la force comique,
Abondant, varié, mais souvent bas et plat.
Térence, plein de grâces, à l'élégance attique,
Toujours vrai, toujours noble, et souvent délicat;
Mais sans nerf et sans force, il fournit sa carrière.
Nature qui laissa l'un et l'autre imparfait,
Voulant les réunir dans un même sujet,
Les refondit tous deux pour en faire un Molière.

Destouches tenoit plus de Térence que de Plaute; mais dans son *Glorieux*, et dans son *Philosophe marié*, il y a des choses dont Molière auroit pu se faire honneur.

M A R I V A U X.

Cet auteur voyant que ses prédécesseurs avoient épuisé tous les sujets des comédies de caractère, s'est livré à la composition des pièces d'intrigue; et dans ce genre, qui peut être varié à l'infini, ne voulant avoir d'autre modèle que lui-même, il s'est frayé une route nouvelle. Il a imaginé d'introduire la métaphysique sur la scène, et d'analyser le cœur humain dans ces dissertations tendrement épigrammatiques. Aussi le canevas de ses comédies n'est-il ordinairement qu'une petite toile fort légère, dont l'ingénieuse broderie, ornée de traits plaisans, de pensées jolies, de situations neuves, de reparties agréables, de fines saillies, exprime ce que les replis du cœur ont de plus secret, ce que les raffinemens de l'esprit ont de plus délicat. Ne croyez cependant pas que cette subtilité, métaphysiquement comique, soit le seul caractère distinctif de son théâtre; ce qui y règne principalement, est un fonds de philosophie, dont les idées, développées avec finesse, filées avec art, et adroitement accommodées à la scène, ont toutes pour but, le bien général de l'humanité. Quoiqu'on re-

proche à Marivaux de trop dissenter sur le sentiment, ce n'est cependant pas le sentiment qui domine dans la plupart de ses comédies ; mais lorsqu'elles manquent d'un certain intérêt de cœur, il y a presque toujours un intérêt d'esprit qui le remplace. Peut-être qu'un peu plus de précision y jeteroit plus de chaleur ; et que si le style en étoit moins ingénieux, il seroit plus naturel. Concluez donc que les défauts qu'on remarque dans les œuvres dramatiques de Marivaux, ne viennent que d'une surabondance d'esprit, qui fait tort à la délicatesse de son goût : tels sont ces dialogues si spirituels et si ennuyeux, entre des interlocuteurs qui regorgent d'esprit, et manquent de sens ; qui épuisent une idée et jouent sur le mot, pour égayer ridiculement un tissu de scènes métaphysiques ; ces tristes analyses du sentiment, qui ne peignent ni les mœurs, ni le ridicule des hommes ; ces réflexions subtiles qui suffoquent les spectateurs ; ces métaphores, toujours neuves, à la vérité, mais souvent hardies, quelquefois hasardées ; ces expressions détournées, qui n'ont de piquant que la singularité de leur association : « Ce que j'ai traduit d'après vos yeux... » des amans sur le pavé... des cœurs hors de

» condition... des yeux qui violeroient l'hospitalité.... etc., » sont des façons de parler qu'on désapprouve avec peine, comme certains criminels qu'on ne condamne qu'à regret.

Pourquoi faut-il que l'estime de l'auteur pour les écrivains modernes, l'ait détourné de la lecture des anciens ! Il y auroit puisé, comme dans la véritable source, ce goût qui donne la perfection aux ouvrages d'esprit ; et si Plaute, Térence et Aristophane n'eussent pas été ses guides, dans une carrière où il n'en vouloit point d'autres que lui-même, ils auroient du moins pu quelquefois l'empêcher de s'égarer. Les autres lui auroient appris qu'on peut bien se frayer de nouvelles routes dans tous les genres, mais jamais se former un langage nouveau ; qu'il faut penser d'après soi-même, et parler comme tout le monde.

Persuadé que la subtilité épigrammatique de son esprit, et la singularité de son style, plairoient assez sans le secours de la versification, Marivaux a écrit en prose presque toutes ses comédies. Ses succès lui firent des partisans ; et il eut bientôt des imitateurs. Une foule d'auteurs subalternes s'embarrassèrent dans un labyrinthe de phrases, qui devint à

la mode. Heureusement qu'ils n'avoient ni l'esprit, ni le mérite de leur chef, et que, ne copiant que ses défauts, ils n'offroient, dans leurs écrits, qu'un jargon précieusement ridicule. Mille cris s'élevèrent pour le proscrire ; et l'on convint qu'il ne seroit souffert désormais que dans les ouvrages de Marivaux, où il est, pour ainsi dire, identifié avec les grâces de son génie.

H É N A U L T.

Nous avons du président Hénault le Réveil d'Epiménide, les Chimères, et une tragédie de François II ; c'est moins une véritable tragédie, que des faits historiques, mis en dialogue. Ce genre d'ouvrages seroit peut-être très-convenable à imiter dans les collèges, où l'on est dans l'usage de donner des représentations dramatiques : on feroit tourner ces jeux au profit de l'instruction. La plupart des jeunes gens, rebutés de l'étude de l'histoire, par la sécheresse avec laquelle nos annales sont écrites, pourroient en apprendre ainsi les principaux événemens.

MADAME DE GOMEZ.

On ne peut nier que madame de Gomez n'ait eu quelque talent pour le genre dramatique ;

que ; mais elle choisissoit mal ses sujets. Sa plume , propre à peindre des passions délicates , étoit peut-être un peu trop foible , pour tracer le caractère des héros , et inspirer la terreur. On l'admire , lorsqu'avec finesse elle fait arracher un secret par un confident , et découvrir les mystères de l'amour ; mais s'il s'agit de décrire un combat , et de peindre une âme forte , son coloris , vif et riant partout ailleurs , s'affoiblit devant ces grands objets. On lui refuse l'art de conduire bien une intrigue ; mais on lui accorde le mérite de l'exposition. Sa poésie est aisée et naturelle , mais souvent foible et négligée.

CHATEAUBRUN.

Livré pendant sa jeunesse aux affaires et à ses devoirs, Châteaubrun ne s'en délassoit que par l'étude des poètes Grecs et Latins , dont il s'étoit nourri , et dont il a porté le goût exquis dans ses dernières tragédies. Philosophe pratique , il a été assez sage , a eu assez d'empire sur lui-même , pour garder , pendant quarante ans , les pièces qu'il avoit faites , sans les faire jouer. Mahomet second , sa première tragédie , fut représentée en 1714 ; ses Troyennes ne l'ont été qu'en 1754.

GUEULLETTE.

Peu d'auteurs ont donné plus d'ouvrages au public, tels que les Mille et Un Quart d'Heure, les Sultanes de Guzarate, etc. Mais nous ne devons parler ici que de ce qu'il a fait pour le théâtre, savoir : les Comédiens par hasard, Arlequin Pluton, le Trésor supposé, l'Amour Précepteur, l'Horoscope accompli. Dans le Théâtre Italien de Louis Riccoboni, il y a plusieurs pièces italiennes traduites en français, à côté de l'italien, par Gueullette, qui possédoit très-bien et parloit facilement cette dernière langue. Ces pièces sont, la Vie est un Songe, la Griselde, la Statue de l'Honneur, et beaucoup de canevas de comédies italiennes, pareillement traduits, que l'on distribuoit à la porte du parterre.

A U T R E A U.

Non content de manier tour à tour la plume et le pinceau, Autreau eut encore le double avantage d'introduire notre langue sur le théâtre italien, et de ramener sur la scène française un genre de comique presque oublié. Son nom, qui fait époque sur les deux

théâtres , doit donc être également cher aux deux troupes. Sous un air simple et modeste , Autreau cachoit un esprit fin , délicat et facile. Le ton de gaieté qui règne dans ses ouvrages est d'autant plus surprenant , qu'il avoit dans l'âme un fonds de tristesse et de mélancolie , causées par sa mauvaise fortune , qui alloit quelquefois jusqu'à la misanthropie. Cette facilité , qui le rendoit propre à tous les genres , se manifeste principalement par la simplicité de sa composition , une expression naturelle , et le style le plus convenable au sujet. Il rapportoit tout à ce dernier objet , et lui sacrifioit souvent une certaine noblesse , et quelquefois la bienséance. Il réussissoit principalement à peindre les ridicules ; mais l'on sent qu'il auroit pu avoir le même succès en adoptant le haut comique , si la singularité de son caractère , et la médiocrité de sa fortune , ne l'eussent pas éloigné du grand monde. Les dénouemens de ses comédies ne sont point heureux , et ne causent aucune surprise ; parce que l'intrigue en est si simple , qu'on en prévoit d'abord toutes les suites. On croit pourtant que cet auteur , qui , sans doute ; ne doit être placé que parmi les comiques du second ordre , eût pu occuper les premiers

rangs , s'il n'eut pas fait usage si tard de ses talens pour le genre théâtral.

V O L T A I R E .

Lorsque Voltaire entra dans la carrière dramatique, tous les genres sembloient être épuisés : le grand , le sublime , par Corneille ; le tendre , le touchant , par Racine ; le fort , le terrible , par Crébillon. Il falloit donc que Voltaire se frayât une nouvelle route ; et il le fit. Il réunit ces trois genres , qui avoient , chacun à part, illustré trois grands hommes ; il y ajouta une harmonie , un coloris , jusqu'alors inconnus dans notre poésie , et une sorte de philosophie encore moins connue sur la scène. Jusque-là on s'étoit borné à rendre les grands crimes odieux ; Voltaire fait plus , il rend la vertu aimable ; chacun de ses drames est le panégyrique de l'humanité. Il en est peu , s'il est permis de le dire , dont on ne sorte plus honnête homme qu'on n'y étoit entré. Un tel genre , qui rassemble tous les autres , ajoute à leur perfection , et manquoit à celle du théâtre ; seul , il pouvoit assurer à l'auteur une gloire immortelle.

Voltaire , qui , favorisé par la nature des talens les plus opposés , ambitionna toutes

les espèces de gloire , a voulu aussi s'exercer dans le genre comique ; et si ses comédies ne sont pas parfaites , elles se font lire avec plaisir. La plupart ont eu du succès à la représentation. On y reconnoît , en général , le talent singulier et rare de cet auteur à la légèreté du style , à la vivacité du dialogue , à la finesse de quelques traits , et à l'élégance caractéristique de plusieurs vers frappés à son coin. S'il offre quelquefois du bas et du trivial , si quelques-uns de ses rôles sont insipides ou maussadement plaisans , comme la Baronne de Croupillac dans l'Enfant Prodigue ; enfin , si parmi d'excellentes plaisanteries , il y en a plusieurs de fausses , il faut excuser ces défauts dans un homme qui a plus cultivé l'art de Sophocle , que celui d'Aristophane.

Les pièces de Voltaire attirent plus de monde aux spectacles , que les meilleures de nos trois grands poètes tragiques. En général , il est plus pathétique ; il a mis plus d'action sur le théâtre ; le sujet de ses tragédies est d'un intérêt plus universel ; le moment de la catastrophe a quelque chose de plus imposant ; il peint avec un coloris plus brillant ; il est plus sentencieux ; et chacune de ces maximes exprime une grande vérité. Il est

vrai que ces sentences détachées ne sont pas favorables à l'attendrissement, et qu'elles sont proscrites par le goût. Mais elles font illusion à la multitude, qui n'examine pas si la pièce est bâtie sur des fondemens solides, si le dialogue n'est pas quelquefois trop coupé; si les mêmes tours, les mêmes antithèses ne reviennent pas trop souvent; si les plans de certaines pièces ne sont pas copiés chez nos auteurs ou chez les écrivains étrangers; si certains vers ne sont pas des imitations trop marquées, ou même de simples réminiscences de ceux de Corneille et de Racine, etc., etc. Le public frappé par le brillant des couleurs, ferme les yeux sur les défauts; et si Voltaire est moins estimé que nos trois grands poètes, il est plus goûté, puisqu'il est plus suivi. Il ne fait pas des miracles, dit l'abbé Trublet, il fait des prestiges.

Voltaire a aussi composé des opéras; mais les lauriers qu'il a recueillis sur la scène lyrique, n'ont point la fraîcheur de ceux dont il a été couronné plusieurs fois sur la scène tragique. Il a eu la modestie de l'avouer. « J'ai » fait, dit-il dans ses *Lettres Secrètes*; une » grande sottise de composer un opéra; mais » l'envie de travailler pour un homme comme

» M. Rameau , m'avoit emporté. Je ne son-
 » geois qu'à son génie ; et je ne m'apercevois
 » pas que le mien (si tant est que j'en aie un)
 » n'est point fait du tout pour le genre lyri-
 » que. Aussi je lui mandois , il y a quelque
 » temps , que j'aurois plutôt fait un poème
 » épique , que je n'aurois rempli des canevas.
 » Ce n'est pas assurément que je méprise ce
 » genre d'ouvrage ; il n'y en a aucun de mé-
 » prisable ; mais c'est un talent qui , je crois ,
 » me manque entièrement. »

M O N C R I F.

Attaché à M. le comte de Clermont , en
 qualité de secrétaire de ses commandemens ,
 Moncrif voulut contribuer aux amusemens de
 madame la duchesse douairière ; et ce fut pour
 cette princesse qu'il composa , en 1732 , la
 comédie en un acte , et en vers libres , des
Abdérites , qu'il lui dédia. Cette pièce fut jouée
 à Fontainebleau , au mois de novembre de la
 même année ; mais elle ne parut point sur le
 théâtre de Paris , où nous ne devons pas dis-
 simuler qu'elle eût eu peu de succès ; parce
 que ce genre d'ouvrage demande des talens
 particuliers , que Moncrif n'avoit pas. On lui
 attribue cependant encore une autre comé-

die, intitulée *la Fausse Magie*, représentée sur le théâtre de la Comédie Italienne. Cet auteur, dont les premiers essais lyriques avoient eu du succès, se voua, pour ainsi dire, à ce seul genre; car ce n'étoit pas en sortir, que de faire, par intervalles, quelques couplets délicats et naïfs dans le goût de nos anciennes chansons. On le vit cependant publier, de temps à autre, quelques légères dissertations sur des matières utiles; mais son talent particulier le ramenoit à la romance et à la muse de l'Opéra. Son acte de *Zélindor*, surtout, fit le plus grand plaisir; et il est un des jolis ouvrages qu'on remontre au public avec le plus de confiance. Ses autres pièces sont: *l'Empire de l'Amour*, *Linus*, *Almasis*, *Ismène*, *les Génies tutélaires*, *la Sybille*, *les Ames réunies*.

SAINT-FOIX.

De quatre ou cinq volumes de pièces de théâtre que Saint-Foix avoit imprimées ou fait représenter, il n'y a guère que deux comédies qui aient surnagé; *l'Oracle* et *les Grâces*: toutes les autres, malgré les éloges qu'il leur donne lui-même dans ses préfaces, sont à peu près oubliées. *L'Oracle* eut un succès

cès prodigieux dans sa nouveauté. Il en fut redevable , en grande partie , à la réputation et à la beauté , alors naissante , d'une actrice qui faisoit les délices de Paris , et qui , dans le rôle de Lucinde , développoit tous les charmes de sa figure et de sa voix , également faites pour l'amour. La pièce , qui d'ailleurs est écrite avec délicatesse , s'est toujours soutenue sur la scène , ainsi que *les Grâces*. Ces deux drames offrent , sur le théâtre , des tableaux séduisants. Mais oseroit-on comparer ce petit genre , fondé tout entier sur les prestiges de la féerie , au vrai genre de la comédie , fondé sur l'étude de la nature et des mœurs ? Qui ne voit qu'un acte de comédie ingénieux et gai , vaut cent fois mieux que ces bagatelles agréables , et suppose beaucoup plus de talent et d'esprit. Le dialogue naturel et la gaieté des petites pièces de Dancourt , qui pourtant ne sont que d'un comique du second ordre , ne sont-ils pas au-dessus de toutes les féeries possibles ; autant qu'un joli roman est au-dessus d'un conte de fées ?

Dès peintures naïves du cœur ; une diction pure , correcte , élégante ; un dialogue vif et décent , caractérisent cependant la plupart des pièces de Saint-Foix. Ses plaisanteries sont

rarement hasardées ; et son badinage fait d'autant plus de plaisir , qu'il a toujours l'air naturel , même en offrant des traits ingénieux.

DE L'ISLE.

Cet auteur a mené une vie fort obscure ; ce qui est cause qu'avec beaucoup de talent pour le genre dramatique , il a été peu connu des gens du monde , qu'il fuyoit. Ses pièces , dont plusieurs lui font honneur , sont : *Arlequin Sauvage* , *Timon le Misanthrope* , *le Banquet des Sept Sages* , *le Banquet ridicule* , *le Faucon* , *les Oies de Bécace* , *les Bergers d'Amphrise* , *Arlequin Astrologue* , *Arlequin Grand Mogol* , *le Valet Auteur* , *les Caprices du cœur et de l'esprit* , *Danaüs* , *Abdilly*.

BOISSY.

On ne trouve pas toujours dans les comédies de Boissy un plan bien imaginé , ni une intrigue bien conduite ; il savoit composer une scène , et non une pièce entière ; semblable à cet artiste d'Horace , qui rendoit parfaitement , avec le ciseau , toutes les parties isolées du corps humain , et ne savoit pas faire une statue. Tous ses drames ne doivent cependant pas être compris dans cette critique gé-

nérale. Quelques pièces que nous avons de lui , prouvent qu'il observoit quelquefois les règles du théâtre : ses caractères ont communément peu de naturel et de vérité ; parce qu'il ne les peignoit que d'après son imagination , et qu'elle ne lui présentoit que des êtres chimériques. On seroit tenté de croire qu'il ne se sentoit pas assez de force pour traiter certains sujets importants, et dignes de la censure théâtrale ; car ses moralités ne roulent ordinairement que sur les ridicules des abbés, des gens nobles, des financiers, des petits-maîtres, des gascons, etc. Pour remplir le vide d'un acte ou d'une scène, il avoit recours à des portraits qui plaisent, à la vérité, par le ton et la vivacité des couleurs ; mais dont l'assemblage ne peut jamais former un grand tableau. Son esprit lui eût fourni les moyens de remplir plus glorieusement sa carrière, s'il se fût donné la peine d'étudier les hommes, et d'approfondir les principes de son art ; il auroit fortifié ses talens naturels ; et en étendant les bornes de son génie, il ne se seroit pas vu réduit à la faible ressource du portrait et de la nouvelle du jour, qui font la base de toutes ses œuvres dramatiques. Aussi a-t-il eu très-peu de réputation de son vivant,

et beaucoup moins depuis sa mort. Il y a peu de lectures aussi fastidieuses que celle de ses ouvrages. Son esprit est frivole, son style froid et plein d'affectation ; ses scènes sont remplies de hors-d'œuvres et de morceaux de commande, qui nuisent à ce qu'on appelle le dialogue ; il ne procède que par définitions et par tirades ; et ces tirades, quoiqu'avec beaucoup de prétention à l'esprit, sont toujours communes et médiocres. On n'a pas retenu de lui un seul vers vraiment comique ; il ne savoit que saisir, avec un empressement puérile, tous les événemens du jour, qui ne pouvoient faire qu'un vaudeville passager. On joue encore de lui trois ou quatre petites pièces infiniment médiocres, que le jeu des acteurs a fait supporter au théâtre. La seule où il y ait quelque talent, est celle de *l'Homme du jour*, qui pourroit être au rang de nos bonnes pièces, si elle n'étoit pas aussi foiblement écrite.

P I R O N.

Ce poète commença sa carrière dramatique par des opéras comiques et des parodies, qu'il composa tantôt seul, tantôt en société avec Le Sage et d'Orneval, pour les spectacles forains. Il débuta, en 1721, par *Arle-*

quin Deucalion, qui fut suivi de vingt autres pièces de ce genre, dont il n'y avoit qu'un très-petit nombre qui eussent été imprimées, avant que Rigoley de Juvigny eût publié une collection complète en sept volumes des œuvres de ce poète. On connoît l'opéra comique qui a pour titre *le Pucelage*, ou *la Rose*, qu'on a redonné souvent, et imprimé sous celui des *Jardins de l'Hymen*. Mais Piron eut l'ambition de briller sur un théâtre plus élevé, et composa des comédies, des tragédies et des pastorales. Son début comique fut *l'Ecole des Pères*, connue d'abord sous le titre des *Fils ingrats*. Cette pièce est du genre noble : le dénouement en est pathétique ; mais l'auteur a introduit un paysan qui y jette une sorte de gaieté. Le roman de Tharsis et Zélie a donné à Piron l'idée de sa pastorale des *Courses de Tempé*. Tendresse, galanterie, enjouement, traits comiques, terreur même et pitié, et jusqu'à du burlesque, il entre de tout dans cette pièce, qui réunit à la fois les fleurs des champs et celles des parterres, les mœurs des villes et celles de la campagne. *La Métromanie* et *Gustave*, la première surtout, assure à son auteur, dans le genre comique, la réputation d'homme de

génie. Son succès au théâtre prouve le discernement, le goût et l'équité du public. Cette pièce, la meilleure qui ait paru depuis le Joueur de Regnard, est ingénieuse, plaisante, semée de traits neufs, bien conduite et bien écrite. Son succès fut éclatant; et on ne s'en lassera jamais au théâtre et à la lecture: tout y est préparé, amené, contrasté comme dans les ouvrages des plus grands maîtres. Le caractère de Franc-Aleu est d'un comique charmant; et les autres personnages de la pièce ne sont pas moins agréables à voir sur la scène. Le *Gustave*, le *Callisthène* et le *Fernand Cortez* de Piron, ont des beautés particulières qui décèlent un génie original; mais sa versification flatte peu l'oreille, et par conséquent ne va point au cœur.

L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Il y a d'excellentes choses dans sa comédie de *L'Embaras des Richesses*, dont cet auteur, extrêmement pauvre, n'a pas dû prendre l'idée d'après sa propre expérience. On voit reparoître de temps en temps au Théâtre Français son *Ecole des Bourgeois*, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est pleine

de ce bon comique, qui caractérise les ouvrages de Molière.

ROMAGNÉSI.

Romagnési est, dans ses ouvrages, ce qu'il étoit sur le théâtre, acteur intelligent dans tous les rôles, et excellent dans ceux de son genre. Né avec un esprit fin, plaisant et juste, instruit des principes de tous les genres dramatiques, il auroit réussi dans plusieurs, s'il s'y fût borné, et sérieusement appliqué. Ses comédies sont de deux espèces : dans celles qui ont les mœurs pour objet, il a su donner à la marche de l'action, cette simple aisance, qui semble l'ouvrage de la nature, et à ses caractères, leur air, leurs traits, leur physionomie. Les autres ne sont, à proprement parler, que des divertissemens sur toutes sortes de sujets ; mais on trouve un sel fin, une plaisanterie, tantôt douce, enjouée, tantôt piquante, quelquefois amère ; en un mot, du vrai comique, et quelques bouffonneries assez divertissantes dans les dernières. Son style a le tour de son esprit, libre, aisé, net : c'est partout celui de la chose, plutôt que de l'auteur. On pourroit lui reprocher d'avoir composé un trop grand nombre de ces ou-

vrages , qui n'ont , en quelque sorte , aucun but , et de n'avoir point employé son talent à se rendre plus utile à ses compatriotes. Peut-être que sa fortune ne lui permettoit pas d'abandonner le théâtre , ou que son zèle , pour l'intérêt de sa troupe , l'a porté à lui sacrifier celui de sa gloire.

PHILIPPE POISSON.

Il étoit fils de Raimond , dont nous avons parlé , et joignoit au naturel que son père mit dans ses comédies , plus d'exactitude dans la conduite , plus de décence et de pureté dans l'expression. Il dialogue et versifie avec facilité , entend l'art des contrastes , et sait égayer les sujets qu'il traite ; en un mot , il figure avec honneur dans la classe de ces écrivains , qui , sans avoir atteint le sublime de l'art , l'ont enrichi de productions utiles et agréables. On sait trop que cette classe , beaucoup plus nombreuse que la première , l'est et le sera toujours bien moins , que celle qui vient après. Ses deux meilleures pièces , *le Procureur Arbitre* , et *l'Impromptu de Campagne* , reparoissent très-souvent sur la Scène Française.

D'AIGUEBERRE.

D'AIGUEBERRE.

Cet auteur ne jugea pas à propos de poursuivre la carrière dramatique, à laquelle il s'étoit livré pendant sa jeunesse. Les dispositions heureuses qu'on remarque dans quelques-unes de ses comédies, font regretter qu'il ait abandonné ce genre. Il y a toute apparence, qu'avec un peu de culture, ses talens lui auroient fait un nom parmi les auteurs du théâtre. Sa pièce des *Trois Spectacles* annonce vraiment un esprit propre à occuper la scène, et à y recueillir des applaudissemens.

P A N A R D.

Sous le règne de l'ancien Opéra Comique, avant que l'uniforme ennui des ariettes eût pris la place de la gaieté piquante de nos vaudevilles, Panard se distingua particulièrement parmi les auteurs de ce genre : quelques personnes l'appeloient le La Fontaine du Vaudeville ; parce qu'il lui ressembloit en effet par quelques endroits, et dans ses ouvrages, et dans la conduite de sa vie. Il eut, comme le fabuliste, la plus grande incurie pour sa fortune ; il vécut pauvre, et mourut de même. C'est dommage qu'il n'ait pas été

porté dans le grand monde ; ses idées , dans ses vaudevilles , eussent été moins circonscrites. Ses traits ne tombent guère que sur quelques états , marchands , commis , procureurs , banquiers , gens de lettres , etc.

F A G A N.

Fagan , né avec des talens réels , sembla d'abord devoir augmenter le nombre de nos grands comiques. Ses premiers pas le conduisirent assez loin dans cette carrière , aujourd'hui si peu fréquentée. Il fixa les regards du public , et contracta avec lui un de ces engagemens difficiles à remplir , celui de faire mieux , après avoir bien fait , ou du moins , de ne pas décliner. *Le Rendez-vous* , et *la Pupille* , obtiendront toujours des suffrages. On doit , surtout , regarder *la Pupille* comme le chef-d'œuvre de cet auteur. Si l'idée n'en est pas absolument neuve , elle le devient par la manière dont elle est rendue. Fagan eut depuis d'autres succès ; quelques autres de ses comédies sont même restées au théâtre ; mais rarement il est , dans ses pièces , tout ce qu'il pouvoit être : les unes pèchent par le sujet , les autres par l'exécution. Ses vers , et surtout les vers libres , sont très-inférieurs à sa prose ,

qui, elle-même, n'est point sans défauts; trop de négligence la dépare. Son grand mérite est la simplicité; et ceux qui écrivent, savent combien cette élégante simplicité coûte à soutenir. D'un autre côté, l'auteur n'examinait pas toujours assez le fonds sur lequel il bâtissoit une intrigue; témoin, entr'autres pièces, *l'Amitié rivale*; c'est construire sur un terrain mouvant, un vaste et pesant édifice; ou, si l'on veut, c'est semer sur une terre aride et stérile: mais il faut l'avouer, Fagan savoit quelquefois tirer parti d'un sujet vicieux. Il conduit sagement et vivement une intrigue; il supplée aux détails par des situations piquantes et variées; il remplace les mots par des choses, et préfère les beautés naturelles du génie, aux faux brillans du bel esprit. Le genre et l'étendue de ses productions permettent de le placer, tout au plus, parmi les comiques du second rang; peut-être eût-il approché des maîtres de l'art, s'il les eût plus souvent consultés; si l'étude et le travail eussent en lui secondé la Nature.

L A U N A Y.

Les comédies qui sont véritablement de Launay, ou du moins que personne ne lui

conteste, sont : *la Vérité Fabuliste*, et *le Parésseux*. On y remarque l'empreinte de l'esprit et du talent. Launay avoit étudié les vrais principes de son art ; il ne perdoit point de vue les grands modèles ; et il est à croire qu'un plus grand nombre de productions dramatiques eût complété sa réputation dans ce genre.

PONT-DE-VEYLE.

Le marquis de Pont-de-Veyle voulut essayer ses forces dans le genre dramatique ; il donna (en gardant l'incognito) la comédie du *Complaisant*, pièce de caractère , qui est restée au théâtre , et qu'on revoit toujours avec plaisir. Mademoiselle Quinault , excellente actrice , avec laquelle il étoit lié , avoit été frappée de l'usage qu'on pouvoit faire sur la scène du *Gascon puni* ; elle l'avoit proposé à plusieurs auteurs , entr'autres à la Chaussée ; il n'avoit pas cru pouvoir traiter décemment un pareil sujet. Pont-de-Veyle l'entreprit , et en fit *le Fat puni* , qui réunit au mérite de la difficulté vaincue , celui d'une intrigue bien conduite , sans indécence , malgré le sujet , et d'un style vif , naturel et plein de traits , sans aucune affectation. Il a eu aussi

une très-grande part à la comédie du *Somnambule*, petite pièce qui a eu et a toujours beaucoup de succès. On ne parle point de plusieurs autres ouvrages de société, des comédies, des scènes d'opéras, des prologues, des complimens, enfin jusqu'à des parades.

LA CHAUSSÉE.

La Chaussée s'est exercé, avec succès, dans un genre qu'on avoit perdu de vue, mais dont il n'est pas l'inventeur. Je mettrois à la tête de ses comédies, *l'Ecole des Mères*; et le premier de ses drames romanesques seroit, à mon goût, *Mélanide. Maximien* a des beautés, ainsi que *le Préjugé à la mode*, qui est extrêmement intéressant; mais après ces quatre pièces, je ne vois plus guère que des ouvrages médiocres, souillés d'un mauvais goût de roman; qui déprime beaucoup le talent de la Chaussée. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui se développent sans peine, et qui nous offrent une action qui attache sans fatiguer.

Cependant le genre qui distingue cet auteur a eu des adversaires ardents, des sectateurs zélés, des imitateurs illustres; et, ce qui prouve encore plus en sa faveur; il s'est fait

souvent applaudir du public. Il est difficile que toute une nation ait tort d'avoir du plaisir ; se borner à un seul genre , c'est adopter une fleur dans un riche parterre , et faire inhumainement arracher toutes les autres : c'est ressembler à ce philosophe , qui ne vøyoit qu'une couleur dans toute la nature. L'admirable Molière, et ceux qui l'ont suivi de près ou de loin , se sont attachés à peindre nos ridicules ; et sans doute , le comble de l'art est de nous divertir par cette peinture : d'autres se sont bornés à conduire , à dialoguer vivement une intrigue plaisante ; quelques-uns à développer le sentiment dans tout son naturel ; quelques autres à y porter la métaphysique la plus déliée , et quelquefois la plus abstraite.

Le genre de la Chaussée tient en partie de tous les précédens ; il y joignoit le pathétique , ce qui valut à ses pièces le surnom de comédies larmoyantes ; surnom moins ridicule qu'on ne l'a cru , puisqu'il a été un temps où l'on nommoit comédies , les tragédies mêmes. Eh quoi ! ne devons-nous donc nous attendre que sur les malheurs ou les foiblesses des grands ? L'esprit de subordination ne s'étend point jusque-là ; il dégénéreroit en es-

clavagè, en fanatisme. La vie humaine est semée de circonstances tour à tour agréables; touchantes, bizarres ou ridicules : toutes les conditions peuvent en fournir des exemples; et ces sortes de tableaux plairont toujours par la vérité de l'imagination.

Ce qui paroît avoir le plus révolté dans ce nouveau genre, est le passage subit du comique au sérieux, et souvent le mélange de l'un et de l'autre; mais rien de plus ordinaire que de voir un valet rire, tandis que son maître s'afflige; que de voir la tristesse et la joie habiter un même séjour, partager une même famille; et, qui plus est, agiter une même personne : mais, pour bien exprimer un pareil contraste, il faut être pour le moins un Rubens en poésie. La Chaussée ne seroit donc, tout au plus, blâmable que dans l'exécution; quant à son projet, il est fondé sur la nature, les mœurs du temps et l'expérience de chaque jour. On voit de plus, que cet auteur connoît le théâtre : il entend la coupe d'une pièce; il sait filer une scène; son dialogue est facile, et sa versification quelquefois élégante : avec tous ces avantages, il ne paroît pas avoir perfectionné le genre auquel il s'est attaché. Il peint beaucoup moins qu'il

ne disserte ; il veut toujours instruire , et ignore l'art de joindre les fleurs aux fruits ; ses moralités , trop fréquentes et trop longues , dégénèrent en froids sermons ; j'en excepte *le Préjugé à la mode* et *Mélanide* , où la morale est presque toujours en situation. C'est sur ces deux pièces , que la réputation de la Chaussée paroît le mieux établie ; elles serviront de passe-port à son nom , et ne risquent pas d'être promptement oubliées ; l'une est fondée sur la nature , qui est à peu près toujours la même ; l'autre , sur un préjugé qu'elle n'a pas , à beaucoup près , détruit : en un mot , la Chaussée tiendra un rang parmi ces auteurs , dont le mérite est suffisant pour se faire long-temps applaudir , mais non pour se faire admirer.

M O R A N D.

Pierre de Morand composa la tragédie de *Tégis* , qui eut quelque succès. Cette pièce offre des situations nobles et touchantes , et beaucoup d'intelligence de l'art dramatique ; il ne lui manque , ainsi qu'à ses autres ouvrages , qu'un coloris plus brillant. Il donna ensuite *Childéric* , pièce extrêmement compliquée , mais pleine de traits de force et de génie , et
faite

faite sur le modèle d'*Héraclius*. *L'Esprit de divorce* vint après ; c'est une des meilleures pièces de notre poète.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

En lisant les ouvrages dramatiques de Le Franc, on sent que cet auteur connoît les bonnes sources, et qu'il sait y puiser. Sage ; mais libre dans son essor, il étale dans sa tragédie de *Didon*, toutes les beautés du quatrième chant de l'*Enéide* : on parle uniquement de celles qui ont rapport à l'expression ; car il sait enchérir sur les caractères. Le sentiment, la pitié, voilà les ressorts qu'il emploie pour nous émouvoir ; et ces ressorts maîtrisent à coup sûr nos âmes. Le sujet de *Didon* avoit toujours paru peu dramatique ; cependant Le Franc l'a mis sur le théâtre avec un succès distingué. Le style de sa pièce est pur et coulant ; mais le défaut de contraste dans les caractères, n'en rend pas la lecture aussi agréable que la représentation ; et il n'y a pas assez de ces différentes passions qui, se croisant les unes avec les autres, produisent l'intérêt qu'on prend à la tragédie. *Didon* est la meilleure réponse qu'on puisse opposer aux détracteurs de Racine ; à ceux qui pré-

tendent que s'il n'eût paru que dans notre siècle, il eût trouvé peu d'admirateurs. Se faire applaudir dans un genre, qui a été celui de ce grand poète, n'est-ce pas prouver le mérite du modèle par celui de l'imitation ? Pourquoi donc l'auteur s'est-il borné à cet heureux coup d'essai ? Craignoit-il des revers ? Ses premiers lauriers n'en eussent point été flétris. Il est peu de grands hommes, qui aient éprouvé des succès toujours constans. Quoi qu'il en soit, Le Franc nous a dédommagés de cette réserve par des productions d'un genre très-opposé, et d'un mérite à peu près égal. Couronné par Melpomène, il a dérobé à Thalie un de ses crayons ; elle-même lui a fourni les principaux traits des *Adieux de Mars* ; et dans ses opéras, l'heureux tour de ses vers facilite l'art du musicien.

L A B R U È R E.

On doit présumer que La Bruère étudia son génie et le genre qui lui étoit propre. Sa petite comédie des *Mécontens*, quoique bien écrite, paroît lui avoir ôté le dessein d'en faire d'autres. Il sentit que la morale de Thalie devoit être débitée par les ris ; qu'elle devoit instruire, mais surtout amuser ; et on

voit qu'il étoit né sérieux. Le genre lyrique parut lui offrir plus de facilité; du moins, il s'y livra plus constamment, et y réussit mieux. Une poésie délicate et naturelle, caractérise tous ses opéras. Il a su être énergique sans être dur, et ingénieux, sans s'écarter de l'expression du sentiment.

L A G R A N G E.

On remarque dans plusieurs des pièces de la Grange, le talent de bien conduire un sujet, et dans toutes, l'art de bien filer une scène. Il sait amener un divertissement et assaisonner un vaudeville; il n'en est aucun de ceux qui terminent ses comédies, qu'on ne puisse entendre avec plaisir; et retenir avec facilité; enfin, cet auteur a été et peut encore être utile aux différens théâtres; pour lesquels il s'est exercé.

L'ABBÉ LE BLANC.

L'Abensaid de l'abbé Le Blanc, est un sujet intéressant, traité par un homme d'esprit, qui sait nouer une intrigue, préparer une catastrophe, ménager des coups de théâtre, tracer des caractères; mais qui ne sait pas

écrire avec cette douceur élégante, qui n'est point incompatible avec la précision et la force.

L A N O U E.

Les ouvrages de Lanoue décèlent un génie flexible, un goût sûr, le ton le plus propre au sujet qu'il traite, et de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à son aise, et dans le cothurne et dans le brodequin : tel fut en lui l'auteur ; et ces traits lui peuvent être également appliqués dans son autre profession ; c'est dans toutes les deux, le même goût.

La *Coquette corrigée* est une des meilleures pièces de caractère, qui aient été faites de nos jours ; quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de théâtre de province où elle ne reparaisse trois ou quatre fois par an, et toujours avec de nouveaux applaudissemens. On la revoit avec le même plaisir dans la capitale. Cette pièce offre des détails très-piquans, et des vers que tout le monde sait par cœur. Tels sont ceux entr'autres, qui règlent la conduite d'un honnête homme, trompé par une maîtresse perfide :

Le bruit est pour le fat , la plainte pour le sot ,
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Ces vers sont applicables à plus d'une circonstance de la vie.

L A F F I C H A R D.

Cet auteur avoit l'esprit plaisant et juste ; et s'il eût joint l'étude des règles à celle des poètes dramatiques ; s'il avoit fréquenté les gens du monde , et qu'il eût eu moins d'indifférence pour la célébrité ; en un mot, s'il se fût plus occupé de son art et de la gloire qu'il procure , il avoit assez d'esprit et de gaieté , pour se faire de la réputation dans un genre , où il ne s'est exercé que par amusement.

GUYOT DE MERVILLE.

Il donna plusieurs pièces au Théâtre Français ; mais ni ses chutes , ni ses succès , ne purent le réconcilier avec ceux des acteurs dont il croyoit avoir à se plaindre. Les applaudissemens que le public donna à quelques-unes de ses pièces , et surtout au *Consentement forcé* , qu'on regardera toujours comme un chef-d'œuvre dans son genre , auroient dû faire cesser toute cette querelle ; mais de nouveaux dégoûts l'obligèrent de renoncer à ce théâtre ;

et de porter ses ouvrages aux comédiens Italiens. Il y eut encore de grands succès, et de plus grandes tribulations ; car il ne sut jamais fléchir le genou, ni écarter des concurrens par des intrigues, ni se procurer des succès apparens, par des démarches humiliantes. Il avoit pris Molière pour modèle, tâchant d'imiter dans son style et dans ses peintures des mœurs, la simplicité de ce grand homme.

C A H U Z A C.

L'opéra est ce qui occupa principalement cet auteur. Tous ses ouvrages furent honorés de la musique de Rameau ; et il eut le bonheur de ne point éprouver de chute dans cette carrière, dans laquelle il parut s'ouvrir une route nouvelle. L'art de lier les divertissemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, sembloit lui être réservé. Il a rappelé sur la scène lyrique, la grande machine si négligée depuis Quinault, et si nécessaire à ce théâtre.

P E S S E L I E R.

Pesselier commença à travailler pour le théâtre en 1737, et a donné trois comédies ; *la Mascarade du Parnasse, l'Ecole du Temps,*

pièce qui fut applaudie pour la légèreté du style et les agrémens de la versification, mais dans laquelle on souhaiteroit plus d'unité dans le dessein, et moins de longueurs : *Esope au Parnasse*, petite comédie estimable par la facilité de l'expression, le discernement, le jugement et le goût qui y règnent.

B E R N A R D.

L'opéra de *Castor* est un modèle de poésie ingénieuse et tendre, aussi propre à s'allier avec la musique, qu'à lui fournir les moyens de déployer toutes ses richesses. Le plan en est finement conçu, l'intérêt vif; les scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens aussi variés que naturels : le poète a su y mettre en jeu, et toujours à propos, les différens ressorts du théâtre, pour lequel il travailloit. Il seroit à souhaiter que le génie de Rameau eût toujours été aussi heureusement secondé par tous les ouvrages qu'il a honorés de sa musique.

F A V A R T.

Le Théâtre de Favart, si piquant par sa singularité, par la variété des compositions, et

par les agrémens répandus dans toutes ses pièces, réunit presque tous les genres, qui, depuis 60 ans, ont fait l'objet de nos spectacles; opéras comiques, parodies, comédies lyriques, pastorales, pièces de sentimens, etc. : tout ce que le Théâtre Italien et celui de la Foire ont produit de plus ingénieux dans les nouveaux genres qui s'y sont introduits successivement, se trouve ici rassemblé. Ainsi, ceux qui voudront connoître les divers génies de ces deux théâtres, dans la durée du temps qu'embrasse la collection de ses ouvrages, les y reconnoîtront sans peine; parce qu'il leur a souvent donné le ton, au lieu de le prendre; ce qui montre, dans cet agréable écrivain, une supériorité de talent, qu'on ne met plus en question. L'histoire des productions de Favart est donc, en quelque sorte, celle des deux théâtres auxquels il s'est le plus attaché; et l'on verra qu'aucun auteur n'a mieux réussi à varier nos amusemens. Dans le recueil imprimé des œuvres de Favart, 1763, 10 vol. in-8°, le cinquième tome a été mis sous le nom de sa femme, qui a eu effectivement part aux pièces où l'on a mis son nom : elle réunissoit le talent de la composition à ceux de l'action.

MONDORGE.

M O N D O R G E.

On doit le compter parmi le petit nombre d'hommes favorisés de la fortune, qui ont cultivé les lettres avec quelque succès. Peut-être devroit-on plutôt le ranger parmi les amateurs, que parmi les auteurs, quoiqu'il ait donné quelques ouvrages. Lorsqu'il composa *les Fêtes d'Hébé*, plus connues sous le nom des *Talens lyriques*, il eut le bonheur de rencontrer pour musicien le grand Rameau; et quoique ses paroles n'eussent ni toutes les grâces de Quinault, ni toute la finesse de la Motte, elles fournissoient un assez beau canevas au génie du musicien. Avec un homme tel que Rameau, il n'étoit guère possible qu'un ouvrage, même médiocre, n'eût qu'un médiocre succès. *Les Fêtes d'Hébé* furent assez bien reçues: on ne sauroit nier qu'elles ne méritassent, à certains égards, le succès qu'elles obtinrent. Le sujet étoit heureusement choisi; et l'on trouve, de temps en temps, quelques détails dignes du sujet. Ce qu'il faut remarquer, surtout, c'est que cet opéra est un des premiers, où l'on ait essayé de venger cette espèce de poème du reproche de fadeur et de foiblesse, que les bons ju-

ges lui ont fait souvent, avec quelque raison. L'acte de *Tyrtée* ne roule point sur ces lieux communs de morale lubrique, réchauffés par les sons de Lully, et censurés par le sage Despréaux. La harangue de ce libérateur des Spartiates, est du ton le plus noble; c'est vraiment une harangue militaire.

L'ABBÉ DE LA MARRE.

La Marre, un des auteurs du dernier siècle, qui aient eu les talens convenables à la scène lyrique, laissa l'opéra de *Titon et l'Aurore*, imparfait: on le mit entre les mains de Mondonville, qui ne soupçonnoit point encore qu'il eût le talent d'écrire la scène lui-même; mais qui, dans les corrections et les additions dont cet ouvrage eut besoin, s'en tira assez bien, pour qu'on ne pût distinguer ce qui étoit de l'abbé de la Marre ou de lui. Il joignit à cet opéra, le prologue de *Prométhée*, qu'il emprunta de la Motte; et cette pastorale réunit tous les suffrages en 1753, ainsi que le *Carnaval du Parnasse*. La Marre n'étoit ni sans esprit, ni sans talens; mais une vie dissipée ne lui permit pas de s'élever au-dessus de la médiocrité. Plus d'étude et plus d'attention à former son goût, auroient per-

fectionné ses heureuses dispositions pour la scène lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, *Reine de Grenade*, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la distribution des scènes, du naturel et de la vivacité dans les idées et les expressions, du sentiment et du pathétique dans les situations.

G R E S S E T.

On dit que les remords d'avoir travaillé pour le théâtre, ont fait supprimer à Gresset, et livrer aux flammes, plusieurs pièces dont il auroit pu enrichir le recueil de ses œuvres. On doit présumer qu'elles en étoient dignes, du moins quant au style; car on pense qu'il étoit difficile à ce poète, de mal versifier. Il n'en est pas toujours ainsi du plan d'une pièce de théâtre, de la marche, de l'effet qu'elle doit produire, du choix du sujet et du caractère, en un mot, de ce qui constitue le poëme dramatique en général; car dans cette partie, Gresset n'a réussi que médiocrement: il suffit, pour s'en convaincre, de relire ses trois pièces, *Edouard III*, *Sidney*, *le Méchant*. Que de beautés de détail dans ces deux dernières pièces, et surtout dans la seconde! Quelle abondance d'heureux tours! Quelle

harmonie dans la versification ! Quel coloris dans les tableaux ! Quelle délicatesse dans les nuances ! Ce qui distingue surtout Gresset des autres poètes comiques ; c'est l'excellente morale dont il a rempli sa pièce ; morale qui n'a pu le rassurer sur les dangers du théâtre ; parce qu'étant débitée par des gens qui passent pour n'avoir que peu ou point de mœurs, elle manque son effet.

LE PÈRE BRUMOY.

Ses œuvres dramatiques sont les tragédies d'*Isaac*, de *Jonathas*, du *Couronnement du jeune David*, et les comédies de *la Boîte de Pandore* et de *Plutus* ; « toutes pièces, dit » Voltaire, qui font voir qu'il est plus aisé » de traduire les anciens, que de les imiter. » En effet, son Théâtre des Grecs lui a fait beaucoup plus d'honneur ; que ses poésies dramatiques ; on y trouve cependant des beautés, et plusieurs imitations de Racine fort heureuses. L'auteur y a peint son caractère doux et aimable : *David*, *Jonathas*, *Isaac* ne débiterent que ses propres sentimens. Il excelle à peindre les passions douces et tendres ; mais sa versification est lâche et foible ; il ne s'élève jamais ; et il règne partout une certaine

froideur, qui laisse l'âme dans l'indifférence. Ses petites comédies sont ses moindres ouvrages ; les traits de mœurs qu'on y trouve, sont vagues et usés. En général, quoique les tragédies de collège soient rarement bonnes, elles valent toujours beaucoup mieux que les comédies, par la raison qu'un homme de collège ne connoît pas assez le monde pour en peindre les mœurs.

D'ARNAUD.

Si l'on considère cet auteur du côté de la chaleur, du sentiment et du pathétique, on trouvera qu'aucun des poètes de nos jours ne l'a surpassé à cet égard. *Le Comte de Comminge*, *Euphémie*, *Fayel*, *Mérival*, seront toujours regardés comme des pièces, où la sensibilité respire presque à chaque scène, avec une énergie capable d'attendrir l'âme la plus froide.

Remarquons cependant que dans ces pièces, d'Arnaud substitue l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entr'ouvertes, des ossemens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire pourroit former, sans doute, un spectacle horrible, dégoûtant même ; mais qui ne feroit que mieux sentir le dé-

faut de génie d'un auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'âme des spectateurs un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une parade, et trop ridicule pour une tragédie.

La révolution française permit à beaucoup d'auteurs de faire représenter des ouvrages qui, dans l'ancien régime, n'avoient été qu'imprimés; on peut citer *Ericie ou la Vestale*, par M. de Fontanelle; *l'Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire, et surtout le *Comte de Comminge* de d'Arnaud, imprimé en 1754, et joué, pour la première fois, le 14 mai 1790. L'auteur a retranché à la représentation plusieurs tirades qui sont dans l'ouvrage imprimé, et qui auroient ralenti la marche de l'action.

Ce drame fut remarquable par le soin qu'on mit à le monter: la sévérité du costume et de tous les accessoires rendit encore plus frappant le jeu des acteurs; mademoiselle Desgarcins, surtout, mit dans le rôle d'Adélaïde, l'accent déchirant du désespoir le plus profond; Saint-Phal joua Comminge

avec une grande sensibilité ; Talma se fit remarquer dans le rôle ingrat de Dorvigny.

C O L L É.

C'est à Collé, secrétaire ordinaire et lecteur du duc d'Orléans, que nous devons un Théâtre qu'il appelle de Société, 1767, 2 vol. in-8° ; 1777, 3 vol. in-12, parce que le ton libre de la plupart des pièces qu'il renferme, ne permet pas qu'on les joue sur des théâtres publics : elles n'en sont que plus agréables et plus piquantes pour des théâtres particuliers, pour des sociétés d'amis qui voudront les représenter entre eux, soit à la ville, soit à la campagne. Il n'y a point de collection de ce genre, où il y ait plus d'esprit naturel, plus d'imagination, plus de talent, plus de vrai comique. Cet auteur a ouvert un vaste champ, par ses pièces de société, à ceux qui voudroient travailler dans ce goût. On a dans cette espèce de comédie, une liberté qui est interdite aux autres pièces qui sont représentées sur un théâtre réglé ; mais il faut que cette liberté ne dégénère pas en licence ; et tout le monde est convenu que Collé n'avoit point passé le but : il y règne une gaieté, qui adoucit et fait passer ce qu'il prend de liberté.

Nous avons eu peu de poètes dramatiques, à qui l'on ait pu accorder, avec autant de justice qu'à lui, cette entente du théâtre, cette énergie des caractères, cette vérité du dialogue, cette intarissable saillie, cette force comique que les Romains admiraient dans Plaute, et qu'ils ne trouvoient pas dans Térence. Quelle sagacité à saisir les ridicules ! Quelle habileté à les rendre ! Quels tableaux piquans des mœurs de tous les ordres de citoyens ! Quelques personnes se sont élevées contre les mœurs trop libres de son théâtre, avec d'autant plus de zèle, qu'ils y trouvoient plus de génie ; mais l'auteur a fait voir qu'il n'avoit pas besoin de cette ressource pour réussir. *Dupuis et Desronais*, et *la Partie de Chasse de Henri IV*, ont été joués sur des théâtres publics avec le succès le plus constant et le plus mérité. Ces deux pièces ne sont pas jetées dans un moule ordinaire ; et il n'est pas donné à tout le monde d'en composer de pareilles.

VOISENON.

Le Théâtre de l'abbé de Voisenon seroit beaucoup plus considérable, si l'on y eût inséré toutes les pièces du même auteur, que d'autres

tres se sont attribuées ; mais pour ne parler que de celles qui sont incontestablement de lui , toutes soutiennent avantageusement la lecture ; on n'en excepte pas même celles qui ne purent soutenir la représentation : toutes , en général , caractérisent l'homme répandu dans le monde ; et l'auteur instruit des secrets de son art , trace des tableaux et des préceptes également vrais. Le tour de ses vers est heureux , facile et élégant ; son style a tout le brillant qu'exige le goût du siècle , et tout le naturel , toute la solidité dont le siècle fournit peu d'exemples. Il est fertile en tirades , mais il sait les placer ; et *la Coquette fixée* prouve qu'il sait conduire une intrigue , et , qui plus est , qu'il peut peindre des caractères. Les points de ressemblance qui se trouvent entre cette comédie et la Princesse d'Elide , ne dérobent rien au talent du poète moderne ; c'est , et ce sera , sans doute , encore plus par la suite , le sort des pièces nouvelles , d'avoir , quant au fond , du rapport avec les anciennes. Les ridicules peuvent être inépuisables ; mais les combinaisons théâtrales ne le sont pas. Un autre mérite qui distingue notre auteur , ce sont les efforts qu'il fait pour rap-

peler la comédie à son vrai ton. Il eût pu, comme bien d'autres, s'égarer dans des routes nouvelles, mais tristes ou obscures; il leur a préféré les voies connues, mais riantes et agréables : il a imité ces citoyens, plus jaloux de cultiver le sol de leur patrie, que d'y introduire de ces productions étrangères; presque toujours superflues et souvent nuisibles.

D O R A T.

On aperçoit dans *la Feinte par Amour*, comédie de cet auteur, représentée en 1773, un écrivain qui connoît le monde, qui observe la société, et qui en saisit les ridicules avec une fidélité frappante. Il joint à des perceptions très-fines, le vrai comique et les développemens les plus heureux. Quant aux détails, aux portraits, etc., on paroît s'être accordé à dire que, depuis Gresset, ce peintre charmant; personne n'en avoit présenté sur la scène d'aussi saillans et d'aussi bien exprimés.

On ne peut pas faire le même éloge des autres comédies que Dorat a données : quant à ses tragédies, elles n'ont eu aucun succès; et tout le monde convient que ce genre étoit au-dessus de ses forces.

B R E T.

Ses comédies, en général, sont écrites avec une élégante facilité, dialoguées avec beaucoup de naturel et de justesse ; et la liaison, la progression des scènes annoncent une grande connoissance de l'art dramatique ; il sait, avec esprit, faire sortir d'une situation des traits de plaisanterie, des peintures de mœurs ; il sait amuser, intéresser dans des scènes entières, par des portraits vrais, des attitudes ridicules, des touches de pinceau agréables et variées. Nous croyons que nos lecteurs verront ici volontiers le jugement que M. Palissot, très-bon juge en cette partie de notre littérature, a porté de cet auteur, dans ses Mémoires Littéraires, relativement au théâtre.

« Il seroit à souhaiter, dit-il, que M. Bret » ne se fût jamais écarté, par complaisance » pour le goût du siècle, des vrais principes qu'il a sur son art. *La Double Ex-* » *travagance*, pièce d'intrigue, et l'un de ses » premiers ouvrages, étoit dans le bon genre comique ; mais depuis il semble que » cet auteur ait cru devoir faire violence à » ses propres talens, en faveur du genre sé-

» rieux, qui prenoit de jour en jour plus de
 » crédit sur nos théâtres. Ce n'est pas que
 » M. Bret soit tombé dans des excès mons-
 » trueux où nous avons vu se précipiter
 ● quelques dramatiques modernes. Si l'on
 » trouve dans son *Faux Généreux* des si-
 » tuations pathétiques, elles ne produisent
 » que cette émotion naturelle et douce, que
 » les maître de l'art se sont quelquefois per-
 » mis d'exciter dans leurs meilleures comé-
 » dies. Mais en général, M. Bret est de-
 » venu, dans la plupart de ses pièces, trop
 » réservé sur le comique; comme s'il eût
 » craint qu'il ne fût pas possible de rame-
 » ner la nation au bon goût. On pourroit
 » aussi lui reprocher de n'avoir pas tou-
 » jours assez travaillé ses vers; mais cette
 » négligence se fait moins sentir dans le sty-
 » le familier de la comédie, que dans tout
 » autre genre de poésie. »

Cet auteur a fait imprimer, en 1778, 2
 vol. in-8°. de pièces de théâtre.

DE LA PLACE.

La tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, par
 de la Place, renferme de belles scènes, et
 des sentimens élevés. *Venise sauvée* se joue

encore , et a eu , dans sa nouveauté , le succès le plus éclatant et le mieux mérité.

L I N A N T.

Ce poète entendoit assez bien le théâtre ; mais il avoit plus de goût que de génie. Sa versification est souvent très-foible : sa tragédie d'*Alzaïde* a quelques beaux endroits ; celle de *Vanda* , reine de Pologne , est romanesque et mal écrite.

M A R M O N T E L.

Toutes les tragédies de Marmontel sont remplies de pensées hardies , d'expressions fortes et de grands sentimens. La versification en est imposante ; mais le plan et la conduite ne répondent pas aux beautés de détails ; et dans ces détails mêmes , le déclamateur fait quelquefois disparoître le poète tragique. Marmontel a donné à l'Opéra Comique , plusieurs pièces qui ont été courues et applaudies.

V A D É.

Vadé est le Teniers de la littérature ; et Teniers est compté parmi les plus grands artistes : quoiqu'il n'ait peint que des fêtes fla-

mandes, il n'y a point de connoisseur qui ne soit enchanté de ses tableaux ; comme il n'y a point d'homme de lettres ni d'amateur, qui n'ait vu jouer, avec plaisir, les opéras comiques de Vadé.

MADAME DE GRAFIGNY.

Le drame de *Cénie* est un de ces romans qu'on appelle comédies larmoyantes. Il est écrit avec délicatesse, plein de traits finement tendres, et de choses bien senties. Après *Mélanide*, c'est la meilleure pièce que nous ayons dans le genre attendrissant, c'est-à-dire, dans le second genre. *La Fille d'Aristide*, autre pièce dans le genre de *Cénie*, fut moins applaudie, et méritoit moins de l'être.

MOISSY.

Un style aisé, noble et coulant, une intrigue filée avec adresse, beaucoup de sentiment, et peu d'action, voilà ce qui distingue le théâtre de Moissy. Dans toutes ses pièces, on remarque cette riche aisance, et cette connoissance du monde, qui s'acquiert dans la bonne compagnie. On désireroit plus de précision dans le dialogue, plus de force,

plus de comique, plus de mouvement, plus d'intérêt.

D E - C A U X.

Sa tragédie de *Marius* fut jouée, pour la première fois, en 1715; elle eût dans sa nouveauté un succès d'estime; on la voit reparoître de temps en temps sur la scène, et y être reçue avec applaudissemens. On trouve, en général, dans cette pièce, une certaine élévation de pensées, un style assez correct: le caractère du vieux *Marius* n'est pas sans beautés, et celui d'*Hiempsal* retrace assez bien la légèreté et la mauvaise foi dont l'histoire accuse les Numides; enfin, on y distingue des récits bien versifiés.

L'auteur, parent de Corneille, est mort en 1733.

D E S M A H I S.

Cet auteur donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, et sut mêler aux plaisirs l'étude et la philosophie. On a de lui la comédie du *Billet perdu*, ou de *l'Impertinent*, qui fut applaudie. Ce n'est pas, à la vérité, le ton de Molière; mais on y trouve de jolis portraits,

des saillies heureuses, des pensées fines; et le caractère principal est assez bien peint.

S A U R I N.

Il y a dans la tragédie de *Spartacus*, de Saurin, des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille : c'est Voltaire qui lui donne cet éloge. Sa comédie des *Mœurs du Temps*, paroît devoir rester au théâtre, aussi long-temps que les ridicules qu'on y relève subsisteront dans nos mœurs.

GUIMOND DE LA TOUCHE.

L'Iphigénie en Tauride de cet auteur, représentée en 1757, est une des pièces du siècle dernier, qui a eu le plus de succès, après celles de Voltaire; ce sujet heureux et tragique, malgré l'inconvénient presque inévitable du dénouement, échauffa la verve un peu tardive de Guimond de la Touche, qui avoit plus de 40 ans quand il le traita. Il fut applaudi au théâtre avec enthousiasme, et déchiré avec indécence quand il eût imprimé son ouvrage. Le grand effet du troisième acte pouvoit justifier l'enthousiasme; parce qu'on n'est pas obligé de mettre des bornes au plaisir que nous font les beautés. Mais rien

ne

ne pouvoit excuser l'amertume des censures qu'il essuya , parce que du moment où le talent se manifeste par des beautés réelles et durables , tous les défauts possibles ne peuvent dispenser le critique qui les relève , de ton d'estime et du tribut d'éloges qu'il doit payer. Iphigénie en Tauride méritoit cette justice honorable.

M. PALISSOT.

Etant encore très-jeune , M. Palissot composa sa tragédie de Ninus second. Un plan plus sage qu'on ne devoit l'attendre de l'extrême jeunesse de l'auteur , des situations intéressantes , un style pur , naturel et facile , sembloient lui promettre des succès dans cette carrière ; mais lorsqu'avec des yeux plus éclairés , il eût observé la perfection de Racine , il a eu le courage d'abandonner un genre , dans lequel il n'est plus permis d'être médiocre.

La comédie offroit à notre poète une carrière moins fréquentée , et à laquelle il se sentoit appelé plus impérieusement par son génie. Son premier essai dans ce genre , annonça les plus brillantes dispositions. Le public crut retrouver , dans sa comédie des *Tuteurs*, la

gaieté de Regnard ; et le discours qui précède cette pièce, parut ajouter encore aux grandes espérances qu'on avoit conçues des talens de l'auteur : on remarque, surtout, le naturel et la vivacité du dialogue, le ton exquis du personnage de la soubrette, une versification pleine de sel et du meilleur coloris ; en un mot, le vrai style du genre, abandonné depuis long-temps : on eût souhaité seulement plus de ressort comique, et plus de variété dans l'intrigue.

Il semble que M. Palissot ait eu envie de lutter encore contre Regnard, dans sa pièce du *Rival par ressemblance*. C'étoit le sujet des *Ménechmes*, ennobli et rendu plus vraisemblable aux yeux, par une idée ingénieuse ; mais il perdit peut-être en gaieté, ce que l'auteur y avoit ajouté en finesse ; et cette perte, quoique peu frappante à la lecture de cette comédie très-agréablement écrite, ne pouvoit guère manquer de se faire sentir à la représentation.

On crut apercevoir le même défaut dans la petite comédie du *Cercle* ; mais on y trouva des ridicules saisis avec beaucoup de sagacité. Cette pièce eut même l'avantage de faire une époque célèbre dans la carrière

dramatique de M. Palissot, parce que son caractère satirique commençoit à s'y développer. Cet auteur, à qui l'on avoit apparemment reproché de sacrifier un peu trop la gaieté comique à la finesse, emprunta des Mille et une Nuits, le sujet du *Barbier de Bagdad*, et y mit en action toute la plaisanterie, toute la folie même, dont cette bagatelle étoit susceptible : on regrette, en lisant, qu'il n'ait jamais pensé à la donner au théâtre. Rien ne seroit plus propre, que de pareilles pièces, à nous guérir de la manie sombre et lugubre, qui semble s'être emparée de nos spectacles.

Enfin, la comédie des *Philosophes* parut. Nous emprunterons, pour la caractériser, les propres paroles d'un auteur contemporain qui a donné, en quatre volumes, des Mémoires pour servir à l'histoire des Révolutions de la République des Lettres; et nous les empruntons de préférence, parce que cet auteur étoit attaché à un parti, où l'on ne peut être soupçonné de flatterie.

« M. Palissot, à l'imitation d'Aristophane,
 » qui ne respectoit rien, qui divertissoit les
 » Grecs aux dépens du mérite envié, à tâ-
 » ché de couvrir d'opprobre des gens, qui,

» s'ils sont réellement philosophes, ont les
» plus grands droits à l'estime publique.
» Tout a paru surprenant dans cette comé-
» die; l'idée de la pièce, l'exécution, le style
» nerveux et correct, le ton satirique, le
» succès prodigieux, le nombre des repré-
» sentations, l'affluence des spectateurs, etc.,
» etc.. »

M. Palissot ne s'est pas montré inférieur à lui-même dans *l'Homme dangereux* : on y retrouve le même style, la même énergie, la même vigueur comique. La comédie des *Courtisanes*, sujet non moins hardi que celui des *Philosophes*, est d'une utilité morale beaucoup plus sensible. Ces deux pièces furent jouées, lorsque l'une et l'autre avoient eu plusieurs éditions, et par conséquent n'avoient plus l'attrait de la nouveauté.

HENRI POINSINET.

Ce jeune homme, né avec de l'esprit, ne se donna pas la peine de le cultiver. La liste de ses ouvrages est très-nombreuse, quoique sa carrière n'ait pas été longue; et depuis 1753, qu'il publia une parodie de l'opéra de *Titon et l'Aurore*, il n'a cessé de se faire jouer consécutivement sur tous nos théâtres. Il n'a pas

eu la consolation de voir représenter, avant sa mort, l'essai qu'il avoit fait du genre larmoyant dans *les Amours d'Alix et d'Alexis*, espèce de tragédie bourgeoise, en ariettes et en deux actes, empruntée d'une romance de Moncrif.

Ses autres ouvrages sont peu dignes d'être cités, si l'on en excepte *le Cercle*, ou *la Soirée à la mode*, comédie à tiroirs en un acte, pleine de détails piquans, et restée au Théâtre Français ; mais quelques-uns ont refusé de le reconnoître pour auteur de cette pièce : on la lui contestoit en présence de l'abbé de Voisenon, et on disoit que Poinsinet n'avoit pas été admis en un certain monde, pour le peindre si bien. *Si cela est* (dit l'abbé de Voisenon), *il faut avouer qu'il a bien écouté aux portes.*

POINSINET DE SIVRY.

On a remis au théâtre, à différentes reprises, et même dans ces derniers temps, la tragédie de *Briséis* ; le sujet, sauf les détails, est le même que celui de l'Illiade, c'est-à-dire, la colère d'Achille. Cet ouvrage a été donné, pour la première fois, en 1759. Les amateurs de l'antique littéra-

ture et de la scène française, ont vu le succès de Briséis, avec d'autant plus de plaisir, qu'ils croyoient applaudir Homère en applaudissant le poète Français; en effet, toutes les beautés de la pièce sont puisées dans l'immortel écrit du poète Grec, et c'est surtout les imitations de l'Iliade qui excitent de grands applaudissemens.

A N S E A U M E.

Le genre auquel Anseaume s'est particulièrement livré, celui des pièces mêlées d'ariettes, n'est pas celui de la vraie comédie; cependant il a ses difficultés : il exige de la légèreté, de la combinaison; une coupe relative à cette espèce de drame; l'art de ménager au musicien ses avantages, sans lui sacrifier ceux du poète. Anseaume a connu ces principes, et s'en est rarement écarté, surtout lorsqu'il a travaillé seul. Il connoissoit l'effet théâtral d'une scène, et ne mettoit en chant, que ce qui étoit susceptible d'expression ou d'image. On remarque dans son dialogue, et de l'aïssance et de la justesse; en un mot, ses ouvrages sont, en général, marqués au coin du talent dirigé par le goût, et éclairé par

la réflexion. *Le Peintre amoureux de son Modèle*, *le Médecin de l'Amour*, et *l'Ecole de la Jeunesse*, trois pièces que personne ne lui dispute, peuvent aller de pair avec certaines comédies restées au Théâtre Français, et qu'on y revoit toujours avec plaisir. L'Ecole de la Jeunesse, surtout, est, aux ariettes près, une comédie du meilleur genre.

S E D A I N E.

Nous croyons que Sedaine a été jugé un peu trop rigoureusement par l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature*, l'abbé Sabatier, dans le passage que nous citons ici, sans adopter ni rejeter son jugement.

« Peu d'auteurs dramatiques, dit-il, ont eu une destinée aussi singulière que Sedaine : heureux dans la représentation de ses pièces, la lecture devient pour elles un poison mortel : la raison de cette différence de fortune sur un même objet, est assez sensible : Sedaine s'est plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'esprit : quelques situations, quelques traits de sentiment, une pantomime aussi adroitement ménagée, qu'il est possible de le faire, peuvent amuser quelques instans le spectateur, mais sont en-

tièrement perdus pour le lecteur, à qui rien ne fait plus illusion.

» D'après ce principe, les lauriers de Sedaine ne dureront que tant qu'on jouera ses pièces, parmi lesquelles le public a distingué *Rose et Colas*, *le Roi et le Fermier*, *le Déserteur*, plus amusantes par quelques ariettes, heureusement mises en musique, que par le fonds de l'intrigue et l'intérêt des caractères.

» Il n'a pas été aussi heureux sur le théâtre de l'Opéra, où sa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'Aline de M. le chevalier de Boufflers, qui lui en a fourni le sujet.

» La Scène Française ne lui doit encore que *le Philosophe sans le savoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi sans savoir pourquoi. En effet, ce drame ne répond ni à son titre, ni aux règles du théâtre; il est assez difficile d'en définir les caractères; celui du Philosophe, surtout, est rempli de bizarreries, d'invéraisemblances et de puérités. De petits détails, de petits moyens, de petits sentimens, de petites peintures, de petites simagrées, sont les seuls ressorts qui en composent tout le mérite. Malgré cela,

cela, le peuple des esprits en est extasié ; et se plaît à le voir souvent représenter. On ne doit pas lui envier ce plaisir, en attendant que nous ayons des auteurs plus capables de l'amuser, sans lui faire illusion. ●

Ce ne fut qu'en 1784, et après le succès de *Richard cœur de Lion*, que Sedaine fut reçu de l'Académie Française. Son style avoit servi de prétexte pour l'en écarter jusqu'alors. On ne voit pas que depuis ce temps, il ait moins travaillé qu'auparavant, ni qu'il fit de moins bons ouvrages, ni qu'il les écrivit mieux ; ce qui laisse à leur même place la gloire de l'Académie et la sienne.

Sedaine est mort le 28 floréal an V, âgé de 78 ans.

ROCHON DE CHABANNES.

Les vrais littérateurs ne reconnoissent dans l'accueil fait à *Heureusement* et à *la Matinée à la mode*, que la corruption du goût des spectateurs ; et dans les auteurs, que l'impuissance d'atteindre à ce vrai comique, sans lequel il n'est plus de comédie.

Les Amans généreux ont eu beaucoup de succès ; la petite comédie du *Duel*, imitée de l'allemand comme la précédente,

est d'un grand intérêt et d'une excellente moralité. Le Théâtre de cet auteur, suivi de quelques pièces fugitives, a été publié en 1786, 2 vol. in-8°.

● Rochon de Chabannes, qui avoit le talent de saisir les ridicules, mais qui se contenta de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réussir dans le haut comique, s'il ne se fût pas laissé trop entraîner au ton dominant. Ce n'est pas au caprice du public à diriger la manière des auteurs; c'est aux bons auteurs à fixer le caprice du public, en lui présentant des ouvrages d'accord avec le goût et la raison.

B R U N E T.

Cet auteur, mort jeune, donna aux Français *les Noms changés* ou *l'Indifférent corrigé*. Cette pièce, sans avoir un grand succès, y fut entendue sept fois de suite; et il est rare que le coup d'essai d'un jeune poète ait un accueil plus heureux. L'envie de se produire sur tous les théâtres, le porta ensuite à la Comédie Italienne, où, associé avec le sieur Sticotti, un des acteurs de ce spectacle, il fit jouer *les Faux Devins* et *la Rentrée des Théâtres*. Brunet voulut aussi

se montrer sur les tréteaux de la Foire, où il donna *la Fausse Turque*; il ne manquoit plus à la muse errante de notre auteur, que de paroître sur la scène lyrique. Il fut chargé par les directeurs de ce théâtre, de faire des changemens dans l'opéra de *Scanderberg*, et dans celui d'*Alphée et Aréthuse*. Il donna l'entrée du *Rival favorable*, qu'on ajouta aux fêtes d'*Euterpe*, et l'opéra d'*Hippomène et Athalante*.

I M B E R T.

Cet auteur donna, en 1782, au Théâtre Français, une comédie en cinq actes, *le Jaloux sans Amour*. Dans la nouveauté, le public ne trouva pas qu'un mari, qui sans aimer sa femme, en est jaloux à l'excès, fût un caractère vrai et dramatique, et la pièce n'eut qu'un succès très-médiocre. Trois ans après, on la redonna avec des coupures et des corrections heureuses : les connoisseurs convinrent alors, que si le caractère tracé par l'auteur n'étoit pas exactement dans la nature, il étoit certainement dans les mœurs d'un siècle, où l'égoïsme est devenu presque une passion. Cette comédie réunit à une grande variété de tableaux et de

scènes comiques, un style piquant et des détails brillans d'esprit.

BELLOY.

Cet auteur a donné à tous nos poètes dramatiques, l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation, et de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie. Cet amour de l'héroïsme français suppose nécessairement une âme élevée, qui donnera toujours à ce poète, un caractère distingué, même aux yeux de ses contemporains. Le Siège de Calais, de Belloy, a intéressé tous les cœurs français. Cette pièce lui a mérité les applaudissemens du public et les faveurs de la cour. Gaston et Bayard, ainsi que Gabrielle de Vergy, sont ses dernières pièces, et ne sont pas les plus mauvaises.

Feu M. Gaillard, de l'Académie Française, a publié les œuvres de Belloy, en 1779, 6 vol. in-8°. il a placé à la tête de cette collection, une vie de l'auteur, qui ne la dépare point.

DE LA HARPE.

Le Warwick de la Harpe, ouvrage bien conduit et bien écrit, a été suivi d'autres

productions de ce genre, qui, sans avoir le mérite du premier, donnent une idée très-avantageuse du génie dramatique de cet auteur, qui possédoit le vrai talent de l'art d'écrire.

On connoît le succès soutenu dont jouit, depuis 1783, la tragédie de Philoctète, heureuse imitation de Sophocle.

M. CAILHAVA.

La plupart de ses pièces contiennent une infinité de traits qui annoncent de vrais talents. Il y règne de la gaieté, du comique de situation, du naturel et de la vivacité dans le dialogue. L'intrigue en est bien conduite, et le style éloigné de toute affectation. Quand cet auteur n'auroit eu que le courage de résister au goût dominant du siècle dernier, pour les comédies langoureuses, larmoyantes, ou philosophiques, de mépriser le genre bâtard, quoique plus facile et plus applaudi par la multitude, et de s'être uniquement attaché aux bons modèles; cette preuve de jugement suffiroit seule pour lui mériter des applaudissemens.

Sa comédie de *l'Egoïsme* convient à tous les pays; on peut la jouer sur le théâtre de

toutes les nations : le dialogue en est simple, aisé, enjoué, naturel et précis ; l'intrigue se forme et se dénoue sans embarras ; le style est le seul qui convienne à la comédie faite pour les spectateurs de tous les ordres et de tous les états : la pièce est remplie de scènes, de vers et de situations vraiment comiques.

Le Tuteur dupé, comédie en cinq actes, étoit autrefois représenté sur le Théâtre Français : cette pièce y faisoit le plus grand plaisir, surtout aux amateurs de la franche comédie. Elle en a disparu, depuis que les acteurs ont voué presque exclusivement leurs talens aux comédies qui ne font pas rire ; et auxquelles il ne manque que d'être comiques.

M. Cailhava a publié, en 1781, le recueil de ses comédies avec des mémoires historiques sur chacune, et des réflexions sur les causes de la décadence du théâtre, 2 vol. in - 8°.

M. M E R C I E R.

Après avoir donné plusieurs ouvrages en divers genres, qui lui ont acquis de la réputation, M. Mercier a commencé à tra-

vailler pour le théâtre en 1769, et a fait paroître successivement *Jenneval* ou le *Barneveld Français*, le *Déserteur*, *Olynde et Sophonie*, l'*Indigent*, le *Faux Ami*, *Jean Hennuyer*, *Evêque de Lisieux*, etc. ; ce dernier a été imprimé sous le nom de Voltaire, et l'auteur a joui quelque temps de la méprise. Ses autres drames ont été traduits en italien et en allemand, et représentés sur presque tous les théâtres de province.

Toutes les pièces de M. Mercier ont un but moral bien caractérisé : il ne s'est point rendu imitateur ; et l'on peut dire que son génie lui appartient ; en 1773, il a composé un ouvrage très-considérable sur le théâtre, dans lequel il soutient que l'ancien système dramatique doit nécessairement changer, pour le plaisir, l'instruction et l'utilité publiques.

BEAUMARCHAIS.

Voici le jugement qu'a porté des drames de cet auteur d'*Eugénie* et des *Deux Amis*, M. Palissot, dans ses *Mémoires Littéraires* :
 « Ces drames sont écrits en prose guinée, et partagés en cinq actes. M. de Beaumarchais, persuadé que la perfec-

» tion est l'ouvrage du temps, et qu'à bien
» des égards, notre art dramatique est en-
» core dans l'enfance, paroît s'occuper uni-
» quement de ses progrès, et des moyens de
» plaire, que Molière a eu, selon lui, le
» malheur de négliger.

» Il a surpassé Diderot, par l'attention
» scrupuleuse avec laquelle il décrit le lieu
» de la scène, et jusqu'à l'ameublement dont
» il convient de le décorer. Il a la bonté de
» noter avec le même soin, les différentes
» inflexions de voix, les gestes, les posi-
» tions réciproques et les habillemens de ses
» personnages.

» Pour sacrifier davantage au naturel,
» M. de Beaumarchais a imaginé d'introduire
» dans la comédie des *Deux Amis*; un valet
» bien bête; ce qui est d'une commodité
» admirable pour les auteurs qui voudront
» se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une
» découverte plus singulière, plus heu-
» reuse, et dont toute la gloire appartient à
» Beaumarchais, c'est le projet qu'il a dé-
» veloppé dans la préface de son drame
» d'*Eugénie*, pour désennuyer les specta-
» teurs, pendant les entr'actes; il voudroit
» qu'alors le théâtre, au lieu de demeurer
» vide,

» vide, fût rempli par des personnages pan-
 » tomimes et muets, tels que des valets,
 » par exemple, qui froteroiént un appar-
 » tement; balayeroient une chambre, bat-
 » troient des habits, ou régleroient une
 » pendule; ce qui n'empêcheroit pas l'accom-
 » pagnement ordinaire des violons de l'or-
 » chestre. » Beaumarchais, lorsqu'on por-
 toit ce jugement de ses ouvrages, n'avoit
 pas fait encore ni son *Barbier de Séville*,
 pièce d'un autre genre et qui a réussi, ni
le Mariage de Figaro, qui, par un événement
 sans exemple, s'est maintenu, pendant près
 de trois ans, sur les affiches des spectacles,
 et n'a pas eu moins de cent représentations.

La Folle Journée parut imprimée avec
 une longue préface, et ce fut alors seule-
 ment que l'opinion se fixa. Figaro n'est qu'un
 bouffon assez plaisant : on fut étonné de voir
 Beaumarchais l'ériger en philosophe profond;
 en prédicateur sévère, en réformateur des
 mœurs publiques. Il faut avouer que la pré-
 tention étoit par trop forte, et tout l'es-
 prit du monde ne pouvoit rendre probable
 un si étrange paradoxe. Beaumarchais ne de-
 voit pas abuser jusque-là de la complai-
 sance du public; s'il a eu la bonté de rire

constamment de ses plaisanteries tant bonnes que mauvaises, il a dû bâiller à ses réflexions morales : raisonner et persifler sont deux choses fort différentes ; et ceux même qui ont applaudi au persiflage de la comédie, ont sifflé les raisonnemens de la préface. Quant à la pièce, peu de vraisemblance, encore moins de conduite ; un assemblage de scènes qui, sans être bien liées ensemble, soutiennent cependant l'attention, une complication d'incidens qui attache l'esprit, tandis qu'une multitude de jeux de théâtre, un spectacle très-varié, fixe les yeux ; de l'indécence dans les mœurs, une charge burlesque dans les caractères, un style tantôt d'une familiarité basse, tantôt précieux et brillant, étincelant de sarcasmes, de jeux de mots et de traits satiriques ; un ton gouguenard, un persiflage continu répandu sur le dialogue, surtout beaucoup de gaieté ; tout cela formoit un imbroglio très-piquant, très-analogue à l'esprit du jour et au ton dominant, une espèce de farce qui a amusé et qui a fait beaucoup rire ; mais plus plaisante qu'estimable, et plus semblable aux parades foraines, qu'aux bonnes comédies du théâtre national.

CARMONTEL.

On a applaudi à une nouvelle sorte d'amusement, qui est très-agréable en société, et qui n'exige ni les apprêts, ni les dépenses qu'on est obligé de faire, lorsque l'on veut monter un spectacle en règle. On est moins difficile pour les acteurs; et l'on a presque toujours le plaisir de la surprise. Ce sont des espèces de petites comédies dont Carmontel est, pour ainsi dire, le Molière; et dans celles qu'il nous a données, il se rencontre souvent des scènes qui feroient honneur aux meilleures pièces. Il n'en est pas une, où l'on ne trouve une esquisse vraie des ridicules et des mœurs actuels. On voit que c'est l'ouvrage d'un homme du monde, qui, sans apprêt et sans prétention, s'amuse à crayonner le matin, ce qu'il a remarqué la veille.

Il faut certainement beaucoup d'imagination pour inventer tant d'aventures, plus plaisantes les unes que les autres. On trouve dans les Proverbes dramatiques de Carmontel, de la vérité, de la facilité dans le dialogue, de la justesse dans l'application des maximes qui font la morale de cha-

cun de ces petits drames ; et l'on conviendra qu'un auteur qui avoit tant de fécondité dans le choix des sujets et de ressources dans les détails, pouvoit aspirer, plus que personne, à l'honneur d'enrichir la scène de nouvelles intrigues et de nouveaux caractères.

Les pièces qui composent le Théâtre de Campagne de Carmontel, en 8 vol. in-8°, décelent la plupart beaucoup d'esprit et d'imagination. Il y en a quelques-unes qui sont moins piquantes ; mais, en général, ce recueil est de la plus grande ressource pour les personnes qui aiment à jouer la comédie, sans beaucoup d'apprêt et de peine : on peut même y choisir plusieurs petits drames, dont l'exécution, très-propre à former la jeunesse des deux sexes, lui procureroit un divertissement honnête et un exercice utile.

B A R T H E.

L'Homme personnel à des beautés qui peuvent compenser ses défauts. La plupart des scènes, où l'auteur a développé le caractère de son principal personnage, sont bien faites séparément : la pièce est, en général, bien écrite ; cependant elle est au-dessous de ce

qu'on attendoit d'un écrivain aussi distingué, et surtout de l'auteur des *Fausse Infidélités*, pièce que la Harpe appelle un petit chef-d'œuvre.

D' H È L E.

D'Hèle, né en Angleterre, commença à se faire connoître en 1778, par *le Jugement de Midas*. Cette pièce, qui est d'une gaieté charmante, a eu le plus grand succès : les paroles sont pleines de saillies, de finesse et de traits d'esprit ; le dialogue en est vif et naturel : on croiroit difficilement que c'est un étranger qui en est l'auteur. D'Hèle a donné, dans d'autres pièces, des preuves d'un talent marqué : on peut citer, entr'autres, *l'Amant jaloux*, *les Evénemens imprévus*, etc.

L E M I E R E.

La tragédie d'*Hypermnestre*, son coup d'essai dramatique, eut beaucoup de succès au théâtre. Il faut sans doute, dit la Harpe, se prêter aux invraisemblances mythologiques, et même à l'impossibilité réelle de marier en un jour cinquante filles d'un même père, à cinquante fils de son frère : on peut pardonner au poète cette supposition

hors de nature, sans laquelle il n'y auroit pas de sujet : si le sujet, d'ailleurs, est tragique, et il l'est, la marche de la pièce l'est aussi ; elle est claire, simple, rapide, attachante ; elle offre des situations théâtrales, surtout celle d'Hypermnestre un poignard à la main, et de Lyncée s'offrant dans ce moment à ses yeux.

Il étoit très-hasardeux, dit le même critique, de montrer sur le théâtre l'aventure de Guillaume Tell, où la bizarrerie touche de si près au ridicule : la terreur a couvert l'un et l'autre, et justifié la pomme de Guillaume Tell, comme la pitié justifia les petits enfans d'Inès. On ne peut s'empêcher de frémir au moment où ce malheureux père se résout à cette douloureuse épreuve, et pressant son enfant dans ses bras, et lui mettant un bandeau sur les yeux, s'efforce de lui faire bien comprendre que son salut dépend de son immobilité ; quand il l'attache à un arbre, et qu'adressant sa prière au ciel, il lance, à genoux, la flèche fatale... ; et la joie, les transports de la mère, quand elle rentre sur le théâtre, au bruit des cris de *vive Tell !* qui lui annoncent que son fils est sauvé ; quand elle se précipite vers lui, et serre tour à tour contre son sein, et son filset

son époux ! c'est une pantomime, sans doute ; mais elle est dramatique ; elle tient immédiatement au sujet , et s'y mêle avec la terreur. Ajoutez à ce mérite celui de l'exécution , ici d'autant plus remarquable qu'il est plus rare dans l'auteur. Le père ne dit que ce qu'il doit dire , et la diction est naturelle et vraie. Le poète a su parler au cœur , et n'offense pas l'oreille : il y a plus ; dans cette pièce , où la dureté des noms du pays a dû augmenter celle qui est naturelle à l'auteur , la versification est généralement meilleure que dans ses autres tragédies.

Les deux premiers actes de *la Veuve du Malabar* sont froids ; le troisième est plein de beautés du premier ordre ; le quatrième est un peu languissant , et la catastrophe est magique. Le style de cette pièce est tour à tour nerveux , fier , dur , barbare , négligé ; on y trouve des pensées fortes , et d'autres un peu hasardées ; de la douceur , de la sensibilité. Le caractère de Montalban produit généralement la plus grande sensation.

FLORIAN.

Les Deux Billets , le Bon Mari, et autres pièces de cet auteur , ont eu et méritent beau-

coup de succès. Considéré comme poète dramatique, Florian ne s'est montré l'égal d'aucun de nos grands maîtres; mais il a un caractère qui lui est propre; il a respecté la langue et les mœurs; il a fait sourire l'esprit en même temps que le cœur étoit touché: en un mot, il a marqué sa place, et c'est toujours un mérite dans une carrière, où il y a tant de places prises.

DE MAISONNEUVE.

La tragédie de *Roxelane et Mustapha*, a eu le plus brillant succès en 1785. Quoique le style ne soit pas bien vigoureux, ni d'une élégance soutenue, il a plu par un grand nombre de vers de sentiment, dont cette pièce est semée; et à l'égard de la conduite, on y a trouvé beaucoup d'art et d'intelligence.

CHABANON.

On trouve dans les *Œuvres de théâtre et autres poésies* de cet auteur, 1788, in-8°. , *l'Esprit de Parti*, et *le Faux Noble*, comédies non représentées.

Rien de plus moral que de faire voir que l'esprit de parti triomphe de toutes les affections

tions de l'âme, comme de toutes les lumières de l'esprit ; qu'il fait oublier et fouler aux pieds, raison, nature, devoirs, intérêts.

Le Faux Noble, comparé à *l'Esprit de Parti*, nous paroît annoncer un talent encore plus décidé, plus ferme, plus créateur, plus fait pour aller au grand, dans ce genre.

C H A M F O R T.

C'est par le style, que sa tragédie de *Mustapha et Zeangir* a réussi en 1777. On n'étoit plus accoutumé, depuis long-temps, à entendre aux pièces nouvelles, une versification noble, élégante et soutenue.

Dans sa *Jeune Indienne*, il mit aux prises et offrit en contraste, les sentimens de la nature et les préjugés de la civilisation, les vertus natives des peuples sauvages et les vices acquis des peuples policés. *Le Marchand de Smyrne* abonde en traits plaisans et en bons mots qui naissent du sujet.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Le Philinte de Molière est la comédie la plus belle, la plus forte de conception, la plus morale, la plus intéressante, en un mot, qui ait paru depuis long-temps. Un

Philinte, homme du monde, égoïste froid et dur, de glace sur les maux d'autrui, au désespoir quand le malheur lui arrive : combien de Philintes dans la société ! Alceste, humoriste sombre, mais d'une vertu intègre, froid sur ses maux, sensible à ceux d'autrui, obligeant ses amis, au péril même de sa liberté ; voilà bien le misantrope de Molière. Un avocat pauvre et honnête homme, un procureur riche et fripon, une épouse sensible et douce, qui sait supporter et plaindre les défauts de son mari ; tous ces caractères sont tracés avec la plus grande énergie, dans l'ouvrage de Fabre d'Eglantine : le style de cette pièce paroît par fois un peu négligé ; mais il offre aussi des tirades fortement écrites, de grandes pensées, des tournures de phrases hardies et pleines d'expression ; et partout une grande facilité ; en un mot, c'est un ouvrage plein de sens, de chaleur, de verve, d'énergie, et qui prouve une profonde connoissance de la scène, des mœurs et du cœur humain.

L'Intrigue Epistolaire, du même auteur, a eu le plus grand succès. Il y a bien du mérite à faire marcher, pendant cinq actes, une intrigue entre deux personnes qui n'ont au-

cun aide, aucun confident, et à ne pas laisser se refroidir un instant l'attention et l'intérêt du spectateur ; et la conduite d'un ouvrage si différent de couleur du *Philinte de Molière*, prouve infiniment de ressource et de talent comique dans l'esprit de l'auteur. On estime encore deux de ses autres comédies, savoir : *le Convalescent de Qualité*, et *le Présomptueux Imaginaire*.

Fabre d'Eglantine ne vit dans la révolution, qu'un moyen de faire fortune, et il chercha à s'affranchir de cette misère qui le mettoit à la merci d'une foule de gens, auxquels il rougissoit d'avoir des obligations. Ayant été nommé membre de la Convention, il porta ombrage à Robespierre, et périt sur l'échafaud, le 16 germinal an II, à l'âge de 39 ans.

DUMOUSTIER.

Le Conciliateur, ou l'Homme aimable, a obtenu un grand succès, en 1791, sur le *Théâtre de la Nation*, dans un temps où on ne voyoit paroître que des pièces de circonstances, ou des drames bien noirs. L'homme aimable est plus souvent, dans cette pièce, un homme adroit, qu'un véritable concilia-

teur : il y a quelques traits précieux , et maniérés dans le style ; mais , en général , cet ouvrage , écrit avec esprit , grâce et facilité , est rempli de détails charmans.

• DUBUISSON.

Sa tragédie de *Nadir* ou *Thamas Kouli-Kan* , mérite de grands reproches ; elle pèche quelquefois contre le costume des mœurs orientales ; on y trouve beaucoup de réminiscences : l'auteur paroît s'être livré trop souvent à une facilité presque toujours dangereuse ; cependant cette pièce annonçoit de la sensibilité et de la chaleur.

On doit des remerciemens à M. Dubuisson , pour l'intention morale de sa comédie du *Vieux Garçon* : il est heureux , en effet , qu'il existe des écrivains qui entreprennent d'offrir le mariage sous des couleurs favorables , et qui osent combattre le système des célibataires ; système destructeur du repos et du bonheur des citoyens , autant que contraire à la sûreté des Etats.

LE BLANC DE GUILLET.

Il y a des vices cachés dans les meilleures sociétés , sur lesquels les lois n'ont point de

prise : il y a des erreurs destructives de l'humanité ; et la tragédie peut, en attaquant ces vices et ces erreurs, en mettant ces rapports en action, avoir, dans tout pays, un but moral, qui lui donne une utilité plus générale et plus durable que celle de la tragédie grecque.

C'est sous cet aspect que M. le Blanc a envisagé la tragédie dans *Manco* : il a mis en opposition la liberté naturelle et la contrainte des lois, pour faire sentir les dangers de l'une et la nécessité des autres ; idée grande, et peut-être la plus utile qu'on ait jamais présentée aux hommes : par malheur cette idée, ou le sujet que M. le Blanc y avoit adapté, est peu dramatique.

Le sujet des *Druides* est l'abolition des sacrifices du sang humain, qui ont déshonoré les premiers âges de presque toutes les nations. Il paroît presque inutile, aujourd'hui, de s'élever contre l'usage monstrueux de ces sacrifices. S'il y a des peuples soumis encore à cette horrible superstition, ils ne liront pas la tragédie de M. le Blanc ; mais c'est un très-grand bien que d'inspirer l'amour de l'humanité, et c'est le sentiment qui domine dans cette tragédie ; elle avoit eu le plus grand

succès en 1772; et en 1784, elle a obtenu les applaudissemens les plus vifs et les plus unanimes. La critique impartiale est forcée de convenir qu'il y a quelquefois de la déclamation dans le style, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait plus souvent encore de la force, de très-beaux vers, exprimant de grandes et d'utiles vérités.

DE BIÈVRE.

La comédie du *Séducteur*, eut du succès à Paris, dans sa nouveauté, en 1783, quoiqu'elle n'en eût point eu à la cour : la Harpe croit que c'est la cour qui avoit raison; la versification lui paroît mériter de l'estime à quelques égards; mais il soutient que le drame n'en mérite aucune.

M. DE SÉGUR L'AINÉ.

Coriolan, tragédie de cet auteur, perdue, en quelque sorte, au milieu des quinze *Proverbes* que contient le *Théâtre de l'Ermitage de Catherine II*, se montre avec si peu de prétention, et, pour ainsi dire, dans un tel abandon, qu'elle ne doit pas être jugée à la rigueur. Il y a du talent et de l'art dans la

scène de l'entrevue de Coriolan, au cinquième acte, avec sa femme et sa mère ; dans les nuances caractéristiques du langage des deux femmes, dans la gradation du dialogue, enfin, dans les sentimens et dans l'expression. On sait que l'auteur s'est fait connoître dans ces derniers temps, par d'ingénieux vaudevilles, du genre de ceux qui peuvent plaire au goût et à la raison.

• DE SÉGUR LE CADET.

La versification de sa comédie, intitulée *le Retour du Mari*, est élégante et facile ; les principales scènes sont filées avec art : ce charmant ouvrage a été fort applaudi. L'auteur avoit publié, avant la révolution, deux comédies-proverbes, intitulées *le Parti le plus gai*, *le Parti le plus sage* ; elles tiroient leurs titres de la manière dont deux maris, d'humeurs différentes, supportoient un petit accident fort commun dans ce temps-là ; il falloit s'en amuser ou se taire ; tout autre parti auroit été le plus sot. On a le recueil des *comédies, chansons et proverbes* de cet auteur, 1802, in-8°. Il est mort le 27 juillet 1805.

FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Il n'est personne qui ne connoisse le sujet de *l'Honnête Criminel*, drame en cinq actes et en vers : c'est un fait historique, tiré de la Poétique de Marmontel. Le héros est le fils d'un honnête protestant, qui vient à bout de dégager son père, chargé d'une fausse accusation ; se livre à sa place, et se laisse condamner aux galères, où il est resté sept ans.

Cet ouvrage, où l'on célèbre l'héroïsme filial, où l'on cherche à intéresser en faveur des victimes de l'intolérance, a essuyé, à Paris, une proscription de 23 ans ; il avoit cependant été joué, depuis 1767, dans toutes les provinces, et même à Versailles, par ordre de la reine ; ce qui prouve bien, comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit, que le despotisme est plus souvent sur les marches du trône, que sur le trône même.

L'Honnête Criminel fut enfin joué, pour la première fois, à Paris, le 4 janvier 1790, et il obtint le plus brillant succès. Cette pièce est écrite en vers souvent très-heureux ; les situations en sont attachantes : elle fait couler

couler de douces larmes ; et en admettant le genre des drames , il faut convenir que celui-ci est un des meilleurs qui aient paru sur la scène.

On a du même auteur la comédie des *Deux Avarés* , qui est restée au théâtre.

Fenouillot de Falbaire est mort en 1801. Son théâtre a été recueilli en 1787. , 2 vol. in-8°.

DESFORGES.

La comédie de *Tom Jones à Londres* , a eu du succès , par son grand intérêt , par des traits fortement prononcés et qui annonçoient dans l'auteur un homme fait pour observer la nature , pour la saisir et la porter sur la scène d'une manière utile et agréable.

Dans *le Temple de l'Hymen* , comédie épisodique , en trois actes , le choix des moyens plutôt bouffons que comiques , pouvoit faire tort à l'auteur , si son ouvrage n'eût pas été semé de traits de sentiment , d'esprit et de raison , faits pour captiver tous les suffrages.

Quoique la musique de M. Grétry ait beaucoup contribué au succès de *l'Épreuve Villageoise* , on doit cependant dire qu'il y a dans cette pièce des traits d'esprit et de

gaieté, tels que la scène du miroir, qui ont été fort applaudis.

La Femme Jalouse, comédie en cinq actes, a eu un grand succès en 1785. Les caractères en sont tracés avec les couleurs qui conviennent à chacun d'eux : on désireroit que le style de cette pièce fût moins hérissé d'épithètes.

FLINS DES OLIVIER.

Son *Réveil d'Épiménide* eut un grand succès à Paris, en 1790. L'année suivante, l'auteur donna au Théâtre Français, *le Mari Directeur* : il y a dans cette pièce des gaietés poussées un peu loin ; la versification en est facile. Tout le monde sait par cœur les couplets qui se trouvent dans *la Jeune Hôtesse*.

D A M P I E R R E.

Le Bienfait rendu ou le Négociant, comédie en 5 actes et en vers, doit être plutôt considéré comme un ouvrage raisonnable, que comme une production capable de produire l'effet que le théâtre exige. Cette pièce a été recueillie avec d'autres du même auteur, sous le titre de *Théâtre d'un Amateur*, 1787, 2 vol. in-18.

F O R G E O T.

Les comédies des *Rivaux Amis*, des *Epreuves*, de la *Ressemblance*, du *Bienfait de la Loi* ou du *Double Divorce*, représentées sur le Théâtre Français, lui ont fait honneur. L'auteur est mort en 1803. Il avoit fait jouer *les Dettes*, au théâtre de l'Opéra Comique.

L E M O N N I E R.

Pierre-René le Monnier, ancien commissaire des guerres, qui déjà a été confondu plusieurs fois avec l'abbé le Monnier, naquit à Paris en 1731, et mourut à Metz le 19 nivôse an IV (8 janvier 1796), à l'âge de 64 ans. Il avoit fait d'excellentes études : ses talens et sa probité lui procurèrent des emplois importans, qu'il occupa toujours avec distinction.

Il a donné au Théâtre Français, *le Mariage Clandestin*, comédie en trois actes et en vers, représentée, pour la première fois, le 12 août 1775 : elle est imitée de l'anglais de Garrick.

Toutes les pièces de le Monnier sont écrites avec élégance, et la poésie en est fa-

cile et gracieuse; toutes eurent un grand nombre de représentations. Beaucoup de personnes se rappellent encore aujourd'hui les couplets charmans du *Cadi Dupé*, de *Renoud d'Ast*, de *l'Union de l'Amour et des Arts*, etc., etc.; pièces qu'on jouoit encore peu de temps avant la révolution. Un morceau très-agréable du dernier opéra, par exemple, eut à Paris et dans toute la France un succès prodigieux; il étoit chanté par tous les amateurs, et exécuté dans tous les concerts; c'est le trio du troisième acte, qui commence par ces vers :

Aimable jeunesse,
 Livrez-vous à la tendresse;
 Souffrez que l'amour vous blesse:
 Dans ses noeuds tout intéresse.

La froide vieillesse,
 Malgré l'austère sagesse,
 S'en va regrettant sans cesse

Des momens

Charmans.

Etc., etc.

P A R I S A U.

On remarque dans les différentes pièces de cet auteur, telles que *la Soirée d'Été*, *les Deux Rubans*, etc., un esprit brillant et original, qui donne aux moindres détails

une grâce toute particulière. Parisau a été une des victimes de la révolution.

P A T R A T.

Ce poète, mort en 1801, a donné au théâtre plusieurs comédies qui ont reçu un accueil favorable. Il y a des situations du meilleur comique dans *les Méprises par Ressemblance*, comédie en trois actes et en prose, représentée sur le Théâtre Italien, en 1786. *L'Officier de Fortune*, *l'Espiègle*, *la Conciliation à la Mode*, *le Fou Raisonnable ou l'Anglais*, *les Deux Morts ou la Ruse du Carnaval*, *l'Heureuse Erreur*, *le Contre-temps*, *le Point d'Honneur*, *les Etrennes ou les Débats des Muses*, *les Amans Protégés*; toutes ces pièces, et plusieurs autres, sont pleines de jolis détails.

M. DE SAUVIGNY.

Il y a dans sa tragédie de *Gabrielle d'Estrees*, représentée à Versailles en 1778, et à Paris en 1783, plusieurs traits qui justifient les applaudissemens qu'elle a reçus, et qui ne démentent point la réputation que l'auteur s'est acquise par sa tragédie des *Illinois*, l'une des meilleures qui ait paru dans la dernière moitié du 18^e. siècle.

M. DUBOIS-FONTANELLE.

Ericie a produit peu d'effet, en 1789, au Théâtre Français : ce n'est pas qu'il n'y ait dans cette pièce de très-belles données dramatiques, des mouvemens tragiques d'un grand intérêt; mais deux personnages seulement y développent leurs caractères, et il en résulte un peu de monotonie dans la marche des scènes.

Cette tragédie étoit imprimée depuis 1769; mais des raisons de police en avoient empêché la représentation sur la Scène Française, où elle avoit été reçue avant son impression : depuis, elle a trouvé une rivale redoutable dans la *Mélanie de la Harpe*.

M. VIGÉE.

Il y a de la gaieté, de la grâce, de l'esprit et des étincelles d'un comique très-agréable dans la petite comédie des *Aveux difficiles*. Le style de la *Fausse Coquette* est une imitation fort exacte du jargon qui étoit à la mode en 1785, dans les cercles les plus renommés.

M. BLIN DE SAINMORE.

Sa tragédie d'*Orphanis*, représentée, pour la première fois, en 1775, a joué constamment

des applaudissemens du public et du suffrage des hommes éclairés; le cinquième acte est l'un des plus beaux et des plus pathétiques de la scène française ; aussitôt qu'elle fût imprimée, la Harpe en rendit, dans le *Mercur*e, un compte très-étendu et très-partial, dans lequel on ne remarque que les exhalaisons de la haine et le désespoir de la vanité. Il faut croire qu'il a reconnu, sur la fin de ses jours, l'indécence et l'injustice de cette diatribe ; puisqu'elle n'est pas consignée dans le *Cours de Littérature*.

M. BEFFROY DE REGNY:

Peu d'écrivains ont une imagination plus féconde, des idées plus fraîches et plus riantes : peut-être a-t-il à se fâcher contre sa facilité, qui lui a fait produire un très-grand nombre de pièces. Il est auteur du *Club des Bonnes Gens*, de *Nicodème dans la Lune*, de l'*Histoire Universelle*, etc.

Il s'est chargé du rôle difficile d'égayer ses contemporains : il y a réussi, et on le citera au nombre de ceux qui ont fait servir leurs talens à inspirer le goût des choses honnêtes et à faire aimer la vertu.

M. BROUSSE DES FAUCHERETS.

Sa comédie du *Mariage Secret* est bien intriguée ; elle offre d'heureuses situations , des détails brillans et variés , et un bon ton de comédie. Le ton qu'a pris cet auteur dans une autre comédie , intitulée *le Portrait* , a paru bien au-dessus du sujet, qui est fort léger. En effet , on ne devoit pas s'attendre aux formes et au style du drame , et c'est ce qu'on remarque dans les deux tiers de cette pièce.

Le titre imposant donné à sa comédie des *Dangers de la Présomption* , promettoit des effets que l'on n'y a point trouvés à la représentation. L'intrigue de cette pièce n'est pas remplie : on y remarque l'écrivain ingénieux ; mais le style ne suffit pas pour faire une bonne pièce de théâtre.

COLLIN D'HARLEVILLE.

Cet auteur a obtenu , au théâtre et à la lecture , les succès les plus marqués. *L'Inconstant* , la première de ses pièces , a sur la seconde , l'avantage d'être plus comique : *l'Optimiste* est plus moral. On rit aux dépens de l'Inconstant. La plus ancienne des deux pièces est

est écrite avec plus de vivacité, de légèreté, d'enjouement; l'autre, avec plus de grâce, de douceur et de sensibilité. L'action de *l'Optimiste*, quoique foible, vaut mieux et est plus complète que celle de *l'Inconstant*; mais les détails de *l'Inconstant* sont plus brillans que ceux de *l'Optimiste*.

Les Châteaux en Espagne, le Vieux Célibataire, le Vieillard et les Jeunes Gens, et quelques autres pièces, sont écrites de ce style aimable et facile qui caractérise les deux premières comédies de cet auteur, enlevé trop tôt à la république des lettres. Son Théâtre a paru en 1805, chez Duminil-Lesueur, imprimeur - libraire, rue la Harpe, 4 vol. in-8°. : il est accompagné de *Poésies fugitives*.

D U D O Y E R.

Adélaïde ou l'Antipathie par Amour, comédie, représentée sur le Théâtre-Italien, en 1780, est une pièce remarquable par la simplicité intéressante de l'action, par la vérité touchante des caractères, et par le charme d'un style doux et facile. L'auteur est mort en 1798.

M. DUCIS.

On reconnoît dans ses tragédies , les élans d'une âme sensible, et non les résultats d'une combinaison adroite ; c'est dans son cœur qu'il puise ses moyens ; il ne séduit pas par le prestige d'un vain spectacle , mais il émeut, il ébranle par le tableau fier et mâle des grandes passions. Pourquoi faut-il que son enthousiasme l'emporte souvent au delà du vrai ? que n'a-t-il un style plus égal, plus pur , plus harmonieux ! que n'a-t-il , surtout , l'art de construire un plan , de combiner les incidens d'une fable dramatique ! De beaux détails , des traits sublimes , mais peu de liaison et d'ensemble.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Sa comédie de *Paméla* a eu un très-grand succès. Le plan de cette pièce est bien tracé. On doit le même éloge aux caractères ; on y remarque , d'ailleurs , des situations touchantes , et des développemens heureux : il y a de l'aisance et de la pureté dans le style.

M. LAUJON.

La comédie de cet auteur , intitulée *l'Inconséquent* ou *les Soubrettes* , n'a point eu

de succès au Théâtre Français , en 1777. Mais quelle moisson de lauriers n'a-t-il pas cueillis sur d'autres théâtres ! Nous ne citerons que son *Amoureux de quinze ans* , représenté , en 1771 , au Théâtre Italien ; comédie inimitable , suivant Collé , dans la suite de son *Journal historique* , et qui restera au théâtre , tant qu'il y aura des théâtres en France et qu'on parlera français.

MADAME DE GENLIS.

Avant la publication du *Théâtre de Société* par cette femme célèbre , on ne connoissoit point d'ouvrages dramatiques dont le but moral fût aussi marqué que dans les comédies qui le composent , et cependant les leçons qu'elles offrent continuellement , sont bien loin d'avoir de l'affectation ; c'est qu'elles sortent toujours du fonds du sujet. On peut regarder ce Théâtre comme une espèce de Traité de Morale en action ; mais l'âme qui l'a dicté , le style facile et naturel de l'auteur , la profonde connoissance du monde et du cœur humain , la délicatesse d'une infinité de traits différens , les sentimens de bonté et de bienfaisance qui y sont répandus , rendent cette morale attrayante.

Les ouvrages dramatiques de M. Chenier méritent, à plus d'un titre, l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des arts. Voltaire avoit prédit, dans une lettre à Saurin, qu'un jour la Saint-Barthelemi enrichiroit notre scène; et c'est à 22 ans que M. Chenier a rempli le vœu de Voltaire, dans la tragédie de *Charles IX*. Il falloit pour cela du talent, du courage et du caractère.

Dans la tragédie de *Henri VIII*, le talent de l'auteur se fit reconnoître avec des progrès sensibles de maturité.

Les tragédies de *Calas*, de *Caius Gracchus*, et de *Fénélon*, soutenues par leur propre mérite et par celui des circonstances, obtinrent les plus grands succès. M. Chenier a tâché de se rapprocher de Voltaire par un style toujours analogue à son sujet; il s'en est rapproché encore par son discours préliminaire de la tragédie de *Charles IX*, qui suffiroit seul pour prouver qu'en vers comme en prose, il est un de nos littérateurs les plus distingués.

Le Théâtre de M. Chenier forme 2 vol. petit in-12, imprimés en l'an IX, par Didot l'aîné.

M. L E G O U V É.

On a été agréablement surpris, en 1792, quand on a vu le sujet simple de *la Mort d'Abel*, se développer de la manière la plus vraie, la mieux sentie, la plus touchante, et présenter, sous le charme d'un style pur, facile et nerveux, un intérêt croissant de scène en scène.

La tragédie d'*Epicharis et Néron*, offre des beautés du premier ordre : celle d'*Etéocle et Polinice* rappelle la belle simplicité d'Euripide.

L'auteur a eu de grandes difficultés à surmonter en composant sa *Mort d'Henri IV*. Une action trop récente, une popularité contraire aux effets tragiques, un dénouement prévu, l'animosité excitée par la manière dont il avoit conçu son sujet : comment se persuader que, sans un mérite réel, son ouvrage auroit pu vaincre tant de préventions, surmonter tant d'obstacles ? Le plan en est défectueux, sans doute, mais les scènes sont adroitement filées : le style est attachant.

M. A R N A U L T.

On désireroit dans la tragédie de *Marius à Minturnes*, plus d'adresse dans la contex-

ture, plus de liaison dans les scènes, plus d'effet théâtral; mais l'auteur n'avoit que 21 ans lorsque cette pièce fut représentée : et cette excuse est d'autant plus valable, que les légers défauts de l'ouvrage sont amplement rachetés par de grandes beautés de détail.

La tragédie de *Lucrece* est défectueuse par le plan, et peut-être ce défaut tient-il au sujet; mais on n'y reconnoît pas moins l'empreinte d'un talent supérieur. Le style offre des pensées énergiques et brûlantes : le caractère de Brutus est vraiment dramatique; sa feinte stupidité répand sur l'ouvrage une couleur sombre et terrible; enfin, cette production obtint un véritable succès d'estime, et confirma les heureuses espérances que l'auteur avoit fait concevoir de son talent.

M. A N D R I E U X.

La petite pièce d'*Anaximandre*, représentée en 1783, lorsque l'auteur n'avoit encore que vingt-deux ans, annonçoit un homme fait pour se distinguer. L'intérêt en est foible, mais la marche prouve de l'intelligence, de la connoissance du théâtre, et de la justesse dans les idées. Ce joli petit ouvrage a été repris avec succès, au Théâtre Français, en 1805.

Les Etourdis sont pleins de traits heureux, de détails piquans, de mouvemens plaisans et comiques.

Dans *la Suite du Menteur*, M. Andrieux a complètement rempli le vœu que Voltaire avoit exprimé, et l'attente des hommes éclairés; on doit, en effet, lui savoir gré d'avoir remis en valeur un ouvrage qui laisse encore briller de superbes détails de P. Corneille, et qui, faite d'une restauration utile, auroit peut-être fini par être entièrement condamné au plus profond oubli.

Si la conception totale du *Trésor* répondoit à celle de quelques scènes et à la perfection du style, cet ouvrage se placeroit à côté de ceux de nos plus grands auteurs.

Un critique a très-bien dit, au sujet de *Molière avec ses Amis* ou *la Soirée d'Auteuil*, que c'est un hommage très-ingénieux rendu à Molière par l'un de ses plus fidèles disciples.

M. BAOUR-LORMIAN.

Le succès complet et mérité de la tragédie d'*Omasis* ou *Joseph en Egypte*, paroît également honorable pour l'auteur et pour le public; pour l'auteur, qui s'est placé sur la

ligne des grands écrivains dramatiques, par un style à la fois noble et simple, poétique et touchant, harmonieux et vrai; honorable pour le public, en ce qu'il n'a suscité aucune de ces bourrasques si fréquentes et si déplacées aux premières représentations. Ce succès, d'ailleurs, vaut mieux que celui de satirique injuste, auquel l'auteur prétendoit dans sa première jeunesse.

MM. BOUILLI ET PAIN.

M. Bouilli, auteur de *l'Abbé de l'Epée*, des *Deux Journées*, et de *Fanchon la Vielleuse*, à l'avantage, assez rare, d'avoir donné à trois théâtres différens, et dans trois genres opposés, les trois ouvrages les plus productifs dans leur nouveauté. Il a partagé le succès du dernier avec son associé ordinaire en vaudevilles, M. Joseph Pain.

Jadis un succès d'affluence; quelqu'éclatant qu'il fût, n'étoit pas une preuve positive du mérite intrinsèque d'un ouvrage; à cet égard, les exemples fourmillent: *Timocrate*, *les Battus payent l'Amende*, *le Moine*, *Madame Angot*, sont des monumens de vogue passagère, qui démontrent qu'une fois l'enthousiasme refroidi, le prestige peut disparaître;

roître ; mais aujourd'hui que le public est plus sévère , moins accessible à certaines préventions , il faut qu'il y ait dans un ouvrage une magie réelle pour déterminer la réussite complète et l'affluence soutenue ; il faut que cette magie soit encore plus forte quand le succès s'obtient et se conserve en dépit d'inconvenances très-visibles , et de défauts très-prononcés. C'est l'histoire de *Fanchon la Vieilleuse*.

M. D U M A N I A N T.

La comédie de *Guerre Ouverte* ou *Ruse contre Ruse*, 1787, in-8°, imitée, quant au fonds, d'une pièce du théâtre espagnol, intitulée *la Chose Impossible*, ne sera pas mise, sans doute, au rang de nos chefs-d'œuvres ; car c'est par la perfection du style et des détails que tout ouvrage d'esprit peut mériter cet honneur : mais pour la vivacité de l'intrigue, pour le jeu théâtral, et les situations comiques, elle peut aller de pair avec les meilleures pièces que nous ayons en ce genre.

M. ALEXANDRE DUVAL.

La comédie des *Tuteurs Vengés*, a une marche rapide qui ne languit pas un seul

instant. Une intrigue simple, bien conduite, un dialogue semé d'excellens traits comiques, doivent faire mettre sa petite pièce des *Projets de Mariage* au nombre des meilleurs ouvrages en un acte que l'on donne à la Comédie Française. Nous ne louerons pas son *Lovelace Français* ou *la Jeunesse du Duc de Richelieu*, pièce composée en société avec M. Monvel. Ces deux écrivains ont travaillé sur des *Mémoires* qui ne sont rien moins qu'authentiques : la décence théâtrale réprouve ce genre d'ouvrages.

M. Alexandre Duval aussi est auteur des charmans opéras comiques du *Prisonnier*, et de *la Maison à Vendre*.

M. CARRION DE NISAS.

Montmorency, tragédie en cinq actes et en vers, est le premier ouvrage de cet auteur. On y trouve des vices essentiels de contexture et de conduite, et de très-beaux vers ; des caractères largement dessinés, mais souvent placés hors de convenance ; de fort beaux discours, mais point d'action. Le sujet présente quelque intérêt, et comme sujet national, assez rapproché de l'époque où nous sommes, et comme nous retraçant

des temps et des mœurs, dont la comparaison avec le temps et les mœurs actuels, n'est pas sans charmes pour l'observateur.

Jamais chute n'a peut-être porté le caractère de celle que le public a fait subir, en l'an XII, à l'auteur de *Pierre-le-Grand*. Jamais aussi un auteur ne provoqua plus imprudemment la sévérité de ce juge redoutable. Le style de cette pièce est fort inégal, quelquefois énergique et serré, quelquefois incorrect et diffus ; d'ailleurs, quelques beaux vers, quelques tirades passablement écrites, ne suffisent pas pour assurer le succès d'une tragédie.

M. LA CHABEAUSSIÈRE.

L'Eclipse totale pétille d'esprit, de traits et de détails charmans. Le style d'*Azemia* ou *les Sauvages*, a de la grâce, de la fraîcheur, et il rend souvent, d'une manière très-agréable, des idées très-piquantes. On doit aussi beaucoup d'éloges à ses *Maris corrigés*, au *Corsaire*, aux *Deux Fourbes*, au *Sourd*, à *la Confiance Dangereuse*. M. la Chabeaussière rédige avec autant de goût que d'impartialité, la partie dramatique de *la Revue* ou de l'ancienne *Décade*.

M. F R A M E R Y.

Cet auteur a composé les pièces suivantes : *Nanette et Lucas*, *la Paysanne Curieuse*, *Nicaise de Vadé*, remis avec des ariettes; *l'Indienne*, *le Projet*, *l'Illusion ou le Diable Amoureux*; enfin *la Colonie*, pièce qui est restée au théâtre et qui y aura du succès; tant qu'il y aura des amateurs de bonne musique.

M. H O F F M A N.

Nous avons de cet auteur les opéras suivants : *Adrien*, *Empereur de Rome*; *Stratonice*, *Nephté* et *Médée* : il y a de l'élégance et du naturel dans ces productions.

M. M O N V E L.

Il seroit difficile de donner un nom à sa pièce des *Trois Fermiers* : ce n'est ni un opéra comique, ni une comédie; et dans l'acception générique du mot, ce n'est pas même un drame, puisqu'il n'y a ni intrigue, ni action; mais c'est une galerie de tableaux intéressans, tous pris dans la nature et dans le sentiment, et qui amènent un dénouement fort touchant.

L'Amant Bourru est de ce genre mixte qui réunit la gaieté et l'attendrissement ; le mélange de sensibilité dans l'âme et de grossièreté dans les manières , est un caractère fort théâtral. Il y a du naturel et de l'esprit dans le dialogue.

On connoît assez les autres pièces de l'auteur , entr'autres *Clémentine et Desormes*, *les Victimes Cloîtrées*, etc. : cette dernière excita le plus vif enthousiasme en 1790.

M. QUÉTANT.

Sa célébrité s'est bornée à l'opéra - comique : *le Maréchal Ferrant*, *le Maître en Droit*, *les Femmes et le Secret*, etc., ont eu des succès.

M. PIGAULT-LE-BRUN.

Le Blanc et le Noir, drame en quatre actes ; *Charles et Caroline*, comédie en cinq actes, ont eu du succès. *L'Amour et la Raison*, comédie en un acte, jouée, dans l'origine, sur les Boulevards, fut ensuite jugée, par les Comédiens Français, digne de figurer sur leur répertoire. Cette pièce est dialoguée avec beaucoup d'esprit, et les scènes en sont parfaitement filées.

M. GUILLARD.

Il seroit impossible de détailler les beautés d'*Iphigénie en Tauride* ; chacun des personnages a le style qui convient à son caractère connu , et aux différentes situations dans lesquelles il se trouve ; aussi jamais opéra n'a fait une impression si forte et si générale, dès sa première représentation, en 1779 ; la musique est du célèbre Gluck.

Nous avons encore de cet auteur *Œdipe à Colonne* , où l'on reconnoît toute la simplicité de la pièce grecque , plusieurs scènes pathétiques et versifiées avec force ; les *Horaces* , *Electre* , *Alvire et Evelyne* , etc.

M. Guillard a composé , en société avec MM. Andrieux et le Moine , *Louis IX en Egypte*.

M. LANTIER.

Sa comédie de *l'Impatient* a obtenu un succès mérité ; on a cependant trouvé le principal personnage souvent plus étourdi et plus indiscret qu'impatient. On a remarqué des longueurs et des invraisemblances dans la comédie du *Flatteur* ; mais on y a applaudi des traits d'esprit, de caractère, et de fort heureux détails.

M. L É G E R.

L'Homme sans Façon ou *le Vieux Cousin*, *la Gageure Inutile* ou *plus de Peur que de Mal*, et plusieurs autres petites pièces, donnent une idée avantageuse de cet auteur. Il y a des scènes charmantes dans *l'Homme sans Façon*. M. Léger passe, avec raison, pour l'un des créateurs du vaudeville moderne.

M. MARSOLLIER DES VIVETIÈRES.

Le style du *Vaporeux*, comédie en deux actes et en prose, a de la vérité, de la grâce; le dialogue ne mérite pas moins d'éloges. *Nina* ou *la Folle par Amour*, a fait répandre beaucoup de larmes. On a encore de cet auteur, entr'autres pièces, *la Fausse Délicatesse*, *Camille* ou *le Souterrain*, *le Connoisseur*, *la Pauvre Femme*, *Adèle et Dorsan*, *les Détenus* ou *Cangé*, *une Matinée de Catinat*, etc.

Beaucoup de naturel, de la sensibilité et des situations intéressantes, caractérisent toutes les productions de cet estimable écrivain.

M. L E M E R C I E R.

M. le Mercier paroît s'être profondément pénétré, en composant sa tragédie d'*Agas-*

memnon, des beautés mâles de l'antiquité. Comme Eschyle, il a puisé dans Homère ; mais en conservant ce coloris antique si précieux, il a profité des fautes de ses modèles, pour régulariser davantage sa marche et ses effets dramatiques : c'est donc un fort bel ouvrage que cette tragédie ; et elle doit faire d'autant plus d'honneur à l'auteur, qu'elle a le mérite du style ; et qu'à cet égard il y a une distance immense entre cette pièce et les ouvrages que M. le Mercier a publiés depuis.

M. P E T I T O T.

Le plan de *Pison* parut foible, la marche lente, le style froid et sans couleur. Sa pièce intitulée *Laurent de Médicis*, représentée en 1799, a un plan assez sage, assez régulier ; les situations en sont assez bien amenées, mais le style est froid, sentencieux et monotone. La tragédie de *Géta* est mieux écrite, mais elle a le défaut de rappeler à chaque instant les situations de Britannicus, et le parallèle nuit sans doute à son succès.

M. P I C A R D.

Cet auteur étoit déjà connu par des pièces agréables, lorsqu'il fit représenter *les Amis*
de

de Collège ; cette pièce fit le plus grand honneur à ses talens. Un ouvrage encore plus important pour sa réputation, est la comédie intitulée : *Médiocre et Rampant* ou le *Moyen de parvenir*.

L'Entrée dans le Monde, est assez fortement intriguée pour que l'intérêt ne se refroidisse jamais. La marche est uniforme, claire et rapide ; peu d'événemens, mais une action bien établie, bien suivie, sagement conduite, et qui se déroule avec beaucoup d'art. Les caractères sont peints avec des couleurs toujours fortes et toujours vraies.

Le Collatéral, au mérite d'exciter continuellement le rire, joint celui d'offrir une intrigue charmante, des caractères originaux, une verve étonnante de composition et un style pressé, rapide et plein de trait.

Le succès prodigieux et mérite du *Collatéral*, dans lequel M. Picard avoit esquisse déjà quelques portraits de provinciaux, l'a sans doute engagé à composer la *Petite Ville*, tableau plus en grand, et dans lequel rien ne manque à la fidélité des peintures. Cette ressemblance est si frappante, que plusieurs villes ont cru que l'auteur les avoit prises pour modèles.

C'est à une espèce de cartel littéraire que nous devons *les Provinciaux à Paris*. Un journaliste avoit défié l'auteur de *la Petite Ville*, de mettre la grande ville sur la scène ; soit que le titre de *la Grande Ville*, qu'avoit d'abord cette comédie, effarouchât les Parisiens, qui ne voulurent pas se reconnoître dans un miroir trop fidèle ; soit que le public le trouvât beaucoup trop vaste pour une comédie ; soit tout autre motif, enfin, l'ouvrage essuya beaucoup de contradictions les premières fois qu'il parut. Mais depuis, l'auteur ayant changé le titre et fait quelques légers changemens, le succès des *Provinciaux à Paris* ne trouva plus de contradicteurs. Néanmoins la contexture de cette comédie prête à la critique, le plan en est irrégulier, et la plupart des situations forcément amenées. Ces défauts tiennent au sujet ; mais on doit convenir que les personnages sont peints d'après nature ; que Paris n'offre que trop de ces hommes soi-disant en crédit et riches, et de ces femmes soi-disant distinguées, malheureuses et sensibles, dont tout le patrimoine est fondé sur la crédulité de ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

Les talens et les succès de M. Picard sont

assez connus, pour que nous nous abstenions de parler de ses autres pièces.

M. P I E Y R E.

L'Ecole des Pères a obtenu un beau succès, en 1787. La morale de cette pièce est douce, pure et propre à tous les états : c'est un tableau de ce qui se passe dans une infinité de familles ; et c'est là peut-être le principal motif du grand intérêt que cette pièce a inspiré, et de la préférence qu'on lui a donnée sur la plupart des comédies modernes, où les mœurs sont le plus souvent idéales et factices.

M. P U J O U L X.

C'est un agréable et intéressant tableau, que *les Dangers de l'Absence* ou *le Souper de Famille*, comédie représentée en 1788. Cette pièce contient des traits charmans, des détails domestiques de la plus grande vérité. Le caractère du mari est plein de sensibilité, de raison et de décence ; celui de la femme est peut-être un peu trop fortement prononcé dans quelques instans.

Les Modernes Enrichis, qu'on ne peut regarder comme un ouvrage dramatique régu-

lier, sont remplis de traits d'un excellent comique. Il y a eu du courage à attaquer de front les modernes Turcarets; et il faut que l'auteur ait tranché au vif, puisque tous les fournisseurs de Paris, étoient persuadés qu'il avoit écouté à leurs portes.

M. R O G E R.

Les jolies comédies de la *Dupe de soi-même*, de *Caroline ou le Tableau*, de *l'Epreuve délicate*, de *l'Avocat*, prouvent que M. Roger paroît appelé à faire la bonne comédie; en cultivant ses heureuses dispositions, il pourra traiter de grands sujets, et mériter des succès encore plus brillans.

M. R A Y N O U A R D.

On se rappelle le grand succès de la tragédie des *Templiers*: ce succès n'étoit point une belle erreur du public, comme on l'a écrit; de beaux vers, une grande élévation de pensées, le ressort de l'admiration poussé au plus éminent degré dans le personnage du Grand Maître et du jeune Margni, tout cela devoit assurément produire son effet, tout cela méritoit d'être applaudi;

mais il résulte d'un examen approfondi de cette pièce, que l'auteur a fait un ouvrage estimable, et qu'il n'a pas fait une bonne tragédie; qu'il a dû être applaudi et critiqué; que dans la pièce il a montré plus de talent d'écrire, que de véritable connoissance de l'art dramatique; qu'il a tracé avec habileté un caractère imposant; mais qu'il n'a pas su fondre les nuances environnantes qui devoient donner de l'ensemble au tableau; qu'il a besoin d'étudier l'art de lier les scènes et de graduer les émotions; que le style est souvent élevé, toujours correct, et pourtant quelquefois sec et un peu monotone; mais qu'au total, c'est la preuve d'un beau talent, et qu'il faut attendre, pour le juger mieux encore, que dans d'autres sujets l'auteur ait donné la mesure réelle de ses forces et de ses ressources.

MM. RADET, BARRÉ, BOURGUEIL,
PIIS, DESFONTAINES, DESCHAMPS,
DESPRÉS, PHILIPON-LA-MADELEINE
ET AUGER.

Si nous devons nous élever contre l'invasion de l'insipide calembourg, du froid jeu de mots,

et de l'odieuse personnalité, qui ont souvent déshonoré la scène du Vaudeville ; nous devons féliciter les auteurs, lorsque dédaignant le triomphe facile des scènes décousues, des pièces sans actions, et des épigrammes sans objet, ils savent réunir dans une juste mesure, la morale et la gaieté, un plan raisonnable et des situations attachantes. Le chef-d'œuvre des pièces de ce genre est, sans contredit, celle qui a pour titre, *Monsieur Guillaume* ou *le Voyageur inconnu*. Les auteurs ont eu raison de dire qu'on aimeroit cet inconnu ; sa mémoire, en effet, nous sera long-temps chère et douloureuse ; c'est le respectable Malesherbes, dont les vertus et les talents n'ont pu désarmer les tigres sanguinaires qui dépeuploient la France. M. Guillaume a pour auteurs, MM. Radet, Barré, Desfontaines et feu Bourgueil.

On peut encore citer *Santeuil et Dominique*, par M. Piis ; *Lamothe-Houdard*, par MM. Piis et Auger ; *René le Sage*, par MM. Deschamps, Després, Radet et Barré ; *le Quart d'Heure de Rabelais*, par MM. le Prevost d'Irai et Dieu-la-Foi ; *Chaulieu à Fontenay*, par MM. Ségur l'aîné et Philipon-la-Madeleine ; *Gentil Bernard*, par MM. le

Prévost et Philipon ; *Piron avec ses Amis*, par M. Deschamps.

La pièce de M. Després, intitulée *le Poète satirique*, étincelle de saillies vives et ingénieuses : il y a un couplet dont la facture précise et nourrie est digne de rivaliser avec tout ce que Panard et Collé ont pu produire dans ce genre.

Nous avons de M. Piis, une foule de pièces charmantes ; nous n'en citerons que quelques-unes, telles que *les Déesses rivales*, *les Solitaires de Normandie*, *les Vendangeurs* ou *les Deux Baillis*, *la Fausse Paysanne*, *les Deux Panthéons*, etc. Les amateurs du vaudeville doivent beaucoup de reconnaissance à cet auteur ; il a composé en société avec M. Barré, *la Matinée et la Veillée Villageoises*, *les Amours d'Été*, *Cassandre Oculiste*, *l'Oiseau perdu et retrouvé*, etc.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de rappeler les succès de MM. Charlemagne, Chazet, Desfontaines, Despréaux, Dupaty, Etienne, Faur, Gouffé, Goulard, Jaure, Laya, Ligier, Longchamp, Martainville, Mérard - Saint-Just, Moline, Morel, Nanteuil, Pixérécourt, Seguiet, Sewrin, Souriguère.

Recueil de Tragédies et Comédies.

Si le nombre de cent volumes qui composent la *Petite Bibliothèque des Théâtres*, publiée en 1786 et années suivantes, par MM. Baudrais et Le Prince, effraye les gens de goût, ils pourront se contenter de deux recueils moins volumineux, qui sont : 1°. *le Théâtre Français, ou Recueil des meilleures Pièces de Théâtre ; Paris, Nyon père et fils, 1737, 12 vol. in-12.*

2°. *Le Répertoire du Théâtre Français, ou Recueil des Tragédies et Comédies restées au théâtre depuis Rotrou, avec des notices sur les auteurs, et des examens de chaque pièce, par M. Petitot ; Paris, 1803 et 1804, 23 vol. in-8°.*

M. Blin de Sainmore avoit publié, en 1796, le prospectus d'un recueil du même genre : M. Petitot l'a adopté jusque dans les moindres détails. On a été choqué du ton de suffisance qui règne dans ses notices ; et si on vouloit l'attaquer sur le choix des pièces qui composent son recueil, il y auroit beaucoup à dire, et sur celles qu'il admet, et sur celles qu'il exclut : nous avons tâché de

de mettre plus d'impartialité dans nos jugemens.

Voici le titre des pièces qui composent les deux recueils; nous avons fait précéder d'une étoile celles qui se trouvent dans l'un et dans l'autre.

*État des pièces de Théâtre, contenues dans
le recueil de Nyon (1).*

- * Absalon, T. Duché, IV.
- Adraste, T. Ferrier, IX.
- Agamemnon, T. Boyer, IV.
- Alcionée, T. Du Ryer, III.
- L'Amour tyrannique, T. Scudery, VII.
- Anne de Bretagne, T. Ferrier, IX.
- Antigone, T. D'Assezan, IX.
- Les Apparences trompeuses, C. Roisrobert, VI.
- Aspasie, C. Desmarets, VII.
- Basile et Quitterie, T.-C. Gaultier, XII.
- Brutus, T. Mademoiselle Bernard, V.
- Les Carrosses d'Orléans, C. Lachapelle, X.

(1) Les majuscules T., C., T.-C., et D. qui suivent les titres, indiquent des tragédies, des comédies, des tragi-comédies ou des drames; les chiffres romains indiquent les volumes.

- Cassandre , T. Boïrobert , VI.
Caton d'Utique , T. Deschamps , XI.
Cléopâtre , T. Lachapelle , X.
Cosroès , T. Rotrou , H.
* Crispin Rival de son Maître , C. Le Sage ,
XI.
Les Dames vengées , C. Visé , VIII.
Les Danaïdes , T. Gombauld , VI.
Débora , T. Duché , IV.
La Devinèresse , C. Visé et T. Corneille ,
VIII.
Le Divorce de l'Amour et de la Raison ,
C. Pellegrin , XII.
Don Bernard de Cabrère , T. C. Rotrou , I.
La Dragonne, ou Merlin Dragon , C. Des-
marres , VIII.
Electre , T. Longepierre , X.
L'Esprit Follet , C. Douville , VII.
Esther , T. Du Ryer , III.
La Folle Gageure , C. Boïrobert , VI.
Géta , T. Péchantre , V.
Hercule mourant , T. Rotrou , I.
Hypermnestre , T. Ritupeirous , XI.
Les Intrigues de la Loterie , C. De Visé , IX.
Iphigénie , T. Leclerc , IX.
Le Jaloux Invisible , C. De Brécour , VIII.
Jephté , T. Boyer , IV.

- Jonathas, T. Duché, IV.
 Judith, T. Boyer, IV.
 Laodamie, T. Mademoiselle Bernard, V.
 Laure persécutée, T.-C. Rotrou, I.
 Mahomet II, T. Chateaubrun, XI.
 La Mariane, T. Tristan, II.
 * Marius, T. De Caux, XI.
 * Médée, T. Longepierre, X.
 La Mère Coquette ou les Amans Brouillés,
 C. Visé, VIII.
 Momus Fabuliste, C. Fuselier, XII.
 La Mort de Chrispe, T. Tristan, II.
 Mustapha et Zeangir, T. Belin, IX.
 La Noce de village, C. De Brécour, VIII.
 Le Nouveau Monde, C. Pellegrin, XII.
 Panthée, T. Tristan, II.
 * Pénélope, T. Genest, V.
 Philoclée et Téléphonte, T.-C. Gilbert,
 VII.
 Saül, T. Du Ryer, III.
 Scévole, T. Du Ryer, III.
 Solyman, ou la Mort de Mustapha, T.
 Mairet, II.
 Sophonisbe, T. Mairet, II.
 Téléphonte, T. Lachapelle, X.
 Thémistocle, T. Du Ryer, III.
 Les Trois Orontes, C. Boisrobert, VI.

Les Trois Spectacles ou Polixène, T. L'Avare Amoureux, C. Pan et Doris, Pastorale héroïque. D'Aigueberre, XII.

* Turcaret, C. Le Sage, XI.

• Venceslas, T.-C. Rotrou, I.

Le Vritable S. Genest, T. Rotrou, I.

Les Visionnaires, C. Desmarets, VII.

Zaïde, T. Lachapelle, X.

Zénolide, T. Genest, V.

*État des pièces contenues dans le Recueil
de M. Petitot.*

* Absalon, T. Duché, II.

Amasis, T. La Grange, II.

L'Andrienne, C. Baron, X.

Andronic, T. Campistron, I.

L'Aveugle Clairvoyant, C. Dufresny,
XVIII.

L'Avocat Patelin, C. Brueys, XVI.

Le Babillard, C. Boissy, XXI.

Béverley, D. Saurin, VII.

Blanche et Guiscard, T. Saurin, IV.

Les Bourgeoises de Qualité, C. Dancourt,
XVII.

Le Bourru Bienfaisant, C. Goldoni, XXIII.

Caliste, T. Colardeau, V.

Le Cercle , C. Poinciset , XXIII.

Le Chevalier à la Mode , C. Dancourt ,
VIII.

Le Consentement Forcé , C. Guyot de
Merville , XXII.

La Coquette Corrigée , C. Lanoue , XIV.

La Coquette de Village , C. Dufresny ,
XVIII.

La Coupe Enchantée , C. La Fontaine ,
XVI.

Crispin Médecin , C. Hauteroche , XVI.

* Crispin Rival de son Maître , C. Le Sage ,
XIX.

Les Dehors Trompeurs , C. Boissy , XIV.

Le Dépit , C. Dufresny , XVIII.

Le Deuil , C. Hauteroche , XVI.

Didon , T. Le Franc de Pompignan , III.

Le Dissipateur , C. Destouches , XI.

Le Double Veuvage , C. Dufresny , XVIII.

Dupuis et Desronais , C. Collé , XXII.

L'Ecole des Bourgeois , C. D'Allainval , XX.

L'Ecole des Mères , C. Lachaussee , XIII.

L'Epreuve , C. Marivaux , XX.

Esopé à la Cour , C. Boursault , IX.

L'Esprit de Contradiction , C. Dufresny ,
XVIII.

L'Été des Coquettes , C. Dancourt , XVII.

La Fausse Agnès, C. Destouches, XXI.

Les Fausses Confidences, C. Marivaux, XX.

Les Fausses Infidélités, C. Barthe, XXIII.

La Feinte par Amour, C. Dorat, XXIII.

La Femme Juge et Partie, C. Montfleury, VIII.

Le Festin de Pierre, C. Th. Corneille, VIII.

Le Florentin, C. La Fontaine, XVI.

Le Français à Londres, C. Boissy, XXI.

Gabrielle de Vergy, T. De Belloy, V.

La Gageure Imprévue, C. Sedaine, XXIII.

Le Galant Coureur, C. Le Grand, XVIII.

Gaston et Bayard, T. De Belloy, V.

Le Glorieux, C. Destouches, XI.

La Gouvernante, C. Lachaussée, XIII.

Le Grondeur, C. Brueys et Palaprat, XVI.

Gustave, T. Piron, III.

L'Homme à Bonnes Fortunes, C. Baron, X.

L'Homme Singulier, C. Destouches, XII.

Hypermnestre, T. Lemièrre, VI.

Inès de Castro, T. La Motte, III.

L'In-promptu de Campagne, C. Phil. Poisson, XX.

Iphigénie en Tauride, T. Guimond de la Touche, IV.

Le Jaloux Désabusé, C. Campistron, IX.

Le Jaloux sans Amour, C. Imbert, XV.

Les Jeux de l'Amour, C. Marivaux, XIX.

Le Legs, C. Marivaux, XX.

Mahomet II, T. Lanoue, III (1).

La Maison de Campagne, C. Dancourt,
XVI.

Manlius, T. Lafosse, II.

Le Marchand de Smyrne, C. Chamfort,
XXIII.

Le Mari Retrouvé, C. Dancourt, XVII.

Le Mariage fait et rompu, C. Dufresny,
XVIII.

* Marius, T. De Caux, II.

Le Méchant, C. Gresset, XIV.

* Médée, T. Longepierre, I.

Mélanide, C. Lachaussée, XIII.

Mélanie, D. La Harpe, VII.

Le Mercure Galant, C. Boursault, IX.

La Mère Confidente, C. Marivaux, XIX.

(1) Feu M. Senac de Meilhan assure, dans l'ouvrage intitulé *du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France avant la Révolution*, Hambourg, 1795, in-8°, que cette tragédie est de M. Gayot, subdélégué général de l'intendant d'Alsace, ensuite préfet de Strasbourg, et quelques années après, intendant de la guerre; il n'osa point la risquer sous son nom, crainte de porter atteinte à sa considération dans les affaires, et il la fit passer sous le nom de l'acteur Lanoue.

La Métromanie , C. Piron , XII.

La Mère Coquette , C. Quinault , VIII.

Les Mœurs du Temps , C. Saurin , XXIII.

Le Muet , C. Brueys , IX.

L'Oracle , C. St-Foix , XXI.

La Partie de Chasse de Henri IV , C. Col-
lé , XXII.

* Pénélope , T. Genest , I.

Le Père de Famille , D. Diderot , VII.

Le Philinte de Molière , C. Fabre d'Eglan-
tine , XV.

Philoctète , T. La Harpe , VI.

Le Philosophe Marié , C. Destouches ,
XI.

Le Philosophe sans le savoir , C. Sedaine ,
VII.

Le Préjugé à la Mode , C. Lachaussée ,
XIII.

Le Procureur Arbitre , C. Phil. Poisson ,
XX.

La Pupille , C. Fagan , XXI.

La Réconciliation Normande , C. Dufres-
ny , X.

Le Rendez - Vous , C. Fagan , XXI.

Le Sage Etourdi , C. Boissy , XXI.

Le Séducteur , C. De Bièvre , XV.

Le Siège de Calais , T. De Belloy , V.

Le

- Le Somnambule, G. Pont-de-Vesle, XXII.
- Spartacus, T. Saurin, IV.
- La Surprise de l'Amour, C. Marivaux, XIX.
- Le Tambour Nocturne, G. Destouches, XII.
- Le Triple Mariage, G. Destouches, XXI.
- Les Trois Cousines, C. Dancourt, XVII.
- Les Trois Frères Rivaux, C. Lafont, XIX.
- Les Trois Sultanes, C. Favart, XXII.
- Les Troyennes, T. Chateaubrun, IV.
- * Turcaret, C. Le Sage, X.
- Les Vacances, C. Dancourt, XVII.
- * Venceslas, T. Rotrou, L.
- Les Vendanges de Surêne, C. Dancourt, XVII.
- La Veuve du Malabar, T. Lemièrre, VI.
- Warwich, T. La Harpe, VI.

§ III. POÈTES DIDACTIQUES.

B O I L E A U.

Boileau est à la tête de cette classe. Son Art Poétique offre l'exemple et le précepte à la fois. Il est supérieur, par la méthode qui y règne, à celui d'Horace; et lorsqu'il imite ce poète Latin, il semble moins copier ses pensées, que les créer. Nous croyons

faire plaisir à nos lecteurs, en plaçant ici le jugement qu'a porté de cet ouvrage le duc de Nivernois, dans ses réflexions sur le génie de Despréaux.

« Ce poète joint la vérité des images à la
» solidité des préceptes : il égaye le style
» didactique par des portraits et des com-
» paraisons. Tout y est sage et ingénieux,
» juste et fin à la fois. Bien des gens sem-
» blent vouloir le regarder comme une com-
» pilation de l'Art Poétique d'Horace. Je ne
» sais si c'est mauvais goût ou mauvaise foi ;
» mais il me semble nécessaire, que l'un ou
» l'autre ait enfanté cette opinion. Parmi
» environ douze cents vers qui composent
» l'Art Poétique de Despréaux, il n'y en a
» peut-être pas une cinquantaine d'emprun-
» tés, ou de traduits, si l'on veut, d'Horace.
» Le Tasse en a pris à proportion bien da-
» vantage chez Virgile, sans qu'on l'ait ac-
» cusé d'avoir compilé l'Enéide. D'ailleurs,
» ce n'est pas en cela que consiste la vraie
» ressemblance des ouvrages ; c'est dans
» leurs proportions, c'est dans leur empla-
» cement qu'elle se trouveroit ; mais rien
» de tout cela n'est pareil chez nos deux
» poètes. Horace, échauffé d'un feu conti-

» nuel, ne perd jamais haleine : il se répand
 » comme un torrent sur toutes les matières
 » qu'il traite : sa course n'est pas réglée ;
 » il laisse bien des choses derrière lui ; puis
 » il revient sur ses pas. Il ramasse tout, il
 » dit tout, mais avec trop de chaleur, pour
 » ne pas blesser la régularité. Il est précis,
 » bref et coupé ; peut-être même décousu ;
 » mais que ses lambeaux sont précieux !
 » Son ouvrage est un édifice, où tous les
 » ordres d'architecture sont mêlés, et ne
 » sont pas assez distingués ; mais le choix
 » des ornemens fait oublier ce désordre.

» Despréaux marche toujours l'équerre
 » à la main. Ce n'est point un conquérant
 » qui pénètre avec une rapide confiance
 » jusqu'aux extrémités de la terre ; c'est un
 » général sage et habile, qui va pied à pied,
 » mais sûrement ; qui reconnoît, qui prépare
 » tous les chemins, avant que de s'y enga-
 » ger. Boileau manie avec une adresse ex-
 » trême, l'art si difficile des transitions ;
 » tout est lié ; tout forme un total régulier
 » et admirable. Il y a pourtant des gens de
 » beaucoup d'esprit, à qui cet ouvrage ne
 » paroît pas assez méthodique. N'est-ce pas
 » pousser un peu loin le goût de la méthode ?

» Pour moi, je crois que s'il y en avoit da-
 » vantage, il y en auroit trop. Ce ne seroit
 » plus que l'ouvrage d'un régent; et tel
 » qu'il est, il me paroît le chef-d'œuvre
 » d'un poëte. J'ayoueraï même que s'il m'a
 » paru qu'on pût y désiner quelque chose,
 » c'est de cette chaleur à laquelle Horace
 » accoutume trop ceux qui le connoissent.
 » Cette chaleur, dont le sentiment est la
 » source, et qui est elle-même celle des
 » peintures vives, manque souvent à Des-
 » préaux. »

S A N L E C Q U E.

Ce Génovéain a fait, sur les mauvais
 gestes des prédicateurs, un poëme didac-
 tique, qui, ainsi que quelques autres poésies
 du même auteur, offre quelques saillies;
 mais ses vers sont, en général, très-négli-
 gés. Il y a peu d'imagination; et le style nuit
 souvent aux pensées.

R A C I N E.

Racine le fils a chanté la grâce et la re-
 ligion dans deux poëmes pleins de beaux vers:
 le second vaut mieux que le premier; il est
 rempli de détails heureux; et quoique Vol-

taire l'ait trouvé trop peu varié, il faut avouer que l'auteur a tiré tout le parti possible de son sujet. Il entendoit la mécanique des vers aussi bien que son père; mais il n'en avoit pas l'âme; et ce défaut de chaleur répand de la langueur sur ses ouvrages. Si l'on ne considéroit son Poème de la Religion, que du côté de la justesse du dessein et de la solidité des preuves, il réuniroit assurément tous les suffrages des personnes éclairées; si en même temps on vouloit bien faire attention que c'est un poème didactique sur une matière abstraite, où il ne peut entrer de grande poésie, qu'à la faveur des écarts et des épisodes, je crois qu'on seroit plus indulgent sur la forme de l'ouvrage, et sur le style en général: on se sentiroit même porté à excuser un petit nombre de pensées et d'expressions; mais le commun des lecteurs à qui l'on présente des vers sur quelque sujet que ce soit, est peu disposé à tolérer les moindres défauts. On doit reconnoître dans cet ouvrage beaucoup d'endroits bien travaillés et vraiment poétiques, et un certain nombre de vers admirables, dignes du plus grand maître; en sorte que ce ne seroit pas faire un présent désagréable

au public , que de tirer de ce poëme plusieurs beaux morceaux , et d'en composer un recueil en forme de catalectes. Je ne suis point étonné du cours heureux qu'il a eu , ni des éloges que lui ont donnés , en général , les personnes de la cour , et du grand monde , qui en ont été charmés. Je ne le vois rabaisé que par quelques prétendus connoisseurs , qui ne regardent comme bons vers , que des vers propres à la tragédie ou à l'épopée ; qui n'en connoissent presque pas d'autres ; et qui ne jugent de ceux-ci , que par comparaison avec les vers qu'ils connoissent , comme s'il n'y avoit qu'un genre de poésie.

Le plan que Racine a suivi , est excellent , et dans le vrai goût des poëmes didactiques de l'antiquité , qui eût regardé les fictions épiques , les brillantes antithèses et les vers enflés , comme ridicules et monstrueux dans ce genre de poésie. Il n'y a point de chant dans ce poëme qui n'offre des traits sublimes , et un grand nombre de vers admirables. L'auteur a fort orné son sujet ; mais ce sujet est si grand , si noble , si intéressant , qu'il auroit pu , ce me semble , se passer d'ornemens , du moins aux yeux de ceux qui aiment

la religion ; rien n'est plus varié par rapport à l'instruction et aux images. Il n'est pas même possible de trouver une poésie plus diversifiée dans les choses : ce sont à chaque instant de nouveaux objets ; et l'auteur, à l'exemple de Virgile, son modèle, ne manque guère de promener ses regards sur ce qui se présente sur sa route.

Pour rendre justice à ce poème, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu théologien, et connoître les fondemens de sa religion ; et c'est ce que beaucoup de gens d'esprit ignorent. Cependant s'ils veulent prendre la peine de lire les remarques qui sont au bas des pages, et d'en comparer la solidité avec ce qui y a rapport dans le poème, je suis persuadé qu'ils en seront frappés. Ce n'est pas que je croie que Racine ait fait un ouvrage parfait. Son début est triste et prosaïque ; je voudrais qu'il eût supprimé certains petits détails du premier chant ; qu'il eût ennobli et éclairci quelques idées ; qu'il eût resserré quelques raisonnemens, et que d'autres fussent plus liés ; je demanderois en quelques endroits un peu plus de chaleur et d'élévation, et que le poète semblât un peu sortir de son sujet

dans chaque chant, pour y coudre habilement un épisode sublime ou touchant, à la manière des Géorgiques, ou sur le modèle de Lucrèce; son sujet l'exigeoit plus que tout autre, étant en lui-même très-sérieux, et ayant besoin, par conséquent, de certaines images, pour délasser le lecteur.

G O U G E.

Gouge de Cessières a composé un poème didactique sur *les Jardins d'Ornement*, qui n'est pas absolument sans mérite; il y a de la douceur, quelquefois même de l'élégance dans sa versification, et certains détails, qui sont bien rendus; mais il y règne, en général, une facilité molle, une aisance lâche; une monotonie froide, un retour trop fréquent des mêmes idées, des mêmes tours et des mêmes mots.

On attribue au même auteur, un poème de *l'Art d'Aimer*, en quatre et ensuite en six chants, qui a été plusieurs fois réimprimé. Il est plus décent et plus méthodique que celui d'Ovide; mais Ovide a bien plus de grâces, plus d'esprit, plus d'imagination.

M. DULARD.

M. DULARD.

Lucrèce a mis en vers la philosophie d'Épicure ; M. Dulard , de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille , a fait le même honneur au Spectacle de la Nature , ouvrage célèbre de Pluche. Il a conçu et exécuté le dessein d'embellir du coloris poétique , le tableau de l'univers.

Son poème intitulé, *la Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature* , est , pour ainsi dire , un petit traité de physique , distribué en sept chants. L'auteur expose , dans le premier, tout ce que renferme le ciel astronomique ; dans le second , il traite de la mer , et trace dans le troisième le tableau de la terre , considérée comme élément ; le quatrième offre le spectacle de la campagne ; le cinquième roule sur le naturalisme des animaux, oiseaux, insectes, reptiles, quadrupèdes. L'âme de l'homme et ses facultés sont analysées dans le sixième ; le septième a pour objet le cœur de l'homme et ses affections. Chacun de ces chants , excepté les deux derniers , qui proprement n'en forment qu'un , est un poème isolé , qui n'a aucun rapport avec le chant qui le précède, ni avec

celui qui le suit ; ils ne sont liés ensemble , que par la seule continuité des merveilles d'ici-bas. L'auteur , comme on le pense bien , ne s'est attaché qu'aux grands traits , c'est-à-dire , aux effets de la nature les plus frappans , et aux œuvres de la création le plus universellement admirées. Il a fait paroître , en 1804 , une sixième édition de son poëme , revue et considérablement augmentée.

M. VERNES DE GENEVE.

Si l'on ne trouve pas dans *la Création* ou *les Premiers Fastes de l'Homme et de la Nature* , poëme en six chants , 1804 , in-18 , la sublimité de conception , la magnificence de poésie , que le sujet sembloit exiger , on ne peut qu'applaudir aux intentions morales de l'auteur , à la sagesse de ses fictions , à la correction de son style.

LE P. JANVIER ET UN PLAGIAIRE ANONIME.

Le P. Janvier , chanoine régulier de Saint Symphorien d'Autun , fit imprimer , en 1742 , dans cette ville , un poëme sur *la Conversation* ; il devoit , ce me semble , un petit hommage au Père Tarillon , jésuite , dont il a

presque tout emprunté. Le poëme français n'a pas , à beaucoup près , l'élégance et la chaleur du poëme latin , intitulé : *de Arte confabulandi*. L'original rassemble toutes les grâces de la latinité , avec un art merveilleux de présenter les objets sous la forme la plus riante. A cet égard , le P. Tarillon me paroît un bel esprit latin du premier ordre parmi les modernes. La copie ne rend point , en français , ni ces grâces de l'expression , ni cette aménité de coloris , qui charment dans l'original ; de sorte qu'on ne peut guère voir deux ouvrages plus semblables sur le même sujet et toutefois plus différens. Le poëte latin offre partout un agréable enchaînement de préceptes et d'idées qui se succèdent ; il y a dans le poëte français , beaucoup de portraits , beaucoup plus de moralités , avec quelques anecdotes déguisées sous une forme satirique.

Croira-t-on qu'en 1757 , un anonime , qu'on sait avoir été un nommé Cadot , mort la même année , publia à Paris , chez la veuve Delormel , comme une nouveauté , le poëme du P. Janvier , sous le titre de *l'Art de converser* ? Toute la métamorphose qu'il fit subir à l'ancien poëme , fut de le partager en quatre

chants, de composer des prologues pour deux de ces chants, et de dénaturer quelques vers du chanoine régulier. La mort prématurée du plagiaire a pu seule le sauver de la honte qui l'attendoit.

VOLTAIRE.

Le poème de la Loi Naturelle, par Voltaire, est au rang des poèmes didactiques. On y désireroit un ordre plus sensible, des raisonnemens plus conséquens, une versification plus exacte, une poésie plus harmonieuse.

M. DE SAUVIGNY.

La Religion Révélée est une réfutation en vers, du poème de *la Religion Naturelle* de Voltaire; mais une réfutation sage, polie, modérée, et dans laquelle on rend justice aux talens supérieurs du poète philosophe, qu'on entreprend de combattre. Si Voltaire triomphe par les charmes de sa poésie, son adversaire a l'avantage de soutenir une meilleure cause; et ses raisons sont aussi quelquefois embellies par les agrémens de la versification. Il divise son poème en quatre chants : dans le premier, il fait voir que le culte extérieur vient d'un mouvement de reconnoissance na-

turelle à l'homme ; que le plus sensé de ces cultes est le meilleur ; que l'être sensible qui n'a pas le bonheur, n'a pas tout ce qu'il lui faut : que l'homme actuel est dans ce cas ; qu'il n'y a que la révélation qui en fasse connaître la véritable raison ; et que cette révélation ne se trouve que dans le christianisme. On prouve dans le second chant, que la religion a toujours été la même depuis la naissance du monde ; que quelques usages ont changé ; et l'on apporte les raisons de ces changemens. Le troisième chant montre que ce n'est point assez de se supporter mutuellement quand on est dans l'erreur ; qu'il faut chercher à s'éclaircir pour en sortir. Le quatrième, enfin, indique les moyens de calmer les disputes de religion.

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Un grand roi, célèbre par plusieurs victoires, a chanté l'Art de la Guerre ; art qu'il n'a pas étudié en vain. Ce poème, traduit en plusieurs langues, respire le génie, même dans les endroits où l'auguste auteur a négligé de donner à sa versification, cette douceur, cette mollesse élégante, que son sujet ne comportoit peut-être pas.

La versification du poème de *l'Art de la Guerre*, est, à peu de chose près, partout exacte, et toujours nerveuse; c'est de tous les ouvrages du roi de Prusse, celui où la beauté de l'expression répond le plus à la force des pensées; tous les détails y sont heureusement rendus; et la poésie répand son coloris brillant, sur la sécheresse et l'uniformité du genre didactique; il n'est pas même besoin d'être militaire, pour en apercevoir la justesse; elle se fait sentir aux esprits les plus pacifiques, comme l'éclat d'un beau jour frappe les yeux les moins philosophes.

D O R A T.

Le poème de Dorat, sur la Déclamation théâtrale, est plein de chaleur et d'intérêt. Son style est fleuri, abondant; ses tableaux sont rians; ses comparaisons heureuses, ses expressions bien choisies. On auroit désiré toutefois que les préceptes fussent plus multipliés; que Dorat eût approfondi ceux qu'il ne fait qu'indiquer, et qu'avec les grâces de la poésie, il eût répandu un nouveau jour sur son sujet. La plupart des règles qu'il débite, sont déposées dans les livres, ou sont vivantes sur la scène; il rend ce qu'il a pris, ou ce qu'on

lui a prêté. C'est le sort de presque tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur les arts ; mais il est un génie créateur, qui régénère tout ce qu'il touche. Pourquoi l'auteur va-t-il puiser des tours dans Despréaux, ce poète si célèbre, et si généralement connu ? Dorat eût été capable de diriger sa marche par lui-même : son ouvrage l'annonce. Il faut pourtant convenir qu'il s'est soumis à une imitation dégagée d'esclavage, et que s'il imite, il est le plus souvent digne d'être imité.

W A T E L E T.

L'Art de la Peinture, par Watelet, est d'un homme qui sait manier le pinceau, le burin et la lyre. De beaux vers ornent ses leçons et embellissent ses préceptes.

Il y auroit de l'humeur, et un excès de délicatesse, à s'élever trop vivement contre certaines expressions, plus énergiques qu'harmonieuses, mais entièrement consacrées à l'art de peindre. Celles que l'auteur emploie dans ses deux premiers chants, étoient inevitables ; et il a su orner la sécheresse des préceptes, par tout ce qu'une imagination brillante, mais réglée, pouvoit lui suggérer. Le troisième chant joint de plus grands principes

à des détails plus agréables ; le quatrième est dans l'ordre de la gradation ; il surpasse encore les précédens du côté du style. Cette suite d'images, qui sont l'âme de la poésie, offre à la fois, des objets agréables et décens ; et le pinceau du peintre aimable et galant y est toujours guidé par la sagesse du philosophe. C'est là que l'auteur, plus poète encore que dans les autres chants, saisit avec intelligence, et met en œuvre avec une grâce particulière, tout ce qui peut embellir ses idées et ses expressions : loin de ralentir sa course, il semble avoir acquis de nouvelles forces à la fin de cette pénible carrière.

LEMIÈRE.

Nous avons deux excellens poèmes latins sur la peinture ; l'un de Dufresnoy, et l'autre de l'abbé de Marsy, qui, quoique dans un genre différent, sont très-estimés des connoisseurs. Dufresnoy a répandu dans le sien, plus de préceptes que de fleurs ; l'abbé de Marsy, moins de leçons que d'images. On voit que l'un n'a voulu qu'instruire, et que l'autre s'est proposé de plaire ; tous deux ont atteint leur but. Il y a eu, de ces deux écrits, plusieurs éditions et traductions dans notre langue.

Lemière,

Lemière, qui a traité le même sujet dans un poème en trois chants, avoit d'abord formé le projet de traduire en vers français celui de l'abbé de Marsy ; mais il a pensé que les meilleures traductions n'étoient que des miroirs infidèles des ouvrages originaux ; d'ailleurs, le poète latin n'a pas assez approfondi le grand art de la peinture ; c'est ce qui a déterminé Lemière à voler de ses propres ailes. Dufresnoy divise, en quelque sorte, son poème en trois parties : l'invention, le dessin, le coloris. L'abbé de Marsy a suivi la même marche à peu près. Le dessin, la couleur, l'ordonnance, l'expression ; tels sont les objets des quatre chants de Watelet. Lemière, dans son premier chant, parle du dessin et quelquefois de l'ordonnance ; dans le second, du coloris ; et dans le dernier, du choix des sujets, de l'expression, de l'invention, du pouvoir de la peinture.

Ce poème, sans doute ; n'est pas absolument parfait ; on y rencontre quelques landes arides, quelques comparaisons recherchées, quelques vers pénibles et mal tournés. On peut encore reprocher à l'auteur d'avoir choisi, pour ses descriptions poétiques, des traits rebattus de l'histoire, de la fable et de la vie

des peintres. Si au lieu de décrire des tableaux déjà faits, il en eût tracé lui-même de nouveaux, dont il lui étoit facile de puiser les sujets dans les sources sacrées, profanes et mythologiques, il me semble que son ouvrage en eût acquis plus de piquant et d'intérêt. Les défauts qu'on peut y reprendre, n'empêchent pas que ce ne soit une des bonnes productions du siècle dernier. On y trouve de l'imagination, du sentiment, de la chaleur, de la verve, de l'enthousiasme; enfin, l'auteur est poète, et très-bon poète; il ne lui manque, pour atteindre la hauteur de son art, que d'écrire avec une force et une élégance plus continues.

S A I N T - L A M B E R T.

Les Saisons, par Saint-Lambert, offrent à la fois les charmes touchans de la poésie, et les beautés nobles de la philosophie. Cependant un des défauts les plus essentiels de ce poème, est une affectation de morale prodiguée à pleines mains. Il faut être sobre, même sur les plus belles choses. On trouvera aussi que le ton de l'auteur, en général, est celui d'un homme plutôt triste qu'attendri: c'est de la sensibilité, si l'on veut; mais une sensibilité froide, dont l'effet s'arrête à l'imagination sans aller jusqu'au cœur. Il a des ta-

bleaux excellens ; mais sa touche est quelquefois trop savante ; de plus , on peut lui reprocher une sorte de charge dans ses descriptions ; il épuise les détails , ce qui ralentit sa marche , la rend pénible et fatigue le lecteur. Ses transitions ne sont pas toujours heureuses ; elles font penser qu'il a d'abord composé par morceaux détachés , et qu'ensuite il s'est occupé du travail difficile de les coudre ensemble ; le fil est gros , et se laisse trop apercevoir. Thompson est plus lié , plus rempli , plus vif et plus animé ; les objets se précipitent en foule sous sa plume ; et pour ne pas être embarrassé du choix , il prend le parti de s'y livrer tour à tour ; c'est le génie qui ne veut point écouter le goût. Saint-Lambert , au contraire , a voulu mettre de l'ordre dans son sujet ; on le soupçonneroit d'avoir revu avec froideur , ce qu'il a peut-être arrangé avec trop de sagesse ; quelques fautes contre la langue déparent aussi son ouvrage. Ce poëme , malgré ses imperfections , est très-estimable ; il renferme de grandes beautés , et il y a beaucoup de mérite à l'avoir produit.

Didot l'aîné a publié une jolie édition des œuvres de Saint-Lambert , 1798 , 2 vol. in-18 : on y trouve un poëme sur *les Consolations*

de la *Kigillesse*, qui ne dépare point les fleurs que l'auteur cueillit dans sa jeunesse.

L' A B B É R O M A N.

Il y a plus à louer qu'à reprendre dans son poëme de *l'Inoculation*, 1773, in-8°. : le plan en est bien conçu ; la distribution des différentes parties ménagée avec art ; les épisodes naissent naturellement du sujet. On est fâché d'y trouver tant de termes de médecine ; des vers qui ne soient point faits pour contenir des recettes et des ordonnances : il faut réserver tous ces détails pour les livres qui traitent de cet art ; ils ne seront jamais bien placés que dans ces sortes d'ouvrages.

J'aurois donc écarté avec soin, tous les détails de médecine ; je n'aurois pris que l'histoire de l'inoculation ; et je me serois attaché seulement aux avantages de cette méthode, à son origine, aux obstacles qu'elle a rencontrés, à ses progrès, et aux épisodes que le sujet m'auroit fournis.

Cérutti, dans les derniers temps, a composé quelques vers brillans, à propos du jeu des échecs. Malgré le brillant de la diction, ce n'est point un poëme ; ce nom convient beaucoup mieux à l'ouvrage de l'abbé Roman, in-

titulé, *les Échecs*, poème en quatre chants, Paris, Léopold Collin, 1807, in-18. Sa versification est sage, correcte, plus douce qu'éblouissante; sans étonner jamais le lecteur, il l'intéresse souvent.

R O S S E T.

Cet auteur paroît avoir borné son ambition à rendre en vers français toutes les opérations champêtres; et dans plus d'un endroit, il s'en est tiré avec honneur et a surmonté la difficulté. On trouvera dans son ouvrage des morceaux très-bien écrits, des vers très-bien tournés. En général, sa diction est assez correcte; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rime, de poésie; tout est précepte ou description, et souvent en prose rimée, en prose sèche ou dure. Cette monotonie seroit peu supportable, même dans un ouvrage très-court: combien l'est-elle davantage dans un poème en dix chants? Il n'est pas rare d'y lire des vingtaines de vers de suite sans grâces, sans harmonie; parce que l'auteur s'est obstiné à versifier des détails physiques, auxquels la poésie se refuse, ou sur lesquels, avec beaucoup de talent et de goût, on pourroit faire quatre vers heureux; mais qui ne peu-

vent être approfondis sans beaucoup d'embaras, de sécheresse et d'ennui. On voit par d'autres morceaux, que Rosset avoit beaucoup de talent pour la poésie, et que son ouvrage a des beautés réelles ; qu'il lui a manqué un plan plus poétique, et une exécution plus soignée.

La première partie du poème de *l'Agriculture* parut en 1774, in-4°.; l'auteur publia la seconde en 1782.

ROUCHER.

Il eût été à désirer que le poème des *Mois*, 1779, 2 vol. in-4°, ou 1780, 4 vol. in-12, n'eût pas été annoncé avec tant d'emphase long-temps avant l'impression. Le sujet de Roucher n'est pas neuf ; on pourroit dire même qu'il est usé et rebattu. Si le mérite du poème des *Saisons* n'a pu en imposer à l'auteur des *Mois*, n'a-t-il pas dû songer combien il seroit difficile d'ajouter aux richesses que nous avons déjà en ce genre ? Quelle foule d'images champêtres répandues avec profusion dans le *Télémaque*, dans les *Géorgiques*, dont M. de Lille nous a donné la propriété ; dans le charmant auteur des *Quatre Parties de l'Année* et des *Quatre Parties du Jour* ! Combien de peintures riantes, de descriptions

agréables nous enchantent dans les idylles et les petits poèmes de Gessner ! L'aspect de la nature dans les différens mois de l'année, n'offroit donc au pinceau de Roucher aucun tableau qui n'eût déjà été traité avec succès par un grand nombre de peintres habiles : d'ailleurs, en consacrant un chant particulier à chaque mois, le poète a rendu sa matière encore plus ingrate. Si un poème héroïque en dix chants, soutenu par l'intérêt national et par l'importance des faits, a été regardé comme un ouvrage d'une difficulté prodigieuse et presque unique dans notre langue ; l'auteur des *Mois* a-t-il pu se promettre que douze chants remplis de descriptions vagues et de lieux communs, qui n'ont presque entre eux aucune liaison, fixeroient l'attention du lecteur ? Son poème est tout entier en épisodes ; c'est un amas de déclamations ; c'est un assemblage confus de petits poèmes isolés qui ne forment point un tout ; d'où il résulte que ce poème, quoique rempli de fort beaux détails, fatigue le lecteur et ne produit qu'un effet médiocre.

M. C O U R N A N D.

La réputation du poème des *Styles* est faite ; c'est un des plus jolis ouvrages de ce genre :

il annonce et beaucoup de talent et beaucoup de goût. Les principes de l'auteur sont purs, ses vers faciles, ses tableaux animés, ses portraits fidèles. La critique pourroit s'exercer sur quelques détails et sur quelques opinions ; mais quel est l'ouvrage sans défauts ! La meilleure édition de ce poëme est celle de 1781, petit in-8°.

M. D E L I L L E.

Il étoit naturel que le traducteur élégant des Géorgiques essayât de traiter un sujet indiqué par Virgile ; mais les Jardins de M. de Lille ne sont pas ceux que le poëte Latin eût désiré de chanter : des fleurs, des fruits, des ruisseaux, des légumes ; voilà les objets qui tentoient autrefois la muse de Virgile. Amant de la simple nature ; il ne songeoit pas même à célébrer *ces Parcs ornés par la Victoire*, où les vainqueurs du monde

Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Les mers comblées, les montagnes aplanies, ces chefs-d'œuvres de l'art, ces monumens du luxe des Lucullus, ne lui paroissent pas dignes de son génie ; il détournoit les yeux de dessus ces conquérans fastueux qui bâilloient dans leurs superbes jardins,

pour

pour contempler avec volupté , auprès des murs de *Tarente* , un vieillard obscur , mais heureux dans son petit enclos , cultivé par ses mains. La muse de M. de Lille a puisé dans le commerce des grands , plus de noblesse et de fierté ; elle eût cru déroger en décrivant le jardin fruitier et potager , le parterre et le petit bois ; les jardins ordinaires lui paroissent rustiques ; les jardins superbes l'ennuient par leur régularité monotone : quelle est donc l'espèce de jardins qui soit digne de ses chants ? Ce sont ces jardins dont les Anglais nous ont donné le goût , où l'on s'efforce de réunir les divers accidens , les différens points de vue que la nature a semés de loin en loin sur la terre , où l'on rassemble les champs , les prés , les rochers , les montagnes , les rivières , les bois ; où l'on voit des mesures et des palais , des temples et des églises , des ponts , des moulins , des tours , etc. ; ce ne sont donc point les beautés simples et touchantes de la nature , ce sont les efforts et les prodiges d'un luxe délicat et raffiné ; ce n'est point l'art de cultiver les jardins , c'est l'art d'embellir la nature que M. l'abbé de Lille se propose de chanter. Le premier chant de son poëme n'a point d'objet déterminé ; ce sont des maximes et

des réflexions détachées sur la manière d'embellir les champs. Le second chant est moins vague ; il est tout entier consacré aux arbres : le poète y décrit quelle espèce d'ornement il résulte des forêts, des bocages, des groupes d'arbres et même des arbres isolés ; il enseigne la manière dont il faut les disposer pour produire des effets pittoresques, et l'avantage qu'on peut retirer des arbres étrangers. Le troisième chant est très-varié : le poète y fait passer en revue assez rapidement les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux. Le quatrième réunit encore un plus grand nombre d'objets : les sentiers qui doivent unir toutes les parties d'un vaste jardin, les différentes scènes dont on peut l'embellir, les tombeaux et les monumens funèbres, les bâtimens de toute espèce qui contribuent à sa décoration, et entr'autres, la ferme ; les édifices antiques, tels qu'une vieille chapelle, des débris, des ruines, et enfin des statues.

On peut juger d'après cette courte analyse, que ce n'est pas tout-à-fait sans raison qu'on reproche à M. de Lille, le défaut de plan et d'ensemble. Il a trouvé, dans le temps, des censeurs injustes et des panégyristes outrés. On convient aujourd'hui que les Jardins sont un

ouvrage charmant, étincelant d'esprit et de traits délicats, parsemé de descriptions brillantes et de tirades délicieuses, extrêmement riche de poésie, précieux par l'harmonie de la versification, l'élégance, la précision, la finesse du style; un ouvrage, enfin, auquel il ne manque pour être parfait, qu'un sujet plus intéressant; un plan plus net, plus de naturel, et une manière plus franche.

Le poème des Jardins, imprimé, pour la première fois, en 1782, a reparu chez Levrault frères, en 1801, dans plusieurs formats, avec des additions qui s'élèvent à onze cents vers. Le poète a ajouté les descriptions des plus célèbres jardins de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Russie, de la Pologne et de l'Angleterre. Après la description de Bleinheim, que le parlement fit construire pour Malborough, le poète revient à la France d'une manière qui n'est pas trop naturelle: il n'est point, dit-il, de lieux si lointains, de climats si reculés, où le nom de Malborough n'ait volé, où il ne se mêle pas aux grands noms des Condé et des Turenne.

A ces noms, mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux.

O France! ô doux pays! berceau de nos ayeux!

Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse

Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,

Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire et mes chants sans honneur;
Adieu, Bleinheim; Chambord, à son tour, me rappelle, etc.

On pense que la France auroit toujours dû être le sujet des chants de M. de Lille, quoiqu'on lise avec le plus grand plaisir la description du jardin de Pope, à la fin du troisième chant. Il se peut que les Anglais soient flattés de ses éloges; il se peut aussi qu'ils en jugent autrement. Les louanges données à la patrie, dans un poème, intéressent et touchent surtout par le sentiment patriotique qui les a dictées. Ce n'est pas seulement aux Anglais, c'est peut-être aux Français eux-mêmes que Thompson plairoit moins, s'il avoit, dans ses *Saisons*, loué la France autant ou plus que l'Angleterre.

M. de Lille s'est moins attaché à dépeindre les salutaires effets de *la Pitié*, qu'à l'inspirer pour les malheurs dont il trace l'effrayant tableau. C'est dans le troisième chant surtout qu'il a déployé toutes les richesses de la poésie, et remué le plus vivement le cœur. Peut-être trouvera-t-on qu'il réveille avec une trop grande amertume, des souvenirs cruels qu'il importe pour le repos de la génération actuelle, de laisser éteindre.

Le premier projet de *l'Homme des Champs*, étoit intitulé , *Essai sur la Nature Champêtre* ; c'étoit le titre qui convenoit le mieux à ce poëme. On a toujours entendu par *l'Homme des Champs* , le simple habitant de la campagne , et non pas ce riche propriétaire , cet homme puissant, qui se retire par choix dans de vastes domaines, pour y jouir avec délices , pour entreprendre des travaux qui ne conviennent qu'aux puissances , creuser des canaux , élever des aqueducs , percer des montagnes ; pour connoître tous les secrets de la nature , et s'entourer de ses plus riches productions ; pour apprendre même à la chanter.

On peut remarquer par cette énumération du contenu de ce poëme , que ces sujets n'ont pas de liaison entr'eux : aussi manque-t-il d'ensemble et de plan ; mais il est impossible de ne pas admirer chaque détail : chacune de ces petites pièces sera relue séparément avec un extrême plaisir , et un grand nombre de vers recevra des applications et deviendra proverbe , comme ceux de Despréaux. Plusieurs morceaux appartenoient au poëme de *l'Imagination* ou à celui des *Quatre Règnes de la Nature* ; M. de Lille les en a dépouillés

pour enrichir celui de *l'Homme des Champs*. L'association nouvelle de ces divers morceaux, tout admirables qu'ils sont, a produit le défaut d'ensemble qu'on reproche à ce poème.

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Cette manière précise, ingénieuse et vraie dont M. de Lille a apprécié le mérite de ces deux écrivains, peut s'appliquer à son poème. On relira tout son premier chant, on choisira dans les trois autres. La description de la chasse et l'épisode de Dolon ne seront pas oubliés : on aimera à relire les heureuses imitations des poètes anciens et modernes.

Il nous reste à parler de l'ouvrage qui fait le plus d'honneur au talent de M. de Lille : cet illustre poète commença, en 1785, son poème de *l'Imagination* ; il ne l'a publié qu'en 1806, quoiqu'il l'eût fini en 1794. De la manière dont l'auteur a envisagé son sujet, il ne pouvoit lui donner un plan régulier : il veut repousser dans sa préface le reproche qu'on lui a fait, d'avoir pris un sujet trop étendu et trop vague. On a oublié, dit-il, que Lucrèce a fait un poème sur la nature des choses, de *Rerum Naturâ*, c'est-à-dire, sur le monde entier et sur tout ce qu'il renferme ; mais le sujet de *l'Imagination*, tel que l'a conçu M. de

Lille, est, si l'on peut dire, encore plus vaste ; car l'imagination embrasse non-seulement tout ce que le monde renferme, mais tout ce qu'elle-même y sait ajouter ; d'ailleurs, Lucrèce avoit un but dans son poëme ; il vouloit établir un système de philosophie. Quel but avoit M. de Lille dans le sien ? De faire de beaux vers et de plaire ; cela est assez glorieux, sans doute, et il y a réussi ; mais cela ne donne ni les bornes ni le plan d'un poëme. Osons le dire, cependant ; ce poëme, malgré ses défauts, fera toujours honneur au dix-huitième siècle qui l'a produit, et sera réclamé pour le dix-neuvième qui l'a vu paroître, par ceux qui s'efforcent de faire valoir ce siècle, aux dépens d'un prédécesseur plus facile à dépouiller qu'à surpasser en mérite littéraire. Dans cet ouvrage, M. de Lille fait aimer son caractère et son talent ; et s'il ne dédaigne pas les corrections, s'il ne répugne pas aux sacrifices, il pourra faire remonter la gloire de son poëme, à ce siècle même, que le dix-huitième et le dix-neuvième s'accordent à reconnoître pour leur modèle et pour leur instituteur.

Le poëme de l'Imagination est composé de 2 vol. in-8°. ; les notes qui l'accompagnent, sont de M. Esménard.

A L I X.

Le plus important des ouvrages de ce modeste écrivain, est un poème intitulé, *les Quatre Ages de l'Homme*; dans lequel, sans avoir eu l'intention de se peindre, il a su donner de son caractère une idée faite pour lui concilier l'estime de ses lecteurs; estime plus flatteuse encore que leurs suffrages: ce poème, en effet, respire une morale douce et pure, qui ne peut être que l'expression d'une âme aussi vertueuse que sensible.

Cet auteur mourut subitement au commencement de la révolution, après avoir été nommé juge à Paris. La première édition de son poème parut en 1783, in-12; la seconde, corrigée et augmentée, est de l'année 1784, dans le format in-18; toutes deux sont anonymes.

M. D E P I I S.

Voulez-vous avoir une idée du poème de cet auteur, intitulé, *l'Harmonie imitative de la Langue Française*, 1785, in-12? imaginez une foule de détails puériles et minutieux, une multitude d'objets sans liaison et sans suite; des modèles d'harmonie en style de *Chapelain*, des tours de force, des bagatelles difficiles, plus d'esprit

d'esprit que de goût, et cependant, en beaucoup d'endroits, une trop grande épargne d'esprit; quelques caprices heureux noyés dans des bizarreries incroyables; de tout cela résulte une espèce de monstre en poésie, un ouvrage plus singulier que piquant, qui ne ressemble à rien sans être neuf, et dont la folie même est ennuyeuse et fatigante. On sait que Boileau, Racine, La Fontaine, et quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de la *Pucelle* de Chapelain, lorsqu'il leur échappoit quelque faute contre la langue. On pourroit aujourd'hui substituer *l'Harmonie imitative* à la *Pucelle*; c'est même pour cette seule raison, que nous conseillons à un homme de goût de placer dans sa bibliothèque le poème de M. de Piis.

M A R N E Z I A.

Quand l'auteur de *l'Essai sur la Nature Champêtre*, poème en cinq chants avec des notes, 1787, in-8°, ne nous apprendroit pas qu'il l'a composé devant le modèle, on n'en pourroit douter en lisant cet ouvrage : son principal mérite est le naturel et la vérité. Les impressions douces et calmes que donne le spectacle des champs, semblent avoir passé

dans les vers du poète : quoiqu'il s'élève plus d'une fois, et sans efforts, jusqu'aux grands tableaux de la nature , il paroît choisir les scènes tendres et mélancoliques. Il décrit avec plus d'abandon et de charme, que de verve et de correction ; il inspire pour tout ce qu'il peint, plus d'amour que d'enthousiasme ; et ce caractère général doit intéresser les lecteurs , qui préfèrent la douceur à la force , la simplicité aux ornemens, et le plaisir d'être émus par des sentimens aimables à celui d'être étonnés par l'éclat d'un style savant , qui brille toujours davantage , à mesure que les difficultés se multiplient.

M. F O N T A N E S.

On reconnoît à chaque instant, dans le poëme du *Verger*, 1788, in-8°, l'empreinte du vrai talent. M. Fontanes l'a composé de tout ce que M. de Lille avoit négligé de peindre dans son poëme des *Jardins*. L'art de construire des jardins pour des millionnaires, n'intéresse pas tous les hommes. « Comment Virgile ornoit-il son enclos champêtre ? Avec » des plantes potagères, des fleurs, une ru- » che, des arbres fruitiers et des eaux. » En voilà assez pour rendre heureux. C'est ce

plan de Virgile que M. Fontanes s'est proposé de suivre : il entreprend de tracer simplement

Le Jardin du berger , du poëte et du sage.

L'auteur a le courage de défendre les jardins français contre l'irrégularité souvent bizarre des jardins chinois ou anglais. Cette cause est soutenue dans les notes , par les raisons les plus fortes et les plus ingénieuses.

LE CARDINAL DE BERNIS.

Dès l'âge de vingt-deux ans , Bernis ayant renoncé à la poésie légère , composa en moins de trois mois , par les conseils du cardinal de Polignac , auteur de l'Anti-Lucrèce , le poëme intitulé , *la Religion vengée* ; lequel ne parut qu'après sa mort , en 1795 , à Parme , et en 1796 , à Paris.

Le poëme de Bernis étoit à peu près dans l'état où nous le voyons aujourd'hui , et prêt à paroître , lorsque Racine le fils publia le sien. Le grand succès qu'eut ce dernier , et qu'il méritoit à tous égards , engagea Bernis à retirer son manuscrit , qui étoit déjà entre les mains de l'imprimeur. Cette modestie éclairée honore la mémoire de notre auteur , qui a légué , en mourant , son ouvrage au chevalier d'Azzara , son ami , ministre d'Espagne à

Rome ; celui-ci l'a fait imprimer à Parme , par les soins du cardinal Gerdil , connu depuis long-temps dans la république des lettres , qui y a joint quelques remarques , et une épître dédicatoire au pape.

L'objet de ce poëme , divisé en dix chants , est de nous montrer la Religion triomphante de l'Orgueil : cet ennemi de la Divinité arme contre elle les anges rebelles ; après la création du monde , il sort des enfers pour corrompre le genre humain ; à l'aide de la Volupté , il établit sur la terre l'Idolatrie , qui conduit à l'athéisme. L'Orgueil ne réussissant point à accréditer généralement cette doctrine , invite les philosophes à chercher Dieu dans les seules forces de la nature ; dégoûté de cette nature déifiée , il embrasse le déisme , qui le fait tomber dans le pyrrhonisme ou l'incrédulité. N'ayant pu détruire la religion par ce moyen , l'Orgueil veut la défigurer avec le secours de l'Hérésie ; il tente un dernier effort , en s'appuyant de la licence des mœurs ; mais la Religion triomphe de tous ses ennemis : gravée dans le cœur des hommes , elle subsiste depuis l'origine du monde dans la famille des patriarches ; la loi de Moïse en développe les préceptes , et le christianisme les a perfec-

tionnés. Telle est l'analyse de ces dix chants , qui renferment divers épisodes. La division de ce poème est un véritable désordre ; toujours du brillant et rarement de l'élévation ; des images poétiques avec des tournures prosaïques ; beaucoup de facilité et de grâces dans le style , et presque jamais de force et de correction ; de l'aménité et de l'élégance , mais peu de chaleur , de vie , c'est-à-dire , de véritable éloquence ; un luxe d'esprit qui n'est pas richesse ; plus d'idées ingénieuses que de grandes pensées : les matières les plus abstraites traitées avec autant d'agrément que de clarté ; rien cependant de bien approfondi ; nul de ces traits de lumière qui font tout ressortir ; encore moins de ces belles conceptions , qui ont immortalisé Milton et Klopstock.

L' A B B É R I C A R D.

Nous avons payé un juste tribut d'éloges à la traduction des Astronomiques de Manilius , par le célèbre P. Pingré. Quelqu'utile que fût pour nous cette traduction , comme elle est en prose , et que d'ailleurs le poème latin n'est rien moins qu'exempt des erreurs de la sphère égyptienne , elle ne pouvoit dispenser un Français d'essayer de chanter en vers la scien-

ce sublime des astres, d'après les travaux immortels des Képler, des Cassini, des Lalande et des Herschel; c'est le but de la *Sphère*, poème en huit chants, par l'abbé Ricard, connu par une excellente traduction de Plutarque, enrichie de judicieuses observations. Quelques négligences dans les rimes, les tours ou les choix des mots, quelques vers qui enjambent l'un sur l'autre, licence trop rare peut-être dans le dix-septième siècle, mais beaucoup trop commune dans le dix-huitième, n'empêchent pas de remarquer dans ce poème beaucoup de morceaux bien écrits. Il est accompagné de notes tirées, la plupart, des savans ouvrages de Bailly et de Lalande, et suivi d'une très-curieuse notice des poèmes grecs, latins et français, qui traitent de quelque partie de l'astronomie : ce poème a paru en 1796, in-8°.

M. G U D I N.

Le poème de cet écrivain, intitulé, *l'Astronomie*, Auxerre, 1800, in-8°.; composé d'environ six cents vers, contient l'histoire de l'astronomie et son état actuel : il est aussi remarquable par la versification que par l'exactitude. L'auteur y a joint des notes fort

étendues et fort bien faites. Suivant M. de Lalande, ce poème est propre à faire une instruction agréable pour la jeunesse.

M. Gudin est revenu sur cette matière dans un poème de dix-neuf mille vers, qu'il a donné en 1801, *la Conquête de Naples*, par Charles VIII, 3 vol. in-8°. On trouve dans ce poème un tableau très-exact du système solaire, d'après l'astronomie de Lalande.

M. C A S T E L.

La botanique offroit un heureux sujet de poème didactique : c'est de toutes les sciences, la plus riante, la plus aimable, la plus sentimentale ; elle parle au cœur comme l'aspect de la nature ; on l'étudie dans les bois, dans les prés, sur les montagnes, au milieu des scènes enivrantes et qui mettroient en mouvement les plus tardives imaginations.

M. Castel, dans son poème des *Plantes*, 1797, in-8° ; 1799, in-12, n'a fait qu'effleurer son sujet : il a partagé le poème en quatre chants, dont chacun est consacré à l'une des quatre saisons ; en général, le mérite de ce poème consiste dans la correction du style, l'absence du faux goût, le naturel des pensées et des expressions ; mais aussi il manque sou-

vent de verve, d'invention, d'images et de richesses poétiques. Le quatrième chant, celui de l'hiver, est, sans contredit, le meilleur; il offre plus de tableaux, et des tableaux mieux faits que les précédens.

M. L A L A N N E.

M. Delille a chanté les jardins, M. Fontanes le verger; M. Lalanne n'a pas voulu franchir les limites du *potager*. Le chou, le navet, la carotte et tous les légumes utiles, dont on n'osoit autrefois placer le nom dans un poème, lui ont fourni le sujet de ses chants. M. Lalanne a montré de l'adresse et du goût dans l'emploi qu'il en a fait : c'est un secret que lui avoient montré Racine et M. Delille. Sa manière est facile, correcte, et annonce l'étude de bons modèles. Ce poème a paru en 1800, in-8°.

L'auteur a publié, en 1806, un autre poème, intitulé : *les Oiseaux de la Ferme*. On y admire à chaque instant le talent de peindre dans les divers tableaux qu'il met, pour ainsi dire, sous les yeux des lecteurs.

M. M I C H A U D.

L'opposition du calme des campagnes et des orages révolutionnaires, a fourni les descriptions

criptions du *Printemps d'un Proscrit*, Paris, 1803, in-12. Il règne dans ce poème une foule de sentimens doux, de pensées nobles et délicates, d'observations fines, d'images gracieuses : le style en est pur et souvent élégant ; mais le sujet qui obligeoit le poète de toujours décrire, n'a pu le garantir de la froideur et de la monotonie.

M. B E R C H O U X.

De la facilité, de l'esprit, de la gaieté, des saillies, quelquefois même de la verve ; après cela, des incorrections, des négligences, beaucoup de vers faits trop vite ; voilà, quant à l'exécution, ce qu'on remarque à la première lecture de *la Gastronomie ou l'Homme des Champs à Table*, poème didactique en quatre chants, dont la 3^e. édition parut en 1804, petit in-12. Quant à l'invention, elle est nulle ; la seule lecture de *l'Almanach des Gourmands* a pu fournir les divisions de ce poème : au surplus ; cet ouvrage se fait lire avec plaisir. On excuse aisément quelques négligences dans un style qui, partout, a de la franchise, et qui n'est jamais affadi par le jargon des héritiers de Dorat ; celui-ci est semé de vers qui

se retiennent, parce qu'ils sont tournés d'une manière à la fois naturelle et piquante.

M. ALHOI.

Dévoué, dès longtemps, aux intérêts des pauvres et des misérables, M. Alhoi avoit toujours souhaité de voir célébrer, par la poésie, les secours que la société accorde à cette classe infortunée. Lorsque le poème de *la Pitié* fut annoncé, M. Alhoi espéroit que ses desirs alloient être remplis ; mais M. de Lille n'ayant pas donné au morceau sur les hospices, tous les développemens que comportoit le sujet, M. Alhoi s'est chargé de célébrer les bienfaits du Gouvernement pour une intéressante partie de la société, dans un poème sur *les Hospices*, Paris, 1804, in-8°.

Le titre et le sujet de ce poème surprendront, sans doute, beaucoup de lecteurs, et cette association des hôpitaux et de la poésie ne leur paroîtra point heureuse : la lecture n'en est pourtant pas sans intérêt. Les vers de M. Alhoi valent autant et souvent beaucoup mieux que ceux d'une foule d'hommes de lettres par profession.

On a encore un bon poème sur *la Construction des Hôpitaux*, par M. Theveneau ;

il se trouve dans le tome I^{er}. de *la Petite Encyclopédie Poétique*, dont nous parlerons ci-après.

M. R A B O T E A U.

Les Jeux de l'Enfance sont un sujet doux et intéressant, que M. Raboteau a traité avec beaucoup de sensibilité et de grâces. Il passe en revue les divers amusemens de l'enfance, les hochets, les joujoux, les boules de savon, la danse de l'ours, etc. Tous ces jolis tableaux se succèdent sans effort, sans embarras et avec une gradation d'intérêt bien ménagée. Ce petit poème a paru en 1803, in-8°.

M. E S M É N A R D.

Le poème sur *la Navigation*, 1806, 2 vol. in-8°, étoit attendu avec impatience par les juges éclairés, qui, sur divers fragmens, avoient espéré qu'il feroit époque dans la poésie française; par l'envie, toujours implacable envers le mérite célèbre, et par la vengeance, qui avoit à faire expier à M. Esménard, des censures piquantes insérées dans le *Mercure de France*.

L'auteur consacre les trois premiers chants au tableau de l'enfance de cet art, qui nous

a rendus maîtres d'un élément redoutable et perfide : il parle de l'ancienne Egypte , des Phéniciens , de la Grèce , du voyage des Argonautes ; de l'invention des voiles , des Persans , des guerres de Rome et de Carthage , que l'existence des flottes rendit plus terribles et plus cruelles.

Ici s'ouvre une nouvelle route : le commerce et les arts se perfectionnent par la facilité des communications. On fait des découvertes. Christophe Colomb rencontre un monde inconnu (Haïti) ; ses succès font naître l'émulation chez tous les peuples. Les Portugais arrivent aux Indes , comme les Espagnols avoient trouvé l'Amérique. Le poète décrit la tactique navale , et rappelle les sanglantes rivalités de la France et de l'Angleterre ; enfin , M. Esménard termine son poème par l'analyse de ce que la navigation doit au progrès des autres sciences , et de ce que les sciences doivent aux périlleuses recherches des navigateurs , tels que Cook et Lapérouse. Voilà à peu près l'ensemble et la marche de ce poème , dans lequel M. Esménard a placé de brillans épisodes. On a reproché à cet auteur , des réminiscences , des négligences et des longueurs : il a corrigé une grande par-

tié de ces défauts dans la seconde édition de son poëme , qui est réduite à un volume.

M. CHÊNE DOLLÉ.

Je ne vois dans le poëme de M. Chênédollé, intitulé *le Génie de l'Homme* , 1807 , in-8°. , que le premier chant qui ait quelque rapport au titre de son ouvrage. L'auteur y parle des grandes découvertes que l'homme a faites dans les cieux : il trace poétiquement l'histoire de l'astronomie , science admirable sans doute , et une de celles qui honorent le plus le génie de l'homme ; mais heureusement le génie de l'homme ne s'est pas borné à contempler la lune et les étoiles , ni à déterminer le cours des astres et des révolutions ; il est descendu sur la terre , et s'y est montré dans des ouvrages non moins grands , non moins utiles , non moins agréables que les observations célestes et les savans calculs astronomiques. M. de Chênédollé y descend aussi ; mais il me semble qu'il y perd de vue le génie : qu'a-t-il , en effet , de commun avec les montagnes de la Suisse , objet à peu près le seul du second chant ? Je trouve dans le troisième et quatrième chant , de fort bons morceaux de philosophie et de morale sur les contradic-

tions de l'homme, sur les preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, sur le danger des passions, sur la religion, sur la nécessité des lois, sur la lune, l'invasion des barbares, la révolution et la terreur; mais de tous ces objets, la plupart n'appartiennent pas au génie de l'homme, ou n'appartiennent qu'au génie du mal.

M. de Chénedollé a orné son poème d'épisodes intéressans, tels que la mort de Pline, victime de son courage et de son ardeur pour les sciences; la mort d'un jeune homme, victime de ses passions; le vieillard du Mont-Jura. Cet ouvrage est en même temps philosophique, descriptif et didactique: on peut le mettre au nombre des poèmes estimables dans ces différens genres.

§ IV. POÈTES LYRIQUES.

R O N S A R D.

Nos faiseurs d'odes datent presque du moment que nous avons eu une poésie; mais de tous les lyriques; on ne se souvient que de Ronsard. Ce poète, le premier de notre nation qui ait travaillé avec quelque succès à l'imitation des anciens, n'a peut-être pas un génie moins vif, moins grand que Pindare. Si

ses méthaphores outrées, ses expressions trop recherchées, ses épithètes multipliées sans goût, ne rendoient pas son style dur et ampoulé, les rudesses de sa langue, quoique presque inintelligible de nos jours, n'empêcheroient pas qu'on ne lui marquât une place distinguée parmi les poètes lyriques, dont la vivacité, la force et l'imagination ont fait le caractère.

M A L H E R B E.

Malherbe est le premier de nos poètes, qui ait fait sentir que la langue française pouvoit s'élever à la majesté de l'ode. La netteté de ses idées, le tour heureux de ses phrases, la vérité de ses descriptions, la justesse et le choix de ses comparaisons, l'ingénieux emploi qu'il fait de la fable, la variété de ses figures, et surtout ces suspensions nombreuses qui font le principal mérite de notre poète lyrique, lui ont acquis une place distinguée sur notre Parnasse; mais on ne peut s'empêcher de le mettre fort au-dessous de Pindare pour le génie, et encore plus au-dessous d'Horace pour les agrémens. Dans ses vivacités il est trop raisonnable; et conséquemment c'est une fausse chaleur.

ROUSSEAU.

La poésie lyrique est le triomphe de cet écrivain. Ses odes sont pleines d'idées, de tours, d'expressions, d'images dignes d'un rival de Pindare. Nous n'avons point de poète plus poète que Rousseau, c'est-à-dire, qui ait porté à un si haut degré le talent de réunir dans une versification harmonieuse et pittoresque, les charmes de la musique et de la peinture. Quelle richesse de rimes ! quelle noblesse de pensées ! quel feu ! Si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est d'avoir été emporté quelquefois par l'amour de la rime, à l'exactitude de laquelle il a sacrifié de véritables beautés. C'est à cette excessive et ridicule attention de rimer exactement, qu'on attribue quelques longueurs, quelques répétitions, quelques lieux communs qu'on trouve dans ses odes. On désireroit aussi que ces hardieses d'enthousiasme, que trop de correction affoiblit, ce premier coup de pinceau, qui donne la vie au tableau, se rencontrassent plus souvent dans ses ouvrages.

L A M O T T E.

Ce poète a voulu imiter, et a peut-être cru égaler Horace, Pindare, Anacréon, et Rousseau

seau lui-même. Il a fait des odes morales , sublimes , galantes , des cantates , des hymnes , des psaumes , etc. ; mais son style est sec , raboteux comme dans son Iliade. Généralement parlant , cet auteur ne connoît point cette chaleur , ce choix d'expressions , cette harmonie du vers , ce nombre et cette espèce de plénitude dans les strophes , qui fait l'âme de la poésie lyrique. Il contrefait l'enthousiasme , et ne l'éprouve point : toujours didactique et symétrisé , ses écrits ne portent point l'empreinte de ce beau feu , de cette impétuosité , de ce délire , de ce désordre qui caractérise le génie. Il est plus spirituel que lyrique ; il pense beaucoup mieux qu'il n'écrit ; on voit le philosophe ; et l'on demande presque toujours où est le poète. Les odes qui portent le nom de Pindariques , ont l'air pénible et forcé ; tout y sent l'affectation : l'esprit s'y bat , pour ainsi dire , les flancs , afin de paroître le génie. Les imitations d'Horace sont d'une veine plus heureuse , surtout dans les moralités riantes. La muse de la Motte sympathise mieux avec l'enjouement de ce poète Latin , qu'avec l'élévation de Pindare. Aussi a-t-il mieux réussi dans les odes qu'il appelle Anacréontiques ; c'est peut-être la partie la plus

agréable de ses œuvres. Mais j'y trouve encore trop d'esprit et de finesse. Ce n'est plus le langage du cœur ; ce n'est plus la nature. Anacréon badinoit avec les Grâces ; et les Grâces n'ont point de fard.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Les poésies sacrées de le Franc de Pompi-
gnan tiendront toujours un rang distingué par-
mi ce genre d'ouvrages. Elles consistent dans
des psaumes, des cantiques, des prophéties,
des hymnes. On sait que les psaumes ont déjà
exercé bien des plumes différentes, qui, pour
la plupart, sont restées fort au-dessous du su-
jet. Il est inutile d'en excepter Rousseau ; dont
les odes sacrées vivront autant que la poésie
française. L'attention qu'a eue le Franc de ne
toucher à aucun des psaumes que Rousseau
avoit traduits, fait autant d'honneur à sa mo-
destie, que plusieurs de ses odes en font à ses
talens. Les images sublimes, terribles et con-
solantes, n'y sont point rares ; une même ode
en offre quelquefois un double exemple. Avec
la même facilité, ce poète saisit la lyre d'Hora-
ce, et la harpe de David : il embouche la trom-
pette avec Moïse, tonne avec les prophètes ; et
rendu à lui-même, il consacre nos principaux

mystères, par une poésie tendre, onctueuse, sublime et pleine d'harmonie. Il est cependant vrai, que les images fortes sont plus fréquentes, que les images douces et affectueuses. Le Franc a cru, sans doute, qu'il étoit encore plus nécessaire d'effrayer les méchans, que de consoler les justes. A l'égard des cantiques, on regarde ces anciens poèmes hébreux comme le triomphe de la poésie ; et puisque le Franc a su en saisir les beautés, ce doit donc être le sien. Les deux cantiques de Moïse, celui de Judith et quelques autres, prouvent du moins que s'il reste quelquefois au-dessous du sujet, c'est que le sujet est trop au-dessus de l'homme.

S A B A T I E R.

Sabatier, ancien professeur au collège de Tournon, est justement célèbre par les odes nouvelles qu'il publia en 1766, in-12. Il a très-bien connu l'esprit du genre lyrique. La magnificence du style et l'audace des figures brillent dans ses odes. Son style vif, pressé et impétueux, respire ce beau désordre qui est un effet de l'art. Depuis Rousseau, aucun poëte n'avoit touché la lyre avec plus de succès. L'auteur réunit la sagesse des plans et la cha-

leur de l'exécution, l'enthousiasme et la philosophie.

M. LEBRUN, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

On connoît la manière originale et toute de verve de M. Lebrun dans l'ode ; ce n'est pas de la hardiesse , c'est de l'audace ; je parle surtout de son style. Plusieurs de nos conventions grammaticales sont pour lui une servitude et un joug ; il se soumet la langue : les métaphores , les symboles , les noms propres , tout, chez ce poète, prend un corps, un esprit, un visage , sans que sa fougue , qu'il faut partager , lui permette d'en avertir. Ainsi, une simple rose devient inopinément à ses yeux mythologiques , une vierge ; un lis des champs est beau, non de couleur , mais d'innocence. La flamme qui , dans un incendie , promène çà et là ses fureurs irrégulières , est appelée insensée ; à la faveur d'une ellipse peu commune , qui supprime le terme de *projet* , les tyrans méditent de vastes ruines ; ils enivrent de meurtres leur tonnerre ; ils ensanglantent leurs pensées. Indigné des forfaits de l'anarchie , le Pindare Français adresse une apostrophe à son âme , et l'invite à prendre les

ailes de la colombe , à fuir avec lui. C'est trop peu pour cet intrépide et franc adorateur de la liberté , de dire que la victoire est l'amie de nos soldats , elle en est l'amante. A cette énergie , qui étonne l'imagination , il joint la sensibilité qui va au cœur , et l'harmonie qui flâte ce sens de l'ouïe si difficile , que les anciens l'ont appelé orgueilleux : son oreille est altérée , affamée de sons agréables ; et dans ses plus vifs transports , il phrase comme Rousseau le lyrique , il rime à la Despréaux. Ne croyez pas que , tout occupé de mouvemens , il marche sans plan et au hasard ; il a son but , auquel il tend , tel que le Nil , qui , après mille détours , se précipite dans la mer par sept immenses embouchures. Il est vrai que le goût hésite , délibère , disserte , dispute même , avant d'approuver ces associations insolites d'idées et de mots ; mais quoiqu'il ne soit pas toujours convaincu , il est presque toujours subjugué , et l'enthousiasme fait taire le raisonnement. On trouve les plus belles odes de M. Lebrun , dans *l'Almanach des Muses* , dans la *Décade Philosophique* , dans le *Mercur de France* , et dans le septième volume de la *Petite Encyclopédie Poétique*.

AUTRES POÈTES LYRIQUES.

Nous n'avons eu en vue, que de parler ici des lyriques qui ont donné un recueil de leurs odes, ou qui les ont insérées dans des ouvrages périodiques ; ainsi, nous passerons sous silence les odes de Racine père et fils, quoiqu'elles soient dignes d'être connues ; l'ode sur la prise de Namur par Boileau, qui prouve qu'on peut très-bien sentir les beautés de Pindare, sans savoir les imiter ; les odes de Voltaire, qui ne sont pas ses meilleurs ouvrages, etc., etc.

On trouve dans *le Porte-feuille d'un Homme de Goût*, ouvrage imprimé d'abord en 2 tomes in-12, ensuite en trois volumes du même format, en 1768, les meilleures odes qui aient été composées dans notre langue. Outre celles des auteurs dont nous avons déjà fait mention, on y a inséré l'ode de Chapelain au cardinal de Richelieu ; celle de l'Enfant sauvé du Naufrage, par le Père de la Rue ; l'ode à Vénus, par de Mimeures ; à la Fortune, par l'abbé Asselin ; la Vieillesse d'un Philosophe, de la Fare ; la Passion du Jeu, du chevalier de Laurez ; la Poltronnerie, l'Ombre d'Eglé, la Guerre, le Moi, le

Temps, etc., etc. Le VII^{me}. volume de *la Petite Encyclopédie Poétique* contient un bon choix d'odes pindariques morales, sacrées et anacréontiques.

Les chansons rentrent dans le genre de l'ode : le nombre est immense ; et nous en avons des recueils qui formeroient seuls toute une bibliothèque.

On peut se contenter du Petit Chansonnier Français, 1780, 3 vol. in-8°. , et du choix de chansons que contient le VIII^{me}. volume de *la Petite Encyclopédie*.

Les cantates sont, ainsi que les chansons, l'ouvrage de la poésie et de la musique ; mais elles sont susceptibles de bien plus de beautés. Rousseau en est le créateur.

§ V. POÈTES BUCOLIQUES.

R A C A N.

Racan , dans la poésie lyrique, est demeuré, dit la Harpe, fort au-dessous de son maître (Malherbe); mais comme poète bucolique, il a justifié l'éloge qu'en en fait Boileau. Il a, le premier, saisi le vrai ton de la pastorale qu'il avoit étudiée dans Virgile : son style, malgré les incorrections et les irrégularités que Malherbe lui reprochoit avec rai-

son , respire cette mollesse gracieuse et cette mélancolie douce , que doit avoir l'amour , quand il soupire dans une solitude champêtre , et qui rappelle ce mot d'une femme d'esprit , à qui l'on demandoit , dans ses dernières années , ce qu'elle regrettoit le plus de sa jeunesse , un beau chagrin dans une belle prairie.

S E G R A I S.

Plusieurs de nos auteurs ont couru la carrière de l'églogue française ; Segrais , Fontenelle , la Motte et madame Deshoulières. Le premier a été cité par Boileau , comme un modèle en ce genre ; mais c'est un modèle que bien peu de gens de lettres seront tentés de prendre pour leur objet d'imitation. Ce n'est pas que Segrais n'ait assez bien pris le ton pastoral ; mais sa versification est languissante , et sa poésie est sans images.

F O N T E N E L L E.

Il n'y en a pas davantage dans les pastorales de Fontenelle. « Quel style , dit l'abbé » Desfontaines , dans les Bucoliques de Virgile ! Quel langage romanesque et prosaïque , que celui de toutes nos églogues modernes ! Otez-en les mots de hameaux , de » brebis ,

» brebis , de fleurs , de bois , de fontaines ; et
 » substituez-y ceux de Versailles , de Paris ,
 » d'Opéra , de Tuileries , de bal , etc. , ce ne
 » seront plus des églogues , mais des entre-
 » tiens de cour , et des discours de ruelle. »

Notre critique avoit en vue les pastorales de Fontenelle , qui ne sont , à la vérité , ni dans le goût de Théocrite , ni dans celui de Virgile ; mais il ne faut pas pour cela les dédaigner. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman. L'Astrée de d'Urfé , et les comédies de l'Aminte et du Pastor Fido en ont fourni le modèle. L'esprit de galanterie , les grâces fines et délicates , sont les principaux ornemens des pastorales de Fontenelle.

L A M O T T E.

La Motte a laissé vingt églogues , précédées d'un discours sur ce genre , où l'on trouve des idées neuves. Quant aux églogues , plusieurs avoient été couronnées aux Jeux Floraux. Il y a de la douceur dans sa versification , et de l'esprit dans les entretiens des bergers ; ils se disent souvent des choses fines , qui ne sont guère à leur portée ; mais qui couloient de source chez l'auteur qui les fait parler.

MADAME DESHOULIÈRES.

Les idylles françaises peuvent être rangées dans le genre pastoral. Personne n'a mieux réussi que madame Deshoulières : ses idylles sur les fleurs, sur les oiseaux, sur les moutons, offrent de rians tableaux de la campagne, une morale touchante, un badinage qui cache des idées très-philosophiques, une versification aisée, et des tours heureux dans les expressions. On a prétendu que les efforts continuels qu'elle fait pour démontrer l'impuissance de la raison, ne sont propres qu'à énerver l'âme, et à la priver de cette force, de cette énergie qui enfante les vertus. Cette idée nous paroît plus subtile que vraie.

D'ARNAUD.

Dans les églogues de d'Arnaud, on trouve des bois, des prés, des ruisseaux, des oiseaux, des bergers et des bergères, comme dans toutes les églogues du monde; mais ce qu'on n'y trouve pas également, c'est la pureté du langage de celles de Virgile, et cette délicatesse de pensées qui fait le mérite de celles de Fontenelle. D'Arnaud y peint le plaisir avec des couleurs touchantes; et son pinceau, quoique négligé, ne laisse pas de faire illusion.

BERQUIN.

Dans ses idylles, pour la plupart imitées de Gessner, et d'autres poètes Allemands, il y a de la grâce, de la douceur et de l'élégance, quoique le style puisse en être plus travaillé, et que quelquefois il se rapproche trop de la prose.

La meilleure édition des idylles de Berquin, est celle de Renouard, 1803, in-12 avec figures.

LÉONARD.

Cet estimable écrivain s'est exercé, avec succès, dans le genre de l'idylle : son ton est, en général, doux, simple, naïf ; ses tableaux champêtres offrent un agréable tissu de pensées naturelles, délicates, embellies par une versification simple, facile, qui forme le vrai caractère de cette production, dont la tendresse est l'âme, et l'aménité le coloris. La meilleure édition des idylles de Léonard, est celle de 1782, in-8°. : on a publié ses œuvres en 1798, 3 vol. in-8°.

§ VI. POÈTES SATIRIQUES.

R E G N I E R.

Regnier, le premier poète Français qui ait composé des satires, dont les gens de goût puissent soutenir la lecture, met dans ses peintures, autant de force que de gaiété. Ses expressions sont vives et énergiques ; mais sa muse n'est pas assez décente. L'auteur qui, quoiqu'ecclésiastique, avoit fréquenté les réduits de la débauche, en avoit rapporté un langage qui a passé dans ses satires. Il enseigne le vice, en peignant les vicieux.

B O I L E A U.

Boileau, beaucoup plus réservé que Regnier, a moins de verve que lui, moins de naïveté, moins de grâces. Ses satires ont plus de sel que d'enjouement, plus d'énergie que de finesse. Mais sa versification est autant au-dessus de celle de Regnier, que le siècle de Louis XIV étoit au-dessus du siècle de Henri III. Si toutes les satires de Boileau ressembloient à celle qu'il a adressée à son esprit, il auroit égalé Horace, autant qu'on peut l'égaliser dans une langue si inférieure à la langue dans laquelle Horace écrivoit.

Cette satire est un chef-d'œuvre : la justesse du raisonnement , la force des pensées , l'élégance du style , l'harmonie des vers , les grâces de l'ironie la plus piquante et la mieux ménagée , en rendent la lecture délicateuse.

R O U S S E A U.

Depuis Boileau , nous n'avons point eu de poète , du moins célèbre , qui ait donné un corps de satires ; mais nous avons eu beaucoup d'écrivains satiriques , qui ont épanché leur bile dans diverses pièces en vers. Rousseau et Voltaire sont les plus connus dans cette foule immense : le premier respire le fiel ; et l'on ne peut citer de lui , que quelques épigrammes , qui soient dignes d'un homme d'esprit qui se venge. Dans ses épîtres , on voit trop souvent l'homme atrabilaire , qui n'ayant pas assez de philosophie pour maîtriser son ressentiment , saisit les injures les plus fortes qui se présentent à sa plume , pour en accabler ses ennemis.

V O L T A I R E.

Voltaire est plus gai ; il excelle dans l'art de saisir tout ce qui peut rendre ses adversaires ridicules. Il a un genre d'ironie et de

plaisanterie, qui n'est qu'à lui; mais il sort souvent de ce genre, et se permet trop de personnalités: il attaque jusqu'aux mœurs de ceux qu'il veut rendre odieux, et dont il veut se venger. Il est douloureux d'avoir à faire cet aveu sur un homme justement célèbre par plus d'un talent.

GILBERT.

Boileau et Régnier, plus enjoués que véhéments, s'attachèrent à graver dans la mémoire de leurs lecteurs, des maximes pleines de sens; leurs ouvrages sont rarement des tableaux distinctifs des mœurs particulières de leur siècle; ils ont plutôt peint les vices de l'humanité, que ceux de leurs contemporains; et quelques-unes de leurs productions critiques sont moins des satires que d'excellentes épîtres morales. Gilbert s'est frayé, dans la satire, une route nouvelle, et il a marqué ses ouvrages d'un caractère original. Ses satires sont remarquables par la bonté du style et l'utilité de leur objet; elles seroient plus précieuses à la postérité, si elles contenoient l'histoire fidèle des mœurs de notre siècle; mais souvent le dépit a fait tracer à l'auteur de faux portraits; nous croyons cependant que les gens

de goût liront avec plaisir le recueil de ses œuvres, de l'édition de M. Desessarts, 1806, in-8°.

M. CLÉMENT.

Des portraits bien tracés, des traits pleins de force, firent le succès des satires de M. Clément. Lorsqu'elles parurent en particulier, l'on avoit tout lieu d'attendre que l'âge, l'étude et l'exercice donneroient au pinceau du poète cette douceur, ces grâces, cette correction continue qui sembloient lui manquer. Le recueil de ses satires, sans démentir tout-à-fait, n'a pas assez justifié nos espérances ; leur grand défaut est de ne renfermer aucun de ces traits piquans, qui sont l'âme et la vie du genre satirique ; c'est, en général, une exposition assez froide des maximes de la philosophie moderne, relevée par quelques beaux vers.

Le recueil des satires de M. Clément parut en 1786, in-8° : on les trouve aussi dans *les Satiriques du dix-huitième siècle*.

M. DESPAZE.

Les Quatre Satires ou la fin du 18. siècle, 1800, in-8°, assurent à leur auteur une place distinguée parmi les poètes satiriques ; elles

sont dirigées contre *les musiciens*, qui n'aiment que le pathos et le bruit; contre *les acteurs tragiques et comiques de la Scène Française*, et contre *des gens de lettres*, contre *les mœurs du temps* et contre *les partis*. M. Despaze a donné, depuis, une *cinquième satire*, où il discute plusieurs questions relatives à ce genre: on y trouve, comme dans les autres, un style correct et énergique, mais quelquefois vague et de mauvais goût; on y désireroit un plus grand nombre de ces traits saillans, de ces vers remarquables qu'on voit, comme dit Boileau, devenir proverbes en naissant. La satire est la mère du vaudeville; l'une doit faire répéter ses bons mots, comme l'autre fait chanter ses refrains.

Nous avons un ample recueil de satires, dans la collection *des Satiriques du dix-huitième siècle*, Paris, Colnet, 1806, 7 vol. in-8°. On y trouve les satires de *Voltaire*, celles de *Gilbert* et de *Clément*, de *Chénier* et de *Despaze*, *l'Ombre de Duclos*, par la Harpe, et *les remerciemens faits au Curé de Mélanie*. Plusieurs autres pièces du même genre et peu connues, complètent ce recueil.

§ VII. POÈTES ÉLÉGIAQUES.

M É N A G E.

Nos anciens poètes cultivèrent ce genre de poésie ; mais aucun ne mérite d'être nommé. Ménage, vers le milieu du dix-septième siècle, fit des élégies ; mais en pédant sans génie , qui entasse les épithètes, au lieu de rassembler des images.

MADAME DE LA SUZE.

Madame la comtesse de la Suze effaça ce mauvais poète ; ses élégies sont tendres et délicates ; sa versification manque quelquefois d'exactitude et d'harmonie ; mais elle a de la facilité et de l'élégance.

L A F O N T A I N E.

L'élégie que fit ce poète sur la disgrâce de Fouquet, a des beautés touchantes ; et on y voit avec plaisir un poète sensible, un homme généreux, qui ne craint point de déplorer la disgrâce d'un protecteur qui avoit déplu à un monarque très-puissant.

MADAME DESHOULIÈRES.

L'élégie fut maniée ensuite par bien des poètes ; mais placés, la plupart, dans la der-

nière classé du Parnasse , si l'on en excepte madame Deshoulières. Quelques-unes de ses élégies peuvent servir de modèle : on y trouve des comparaisons heureuses , qui ne servent qu'à irriter sa douleur ; des images tristes , dont la recherche n'est que trop naturelle à une personne véritablement touchée : elle semble prendre plaisir à augmenter ses peines , en envisageant tous ceux qui jouissent des biens qu'elle n'a plus.

D' A R N A U D.

S'il y a quelque chose à reprendre dans les élégies de d'Arnaud , c'est qu'elles tiennent un peu trop de la satire ; mais en général elles sont pleines de sentiment et de bonne poésie ; peut-être auroit-il dû mettre moins d'esprit dans quelques endroits , et surtout dans la vingt-deuxième , où il n'a pas suivi ce précepte de Boileau :

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

C O L A R D E A U.

Au milieu du dix-huitième siècle , l'héroïde a pris la place de l'élégie. L'épître d'Héloïse à Abailard , par Colardeau , a tourné beaucoup de poètes vers ce genre , qui demande de la

chaleur dans l'âme et dans l'imagination de ceux qui s'y destinent. L'ouvrage de Colardeau est plein de feu ; et la poésie en est à la fois brillante et pathétique.

D O R A T.

On connoît l'abondance heureuse du style de Dorat ; ses héroïdes se ressentent de cette qualité, qui lorsqu'elle n'est point dirigée par le goût, peut devenir un défaut. Il joint toujours l'esprit au sentiment, sans que l'un affoiblisse l'autre.

M. BLIN DE SAINMORE.

Nous avons de M. Blin de Sainmore, quatre héroïdes, recueillies en 1768, in-8°. Vous trouverez à cet écrivain le mérite de traiter chaque sujet, du style qui lui est propre. Par exemple, dans la lettre de Biblis, qui paroît être le premier essai de l'auteur, la situation est violente ; c'est celle d'une âme fortement agitée entre l'amour de la vertu et les mouvemens involontaires d'une passion incestueuse. Aussi le style du poëte est-il tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant que l'âme de son héroïne est emportée par la fougue de ses sentimens, ou qu'accablé des com-

bats qu'elle s'est livrés, elle retombe, pour quelques instans, dans un état plus calme. Ce flux et reflux de passions me semble supérieurement exprimé.

DE LA HARPE.

De la Harpe a couru, dans sa première jeunesse, la carrière de l'héroïde ; et lorsqu'il fit imprimer les siennes, il se permit de critiquer sévèrement celles de Fontenelle, dont on n'a point parlé. La raison de ce silence est que l'on pense à peu près sur les pièces de ce philosophe, comme de la Harpe. Il règne un froid et sec entortillage dans les lettres héroïques de Fontenelle ; son style est sans chaleur et sans images. On peut dire, à la louange de son critique, qu'il ne l'a pas imité dans ses défauts.

BARTHE.

Le style de Barthe, dans son héroïde de l'abbé de Rancé, est noble, animé, plein de force. Plusieurs autres poètes ont cultivé le chant fécond de l'épître héroïque ; mais il étoit à craindre que la facilité apparente que ce genre promet à un génie médiocre, ne dégoûtât le public de ce même genre, qui de-

mande une âme sensible et un goût délicat : c'est ce qui est arrivé. Le public a cependant accueilli dans ces derniers temps, deux nouvelles héroïdes, savoir : les *derniers momens de la Présidente de Tourvel*, par M. Laya, et *Werther à Charlotte*, par M. Lablée.

LE CHEVALIER DE BERTIN ET M. DE PARNY.

Depuis long-temps nous n'avions plus de poètes élégiaques dans notre langue ; et cette place restoit vide dans notre littérature. Deux jeunes poètes, nés tous les deux sous le ciel de l'Inde ; se sont présentés dans le même temps pour la remplir, M. de Parny et feu M. de Bertin ; et les gens de lettres ont jugé que tous les deux étoient dignes de la prendre. En imitant Tibulle et Properce, ce sont leurs amours qu'ils peignent ; et dans l'un et dans l'autre, on sent à chaque vers que ces amours ne sont pas une fiction. Leurs vers sont l'histoire fidèle de leur cœur et de leur vie ; en passant d'une élégie à l'autre, on retrouve les mêmes noms d'Eucharis, d'Eléonore, de Catilie ; et cette unité de passion, pour ainsi dire, y joint l'intérêt du roman.

Les élégies ou les Amours du chevalier de

Bertin forment le premier volume de ses œuvres recueillies, pour la première fois, en 1785, 2 vol. in - 18. Les élégies de M. de Parny se trouvent aussi dans le premier volume de ses œuvres diverses, 1802, 2 vol. in-12.

§ VIII. ÉPIGRAMMATISTES FRANÇAIS.

Clément Marot est le premier en date et peut-être en mérite. Sa muse a du naturel, de l'enjouement, de l'énergie ; mais elle se permet des libertés dignes d'un cynique.

Saint-Gelais, son contemporain, dit des choses fort communes en rimes riches. Quelques-unes de ses bonnes épigrammes font oublier les mauvaises.

La clarté et la précision sont le mérite des poésies de Mainard ; mais on y désireroit plus de pureté dans le style, et plus de finesse dans les pensées.

Brébeuf a des épigrammes dignes de Martial. Nous en avons cent de lui sur une femme fardée ; et la plupart sont agréables.

Le chevalier de Cailli a laissé un recueil d'épigrammes ; son style est naturel, mais foible ; il y en a pourtant qui réunissent l'es-

prit et la naïveté : presque toutes sont morales.

Les épigrammes de Saint-Pavin sont heureuses pour le tour ; mais les expressions n'en sont pas toujours décentes.

Chapelle a aussi quelques épigrammes, dont la pointe est assez piquante.

Racine avoit un talent particulier pour ce genre ; mais nous n'avons qu'une très-petite partie des épigrammes que son génie naturellement satirique avoit produites.

Boileau a conservé soigneusement les siennes ; le plus grand nombre ne méritoit pas cet honneur ; et il valoit mieux comme satirique que comme épigrammatiste.

Rousseau lui est infiniment supérieur ; et si l'on excepte peut-être Marot, son modèle, il n'a point d'égal dans ce genre. Une expression forte et énergique, des tours originaux, une pensée fine et bien amenée, caractérisent ordinairement ses épigrammes.

Bruzen de la Martinière avoit donné un recueil des épigrammatistes Français, en deux volumes in-12. Cette collection a été recherchée ; mais on lui préfère aujourd'hui la nouvelle Anthologie Française, ou recueil de Madrigaux et d'Épigrammes, depuis Marot jus-

qu'à présent ; Paris , 1769 , 2 volumes in-12.

Le VII^{me}. volume des *Satiriques* , du dix-huitième siècle , contient un choix d'épigrammes contre les hommes en place et les hommes de lettres , depuis Marot jusqu'à nos jours.

Comme l'épithaphe tient le milieu entre le madrigal et l'épigramme , nous terminerons cet article en indiquant à nos lecteurs un recueil d'*Epitaphes sérieuses , badines , satiriques et burlesques* , etc.... ; ouvrage moins triste qu'on ne pense , par de la Place , 1782 , 3 vol. in-12. On pourroit désirer que l'éditeur se fût borné à citer les épithaphes d'hommes connus et vraiment célèbres , ou celles qui seroient distinguées par quelque genre de mérite frappant ; il eût retranché alors la moitié d'une multitude d'épigrammes , soi-disant épithaphes , fabriquées à plaisir par des anonymes , sur des êtres de raison , et qui ne subsistent que par une équivoque , un mauvais jeu de mots , ou une pensée devenue triviale à force d'être répétée.

Mais malgré ce défaut , assez ordinaire à tous les recueils ; celui-ci est vraiment amusant , par la quantité d'anecdotes curieuses et piquantes , que l'éditeur a eu soin de rechercher et d'ajouter à l'épithaphe des noms connus.

connus. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de cette compilation, et celle qu'on lira avec le moins de plaisir et de fruit.

§ IX. POÈTES FABULISTES.

LA FONTAINE.

La fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. Esope, l'inventeur de l'apologue, ne prit d'abord pour acteurs que des animaux. Le tableau de leurs ruses et de leurs finesses étoit un miroir, dans lequel l'homme se voyoit tout entier. Les fables d'Esope ont été traduites dans toutes les langues en vers et en prose : on a déjà fait connoître Phèdre qui l'imita parmi les Latins. Les fables de cet élégant écrivain sont autant de miniatures admirables pour la simplicité, la vérité et le naturel.

La Fontaine, qui a été son rival parmi nous, a des couleurs plus vives, sans en avoir moins de naïveté et de grâces : il nous tint lieu d'Esope, de Phèdre et de Pilpai. Il semble que par ses apologues, dit la Motte, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses contes. Indépendamment de la morale que ses fables renferment, il enchante par les grâ-

ces piquantes de son style : on y sent, à chaque ligne, ce que la gaieté a de plus riant, et ce que le gracieux a de plus attirant. Il joint à toute la liberté de la nature, tous les agrémens de l'esprit : on lui reproche seulement de n'avoir pas toujours su finir où il falloit. On souhaiteroit que son style fût plus châtié, plus précis, et qu'en surpassant Phèdre en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Ses moralités sont quelquefois tirées de trop loin ; et il insinue d'autres fois des maximes, dont la conséquence seroit dangereuse pour la jeunesse ; mais ces petites taches n'empêchent point qu'il ne soit le premier parmi les modernes, et qu'il n'ait surpassé les anciens. Il se croyoit pourtant fort au-dessous de Phèdre ; mais Fontenelle a très-bien dit, qu'il ne lui cédoit le pas que par bêtise : mot plaisant, qui exprime avec finesse le caractère d'un génie supérieur, qui se méconnoît, faute de se regarder avec assez d'attention.

Les curieux recherchent la première édition complète des fables de La Fontaine, imprimée sous ses yeux et corrigée par lui : c'est celle de Paris, Barbin, 1678, 1679 et 1693, 5 volumes in-12, avec figures dessinées par Chauveau. Les éditions imprimées par Didot

l'aîné, pour l'éducation du dauphin, en 1787, 2 vol. in-18 ; 1788, in-4°. ; et 1789, 2 volum. in-8°. , sont renommées pour leur beauté et leur exactitude. M. Barbon a publié, en 1806, une nouvelle édition revue avec soin, et suivie d'un vocabulaire qui tient lieu des insipides notes de Coste. On doit ce travail au savant et modeste Adry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire.

Le laborieux professeur Gail, a eu l'excellente idée de réunir les trois premiers fabulistes, Esope, Phèdre et La Fontaine, et l'entreprise a été bien exécutée en 1797, 4 vol. in-8°.

Les fables de La Fontaine forment la moitié de ce précieux recueil ; elles sont accompagnées d'excellentes notes, seules capables de le faire rechercher avec empressement : Chamfort en est l'auteur, et elles ont été le fruit d'une étude approfondie du fabuliste Français. Peut-être trouvera-t-on qu'il y est traité avec trop de sévérité ; mais, en général, le critique sait bien apprécier le rare mérite de ce poète inimitable, qui a tant d'esprit, sans jamais être en défaut par le goût, le naturel.

On doit à M. l'abbé Guillon, professeur au Lycée Bonaparte, *La Fontaine et tous les Fa-*

bulistes, ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, avec des observations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'histoire naturelle, Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Ce travail n'a pas rempli l'attente des amateurs ; on y remarque beaucoup d'inexactitudes. La fable *des Loups et des Brebis* est indiquée comme une imitation de la fable de Phèdre, *Milvus et Columbæ*, dont la véritable imitation (que l'éditeur n'indique pas), est la fable *des Vautours et des Pigeons*.

Il veut encore trouver une imitation de *Leo et Mus*, dans *le Lion et le Moucheron*, qui n'y a aucun rapport ; et dans *le Cerf et la Vigne*, une imitation de *Cervus ad Fontem*, dont la seule imitation est *le Cerf se voyant dans l'eau*.

AUTRES FABULISTES.

Les succès de La Fontaine excitèrent l'émulation de ses contemporains. Il eut des imitateurs de son temps ; il y en a eu plusieurs dans le dix-huitième siècle, et il y en a encore dans le nôtre.

Furetière, contemporain de La Fontaine, osa publier sous ses yeux, en 1651, cinquante

fables que peu de gens connoissent et que personne ne lit.

Benserade a fait plus de deux cents fables en quatrains ; et il y en a quelques-uns d'heureux , parce que le sujet s'y est prêté ; mais pour s'être mis à l'étroit en s'assujettissant à cette forme , le reste est aussi méprisé que ses métamorphoses en rondeaux.

Le Noble a donné aussi deux cents fables , qui , malgré la dureté de son style et sa froide prolixité , ont eu , dans le temps , quelque vogue , parce que la plupart étoient relatives aux événemens qui faisoient alors la matière de ses pasquinades ; mais elles sont peu lues aujourd'hui : on les a recueillies en deux volumes in-12.

Les fables de Desmay , publiées en 1678 , sous le titre de l'Esope Français , ont quelque facilité ; mais froides , sans grâce et verbeuses : elles sont entièrement oubliées.

Boursault , Fuselier et de Launay , ont fait d'assez bonnes fables enchâssées dans différentes pièces de théâtre.

Celles de l'abbé de Grécourt , qu'on a si soigneusement ramassées dans toutes les éditions des œuvres de ce sale écrivain , et surtout dans celle de 1761 , sont si bizarres ou

si licencieuses, qu'il ne mérite pas d'être mis au nombre de nos fabulistes ; d'autant plus que cet auteur s'est entièrement écarté du genre. Il prend, pour ses personnages, des individus qui ne sont pas faits pour s'allier, comme l'ours et la tourterelle ; le dindon et la fraise, l'arc-en-ciel et les rats. Il seroit à souhaiter, pour sa réputation et pour le plaisir de ses lecteurs, qu'il en eût fait beaucoup comme celle du Solitaire et de la Fortune.

L A M O T T E.

La Motte ne voulant laisser aucun genre que sa muse n'eût essayé, a produit cent fables imprimées in-4°. et in-12. Il y en a de fort ingénieuses, et quelques-unes de très-bien faites ; mais les meilleures ne valent pas, à beaucoup près, le discours éloquent qui leur sert de préface. « Je ne me serois pas hasardé à » écrire des fables, dit-il, si j'avois cru qu'il » fallût être absolument aussi bon que La » Fontaine, pour être souffert après lui ; mais » je pensois qu'il y avoit des places honorables au-dessous de la sienne....N'y auroit-il » pas même quelque justice à me compter, » en compensation des beautés qui me manquent, le mérite de l'invention que mon

» prédécesseur ne s'est point proposé ? A
 » huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent
 » que par des additions, ou par l'usage
 » moral que j'en fais, il a fallu inventer mes
 » fables pour exprimer mes vérités ; il a fallu
 » enfin être tout à la fois l'Esope et le La Fontaine.
 » C'en étoit sans doute trop pour moi ;
 » il ne seroit pas juste d'exiger que j'égalasse
 » ni l'un, ni l'autre. »

La Motte l'a fait pourtant quelquefois ; et Voltaire conte une chose plaisante, qui se passa dans un souper au Temple, chez M. de Vendôme, au sujet des fables de la Motte : elles venoient de paroître ; et tout le monde affectoit d'en dire du mal. Le célèbre abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du fameux Bussi-Rabutin, un ancien ami de Chapelle, plein d'esprit et de goût ; l'abbé Courtin, et d'autres bons juges des ouvrages, s'égayoient aux dépens de la Motte, qu'ils n'aimoient pas. M. de Vendôme et le chevalier de Bouillon enchérissoient sur eux tous ; on accabloit le pauvre auteur.

« Je leur dis, ajoute Voltaire, Messieurs,
 » vous avez tous raison ; vous jugez en con-
 » noissance de cause ; quelle différence du
 » style de la Motte à celui de La Fontaine !

» Avez-vous vu la dernière édition des fables
 » de La Fontaine ? Non, dirent-ils. Quoi ! vous
 » ne connoissez pas cette belle fable qu'on a
 » trouvée parmi les papiers de madame la du-
 » chesse de Bouillon ? Je leur récitai la fable ;
 » ils la trouvèrent charmante ; ils s'extasioient.
 » Voilà du La Fontaine ! disoient-ils ; c'est la
 » nature pure : quelle naïveté ! quelle grâce !
 » Messieurs , leurs dis-je , la fable est de la
 » Motte ; alors ils me la firent répéter et la
 » trouvèrent détestable. »

AUTRES FABULISTES.

On a de l'épigrammatiste le Brun, des fables d'un style plus simple et plus propre au genre (1724 , in-12) ; mais en général foibles et médiocres.

Richer , malgré la foiblesse de sa poésie , qui est toujours terre à terre , et d'une imagination d'ailleurs peu riante ; Richer a plus approché de La Fontaine , que tous ses prédécesseurs : il a donné , comme lui , douze livres de fables.

Il a paru , depuis Richer , une multitude d'autres fabulistes , et entr'autres , Pesselier , auteur d'un corps de fables écrites d'un style net , et de quelques pièces de théâtre , aussi mêlées

lées d'apologues; de Frasnai, dont nous avons un recueil de fables grecques, ésopiques et sibaritiques, distribuées en deux volumes in-12, et imprimées à Orléans en 1750; Ganeau, qui a publié, en 1760, cinq livres de fables, où il y a de la variété et de la gaieté; le Père Grozelier, de l'Oratoire, dont les fables ont vu le jour en 1768, in-12.

Le Père Barbe, de la Doctrine Chrétienne, à qui l'on doit aussi un recueil de fables, publié en 1762.

D'Ardenne, de l'académie de Marseille, dont les œuvres, imprimées en 4 vol., renferment un recueil de fables, qui sont peut-être le meilleur de ses ouvrages.

Un ton de sentiment très-bien soutenu, de la douceur et du naturel, de la naïveté même; et cet air de facilité qui convient au genre, forment le caractère des fables de l'abbé Aubert.

Il y a dans celles de Dorat, de l'esprit, de la philosophie, de l'agrément, de l'élégance, et souvent du naturel. Il en est dont le fonds ne lui appartient pas; il a l'honnêteté d'indiquer les sources où il les a puisées: il en a imité plusieurs de l'allemand. Vous en trouverez quelques-unes, dont vous n'aimerez peut-être

pas le sujet ; mais en général , ce recueil ne nuit pas à la réputation de l'auteur.

Dans un volume in-8°, publié en 1773, sous le titre de *Fables, Contes*, etc., par l'abbé le Monnier, cet auteur montre un talent peu commun pour la fable. Il seroit seulement à souhaiter, qu'il ne prît pas quelquefois la familiarité basse pour de la naïveté, et la profusion des mots pour de l'aisance et du naturel. Lorsqu'il évite ces deux écueils, il y a peu de fabulistes qu'on puisse lui comparer, en exceptant toujours La Fontaine, qui est au-dessus de toute comparaison.

M. BOISARD.

M. Boisard sera sûrement regardé comme un de nos meilleurs fabulistes ; peut-être lui reprochera-t-on de la lenteur et de l'uniformité : les animaux qu'il met en scène ne parlent pas toujours leur langage ; l'affectation d'esprit y tient souvent la place de cette aimable naïveté, qui fait le caractère essentiel de l'apologue ; et son style est quelquefois embarrassé de descriptions prolixes, qui décèlent un peu trop la prétention du poète : d'ailleurs, son imagination est riante et féconde ; sa manière de raconter a de la grâce, de la

facilité. La fable offre toujours un rapport assez juste avec la vérité qu'elle déguise; et sa gaieté n'est point apprêtée. Le recueil des fables de cet auteur parut, pour la première fois, en 1773, in-8°. ; la dernière édition est intitulée, *Mille et Une Fables*, 1807, 2 volumes in-8°.

N I V E R N O I S.

M. Mancini-Nivernois a publié, en 1796, 2 vol. in-8°, un recueil de fables. Si, comme tant d'autres, il est bien loin de notre inimitable La Fontaine, il nous a paru cependant l'emporter de beaucoup sur la plupart des poètes du même genre. Sa manière est simple et facile, son style abondant, peut-être diffus; mais toujours élégant et pur, sans prétention et sans afféterie; en un mot, tout y respire le bon goût et la vraie philosophie.

F L O R I A N.

Les fables de Florian sont regardées comme un des meilleurs ouvrages de ce charmant auteur; le public leur a fait un accueil distingué. Florian doit quelques fables à Esope, à Bidpai, à Gay, aux fabulistes Allemands, beaucoup plus à l'Espagnol Yriarté, poète dont il faisoit grand cas.

M. GUICHARD.

Après avoir lu et relu, avec un charme toujours nouveau, la plupart des fables de La Fontaine, on peut trouver encore du plaisir à lire celles de quelques-uns de ses disciples. M. Guichard mérite d'être mis au nombre de ceux-ci, par ses fables connues et estimées des gens de lettres et des amateurs : elles ont été publiées en 1802, 2 vol. in-12.

On a applaudi au travail utile et ingénieux de M. L. T. Hérissant, qui a rassemblé, dans un seul volume, Paris, Lottin le jeune, 1771, in-12, les meilleures fables françaises, imprimées depuis La Fontaine. C'est un extrait de beaucoup de volumes, fait avec goût. Il a fallu, pour nous donner ce choix, feuilleter une infinité de journaux, de mélanges, de poésies, et recourir aux portes-feuilles de plusieurs gens de lettres, qui ont bien voulu contribuer au plan que l'éditeur du *Fablier Français* s'est proposé. Il se trouve même ici des fables qui sont publiées pour la première fois. On est bien aise de voir des fables composées par des écrivains connus, qui ont cultivé d'autres genres de poésies : Fontenelle, la Chaussée, Moncrif, Voltaire, Favart, Do-

rat, d'Arnaud, Voisenon, etc. Cette collection est accompagnée d'une notice historique, et de tables qui précèdent ou terminent les différens livres qui forment ce recueil.

Le sixième volume de *la Petite Encyclopédie Poétique*, peut être considéré comme la suite du *Fablier Français* : on y trouve, en effet, de jolies fables par MM. Hoffman, Fabien Pillet, P. Villiers, Arnault, le Montey, Ginguené, Andrieux, Berenger, Sélis, etc.

§ X. POÈTES DE SOCIÉTÉ.

JEAN DE MEUN.

C'est sous le nom de poètes de société, que nous tracerons l'esquisse de plusieurs auteurs de poésies fugitives, qui depuis Abailard ont paru sur notre Parnasse.

Le roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris, et continué par Jean de Meun, fut, en quelque sorte, l'aurore de la poésie française. On avoit beaucoup de chansons avant ce poème (car nous avons toujours aimé à chanter); mais on n'avoit aucun ouvrage de cette étendue. Ce roman rimé, étant à la fois voluptueux et satirique, devoit avoir un grand succès; il flattoit deux des plus

grandes passions des hommes : on le lit encore aujourd'hui ; et ses peintures naïves sont des fleurs qui ne sont pas tout-à-fait fanées. L'édition la plus recherchée est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, Paris, 1735, 3 vol. in-12 ; il faut y joindre le supplément au glossaire, par Lantin de Damerey, Dijon, 1737, in-12.

V I L L O N.

La nature l'avoit fait naître avec un talent propre pour la poésie, du moins pour la poésie simple, naïve, badine. C'est le premier, selon Despréaux, qui débrouilla, dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux romanciers ; mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence. François I^{er}, qui aimoit ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses poésies. C'est sur cette édition que fut faite celle du célèbre Coustelier, in-8^o, en 1723 ; on en a donné une autre dans le même format, en 1742, à la Haye, enrichie de notes. L'abbé Lenglet du Fresnoy en a laissé une, augmentée et revue sur un manuscrit original.

M A R O T.

Ce poète avoit un esprit enjoué, et plein

de saillies , sous un extérieur grave et philosophique. Marot a surtout réussi dans le genre épigrammatique. Du Verdier dit , en parlant de lui , qu'il a été le poète des princes , et le prince des poètes de son temps. Les juges les plus sévères seront forcés de convenir qu'il avoit beaucoup d'agrément et de fécondité dans l'imagination ; s'il avoit vécu de nos jours, le goût la lui auroit réglée. On a de lui des épîtres , des élégies , des rondeaux , des ballades , des sonnets , des épigrammes. Ce poète eut des imitateurs. On écrivit dans son style les tragédies , les poèmes , l'histoire , des livres de morale. La Fontaine dans le dix-septième siècle , et Rousseau dans le siècle dernier , ne contribuèrent pas peu à le répandre. Tous les genres de littérature furent avilis par cette bigarrure de termes bas et nobles , surannés et modernes. On entendit , dans quelques pièces de morale , les sons du sifflet de Rabelais parmi ceux de la flûte d'Horace. Le bon goût a dissipé cette barbarie , supportable dans un conte , et dans le temps de François I^{er}. ; mais détestable dans un ouvrage noble , sous les règnes de Louis XIV , de Louis XV , de Louis XVI et de Napoléon.

On doit à M. Vincent Campenon , l'édition

des *Œuvres choisies* de Clément Marot, 1801, in-12, précédées d'un discours préliminaire, qui est un excellent morceau de littérature.

SAINT-GELAIS, BELLEAU.

Après lui vinrent Saint-Gelais, Belleau et d'autres rimeurs, qui eurent peut-être plus de réputation, mais qui avoient certainement moins de mérite.

S E N E C É.

On sait gré à M. Auger d'avoir rassemblé, en 1086, les poésies choisies de ce poète aimable, disséminées, jusqu'à présent, dans divers recueils. Quoiqu'il soit principalement connu par son conte du *Kaïmak*, le meilleur de ses ouvrages, on trouvera néanmoins dans la collection faite par M. Auger, plusieurs morceaux qui décèlent un vrai talent, tels entr'autres que le conte intitulé, *Filer le Parfait Amour*, et le poème des *Travaux d'Apollon*.

C H A P E L L E.

Parmi les élèves de nos poètes négligés, il faut compter Chapelle, génie heureux, génie facile; mais qui, à son Voyage de Provence
près,

près, où même tout n'est pas excellent, n'a fait que des choses médiocres.

Le Voyage de Chapelle et de Bachaumont en a fait entreprendre d'autres. Celui de le Franc lui fait d'autant plus d'honneur, qu'ayant parcouru les mêmes contrées que Chapelle, il a suivi une autre route, et fait de nouvelles découvertes : il s'est moins attaché à réciter qu'à peindre.

S A I N T - P A V I N.

Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies par le Fevre de Saint-Marc en 1759, 2 vol. in-12, avec celles de Mont-Plaisir, de la Lane et de Charleval : ce sont des sonnets, des épîtres, des épigrammes, des rondeaux : on y trouve de l'esprit et de la gaieté ; mais ce n'est ni l'imagination douce et brillante de Chaulieu, ni cette fleur de poésie que respirent les aimables productions des Voltaire et des Gresset ; celles-ci sont les filles des Grâces et d'Apollon ; et les autres ne le sont que du plaisir et de la débauche.

L A L A N E.

On ne connoît de lui, que trois pièces en vers français ; les deux premières en stances,

et la troisième en forme d'églogue, toutes trois sur la mort de sa femme, surtout la première des stances et l'églogue. L'amour a souvent inspiré des poètes, et leur a dicté des vers fort passionnés pour leurs maîtresses; mais on n'en a guère vu faire de leurs femmes le sujet de leurs poésies, et pleurer leur mort en vers: ceux de la Lane-marquient plutôt un homme sensible qu'un bon poète.

L A F O N T A I N E.

Ce poète s'ignoroit lui-même, et étoit sublime sans le savoir: jamais il ne chercha les fleurs dont il sema ses ouvrages; elles se présentèrent à lui; et il ne se donnoit pas même la peine de les arranger. Nous avons parlé de ses fables; ses contes ne devroient pas être lus à cause de leur objet, et le sont cependant beaucoup plus, quoiqu'ils n'aboutissent, presque tous, qu'à conduire une femme à la dernière foiblesse, et qu'il y ait des longueurs dans quelques-uns. Si les sujets sont monotones, les détails sont très-variés; et ce sont précisément ces détails, qui en font tout le danger. Parmi les autres poésies fugitives de La Fontaine, il y en a très-peu qui vaillent ses fables et ses contes.

M. Erhan a donné une bonne édition des œuvres complètes de La Fontaine, 1806, 5 vol. in-12 ou in-18.

PAVILLON.

Ses poésies ont été recueillies, pour la première fois, en 1720, in-12. Quoique la plupart soient négligées, et que quelques-unes se sentent des glaces de la vieillesse, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Il a travaillé dans le goût de Voiture ; mais il a surpassé son modèle. Ses poésies consistent en stances, en lettres, dont quelques-unes sont mêlées de prose et de vers. Il a fait aussi une fable, un conte, et une métamorphose d'Iris changée en astre, pièce d'un style enjoué. Le Fevre de Saint-Marc a donné une bonne édition des œuvres de ce poète, 1747, 2 vol. petit in-12.

COULANGES.

On a de lui les plus jolies chansons, par l'air facile et naturel qu'il leur a donné. Cet enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau. On a recueilli ses chansons, en deux volumes in-12, 1698. On trouve quelques-unes de ses lettres avec celles de son illustre cou-

sine , madame de Sevigné : elles sont faciles et gaies.

R O U S S E A U.

Les contes épigrammatiques de Rousseau ont plus d'énergie , mais bien moins de naïveté. Un galant homme n'en peut soutenir la lecture ; l'obscénité en souille chaque vers ; et il est malheureux qu'avec un si grand talent pour la poésie , il en ait fait un si funeste usage.

C H A U L I E U.

L'abbé de Chaulieu versifioit dans le même temps que Rousseau ; mais il n'afficha pas son talent : il avoit l'imagination brillante et l'âme sensible ; ces deux dons , si rarement unis , caractérisent tous ses écrits : sa morale est toute en sentimens ; mais cette morale est celle d'Epicure : il est diffus , incorrect , mais pénétré de ce qu'il écrit ; qualité précieuse , à laquelle on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Chaulieu doit se contenter d'être le premier des poètes négligés ; mais aussi , que cette négligence a de charmes ! Quelle vérité ! quel feu ! quelle brillante imagination ! Chaulieu n'est presque jamais un auteur qui com-

pôse ; c'est le convive le plus aimable qui célèbre l'amour et l'amitié le verre à la main , et qui fait passer son ivresse dans tous les cœurs. Aucun poète n'est plus séduisant qu'il l'est dans ses bonnes pièces.

Les anciennes éditions des œuvres de Chaulieu , étoient très-inexactes et remplies d'omissions , de transpositions , d'altérations et de contre - sens : on ne possédoit de ses vers , que des copies infidèles ; on en a enfin donné une , en 1774 , 2 vol. in-8^o. , qui a été faite sur trois manuscrits originaux ; sur un , entr'autres , qui , peu de temps avant la mort de ce poète , fut rédigé sous ses yeux , d'après une copie corrigée par lui-même. Ces manuscrits ont été donnés par le marquis de Chaulieu , petit-neveu de l'auteur ; et la lettre par laquelle il se détermine à s'en dessaisir , est imprimée à la tête de cette nouvelle édition : son avantage sur toutes les précédentes n'est donc pas équivoque ; elle renferme d'ailleurs une cinquantaine de pièces , qui ne sont point dans les premières.

On peut néanmoins se contenter de *l'Elite des Poésies de Chaulieu* , Paris , Desessarts , 1799 , in-12.

LA FARE.

Ses poésies respirent cette liberté, cette négligence aimable, cet air riant et facile, cette finesse d'un courtisan ingénieux et délicat, que l'art tenteroit en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même; le style en est incorrect et sans précision. C'est l'Amour, c'est Bacchus plutôt qu'Apollon, qui inspiroient le marquis de la Fare. Les fruits de sa muse se trouvent souvent à la suite des poésies de l'abbé de Chauvieu, son ami, notamment dans une belle édition donnée par M. Renouard, en 1803, in-12. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre; mêmes inclinations, même goût pour les plaisirs, même façon de penser, même génie.

VERGIER.

« C'étoit un philosophe, homme de société, ayant beaucoup d'agrément dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. » Rousseau, qui parle ainsi de ce poète, qu'il a fort connu, ajoute: « Nous n'avons peut-être rien dans notre langue, où il y ait plus de naïveté, de noblesse et d'élégance, que ses chansons de table, qui pourroient le faire pas-

ser, à bon droit, pour l'Anacréon Français. »
 A l'égard de ses contes et de ses autres ouvrages, la poésie en est négligée. Il a fait des odes, des sonnets, des madrigaux, des épithalames, des épigrammes, des fables, des épîtres, des cantates, des parodies ; la meilleure édition de ces différens ouvrages est celle d'Amsterdam, en 1731, deux volumes in-12, souvent reliés en quatre. Des amateurs préfèrent l'édition de Cazin, en 3 volumes in-18. « Vergier, dit Voltaire, est à l'égard de La Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur foible, mais naturel. »

V O L T A I R E.

L'abbé de Chaulieu mourut précisément dans le temps que Voltaire commençoit à briller sur notre Parnasse. Ce poète fut son héritier : les Grâces autant que les Muses ont dicté ses poésies fugitives ; s'il a moins de chaleur que Chaulieu, il est aussi moins inégal, plus saillant ; il respire plus souvent cette gaieté française, qui s'évapore dans nos cercles, et qu'il a fixée dans ses écrits. On a trouvé trop de ressemblance dans la plupart de ces petites épîtres, pour lesquelles Voltaire avoit un talent vraiment original ; mais si le fonds est presque

toujours le même, la forme est bien différente; il est inépuisable en tours ingénieux, en saillies agréables. Heureux s'il avoit toujours respecté la religion, et s'il n'avoit jamais fait rougir la vertu!

Nous indiquerons ici la collection des œuvres de Voltaire, que l'on doit aux soins de Beaumarchais; on préfère l'édition in-8°, composée de 70 volumes, à l'édition in-12, qui en a 92; il faut y joindre la table générale des matières, publiée par M. Chantreau, 1801, 2 vol. in-8°.

F E R R A N D.

Ce poète faisoit joliment de petites chansons galantes. Il jouta avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal: l'un mettoit plus de naturel, de grâce, de finesse, de délicatesse dans les sujets de galanterie; et l'autre plus de force, de recherche, d'imagination et de poésie dans les sujets de débauche. La plupart des chansons de Ferrand ont été mises sur les airs de clavecin, de la composition du célèbre Couperin.

G R É C O U R T.

Un libertinage piquant, une gaze peut-être trop

trop légère, de la rapidité, du feu, quelquefois du naturel, mais jamais les grâces de la belle simplicité, de ce dialogue animé, le génie du conte, souvent de la grossièreté, où Grécourt oublie absolument son état, et même la décence de tous les états; tels sont les contes de notre poète dissolu, et pourtant aimable, et ayant un caractère distinctif.

Le poème de Philótanus, où il y a beaucoup plus de méchanceté que d'agrément, est, selon moi, bien au-dessous de sa réputation : ôtez - lui un air de facilité, quelques saillies, quelques traits de gaieté satirique, qu'est-ce que cet ouvrage? Il est dépourvu de grâces, d'imagination, en un mot, de poésie, la première qualité qui pourtant constitue un poème.

Grécourt, si je puis le dire, a un cynisme d'expression, qui réveille les sens et excite le rire dissolu : on doit à Querlon l'édition de ses œuvres de 1761 ; elle est distribuée en quatre petits volumes d'un format élégant; les trois premiers sont entièrement consacrés aux pièces de Grécourt : le premier renferme des épîtres sans imagination, sans poésie, sans grâces ; leur seul mérite est l'aisance et quelquefois la naïveté. Ce ne sont

point les agrémens inexprimables de Marot, ce charmant naturel de Chapellet, cette volupté raisonnée et sentie de Chaulieu, ce brillant et ce philosophique de Gresset, cette ingénieuse et piquante facilité de Voltaire ; c'est de la prose assez mal rimée. A chaque instant, on est arrêté par des traits insipides et un enjouement trivial. Ses contes, qui remplissent le second volume, ont plus de mérite et d'agrément : ce ne sont point ceux de l'imitable La Fontaine; ce n'est point cette belle nature, ce dialogue intéressant, ces grâces qu'on admire dans ce dernier ; mais les contes de Grécourt ont un libertinage animé, une gaieté brillante, souvent un naturel piquant. Ce sont les écrits qui le caractérisent davantage, et qui lui appartiennent le plus, qui blessent le plus l'honnêteté. Grécourt est partout un versificateur lâche, sans noblesse et sans correction. Ses chansons, qui terminent le second volume, ont les mêmes agrémens et les mêmes défauts que ses contes. C'est un libertin assis à table, le front couronné de pampre, qui laisse échapper des saillies heureuses, au milieu de tous les lieux communs, médiocres, auxquels il s'abandonne. Les pièces mêlées composent le troisième volume. D'abord pa-

roissent des épigrammes sans esprit, des madrigaux sans goût, sans mollesse ingénieuse, nécessaire dans ce genre. Le quatrième tome n'appartient point à Grécourt; ce sont des pièces de divers auteurs.

H A G U E N I E R.

Ce poète Bourguignon étoit un de ces hommes de table, qui font l'amusement et les délices d'un repas, par leurs saillies et leur facilité à produire de petites chansons agréables, qui animent le convive le plus distrait, et le forcent de prendre part à la joie qui retentit autour de lui. On a plusieurs chansons de cet auteur, qui se chantent souvent, et où règne la gaieté.

P A N A R D.

Les œuvres diverses de Papard commencent à la fin du troisième volume de son recueil; elles contiennent des chansons galantes et bachiques, des pièces anacréontiques, des fables, des allégories, des tableaux de la nature et de nos mœurs; des comparaisons et des maximes, des épigrammes et des madrigaux, des cantates, des bouquets, des étrennes, et des moralités qui sont les dernières produc-

tions de l'auteur. Il y a dans tous ces différens ouvrages, beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligence, de longueurs, de fautes contre la langue et la poésie.

M. Armand Gouffé a publié les œuvres choisies de Panard, en 3 vol. in-18.

M O N C R I F.

Moncrif avoit un talent particulier qui le distingue, celui d'exprimer, sans effort et sans insipidité, cette galanterie qui sembloit caractériser notre nation dans les beaux jours de Louis XIV. Il n'est pas aisé de prêter des grâces durables à ces petites pièces de vers, qui souvent naissent et meurent au même instant dans le sein d'une société. Nous sommes inondés aujourd'hui d'ouvrages en ce genre; mais peu d'auteurs ont su, comme Moncrif, y répandre cette juste dose d'agréments, si difficile à saisir: les uns y versent à pleines mains du bel esprit qui fatigue, et que l'on pourroit comparer à ces vernis brillans, dont l'odeur porte à la tête; les autres entassent les lieux communs, des images prétendues poétiques, qui ne sont que triviales, des complimens doux-cereux et fades; au lieu que Moncrif, je le ré-

pète, possédoit l'heureux don de dire des choses flatteuses, avec cette finesse intéressante, qui rend l'éloge piquant. Cet auteur n'a pas moins réussi dans la romance, autre espèce de poésie, qui demande un art infini, caché sous un air de simplicité. Il est le premier qui nous ait fait connoître ce genre; et le seul qui, jusqu'à présent, en ait bien connu le caractère et le langage. Le rajeunissement de Titon suffiroit pour immortaliser son auteur, de même que ses chansons, que tout le monde sait par cœur.

On trouve les poésies de Moncrif dans ses *Œuvres Choiesies*, 1801, 2 vol. in-18.

G R E S S E T.

Les poésies de Gresset respirent la paresse, le goût de la solitude et des plaisirs tranquilles. Ses badinages sont sans amertume : son Vert-Vert est le plus enjoué de tous ceux qui sont sortis de sa plume. Dans ses épîtres légères, on voit un poète facile, qui orne la raison et qui égaye la morale. Des phrases plus courtes, des périodes mieux coupées, feroient mieux sentir l'air de facilité qu'ont presque toutes ses poésies.

M. Erhan a publié, en 1803, une jolie édi-

tion stéréotype *des Œuvres Choiesies* de Gresset. L'année suivante, on a donné une édition de cet auteur, augmentée de pièces inédites, en 3 vol. in-18.

LE CARDINAL DE BERNIS.

Ce qui assure au cardinal de Bernis une gloire durable, c'est qu'il a su cacher sous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure : son épître à M. le baron de Montmorency en est un exemple ; elle est en même temps un témoignage bien estimable du respect de l'auteur pour tout ce qu'on doit respecter ; elle fait aimer la vertu, l'honneur, les lois, et surtout la précieuse simplicité des mœurs antiques. A l'exemple de l'illustre Rousseau, il a enrichi ses vers par un usage heureux et continuel de l'ancienne mythologie. Ses poésies respirent, en général, l'élégance, l'harmonie et la facilité. Aucun poète ne paroît avoir mieux senti, que toute l'énergie des vers ne consiste précisément que dans l'art de peindre.

Le poème des Quatre Saisons respire, en général, la délicatesse, les grâces, l'imagination la plus riante, la plus heureuse facilité, le coloris le plus séduisant. On ne peut

que se plaindre de la multiplicité des tableaux entassés les uns sur les autres : cette profusion fatigue. L'auteur pouvoit ménager des repos, fondre et varier davantage ses peintures, y répandre plus d'intérêt et de précision, user avec plus de sobriété de ce qu'on appelle la vieille poésie, rendre ses épisodes plus piquans, et surtout éviter la monotonie d'en coudre un à la fin de chaque chant.

Didot l'aîné a donné une bonne édition des œuvres de cet auteur, 1797, in-8°. : il y a joint *la Religion vengée*.

FRÉDÉRIC II; ROI DE PRUSSE.

Les œuvres poétiques du roi de Prusse ressemblent à ces jardins étrangers, qui n'ont point encore acquis toute l'élégance des nôtres, mais qui l'emportent par leur utilité. On y trouve plus de fruits que de fleurs; et trop souvent nous préférons les fleurs aux fruits. Les odes qui ouvrent son recueil en forment, peut-être, la partie la plus négligée; il s'y trouve même des fautes contre les premières règles de la versification, et un esprit d'imitation trop marqué de notre célèbre Rousseau. Les cadres des épîtres ne sont pas toujours neufs; mais ils renferment des images toujours

vraies : on y goûte le plaisir de contempler un roi , et un grand roi , qui met au-dessus même de la couronne , l'honneur d'être homme de lettres. Jusqu'à présent , quelques écrivains hardis avoient pu porter leur censure sur les cours des princes ; mais on les croyoit peu sur leur parole ; on regardoit leurs critiques comme des effets de la mauvaise humeur , de l'ignorance. Ici un monarque pèse son rang , démasque lui-même les courtisans , et en fait voir la petitesse , la flatterie , la bassesse. Quant aux contes , qui heureusement forment le plus petit nombre des pièces de ce recueil , il semble que la majesté royale n'ait descendu qu'avec répugnance , dans les détails qu'exige ce genre , le dernier de tous , si l'on n'y excelle comme La Fontaine. Mais , je le répète , c'est dans le poème sur l'Art de la Guerre , que le génie du monarque se retrouve entièrement : on voit qu'il possède à fond sa matière , et qu'il n'est occupé que du soin de l'orner. C'est Corneille qui nous trace des règles sur la tragédie. Nous lui devons , en particulier , un tribut de reconnoissance ; car c'est parmi les Français qu'il a puisé la plupart des exemples de courage et d'héroïsme qu'il fait passer en revue dans son poème. Un autre motif de gratitude ,

tude ; et qui intéresse toutes les nations , c'est que ces mêmes écrits ne respirent que l'humanité, l'amour de l'ordre et la gloire des lettres.

L'ABBÉ DE LATTAIGNANT.

Les pièces qui composent le recueil de ses poésies , lesquelles ont paru d'abord en deux volumes , sous le titre de *Pièces dérobées à un Ami* ; ensuite en quatre , sous celui de *Poésies de M. l'Abbé de Lattaignant* , en 1751 et 1755 , n'ont été faites , dans quelques sociétés particulières , que pour l'amusement d'un petit nombre de personnes qui en étoient elles-mêmes ou l'occasion ou le sujet. L'esprit , la légèreté , la finesse , le naturel , la naïveté , l'enjouement , tout flatte ici le goût le plus délicat. Nouvel Anacréon , l'abbé de Lattaignant a chanté le vin , l'amitié et l'amour ; ses vers sont les enfans du badinage ; Bacchus a été son Apollon ; la jeune Iris étoit sa Muse ; et une table environnée d'amis , son cabinet ou son Parnasse. Poète et auteur , mais par un double prodige , poète sans fiel , et auteur sans travail , jamais l'envie , la haine , l'animosité , la vengeance n'ont animé ses écrits ; et si ses vers sont le fruit de ses veilles , c'est qu'il veilloit avec les Plaisirs.

DESFORGES MAILLARD.

Cet auteur auroit pu nous donner ses poésies avec plus de choix et d'ordre ; il a certainement du génie , du naturel , de la vérité , de la chaleur , des connoissances , un caractère d'esprit et de style qui lui appartient ; il est digne d'occuper une place sur notre Hélicon ; il l'auroit au sommet , s'il eut plus corrigé , s'il eut moins cédé à sa facilité , s'il eut , en un mot , plus consulté le goût , cet arbitre suprême de notre littérature. Comment , plein de la lecture des anciens , n'a-t-il pas saisi ce secret , cette magie qu'ils possédoient à un degré supérieur ?

M A L F I L A T R E.

On ne connoissoit guère de Malfilâtre que son charmant poème de *Narcisse* , qui avoit fait concevoir de hautes espérances sur le talent de ce jeune poète , si cruellement trompées par une mort prématurée. On lit avec plaisir , dans le recueil de ses *œuvres* , que nous devons à M. Auger , trois odes qui furent couronnées , des fragmens d'une traduction en vers des Eglogues de Virgile , et surtout d'autres fragmens des Géorgiques de

ce poète, qui peuvent soutenir la comparaison avec les morceaux corrélatifs de la belle traduction de M. de Lille.

DESMAHIS.

Ses poésies légères égaleroient peut-être celles de Chapelle et de Chaulieu, si l'esprit n'y étouffoit trop souvent le sentiment. Ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de son temps en ce genre, pourvu qu'on excepte les pièces fugitives de Voltaire, et une grande partie de celles de Gresset et du cardinal de Bernis. Il a surtout une tournure de pensée vive, naturelle et délicate. Sa versification est douce, harmonieuse et facile; sa poésie est pleine d'images et d'agréments. Sa morale est utile sans être austère; un peu trop voluptueuse, sans être cependant libertine; philosophique, et jamais hardie ni indécente. La meilleure édition des œuvres de cet auteur, est celle qui a été donnée par Tresséol, 1778, 2 vol. in-12.

SEDAINE.

Sedaine avoit de la facilité, de l'imagination, de la gaieté, tous les traits qui ornent le

vrai talent. Son esprit part de son âme ; et son âme ne peut que lui faire beaucoup d'honneur : elle annonce un amour rigoureux pour la vérité , une haine contre tout ce qui peut blesser l'humanité , la saine raison ; en un mot , Sedaine peut être compté parmi nos poètes agréables. On voudroit peut-être qu'il n'eût pas confondu quelquefois le naïf avec le bas. L'Épître à son Habit , et ses Aveux poétiques , où il règne tant d'enjouement , pèchent du côté de cette noblesse , que la délicatesse française admet pour un des premiers principes du bon goût. Notre plaisanterie est si tendre , si légère ; c'est une fleur à laquelle le tact le moins appesanti enlève son velouté et sa fraîcheur. Il arrive aussi à Sedaine de ne pas toujours employer l'expression propre.

D O R A T.

On a nommé Dorat l'Ovide moderne ; cette qualification me paroît juste à quelques égards : mais s'il a quelquefois saisi la manière brillante de son modèle , il ne s'est pas assez occupé d'en éviter les défauts ; sa facilité l'égare ; son imagination , toujours riant et gracieuse , lui représente souvent

les mêmes objets ; il se contente trop aisément de ses premières idées ; et son coloris le trompe alors sur le fond même des pensées. Cet ingénieux auteur mourut à Paris, en 1780. Tant qu'il vécut, il partagea presque avec Voltaire, l'attention publique : son nom voloit de bouche en bouche. Aujourd'hui on parle à peine de lui : ne pourroit-il pas dire avec justice :

. Je n'ai mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

On peut attribuer cette contradiction apparente à deux causes principales : l'affectation trop marquée de plaire aux femmes, et la trop grande abondance de ses productions. Les femmes rendent la vie agréable, mais elles ne donnent pas l'immortalité ; et un trop gros bagage n'arrive pas à la postérité. On doit savoir beaucoup de gré à M. Sautreau de Marsy, qui a pris la peine de réduire *les Œuvres choisies de Dorat* à trois petits volumes.

M. DE SAINT MARC.

On connoissoit plusieurs pièces fugitives de M. de Saint Marc, insérées dans divers

recueils, et surtout son opéra d'Adèle, où il a représenté avec tant d'intérêt et de magnificence, la plupart des rites et des cérémonies de l'ancienne chevalerie : le succès de ces différens ouvrages a dû le déterminer à réunir toutes les poésies échappées à ses momens de loisir. Cette collection, dont la variété augmente encore le prix, est divisée en épîtres, en pièces anacréontiques et en contes. Chaque genre est traité avec l'esprit qui lui convient, avec la couleur qu'il exige. Une gaieté douce, une philosophie aimable, des portraits piquans de nos mœurs et de nos ridicules, se font remarquer dans les épîtres. Les pièces anacréontiques ont toutes les grâces et toute la mollesse du genre : quant aux contes, ils sont remplis de précision ; et la liberté que permet cette sorte de poésie, ne dégénère jamais en licence ; ce sont des traits rapides, qui font sourire l'esprit sans alarmer la pudeur, et se gravent dans la mémoire sans y laisser des traces dont la décence ait à rougir. La meilleure édition des œuvres de M. de Saint Marc est celle de 1785, 3 vol. in-8°.

RULHIÈRE.

On loue dans les poésies de Rulhière, cette élégance piquante et noble, qu'un esprit distingué donne toujours, même à ce qu'il n'achève pas : son poème en quatre chants sur *les Jeux de Mains*, avoit mérité beaucoup d'éloges, et excité une vive curiosité. La crainte de déplaire à une princesse a, dit-on, empêché l'auteur de le faire imprimer; on suppose, mal à propos, qu'il n'en subsiste aucune copie : il sera soumis sous peu de temps au jugement du public. Le libraire Colnet a publié plusieurs contes de Rulhière en 1800, in-8°. , à la suite du poème sur *les Disputes* : Voltaire, lorsque cette dernière pièce parut; dit avec toute l'autorité de son âge, de ses talens, de ses succès : *lisez cela, c'est du bon temps*; il fit plus, il voulut qu'elle fût imprimée dans le recueil de ses propres ouvrages. Cette conduite de Voltaire suffit pour indiquer le caractère philosophique des pensées de Rulhière; aussi fut-il un de ces écrivains qu'on a désignés par le nom de *Philosophes*, qui vouloient que les talens, le goût, le génie, fussent consacrés au progrès des lumières publiques, et ne con-

noissoient de littérature estimable; que celle qui s'étudioit à rendre aux vérités les plus utiles, leur éclat, leurs charmes et leur empire.

M. FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU).

Nous devons à ce poète une foule de jolies pièces; il étoit à peine dans l'adolescence, qu'il se fit connoître par des vers charmans: malgré ses occupations importantes avant et depuis la révolution, il a toujours cultivé les muses. Tous les recueils de poésies qui ont paru depuis trente ans, renferment plus ou moins de ses pièces fugitives, qui annoncent toutes du talent et de la facilité. Si l'auteur vouloit prendre la peine de les réunir en un ou plusieurs volumes, cette collection pourroit se placer dans une bibliothèque choisie.

CHAMFORT.

Les poésies fugitives de Chamfort sont en petit nombre, mais variées; ce sont des épîtres morales ou badines, des contes, des fables, des épigrammes, des traductions de l'anthologie, et de Martial, etc. *L'humour* caractérise ces petits ouvrages; et l'on entend par ce mot, qui nous vient des Anglais, une

une manière plus énergique que gracieuse , une gaieté vive , originale , mordante , enfant de la verve. On ne trouve point parmi les poésies de Chamfort , plusieurs imitations d'Anacréon , de Politien , de Strada , etc. , ni une épître de Ninon sur les héros et les héroïnes de son siècle , ni un poëme sur la Fronde , qui devoit être notre Hudibras ; bagatelles ingénieuses , devenues sans doute la proie de ces modernes Omar , qui ont détruit tout ce qu'ils ont pu des monumens de l'esprit , quels qu'ils fussent , et à qui du moins nous devons d'insignes actions de grâces , pour n'avoir pas brûlé la Bibliothèque Impériale.

Un ami de Chamfort , M. Ginguené , recueillit et publia les œuvres de Chamfort , en 1796 , 4 vol. in-8°. Cette édition étant épuisée depuis long-temps , l'imprimeur Fain l'a reproduite , dernièrement , avec des augmentations ; elle ne forme cependant que deux forts volumes in-12.

FLORIAN.

Les œuvres de Florian sont assez volumineuses : cet auteur avoit la touche légère , facile , assez naturelle ; mais il avoit plutôt un crayon qu'un pinceau : ce sont des pastels.

qu'il offre à nos yeux; et l'on sait que cette sorte de peinture est aisée à s'effacer. Tel est le jugement des critiques impartiaux sur *les Mélanges de Poésies et de Littérature* de l'auteur de Galatée.

M. DE BOUFFLERS.

Les pièces charmantes, soit en prose, soit en vers, de M. de Boufflers, avoient couru partout, imprimées ou manuscrites. Dès 1781, un libraire de la Haye, nommé de Tune, en réunit la plus grande partie dans un recueil qui fut d'autant plus recherché, qu'il étoit impossible de trouver ailleurs plus d'esprit, de grâce et d'enjouement. Les Chaulieu et les Hamilton se sont fait une réputation immortelle. M. de Boufflers a tout leur esprit, avec plus de goût et moins de négligence. La meilleure édition de ses œuvres est celle de 1805, 2 vol. in-18; elle a été revue par lui-même; et l'on y trouve un grand nombre de pièces inédites.

M. DE PARNY.

M. de Parny mérite d'être distingué de la foule de nos prétendus successeurs d'Anacréon :

Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons et des vers innocens.

Ils n'ont d'autre talent que de recueillir les rimes banales de toutes les pièces fugitives qui ont paru avant eux : cette misérable ressource, marque infaillible de la médiocrité, a été dédaignée par M. de Parny. On s'aperçoit que son goût n'a été formé que sur celui des anciens. Tibulle, Catulle, Properce, voilà les modèles qu'il a suivis, et dont il paroît s'être approprié les beautés, en homme qui les a vraiment senties. Comme eux, il ne s'attache qu'à peindre le sentiment avec les couleurs les plus simples et les plus touchantes, et puise presque toujours ses images dans son cœur. Nous avons indiqué précédemment la bonne édition des poésies de cet auteur.

M. D E L I L L E.

On voit avec plaisir dans les Poésies Diverses de ce célèbre poète, 1805, in-8°. et in-12, l'épître sur *l'Utilité des Voyages*, une autre à M. Laurent, *la Satire sur le Luxe*, *l'Ode à la Bienfaisance*, et beaucoup d'autres morceaux dignes de l'auteur *des Jardins*, *de l'Imagination*, etc.

Le dithyrambe sur l'Immortalité de l'Ame ne contient point de nouvelle preuve de de cette base de la morale, mais on y trouve de beaux vers.

Le Passage du Mont Saint - Gothard, traduit de l'anglais, est un petit poème de cent vingt vers. Ces deux opuscules ne peuvent rien ajouter, sans doute, à la réputation de l'auteur; mais ils ne sont pas indignes de lui; et l'on retrouve dans plusieurs passages son rare talent pour la versification.

M. DE SAINT-ANGE.

Il y a de la grâce et de l'esprit dans *les Mélanges de Poésies* de M. de Saint-Ange, Paris, 1802, in-8°. : on y reconnoît un maître qui a long-temps étudié et qui possède les secrets de son art.

M. ROUGET DELISLE.

Dans *des Essais en vers et en prose*, 1798, in-8°, M. Rouget Delisle se montre sous trois aspects intéressans pour les amis des arts, des lettres et de la liberté : musicien, il compose lui-même les airs de ses romances et de ses chansons; littérateur et poète, il versifie avec grâce, et fixe dans des vers élégans et faciles les souvenirs galans de sa jeunesse; enfin, hom-

mé libre et digne de chanter la liberté comme de la servir, il remet sous les yeux des amans de la patrie, ces heureux *chants guerriers* qui ont accompagné nos victoires.

M. ANDRIEUX.

La lecture de plusieurs pièces contenues dans *les Contes et Opuscules* de M. Andrieux, 1800, in-8°. , a quelquefois égayé les séances publiques de l'Institut : elles ont rendu le même service aux lecteurs dans leur cabinet. C'est quelque chose de faire rire. Le style de M. Andrieux, dans les morceaux en vers de ce recueil, est différent de celui de Boileau dans ses épîtres ; il se rapproche davantage de celui de Voltaire dans les siennes.

M. DE SÉGUR AÎNÉ.

Des poètes qui ont une réputation dans le genre léger, les la Fare, les Pavillon, etc., n'ont pas fait mieux que M. de Ségur l'aîné, dans ses *contes, fables, chansons et vers*, 1800, in-8°. M. de Ségur a surtout un mérite de plus ; c'est celui de la pensée, de la philosophie : La plupart de ses fables offrent un sens moral, profond, et quelquefois hardi pour le temps et les lieux où elles ont été composées.

Sa muse excelle dans les chansons; plusieurs de celles qu'on trouve dans son recueil, sont depuis long-temps connues et souvent chantées : leur vogue suffit à leur éloge.

M. L E G O U V É.

La neuvième édition du poème du *Mérite des Femmes*, prouve que ce charmant ouvrage a pris, parmi les meilleures productions de ce siècle, une place dont rien ne le fera descendre. On sait qu'il fut accueilli avec enthousiasme; que pour la grâce et la délicatesse, on le jugea digne du sexe qui l'avoit inspiré; et qu'enfin, si les femmes, par un mouvement de reconnoissance, où la vanité pouvoit entrer pour quelque chose, durent se déclarer en faveur de celui qui les avoit représentées sous d'aussi aimables traits, les hommes, juges sévères du peintre et de ses modèles, ne purent s'empêcher d'applaudir à la fidélité et aux charmes de l'image.

Ce poème est suivi de notes intéressantes sur le courage des femmes pendant la révolution; on trouve ensuite plusieurs poèmes, *les Souvenirs, la Sépulture, la Mélancolie*, et des vers *aux Mânes de Demoustier*. Peut-être que pour la beauté des idées et celle de la ver-

sification, le poème des Souvenirs est préférable aux autres : le poème de *la Sépulture* et celui de *la Mélancolie* offrent également de grandes beautés.

M. PARCEVAL-GRAND-MAISON.

M. Parceval-Grand-Maison s'est occupé à traduire en vers français, les divers épisodes que les plus fameux poètes épiques ont composés sur l'amour. La forme des *Amours Épiques*, c'est-à-dire, la manière dont sont liés entr'eux ces épisodes, est extrêmement simple. Le poète - traducteur établit, d'après l'autorité de Virgile, que les morts, habitans de l'Elysée, ont conservé dans ce séjour les goûts qu'ils avoient de leur vivant sur la terre, et qu'ils s'y livrent aux mêmes occupations : les uns luttent, les autres conduisent des chars ; ceux-ci chantent, ceux-là dansent. Les ombres d'Homère, de Virgile, du Tasse, de l'Arioste, de Milton et du Camoëns, s'amuse à faire et à dire des vers. Un jour il leur prend envie de réciter ceux qu'ils ont composés là-haut sur l'Amour. Chacun déclame à son tour ; Homère chante la mort d'Hector.

Les Amours traduits par M. Parceval-Grand-Maison, sont ceux d'Enée et de Didon,

de Renaud et d'Armide, de Médor et d'Angélique, d'Adam et d'Eve; enfin, de Thétis et de Vasco. Aux préambules près de ses chants, M. Parceval-Grand-Maison n'a fait que traduire fidèlement ces morceaux, qui sont dans la mémoire de tous les amis des lettres. Son style paroît propre à l'expression des sentimens touchans et pathétiques. Il ne réussit guère moins à rendre les images nobles ou gracieuses, les descriptions terribles ou riantes, dont les auteurs originaux ont si souvent embelli leurs poèmes.

MADAME DE LA FÉRANDIÈRE.

Le recueil des poésies de cette dame, parut en 1806, 2 vol. in-12; sous le titre *d'Œuvres de Madame de la Fér...* Quelques-unes de ses pièces, agréables et légères, connues dans la société, et de là transportées dans quelques recueils périodiques, y furent remarquées par les censeurs les plus sévères. La Harpe cite en entier dans le treizième volume du *Cours de Littérature*, une très-jolie chanson, et dans sa *Correspondance Littéraire*, une très-jolie romance de cette dame. Quelques fables échappées aussi au porte-feuille de madame de la Fér..., ne furent pas moins remarquées

remarquées que ses chansons et ses romances. Il faut que ces fables aient bien du mérite ; car elles ont été louées, dans ces derniers temps, par des journalistes, en général très-prévenus contre les nouvelles fables.

M. DUAULT.

Les vers de M. Duault, rassemblés dans un volume petit in-12, publié en 1803, confirment l'espérance que les amis de la poésie en avoient conçue, lorsqu'ils les avoient vus séparément dans différens recueils et ouvrages périodiques.

Ces poésies sont divisées en deux parties : la première, intitulée *Athénaïde* ou *les Amours*, est elle-même partagée en trois livres ; la seconde contient *les Quatre Saisons* et des pièces diverses. Dans tout cela, on aperçoit ce qui seul peut donner de la nouveauté à des sujets traités tant de fois ; c'est que l'imagination du poète n'en a pas seule fait les frais, et qu'il ne s'essaye à peindre que ce qu'il a véritablement senti.

M. MILLEVOYE.

M. Millevoye a un talent très-réel ; sa ma-

TOME II. 47

nière est franche et correcte ; point de néologisme ; point d'afféterie , point de niaiserie sentimentale ; point de ces idées forcées qu'on prend pour des idées fortes ; en un mot , M. Millevoye est de la bonne école , et l'on voit qu'il a formé son style et sa versification sur ceux de nos plus grands maîtres.

On trouve dans *l'Amour Maternel* , de la grâce dans les peintures , de la chaleur dans les narrations épisodiques , une douce sensibilité dans l'expression des sentimens : l'amour filial y éclate , tout en célébrant l'amour maternel.

On reconnoît dans *la Satire des Romans du Jour* , la légèreté et les charmes de la versification qui distinguent les premiers essais qui ont mérité à l'auteur l'approbation du public éclairé.

Le discours sur l'indépendance de l'homme de lettres , et le poème du *Voyageur* , couronnés par l'Institut , prouvent que le talent de M. Millevoye se perfectionne tous les jours.

M. DE FRENILLY.

Cet auteur , aussi favorisé des dons de la fortune que de ceux de l'esprit , a publié , sous le

voile de l'anonyme, en mai 1807, le volume in-8°. intitulé : *Poésies*. Sa manière est large, sa touche vigoureuse et fièrement prononcée ; tout caractérise en lui la bonne école ; et il ne laisseroit rien à désirer, si la correction du dessein, l'harmonie constante des couleurs, et la pureté de l'expression répondoient au reste. Tout ce que *les Satires et les Epîtres* offrent de répréhensible, sont de ces fautes que l'on corrige d'autant plus aisément, que le fonds est bon par lui-même, et que ces différens poèmes ont essentiellement le mérite du genre auquel il appartient. Nous oserions conseiller à l'auteur la suppression totale de ses *élégies*. Ce qu'il y a de plus opposé au style et au caractère propre de l'élégie, est précisément ce qui domine dans celles dont il s'agit. M. de Frenilly est capable de réussir dans tout ce qui n'exigera que de la force et de la raison ; mais il doit abandonner le genre tendre et gracieux, qui n'est pas, qui ne peut devenir le sien.

§ XI. RECUEILS DE POÉSIES.

Fabliaux.

Le comte de Caylus, dont on a connu le goût, l'esprit, et les lumières, a le premier tiré de l'oubli nos anciens contes ou fabliaux, ensevelis dans de vieux manuscrits, que conservent encore quelques bibliothèques. Dans un mémoire qu'il lut à l'Académie des Inscriptions, dont il s'est toujours montré un des membres les plus laborieux, il fit voir l'origine, la nature, les propriétés de ce genre d'ouvrage, et en donna des extraits agréables et amusans qui ranimèrent l'attention des gens de lettres sur ces vieilles poésies. Barbasan, qu'un goût particulier et une longue étude des antiquités de notre langue, avoient familiarisé avec ces sortes de productions, a saisi cet instant favorable pour donner au public trois volumes de ces contes anciens, dont plusieurs, au langage près, pourroient encore faire honneur à nos meilleurs poètes. Sinner a aussi fait imprimer à Lausanne, un recueil in-12 des extraits de quelques poésies des XII, XIII et XIV^e. siècles, tirées des anciens manuscrits de la bibliothèque de Berne.

Le plus complet des ouvrages qu'on nous a donnés dans ce genre, est, sans contredit, celui de le Grand d'Aussy, qui a pour titre : *Fabliaux ou Contes du XII^e. et XIII^e. siècle*, 1779 ; 1781, 4 vol. in-8°, et 1782, 5 vol. in-18. Il règne dans ce recueil une variété qui en augmente encore le charme et l'agrément ; excepté une douzaine de contes qui n'ont rien d'assez piquant, ou qui se ressemblent trop, tout le reste se fait lire avec le plus grand plaisir. L'éditeur y a joint des remarques écrites avec beaucoup de goût et de précision, où il nous donne des éclaircissemens fort curieux sur les coutumes de nos ancêtres.

Annales Poétiques.

On vit paroître en 1778, le premier volume des *Annales Poétiques* ou de *l'Almanach des Muses*, depuis l'origine de la poésie française. Les auteurs méritent la reconnoissance du public, et pour l'entreprise qu'ils ont conçue, et pour la manière dont ils l'ont exécutée. Rien de plus satisfaisant pour les amateurs de notre poésie, que de voir de siècle en siècle sa naissance et ses progrès. C'étoit donc rendre un véritable service aux lettres, que de fouiller nos anciennes mines poétiques

et d'en exposer les richesses à nos yeux. Un précis historique fait connoître chaque auteur dont on lit les vers. Ces vies sont très-bien faites, semées d'anecdotes piquantes, et écrites d'un style pur et correct. *Les Annales Poétiques* forment 40 vol. petit in-12; le dernier parut en 1788. On est redevable de cette intéressante collection, à M. Sautreau de Mar-sy et à feu Imbert.

Parnasse Chrétien.

C'est le titre d'un recueil, en deux parties in-12, de différentes pièces de poésie française, et de divers auteurs, sur des sujets de morale et de religion. Le but du compilateur a été d'en former un cours de théologie poétique et chrétienne : pour y parvenir, il n'a eu besoin que d'arranger ces différens morceaux, selon l'ordre des matières. Le P. Chabaud, de l'Oratoire, qui a rassemblé les richesses poétiques qui composent ce pieux trésor, les a prises dans tous les ordres de la société, sans distinction d'âge, de sexe, de façon de penser, etc., etc. On voit, au Parnasse Chrétien, le jésuite à côté du père de l'Oratoire; un religieux à côté d'une jolie femme; un homme du monde avec un homme de collège; un co-

médien avec un abbé , et le Franc à côté de Voltaire. Il résulte de ce singulier assortiment , une collection nécessairement variée , et par-là même assez agréable.

M. Lablée a publié , en 1806 , un *nouveau Parnasse Chrétien* , qui peut tenir lieu du précédent.

Trésor du Parnasse.

Le Trésor du Parnasse , ou le plus joli des recueils , est formé de plusieurs petits volumes , chacun d'environ 325 pages , très-élegamment imprimés. On y a rassemblé plusieurs pièces de vers fugitives de nos poètes modernes. Il seroit à souhaiter que le goût eût présidé à la collection avec autant de soin , qu'à la partie typographique. A côté des noms de Rousseau , Voltaire , Piron , Saint-Lambert , Bernard , Colardeau , Dorat , Robé , Favart , etc. , on lit ceux de Linant , du Radier , etc. On voudroit encore que l'éditeur se fût borné à un genre de poésie ; qu'il se fût contenté de recueillir ces bagatelles brillantes et légères , qui sont les fleurs du Parnasse. On voit avec peine , parmi des morceaux faits pour amuser , des odes sur la Guerre , sur la Foudre , sur la Passion du Jeu , etc. Il ne falloit

pas non plus nous redonner le poëme des Cerises renversées, de mademoiselle Chéron, qui, depuis le Vert-Vert, a perdu le peu de mérite qu'il pouvoit avoir usurpé. Les épi-grammes du grand Rousseau sont dans la bouche de tout le monde ; et l'on ne s'attendoit pas à les revoir dans ce recueil.

Porte-Feuille d'un Homme de Goût.

On voudroit trouver dans deux ou trois volumes, tout au plus, les morceaux les plus exquis de nos meilleurs poëtes dans le genre des pièces fugitives et légères, sans aucun mélange de pièces médiocres ; et c'est le but que l'abbé de la Porte s'est proposé en rassemblant, dans trois tomes seulement, tout ce que notre Parnasse a produit de plus parfait en ce genre, depuis Marot jusqu'à l'année 1786. Il a voulu donner aux gens de goût un Porte-Feuille choisi, où se trouvassent réunis tous les morceaux de poésie fugitive, que la postérité et les connoisseurs ont marqués du sceau de l'immortalité ; et l'on ne craint point d'assurer qu'aucun recueil ne présente un si grand nombre de ces sortes de pièces.

Almanach des Muses.

C'est le titre d'une brochure annuelle, où l'on recueille, depuis l'année 1765, une partie des vers bons ou mauvais, qui ont paru, ou qui n'ont pas paru dans l'année; et le tout s'appelle *Choix de Poésies Fugitives*; cependant il s'en faut que ce choix soit toujours heureux. Il y a quelques morceaux très-jolis, beaucoup de très-médiocres, et beaucoup de mauvais. Ce recueil paroît fait surtout pour les départemens, où l'on est avide des productions de la capitale.

L'année 1807 a formé le 44^{me}. vol. de cette collection, qui est due en; grande partie, au zèle éclairé de M. Sautreau de Marsy.

*Almanach Littéraire, ou Etrennes
d'Appollon.*

Cet almanach naquit peu de temps après celui des *Muses*. D'Aquin de Château-Lion le rédigea pendant vingt ans avec quelque succès. Lucas de Rochemont fut son continuateur; il est mort, et ce recueil est passé entre les mains de M. Guillaume, propriétaire des œuvres et des manuscrits de Florian. Ce dernier titre ne lui a pas été inutile en 1805, car cette année renferme huit morceaux de Florian.

Petite Encyclopédie Poétique.

Les éditeurs de cette nouvelle collection ont rendu un véritable service aux littérateurs et aux amis des lettres. Il est agréable de posséder réunis en treize volumes d'un format portatif, les poésies les plus marquantes des auteurs distingués, depuis Marot jusqu'à nous. Les poètes, surtout, trouveront cet ouvrage extrêmement favorable à leurs travaux ; ils pourront choisir tour à tour le volume analogue au sujet qu'ils traitent, et y puiser une heureuse inspiration. Ce recueil a sur toutes les compilations, l'avantage d'une classification juste et satisfaisante. Chaque volume est précédé d'une notice de peu d'étendue sur le genre qu'il contient ; quelques-unes de ces notices paroissent avoir été faites avec précipitation.

L'ouvrage est complété de la manière la plus intéressante, par un petit Dictionnaire raisonné des Poètes Français morts depuis 1050 jusqu'en 1804 ; par un Dictionnaire des Rimes, précédé d'un précis, très-bien fait, des règles de la versification française, et suivi d'un Essai, bien mieux fait encore, sur la langue poétique, par M. Philipon de la Madelaine,

qui, au talent de faire de jolis vers, joint le mérite de composer des ouvrages utiles. On peut seulement lui reprocher d'avoir inséré dans le Dictionnaire des Poètes Français, plusieurs des inexactitudes dont fourmille la nouvelle édition du Dictionnaire Historique, rédigée par M. Delandine.

Les Quatre Saisons du Parnasse.

Depuis le printemps de l'année 1805, M. Fayolle publie un recueil très-varié et très-agréable, sous le titre des *Quatre Saisons du Parnasse*, ou *Choix de Poésies légères, depuis le commencement du dix-neuvième siècle*; avec des notices des principaux ouvrages de poésie, romans et pièces de théâtre.

Le neuvième volume de cette collection a paru au printemps de l'année 1807. On y lit avec plaisir des poésies fugitives de plusieurs auteurs qui n'ont pas encore été nommés dans notre ouvrage; tels sont, entr'autres, MM. Amalric, le Bailly, Chenier, Daru, Deguerle, Favre, Fayolle, Ginguené, Lablée, Pons de Verdun, Tissot, Vigée, de Wailly.

On regrette que les pièces de M. Lefevre, secrétaire général du trésor public, aient échappé aux recherches de l'éditeur.

CHAPITRE II.

ÉCRITS SUR LA POÉSIE FRANÇAISE.

§ I^{er}. OUVRAGES POÉTIQUES.

MERVESIN.

Il ne faut pas remonter plus haut que le commencement du dix-huitième siècle, si l'on veut trouver quelque chose de raisonnable sur l'histoire de notre poésie. Ce fut en 1706 que l'abbé Mervesin, de l'ordre de Cluny, publia son Histoire de la Poésie Française, in-12. Ce livre ne peut être considéré que comme un essai : il y a des digressions sur les poètes Hébreux, Grecs, Romains, sur les Bardes, sur les Druides; digressions très-inutiles et assez insipides. Ce que l'auteur dit ensuite des Troubadours, n'est ni assez recherché, ni assez exact. Enfin, lorsqu'il entre en matière, il bronche très-souvent; et ses erreurs sont quelquefois très-grossières.

L'ABBÉ MASSIEU.

Cet ouvrage étant fort imparfait, l'abbé Massieu crut pouvoir en entreprendre un au-

tre sous le même titre : il parut après sa mort, en 1739, in-12. Ce livre est agréable par le choix avec lequel l'auteur emploie ce que plusieurs historiens ont écrit sur notre poésie, ainsi que par l'élégante simplicité du style. Mais ce qu'il dit des progrès de la poésie et du langage, n'est pas assez développé. Il laisse trop à faire aux lecteurs, pour démêler les différens degrés de ce progrès : il est tombé d'ailleurs dans plusieurs inexactitudes.

L' A B B É G O U J E T.

L'abbé Goujet les a évitées dans les dix derniers volumes de sa Bibliothèque Française, qui roulent entièrement sur l'histoire de nos poètes. L'abbé Massieu ne s'étoit pas assez étendu ; l'abbé Goujet est tombé dans un défaut tout contraire. Le public fut dégoûté des détails ennuyeux qu'un pareil plan entraînoit. L'auteur en est resté à Scarron. S'il avoit conduit son ouvrage jusqu'à Voltaire, il est à croire qu'il lui auroit fallu, pour les seuls poètes Français, plus de trente volumes. Il est d'autant plus fâcheux que l'abbé Goujet n'ait pas su se borner, qu'il étoit très-capable de faire des recherches profondes, et qu'il étoit aussi exact que laborieux. Il a rec-

tifié un assez grand nombre d'erreurs échappées à d'autres écrivains, mais sans s'écarter de la modération qui faisoit son caractère.

FONTENELLE.

L'histoire des poètes dramatiques forme la plus intéressante partie de l'histoire de la poésie française. Fontenelle est le premier qui s'en soit occupé *ex professo*. Son *Histoire du Théâtre Français*, est un des plus agréables morceaux de cet ingénieux académicien. Ses recherches sont curieuses; ses réflexions judicieuses, ses anecdotes bien choisies, et le style a ces grâces fines et piquantes, qui brillent dans tout ce qui est sorti de la plume de cet illustre centenaire.

M. Philipon de la Madelaine a placé une *Histoire abrégée de la Poésie Française*, en tête de son Dictionnaire portatif des Poètes Français, dont nous avons parlé précédemment.

LES FRÈRES PARFAIT.

Les Frères Parfait donnèrent successivement, à dater de 1734, quinze volumes, sous le titre d'*Histoire du Théâtre Français*. Ces auteurs méritent, sans doute, des louanges

pour avoir cultivé un champ qui avoit été jusqu'à eux presque inculte. Ils donnent suivant l'ordre des temps, les vies des plus célèbres poètes dramatiques, des extraits exacts et un catalogue raisonné de leurs pièces, accompagnés de notes. On voit qu'ils possédoient parfaitement leur matière, et qu'ils n'ont rien négligé pour faire des recherches curieuses et exactes. Quant au style, il pourroit avoir plus d'élégance et d'agrément.

MAUPOINT.

En 1733, un an avant que les frères Parfait publiassent le premier volume de leur histoire, Maupoint avoit mis au jour la Bibliothèque des Théâtres, ou Catalogue alphabétique des pièces dramatiques. Ce livre, orné de diverses anecdotes sur les auteurs, fut bien reçu, malgré les fréquentes erreurs qu'on y trouve.

BEAUCHAMPS.

Les recherches sur les théâtres de France, depuis 1161 jusqu'à présent, par Beauchamps, à Paris, 1735, in-4°. , peuvent être très-utiles à ceux qui aiment ce genre de littérature. L'auteur écrit agréablement; et il sème ses

anecdotes de divers morceaux de poésie, qui montrent communément une muse facile.

D'AIGUEBERRE ET LÉRIS.

Nous avons deux Dictionnaires des Théâtres : l'un, par les Frères Parfait et d'Aigueberre, 1756, 7 volumes in-12 ; a eu peu de succès, parce qu'il y a beaucoup plus de choses ennuyeuses, que de traits curieux ; l'autre, par M. de Lérís, 1763, in-8°. , est mieux fait ; et chaque article est renfermé dans les bornes convenables.

DUREY DE NOINVILLE.

On a donné deux éditions d'une Histoire de l'Académie Royale de Musique, par le président de Noinville, toutes deux in-8°. , en 1752 et 1757. On y voit l'origine de ce spectacle, avec la vie de Jean-Baptiste Lully, cet excellent musicien, que l'on peut regarder comme le père et le créateur de l'Opéra Français : on y a joint l'abrégé de la Vie des Poètes et des Musiciens qui ont travaillé pour l'Académie Royale de Musique, avec le catalogue de leurs ouvrages ; les particularités de la vie de quelques acteurs et actrices qui sont morts, où l'on trouve plusieurs anecdotes concernant

concernant l'Opéra ; et pour donner une entière connoissance de ce spectacle , on a rapporté les noms de tous les acteurs chantans et dansans depuis l'année 1660 jusqu'à 1757 , avec ceux des directeurs et inspecteurs , et les ordonnances, arrêts, réglemens et privilèges concernant l'Académie Royale de Musique , depuis son établissement , avec deux catalogues , l'un chronologique , l'autre alphabétique , de tous les opéras qui ont été représentés , et repris à la cour et à Paris.

DES BOULMIERS.

A ces deux dictionnaires, on peut joindre l'Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre Italien , depuis son établissement en France , jusqu'en 1769 , en 7 volumes in-12. Ce livre contient les analyses des principales pièces , et un catalogue de toutes celles qui ont été données sur ce théâtre , avec les anecdotes les plus curieuses et les traits les plus intéressans de la vie des auteurs et des acteurs. Il est écrit avec liberté , avec gaieté ; mais avec trop de prolixité et de négligence.

L'Histoire du Théâtre de l'Opéra Comique , publiée en 1769 , en deux volumes in-12 , est de la même main que la précédente. Mais l'auteur,

feu des Boulmiers , s'étant plus resserré , a traité son sujet avec plus de sécheresse.

M. CLÉMENT, L'ABBÉ DE LA PORTE
ET CHAMFORT.

Ce n'est pas assez que nous ayions l'Histoire de l'Opéra Comique , nous avons encore celle des autres spectacles de la Foire ; mais tous ces ouvrages n'ont rien qu'on puisse comparer à deux dictionnaires , qui renferment chacun trois volumes in-8°. , dont l'un a été imprimé en 1775 , sous le titre d'*Anecdotes Dramatiques* , par M. Clément et l'abbé de la Porte ; et l'autre en 1776 , sous celui de *Dictionnaire Dramatique* , par l'abbé de la Porte et Chamfort.

L'idée du recueil d'anecdotes sur le théâtre , avoit été fournie par Piron , qui en savoit un grand nombre , et qui lui-même étoit l'auteur de plusieurs bons mots et traits plaisans sur différentes pièces qu'il avoit vu jouer.

Les amateurs du théâtre y trouveront , 1°. le titre de toutes nos pièces de théâtre , depuis l'origine des spectacles en France , jusqu'à l'impression de ce dictionnaire : comédies françaises , opéras , comédies italiennes , opé-

ras comiques, on a tout rassemblé; 2°. les pièces qui ont été jouées sans être imprimées, ou qui ont été imprimées sans être jouées, avec les dates de leurs représentations ou de leur impression, et le nom de leurs auteurs; 3°. l'histoire de la plus grande partie de ces pièces, dès qu'elle est intéressante et qu'elle peut contribuer à mettre au fait de certains événements publics ou particuliers de l'histoire littéraire du temps, et de ce qui concerne les auteurs, les acteurs et même les spectateurs; 4°. les bons mots, les plaisanteries, les vers, les épigrammes, les chansons que ces pièces ont pu fournir, soit à la représentation, soit après l'impression, ce qui ne fait pas la moindre partie ni la moins piquante de ce recueil; enfin, on y trouve des anecdotes des théâtres anciens ou étrangers, autant qu'on en a pu recueillir; et tout cela forme un tableau général des spectacles de toutes nations, tant anciennes que modernes.

Le second ouvrage dont nous avons à parler, est le Dictionnaire Dramatique, où l'on ajoute à l'annonce de chaque pièce, une analyse raisonnée et une critique de ces mêmes pièces. C'est en quoi ce nouveau Dictionnaire Dramatique se distingue d'abord des autres

dictionnaires qui l'ont précédé ; il a fallu sans doute beaucoup de lecture , de goût et de précision , pour réduire dans très-peu de lignes, les caractères, l'intrigue ou la fable d'une pièce souvent très-compiquée , et la présenter de manière que le lecteur puisse juger du mérite ou de la foiblesse du drame. Il est vrai que les rédacteurs du Dictionnaire ont quelquefois remplacé , par de simples réflexions , ce qui dans le plan réduit , auroit demandé trop de détail.

LE CHEVALIER DE MOUHY.

Ce trop fécond auteur publia , en 1751 , des *Tablettes Dramatiques* , en un vol. in-8°. , qui eurent assez de succès. Il donna une nouvelle édition de cet ouvrage , sous le titre d'*Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français , depuis son origine jusqu'au premier juin de l'année 1780* , Paris , 1780 , 3 vol. in-8°.

On trouve dans le premier volume , un dictionnaire de toutes les pièces de théâtre jouées et imprimées ; le deuxième contient le dictionnaire des auteurs dramatiques , et celui des acteurs et actrices ; le troisième volume est composé de l'Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français ; cet ouvrage est mal écrit et

peu exact : on est cependant forcé de le consulter , parce qu'il n'en existe pas de plus complet dans son genre.

MM. ETIENNE ET MARTAINVILLE.

L'Histoire du Théâtre Français pendant la révolution, étoit de nature à exciter un vif intérêt, à cause de l'influence que cette révolution a exercée sur un art qui fait les délices et la gloire de la France. L'ouvrage publié par MM. Etienne et Martainville, 1802, 4 petits volumes in-12, remplit, jusqu'à un certain point, le but qu'ils se sont proposé. On doit leur savoir gré d'avoir rendu hommage aux talens et au courage de beaucoup d'acteurs qui, persécutés, emprisonnés, dispersés, ont lutté contre le vandalisme, et ont conservé le feu sacré qui brûle sur les autels de Thalie et de Melpomène.

TITON DU TILLET.

On sait que ce célèbre amateur des arts éleva un monument en bronze à la gloire des poètes et des musiciens Français. Ce Parnasse est représenté par une montagne d'une belle forme et un peu escarpée. Louis XIV, couronné de laurier, une lyre à la main, y pa-

roît sous la figure d'Apollon. On voit sur une terrasse , au-dessous d'Apollon , les trois Grâces représentées par madame de la Suze , madame Deshoulières , et mademoiselle de Scudéry. Huit poètes célèbres du siècle de Louis XIV occupent une autre terrasse qui règne autour de la montagne. Viennent ensuite des génies , qui portent des médaillons représentant divers poètes et musiciens. L'auteur de ce monument en a donné une description infol. , dans laquelle il a fait entrer la vie des hommes illustres , à la mémoire desquels il l'a consacré. Elle a paru sous le titre de Parnasse Français , à Paris , en 1732 ; et l'auteur a publié ensuite divers supplémens , qui n'ont pas été à l'abri de toute critique. Titon du Tillet a placé sur son Parnasse des poètes médiocres ; mais en blâmant , à quelques égards , le goût de l'auteur , on ne peut que louer sa belle âme. La postérité le mettra au nombre de ces citoyens généreux , qui , malgré une fortune bornée , ont plus honoré et encouragé les lettres , que plusieurs souverains. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait publié , après l'impression de son Parnasse , ses Essais sur les honneurs accordés aux Savans. Cet ouvrage , imprimé à Paris , 1734 , in-12 , est curieux ; c'est ,

pour ainsi dire , un abrégé de l'Histoire de la Littérature de tous les pays. Il auroit pu néanmoins retrancher plusieurs traits éloignés de son sujet ; les faits nécessaires en auroient été plus liés. A l'égard du style , l'auteur paroît trop indifférent pour les transitions heureuses et pour la variété des expressions.

§ II. OUVRAGES DIDACTIQUES

Sur différens genres de Poésie.

C'est un principe établi , que nous avons , dans chaque art , plus de préceptes que d'exemples. Les hommes ont plus de passion pour enseigner , que de talent pour exécuter. Ainsi plusieurs écrivains , incapables de faire deux vers , et de composer une harangue , nous ont accablés de traités sur la poésie et sur l'éloquence. Il y auroit donc de la folie à faire passer en revue tous ces ouvrages calqués les uns sur les autres , et qui , pour la plupart , ne sont que des compilations de règles triviales , faites par des écrivains très-médiocres.

A R I S T O T E.

On nous blâmeroit cependant , de ne pas faire connoître ceux qui méritent réellement

d'être connus. Parmi les anciens, Aristote, philosophe et littérateur, instruisit les poètes, après avoir donné des leçons aux rhéteurs. Sa Poétique, traduite par Dacier, 1692, in-4°, et par l'abbé Batteux, 1771, 2 vol. in-12, contient les règles les plus exactes pour juger du poème héroïque et des pièces de théâtre. Ce livre a été le fondement de tous ceux qu'on a publiés depuis sur la même matière.

L'Art Poétique d'Horace est l'élixir des réflexions d'Aristote; nous avons fait connoître ce poème, en parlant des poètes didactiques.

RAPIN ET BUFFIER.

Le Père Rapin, le Père Buffier et d'autres jésuites, ont donné des réflexions sur la Poétique; mais elles sont fort négligées aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient point sans mérite. On a fait mieux qu'eux, de nos jours; et on a écrit plus agréablement.

L'ABBÉ DU BOS.

Les réflexions sur la poésie et la peinture, en 3 volumes in-12, par l'abbé du Bos; ont eu beaucoup de lecteurs. Les savans se sont un peu refroidis, depuis quelque temps, pour cet ouvrage. Dorat dit de l'auteur, qu'il discute
longuement

longuement tous les objets ; qu'il est ennuyeux par chapitres ; que Saint Cyprien , Saint Justin le martyr , l'hérétique Tertullien , etc. , sont mis à contribution par lui ; pour appuyer des choses qui n'ont pas besoin d'autorité. Il est certain que l'abbé du Bos est trop diffus ; mais ce défaut ne doit pas empêcher de reconnoître qu'il a eu des vues nouvelles sur bien des objets ; et ses réflexions sont encore très-utiles.

M A L L E T.

Les Principes pour la lecture des poètes , de l'abbé Mallet , sont le pendant de ses Principes pour la lecture des orateurs. L'auteur étoit un homme éclairé et philosophe.

R O L L I N.

Il y a dans le Traité des Etudes de Rollin beaucoup de choses relatives à la poésie. Mais cet auteur , abondant en belles paroles , est stérile en réflexions profondes ; d'ailleurs il manque d'ordre.

L' A B B É B A T T E U X.

Vous trouverez plus de logique , plus de détails , plus de véritable instruction dans le
T O M E II.

Cours de Belles-Lettres en cinq volumes in-12, par l'abbé Batteux. Cet ouvrage embrasse les belles-lettres françaises, latines et grecques; et pour former plus sûrement le goût des jeunes gens, l'auteur fait la comparaison des pièces de même genre dans les trois langues. Il commence par établir des principes clairs sur chaque genre de littérature; ensuite il inculque ces principes par une application suivie à des exemples sensibles. A la tête de l'ouvrage, on trouve le Traité des Beaux-Arts, réduits à un même principe, qui est l'imitation de la belle nature : mais qu'est-ce que la belle nature? c'est ce que l'abbé Batteux n'a point assez expliqué. La diction de tout l'ouvrage est digne d'un académicien, pure et concise, mais moins élégante, moins coulante, moins douce que celle de Rollin; et il règne dans le style un certain ton métaphysique, qui y répand un peu de sécheresse.

L' ABBÉ JOANNET.

Les Elémens de Poésie Française, par l'abbé Joannet, en trois volumes in-12, petit format, imprimés en 1752, nous paroissent le traité le plus complet, le mieux raisonné,

le plus philosophique, et en même temps le plus intéressant, le plus agréable, et par conséquent le plus utile qui ait été fait sur cette matière. Il est vrai qu'il a beaucoup profité de ceux qui l'ont précédé. Les maîtres les plus éclairés, les poètes les plus généralement estimés, lui ont fourni les idées qui peuvent servir de préceptes, et les exemples qui en prouvent la solidité. Le Mécanisme du vers par le Père Buffier, l'ouvrage du Père du Cerceau sur les transpositions, les réflexions de l'abbé du Boë, celles de Rémond de Saint-Mard sur la poésie, la Manière de bien Penser du Père Bouhours, l'Art Poétique de Boileau, et quelques autres ouvrages d'auteurs distingués par un mérite au-dessus de toute critique, sont les sources où il a puisé les règles qu'on trouvera dans ce Traité.

Il fait connoître d'abord, au poète qu'il veut former, quelle est la nature du vers, les lois auxquelles il est assujetti, et ce qui en fait les beautés et les défauts. Quand il a instruit son disciple de ces premières règles, il le fait entrer dans une carrière plus noble; il lui apprend à penser, à feindre, à enfanter des idées, et à produire une suite de vers propres à faire partie de quelque

espèce de poésie ; enfin, il lui explique la nature et les règles des diverses sortes d'ouvrages, dans lesquels ces vers peuvent entrer. Le lecteur s'aperçoit donc tout d'un coup, que ce Traité doit être divisé en trois parties : que la première renferme le mécanisme des vers français ; qu'on expose dans la seconde, ce qui constitue l'essence de la poésie ; et que la troisième fait connoître les différentes pièces qui se font en notre langue.

L'ABBÉ DE LA PORTE.

On peut joindre au Cours de Belles-Lettres de Batteux, l'Ecole de Littérature tirée de nos meilleurs écrivains, par l'abbé de la Porte, en deux volumes in-12. Le public a vu avec plaisir les préceptes de nos plus grands maîtres réunis dans un seul corps d'ouvrage ; et comme on n'a presque pas touché au style des morceaux qu'on a rassemblés, il y a de la variété dans chaque chapitre. Plusieurs chapitres excellens, qu'on ne trouvoit que dispersés avant la publication de ce livre, l'ont fait rechercher par ceux même qui avoient déjà une partie de ce qu'il renferme.

On peut citer pour exemple, les trois Dis-

cours de Corneille, sur l'art dramatique; les Réflexions de M. de Nivernois, sur le génie d'Horace, de Rousseau et Boileau; les Conseils à un journaliste, de Voltaire; les Observations de Riccoboni, sur le génie de Molière; le Discours de l'abbé Cérutti, sur l'intérêt d'un ouvrage; celui de Ponce de la Rivière, sur le goût, etc.

MARMONTEL.

La Poétique Française de Marmontel, en deux vol. in-8°, 1763, est pleine de finesse et de goût; mais l'ordre que l'auteur a suivi n'étant pas assez méthodique, on a de la peine à saisir tout ce que son livre offre d'ingénieux et de neuf; le style n'est pas d'ailleurs entièrement exempt de néologisme et d'affectation. L'auteur a fondu cet ouvrage dans *les Elémens de Littérature*, dont nous parlerons bientôt.

L'ABBÉ DE LA TOUR.

L'Art de sentir et de juger en matière de goût, par l'abbé Seran de la Tour, en deux volumes in-12, 1762, est d'un homme d'esprit, qui n'a pas des idées communes. Il y a dans cet ouvrage de la netteté, de la

précision, et le style est d'un écrivain exercé : on en a publié une nouvelle édition à Strasbourg en 1790, in-8°.

M. L'ABBÉ SABATIER.

On estime le Dictionnaire de Littérature, que M. l'abbé Sabatier de Castres a donné en 1770, à Paris, en trois volumes in-8°. Ce lexique, fait avec goût et avec méthode, présente d'une manière claire et agréable, les principes qui forment le grand écrivain dans tous les genres.

G A I L L A R D.

On peut aussi se procurer la Poétique à l'usage des Dames, par Gaillard, réimprimée plusieurs fois en deux volumes in-12. Ce livre est d'autant plus cher aux lecteurs Français, que presque tous les exemplès sont tirés des écrivains de la nation.

M. CAILLEHAVAL.

La plupart de nos jeunes auteurs qui entrent dans la carrière dramatique, enflammés par quelques représentations théâtrales, et soutenus par la plus risible présomption, entreprennent de traiter un sujet, de tracer

un plan, d'esquisser des scènes et des caractères, sans connoître le cœur humain, la nature, les modèles; enfin, sans avoir étudié cet art, l'un des plus difficiles et des plus compliqués. Les quatre volumes in-8°. que M. Cailhava a publiés sur cette matière, le mettront à l'abri de tout reproche à cet égard. Il paroît qu'il s'est attaché, depuis long-temps, à suivre les progrès que l'on a faits dans la comédie chez les différens peuples, à observer les effets du théâtre, à lire tous les auteurs comiques, anciens et modernes; à les analyser, et particulièrement l'illustre Molière, qui les a tous laissés bien loin derrière lui. En un mot, l'ambition de M. Cailhava, en publiant ce recueil d'observations, est d'être utile, non-seulement aux amateurs, aux acteurs, mais encore à ses jeunes rivaux : il veut faire avec eux, ce qu'il appelle un cours de comédie. Son ouvrage est très-utile, très-méthodique, très-bien fait. L'auteur est toujours dans les bons principes, et si j'ose parler ainsi, dans l'orthodoxie comique : il y a cependant quelque chose à redire au sujet du style dont M. Cailhava s'est servi; il a cru devoir choisir celui de la comédie, ou le style familier;

peut-être ne faut-il pas l'en blâmer : mais il auroit certainement dû éviter les expressions basses et incorrectes, qui ne sont excusables dans aucune espèce d'ouvrage, à plus forte raison dans un livre élémentaire. Ce qui blesse le plus dans celui de M. Cailhava, est l'abus excessif des citations. Je suis persuadé qu'il s'y trouve plus de cinq cents pages de Molière, copiées de côté et d'autre. M. de Cailhava a senti lui-même combien ce reproche étoit fondé, puisqu'il a réduit ses quatre volumes à deux en 1786. Il a donc retranché deux volumes de citations.

Cet auteur a donné depuis *les Etudes de Molière*, Paris, 1802, in-8°, qui sont un commentaire sur ce célèbre comique, dans lequel il insiste sur la manière de jouer ses pièces, objet presque entièrement négligé dans le commentaire très-estimé de Bret.

M. L A C O M B E.

Nous avons encore la Poétique de Voltaire, ou Observations recueillies de ses ouvrages, par M. Lacombe, 1766, deux parties in-8°. Cet ouvrage n'est pas une compilation informe; il est fait avec intelligence. Il y a de la méthode, du travail et du goût.

Le

Le rédacteur, connu lui-même par son Dictionnaire des Beaux-Arts, peut être compté parmi les auteurs qui ont le mieux écrit sur la littérature.

M. HAMOCHE.

Le Dictionnaire de Rimes de Richelet n'a été si prodigieusement enflé, surtout dans ces derniers temps, que parce qu'on y a fait entrer, comme à plaisir, indépendamment des termes les plus ignobles des arts et des métiers, une foule de mots bizarres ou orduriers, les plus étrangers non-seulement à l'art poétique, mais même à la langue française, telle qu'elle doit se parler, et au ton de la bonne société. En les faisant disparaître, M. Hamoche s'est mis à portée de donner à son *Dictionnaire Poétique* une utilité beaucoup plus étendue, celle d'ajouter des définitions plus exactes, partie où Richelet a poussé la négligence jusqu'au ridicule; l'auteur présente aussi avec la réserve et les restrictions nécessaires, tous les synonymes ou circonlocutions dont chaque mot peut donner l'idée; ce qui rend son ouvrage également utile aux prosateurs et aux versificateurs, en supposant toutefois qu'ils auront

épuisé tous les divers moyens que leur imagination pourra leur fournir. Ce dictionnaire a paru en 1803, in-8°.

Nous observerons ici que la *Petite Encyclopédie Poétique* est terminée par un *Dictionnaire des Rimes*. Nous avons donné à cet ouvrage de M. Philipon la Madelaine les éloges qu'il mérite : malheur au poète qui a besoin de ce dictionnaire pour faire ses vers ! mais il y a peu de poètes, même parmi les meilleurs, qui n'y aient quelquefois recours. - C'est par ces ouvrages que nous finissons cette liste. Les excellens écrivains lus et relus contribuent plus à former le sentiment, le jugement et le goût, que tous les écrits didactiques. Ainsi, il faut lire les bons modèles, encore plus que les bons préceptes. On doit pourtant savoir gré à ceux qui travaillent à former notre esprit et notre raison ; mais il ne faut pas les placer dans le rang qu'occupent nos grands écrivains. Il est beau de conseiller ; il est plus beau d'exécuter.

CHAPITRE III.

DES ORATEURS ANCIENS
ET MODERNES.§ I^{er}. ORATEURS ANCIENS.

L'art de l'éloquence, cultivé avec tant d'ardeur par les Grecs et les Romains, a fait quelquefois chez eux moins de bien que de mal. S'il y avoit des orateurs qui inspiroient des desseins justes et honnêtes, qui fournissent des vues utiles pour l'avantage du genre humain, on en voyoit aussi, qui ne servoient que leur ambition particulière, qui flattoient et qui condamnoient sans raison, qui souffloient le feu de la discorde entre leurs concitoyens, qui échauffoient et éternisoient les haines nationales au mépris de l'humanité. Leur éloquence étoit vénale ; le désir de parvenir à quelque place les portoit à la tribune pour défendre, sans pudeur, des scélérats puissans, ou pour accuser des gens de bien sans appui.

Mais de quelque écueils que fût semée la carrière du barreau à Athènes et à Rome,

tous n'y échouèrent pas ; et quelques-uns montrèrent des vertus.

Périclès, qui fut comme son fondateur, n'eut à se reprocher que son ambition. Thucydide nous a conservé un de ses discours, qui est remarquable par la force des pensées et l'énergie des expressions. Nous en avons plusieurs traductions françaises : celle qui se trouve dans la traduction d'Isocrate, par l'abbé Auger, est de M. de Noé, ancien évêque de Lescar ; celle de M. Gail se trouve dans différens journaux littéraires.

G O R G I A S.

Cet orateur eut des succès prodigieux à Athènes : il alla ensuite étaler son art aux yeux de toute la Grèce, dans les jeux pythiques et olympiques : l'enthousiasme de ses admirateurs fut si grand, qu'on lui érigea à Delphes une statue d'or. Il ne nous reste que deux de ses discours, savoir, l'Eloge d'Hélène, et l'Apologie de Palamède : on les trouve dans le tome huitième de l'excellente collection publiée par Jean-Jacques Reiske, célèbre philologue de Leipsic, sous ce titre : *Oratorum Græcorum quorum princeps est Demosthenes, quæ supersunt monumenta in-*

genii, commentariis variorum instructa, etc.,
Leipsic, 1770-1775, 12 vol. in-8°. L'abbé Auger a traduit ces deux discours : on les trouve à la suite de sa traduction d'Isocrate, dont il sera parlé ci-après.

A N T I P H O N.

Antiphon est le premier qui réduisit l'éloquence en art ; et qui en enseigna les règles. Thucydide qui fut son disciple, loue beaucoup son éloquence et ses talens ; cependant, il faut convenir que les seize harangues qu'on lui attribue, sont bien au-dessous de sa grande réputation : elles se trouvent dans la collection des anciens Orateurs Grecs, par Reiske, tome VIII. L'abbé Auger a inséré la traduction de quelques discours d'Antiphon, à la suite de la traduction d'Isocrate.

A N D O C I D E.

On n'a que quatre harangues de cet orateur : il avoit de la subtilité dans le raisonnement ; son éloquence étoit simple et insinuante, mais il manquoit de grâce et de chaleur : il nous reste de lui quatre discours, qui furent publiés à Bâle, en 1566, in-folio : ils se trouvent aussi dans la collection des Ora-

teurs Grecs, par Reiske, tome IV. L'abbé Auger les a traduits en français avec ceux de Lycurgue, d'Isée, de Dinarde, etc., 1783, in-8°.

LYSIAS.

Lysias se distingua par la clarté, la délicatesse, la précision : il s'attachoit presque uniquement à prouver. Cicéron et Denis d'Halicarnasse mettoient cet orateur au même rang que Démosthènes et qu'Isocrate. L'abbé Auger a donc rendu un grand service aux lettres, en traduisant Lysias pour la première fois, en 1783, in-8°. On doit au même auteur une bonne édition des œuvres de Lysias, avec une nouvelle version latine et des notes, 1783, 2 vol. in-8°. On estime l'édition donnée par Taylor, Cambridge, 1740, in-4°.

ISOCRATE.

Tous ceux qui lisent cet orateur dans sa langue, conviennent qu'il charme par une abondance fleurie, un discours nombreux et cadencé, et surtout par cette douce harmonie qui s'empare de l'âme en flattant l'oreille. Un écrivain de ce genre étoit très-difficile

à traduire ; on désiroit depuis long-temps qu'un littérateur helléniste entreprit de mettre en français les œuvres de ce célèbre orateur , qui n'avoient été traduites que par fragmens. C'est ce qu'a entrepris et exécuté l'abbé Anger , déjà très-connu comme traducteur de Démosthènes ; outre que sa traduction est très-complète , le génie grec y est mieux conservé que dans les autres versions. Cette traduction a été imprimée en 1781 , 3 vol. in-8°. Cet habile traducteur fit paroître , la même année , une édition des œuvres complètes d'Isocrate , avec une nouvelle version latine et des notes , 3 vol. in-8°.

I S É E.

Isée fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes : il tourna son éloquence du côté de la politique , et c'est en quoi il plut davantage à Démosthènes : il a laissé dix harangues , qui ont été recueillies dans la collection des Orateurs Grecs de Reiske , tome VII.

D É M O S T H È N E S.

On sait que ce célèbre orateur n'atteignit à la perfection de son art , qu'à force de travail. La nature avoit mis , ce semble ,

des barrières entre lui et l'éloquence ; il triompha de ces obstacles par sa patience. Il fit entendre sa voix éloquente aux Athéniens , tandis que Philippe attaquoit leur liberté et celle de toute la Grèce. Il employa toutes les ressources de son art , pour faire prendre des résolutions vigoureuses contre ce prince ambitieux ; mais il adressoit la parole à l'amour de la patrie ; et cette passion des grandes âmes n'échauffoit plus le cœur des Athéniens. S'ils avoient pu être remués , ils l'auroient été par Démosthènes. Ce n'est pas au langage que cet orateur s'attache , il s'abandonne à son enthousiasme ; et dédaignant la froide élégance , il exprime tout avec une énergie qui lui est propre. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes , plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force , et dont il redouble sans cesse les atteintes ; il frappe sans donner le temps de respirer ; il pousse , presse , renverse , et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Raisonnemens et mouvemens , voilà toute l'éloquence de Démosthènes : son style est austère

rière et robuste, tel qu'il convient à une âme franche et impétueuse : il ne s'occupe jamais à parer sa pensée, ce soin semble au-dessous de lui ; il ne songe qu'à la porter toute entière au fond de votre âme : nul n'a moins employé les figures de la parole, nul n'a plus négligé les ornemens : mais dans sa marche rapide il entraîne l'auditeur où il veut ; et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espèce de suffrage qu'il arrache, est toujours pour l'objet dont il s'agit, et non pas pour lui. On diroit d'un autre : « Il parle bien ; » on devoit dire de Démosthènes : « Il a raison. »

En général, les harangueurs anciens sont verbeux ; mais ils le sont avec cette majesté, cette harmonie, cette vivacité de couleurs, cette abondance d'images qui fait tout pardonner. D'ailleurs, comme ils parloient les deux plus belles langues qui aient jamais été dans la bouche des hommes, on ne s'aperçoit de ce défaut que lorsqu'on lit leurs traducteurs. Les meilleures éditions de Démosthènes sont : 1°. celle de Jérôme Wolf, avec une version latine et des notes, Francfort, 1604, in-fol. ; 2°. celle de J.-J. Reiske, en grec seulement, avec les commentaires de

Wolf, de Taylor, de Markland, etc., dans son excellent recueil des *Oratores Græci*.

ESCHINE.

Démosthènes eut un rival dans Eschine, orateur plus orné, plus élégant, mais moins véhément, moins serré, et qui n'avoit pas le grand art de son émule, d'exciter les passions et les mouvemens qu'il vouloit. Eschine fut toujours assez généreux pour rendre justice aux talens de Démosthènes; mais il ne le fut pas assez, pour voir sans envie les distinctions que son mérite lui attireroit.

Les chefs-d'œuvres des deux orateurs, disons mieux, du barreau d'Athènes, sont les harangues de la couronne. Voici le sujet de ces fameux plaidoyers. Ctésiphon ayant décerné à Démosthènes une couronne pour récompense de ses services, Eschine, rival et ennemi de l'orateur, s'éleva contre ce décret, accusa celui qui l'avoit porté, et attaqua personnellement Démosthènes. Cette intéressante cause fut plaidée dans le temps qu'Alexandre conquéroit l'Asie. Eschine succomba et fut exilé; Démosthènes obtint le triomphe que son éloquence méritoit autant que ses services.

Il existe beaucoup d'éditions particulières des deux célèbres discours de Démosthènes et d'Eschine : on estime celle qui a été donnée par J. Stock, *cum notis variorum*, et avec une version latine, Dublin, 1774, 2 vol. in-8°.

TRA D U C T I O N S.

Ces deux discours ont été traduits en français par plusieurs auteurs différens ; d'abord par Turreil, dont la version est foible ; ensuite par l'abbé Millot, dont la traduction a été imprimée à Lyon en 1764, in-12. Celle-ci est faite avec soin et bien écrite ; mais on désireroit qu'elle fût plus animée, que l'auteur se fût rendu plus maître des tours de son original, et que sans perdre de vue son modèle, il l'eût dessiné plus librement.

C'est l'attention qu'a eu l'abbé Auger, auteur d'une traduction publiée à Rouen, 1768, in-12, et d'une traduction complète de Démosthènes et d'Eschine, 1777, six vol. in-8°. Le génie grec y est mieux conservé que dans les autres versions ; mais on sait combien la langue française est inférieure à la grecque.

Eschine, après avoir lu, dans son Ecole de

Rhodes, la harangue de Démosthènes ; dit à l'assemblée qui l'applaudissoit : « Eh ! que seroit-ce donc ; si vous l'aviez entendu lui-même ? » Ce mot peut s'appliquer à toutes les versions de ce genre ; je dirois volontiers des meilleures : « Que seroit-ce, si vous en tendiez l'original ? » Le mérite de tout traducteur se réduit presque, par le défaut de nos langues modernes, à être exact, précis et fidèle.

C'est celui des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, traduites par l'abbé d'Olivet, de l'Académie Française ; à Paris, 1765, in-12. Ces traductions des meilleurs modèles de l'éloquence grecque et latine, si dignes elles-mêmes d'en servir en leur genre, soit pour la fidélité de l'interprétation, soit pour la pureté du style, l'élégance et la netteté de la diction, n'ont pas besoin de nos éloges : elles sont assez recommandées par l'estime et par l'accueil constant du public. Personne n'ignore que les Philippiques sont quatre discours que Démosthènes prononça devant le peuple d'Athènes contre Philippe, roi de Macédoine, qui vouloit assujettir la Grèce. Ceux qui pourront conférer le texte de Démosthènes, avec

le langage que lui fait parler le traducteur, verront bien que l'abbé d'Olivet n'a pas cherché, comme Turreil, qui avoit traduit les Philippiques avant lui, à lui donner de l'esprit, mais à représenter fortement et naïvement son vrai caractère.

LYCURGUE.

Lycurgue, homme d'une vertu austère et d'un caractère fier; n'employa son éloquence que contre les ennemis de la liberté de son pays; et Plutarque observe que tous ceux qu'il accusa furent condamnés: de quinze harangues qu'il avoit composées, il ne nous reste que celle contre Théocrate, qui avoit quitté Athènes, sa patrie, après la bataille de Chéronée: elle est intéressante, et par le sujet, et par le ton fier et vigoureux qu'on y voit régner d'un bout à l'autre: dans ses discours, il se montrait aussi sévère et aussi inexorable contre ceux qu'il jugeoit dangereux pour sa patrie, que dans ses harangues. Il pensoit qu'un général qui avoit perdu une bataille considérable, ne devoit pas survivre à sa honte, ni reparoître dans la ville qu'il avoit remplie de deuil. Il apostropha un jour avec beaucoup de véhémence et de chaleur Ly-

siclès, général de l'armée battue à Chéronée. — Quoi donc ! Lysiclès, lui dit-il, mille citoyens ont péri sous votre commandement, dans le combat; deux mille ont été faits prisonniers; un trophée a été érigé contre Athènes; la Grèce entière est tombée dans l'esclavage; et vous vivez encore ! et vous jouissez tranquillement de la lumière du soleil ! et vous osez vous montrer dans la place publique, et à vos concitoyens, pour leur rappeler la mémoire de leurs malheurs et de leur opprobre !

Le discours qui nous reste de Lycurgue se trouve dans le tome IV de la collection de Reiske. Il en existe une bonne édition à part avec des notes par Schulze, Brunswick, 1789, in-8°. L'abbé Auger l'a traduit en français. Voyez l'article d'Andocide.

DION CHRYSOSTOME.

Dion fut appelé Chrysostôme à cause de sa rare éloquence : il a laissé plusieurs ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de Milan, 1476, in-folio; celle de Paris, 1604, in-folio, et celle de Reiske, publiée par sa veuve, Leipsic, 1784, 2 vol. in-8° : on y trouve quatre-vingts oraisons qui offrent

des morceaux éloquens, et un traité en quatre livres, des *Devoirs des Rois*. M. de Bréquigny a traduit en français quelques-uns de ses discours. Voyez le tome II des *Vies des Orateurs Grecs*, etc., 1752, 2 vol. in-12.

A R I S T I D E.

Cet orateur passa sa vie à haranguer et à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurèle, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rebâtir aux frais du trésor public. On a de lui des hymnes en prose à l'honneur des dieux et des héros, des panégyriques, des oraisons funèbres, des apologies, des harangues. Samuel Jebb, savant médecin Anglais, en a donné une excellente édition, grecque et latine, en deux volumes in-4°. à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition.

T H É M I S T E.

Cet orateur philosophe naquit en Paphlagonie, sous le règne de Constantin. Aucun écrivain n'a traité des sujets plus intéressans; et à cet égard, il l'emporte sur tous ces orateurs célèbres, qui ne surent que flatter les

préjugés nationaux, inspirer un patriotisme fanatique, et enivrer les souverains des fausses idées d'une gloire destructive. L'éloquence de Thémiste est abondante, noble et ingénieuse. Judicieux dans l'ordre de ses discours, riche dans les pensées, élégant dans l'expression, il saisit heureusement les circonstances, s'insinue avec adresse, flatte avec dignité, réunit l'élévation et les grâces. Thémiste n'est pas exempt des défauts de son siècle. On trouve souvent dans ses discours des longueurs, de la recherche; un luxe d'érudition; et un coloris poétique, qui ne conviennent pas toujours aux sujets qu'il traite. Pour tracer en peu de mots le caractère moral et littéraire de Thémiste, on peut dire qu'il mérite d'être appelé le plus vertueux des courtisans, le plus philosophe des orateurs, et le plus éloquent des sophistes.

Dès sa jeunesse, il composa des notes sur la philosophie de Platon et d'Aristote : ce qu'il avoit fait sur ce dernier, parut à Venise, en 1570 et en 1587, in-folio. Il nous reste encore de lui trente-trois discours grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il y en a deux éditions; l'une par le Père Pétau, et l'autre par le Père Hardouin : celle-ci parut

rut en grec et en latin, au Louvre, en 1684, in-folio.

LIBANIUS.

Libanius, né à Antioche, professa la rhétorique à Constantinople et dans sa patrie.

Nous avons de lui des Lettres et des Harangues. Son style a quelquefois de l'affectation et de la recherche. Photius lui a reproché de laisser trop apercevoir dans ses discours l'empreinte du travail, et d'avoir éteint, par un désir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles que lui donnoit la nature lorsqu'il parloit sur-le-champ : on lui a reproché aussi de l'obscurité. Malgré ces défauts, son éloquence a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit nourri de la lecture des poètes : leurs idées, leurs images lui sont familières ; et souvent son style même tient plus du coloris du poète que de l'orateur.

On a donné une excellente édition de ses Lettres à Amsterdam, 1738, in-folio. Ce recueil offre plus de 1600 épîtres, dont la plupart ne renferment que des complimens : on en lit plusieurs autres, curieuses et inté-

ressantes, qui peuvent donner des lumières sur l'histoire de ces temps. Bongiovani a publié à Venise, en 1755, dix-sept harangues de Libanius, en un volume in-folio, tirées de la Bibliothèque de Saint-Marc. Il faut joindre ce recueil à l'édition de ses œuvres, Paris, 1606 et 1627, deux volumes in-folio.

§ II. ORATEURS LATINS.

CICÉRON.

On avoit vu à Rome des orateurs distingués, Antoine, Crassus, Cotta, César, Brutus; mais lorsque Cicéron parut, on sentit qu'on n'avoit encore rien entendu de pareil. Il fut élevé sous les yeux de Crassus, qui lui traçoit le plan de ses études, et lui ouvroit toutes les grandes sources de l'éloquence. Après avoir suivi les meilleurs maîtres qui fussent pour lors à Rome, il alla dans la Grèce pour se perfectionner dans cette ancienne patrie des arts. Il avoit de grandes obligations à la nature, qui avoit beaucoup fait pour lui; cependant il sentoit qu'il faut la seconder par un travail assidu, et qu'on ne peut parvenir au grand, si l'on n'est animé d'une passion qui tienne de l'enthou-

siasme. La gloire de l'éloquent Hortensius piqua son émulation; et il n'épargna rien pour obtenir les mêmes éloges. Bientôt ses vues s'étendirent; et il laissa son rival bien loin derrière lui. Cicéron connoissoit tous les styles; et il les employa tous avec le succès le plus marqué. Il s'appliqua à réunir deux choses qui vont rarement ensemble, la force et les grâces. En un mot, Cicéron fut à Rome ce que Démosthènes avoit été à Athènes. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont écrit, qu'il n'ait ni le nerf, ni l'énergie, ni, comme il l'appelle lui-même, le tonnerre de Démosthènes, il le surpasse par l'abondance et l'agrément de la diction, par la variété des sentimens, et surtout par la vivacité de l'esprit. Les expressions, en passant par son imagination féconde et brillante, prenoient cette couleur d'urbanité romaine, dont il est le modèle le plus parfait.

Nous nous contenterons d'indiquer ici l'édition des œuvres de Cicéron donnée par l'abbé d'Olivet, Paris, 1749, 9 vol. in-4°, avec un choix de bons commentaires, et celle qui a été donnée d'après la précédente à Halle, par J. Aug. Ernesti, en 1776, 8 vol. in-8°, avec des notes de sa façon et une

clef. Le mérite supérieur de cette dernière édition, vient des préfaces instructives, de la correction du texte, de l'économie et de la brièveté des notes.

On estime aussi, pour l'élégance et la correction du texte, l'édition de Cicéron donnée par Barbou, 1768, 14 vol. in-12

T R A D U C T I O N S.

Nous avons eu plusieurs traducteurs des Harangues de Cicéron : Duryer, dont le style a vieilli; Gillet, dont la version est foible; l'abbé de Maucroix, qui s'étant presque toujours exercé sur des sujets où il ne falloit qu'un style doux et tempéré, n'avoit pu prendre un style plus oratoire et plus nerveux; enfin, l'abbé d'Olivet, dont nous avons fait connoître la traduction des Catilinaires, et qui nous a donné aussi quelques morceaux des Oraisons contre Verrès.

V I L L E F O R E.

Mais aucun de ces auteurs n'a traduit toutes les Oraisons de Cicéron; cette entreprise étoit réservée à Bourgoin de Villefore, qui a transmis dans notre langue cinquante-

neuf Harangues de ce célèbre orateur. Sa version parut en 1731, à Paris, en huit volumes in-12. Ce qui a dû rendre son travail plus pénible, ce sont les principes qu'il s'est faits sur la traduction en elle-même : il croit, par exemple, que lorsqu'il s'agit de harangues et de plaidoyers, c'est peu faire, que de rendre fidèlement le sens du texte; mais qu'il faut encore, autant que la différence des deux langues le peut souffrir, traduire le tour que l'orateur donne à ses pensées et à la variété de ses mouvemens. Suivant ce principe, Villefore a conservé les dénominations usitées chez les Romains. Il a poussé cette fidélité d'interprétation, jusqu'à traduire à la lettre certaines expressions injurieuses, que les honnêtes gens parmi nous n'emploient guère en public, même dans les plus fortes invectives : telles sont celles de *Helluo*, de *Bellua*, de *Carnifex*, que Cicéron met en œuvre contre Verrès, contre Pison, contre Antoine, et que Villefore rend tout simplement par celles-ci : brutal, bête féroce, bourreau, etc. Malgré cette fidélité scrupuleuse, sa version n'occupe pas le premier rang ni même le second. Le style, quoiqu'exact en lui-même, n'est pas toujours assez coulant;

il rampe même quelquefois ; dans d'autres endroits il paroît embarrassé. Je mets beaucoup au-dessus le style des Catilinaires, traduites par l'abbé d'Olivet. Pour ce qui est de l'exactitude de la traduction de Villefore, cet écrivain n'a pas toujours bien pris la pensée de son auteur, même dans les endroits où il n'est pas question d'érudition, ni d'une grande connoissance de l'antiquité. Ce n'est point à tort qu'il se montre reconnoissant dans sa préface, des secours qu'il a reçus de tous ceux qui ont donné en français quelqu'une des harangues de son auteur : quand ces secours lui manquent, on s'en aperçoit aisément.

FEU M. DE WAILLY.

On a donné une édition des Oraisons choisies de Cicéron mises en français. Ce n'est point, à proprement parler, une traduction nouvelle, mais une révision de l'ancienne, et principalement de celle de Villefore : cette révision a été faite avec beaucoup de soin, par de Wailly, qui l'a retouchée d'un bout à l'autre, et il n'y a guère de page, où il n'ait fait des changemens plus ou moins considérables. Il s'est proposé de rendre

cette traduction plus littérale, plus exacte et plus utile aux jeunes maîtres, qui, par état, sont obligés d'expliquer les admirables discours de l'orateur Romain. De Wailly a très-bien réussi; il a corrigé beaucoup de contresens échappés à Villefore, et aux auteurs des anciennes traductions.

Les Philippiques de Démosthènes et les Catilinaires de Cicéron, traduites par l'abbé d'Olivet, forment un quatrième volume, qui est la suite des trois donnés par de Wailly. Il n'a pas osé toucher à l'excellente version d'un interprète aussi estimable que l'Académicien Français.

MM. DEMEUNIER, CLÉMENT ET
GUEROULT.

En 1783, M. Demeunier donna la traduction des quatre premiers volumes de Cicéron. Cet homme de lettres a été obligé, pour des raisons particulières, d'abandonner ce travail. Ce seroit un bien foible éloge pour M. Clément, que de dire qu'il est très-supérieur à son prédécesseur. Ce célèbre critique a une manière bien différente; il a saisi l'esprit de son modèle, et il le rend à peu près tel qu'il est; il conserve la force des images,

la vivacité des sentimens, l'élégance de la diction , le style nombreux , périodique ; en un mot , on reconnoît Cicéron dans cette traduction ; et je ne fais pas difficulté d'avancer qu'elle mérite la préférence sur toutes les autres. MM. Gueroult frères , anciens professeurs d'éloquence dans l'Université de Paris, ont traduit les Discours qui forment le 8^e. vol. de cette collection : leur manière de traduire le Prince de l'éloquence latine est, encore supérieure à celle de M. Clément.

AUTRES ORATEURS GRECS ET LATINS.

Les anciens étoient naturellement si éloquens, qu'ils portoient ce talent jusque dans l'histoire. Tout le monde connoît les *Orationes Selectæ ex Herodoto , Thucydide , Xenophonte , etc.* , Paris, 1787 , 2 vol. in-12.

L'abbé Auger a traduit en deux volumes in-8^e. , 1788 , les Harangues de ces célèbres historiens ; il ne pouvoit mieux choisir. La diction du premier , surtout, s'élève quelquefois jusqu'au ton d'une poésie sublime , lorsque les faits sont de nature à permettre la sublimité de ce ton.

On

On connoît encore davantage le livre classique intitulé : *Orationes ex Historicis Latinis collectæ*. On sait que c'est un choix de harangues diverses, et d'autres discours tirés des quatre principaux historiens Latins, de Salluste, Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce. Ces Harangues, sans avoir tout l'appareil oratoire des Plaidoyers de Cicéron, sont autant de morceaux d'éloquence ; où respire, sous des traits mâles, le véritable génie de l'homme. L'historien n'étant plus échauffé par la présence des objets, ni par les intérêts actuels qui s'éteignent avec les passions qui les font naître, ne pouvoit qu'en retracer le tableau : mais avec quelle grandeur, quelle noblesse, quelle fierté, quelle force, quel sens, Salluste et Tite-Live tracent-ils ces peintures ! C'est ce qu'on verra encore mieux que je ne saurois le dire, dans le recueil cité, qui a été traduit par l'abbé Millot, sous le titre de *Harangues choisies des Historiens Latins*, à Lyon, 1764, 2 vol. in-12. Le traducteur a été fidèle à deux règles de toute bonne version : 1°. l'exactitude à rendre le sens d'un orateur ; 2°. la fidélité à exprimer le caractère de son éloquence. Des traductions aussi bien faites valent des ouvrages originaux,

pour ceux qui savent apprécier les difficultés de ce genre, et ce qu'il en coûte en les surmontant, pour n'en laisser rien apercevoir, ou pour en dérober les traces sous l'art de la diction.

On a publié, en 1778, une traduction nouvelle et plus ample des mêmes Harangues. L'auteur anonyme a mis à contribution l'abbé de la Bletterie, Millot, M. Dotteville, Cosson, Beauzée et Vaugelas : mais il a converti en plomb, l'or qu'il a volé ; au lieu de transcrire bonnement une phrase bien tournée, il y glisse quelques mots de son invention, qui la déparent entièrement.

S É N È Q U E.

Après Cicéron, l'éloquence ne fit plus que dégénérer, comme il étoit arrivé en Grèce après Démosthènes. Sénèque en fut le premier corrupteur : il pensoit fortement ; mais ses pensées étoient affoiblies par ses expressions, où il mettoit trop de recherche. Samanie pour les antithèses, pour les pointes, pour les brillans, étoit extrême ; et l'on croit en lisant ses ouvrages, lire un recueil d'épigrammes ; ce qui produit une monotonie fatigante : avec beaucoup d'esprit, il n'avoit nul goût, nulle

idée de la véritable éloquence. Son style décousu ne montrait ni nombre, ni harmonie ; rien de périodique, rien de soutenu. Il substitue à la simplicité noble des anciens, le fard de la cour de Néron. Sa manière de s'exprimer courte, sentencieuse, ôtant toute liaison dans le discours, fit dire à l'empereur Claude, que son style étoit du sable sans chaux. Mais comme à ces défauts, Sénèque joignit un esprit vigoureux et élevé, une imagination fleurie, des connoissances étendues, il se fit une réputation éclatante, et devint le modèle, sur lequel la jeunesse romaine se plut à se former ou à se corrompre.

TRADUCTIONS.

Le président Chalvet, Malherbe, Duryer se sont autrefois exercés sur Sénèque ; mais leurs versions sont très-mauvaises ; et l'on ne peut prendre une idée de cet orateur, que dans la traduction de M. de la Grange, qui parut après sa mort, en 6 volumes in-12. Le traducteur s'est attaché particulièrement à saisir la manière de Sénèque ; il en a les beautés et les défauts : sa version est, en général, fidèle et précise, mais souvent aux dépens de l'élégan-

ce et de l'harmonie. Cette traduction a été achevée et revue par M. Naigeon, qui en a été l'éditeur. Voy. le Dictionnaire des Ouvrages Anonimes et pseudonymes, tome II, N°. 5140. Diderot y a ajouté un 7^e. volume intitulé, *Essai sur la Vie de Sénèque* ; c'est un tableau de la vie de Sénèque et des règnes de Claude et de Néron. Ce dernier ouvrage de Diderot, est un de ceux qu'on lit avec le plus de plaisir, même en improuvant la plupart de ses jugemens, et surtout deux grandes notes contre J.-J. Rousseau, qui renferment *la Satire la plus virulente* qu'on ait jamais vue. Le discours que Diderot adresse à Sénèque pour l'exhorter à faire l'apologie du meurtre d'Agrippine, est un morceau dont l'art et l'éloquence font encore plaisir, malgré l'horreur qu'inspire le but que l'orateur se propose.

La Beaumelle a donné *les Pensées de Sénèque* en latin et en français, in-12, dans le goût des *Pensées de Cicéron*, de l'abbé d'Olivet, qu'il a plutôt imité qu'égalé.

P L I N E.

Pline le jeune, neveu de Pline le naturaliste, qui l'adopta pour son fils, fut formé par le célèbre Quintilien, dont il fut le meilleur dis-

ciple et le plus reconnoissant. Pline, ayant commandé d'abord une légion en Syrie, revint à Rome, où il se livra entièrement aux affaires publiques. Il plaida sa première cause au barreau dès l'âge de dix-neuf ans; et ce fut avec un succès si décidé, que ses rivaux et ses amis comprirent dès lors, à quelle gloire il étoit destiné. Nous n'avons de lui, dans le genre oratoire, que son Panégyrique de Trajan. Quoique cet empereur fût un grand prince, digne de tous les prix de la vertu; quoique Pline ne le flatte pas dans tout le bien qu'il en dit, cependant son Panégyrique intéresse peu. Rien de plus difficile que de louer, même le mérite; il semble qu'il doit se suffire à lui-même, et que l'éloge l'affoiblit au lieu de l'élever. Ces discours d'appareil rendent légitimement suspects leur objet et leur auteur. La vertu solide est toujours modeste et sincère; elle ne souffre ni ne fait de panégyriques. Il n'est pas vrai cependant, comme l'a dit quelque part Voltaire, que Trajan ait entendu celui de Pline; il étoit absent lorsqu'il fut prononcé.

TRADUCTIONS.

Nous avons une bonne traduction du Panegyrique de Trajan par de Sacy, avocat au conseil; et c'est à l'occasion de cette traduction et de celle de Démosthènes par Tourreil, que la Motte dit dans une de ses odes :

Long-temps l'antiquité savante
 Nous recela mille écrivains;
 Mais des trésors qu'elle nous vante,
 Nous avons lieu d'être aussi vains.
 Les Plines et les Démosthènes,
 Les travaux de Rome et d'Athènes,
 Deviennent nos propres travaux:
 Et ceux qui nous les interprètent,
 Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prêtent,
 Leurs traducteurs que leurs rivaux.

Le traducteur de Pline est tellement son rival, qu'il substitue quelquefois ses pensées à celles de l'auteur, pour lui donner un certain air de bel-esprit, qui étoit alors à la mode.

§ III. PÈRES DE L'ÉGLISE
GRECQUE.

La religion chrétienne, en s'établissant, avoit donné une nouvelle impulsion au génie : déjà cette religion avoit eu ses orateurs

particuliers. Longin assure que Saint Paul avoit été un des plus grands orateurs de la Grèce. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet apôtre eut des successeurs, en qui brillèrent tous les talens de la plus belle éloquence; parmi eux nous comprendrons surtout :

O R I G È N E.

Ce grand homme, qui fut surnommé *Adamantius*, à cause de son assiduité au travail, naquit à Alexandrie, en l'an 185 de l'ère chrétienne : il mourut à Tyr, à l'âge de 69 ans. Le caractère de son éloquence étoit la force : son génie étoit profond. On a fait une édition complète de ses œuvres, en quatre volumes in-folio, qui fut commencée en 1733 et finie en 1739. Son *Traité contre Celse* passé pour l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Il a été traduit en français par Elie Bouhereau, Amsterdam, 1700, in-4°.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Jean Chrysostôme naquit à Antioche l'an 347, de parens catholiques et d'une race illustre : il eut les meilleurs maîtres de son

temps ; le rhéteur Libanius forma son esprit à l'éloquence. On lui demandoit un jour qui, d'entre ses élèves, il choisiroit pour son successeur : *celui-là*, dit-il, en montrant Chrysostôme ; *mais les chrétiens nous l'enleveront*. Sa prédiction ne tarda pas à être accomplie.

Chrysostôme est un des plus grands orateurs qui aient paru non-seulement dans l'Eglise, mais dans le monde ; et il va de pair avec Cicéron et Démosthènes. Sans entreprendre le parallèle de ces trois orateurs, sans essayer de leur assigner à chacun leur place, je remarque seulement à l'avantage de Démosthènes, dit l'abbé Auger, que sa force, sa véhémence et son élévation sont bien plus soutenues ; que son abondance est toute de choses, de raisonnemens et de pensées. S. Jean Chrysostôme ; en général, a beaucoup moins de sagesse et de sobriété que les deux autres ; mais son éloquence est plus variée, plus riche ; et plus facile que celle de Cicéron lui-même : il semble que la parole ne lui coûtoit pas plus qu'à un vase plein de se répandre.

L'édition la plus estimée des œuvres de S. Chrysostôme, est celle du P. de Montfaucon,

1718 à 1734, 13 vol. in-fol. en grec et en latin.

On a de l'abbé Auger, *Homélies, Discours et Lettres Choies de S. Jean Chrysostôme*, avec des extraits tirés de ses ouvrages sur divers sujets, Paris, 1785, 4 vol. in-8°. : cette traduction est facile, naturelle, élégante, et nous croyons même qu'elle est supérieure à toutes les autres du même auteur.

SAINT BASILE LE GRAND.

Les ouvrages de ce Père offrent un génie supérieur, une raison forte, une composition énergique, et des mouvemens impétueux ; un style noble caractérise ses productions.

D. Garnier et D. Marand ont donné une très-belle édition de ses œuvres, en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721 et années suivantes.

L'abbé Auger a traduit ses *Homélies, Discours et Lettres Choies*, 1788, in-8°.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

En lisant les ouvrages de Saint Grégoire de Nazianze, on est convaincu qu'il a surpas-

sé tous les orateurs de son siècle , par la correction de son style , par la noblesse et la variété de ses expressions , par la force des raisonnemens et par l'élévation des pensées. On peut cependant lui reprocher de faire un usage trop fréquent de l'antithèse , et de surcharger ses compositions de trop d'ornemens ; ses Sermons sont mêlés de pensées philosophiques et sémés de traits historiques. On a recueilli ses Œuvres à Paris , en 1609 et 1611 , 2 vol. in-fol. Le savant Huet faisoit beaucoup de cas de la traduction latine qui est de l'éditeur , l'abbé de Billy. Nous avons en français les Discours de Saint Grégoire de Nazianze , contre l'empereur Julien , dit l'apostat , Lyon , 1735 , in-12 , et sur l'excellence du sacerdoce , Paris , 1747 , aussi in-12. L'auteur de ces traductions , qui sont exactes et d'un style vif et élégant , est l'abbé Troyat d'Assigny , prêtre de Grenoble , mort en 1772.

§ IV. PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE.

TERTULLIEN.

Tertullien est le premier Père qui se soit distingué dans l'Eglise Latine. De Carthage, où

il étoit prêtre, il passa à Rome; ce fut dans cette ville qu'il publia, pendant la persécution de l'empereur Sévère, son Apologie pour les chrétiens, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence. Tertullien avoit un génie vif, ardent et subtil; son élocution est un peu dure; et ses expressions sont quelquefois obscures; mais il y brille une noblesse, une vivacité et une force qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. La meilleure édition des ouvrages de Tertullien, est celle qu'on a donnée en 1746, à Venise, in-fol. L'abbé de Gourcy a publié, en 1780, in-12, une bonne traduction de *l'Apologétique*; elle est suivie de celle des Prescriptions, autre ouvrage estimé de Tertullien : ces deux traductions sont accompagnées du texte original.

SAINT AMBROISE.

Saint Ambroise attira, par son éloquence brillante, tous les regards de l'Occident, et ses succès le firent regarder comme un prodige. C'est surtout dans ses Oraisons funèbres, où l'on reconnoît le langage de la douleur, de l'amitié et de la religion, qu'il a laissé des monumens de la plus belle éloquence. Saint Ambroise donnoit à ses discours les ornemens

qu'on estimoit de son temps : on lui a reproché d'avoir prodigué quelquefois les idées subtiles , les antithèses , les métaphores recherchées et les allégories ; mais ces défauts sont cachés, en partie, par la douceur, la noblesse et la gravité qui règnent dans ses discours. D. Jac. Frische et D. le Nourry ont donné, en 1686 et en 1690, une bonne édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol. L'abbé de Bellegarde a traduit les Sermons de Saint Ambroise, 1691, 2 vol. in-8°.

SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin étoit doué des plus rares dispositions pour l'éloquence : il raisonne, dit Fénelon, avec une force singulière ; il est plein d'idées nobles ; il connoît le fond du cœur humain ; il est attentif à garder les bienséances ; il est tout ensemble, sublime et populaire ; enfin, il s'exprime presque toujours d'une manière tendre, affectueuse et insinuante.

Ce Père ne s'est point garanti des défauts de son siècle ; il tourne souvent autour de la même pensée : il est admirable dans quelques morceaux particuliers ; mais il fatigue par ses antithèses, quand on le lit de suite : ce qui

sert à l'excuser, c'est qu'il est touchant, lors même qu'il fait des pointes.

La meilleure édition des Œuvres de Saint Augustin, est celle qui a été donnée par les Bénédictins depuis 1679 jusqu'en 1700, 11 vol. in-8°. Le docteur Arnauld a traduit en français les Sermons sur les Psaumes, Paris, 1687, 7 vol. in 8°. ; les Sermons sur le Nouveau Testament l'ont été par Goisband Dubois, Paris, 1694 et 1700, 4 vol. in-8°. On sait que Dubois a traduit aussi plusieurs ouvrages de Cicéron. Une dame qui avoit du goût et qui se nourrissoit de bonnes lectures, disoit à l'abbé d'Olivet, qu'elle avoit trouvé, en lisant les traductions de Dubois, que Saint Augustin et Cicéron étoient l'un comme l'autre, deux grands faiseurs de phrases, qui disoient tout sur le même ton. C'est que le traducteur s'étoit cru permis de jeter Cicéron et Saint Augustin dans le même moule, en leur prêtant à l'un et à l'autre son style personnel.

SAINT BERNARD.

La vivacité, la noblesse, l'énergie et la douceur caractérisent le style de Saint Bernard. Il est plein de force, d'onction et d'agrément ;

il sait donner des louanges sans flatterie et dire des vérités sans offenser. Son imagination féconde lui fournissoit, sans effort, les allégories et les antithèses dont ses ouvrages sont semés. Quoique né dans le siècle des scolastiques, il n'en prit ni la méthode ni la sécheresse. Il a été regardé comme le dernier des Pères.

La meilleure édition de ses ouvrages, est celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. D. Antoine de Saint-Gabriel, feuillant, a traduit en français ses Sermons, en 6 vol. in-8°.

On trouvera d'amples et curieux détails sur les Pères de l'Eglise, dans l'ouvrage intitulé, Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise, qui renferme l'histoire abrégée de leur vie, l'analyse de leurs principaux écrits, les endroits les plus remarquables de leur doctrine sur le dogme, la morale et la discipline, avec leurs plus belles sentences, par l'abbé Tricalet, Paris, 1758-1762, 9 vol. in-8°, réimprimée avec des corrections et des augmentations, par Rondet, 1787, 8 vol. in-8°.

§ V. ORATEURS ITALIENS.

L'Italie est incontestablement le pays de l'Europe où se manifestèrent les premières étincelles du génie, depuis si long-temps étouffé par la barbarie. Dès le treizième siècle, elle eut des poètes, des orateurs et des historiens célèbres.

Nous allons parcourir la classe de ceux qui se sont le plus distingués dans l'éloquence ; et c'est avec d'autant plus d'intérêt que nous rétablirons leurs noms dans ce volume, que la reconnoissance pour leurs efforts au milieu de l'ignorance universelle, se mêlera à l'admiration que leurs talens inspirent.

SPÉRON SPÉRONI.

Cet auteur a laissé de nombreux ouvrages ; les plus estimés sont ses discours et ses dialogues de morale ; il y a de la solidité dans les pensées, beaucoup de noblesse et de pureté dans le style ; mais on n'y trouve ni mouvement, ni chaleur, ni aucun de ces grands traits, qui caractérisent la véritable éloquence. Sa célébrité fut si grande dans ces temps où les moindres talens étonnoient, que toutes les

fois qu'il avoit à exposer au sénat de Venise les intérêts de Padoue, sa patrie, les avocats et les juges des autres tribunaux quittoient le barreau, pour aller l'entendre.

Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, en 1595, in-8°. ; et ses discours en 1596, in-4°.

Les autres orateurs de ces siècles sont *la Casa* et *Albert Lollio*; ce dernier est regardé comme l'orateur le plus parfait de son temps : ses discours offrent un style pur et élégant, une marche noble et simple; il a aussi quelquefois du mouvement et de l'énergie; mais il ne possède pas ces qualités à un assez haut degré, pour que nous indiquions ses ouvrages comme étant dignes d'être placés dans la Bibliothèque d'un Homme de Gôût.

Au dix-huitième siècle, l'éloquence semble prendre un nouvel essor en Italie : ses orateurs sentent enfin que pour fixer l'attention et intéresser le cœur, il faut s'emparer fortement d'un sujet, en connoître toute l'étendue, faire succéder les idées et les sentimens, peindre avec des images vives et des expressions profondes, et communiquer aux autres le mouvement rapide et involontaire dont on est soi-même entraîné.

Les

Les modèles de ce genre d'éloquence en Italie, sont :

VALLISNIERI.

Vallisnieri, comme Buffon, a prouvé dans ses écrits *sur l'Histoire Naturelle*, que l'éloquence n'étoit point étrangère à cette partie des connoissances humaines. Son discours *sur l'Enthousiasme Poétique*, offre un style pur et correct sans sécheresse, élégant sans recherche, animé sans effort.

Ses œuvres existent en Italie, en trois volumes in-folio, 1733.

FRISI.

Le Père Frisi étoit digne de louer Galilée, Newton, d'Alembert, etc. Ses éloges, écrits d'un style noble et rapide, quoique quelquefois incorrect, offrent beaucoup de vues et de réflexions philosophiques. Il sait répandre de l'intérêt et de l'agrément dans les analyses et les savantes discussions qu'il a peut-être un peu prodiguées.

BETTINELLI.

Peu d'écrivains Italiens ont eu autant d'imagination d'esprit et de goût que Bettinelli. Comme poète, il tient le premier rang entre

les Métastase, les Frugoni; et comme orateur, il ne le cède à aucun de ses contemporains. On retrouve dans ses discours une imagination brillante et presque poétique, qui répand sur tous les objets un coloris agréable : il a un grand nombre de tours vifs et animés, de figures énergiques et brillantes, de pensées nobles et ingénieuses.

P A R A D I S I.

Cet auteur, mort à la fleur de l'âge, a emporté les regrets de tous les amis des lettres et de la philosophie : il joignoit le goût à l'érudition, le don de penser au talent d'écrire. Son Eloge de Montécuculli, écrit avec une élégante et noble simplicité, offre une peinture du caractère et de la vie de ce grand homme, tracée avec autant de fidélité que d'intérêt.

C É S A R O T T I.

Il est du petit nombre des écrivains qui ont réuni dans un égal degré, le talent d'écrire en vers et en prose. Sa sublime imitation des Poésies Euses lui assure une place parmi les poètes originaux; et dans ses ou-

vrages en prose, on trouve toujours l'orateur et le philosophe.

C É R A T I.

Ses Eloges auroient réuni tous les suffrages, s'il ne s'étoit quelquefois trop attaché à imiter la manière de Thomas. Les défauts de ce célèbre orateur tiennent au caractère de son talent, et blessent moins chez lui, parce qu'on sent qu'ils lui sont naturels. C'est à la médiocrité à s'attacher servilement à un modèle : si Cérati n'eut suivi que son talent, il n'auroit rien laissé à désirer dans un genre où l'esprit, l'éloquence et la philosophie doivent régner à la fois sans se nuire.

C A T A N I.

L'Eloge de Marie-Thérèse, impératrice-reine, par Catani, est un des plus beaux ouvrages d'éloquence qu'ait produits l'Italie. L'orateur philosophe attache le lecteur par la beauté des traits qui se succèdent sans effort dans son discours, comme la vraie peinture de chaque objet.

Nous parlerons peu des orateurs qui ont couru la carrière de l'éloquence sacrée en

Italie ; le mauvais goût l'a presque toujours défigurée.

VENINI ET TRENTO.

Ces orateurs sont ceux qui ont montré le plus de talent pendant le 18^m^e. siècle ; l'un est le Massillon de l'Italie , et l'autre le Bourdaloue ; c'est aux lecteurs de ces productions à juger si cette comparaison est juste.

§ VI. ORATEURS FRANÇAIS.

PRÉDICATEURS.

Nous ne donnerons l'histoire de l'éloquence sacrée que depuis qu'on a commencé à prêcher en français. Jamais l'art de la parole n'a été plus avili qu'alors. Après le texte , venoit un long exorde , qui rouloit le plus souvent sur un passage de l'Écriture , et qui conduisoit le prédicateur à ce qu'on appelle l'*Ave Maria* : alors il traitoit deux questions ; l'une théologique , où il rapportoit les sentimens des maîtres de l'École ; et l'autre juridique , tirée tantôt du Droit Canon , tantôt du Droit Civil. On citoit les livres , les paragraphes et les lois , comme dans un plaidoyer. Ovide et S. Augustin , Homère et S. Chrysostôme fournissoient les autres citations.

Dès qu'on avoit vidé ces questions épineuses, qui n'avoient souvent aucun rapport avec le sujet principal, et qui, avec l'exorde, remplissoient les deux tiers du sermon, l'orateur venoit à la division générale : il la faisoit toujours en deux parties, qui finissoient par des syllabes de même son, pour former une espèce de cadence. Ce qu'on observoit avec soin dans la plupart des sermons, c'est que la première partie eût du rapport avec la matière générale que le prédicateur avoit eu dessein de traiter, ou pendant l'Avent, ou durant le Carême. Chacune des parties générales, surtout la première, étoit sous-divisée en plusieurs. Tout étoit traité avec autant de sécheresse que de brièveté. Quand le harangueur avoit rempli, ou croyoit avoir rempli sa tâche, il finissoit assez brusquement, souvent par les paroles de son texte, pour montrer, sans doute, qu'il ne s'étoit pas écarté de sa matière ; en-quoi certainement il ne pouvoit faire illusion qu'aux esprits les plus distraits, ou aux auditeurs les plus ignorans.

MENOT ET MEYSSIER.

Les Sermons de Menot et Meyssier, et de

plusieurs autres qui ont eu néanmoins de la réputation en leur temps, sont dans ce goût : ils paroissent presque tous jetés dans le même moule. Si l'Écriture est citée dans leurs sermons, c'est presque toujours à contre-sens ou sans aucun discernement : des moralités insipides, souvent fausses ; rien de persuasif, rien qui puisse éclairer et toucher. Les descriptions des vices y sont ordinairement si grossières, qu'elles ne sont guère capables que de les inspirer. Il falloit pourtant un grand fond d'érudition à ces vieux sermonnaires. La plupart sont pleins de traits d'histoire, de pensées des philosophes, d'imaginations poétiques et fabuleuses. On cite dans plusieurs, et cela presque à chaque page, le grand Epaminondas, le divin Platon, l'ingénieux Homère. On y conte même des histoires plus propres à scandaliser, qu'à édifier. Parmi les inepties que nous pourrions faire connoître, je ne choisirai que quelques morceaux de Raulin, prédicateur du quinzième siècle.

R A U L I N.

Voici comment cet orateur explique la conversion du pécheur à Dieu et de Dieu au

pêcheur. « La miséricorde de Dieu, dit-il, » est comme la partie de devant du visage, » et sa justice celle de derrière, suivant ces » paroles : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine*. Or, Dieu ne se tourne » que du côté de ceux qui se tournent vers » lui, comme un miroir ne réfléchit le visage » que de ceux qui se présentent devant la » glace... Ne fuyons point le regard de Dieu » à cause de quelques imperfections de notre cœur ; le soleil qui entre par une fenêtre, n'en éclaire pas moins une chambre, » quoiqu'il trouve des atomes sur le chemin » de ses rayons, etc. »

Ce beau sermon est orné, suivant l'usage de ce temps, d'une histoire, ou plutôt d'une fable, qui dut faire une très-grande impression sur l'auditoire. « Un ermite, dit Jean » Raulin, suppliant Dieu de lui faire connaître la voie du salut, vit tout à coup un diable transformé en ange de lumière, qui lui » dit : Dieu a exaucé votre prière. Il m'en » voie vous dire que, si vous voulez vous » sauver, il faut lui offrir trois choses, une » lune nouvelle, un disque de soleil, et la » quatrième partie d'une rose. Si vous unissez ces trois choses et les offrez à Dieu,

» vous serez sauvé. L'ermite étoit très-affligé, ne sachant ce que cela vouloit dire.
» Mais un véritable ange de lumière lui apparut, et lui dit le mot du logogriphe.
» La nouvelle lune, dit-il, est un croissant, c'est-à-dire, un *C*, dont il a la forme; le disque du soleil est un *O*; la quatrième partie d'une rose est un *R*; joignez ces trois lettres, et vous ferez le mot *Cor*: c'est ce que Dieu vous demande, etc. »

Jean Raulin, dans ce même sermon, parle ainsi, au sujet de la nécessité du jeûne.
» Rien de plus difficile que la conversion, à moins que le corps ne vienne au secours.
» Car, comme dit Aristote, le corps suit la matière. Ainsi, si nous faisons jeûner le corps, l'esprit en sera plus dégagé et plus libre. Un carrosse va plus vite quand il est vide; un navire qui n'est pas trop chargé, obéit mieux au vent et à la rame... L'araignée qui marche si bien sur ses pattes, ne peut pas marcher sur le dos; de même si le ventre de l'homme est attaché à la terre, l'esprit ne peut pas marcher vers le ciel.
» Et puis par le jeûne du ventre, l'homme s'unit mieux à Dieu; car c'est un principe des géomètres, qu'un corps rond ne peut
» toucher

» toucher une surface que dans un point : or ,
 » Dieu est cette surface , suivant ces paro-
 » les : *Justus et rectus Dominus*. Un ven-
 » tre qui se nourrit trop , s'arrondit : donc il
 » ne peut toucher Dieu que dans un point ;
 » mais le jeûne aplanit le ventre ; et alors
 » celui-ci s'unit à la surface de Dieu dans tous
 » les points , et dans toutes les parties. »

Les protestans de France furent les premiers qui mirent quelque ordre et quelques raisonnemens dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner méthodiquement, quand on veut changer les idées des hommes ; mais ces raisonnemens étoient fort éloignés de l'éloquence ; et la chaire n'en fut pas moins livrée au mauvais goût. Quelle étoit la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du Tasse , en France du temps de Montagne , de Charron et du chancelier de l'Hôpital, en Angleterre dans le siècle de Bacon ? Comment ces hommes de génie ne réformoient-ils pas leur siècle ?

S E N A U L T.

Ce ne fut guère que du temps de Coeffeteau et de Balzac , que quelques prédicateurs

osèrent parler raisonnablement. C'est au Père Senault, de l'Oratoire, qu'on est redevable principalement du bon goût qui règne aujourd'hui dans la chaire. Il la purgea de cette érudition profane, de ces ridicules plaisanteries qu'on y croyoit auparavant nécessaires pour attirer l'attention des auditeurs : il mit à la place de ces faux ornemens, une éloquence douce et naturelle, qui n'a rien de contraire à la sainteté du ministère évangélique. C'est le témoignage que tout le monde a rendu au Père Senault, et surtout le Père de Lingendes, jésuite, quoiqu'alors son concurrent dans la gloire de l'éloquence de la chaire.

LE PÈRE LINGENDES.

On a de lui trois volumes in-4°. de Sermons qu'il composoit en latin, quoiqu'il les prononçât en français. L'applaudissement avec lequel il avoit rempli le ministère de la chaire, fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence ; le raisonnement et le pathétique s'y succèdent tour à tour.

LE PÈRE BOURDALOUE.

Bourdaloue fut le premier en Europe, qui remporta le prix de son art. Je rapporterai ici le témoignage de M. Burnet, évêque de Salisbury, qui dit dans ses Mémoires, qu'en voyageant en France, il fut étonné de l'éloquence de ses sermons, et que ce jésuite réforma les prédicateurs d'Angleterre, comme ceux de France. Il fut le Corneille de la chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine. Il porta la force du raisonnement dans l'art de prêcher, comme Corneille l'avoit portée dans l'art dramatique : on l'a accusé pourtant d'être plus avocat que prédicateur, plus propre à convaincre les gens d'esprit, qu'à émouvoir le peuple. Il est admirable du côté du raisonnement ; mais il a peu d'onction et même de pathétique. Il a cette force qui vient de la raison, du vrai mis dans tout son jour par un esprit solide et ferme ; et non celle qui vient du sentiment, des mouvemens d'un cœur tendre et affectueux. On pourroit dire de plusieurs prédicateurs, qu'ils apportent des raisons plutôt qu'ils ne raisonnent, et qu'ils exposent des preuves, plutôt qu'ils ne prouvent.

Le Père Bourdaloue démontre, tant par les preuves directes, les plus évidentes et les mieux choisies, que par la réfutation la plus complète et la plus entière de tout ce qu'on pourroit lui objecter avec la moindre vraisemblance; c'est surtout dans ce dernier point qu'il excelle: il réduit le pécheur au silence; il ne lui laisse ni excuse, ni prétexte; il le force à se condamner, à se mépriser lui-même. Mais ses peintures, quoique vives, sont sans images. C'étoit un homme de grand sens plutôt qu'un homme d'esprit, ou plutôt, qu'un homme d'imagination, à prendre ces termes dans le sens qu'on y attache ordinairement. Il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expressions de génie qui présentent une vérité commune sous une face nouvelle.

Plus profond dialecticien qu'orateur disert, il sait mieux dégager la vérité des chaînes tortueuses du sophisme, que trouver le chemin des cœurs. Point de principes obscurs qu'il ne développe jusqu'à l'évidence, point de preuves qu'il ne rende palpables, point de conséquences qu'il ne déduise de la nature même des choses. A sa voix, les dogmes les plus épineux s'éclaircissent; les plus

grands mystères se dévoilent ; les doutes les mieux affermis se dissipent. Quel ordre ! quelle gradation ! quelle chaîne dans ses idées ! On voit partout un philosophe habile , un savant théologien , un directeur consommé dans la conduite des âmes.

La meilleure édition des Sermons de Bourdaloue , est celle de Paris, Rigaud , 1707 et ann. suiv. , 18 vol. in-8°.

LE PÈRE CHEMINAIS.

Ce confrère du Père Bourdaloue , génie vif et tout de feu , fut applaudi à la cour et dans la capitale du royaume. On lira toujours ses sermons avec plaisir , indépendamment du fruit qu'on peut en retirer pour la direction des mœurs. Il faut convenir , cependant , qu'il n'approfondit pas toujours son sujet , et que le rhéteur paroît trop à découvert dans ses discours. On l'avoit obligé trop jeune à se livrer à l'exercice de la prédication ; il manquoit d'un fonds qui eût été nécessaire , et qui l'eût rendu un des premiers orateurs de son siècle. La foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la chaire à un âge , où d'autres commencent à y monter. Ses Sermons sont en cinq volumes.

LE PÈRE SOANEN.

Le Père Soanen, de l'Oratoire, mérita l'estime de Louis XIV, et l'évêché de Senez. Il étoit un des quatre prédicateurs les plus distingués de sa congrégation, que l'on appeloit à la cour les quatre Evangélistes. Louis XIV ne l'entendoit jamais, sans être sensiblement frappé des vérités fortes et pathétiques qu'il lui annonçoit. Le Père de la Chaise et le Père Bourdaloue assistoient avec plaisir à ses sermons. Enfin, pour tout renfermer en un mot, il prêchoit simplement, fortement, chrétiennement, comme chacun croiroit pouvoir prêcher; disoit M. de Fénelon, qui ne proposoit d'autres modèles pour l'éloquence de la chaire, que Bourdaloue et Soanen.

LE PÈRE MASSILLON.

Ce digne ministre de la parole (Soanen) n'est pas le seul de la congrégation de l'Oratoire qui ait fait briller ses talens à la cour. Le Père Massillon y parut presque en même temps que lui, et y cueillit des lauriers, qui n'étoient faits que pour un homme d'un grand génie. L'abbé Trublet, qui assigne la pre-

mière place de la chaire au Père Bourdaloue, ne donne que la seconde à Massillon. Il est certain que le jésuite créa, pour ainsi dire, le vrai goût de la chaire : il forma ses rivaux ; il leur donna l'exemple de cette solidité, de cette force de raison qui caractérisent ses discours. Mais si la logique du Père Massillon n'est pas aussi profonde que celle du Père Bourdaloue, ce défaut n'est-il pas compensé par l'onction et l'aménité qui le distinguent ? Son style, quoique noble et digne de la majesté de la chaire, n'en est pas moins simple et à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions, que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'étoit encore plus de ces pensées, qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit, et le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le Père Massillon n'offre partout que des idées grandes et sublimes, qui élèvent l'âme, qui montrent la religion sous ce caractère de noblesse et de majesté qui lui est propre, et qu'elle sem-

ble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains, qui, loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

L'édition la plus estimée des Sermons de Massillon, est celle de Paris, Estienne, 1745 et ann. suiv., 15 vol. in-12.

F L É C H I E R.

La noblesse des pensées, jointe à beaucoup de délicatesse, d'énergie, de pureté de style, se font remarquer dans les Sermons de Fléchier, évêque de Nîmes; mais il y a trop de brillant, et pas assez de profondeur.

F É N É L O N.

Les Sermons de l'illustre Fénelon, 1778; in-12, sont des ouvrages de sa jeunesse et les premières fleurs des fruits mûrs qu'il donna ensuite. La plupart ont été réimprimés en 1807, sous le titre de *Sermons Choisis*. On trouve dans ce volume le Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne; discours écrit tantôt avec l'énergie la plus vive, et tantôt avec la plus touchante sensibilité.

B O S S U E T.

Les Sermons de Bossuet ont été attendus long-temps et avec impatience: ils ont enfin paru en 1771, 9 vol. in-12; et l'on doit l'avouer,

vouer; ils n'ont pas eû tout le succès dont on s'étoit flatté; soit par la faute des lecteurs, soit que ces sermons aient paru trop éloignés du goût moderne; que les détails ne soient pas assez relevés; et qu'une certaine vétusté de style, s'il est permis de se servir de ce terme, ait été jugée un peu rebutante; cependant ils renferment des traits de la plus grande beauté; et l'on y retrouve Bossuet, c'est-à-dire, un des hommes les plus éloquens qui aient jamais existé. « *sermons choisis* »

Notre opinion sera sans doute partagée par les personnes qui liront le volume intitulé, *Sermons choisis de Bossuet*, 1806, in-12, et les Réflexions de M. le cardinal Maury sur les Sermons de Bossuet, dans son recueil de *Discours choisis*. T. III. in-8. 1807.

LE PÈRE DE NEUVILLE.

Que n'a-t-on pas dit pour et contre ce célèbre prédicateur? Les uns ont trouvé en lui une éloquence qui tient du sublime; les autres n'y ont vu qu'un pompeux et brillant verbiage: mais tournons-nous plutôt du côté de la louange, que de celui de la censure. « Quel » beau génie! dit l'abbé Trublet. Que d'es- » prit et de sentiment à la fois! J'ai trouvé

» des rapports entre Bossuet et Corneille ;
 » j'en trouve aussi entre le Père Neuville et
 » M. de Voltaire ; et le premier me paroît,
 » à plusieurs égards , dans l'éloquence , ce
 » que le second est dans la poésie. J'espère
 » qu'on ne désapprouvera point des compa-
 » raisons , où j'ai considéré les talens en eux-
 » mêmes , et indépendamment de l'usage
 » qu'on en fait ; usage d'autant plus blâma-
 » ble , lorsqu'il est mauvais , que les talens
 » sont plus grands. »

Les Sermons du Père de Neuville ont été imprimés en 1776 , 8 vol. in-12. A un esprit délicat et solide , ce jésuite a su allier toutes les ressources d'une imagination heureuse ; à la connoissance des mœurs , le talent de les peindre et d'en saisir les rapports ; au don de penser avec justesse , l'art si peu connu d'écrire avec goût , et d'attacher son auditeur , jusque dans les détails des plus tristes vérités.

LE PÈRE LE CHAPELAIN.

La grande réputation du Père le Chapelain , prédicateur du premier ordre , a mérité au recueil de ses Sermons , publié en six volumes in-12 , l'accueil le plus distingué. On y

trouvera des plans aussi heureusement saisis que remplis, une marche noble et simple, beaucoup de force alliée à beaucoup d'onction; enfin, cette éloquence vive et naturelle, qui distingue si sensiblement le génie du talent formé par le seul travail. Ce jésuite avoit paru avec éclat dans presque toutes les grandes villes du royaume, et s'étoit vu, pendant plus de vingt ans, l'objet de l'admiration publique. Trois cours illustres, et non moins éclairées, celles de Versailles, de Vienne et de Lunéville, l'ont honoré de leurs suffrages; l'impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, a daigné l'accueillir dans ses Etats, lui tendre une main bienfaisante, et le dédommager, autant qu'il étoit possible, de ses malheurs, de sa vieillesse et de ses infirmités. C'est dans ce doux et ce glorieux loisir, qu'il a dû à cette grande reine, qu'il a mis ses Sermons en état de voir le jour. Ce ne sont point de ces discours, dont un vernis académique, une froide élégance forment le principal mérite : partout vous y reconnoîtrez, ou cette élévation qui étonne, ou cette force de raisonnement qui subjugué, ou cette onction douce qui pénètre; une éloquence vive et naturelle, un style pur, une marche

noûle et simple , des plans bien saisis , bien remplis , nulle sorte d'imitation , ou plutôt ce caractère neuf , original , qui seul distingue le génie et fait vivre les ouvrages.

L' A B B É C L É M E N T.

Il me semble que l'abbé Clément n'a pas choisi ses modèles parmi nos orateurs modernes ; son éloquence a un caractère propre , un genre particulier , un ton neuf qui la distingue : ce ne sont point les éclairs et la foudre de Bossuet , la pressante dialectique de Bourdaloue , la douce persuasion de Cheminais , l'entente des mœurs et l'heureuse facilité de Massillon ; la richesse et la magnificence du Père de Neuville. Ce que je crois retrouver dans les discours de l'abbé Clément , c'est le ton et la majesté des prophètes , la vigueur mâle et l'énergique précision de Saint Paul , le pathétique , les mouvemens et les grands traits de Saint Chrysostôme.

L' A B B É P O U L L E.

Les Sermons de l'abbé Poulle parurent , pour la première fois , en 1778 , 2 vol. in-12. On admire dans cet orateur des qualités émi-

nentes qui justifient l'enthousiasme avec lequel on a accueilli ses Sermons lorsqu'il les a prononcés. Une imagination brillante et presque poétique répand sur tous les objets qu'il touche, un coloris enchanteur. On trouve chez lui peu de raisonnemens et de discussions, mais un grand nombre de tours vifs et animés, de figures énergiques et éloquentes. Son style abondant, élevé, magnifique, coule comme un fleuve majestueux. On lui reproche quelques métaphores forcées, la recherche de l'esprit dans un petit nombre de morceaux, où il falloit de la simplicité ou du pathétique.

LE PÈRE ÉLISÉE.

Né avec un génie heureux et facile, le Père Elisée ne chercha jamais à embellir son éloquence des grâces d'un débit agréable et étudié. Ses mouvemens, sa déclamation, tout en lui étoit simple, pour ne pas dire négligé. Une fois que son mérite a été reconnu, il n'en a paru que plus grand; ce qui lui manquoit du côté de la déclamation, a donné un nouveau prix au charme de sa composition, et on l'a cru un orateur accompli, par là

même qu'il n'en avoit pas les qualités extérieures.

Sans confirmer pleinement cette idée, la lecture de ses Sermons, réimprimés plusieurs fois, en laissera cependant toujours une très-avantageuse de son éloquence. Un style pur et élégant, une onction douce, une candeur aimable, un zèle tendre et un sincère amour du salut des âmes, tels sont les caractères qui me paroissent briller dans les discours du Père Elisée. La douceur et l'urbanité me semblent le distinguer d'une manière particulière. L'estime que l'on conçoit de ses talens, en lisant ses Sermons, est encore augmentée par la lecture des Panégyriques et Oraisons funèbres que contient le dernier volume de son recueil, Paris, Mérigot le jeune, 1786, 4 vol. in-12.

L'ABBÉ DE GÉRY.

L'éloquence de cet orateur est dans le genre tempéré; rarement il a des mouvemens vifs et rapides qui entraînent; mais une exposition simple et facile, une instruction claire, du sentiment et du pathétique dans l'occasion; une continuité de style pur et même élégant, voilà ce qui distingue les

Sermons de M. de Géry, 1788, 6 vol. in-12. On prétend qu'il travailloit avec la plus grande facilité, et que trois ou quatre jours lui suffisoient pour composer et apprendre un sermon. Aussi ne dira-t-on pas de lui ce qu'on disoit de *Démosthènes*, que ses discours sentent la lampe.

L'ABBÉ BEAUREGARD ET L'ABBÉ LENFANT, EX-JÉSUITES.

L'abbé Beauregard joint à une simplicité populaire, la vigueur, la fierté m le, la véhémence, et surtout l'action de *Démosthènes*; il subjugue, il entraîne ses auditeurs, il les remplit du saint enthousiasme dont il est animé lui-même, et grave dans leurs cœurs en traits de flamme, les préceptes de la morale et les augustes vérités de la religion. Un style plus orné, plus fleuri, une d clama-tion plus douce, mais aussi digne du ministère sacré, des morceaux dignes de Bos-suet caractérisent l'abbé Lenfant. On assure que les jésuites de Russie possèdent le recueil des Sermons du Père Beauregard, et que ceux du Père Lenfant sont conservés à Paris.

M. DE BEAUVAIS, ANCIEN ÉVÊQUE
DE SENEZ.

Cet orateur s'étoit fait une réputation, non-seulement par ses vertus douces et modestes, mais encore par ses succès dans l'éloquence de la chaire ; et on regrettoit justement que des discours qu'on avoit entendus avec fruit et édification, dignes sinon de figurer parmi nos grands modèles, au moins d'occuper une place distinguée dans le nombre considérable d'excellens sermons dont s'honore notre littérature religieuse, n'eussent point encore été donnés au public : ils ont enfin paru en 1807, à Paris, chez Leclere, avec un éloge historique de leur illustre auteur, où l'on remarque la partialité d'un de ses émules dans la carrière évangélique.

Les quatre volumes de Discours de M. l'évêque de Senez contiennent des sermons, dont la plupart ont été prêchés à la cour ; des exhortations pour des circonstances particulières, quelques panégyriques, parmi lesquels il s'en trouve un de Saint Vincent de Paul, et un autre de St. Louis, prêché devant l'Académie Française, et enfin des oraisons funèbres.

Les

Les Sermons de M. de Senez ont tous pour objet des points de morale.

On regrette de ne point trouver parmi ces discours, celui qui fut prononcé le jour du Jeudi-saint 1774, année où mourut Louis XV. On se rappelle que faisant allusion au passage de l'Ecriture, *encore quarante jours, et Ninive sera détruite*, M. de Senez parut prédire une mort que rien alors ne faisoit présager, et qui frappa le monarque avec autant de ponctualité, que si véritablement l'orateur eût eu le don de lire dans l'avenir. Quant au genre d'éloquence de M. de Senez, sans être aussi sublime que celui de nos premiers orateurs, il ne manque ni de grâce, ni même d'une sorte d'élévation. Son style est pur, et la marche de ses idées naturelle. La teinte de ses pensées est douce, sa manière insinuante et persuasive.

M. l'abbé Gallard, éditeur des Sermons de M. l'ancien évêque de Senez, a publié séparément le commencement de l'Eloge de son illustre ami ; il faut le joindre aux quatre volumes dont il est ici question : c'est un morceau remarquable par la noblesse des pensées et l'élégance du style ; une santé affoi-

blie par les malheurs de la révolution n'a pas permis à l'auteur d'achever cet ouvrage.

L'ABBÉ DE CAMBACÉRÈS.

Beaucoup d'ordre, de clarté et de méthode; des idées justes, solides et profondes; une grande force de raisonnement; une dialectique sûre et qui porte la conviction dans les esprits; une marche vive et rapide; des ornemens placés à propos et tirés du fond du sujet, assurent à feu M. l'abbé de Cambacérès un rang distingué parmi les orateurs chrétiens. Ses Sermons, publiés en 1781, 3 vol. in-12, ont été réimprimés en 1787.

FEU M. DE NOÉ.

M. l'évêque de Lescar prononça, en 1781, à Auch, un Discours sur une bénédiction de drapeaux, auprès duquel celui de Massillon sur le même sujet ne me paroît qu'une ébauche informe. Son Discours sur *l'État futur de l'Eglise*, qui étoit destiné pour l'ouverture de l'assemblée du clergé, en 1785, ne peut que confirmer l'idée que l'on a conçue de son éloquence. Ce qu'il faut surtout observer, c'est le genre tout-à-fait neuf de son style.

Sa *Lettre Pastorale* à l'occasion des ravages causés dans son diocèse , par la mortalité des bestiaux , a été comptée dans le très-petit nombre d'ouvrages supérieurs qui ont paru en ce genre ; elle est également précieuse , et par les principes et les sentimens qu'elle exprime , et par la beauté du style.

Dulau , libraire de Londres , a publié en 1801 , in-12 , le recueil des différens ouvrages de M. de Noé. Ce volume contient les morceaux que nous venons de citer , et d'autres , parmi lesquels on distingue un Discours pour la confirmation , prononcé à Londres en 1799.

M. de Noé est mort en 1802 , évêque de Troyes.

Nous regrettons de n'avoir pu caractériser dans cet ouvrage les Sermons des Pères de la Colombière , Giroust , la Rue , Bretonneau , Segaud , Perussault , Griffet , Durivet , Geoffroy , de Marolles , jésuites.

Des Pères Hubert , la Roche , Pacaud , du Treuil , de la Boissière , Terrasson , Molinier et Surian , oratoriens.

Des abbés Anselme et de Cicéri , des Pères d'Alègre et Torné , doctrinaires ; de D. Sen-

sarie , bénédictin ; et de quelques autres orateurs.

S A U R I N.

Les protestans ont eu aussi des prédicateurs distingués : je mets à leur tête Saurin, dont les Sermons ont été imprimés plusieurs fois. C'étoit un ministre protestant, retiré en Hollande. Il prêcha avec beaucoup de force ; de génie et d'éloquence ; on ne trouve point dans ses discours ces imprécations et ces emportemens qui déshonoroient autrefois les sermons des calvinistes : ils ne sont pas cependant exempts du venin de l'hérésie ; et ils pourroient être écrits avec plus de pureté.

R O M I L L Y.

Cet orateur avoit le talent singulier d'être lumineux et profond , méthodique sans sécheresse , fort en raisonnemens , et toujours intéressant par la manière de les présenter. Original dans ses idées comme dans ses tours, il savoit enchaîner ses auditeurs par les couleurs vives de son style, qui étoit simple et pur , par la cadence harmonieuse de ses périodes, par une voix agréable et une bonne déclamation : on sortoit de ses sermons enchanté , éclairé , convaincu ; leur impression,

plus durable que le moment où il les prononçoit, poursuivoit le méchant pour l'empêcher de mal faire, et l'homme de bien pour l'affermir dans ses principes. Les Sermons de cet orateur ont été publiés à Genève en 1783, 3 vol. in-8°.

R E Y B A Z.

Les Sermons de feu M. Reybaz sont faits pour intéresser les protestans et les catholiques romains : les points de morale sont les mêmes pour les honnêtes gens de toutes les opinions ; quant aux dogmes, il n'est point question de controverse ; et si les protestans n'admettent pas tous ceux des catholiques, au moins ceux-ci n'en rejettent-ils aucun de ceux qu'adoptent les protestans.

L'auteur a mis en tête de ses Sermons, des Conseils à un jeune homme sur l'art de la prédication ; c'est une espèce de poétique abrégée du genre. Les principes relatifs à la composition, et ceux relatifs à l'action y sont un peu confondus, mais ils sont purs, et décèlent un littérateur homme de goût, autant qu'un orateur exercé à parler en public. Ces Sermons forment 2 vol. in-8°, imprimés en 1801.

PANÉGYRIQUES ET ORAISONS
FUNÈBRES.

F L É C H I E R.

Si l'orateur évangélique peut avoir des fleurs, c'est surtout dans les panégyriques; mais en les employant, il faut qu'il le fasse naturellement.

C'est le grand talent qu'ont possédé Fléchier et Bossuet dans leurs Oraisons funèbres : ce genre d'ouvrage n'étoit, avant eux, que l'art d'arranger de beaux mensonges pour relever les fausses vertus des grands, et souvent l'abus de la grandeur même. Fléchier fut un des premiers qui, dans l'éloge des morts, fit des leçons aux vivans. Son éloquence est noble et harmonieuse. L'art n'y est pas toujours caché; et l'on sent qu'il dirige souvent la nature.

B O S S U E T.

Il n'y a pas tant d'élégance, ni une si grande pureté de langage dans Bossuet, que dans Fléchier; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de l'évêque de Nîmes est plus coulant, plus ar-

rondi, plus uniforme; celui de l'évêque de Meaux est, à la vérité, moins égal, moins pur, moins soutenu; il est cependant plus rempli de ces grands sentimens, de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes, qui caractérisent les discours des orateurs du premier ordre. Fléchier excelloit dans le choix et l'arrangement des mots; mais on y entrevoit beaucoup d'attention pour la parure, et trop de penchant pour l'antithèse, qui est sa figure favorite. Bossuet, plus occupé des choses que des mots, ne cherche point à répandre des fleurs dans ses discours, ni à charmer l'oreille par le son harmonieux des périodes; son unique objet est de rendre le vrai sensible à ses auditeurs: dans cette vue, il le présente par tous les côtés qui peuvent le faire connoître, et le faire aimer. Né pour le sublime, il en a exprimé toute la majesté et toute la force dans plusieurs endroits de ses Oraisons funèbres, et surtout dans celle de Marie de France, reine d'Angleterre, et de Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Ses discours, dit le Père de la Rue, étoient médités, plutôt qu'étudiés et polis; sa plume et sa mémoire y avoient moins de part que son cœur; et comme il

avait le cœur pénétré de grandes vérités dont son esprit étoit plein, l'abondance et la variété ne lui manquoient jamais ; mais on lui désiroit quelquefois la justesse et la propriété de l'expression.

M A S C A R O N.

Peu d'hommes destinés à parler en public, ont reçu de la nature des dispositions aussi favorables que celles qu'avoit le célèbre Mascaron, évêque d'Agen. Son extérieur prévenoit ; et il étoit difficile, dès qu'il paroissoit, de lui refuser son attention. Port majestueux, son de voix agréable, geste naturel et réglé, il joignit à ces beaux dehors une éloquence forte et vive. Quoique moins orné que Fléchier, et moins sublime que Bossuet, moins touchant que Massillon, il tiendra toujours un rang distingué parmi nos orateurs. Nous n'avons de lui que cinq Oraisons funèbres imprimées en 1702, in-12 ; et réimprimées en 1740 : la plus parfaite est celle du Turenne ; il se surpassa lui-même dans ce discours, car les autres sont très-foibles, et pèchent contre le goût : on y ressent trop ce misérable bel esprit, ce goût de pointes et d'antithèses, que l'on préféreroit,

vers

vers le milieu du dix-septième siècle, à ce beau naturel, à cette simplicité élégante ; le vrai caractère de l'éloquence chrétienne.

LE PÈRE BOURDALOUE.

Dans les Oraisons funèbres du Père Bourdaloue, on trouve une beauté majestueuse, une douceur forte et pénétrante, un tour noble et insinuant, une grandeur naturelle et à la portée de tout le monde ; et si cet orateur s'y est proposé de célébrer dignement la vertu, on sent que son but a été aussi de la faire aimer ; il est dans ses Eloges funèbres, comme dans ses Sermons, vif, pressant, persuasif et pathétique ; une raison profonde, nourrie de la sublime morale de l'évangile, forme son caractère.

LE PÈRE DE LA RUE.

Cet orateur, attaché à la vérité des faits, loue et blâme, en suivant les lumières de l'évangile ; il saisit le vrai caractère de ses héros, et pénètre dans les plus secrets replis de leur cœur. Il expose avec sincérité, ce qu'ils ont fait pour Dieu et pour le monde ; mais il omet ce qui ne peut servir à l'instruction de ses auditeurs ; il remue le cœur

par des peintures aussi vives que délicates ; par la véhémence de son style , par l'élévation de ses pensées , et par les sentimens d'une piété affectueuse ; plus occupé des choses que des mots , il ne s'amuse pas à distribuer avec art des portraits et des figures de rhétorique.

Le chef-d'œuvre du Père de la Rue , est l'Oraison funèbre du maréchal de Luxembourg : je la trouve comparable à tout ce que nous avons de plus beau en ce genre. Sans sortir des bornes où doit se renfermer un orateur évangélique , il a fait un tableau parfait de son héros , tableau digne des plus grands peintres. Quelle force de pinceau ! quel feu ! quelle vie dans les divers sentimens de son cœur ! Quelle image de sa valeur et de son intrépidité ! quelle adresse à voiler les circonstances délicates ! Dans toutes les Oraisons funèbres du Père de la Rue , il y a de la vivacité , un style nombreux , des tours oratoires naturellement placés ; de l'élévation dans les pensées , et une narration rapide des faits ; mais il s'est surpassé lui-même dans cette pièce d'éloquence , où toutes ces beautés se trouvent dans un degré éminent. On ne le voit jamais courir après une épi-

gramme ou un jeu de mots, ni affecter de faire des peintures fines et délicates du vice, qui le font aimer; c'est le partage de ces frivoles orateurs, qui sacrifient la majesté de la religion, au misérable avantage de plaire à l'esprit, et de chatouiller l'imagination.

Nous venons de parler des cinq orateurs qui se sont spécialement distingués par des Oraisons funèbres, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, de la Rue et Mascaron; ceux qui les ont suivis dans cette carrière, en sont très-éloignés; et parmi ces cinq auteurs là même, on semble donner la préférence à Bossuet et à Fléchier : ce sont les deux modèles qu'on doit le plus consulter, lorsqu'on se destine à ce genre. Il est essentiel d'avoir un style aussi coulant et aussi harmonieux que celui de Fléchier; mais il n'est pas moins nécessaire d'imiter ces grands sentimens, ces traits hardis, ces figures vives et frappantes, qui caractérisent les discours du grand Bossuet.

Les Panégyriques de Fléchier, imprimés séparément en trois volumes in-12, montrent beaucoup de talent pour ce genre, qui tient à l'oraison funèbre, et qui demande les ornemens et la pureté du style. Il y a

des grâces et de la force dans plusieurs de ses discours; mais il faut convenir que ces grâces ont quelquefois un air d'affectation, et que sa force n'est souvent qu'un ton déclamateur. L'onction et la chaleur sont rares chez lui, parce qu'il avoit plus d'esprit que de génie, plus l'esprit des tours que celui des pensées, et beaucoup plus l'esprit de l'antithèse que celui des autres tours.

M A B O U L.

Ce prélat parut avec distinction dans les mêmes chaires, où les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron, les Pères Bourdaloue et de la Rue déployèrent les grands ressorts de l'éloquence chrétienne. Tout ce que les esprits les plus difficiles peuvent désirer dans les ouvrages de ce genre, se rencontre dans ceux de Maboul : avec quel art il rapproche des choses qui semblent extrêmement éloignées, pour en former un tissu intéressant, qui tourne à la louange des morts, et à l'instruction des vivans, sans employer la flatterie et le mensonge, également nuisibles à ce double objet ! Dans les tableaux de la grandeur humaine, de l'héroïsme militaire ou politique, il fait sentir, avec délicatesse,

ce que le monde y loue faussement, et ce que la religion approuve ou condamne.

LE PÈRE DE NEUVILLE.

Des critiques éclairés ont condamné, dans les Oraisons funèbres du Père de Neuville, quelques allusions imprudentes, des éloges qu'on prendroit pour de la satire, et des constructions vicieuses assez fréquentes. J'ai en effet remarqué dans l'Oraison funèbre du cardinal de Fleury, des phrases où la grammaire est cruellement blessée. On y auroit aussi souhaité plus d'ordre, plus de justesse, plus d'économie, plus de clarté en différens endroits, et surtout plus de traits de christianisme : je ne parle pas de certains morceaux de déclamation et de pure rhétorique, et d'un grand nombre de tours latins, qui n'ont pu échapper à la censure.

L'ABBÉ DE LA TOUR-DU-PIN.

Nous avons six volumes de Panégyriques de l'abbé de la Tour-du-Pin : ils ne sont point exempts de censure, soit pour l'application forcée des passages de la Sainte-Ecriture, soit pour avoir outré quelquefois les caractères, à dessein d'établir, entre différens Saints, des

comparaisons absolument étrangères à la grandeur de ses héros et au mérite même du panégyrique, soit pour quelques antithèses favorites; mais ses beautés éclipsent ses défauts. Ses Discours sont l'ouvrage d'un prédicateur véritablement éloquent, d'une imagination noble et brillante, d'un esprit orné, d'un sentiment vif et pathétique. Nous ne savons auquel de nos orateurs Français le comparer; il est plus neuf, plus varié et plus riche que la plupart; mais il lui manque peut-être d'autres qualités plus essentielles.

Ce qu'on ne sauroit trop louer dans cet auteur, c'est son art de faire l'abrégé des actions et des vertus des Saints qu'il célèbre; il ne se permet point de ces écarts qui entraînent loin du sujet, et affoiblissent, dans le tableau, l'intérêt de la figure dominante.

M. L'ABBÉ DE BOISMONT.

La fécondité des idées, les mouvemens et la rapidité du style, la noblesse et la vivacité des images, la philosophie et le sentiment, distinguent les Oraisons funèbres de M. l'abbé de Boismont, et en particulier son Panégyrique de Saint Louis; mais on lui reproche trop d'apprêt, de manière et de monotonie, et sur-

tout un amour excessif pour l'antithèse et le bel esprit. Ce défaut blesse d'autant plus dans cet orateur, qu'il se donne plus de peine pour se procurer cette ressource puérile, que pour enfanter des beautés simples, mâles et vraies.

Le Sermon pour l'assemblée extraordinaire de Charité, qui s'est tenue à Paris en 1782, à l'occasion de l'établissement d'une maison de santé pour les ecclésiastiques et les militaires malades, est regardé comme le chef-d'œuvre de M. l'abbé de Boismont : jamais un sujet plus touchant ne fut offert au génie ; jamais les anciens n'en ont traité de pareils. Leur voix, uniquement consacrée à la politique et aux affaires civiles, ne savoit qu'émouvoir des passions vulgaires et souvent nuisibles ; mais exciter dans les âmes la noble et utile passion de l'humanité, détacher les hommes d'un vil intérêt personnel, et les rendre sensibles au plaisir de faire du bien, c'est le plus bel exercice et le plus beau triomphe de l'éloquence.

M. DE BEAUVAIS.

Ce prélat, ancien évêque de Senez, réunit les grandes parties qui constituent l'ora-

teur : une imagination forte, élevée ; une âme sensible, qui connoît les sources du pathétique ; une dialectique pressante ; un style noble, abondant , facile , que ne déparent ni le cliquetis des antithèses , ni la recherche des jolies phrases , ni toutes les scintillations mesquines du bel esprit.

M. L'ABBÉ BOULOGNE.

L'Eloge du dauphin et le Panégyrique de St. Louis firent concevoir , dans le temps , les plus belles espérances. Quelle chaleur , quelle rapidité de style dans le premier ouvrage ! Beaucoup de morceaux ne seroient pas désavoués par les plus grands orateurs. L'espèce d'invocation que le dauphin adresse à la religion contre lui-même ; ce trait est sublime et digne de Bossuet. On remarque cependant que l'auteur a un goût décidé pour l'antithèse , une des figures dont il est le plus aisé d'abuser ; elles sont semées dans cet éloge avec une profusion qui étonne : on peut porter le même jugement du Panégyrique de St. Louis ; on y trouve plus que dans l'Eloge du dauphin , l'abus continuel des énumérations , des antithèses et des parallèles

rallèles symétriques. L'auteur annonçoit les plus grands talens ; mais sa jeunesse a été égarée par le mauvais goût de quelques écrivains du 18^e. siècle , la contagion de l'exemple et le désir de briller. Les Sermons de M. l'abbé Boulogne que nous avons entendus , prouvent qu'il aura bien de la peine à se corriger : ils présentent les défauts que nous avons reprochés aux Eloges , et quelques-unes de leurs beautés , mais jetées dans le même moule.

L'ABBÉ DU SERRE-FIGON.

L'abbé du Serre-Figon , ex-jésuite , mérite d'être mis au rang de nos grands maîtres de la chaire ; un goût sain , de l'élégance et du naturel , de la force et de l'énergie , un style pur et correct , forment la manière de l'auteur : peut-être paroît-il un peu trop amateur de la métaphore ; mais le beau style , surtout dans les panégyriques , ne se nourrit-il pas d'expressions métaphysiques et figurées ? Il n'y a qu'un géomètre et un sot , qui puissent parler sans figure , disoit J.-J. Rousseau. Notre orateur pense sans doute comme lui. Le Panégyrique de madame de Chantal , celui de Sainte Thérèse , le discours pour la fête séculaire de la maison de Saint

Cyr, justifient les éloges que nous donnons à M. du Serre-Figon. Le Panégyrique de Sainte Thérèse est regardé, avec raison, comme un chef-d'œuvre d'éloquence chrétienne.

Il y a de grandes beautés dans l'Oraison funèbre de madame *Louise*, prononcée en 1788 par le même orateur.

LIVRES A L'USAGE DES PRÉDICATEURS.

RICHARD.

Jean Richard, avocat, s'érigea en prédicateur. Il prêcha toute sa vie, non pas dans les chaires, où son état ne lui permettoit pas de monter, mais par écrit : ce qui paroîtra peut-être plus étonnant, il prêcha solidement. Nous lui devons plusieurs recueils de Sermons, dans lesquels il se montre plus théologien qu'orateur. Mais il est principalement connu par le *Dictionnaire Moral* ou *la Science universelle de la Chaire*, en six volumes in-8°. , et en huit volumes in-12. On y trouve deux sermons sur chaque sujet de morale. On ne peut nier que ce recueil ne renferme beaucoup d'instructions utiles ; mais on a prétendu qu'il étoit plus propre à favo-

riser la négligence des jeunes prédicateurs, qu'à les former à la véritable éloquence.

LE P. HYACINTHE DE MONTARGON.

Le plan de Richard a été perfectionné par l'auteur du *Dictionnaire Apostolique, à l'usage de ceux qui se destinent à la Chaire*, par le Père Hyacinthe de Montargon, augustin de la place des Victoires. Le but que l'auteur s'y propose, est de faciliter le travail à ceux qui sont chargés de l'instruction des peuples de la campagne, où la disette des choses spirituelles se fait principalement sentir. Cet ouvrage, bien fait et savant, est en treize volumes in-8°. , dont les six premiers renferment environ cinquante sujets de la morale chrétienne les mieux choisis et les plus propres à la pratique de la vertu; les autres contiennent les mystères, les fêtes de la Vierge, les panégyriques, etc., etc.

LE PÈRE HOUDRY.

Il ne faut pas confondre le livre du Père Hyacinthe de Montargon, avec la Bibliothèque des Prédicateurs du Père Houdry. Il y a plus de choix dans le Dictionnaire apostolique, moins de choses inutiles, et plus de

traits d'une véritable éloquence. D'ailleurs, le livre du Père Houdry renferme vingt-deux gros volumes in-4°. ; et il y a bien peu de gens qui soient en état de se le procurer : il en coûtera moins pour avoir le Dictionnaire apostolique, dans lequel les curés trouveront des sujets plus convenables aux peuples qu'ils ont à instruire, puisque c'est pour eux qu'il a été fait principalement.

L'ABBÉ DINOUART.

Le Manuel alphabétique des Prédicateurs, par l'abbé Dinouart, en deux volumes in-8°. , peut être aussi très-utile à ceux qui se destinent à la chaire ; ce livre est moins volumineux, et par conséquent plus commode, que le Dictionnaire apostolique.

ORATEURS DU BARREAU.

Le barreau français fut long-temps livré, ainsi que la chaire, à la plus grossière barbarie. Le mauvais goût qui y régna long-temps, faisoit souvent intervenir Homère dans le procès pour un bénéfice, et Saint Augustin dans la cause d'un vinaigrier. On peut se rappeler ici ce mot d'un avocat,

homme d'esprit, à son adversaire, qui dans une affaire où il ne s'agissoit que d'un mur mitoyen, parloit de la guerre de Troye et du fleuve Scamandre. Il l'interrompit en disant : La cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michault.

LE MAITRE ET PATRU.

Ces deux avocats furent les premiers qui purgèrent le barreau de cette grossièreté tudesque ; mais quoiqu'ils aient eu de la réputation dans leur temps, il faut avouer qu'ils en ont bien peu dans le nôtre. On ne peut les regarder que comme des esprits justes, des écrivains exacts : ils ont peu de chaleur et presque point d'éloquence.

On a publié, en 1807, les œuvres choisies de le Maître en un vol. in-4°.

G A U T I E R.

Gautier, leur contemporain, avoit la déclamation forte, beaucoup de feu, une imagination aussi brillante que féconde, une action qui entraînoit après elle le suffrage de ses juges et l'esprit de ses auditeurs. Cet avocat excelloit dans la réplique ; et son éloquence vive et bouillante l'avoit rendu re-

doutable. Ses Plaidoyers parurent à Paris, en 1698, in-4°.

ÉRARD.

Il y a plus d'esprit, de délicatesse, d'éloquence et de pureté dans ceux d'Erard, imprimés à Paris, en 1734, in-8°. , surtout dans celui qu'il fit pour le duc de Mazarin.

GILLET.

Il est plus d'une route pour parvenir au faite de l'éloquence : celle de Gillet a pour caractère distinctif la majesté, une noble simplicité, une érudition presque sans bornes, et l'union aussi rare qu'estimable, de la délicatesse et de la force, du brillant et de la solidité. Ses Plaidoyers, publiés en 1696, ont été réimprimés en 1718, en deux volumes in-4°.

PELLISSON.

Ce fut à la Bastille que cet écrivain composa ses Mémoires pour le surintendant Fouquet. Si quelque chose approche de Cicéron, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ce sont ses trois Factums. Ils sont dans le même genre que plusieurs discours de ce célèbre orateur ; un mélange d'affaires judiciaires et

d'affaires d'Etat, traité solidement, avec un art qui paroît peu et une éloquence touchante. On trouve ces excellens Discours dans les Œuvres choisies de Pelisson, publiées par Desessarts en 1806, 2 vol. in-12.

OMER ET DENIS TALON.

Ces célèbres avocats généraux du parlement de Paris, ont laissé des monumens précieux et dignes d'être conservés : ils brillent moins par les grâces de la diction, que par la solidité du raisonnement. L'éloquence n'avoit point encore acquis toutes les richesses dont elle s'est parée depuis ; mais on possédoit l'art de penser, joint à celui de donner de l'ordre et de la force aux pensées.

TERRASSON.

Parmi les recueils des Pièces d'Eloquence du barreau, un des plus estimés est celui des Plaidoyers de Mathieu Terrasson, publié en 1737. On a dit qu'il étoit plus éloquent que savant : il est vrai qu'il a trop de cette espèce d'esprit, qui consiste à donner à tout ce qu'on dit, un tour ingénieux et brillant. Son éloquence, quoique très-solide quant au fond des pensées, est peut-

être trop fleurie, trop ornée, et par-là moins grave, moins sérieuse, moins naturelle, que celle qui convient au barreau : c'est l'éloquence d'Isocrate, plutôt que celle de Démosthènes.

S A C Y.

Cet avocat, membre de l'Académie Française, donna en 1724, en deux volumes in-4°, un recueil de Factums et de Mémoires. Les jeunes jurisconsultes y trouveront des modèles pour tous les genres d'affaires dont ils peuvent être chargés ; des points d'histoire éclaircis par une judicieuse critique ; des questions de droit traitées avec grâce ; des procédures même débrouillées avec tant de netteté, que le lecteur oublie souvent qu'on l'entretient de chicane. Son éloquence est aussi agréable que variée ; elle sait se proportionner au sujet qu'elle traite ; sublime dans les causes majeures, douce et insinuante dans les autres, et toujours ornée de traits ingénieux et délicats : le style en est pur et châtié. Sacy ne croyoit pas qu'il lui fût permis de négliger les règles de la langue ; plus les matières sont sèches et peu intéressantes, plus il semble qu'il ait pris à tâche d'en sau-
ver

ver l'ennui par le choix des termes et l'exactitude de la diction. Ce qu'on pourroit lui reprocher , c'est d'avoir quelquefois laissé dans son style quelque chose d'affecté, de trop peigné, et qui se sent un peu trop du style de Pline, son auteur favori.

C O C H I N.

La gloire de tous les avocats que je viens de citer, fut éclipsée par le célèbre Cochin. Nourri de la lecture des anciens orateurs, et connoissant à fond le droit romain et les lois de l'ancien gouvernement, il parut, au commencement de sa carrière, armé d'une éloquence vraie, sublime et pleine de choses, mais toujours propre à la cause qu'il défendoit. Il simplifioit, autant qu'il étoit possible, les questions les plus compliquées, persuadé qu'on ne peut trop ménager l'attention de ses auditeurs. Les maîtres d'éloquence donnent pour règle, de choisir, dans une cause, les deux moyens les plus concluans, l'un pour ouvrir, l'autre pour fermer la marche, et de placer au centre, ceux qui sont les moins capables de résister à l'ennemi : mais Cochin cherchoit à fixer d'abord l'incertitude des juges, en débutant par le moyen le

plus décisif. Il le faisoit paroître, sous différens jours, dans toute la suite de son plaidoyer, et dans la discussion des autres moyens; par cette sage précaution, son moyen victorieux communiquant partout sa vigueur et sa force, tous les endroits de son discours paroissoient également convaincans.

Les Œuvres de cet illustre avocat, contenant ses Mémoires et Consultations, ont été publiées à Paris, en six volumes in-4°.

LE NORMANT.

Les adversaires de Cochin même se faisoient une gloire de rendre publiquement hommage à ses talens. Le célèbre le Normant, son concurrent, lui dit un jour, en sortant de l'audience : « Non, je n'ai de ma vie rien » entendu de si éloquent. » Cochin lui répondit : « On voit bien, Monsieur, que vous » n'êtes pas de ceux qui s'écoutent avec complaisance. » En effet, le Normant étoit né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr, et un amour sincère du vrai. Il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe, et les grâces de la représentation. Il avoit l'esprit si pénétrant et

si juste, qu'on auroit été tenté de croire qu'il déméloit partout le vrai, plutôt par sentiment et par instinct, que par étude et par réflexion. Aussi disoit-on communément de lui, qu'il devinoit la loi, et qu'il devinoit juste.

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Un des recueils qui peuvent le plus servir à un avocat, est celui des Œuvres du chancelier d'Aguesseau, publiées en 13 volumes in-4^o, depuis 1759 jusqu'en 1789. Toutes les matières de la jurisprudence y sont traitées, mais avec cette supériorité de génie, qui étoit propre à cet illustre magistrat. On distingue deux sortes d'éloquence, celle des choses et celle des mots : elles sont toujours inséparables dans ses écrits. On disoit de lui, qu'il pensoit en philosophe, et parloit en orateur. Il étoit, pour lui-même, le censeur le plus rigide de ses ouvrages; et l'idée qu'il s'étoit formée du beau, étoit si parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché; c'est pourquoi il corrigeoit sans cesse. Un jour il consulta M. d'Aguesseau, son père, sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, et qu'il vouloit retoucher. Son père

lui répondit, avec autant de finesse que de goût : « Le défaut de votre ouvrage est d'être » trop beau ; il seroit moins beau , si vous » le retouchiez encore. »

LOISEAU DE MAULÉON.

Vers le milieu du dix-huitième siècle , il se fit une révolution dans l'éloquence du barreau français. Loiseau de Mauléon fut un des premiers à en accélérer le succès. Convaincu que l'avocat ne pouvoit remplir dignement le ministère auguste de protection dont il est revêtu , qu'en s'environnant de toutes les lumières de son siècle , il sentit qu'avant de se vouer à la défense des droits de l'homme , il falloit en connoître la source , c'est-à-dire , commencer par être philosophe ; et qu'avant de parler à des hommes qui monstroient en eux ou des préjugés à détruire , ou des passions à affoiblir , ou des sentimens à exalter , il falloit avoir médité sur l'éloquence et en avoir étudié tous les effets ; il sentit , en un mot , que pour être un excellent avocat , il falloit s'être préparé à devenir un excellent homme de lettres ; et Loiseau de Mauléon prouva par ses succès la vérité de cette maxime. Son éloquence étoit noble ,

décente et courageuse : elle avoit le caractère qui convient à la majesté des lois. On lit encore avec un vif intérêt les Mémoires qu'il fit dans la cause fameuse de Valdahon, où la nature s'étoit soulevée contre la nature. Loiseau de Mauléon étoit ami de J.-J. Rousseau.

Ses Mémoires ont été imprimés en 2 volumes in-4°. et en trois volumes in-8°. Il est peu d'ouvrages de ce genre qui méritent d'être médités avec plus de soin par ceux qui cherchent des modèles d'éloquence.

G E R B I E R.

Cet orateur a étonné la France par son éloquence véhémence et nerveuse : la nature l'avoit doué de tous les moyens physiques qui constituent un orateur : il étoit difficile de l'entendre sans éprouver ces émotions qu'il n'appartient qu'aux grands talens de faire ressentir. Les affaires du barreau étoient un champ trop étroit pour lui, et l'on sentoit que si les circonstances l'eussent appelé à des discussions d'un plus grand intérêt, il eût égalé les plus célèbres orateurs de l'antiquité.

M A L E S H E R B E S.

Son éloquence porte partout l'empreinte de son âme vertueuse et franche : rien n'est plus simple et en même temps plus beau que le discours qu'il prononça pour sa réception à l'Académie Française : on lui doit des *remontrances* pleines de force et d'éloquence, qui ont été recueillies en 1779, dans un volume in-4°, intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire du droit public de France en matière d'Impôts.*

S É G U I E R.

Cet avocat général, qui a joui pendant si long-temps d'une grande réputation, n'avoit aucun des moyens extérieurs qui constituent un grand orateur. Sa physionomie n'avoit rien d'intéressant, et son maintien étoit dépourvu de grâces. Il faut cependant convenir que nous avons de lui des réquisitoires bien écrits, et que sa plume a produit des morceaux de la plus belle éloquence. L'Académie Française l'avoit admis au nombre de ses membres.

É L I E D E B E A U M O N T.

Son Mémoire contre Ramponeau, fut son premier essai dans la carrière du barreau, et

cet essai fut brillant. Il se fit connoître ensuite par un Mémoire à l'occasion du vin volé dans les caves des chanoines de la Sainte-Chapelle. Après le Lutrin de Boileau, il étoit difficile de traiter la même matière avec succès ; cependant Elie de Beaumont y réussit. Enfin, il eut le bonheur d'employer son éloquence sur un sujet bien intéressant pour l'humanité ; le Mémoire qu'il composa pour prouver l'innocence du malheureux Calas, fit la plus grande sensation en France et même dans l'Europe. Cet ouvrage, qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume.

L I N G U E T.

La nature sembloit l'avoir formé pour l'éloquence. Il est du petit nombre des écrivains qui ont un caractère à eux, et dont il est aisé de distinguer la manière ; celle de Linguet se montre dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur et une vivacité d'images, une flexibilité et un coloris de style qui le séparent de la foule des littérateurs. A la facilité de saisir dans les rapports les plus éloignés, il réunit le

mérite de penser avec noblesse et de peindre avec force.

On ne peut disconvenir, dit M. Palissot ; que Linguet aimoit les paralogismes , et qu'il avoit la fantaisie d'ajouter à son mérite réel ; le vernis brillant , mais peu solide , de la singularité. Pourquoi Linguet , ajoute l'auteur de la Dunciade , manquoit-il de confiance en ses propres talens ? Les échasses ne conviennent qu'aux pygmées ; et lorsqu'on joint à des connoissances très-étendues , à une habitude heureuse de réfléchir , enfin à une sagacité très-rare , le style vif et séduisant de Linguet , on n'a pas besoin de recourir à de petites ressources pour augmenter sa célébrité.

Le recueil des Plaidoyers de Linguet forme 7 vol. in-12.

M. S E R V A N.

Pour donner une idée des talens de ce célèbre avocat général du parlement de Grenoble , nous allons rapporter la peinture qu'il fait des prisons , dans son discours sur l'administration de la justice , qui est un des plus beaux monumens de l'éloquence française.

« Jetez , dit-il , les yeux sur ces tristes mu-
» railles ,

railles, où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier. Approchez, et si le bruit horrible des fers; si des ténèbres effrayantes, des gémissemens sourds et lointains, en vous glaçant le cœur; ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un instant dans ces noirs cachots, où la lumière du jour ne pénètre jamais; et sous des traits défigurés, contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais et semble s'imbiber du venin du crime, rongés vivans des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières, distribuées avec épargne, sans cesse consternés des plaintes de leurs malheureux compagnons et des menaces d'un impitoyable gardien, moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente! Dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée. Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié; et le

magistrat qui diffère leur supplice, est manifestement injuste à leur égard ; mais si ces hommes sont innocens, ô pitié ! à cette idée, l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. »

Voilà sans doute un des plus beaux morceaux de l'éloquence moderne. Il y a des passages aussi éloquens dans le Discours sur les Mœurs.

MONTCLAR ET LA CHALOTAIS.

Les momens heureux du barreau étoient ces instans trop rares, où aux discussions des intérêts privés se mêloient les discussions des grands intérêts publics. Alors le ton de l'orateur pouvoit s'élever à la hauteur de cette éloquence philosophique qui plaide devant les nations, pour les intérêts et pour les droits du genre humain. Montclar et la Chalotais ont souvent vu naître ces grandes occasions, et s'en sont montrés dignes.

LE GOUVÉ.

Le père de l'auteur de *la Mort d'Abel*, ne doit pas être oublié parmi les orateurs du barreau. S'il a terminé sa carrière comme jurisconsulte, il l'avoit commencée comme

orateur. On se rappelle que ce fut lui qui plaida la fameuse affaire des jésuites.

M. VERMEIL.

M. Vermeil s'est distingué dans plusieurs circonstances : ce fut lui qui défendit la famille Véron contre Linguet, qui plaidoit pour Morangié. M. Vermeil fit preuve d'un très-beau talent; et quoiqu'il eût à combattre un athlète redoutable, on lui rendit la justice qu'il méritoit.

DUPATY.

Ses Mémoires pour trois infortunés, qu'il a sauvés de l'échafaud, en dévoilant leur innocence, rendront à jamais célèbre et chère à l'humanité l'éloquence de cet écrivain. La prétention au bel esprit, qu'on lui reproche, n'empêchera pas que son nom ne soit placé parmi les orateurs de ce siècle, qui ont consacré, avec succès, leurs talens à défendre l'humanité opprimée.

M. TREILHARD.

M. Treilhard s'est fait connoître au barreau par une éloquence forte, énergique et entraînante. Sa manière de raisonner est pres-

sante et serrée. Il a obtenu des succès mérités dans plusieurs affaires d'un grand intérêt. Son style est nerveux et soutenu par un esprit d'analyse et une dialectique qui doivent être regardés comme les qualités les plus essentielles de l'éloquence du barreau.

T A R G E T.

Les titres de gloire de Target ne sont pas seulement dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu parler au barreau : parmi ses ouvrages imprimés , il y en a plusieurs que l'avocat doit étudier comme des modèles , et que l'homme de lettres aime à lire comme des morceaux d'une grande éloquence. On se souviendra toujours que le *Mémoire pour M. Aliot* eut un succès qui , du Temple de la Justice , se répandit dans le monde : qu'on y trouve à la fois la discussion la plus profonde , et la sensibilité la plus touchante. Tout le monde connoît aujourd'hui l'antique usage de Salency , où la vertu simple et modeste d'une jeune fille , reçoit pour couronne une rose ; personne n'a parlé de cet usage avec plus d'intérêt et plus de charme que Target dans un plaidoyer. On ne sortoit point des audiences , où il avoit traité des questions

qui se rattachioient à de grands intérêts publics, sans prendre une plus haute idée des lois, de la justice, et de son administration en France; et lorsqu'il avoit en présence cet autre orateur du barreau, que la nature a tant aimé, à qui elle avoit prodigué ses dons les plus heureux, une physionomie pleine de noblesse et de grâce, un esprit éminemment juste, une imagination prompte à s'émouvoir, une voix dont tous les sons étoient des accens, des regards, où alloient se peindre tous les mouvemens de son âme; quand Target plaidoit contre Gerbier, qui l'a précédé dans la carrière pour la rendre plus glorieuse, et qui étoit son rival et son ami, alors on se croyoit transporté à ces combats de l'éloquence ancienne, où des talens rivaux et amis alloient ensemble à la gloire, en balançant entre leurs mains les destinées des hommes. En 1785, il y avoit près d'un siècle qu'aucun avocat n'avoit été reçu à l'Académie Française comme avocat. Cet ordre, toujours illustré par des talens d'un grand éclat, ne mêloit plus sa gloire à la gloire des lettres et de l'Académie; il devoit être honorable d'interrompre le premier cet usage, contre lequel personne ne réclamoit plus, et qui

paroissoit conforme à la nature des choses : cet honneur, d'autres l'ont mérité sans doute ; mais c'est Target qui l'a recueilli, et son nom étoit fait pour consacrer une révolution : son discours de réception, qui offre une esquisse rapide de l'histoire de l'éloquence, est rempli de traits dignes d'un grand tableau.

M. DE LACROIX.

Cet écrivain, qui est plus connu par ses productions littéraires que par ses plaidoyers, s'est cependant distingué dans la carrière du barreau dans différentes circonstances. Ce fut lui qui défendit la Rosière de Salency. Il a également fait des Mémoires dans le fameux procès de la famille Véron, contre Morangié. On trouve plus d'élégance que de force dans les productions de cet orateur.

DE BONNIÈRES.

Personne n'a montré au barreau une aussi grande facilité que cet orateur ; mais rarement ce talent accompagne une éloquence forte et nerveuse. De Bonnières ne peut être placé qu'au rang des avocats qui ont étonné par leur facilité à improviser sur toutes sortes de matières.

BEAUMARCHAIS.

Quoique cet écrivain n'appartienne pas au barreau, nous ne devons pas oublier que nous lui devons des Mémoires imprimés dans le procès qu'il eut avec madame Goesmann, qui ont eu le plus grand succès : ce sont peut-être les productions de Beaumarchais qui annoncent le plus de talent.

Nous ne parlerons pas des Mémoires qu'il a faits depuis, dans l'affaire du banquier Kornemann : les premiers sont des chefs-d'œuvres, tandis que les seconds n'offrent presque qu'aucun intérêt.

M. BERGASSE.

Ce célèbre avocat de Lyon s'est fait connaître par des Mémoires dans l'affaire du banquier Kornemann. On y trouve des morceaux pleins d'éloquence et de philosophie. Le style de cet orateur est fort et nerveux. Il seroit difficile d'expliquer comment, arrivé parmi les législateurs de la France avec une brillante réputation, M. Bergasse ne remplit pas l'idée qu'on avoit de lui, et ne joua pas un rôle important dans l'Assemblée Constituante.

M. FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU).

Cet illustre fonctionnaire ne doit pas être oublié parmi les orateurs du barreau. Nous avons de lui plusieurs discours qui sont aussi éloquens que bien écrits. La philosophie se rappellera toujours avec intérêt que sous le règne des préjugés, il est parvenu à faire abolir la coutume ridicule et souvent dangereuse *du Baptême du Tropique*.

M. DUVEYRIER.

Etoit avant la révolution du petit nombre des jeunes orateurs du barreau, qui annonçoient les plus heureuses dispositions. Il s'étoit montré dans plusieurs causes importantes avec éclat. Des connoissances littéraires, réunies à celles de l'orateur jurisconsulte, lui ont mérité des succès. Son style est animé, et plusieurs ouvrages sortis de sa plume annoncent un talent distingué : peut-être seroit-on fondé à lui reprocher de l'âpreté.

TRONSON DU COUDRAY.

Avoit paru avec éclat au barreau, quelques années auparavant la révolution, dans plusieurs causes célèbres. Depuis la révolution,

tion, il a fait un grand nombre de plaidoyers, qui annoncent un orateur aussi éloquent qu'exercé. Tronson du Coudray avoit l'avantage précieux de réunir au talent de la parole, celui de bien écrire. Nous avons plusieurs plaidoyers imprimés de cet orateur, qui contiennent des morceaux de la plus belle éloquence, entr'autres celui qu'il fit dans l'affaire des membres du comité révolutionnaire de Nantes.

M. D E S E Z E.

Ses plaidoyers respirent la douceur et la sensibilité : plusieurs ont été imprimés. Peut-être y a-t-il dans les ouvrages de M. Deseze plus de finesse que d'éloquence ; mais son style entraîne et subjugué. C'est un talent précieux, que celui qui porte la conviction dans l'âme des juges ; et ce genre d'éloquence est celui qui convient le plus souvent dans les discussions judiciaires.

M. R É A L.

M. Réal a la plus grande facilité ; il parle et écrit avec chaleur. Dans plusieurs circonstances, où il a rempli les fonctions de défenseur, il a fait preuve d'un talent distin-

gué. On a lu surtout avec intérêt le *Mémoire* qu'il publia en 1796, dans l'affaire importante de Tort de la Sonde.

J'aurois pu ajouter ici d'autres noms, qui rappellent des talens estimables et précieux; mais j'espère qu'on voudra bien se souvenir que je ne peux placer dans le cadre étroit que je me suis prescrit, tous les hommes qui ont montré des talens dans tous les genres. Il y a encore au barreau plusieurs hommes éloquens, qui ont fait preuve d'un beau talent dans différentes circonstances, tels que MM. Bellard, Chauveau de la Garde, Bonnet, Beyrier, Delamalle, Chabroud, Villecocq, Pérignon, Guichard, etc., etc.

RECUEIL DES CAUSES CÉLÈBRES.

GAYOT DE PITAVAL.

Ce verbeux écrivain a compilé vingt volumes de *Causes Célèbres* et intéressantes. Son projet étoit bon, mais il manque de goût dans l'exécution; et il est fâcheux que ce laborieux auteur n'ait point épargné à ses lecteurs, l'ennui des répétitions, de vastes analyses, des réflexions galantes et morales, et des digressions fastidieuses sur sa famille et

sur lui-même. Ce livre si curieux, et si mal exécuté, jouit d'un succès soutenu depuis sa naissance jusqu'à présent. Le fonds attache, et la forme rebute. L'auteur n'y suit aucune méthode; les faits y sont jetés sans ordre, et noyés dans un verbiage ennuyeux de réflexions triviales; les moyens y sont exposés avec la plus pesante prolixité.

R I C H E R.

Richer entreprit de donner à ces mêmes Causes une marche nouvelle, plus simple et plus agréable, et d'y répandre cet esprit d'analyse, de critique et de philosophie, qui produit, sans effort, une lumière pure et satisfaisante. Son plan fut de tirer les faits du chaos dans lequel ils étoient engloutis, et d'arranger la narration, de manière qu'on ne puisse prévoir le jugement. Cette méthode rend, en effet, chaque cause plus piquante, en tenant l'esprit du lecteur suspendu jusqu'au dénouement, et en irritant sa curiosité par le balancement des raisons, des intérêts et des passions. L'auteur se rend totalement maître de l'ouvrage qu'il corrige, et il en dispose comme de son propre fonds; non-seulement il substitue la clarté à la confusion,

mais souvent il ajoute des moyens différens de ceux que Gayot avoit employés, et même de ceux qui se trouvent dans les Mémoires où il a puisé. Pour donner à cette édition un nouveau degré de supériorité sur la précédente, il a intercalé, dans la sienne, des causes qui n'avoient point encore été données au public ; elles sont indiquées par un astérisque placé à côté du titre. On possède 22 volumes du recueil de Richer.

On lira encore avec plaisir les Causes amusantes, petit recueil en deux volumes in-12, où la science de la jurisprudence est assaisonnée du sel de la plaisanterie.

M. DE SESSARTS.

Son Journal des Causes Célèbres, qui a paru depuis 1772 jusqu'en 1789, renferme des morceaux précieux pour les jeunes gens qui se destinent au barreau ; ils y trouveront les meilleurs plaidoyers des plus célèbres avocats. Si les préceptes sont utiles, les exemples le sont encore davantage : et sous ce point de vue, le Journal des Causes Célèbres ne peut être trop médité par les jeunes gens qui veulent courrir la carrière du barreau.

M. Desessarts a aussi publié un choix de Causes Célèbres en 15 vol. in-12 : ce recueil, qui a eu du succès, est souvent cité au barreau dans les grandes affaires.

DISCOURS ET ÉLOGES ACADÉMIQUES.

Les fleurs de rhétorique, dans l'éloquence, sont comme les fleurs qui croissent parmi le blé; elles sont agréables pour ceux qui ne veulent que s'amuser, mais nuisibles à celui qui cherche à tirer du profit de sa moisson. C'est la pensée de Pope; et c'est celle qu'on peut appliquer à beaucoup de discours académiques. Ceux que l'Académie Française a recueillis, en 8 volumes in-12, ne seroient peut-être pas exempts de cette application, surtout s'il s'agit des discours des premiers académiciens. « Il est aisé de voir, dit un » membre de cette Compagnie, par quelle » fatalité presque tous ces discours académi- » ques lui ont fait si peu d'honneur : *Vitium* » *est temporis, potius quàm hominis*. L'usage » s'est insensiblement établi, que tout acadé- » micien répéteroit ces éloges (1) à sa récep-

(1) Ceux de Richelieu, de Segnier, de Louis XIV, etc.

» tion : ç'a été une espèce de loi d'ennuyer
» le public. Si l'on cherche ensuite pourquoi
» les plus grands génies qui sont entrés dans
» ce Corps, ont fait quelquefois les plus mau-
» vaises harangues, la raison en est encore
» bien claire ; c'est qu'ils ont voulu briller ;
» c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement
» une matière toute usée. La nécessité de
» parler, l'embarras de n'avoir rien à dire,
» et l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois
» choses capables de rendre ridicule même
» le plus grand nombre. Ne pouvant trou-
» ver des pensées nouvelles, ils ont cherché
» des tours nouveaux, et ont parlé sans pen-
» ser, comme des gens qui mâcheroient à
» vide, et feroient semblant de manger, en
» périssant d'inanition. Au lieu que c'est une
» loi à l'Académie Française, de faire im-
» primer tous ces discours, par lesquels seuls
» elle est connue, c'en devroit être une de les
» supprimer. »

Cependant, malgré la sévérité de ce jugement et le dégoût du public pour ces sortes d'ouvrages, il faut convenir qu'on en lit quelques-uns avec plaisir ; on y trouve des choses, des pensées, des principes lumineux sur divers points de littérature, les caractères

de nos principaux auteurs parfaitement bien tracés , etc. Ainsi , comme ces discours ne se relisent guère , je crois qu'on pourroit en faire des extraits , qui formeroient un recueil également instructif et agréable.

La classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut National , a cru devoir reprendre l'usage des discours de réception ; mais elle s'est affranchie du joug des cinq ou six éloges autrefois indispensables ; le récipiendaire n'est plus obligé qu'à payer un tribut à la mémoire de celui qu'il remplace ; c'est une espèce de devoir pieux dont il s'acquitte. Parmi les discours composés dans cette nouvelle forme , le public a distingué ceux de M. Dureau Delamalle , et de M. Daru.

Depuis l'établissement de l'Académie Française , et à l'exemple de cette illustre Compagnie , on a vu naître , en des temps différens , dans quelques villes de l'Empire , d'autres Académies , dont l'un des objets est de cultiver l'éloquence française. Il n'est pas question d'examiner si cet objet est rempli , et s'il est vrai que ces Compagnies fassent perdre des hommes à l'Etat , sans en acquérir aux lettres , comme le dit d'Alembert. Lais-

sant à part cette question, il faut convenir que les recueils des Académies de province offrent quelquefois des morceaux dignes de la capitale ; par exemple , l'Eloge de La Fontaine , par Chamfort , couronné à Marseille , et l'influence de Boileau sur la littérature française , discours de M. Daunou , couronné par l'Académie de Nîmes. Mais il seroit difficile de les détailler tous ; et ces collections sont si multipliées et si immenses , qu'en indiquant ce qu'il peut y avoir de bon , nous n'aurions rien fait pour nos lecteurs. Il vaut mieux passer à des ouvrages plus connus , aux différens éloges historiques qu'on publie à Paris.

Quoique le ton de ces sortes d'éloges ne doive pas être celui d'un discours oratoire , ils appartiennent cependant à ce genre d'éloquence , que les Latins appellent tempéré. Le style en est plus simple que dans les oraisons funèbres ; mais cette simplicité doit être jointe à beaucoup d'esprit , et ne pas manquer de chaleur : « Les réflexions philosophi-
» ques , dit d'Alembert , sont l'âme et la subs-
» tance de ce genre d'écrits ; tantôt on les
» entremêlera au récit avec art et brièveté ;
» tantôt elles seront rassemblées et dévelop-
» pées

» pées dans des morceaux particuliers, où
» elles formeront comme des masses de lu-
» mière, qui serviront à éclairer le reste. »

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES

DU SECOND VOLUME.]

CHAP. Ier. <i>Poètes Français.</i> pag. 1	Gillet.	pag. 45
§ Ier. <i>Poètes épiques.</i> ib.	Théophile.	46
Boileau. 4	Du Ryer.	ib.
Voltaire. 7	Mairet.	48
Gresset. 11	Pierre Corneille.	49
Mme. du Boccage. 12	Rotrou.	52
Privat de Fontanilles. 14	Scudery.	55
M. le Jeune. 17	Raissiguier.	57
Bernard. 18	Bois-Robert.	58
Thomas. 19	La Calprenède.	59
De Junquières. 23	Tristan.	ib.
De Pezay. 25	Desmarets.	60
Dumourier. ib.	Desfontaines.	ib.
M. Palissot. 26	Douville.	61
Dorat. 30	Scarron.	62
Imbert. ib.	Boyer.	63
M. l'abbé Aubert. 32	Gilbert.	65
De la Harpe. ib.	Thomas Corneille.	ib.
M. Gorse. 33	Bergerac.	66
M. Luce. 34	Brecourt.	67
§ II. <i>Poètes dramatiques.</i> 36	Molière.	ib.
Jodelle. 38	Quinault.	70
Garnier. 39	Montfleur.	73
Montchrétien. 41	Raymond Poisson.	74
Hardy. 43	Boursault.	75

Racine.	pag. 77	Voltaire.	pag. 132
Champmélé.	81	Montcrif.	135
Hauteroche.	82	Saint-Foix.	136
L'abbé Abeille.	84	Delisle.	138
Pradon.	ib.	Boissy.	ib.
Fontenelle.	86	Piron.	140
Gherardi.	ib.	L'abbé d'Allainval.	142
La Chapelle.	87	Romagnési.	143
L'abbé Genest.	ib.	Philippe Poisson.	144
Campistron.	88	D'Aiguebierre.	145
Baron.	90	Pannard.	ib.
Dancourt.	91	Fagan.	146
Péchantré.	94	Launay.	147
Regnard.	ib.	Pont de Veyle.	148
Brueis et Palaprat.	97	La Chaussée.	149
Dufresny.	100	Morand.	152
La Motte.	102	Le Franc de Pompignan.	153
La Grange-Chancel.	104	La Bruère.	154
Longepierre.	106	La Grange.	155
Duché.	107	L'abbé Leblanc.	ib.
Le Grand.	108	Lanoue.	156
La Fosse.	109	Laffichard.	157
Le Sage.	111	Guyot de Merville.	ib.
Boindin.	115	Cahusac.	158
Mlle. Barbier.	ib.	Pesselier.	ib.
L'abbé Nadal.	117	Bernard.	159
Roy.	ib.	Favart.	ib.
L'abbé Pellegrin.	119	Mondorge.	161
Crébillon.	120	L'abbé de Lamarre.	162
Lafont.	121	Gresset.	163
Destouches.	123	Le père Brumoy.	164
Marivaux.	125	D'Arnaud.	165
Henault.	128	Collé.	167
Mme. de Gomez.	ib.	Voisenon.	168
Châteaubrun.	129	Dorat.	170
Guéullette.	130	Bret.	171
Autreau.	ib.	De la Place.	172

Linant.	pag. 173	Fenouillot de Falbair.	pag. 208
Marmontel.	ib.	Desforçes.	209
Vadé.	ib.	Flin des Oliviers.	210
Mme. de Grafigny.	174	Dampierre.	ib.
Moissy.	ib.	Forgeot.	211
Decaux.	175	Le Monnier.	ib.
Desmahis.	ib.	Parisau.	212
Saurin.	176	Patrat.	213
Guimond de la Touche.	ib.	M. de Sauvigny.	ib.
M. Palissot.	177	M. Dubois-Fontanelle.	214
Henri Poinset.	180	M. Vigée.	ib.
Poinset de Sivry.	181	Blin de Sainmore.	ib.
Anseume.	182	M. Beffroy de Regny.	215
Sedaine.	183	M. Brousse des Fauchetets.	216
Rochon de Chabannes.	185	Collin d'Harleville.	ib.
Brunet.	186	Dudoyer.	217
Aubert.	187	M. Ducis.	218
De Belloy.	188	M. François de Neuschâteau.	ib.
La Harpe.	ib.	M. Laujon.	ib.
M. Caillava.	189	Mme. de Genlis.	219
M. Mercier.	190	M. Chénier.	220
Béaumont.	191	M. le Gouvé.	221
Carmontel.	195	M. Arnault.	ib.
Barthe.	196	M. Andrieux.	222
D'Hèle.	197	M. Baour Lormian.	223
Lemierre.	ib.	Mrs. Bouilli et Pain.	224
Florian.	199	M. Dumaniant.	225
Maisonneuve.	200	M. Alexandre Duval.	ib.
Chabanon.	ib.	M. Carion de Nisas.	226
Chamfort.	201	M. la Chabeaussière.	227
Fabre d'Eglantine.	ib.	M. Framery.	228
Dumoustier.	203	M. Hoffman.	ib.
Dubuisson.	204	M. Monvel.	ib.
Leblanc de Guillet.	ib.	M. Quétant.	229
De Bièvre.	206	M. Pigault le Brun.	ib.
M. de Ségur l'aîné.	ib.	M. Guillard.	230
De Ségur le cadet.	207	M. Lantier.	ib.

M. Léger.	pag. 231	L'abbé Roman.	pag. 268
M. Marsollier des Vivetières.	ib.	Rosset.	269
M. le Mercier.	ib.	Roucher.	270.
M. Petitot.	232	M. Cournand.	271
M. Picard.	ib.	M. de Lille.	272
M. Pieyre.	235	Alix.	280
M. Pujoux.	ib.	M. de Piis.	ib.
M. Roger.	236	Marnézia.	281
M. Raynouard.	ib.	M. Fontanes.	282
M. Radet.	237	Le cardinal de Bernis.	283
M. Barré.	ib.	L'abbé Ricard.	285
M. Bourgueil.	ib.	M. Gudin.	286
M. Piis.	ib.	M. Castel.	287
M. Desfontaines.	ib.	M. Lalanne.	288
M. Deschamps.	ib.	M. Michaud.	ib.
M. Després.	ib.	M. Berchoux.	289
M. Philipon la Madeleine.	ib.	M. Alhoi.	290
M. Auger.	ib.	M. Raboteau.	291
<i>Recueils de Tragédies et Comédies.</i>	240	M. Esmenard.	ib.
<i>Recueil de Nyon.</i>	241	M. Chénedollé.	293
<i>Recueil de M. Petitot.</i>	244	§ IV. <i>Poètes lyriques.</i>	294
§ III. <i>Poètes didactiques.</i>	249	Ronsard.	ib.
Boileau.	ib.	Malherbe.	295
Sanlecque.	252	Rousseau.	296
Racine.	ib.	La Motte.	ib.
Gouge.	256	Le Franc de Pompignan.	298
M. Dulard.	257	Sabatier.	299
M. Vernes de Genève.	258	Le Brun, de l'Institut.	300
Le père Janvier.	ib.	<i>Autres Poètes lyriques.</i>	302
Voltaire.	260	§ V. <i>Poètes bucoliques.</i>	303
M. de Sauvigny.	ib.	Racan.	ib.
Frédéric II, roi de Prusse.	261	Segrais.	304
Dorat.	262	Fontenelle.	ib.
Watelet.	263	La Motte.	305
Lemière.	264	Mme. Deshoulières.	306
St.-Lambert.	266	D'Arnaud.	ib.
		Berquin.	307

Léonard.	pag. 307	Richer.	pag. 328
§ VI. <i>Poètes satiriques.</i>	308	Pesselier.	ib.
Regnier.	ib.	Ganeau.	329
Boileau.	ib.	Le Père Grosclier.	ib.
Rousseau.	309	Le P. Barbe.	ib.
Voltaire.	ib.	Dardenne.	ib.
Gilbert.	310	M. l'abbé Aubert.	ib.
M. Clément.	311	Dorât.	ib.
M. Despaze.	ib.	L'abbé le Monnier.	330
§ VII. <i>Poètes élégiaques.</i>	313	M. Boisard.	ib.
Ménage.	ib.	Le duc de Nivernois.	331
Mme. de la Suze.	ib.	Florian.	ib.
La Fontaine.	ib.	M. Guichard.	332
Mme. Deshoulières.	ib.	§ X. <i>Poètes de société.</i>	333
D'Arnaud.	314	Jean de Meun.	ib.
Colardeau.	ib.	Villon.	334
Dorât.	315	Marot.	ib.
Blin de Sainmore.	ib.	St.-Gelais.	336
De la Harpe.	316	Belleau.	ib.
Barthe.	ib.	Senecé.	ib.
Le chevalier de Bertin.	317	Chapelle.	ib.
M. de Parny.	ib.	Saint-Pavin.	337
§ VIII. <i>Épigrammatistes Français.</i>	318	Lalane.	ib.
§ IX. <i>Poètes fabulistes.</i>	321	La Fontaine.	338
La Fontaine.	ib.	Pavillon.	339
<i>Autres fabulistes.</i>	324	Coulanges.	ib.
Furetière.	ib.	Rousseau.	340
Benserade.	325	Chaulieu.	ib.
Le Noble.	ib.	La Fare.	342
Desmay.	ib.	Vergier.	ib.
Boursault.	ib.	Voltaire.	343
Fuselier.	ib.	Ferrand.	344
Delaunay.	ib.	Grécourt.	ib.
L'abbé de Grécourt.	ib.	Haguenier.	347
La Motte.	326	Panard.	ib.
<i>Autres fabulistes.</i>	328	Monerif.	348
		Gresset.	349

Le cardinal de Bernis.	pag. 350	<i>Les 4 Saisons du Parnasse.</i>	pag. 379
Frédéric II, roi de Prusse.	351	CHAP. II. <i>Écrits sur la Poésie</i>	
L'abbé de Lattaissant.	553	<i>française.</i>	380
Desforges Maillard.	354	§ Ier. <i>Ouvrages historiques.</i>	ib.
Malfilastre.	ib.	Mervesin.	ib.
Desmahis.	355	L'abbé Massieu.	ib.
Sedaine.	ib.	L'abbé Goujet.	381
Dorat.	356	Fontenelle.	382
De Saint-Marc.	357	Les frères Parfait.	ib.
Rulhière.	359	Maupoint.	383
M. François de Neufchâteau.	360	Beauchamps.	ib.
Chamfort.	ib.	D'Aiguebierre.	384
Florian.	361	Léris.	ib.
M. de Boufflers.	362	Durey de Noinville.	ib.
M. de Parny.	ib.	Desboulmiers.	385
M. de Lille.	363	M. Clément et l'abbé de La-	
M. de Saint-Ange.	364	porte.	386
M. Rouget de Lisle.	ib.	L'abbé de Laporte et Cham-	
M. Andrieux.	365	fort.	ib.
M. de Ségur aîné.	ib.	Le chevalier de Mouhy.	388
M. le Gouvé.	366	MM. Etienne et Martainville.	389
M. Parceval Grandmaison.	367	Titon Dutillet.	ib.
Mme. de la Ferandière.	368	§ II. <i>Ouvrages didactiques sur</i>	
M. Duault.	369	<i>différens genres de poésie.</i>	391
M. Millevoye.	ib.	Aristote.	ib.
M. de Frenilly.	370	Rapin.	392
§ XI. <i>Recueils de Poésies.</i>	372	Buffier.	ib.
<i>Fabliaux.</i>	ib.	L'abbé Du Bos.	ib.
<i>Annales poétiques.</i>	373	Mallet.	393
<i>Parnasse Chrétien.</i>	374	Rollin.	ib.
<i>Trésor du Parnasse.</i>	375	L'abbé Batteux.	ib.
<i>Portefeuille d'un Homme de</i>		L'abbé Joannet.	394
<i>goût.</i>	376	L'abbé de Laporte.	396
<i>Almanach des Muses.</i>	377	Marmontel.	397
<i>Almanach littéraire ou Étren-</i>		L'abbé de Latour.	ib.
<i>nes d'Apollon.</i>	ib.	M. l'abbé Sabatier.	398
<i>Petite Encyclopédie poétiq.</i>	378	Gaillard.	ib.
		M.	

M. Cailhava.	pag. 398	MM. Gueroult.	pag. 423
M. Lacombe.	400	<i>Autres Orateurs Grecs et Lat.</i>	424
M. Hamoché.	401	Hérodote et autres.	ib.
CHAPITRE III. <i>Des Orateurs</i>		Trad. Auger.	ib.
<i>anciens et modernes.</i>	403	Salluste et autres.	425
§ Ier. <i>Orateurs Grecs.</i>	ib.	Trad. Millot.	ib.
Périclès.	404	<i>Un anonyme</i>	426
Trad. De Noé et M. Gail.	ib.	Sénèque.	ib.
Gorgias.	ib.	Trad. Chalvet et Lagrange.	427
Trad. Auger.	405	<i>La Beaumelle.</i>	428
Antiphon.	ib.	Pline.	ib.
Trad. Auger.	ib.	Trad. de Sacy.	430
Andocide.	ib.	§ III. <i>Pères de l'Eglise Grecq.</i>	ib.
Trad. Auger.	406.	Origène.	431
Lysias.	ib.	Trad. Bouhereau.	ib.
Trad. Auger.	ib.	Saint Jean Chrysostôme.	ib.
Isocrate.	ib.	Trad. Auger.	433
Trad. Auger.	ib.	Saint Basile le Grand.	ib.
Isée.	407	Trad. Auger.	ib.
Démosthènes.	ib.	Saint Grégoire de Nazianze.	ib.
Eschine.	410	Trad. Troya d'Assigny.	434
Trad. Auger.	411	§ IV. <i>Pères de l'Egl. Latine.</i>	ib.
Lycurgue.	413	Tertullien.	ib.
Trad. Auger.	414	Trad. De Gourcy.	435
Dion Chrysostôme.	ib.	Saint Ambroise.	ib.
Trad. Brequigny.	415	Trad. De Bellegarde.	ib.
Aristide.	ib.	Saint Augustin.	436
Thémistius.	ib.	Trad. Arnauld et Dubois.	ib.
Libanias.	417	Saint Bernard.	437
§ II. <i>Orateurs Latins.</i>	418	Trad. Le P. de Saint-Gabriel.	438
Cicéron.	ib.	§ V. <i>Orateurs Italiens.</i>	439
Traducteurs.	420	Spéron Spéroni.	ib.
D'Olivet.	ib.	Vallisnieri.	441
Villefore.	ib.	Frisi.	ib.
De Wailly.	422	Bettinelli.	ib.
M. Dèmeunier.	423	Paradisi.	442
M. Clément.	ib.	Cesarotti.	ib.

Cerati,	pag. 443	Le P. Bourdaloue.	pag. 473
Catani.	ib.	Le P. de la Rue.	ib.
Venini	444	Maboul.	476
Trento.	ib.	Le P. de Neuville.	477
§ I. <i>Orateurs Français.</i>	ib.	L'abbé de la Tour du Pin.	ib.
<i>Prédicateurs.</i>	ib.	L'abbé de Boismont.	478
Menot.	445	M. de Beauvais, ancien évêque	
Meyssier.	ib.	de Senez.	479
Raulin.	446	M. l'abbé Bonlogne.	480
Senault.	449	L'abbé du Serre Figon.	481
Le P. Lingendes.	450	<i>Livres à l'usage des Prédi-</i>	
Le P. Bourdaloue.	451	<i>cateurs.</i>	ib.
Le P. Cheminai.	453	Richard.	482
Le P. Soanen.	454	Le P. de Montargon.	483
Le P. Massillon.	ib.	Le P. Houdry.	ib.
Fléchier.	456	Dinouart.	484
Fénélon.	ib.	<i>Orateurs du Barreau.</i>	ib.
Bossuet.	ib.	Lemaitre et Patru.	485
Le P. de Neuville.	457	Gautier.	ib.
Le P. le Chapelain.	458	Erard.	486
L'abbé Clément.	460	Gillet.	ib.
L'abbé Poulle.	ib.	Pelisson.	ib.
Le P. Elysée.	461	Omer et Denis Talon.	487
L'abbé de Gély.	462	Terrasson.	ib.
L'abbé Beauregard.	463	Sacy.	488
L'abbé Lenfant.	ib.	Cochin.	489
M. de Beauvais, anc. év. de Senez.	464	Lenormant.	490
L'abbé de Cambacérés.	466	D'Aguesseau.	491
M. de Noé.	ib.	Loiseau.	492
Saurin.	468	Gerbier.	493
Romilly.	ib.	Seguier.	494
Reybaz.	469	Elie de Beaumont.	ib.
<i>Panegyriques et Oraisons fu-</i>		Linguet.	495
<i>nèbres.</i>	470	Servan.	496
Fléchier.	ib.	Montclar et Lachalotais.	498
Bossuet.	470	Legouvé.	ib.
Mascaron.	472	M. Vermeil.	499

DES CHAPITRES.

523

Dupaty.	pag. 499	Tronson du Coudray.	pag. 504
M. Treilhard.	ib.	M. de Seze.	505
Target.	500	M. Réal.	ib.
M. Delacroix.	502	<i>Recueils de Causes Célèbres.</i>	506
De Bonnières.	ib.	Gayot.	ib.
Beaumarchais.	503	Richer.	507
M. Bergasse.	ib.	M. Desessarts.	508
M. François de Neufchâteau.	504	<i>Discours et Éloges acadé-</i>	
M. Duveyrier.	ib.	<i>miques.</i>	509

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

D'UN HOMME DE GOÛT,

ENTIÈREMENT REFONDUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

Contenant des jugemens tirés des Journaux les plus connus et des Critiques les plus estimés, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour;

Par A. - A. BARBIER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. IMPÉRIALE ET ROYALE,
ET DE SON CONSEIL D'ÉTAT;

Et N. L. M. DESESSARTS,

Membre de plusieurs Académies.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. VIII.

**NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
D'UN
HOMME DE GOUT.**

Se trouve à Paris,

Chez {
ARTHUS - BERTRAND , Libraire , rue Haute-
Feuille, N°. 23;
BARROIS l'ainé, Libraire, rue de Savoye,
près celle des Grands Augustins;
FANTIN, Libraire, quai des Grands Augustins;
TREUTELL et WURTZ, Libraires, rue de
Lille;
P. MONGIE l'ainé, Libraire, Cour des Fontaines;
BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE

D'UN

HOMME DE GOUT.

SUITE DES ORATEURS
FRANÇAIS.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

FONTENELLE.

« C'EST en cela que l'illustre secrétaire de
» l'Académie des Sciences, M. de Fontenelle,
» a surtout excellé; c'est par-là qu'il fera
» principalement époque dans l'histoire de la
» philosophie; c'est par-là, enfin, qu'il a rendu
» si dangereuse à occuper aujourd'hui, la
» place qu'il avoit remplie avec tant de suc-
» cès. Si on peut lui reprocher de légers dé-
» fauts, (et pourquoi ne hasarderions-nous
» pas une critique qui ne le touche plus, et
» qui ne pourroit effleurer sa gloire?) c'est

TOME III.

I

» quelquefois trop de familiarité dans le style;
 » quelquefois trop de recherche et de raffi-
 » nement dans les idées ; ici , une sorte d'af-
 » fection à montrer en petit les grandes
 » choses ; là , quelques détails puérils , peu
 » dignes de la gravité d'un ouvrage philoso-
 » phique. Voilà pourtant , qui le croiroit ?
 » en quoi la plupart de nos faiseurs d'éloges
 » ont cherché à lui ressembler. Ils n'ont
 » pris du style de M. de Fontenelle , que ces
 » taches légères , sans en imiter la précision ,
 » la lumière et l'élégance. Ils n'ont pas senti
 » que si les défauts de cet écrivain célèbre
 » blessent moins chez lui , qu'ils ne feroient
 » ailleurs , c'est non-seulement par les beau-
 » tés , tantôt frappantes , tantôt fines , qui les
 » effacent ; mais parce qu'on sent que ces dé-
 » fauts sont naturels en lui , et que le propre
 » du naturel , quand il ne plaît pas , est au
 » moins d'obtenir grâce. Son genre d'écrire
 » lui appartient absolument , et ne peut pas-
 » ser , sans y perdre , par une autre plume ;
 » c'est une liqueur qui ne doit jamais changer
 » de vase. Il a eu , comme tous les bons écri-
 » vains , le style de sa pensée. Ce style quel-
 » quefois négligé , mais toujours original et
 » simple , ne peut représenter fidèlement que

» le genre d'esprit qu'il avoit reçu de la na-
» ture, et ne sera que le masque d'un autre.
» Or, le style n'est agréable, qu'autant qu'il
» est l'image naïve du genre d'esprit de l'au-
» teur; et c'est à quoi le lecteur ne se mé-
» prend guère, comme on juge qu'un por-
» trait ressemble, sans avoir vu l'original.
» Ainsi, pour obtenir quelque place après
» M. de Fontenelle dans la carrière qu'il a si
» glorieusement parcourue, il faut nécessai-
» rement prendre un ton différent du sien.
» Il faut de plus, ce qui n'est pas moins diffi-
» cile, accoutumer le public à ce ton, et lui
» persuader qu'on peut être digne de lui plai-
» re, en le conduisant par une route qui ne
» lui est pas connue. »

M A I R A N.

M. de Mairan, successeur de M. de Fontenelle dans la place de secrétaire de l'Académie des Sciences, ne l'imita pas servilement; mais il ne parut pas loin de son modèle dans l'art délicat de dire le bien et le mal sans partialité, sans flatterie, et de tracer des portraits ressemblans entremêlés de particularités piquantes.

GRANDJEAN DE FOUCHY.

Il fut nommé, en 1743, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. C'étoit succéder à Fontenelle, dont Mairan n'avoit voulu occuper la place qu'un petit nombre d'années, pour laisser le temps de faire un choix que les talens et la célébrité du neveu de Cornaille rendoient si difficile. Dans ses Eloges, Fouchy fut moins ingénieux que Fontenelle; mais il eut presque toujours le mérite de ne pas songer à l'être. La simplicité, la vérité, l'exactitude sont le principal caractère de ses portraits. On n'a imprimé séparément qu'une partie de ses Eloges, Paris, 1757, in-12; tome premier; les autres se trouvent dans les Mémoires de l'Académie; quelques-uns sont restés en manuscrit: l'estimable fils de l'auteur se propose d'en faire jouir les savans.

CONDORCET:

Ce savant a rempli avec gloire la place de secrétaire de l'Académie des Sciences. En lisant ses Eloges, on s'occupe plus des idées que du style; mais cela même prouve que le style est digne des choses, car s'il y avoit de la disproportion

tion , on en seroit blessé , on la remarqueroit. Les Eloges de Condorcet sont écrits avec élégance et avec force : ils forment les quatre premiers volumes de la collection des Œuvres de leur illustre auteur , 1805 , 21 vol. in-8°. On en a publié une édition séparée en 5 vol. in-12.

Condorcet avoit un des plus beaux talens qui aient honoré nos Compagnies savantes. Sa mort est une perte véritable pour les lettres ; elles pleureront éternellement celui qui consacra le temps même de sa proscription à éclairer le genre humain ; et à rendre les hommes meilleurs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

DE BOZE.

Quelques personnes , qui ont plus de goût que d'esprit , préfèrent les Eloges composés par M. de Boze, secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, à ceux de M. de Fontenelle. L'auteur a moins de finesse , que le secrétaire de l'Académie des Sciences ; mais il écrit naturellement. Il sait également bien manier les sujets nobles , comme les sujets plus sim-

ples. Partout on sent un peintre habile , qui assortit son pinceau aux différens caractères qu'il veut représenter. Ses Eloges sont en trois volumes in-12.

F R E R E T.

Freret a composé seize Eloges historiques des académiciens morts pendant qu'il étoit secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : ils sont bien écrits , quoique sans prétention , et font suffisamment connoître la vie et les travaux de ces académiciens. Mais l'auteur y disserte beaucoup trop , et quelquefois il y perd entièrement de vue l'homme dont il fait l'éloge : celui de l'abbé Mongault offre surtout un exemple rare d'un pareil oubli des convenances.

D E B O U G A I N V I L L E .

On a de ce célèbre traducteur de l'Anti-Lucrèce , les Eloges de huit académiciens , morts pendant qu'il exerçoit la charge de secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : ils sont tous écrits d'une manière très-intéressante et avec beaucoup d'élégance ; partout on y retrouve les grâces de son esprit , les sentimens nobles et ver-

tueux de son cœur : celui de Freret peut être regardé comme un chef-d'œuvre dans ce genre ; jamais disciple n'a mieux loué son maître.

LE BEAU.

Cet illustre professeur de l'Université de Paris, fut choisi, en 1755, pour secrétaire de l'Académie des Inscriptions, dont il étoit membre depuis l'année 1748. Il est auteur de 34 Eloges d'académiciens morts : peut-être ces Eloges sentent-ils trop le rhéteur, ou du moins y trouve-t-on trop d'esprit ; mais ils sont pleins d'intérêt, et font très-bien connoître les ouvrages et le caractère particulier de ces académiciens.

DUPUY.

Dupuy succéda à le Beau en 1773, dans la charge de secrétaire perpétuel. On a de lui douze Eloges d'académiciens. Dupuy n'avoit aucun talent pour ce genre d'écrits ; aussi une personne l'entendant prononcer un de ces Eloges, dans une séance publique, s'écria, en s'adressant à quelques membres de l'académie : *Ah ! Messieurs, que je vous plains de mourir.*

M. DACIER:

M. Dacier a rempli avec distinction l'honorable emploi de secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1781 jusqu'à la suppression des Académies. Un goût pur, une simplicité décente et mêlée de finesse, la science des convenances, caractérisent les Eloges qu'il a prononcés: l'auteur y profite de tous ses avantages, et ne perd pas une occasion de montrer une philosophie douce et à demi voilée, qui se fait sentir, sans trop se faire apercevoir, et sans avertir la critique et l'envie.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

PELISSON ET D'OLIVET.

Ces deux historiens de l'Académie Française se sont contentés de raconter avec simplicité les principaux événemens de la vie des académiciens, et à rapporter quelques anecdotes sur leurs ouvrages.

Pelisson a écrit l'Histoire de l'Académie Française depuis son établissement, en 1635, jusqu'en 1652. L'abbé d'Olivet l'a continuée jusqu'en 1700: il a fait des remarques et des additions

additions au travail de son prédécesseur. On doit donc rechercher l'édition de l'Histoire de l'Académie Française, publiée par cet abbé en 1729, in-4°, ou en 1730, 2 vol. in-12.

D'ALEMBERT.

Il y a de l'esprit et des détails agréables dans l'Histoire des Membres de l'Académie Française, morts depuis 1700 jusqu'en 1771, 6 vol. in-12, par d'Alembert; mais on y chercheroit en vain ce goût sévère, cette sagesse de style qu'on exige, surtout dans ce genre d'éloquence. Ses pensées, presque toujours communes et rebattues, sont rajeunies par un tour d'expression subtile et alambiqué, qui leur donne un air de finesse. Sans cesse tourmenté du désir de briller, il coupe à chaque instant son récit par des réflexions inutiles, qu'il étend et qu'il amplifie avec la complaisance et l'ostentation d'un rhéteur. Les comparaisons, les antithèses, les lieux communs de toute espèce abondent dans ses discours. C'est par le défaut de précision et de légèreté, qu'il est inférieur à Fontenelle. Une autre différence non moins essentielle entre ces deux écrivains, c'est que Fontenelle répand sur sa narration une certaine

aménité, et un intérêt secret qui fait aimer l'auteur : ses plaisanteries sont douces et légères ; son badinage est innocent, au lieu que d'Alembert, persifleur impitoyable, moraliste chagrin, censeur malin et caustique, fait trop souvent admirer son esprit aux dépens de son cœur.

On a élevé des doutes sur la vérité de beaucoup d'anecdotes racontées par cet historien. C'est ce qui est arrivé, surtout par rapport à celles que contient l'Eloge de Massillon, comme on le voit par une lettre insérée dans le Journal de Littérature, des Sciences et des Arts, rédigé par l'abbé Grosier, 1779, in-12, tome V.

INSTITUT NATIONAL.

Depuis la réorganisation de l'Institut, on a les Eloges de l'Héritier, Cels, Priestley et d'Adanson, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel de la première classe pour les sciences physiques.

Ceux de Brisson et de Coulomb, par M. Delambre, secrétaire perpétuel de la même classe pour les sciences mathématiques.

Ceux de Poirier, Garnier, Klopstock, Bouchaud et Villoison, par M. Dacier, se-

crétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature ancienne.

Enfin, ceux de Julien et de Dumarest, par M. Le Breton, secrétaire de la classe des beaux-arts;

Tous ces morceaux sont remarquables par la force des pensées et l'élégance du style. On voit, avec plaisir, que ces nouveaux secrétaires ne tombent dans aucun des défauts justement reprochés à plusieurs de leurs prédécesseurs. C'est à de tels hommes qu'il sera donné d'honorer le dix-neuvième siècle, et non à des pygmées qui déjà expient les éloges que leur ont prodigués d'imprudens amis.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE.

WICQ D'AZIR.

La réunion des Eloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine, par Wicq d'Azir, secrétaire perpétuel de cette Société, forme trois volumes de la collection des Œuvres de l'auteur; publiée en 1806, par M. Moreau de la Sarthe. Wicq d'Azir pense beaucoup; écrit bien; et en peignant l'âme pure et vertueuse des vrais

savans, il fait connoître, aimer et respecter la sienne.

ORATEURS DIVERS.

LE PÈRE GUÉNARD.

Le premier ouvrage de *concours* qui mérita le suffrage des connoisseurs, et qui a conservé leur estime, précéda de peu d'années l'époque signalée dans les annales littéraires, où l'Académie proposa les *Eloges* de nos grands hommes. En 1755, elle avoit donné un fort beau sujet, *l'Esprit philosophique*, d'après ces paroles de l'Ecriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut, mais soyez sage avec mesure.* Tout devoit être remarquable dans ce concours ; la nature du sujet, qui annonçoit déjà des vues plus hautes, et la profession de l'écrivain, et le sujet philosophique, et la prodigieuse disproportion de ce discours avec tout ce que l'Académie avoit jusque-là couronné. Le prix fut remporté par le Père Guénard, jésuite. On a peine à concevoir, dit La Harpe, qu'un homme qui écrivoit si bien, soit resté depuis dans une entière inac-

tion, ou du moins dans un silence absolu, et qu'il se soit refusé à son talent ou au public.

Le Père Guénard n'est mort qu'en 1806, dans les environs de Nanci. Son excellent discours a été inséré dans beaucoup de recueils, notamment dans le tome II des *Tablettes d'un Curieux*, 1789, 2 vol. in-12; et dans le tome II d'une des dernières compilations de M. Berenger, intitulée : *la Morale en Exemples*, Lyon, 1801, 3 vol. in-12.

T H O M A S.

Depuis 1760, l'Académie Française a donné, pour sujet du prix qu'elle distribuoit tous les ans, les Eloges de nos plus grands hommes. Celui de nos écrivains que cette Compagnie a le plus souvent couronné, est Thomas, qui a célébré successivement d'Aguesseau, le maréchal de Saxe, Dugai-Trouin, Sully, Descartes. Chacun de ces Eloges est un torrent d'éloquence, que l'on voit couler d'une veine abondante et vive, mais quelquefois trop emportée par sa pente, et qui inonde ce qu'il ne devoit qu'arroser. Ce défaut, qui caractérise le talent de l'élocution, est au reste bien compensé par un ton de philoso-

phie, par des réflexions pleines de chaleur, par quelques vérités courageuses, et par des traits mâles, qui paroissent avoir plu généralement. On désireroit seulement que l'auteur eût entassé moins de comparaisons l'une sur l'autre; qu'il eût moins affecté d'user de quelques termes de physique, ingénieusement appliqués, mais trop abstraits pour bien des lecteurs, et vicieux par la seule affectation; qu'enfin, il eût moins employé de ces expressions parasites, ou de ces mots à la mode, que les petits écrivains ne manquent pas de copier, mais dont se préservent ceux qui savent écrire et penser d'après eux-mêmes.

Thomas a joint à tous ses Eloges d'excellentes notes, dont on ne doit pas lui tenir moins de compte que du fonds du discours; il y a même quelques lecteurs qui les préfèrent au corps de l'ouvrage: on y voit tout l'esprit, tout le savoir de Thomas, sans ce mélange étranger, que la rhétorique a quelquefois fait entrer dans ses autres écrits.

Le plus beau morceau de Thomas est, sans contredit, son Elogé de Marc-Aurèle: on n'y trouve rien à critiquer; formé, morale, style, rien dans cet ouvrage n'est moderne;

on le prendroit pour une belle traduction de l'antique.

L A H A R P E.

Il seroit injuste de refuser à ses *Eloges académiques*, de l'élégance et de la pureté dans le style, de la justesse dans les réflexions, de la liaison dans les idées, et souvent de la profondeur dans les développemens. Ils réunissent le mérite de l'ensemble ; une marche simple et soutenue, ouvrage de l'art, mais où l'art est toujours caché ; la flexibilité du style, qui a tous les tons et tous les mouvemens ; ingénieux et fin dans la discussion, toujours noble et oratoire, et s'élevant, quand il faut, au pathétique et au sublime : il en a donné une preuve dans l'Eloge de Voltaire.

Les Discours de La Harpe ne sont pas, sans doute, des chefs-d'œuvres ; mais ce sont des productions d'un excellent littérateur.

C É R U T T I.

J'ai peu lu de Discours qui soient plus éloquens, plus remplis de choses et non de mots, que ceux de Cérutti, ex-jésuite : c'est une morale sublime, animée de la flamme même de l'éloquence. Le peu de reproches qu'on

ait à faire à cet auteur, c'est quelquefois de s'abandonner à l'enthousiasme, et de s'emporter au delà de cette sagesse nécessaire à tout genre d'écrire. De temps en temps il a du gigantesque, du poétique ; mais en général ses Discours sont des chefs-d'œuvres de génie, de talent, de mœurs et de vérité : ils ont été réimprimés en 1791, 1. vol. in-8°.

G A I L L A R D.

A été un des orateurs le plus souvent couronnés par les Académies. On a surtout distingué ses Eloges de Descartes, de Corneille, et de Henri IV : on y trouve des observations judicieuses, des discussions intéressantes, écrites avec élégance et agrément.

B A I L L Y.

Peu d'auteurs ont réuni au même degré que lui le savoir, l'esprit et l'imagination. On trouve ces qualités dans le recueil de ses Eloges, et surtout dans celui de Leibnitz, couronné par l'Académie de Berlin. Il sembloit qu'on ne pouvoit, sans témérité, entreprendre de louer ce philosophe après Fontenelle : Bailly a le mérite de l'avoir fait avec le plus grand succès. On a réimprimé ses Eloges

Eloges avec d'autres morceaux de sa composition, sous le titre de Discours et Mémoires par l'auteur de l'Histoire de l'Astronomie, 1790, 2 vol. in-8°.

M. DE GUIBERT.

On trouve dans les Éloges de Guibert, recueillis en 1806, in-8°, beaucoup de faits et encore plus de réflexions et de sentences ; de la hardiesse, de l'élévation, de la force, mais aussi de la roideur, de la sécheresse, de la monotonie ; ici une emphase pénible ; là une simplicité étudiée. Le volume qui est le sujet de cet article ne contient pas l'Eloge de Frédéric II, publié par M. de Guibert, en 1788 : il a cependant été réimprimé en 1805, dans le cinquième tome des Œuvres Militaires de l'auteur.

M. GARRAT.

Tous les pas que cet écrivain a faits dans la carrière de l'éloquence, ont été marqués par des succès. De l'élégance, des nuances fines, beaucoup d'idées et de la philosophie, voilà ce qui caractérise, en général, ses Eloges : on y trouve de l'élévation et de l'intérêt. Il a fait l'éloge de Michel de l'Hôpital, celui de

Montausier, celui de Suger, qui remporta le prix de l'Académie Française en 1779, et celui de Fontenelle, qui fut également couronné en 1784.

M. Garat a prononcé, dans ces derniers temps, l'Eloge de Joubert, et ceux des généraux Kleber et Desaix.

M. ALIBERT.

Dans ses *Eloges*, M. Alibert s'entoure des actes de ceux qu'il loue ; il expose les faits, et la narration brillante, ou savante, ou simple, selon son objet, compose le panégyrique, qui se trouve alors digne de celui dont il rappelle la mémoire, parce qu'elle n'est point flattée, comme de celui qui la célèbre, parce qu'il a mis sa bonne foi sous l'autorité des actes et des témoignages authentiques ; et c'est ainsi, mais seulement ainsi, que l'art de louer cesse d'être l'art de mentir. Cette nouvelle manière d'envisager le genre du panégyrique, et de le laver ainsi de tout soupçon d'adulation et de déguisement, de l'élever par conséquent jusqu'à la hauteur du vrai mérite, du vrai talent ou du génie qu'on proclame ; cette manière, que semble avoir choisie M. Alibert, n'appartient qu'à un es-

prit supérieur : il en a fourni des modèles dans les Eloges de Spallanzani , de Galvani et de Roussel , qui ont été réunis en 1806 , un vol. in-8°.

M. A U G E R.

La Harpe a loué Racine : son ombre dut s'en réjouir ; mais elle s'affligeoit sans doute de voir , depuis si long-temps , la mémoire de Boileau privée du même hommage. Ses regrets ont dû finir en lisant l'Eloge de Boileau par M. Auger ; ce discours , qui a remporté le prix d'éloquence à l'Institut National , en 1806 , est écrit avec élégance ; sans recherche , sans prétention et sans néologisme : il renferme des aperçus délicats , des critiques judicieuses , des pensées profondes. On doit au même auteur de très-curieuses notices sur mesdames de la Fayette , de Tencin , de Maintenon , de Caylus , etc. , sur Hamilton , Duclos , Malfilâtre , Senecé , Gaillard , etc. M. Auger paroît appelé à ce genre de travail , qui exige un esprit juste et des connoissances variées.

M. M E R C I E R.

M. Mercier a exercé sa plume sur des Eloges

historiques, tels que ceux de Charles V et de Descartes : ils ont été recueillis en 1776, in-8°, avec des discours philosophiques. Ces morceaux ont concouru pour les prix de plusieurs académies.

M. NOËL.

M. Noël a fait l'Eloge de Louis XII, qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1788. Cet écrivain est du petit nombre de ceux qui réunissent le goût aux connoissances. Son style est élégant : l'Eloge de Louis XII méritoit le prix qu'il a obtenu.

LE TOURNEUR.

Le Tourneur, si justement célèbre par sa traduction des *Nuits d'Young*, nous a donné des Discours moraux qui ont été couronnés par les Académies de Montauban et de Besançon ; nous avons aussi de cet écrivain un Eloge de Charles V : le tout a été recueilli en 1768, in-8°.

M. GRÉGOIRE.

M. Grégoire fit, en 1772, l'Eloge de la poésie, qui remporta le prix de l'Académie de Nancy. La Société des Sciences et Arts de

Metz couronna, en 1788, son *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*. Cet ouvrage, qui peut être considéré comme un éloquent plaidoyer, a été imprimé en 1789, in-8°.

M. GUYTON DE MORVEAU.

M. Guyton de Morveau a fait l'Eloge du président Jeannin, un Discours *sur les Mœurs*, et plusieurs Eloges, recueillis en 1775 et en 1782, 3 vol. in-12.

R O B E S P I E R R E.

Robespierre est auteur d'un Discours *sur l'Origine de l'Opinion, qui étendoit sur tous les individus d'une même famille, une partie de la honte attachée aux peines infamantes que subit un coupable*. Ce discours fut couronné en 1784, par l'Académie de Metz.

Ce seroit un parallèle assez curieux, que d'opposer l'auteur de ce discours, consacré à une philosophie douce et aimante, au déclamateur furieux et insensé qui, dans la tribune de la convention et à celle des jacobins; allumoit sans cesse le feu de la discorde, de la vengeance et de toutes les passions malfaisantes. Dans le discours couronné par l'Aca-

démie de Metz, on trouveroit un philosophe, ami de l'humanité; et dans les diatribes du moderne Néron, toutes les fureurs d'un monstre altéré du sang humain.

L'ABBÉ FAUCHET.

Cet orateur a publié un Panégyrique de Saint-Louis, l'Oraison funèbre de Philippe d'Orléans, celles de l'archevêque de Bourges et de l'abbé de l'Epée, et l'Eloge de Franklin. Un mauvais style, et l'abus des métaphores, voilà ce qui caractérise les productions de cet écrivain.

M. LE CARDINAL MAURY.

A fait l'Eloge du Dauphin, celui de Stanislas, un Discours sur la Paix, un très-bon Eloge de Fénélon, et il a prononcé plusieurs autres discours, en présence de l'Académie Française.

Comme nous parlerons ailleurs de son talent oratoire, nous nous bornons à indiquer ici les ouvrages académiques qui sont sortis de sa plume.

N E C K E R.

Son Eloge de Colbert, remporta le prix de l'Académie Française, en 1773.

T R E S S A N.

A fait l'Eloge de Maupertuis, celui du maréchal du Muy, et un Discours de réception, lorsqu'il fut admis à l'Académie Française.

L E C O M T E D' A L B O N.

On a de lui l'Eloge de Chamousset, celui de Court de Gebelin, et plusieurs discours sur des questions littéraires.

M. B A R R È R E.

Son Eloge de Louis XII, celui de J.-B. Furgole, de J. J. Rousseau et plusieurs autres, ont été réunis en 1806, in-8°. L'éloquence de M. Barrère est assez connue. Nous nous dispensons de la caractériser ici, et de faire des rapprochemens.

M. L A C R E T E L L E (L' A I N É).

A fait l'Eloge du duc de Montausier, un discours sur le Préjugé des peines infamantes, un autre sur la multiplicité des lois, et un troisième sur les Causes des crimes et sur les moyens de les rendre plus rares. Cet écrivain a fait preuve de talens dans ces différentes productions; mais il est plus penseur qu'éloquent.

M. PASTORET.

Nous avons de lui un Elogé de Voltaire , qui concourut , en 1778 , pour le prix de l'Académie Française.

L'ABBÉ REMY.

Son éloge de Michel de l'Hôpital , chancelier de France , fut couronné en 1777 , par l'Académie Française.

L'ABBÉ BRIZARD.

A fait l'Eloge de Charles V, roi de France , et celui de l'abbé Mably. Ce dernier est plein d'intérêt.

M. CARNOT.

Est auteur d'un Eloge du maréchal de Vauban, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon , en 1784.

M. LACEPÈDE.

Ce célèbre naturaliste , digne collaborateur de l'immortel Buffon , a fait l'Eloge de Dolomieu , enlevé trop tôt aux sciences qu'il enrichissoit par ses travaux et ses découvertes. L'Eloge du savant minéralogiste , est un des plus beaux montuins de l'éloquence française.

française. Ce discours, qui est rempli d'idées grandes et majestueuses, de tableaux fortement dessinés, et de morceaux de la plus touchante sensibilité, fait tout à la fois honneur au cœur et à l'esprit de son auteur.

M. FONTANES.

A prononcé l'Eloge funèbre de Washington, dans le Temple de Mars (l'Eglise des Invalides), le 20 pluviôse an VIII. Ce morceau est excellent.

Il y a de grandes beautés dans l'Eloge de M. de Noé, ancien évêque de Lescar, par M. Luce de Lancival; ouvrage qui a été couronné par le Musée de l'Yonne, en 1805.

Nous terminerons ici la nomenclature des écrivains qui ont exercé leurs talens dans la carrière de l'éloquence académique, et nous invitons nos lecteurs qui voudroient connoître tous les orateurs de cette classe, à consulter les recueils de l'Académie Française, qu'on trouve chez Demonyville, imprimeur et libraire : celui des discours couronnés forme 5 vol. in-12; le dernier contient plusieurs des éloges composés par M. Garat.

On doit encore faire entrer dans la Bibliothèque d'un Homme de Gout, les discours

latins de plusieurs orateurs de collège, tels que les Harangues des Pères Cossart, Jouvency, Porée, la Sante, du Baudori, Geoffroy, et celles de messieurs Grenan, Lebeau, etc.

LE PÈRE JOUVENCY.

Parmi les ouvrages imprimés du Père Jouvency, nous connoissons deux volumes in-12 de harangues latines, prononcées en diverses occasions. On y reconnoît un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens; la pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Il seroit à souhaiter qu'en faisant attention aux mots, il en eût fait un peu plus aux choses; ses ouvrages renfermeroient plus de pensées, et ils plairoient aux philosophes autant qu'ils plaisent aux littérateurs.

LE PÈRE PORÉE.

Choisi immédiatement après le Père Jouvency, pour remplir la chaire de rhétorique du collège de Louis-le-Grand, le Père Porée le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même application; mais plus d'esprit;

plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure ; mais un style plus vif, plus ingénieux ; un style que Sénèque et Pline auroient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron ; mais il ne vouloit pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paroissoit plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçoit. On a de lui, 1°. un recueil de Harangues, publié à Paris en 1735, en deux volumes in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ces discours, un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes : il eût été à souhaiter qu'il en eût retranché des jeux de mots généralement réprouvés par les gens de goût. 2°. Un second recueil de ses Harangues, donné en 1747, in-12 : il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses discours d'apparat : il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur ; et il y réussit.

LE PÈRE DU BAUDRI.

On a, de ce jésuite, des Œuvres diverses,

dont la dernière édition est de Paris , en 1762 , in-12. On trouve dans ce recueil quatre discours latins et quatre plaidoyers français ; les sujets des discours sont intéressans , les divisions nettes et simples , la latinité quelquefois très-bonne. On peut reprocher à l'auteur quelques pointes , quelques jeux de mots , qui gâtent presque toujours notre latinité moderne , et qui ont régné si long-temps dans le Collège de Louis-le-Grand ; mais l'on doit avouer qu'il en a moins que ses prédécesseurs. Ses plaidoyers sont aussi ingénieux que bien choisis. On peut juger , par ces écrits , combien il avoit l'esprit élégant et facile : il répand à pleines mains les fleurs de l'éloquence , les beautés du style , les grâces de la diction ; en un mot, il partage avec les Pères Hardouin , Tournemine et Bougeant , la gloire d'avoir illustré la Bretagne , son ordre et sa patrie , par d'excellens ouvrages de littérature et de goût.

Le plaidoyer est un genre d'exercice très-propre à développer les talens de la jeunesse , et à les perfectionner : le Père du Baudori y excelloit : il en donnoit des modèles à ses écoliers , tels que ceux qui sont recueillis dans ses œuvres. Tous les genres d'éloquence

y sont employés avec art ; l'orateur passe habilement de l'enjoué au sérieux , du sublime au pathétique. Le style est conforme à chaque sujet, mais n'est pas exempt de négligence ; vous y trouverez des manières de parler triviales ou déplacées.

L'abbé le Noir Duparc, ex-jésuite, a publié, en 1786, un nouveau recueil de Plaidoyers français ; il y en a du Père Porée et du Père Geoffroy : ce volume devoit avoir une suite, l'éditeur est mort sans l'avoir publiée.

G R E N A N.

Son discours latin sur les Causes de la corruption du goût et sur les remèdes qu'on peut y apporter, mériteroit d'être traduit en français.

L E B E A U.

On trouve d'excellens morceaux dans les *Carmina et Orationes* du célèbre professeur le Beau, publiés après sa mort par M. Thierriat, en 1782 et 1784, 4. vol. in-8°. Les narrations sont remarquables par le goût antique qu'elles respirent ; on en prendroit quelques-unes pour des restes du siècle d'Auguste.

DE QUELQUES ORATEURS QUI
SE SONT DISTINGUÉS A LA
TRIBUNE DE L'ASSEMBLÉE
CONSTITUANTE, DE LA CON-
VENTION , ET DES ASSEM-
BLÉES LÉGISLATIVES.

La carrière des affaires politiques ouverte à tous les citoyens , a produit le même effet en France que chez tous les peuples où chaque individu étoit appelé à prendre part à l'administration publique. Les âmes se sont enflammées à l'aspect des grands intérêts qu'elles avoient à discuter , et les factions venant tour à tour à les comprimer ou à les exalter suivant leurs triomphes ou leurs défaites , dans l'espace de quelques années , l'art oratoire a acquis , en France , un degré de supériorité qui y étoit inconnu. Le génie national , impatient , vif et impétueux , a produit dans son effervescence , des chefs-d'œuvres d'éloquence. Les haines des partis , les froissemens des intérêts , les élans de la liberté , les résistances de l'ambition déconcertée , les efforts de l'amour-propre éveillé , l'image des grandes catastrophes , le sentiment des dan-

gers pressans, tant de germes, en alimentant à la fois toutes les passions, en les irritant, ont fait éclore des talens dans tous les partis, qui méritent d'être placés dans une galerie destinée aux orateurs célèbres. Nous commencerons par Mirabeau.

LE COMTE DE MIRABEAU.

Ce célèbre écrivain mérite le premier rang parmi les orateurs qui se sont distingués dans l'assemblée constituante. Jamais, peut-être, la nature n'avoit réuni dans un même homme autant de talens oratoires, à des formes plus propres à les faire valoir. Son ton, ses regards, son geste, la force de sa déclamation, tantôt impétueuse et entraînante, et tantôt majestueuse et calme; son attitude fière et imposante à la tribune, un organe qu'il maîtrisoit à volonté, une physionomie dessinée à grands traits, et où toutes les passions venoient successivement se peindre avec énergie; cet ascendant, en un mot, que donne à une grande âme le sentiment de ses forces et de sa supériorité, tout concouroit à faire de Mirabeau le plus grand des orateurs.

Quant aux ressources de son génie, peu

d'hommes, peut-être, en eurent de plus fécondes et de plus brillantes. Dans cette assemblée, où tous les partis se trouvoient en présence, Mirabeau eut à lutter contre les plus grands talens ; et si, le plus souvent, il fut leur vainqueur, il faut convenir que la nature l'avoit autant favorisé des dons du génie que des avantages extérieurs.

Après avoir rendu justice à Mirabeau, nous ne devons pas oublier d'observer que, lorsqu'il étoit forcé d'improviser, il étoit bien inférieur à l'orateur qui s'étoit préparé : aussi a-t-on remarqué qu'il évitoit, autant qu'il le pouvoit, ces épreuves, aussi difficiles que délicates pour son amour-propre.

On doit à M. Etienne Méjan la collection complète des travaux de Mirabeau à l'assemblée nationale, précédée de tous les discours et ouvrages de cet auteur, prononcés ou publiés pendant le cours des élections, 1791, 5 volumes in-8°. On imprima, en 1792, le choix des meilleurs Discours de cet orateur, sous le titre de *Mirabeau à la Tribune*, 1 vol. in-8°. ou 2 vol. in-18.

M. LE CARDINAL MAURY.

M. Maury fut le concurrent de Mirabeau
à

à la tribune de l'assemblée constituante. Son éloquence hardie étoit toujours semée des traits brillans d'une érudition vaste et profonde : doué d'une mémoire prodigieuse , il mit plus d'une fois en défaut ses antagonistes , en relevant leurs erreurs , et en les mettant dans l'embarras des rétractations ; sa constance imperturbable le ramenoit sans cesse à la tribune , où quelquefois , après avoir été foudroyé par l'éloquence de Mirabeau , il se monroit aussi grand que son rival. Il avoit , comme lui , des formes oratoires ; sa voix étoit forte , sa prononciation distincte , son geste expressif et animé : destiné à courir , avant la révolution , la carrière de la chaire , il avoit fait une étude particulière de l'art de la déclamation ; ses succès dans ce genre lui avoient , pour ainsi dire , donné la clef du cœur humain ; et dans les grandes occasions , il sut toucher et entraîner ceux même qui étoient venus l'entendre avec le plus de préventions.

Ses écrits pendant sa carrière politique , sont nombreux ; on distingue les suivans :

Opinion dans la cause des Magistrats qui composoient la ci-devant chambre des vacations du parlement de Bretagne , 1 vol. in-8°.

Opinion sur le Droit de faire la Guerre et de conclure les Traités de Paix, d'Alliance et de Commerce, 1 vol. in-8°.

Opinion sur les Finances et sur la Dette Publique, 1 volume in-8°.

Réflexions sur la Constitution Civile du Clergé, 1 vol. in-8°.

Opinion dans l'affaire de la Dot de la Reine d'Espagne, 1 vol. in-8°.

Opinion sur la Réunion d'Avignon à la France.

Opinion sur la Régence, etc. On a publié, en 1791, 1 vol. in-8°, intitulé : *l'Esprit de M. l'abbé Maury*.

M. DE TALLEYRAND-PÉRIGORD.

M. de Talleyrand-Périgord a montré à l'assemblée constituante une éloquence de discussion qui a obtenu les suffrages de tous ceux qu'un esprit de parti n'égarait pas. Ses dehors étoient calmes ; la réserve et la modestie présidoient à tous ses mouvemens ; il sembloit ; en quelque sorte , se défier de ses forces ; peu d'orateurs cependant ont offert dans leurs rapports des vues plus philosophiques et plus heureuses ; celui qu'il fit sur l'instruction publique , est à la fois un modèle de

sagesse et d'éloquence: que d'excellens matériaux sont présentés dans ce discours, pour concourir au perfectionnement de l'instruction publique, cette sauvegarde des mœurs et de la prospérité nationale!

C A Z A L È S.

Une logique exacte, serrée et pressante, une franchise qui s'exprimoit par des saillies pleines de traits brillans, tel fut le caractère de l'éloquence de Cazalès. Il avoit tout ce que la nature peut donner d'esprit, tout ce que peuvent laisser puiser de talens dans une éducation de province, les habitudes et le ton d'une caste privilégiée. On lui a reproché, cependant, d'avoir une trop grande envie de briller, trop de présomption et trop de prétention à l'esprit. Il ne savoit pas assez abandonner de ses idées aux autres, pour leur en faire adopter quelques-unes des siennes, et pour ménager leur amour-propre: en général, Cazalès a éprouvé tout ce que les hommes qui marquent à la tête d'un parti ont coutume d'éprouver: il a été trop préconisé par les uns, et trop rabaissé par les autres: la postérité, plus juste, le placera parmi les hommes les plus instruits de l'as-

semblée constituante, et au rang de ses grands orateurs.

Cazalès revint d'Angleterre en 1803. Il fut parfaitement accueilli en France, mais il mourut en 1805, après avoir été nommé candidat au corps législatif.

DESPRÉMÉNIL.

L'éloquence forte et vigoureuse qu'il déploya pendant la lutte entre la cour et les parlemens, avoit rendu son nom célèbre avant la révolution. Il parloit alors en homme passionné pour la liberté de son pays; aussi trouve-t-on dans ses écrits cette énergie profonde qui caractérise les anciens orateurs de Rome et d'Athènes.

Despréménil étoit alors le défenseur des droits de l'humanité opprimée; depuis, il a changé de système, et l'on n'a plus trouvé en lui qu'un homme de parti mécontent, passionné; son éloquence s'est évanouie, et l'on s'est demandé avec étonnement si c'étoit le même homme. Du reste, sa destinée étoit d'être poursuivi par l'infortune; car après avoir été plongé dans les cachots du despotisme, il a fini par perdre la vie sur

un des échafauds élevés sous la tyrannie de Robespierre.

B A I L L Y.

L'énergie qu'il développa à la fameuse séance du Jeu de Paume, et la noble fierté de ses réponses, suffiroient seules à sa réputation d'orateur, si, avant cette époque, il n'eût déjà été connu par son éloquence. Nous croyons donc devoir le placer dans la galerie des orateurs qu'a produits la révolution. Heureux, si après avoir été comblé de gloire, il n'eût pas été traîné sur l'échafaud, où périrent avec lui les plus beaux talens!

T A R G E T.

M. Target, comme académicien et comme avocat, promettoit des talens oratoires à l'assemblée constituante. Il se jeta de bonne heure dans la lice : il y brilla ; mais ses succès furent passagers : les événemens se pressoient ; les grands discours fatiguoient ; et comme Target n'avoit pas l'art de forcer l'attention, il fut contraint d'abandonner le genre oratoire, pour embrasser celui des discussions constitutionnelles.

LE CHAPELIER.

A peine se montra-t-il à la tribune, que les connoisseurs lui assignèrent un rang parmi les orateurs distingués de l'assemblée constituante : son éloquence étoit énergique et simple, rehaussée surtout par le ton de la franchise la plus décidée : il avoit beaucoup d'érudition : nourri de Montesquieu, il en avoit pris, et les principes, et la manière. Il est auteur d'un fameux rapport sur les sociétés populaires, où l'éloquence la plus énergique brille à côté des discussions les plus profondes et les plus philosophiques.

THOURET.

Des idées nettes, un excellent esprit, de la méthode, un talent rare pour la discussion, et cette heureuse facilité, qui fixe toujours l'attention dans une grande assemblée, tels furent les caractères de l'éloquence de ce législateur. On lui doit presque toutes les bases de l'ordre judiciaire ; c'est lui encore qui avoit conçu la grande idée de la distribution départementale et municipale, qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de politique.

M. DE LALLY-TOLLENDAL.

Si quelqu'homme étoit fait pour obtenir le premier rang dans la carrière de l'éloquence, c'étoit sans doute M. de Lally-Tollendal : une déclamation vive et animée , des manières tragiques , une physionomie fortement prononcée , voilà quels étoient ses titres extérieurs. La faveur publique , d'un autre côté , le suivoit à la tribune ; le procès et la réhabilitation de son père le faisoient regarder avec un intérêt touchant : ajoutons à tous ces traits , les avantages que lui donnoient une imagination bouillante , un esprit orné et une éducation soignée , on aura l'idée des droits qu'il avoit à la prééminence dans l'art oratoire. Mais Lally-Tollendal ne sut pas se mettre à l'abri des séductions de l'amour-propre , il abusa de ses talens ; son éloquence devint boursouflée , romanesque ; et lorsqu'il disparut de l'assemblée , il avoit déjà beaucoup perdu de cette réputation brillante qui avoit accueilli ses premiers essais à la tribune. Les productions qui sont sorties de sa plume pendant la révolution , sont en très-grand nombre.

BARNAVE.

Mirabeau disoit de lui, qu'il ne comprenoit pas comment un jeune homme pouvoit parler aussi vite, aussi long-temps et aussi bien. Barnave commençoit à s'essayer alors dans la carrière qu'il a si glorieusement remplie dans la suite. Nul ne posséda plus de grâce dans la diction et plus de talens dans l'art de résumer. Ni la rapidité, ni la lenteur des discussions, ni le choc des intrigues, ni la déviation des parleurs ne pouvoient le détourner du sujet ou des branches de la question; son calme étoit imperturbable pendant ces intervalles; mais lorsque tout étoit dit, ou épuisé, c'est alors que reprenant son ascendant, et se livrant à son énergie, il changeoit à son gré les opinions de l'assemblée, et emportoît les décrets.

Il devoit être un grand exemple des vicissitudes qui attendent ceux qui fondent leur célébrité sur la faveur populaire; après avoir joui de tout l'éclat qu'elle distribue à ceux qui la recherchent avec le plus d'empressement, il tomba dans le discrédit, et ensuite dans l'oubli : il en fut retiré, pour être traduit devant le tribunal révolutionnaire.

Quinze

Quinze mois de captivité l'avoient mûri. Quelle éloquence ! quelle profondeur il développa devant ses juges ! Quoique les talens fussent alors spécialement un titre à la proscription, tel fut l'ascendant de ses moyens et de son génie , que la foule qui avoit assisté à son procès ne pouvoit douter de son triomphe , lors même que son arrêt de mort étoit prononcé et prêt à être exécuté !

P É T I O N.

Pétion avoit à la tribune une contenance fière , quoique son éloquence fut douce , souple et insinuante. Sa grande célébrité tient plutôt au rôle qu'il a joué dans les événemens de la révolution , qu'à la grande supériorité de ses talens. On ne peut cependant disconvenir que formé par ces mêmes événemens , il n'eût acquis une grande facilité , et surtout cette éloquence populaire qui lui fit tant de partisans et tant d'ennemis. On publia ses Œuvres en 1793 , en 4 volumes in-8°.

M. REGNAULT DE SAINT-JEAN.
D'ANGÉLY.

Doué d'un bel organe et d'une merveilleuse

facilité, cet orateur parut souvent, et avec succès, à la tribune de l'assemblée constituante. Les discours qu'il a prononcés dans différentes circonstances en qualité de conseiller d'état, sont remarquables par la force des pensées et l'élégance du style.

B R I S S O T.

L'objet qui a le plus particulièrement exercé son éloquence, est l'affranchissement des hommes de couleur, dont il s'étoit constitué l'orateur spécial. Il y a dans les nombreux écrits qu'il a laissés sur ce sujet, des morceaux dignes des plus grands modèles; mais, en général, il est diffus, et ses productions se ressentent de la précipitation avec laquelle il les mettoit au jour. Peu d'hommes ont plus écrit que Brissot, et laissé moins d'ouvrages.

V E R G N I A U D.

L'éloquence si magnifique et si brillante dans l'assemblée constituante, avoit singulièrement dégénéré pendant les troubles et les intrigues de l'assemblée législative. La gloire de la rappeler à son éclat et de la porter même au plus haut degré de perfec-

tion, étoit réservée à Vergniaud. Il n'avoit pas, à la vérité, le talent d'improviser; mais quand il avoit préparé ses discours, ils étoient écrits avec tant de force, il les prononçoit avec tant de noblesse et de charmes; il étoit à la fois si séduisant et si terrible, si entraînant et si persuasif, si simple et si sublime, que d'un bout de la France à l'autre, il fut proclamé le plus éloquent de son siècle. Jamais homme, peut-être, ne s'étoit servi avec autant de succès du secours des images; il avoit l'art de les présenter sous des rapports si frappans et si vrais, qu'il ravissoit à la fois l'admiration et la surprise. S'il avoit eu des formes aussi oratoires que Mirabeau ou M. Maury, ces deux orateurs ne tiendroient auprès de lui que le second rang; mais sa constitution physique ne lui permettoit ni la contenance fière du premier, ni l'audace du second; il étoit trop absorbé dans la tribune pour s'y livrer aux élans d'un geste dont l'expression tient à l'attitude de tout le corps. Nous avons parlé de la force de ses images; en voici une dont l'impression fut générale, quand il la présenta. « Pourquoi, disoit-il aux partisans de Marat, pourquoi présenter la Liberté et l'Egalité sous

l'image de deux tigres qui se dévorent, tandis qu'on devoit les présenter sous celle de deux frères qui s'embrassent ? Si la liberté se propage chez les étrangers avec tant de lenteur, c'est qu'ils ne l'ont encore aperçue que sous un voile ensanglanté. Quand, pour la première fois, les peuples se prosternèrent devant le soleil, qu'ils appelèrent le père de la nature, croyez-vous qu'il s'enveloppa de nuages qui portent la tempête ? »

Malheureusement Vergniaud parloit à des hommes, ou qui ne savoient que l'admirer, ou à ceux qui, voulant le perdre, s'embarassoient peu qu'il eût des talens. Il justifia la vérité de cette grande et belle pensée, qui sortit de sa bouche au moment où il alloit paroître devant ses juges : que la révolution, comme Saturne, devoit ses enfans. Il périt, en effet, victime de Robespierre.

C O N D O R C E T.

Condorcet n'avoit pas des moyens suffisans pour parler au milieu d'une assemblée tumultueuse ; sa voix n'étoit pas assez impétueuse pour prendre part à des débats, dont l'avantage restoit souvent à celui qui portoit à la tribune l'énergie d'un organe bruyant ;

mais lorsqu'au milieu du calme et du silence il pouvoit élever sa voix, alors on goûtoit tant de plaisir à l'entendre; il offroit à la fois à l'esprit et au cœur tant de jouissances, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter; il étoit proprement l'orateur des âmes sensibles et des philosophes. Il a laissé une foule d'écrits; mais celui qui a fait le plus de sensation, est son Plan d'Education, où, malgré quelques nuances d'afféterie et de prétention académique, il a posé les bases d'une excellente organisation dans ce genre. Une éloquence douce et persuasive y règne d'un bout à l'autre, à côté des idées les plus philosophiques et le plus savamment méditées.

G U A D E T.

Cet orateur, qui a eu une fin si tragique, avec toute sa famille, dans l'endroit même qui l'avoit vu naître, avoit une éloquence douce et persuasive: il cherchoit à émouvoir, et il y réussissoit souvent. On se rappellera toujours avec intérêt le discours qu'il prononça, pour répondre aux diatribes de Marat, qui l'avoit accusé de mener une vie voluptueuse, d'avoir réuni dans sa maison toutes les jouissances du luxe le plus raffiné;

et d'insulter, par sa vie scandaleuse, à la misère publique. Guadet s'adressant à tous les cœurs honnêtes, les conjura de pénétrer dans l'asile simple et modeste qu'il habitoit avec sa famille. Il fit ensuite un portrait si touchant des soins respectables auxquels sa femme se livroit pour élever ses enfans, qu'il arracha des larmes à ses auditeurs, et fit rougir ses détracteurs de la lâcheté de leurs calomnies. Dans plusieurs circonstances, Guadet a donné des preuves d'un beau talent.

M. P O R T A L I S.

Ce célèbre orateur arriva à Paris avec une réputation qui fit espérer des morceaux d'éloquence, dignes des temps anciens. Les circonstances lui permirent bientôt de développer ses rares talens. Ce fut au conseil des anciens, qu'il commença à publier des opinions marquées du sceau d'une éloquence vive et lumineuse. Les discours qu'il a composés ou prononcés comme conseiller d'état, ont mis le comble à sa gloire.

D A N T O N.

Nous ne citerons pas son éloquence comme

un modèle, mais comme une originalité que nous croyons digne de figurer parmi les productions de l'art oratoire. Danton avoit une voix de tonnerre, un regard fier et menaçant, une physionomie hargneuse et des poumons infatigables. Son éloquence n'étoit ni brillante, ni façonnée, mais énergique et tranchante; on y remarquoit quelquefois les lueurs d'une imagination singulièrement féconde en idées extraordinaires et originales: comme il savoit que l'on étoit disposé à lui pardonner tous les écarts d'un jugement déréglé en faveur de ses élans révolutionnaires, il se livroit, sans frein, à l'impétuosité de ses idées, et de cette effervescence sortoient quelquefois des étincelles de génie. Dans la carrière difficile et orageuse qu'il a parcourue, il a eu des momens sublimes, où l'homme de la nature se montroit seul, et parvenoit à imposer silence aux accens d'une éloquence étudiée. Mirabeau sembloit avoir pressenti ses talens et le parti que l'on pourroit en tirer, il en avoit fait son ami; sa grande popularité s'évanouit devant celle de Robespierre, qui, pour le punir de l'avoir contrebalancé pendant quelques instans, l'envoya à l'échafaud.

M. BARRÈRE:

L'élégance de ses formes, la facilité de son travail, et la séduction de son débit, lui avoient donné l'art de plaire et d'entraîner les suffrages; mais son éloquence n'étoit plus qu'un fade et insupportable jargon, lorsque se présentant chaque jour à la tribune, pour débiter avec grâce, ce qu'il appeloit ses *car-magnoles*, il venoit faire tous ces rapports, où le néologisme n'étoit employé que pour déguiser, sous des expressions figurées, les assassinats de Robespierre et de ses complices.

R O B E S P I E R R E.

Sa première passion fut l'envie de briller sur la scène où les circonstances l'avoient placé; et sa seconde, qui devint en même temps la plus funeste, fut d'anéantir tout ce qu'il ne pouvoit atteindre ou surpasser dans son impuissance: la nature ne lui avoit rien accordé de ce qui constitue un orateur; lorsqu'il commença sa carrière politique, il n'avoit ni mouvement, ni dignité, ni éloquence, ni courage; il n'avoit pas même d'extérieur. Sa figure, trop peu expressive pour les pas-sions

sions généreuses, n'offroit aux observateurs que le caractère des âmes petites, celui de l'envie. Son geste consistoit en quelques mouvemens convulsifs, que rendoit encore plus ridicules une voix aigre et insupportable à l'oreille : tel fut Robespierre pendant l'assemblée constituante. Les affronts que son amour-propre y essuya fréquemment, rendirent sa présomption plus circonspecte ; à force d'art et de soins, il parvint à se faire une sorte d'éloquence, qui, envisagée sous le rapport littéraire, n'étoit pas sans quelque intérêt : c'est surtout en exprimant les sentimens malfaisans de son âme, qu'elle devenoit énergique et rapide : ses ressources étoient étonnantes, lorsqu'il s'agissoit d'accabler un ennemi qu'il vouloit perdre, et qu'il falloit auparavant vouer à l'indignation populaire. Quelle triste prérogative, que celle de n'avoir des talens que pour nuire ! En plaçant Robespierre au rang des orateurs, nous avons voulu rendre hommage à l'indépendance des lettres, et non pas le célébrer. Néron eut aussi quelques talens, que l'histoire n'a pas dédaigné de consigner à côté de ses forfaits.

SAIN T-J U S T.

Jamais orateur n'a manifesté une exaltation aussi effrénée de sentimens et d'opinions, sous des dehors plus calmes et plus compassés. Camille Desmoulins avoit dit de lui ; qu'il portoit sa tête comme un Saint-Sacrement. Cette plaisanterie peignoit assez la roideur avec laquelle il se conduisoit à la tribune. Ses rapports, qui lui valurent dans le temps une si grande réputation, et que ses partisans colportoient comme des chefs-d'œuvres d'éloquence, sont farcis d'un langage anphigourique, plus digne de figurer parmi les capucinades les plus grotêques, que parmi les productions avouées par le bon goût ; on en jugera par ce seul trait : « Concentrons, disoit-il un jour à la tribune, dans le point central, la force excentrique ; remuons, sans le mouvoir, le levier qui agit avec impassibilité, afin que le mobile ait un bon comportement, et que le terrorisme soit utilisé. » C'est cependant avec de pareilles rapsodies que Saint-Just étoit parvenu à se faire passer pour un orateur !

En plaçant Saint-Just au nombre des orateurs, nous avons voulu montrer, qu'au mi-

lieu des factions , on n'obtient que trop souvent des réputations , qui s'évanouissent aux premiers regards de la raison.

M. D A U N O U.

M. Daunou a été , sans contredit , l'un des meilleurs orateurs de la convention et des dernières législatures ; il s'est toujours fait remarquer par la justesse de sa logique , et sa clarté dans la discussion.

M. T A L L I E N.

Comment ne pas mettre au rang des orateurs celui qui , cachant un poignard sous son habit , osa concevoir l'audacieux projet d'immoler Robespierre en plein sénat , s'il ne pouvoit abattre ce tyran par la force de son éloquence , et qui fut son vainqueur en l'attaquant avec les seules armes de la parole ? On n'a point assez recueilli les traits de l'éloquence véhémence et terrible de Tallien , dans ce moment décisif : jamais orateur n'a peut-être rassemblé autant de forces physiques et morales pour découvrir un abîme , et pour le faire entrevoir à ses auditeurs effrayés. Jamais impulsion plus rapide et plus terrible ne fut communiquée : sa voix , son geste , ses paroles entrecoupées , ses yeux

étincelans de colère et d'horreur, un frémissement universel répandu sur tout son corps, tout annonçoit le plus sublime effort de l'éloquence humaine : elle triompha ; et quand elle n'auroit rendu que ce service à l'humanité, il faudroit en conserver le souvenir et publier éternellement ses bienfaits.

Nous terminerons ici cet article, en rappelant à nos lecteurs que notre but n'a été que de parler de quelques orateurs des différentes assemblées législatives ; c'étoit leur annoncer que nous nous bornerions à une courte notice des orateurs de cette classe. Dans un espace aussi étroit, il nous eût été impossible de parler de tous les hommes éloquens, et encore moins de tous ceux qui ont fait preuve de talent. Comme ce n'est point l'histoire des individus que nous avons voulu écrire, mais celle des progrès de l'éloquence, nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de n'avoir pas donné plus d'étendue à cet article.

Au reste, si d'un côté on nous faisoit un reproche d'avoir oublié quelques orateurs ; et d'un autre, d'avoir parlé de quelques hommes plus fameux que célèbres ; nous répondrions au premier reproche, que notre

ouvrage ne doit offrir que des notices courtes et rapides sur les plus grands talens ; quant au second , nous observerions que nous avons dû caractériser l'éloquence politique en France depuis la révolution , en marquer les progrès et les abus , et que nous ne pouvions y parvenir , sans faire une esquisse des divers genres d'éloquence qui ont brillé dans cette nouvelle carrière ; mais nous invitons surtout nos lecteurs à ne pas oublier que nous n'avons considéré les orateurs dont nous avons parlé , que sous le rapport de leurs talens littéraires , et non sous celui de la moralité de leurs actions.

§. VII. DES ORATEURS ANGLAIS.

L'Angleterre est un des pays de l'Europe où les progrès de l'éloquence ont eu une marche plus lente. Hume , dans son *Traité sur les Causes de cette Lenteur* , présente à ce sujet des observations pleines de justesse. « Il y a , je l'avoue , dit ce philosophe , dans le tempérament et le caractère de notre nation , des qualités préjudiciables aux progrès de l'éloquence , et qui rendent les tentatives de cette nature plus difficiles et plus dangereuses chez nous que partout ailleurs.

Les Anglais sont recommandables par leur bon sens ; et ce bon sens inspire de l'ombrage contre tout ce qui sent trop l'illusion. Ils ne veulent point se laisser éblouir par des fleurs de rhétorique et par les charmes de la diction. Les Anglais sont encore fort modestes ; et ils craindroient de paroître trop présomptueux , s'ils osoient proposer autre chose que des raisons aux assemblées publiques , s'ils vouloient surprendre les suffrages en remuant les passions, ou en échauffant l'imagination de leurs auditeurs. Me permettrait-on d'ajouter que généralement parlant , ils n'ont pas le goût fort délicat , ni l'esprit fort sensible aux agrémens des beaux-arts. Les Muses ne leur ont pas dispensé leurs faveurs avec trop de largesse. Pour leur plaire , leurs poètes comiques n'ont que la ressource des obscénités , et leurs auteurs tragiques ne sauroient les toucher sans ensanglanter la scène. Les orateurs ne pouvant recourir ni à l'un ni à l'autre de ces moyens , ont renoncé à toute espérance de les émouvoir , et se sont réduits à la simple argumentation. »

Ces réflexions de Hume sur les causes qui retardent les progrès de l'éloquence en Angleterre , sont en général pleines de justesse ,

mais peut-être aujourd'hui doivent-elles paroître un peu exagérées. Les Anglais ne se bornent plus à l'éloquence argumentative ; ils cherchent ce sublime et ce pathétique que l'on admire dans les orateurs de la Grèce et de Rome. Ils ne dédaignent plus l'art proprement dit de l'éloquence : ils ont reconnu que pour être orateur , il ne suffit pas d'avoir quelques mouvemens rapides , quelques traits sublimes qui échappent à tout homme passionné ; mais que c'est l'ordre progressif des idées , une élocution soutenue , un goût sain , et la perfection du langage , unie à la sublimité des pensées , qui caractérisent l'éloquence.

On a remarqué que l'éloquence a fait les premiers progrès chez les Anglais , pendant les guerres civiles , et cela étoit naturel. Lorsque les rivalités domestiques sont fondées sur des principes de liberté , elles ne sont pas pour l'ordinaire nuisibles aux talens de l'éloquence , ou plutôt , en présentant des objets plus élevés et plus intéressans aux hommes de génie , elles les dédommagent par-là de la tranquillité qu'elles leur ôtent. Les discours qui furent prononcés au parlement pendant les guerres civiles de Crom-

wel, sont bien supérieurs à tous ceux qui avoient paru jusqu'alors en Angleterre. Il semble cependant qu'il faut excepter ceux de cet homme célèbre, qui eut un si grand ascendant sur l'esprit de ses concitoyens. Ses discours sont remplis de passages de l'Ecriture, et paroissent plutôt l'ouvrage d'un sectaire fanatique, que d'un politique adroit.

Nous n'entreprendrons pas ici de donner une notice de tous les orateurs parlementaires; nous nous bornerons à faire connoître ceux qui sont les plus célèbres et qui ont mérité par leurs talens la réputation dont ils ont joui.

WILLIAM PULTNEY.

Il tient, à cet égard, le premier rang. Ennemi déclaré de Robert Walpole, il employa pour le perdre les ressources de la plus forte éloquence : il étoit, dit Chesterfield, persuasif, agréable, fort et pathétique; selon que les circonstances l'exigeoient. Robert Walpole disoit qu'il craignoit sa langue plus que l'épée d'un autre; en effet, ce fut Pultney qui le força à se retirer, en dévoilant sa conduite, et en le rendant odieux à la nation.

CHATAM.

C H A T A M.

Un homme plus célèbre encore dans la carrière de l'éloquence, fut le comte de Chatam ; il étoit fort jeune lorsqu'il parut dans le parlement, et il égala bientôt sur ce grand théâtre, les orateurs les plus distingués. Son éloquence embrassoit tous les genres ; mais il étoit surtout terrible dans les invectives. Il avoit tant d'énergie dans le style, tant de dignité et de chaleur dans l'action, qu'il intimidait ceux même qui avoient le plus de moyens pour s'opposer à ses vues. Campbell et Mansfield se sentoient désarmer, et cédoient à l'ascendant de son génie.

On cite encore avec éloge parmi les orateurs parlementaires, MM. Littleton, Campbell, Mansfield, Wilkes, lord North, etc. Mais aucun de ces hommes éloquens n'a eu une aussi grande réputation que Burke.

B U R K E.

La nature l'avoit rendu susceptible des impressions les plus fortes, et l'avoit doué en même temps de tous les moyens capables de les exprimer avec énergie. Les émotions vives et profondes qu'il a produites, en tra-

çant, dans le fameux procès de M. Hastings, le tableau des crimes du despotisme, et la force avec laquelle, pendant la guerre de l'Amérique, il a établi les droits sacrés des hommes, et les véritables intérêts des nations, lui auroient mérité un rang distingué parmi les célèbres orateurs de son siècle, s'il n'eut changé de système et prostitué depuis ses talens au parti ministériel, dont il avoit dévoilé les crimes avec tant de force et de courage. On doit pourtant avouer qu'il conserva toujours la physionomie d'un orateur accoutumé à parler aux passions, et qu'il y a de grands traits d'éloquence dans ses derniers ouvrages contre la Nation Française; mais trop souvent sa fureur l'entraîne, sa raison s'égare, et au lieu d'un écrivain éloquent, on n'aperçoit plus en lui qu'un ennemi plein de rage qui voudroit tout immoler à ses passions.

F O X.

Peu d'orateurs ont eu au même degré que lui cette force de raisonnement, cette logique exacte et pressante qui met dans le plus grand jour la vérité ou l'erreur, cette rapidité entraînant des mouvemens oratoires qui mon-

tre un homme passionné pour la vérité et non un écrivain élégant qui ne veut qu'être admiré. Il est, comme Démosthènes, l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son génie, et la tribune où il parle devient une arène.

C'est dans la lutte qui s'est élevée au sein du parlement, au sujet de la révolution française, qu'il a surtout déployé les ressources de l'énergie de son éloquence : quand les passions seront apaisées, et les ressentimens étouffés, ses plaidoyers contre l'ambition, et le machiavélisme du ministère britannique à l'époque où la guerre s'alluma entre la France et l'Angleterre, seront proposés comme des modèles d'éloquence, et la postérité les placera à côté de ce que l'antiquité a de plus parfait dans ce genre.

P I T T.

William Pitt étoit le troisième fils de l'illustre comte de Chatam. Il naquit à Angers le 8 mai 1759, pendant un séjour momentané que son père fit dans cette ville ; ce dernier, confiant à des étrangers l'éducation de ses deux premiers fils, se livra tout entier à celle de William, lui enseigna l'art de rai-

sonner avec justesse, et de réunir, en parlant, la force à l'élégance. Il avoit coutume de dire que cet enfant accroîtroit un jour la gloire du nom de Pitt. Il réunit, en effet, les qualités essentielles de l'orateur, et mérita d'être placé au premier rang. Il ne cédoit à aucun de ses rivaux pour la correction, l'élégance et la facilité. Quoiqu'il eût peu d'images dans son style, il s'animoit lorsqu'il s'agissoit de repousser les attaques de ses adversaires, et conservoit toujours beaucoup de noblesse et de dignité. Son mérite essentiel tenoit à la présence d'esprit avec laquelle il résuinoit toutes les idées qui servoient à son but, en écartant toujours, avec la simplicité la plus adroite, celles qui vouloient l'en éloigner. La force de sa dialectique étoit dans la clarté, dans la précision avec laquelle il ramenoit les discussions les plus compliquées à leur premier objet, au résultat le plus praticable et le plus décisif.

Pitt portoit dans la société le même caractère que dans la chambre des communes. Dans la vie privée, ses seuls plaisirs étoient les réunions où régnoient l'étiquette et la représentation : l'ambition étoit sa passion dominante.

M. SHÉRIDAN.

On reproche à M. Shéridan d'employer quelquefois des formes violentes ; mais on ne peut disconvenir qu'il soit un des premiers orateurs du parlement. Il réunit toutes les parties qui constituent la véritable éloquence : le fond des idées , leur abondance , leur choix , la manière de les présenter. Il a la voix forte et claire ; mais son débit est précipité et dépourvu de grâces. Personne n'emploie avec autant d'art le sarcasme et l'ironie ; mais son penchant pour l'épigramme dégénère quelquefois en bouffonneries.

A la suite de ces illustres orateurs , nous placerons avec intérêt MM. Payne , Price , Priestley , Erskine.

L'Angleterre est encore pleine du souvenir des éloquens écrits que ces courageux défenseurs de la liberté britannique ont publiés. Le premier , surtout , que les circonstances ont souvent mis aux prises avec M. Burke , a soutenu cette lutte avec beaucoup de talent. L'éloquence de Price est véhémement , celle de Priestley , douce et persuasive , et celle d'Erskine , simple et méthodique : les uns et les autres laisseront un nom

cher aux amis des lettres et de l'éloquence.

Nous terminons cet article par une courte notice sur les orateurs qui se sont distingués dans la carrière de la chaire.

TILLOTSON.

On connoît les Sermons de Tillotson, que son mérite fit placer sur le siège de Cantorbéry. Ce fameux orateur étoit plein de raison, quoique né d'une mère qui en avoit été privée pendant plusieurs années. L'Écriture-Sainte et les Pères viennent dans ses sermons à l'appui du raisonnement, qui est toujours vigoureux et pressant. Ce n'étoit pas un orateur du commun, et on le met à la tête des prédicateurs d'Angleterre; mais il paroît qu'il ne seroit pas le premier des orateurs Français : nous demandons plus d'élégance et plus d'agrément; et il faut avouer que ces deux qualités ne paroissent que rarement dans les discours de Tillotson; du moins si l'on en juge par la traduction française que nous devons à Barbeyrac.

FORDYCE.

James Fordyce a publié un volume de Sermons pour les jeunes demoiselles, dont

le libraire R. Estienne nous a donné une traduction estimée, 1779, in-12. Il y règne une morale pure ; le ton en est insinuant, simple, et à la portée des jeunes personnes.

B L A I R.

Les Sermons du docteur Blair ont eu en Angleterre le succès le plus général et le plus mérité. Ce n'est point à soutenir les dogmes dont il fait profession, ni à fronder ceux qu'il rejette, que l'auteur consacre ses talens ; mais à développer les principes des actions humaines, à détruire les sophismes des passions, à démasquer le vice, à réformer le cœur. La traduction que M. Frossard a faite de ces Sermons, en 1784 et 1787, 3 vol. in-8°, a été bien accueillie. L'auteur en a publié une nouvelle édition, revue et corrigée, en 1807.

M. l'abbé de Tressan a aussi publié, en 1807, trois volumes d'une nouvelle traduction des Sermons de Blair : elle nous a paru plus élégante ; mais moins fidèle que la première.

§ VIII. DE L'ÉLOQUENCE
SUÉDOISE.

Parmi les éloges des hommes illustres de la Suède , on distingue celui du comte Tessin , écrit par le comte d'Hopken , et traduit en français. Plusieurs Suédois se sont distingués dans les assemblées nationales par leur éloquence politique. Le comte de Fersen avoit beaucoup de force dans le raisonnement , et s'exprimoit avec une mâle énergie et une noble simplicité. On doit citer Gustave III , parmi les plus célèbres orateurs Suédois. Ce prince , dont toute l'Europe a été à portée d'admirer les lumières , a prononcé , dans les diètes nationales , des discours qui donnent l'idée la plus avantageuse de son éloquence.

Felsroden , évêque de Carlstad ; Wingand , évêque de Gothemdurg ; Murray , Flodin et quelques autres se sont fait un nom dans l'éloquence sacrée. Plusieurs personnes , jalouses de hâter ses progrès , se sont réunies pour proposer un prix aux meilleurs sermons ; et cette institution a déjà produit d'heureux effets.

§ IX. DE L'ÉLOQUENCE
POLONAISE.

Il n'existoit jadis en Europe aucune assemblée où le talent de l'éloquence pût briller avec plus d'éclat que dans les diètes de Pologne : on y discutoit les plus grands intérêts de l'Etat ; l'amour de la gloire s'y joignoit à l'amour de la patrie pour exciter l'orateur, et les grandes places qui peuvent flatter l'ambition, étoient ordinairement la récompense des grands succès. Presque tous les hommes célèbres qui ont joué un grand rôle en Pologne, ont été éloquens. Dans un gouvernement libre, c'est surtout par le talent de persuader qu'on peut s'élever au-dessus de ses concitoyens : l'empire de la parole est le seul qu'on puisse y exercer sans les alarmer et sans exciter leur jalousie.

Jean Sobieski, un des plus grands hommes de son siècle, fut d'abord simple soldat polonais, puis gendarme en France, ensuite staroste et grand général de la couronne, et enfin roi. Au génie de la guerre, il joignoit une grande éloquence : pour s'en convaincre, il suffit de lire ses discours aux Etats et à ses soldats, dont il étoit plutôt le père, que le

chef. Sobieski fut le modèle des guerriers et le protecteur des lettres. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe. L'abbé Coyer a écrit sa vie en trois volumes in-12.

Stanislas Leczhinzki, roi de Pologne, joignoit beaucoup d'esprit et de lumières aux vertus les plus rares. Charles XII disoit de lui, qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. C'est surtout à son éloquence qu'il devoit cet avantage.

On doit placer à côté de ces hommes célèbres, Jean Zamoiski. Il fut honoré du titre de *Défenseur de la Patrie et de Protecteur des Sciences*. Il étoit savant lui-même : n'étant encore qu'étudiant à Padoue, il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du Sénat Romain et du Sénateur parfait. L'histoire de Pologne a conservé plusieurs discours de Zamoiski, où brille une véritable éloquence.

Parmi les autres Polonais célèbres par leur éloquence, on distingue encore Zolkiewski, grand général de la couronne, qui alla faire prisonnier l'empereur de Russie dans sa capitale, et l'amena chargé de fers dans les prisons de Varsovie.

§ X. DE L'ÉLOQUENCE RUSSE.

M. Levesque dit, dans son Histoire de Russie, que les Russes ont l'avantage de parler la plus belle et la plus ancienne langue de l'Europe ; mais cette langue n'avoit eu jusqu'au siècle dernier aucun écrivain remarquable. L'archevêque de Novogorod, Théophane Prokopowitch, qui fut d'un si grand secours à Pierre-le-Grand pour la réforme de sa nation, le servit autant par ses talens littéraires que par ses conseils. Il fut le premier qui fit sentir aux Russes la force et la douceur de l'éloquence en prose et en vers. Il laissa des sermons, des panégyriques, des éloges, des histoires et des poésies.

C'est surtout au célèbre Lomonosof que la littérature russe doit ses progrès. Cet auteur composa une Grammaire et une Rhétorique : il publia plusieurs Discours, et entre autres un Eloge de Pierre-le-Grand, que les Russes regardent comme des modèles d'éloquence. Platon, archevêque de Moscow, passe pour un excellent orateur : ses Sermons, qui forment au moins neuf volumes in-4^o., ont obtenu les suffrages des gens éclairés de sa nation.

CHAPITRE II.

ÉCRITS QUI TRAITENT DE
L'ÉLOQUENCE.§ I^{er}. OUVRAGES DES ANCIENS.

A R I S T O T E .

Les Grecs ont été les premiers qui ont donné des règles d'éloquence ; mais de tous ceux qui ont brillé en ce genre , il n'y en a point qui aient mieux réussi qu'Aristote. On trouve dans sa rhétorique , de l'ordre , de l'exactitude , une grande suite de principes et des raisonnemens bien liés. Les préceptes que ce rhéteur philosophe fournit sur le genre délibératif , le démonstratif et le judiciaire ; la peinture qu'il fait des mœurs de chaque âge , de chaque état , de chaque condition ; la manière dont il explique les moyens d'exciter ou de calmer les passions ; les instructions qu'il donne par rapport aux preuves , aux caractères de la bonne élocution , au choix des mots , à la structure de la période , à toute l'économie du discours oratoire , montrent qu'il n'ignoroit rien de ce qui est

essentiel à l'éloquence, et qu'il en avoit approfondi toutes les parties. C'est le sentiment du Père Rapin ; et tous ceux qui ont lu l'ouvrage d'Aristote, ont applaudi à l'éloge de ce jésuite. Mais en général, la diction du rhéteur grec a un air sec, triste et scolastique. Voltaire le traite avec plus d'indulgence : il prétend que tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, et la politesse d'un Athénien ; et en donnant les règles de l'éloquence, il est, dit-il, éloquent avec simplicité.

On estime l'édition grecque de la Rhétorique d'Aristote, publiée à Oxfort en 1759, in-8°.

TRA D U C T I O N S.

C A S S A N D R E.

François Cassandre, le même que Boileau a peint comme un misantrophe, donna en 1675, in-12, une traduction française de la Rhétorique d'Aristote, qui est claire, exacte et fidèle, mais qui pourroit être plus élégante. Il y joignit des remarques pour éclaircir quelques endroits de l'ouvrage même, l'un des plus difficiles que nous ayions, et

que les différentes versions latines ont encore obscurci.

DENIS D'HALYCARNASSE.

Cet habile historien a fait un *Traité de l'Arrangement des mots*, dans lequel il recherche d'abord ce qui rend une composition agréable, ensuite ce qui la rend belle; il y donne des règles pour le choix des mots, pour la formation des membres d'une période, pour l'assortiment de ces membres, ce qui le conduit à l'examen des lettres, de leurs qualités et de la manière dont leur son est formé par l'action des organes de la voix. On a une bonne édition grecque et latine de ce *Traité*, publiée à Londres par Jacques Upton, en 1702, in-8°. Nous en avons une traduction française coulante, aisée et élégante, par l'abbé Batteux; elle a paru en 1788, in-12: on peut dire qu'elle ne dépare point les *Principes de Littérature* du même auteur, auxquels elle sert de suite.

L O N G I N.

Les Grecs ont eu un autre rhéteur, non moins profond qu'Aristote, et plus agréable; c'est Longin, qui, en traitant des beautés de

l'élocution , en a employé toutes les finesses. Souvent il donne lui-même l'exemple de la figure qu'il enseigne ; et en parlant du sublime , il est sublime quelquefois , sans pourtant s'écarter trop du style didactique. Ce petit Traité est une pièce échappée du naufrage de plusieurs autres livres que cet auteur avoit composés : il ne faut pas en négliger la lecture.

Il a été réimprimé en 1694, in-4°, à Utrecht, avec les remarques de plusieurs savans : cette édition est estimée ; on lui préfère cependant celle qui a été donnée par Toup , à Oxfort, en 1778 , in-4°.

La traduction française que Boileau en a faite , a rendu la copie facile , et aussi agréable à lire que l'original.

M. Desessarts en a publié une nouvelle édition in-12, et il y a joint l'Essai sur le beau, par le Père André. L'idée de cette réunion de deux bons ouvrages est très-heureuse ; ce recueil contient des exemples qui ne peuvent être trop médités par les écrivains. Les réflexions qu'on a ajoutées à ces deux écrits , en augmentent l'intérêt.

CICÉRON.

Si des Grecs nous passons aux Latins, nous trouvons d'abord Cicéron qui fut le maître, ainsi que le modèle, de la véritable éloquence. Après avoir donné les exemples dans ses Harangues, il donna les préceptes dans son Livre de l'Orateur. Il suit presque toujours la méthode d'Aristote, et s'explique avec le style de Platon. Ce Traité fut un des fruits de la vieillesse de ce grand homme.

L'abbé Colin en publia une excellente traduction en 1737; exactitude, fidélité, élégance, on y trouve ce qu'on devoit attendre d'un auteur familier avec les orateurs anciens et modernes.

Deux jeunes écrivains (MM. Daru et Nougarede), qui, dans ces derniers temps, ont obtenu des succès distingués dans différens genres, persuadés que la traduction de l'abbé Colin étoit au-dessous de la réputation dont elle jouissoit, et que ce traducteur avoit recherché une élégance étudiée, à laquelle il avoit souvent sacrifié la fidélité, ont cru devoir adopter, dans une nouvelle traduction, des principes plus sévères et moins vagues : c'est ce qu'ils ont exécuté, en publiant le
volume

volume intitulé, *l'Orateur de Cicéron*; latin et français, traduction nouvelle, 1787, in-12. Ce volume n'est pas assez connu.

Il ne faut pas confondre ce Traité de Cicéron avec ses Entretiens sur les Orateurs illustres. Ce dernier ouvrage est une espèce d'application des préceptes contenus dans l'autre : Cicéron y fait une revue de tous ceux qui, avant lui, ou même de son temps, s'étoient distingués dans cet art. Il porte un jugement sain et précis de leurs ouvrages ; il en découvre les beautés comme les défauts.

Les Muses et les Grâces semblent avoir travaillé de concert à ces Entretiens ; mais on ne peut pas donner le même éloge à la traduction que Villefore en fit paroître en 1726, in-12. : on n'y retrouve point l'élégance de l'original ; et le sens n'est pas toujours bien rendu.

Q U I N T I L I E N.

Quintilien, sous l'empereur Galba, tint école de rhétorique, et enseigna avec la même distinction, que Cicéron avoit harangué. Après vingt ans d'instruction publique, il se retira et donna un Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence, dont on

regrette la perte. Ses Institutions Oratoires que nous possédons, sont une rhétorique complète, que l'on vante avec raison, et qui n'a d'autre défaut, que d'être trop prolixe.

Ses préceptes, brillant d'une lumière pure,
Semblent être puisés au sein de la nature.
C'est ainsi qu'avec art, dans les dépôts de Mars,
Sont rangés les drapeaux, les piques et les dards;
Non pour offrir aux yeux une parade vaine;
Mais placés avec ordre, on les trouve sans peine.

C'est ce que dit Pope en parlant de Quintilien. Ce rhéteur a profité du travail et des lumières d'Aristote et de Cicéron; mais il a suivi une route toute différente. Il prend au berceau celui qu'il veut former à l'éloquence: il lui choisit des maîtres vertueux et habiles; il montre comment il faut lui enseigner les principes des langues, des sciences et des beaux-arts. Il prescrit la méthode qu'on doit garder pour cultiver ses dispositions naturelles, pour éclairer son esprit, diriger ses lectures, corriger ses essais, et le former peu à peu à l'exactitude de la composition. Non content de donner des règles par rapport à la conduite de l'esprit, il en donne aussi pour celle des mœurs. Ensuite quand le cœur et l'esprit du disciple sont assez formés, il lui ouvre les trésors de la rhé-

torique ; il lui en découvre la nature , la fin et les moyens. De son temps , l'éloquence avoit beaucoup dégénéré : on commençoit à préférer le clinquant à l'or pur ; on rejetoit les pensées que la nature dicte , pour courir après celles que l'art suggère. On vouloit , dans un discours , des pointes , des jeux de mots , des traits brillans. On cherchoit , non ce qui orne la vérité , mais ce qui la farde ; et l'on croyoit n'avoir ni esprit , ni délicatesse , si ce qu'on disoit pouvoit s'entendre facilement , et sans avoir besoin d'interprètes. Quintilien combattit ce mauvais goût : il prit la défense des anciens ; il soutint qu'il étoit dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que Démosthènes , que Cicéron , qu'Homère , que Virgile et qu'Horace ; que ces vains ornemens , dont on étoit si amoureux , faisoient une éloquence fardée ; qui n'avoit plus rien de naturel ; enfin , que l'affectation , l'obscurité , l'afféterie et l'enflure étoient incompatibles avec le beau style.

Les meilleures éditions de Quintilien sont celles d'Obrecht , Strasbourg , 1698 , 2 vol. in-4°. , et de Capperonnier , Paris , 1725 , in-fol.

TRA DUCTIONS.

L' A B B É D E P U R E.

Cet abbé est le premier qui ait entrepris de donner en France, une traduction de l'ouvrage de Quintilien ; sa version a été oubliée en naissant ; et son nom seroit aussi peu connu , si Despréaux ne l'avoit consigné dans ses Satires.

L' A B B É G E D O I N.

Tout le monde connoît la fidèle et élégante traduction de Quintilien en quatre volumes in-12, et en un volume in-4°. , par l'abbé Gedoin. Admirateur des Grecs et des Romains , il en devint l'heureux interprète. Ses versions ressemblent aux belles copies de l'antiquité, qui font revivre , dans un travail moderne , le feu et l'esprit de l'original ancien.

On a attribué à Quintilien , mais peut-être sans raison , le Dialogue des Orateurs, qui se trouve parmi les œuvres de Tacite. Ce Dialogue ne peut être que l'ouvrage d'un grand maître : on y trouve des caractères soutenus, des portraits d'après nature, des contrastes ménagés avec art, une composition variée,

des comparaisons justes ; partout on discerne un auteur sage, judicieux, mais trop fleuri et trop porté vers cette éloquence déclamatoire, qui s'empara peu à peu de tous les esprits, et qui perdit entièrement le goût.

Morabin publia en 1722, à Paris, une traduction de ce Dialogue, qui est exacte et conforme à l'original. M. de Sigrais en a publié une nouvelle en 1782 ; elle est plus élégante que la précédente.

M. Dureau de la Malle a placé aussi une traduction de ce Dialogue à la suite de sa belle traduction de Tacite.

§ II. OUVRAGES DES MODERNES.

Les modernes ont écrit sur la rhétorique comme les anciens : ils ont suivi leurs préceptes ; mais ils les ont quelquefois approfondis de façon à se les rendre propres. On doit aussi aux modernes des ouvrages sur le choix des livres ou sur la manière de lire avec fruit, dont les anciens ne nous ont pas laissé de modèles. Nous commencerons par citer quelques articles de ce dernier genre, avant de faire connoître les principaux rhéteurs des différens pays.

LE PÈRE SACCHINI.

Le jésuite Sacchini, un des auteurs de la fameuse Histoire des Jésuites, a publié à Rome, en 1611, un petit volume intitulé : *de Ratione libros legendi cum profectu libellus*. Il existe sept ou huit éditions de cet ouvrage, qui contient des réflexions pleines de justesse et des anecdotes très-curieuses : la dernière, publiée à Mautauban en 1753, petit in-12, est dédiée au célèbre Malesherbes. M. Durey de Morsan a traduit cet ouvrage en français, sous le titre de *Moyens de lire avec fruit*, 1783, in-12.

LE PÈRE JOUVANCY.

C'est surtout par une latinité pure et élégante que le Père Jouvancy s'est distingué. Ce mérite éminent se remarque dans tout ce qu'il a écrit, et notamment dans *le Traité de la manière d'étudier et d'enseigner*. Voltaire dit que cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait eus en ce genre, et des moins connus depuis Quintilien. Rollin en porte le jugement le plus favorable. La traduction qu'en a donnée M. Lefortier, en 1803, in-12, est bien écrite : il a rendu un véritable service

aux maîtres et aux élèves. On trouve en tête un Discours sur les études, sagement pensé et écrit d'un style convenable au sujet.

L'original latin a été élégamment réimprimé par Barbou, en 1778; in-12.

LE PÈRE LAMY.

Il y a d'excellentes choses dans l'ouvrage du Père Lamy, de l'Oratoire, intitulé : *Entretiens sur les Sciences*, 1706, in-12. Une lecture approfondie de cet ouvrage fait aimer les livres, les lettres et la vertu. Peut-être suffiroit-il à son éloge de rappeler que J.-J. Rousseau le lut et le relut cent fois, et qu'il résolut d'en faire son guide.

La *Lettre sur les Humanités*, qui suit le second Entretien, est du célèbre Duguet, alors de la Congrégation de l'Oratoire.

DES RHÉTEURS ITALIENS.

B E N I.

L'ouvrage qui le met au rang des rhéteurs contient des recherches curieuses, et l'auteur n'y laisse aucune difficulté sur la Rhétorique d'Aristote sans l'expliquer, soit qu'elle vienne du texte ou du fond des choses : il parut en 1625, in-folio.

VALERIO.

Augustin Valerio est auteur d'une Rhétorique ecclésiastique qui est divisée en trois livres, et dont la huitième édition parut à Padoue en 1672, in-8°.

Cet ouvrage, solide et instructif, renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions de l'auditeur, sur celui d'orner et de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs sacrés peuvent tomber; il est en latin: nous en avons une traduction française, par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12.

BARTOLI.

Le P. Bartoli a été un des meilleurs écrivains que les jésuites aient eus en Italie. Son ouvrage, intitulé *l'Homme de Lettres*, est rempli d'érudition, de critique et de préceptes: il a été traduit en français par le Père de Livoy, 1768, 2 vol. in-12.

L'ABBÉ BETTINELLI.

Son Essai sur l'éloquence, imprimé à Venise, avec ses autres ouvrages, en 1782, annonce un écrivain aussi éloquent que philosophe. En traçant ses préceptes de l'Art oratoire,

toire, il examine par quels ressorts un discours peut laisser dans l'âme des auditeurs de profondes impressions. Il y discute l'empire des passions, et l'usage que l'orateur en peut faire. Des vues neuves, des observations pleines de goût et de justesse, y sont exposées avec beaucoup de clarté, d'élégance et de chaleur.

V I L L A.

Cet écrivain, dans un ouvrage qu'il a donné sous le titre de *Leçons sur l'Éloquence*, s'est livré à des recherches qui tiennent plus de l'historien et du critique que du rhéteur. On y trouve un Tableau de l'éloquence chez les Grecs, et les Romains, et une Discussion intéressante sur les causes qui ont le plus contribué à sa décadence. On doit pourtant convenir que dans la partie de cet ouvrage, où l'auteur rentre dans son sujet, on y distingue des idées lumineuses sur la perfection de l'art oratoire. En général, il est clair, précis et éloigné des formes sèches et didactiques, qui si souvent rebutent l'esprit, et éloignent l'instruction. *Les Leçons sur l'Éloquence*, de Villa, ont été imprimées en 1772, 1 volume in-8°.

B E C C A R I A.

L'auteur du *Traité des délits et des peines* a donné des *Recherches sur le style* ; mais il n'y a pas montré autant de profondeur qu'on en trouve dans le premier ouvrage : le dernier pèche surtout par le défaut de clarté dans les idées. M. l'abbé Morellet en a publié une traduction française en 1774, in-8°.

DES RHÉTEURS FRANCAIS.

Traité sur la Rhétorique et les Belles-Lettres.

G I B E R T.

L'ouvrage que Gibert a publié sous ce titre, *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un Précis de la doctrine de ces auteurs*, 1713-1719, 3 vol. in-12, est d'autant plus utile, qu'on peut le regarder, en quelque façon, comme un corps de rhétorique, à cause du grand nombre de règles, de principes et de réflexions sur cet art, dont il est rempli. C'est en même temps un bon recueil de mémoires qui peuvent infiniment servir à ceux qui voudront écrire sur cette matière. Il y a beau-

coup à profiter dans l'examen qu'il fait des sentimens de tant de différens auteurs , sur un art aussi beau et aussi utile que celui de l'éloquence. Gibert ne prétend pas cependant avoir épuisé son sujet , ni avoir parlé de tous les rhéteurs anciens et modernes. En ceci , comme dans les autres sciences , le bon est borné , et le mauvais est infini.

Il faut mettre , dans ce dernier genre , toutes les Rhétoriques qui ont précédé l'Art de parler du Père Lamy , de l'Oratoire ; et l'on pourroit même y comprendre ce livre , plein de choses étrangères à son sujet , d'idées fausses et bizarres , et qui est d'ailleurs très-superficiel. C'est le sentiment de Gibert , qui nous a donné quelque chose d'infiniment meilleur dans sa Rhétorique ou Règles de l'Eloquence , Paris , 1730 , in-12.

Cet ouvrage est divisé en trois livres : l'auteur traite , dans le premier , de l'invention oratoire , c'est-à-dire , de cette partie de l'art de l'éloquence , qui donne des préceptes pour aider à trouver les pensées qui doivent composer le discours ; il explique , dans le second , les différentes parties du discours et l'arrangement qu'il faut y garder ; l'élocution et tout ce qui y a rapport , font la matière du

troisième livre. Dans tous, on sent un maître qui avoit enseigné depuis plus de quarante ans les règles qu'il explique. « C'est lui rendre » justice, dit l'abbé des Fontaines; que de » reconnoître qu'il possède Aristote, Her- » mogène, Cicéron, Quintilien; qu'il entend » la matière qu'il traite; que les principes de » ces grands maîtres sont bien expliqués; et » qu'il y a de la dialectique dans ce qu'il a » écrit sur l'Art oratoire, où l'imagination a » tant de part. Mais on y remarque quelques » endroits obscurs; et cette obscurité vient » du style qui est embarrassé, peu châtié, » pour ne pas dire dur. Il est vrai qu'on se » propose seulement d'instruire: mais le genre » didactique a ses grâces particulières; j'en » appelle à l'Art de penser. Je n'aime pas non » plus les termes techniques, écorchés du » grec; il falloit en substituer de plus intelli- » gibles. Ce que je pardonne encore moins à » l'auteur, si estimable par son savoir et par » sa probité, c'est de citer des vers classi- » ques, qui doivent mourir dans les lieux où » ils sont nés. Les exemples sont en général » bien choisis et bien éclaircis; mais il s'en » trouve quelques-uns d'un très-mauvais » goût. »

ROLLEIN.

L'auteur du *Traité des Etudes* excelle dans les parties qui manquent à M. Gibert. On sait que le second volume de son ouvrage est entièrement consacré à la rhétorique. « Il peint, » dit l'écrivain déjà cité, agréablement ses » pensées ; son style est vif et élégant ; mais il » y a peu d'ordre dans son *Traité* ; ses fréquentes contradictions font de la peine à » des lecteurs attentifs ; elles se dérobent à la » plupart des lecteurs entraînés par les agrémens du style. Après qu'on a lu un certain » nombre de pages , tout vous échappe ; on » sait seulement que l'auteur a dit des choses » ingénieuses , et a souvent parlé en orateur ; » on ne peut presque rien réduire en principes. Je voudrais que M. Gibert eût l'esprit » et le style de M. Rollin ; ou que celui-ci eût autant médité ; que son émule , les fondemens de l'Art oratoire ; l'un a plus de savoir ; l'autre a plus de goût. A l'égard de » l'ordre et de la méthode ; la Rhétorique de M. Gibert tient beaucoup de celle d'Aristote ; et M. Rollin semble s'être formé sur » Quintilien ; qui donne rarement des préceptes sans ornemens. »

Il faut joindre à la lecture du *Traité des Etudes* de Rollin, celle des *Observations* qui ont été adressées à l'auteur par Gibert, 1727, in-12. Cet ouvrage est mieux écrit que les *Règles de l'Eloquence*.

LE PÈRE RAPIN.

Nous devons à trois jésuites, des *Observations* relatives à la rhétorique, qui ne sont pas sans mérite. Le premier est le Père Rapin, dont les *Réflexions sur l'éloquence* de ce temps en général, imprimées à Paris en 1672, petit in-12, méritent quelque attention. Ce que l'auteur dit en particulier sur les causes de la chute de l'éloquence, est fort judicieux : il les attribue au peu de liberté qu'ont les orateurs, à la modicité des récompenses qu'ils espèrent, à la multitude des affaires qui les accablent, au peu de soin qu'ils prennent de s'instruire, au défaut de génie, à la fuite du travail. Mais dans d'autres endroits, le Père Rapin montre plus son érudition que la justesse de son esprit : il rapporte mal plusieurs faits ; plusieurs de ses idées sont fausses ; et il confond les grands ornemens de l'éloquence avec les antithèses, les épithètes, les faux brillans.

LE PÈRE BOUHOURS.

La Manière de bien Penser dans les ouvrages d'esprit, Paris, 1688, in-12, par le Père Bouhours, confrère du Père Rapin, offre aussi beaucoup de pensées plus brillantes que solides. On y donne de grands éloges à des saillies de bel esprit, plutôt qu'aux vraies productions du génie. Il y a d'ailleurs un autre défaut ; c'est que, sur un grand nombre d'exemples que l'auteur rapporte, il se contente de dire qu'ils plaisent, sans montrer pourquoi ils plaisent. Son autorité n'étant point infailible, il devoit, ce semble, l'appuyer sur de bonnes raisons ; aussi tous ses lecteurs ne sont-ils pas de son goût. Beaucoup de pensées qu'il approuve, qu'il loue, ne paroissent à d'autres, que des trivialités brillantes. On n'a pas trouvé non plus assez de justesse dans plusieurs de ses idées, comme dans celle qu'il donne de la délicatesse, qu'il fait consister dans le mystère qu'une pensée présente à l'esprit, et que l'esprit se plaît à développer : cette définition peut être appliquée à une pensée obscure ; comme à une pensée fine.

Il peut aussi y avoir des raisonnemens qui

aient le même caractère. Ce qui choque le plus dans l'ouvrage du Père Bouhours, ce sont des retours sur lui-même trop marqués, et une trop grande attention à faire connoître ses propres qualités dans la peinture avantageuse qu'il fait de ses interlocuteurs (car son livre est en forme d'entretiens). Avec tous ces défauts, il faut avouer qu'il y a une telle abondance de jolies choses dans ces Dialogues, qu'ils satisfont quelquefois autant l'imagination que les oreilles; et l'on y est comme ébloui par la variété des objets: mais peut-être n'est-ce pas là faire l'éloge d'un ouvrage d'instruction. L'auteur avoit voulu qu'il servît, en même temps, de rhétorique et de logique: ce n'est assurément ni l'une ni l'autre. Le Père Bouhours sentit bien qu'il seroit critiqué; et pour aller au-devant des censeurs, il se donna les plus grands éloges dans quatre Lettres anonymes à une Dame de Province, publiées en 1688.

BUFFIER.

Le Père Buffier, autre jésuite, a donné une forme moins agréable, mais plus solide, à son Traité philosophique et pratique de l'Eloquence, à Paris, chez le Clerc, 1728, in-12.

in-12. Il y a des paradoxes dans cet écrit; mais il y a aussi des réflexions très-justes. L'auteur regarde tous les Traités des anciens sur la rhétorique, plutôt comme des ouvrages propres à occuper agréablement l'esprit, qu'à donner cette sensibilité qui caractérise l'homme éloquent. Il fait consister l'éloquence uniquement dans le talent de faire sur l'âme des autres, par l'usage de la parole, l'impression de sentiment que nous éprouvons. C'est à peu près la définition qu'en a donnée ensuite d'Alembert. Selon l'auteur jésuite, cette éloquence, la seule qu'il admet pour vraie, tire peu de secours des règles ordinaires; parce que, dit-il, elles ne peuvent être que générales et vagues. Elles sont vraies en elles-mêmes, mais inutiles dans la pratique, par la quantité infinie de circonstances où elles doivent avoir des applications particulières, dont il prétend qu'on ne peut indiquer le détail. Il entre cependant lui-même dans une sorte de détail de ces règles touchant les principales parties du discours; et ce qu'il dit, peut faire plaisir à ceux même qui ne seroient pas de son opinion. Les préceptes sur les figures de rhétorique lui paroissent encore plus inutiles; parce que ces

figures sont, selon lui, des tours si naturels à tous les discours humains, que l'art ne fait qu'y prêter des noms, pour faire souvenir que leur variété sert à en mettre dans les discours ; ce qui se présente, ajoute-t-il, comme de soi-même, à tout homme qui n'a pas une imagination froide.

G A M A C H E.

On trouve de la profondeur et de la finesse dans les Agrémens du Langage réduits à leur principe, publiés en 1718, in-12, par Etienne-Simon de Gamache, chanoine de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Ses règles sont ingénieuses et ses exemples agréables ; on a appelé son livre le Dictionnaire des Pensées fines, parce qu'il y en a beaucoup de ce genre, et qu'il peut servir à en faire naître ; mais ces traits déliés ne sont que trop communs dans notre siècle : loin de nous donner le moyen de faire un amas de fleurs, sous lesquelles le goût se perd, il faudroit plutôt nous apprendre l'art d'être simples.

F É N É L O N.

Les Dialogues sur l'éloquence, ouvrage posthume de Fénélon, parurent la même an-

née que les Agrémens du Langage. Les anciens et les modernes avoient traité de l'éloquence avec différentes vues, et en différentes manières, en dialecticiens, en grammairiens, en poètes ; mais il nous manquoit un homme qui traitât cette science en philosophe, et en philosophe chrétien : c'est ce qu'a exécuté l'illustre archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues. Mais plus il y a d'agrémens dans cet ouvrage, plus on doit être en garde contre ce qu'il renferme de contraire aux progrès et à la perfection de l'éloquence ; c'est ce qui a engagé Gibert à faire remarquer plusieurs des défauts qui se trouvent dans ces Dialogues : les réflexions qu'il fait, à cet égard, dans ses Jugemens des Savans sur les Maîtres d'Eloquence, méritent d'être lues. Il observe, entr'autres, que l'auteur s'attache à décrier ce qu'il a fait briller partout, le bel esprit, qu'il est plus aisé de censurer que d'éviter ; mais, dans les défauts même de Fénelon, on reconnoît toujours sa belle âme. Il exhorte, dans plusieurs endroits, à n'employer l'éloquence que pour porter les hommes à la vertu. Il dit que le désir de plaire, de s'élever, de se faire de la réputation, n'est point un motif qu'on doive écou-

ter ; qu'il ne faut parler que pour instruire ; ne louer un héros , que pour apprendre ses vertus au peuple , que pour l'exciter à les imiter , que pour montrer que la gloire et la vertu sont inséparables.

Les Dialogues de Fénelon sur l'éloquence , ont été réimprimés en 1804 , avec ses *Sermons choisis*.

G A I L L A R D.

Dans la Rhétorique française à l'usage des Demoiselles , avec des exemples tirés de nos meilleurs orateurs et de nos poètes modernes , in-12 , par Gaillard , les exemples sont tous pris dans les littérateurs français , et à la portée de tous les esprits. Les femmes qui veulent réunir les talens du cabinet à ceux de la société , ne peuvent se dispenser de lire cet ouvrage.

LE PÈRE PAPON.

L'Art du Poète et de l'Orateur , publié en 1766 , in-12 , par le Père Papon , de l'Oratoire , n'a point été destiné aux demoiselles : l'auteur l'annonce comme un ouvrage classique ; mais , quoique cette rhétorique soit faite pour les jeunes gens , c'est peut être la

plus éloignée de la route ordinaire des rhéteurs. L'auteur ayant réfléchi sur un défaut essentiel des rhétoriques de collège, qui est de ramener tout à l'imitation des anciens, et de nous remplir des préceptes d'Aristote, sans les plier à nos usages, à nos mœurs, a cru devoir les abandonner, et tracer un nouveau plan. Toutes les autres rhétoriques sont bornées à l'éloquence, et ne parlent point de la poésie. On embrasse ici ces deux objets ; parce que le poète et l'orateur (ainsi qu'on l'observe) n'ayant tous deux que le même but, celui de plaire, de toucher, d'instruire, ils ne diffèrent que dans la manière d'employer les moyens qui leur sont communs : mais la poétique n'est pas longue, parce qu'on se propose moins de former des poètes que des lecteurs éclairés. La dernière édition de l'ouvrage du Père Papon est de 1800, in-8°. : elle a été revue et augmentée par l'auteur.

T H O M A S.

Dans l'Essai sur les Eloges, ouvrage qui fut trop peu vanté, mais qu'on n'auroit pu louer comme il le méritoit, sans presque autant de courage qu'il y en avoit eu à le publier, Tho-

mas ne parut faire, et bien des gens ne virent, en effet, qu'un Traité de Rhétorique, sur une branche de l'art, dont on vouloit bien avouer au moins qu'il avoit quelque droit de parler. Mais quel plan vaste et quelle conception hardie ! quelle exécution ferme, quelle vigueur de pensée et de style !

En suivant l'histoire des éloges depuis les Egyptiens et les Grecs jusqu'à nous, sous prétexte de tracer les révolutions de l'éloquence, ce sont réellement les vicissitudes de la liberté qu'il nous trace ; il ne semble vouloir juger que des orateurs, et ce sont presque tous les personnages de l'histoire qu'il cite eux-mêmes devant lui ; il les remet à leur place, et avec eux leurs panégyristes. Et comme ces personnages, souvent loués pendant leur vie par la crainte servile, ou par l'intérêt plus vil encore, tinrent presque tous dans leurs mains le sort des peuples, c'est la destinée même des nations, leur caractère et le progrès de leur avilissement ou de leur gloire, c'est toute l'histoire morale de cette misérable race humaine qu'on passe rapidement en revue dans un livre où l'on ne s'attendoit à trouver que des règles ou des faits relatifs à l'art oratoire.

M. HÉRISSANT.

Il y a long-temps que nos grands maîtres ont donné des règles et des modèles de style : dans la multitude , M. Hérissant , auteur des *Principes de Style*, ou *Observations sur l'art d'écrire*, *recueillies des meilleurs auteurs*, 1779, in-12, n'a pu être embarrassé que du choix : ses règles sont vraies ; et les exemples qu'il rapporte , offrent des instructions brillantes et sûres. La lecture de cet ouvrage contribue à conserver et à perfectionner le goût.

M. FERRI.

Son *Traité de l'Eloquence et des Orateurs anciens et modernes*, 1789, in-8°, est divisé en deux parties : la première , qui est purement didactique , renferme les préceptes de l'éloquence exposés avec beaucoup d'ordre , de clarté et de précision ; on y trouve d'excellens principes de goût et de littérature , un bon choix d'exemples et une critique judicieuse , quelquefois même trop sévère ; la seconde partie offre une histoire abrégée de l'éloquence ; l'auteur y fait passer en revue les principaux orateurs anciens et modernes. Cet ouvrage , qui embrasse l'éloquence de toutes

les nations , est un des plus complets qui aient paru sur cette matière.

Il y a tant de choses relatives à la rhétorique dans les Elémens de Littérature de Marmontel et le Cours de Littérature de La Harpe, que nous avons cru devoir placer ces deux écrivains distingués dans la classe des rhéteurs modernes.

MARMONTEL.

Les Elémens de Littérature de cet auteur, 1787, 6 vol. in-8°. et in-12, sont le résultat de trente ans de méditations sur l'art d'écrire et sur les divers genres de compositions. Ils n'avoient d'abord été qu'un recueil d'observations à son usage, qu'il a retravaillées avec soin, pour en faire, dans l'Encyclopédie, la théorie générale de la littérature, et qu'il a revues ensuite et améliorées.

Les élémens de toute science doivent être exposés dans un ordre méthodique, puisque ce n'est qu'à l'aide de la méthode qu'on peut faire saisir l'enchaînement des idées et le rapport des parties. L'ouvrage de Marmontel est cependant formé d'articles disposés par ordre alphabétique, ce qui rompt toute liaison.

Marmontel,

Marmontel, qui n'ignoroit pas que cette marche avoit des inconvéniens, lui connoissoit aussi des avantages qui la lui ont fait préférer; et cependant il imagina d'ajouter à son ouvrage une table méthodique, à l'aide de laquelle on pût le lire comme un traité suivi et complet, où les chapitres seroient placés dans un ordre naturel; et sa table est si bien faite, qu'elle est à elle seule une preuve sensible du mérite de tout son travail.

L A H A R P E.

M. de La Harpe a fondu dans son *Cours de Littérature*, 16 vol. in-8°. , tout ce qu'il avoit répandu d'observations littéraires dans les journaux, auxquels il travailla long-temps. Plusieurs circonstances ont empêché l'auteur de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible. M. de La Harpe, livré à la composition presque en sortant du collège, n'avoit pas eu le temps d'étudier assez l'antiquité; et la partie de son Cours, où il traite des auteurs anciens, manque entièrement de profondeur, et pèche par le défaut de connoissances que le critique n'avoit pu acquérir. Orateur et poète, le critique

paroît trop souvent se souvenir de ses tragédies et de ses discours, et songer à sa réputation dans l'énoncé de ses jugemens, et dans l'application de ses principes. Il n'est pas assez désintéressé ; l'amour-propre fait quelquefois vaciller cette balance, qu'il tient en général d'une main si ferme. Essentiellement amateur de l'argumentation et du genre polémique, il saisit trop facilement l'occasion de discuter longuement des questions qu'il auroit pu trancher en deux mots ; il se répand trop en réfutations aussi fastidieuses que longues et inutiles. Enfin, la nature même de ce Cours, qui consiste en leçons données dans une espèce d'académie, semble s'être opposée à ce que l'auteur pût établir entre les différentes parties la liaison et la proportion nécessaires. Quelques sujets importants n'y sont qu'effleurés ; d'autres, d'un intérêt secondaire, y sont traités avec une étendue et une diffusion qui étouffent la matière, en dégoûtant le lecteur. De petits auteurs y remplissent un espace considérable ; et plusieurs écrivains, même du premier ordre, ont à peine trouvé une place dans cet immense recueil, dont les derniers volumes sont particulièrement écrits d'un style qui accuse trop

l'abus de la facilité, la négligence et la précipitation.

La Correspondance avec le grand duc de Russie, peut-être considérée comme une suite du Cours de Littérature ; les quatre premiers volumes agitèrent violemment la république des lettres, lorsqu'ils parurent en 1801. La Harpe vivoit encore ; et l'on crut apercevoir entre les principes qu'il professoit si hautement, et la publication de ces lettres, une sorte de contradiction qu'on n'étoit pas disposé à lui pardonner. On a dit que cette Correspondance renfermoit des choses qui ne paroissent pas s'accorder avec le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé : on prétendit qu'elle étoit écrite d'un style trop mondain, que le vieil homme s'y montrait trop à découvert, et surtout que La Harpe, qui s'étoit fait tant d'ennemis par ses critiques publiques et officielles, n'avoit pas besoin d'attirer sur lui de nouvelles haines, en mettant au jour les secrets de sa sévérité et les confidences de son jugement. Le livre n'en eut pas moins de succès. Les deux volumes qui ont paru en 1807, excitèrent moins de trouble, parce que l'auteur n'étant plus, le ressentiment cessoit d'avoir un but. Ces six volumes

ont un attrait qu'on trouve rarement dans les ouvrages de l'auteur, et qui résulte de la liberté du genre épistolaire, et de la rapidité du style convenable à ce genre. Ce n'est plus ici un professeur qui traite didactiquement des points de littérature; c'est un homme de lettres, d'un jugement en général très-sûr, qui passe légèrement d'un sujet à un autre, dont la plume caractérise tout, en effleurant tout : les ouvrages du moment ne sont pas les seuls objets de ses observations rapides; tout ce qui peut offrir quelque intérêt, tous les événemens qui marquent, tous les hommes qui paroissent sur la scène, deviennent la matière de ses réflexions, souvent très-piquantes, mais quelquefois injustes. Ces lettres sont peut-être de toutes les productions de La Harpe, celle qui doit donner l'idée la plus avantageuse de l'étendue de ses connoissances, par la variété des objets sur lesquels il prononce. Les hommes impartiaux regrettent néanmoins d'y trouver un éloge continuuel de ses propres ouvrages, et une critique outrée de ceux des autres. On fera bien de joindre à cette Correspondance, la Correspondance Turque, 2^e. édition, Paris, Colnet, 1801, in-8°.

D O M A I R O N.

On trouve dans ses *Principes généraux des Belles-Lettres*, nouvelle édition, Paris, 1802, 3 vol. in-12, des vues aussi neuves qu'ingénieuses sur la grammaire, et dans la partie proprement littéraire, beaucoup de sagacité et de goût. C'est le meilleur ouvrage de cet auteur, mort en 1807, l'un des inspecteurs généraux de l'instruction publique. Il avoit été professeur de grammaire et de littérature à l'Ecole Royale Militaire.

*Traité sur l'Eloquence de la Chaire
et du Barreau.*

L'éloquence de la chaire a de grands avantages sur l'éloquence profane : elle trouve plus aisément l'art d'intéresser le sentiment, d'étonner l'imagination ; elle présente de plus grands moyens à celui qui parle ; elle étale de plus grands objets à ceux qui écoutent. Le rôle le plus imposant que puisse jouer un orateur profane, c'est d'être l'interprète de son roi ou l'organe de la patrie ; le théâtre le plus brillant qu'il puisse s'ouvrir, c'est un sénat, une cour, une place publique ; les sujets les plus frappans qu'il puisse traiter,

sont l'homme et ses besoins, le temps et ses vicissitudes. L'orateur sacré joue un plus grand rôle, celui d'être l'interprète de son Dieu, et l'organe de la religion. Il s'ouvre un plus grand théâtre; il parle dans le sanctuaire des temples et à la face des autels; il traite un plus grand sujet, JÉSUS-CHRIST et ses lois, l'éternité et ses suites. Il est donc important pour ceux qui se consacrent à ce genre d'éloquence, de lire les auteurs qui en ont donné les règles.

LE PÈRE RAPIN.

Le Père Rapin a laissé quelques bonnes réflexions sur ce sujet intéressant; mais elles trouvèrent, dans le temps, plusieurs censeurs. « L'on voit bien (dit Gueret dans sa » Guerre des Auteurs anciens et modernes), » que l'auteur n'a fait son livre, que pour dé- » charger son chagrin sur nos plus grands » orateurs, et particulièrement sur ceux de » la chaire. » Le critique en cite quelques-uns de ceux que Rapin a censurés; mais ils sont si peu connus, que le temps a prouvé que le jésuite n'avoit pas tort.

LE PÈRE GISBERT.

Voici un autre livre d'un jésuite ; c'est l'Éloquence Chrétienne dans l'idée et dans la pratique , par le Père Blaise Gisbert , 1715 , in-4°. Cet écrit est rempli d'idées fausses , et écrit d'un style entortillé. Le dessein de l'auteur est d'expliquer ce qui est de bon ou de mauvais goût dans l'éloquence de la chaire ; et ce dessein est louable , mais il est mal exécuté. Le jésuite blâme les prédicateurs qui citent les auteurs païens ; parce que , dit-il , c'est donner une pierre à un enfant au lieu de pain , un scorpion au lieu de poisson. La raison sur laquelle il s'appuie , est fort mauvaise , à moins qu'on ne suppose une doctrine perverse dans ces citations. En condamnant le brillant dans le discours , il dit qu'un homme qui s'en défait , écrase tous ses petits contre la solidité de la pierre. Tout est écrit de ce style pédantesque.

LE PÈRE GAICHIÉS.

Voulez-vous quelque chose de mieux ? Lisez les Maximes sur le Ministère de la Chaire , par le Père Gaichiés , de l'Oratoire. Elles ont été recueillies avec ses discours académi-

ques, à Paris, 1738, in-12. Il y a peu de livres écrits avec plus de précision que ces Maximes. Il seroit difficile de rassembler en moins de mots et avec autant de goût et de discernement, tout ce qui sert à bien connoître l'art de prêcher : l'auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importants sur cette matière ; et quoique distingués par des chiffres, ils ne laissent pas de former un tissu délicat et ingénieux. On voit tout d'un coup, qu'il n'a observé cette méthode que pour les rendre plus vifs et plus aisés à retenir. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées, et à les avoir exprimées avec un laconisme, dont l'énergie ne nuit point à la clarté. Un ouvrage si bien digéré, et dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la plus parfaite connoissance des vraies beautés de l'éloquence, et l'attention la plus sérieuse aux principes et aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique ; le style est toujours plein d'agrément et de noblesse. Un grand éloge encore de ces Maximes, plusieurs fois réimprimées, c'est que dans une édition faite à Toulouse, on les attribua, sur un bruit assez répandu,

au Père Massillon : mais on se trompoit ; et le célèbre orateur déclara qu'il n'en étoit point l'auteur , en marquant en même temps toute l'estime qu'il en faisoit.

M. Dubroca a publié, en 1802, in-12, une nouvelle édition des excellentes Maximes du Père Gaichiés , à la suite des Dialogues de Fénelon sur l'éloquence de la chaire , le tout sous ce titre : *l'Eloquence de la Chaire* , ou *Nouveau Manuel des Orateurs sacrés*.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Les Observations pour rendre les sermons utiles , par l'abbé de Saint-Pierre , n'ont presque rien qui ressemble aux autres ouvrages sur l'éloquence chrétienne , dont j'ai parlé. C'est un écrit systématique , où , avec de fort bonnes idées , on en trouve beaucoup plus de singulières , comme dans la plus grande partie des opuscules de cet écrivain. Dans celui-ci , il exclut de la chaire les discours où l'on ne traiteroit que des mystères , où l'on ne parleroit que de la vérité de la religion , et plusieurs autres sujets que nos meilleurs prédicateurs ont traités avec beaucoup de solidité. Il convient de l'importance des sermons ; il veut qu'on y assiste ; et il recom-

mande cette pratique : mais il voudroit que dans son discours , on eût pour but unique , de diminuer le nombre des injustices , et d'augmenter celui des bienfaisances de la plus grande partie des auditeurs ; il traite tout le reste de vérités spéculatives. Entr'autres opinions singulières que l'on trouve répandues dans cet écrit , on est étonné que l'auteur y soutienne celle-ci : que les chrétiens sages et éclairés croient qu'il vaut mieux écouter un beau et bon sermon pour mieux pratiquer les vertus , que de demander à Dieu la grâce de bien pratiquer ces vertus ; et il ose traiter ceux qui pensent différemment , d'idolâtres , de païens , de quakers et de fanatiques ignorans.

LE P. J. ROMAIN JOLY.

Il y a des faits curieux , des anecdotes piquantes dans l'Histoire de la Prédication par le P. J. Romain Joly , capucin , Paris , 1767, in-12 ; mais il faut se défier du jugement de cet auteur , qui trouvoit la composition de Massillon trop maniérée , et qui ne conseille pas aux prédicateurs de le prendre pour modèle.

M. GROS DE BESPLAS.

L'Essai sur l'Eloquence de la Chaire, par M. l'abbé Gros de Besplas, 1767, in-12, est d'un homme d'esprit, qui a bien réfléchi sur un art qu'il cultivoit avec succès. Il se propose de relever une partie des défauts qu'il a remarqués dans les plus célèbres prédicateurs, anciens et modernes, et dont il présente le remède. L'érudition, le jugement, le goût caractérisent cet ouvrage, fait pour instruire les jeunes ecclésiastiques qui se destinent à la chaire.

L'auteur a publié, en 1778, une seconde édition de cet Essai, revue et considérablement augmentée, avec un discours de la Cène, prononcé devant le roi en 1777, et un panégyrique de S. Bernard.

M. LE CARDINAL MAURY.

A la tête des *Discours choisis sur divers sujets de Religion et de Littérature*, 1777, in-12, ou 1805, in-8°. , paroît un Discours sur l'éloquence, morceau précieux de littérature, qui est comme la poétique du genre, dans lequel l'auteur s'est exercé avec tant de succès. Ce Discours contient des réflexions

utiles , tant sur l'art en général , que sur les différentes parties d'un discours oratoire. Les divers sujets qu'il traite sont parfaitement distingués par les sommaires même auxquels ils se rapportent ; mais nous ne savons s'ils naissent tous assez naturellement les uns des autres ; s'ils sont assez liés entre eux , et s'il résulte de la manière dont ils sont amenés et placés , un ensemble assez marqué , une méthode assez sensible , une marche assez régulière ; ce Discours , au reste , renferme les détails les plus instructifs et les plus piquans. Le morceau le plus remarquable est l'Eloge de Saint Vincent de Paul. On sait que depuis , le célèbre orateur a développé le même sujet dans la chaire , et qu'il en a fait le triomphe de son éloquence. L'impression de ce panégyrique du *meilleur citoyen que la France ait eu* , est ardemment désirée.

Je pourrois faire connoître plusieurs autres écrits sur l'éloquence ; mais ils sont répandus çà et là dans des Traités qui roulent sur diverses matières. Il vaut mieux dire quelque chose des écrits sur l'éloquence du barreau.

DE MERVILLE.

On trouve de bonnes choses dans les Règles pour former un avocat, par Biarnoi de Merville, avocat au parlement de Paris, 1740, in-12. L'auteur entre dans le détail de tout ce qui doit composer un bon plaidoyer, et des talens extérieurs de l'avocat. Son ouvrage est en forme de maximes; et j'en ai peu trouvé qui ne soient solides et judicieuses. Un peu plus de précision, et dans quelques-unes un peu plus de clarté, n'y eussent pas nui.

Cet ouvrage a été réimprimé en 1778, avec une Histoire abrégée de l'Ordre des avocats, par Boucher d'Argis, et un Index des principaux livres de jurisprudence, par Drouet, ancien bibliothécaire des avocats.

M. G I N.

Le Traité de l'Eloquence du Barreau, par M. Gin, 1767, in-12, offre quelques vues nouvelles et des réflexions judicieuses. Cet ouvrage peut être utile aux jeunes avocats, quand ils entreprennent des mémoires ou des discours; les anciens y trouveront avec plaisir, les règles qu'ils ont été obligés de découvrir eux-mêmes. M. Gin donne une idée juste

de la véritable éloquence du barreau, et de la perfection dont elle est susceptible.

Ce volume a été réimprimé en 1803, avec des corrections et des augmentations.

M. LACRETELLE L'AINÉ.

Les Mélanges de Jurisprudence de cet auteur, publiés en 1779, in-8°, et réimprimés en 1807, sont précédés d'un Essai sur l'éloquence du barreau, où l'on trouve de la justesse et de la fécondité dans les vues et dans les idées.

Cet ouvrage est terminé par des idées morales sur la profession d'avocat. Le tableau qu'il offre des avocats consultans est tracé avec force et noblesse.

C A M U S.

Feu M. Camus, dans ses Lettres sur la profession d'Avocat 1772, 1777, in-12, 1805, 2 vol. in-12, cherche à former un homme capable de paroître avec honneur au barreau, et d'y venger les droits de l'innocence et de la vertu. Il établit d'excellens principes, et propose de très-bonnes vues. Son style simple et clair ne se ressent point de cette espèce d'emphase qu'on dit attachée à la profession d'avocat.

Les jeunes gens qui se destinent à fournir cette carrière, feront très-bien de prendre M. Camus pour guide ; il formera leur cœur ; il éclairera leur esprit ; il les enrichira de toutes les connoissances nécessaires pour se distinguer non-seulement au barreau, mais encore dans l'administration publique.

Les trois quarts de la dernière édition de cet ouvrage, sont consacrés à former la bibliothèque d'un avocat et d'un administrateur. Le catalogue très-étendu qu'en présente l'auteur, est lui seul un bon ouvrage : on y trouve le tableau de tous les livres qui traitent des différentes parties du droit et de l'économie politique ; on y indique les meilleurs auteurs et les meilleures éditions. Il est seulement à regretter que l'on ait laissé dans un ouvrage aussi utile, une multitude de fautes d'impression : il sera essentiel de les faire disparaître dans une nouvelle édition, qui ne peut manquer d'avoir lieu.

M A L L E T.

L'abbé Mallet, qui donna, en 1753, des *Principes* pour la lecture des orateurs, publia la même année un *Essai* sur les bien-séances oratoires, dans lequel il expose, avec

netteté, les préceptes des grands maîtres. Ces bienséances s'étendent à l'éloquence politique, militaire, académique, à l'éloquence de la chaire et du barreau. Quoique l'auteur ne présente rien de neuf, son travail n'en est pas moins utile ; c'est un corps de préceptes recueillis des plus grands maîtres, et justifiés par des exemples choisis avec discernement dans les plus célèbres orateurs anciens et modernes.

D I N O U A R T.

Trois ans après que l'ouvrage de l'abbé Mallet eût paru, l'abbé Dinouart fit présent aux littérateurs d'un Traité plus approfondi, intitulé, *l'Eloquence du corps, ou l'Action du Prédicateur* ; ouvrage utile à tous ceux qui parlent ou qui se disposent à parler en public. Cette production, réimprimée en 1761, in-12, renferme tout ce que les grands hommes de l'antiquité et du dix-septième siècle ont écrit de plus judicieux sur l'action de l'orateur. « Une excellente rhétorique, dit Fénelon, seroit celle où l'on rassembleroit les » plus beaux préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Longin, etc. ; et ne » prenant que la fleur de la plus pure anti- » quité,

»quité, on feroit un ouvrage exquis. » L'auteur a rempli ce dessein par rapport à l'objet qu'il traite. Les jeunes prédicateurs trouveront dans un seul volume les maximes et les règles des meilleurs orateurs anciens et modernes. Toute la matière de ce livre est distribuée en vingt-trois chapitres, qui roulent uniquement sur l'action de l'orateur sacré. L'auteur traite diverses questions qui y sont relatives; et il couronne son ouvrage par l'excellent poème latin du Père Lucas, jésuite, sur le geste et la voix; par l'Art de Prêcher de l'abbé de Villiers, et par le poème du Père Sanlecque, sur les mauvais gestes des prédicateurs.

DE SAINTE-ALBINE.

Quelque différens que soient l'objet du comédien et celui du prédicateur, comme ils les remplissent par les mêmes moyens, parce que les mêmes moyens peuvent servir au vice et à la vertu, je crois pouvoir conseiller à ceux qui se destinent à la chaire; la lecture du livre de Remond de Sainte-Albine, intitulé *le Comédien*, 2^e. édition, 1749, in-8^o.; livre excellent et rempli de réflexions très-justes et très-fines sur l'art de la déclamation.

On sait que Cicéron avoit eu pour maître Clodius Esopus, le plus grand acteur qu'aient eu les Romains dans le tragique ; et j'ai entendu dire que le Père de la Rue avoit quelquefois consulté le fameux Baron.

R I C C O B O N I.

On peut aussi se servir très-utilement des *Pensées sur la Déclamation*, qu'un célèbre acteur du Théâtre Italien de Paris, Louis Riccoboni, donna en 1738, in-8° ; elles ont été réimprimées en 1752, à la suite de l'Art du Théâtre, par le fils de l'auteur. Il ne borne pas ses préceptes aux comédiens ; il en donne aux orateurs sacrés. Il remarque les différens caractères de la déclamation qui leur convient ; selon les différentes sortes de discours qu'ils ont à prononcer. Le ton de zèle doit dominer dans le sermon, le ton de l'admiration dans le panégyrique, et le ton de la douleur dans l'oraison funèbre. En finissant, Riccoboni exhorte les jeunes orateurs à s'exercer long-temps en secret, avant que de paroître en public. Pour ne plus revenir sur les deux ouvrages de Sainte-Albine et Riccoboni, nous en ferons ici un parallèle, qui eût peut-être mieux convenu à l'article du théâtre.

Les deux auteurs traitent leur matière d'une façon toute différente. Riccoboni est serré, précis, et dépouillé de tout ornement; Remond est fleuri, nombreux, et souvent même trop chargé de richesses. L'un écrit avec la simplicité d'un homme qui est persuadé que l'importance de son sujet le dispense du soin de l'embellir; l'autre, au contraire, croit devoir orner sa matière, pour la rendre plus agréable. Dans le premier, on reconnoît un acteur réservé, qui blâme quelquefois ses confrères en général, mais qui n'en loue aucun en particulier, dans la crainte sans doute d'être obligé de dire ce qu'il pense de tous les autres; dans le second, on voit un homme désintéressé, qui n'appréhende ni l'accusation de partialité, ni le soupçon de rivalité dans l'éloge et la critique qu'il fait de nos acteurs et de nos actrices. Enfin, par la multitude d'anecdotes théâtrales qu'on trouve dans le Comédien, on jugeroit que Remond a été élevé parmi les enfans de Melpomène et de Thalie; elles sont, au contraire, en si petit nombre dans l'Art du Théâtre, qu'on croiroit Riccoboni étranger à la scène, si son Traité ne prouvoit pas d'ailleurs les connoissances qu'il y a acquises.

D'HANNÉTAIRE.

Trente années d'expérience , et l'habitude de réfléchir , ont donné à cet auteur le droit de publier ses remarques sur un art qu'il a exercé avec succès. Il a rassemblé dans ses *Observations sur l'Art du Comédien* , quatrième édition , Paris , 1776 , in-8° , d'excellens extraits des meilleurs traités qui ont paru sur le même sujet , c'est-à-dire , du Comédien , de Remond de Sainte-Albine , et des Pensées sur la Déclamation , de L. Riccoboni. Tous ces extraits sont accompagnés de longues remarques , souvent plus curieuses , et toujours plus approfondies que le texte même. Les anecdotes dont cet ouvrage est semé , en rendent la lecture très-agréable. On y trouve aussi l'excellent article de Marmontel sur l'Art de la Déclamation , tiré de l'Encyclopédie.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Cette célèbre actrice a voulu perpétuer la tradition de ses succès par l'histoire de ses travaux , renouveler ses exemples par ses préceptes , et figurer sa pratique par sa théorie. Ses *Mémoires* , publiés en 1799 , in-8° , sont

avec *l'Article de la Déclamation Théâtrale* de Marmontel, ce que l'on a de meilleur pour étudier avec fruit la théorie de cet art. Les pièces détachées qui terminent ces Mémoires méritent d'être lues ; on s'arrête surtout à deux Dialogues aussi singuliers que piquans, dans lesquels l'auteur joue certainement le premier rôle : l'un est entre le maréchal de Richelieu, la duchesse de Grammont et mademoiselle Clairon ; l'autre, entre le margrave d'Anspach et le même interlocuteur. Viennent ensuite des réflexions très-sensées sur *les Mariages d'inclination*, des *Conseils à une jeune amie* ; conseils dans lesquels la connoissance du cœur humain, la raison, la vérité, l'observation, les sentimens se sont réunis pour instruire, plaire et persuader. Tout ce qu'on lit dans ce volume est aussi fortement pensé qu'élégamment exprimé.

On a aussi publié, en 1799, les Mémoires de Marie-Françoise Dumesnil, en réponse à ceux d'Hyppolite Clairon. Cette actrice célèbre n'a pas fourni une seule ligne à l'ouvrage qui parut sous son nom. On peut même douter que ce soit de l'aveu de mademoiselle Dumesnil qu'aient été écrits ces prétendus Mémoires, en réponse à ceux qu'Hyppolite Clai-

ron a véritablement publiés. Le nom du véritable auteur se trouve dans le Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.

M. DUBROCA.

Au premier aspect du livre de M. Dubroca, intitulé, *Principes raisonnés sur l'art de lire à haute voix*, 1802, in-8°. de 520 pages, tout lecteur, et surtout tout acheteur aura droit de s'étonner qu'on ait pu trouver de quoi composer un si épais volume sur une matière qui paroît dépendre en grande partie de l'intelligence et de la sensibilité. Cependant le but de cet ouvrage est fort estimable, et dans l'exécution, il offre aux jeunes gens l'ensemble de tous les moyens nécessaires pour se rendre habiles dans l'art de lire. Cet art a, comme tous les autres, ses procédés et ses règles, qu'on ne peut violer, sous peine de provoquer l'impatience ou le sommeil, chez ceux que le devoir, la convenance ou d'autres circonstances rassemblent autour de vous, et condamnent à vous entendre, si ce n'est pas à vous écouter.

On doit aussi à M. Dubroca l'exposition d'une méthode élémentaire propre à former les jeunes gens à la lecture à haute voix, au

débit oratoire , et à les disposer aux cours de haute déclamation, 1805, in-12 : c'est un abrégé de l'ouvrage précédent.

DES RHÉTEURS ANGLAIS.

B A C O N.

Cet homme célèbre , que nous plaçons à la tête des écrivains Anglais qui ont parlé de l'art oratoire , ne doit point être confondu avec de simples rhéteurs , dont les ouvrages n'ont traité que des préceptes de l'éloquence ; l'universalité de ses connoissances le met bien au-dessus de ce rapprochement. En parlant de la rhétorique , ce grand homme a prouvé que son génie pouvoit embrasser toutes sortes d'objets.

H U G U E S B L A I R.

Les Leçons sur la Rhétorique , imprimées à Londres en 1783 , 2. vol. in-4°. , peuvent être regardées comme le traité le plus parfait qui ait paru jusqu'à ce jour dans ce genre. L'auteur n'a rien omis de ce qui concerne l'art de bien parler et de bien écrire ; soit en prose , soit en vers. Il joint à une vaste érudition , une impartialité rare , et juge avec équité les écrivains de toutes les nations ,

leurs théâtres, poésies, etc. M. Cantwel a donné une mauvaise traduction de cet ouvrage en 1798, 4 vol. in-8°.

Un des professeurs de Blair détermina son goût pour les belles-lettres, en accordant des éloges à un *Essai sur le beau*, que le disciple écrivit pendant qu'il étudioit la logique. Cet ouvrage fut destiné, avec des circonstances honorables pour l'auteur, à être lu en public, à la clôture des exercices académiques. Cette marque de distinction fit une impression profonde sur l'esprit du jeune Blair : il aima toujours à se rappeler ce succès ; et jusqu'à sa mort, il se regarda comme le premier fondement de sa réputation.

Blair est mort le 27 décembre 1800, âgé de 82 ans.

P R I E S T L E Y.

Cet écrivain, à qui la physique doit tant de découvertes utiles, la politique tant de principes d'équité sociale, ne s'est point borné à cette carrière. Il publia en 1777, à Londres, un *Cours de leçons sur l'art oratoire et l'art de la critique*. On trouve dans cet ouvrage d'excellens principes et des observations judicieuses et piquantes.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

DE LA GRAMMAIRE.

Il y a eu des hommes qui parloient et qui raisonnoient très-bien, avant qu'il y eût des logiques et des grammaires ; mais on ne doit pas conclure de là, que ces sortes d'ouvrages soient inutiles : ils rassemblent en un faisceau les rayons de lumière épars de divers côtés ; ils ordonnent les parties de la science, de manière que l'ensemble en puisse être saisi avec plus de facilité.

Si l'homme n'eut pas créé des signes, dit le comte de Rivarol, d'après Condillac et Diderot, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour à tour, n'auroient pas laissé plus de traces dans son cerveau ; que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. En effet, si l'on réfléchit que les mots sont les signes de nos idées, que sans eux nous n'aurions pu nous faire des idées abstraites, on concevra l'importance et l'utilité de la science des mots ; or, la grammaire n'est que cela. Mais la science des mots n'est pas simplement une science de mots, comme quel-

ques esprits superficiels affectent de le croire ou de le dire : cela est si vrai, que le vocabulaire seul d'une langue quelconque suffit pour donner une idée précise du degré de perfection où est parvenu, dans tous les genres, le peuple qui la parle.

§ I^{er}. GRAMMAIRES GÉNÉRALES.

LANCELOT ET ARNAULD.

La Grammaire Générale et Raisonnée que Claude Lancelot donna en 1660, sous le nom du sieur de Trigny, et à laquelle le grand Arnauld a eu beaucoup de part, contient, d'une manière nette et précise, les fondemens de l'art de parler : on y voit les raisons de ce qui est commun à toutes les langues ; on y fait sentir les principales différences qui s'y rencontrent. Les meilleurs critiques avouent qu'il n'y a rien dans les anciens grammairiens, ni dans les nouveaux, qui présente autant de jugement et de solidité. Un autre avantage de ce petit livre, c'est qu'il fait en particulier beaucoup d'honneur à notre langue, sur laquelle les auteurs offrent des observations aussi utiles que sensées. Duclos en a donné

une nouvelle édition en 1754, in-12, avec des remarques, où règne une métaphysique saine, qui est la clef de toutes les langues. M. Petitot a publié, en 1803, une nouvelle édition in-8°. de cet excellent ouvrage : elle est enrichie d'un Essai sur l'origine et les progrès de la langue française, et suivie du Commentaire de Duclos, auquel le nouvel éditeur a ajouté des notes.

JACQUES HARRIS.

M. François Thurot a fait paroître, en 1796, *Hermès, ou Recherches Philosophiques sur la grammaire universelle* ; ouvrage traduit de l'anglais de J. Harris, avec des remarques et des additions du traducteur, un vol. in-8°. L'impression de cet ouvrage a été ordonnée par un arrêté du comité d'instruction publique de la convention nationale : l'état d'imperfection où se trouvoit la théorie des langues, le désir d'encourager ceux qui se livrent à des recherches utiles, et souvent mal payées par le public, la réputation de l'*Hermès* d'Harris, ont motivé cet arrêté. Nous croyons que ce dernier motif auroit perdu de sa force, si l'on avoit soumis l'*Hermès* à un examen plus approfondi. Cet ou-

vrage est néanmoins nécessaire à tous ceux qui étudient en philosophes leur propre langue, ou les langues étrangères ; ils trouveront dans le discours préliminaire , un Précis très-bien fait de l'histoire de la science grammaticale ; et les remarques du traducteur leur apprendront l'état actuel de cette science.

Harris publia en 1752 la première édition de son *Hermès* : il a été réimprimé plusieurs fois , notamment en 1783 , avec les autres ouvrages de l'auteur , en 4 vol, in-8°.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES.

Une érudition vaste et bien digérée , une philosophie saine et lumineuse , des recherches profondes sur l'organe vocal de l'homme , et sur l'influence naturelle et nécessaire de son organisation dans la formation et le progrès des langues ; un système où tout est lié , dont toutes les parties se prêtent un appui réciproque , et s'éclairent , pour ainsi dire , d'une lumière mutuelle ; tels sont les caractères qui distinguent *le Traité de la formation mécanique des langues* , 1765 , ou 1801 , 2 vol. in-12 , et qui placent son auteur au premier rang parmi ceux qui ont écrit sur les principes de l'étymologie.

B E A U Z É E.

Sa Grammaire Générale et Raisonnée, 1767, 2 vol. in-8°. , quoique l'un des meilleurs ouvrages et des plus complets qu'il y eût alors, a plusieurs défauts essentiels : des divisions oiseuses et beaucoup trop multipliées, des analyses peu exactes, et des définitions quelquefois faussés, un style lourd et extrêmement diffus; voilà ce qu'on peut reprocher au livre de Beauzée, et ce qui en rend la lecture pénible et fatigante : on y trouve cependant de fréquens traits de lumière, des morceaux où brille un esprit vraiment philosophique, et une métaphysique fine et profonde.

C O U R T D E G E B E L I N.

Court de Gebelin se montra, peu de temps après, dans la même carrière, et y débuta par un ouvrage, dont le plan seul annonçoit un génie hardi, capable d'embrasser la plus vaste étendue d'objets, et dont l'exécution montra non-seulement un écrivain laborieux et d'une érudition immense; mais ce qui est très-rare en ce genre, un écrivain élégant et fleuri. *Le Monde Primitif, analysé et com-*

paré avec le Monde moderne, Paris, 1773 et ann. suiv., 9 vol. in-4°, est un de ces monumens qui étonnent l'imagination : on a peine à concevoir comment un seul homme a pu entreprendre et exécuter un pareil ouvrage ; il rappelle en quelque sorte les héros d'Homère ; c'est Ajax ou Diomède, enlevant sans effort un rocher énorme, que plusieurs hommes ordinaires auroient eu peine à porter. La *Granimaire Universelle*, qui forme le tome II de cet ouvrage, est pleine de recherches curieuses, de choses nouvelles, et de vues quelquefois très-ingénieuses.

Les lecteurs qui seroient effrayés de l'étendue de cette collection, pourront se contenter de deux volumes que l'auteur en a extraits : l'un a paru sous le titre d'*Histoire Naturelle de la Parole*, Paris, 1776, in-8° ; et l'autre, sous celui de *Dictionnaire chronologique et raisonné des Racines latines*, 1780, in-8°.

C O N D I L L A C.

La Grammaire de Condillac, 1798, in-12, est l'ouvrage le plus parfait qui existe en ce genre dans aucune langue ; elle est divisée en deux parties : dans la première, l'auteur

parlant de la simple sensation, explique en peu de mots, et pourtant d'une manière extrêmement claire et même très-élémentaire, l'origine et la génération de nos idées et des opérations de notre âme; la seconde partie renferme les applications des principes exposés dans la première; il s'y rapproche des grammairiens qui l'avoient précédé, et particulièrement de Dumarsais, de Duclos et de Beauzée.

M. SILVESTRE DE SACY.

En déclarant modestement à ses lecteurs que ses Principes de Grammaire Générale, mis à la portée des enfans, ne sont qu'un extrait des meilleurs ouvrages qui ont paru sur la langue française, M. Silvestre de Sacy observe qu'il n'a fait d'application des principes de la grammaire générale à des exemples pris dans la langue française, ou dans toute autre langue, qu'autant qu'il a été nécessaire pour se rendre intelligible. On lui sait gré d'avoir fait diversion à ses profondes études en d'autres genres, pour offrir à la jeunesse l'ouvrage peut être le plus propre à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues. Les augmentations et les changemens faits

en 1804, dans la seconde édition, qui se vend chez Duminil-Lesueur, la rendent très-supérieure à la première, qui avoit paru en 1799.

M. L' A B B É S I C A R D.

Ses *Elémens de Grammaire Générale appliqués à la langue française*, 2^e. édition, 1801, 2 vol. in-8^o., sont le fruit d'une méditation profonde, et de vingt années de travail, fondé sur une longue expérience : on pourroit les appeler une sorte de métaphysique, et de grammaire expérimentale et vraiment classique ; mais l'on a reproché, avec raison, à l'auteur, d'y avoir fait entrer des mots forgés, singuliers, bizarres, et jusqu'ici étrangers à la grammaire, lesquels déparent un livre, dont l'objet est la perfection du langage.

M. D E T R A C Y.

Le succès des *Elémens d'Idéologie*, publiés en l'an IX (1801), par M. Destutt-Tracy, membre du Sénat Conservateur, faisoit vivement désirer la suite des travaux auxquels ils servent d'introduction et de base. M. de Tracy acquit, en 1803 et en 1805, de nouveaux droits à la reconnoissance des bons esprits,

esprits , en faisant paroître la seconde et la troisième partie de son ouvrage. Il avoit parlé des Idées dans la première ; la Grammaire fait le sujet de la seconde ; la troisième est un Traité de logique. Notre devoir est d'attirer l'attention sur la seconde partie ; elle nous paroît mériter d'être comprise dans la classe peu nombreuse des ouvrages qui , sur un sujet donné , important et difficile , approfondissent , simplifient et rapprochent toutes les idées fondamentales ; des ouvrages qui accélèrent et assurent la marche de l'esprit humain dans sa carrière indéfinie. S'il y avoit un reproche à faire à l'ouvrage de M. Destutt-Tracy , ce seroit d'être d'une lecture un peu difficile pour ceux qui ne sont pas familiers avec le genre des discussions qui en font le sujet..

§ II. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE GRECQUE.

LANCELOT ET AUTRES.

La Nouvelle Méthode pour apprendre la langue grecque , qu'on appelle de Port-Royal , a pour principal auteur le bénédictin Claude

Lancelot ; rien n'est plus clair , plus savant et mieux entendu que la manière dont l'auteur explique tout ce qui peut servir à la parfaite intelligence de la langue grecque. Il a profité du travail de ceux qui avoient écrit avant lui sur le même sujet ; mais il a su si bien digérer leurs pensées et leurs recherches, qu'il est devenu lui-même auteur original. Cette méthode parut pour la première fois en 1655. La dernière édition est de l'année 1754 ; elle passe pour la meilleure , quoiqu'elle ne contienne rien de plus que plusieurs des précédentes.

L'auteur a aussi publié, en 1655, un Abrégé de cette Méthode , en faveur des commençans et de ceux qui n'auroient pas le temps d'approfondir tout ce qu'il a renfermé de savant et de mieux dans la grande méthode.

On assure qu'Arnauld et Nicole ont aidé Lancelot dans la composition de la Méthode Grecque.

Les grammaires grecques les plus suivies en France , sont celles de Furgault et de M. Gail. En Allemagne et en Hollande , on paroît préférer celle de Weller , de l'édition de Fischer , Leipsic , 1756, in-8°.

Le même Fischer a fait de savantes observations sur cette grammaire.

HENRI ESTIENNE, SCAPULA, HÉDÉRIC.

Le Trésor de la Langue grecque, publié par le célèbre Henri Estienne, en 1572, 4 vol. in-fol., auxquels on joint un cinquième volume, contenant *deux Glossaires*, est considéré, même aujourd'hui, comme le plus nécessaire des dictionnaires. Scapula en a fait un bon Abrégé, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1652, in-fol. Scapula rapporte tous les dérivés à leur racine ; c'est au commencement un assez grand embarras, parce qu'on n'est pas assez habile pour savoir ce que les composés et les dérivés ajoutent ou retranchent à leur racine pour les séparer et les chercher dans leur origine. Mais cette peine est avantageusement récompensée par la connoissance d'un grand nombre de mots, qui dépendent d'un principe commun : et en cas qu'on ne fût pas assez habile ou assez heureux pour trouver la racine, on n'a qu'à chercher le mot tel qu'il est, dans une table qui est à la fin du lexicon, où l'on apprend d'où il vient, et où il faut le chercher.

Parmi les dictionnaires grecs portatifs, on distingue celui d'Hédéric, de l'édition de J. Aug. Ernesti, Leipsic, 1767, in-8°. , ou de celle de Thomas Morell, Londres, 1778, in-4°.

6 III. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE LATINE.

RECUEIL DE PUTSCHIUS.

Hélias Putschius, ou Elie Von Putschen, publia à Hanau, en 1605, in-4°, un Recueil d'anciens auteurs qui ont écrit sur la grammaire latine. Cette édition, très-estimée et très-rare, fut soignée par Godefroi Jungermann, correcteur d'imprimerie des Wechels à Hanau. Putschius a inséré dans ce Recueil plusieurs ouvrages inédits ou revus et augmentés sur des manuscrits de Bongars. Il avoit dessein de faire des notes sur ces auteurs, et plusieurs en avoient grand besoin ; mais la mort l'en empêcha.

S A N C T I U S.

C'est Sanctius qui, par la droiture de son esprit, et par la solidité de son jugement, a

montré le premier l'art de parler dans tout son jour ; et c'est cet Hercule de l'Espagne , qui , avec un travail infiniment pénible , a purifié les étables de la grammaire , comme l'autre Hercule avoit nettoiyé celles d'Augias.

La meilleure édition de la Grammaire de Sanctius a. été publiée par Perizonius , à Amsterdam , en 1714 , in-8° . : elle contient les notes de Scioppius.

L A N C E L O T.

La Méthode pour étudier la Langue Latine de cet auteur , qu'on appelle aussi Méthode de Port-Royal , est , sans contredit , la meilleure que l'on puisse choisir pour apprendre le latin. On peut la considérer comme un composé de ce qu'ont écrit de meilleur Laurent Valle , Jules-César Scaliger , Scioppius , et surtout Sanctius ; mais elle ne traite pas seulement de toutes les parties du discours ; on y trouve aussi à s'instruire sur les noms des Romains , sur les marques de leurs nombres et sur la division du temps ; elle renferme de plus un Traité des lettres et de la manière de prononcer des anciens , de la quantité des syllabes , des accens , et de la manière de bien prononcer le latin. Tout cela est rempli

de choses si curieuses et si bien écrites, qu'on peut dire que Lancelot fait trouver des fleurs où les autres n'offrent que des champs arides. La première édition de cette Méthode est de l'année 1653, et la dernière de 1761 ; celle-ci est augmentée d'un *index* général des mots : elle est la plus recherchée.

L'auteur a publié, en 1658, un Abrégé de cette Méthode. Il a été souvent réimprimé, ainsi que l'Abrégé de la Méthode Grecque.

Arnauld et Nicole passent aussi pour avoir aidé Lancelot dans la composition de la Méthode Latine.

DUMARSAIS.

L'Exposition d'une Méthode Raisonnée pour apprendre la Langue Latine, publiée par Dumarsais en 1722, in-8°, devoit opérer une révolution dans la manière d'enseigner le latin. Tous les hommes qui tenoient au mode d'enseignement suivi dans les collèges, ne manquèrent pas de soulever les esprits médiocres contre le nouveau système ; mais d'habiles grammairiens en sentirent la justesse, et son utilité est aujourd'hui généralement reconnue. *La Méthode* de Dumarsais a été réimprimée à Paris en 1795, in-12 : on

la trouve en tête de la collection des Œuvres de ce célèbre grammairien, Paris, 1797, 7 vol. in-8°.

L'ABBÉ DE RADONVILLIERS.

Cet habile instituteur des enfans de France vers le milieu du 18^e. siècle, se proposa, à l'exemple de Dumarsais, de simplifier la connoissance des langues anciennes, en se les rendant familières par l'usage, comme on apprend sa langue maternelle. Cet usage, il le fait consister en une lecture réitérée avec un maître qui sert d'interprète à l'idiome inconnu, sans le secours des grammaires, qui rebutent les commençans; tel est le plan et le but de l'ouvrage anonyme, intitulé: *de la Manière d'apprendre les Langues*, Paris, 1768; in-8°, et 1804, in-12. L'édition in-12 devoit empêcher l'éditeur des Œuvres de l'abbé de Radonvilliers de présenter cet ouvrage comme très-rare.

M. GUÉROULT.

Lorsque Dumarsais publia sa Méthode Raisonnée pour apprendre la Langue Latine, il eut pour principaux adversaires les professeurs des collèges. Il falloit peut-être que

cette Méthode eût été éprouvée pendant près d'un siècle, pour trouver des apologistes dans ces mêmes collèges. M. Guérout, l'un des plus anciens et des plus habiles professeurs de l'Université, aujourd'hui proviseur du Lycée Charlemagne, s'est fait honneur en publiant une Nouvelle Méthode pour étudier la Langue Latine suivant les principes de Dumarsais, 1800, in-8°, et 1805, in-12. Le mérite de cet ouvrage est déjà reconnu presque généralement. L'auteur y a rassemblé, en un petit nombre de pages, les règles et les principes établis par Dumarsais et par les savans de Port-Royal.

ROBERT ESTIENNE, J. MATTHIEU
GESNER, ET GILLES FORCELLINI.

Un des Dictionnaires Latins les plus amples et les plus commodes que nous ayons, est le *Novus linguæ et eruditionis Romanæ Thesaurus*, editus à Joan. Matt. Gesnero, Lipsiæ, 1749, 4 vol. in-fol. Ce Dictionnaire, que l'on pourroit en quelque sorte considérer comme une table générale des bons auteurs latins, est un livre absolument nécessaire à tous ceux qui président aux études latines, aussi-bien qu'à ceux qui se font une honnête
et

et utile occupation de lire les ouvrages que nous ont laissés en latin les plus beaux génies de l'antiquité. C'est originairement le *The-saurus Linguae Latinæ* du célèbre Robert Estienne, imprimé à Paris en 1543, 3 volumes in-fol. Une société de savans Anglais l'avoit revu avec le plus grand soin, et l'avoit considérablement augmenté; c'est à elle que l'on doit l'édition de Londres de 1734. Plusieurs savans y trouvèrent des fautes : c'est ce qui fit entreprendre l'édition publiée à Bâle en 1740, par les soins d'Antoine Birrius. M. Gesner a ensuite mis douze ans à retoucher ces éditions, et nous ne croyons pas qu'il soit possible à un seul homme de faire mieux qu'a fait ce savant et laborieux lexicographe. Toutefois, malgré tant de recherches et tant de soins, il manque encore certaines choses à cet excellent ouvrage. Les savans font plus de cas du dictionnaire intitulé, *Totius Latinitatis Lexicon*, composé par Gilles Forcellini, sous la direction de son maître, Jacques Facciolati, Padoue, 1771, 4 vol. in-fol.

Forcellini n'a pas joui du succès de son grand ouvrage, étant mort le 4 avril 1768, âgé de 80 ans.

§ IV. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Il n'y a point de pays, peut-être, où l'on ait tant écrit sur la grammaire de la nation, qu'en France. Nous tâcherons de faire connoître ceux qui se sont le plus distingués en ce genre.

L'ABBÉ REGNIER.

Sa Grammaire parut à Paris en 1706, in-4°. Le nom de l'auteur prévint en faveur de l'ouvrage : mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'abbé Regnier, quoique secrétaire de l'Académie Française, n'avoit point suivi le plan qui lui avoit été proposé par sa Compagnie. Au lieu d'une méthode courte et facile, on fut fâché de ne voir qu'un ouvrage extrêmement prolix. Il pouvoit bien être de quelque utilité aux savans ; mais il ne paroissoit guère propre qu'à effrayer les commençans, par la multitude de préceptes, de réflexions et de remarques : on ne fut pas moins surpris de ce que, malgré cette longueur, il n'y étoit rien dit de la syntaxe ; l'auteur renvoyoit cette partie importante à un autre

ouvrage qui n'a point paru. En un mot, cette Grammaire, quoique semée de quantité d'observations utiles, ne répondit nullement à l'espérance que le public en avoit conçue. On critiqua l'auteur ; on déprécia son ouvrage ; et il est aujourd'hui assez peu consulté : c'est cependant une mine abondante, où tous nos grammairiens ont puisé.

LE PÈRE BUFFIER.

Un des plus ardens censeurs de la Grammaire de l'abbé Regnier, fut le jésuite Buffier, qui avoit composé un livre sur la même matière. Sa Grammaire Française, lue à plusieurs reprises dans les assemblées de l'Académie, fut soumise à son jugement, et reçut de grands éloges, dès qu'elle vit le jour en 1708. C'est celle, en effet, qui a eu longtemps le plus de cours pour l'usage ordinaire ; mais elle a été, ce semble, entraînée dans la chute des jésuites, quoiqu'elle méritât d'être conservée, par l'esprit d'analyse qui y règne.

R E S T A U T.

La plupart des collèges s'étoient déjà décidés pour la Grammaire de Restaut, avocat

au parlement. Cet auteur étoit un homme judicieux, instruit du génie et de la délicatesse de notre langue, et qui a su faire un très-bon usage des ouvrages les plus estimés sur cette matière. Sa Grammaire est intitulée, *Principes généraux et raisonnés de la Grammaire Française*; parce que c'est en effet un bon choix de préceptes, développés avec méthode et avec justesse. La forme qu'il a prise par demandes et par réponses, n'est point agréable; et c'est en partie ce qui a donné cours à des livres plus récents.

Il y a deux orthographes dans la langue française, suivant Restaut : l'orthographe de principes, et celle d'usage. Par la première, il entend celle qui est fondée sur les principes mêmes de la langue, et dont on peut donner des règles générales, comme l'orthographe des différentes terminaisons des noms par rapport aux genres et aux nombres, et des verbes par rapport aux temps et aux personnes. Il ne croit pas qu'il soit possible d'apprendre cette orthographe, et de la posséder parfaitement, que par une étude particulière de la grammaire française.

Par l'orthographe d'usage, il entend celle dont on ne peut guère donner de règles gé-

nérales, et suivant laquelle les syllabes des mots s'écrivent d'une manière plutôt que d'une autre, sans autre raison que celle de l'usage ou de l'étymologie.

L'ABBÉ GIRARD.

Il y a beaucoup moins d'ordre, mais beaucoup plus d'esprit et de finesse, dans *les Principes de la Langue Française*, par l'abbé Girard, in-12, deux volumes, 1747. Le fonds de l'ouvrage est bon, mais il est mal fait. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. Il n'écrit point d'une manière convenable à son sujet : il affecte ridiculement d'employer des tours et des phrases qu'on souffriroit à peine dans de mauvais romans. Son livre, quoique rempli de vues neuves et originales, a été abandonné, parce qu'il s'écarte trop de la méthode et du langage ordinaires.

Dans toutes les langues, il se trouve plusieurs expressions qui représentent une même idée principale, mais dont chacune ajoute quelques idées accessoires. Cette ressemblance, quoiqu'imparfaite, trompe ceux qui ne se donnent pas la peine de réfléchir. Ils pren-

nent, pour synonymes, des mots qui ne le sont nullement. C'est pour les guider dans leur incertitude, que l'abbé Girard donna, en 1736, ses *Synonymes Français*, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse. Il montre qu'il n'y a point de parfaits synonymes dans la langue française. Il découvre à ses lecteurs toutes les finesses de notre langue; et il les emploie lui-même avec beaucoup d'art. En général, ses remarques sont bien fondées; et la plupart de ses exemples sont heureusement choisis, à quelques-uns près, qu'il n'auroit pas dû prendre dans les choses de galanterie. Ses définitions, surtout, paroissent fort justes; quelques-unes peut-être sont trop subtiles; d'autres, en petit nombre, sembleront un peu arbitraires; mais la plupart sont également simples et naturelles. Aussi Voltaire a dit que ce livre subsisteroit autant que la langue, et serviroit même à la faire subsister.

Beauzée a publié une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, considérablement augmentée, en 2 vol. in-12 : tous les articles qu'il y a fait entrer, ne sont pas de lui; mais on ne peut que lui savoir gré, et

de ce qu'il a écrit d'après lui-même , et de ce qu'il a puisé chez les autres.

L'ABBÉ ROUBAUD.

L'abbé Roubaud a publié, en 1786, quatre vol. in-8°. de *Nouveaux Synonymes Français*. Cet ouvrage ne doit pas être regardé comme une amplification des *Synonymes* de l'abbé Girard , ni tout-à-fait comme un-supplément à ce livre ingénieux. L'abbé Roubaud a embrassé son sujet avec une plus grande étendue d'idées, de connoissances et de détails. Ce n'est pas une production purement agréable , faite pour amuser les gens du monde par des observations fines et délicates ; c'est un ample recueil de remarques et de discussions sur la langue , où un grand nombre de mots sont analysés, non-seulement sous leur rapport synonymique , mais relativement à leur valeur primitive, étymologique, et, pour ainsi dire, intrinsèque ; c'est un livre fait pour les gens de lettres et pour les savans ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse plaire à toute sorte de lecteurs par une foule d'exemples, moins brillans, moins délicats, peut-être que ceux de l'abbé Girard ; mais plus variés, plus moraux, plus critiques, et plus éloquens.

M. Morin, ancien libraire, a publié un ouvrage aussi commode qu'utile, sous le titre de *Dictionnaire Universel des Synonymes de la Langue Française*, par Girard, Beauzée, Roubaud, d'Alembert et autres, 3 vol. in-12.

DUMARSAIS.

A côté des Synonymes Français, il faut mettre *le Traité des Tropes*, ou des différens sens, dans lesquels un même mot peut être pris dans une même langue, par Dumasais. L'auteur expose d'abord dans cet ouvrage, à peu près comme il a fait depuis dans l'Encyclopédie, au mot *Figure*, ce qui constitue en général le style figuré, et montre combien ce style est ordinaire, non-seulement dans les écrits, mais dans la conversation même. Il fait sentir ce qui distingue les figures de pensées, communes à toutes les langues, d'avec les figures de mots, qui sont particulières à chacune, et qu'on appelle proprement Tropes. Il détaille l'usage des tropes dans le discours, et les abus qu'on peut en faire. Il fait sentir les avantages qu'il y auroit à distinguer dans les dictionnaires latins-français, le sens propre de chaque mot, d'avec le sens figuré qu'il peut recevoir. Il explique

explique la subordination des troupes, ou les différentes classes auxquelles on peut les réduire, et les différens noms qu'on leur a donnés. Enfin, pour rendre son ouvrage complet, il traite encore des autres sens, dont un même mot est susceptible, outre le sens figuré; comme le sens adjectif ou substantif, déterminé ou indéterminé, actif, passif ou neutre, absolu ou relatif, collectif ou distributif, composé ou divisé, et ainsi des autres. Les observations et les règles sont appuyées partout d'exemples frappans; et d'une logique dont la clarté et la précision ne laissent rien à désirer. Tout mérite d'être lu dans ce Traité, dit M. d'Alembert, jusqu'à l'*Errata*, qui contient des réflexions sur notre orthographe, sur ses bizarreries, ses inconséquences et ses variations. On voit dans ces réflexions un écrivain judicieux, également éloigné de respecter superstitieusement l'usage, et de le heurter en tout, par une réforme impraticable.

Dumarsais, après avoir publié différens ouvrages très-estimables, étoit presque ignoré, et ce qui est plus triste, dans une sorte d'indigence. Deux hommes de génie, Diderot et d'Alembert, venoient de concevoir le pro-

jet d'élever aux connoissances humaines un monument immortel ; ils s'associèrent les savans et les artistes les plus illustres ; il leur auroit fallu, pour chaque partie, des hommes comme eux : mais quel siècle auroit jamais présenté une pareille réunion ! Du moins, ils devinèrent le génie partout où ils purent le trouver ; et ils invitèrent Dumarsais à se charger de la partie grammaticale de l'Encyclopédie. Sa mort, arrivée en 1756, ne lui permit pas d'achever cette grande entreprise, à laquelle il s'étoit livré avec le plus grand zèle. Tous les articles qu'il a faits sont marqués au coin d'une métaphysique lumineuse, annoncent un esprit dont les qualités dominantes étoient la justesse et la netteté, portées l'une et l'autre au plus haut degré, et lui assurent une place distinguée parmi les grammairiens de génie, et l'une des premières parmi les grammairiens Français.

On a imprimé séparément, en 1769, les divers morceaux de grammaire qu'il avoit faits pour l'Encyclopédie : ils sont précédés d'une *Logique* trouvée dans ses papiers.

DE WAILLY.

Cet auteur d'une des bonnes Grammaires

que nous connoissons , a évité la plupart des défauts de ses prédécesseurs. Son ouvrage renferme des préceptes solides et assez clairement exposés : il parut pour la première fois en 1754 , in-12 , sous le titre de *Principes généraux et particuliers de la Grammaire Française* , et a été réimprimé , pour la onzième fois , avec des corrections , en 1800. On l'a adopté dans plusieurs collèges de la capitale et des départemens ; il méritoit cette distinction , quoiqu'un peu au-dessus de la portée des jeunes gens.

L'ABBÉ FERAUD.

A quelqu'un qui voudroit se contenter d'un seul ouvrage sur la langue , je conseilerois le *Dictionnaire Grammatical de la Langue Française* , où l'on trouve rangées ; par ordre alphabétique , toutes les règles de l'orthographe , de la prononciation , de la prosodie , du régime et de la construction , etc. , et les mêmes règles appliquées à chacun des mots ; de plus , les remarques et observations des plus habiles grammairiens ; ouvrage très-utile aux jeunes gens , aux étrangers et aux habitans des différentes provinces de l'Empi-

re , en deux vol. in-8°. , à Paris , chez Vincent , 1768 , réimprimés en 1786.

Ce livre remplit son titre , et est très-bien fait ; c'est un des meilleurs dictionnaires qu'on ait donnés dans le dernier siècle. L'auteur a le mérite d'avoir réduit toute la grammaire en articles courts , en principes clairs et sensibles : il en arrange les règles dans la méthode la plus commode. Ce qui rend cet ouvrage précieux aux provinciaux , c'est qu'on fixe la prononciation , en substituant aux caractères romains de l'orthographe , les caractères italiques , qui rendent les mots tels qu'on doit les prononcer. Comme l'abbé Feraud , de Marseille , n'est pas né à Paris , il n'est pas étonnant que ses observations ne soient pas toujours justes ; mais il n'a rien oublié pour rendre son Dictionnaire complet , et le faire imprimer correctement.

Nous ne pouvons donner les mêmes éloges à l'ouvrage que le même auteur publia en 1787 , 3 vol. in-4°. C'étoit une entreprise utile qu'un *Dictionnaire critique* de notre langue , surtout dans un temps où l'innovation et le néologisme tendoient sans cesse à la corrompre. M. l'abbé Feraud a-t-il bien senti à quoi l'engageoit le titre qu'il a choisi , et

l'a-t-il rempli dans toute son étendue, ou du moins dans les parties les plus importantes? C'est ce qui ne paroît pas. On trouve dans l'ouvrage de M. Feraud, un relevé des remarques grammaticales répandues dans beaucoup de livres, et dans les autres dictionnaires; une attention un peu minutieuse et souvent fautive sur la prononciation et l'orthographe; des citations de journaux, qui ne sont pas toujours bien choisies, et d'autres ouvrages souvent obscurs, qui ne doivent pas faire loi; enfin, des critiques hasardées d'expressions heureuses, et trop peu de critiques des locutions néologues qui infectent des ouvrages fort vantés. Selon nous, ce qui devoit distinguer un Dictionnaire critique de tous les autres, c'étoit une étude approfondie du langage figuré, de toutes les acceptions que nos bons auteurs ont données aux termes dans les différens styles, en un mot, de toutes les richesses et du génie de la langue française. Ce travail n'auroit pas été simplement une compilation de grammairien, mais un ouvrage de goût, instructif pour toute sorte de lecteurs, et nécessaire peut-être à bien des gens de lettres, pour leur faire connoître de combien de hardiesses est susceptible une

langue qu'ils trouvent si pauvre et qu'ils appauvrissent encore.

L E R O I.

Restaut n'a pas perdu de vue sa division des deux orthographes, dans l'édition qu'il nous a donnée, en 1752, de l'excellent *Traité de l'Orthographe Française*, en forme de dictionnaire, enrichi de notes critiques et de remarques sur l'étymologie et le genre des mots, la conjugaison des verbes irréguliers, et les variations des auteurs, par Charles le Roi. On croiroit, en lisant ce bon ouvrage, imprimé à Poitiers pour la première fois, in-8°, en 1739, que c'est le fruit des longues méditations d'un grammairien de profession et de goût, aussi familiarisé avec nos académies, que versé dans la lecture de nos meilleurs écrivains. L'auteur cependant n'avoit point d'autre profession, que celle de prote, ou de directeur de l'imprimerie même, d'où son livre est sorti. Ce Dictionnaire est précédé d'une préface, où le Roi détermine, avec autant de précision que de justesse, l'usage des accens et la propriété des lettres. Ces remarques, appuyées dans les dernières éditions des réflexions de Restaut, peuvent

être regardées comme des décisions, quoiqu'il les propose avec la modestie d'un homme qui ne donneroit que des conjectures. On voit qu'il avoit lu avec soin, et médité avec application tous ceux qui avoient fait, avant lui, des Grammaires françaises, des Dictionnaires, et des Observations critiques sur notre langue. On doit lui savoir gré d'un travail fort épineux en lui-même, mais dont il ne peut manquer de revenir beaucoup d'utilité à ceux qui voudront en profiter.

D O U C H E T.

On n'a pas moins d'obligation à l'auteur des *Principes généraux et raisonnés de l'Orthographe Française*, avec des remarques sur la prononciation, Paris, 1762, in-8°. L'auteur, avocat en parlement, successeur de Dumarsais dans la partie grammaticale du Dictionnaire Encyclopédique, continua le travail de ce grammairien, avec le succès d'un homme profondément versé dans cette matière. Douchet définit d'abord l'orthographe : c'est, suivant lui, la partie de la grammaire qui traite de la parole écrite. « La parole » écrite est l'image de la parole prononcée : » pour donner à cette image toute la ressem-

» blanche dont elle est susceptible, l'orthographe emploie six sortes de caractères. » C'est l'exposition, l'analyse et la discussion de ces caractères ; qui font l'objet de son livre ; c'est l'histoire de l'état actuel de la langue écrite qu'il y présente. S'il s'éloigne quelquefois des sentimens de nos meilleurs maîtres, c'est avec tous les égards qu'on leur doit. S'il contredit leurs principes, c'est toujours modestement qu'il propose ou qu'il établit les siens, avec autant de clarté que de précision.

L'ABBÉ D'OLIVET.

Il est louable de savoir bien écrire sa propre langue ; mais il ne l'est pas moins, ce semble, de la bien prononcer ; et c'est ce qu'on rencontre difficilement, surtout en province. Malgré l'excellent *Traité de la Prosodie Française*, donné par l'abbé d'Olivet ; bien des gens ignorent encore si notre langue a une prosodie. Plusieurs observent, en prononçant, les brèves et les longues ; mais sans trop savoir pourquoi, n'étant guidés que par l'habitude. D'autres, qui n'ont pas eu les mêmes secours dans leur éducation, font en ce genre les fautes les plus grossières. L'abbé d'Olivet

d'Olivet a rendu un service inestimable au public, en consacrant ses talens et ses veilles à un travail utile, mais pénible et ingrat. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier son *Traité de la Prosodie* ; c'est un livre classique. Il faut donner la préférence aux dernières éditions revues par l'auteur.

L'abbé d'Olivet a aussi laissé d'excellentes *Remarques sur Racine*, petit vol. in-12, imprimé à Paris en 1738. Si dans quelques-unes il y a une délicatesse trop pointilleuse ; s'il montre dans d'autres trop peu d'attention à conserver les privilèges de la poésie, il y a en revanche, dans ses écrits, des observations utiles pour la perfection de notre langue. L'abbé Desfontaines opposa à cette critique une brochure intitulée ; *Racine vengé*, ou *Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine* : c'est un petit-volume in-12, imprimé à Paris en 1739, quoique le titre porte à Avignon. L'auteur l'a adressé à l'Académie Française, par une épître aussi élégante que polie. L'abbé Desfontaines analyse, dans son écrit, toutes les remarques de son adversaire ; et partout il prétend faire voir clairement, que dans le plus grand nombre, ou même dans

presque toutes, l'abbé d'Olivet a pris le change. C'est ce qu'on croira difficilement, même après avoir lu le Racine vengé. Il y a certainement, dans cet écrit, beaucoup d'observations qui font voir un homme de goût, et qui connoît bien notre langue; mais il y en a d'autres qui sentent trop la chicane, et d'autres enfin, où le critique prend autant le change que l'auteur censuré. Il auroit dû aussi moins insister sur la différence du langage poétique d'avec celui de la prose, qui me paroît un peu chimérique, pour ce qui concerne les règles de la grammaire, que les poètes, comme les auteurs qui écrivent en prose, doivent également suivre avec exactitude.

Au reste, il auroit été à souhaiter que l'abbé d'Olivet, ou la Compagnie dont il étoit membre, eût exécuté sur nos meilleurs écrivains, ce qu'il a commencé sur Racine. « Quel service ne rendroit pas l'Académie Française
» aux lettres, à la langue et à la nation, dit
» Voltaire, si au lieu de faire imprimer tous
» les ans des complimens, elle faisoit imprimer
» les bons ouvrages du siècle de Louis XIV,
» épurés de toutes les fautes de langage qui
» s'y sont glissées! Corneille et Molière en
» sont pleins; La Fontaine en fourmille. Celles

» qu'on ne pourroit pas corriger , seroient au
 » moins marquées. L'Europe , qui lit ces au-
 » teurs , apprendroit par eux notre langue
 » avec sûreté ; sa pureté seroit à jamais fixée.
 » Les bons livres français , imprimés aux dé-
 » pens du roi , seroient un des plus glorieux
 » monumens de la nation. J'ai ouï dire que
 » Despréaux avoit fait autrefois cette propo-
 » sition , et qu'elle a été renouvelée par un
 » homme dont l'esprit , la sagesse et la saine
 » critique sont connus ; mais cette idée a eu
 » le sort de beaucoup d'autres projets utiles ,
 » d'être approuvée et d'être négligée. »

LE PÈRE DE LIVOI.

Les Tropes de Dumarsais et les Synonymes de l'abbé Girard , n'ont presque rien de commun avec le *Dictionnaire des Synonymes Français* , par le Père de Livoi , barnabite , à Paris , chez Saillant , 1767 , in-8°. Ce Dictionnaire peut être fort utile , non-seulement aux étrangers , mais encore à tous ceux qui composent , et particulièrement aux poètes. Cependant l'objet d'un Dictionnaire de Synonymes Français n'étant point de donner l'intelligence des vieux livres écrits en cette langue , mais d'indiquer les mots qui sont en

usage ; l'auteur n'auroit pas dû le grossir inutilement de quantité de termes surannés , et surtout de mots de patois , dont on peut user avec le peuple dans les pays où ils ont cours , mais qu'on ne doit jamais écrire , au moins dans un ouvrage poli : j'y ai remarqué de plus quelques méprises. Un livre fait pour apprendre l'usage des termes , ne doit adopter ni autoriser des mots pris abusivement. Il y en a beaucoup dont on ne donne point les différentes acceptions : enfin , l'idée de ce Dictionnaire est bonne ; mais il auroit pu être mieux exécuté.

Les additions et corrections que Beauzée , un de nos plus habiles grammairiens , fit à cet ouvrage en 1788 , lui donnent un prix réel.

RICHÉLET.

Le public a été inondé de Dictionnaires sur la langue ; dans cette foule , le premier qui mérita quelque attention , fut celui de Pierre Richélet ; il le publia à Genève en 1680 , in-4^o , sous ce titre , *Dictionnaire Français* , contenant l'explication des mots , plusieurs nouvelles remarques sur la langue française , ses expressions propres , figurées et

burlesques, la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, le régime des verbes avec les termes les plus connus des arts et des sciences; le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue française.

Outre les mots et les choses, Richelet y a renfermé des remarques diverses sur notre langue; mais la plupart manquent de justesse. Il y rapporte aussi, avec assez d'exactitude, les expressions propres et figurées; on désireroit seulement qu'il eût montré plus de finesse en les distinguant. L'auteur avoit beaucoup profité des lumières de d'Ablancourt et de Patru, dont il avoit eu l'amitié, et de celles de l'Académie, que l'abbé d'Aubignac avoit établie, et où Richelet avoit été admis en 1665; mais ces lumières n'étoient que de foibles lueurs. On lui reproche, avec raison, les licences qu'il s'est données dans son Dictionnaire. Cet ouvrage passa dans l'esprit de bien des personnes sensées, pour un livre satirique et contraire aux bonnes mœurs.

Ces deux défauts ont été corrigés dans l'édition que l'infatigable abbé Goujet en donna en 1757, en trois volumes in-fol. Le même

écrivain publia un abrégé de ce volumineux Dictionnaire, en un volume in-8°. , qui a été porté à deux volumes en 1774, par de Wailly : cet abrégé est entre les mains de tout le monde.

F U R E T I È R E .

Le Dictionnaire de Furetière, moins mauvais que celui de Richelet, ne parut pas pourtant un livre parfait, lorsqu'il vit le jour en 1690, en trois volumes. « C'est, suivant » l'abbé Goujet, un riche trésor, où l'on » trouve presque tout ce que l'on peut désirer pour l'intelligence de notre langue. » On y démêle les différentes propriétés et » les diverses significations des mots. Tout y » paroît développé avec tant d'ordre et de » clarté, que cet ouvrage est très-propre à » instruire ceux qui savent le moins, et à satisfaire les savans mêmes. » Cet éloge doit recevoir beaucoup de restrictions. Il est vrai que lorsque le livre parut pour la première fois, c'étoit ce qu'on avoit vu de mieux en ce genre ; mais nous avons aujourd'hui des dictionnaires, et plus étendus, et mieux exécutés. On sait que celui-ci procura des chagrins à son auteur. L'Académie Française

prétendit que Furetière avoit profité des cahiers manuscrits du Dictionnaire , auquel cette Compagnie travailloit , pour composer le sien. Furetière se justifia dans des factums ; mais il ajouta aux raisons , les injures. Il se livra dans quelques écrits en vers et en prose , à tout son ressentiment contre l'Académie en général , et contre plusieurs de ses membres en particulier , et il mourut en 1688 , sans avoir vu la fin de ce procès. Toutes les pièces qu'il enfanta durant le cours de cette querelle , furent réunies en 1694 , en deux vol. in-12. L'Académie ne fit aucune réponse en son nom ; elle n'opposa à Furetière , que la modération et le silence. Il ne parut même contre lui qu'une épigramme de La Fontaine , auquel Furetière répliqua d'une manière outrageante.

Son ouvrage , très-imparfait alors , fut le fonds sur lequel on bâtit le grand *Dictionnaire de Trévoux* , qu'on annonça comme un livre universel , fait sur un plan nouveau , contenant tous les mots français , tant anciens que modernes , et les termes des arts et des sciences , 1704 , trois volumes in-fol. , et porté ensuite jusqu'à huit du même format. Cet ouvrage mérite des détails.

DICTIONNAIRE DE TRÉVOUX.

Le titre de ce Dictionnaire fit sa vogue et sa fortune : on le crut Dictionnaire Universel ; et il ne l'étoit pas , comme il ne l'est pas même encore , après les corrections et les augmentations considérables qui se trouvent dans la huitième et dernière édition ; 1771, 8 vol. in-fol. Nous avons un grand nombre de mots , dont il ne fait aucune mention. Ceux qui ont rapport aux sciences , et surtout aux arts et aux métiers , ne sont ni clairement définis , ni suffisamment développés. L'histoire , de l'aveu même des éditeurs , y est totalement négligée ; on n'y parle d'aucun de ces faits qui piquent la curiosité , ou qui instruisent sur les mœurs des différens siècles.

Un Dictionnaire Universel devrait être un code de littérature et de belles-lettres ; celui de Trévoux , plus occupé à copier les phrases de nos bons auteurs , qu'à recueillir et à exposer les principes et les préceptes de la nature et de l'art , n'enseigne presque rien sur des objets si intéressans : c'est ce qu'on remarquera à tous les articles qui ont rapport à l'éloquence , à la poésie , et aux différens styles qu'exigent les divers genres d'écriture.

On

On n'y trouve aucune règle pour la bonne prononciation; ni pour la quantité prosodique des syllabes. Ce point étoit cependant essentiel dans un livre fait pour apprendre l'usage de la langue; et pour montrer l'emploi des mots qui la composent. Cette seule omission doit être une source d'erreurs pour les étrangers, et pour la plupart des nationaux, qui, n'étant point à portée de connaître les lois ou les caprices de l'usage, prononcent les mots comme ils les trouvent écrits. Ce Dictionnaire, dit Universel, n'indique point les nuances fines et délicates, qui différencient un même mot placé différemment; ou plusieurs mots crus synonymes. On n'y voit point cette gradation philosophique, qui fait apercevoir, d'un coup d'œil, l'origine, la filiation, les sens différens, la vraie valeur, et le meilleur emploi d'un mot pris séparément, ou réuni avec d'autres. On n'y dit que très-peu de chose sur le régime des verbes, sur la manière de conjuguer ceux qui sont irréguliers, et sur quantité d'autres détails de grammaire, dont la connoissance est indispensable pour écrire et pour parler avec pureté.

Outre tant d'omissions, on peut encore se

plaindre, avec fondement, de l'ambiguïté, de l'obscurité même, et surtout de l'insuffisance et de l'inexactitude de la plupart des définitions. Le principal et le seul mérite de ce livre, si ce n'est pas un vice, est d'avoir accumulé une foule d'exemples tirés d'auteurs connus; mais ces exemples ainsi entassés, fatiguent bien plus le lecteur, qu'ils ne l'instruisent.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Celui de tous les ouvrages sur la langue, qu'on estime le plus, c'est le Dictionnaire de l'Académie Française, dont la cinquième édition a paru en 1798, en deux volumes in-folio. et in-4°. Cette compagnie s'étoit occupée depuis son établissement, de ce Dictionnaire; et l'on peut dire qu'il a pour auteurs les poètes, les orateurs et la plupart des écrivains célèbres des dix-sept et dix-huitième siècles. L'Académie a toujours cru qu'elle devoit se restreindre à la langue commune, telle qu'on la parle dans le monde, et telle que nos poètes et nos orateurs l'emploient. Ainsi l'on n'a point fait entrer dans ce Dictionnaire, tous les mots dont on ne se sert plus et qu'on ne trouve aujourd'hui que dans

les auteurs qui ont écrit avant la fin du seizième siècle. On a cru devoir admettre, dans l'édition de 1762, les termes élémentaires des sciences, des arts, et même ceux des métiers, qu'un homme de lettres est dans le cas de trouver dans des ouvrages, où l'on ne traite pas expressément des matières auxquelles ces termes appartiennent. On n'a point négligé de rapporter le sens métaphysique : que certains mots reçoivent quelquefois en vertu d'un usage établi ; mais on n'a pas fait mention des sens figurés que les poètes et les orateurs donnent à plusieurs termes, et qui ne sont point autorisés par un usage reçu : ces sortes de figures appartiennent à ceux qui les hasardent, et non pas à la langue. On n'y expose point non plus les significations relatives et les nuances de certains mots appelés synonymes. On n'y trouve point de règles détaillées sur la grammaire, sur la prononciation et sur la quantité prosodique des syllabes. Son unique objet est de fixer et de déterminer le vrai sens et la vraie signification des mots de la langue les plus usités.

On sait que l'Institut National s'occupe d'un nouveau Dictionnaire ; il peut rendre

un important service aux écoles publiques ; aux jeunes gens, aux étrangers, en le rédigeant avec méthode, et de manière qu'il présente des définitions claires et précises, l'étymologie, les racines des mots et des exemples habilement choisis dans les auteurs classiques, depuis Malherbe jusqu'à Voltaire, depuis Pascal jusqu'à Buffon.

Ce n'est pas sur ce plan qu'est rédigé le Dictionnaire de l'Académie Française : pour mieux dire, il est remarquable par l'absence de plan ; point d'étymologie ; nulle clarté dans les définitions ; des rédactions vagues, incomplètes ; quant aux phrases composées tout exprès pour faire autorité, elles fournissent presque toujours des exemples de mauvais style, souvent des modèles de ridicule. Ce travail malheureux est digne en tout sens du mépris qu'il inspirait à Voltaire dans les derniers temps de sa vie.

Nous observerons ici, pour la satisfaction de ceux qui aiment les détails relatifs à l'histoire littéraire, que la première édition du Dictionnaire de l'Académie Française, en 1694, est due en grande partie à l'abbé Regnier des Marais ; l'Épître dédicatoire

au roi et la Préface, sont de François Charpentier, Mirabaud eut beaucoup de part à la troisième, qui parut en 1740; et Duclos à la quatrième, donnée en 1762. L'édition de 1778, en 2 vol. in-4°, n'est qu'une répétition de cette dernière; quant à la cinquième, elle a été faite sur un exemplaire chargé de notes de la main de plusieurs académiciens, écrites avant 1789. M. Dominique-Joseph Garat est auteur du Discours Préliminaire. Pendant quelque temps, Selis a revu une partie du Dictionnaire, sous le double rapport de la grammaire et de la typographie; après sa mort, cette révision a été continuée par le grammairien de Wailly et l'abbé Bourlet de Vauxcelles.

A N N O N C E.

Les Remarques Morales, Philosophiques et Grammaticales sur le Dictionnaire de l'Académie Française, publiées par le libraire Renouard, en 1807, in-8°, sont en général justes, quelquefois fines et judicieuses, quelquefois encore obscures ou énigmatiques, et souvent exprimées avec dureté par un homme qui sait tout, excepté l'art d'adoucir ce que la critique a d'amer ou d'offensant.

M. LA VEAUX.

La nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie Française, imprimée par Moutardier et Leclerc, en 1802, deux gros volumes in-4°, a été dirigée par M. Laveaux, ancien professeur royal à Berlin, connu par la publication de différens ouvrages historiques et littéraires; elle contient les mots et les locutions adoptées depuis la dernière édition de 1762; l'explication des termes et des expressions synonymes, les termes des sciences, des arts et des métiers; et particulièrement ceux de la nouvelle nomenclature chimique. On peut dire qu'il est le plus exact et le plus complet qui ait paru jusqu'à présent, et le seul qui contienne la nouvelle langue politique, administrative, militaire et scientifique; en un mot, c'est le Dictionnaire de l'Académie Française, avec des corrections et augmentations faites, non par l'Académie elle-même, mais par tous les bons auteurs qui ont écrit depuis la dernière édition; aussi est-il très-recherché.

M. B O I S T E.

Dans son Dictionnaire Universel de la Langue Française, 2^{ème} édition, 1803, in-4°,

et 2 vol. in-8°. oblongs, M. Boiste s'est proposé, 1°. d'ajouter à la nomenclature du Dictionnaire de l'Académie Française, édition de 1778 (1762), tous les mots admis par les autres dictionnaires anciens et modernes, avec l'indication de leurs auteurs, et les termes particuliers aux sciences, arts, manufactures et métiers, etc. ; 2°. de donner succinctement la signification des mots, leurs acceptions différentes et leurs équivalens ou synonymes, en indiquant les différences, souvent très-grandes, dans la signification, et quelquefois même les sens diamétralement opposés que leur donnent les autres dictionnaires.

3°. De présenter avec clarté le rapprochement et la comparaison des systèmes d'orthographe, c'est-à-dire, les différentes manières d'écrire les mots, lorsqu'ils sont susceptibles de variantes, ce qui est très-fréquent; et toujours avec l'attention de citer les auteurs de ces systèmes.

4°. Enfin, de séparer le néologisme de la néologie, c'est-à-dire, de désigner par des indications précises les mots nouveaux, adoptés depuis l'Académie, et qui font aujourd'hui partie de la langue; ceux qui ne peu-

vent être employés qu'avec circonspection ; même dans le style familier, et ceux qui doivent être rejetés.

Le but de l'auteur a été de lever les difficultés sans nombre qui naissent de la confusion des différens systèmes d'orthographe, du renouvellement ou de l'oubli d'anciens mots ; de l'emploi de mots nouveaux, dont les Français mêmes, et à plus forte raison les étrangers, ne connoissent pas la signification ; et par-là de contribuer à ce que la langue française, conservée dans sa pureté, ne cesse pas d'être en Europe la langue universelle. Les efforts de M. Boiste ont été couronnés du plus brillant succès. Son Dictionnaire, rare dans son espèce, ne contient pas un seul mot inutile ; c'est peut-être le plus substantiel qui existe, et on peut le regarder comme la solution d'un problème où l'on auroit proposé les moyens de resserrer les sciences dans le plus court espace, et de mettre le plus de choses dans le moins de mots qu'il est possible.

M. M O R I N.

Son Dictionnaire Etymologique des Mots Français dérivés du Grec, revu et enrichi de

de notes par le célèbre de Villoison, 1804, in-8°. , est d'une utilité générale pour tous ceux qui ne savent pas le grec, et pour ceux-mêmes qui possédant cette langue, ne se sont pas familiarisés avec tous les termes de sciences, d'arts et de métiers, dont on trouve l'étymologie et l'explication dans cet ouvrage.

V A U G E L A S.

Ses Remarques sur la Langue Française, publiées en 1647, in-4°. , et réimprimées en 1738, 3 vol. in-12, avec des notes de Patru et de Thomas Corneille, ont eu beaucoup plus de réputation qu'elles n'en méritent. Quand on considère une grande partie des difficultés que cet auteur avoit entrepris de résoudre, on n'en trouve guère qui puissent arrêter aujourd'hui un Français instruit de sa langue. On est étonné de voir dans quels embarras l'académicien paroît quelquefois se jeter pour l'examen d'un mot ou d'une locution, sur lesquels il ne reste pas à présent le moindre doute. Son ouvrage, d'ailleurs, n'a pas toute la perfection qu'il pouvoit avoir; et je ne suis point surpris que le Père Bouhours y ait trouvé des défauts. Il avouoit, par exemple, que l'auteur avoit approuvé plusieurs

expressions qui avoient vieilli; qu'il en avoit condamné d'autres qui s'étoient introduites, et que nos meilleurs écrivains employoient. Il pensoit même qu'un excès de délicatesse, et le caprice peut-être, avoit quelquefois conduit la plume de l'académicien.*

LE PÈRE BOUHOURS.

Le jésuite qui a fait cette critique, a lui-même écrit beaucoup sur la langue. Le second de ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, imprimés en 1671, n'est consacré qu'à cet objet. Mais ses remarques ne sont pas toujours judicieuses, comme le prouva Barbier d'Aucour dans sa critique aussi sévère qu'ingénieuse, intitulée : *Sentimens de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Ces Entretiens avoient été extrêmement goûtés, malgré le style maniéré de l'auteur; mais après la lecture de la critique, ceux qui avoient été les plus favorables à cet ouvrage, rabattirent bien de l'opinion trop avantageuse qu'ils en avoient conçue. Tout le monde jugea avec le censeur, que l'auteur des Entretiens avoit eu beaucoup plus de soin des paroles que des choses; et un plaisant dit à cette occasion, qu'il ne manquoit au Père Bouhours, pour écrire

parfaitement, que de savoir penser. Mais s'il ignoroit l'art de penser, il apprit du moins à bien des gens à parler purement. Nous avons de lui, outre ses Entretiens, 1^o. des Doutes sur la Langue Française, proposés à messieurs de l'Académie, par un prétendu gentilhomme de province, qu'il fit imprimer en 1674, in-12; 2^o. des Remarques sur la Langue Française, qu'il donna en 1675, et dont il publia une suite en 1692. Les Doutes furent très-bien accueillis. Ménage dit en parlant de ce livre, qu'un homme qui doutoit si raisonnablement, étoit très-capable de décider. Aussi le Père Bouhours décide-t-il, en effet, plus souvent dans cet ouvrage, qu'il ne propose; il censure même plus ordinairement qu'il ne demande des avis. Il ne montre pas seulement des fautes; il les corrige. La critique qui règne dans les remarques, est moins vive que dans le livre des Doutes; mais trop souvent encore; il fait des écarts pour attaquer différens auteurs; sans que ces attaques puissent être utiles à la perfection de notre langue. Il les juge toujours avec la modestie d'un jésuite. Le ton d'autorité qu'il prend dans tous ses livres, les censures qu'il se permet contre les meilleurs écrivains,

lui firent beaucoup d'ennemis. Lorsque sa traduction du Nouveau Testament parut, on ne l'épargna point. Il se plaignit à Boileau de quelques brochures lancées contre cette version. « Je sais d'où elles partent, » ajouta-t-il; je connois mes ennemis; je saurai me venger d'eux. Gardez-vous en bien, mon Père, lui répondit Despréaux; ce seroit alors qu'ils auroient raison de dire que vous n'avez pas entendu le sens de votre original, qui ne prêche partout que le pardon des ennemis. »

LE COMTE DE RIVAROL.

L'Académie de Berlin, enproposant pour le prix de l'année 1784, la question de l'universalité de la langue française, avoit demandé : 1°. *Qu'est-ce qui a rendu la Langue Française universelle?* 2°. *Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?* 3°. *Est-il à présumer qu'elle la conserve?* Ces trois points forment la division naturelle du discours couronné de Rivarol, intitulé : *de l'Universalité de la Langue Française*. Ce discours brille de tout l'éclat de l'esprit. L'auteur court, vole : il jette çà et là des pensées quelquefois profondes, mais toujours présentées d'une manière saillante.

Sans étaler une fastueuse érudition, il montre néanmoins assez de connoissances pour former un tableau exact des nuances graduées de notre langue, depuis la formation de ses premiers mots empruntés d'idiomes corrompus, jusqu'à son entière perfection sous le beau règne de Louis XIV et même sous celui de Louis XV. Rivarol fait dériver du caractère de chaque peuple, le caractère de l'idiome qu'il parle; ce qui lui fournit le moyen de tracer des portraits extrêmement brillans du Français, de l'Anglais, de l'Espagnol, de l'Italien, de l'Allemand; il développe ensuite le mécanisme de chaque langue.

On trouve des notes à la suite de ce discours: il en est quelques-unes, et particulièrement celles qui ont pour objet la grammaire, qui demanderoient des discussions. Nous ne releverons pas des constructions viciieuses, des termes impropres, des métaphores forcées, etc. Ce discours fait tant de plaisir, qu'on s'aperçoit à peine de ces taches à la première lecture. Il en existe une jolie édition in-12; sortie, en 1785, des presses de Prault.

M. SCHWAB.

Quoiqu'on lise sur le frontispice du Discours de Rivaröl ; que cet ouvrage a remporté le prix de l'Académie de Berlin ; la vérité est que ce prix fut partagé entre deux ouvrages , l'un français , l'autre allemand.

L'ouvrage allemand est de M. Schwab , conseiller de cour et secrétaire intime de S: A: S. le duc de Wirtemberg. On n'y trouve ni le brillant , ni la marche rapide de son concurrent ; mais plus d'ordre , plus de méthode , une manière de procéder plus serrée , une plus vaste érudition.

On pourroit désirer que Rivarol eût insisté davantage sur l'influence que la supériorité politique d'une nation a sur la propagation de sa langue : l'importance de cette cause n'a pas échappé à l'auteur Allemand , qui semble avoir mieux envisagé la matière ; et lui avoir donné tous les développemens dont elle étoit susceptible.

M. Robelot a publié à Paris , en 1803, in-8° ; une bonne traduction de la Dissertation de M. Schwab ; il y a joint des notes et des réflexions qui ajoutent au mérite de l'ouvrage.

M. Merian lut, en 1785 , à l'Académie de

Berlin, un Précis en français de la Dissertation de M. Schwab : il a été imprimé la même année. Une copie manuscrite étant tombée entre les mains du célèbre comte de Mirabeau, il y fit un grand nombre de corrections interlinéaires : cette copie, corrigée de la main d'un grand homme, a été imprimée en l'an V (1797), à la suite des Lettres de Mirabeau à Chamfort.

L'ABBÉ DES FONTAINES.

Nous avons eu, dans le dernier siècle, un homme qui avoit hérité du caractère critique et du ton despotique du Père Bouhours : c'est l'abbé des Fontaines. Mais on doit lui pardonner l'aigreur de sa censure, en considération des services qu'il a rendus à la langue. On sait que le ridicule utile que son Dictionnaire Néologique a jeté sur certains ouvrages modernes, remplis d'expressions vicieuses, et de phrases vides et alambiquées, a produit, en partie, le même effet sur le Parnasse, que la comédie des Précieuses Ridicules produisit autrefois à la cour. Nos beaux esprits commençoient à s'imaginer que, pour bien écrire, il falloit copier la langue de nos auteurs de ruelles; ils ont même voulu les sur-

passer : de là , outre les mots nouveaux , inventés sans besoin , ces façons de parler extravagantes , et quelquefois incompréhensibles. Ce nouveau genre de pédantisme a été poussé si loin , qu'un livre , comme le Dictionnaire Néologique , étoit en quelque sorte nécessaire. Il n'étoit pas question de prouver sérieusement que le style des néologiques est vicieux ; cela n'auroit servi de rien : il falloit le rendre ridicule et méprisable ; et c'est ce que l'abbé des Fontaines a fait avec succès. Son livre a été plusieurs fois réimprimé. L'édition de Hollande , faite à Amsterdam en 1728 , in-12 , est augmentée de plus de deux cents articles , et de plusieurs pièces ingénieuses , mais trop satiriques , quoiqu'elles tendent toutes au même but , de ridiculiser le langage précieux et affecté. On y trouve de la bonne et de la fine plaisanterie dans le goût de Lucien , mais des traits trop piquans. Il seroit à souhaiter pourtant , que cet ouvrage fût réimprimé avec des additions , et l'on auroit une récolte très-abondante à faire dans les écrits modernes.

M. PHILIPPON-DE-LA-MADELAINE.

M. Philippon-de-la-Madelaine ne donne
qu'une

qu'une vingtaine de pages de préceptes dans sa *Grammaire des Gens du Monde*, ou la *Langue Française enseignée par l'usage*, 1807, in-12; et ils sont d'ailleurs clairs, précis et appuyés par des exemples intéressans. Tout le reste de cette utile production est un Dictionnaire alphabétique de tous les mots, de toutes les expressions qu'on emploie souvent d'une manière vicieuse, et que l'auteur rectifie, soit par l'autorité de l'usage, soit par l'autorité des meilleurs écrivains et de nos premiers maîtres. Cet ouvrage peut être utile non-seulement aux gens du monde, mais même aux gens de lettres et aux savans.

DE BEAUCLAIR.

Le Cours de Gallicismes, par P.-L. de Beauclair, Francfort, 1794, 2 vol. in-12, est un vocabulaire qui, sous chaque mot, indique les différentes acceptions éloignées de l'usage général, dans lequel il peut se prendre dans la langue française. Ces acceptions particulières à cette langue, sont, en effet, ce qu'on peut appeler des gallicismes; mais l'auteur nous paroît avoir confondu les locutions proverbiales avec les gallicismes; ainsi il appelle

de ce nom celles-ci : *faire croquer le marmot*, *laver la tête*, *faire ripaille*, *boire à tire-la-rigot* : ce sont bien là des proverbes particuliers à la langue française, mais non pas des gallicismes, ou du moins ils ne sont employés que dans le langage le plus bas ; malgré cela, l'auteur, en déterminant le sens d'une foule de ces mots vulgaires, a rendu un grand service, surtout aux étrangers, parce que les locutions proverbiales présentent, dans toutes les langues, une extrême difficulté.

De Beauclair, connu par son *Anti-Contrat Social*, la Haye, 1765, in-12, est mort en Allemagne, le 11 mai 1804.

D E S G R O U A I S.

Un service essentiel qu'on pourroit rendre aux provinciaux, ce seroit de composer un livre, où l'on ramasseroit toutes les mauvaises expressions, les tours vicieux, les phrases singulières qu'on se permet dans les différentes provinces de France. C'est ce qu'a exécuté pour les contrées méridionales du royaume, Desgrouais, professeur au Collège Royal de Toulouse, dans ses *Gasconismes corrigés* ; ouvrage utile à toutes les person-

nes qui veulent parler et écrire correctement, et principalement aux jeunes gens, dont l'éducation n'est point encore formée ; à Toulouse, in-8°, 1766. L'auteur de ce bon livre ne se propose pas de composer une grammaire, ni d'enseigner aux Gascons les beautés de la langue française : il travaille moins à leur apprendre à bien parler, qu'à ne pas parler mal. Un miroir ne dit pas quels ajustemens il faut prendre pour plaire ; mais il avertit de ce qu'il faut ôter pour ne déplaire pas. L'auteur veut seulement rendre les Gascons attentifs à des gasconismes qui ne leur sont que trop familiers, et dont il est important qu'ils se corrigent, s'ils veulent éviter ces petites humiliations, auxquelles les personnes qui parlent mal sont exposées, surtout à Paris, où ces expressions impropres ne manquent pas de donner lieu à des railleries dont il est toujours désagréable d'être l'objet. Pour que ces remarques soient moins sèches, Desgrouais y a mêlé quelques anecdotes plaisantes ; et l'on trouve quelquefois, dans la même page, l'exemple d'un gasconisme et d'une gasconnade.

Desgrouais est mort en 1766, âgé de 63 ans ; c'étoit un excellent humaniste.

MÉNAGE.

On a beaucoup ridiculisé la science des étymologies. Il est certain qu'elle est remplie d'idées chimériques, surtout lorsqu'un savant chargé de grec, d'hébreu, de syriaque, d'arabe, etc., veut soumettre toutes les origines des mots à ses rêveries. Mais, à cet inconvénient près, les étymologies peuvent servir beaucoup pour l'intelligence de notre langue. La connoissance de l'origine d'un mot en fait mieux sentir toute la force, et sert à donner quelquefois plus d'énergie à une phrase, en y faisant entrer ce mot à propos. Il est bon d'ailleurs de savoir de quelle langue nous avons tiré tel ou tel terme, du moins si l'on veut conserver, en écrivant, les restes de la figure primitive de chaque mot.

Quoi qu'il en soit de l'utilité de la science étymologique, personne ne l'a plus approfondie que le savant Ménage. Avant lui nous possédions les Origines Françaises de Budé, de Baif, et de cet habile imprimeur, Henri Etienne, aussi fameux par ses propres ouvrages, que par le lustre que ses presses donnèrent à ceux des autres. Nous avons

celles de Nicot , de Joachim Perion , de Sylvius , de Picart et de Tripault , qui ; par l'entêtement et la passion qu'ils avoient pour le grec , prétendoient y réduire tout. On avoit lu avec moins de plaisir que de surprise , celles de Guichart , qui , sachant l'hébreu à fond , crut faire honneur aux Français , en faisant remonter leur langue jusqu'à sa première source. Enfin , du temps de la ligue , on avoit applaudi au président Fauchet , auteur d'un savant recueil de la Langue et Poésie française , Rimes et Romans , où l'on voit les monumens du vieux langage , dans l'extrait des ouvrages de cent vingt-sept poètes , qui tous avoient écrit avant la fin du treizième siècle.

Mais on n'eut rien de parfait en ce genre jusqu'en 1694. Ce fut cette année que parut *le Dictionnaire Etymologique , ou Origine de la Langue Française* , par Gilles Ménage , nouvelle édition , augmentée par l'auteur , et enrichie des Origines Françaises de Pierre de Caseneuve ; d'un Discours sur la Science des Etymologies , du Père Besnier , jésuite ; et d'un Vocabulaire Hagiologique , c'est-à-dire , une liste des noms des Saints , qui paroissent éloignés de leur origine , et qui s'ex-

priment diversement, selon la diversité des lieux, par Claude Chastelain, chanoine de l'église de Paris, avec des préfaces et des remarques, par Simon de Valhebert. Il y a eu depuis une troisième édition de ce Dictionnaire, en 1750, en deux vol. in-fol., avec les additions et les corrections d'Augustin-François Jault, professeur au Collège Royal.

On convient généralement que Ménage a trouvé la véritable source d'une multitude de mots; mais on ne peut nier aussi, qu'il ne donne trop souvent des conjectures faibles, hasardées, et en quelques endroits visiblement fausses. L'auteur étoit au désespoir d'avoir vu naître le mot de brocanteur, et de mourir sans en avoir pu découvrir l'origine. La reine Christine disoit de lui, qu'il savoit non-seulement d'où les mots venoient, mais où ils alloient. Si c'étoit un éloge sérieux, il étoit flatteur. Le savant Huet lui reprocha, dans une petite brochure, de s'être trop reposé sur cette louange, et lui fit voir qu'elle avoit peut-être contribué à lui faire hasarder, avec trop de confiance; des paradoxes, des origines incroyables et insoutenables, et des étymologies monstrueuses.

M. L A C O M B E.

Une connoissance peut-être plus nécessaire que celle des étymologies , est celle du vieux langage français. Si l'on ne se familiarise de bonne heure avec ce jargon suranné, on ne sauroit goûter nos vieux romans et nos vieux poètes, dont la lecture peut, cependant, être très-utile : on peut en faire le même usage que Virgile faisoit des poésies d'Ennius. La Fontaine, après s'être formé le goût sur les meilleurs modèles de l'atticisme et de l'urbanité, n'avoit pas négligé cette ressource : il connoissoit surtout nos anciens fabliaux, et en avoit su profiter. On peut donc les lire à son exemple ; et c'est pour en faciliter l'intelligence, que M. Lacombe, d'Avignon, a donné à Paris, en 1766, in-8°. , son *Dictionnaire du vieux Langage Français*, enrichi de passages tirés de manuscrits en vers et en prose, des actes publics, des ordonnances de nos rois, etc. : ouvrage utile aux légistes, notaires, archivistes, etc. ; propre à donner une idée du génie, des mœurs et de la tournure d'esprit des auteurs de chaque siècle ; et absolument nécessaire pour l'intelligence

des lois d'Angleterre , publiées en français depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Edouard III. L'auteur y a ajouté, en 1767, un second volume, non moins utile que le premier : c'est un Dictionnaire des Langues romance , ou provençale et normande du neuvième au quinzième siècle , enrichi de passages en vers et en prose , pour faciliter l'intelligence des lois , des usages , des coutumes et des actes publics ; avec un coup d'œil sur l'origine , sur les progrès de la langue et de la poésie française , des fragmens des troubadours , et des autres poètes , depuis Charlemagne jusqu'à François I^{er}.

Le libraire Warée oncle, publiera incessamment le Glossaire de la Langue Romane , par J.-B. Roquefort, en 2 vol. in-8°. : une dissertation sur le mot *graal*, vase à boire , que nous avons sous les yeux , et qui en est tirée , nous porte à croire que ce travail satisfera les savans. Le même libraire fera bientôt paroître une nouvelle édition des Fabliaux de Barbasan , dont nous avons précédemment parlé ; il y joindra l'Ordène de Chevalerie , ou Recueil de plusieurs anciens Contes , et le Castoyement , ou Instruction d'un Père à son Fils ; le tout formera cinq volumes in-8°.

LE ROUX.

L E R O U X.

Les Siècles dont M. Lacombe nous a expliqué le langage, nous ont non-seulement fourni de vieux mots et des expressions énergiques; nous leur devons encore un grand nombre de proverbes, dont la plupart renferment un grand sens sous des expressions triviales. Presque tous nos dictionnaires français s'attachent à les expliquer; mais nous avons des lexiques particuliers, où l'on interprète les façons de parler proverbiales : le plus connu, et le moins digne de l'être, est celui qu'un nommé le Roux publia en 1718, in-8°, à Amsterdam. Je suis bien éloigné de vous en conseiller la lecture, quoiqu'il ait été plusieurs fois réimprimé. C'est, selon l'éditeur, un Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial; mais dans la vérité, c'est l'ouvrage le plus licencieux que l'on ait pu faire. Il n'est pas possible d'y choquer plus ouvertement la vertu, qu'on le fait dans ce livre : on y met en évidence le plus grand libertinage de l'esprit, et la plus grossière corruption du cœur.

Un défaut remarquable dans le Dictionnaire de le Roux, et dans les autres où l'on

rapporte nos proverbes, c'est qu'on s'arrête à expliquer certaines façons de parler, certains proverbes si intelligibles, qu'ils s'entendent d'eux-mêmes; et qu'on en abandonne à la pénétration du lecteur, d'autres dont l'intelligence est beaucoup plus difficile. Ce défaut caractérise en particulier le Dictionnaire des Proverbes, que Panckoucke, libraire de Lille, publia en 1749, in-8°. : mais il ne s'est point permis les explications licencieuses de le Roux; et l'on n'y trouve point ces turpitudes qui font rougir les personnes les moins honnêtes.

§ V. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE ITALIENNE.

VENERONI.

Le véritable nom de cet auteur, natif de Verdun, étoit Vigneron : il écrivoit sur la fin du dix-septième siècle, et il écrivoit mal. Sa Grammaire, calquée, comme la plupart de toutes les autres, sur les grammaires latines, s'éloignoit, à divers égards, du génie et du caractère de la langue qui en étoit l'objet. Des hommes véritablement instruits,

ont fait disparaître les faux principes et les incorrections qui défiguroient le *Maître Italien*. On donne la préférence à l'édition mise en meilleur ordre par M. Gattel, ci-devant professeur de grammaire générale à l'école centrale du département de l'Isère, Lyon, 1803, in-8°; elle est augmentée d'un recueil des Italicismes, des Synonymes Italiens, d'un nouveau Traité de la Poésie Italienne, d'un Vocabulaire Poétique, d'une liste des principales productions des meilleurs auteurs Italiens, et de plusieurs additions dans le Vocabulaire des deux Langues.

M. Gattel, dans son avertissement, présente Veneroni comme un étranger écrivant dans une langue qui lui étoit peu familière; c'est une erreur qu'on ne devoit pas trouver en tête d'une édition aussi soignée.

Le dictionnaire intitulé, *Vocabulario degli Academici della Crusca*, 4^{de} impressione, Florence, 1729 et ann. suiv., 6 vol. in-fol., a été reçu avec un applaudissement général : c'est le fruit de plus de quarante années de travail. Il a servi de modèle à tous ceux qui ont été faits depuis sur les langues modernes; cependant on n'y trouve pas l'étymologie des mots, et on n'en détermine pas avec assez

de précision l'usage et l'emploi. L'abbé Salvini y a eu la plus grande part.

On se sert plus fréquemment du Dictionnaire Français-Italien et Italien-Français d'Alberti, troisième édition corrigée et augmentée, Nice, 1788, 2 vol. in-4°.

§ VI. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE ESPAGNOLE.

On a donné des éloges à la Grammaire Espagnole, composée sur celle de l'Académie Espagnole, par M. Pellizer, ancien professeur au Lycée, Paris, 1786, in-8°.

Les savans estiment beaucoup le Dictionnaire de la Langue Castillane, composé par l'Académie Royale d'Espagne, et auquel l'historien Ferréras a eu beaucoup de part. Ce grand ouvrage a été publié à Madrid en 1726 et ann. suiv., 6 vol. in-fol.; mais on peut se contenter, pour l'usage habituel, du Dictionnaire Espagnol-Français et Français-Espagnol de Sobrino, de l'édition de M. Cormon, Anvers, 1789, 2 vol. in-4°.

§ VII. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE ALLEMANDE.

La Grammaire Allemande de feu M. Adelung, en un vol. in-8°. , a été réimprimée plusieurs fois. L'ouvrage français, intitulé, *Abrégé de la Grammaire Allemande d'Adelung*, avec des remarques par Henri Reichel, Leipzig, 1789, in-8°. , ne peut en donner qu'une faible idée. On fait beaucoup de cas du Dictionnaire Grammatical et Critique de la Langue Allemande-Saxonne, nouvelle édition, en 4 vol. in-4°. dont le premier a paru en 1793, et le dernier en 1801. Cet ouvrage du même Adelung, est composé dans le goût de celui de l'Anglais Johnson, qui n'employa pas dans son travail cette connoissance des langues orientales, auxquelles Adelung a bien fait de rapporter une grande partie de la langue germanique.

Les Français, qui apprennent l'allemand, se servent beaucoup d'un Dictionnaire Allemand-Français et Français-Allemand, à l'usage des deux nations, 2 vol. in-4°. ou in-8°. : on le réimprime souvent.

§ VIII. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE ANGLAISE.

L O W T H.

Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle que les Anglais ont commencé à avoir de bonnes grammaires : celle de Lowth peut être citée comme la première ; le chevalier de Sausseuil l'a traduite en français , avec des notes critiques , en 1783 , in-12. L'auteur mit à la tête de son ouvrage , une introduction , dans laquelle il fait voir que les meilleurs auteurs Anglais sont remplis de fautes contre la grammaire , qui n'est autre chose que la logique.

M. E L P H I N S T O N .

On peut encore citer parmi les grammairiens Anglais estimables , M. James Elphinston , auteur d'une Grammaire Anglaise réduite à l'analogie , 2 vol. in-8°. ; des Principes de la Langue Anglaise digérés , 1 vol. in-4°. et d'un autre ouvrage en 2 vol. in-4°. , sur son caractère. On trouve dans cet ouvrage , des recherches curieuses , des idées justes et utiles , dont plusieurs ont été adop-

tées, quoique la plupart des critiques aient accusé l'auteur de s'être érigé en réformateur de la langue.

MADAME PIOZZI.

Une dame a fait en Angleterre, ce qu'aucun homme n'avoit osé tenter, et ce n'a pas été sans quelque succès. Madame Piozzi, élève du célèbre Johnson, publia en 1794, deux volumes de *Synonymes Anglais*. On trouve dans cet ouvrage bon nombre d'articles écrits avec esprit, avec finesse, où elle saisit très-bien les différentes significations des mots, et les fait sentir à son lecteur; mais souvent son style est inégal, négligé, incorrect; son ton est tantôt celui du commérage, et tantôt celui du pédantisme.

JOHNSON.

On peut dire qu'il n'existoit pas de Dictionnaire de Langue Anglaise, avant que Johnson eût publié le sien, en 1765, 2 vol. in-fol., réimprimé plusieurs fois dans ce format ou en 2 vol. in-4°. Ceux qui existoient à cette époque étoient très-incomplets et très-défectueux sous tous les rapports : le moins imparfait étoit celui composé par Boyer,

réfugié Français. Johnson, quoiqu'il eût des modèles dans le Dictionnaire *Della Crusca*, et de l'Académie Française, tient un rang distingué parmi les lexicographes. L'histoire de la littérature n'offre pas un second exemple d'un ouvrage d'une aussi grande étendue, exécuté par un seul homme, avec une grande supériorité : il recueillit dans son Dictionnaire quarante-huit mille mots, et l'on crut que bien peu lui étoient échappés. Cependant M. Mason a publié à Londres, en 1801, un petit volume in-4°, qui peut servir de Supplément au Dictionnaire de Johnson. Les critiques qu'il en fait sont souvent justes, mais le ton en est souvent déplacé. Beaucoup d'omissions sont suppléées ; mais un nombre considérable de mots très-connus, manquent encore à ce Supplément. Nous ignorons si on jouit à Londres du grand Dictionnaire qui a été promis par M. Hubert Croft, lequel doit contenir 20,000 mots de plus que celui de Johnson.

Le principal mérite du Dictionnaire de Johnson consiste dans l'indication des étymologies, et dans les citations des meilleurs auteurs Anglais.

§ IX. GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES DE LA LANGUE RUSSE.

M A U D R U.

Le bien du commerce et celui des lettres sont les motifs qui ont engagé M. Maudru à composer des *Elémens raisonnés de la Langue Russe*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Un séjour en Russie de plusieurs années employées dans des fonctions d'enseignement, l'a mis à portée de la connoître à fond. Il a recueilli chez les grammairiens Russes, des matériaux qui se trouvoient épars dans leurs divers ouvrages : la difficulté et l'ennui de les comparer, de les trier et de les rassembler, n'ont point refroidi son zèle : il y a joint le fruit de ses réflexions et de sa propre expérience ; et il a tiré du tout ensemble un ouvrage simple dans son plan et régulier dans ses proportions.

On peut joindre à cette Grammaire, un *Dictionnaire Russe et Français*, imprimé à Saint-Petersbourg en 1762, in-8°.

On publia dans la même ville, la même année, un *Dictionnaire Français, Allemand, Latin et Russe*, composé de deux vol. in-8°.

CHAPITRE IV.

DE L'HISTOIRE.

§ I^{er}. DE L'HISTOIRE SACRÉE.

Le principal avantage qu'a l'histoire sacrée sur toutes les autres, c'est qu'elle nous élève à Dieu, et nous fait connoître sa providence et aimer sa justice. Ce qui distingue encore les annales des juifs de celles des autres nations, c'est qu'elles sont vraies dans tous les points, et qu'il n'est pas permis d'en révoquer en doute un seul événement. Il est donc de la plus grande importance d'étudier de bonne heure cette histoire.

DOM CALMET.

Celui qui l'a traitée, dans notre langue, avec le plus d'étendue et d'exactitude, est le Père Calmet, bénédictin ; son ouvrage est intitulé : *Histoire Sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour servir d'introduction à l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury*, in-4°. , Paris, 1715, quatre volumes, et in-12, 1725, 7 vol. Ce savant avoit fait une étude profonde de l'Ecriture - Sainte ; et son

érudition se fait sentir dans tout l'ouvrage. Il raconte les faits dans une juste étendue. Son récit est suivi, sans interruption, sans digressions, sans remarques, sans affectation de savoir. Il ne perd pas pourtant de vue les grandes difficultés; mais il les éclaircit en peu de mots; et ceux qui demandent des explications plus étendues, peuvent consulter les Dissertations du même auteur, imprimées séparément de son commentaire sur la Bible, en trois volumes in-4°.

J O S E P H E.

Après s'être rempli de la lecture de dom Calmet, on peut lire l'Histoire des Juifs, de Josephe, traduite en français par M. Arnauld d'Andilly, in-folio, Amsterdam, 1681, deux volumes, et Bruxelles, 1703, 5 vol. in-8°. Il y en a une autre traduction plus exacte, par le Père Gillet, en quatre volumes in-4°; mais celle de M. d'Andilly est plus commune et plus connue, quoiqu'elle soit peut-être moins digne de l'être. Nous avons du même auteur quelques autres morceaux intéressans. « Il est peu d'écrivains dans l'antiquité, dit » dom Cellier, dont les ouvrages aient été » si généralement estimés que ceux de Jo-

» seph. Son Histoire de la Guerre des Juifs
» est regardée comme un chef-d'œuvre , qui
» a fait mettre son auteur au rang des his-
» toriens excellens. Elle est agréable , pleine
» d'élévation et de majesté , mais sans excès
» et sans enflure ; elle est vive et animée ,
» propre à exciter des mouvemens et à les
» appaiser ; elle est pleine de règles et de
» sentences morales ; les harangues en sont
» belles et persuasives ; et quand il faut sou-
» tenir les deux partis opposés , il est fécond
» en raisons plausibles pour l'un et pour
» l'autre. L'esprit et l'éloquence de Josephe
» ne se font pas moins remarquer dans ses
» Livres des Antiquités ; et l'ouvrage seroit
» inestimable , s'il y eût exactement suivi
» les lois de l'histoire. » Mais vivant au mi-
lieu des païens qui haïssoient et méprisoient sa
nation , il diminue , autant qu'il peut , la foi
que l'on doit aux miracles ; et quand il parle
de certains effets d'une providence extraor-
dinaire de Dieu dans la conduite de son
peuple , il ajoute à son récit , qu'on peut
croire de ces merveillesce qu'on en jugera à
propos.

La meilleure édition des ouvrages de Jo-
seph, est celle qui a été publiée par Haver-

camp, en grec et en latin, à Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol.

LE PÈRE BERRUYER.

Ce jésuite a employé le style du roman dans la plus grave de nos histoires. Son *Histoire du Peuple de Dieu*, depuis son origine jusqu'à la naissance du Messie, in-12, dix volumes, 1729; in-4°. , huit volumes, 1728, a paru indécemment à un grand nombre de lecteurs. Il a écrit la Vie des Saints Patriarches, à peu près comme on raconte les aventures de nos marquis; et ces hommes respectables y parlent d'amour comme nos petits maîtres. Cet ouvrage a eu le sort de toutes les nouveautés, qui piquent par leur singularité et leur hardiesse. Une chronologie nouvelle et condamnée, les doctes extravagances du jésuite Hardouin renouvelées, des morceaux isolés, rapprochés avec art, une érudition profonde et légère qu'on y sème avec choix, la richesse et la douceur du style, tout frappa les curieux dans cette singulière production. L'auteur seroit un des plus agréables historiens de la nation, s'il étoit moins diffus, plus circonspect dans ses termes; s'il avoit moins employé d'expressions qu'il croyoit natu-

relles, et dont l'usage du monde lui auroit fait sentir l'indécence ; s'il eût moins recherché l'esprit et les agrémens ; si son coloris eût toujours répondu à la dignité de la matière. Le Père de Tournemine, jésuite, anti-Harduiniste, s'éleva contre ce roman sacré. Il publia des observations qui renferment une critique vive des peintures choquantes, dont cet ouvrage est rempli. Celles des amours des patriarches, de la passion effrénée de la femme de Putiphar, de la coquetterie de Judith, et des propositions brusques que lui fait Holopherne, du crime épouvantable d'Onan, de la facilité avec laquelle Rachel cède Lia à Jacob pour une nuit, y sont relevées comme étant toutes des écueils pour l'innocence.

Un ouvrage semblable à celui-là, pour le plan, le système et l'audace, est *l'Histoire du Peuple de Dieu*, depuis la naissance du Messie, jusqu'à la fin de la Synagogue, par le même, in-12, huit vol., 1754, et in-4°. , quatre volumes ; mais il est écrit bien différemment du précédent : on y cherche en vain les grâces et l'élégance, l'élévation et la chaleur du style. Le texte y est noyé dans un fatras de réflexions communes ; dans un ver-

biage froid, entortillé, moins fleuri que précieux. La Vierge y dit que c'est bien de l'honneur à elle d'être désignée mère d'un Dieu : le Sauveur y fait assaut d'esprit avec la Samaritaine. Ce qu'il y a de mieux dans le livre, c'est la manière dont tout est ramené à la venue de Messie.

P R I D E A U X.

Le Père Berruyer péchoit par un excès d'imagination ; on trouve un défaut précisément contraire dans *l'Histoire des Juifs*, traduite de l'anglais de Prideaux, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda, jusqu'à la mort de J.-C., Amsterdam, 1729, six volumes in-12 ; ouvrage très-savant et plein de discussions profondes, nécessaire pour l'histoire de la nation judaïque, sous les successeurs de Salomon, mais écrit d'une manière sèche et pesante.

L' A B B É F L E U R Y.

Les Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury, font la matière d'un livre plein d'onction et écrit avec cette simplicité touchante, qui vaut quelquefois mieux que l'éloquence.

BASNAGE.

L'ouvrage que donna Basnage , sous le titre d'*Histoire des Juifs* , depuis J.-C. jusqu'à présent , pour servir de continuation à l'Histoire de Joseph , in-12 , la Haye , quinze volumes , est très-savant , très-instructif , et plein de profondes recherches sur cette nation. Aussitôt qu'il parut , en 1707 , l'abbé Dupin l'accommoda à ses idées , et le fit imprimer à Paris en sept volumes , comme si ce livre lui avoit appartenu. Basnage le revendiqua , en se plaignant vivement de ce larcin littéraire , qui avoit diminué les profits de l'auteur sans perfectionner son ouvrage. C'est sans doute ce qui l'engagea à le revoir et à l'augmenter. On se plaint que dans beaucoup de chapitres , cette Histoire est plutôt une compilation des rêveries rabbiniques , qu'une histoire véritable. Mais il auroit été difficile que l'auteur eût composé quinze volumes , s'il n'avoit voulu écrire que pour les gens de goût.

MM. DE BOISSY ET GRÉGOIRE.

D'ailleurs , l'Histoire de Basnage n'est ni exempte d'erreurs , ni complète ; soit que
l'auteur

l'auteur se fût épuisé en recherches sur les annales des anciens Hébreux, soit que les matériaux lui eussent manqué pour suivre les transmigrations de ce peuple, ses établissemens, ses misères depuis le christianisme, Basnage a rendu nécessaire un supplément à son ouvrage. Celui qu'a donné M. de Boissy, sous le titre de Dissertations Critiques pour servir d'éclaircissemens à l'Histoire des Juifs avant et depuis Jésus-Christ, 1785, 2 volumes in-12, n'est pas assez étendu. On trouvera des recherches plus profondes et plus intéressantes dans le volume de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, intitulé : Essai sur la Régénération physique, morale et politique des Juifs ; ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences, et des Arts de Metz, le 23 août 1788 ; Metz, 1789, in-8°.

C H A R B U I.

Il existe des Abrégés chronologiques de toutes les Histoires : nous en avons un de celle des Juifs par Charbui, 1759, in-8°. Cet ouvrage est partagé en cinq époques : la première s'étend depuis la création du monde, jusqu'à la vocation d'Abraham.

Comme cette époque n'appartient pas proprement à l'Histoire des Juifs, on n'y trouve que les principaux faits, et quelques traits de la vie des premiers patriarches ; la seconde commence à la vocation d'Abraham, et finit à Moïse ; la troisième comprend le temps de Moïse, de Josué et des juges ; la quatrième, l'histoire de Jérusalem ; et la cinquième, tout le temps des pontifes. On donne au commencement de la seconde et de la troisième époque, la succession des grands empires, dont l'histoire concourt avec celle des Juifs ; mais dans les deux époques suivantes, on a pris un autre arrangement : on a placé cette succession à côté de l'histoire principale, en suivant l'ordre des temps ; et quand la chronologie de ces grands royaumes ne fournit pas assez, on ne fait que l'indiquer au bas de la page. Un coup d'œil vous apprendra plus que tous ces détails. Les discours qui suivent chaque époque, renferment des réflexions sur les principaux faits, et servent également à l'instruction et à l'édification.

M E Z A N G U I.

Quoique l'ouvrage dont nous venons de

parler, soit assez bien fait, on aime mieux lire l'Abrégé de l'Histoire et de la Morale de l'Ancien Testament, par Mezangui. Il est vrai que les jésuites y ont trouvé le poison de la doctrine jansénienne; mais n'est-ce pas insulter aux approbateurs de livres, que de trouver des erreurs dans des écrits dont le ministère public a permis l'impression, après les avoir fait examiner?

P E Z R O N.

L'Histoire Evangélique par le Père Paul Pezron, in-12, Paris, 1696, en deux volumes, est un livre qui n'est pas commun; et il est d'autant plus estimable, que l'auteur y a inséré tout ce qu'il a trouvé dans l'Histoire profane, qui pouvoit se rapporter à Jésus-Christ.

§ II. HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

L'ABBÉ FLEURY.

Voici un champ bien vaste à moissonner; mais il faut se borner à cueillir les épis qui seront nécessaires à remplir vos vues: on commencera, si l'on veut, par la lecture des Mœurs des Chrétiens, de l'abbé Fleury;

tableau fidèle et agréable de l'innocence de la vie des premiers chrétiens : leurs vertus sont peintes avec d'autant plus de sincérité, qu'elles respiroient dans la personne du peintre, ainsi que dans ses écrits.

Ce livre servira d'introduction à son Histoire Ecclésiastique, dont on a vingt volumes in-4^o. et in-12 : le premier parut en 1690, et le dernier sur la fin de 1719. L'auteur s'étant proposé de rapporter les faits certains qui peuvent servir à établir ou à éclaircir la doctrine de l'Eglise, sa discipline et ses mœurs, omet les faits peu importants, qui n'ont point de liaison entr'eux, ni de rapport au but principal de l'histoire. Il n'admet que les témoignages des auteurs contemporains, et encore faut-il qu'il soit persuadé de leur bonne foi ; le plus souvent il se borne à les copier, sans les embellir. Il n'a semé dans son Histoire que quelques réflexions très-courtes, mais très-solides et très-judicieuses. Il en a retranché les dissertations, les discussions et les notes de critique. Il ne s'attache point scrupuleusement aux questions de chronologie. Il y fait des extraits exacts des ouvrages des Pères touchant la doctrine, la discipline et les mœurs.

Il donne les actes des martyrs, qu'il a cru les plus véritables. Il marque la suite des empereurs, et les événemens particuliers qui ont une connexion nécessaire avec l'Histoire de la Religion. Il expose dans le discours qui est à la tête du premier volume, les règles qu'il s'est prescrites et qu'il a suivies exactement.

On trouve plusieurs autres discours au commencement de quelques volumes, qui montrent également le bon goût, l'érudition et le jugement de l'auteur. On voit dans celui qui est au huitième tome, l'établissement divin du christianisme, et le gouvernement de l'Eglise ; au treizième ; l'inondation des Barbares et la décadence des études ; au seizième, le changement dans la discipline et dans la pénitence, les translations, érections, appellations, etc. ; au dix-septième, les universités et les études ; au dix-huitième, les croisades et les indulgences ; au dix-neuvième, la juridiction essentielle à l'Eglise ; enfin au vingtième, on trouve les réflexions de l'auteur sur l'état des divers ordres religieux qui subsistoient au quatorzième siècle.

L'abbé Fleury a réuni dans ces excellens discours, les qualités de philosophe, de dis-

sertateur et d'historien. Il n'est pas inférieur à Bossuet ; et si l'on n'y trouve pas la même force de pinceau , ni la même pompe d'expression , on en est bien dédommagé par la netteté et par la pureté du style , par la solidité du raisonnement , et par la noble indépendance des préjugés. Rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur ces matières ; et il nous a donné dans cet huit discours tous les éclaircissemens nécessaires pour juger sainement des révolutions arrivées dans la religion. On les a imprimés séparément en un volume in-12 , pour ceux qui ne peuvent acheter son Histoire , ou qui la trouvent trop longue pour en entreprendre la lecture.

Ces discours ont été réimprimés en 1763 , par les soins de Boucher d'Argis , qui a joint aux huit premiers discours , un neuvième discours de l'abbé Fleury sur la poésie des Hébreux , un dixième sur l'Ecriture-Sainte , un onzième sur la prédication , un douzième sur les libertés de l'église gallicane , avec beaucoup de notes ; enfin , le discours de l'abbé Goujet sur le renouvellement des études ecclésiastiques , qui est en tête du treizième volume de la continuation dont nous allons parler.

Dans la préface des *Nouveaux Opuscules de l'abbé Fleury*, 1807, in-12, on trouve plusieurs observations importantes relatives au discours sur les libertés de l'église gallicane, tel qu'il a été réimprimé par Boucher d'Argis. Il en résulte que le discours de l'abbé Fleury a été interpolé dans l'édition de 1763. M. Emery, ancien supérieur général de la communauté des Sulpiciens, éditeur des *Nouveaux Opuscules*, a cru devoir remédier à cet inconvénient, en faisant réimprimer le discours sur les libertés de l'église gallicane d'après le manuscrit autographe de l'auteur.

LE PÈRE FABRE.

L'abbé Fleury laissa son ouvrage au vingtième volume. Il étoit question de trouver un continuateur. Le Père Fabre, de l'Oratoire, se présenta; et il ne craignit point de marcher après un historien, qu'il ne pouvoit certainement pas remplacer. Il donna successivement seize volumes in-4°. et in-12; et il en préparoit un grand nombre d'autres, lorsqu'il reçut une défense de les continuer. Cette défense ne fit pas beaucoup de peine au public. L'auteur écrivoit facilement, mais sans

élégance et sans exactitude. Peu heureux dans les détails et dans le choix des faits, il donne la préférence à ceux qu'il trouve tout arrangés dans les autres historiens : voilà pourquoi l'histoire profane est si fort mêlée avec l'ecclésiastique, dans cette compilation. L'auteur ne cherchoit qu'à entasser volume sur volume, pour allonger l'ouvrage. On ne trouve dans cette continuation aucun de ces discours admirables, qui donnent tant de prix à l'Histoire de Fleury : le seul qui y soit est de l'abbé Goujet ; il roule sur le renouvellement des études ecclésiastiques. Ce savant écrivain s'étoit chargé de revoir le livre du Père Fabre, son ami ; il auroit bien dû l'avertir des négligences de style, du défaut de précision, des contre-sens qui défigurent quelquefois ses traductions, etc.

Le savant Rondet a publié, en 1758, in-4°. , et 4 vol. in-12, une Table générale et raisonnée des matières contenues dans les 56 vol. de Fleury et du Père Fabre ; elle est faite avec autant de goût que de soin et d'exactitude.

L'ABBÉ RACINE.

Depuis long-temps on désiroit un Abrégé
de

de l'Histoire Ecclésiastique de l'abbé Fleury; dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en avoit conçu le projet et l'avoit même exécuté; on se proposoit d'en faire usage, lorsque l'abbé Racine commença à mettre au jour un Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, où l'on vit avec plaisir, qu'il avoit su combiner les secours que lui offroient l'abbé Fleury, le Père Fabre son continuateur, Tillemont, Baillet, du Pin, dom Cellier, et autres écrivains dont les ouvrages ont été favorablement accueillis.

Le succès des premiers volumes de ce nouvel Abrégé fit abandonner celui de dôm Gervaise, qui n'ayant pas les mêmes avantages, n'auroit pu le contre-balancer. L'abbé Racine suivit son entreprise, et la termina heureusement peu de temps avant sa mort. Il a réduit à neuf volumes les trente-six de Fleury et du Père Fabre, qui ne contiennent que les seize premiers siècles, et il y a ajouté quatre volumes pour le dix-septième; ce qui forme un corps complet d'Histoire Ecclésiastique en treize volumes in-12.

Il ne s'est pas contenté d'abrégé, il a mis dans sa rédaction un ordre qui ne se trouve pas dans le plan de l'abbé Fleury; suivi par

le Père Fabre ; ils se sont attachés , non-seulement à l'ordre des temps , mais à la succession même des années ; en sorte que sans cesse ils transportent leurs lecteurs de l'Orient à l'Occident , et du Midi au Nord , selon que l'exigent les divers événemens de chaque année. L'abbé Racine , en conservant l'ordre des temps , s'attache plus particulièrement à la liaison des faits. Il divise son ouvrage par siècle : mais dans chaque siècle , il distingue les grands objets auxquels se rapportent les principaux événemens ; chaque objet forme un article séparé ; et le dernier article de chaque siècle contient des réflexions.

Le mérite de cet ouvrage est assez connu : on a cependant reproché à l'auteur d'être trop diffus et trop peu modéré dans les derniers volumes ; mais il s'élève avec force , et peut-être avec trop peu de ménagement , contre les défauts des jésuites et de leur compagnie ; il donne des éloges à la vertu de quelques-uns. Une Histoire Ecclésiastique est une entreprise si longue et si difficile , qu'il n'est pas étonnant que M. Racine ait fait quelques fautes. Il n'a pas toujours eu recours aux originaux ; il s'est borné le plus souvent à copier Fleury. Il a suivi quelquefois , sans

examen, des auteurs peu exacts, et dont le récit méritoit des discussions: Son style n'est pas égal; et l'on voit qu'en copiant des auteurs différens, il n'a pas eu soin de rendre leur diction uniforme. Mais ces taches sont légères; et le savant éditeur Rondet qui a publié, en 1766, l'édition in-4^o., en a fait disparaître une partie. Le même éditeur avoit donné, en 1762, deux volumes, pour servir de continuation à l'Histoire de l'abbé Racine; mais ils ne sont dignes ni de l'un, ni de l'autre. Ils contiennent une exposition des différentes controverses agitées dans le dix-huitième siècle, jusqu'en l'année 1733, et les faits principaux qui y ont rapport. Le quinzième tome est terminé par une justification sommaire, mais suffisamment étendue, de cet Abrégé historique, contre quelques critiques injustes.

L'ABBÉ DE CHOISY.

Quelques reproches qu'on ait faits à l'abbé Racine, son Histoire vaut beaucoup mieux que celle de l'abbé de Choisy. Le but de celui-ci étoit de débarrasser les faits de tout ce que l'érudition a d'accablant: il vouloit qu'on pût le lire tout de suite, sans qu'on

eût besoin d'étude, pour examiner ce qui étoit douteux, et se faire expliquer ce qu'on n'entendoit pas. Ce projet étoit louable; mais l'auteur l'a mal exécuté : et en voulant faire un livre d'agrément, il l'a rendu ridicule. Son ouvrage est fort superficiel; il y mêle trop d'histoire profane, et cherche trop souvent ces traits vifs et agréables, qui sont déplacés dans un livre sérieux. Il n'y faut chercher ni l'analyse exacte des meilleurs ouvrages, ni l'exposition fidèle du dogme et de la discipline, ni une critique fine et impartiale, ni cet amour éclairé de la vérité, ni ce jugement exquis; ni cette candeur aimable, ni cette noble simplicité de style qui distinguent l'Histoire de Fleury.

L'ABBÉ DE BÉRAULT-BERCASTEL.

Malgré tant d'ouvrages sur l'Histoire Ecclésiastique, il nous manquoit une Histoire de l'Eglise, qui, par sa juste proportion, méritât d'être mise entre les mains de ceux qui ne pouvant remonter aux sources, veulent néanmoins étudier les faits de la religion. Tel a été l'objet de M. l'abbé de Bérault : d'après le suffrage des personnes instruites,

et la lecture que j'ai faite de son ouvrage, je puis assurer qu'il l'a rempli. Toute la durée de l'Eglise, depuis son établissement jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, est divisée en quatre parties, marquées chacune à son coin par la nature du plus grand nombre des événemens : la première comprend l'Histoire de l'Eglise primitive, avec les temps qui s'en rapprochent, depuis l'institution jusqu'au sixième siècle inclusivement ; la seconde renferme les cinq siècles suivans, qu'on peut appeler siècles d'ignorance ; dans la troisième sont compris les douzième, treizième et quatorzième siècles ; dans la quatrième, enfin, le reste des temps jusqu'à la mort de Clément XI, en 1721. Chacune des parties de cette nouvelle Histoire Ecclésiastique est suivie d'un discours, où l'auteur présente, d'après les faits, un tableau fidèle des quatre âges de l'Eglise. On n'y trouve ni la modération, ni l'impartialité, qui font tant estimer ceux de l'abbé Fleury.

Le style de M. l'abbé Bérault est assez pur et assez noble ; ses Extraits des conciles et des ouvrages des Pères, annoncent la précision et l'esprit d'analyse. On reconnoît dans quelques-uns de ses portraits, la touche mâle et ferme de

Salluste ; en un mot , de toutes les Histoires de l'Eglise , je n'en connois point qui soit plus agréable et d'un usage aussi universel ; elle est composée de 24 vol. : les quatre premiers ont paru en 1778 , et les quatre derniers en 1791 ; ceux-ci embrassent le récit des événemens depuis 1630 jusqu'en 1721 ; ils sont d'autant plus intéressans , que ces événemens se rapprochent de nous , et qu'on a beaucoup entendu parler de plusieurs personnages qui ont joué un grand rôle dans cet espace de temps.

L'auteur devoit conduire cette Histoire jusqu'à nos jours ; mais on assure qu'il est mort il y a quinze ou seize ans.

MACQUER ET DINOUART.

L'Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique , par Macquer et Dinouart , en trois volumes in-8°. , 1768 , mérite d'être lu : les faits y sont resserrés avec précision ; et les dates y sont exactes. L'ordre chronologique y répand un peu de sécheresse ; et il étoit à souhaiter qu'on nous présentât un Abrégé , qui étant plus agréable à la jeunesse qu'on élève dans les collèges , pût aussi lui être plus utile : c'est ce qu'a exé-

cuté le savant et pieux Lhomond, dans son *Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*, in-12.

F O R M E Y.

Je conseillerai aux protestans l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, par Formey, en deux volumes in-8°.; mais je ne conseillerai à personne un prétendu *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, par l'abbé de Prades, imprimé en 1766, et précédé d'une préface de Frédéric II, roi de Prusse, où la religion est très-maltraitée. Elle n'est pas plus ménagée dans le corps de l'ouvrage, où l'auteur se livre à cette excessive liberté de penser, qui étoit le défaut dominant du siècle dernier.

T I L L E M O N T.

Voulez-vous un livre savant et exact ? Lisez *les Mémoires* pour servir à l'Histoire Ecclésiastique des six premiers siècles, justifiés par les citations des auteurs originaux, avec une chronologie, où l'on fait un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique et Profane*, et des notes pour éclaircir les difficultés des faits et de la chronologie, par M. Tillemont. On sait comment ce savant composa ce grand

ouvrage : il lisoit les auteurs ecclésiastiques et profanes, anciens et modernes; et il recueilloit dans leurs livres, tout ce qui concernoit les personnes et les faits. Il rédigeoit ces recueils sous divers titres de *Vies des Saints, d'Auteurs, d'Empereurs, de Persécution, d'Hérésies*, et les mettoit en ordre, sans changer les termes des écrivains qu'il copioit. Sa narration n'est qu'un tissu des passages des auteurs et des monumens qu'il a traduits en français, en marquant exactement, à la marge, jusqu'à la page du livre d'où il les a tirés. Il n'y a de lui dans le corps de l'ouvrage, que quelques courtes réflexions renfermées entre deux crochets, soit pour concilier les choses qui peuvent paroître contraires, soit pour servir de liaison aux différens passages, soit pour instruire en peu de mots et édifier en passant le lecteur. Le peu qu'il donne de son propre fonds, fait regretter presque toujours de ce qu'il en dit si peu. Les Mémoires de M. de Tillemont sont en seize volumes; et ils ne passent guère le cinquième siècle.

COUSIN,

COUSIN, RUINART, DROUET.

L'importance de ces premiers âges du christianisme demande, dit l'abbé Lenglet, que des écrivains modernes qui ont traité l'Histoire Ecclésiastique, on passe aux auteurs originaux. Ainsi, les Histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, et les autres traduites si élégamment par M. le président Cousin, doivent être lues exactement, aussi-bien que les Actes des Martyrs des quatre premiers siècles, recueillis par le savant père dom Thierry Ruinart, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur : ils ont été fidèlement mis en français par M. Drouet de Maupertuis, en deux volumes in-8°.; et ils peuvent servir de preuve à ce qu'on a lu dans les Histoires générales; mais ces monumens ne suffisent pas. Il faut puiser la connoissance de la doctrine et de la morale de l'Eglise dans les Pères qui l'ont illustrée. Ainsi, la lettre du pape Saint Clément, celles de Saint Ignace, martyr; les Apologies de Saint Justin, les Œuvres de Saint Clément d'Alexandrie, quelques Traités de Tertullien, l'ouvrage d'Origène contre Celse, les Œuvres ou les Lettres de Saint Cyprien, avec

le Traité de Lactance de la mort des persécuteurs, doivent d'autant moins être négligés, que cette lecture ne peut pas occuper long-temps.

§ III. HISTOIRE DES HÉRÉSIES.

L'Histoire Ecclésiastique est un grand arbre, qui se divise en plusieurs branches : une des plus importantes est celle des hérétiques, c'est-à-dire, de ces hommes hardis et entreprenans, qui ne pouvant plier leur tête sous le joug de la foi, ont troublé l'Eglise par des erreurs qui ont fait quelquefois couler le sang humain. Cette Histoire, qui ne peut être autre chose que le tableau des passions humaines, présente les faits les plus piquans, soit dans la vie des hérétiques, soit dans l'exposition systématique de leurs opinions.

L'ABBÉ PLUQUET.

Personne ne les a exposées avec plus de netteté que l'abbé Pluquet, auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Egaremens de l'esprit humain par rapport à la Religion Chrétienne*, ou *Dictionnaire des Hérésies, des Erreurs et des Schismes* ; précédé d'un

discours , dans lequel on cherche quelle a été la religion primitive des hommes , les changemens qu'elle a soufferts jusqu'à la naissance du christianisme ; les causes générales , les liaisons et les effets des hérésies qui ont divisé les chrétiens , en deux volumes in-8°. , 1762.

Nous avons quelques corps d'histoires , et des catalogues raisonnés des hérésies , qui , de siècle en siècle , se sont élevées jusqu'à notre temps ; mais sans excepter *le Dictionnaire des Hérésies* du Père Pinchinat , on ne trouvera point un tableau des égaremens de l'esprit humain , en matière de religion , aussi bien fait que celui-ci. Le Discours préliminaire , composé de deux cent soixante-douze pages , fait seul un ouvrage complet. Ce Discours , très-méthodique d'ailleurs , semble se diviser naturellement en deux parties : la première est une exposition très-savante , quoiqu'assez sommaire , de la religion primitive , des systèmes religieux que les philosophes en ont formés , de ses débris chez les Chaldéens , les Persans , les Egyptiens , les Indiens , les Grecs , et de la religion des Juifs ; la seconde , plus étendue , est une excellente histoire du christianisme ,

distribuée par siècle. L'article du fameux Abailard commence la nomenclature historique ; et celui de Zuingle la termine.

M A I M B O U R G.

Otez au Père Maimbourg, dans ses Histories de l'Arianisme, des Iconoclastes, des Croisades, du Luthéranisme, du Calvinisme, du Schisme des Grecs, du Schisme d'Occident, la longueur de ses périodes, quelques traits de simplicité et de bonhomie, et vous en ferez un historien assez agréable. Il a l'imagination vive, noble, élevée, et plus d'impartialité qu'on n'en devoit attendre d'un homme de son état. Les sujets de son histoire sont tous intéressans ; et personne ne saisit comme lui, ce qu'il y a de plus curieux dans chaque sujet. Malgré cela, tout le monde parle mal de cet historien. Madame de Sévigné l'accuse d'avoir ramassé le mauvais délicat des ruelles. Ses ouvrages les plus recherchés sont, *l'Histoire du Pontificat de Saint-Léon*, celle du *Pontificat de Saint Grégoire le Grand*, le *Traité historique de l'établissement et des prérogatives de l'Eglise de Rome, et de ses Evêques*, et *l'Histoire de la Ligue*. On sait que Maimbourg avoit été jé-

suite : le Père Général l'obligea de rentrer dans le monde , à cause de son Traité de l'Eglise de Rome.

Cet auteur a des défauts ; mais il a aussi des qualités qui feroient peut-être bien accueillir la réimpression de quelques-unes de ses histoires , si elles étoient retouchées par une main habile. « Je crois , dit Bayle , pour voir dire qu'il avoit un talent particulier » pour cette sorte d'ouvrages ; il y répandoit » beaucoup d'agrément , plusieurs traits vifs » et quantité d'instructions incidentes. Il y » a peu d'historiens , parmi même ceux qui » écrivent le mieux , qui aient plus de savoir et d'exactitude que lui ; qui aient l'adresse d'attacher le lecteur autant qu'il » fait. Je voudrois que ceux qui pourroient » le surpasser en bonne foi et en lumières , » nous donnassent toutes les histoires qu'il » eût entreprises , s'il avoit vécu encore » vingt ans , et qu'ils y semassent les mêmes traits que lui : ce ne seroit pas un bien » médiocre pour la république des lettres. »

B O S S U E T.

L'Histoire des Variations des Eglises Protestantes, par Bossuet, parut, pour la pre-

mière fois, en 1688. Quoique le titre ne semble annoncer qu'une narration historique des différens changemens arrivés dans la doctrine des protestans, leurs erreurs y sont mises dans un si grand jour, et elles y sont discutées avec tant de solidité, que l'on peut regarder cet ouvrage comme une histoire, et en même temps comme une réfutation complète du protestantisme. M. de Meaux y suit partout l'ordre des temps; il prend la réforme dès son origine, et il en fait connoître les auteurs avec autant de vérité que d'éloquence.

Si les Oraisons Funèbres de Bossuet, et son admirable Discours sur l'Histoire Universelle, l'ont fait placer à côté des hommes les plus éloquens, son Histoire des Variations l'a mis au rang des Docteurs et des Pères de l'Eglise. Dissertateur habile, profond théologien, critique judicieux, historien exact, ce prélat réunit à la science du raisonnement; une connoissance extraordinaire de la religion; à la sagacité de développer les opinions erronées, l'art d'en peindre les auteurs et de les réfuter par eux-mêmes. Qui mieux que lui sut dégager les faits de ce qui leur est étranger; éclaircir

ceux que l'antiquité ou la mauvaise foi couvrent de leurs ténèbres ; jeter de l'intérêt sur les particularités les moins importantes en apparence ; donner, enfin, à tout ce qu'il touche, un caractère de noblesse, de grandeur et de vérité ?

BEAUSOBRE.

L'Histoire Critique de Manichée et du Manichéisme, par Isaac de Beausobre, in-4°. , Amsterdam , 1734 , deux volumes , a demandé encore plus de recherches que l'Histoire des Variations. C'est un des livres les plus profonds , les plus curieux et les mieux faits : on y développe le système philosophique de Manès , qui étoit la suite des dogmes de l'ancien Zoroastre et de l'ancien Hermès ; système qui séduisit long-temps Saint Augustin. Cette Histoire est enrichie de la connoissance de l'antiquité ; et l'auteur entre dans des détails , qui ne laissent rien à désirer sur cet objet.

BENOIT ET LANGLOIS.

Les Albigeois et les Vaudois étoient, dit-on , une branche des manichéens. Ceux qui voudront connoître ces hérétiques , pourront

lire l'Histoire que le Père Benoît, dominicain, en a donnée à Paris, 1691, deux volumes, et l'Histoire des Croisades contre les Albigeois, par le Père Langlois, jésuite, in-12; Paris, 1705; ouvrage fait avec soin, et écrit avec plus d'élégance, que celui du jacobin.

S O L I E R.

A mesure que nous descendons vers les derniers siècles de l'Eglise, nous trouvons *l'Histoire du Calvinisme*, par Solier, in-4°, Paris, 1686; histoire meilleure que celle du Père Maimbourg, non pour le style qui est fort lourd, mais pour les recherches et pour les pièces justificatives.

C A T R O U.

L'Histoire des Anabaptistes, depuis 1521 jusqu'en 1536, par le Père Catrou, jésuite, in-4°, Paris, est un livre curieux, mais d'une diction un peu affectée.

B R U E Y S.

L'Histoire du Fanatisme de notre temps, par Brueys, 1692 et 1709, deux volumes in-12, est pleine de particularités intéressantes,

tes, et qui viennent d'un homme très-instruit.

M. VILLERS.

La réformation religieuse opérée par Luther dans le seizième siècle, est un de ces grands événemens qui exercent une influence prolongée sur les affaires humaines, et qui, par conséquent, ne peuvent être bien appréciés qu'à un grand intervalle de l'époque à laquelle ils appartiennent. L'Institut National, en proposant un prix pour cette question : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des Etats de l'Europe et sur le progrès des lumières ?* a donc eu une intention très-louable et rempli un but très-utile. Ce qui frappe d'abord à la première lecture de *l'Essai* de M. Villers, seconde édition, 1804, in-8°, couronné par la première société scientifique de la France, c'est l'étendue du plan, l'enchaînement des parties principales, et le jour mutuel qu'elles se prêtent. On y reconnoît un penseur, accoutumé à chercher dans les faits particuliers leurs résultats philosophiques, c'est-à-dire, le côté par lequel ils appartiennent à l'histoire de l'humanité. L'intérêt de la ma-

tière fait excuser les négligences de style qui se font remarquer dans cet utile ouvrage, qui est terminé par une excellente *Esquisse de l'Histoire de l'Eglise, depuis son Fondateur jusqu'à la Réformation.*

D U M A S.

L'Histoire des cinq Propositions de Jansénius, depuis 1640 jusqu'en 1669, in-12, Trévoux, 1702, 3 vol., fut attribuée à M. Dumas, docteur de Sorbonne : d'autres la croient du Père le Tellier, jésuite, qui troubla la vieillesse de Louis XIV, dont il étoit le confesseur. Mais cet ouvrage est écrit avec assez de modération, pour penser qu'il n'est pas de cet homme fougueux ; le style en est pur, et les faits y sont assez bien détaillés.

G E R B E R O N.

L'Histoire générale du Jansénisme, depuis 1640 jusqu'en 1669, in-12, Amsterdam, 1700, trois volumes, par le Père Gerberon, bénédictin, alors retiré en Hollande, et qui depuis est mort en France, renferme beaucoup de recherches ; mais elle n'est pas écrite avec cette simplicité et cette impartialité que demande l'histoire. Tous ses ennemis sont

des molinistes outrés, des disciples de Pélagie, ou des demi-Pélagiens. Il prête des intentions à tous ceux qui avoient agi contre le livre de Jansénius. Si le cardinal Mazarin, et M. de Marca, archevêque de Toulouse, se déclarèrent en faveur de ceux qui le poursuivoient, c'est que le premier n'aimoit point le cardinal de Retz; et l'autre cherchoit à se raccommo-der avec Rome. Nous n'aurons que fort tard une histoire fidèle du Jansénisme; il faudroit voir les choses de sang-froid pour l'écrire; et tout le monde prit parti pour ou contre dans cette querelle.

L A F I T A U.

On a de ce prélat, évêque de Sisteron, *l'Histoire de la Constitution Unigenitus*, où il tâche de détruire tous les faits avancés dans *les Anecdotes*, ou *Mémoires Secrets sur la Constitution* que Villefore avoit composés, à la prière du cardinal de Noailles; mais c'est un malade qui s'érige en médecin; et il est encore plus passionné et plus partial que l'auteur qu'il réfute. La vieillesse produisit en lui des sentimens plus modérés et une vertu plus humaine.

M. LA CROIX.

Le Dictionnaire Historique des Cultes Religieux, établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent, en trois volumes in-8°, qui ont paru en 1770, n'est, à proprement parler, qu'un abrégé de l'Histoire des Héresies et du grand ouvrage des Cérémonies Religieuses. Ce livre est très-commode, et épargne la peine des recherches : on y trouve à peu près tout ce que présentent, sur les cultes religieux, les voyageurs qui ont visité toutes les nations, et les écrivains qui ont parcouru tous les siècles.

M. N O È L.

Le Dictionnaire de la Fable, qui, dans l'origine, ne rappeloit aux lecteurs que les mythologies grecques et romaines, a été étendu par les soins de M. Noël, jusqu'à présenter les mythologies grecque, latine, égyptienne, celtique, persane, cyriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, slavonne, scandinave, africaine, américaine, etc. Cet ouvrage, fruit de recherches aussi profondes que variées, a obtenu un grand succès : la seconde édition, revue, corrigée et augmentée, a paru en 1805, 2 vol. in-8°.

§ IV. AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

DU PIN.

Ce n'est que dans le dix-septième siècle, qu'on a saisi la véritable manière de faire connoître les différens écrivains que l'Eglise a produits ; et c'est à l'abbé du Pin qu'on en eut l'obligation : il donna , en 1686, le premier volume de sa *Bibliothèque Universelle des Auteurs Ecclésiastiques*, contenant l'histoire de leur vie , le catalogue, la critique et la chronologie de leurs ouvrages , un abrégé de ce qu'ils renferment, un jugement sur leur style et sur leur doctrine , et le dénombrement des différentes éditions de leurs œuvres. C'étoit sans doute une grande entreprise pour un jeune homme d'environ trente ans , tel qu'étoit alors l'abbé du Pin ; mais il n'en fut point effrayé ; il ne se borna pas même à ce seul ouvrage , dont l'exécution sembloit suffire à la vie de plusieurs hommes. Le premier volume parut en 1686 , et fut réimprimé dans la suite avec des changemens et des augmentations considérables ; les autres se suivirent avec une extrême promptitude.

En 1691, dom Matthieu Petit Didier, bénédictin de la congrégation de Saint Vannes, fit imprimer un volume in-8°, sous le titre de *Remarques solides* sur les premiers volumes de la Bibliothèque de M. du Pin : il en donna un second en 1692, et un troisième en 1696. Ces remarques déplurent à l'abbé du Pin; il en témoigna son chagrin, et y répondit avec une vivacité qui ne nuisit point à son adversaire.

Peu de temps après, M. de Harlay, archevêque de Paris, obligea cet abbé de donner une rétractation d'un assez grand nombre de propositions vraiment répréhensibles, qui lui étoient échappées. Si l'on veut savoir de quelle nature étoient les écarts qu'on lui reprochoit, on peut consulter un savant Mémoire de Bossuet, que l'on trouve à la fin du second volume des Œuvres posthumes de cet illustre soutien de la saine doctrine.

On ne se borna pas à trouver des fautes dans le travail de l'abbé du Pin, on prétendit qu'il n'étoit pas de lui. On voulut que M. de Bassompierre, évêque de Saintes, eût fait les six premiers siècles, que l'abbé du Pin, alors fort jeune, avoit eus de son père, attaché à ce savant prélat. On crut aperce-

voir de la différence entre les premiers siècles et les suivans : ces derniers ne parurent pas travaillés avec autant de force, de soin et d'exactitude que les premiers. Cependant le célèbre Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, avoit pris auparavant la défense de l'abbé du Pin, qui resta possesseur tranquille de la gloire que lui avoit procuré son ouvrage, dont le plan étoit excellent.

Les derniers volumes de l'ouvrage de du Pin, concernent les auteurs du commencement du dix-huitième siècle, ou les ouvrages publiés depuis 1700 jusqu'à la fin de 1710, Paris, 1711, deux parties in-8°.

On a de l'abbé Goujet : Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques du dix-huitième siècle, pour servir de continuation à celle de M. du Pin, Paris, 1736, 3 vol. in-8°.

Le même abbé avoit composé un quatrième volume : il en sollicita l'impression ; mais loin de l'obtenir, il lui fut fait défense de le faire imprimer, même en pays étranger, sous peine d'en répondre. « On n'avoit pas le droit de faire cette défense ; dit l'auteur ; dans le catalogue manuscrit des livres de sa bibliothèque ; mais je m'y suis soumis pour le bien de la paix, et pour n'être point en proie à la violence. »

DOM CEILLIER

Le plan de l'abbé du Pin a été perfectionné par dom Ceillier, auteur d'une *Histoire générale des Auteurs Sacrés et Ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale et sur la discipline de l'Eglise; l'Histoire des Conciles, tant généraux que particuliers, et les Actes choisis des Martyrs, in-4°, vingt-trois volumes, publiés depuis 1729 jusqu'en 1763. Le laborieux Rondet a publié, en 1783, deux volumes in-4°, la Table générale des matières contenues dans cet ouvrage, avec l'indication des articles parallèles qui se trouvent dans l'Histoire Littéraire de la France, par les bénédictins.

L'Histoire des Ecrivains Ecclésiastiques de dom Ceillier ne va que jusqu'à Saint Bernard; elle est travaillée avec plus d'étendue et de correction, que la Bibliothèque de l'abbé du Pin: il ne se contente pas d'écrire l'histoire de l'auteur dont il parle, il fait voir encore le sujet qui a donné lieu aux écrits
dont

dont il fait l'analyse, avec des lumières et des connoissances que n'avoit pu acquérir son prédécesseur, lorsqu'il publia les premiers tomes de sa Bibliothèque; ce qui lui donne occasion d'expliquer toutes les contestations qui se sont élevées dans l'Eglise. Son style est plein de simplicité et de netteté; mais il manque souvent de pureté et d'agréments. On y trouve beaucoup de latinismes; parce que l'auteur avoit d'abord écrit en latin les trois premiers volumes, et qu'il ne les publia en français, qu'à la prière de ses amis. Ses analyses n'ont point ce tour heureux, cet air de facilité qu'on remarque dans du Pin. « J'ai eu soin de l'édition de ce grand ouvrage, depuis le premier volume jusqu'au dernier, dit l'abbé Goujet, dans le catalogue manuscrit des livres de sa bibliothèque; j'ai revu le manuscrit de chaque volume avant l'impression; plusieurs articles, en petit nombre, sont de moi; j'en ai corrigé quelques-uns; et il y a un assez bon nombre de courtes additions qui viennent aussi de moi, surtout pour les diverses éditions et traductions des ouvrages. Après l'article de Saint Augustin, il y a une lettre explicative d'un endroit des Confessions de ce saint docteur, qui est de

M. l'abbé Joly , chanoine de la Chapelle au Riche, à Dijon. »

Ceux qui n'ont ni l'ouvrage de l'abbé du Pin , ni celui de dom Ceillier , peuvent se contenter de *la Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise* , par Tricalet , dont nous avons parlé à l'article des Pères de l'Eglise.

Ce livre , le plus considérable de tous ceux de cet auteur , et en même temps le plus intéressant , est fait avec beaucoup de méthode et de choix. Mais il ne faut pas y chercher l'histoire de tous les écrivains ecclésiastiques ; on n'y en trouve qu'une trentaine ; l'auteur finit à Saint Bernard ; et son livre n'est proprement qu'un abrégé de celui de dom Ceillier ; mais on sent qu'il a été dirigé par un homme plein de religion , et qui avoit de l'ordre dans ses idées.

A N O N I M E.

La substance des différens écrits dont nous venons de parler , a été imprimée dans *le Dictionnaire historique des Auteurs Ecclésiastiques* , renfermant la vie des pères et docteurs de l'Eglise ; des meilleurs interprètes de l'Ecriture-Sainte , juifs et chrétiens ; des théologiens scolastiques , moraux , mysti-

ques, polémiques, hétérodoxes même, qui ont écrit sur des matières non controversées; des canonistes et des commentateurs des décrétales et du corps du droit canonique; des historiens, bibliographes, biographes et agiographes ecclésiastiques; des orateurs sacrés; des liturgistes, et généralement de tous les auteurs qui ont écrit sur les matières ecclésiastiques: avec le catalogue de leurs principaux ouvrages; le sommaire de ce qu'on trouve de remarquable dans ceux des Pères, pour former la chaîne de la tradition; le jugement des critiques sur la personne, le caractère, la doctrine, la méthode et le style des différens auteurs ecclésiastiques; et l'indication des meilleures éditions de leurs ouvrages: le tout suivi d'une table chronologique pour l'Histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, en quatre petits volumes in-8°. , à Lyon, 1767. Ce titre vaut une analyse. L'auteur du Journal Encyclopédique, en rendant compte de cette production, en parle comme d'un livre bien fait, dont les articles ont été choisis avec goût.

§ V. HISTOIRE DES CONCILES.

On a comparé les conciles généraux de l'Eglise, aux états généraux qui se tiennent chez les différentes nations. Cette comparaison, très-imparfaite, ne rend qu'en partie l'idée qu'on doit avoir des synodes universels et particuliers. Rien ne seroit plus curieux et plus intéressant, qu'une Histoire générale des Conciles ; mais nous n'avons rien malheureusement en ce genre, qui soit digne d'être cité.

H E R M A N T.

Cet auteur, curé du diocèse de Bayeux, a donné, à la vérité, une *Histoire des Conciles*, en quatre volumes in-12 ; mais elle est aussi superficielle, aussi fautive, et aussi platement écrite, que ses insipides Histoires des Ordres Religieux, des Ordres de Chevalerie, des Hérésies, etc. Cet écrivain n'étoit qu'un misérable compilateur, qui a donné dans tous ces livres, autant de preuves d'ignorance que de mauvais goût.

A L L E T Z.

Le Dictionnaire portatif des Conciles, depuis le premier concile tenu par les apôtres,

a Jérusalem, jusques et au delà du Concile de Trente, Paris, 1758, in-8°, par M. Alletz, vaut mieux que l'ouvrage d'Hermant; mais la partie historique est trop abrégée; et ce Dictionnaire, quoique fait avec soin, est d'une médiocre utilité pour la connoissance des événemens qui ont précédé, accompagné, ou suivi ces grandes assemblées ecclésiastiques.

LE PÈRE RICHARD.

L'Analyse des Conciles généraux et particuliers, contenant leurs canons sur le dogme, la morale et la discipline, tant ancienne que moderne, expliqués par des notes, conférés avec le droit nouveau, notamment avec le droit particulier de la France, et précédés d'un Traité des Conciles en général, pour servir d'introduction : ouvrage utile au clergé séculier et régulier, ainsi qu'aux jurisconsultes, par le Père Richard, jacobin, cinq volumes in-4°, 1773 - 1777, facilitera l'usage des recueils immenses des conciles à ceux qui voudront les consulter, et mettra les autres, c'est-à-dire, le plus grand nombre, en état de s'en passer. La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas

les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage ; on y trouve encore tout ce qui peut intéresser le curieux et le savant : style , éloquence , érudition , critique , intelligence profonde du droit ancien et moderne. Le Père Richard auroit cru son travail imparfait , s'il se fût contenté de faire connoître les dogmes , la morale , la discipline de l'Eglise dans tous les temps ; d'expliquer , d'éclaircir ce que les canons ont de difficile et d'obscur ; de détailler , d'approfondir les matières épineuses de la foi. Joignant au zèle pour la religion , l'amour de la patrie , il a rapproché ces mêmes canons du droit de la France , et les a conférés avec nos lois , nos usages , nos libertés , d'après les ordonnances , édits , déclarations de nos rois , les arrêts des cours souveraines , et les délibérations de l'Eglise Gallicane : matières importantes , qui jettent le plus grand jour et le plus grand intérêt sur cette Analyse des Conciles.

LENFANT.

Au défaut d'une Histoire générale des Conciles , il faut rassembler des morceaux particuliers. Nous avons obligation à Lenfant , réfugié Français ; de nous avoir développé ,

avec beaucoup de soin , tout ce qui regarde les conciles de Pise , de Constance et de Bâle ; conciles intéressans , soit pour la connoissance des erreurs qu'on y a condamnées , soit pour l'extinction du grand schisme d'Occident , qui affligea si long-temps l'Eglise. Ces trois ouvrages , écrits avec beaucoup de modération , pourroient être avoués par beaucoup de catholiques , à l'exception de quelques endroits , où une main protestante ne sauroit s'empêcher de faire connoître le parti qu'elle a embrassé. Il résulte de la lecture de ces trois histoires , qui forment six volumes in-4°. , que du sein des passions et des intrigues qui se mêlent souvent aux choses les plus saintes , il peut sortir des lois équitables et des dogmes consolans.

F R A - P A O L O.

Le concile de Trente , le dernier des généraux , a été détaillé d'une manière extrêmement hardie par un religieux , qui , sous l'habit de servite , cachoit vraisemblablement la façon de penser d'un disciple de Calvin. Tout le monde connoît son Histoire du Concile de Trente , dont nous avons deux traductions en français ; une par Amelot de

la Houssaye ; l'autre , publiée sous ce titre : Histoire du Concile de Trente , écrite en italien par Fra-Paolo Sarpi , de l'ordre des servites , et traduite de nouveau en français avec des notes critiques , historiques et théologiques , par Pierre-François le Courrayeur , docteur en théologie de l'université d'Oxford , chanoine régulier et ancien bibliothécaire de Sainte Geneviève de Paris , imprimée en deux volumes in-4°. à Amsterdam , 1736.

Cette Histoire , qui paroît être d'un protestant déguisé , est encore plus dangereuse en français qu'en italien. Le nouveau traducteur l'a chargée de notes , dans lesquelles il s'offre d'établir un système qui tend à justifier toutes les religions , et à ravir à la seule véritable les caractères qui la distinguent. Je m'étonne , dit l'abbé Lenglet , que M. le Courrayeur , homme habile , en qui j'avois toujours reconnu et admiré beaucoup de douceur , ait augmenté , par ses notes , les aigreurs que des intérêts particuliers contre la Cour de Rome , avoient engagé le premier auteur à semer dans son Histoire. L'emportement et le fiel n'ont jamais annoncé la vérité ; et il y en a beaucoup dans l'original et dans la copie.

PALLAVICIN.

PALLAVICIN.

L'histoire de Fra-Paolo fut réfutée par le cardinal Pallavicin, qui lui en opposa une autre bien plus détaillée que la sienne. Ce livre, composé sur les archives mêmes du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du concile, ne peut manquer d'être exact; mais l'auteur est imbu des principes ultramontains. On en préparoit une traduction française dans le dix-septième siècle; mais elle fut arrêtée par l'ouvrage du fameux le Noir, théologal de Seez, intitulé : les Nouvelles Lumières politiques pour le Gouvernement de l'Eglise, ou le Nouvel Evangile du Cardinal Pallavicin, révélé par lui dans son Histoire du Concile de Trente, 1676, in-12.

§ VI. HISTOIRE DES PAPES.

ANDRÉ ET FRANÇOIS DU CHESNE.

L'Histoire des Papes forme une branche très-intéressante de l'Histoire Ecclésiastique; mais nous ne sommes pas plus riches en ce genre; que dans la partie des conciles. Je compte pour rien, dit l'abbé Lenglet, ce qu'André du Chesne et François son fils

ont écrit et imprimé sur ce sujet, en deux énormes volumes in-folio. Ces deux écrivains, qui réussissoient à donner des recueils de pièces et de monumens originaux, utiles à la connoissance de l'histoire, n'avoient aucun talent pour écrire avec l'élégance et le goût nécessaires, quand on veut se faire lire.

Leur compilation sur les papes est pourtant plus exacte, que l'histoire de ces pontifes depuis Saint Pierre jusques à Benoît XIII inclusivement, in-4°. la Haye, 1732, cinq volumes. Ce misérable livre, fruit de l'enthousiasme et de l'emportement d'un jeune homme, n'est qu'une collection indigeste de tout ce qu'on a écrit de plus satirique contre les chefs de l'Eglise Romaine. Le style incorrect, décousu et rampant, n'est relevé que par des grossièretés qui n'ont pu plaire qu'à la populace protestante. Cette compilation est généralement attribuée à François Bruys.

LENFANT.

Le sage Jacques Lenfant ne craignit point d'établir l'absurde opinion, crue par le vulgaire des calvinistes, dans son Histoire de la Papesse Jeanne, 1694, in-8°. Il revint,

dans la suite, de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée ; mais des Vignoles donna une nouvelle édition de son ouvrage en 1720, en deux volumes in-12, avec des augmentations considérables, dans lesquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman.

G O R D O N.

Il y a plus de vérité dans ce que les protestans ont écrit sur Alexandre VI, pontife, dont l'ambition artificieuse et les débauches scandaleuses firent gémir tous les gens de bien. On a publié à Amsterdam, en 1732, en 2 vol. in-12, la vie de ce pontife et de son fils Borgia, traduite de l'anglais d'Alexandre Gordon. Ce livre est pesamment écrit ; mais les faits sont exacts ; et en général l'auteur est plus modéré qu'on ne devoit s'y attendre.

G R E G O R I O L E T I.

Le même caractère de modération se fait sentir dans *la Vie du Pape Sixte V.*, traduite de l'italien de Gregorio Leti en français, par l'abbé Pelletier, in-12, Paris, 1685, 2 vol. C'est un des meilleurs ouvrages de cet écrivain, qui mêle à des anecdotes vraies des choses ha-

sardées. La traduction française n'est pas bien élégante, et donne une foible idée du style de l'auteur italien.

L'ABBÉ GOUJET.

Cette Histoire offre néanmoins des choses plus intéressantes, que celle du pontificat de Paul V par l'abbé Goujet, écrite d'une manière languissante, et publiée en 1765, en deux vol. in-12. Il y a pourtant des recherches curieuses; mais les lecteurs qui ne sont pas prévenus par l'esprit de parti, auroient souhaité que l'auteur, en parlant d'un certain corps qui ne subsiste plus en France, eût moins laissé voir de passion. Ce savant avoit vieilli dans la haine contre les jésuites; et quoique naturellement doux, cette haine perçoit dans sa conversation ainsi que dans ses écrits.

CARACCIOLI.

On a de ce fécond écrivain, les Vies de deux célèbres pontifes, Benoît XIV et Clément XIV: toutes deux offrent une lecture aussi agréable qu'intéressante. On reproche à la dernière, qui parut en 1775, in-12, d'avoir été écrite avec trop de précipitation;

et à la seconde, qui fut publiée en 1783, d'être écrite avec prévention.

M. BOURGOING.

Les Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et son Pontificat, jusqu'à sa retraite en Toscane, Paris, 1799, 2 volumes in-8°, sont écrits d'un style noble et coulant : ils respirent l'impartialité la plus stricte, telle qu'on l'exige d'un historien philosophe. Partout l'auteur se plaît à rendre justice au caractère, aux vues et aux intentions de Pie VI, sans cependant déguiser quelques taches qui font ombre dans le tableau ; mais ces dernières sont présentées avec ménagement ; et sans les taire ni les excuser, l'auteur y met tant de discrétion, qu'on est porté à regretter qu'avec des intentions aussi bonnes et des vues aussi utiles, Pie VI n'ait pas été doué de la force de caractère, et de la persévérance nécessaire pour les bien exécuter.

Il y a eu une seconde édition de ces Mémoires ; en 1800 ; mais on y a fait des retranchemens : les curieux recherchent la première.

LE BARON DE HUISSEN.

Les conclaves, et les brigues qu'ils occasionnent, sont une des parties les plus intéressantes de l'Histoire des Papes. Nous avons *l'Histoire des Conclaves* depuis Clément V jusqu'à présent, in-12, Cologne, 1694 ; livre curieux, attribué au baron de Huissen, écrivain très-médiocre, mais homme instruit.

T E S S I E R.

La translation du Saint-Siège dans la ville d'Avignon, forme une époque mémorable de l'Histoire générale des Papes. Ce morceau pouvoit donc en être détaché, et fournir la matière d'une histoire particulière, sous ce titre : *Histoire des Souverains Pontifes qui ont siégé dans Avignon*, un volume in-4°, 1775. On remarque dans cet ouvrage, de la critique et de l'érudition ; les faits y sont bien discutés, et l'auteur y venge la mémoire de plusieurs papes, des jugemens peu avantageux qu'en ont portés des plumes partiales. Cette Histoire doit même exciter en France une sorte d'intérêt national, puisque tous les souverains pontifes dont il est question, sont des papes Français.

§ VII. HISTOIRE DES ORDRES
RELIGIEUX ET MILITAIRES.

LE PÈRE HÉLYOT.

Cette partie de l'Histoire Ecclésiastique , si intéressante et si variée , a été traitée avec plus d'exactitude et de méthode que toutes les autres ; et c'est au Père Hélyot , religieux Picpus , que nous en avons obligation ; son ouvrage est intitulé , *Histoire des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires , et des Congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe* , en 8 volumes in-4°. : le premier parut en 1714 ; et les quatre derniers furent donnés après la mort de l'auteur , par son confrère , le Père Bullot. Nous n'avons aucun livre dans notre langue , qui s'étende autant sur les ordres religieux : il est plein de recherches , écrit avec discernement , et traité d'une manière intéressante ; mais le style pourroit en être plus châtié et plus élégant.

M. D A M B R E V I L L E.

Dans l'Abrégé Chronologique de l'Histoire des Ordres de Chevalerie , depuis l'ordre de S. Jean de Jérusalem , en 1113 , jusqu'à l'or-

dre royal de Hollande , en 1807 , Paris , Hac-
quart , 1807 , in-8°. M. Dambreville parle
de l'origine de ces ordres , des motifs qui les
ont fait établir , de leur forme , de leur déco-
ration , de leurs progrès , de leur durée , et ,
autant qu'il l'a pu , de leurs statuts. Il a puisé
dans tous les livres qui pouvoient lui fournir
des matériaux ; mais il a mieux fait encore , il
a consulté sur les lieux mêmes de la nais-
sance de chaque ordre , par l'entremise de di-
verses personnes attachées aux légations
étrangères : on s'en aperçoit , en trouvant sur
certains ordres des détails qui n'avoient ja-
mais été rendus publics.

M. GROUVELLE.

Nous avons beaucoup d'ouvrages sur les
Templiers ; mais il n'en existe pas dont la
lecture soit plus satisfaisante que celui de
M. Grouvelle , publié en 1805 , in-8°. Sans
lui donner le titre fastueux d'Histoire , mais
seulement celui de Mémoires Historiques sur
les Templiers , il ne laisse rien à désirer sur
les causes de l'extinction de cet ordre : en
traitant un sujet si difficile , on ne peut pas
mettre plus que ne l'a fait l'auteur , de la pro-
fondeur dans les recherches , de la sagacité
dans

dans la critique, de l'impartialité dans les résultats. S'il n'a pas résout le problème de la justice ou de l'injustice de la condamnation des Templiers, c'est que ce problème étoit insoluble ; et l'on doit lui savoir beaucoup de gré d'avoir fixé les idées à cet égard.

LE PÈRE MARIN.

Si après avoir lu les ouvrages dont je viens de parler, on veut remonter jusqu'à l'origine de la vie cénobitique, et en suivre les progrès dans les différens siècles, le Père Marin a développé les vertus des anciens solitaires de la Thébaïde dans ses *Vies des Pères des Déserts d'Orient*, avec leur doctrine spirituelle et leur discipline monastique, 1762, en trois volum. in-4^o, et en neuf tom. in-12.

Cet auteur commence son Histoire par Saint Paul, le père des Ermites. Il parcourt dans le premier et le second livre l'une et l'autre Thébaïde ; de là il passe au désert de Nitrie dans le troisième livre ; puis à celui de Sceté dans le quatrième, et aux monastères de l'Egypte proprement dite, ou des environs d'Alexandrie ; dans le cinquième ; l'Arabie se présente à lui en sor-

tant de l'Egypte , et fait le sujet du sixième livre ; enfin , il a renfermé tout ce qui concerne les moines de la Palestine dans le septième , qui finit au temps que le calife Omar prit Jérusalem , et changea la face de ces pays pour toujours. Cet ouvrage est beaucoup plus complet , que les Vies des Pères du Désert , par Arnauld d'Andilly : il peut non-seulement contribuer à l'édification des simples fidèles par les exemples de vertu et les maximes de sainteté qu'il contient , mais encore à l'éclaircissement des faits historiques , qui font l'objet des utiles recherches des savans.

B U L T E A U.

Avant le Père Marin , Louis Bulteau avoit donné un *Essai de l'Histoire Monastique d'Orient* , 1680 , in-4°. , et une autre Histoire de l'Ordre Monastique de tout l'Occident jusqu'au dixième siècle , dans son *Abrégé de l'Histoire de l'Ordre de Saint Benoît* , en deux vol. in-4°. , 1684.

On voit , dans le premier ouvrage , l'origine de l'état monastique , qu'il ne fait pas remonter plus haut que Saint Antoine , et une peinture fidèle des monastères et de la vie des anciens moines. Parcourant toutes les pro-

vinces d'Orient, où il y avoit des solitaires ou des cénobites, il en décrit l'institut et les règles, et donne la vie des illustres solitaires dont l'antiquité nous a conservé la mémoire. Il fait de temps en temps des remarques sur la discipline; il prouve qu'ils avoient des prêtres parmi eux, et des églises où ils s'assembloient. Il fait voir que les congrégations et les chapitres des moines ne sont pas aussi nouveaux qu'on le pense communément.

La seconde Histoire est tirée en partie des Actes des Saints de l'ordre de Saint Benoît, du Père Mabillon : il y rapporte l'établissement et le progrès de l'ordre monastique en Italie, dans les Gaules, en Espagne et dans la Grande-Bretagne, et même dans l'Afrique du temps de Saint Augustin. Il y fait l'histoire des monastères et des moines distingués par leur sainteté, par leur doctrine ou par leurs travaux pour l'établissement, l'avancement, ou la réforme de l'ordre monastique, de la discipline ecclésiastique, ou de la foi.

L'ABBÉ DE VERTOT.

Cet auteur avoit plus de soixante et dix ans, lorsqu'il acheva *l'Histoire des Cheva-*

liers de Saint Jean de Jérusalem, aujourd'hui de Malte, en sept volumes in-12, Paris, 1724, qui a terminé sa carrière littéraire. On a prétendu que lorsqu'il eût à décrire l'histoire du siège de Rhodes, les mémoires qu'il attendoit ayant tardé trop long-temps, il fit ce siège, moitié d'après le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination. Les mémoires arrivèrent enfin : « j'en suis fâché, dit-il, » mais mon siège est fait. » Cette anecdote n'a nulle vraisemblance : l'abbé de Vertot avoit tout ce qu'il lui falloit sur le siège de Rhodes dans l'Histoire de Malte, que Bosio avoit écrite avant lui ; Histoire dont il parle avec éloge dans sa préface. Quoi qu'il en soit, son ouvrage, inférieur à ses Révolutions Romaines, n'est pas pourtant indigne de lui. L'élégance et la pureté de sa diction répondent à la noblesse des sujets : il les expose avec une grande netteté ; et le détail des circonstances semble plutôt les embellir que les charger. Il exprime les différens caractères par des traits fermes, énergiques et précis, qui peignent l'âme même ; ses descriptions vives et animées entraînent le lecteur. Le grand maître de Malte l'avoit nommé, en 1715, historiographe de l'ordre, l'avoit associé à

tous ses privilèges, et lui avoit donné la permission de porter la croix.

L I N G U E T.

S'il est un ouvrage qui mérite d'être distingué par le sujet et par le style, c'est, sans contredit, l'Histoire impartiale des Jésuites, 2 vol. in-12, par Linguet, 1774. Il n'est guère possible de mieux soutenir, dans une matière si délicate, le caractère d'impartialité que l'auteur annonce, ni de traiter avec plus de force ou d'agrément les différens objets dont il s'occupe. Il rend justice aux jésuites en bien comme en mal : il les condamne sans aigreur, et les justifie sans indiscretion. Cet ouvrage n'est pas fini.

§ VIII. VIES DES SAINTS.

MESENGUY ET GOUJET.

Les Vies des Saints pour tous les jours de l'année, avec une prière et des pratiques à la fin de chaque Vie, et des instructions sur les dimanches et fêtes mobiles, par les abbés Mesenguy et Goujet, 1734, deux vol. in-4°. , et abrégées en deux volumes in-12, étant

tirées mot pour mot de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury , passent pour une production estimable, faite avec choix et écrite avec une simplicité élégante.

BUTLER.

Les Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints, traduites de l'anglais d'Alban Butler, méritent d'être distinguées de la foule de celles que nous avons dans le même genre. Ce livre offre à la fois une lecture édifiante et instructive ; l'auteur a su le dépouiller de cette multitude d'anecdotes et d'historiettes apocryphes, imaginées par un zèle peu éclairé, et reçues par l'ignorance et par la crédulité. Une critique sage a présidé aux recherches du savant écrivain ; et les traducteurs, l'abbé Godescard et l'abbé Marie, ont eu le talent, assez rare, de s'appropriier son travail, et de donner un air original à leur version. Cet ouvrage est composé de douze volumes in-8°. La seconde édition est préférable à la première : elle a paru de 1783 à 1788. Il existe un Abrégé de cet excellent ouvrage en 4 vol. in-12, 1802 : il a pour auteur l'abbé Godescard lui-même.

LE PÈRE GIRI.

Le Père Giri, minime, et le Père Croiset, jésuite, ont aussi donné au public des Vies des Saints en deux volumes in-folio. On accuse le premier de trop de crédulité. Le compilateur la Croix fit imprimer, en 1772, un Dictionnaire de la Vie des Saints, 2 vol. in-8°. Nous avons une infinité de Vies particulières, dont plusieurs méritent d'avoir place parmi les livres de goût : telles sont spécialement celles de Saint Ignace et de Saint François Xavier, par le Père Bouhours; et les Vies de Saint Athanase, de Saint Basile, de Saint Grégoire de Nazianze, de Saint Chrysostôme, et de Saint Ambroise, par Godefroi Hermant, qui avoit formé son style sur les meilleurs modèles des premiers temps de l'Académie Française; de Saint François de Sales, par l'abbé Marsollier, de Saint Vincent de Paule, en 2 vol. in-12, par M. Bégat, ancien curé de Marceuil-lez-Meaux.

CHAPITRE V.

HISTOIRE PROFANE.

§ I^{er}. HISTOIRE UNIVERSELLE.

AVANT que de parcourir les différentes parties du globe dans des cartes particulières, il faut s'en former une idée en grand dans une carte générale. Il en est de même de l'étude de l'histoire, bien plus importante que l'autre, puisque c'est l'école de l'humanité et un cours de morale en action : on doit donc faire précéder la lecture des Histoires particulières, de celle de l'Histoire Universelle.

DIODORE DE SICILE.

Les anciens, comme les modernes, ont eu des écrivains qui ont traité l'histoire de toutes les nations de l'univers : tel étoit, parmi les Grecs, Diodore de Sicile, qui florissoit du temps de Jules-César et d'Auguste. Sa *Bibliothèque Historique* renferme, en effet, les annales de presque tous les peuples du monde, Egyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, etc. ; en

un

un mot, chaque nation se trouvoit dans son recueil, dont nous n'avons que quinze livres avec quelques fragmens; il s'en est perdu vingt-cinq. Cette Histoire lui coûta trente ans d'un travail opiniâtre, comme il le remarque lui-même dans son préambule. Il ne faut pas y chercher les grâces du style; sa diction est simple, sans toutefois être basse. Quant au fond, on se plaint qu'il n'est pas toujours exact et impartial.

La meilleure édition de cet auteur, en grec et en latin, est celle de Wesseling, Amsterdam, 1746, 2 volum. in-folio.

L'abbé Terrasson nous a donné une version fidèle de son ouvrage, Paris, 1737, 7 vol. in-12. Quoiqu'il n'épargne pas les éloges à son auteur dans la préface, on prétend qu'il n'entreprit cette traduction, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de trop bonne foi la cause des modernes, dit d'Alembert, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien crédule, écrivain du second ordre, et que d'ailleurs une traduction peut encore défigurer.

TROGUE POMPÉE ET JUSTIN.

Troque Pompée avoit, à l'imitation de Diodore de Sicile, donné une Histoire Universelle en latin : Justin l'abrégea. On l'accuse d'avoir occasionné, par sa miniature, la perte d'un excellent original ; car on ne connoît que le nom de Troque Pompée, qui vivoit dans le beau siècle d'Auguste. Quoi qu'il en soit, le style de Justin est net, intelligible et agréable. On y rencontre de temps en temps de belles pensées, de solides réflexions, et des descriptions fort vives. A l'exception d'un fort petit nombre de mots ou de locutions, la latinité y est assez pure ; et il y a beaucoup d'apparence qu'il employa ordinairement les propres termes et les phrases mêmes de Troque.

Nous avons plusieurs traductions estimées de Justin : celle de M. l'abbé Paul, Paris, 1774, 2 vol. in-12, n'a pas fait oublier celle que Ferrier de la Martinière publia, pour la première fois, en 1693, 2 vol. in-12, avec des notes pleines d'érudition.

VINCENT DE BEAUVAIS.

Les siècles d'ignorance produisirent une

foule de compilations qu'on honora du titre d'Histoire Universelle : aucune ne mérite d'être citée. Dès qu'un moine s'ennuyoit dans sa cellule, il entreprenoit la Gazette de son temps; et pour que le volume fût plus gros, il remontoit toujours à Adam ou au déluge. Vincent de Beauvais, de l'ordre des frères prêcheurs, est auteur d'un *Miroir Historial*, en latin, qu'il auroit pu intituler : le Miroir des Mensonges. Cette prétendue histoire, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 1253, est aussi défectueuse par les fables dont elle est remplie, par le défaut de critique, par le mauvais choix des matériaux, que dégoûtante par la bassesse et l'incorrection du style. On en a une traduction française, par Jean de Vignay, Paris, 1531, 5 vol. in-fol.

T U R S E L I N.

Quand l'aurore du bon goût commença à éclairer l'Europe, il y eut des auteurs plus dignes de tracer le tableau des révolutions du monde. Le jésuite Turselin écrivit une Histoire en latin élégant, et son livre qui a été traduit en français par l'abbé Lagneau, Paris, 1706, 3 vol., ou 1758, 4 volumes in-12, pour-

roit avoir son utilité ; mais il respire les préjugés d'un ultramontain , et les opinions dangereuses d'un jésuite.

B O S S U E T.

La première production française de ce genre , qui dut être lue par les gens de goût , fut *le Discours sur l'Histoire Universelle* (1) de l'éloquent Bossuet. Il sut appliquer l'art oratoire à un genre qui sembloit l'exclure. On y voit l'art des plus grands orateurs et le coloris des plus grands peintres : tout y est ramené à la religion. Il nous montre le monde sortant des mains de Dieu par un effet de sa toute-puissance ; l'homme , né pour être juste et heureux , frappé de malédiction ; son libérateur promis et annoncé dans tous les siècles aux patriarches et aux prophètes ; sa venue dans ce monde au temps marqué ; sa religion prêchée et reçue dans tout l'univers ; les empires qui s'élèvent et tombent successivement.

Dans quel historien ancien ou moderne , étranger ou national , trouve-t-on plus de grandeur et de sublimité dans les vues , plus

(1) Paris, Cramoisi, 1681, in-4°; in-12, 1682; et Didot, 1784, in-4°; 1786, 2 vol. in-8°; 1784, 4 vol. in-18.

de justesse et de solidité dans les réflexions, plus de connoissance du cœur humain et des passions qui l'agitent, plus de sagacité à démêler les ressorts politiques qui font mouvoir un empire, qui le portent à sa puissance ou le font avancer vers sa ruine ? Quelque rapidité qu'ait jetée dans son récit l'illustre prélat, il n'a point négligé l'observation ; chaque peuple reçoit de lui sa teinte, sa couleur propre, son caractère distinctif : les Egyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Grecs et les Romains, s'y présentent tour à tour avec le détail de leurs mœurs, de leurs vices et de leurs vertus, de leurs lois et de leurs arts. En exposant les variations de ces grandes monarchies, l'habile historien en indique toujours les causes secrètes ; et c'est dans le génie particulier de chacun de ces peuples, qu'il les trouve. N'est-ce pas là tracer l'histoire en grand et peindre les nations en philosophe ? L'auteur assiste, pour ainsi dire, à la création de l'univers, et commence son récit avec le cours des siècles, dont il suit la chaîne sans interruption jusqu'à nos jours. Il trace l'histoire de tous les peuples, et celle de tous les lieux de la terre ; il embrasse la suite et la succession de tous les

empires ; il décrit leur naissance , leurs accroissemens , leurs révolutions ; il marque leurs périodes variées de force et de noblesse , de grandeur et d'abaissement ; il les observe jusque dans leur décadence et leur chute ; il n'omet , en un mot , dans ce vaste tableau , aucun des faits importans qui appartiennent à l'histoire générale.

Les notes manuscrites dont Bossuet devoit se servir pour former la suite de ce Discours , ont été imprimées en 1806 , 4 vol. petit in-12 : elles ne méritoient pas de voir le jour.

V O L T A I R E .

Bossuet a eu des continuateurs qui ne sont malheureusement pas entrés dans ses vues , mais qui ont écrit avec un agrément infini. Le premier qui se présente est Voltaire : son *Essai sur l'Histoire générale* , et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours , commence précisément où finit le Discours de l'évêque de Meaux. Ces tableaux offrent les couleurs les plus brillantes ; mais il en résulte souvent des portraits d'imagination. Le christianisme n'y est pas traité avec beaucoup de ménagement ; le fatalisme y triomphe. On y voit une liste

magnifique de tous les scélérats qui ont vécu dans la prospérité, et qui sont morts tranquilles. On leur oppose une foule de bons rois et de gens de bien, qui ont péri d'infortune et de misère. Le but de Voltaire étoit de faire connoître les mœurs des hommes et les révolutions de l'esprit humain; mais ce but, si bien rempli dans certains chapitres, est manqué dans d'autres. Cet ouvrage, qui n'étoit d'abord qu'une brochure, et qui a été porté ensuite à huit vol. in-8°. , n'est qu'une première ébauche à certains égards; c'est à d'autres un tableau fini; et on pourroit le dire de tout le livre, s'il avoit été fondu d'un seul jet et qu'il n'eût pas été fait de pièces rapportées.

M É H É G A N.

Le Tableau de l'Histoire moderne, Paris, 1766, trois vol. in-12, par le chevalier de Méhégan, est une autre suite du Discours sur l'Histoire Universelle de Bossuet. Il y a des descriptions de main de maître; mais son style a un peu l'air enflé, ses énumérations sont trop fréquentes, sa diction est trop symétrique. On ne peut nier cependant que cette production ne vienne d'un homme d'esprit et d'un écrivain élégant.

HARDION ET LINGUET.

L'Histoire Universelle, Sacrée et Profane, à l'usage des Dames de France, par M. Hardion, est agréable à lire. A des faits bien discutés et arrangés avec art, il a su joindre la pureté et l'élégance du style : il n'a point négligé les ornemens dont sa matière étoit susceptible ; mais il ne les a pas recherchés avec trop de soin. L'auteur avoit beaucoup de discernement pour la critique, et de goût pour la littérature ; c'est dommage qu'il n'ait pas fini son ouvrage. Linguet, son continuateur, a de quoi nous consoler. S'il écrit avec moins de simplicité que son premier modèle, il a plus de chaleur et de coloris. Cette Histoire a 20 vol. in-12 ; le 19^e. et le 20^e. sont de Linguet.

AUTEURS ANGLAIS.

Ces qualités manquent totalement à *l'Histoire Universelle*, composée par une société de gens de lettres Anglais. Il y a dans ce livre des matériaux excellens, des recherches profondes et curieuses ; mais l'érudition n'est pas toujours amenée par le sujet ; elle n'est pas ornée non plus de l'élégance du style et
de

de la politesse du discours. Cependant comme il y a beaucoup de choses qui ne se trouvent point ailleurs, ce livre mérite une place dans les bibliothèques. Nous avons actuellement 45 volumes in-4°. de la traduction française, imprimée à Amsterdam depuis 1742 jusqu'en 1792.

L'abbé de Fontenai a publié, en 1802, un tome 46°, contenant la table des matières des 18 derniers volumes.

On assure qu'à l'exception des 30 premiers volumes, tous les autres ne sont plus une véritable traduction : de nouveaux traducteurs ont changé de rôle ; ils sont devenus auteurs. Une société de gens de lettres annonça à Paris, en 1779, par l'organe du libraire Moutard, une nouvelle traduction de cette Histoire, faite avec plus de soin et de correction dans le style, et imprimée sur de beau papier, dans le format in-8°. : il en a paru 126 vol. jusqu'en 1791. L'Histoire Romaine, éclaircie par les médailles, forme le 126°. volume ; mais il doit être placé après le tome 36°. de l'Histoire Ancienne : les 5 vol. précédens contiennent les tables.

M. l'abbé Mann, secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles, fit paroître, en 1780,

une brochure, intitulée, *Dissertation sur l'Histoire Universelle*, etc., dans laquelle, après avoir indiqué la meilleure édition anglaise de l'Histoire Universelle, celle de Londres, 1747, 60 vol. in-8°, il présente la nouvelle traduction de Paris, comme n'étant autre chose que la traduction de Hollande, défigurée, hachée, morcelée, transposée de mille manières. Ce jugement sévère, mais juste, n'empêche point qu'on ne préfère en général cette traduction à celle de Hollande : elle doit probablement cet avantage à la commodité de son format.

FÊU M. ANQUETIL.

Ce n'étoit pas une tâche médiocre à remplir, que celle d'abrégér 126 volumes. Cet immense travail n'a point effrayé M. Anquetil, très-avancé en âge, parce qu'il avoit été accoutumé, de jeunesse, à l'emploi utile de son temps et de ses veilles dans la carrière de l'histoire : ce qui ne surprendra pas moins, c'est qu'il ait pu réduire ces 126 vol. in-8° à 12 petits volumes in-12, et que dans ces 12 volumes, il ait pu faire entrer la substance de ce vaste recueil, de manière à ne rien omettre d'essentiel, et à faire passer en revue

tous les siècles , toutes les nations successive-
ment. En effet , pour nous servir de ses ter-
mes , chacune y est représentée et suivie de-
puis le moment où elle a commencé à exister
jusqu'à celui où nous sommes , sans que dans
le tableau on ait rien négligé quant à la reli-
gion , aux mœurs , au commerce , à la posi-
tion et aux productions du pays. M. Anquetil
n'a retranché , pour parvenir à une réduction
si considérable , que ce qui n'étoit pas
nécessaire à la connoissance des moyens , qui,
soit insensiblement , soit brusquement , ont
altéré , dénaturé , et enfin bouleversé des gou-
vernemens.

Le Précis de M. Anquetil parut , pour la
première fois , en 9 vol. in-12 , 1797. La se-
conde édition , en 12 vol. , 1801 , n'a pas été
augmentée. La troisième , publiée en 1807 , a
été *entièrement revue* , si l'on en croit les
éditeurs. Pour nous , nous craignons qu'elle
n'ait été entièrement dénaturée.

Les Anglais possèdent aussi un abrégé de
leur grande histoire , en 13 vol. in-8^o. ; le der-
nier contient un index général pour tout l'ou-
vrage : ils en sont redevables à MM. Guthrie
et Gray , qui le firent paroître en 1764 et
1767.

PUFFENDORF.

On ne peut guère se dispenser d'avoir *l'Introduction à l'Histoire générale* de Puffendorf, revue et corrigée par de Grace, Paris, 1753, 8 vol. in-4°. Ce livre est très-propre à faire connoître les intérêts des princes ; et il peut être considéré comme une excellente notice de la politique et du gouvernement de tous les peuples.

DE THOU.

Dans *l'Abrégé de l'Histoire Universelle* de Jacques-Auguste de Thou, en dix vol. in-12, traduit par Remond de Sainte-Albine, imprimé en 1759, le rédacteur déclare d'abord s'être imposé pour première loi, de ne point altérer les jugemens de son historien ; de ne blâmer ni ne louer que ce qu'il condamne ou qu'il approuve ; en un mot, de peindre les personnes et les actions avec les couleurs sous lesquelles M. de Thou les représente, même dans les occasions où il n'auroit pas jugé comme lui. Il n'a donc pas refusé des éloges aux protestans, ni dissimulé les torts des catholiques ; et dans la crainte qu'on ne l'accuse d'avoir dit plus qu'il n'y a dans l'ori-

ginal , il a copié dans les endroits critiques , la traduction du texte latin publiée en 1734.

L'ABBÉ ROUBAUD.

Son *Histoire générale de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique* , est moins un amas de faits , qu'un recueil d'observations philosophiques sur le génie , les mœurs et les arts des nations : elle présente partout un fonds intéressant de morale et de politique ; les révolutions et les événemens y conduisent à la connoissance des hommes , des lois et des gouvernemens. C'est sans doute saisir le vrai but de l'histoire et la traiter en grand , que de la présenter sous ce point de vue. Il ne manque à cet ouvrage que d'être écrit avec plus de simplicité : on y trouve souvent l'emphase philosophique , des expressions gigantesques , des métaphores outrées.

L'ABBÉ MILLOT.

On doit avoir la plus grande obligation à l'abbé Millot , d'avoir resserré dans ses *Elémens d'Histoire générale , ancienne et moderne* , neuf vol. in-8°. ou in-12 , tant de faits célèbres et de connoissances intéressantes. Ce livre , purement écrit , est fait pour devenir

un ouvrage classique ; on n'en peut trop recommander la lecture dans les collèges. Il est absolument nécessaire aux personnes qui ne sont pas encore instruites ; et il sera très-utile à celles qui le sont déjà , en leur remettant devant les yeux le résultat de plusieurs années de lecture.

L'abbé Millot n'a jamais perdu de vue deux règles importantes, et qui faciliteront à tous les esprits l'étude de l'histoire : la première, de chercher le vrai ; la seconde , de se borner à l'utile. L'Histoire Ancienne et l'Histoire Romaine , qui ont près de trente gros volumes dans M. Rollin , se trouvent renfermées ici dans quatre ; et l'on y a rassemblé plus de véritables lumières sur les mœurs et les lois des anciens peuples , que l'on n'en rencontre dans aucun autre livre. Mais ce qui rend surtout ce nouvel abrégé extrêmement précieux , c'est la critique saine , qui a dirigé la plume de l'auteur ; il a purgé , pour ainsi dire , l'Histoire de l'Antiquité de toutes les fables qui la déshonorent : il commence par les Egyptiens , non qu'ils soient le plus ancien peuple ; mais parce qu'ils offrent une riche matière d'instructions : il décrit les avantages de leur pays , leur gouvernement , leurs lois ,

leurs édifices; et le peu d'espace que laisse à l'auteur le plan qu'il s'est prescrit, ne l'empêche pas de faire, de temps en temps, d'excellentes réflexions.

DOM MAUR DANTINE, DOM
CLÉMENCET, DOM DURAND
ET DOM CLÉMENT.

La science des temps avoit été négligée sur bien des points par les anciens, et étoit presque oubliée, lorsque Joseph Scaliger la fit renaître, et l'établit sur de nouveaux fondemens, par l'invention de la période julienne; cependant peu solides encore, ils furent affermis par Pétau et Riccioli. On sentit dès lors toute la nécessité de s'y appliquer, et le goût en devint chaque jour moins rare; mais comme la chronologie ancienne alimentoit infiniment l'esprit conjectural et systématique, l'amour-propre la fit d'abord préférer à celle des nations modernes, quoique plus utile : cette dernière avoit donc besoin d'un savant laborieux, qui consultât avant tout l'intérêt public et celui de la vérité. Ce savant fut dom Maur Dantine; il eut la première idée de *l'Art de vérifier les Dates* des faits historiques, des chartres, des chro-

niques, et autres anciens monumens, depuis la naissance de J.-C., par le moyen d'une table, où l'on trouve toutes les ères, les cycles et les différentes manières de compter les années. Il mourut en travaillant à cet ouvrage, que deux de ses confrères, dom Clémencet et dom Durand, publièrent en 1750, grand in-4°. Rien de plus incomplet; c'étoit un sentier dans une vaste forêt : cette pénible besogne sembloit appartenir de droit à un homme aussi infatigable que dom Clément; il en donna une nouvelle édition en 1770, in-fol., qui fit entièrement oublier la première; le succès rapide qu'elle eût, ne l'empêcha pas d'apercevoir tout ce qu'il y manquoit : et après 13 ans de longues veilles, dom Clément annonça ce qu'il appeloit modestement une troisième édition : la table chronologique y fut prolongée d'un siècle, ainsi que celle des éclipses, calculée par le Père Pingré. D'autres augmentations importantes la firent aller à trois volumes in-fol. : le premier parut en 1783; le second en 1784; le troisième en 1787; les tables n'ont été publiées qu'en 1792. L'ouvrage avoit été distribué en six livraisons; et dès l'an 1793, l'édition étoit épuisée.

Quand on jette d'abord les yeux sur le
titre

titre de cet ouvrage, on est frappé d'étonnement; lorsqu'après on en examine les différentes parties, l'admiration se mêle à la surprise; cela paroît au-dessus des forces d'un homme de lettres Français et du dix-huitième siècle. Quel dévouement n'a-t-il pas fallu pour suivre avec tant de persévérance un semblable dessein! L'amour pur et ardent du bien public étoit seul capable de soutenir l'auteur dans cette entreprise; elle est d'une utilité générale: non-seulement l'historien et toute personne qui s'applique à l'étude des annales de sa patrie, et des pays avec lesquels elle a des rapports, mais encore le publiciste et le jurisconsulte; surtout en Allemagne, ne peuvent se passer d'un pareil livre. Peut-être auroit-on désiré que la grande table chronologique fût écrite avec plus de précision, et moins embarrassée de certains détails qui s'y trouvent. La manière claire et succincte de Pétau étoit préférable à celle d'Usserius, que dom Clément paroît avoir suivie.

JOHN BLAIR.

Les Tables Chronologiques de J. Blair, traduites en français par M. Chantreau, Paris,

1797, in-4°, peuvent suppléer, avec avantage, à l'Art de Vérifier les Dates, en ce qu'elles sont moins volumineuses et qu'elles embrassent, avant notre ère jusqu'à nos jours, une plus longue période de temps : le traducteur les a continuées jusqu'à la paix faite avec l'Espagne, en 1795. Elles sont suivies de deux notices alphabétiques et raisonnées des événemens remarquables avant et depuis la naissance de Jésus-Christ ; d'une table alphabétique des personnages dont il est parlé dans l'ouvrage ; d'une autre des différentes chronologies des empereurs, etc., et terminées par deux grandes cartes géographiques, l'une ancienne, l'autre moderne, avec l'explication de l'usage de ces cartes. Cette traduction est un vrai service rendu à la littérature française : l'ouvrage a été extrêmement soigné par l'auteur, pour l'ordre et la distribution des tableaux.

LENGLET DU FRESNOY.

Lorsque l'abbé Lenglet publia, pour la première fois, ses *Tablettes Chronologiques de l'Histoire Universelle, Sacrée et Profane, Ecclésiastique et Civile*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1743, avec des réflexions

xions sur l'ordre qu'on doit tenir, et sur les ouvrages nécessaires pour l'étude de l'histoire, 1744, 2 vol. petit in-8°, il promit de profiter des critiques pour perfectionner son travail. L'abbé Valart releva 80 fautes dans 2 pages, ce qui donna lieu à l'auteur de retoucher ses tablettes d'un bout à l'autre, d'y faire un grand nombre de corrections, et de les mettre dans un nouvel ordre : la mort le surprit dans ce travail. Barbeau de la Bruyère fit paroître deux éditions de cet ouvrage, avec les additions et corrections de l'auteur, et les siennes propres : la première en 1763, la seconde en 1778. M. Picot, professeur d'histoire à l'Académie de Genève, prépare en ce moment une nouvelle édition, qui sera continuée jusqu'en 1807 ; elle aura 3 vol. in-8°.

Tout le monde a reconnu l'utilité de ce livre, soit pour diriger ses lectures historiques, soit pour se les rappeler, par le moyen des tables chronologiques qui renferment les événemens et la succession des princes, depuis la création jusqu'à nos jours, et celle des personnages qui se sont distingués dans les sciences et les beaux-arts.

M. LE SAGE:

On citeroit difficilement un ouvrage qui ait eu un succès plus complet et plus général, que l'Atlas Historique de M. le Sage, dont le vrai nom est de Las Casas; il a été également goûté en France et chez les nations étrangères. Un ouvrage, qui n'est ni frivole, ni léger, et que les frais inséparables de son exécution forcent de vendre assez cher, ne peut avoir un pareil succès que parce qu'il est reconnu comme très-utile. Il seroit difficile, en effet, de nier l'utilité de l'Atlas Historique. L'histoire, selon l'expression de Montesquieu, est une vaste mer, et M. le Sage l'a resserrée dans des bornes assez étroites: c'est une étude immense et pénible; et M. le Sage en a prodigieusement diminué l'étendue et les difficultés; c'est une science difficile à enseigner, et M. le Sage a donné une méthode qui, s'adaptant à toutes les méthodes, les facilite toutes; c'est une carrière tellement vaste, que ceux qui l'ont parcourue avec le plus d'attention, oublient facilement les objets infinis qui les ont frappés, et l'ouvrage de M. le Sage les retrace aux yeux et à la mémoire; et est ainsi également utile à

l'écolier, au maître, et à l'homme du monde instruits, mais qui ne peut tout retenir.

Trente-deux cartes contiennent l'histoire du monde, tous les faits réellement historiques, toutes les dates, tous les lieux célèbres, tous les noms illustres, toutes les grandes généalogies; la mémoire est aidée par les signes, et l'esprit par les sens: là, tout est instruction; les divisions horizontales ou verticales, les couleurs, les lignes, les points, les chiffres, une couronne, un cercle, une croix, tout est un signe, tout donne une idée; tout retrace un fait ou peint les objets les plus importants; l'œil suit avec la plus grande facilité l'origine, les progrès et la décadence des empires; les colonnes qu'ils représentent, tantôt s'agrandissant, tantôt diminuant, tantôt disparaissant tout à coup, présentent, de la manière la plus sensible, la mobilité, et les révolutions de tous les établissemens.

Au milieu de cette multitude infinie d'objets, rien n'est confus, tout est classé avec ordre et méthode, et avec un esprit d'analyse peu commun: l'auteur explique, avec clarté, les marges, l'objet de la carte, et la manière de l'étudier; il profite des mêmes marges

ou de l'espace vide que lui laissent les divers linéamens de ses cartes et de ses tableaux, pour jeter, en style rapide, d'excellens morceaux d'histoire, pour en indiquer les meilleures sources, pour suivre même celle des sciences et des arts, etc.

FEU. M. DOMAIRON.

Dans *les Rudimens de l'Histoire*, en trois parties scolastiques, adoptés par la commission des livres classiques, pour l'usage des lycées et des écoles secondaires, 1804, 3 vol. in-12, l'auteur s'est attaché à parler séparément de chaque nation qui mérite d'être connue. L'usage de faire marcher de front l'histoire de plusieurs peuples, quelque abrégée ou quelque étendue qu'elle soit, lui a paru très-pernicious : cet usage exige une attention trop soutenue, dont ne sont point capables les jeunes gens, non plus que les personnes peu versées dans la connoissance de l'histoire. La concision et la pureté du style répondent à la bonté de la méthode adoptée par M. Domairon.

M. FERRAND.

Son livre en quatre vol. in-8°, 1801, por-

tant le titre imposant d'*Esprit de l'Histoire*, adressé par un père à son fils, et ensuite publié, dit l'auteur, pour l'instruction de la génération naissante; ce livre, qui devoit être le recueil, le dépôt des leçons de tous les âges et de tous les pays, pour l'amélioration des hommes et l'accroissement de leur bonheur; ce livre, en un mot, où devoit respirer l'amour de la vérité; n'est qu'un morne et scandaleux pamphlet contre l'ordre des choses qui s'est établi en France (l'an VIII), et en faveur de celui qui a précédé la révolution; un pamphlet écrit pour un homme contre une nation, écrit sans bonne foi, ou sans raison, où l'histoire dénaturée depuis la première page jusqu'à la dernière, est toute entière produite en faux témoignage par l'esprit d'intrigue, en faveur de l'esprit de parti.

M. K O C H.

Le Tableau des Révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours, par M. Koch, 1807, 3 vol. in-8°, est un livre attendu depuis long-temps avec une impatience qui sera complètement justifiée; c'est le fruit de recherches infinies, faites pendant un grand

nombre d'années ; avec une constance admirable , par un homme , dont l'érudition est aussi profonde qu'exacte , et que plusieurs ouvrages excellens ont mis au rang de nos plus doctes publicistes. L'auteur a entrepris de décrire avec une juste étendue , et pourtant avec la rapidité et la précision qu'exige un livre élémentaire , les diverses révolutions qu'ont éprouvées , depuis la chute de l'Empire d'Occident , l'Europe en général , et en particulier chacun des Etats qui la composent ; en un mot , de faire une histoire moderne générale , depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours.

Pour mettre de l'ordre et de la clarté dans ce vaste récit d'événemens , pour la plupart très-obscurs , M. Koch a partagé son ouvrage en huit sections ou périodes , dont chacune se rattache à quelque époque marquée par une grande révolution générale ; il s'est arrêté à la révolution française. Tous ces événemens , et mille autres plus ou moins importants qui viennent s'y rattacher , sont racontés par l'auteur avec une clarté remarquable , et cette précision forte et savante d'un homme qui est bien maître de son sujet. Le style est correct et sage , ainsi que les idées et les principes

principes de M. Koch : une ample table des matières termine l'ouvrage, et en complète l'utilité, en le rendant facile à consulter.

DREUX DU RADIER.

L'Europe Illustre, ouvrage contenant les portraits et les vies abrégées des souverains, des princes, des ministres, des généraux, des magistrats, des prélats, des savans, des artistes et des dames qui se sont distingués en Europe, depuis le quinzième siècle jusqu'à l'année 1755, en six vol. in-4^o, est peut-être la collection de cette espèce, la plus étendue qui ait encore paru : elle renferme les portraits et les vies abrégées de ce que l'Europe a eu de plus grand en tout genre, pendant plusieurs siècles. On n'a rien épargné pour la rendre précieuse : les portraits sont gravés par les plus habiles maîtres : on y reconnoît le burin de MM. Wil, Ficquet, Schmitt, Balechow, Dupuis, Tardieu, Sornique, du Cange, tous artistes justement estimés.

Le discours historique qui les accompagne, est de Dreux du Radier, connu par plusieurs ouvrages : il ne dit rien que ce que l'on doit savoir, et n'a rien omis de ce qu'il

n'est pas permis d'ignorer. Toujours sincère et impartial, il parle des défauts et des bonnes qualités de ceux dont il écrit la vie, de leurs vices et de leurs vertus; il n'est ni critique malin, ni censeur trop indulgent. Il a eu soin de joindre à la fin de chaque article, des citations exactes, qui indiquent les sources où il a puisé, et auxquelles le lecteur pourroit recourir, s'il avoit quelque doute sur ce qu'il a lu.

M. LANDON.

L'ouvrage publié par cet estimable peintre, sous le titre de Galerie historique des Hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, contenant leurs portraits gravés au trait d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères et sur leurs ouvrages; cet ouvrage, dis-je, commencé et continué par livraisons qui paroissent chaque mois depuis 1805, a obtenu un succès mérité. Un trait simple ou légèrement ombré suffit pour représenter la physionomie d'un personnage, souvent la saisit mieux par sa facilité, qu'une gravure achevée, sur laquelle l'artiste s'est refroidi en y passant beaucoup

de temps. Un assez grand nombre d'articles de cette *Galerie historique*, attestent que leurs auteurs ont réfléchi sur l'histoire, qu'ils ont pris la peine de rapprocher les causes et les effets, et de rechercher les vrais résultats, soit des erreurs, soit des vérités; soit des crimes, soit des vertus; quelques-uns de ces articles sont même remarquables: tels sont, en général, ceux de M. Feuillet, sous-bibliothécaire de l'Institut, caché sous la lettre F.; de M. Auger, sous la lettre A.; de M. la Renaudière, sous les lettres P. H. L. : d'autres articles annoncent que les auteurs s'en sont tenus à peu près aux Dictionnaires historiques; l'éditeur ne devoit pas les adopter légèrement.

La Galerie historique est composée de sept volumes en ce moment; elle doit en avoir douze.

VITTORIO SIRI.

Les événemens qui se sont passés sur le théâtre de l'Europe; pendant l'espace de quinze années, forment un tableau intéressant, qu'on peut contempler avec plaisir, dans *le Mercure de Vittorio Siri*, conseiller d'état; historiographe de sa majesté très-chrétienne, contenant l'Histoire générale de

l'Europe, depuis 1640 jusqu'en 1655, traduit de l'italien, par Requier.

Cet ouvrage est en 18 vol. in-12; on en a fait aussi une édition en 3 vol. in-4^o: ce livre doit être regardé comme l'histoire de la politique du temps; où l'auteur écrivoit. Il avoit trouvé moyen, à ce qu'il dit, de pénétrer dans les cabinets des princes et des ministres, pour y chercher les matériaux nécessaires à la composition de son ouvrage. Il ne faut cependant pas s'en rapporter entièrement à cet écrivain: on prétend qu'il n'est pas aussi exact qu'il voudroit le persuader; il a suivi le même plan que le célèbre M. de Thou; mais quelle différence dans l'exécution! Son Histoire n'auroit pas été supportable à la lecture, si le traducteur n'avoit pas sagement retranché tout ce qu'il y a de superflu dans l'original. Le public a donc des obligations essentielles à M. Requier, qui a augmenté nos richesses littéraires d'une production italienne, qu'on pourroit regarder comme un excellent morceau d'histoire, si l'auteur avoit eu le goût, l'élégance et la précision de son traducteur.

Le même M. Requier a aussi traduit de l'italien de Vittorio Siri, *les Mémoires Se-*

crets, tirés des archives des souverains de l'Europe; il existe cinquante volumes de cette collection: le principal but que l'auteur s'y propose, est de dévoiler ce qu'il y a de plus mystérieux dans la conduite des souverains, en montrant à découvert les ressorts les plus délicats, employés à faire mouvoir les empires. Les cabinets des rois et des républiques sont le trésor ordinaire où il puise; et les dépêches de ceux qui tiennent les rênes des Etats, ainsi que celles de leurs ministres, lui fournissent les matériaux dont il forme son édifice.

Mais parmi des faits bien discutés, bien éclaircis, il y en a d'autres qui le sont moins; on y trouve des détails intéressans, quelques-uns froids, des longueurs, etc.; mais ce sont de bons matériaux, qui peuvent servir à l'Histoire de l'Europe.

LE PÈRE D'AVRIGNY.

Un de nos meilleurs ouvrages historiques, dont le mérite est reconnu depuis long-temps, et que je trouve encore fort supérieur au succès constant qu'il a parmi nous, c'est celui du Père d'Avrigny, jésuite, intitulé: *Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle*

de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et remarques critiques, en quatre volumes in-12, et ensuite en cinq volumes, par les soins du Père Griffet.

J'en connois point de Mémoires plus utiles, plus instructifs, plus agréables : on ne trouve nulle part autant de faits rassemblés, par rapport à l'espace de temps que l'auteur embrasse. Ce n'est ni un simple extrait, ni une pure compilation, ni un abrégé superficiel ; ce sont des vues, des réflexions, des examens, des raisonnemens sur ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, pendant cent quinze années.

L'auteur n'a point prétendu composer une Histoire suivie de tout ce qui s'est passé dans les différentes parties de l'Europe ; son but a été de mettre les lecteurs en état de juger des historiens, qui ont travaillé depuis un siècle. S'il a eu plusieurs modèles, il les surpasse tous par sa façon de présenter les faits et de les analyser. Il a mis beaucoup d'exactitude dans les dates ; attention nécessaire, qu'on néglige trop aujourd'hui : mais ce qu'on ne sauroit trop louer, c'est cette mâle impartialité, qui caractérise le bon esprit et l'honnête homme. Le Père d'Avrigny porte l'a-

mour de la vérité jusqu'au scrupule ; et se plaît à éclaircir certains paradoxes historiques, dont il démontre le faux. Rien n'est comparable à son esprit de discussion : il combat avec zèle tous les mensonges de l'Histoire, que nos écrivains adoptent aveuglément.

On a encore du même Père d'Avrigny, des *Mémoires Chronologiques et Dogmatiques*, pour servir à l'Histoire Ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques, quatre vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates, et par plusieurs faits très-bien développés, l'auteur s'étoit trop laissé conduire par l'esprit de parti ; que ses remarques critiques sont poussées quelquefois jusqu'à la satire, et que ses réflexions dogmatiques semblent avoir été plutôt dictées par sa haine contre les adversaires des jésuites, que par la vérité.

LE PÈRE BOUGÉANT.

L'Histoire du Traité de Paix de Westphalie, par le Père Bougéant, en 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, est un de ces livres qu'on ne peut trop lire et consulter. Il n'est pas

possible de présenter cette multitude de détails avec plus d'ordre et de clarté : l'historien transporte ses lecteurs à Munster et à Osnabrug, et les fait, pour ainsi dire, converser avec les différens plénipotentiaires : ses réflexions judicieuses, les motifs de la conduite de tous les ministres, les projets des cours qui les employoient, offrent des lumières satisfaisantes et forment un cours de politique.

M A U B E R T.

Il étoit bien important qu'un homme se chargeât du soin pénible d'examiner les différens traités, de pénétrer les vues des puissances, de discuter les motifs de leur conduite, et le manège des négociateurs, et qu'il nous en tracât un tableau fidèle, afin d'épargner de continuelles recherches aux hommes chargés, par les rois, du soin du gouvernement, et aux écrivains qui entreprennent de transmettre à la postérité les événemens et les causes qui les ont produits.

Voilà ce qu'a exécuté un homme laborieux, dans *l'Histoire Politique du Siècle*, où se trouvent en ordre et sous tous leurs rapports différens, les intérêts, les vues et la conduite
des

des principales puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie, en 1648, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748 inclusive-
ment, avec le détail, les opinions des plus habiles négociateurs, le caractère et le manège des plus fameux politiques, et le précis de tous les traités négociés entre les cours, depuis cent ans; le tout appuyé des preuves de fait et de raisonnement, et de la citation des actes, mémoires et relations sur les points contestés ou peu connus, un volume in-4°. , ou 2 vol. in-12.

Je ne puis rien ajouter à ce titre, qui explique tout le plan de l'ouvrage, si ce n'est que, quoiqu'il paroisse ne commencer qu'à la paix de Westphalie, on développe, dans quelques chapitres préliminaires, les événemens politiques qui ont conduit à ce traité, et ceux qui l'ont suivi.

D E T O R C Y.

Les Mémoires de M. de Torcy, pour servir à l'Histoire des Négociations depuis le traité de Riswick, jusqu'à la paix d'Utrecht, in-12, trois volumes, 1756, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont écrits plus pure-

ment que tous les Mémoires de ses prédécesseurs. On y reconnoît le goût de la cour de Louis XIV ; mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur , un des plus honnêtes hommes de son siècle , et qui sut unir à l'esprit d'un politique, l'intégrité d'un homme de bien.

M. K O C H.

On trouve dans l'Abrégé de l'Histoire des Traités de Paix entre les Puissances de l'Europe , depuis la paix de Westphalie , par M. Koch , de l'Institut National de France , 1796 , 4 vol. in-8°. , non-seulement une grande richesse de faits présentés avec clarté et précision ; mais aussi l'impartialité la plus scrupuleuse , et cet esprit philosophique qui sait assigner à chaque événement la place qui le fait envisager sous le point de vue le plus intéressant. Cet ouvrage est devenu classique.

CHEVREAU , DU PIN , VALLEMONT.

Quand on a les livres que nous venons de citer ; on peut se passer des Abrégés de Chevreau , de du Pin , de Vallemont , etc. , etc. La plupart de ces auteurs ont manqué leur objet en voulant trop embrasser ; et ils ont

passé trop légèrement sur des faits dignes de l'attention de la postérité.

§ II. HISTOIRE ANCIENNE.

H É R O D O T E.

On a dit que l'histoire de chaque nation commençoit par des fables ; cela est vrai , surtout de l'Histoire Ancienne. Les Contes des Oreilles de Smerdis , du Cheval de Darius , tant d'oracles menteurs , tant de fausses prédictions , tant de miracles qui choquent le sens commun , ont fait appeler Hérodote le père du mensonge , ainsi que de l'histoire.

Cet écrivain fut placé par les Grecs à la tête de leurs historiens ; et c'est par lui que vous devez commencer vos lectures. Son ouvrage s'étend depuis Cyrus , premier roi de Perse , jusqu'à la bataille de Mycale , sous le règne de Xerxès. Il en fit une lecture publique dans une assemblée de toute la Grèce , aux jeux olympiques. Les Grecs , touchés de la douceur et de la facilité de son style , donnèrent le nom des neuf Muses aux neuf livres de son Histoire. Les Grecs et les Persans ne sont pas son unique objet : il fait connoître tout ce qu'on savoit alors des Egyptiens ,

c'est-à-dire, beaucoup de fables puériles ; dont quelques-unes en imposent à l'imagination. Hérodote étoit d'Halicarnasse : il voyagea pour s'instruire ; et à son retour, il rendit des services importans à sa patrie : elle fut ingrate ; et l'envie le fit exiler à Thurium, ville de la grande Grèce, où il termina ses jours, quatre siècles avant Jésus-Christ.

La meilleure édition d'Hérodote, est celle qui a été publiée en grec et en latin, avec des notes, par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol. : on estime aussi celle de Glascou, 1761, 9 vol. in-12.

La traduction de M. Larcher, publiée, pour la première fois, en 1786, 7 vol. in-8°, est correcte et très-exacte. Les notes, trois fois plus considérables que le texte, sont le résultat d'études longues et pénibles. Cet amas de recherches fait honneur à M. Larcher, et doit lui mériter la reconnoissance de tous les littérateurs.

Ce savant a fait paroître, en 1803, une seconde édition de cette excellente traduction ; revue, corrigée et considérablement augmentée, en 9 vol. in-8°. Il a réformé les notes qui manquoient d'exactitude, et en a ajouté un très-grand nombre qui lui ont paru néces-

saïres pour répandre du jour sur tous les points de l'antiquité, et principalement pour faciliter aux lecteurs une plus parfaite intelligence d'Hérodote. Les notes qui pouvoient blesser la religion chrétienne, ont été particulièrement retranchées ou réformées. M. Larcher approchoit de soixante ans lorsqu'il fit imprimer ses premières notes, et il avoit près de soixante-dix-huit ans lorsqu'il publia les secondes. On ne peut pas dire au moins qu'il ait adopté ses premières idées avec précipitation.

T H U C Y D I D E.

Après Hérodote vint Thucydide; né à Athènes la soixante et seizième olympiade. Etant encore fort jeune, il assista aux jeux olympiques, où Hérodote fit la lecture de son Histoire : il y prit tant de plaisir, qu'il en versa des larmes. Un goût si vif annonçoit ce qu'il devoit être un jour. Il entreprit d'écrire l'Histoire de la guerre du Péloponèse. Il recueillit de toutes parts des mémoires, et en acheta à grands frais ; enfin, son Histoire fut conduite jusqu'à la vingtième année de la guerre. Théopompe et Xénophon la continuèrent pour les six autres années qui res-

toient. Cet écrivain est plein de feu et d'énergie. Il y a plusieurs modernes qui lui donnent la prééminence sur Hérodote, pour le mérite de la composition.

Les meilleures éditions de Thucydide sont celles de Dukerus, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-fol., ou Glasou, 1759, 8 vol. in-12.

M. Levesque, membre de l'Institut, dans sa nouvelle traduction de l'Histoire de Thucydide, 1796, 4 vol. in-4°. et in-8°, a tâché de représenter son original avec ses formes antiques et avec une scrupuleuse fidélité. Quoiqu'il eût pu mettre plus d'élégance dans son style, il ne manque cependant ni de précision, ni d'énergie. Dans des notes grammaticales, il rend compte de son travail, et discute fort bien des passages difficiles. La savant M. Coray a aidé de ses lumières M. Levesque, qui l'a consulté avec autant de déférence que de modestie. On désireroit cependant que M. Levesque publiât une nouvelle édition de cette traduction, dans laquelle les remarques pourroient être plus approfondies et moins nombreuses : cet ouvrage auroit aussi besoin de cartes géographiques et de plans particuliers.

L'édition in-4°. est plus correcte que l'in-8°.

X É N O P H O N.

Le célèbre Xénophon marcha sur les traces de ces deux grands historiens, et les égala. A son génie pour les lettres, il joignit la qualité de bon capitaine. Il servit Cyrus le jeune dans son expédition pour détrôner Artaxerxe son frère : mais cet ambitieux échoua, et perdit la vie dans le moment décisif. Dix mille Grecs, qui s'étoient attachés à sa fortune, retournèrent dans leur patrie, à travers mille dangers de toute espèce : Xénophon les commanda vers la fin de cette célèbre retraite, dont il a fait l'histoire. On lui suscita quelques chagrins à son retour ; ce qui ne l'empêcha pas de servir ensuite chez différens peuples : à la fin, il se retira dans une campagne aux environs de Lide, où il se livra à de profondes études.

Nous avons d'abord de lui la *Cyropédie*, qui est l'histoire du fondateur de Perse ; il composa ensuite celle du jeune Cyrus et de sa fameuse entreprise ; enfin, il travailla à l'*Histoire Grecque*, qu'il reprit au temps où Thucydide l'avoit laissée : elle contient à peu près quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans la Grèce, jusqu'à la bataille de

Mantinée. Xénophon donna aussi plusieurs ouvrages sur des sujets historiques. Cicéron disoit qu'il lui sembloit que les Muses eussent parlé par sa bouche. C'est un écrivain presque inimitable pour la douce simplicité de sa diction ; et Quintilien lui applique ce qu'on disoit de Périclès, que la déesse de la persuasion résidoit sur ses lèvres. La version française que d'Ablancourt a donnée de son Histoire, est la moins mauvaise que nous ayons : on la trouve à la suite de celle de Thucydide.

Le même auteur traduisit aussi *l'Expédition de Cyrus*, ou *la Retraite de Dix Mille*. Mais une nouvelle traduction de cet ouvrage, mise au jour en 1778, par M. Larcher, 2 vol. in-12, plus exacte et plus élégante, a fait oublier tout-à-fait celle de d'Ablancourt. On fait aussi beaucoup de cas de la traduction du même ouvrage, par M. de la Luzerne, 2^e. édition, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

La traduction de la Cyropédie, par M. Dacier, 1777, 2 vol. in-12, est bien supérieure à celle de Charpentier.

Les Entretiens mémorables de Socrate ont été traduits par Charpentier. On les a réimprimés en 1758, avec la Retraite des Dix Mille

Mille , traduite par d'Ablancourt , et le Portrait de la Condition des Rois , traduit par Coste , 2 vol. in-12.

Les meilleures éditions des Œuvres de Xénophon , en grec et en latin , sont celles de Wels , Oxfort , 1703 , 5 vol. in-8°. ; d'Ernesti , Leipsic , 1763 , 4 volumes in-8°. ; nous espérons qu'elles seront effacées par celle de M. Gail , qui contiendra en outre une traduction française. Ce grand travail doit former 5 volumes in-4°.

P O L Y B E.

Polybe tient un rang distingué parmi les bons écrivains. Il apprit l'art de la guerre sous le fameux Philopemen , et l'art de la politique sous son père , qui gouverna la république des Achéens avec beaucoup de gloire. Son Histoire , qui comprenoit tout ce qui s'étoit passé de plus considérable , depuis le commencement des guerres puniques , jusqu'à la fin de celle de Macédoine , a été écrite à Rome , mais en grec : elle avoit quarante livres , dont il ne nous reste que les cinq premiers entiers , traduits en français par dom Thuillier , bénédictin , et commentés par le célèbre chevalier Folard , en six vol. in-4°. , 1727.

C'est de Polybe que l'on tient cette maxime célèbre, que la vérité est à l'histoire, ce que les yeux sont aux animaux ; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'histoire sans la vérité, n'est qu'une narration amusante et infructueuse.

On est redevable à M. Jean Schweighæuser, célèbre professeur de Strasbourg, d'une bonne édition du Polybe, en grec et en latin, avec des commentaires et un *Lexicon Polybianum*, Leipsic, 1789-1795, 9 vol. in-8°. Avant cette édition, la plus estimée étoit celle d'Amsterdam, 1670, 3 vol. in-8°.

P L U T A R Q U E.

Les Vies des Hommes illustres Grecs et Romains, par Plutarque, sont encore plus lues que l'Histoire de Polybe. Il étoit natif de Chéronée dans la Béotie, pays fort stérile en esprit. Après avoir demeuré assez longtemps à Rome, il se retira dans sa patrie, où il exerça plusieurs charges. Ses écrits renferment des faits curieux et des maximes utiles. Dans ses Vies des Hommes illustres, il ne flatte point ceux qui n'ont pas mérité de l'être ; il juge les hommes sur les choses

et non sur les apparences, sur les faits et non sur le bruit public. Il donne des éloges aux actions qui en méritent; et il flétrit, sans acception de personne, le vice et le crime. Il peint l'homme au naturel; et jamais moraliste ne l'a mieux saisi. Il écrit avec force, mais sans ornement: de fréquentes comparaisons, mais quelquefois tirées de trop loin; animent ses peintures; tout est clair et développé avec netteté, mais souvent avec trop d'étendue. Il n'est pas toujours heureux dans le choix des circonstances, ni dans celui des réflexions. Il ramasse beaucoup de minuties qui pouvoient être intéressantes dans le temps, et des bons mots qui ne renferment pas toujours beaucoup de sel. Dacier a traduit les Vies de Plutarque en huit volumes in-4°, ou douze volumes in-12, avec plus de fidélité que d'agrément. La version d'Amyot est plus recherchée. L'édition donnée par Vascosan, en treize volumes in-8°, 1567 et années suivantes, étoit devenue si rare et si chère, que M. Bastien a rendu un vrai service aux lettres et aux amateurs, en réimprimant cette traduction de Plutarque, en dix-huit volumes in-8°. Il n'a rien négligé pour la rendre aussi

exacte et aussi correcte qu'il a été possible ; elle est d'ailleurs plus complète, et renferme plusieurs morceaux intéressans qui ne se trouvent point dans celle de Vascosan.

Le libraire Cussac a publié, en vingt-deux volumes in-8°, 1783, une édition de la traduction d'Amyot, avec des notes et des observations par Vauvilliers et l'abbé Brotier ; elle est bien supérieure à celle de M. Bastien. Il l'a reproduite en 1801 et années suivantes, dans le même format : cette nouvelle édition a été revue par M. Clavier, membre de la cour de justice criminelle, à Paris. Ce savant éditeur a joint à cette importante collection, la traduction de divers traités et fragmens inédits de Plutarque, tels que la Vie d'Homère, l'Essai sur la Poésie, le Traité de la Noblesse, et plusieurs autres morceaux. L'ouvrage est terminé par deux volumes de tables, qui, ainsi que le précédent, complètent l'ancienne édition de Cussac, et même celle de Bastien.

Il est une foule de lecteurs que repousse le style antique et gaulois d'Amyot : les dames sont presque toutes de ce nombre, et beaucoup d'hommes sont femmes sur ce point. L'abbé Ricard a travaillé pour ces lecteurs,

et a mis Plutarque à leur portée ; il a fait lire avec plaisir des écrits utiles , pour la plupart , aux progrès de la vertu , et qui honoreront éternellement leur auteur. Il employa plus de vingt ans à ce travail ; et certes , il falloit encore une grande application pour y mettre si peu de temps : son style est clair et facile ; les notes dont la traduction est accompagnée , sont instructives , judicieuses et dignes surtout d'un ami de la vertu. La traduction des Œuvres Morales, 1783 et années suivantes , contient dix-sept vol. ; celle des Vies des Hommes illustres , 1798 et années suiv. ; en a 13. Le succès couronna les efforts de M. Ricard , et cet ouvrage fit sa réputation littéraire ; il mérite d'être placé dans toutes les bibliothèques.

L'édition la plus estimée des Œuvres de Plutarque en grec et en latin , est celle de Reiske , qui contient les notes de divers auteurs , Leipsic , 1774-1779 , 12 vol. in-8°.

A R R I E N.

Arrien de Nicomédie , contemporain de Plutarque , fut son rival dans les sept livres qu'il écrivit sur les expéditions d'Alexandre ; histoire d'autant plus estimable , qu'elle part

de la main d'un écrivain qui étoit en même temps homme de guerre et bon politique.

Nous avons une médiocre traduction d'Arrien par d'Ablancourt. Le principal but que paroît s'être proposé M. Chaussard, en donnant une nouvelle traduction de cet auteur, Paris, 1803, trois vol. in-8°, et atlas in-4°, a été de mettre les lecteurs impartiaux à même d'asseoir enfin leur opinion sur Alexandre : pour cela, il fait une revue des historiens d'Alexandre, d'après l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, dont nous parlerons bientôt. Quant à la fidélité de la version, et à l'exactitude avec laquelle l'original y est rendu, les savans auroient pu adresser au traducteur des remarques utiles ; ils se sont contentés de louer son zèle, en observant néanmoins que cette traduction eût pu être quelquefois plus littéralement exacte, les manuscrits plus consultés, les sources d'une érudition directe moins sacrifiées à ce qu'on peut nommer une érudition secondaire, le style plus périodique et moins coupé.

QUINTE-CURCE.

On ne sait pas précisément dans quel temps cet auteur a vécu ; c'est le sujet d'une grande

dispute parmi les savans ; les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère , d'autres sous Vespasien , quelques-uns sous Trajan.

Il a écrit l'histoire d'Alexandre-le-Grand en dix livres , dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshemius ; son style est fleuri , agréable , rempli de réflexions sensées , et de harangues fort belles , mais pour l'ordinaire trop longues , et qui sentent quelquefois le déclamateur.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par Vaugelas ; elle parut , pour la première fois , en 1653 , in-4°. : la dernière édition est de 1772 , 2 vol. in-12. La nouvelle traduction de l'abbé Mignot , 1781 , deux vol. in-8°. , n'a sur celle de Vaugelas que l'avantage de quelques expressions plus modernes ; mais pour l'exactitude et la fidélité , pour la propriété et la justesse des termes , la régularité de la construction , l'harmonie de la phrase et le fond du style , il me semble que l'ancien traducteur mérite la préférence sur le nouveau.

On peut porter le même jugement sur la traduction de M. Beauzée , publiée en deux vol. in-12 , 1782.

ATHÉNÉE.

Athénée étoit de Naucrâte, ville autrefois célèbre dans l'Egypte, sur un bras du Nil ; à qui elle donnoit le nom : il vivoit du temps de l'empereur Commode. Il a composé en grec un ouvrage, sous le nom de *Dipnosophiste*, c'est-à-dire, *Banquet des Savans*, qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses et savantes, et qui donne beaucoup de lumière pour les antiquités grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers livres de son *Dipnosophiste*, faits, comme le croit Casaubon, à Constantinople, il y a six ou sept cents ans. La meilleure édition de cet ouvrage en grec et en latin, est celle de Casaubon, imprimée à Lyon en 1657, 2 vol. in-fol.

Athénée avoit grand besoin d'une nouvelle collation de manuscrits. M. Schweighæuser, savant professeur de Strasbourg, a pris cette peine et a publié, depuis 1801, plusieurs volumes d'une nouvelle édition d'Athénée, avec une nouvelle version latine et des remarques.

Il étoit de la destinée de cet auteur, d'être mal traduit en français. La version de l'abbé

l'abbé de Marolles, imprimée en 1680, in-4°, est généralement méprisée; cependant elle se vendoit fort cher avant 1789.

La traduction publiée par M. Lefebvre de Villebrune, depuis 1789 jusqu'en 1791, cinq vol. in-4°, sous quelque point de vue qu'on la considère, est loin de pouvoir plaire à aucune classe de lecteurs. Quant au style, il est incorrect; la langue y est fréquemment blessée; le sens est coupé mal à propos; les liaisons y sont inopportunément placées.

Quant à la fidélité, à tout instant le véritable sens du texte est manqué; par fois le texte même est tronqué; d'ailleurs, il est allongé par des supplémens, des transitions, des conjonctions, non-seulement inutiles, mais même nuisibles au sens et à la distribution des matières.

Du côté des éclaircissemens et de la philologie, on n'y trouve aucune remarque intéressante, ni sur l'histoire, ni sur la chronologie, ni sur la littérature, ni sur la biographie, etc. On y rencontre, il est vrai, quelques notes sur certains objets relatifs à l'Histoire Naturelle; notes dans lesquelles le traducteur décide avec trop d'assurance sur des matières qui, comme on sait, prétent tou-

jours à la plus grande incertitude : les écrivains qu'il cite le plus fréquemment , ne font pas autorité dans la littérature.

Dans le cours de l'ouvrage d'Athénée , il se rencontre un assez grand nombre de passages tirés d'Homère , de Thucydide , de Xénophon , d'Euripide , de Callimaque , etc. ; le traducteur paroît n'avoir étudié ni ces auteurs , ni les corrections que de judicieux critiques ont proposé de faire dans leurs ouvrages.

Le savant Dutheil a rempli son exemplaire de la nouvelle traduction d'Athénée , de corrections si nombreuses , qu'elles pourroient fournir la matière de deux volumes in-4°. , d'environ 700 pages chacun.

E L I E N.

Le Recueil des Histoires diverses d'Elieen est très-curieux ; et l'auteur mérite d'être mis au rang des écrivains les plus agréables de l'antiquité. Il y a rassemblé des particularités de l'histoire des différens peuples ; des anecdotes sur leurs usages , sur leurs mœurs ; des traits singuliers sur les personnages célèbres dans tous les genres ; des apophthegmes remarquables ; des exemples de vertu , etc.

C'est avec les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle, le meilleur modèle de ces recueils ou choix d'anecdotes, dont le nombre s'est si prodigieusement accru parmi nous. Mais il ne faut pas regarder Elien comme un simple compilateur ; plusieurs morceaux considérables de ses Histoires n'appartiennent qu'à lui, et ne sont tirés d'aucun autre écrivain.

On doit à M. Dacier, ancien membre de l'Académie des Belles-Lettres, une bonne traduction des Histoires diverses d'Elien, 1772 ; in-8°. L'édition la plus recherchée du texte original, est celle d'Abraham Gronovius, Leyde, 1731, deux vol. in-4°, avec une version latine.

Nous avons encore de cet auteur une Histoire des Animaux, faite avec beaucoup de soin : nous n'en connoissons pas de traduction française. On doit aussi à A. Gronovius la meilleure édition grecque et latine de cet ouvrage, Londres, 1744, 2 vol. in-4°.

A U L U - G E L L E.

Son livre, dont l'abbé de Verteuil publia la traduction en 1776, en trois volumes in-12, et qui avoit échappé en grande partie aux ravages des temps et de la barbarie, a

reçu une infinité d'éloges. Saint Augustin , Erasme , Jules Scaliger , le Père Vavasseur , Bayle et tous les savans se réunirent pour en relever l'agrément et l'utilité , et le placer au nombre des livres classiques. Les doctes auteurs des dissertations rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions , et le président de Montesquieu le citent presque à chaque page ; et de tous les écrivains qui ont travaillé à l'Histoire ancienne de la Grèce ou de Rome , il n'en est pas un seul qui n'ait lu les *Nuits Attiques* , et qui n'en ait profité.

Ce recueil est le fruit des lectures de l'auteur , et de ses entretiens avec les personnes les plus distinguées par leur naissance , leurs emplois , leurs lumières et leur amour pour les belles connoissances. Aulu - Gelle avoit coutume , tous les jours , de transcrire les morceaux intéressans qu'il rencontroit dans une lecture immense , et qui lui paroisoient propres à former l'esprit ou le cœur , ainsi que les dissertations littéraires , philosophiques , historiques ou critiques , qu'il entendoit dans le commerce des savans.

Mais ce qui rend surtout les commentaires d'Aulu-Gelle infiniment précieux aux connois-

seurs, c'est qu'ils nous ont transmis des fragmens curieux et intéressans de plusieurs ouvrages de l'antiquité, dont nous ne connoissons que les titres, et qu'on ne trouve que dans ce recueil.

Le mérite et les difficultés vaincues de cette traduction, si pénible à tant d'égards, n'est pas le seul bienfait que nous devons à l'abbé de Verteuil; le nouvel ordre qu'il a mis dans les matières, mérite encore les plus justes éloges : les articles d'histoire, de philosophie, de morale, de jurisprudence et de littérature, qui, dans l'original, se trouvent pêle-mêle et sans aucune liaison, sont distribués et classés par le traducteur, dans autant de livres qui portent ces différens titres. Le commentaire qu'on y a joint, et qui m'a paru renfermer des choses très-curieuses et très-instructives, donne au lecteur tous les éclaircissemens qu'il peut désirer pour la parfaite intelligence d'un auteur, qui traite de matières aussi éloignées de nos mœurs et de nos idées actuelles.

La meilleure édition d'Aulu-Gelle, est celle de Leipsic, 1762, 2 vol. in-8°.

ROLLIN.

La plupart des historiens dont nous venons de parler, ont écrit en grec. C'est d'après eux que Rollin a composé son *Histoire ancienne* des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Macédoniens et des Grecs. Cet ouvrage a eu beaucoup de succès, parce que c'est la première compilation de ce genre, qui ait paru dans notre langue. A mesure que le public s'est refroidi, on y a désiré un peu plus de cette sage critique, qui discute, qui examine, qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable. Son style est coulant, harmonieux : mais est-il toujours pur ? On y trouve quelquefois des fautes de langage, des expressions un peu trop familières, des circonlocutions languissantes, qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ce professeur écrivait. D'ailleurs, comme il étoit moins occupé à se faire une réputation d'habile écrivain, que de citoyen utile, il profitoit volontiers du travail de ses prédécesseurs ; et par cette raison, son style est encore souvent inégal. Il devoit, selon son projet, se borner à six ou sept volumes ;

et il a poussé son ouvrage jusqu'à treize. L'auteur ne vouloit rien perdre de ses collections, et il a fait entrer dans son livre tout ce qu'il savoit, sans oublier le mandement de Monseigneur le Recteur, au sujet de la rétribution que l'Université avoit sur les postes.

Ce qui doit lui faire pardonner ses défauts, c'est son amour pour la vertu et son respect pour la religion, qui animoient son cœur et sa plume. Il n'y a point d'histoire, où il y ait autant de réflexions que dans la sienne ; mais sa morale est un peu longue et quelquefois verbeuse : c'est, dit-on, qu'il travailloit pour des enfans ; cette raison, loin de le justifier, le condamneroit, si l'on n'étoit disposé à lui pardonner tout en faveur de la pureté de ses intentions. Rien ne rebute plus les jeunes gens, que la morale présentée de front. Il les faut mener à la vertu avec plus d'adresse ; et ils n'aiment guère les livres qui les ennuiant pour les rendre sages. Des maximes courtes, sentencieuses, enchâssées habilement dans les faits, auroient laissé dans leur esprit des traces plus profondes, que de longs extraits de Nicole ou de Duguet.

MM. TAILHIÉ, LACOMBE ET ROYOU.

L'abbé Tailhié, disciple de Rollin, a donné un Abrégé de son Histoire Ancienne en cinq volumes in-12, qu'on lit beaucoup en province; mais on préfère à Paris l'Abrégé chronologique de la même Histoire, par M. Lacombe, en un seul volume in-8°. Ce dernier n'embrasse pas un trop grand nombre d'objets, et ne passe pas trop légèrement sur les choses dignes d'attention; il est bien fait, ainsi que les autres ouvrages du même auteur.

On lira avec plus d'intérêt encore le précis de l'Histoire Ancienne publié par M. Royou, ancien avocat, en 1802, 4 vol. in-8°.

L' A B B É G U Y O N.

M. Lacombe a beaucoup profité de l'Histoire des Empires et des Républiques, depuis le déluge jusqu'à J. C., en douze vol. in-12, par l'abbé Guyon; ouvrage plus méthodique, plus exact, plus concis, et en même temps plus plein que l'Histoire Ancienne de Rollin; mais dont le style est moins doux, moins élégant et moins arrondi. A cela près, il mérite la préférence; et il l'auroit eue dans son temps, si Rollin n'avoit gagné, par ses nombreux

nombreux partisans , et par ses liaisons avec un certain parti , les trompettes de la renommée. L'Histoire de Guyon fut négligée , quoiqu'elle ne méritât point de l'être ; mais aujourd'hui on lui rend justice.

SYLVAIN MARÉCHAL.

Pythagore fut peut-être l'homme le plus extraordinaire de l'antiquité ; après avoir observé par lui-même , à leurs sources , les vertus et les vices des gouvernemens populaires ou monarchiques de son âge , il soumit plusieurs villes d'Italie au sceptre de la raison ; il fit plus ; il ouvrit une école de législateurs , et dicta des lois à ceux qui se proposoient d'en donner aux nations. La rédaction de ses voyages en Egypte , dans la Chaldée , dans l'Inde , etc. , par Sylvain Maréchal , Paris , 1799 , 6 vol. in-8°. , reproduit dans toute la vérité historique le plus beau génie parmi les anciens , pitoyablement défiguré par d'absurdes biographes.

Ce monument littéraire , dont le sujet commence vers l'an 600 avant l'ère vulgaire , embrasse l'espace d'un siècle ; et ce siècle est l'un des plus fertiles en événemens.

Plusieurs lois de Pythagore sont encore

aujourd'hui proverbes, et pourroient nous offrir d'excellens modèles. Sylvain Maréchal a rassemblé, pour la première fois, ces lois, jusqu'à ce jour disséminées et comme perdues parmi les ruines savantes de l'antiquité, et il en a formé un corps complet, qu'on peut regarder comme l'esprit de la législation des siècles reculés.

Peu d'ouvrages ont l'importance de celui-ci; peu de livres me paroissent plus dignes d'être médités par toutes les classes de lecteurs. A chaque page on rencontre des applications à d'autres temps : on est frappé de contrastes ou de similitudes qui fournissent d'utiles sujets de méditations.

L'ABBÉ DE MABLY.

L'abbé de Mably, qui s'est attaché particulièrement à l'étude de la politique, a développé ses principes dans plusieurs productions très-estimées des connoisseurs. C'est dans l'Histoire même qu'il puise ces principes, en suivant la nature des gouvernemens des peuples, leurs usages, leurs mœurs, et l'ordre des événemens; il montre ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont pu, et ce qu'ils auroient dû faire. Il publia, en 1751, des *Observations*

sur les Grecs ; mais il en a été lui-même si peu content , qu'il a fait paroître , en 1766 , un nouvel ouvrage sur le même sujet ; il est intitulé : *Observations sur l'Histoire de la Grèce*. « Il m'arrive souvent , dit l'abbé de » Mably , de louer ce que j'ai blâmé dans mes » premières observations , et de blâmer les » mêmes choses que j'ai louées ; c'est qu'il y a » eu un temps où je regardois certaines » maximes sur la grandeur , la puissance et » la fortune des États , comme autant de vérités incontestables ; et qu'après quinze ans » de méditations sur les mêmes objets , je suis » parvenu à ne les voir que comme des » erreurs que nos passions et l'habitude ont » consacrées. »

Les Observations sur l'Histoire de la Grèce sont intéressantes , profondes et lumineuses. C'est un résumé de l'Histoire Grecque , où tout est présenté à sa place dans son véritable jour ; on y voit la marche des événemens , les motifs qui les ont occasionnés , les fautes politiques qu'on a faites , et ce que la saine raison auroit dû prévoir ou corriger. C'est sur ce modèle que tous les traités politiques devroient être écrits.

M. COUSIN DESPRÉAUX.

Il nous manquoit une Histoire complète de la Grèce ; quelques modernes ont essayé de rassembler des fragmens , et il n'est résulté de leur travail que des abrégés imparfaits : des événemens , des époques retracées avec assez d'exactitude , voilà tout le mérite de ces foibles esquisses. M. Cousin Despréaux s'est proposé un plan beaucoup plus vaste que celui de ses prédécesseurs , qui , pour la plupart , ont négligé l'origine de la nation grecque : il remonte jusqu'aux temps les plus fabuleux de sa naissance. Voici le titre de son ouvrage : *Histoire générale et particulière de la Grèce* , contenant l'origine , le progrès et la décadence des lois , des sciences , des arts , des lettres , de la philosophie , etc. , précédée d'une description géographique , de dissertations sur la chronologie , les mesures , la mythologie , etc. , et terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes , 1780-1789 , 16 vol. in-12.

L'ABBÉ BARTHELEMI.

L'abbé Barthelemi a publié un ouvrage , auquel il a travaillé trente ans , et que tou

le monde connoît aujourd'hui sous ce titre : *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, 7 vol. in-8°, et 1 vol. in-4°. de cartes géographiques, plans, vues et médailles de la Grèce, ou bien 4 v. in-4°, y compris le recueil des cartes. L'auteur suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant partout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens, quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur l'esprit humain, d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthènes, etc. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie; il y met en ordre la suite de ses voyages; et pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction, des faits mémorables qui s'étoient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'ensemble de ce grand ouvrage étonne;

les détails en sont charmans ; et sous une forme pittoresque et dramatique, il nous offre l'histoire civile , politique , littéraire , religieuse et philosophique du premier peuple du monde par son génie. Elle ne cessera d'intéresser vivement les générations futures auxquelles l'abbé Barthelemi a fait un beau legs. Ce monument a une base solide ; c'est un nombre considérable de citations très-exactes , pour servir de preuves à tout ce qu'il renferme d'agréable et d'utile. Que de mots heureux , de dits mémorables , de traits de caractère n'a-t-il pas su y répandre avec autant d'art que de discernement et de goût ! L'auteur sème aussi de toutes parts ses propres réflexions ; mais elles sont toujours amenées par le sujet , et paroissent naître sous sa plume , et ne lui pas avoir coûté d'effort : aucune n'est superflue ; aucune n'est paradoxe : plusieurs ont de la finesse , de la profondeur même ; toutes sont judicieuses , et on y reconnoît souvent le cœur noble , sensible , généreux de l'auteur. Le livre de l'abbé Barthelemi est accompagné de douze tables , sans compter celle des matières , et l'index des auteurs cités ; elles sont toutes fort utiles.

M. L A N T I E R.

Les Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie , Paris , 1798 , 3 vol. in-8°. , réimprimés pour la huitième fois en 1805 , se lisent comme un roman ; car ils tiennent autant de ce genre que de celui des voyages : c'est , à proprement parler, un extrait de l'Histoire de la Grèce , rédigé sous la forme la plus agréable. Malheureusement il n'est pas facile de remettre les hommes et les choses à leurs places et à leurs époques. Les poésies semées dans le cours de cet ouvrage , y jettent beaucoup d'agrément , et ajoutent à l'idée avantageuse que l'auteur a déjà donnée de ses talens dans ce genre.

D E P A U W.

Cet auteur s'est rendu célèbre par ses Recherches sur les Américains , sur les Egyptiens et les Chinois , sur les Grecs , 7 volumes in-8°. et in-12 , imprimés chez l'étranger en différentes années depuis 1768 , et réimprimés à Paris en 1795 , 7 vol. in-8°. Parmi beaucoup d'assertions hasardées et de paradoxes hardis , soutenus avec beaucoup d'esprit et même de talent , on trouve dans ces écrits un

grand nombre d'idées ingénieuses, et d'observations philosophiques et neuves.

M. Webb, écrivain Anglais, connu par différens ouvrages sur la poésie et la peinture, écrits avec beaucoup d'élégance et de goût, a pris la peine de recueillir et de publier, en 1795, in-8°. , ce qu'il y a de plus piquant ou de plus instructif dans les ouvrages de M. de Pauw, en y ajoutant ses propres observations, soit pour appuyer, soit pour contredire celles de l'auteur. Il est résulté de ce travail, un ouvrage également utile et agréable, qui mérite d'être traduit ou imité dans toutes les langues.

L'ABBÉ PAGI ET AUTRES.

Quand vous aurez lu tous ces auteurs, vous pourrez vous dispenser de lire ceux qui ont traité en particulier de chaque personnage. Vous ne devez pourtant pas négliger quelques morceaux bien écrits, tels que l'Histoire de Cyrus le jeune et de la Retraite des Dix Mille, avec un Discours sur l'Histoire Grecque, par l'abbé Pagi, 1736, in-12;

L'Histoire de Philippe de Macédoine, par l'abbé de Seran de la Tour, 1740, in-12;

L'Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand,

Grand, rois de Macédoine, par de Bury, 1760, in-4° ;

L'Histoire de Pyrrhus, roi d'Epire, par Jourdan, 1749, deux vol. in-12 ;

L'Histoire d'Epaminondas, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, par l'abbé Seran de la Tour, in-12, Paris, 1730 : c'est ce que cet auteur a fait de mieux ;

L'Histoire de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, par Olivier, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, Paris, 1740, deux vol. Nul écrivain n'a si bien développé l'Histoire du siècle de Philippe, les intérêts des peuples de la Grèce, leurs mœurs et leurs coutumes ; mais son Histoire manque d'art. Les digressions sont trop fréquentes, et quelquefois ennuyeuses. Le style n'est nullement historique ; il est en général sec, déconsu, et sur le ton de dissertation ; mais il y a des morceaux pleins de chaleur et des tours originaux ;

L'Histoire des Amazones, par l'abbé Guyon, deux vol. in-12, Paris, 1741 ; livre exact et savant sur une matière singulière.

L I N G U E T.

Le Siècle d'Alexandre, dont Linguet a
TOME III.

donné une seconde édition, corrigée et augmentée, en 1769, in-12, est la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain. L'auteur la présente en philosophe, en critique, en historien. Il jette un coup d'œil rapide sur les âges qui ont précédé le règne du vengeur de la Grèce, s'arrête un instant sur l'incertitude de la chronologie des temps anciens, sur les absurdités dont les écrivains ont rempli le vide que laissent les faits; il offre ensuite le tableau imposant des différens peuples connus avant Alexandre. Ce précis bien fait de l'Histoire Ancienne est très-satisfaisant; la critique y est sagement employée; la vie du prince qui domina son siècle, est présentée d'une manière vive, et qui donne la fraîcheur et le piquant de la nouveauté à des événemens déjà bien connus: il étoit à propos d'en rappeler plusieurs. Linguet s'est borné à ce qui leur étoit nécessaire, et a eu l'art de n'oublier ni faits, ni détails même curieux. Le gouvernement, les mœurs, les usages, les arts des anciens peuples de l'Asie et des Grecs forment l'objet de la dernière partie de son ouvrage.

M. DE SAINTE-CROIX:

M. de Sainte-Croix publia en 1775, in-4°. son *Examen critique des Historiens d'Alexandre-le-Grand* ; c'étoit le sujet du prix proposé en 1770 par l'Académie des Belles-Lettres, prix remis en 1772, et décerné en 1774 à notre auteur. Son ouvrage reçut l'approbation de toute l'Europe savante, et fut traduit en plusieurs langues. On croyoit que la tâche avoit été complètement remplie ; le modeste auteur seul trouvoit des défauts dans ce travail, que chacun regardoit comme parfait. Il ne considéra plus les éloges du public que comme un encouragement, et il résolut de refaire entièrement son livre, dont il a réformé tout le plan. A peine quelques pages ont-elles été conservées dans la seconde édition, imprimée en 1804, par Delance et Lesueur, en un gros vol. in-4°. Le seul reproche qu'on pourroit faire à M. de Sainte-Croix, seroit d'avoir fait entrer dans son ouvrage beaucoup de choses qui ne paroissent pas tenir essentiellement à son sujet. Ce reproche ne peut guère tomber que sur l'*Examen* qu'il a fait des Historiens Grecs, depuis l'origine de l'Histoire jusqu'à la prise de Constantinople.

§ III. HISTOIRE ROMAINE.

L'Histoire, chez les Romains, ne fut d'abord autre chose, que de simples annales. Le souverain pontife, pour conserver la mémoire des faits, rédigeoit dans des tables tout ce qui se passoit chaque année de plus éclatant ; et il les exposoit dans sa maison, afin que le peuple eût la liberté de les consulter. Cet usage, aussi ancien que Rome même, dura jusqu'au pontificat de Publius-Mucius ; et l'on appela ces tables les grandes Annales. Malgré ces sages précautions, l'Histoire reçut un grand échec, lors de l'embrasement de Rome par les Gaulois, l'an 366 de sa fondation. Les Annales des Pontifes périrent dans cette triste conjoncture ; et cette perte a obligé quelques savans de tenir pour suspect, tout ce qui se trouve antérieur à cette date.

Il paroît évident que les historiens ont entouré de fables le berceau de Rome. On commence par nous dire, dit un homme d'esprit, que Romulus ayant rassemblé 3300 bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en carré. Or, mille pas en carré suffiroient à

peine pour deux métairies : comment 3300 hommes auroient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étoient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? N'étoient-ils pas visiblement des chefs de voleurs, qui partageoient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indisciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'Histoire Ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante ? Il est avéré, par l'aveu des écrivains Romains, que pendant près de 400 ans, l'Etat de Rome n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'Etat de Gênes est beaucoup plus considérable aujourd'hui, que la République Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360, que Veies fut prise, après une espèce de siège et de blocus qui avoit duré dix années. Veies étoit auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome; et le terrain autour de Rome a toujours été si stérile, que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veies.

Aucune de ses guerres, jusqu'à celle de Pyrrhus, ne mériteroit de place dans l'his-

toire , si elles n'avoient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens , jusqu'au temps de Pyrrhus , sont pour la plupart si petits et si obscurs , qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables , ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus et Rémus ; et depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius ; jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus , qui proposa , dit-on , aux Romains, d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service.

S A L L U S T E.

Quoi qu'il en soit, ce furent des poètes qui furent les premiers historiens Romains. Nevius donna un poème sur la première Guerre Punique ; et Ennius versifia les Annales de Rome. Mais comme les ouvrages de ces écrivains n'existent plus , il faut parler du premier qui travailla dans ce genre avec un succès marqué : c'est Salluste ; il écrivoit comme il pensoit , avec force. Il est plein de métaphores vives et hardies ; ses descriptions , ses harangues et ses portraits sont d'un grand maître. On trouve , dans tout ce qu'il écrit , un air grand , un esprit juste , un sens

admirable ; mais il a le ton trop chagrin contre sa patrie , et trop mauvaise opinion des hommes ; son style est peut-être plus dur que fort ; et sa brièveté lui ôte un peu de sa clarté. On l'a comparé à ces fleuves qui , ayant leur lit plus serré que les autres , ont aussi leurs eaux plus profondes , et portent des fardeaux plus pesans. Outre les guerres de Catilina et de Jugurtha que nous avons , Salluste avoit fait une Histoire générale des événemens d'un certain nombre d'années , dont il nous reste , entr'autres fragmens , plusieurs Discours pleins d'une éloquence forte.

Parmi les éditions de Salluste , on estime celle d'Amsterdam , 1690 , in-8°. , et celle de Paris , 1674 , in-4°. , *ad usum Delphini*.

Le Père Dotteville , de l'Oratoire ; Beauzée , et le président de Brosse , ont traduit cet historien en français ; et le public se partage entre leurs versions.

L'excellente traduction espagnole de Salluste , faite par l'infant don Gabriel , et imprimée à Madrid par le célèbre Ibarra , 1772 , in-fol. , est accompagnée du texte latin , de notes , d'une superbe carte géographique et de très-belles estampes : c'est un chef-d'œuvre de typographie.

CÉSAR.

On voit par le seul titre de *Commentaires*, que le dessein de César n'étoit pas d'écrire une Histoire parfaite ; on ne doit les regarder que comme d'excellens Mémoires dressés de sa main. L'élégante simplicité de son style a des grâces inimitables : quoiqu'il soit précis, il n'a rien d'obscur ; et si l'on rencontre quelquefois de l'embarras dans sa diction, il faut supposer que les endroits où il est difficile de l'entendre, ont été altérés.

Quant à la matière qu'il traite dans ses Commentaires, ce sont ses propres actions qu'il décrit ; et il ne rapporte guère d'événemens qu'il n'ait vus. Il entre dans le détail de toutes ses guerres dans les Gaules, en Espagne, en Italie, dans la Grèce, en Egypte, dans l'Asie et en Afrique ; il enchaîne le lecteur par la vivacité de sa narration, et le force, en quelque sorte, de le suivre dans toutes ses expéditions militaires. Il nous a laissé sept livres de la Guerre des Gaules, et trois livres de la Guerre Civile : il y a un huitième livre de la Guerre des Gaules, par un certain Hirtius Pansa, qui a fait aussi un livre de la Guerre d'Alexandrie, un de celle d'Afrique,

d'Afrique, et un troisième de celle d'Espagne. Tout cela s'imprime ordinairement avec ce qui est de César lui-même, parce qu'il est le héros de toutes ces guerres, et que d'ailleurs cet Hirtius étoit son contemporain, peut-être même un de ses secrétaires.

L'édition des Commentaires de César, publiée par les soins de Clarke, à Londres, en 1712, in-fol., est remarquable par la beauté de l'exécution et le mérite des gravures dont elle est ornée.

D'Ablancourt a traduit ces *Commentaires* avec négligence; son style n'est pas toujours pur et exact : sa version fourmille de contre-sens; et en beaucoup d'endroits, elle est moins une traduction, qu'un extrait de l'auteur qu'il a traduit, et dont il s'est contenté de présenter le sens en général, sans s'attacher à rendre ses idées en détail et par parties.

En 1754, l'abbé le Mascrier revit la traduction de d'Ablancourt, et en publia une nouvelle édition avec le texte. De Wailly fit des corrections à ce travail en 1766 et en 1776, et il en est résulté, pour ainsi dire, une traduction nouvelle.

DENIS D'HALICARNASSE.

Les Antiquités Romaines de Denis d'Halicarnasse ne sont pas des recherches pédantesques à la manière des compilateurs : c'est, à la lettre, une Histoire Romaine, qu'il commence *ab ovo Trojano*, et qu'il termine à la première Guerre Punique inclusivement. De vingt livres dont elle étoit composée, il n'en reste que les onze premiers, traduits par le Père le Jay, jésuite, et par l'abbé Bellanger : la première parut en 1722, et la seconde en 1723 : toutes deux sont en 2 vol. in-4°. On donne la préférence à la dernière. On trouve dans Denis d'Halicarnasse beaucoup de recherches, de jugement et de logique ; d'ailleurs sa politique est, comme ses harangues, ennuyeuse, et sa narration traînante.

La meilleure édition de Denis d'Halicarnasse, en grec et en latin, est celle d'Hudson, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol.

A P P I E N.

Appien écrivit l'Histoire Romaine en plusieurs livres. Nous n'avons aujourd'hui, que les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Espagne, d'Annibal, quel-

que chose sur celle d'Illyrie, cinq livres sur les Guerres Civiles, et quelques fragmens. Cet auteur paroît s'attacher principalement à la vérité de l'histoire. On remarque qu'il copie quelquefois ses prédécesseurs.

La meilleure édition d'Appien est celle d'Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8°. , *cum notis variorum*. Nous avons deux traductions surannées de cet auteur, l'une par Seyssel, Lyon, 1544, in-fol.; et l'autre par Desmares, Paris, 1659, aussi in-fol.

DION CASSIUS.

Dion Cassius fut aimé et honoré de plusieurs empereurs, dont l'estime étoit assez peu de chose, si l'on en excepte Pertinax et Alexandre. Il composa une Histoire Romaine en huit décades; mais ce qui nous en reste est peu considérable. Son style est noble et conforme à ses sujets. Photius assure qu'il a imité Thucydide, mais qu'il est bien plus clair.

Reimar, gendre du bibliographe Fabricius, a publié à Hambourg, en 1750, deux vol. in-fol., une excellente édition de cet auteur, en grec et en latin. Il faut y joindre les précieux fragmens qui ont été imprimés à Bassano, par les soins du savant Morelli, .

bibliothécaire de Venise , 1798 , in-8°. , d'après un manuscrit qui avoit appartenu au cardinal Bessarion. Une belle édition in-fol. des mêmes fragmens est sortie , en 1800 , des presses de Delance et Lesueur.

Nous ne possédons qu'une mauvaise traduction française de Dion , publiée en 1542 , in-fol. , par Claude de Rosiers , sur la version italienne de Léonicène.

Il est trop ordinaire de confondre avec la traduction de Dion Cassius , celles de Xiphilin , son abrégiateur , composées par Baudoin , qui se cacha d'abord sous le nom d'Antoine de Bandole , et par Boisguilbert.

T I T E - L I V E.

Les trois derniers historiens dont nous venons de parler , ont écrit en grec ; et aucun d'eux ne peut être comparé à l'Histoire Romaine de Tite-Live , composée en latin. Cet écrivain a l'imagination belle , l'expression noble , une éloquence admirable. Il n'y a proprement que lui , parmi les historiens , qui ait éminemment l'art d'exciter les passions et de remuer les ressorts du cœur les plus cachés. Quintilien égale , sans balancer , Tite-Live à Hérodote pour le style et le mérite

de la narration. Il écrivait admirablement, sans contredit ; mais sa crédulité révolte : il recueille tous les petits prodiges , les présages , les petites misères de la superstition païenne. Parmi les éditions de Tite-Live , on recherche celle de Crévier , Paris , 1735 , six vol. in-4°. , et celle de Drakenborgh , 1738 , sept vol. in-4°. Nous en avons une assez foible traduction en dix vol. in-12 , par Guérin , ancien professeur de l'Université de Paris : on préfère l'édition qui a été revue par le professeur Cosson.

CORNELIUS NEPOS.

Quoique Cornelius Nepos se soit renfermé dans les bornes étroites d'un abrégé , il n'est inférieur à aucun des plus grands historiens ; il en est même très-peu qui intéressent si vivement l'esprit et le cœur ; il n'est point de vertu pacifique ou guerrière , civile ou sociale , qui n'y soit peinte avec les couleurs les plus vives et les plus naturelles ; et l'auteur semble n'avoir écrit que pour en inspirer le goût. Pathétique autant que judicieux , il songe moins à raconter des faits , qu'à les peindre avec les traits les plus frappans ; et dans cette foule d'actions que lui présente

la vie de ses héros, il choisit celles qui les caractérisent davantage : d'où résulte cette ressemblance parfaite qu'exige l'histoire, qui n'est elle-même qu'une peinture fidèle des hommes, de leurs mœurs et de leurs actions.

La meilleure édition de Cornelius Nepos a été publiée par Staveren, avec des notes, Leyde, 1734, in-8°.

Nous avons déjà plusieurs versions françaises de cet historien ; on a cru faire une chose également agréable et utile au public, que de réimprimer, en 1771, celle qui a pour titre, *Cornelius Nepos, latin et français*, traduction nouvelle, avec des notes géographiques, historiques et critiques, un volume in-12 : outre que cette traduction me paroît fidèle et exacte, les notes qui l'accompagnent sont savantes et instructives, et ne laissent rien à désirer pour l'éclaircissement du texte. On y reconnoît également l'homme d'érudition et de goût ; elles sont tirées, pour la plupart, des meilleurs auteurs originaux. Quelques personnes préfèrent la nouvelle traduction qui a été publiée par M. l'abbé Paul, en 1781. Voyez le Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, tom. 1^{er}, pag. 122.

VELLEIUS PATERCULUS.

L'ouvrage de Velleius Paterculus, le modèle inimitable des abrégés, selon le président Hénault, et dont la meilleure édition est celle de Rhunkenius, Leyde, 1779, 2 vol. in-8^o., avoit déjà été traduit deux fois en français; la traduction de J. Baudoin est oubliée, avec la plupart de celles qui ont été données anciennement des écrivains Grecs et Latins; les versions d'Amiot se sont seules soutenues. En 1672, Doujat, célèbre jurisconsulte, en donna une qui fut estimée pendant long-temps; celle de M. l'abbé Paul, 1785, in-12, la relègue pour toujours à côté de celle de Jean Baudoin. Le nouveau traducteur s'est attaché à épurer, autant qu'il lui a été possible, le texte de son auteur, souvent altéré par le temps ou par le défaut des copistes.

RECUEIL D'HISTORIENS LATINS.

Tous les anciens auteurs latins, qui ont travaillé sur l'Histoire Romaine, composent une collection imprimée à Heidelberg, en 1743 et 1748, par les soins de M. Haurisius, professeur en histoire, et enrichie de notes

par MM. de Klettenberg et Wildeck, le tout en trois vol. in-fol.

Le texte de tous ces auteurs a été collationné sur les meilleures éditions et sur les manuscrits, de la manière la plus exacte; les notes sont de la plus grande utilité; chaque tome se trouve enrichi d'une préface savante, dans laquelle on éclaircit et on corrige un grand nombre de choses relatives à l'histoire, à la chronologie et à la géographie; on s'est fait un devoir d'indiquer les meilleures éditions qui en ont été faites.

Cette immense collection l'emporte, sans contredit, sur toutes les autres qui ont paru jusqu'ici; peut-être même ne sera-t-elle jamais réimprimée; et les amateurs de l'Histoire Romaine doivent saisir l'occasion de se procurer un recueil de cette importance.

ROLLIN ET CREVIER.

L'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium, par Rollin, in-4°. , huit volumes, Paris, 1752, et continuée par Crevier son disciple, est une production de la vieillesse de Rollin, et un ouvrage assez défectueux. Il y a des répétitions sans nombre, une morale longue et souvent

souvent puérile , et un défaut de philosophie qui n'étoit pas excusable dans le siècle où l'auteur écrivoit. Il étoit pardonnable aux historiens Romains, d'illustrer les premiers temps de la république , par des fables ; mais il n'est plus permis de les transcrire , que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance , peut au moins inspirer des doutes ; et l'impossible ne doit jamais être écrit. Le caractère principal de l'Histoire de Rollin , est ce zèle décidé pour les bonnes mœurs , qui caractérise tous ses écrits. Il connoissoit d'ailleurs l'antiquité en homme de goût : mais que pouvoit-on attendre d'un vieillard qui écrivoit vite à quatre-vingts ans ?

Quoique Crevier se soit proposé cet homme pour modèle , il ne le suit pas exactement en tout ; mais il le copie d'assez près , pour avoir part aux éloges accordés à ce professeur , et aux critiques qu'on a faites de ses ouvrages , et en particulier de l'Histoire Romaine. On ne peut cependant reprocher au continuateur , aucune de ces fréquentes incursions que son maître faisoit de temps en temps sur les terres de ses voisins , ni de s'être enrichi , comme lui , des dépouilles qu'il en rapportoit. Outre que Crevier est plus réservé , il

est encore moins prolix, moins chargé de réflexions que Rollin ; il laisse du moins quelquefois à ses lecteurs, le plaisir d'en faire eux-mêmes. Mais ce dernier l'emporte infiniment sur son continuateur par l'agrément du style, le choix des détails, et l'art de rendre intéressant tout ce qu'il traite. Crevier s'appesantit un peu trop sur des choses qui n'en valent pas la peine ; et il s'arrête quelquefois à des détails peu dignes de la gravité d'une grande histoire.

CATROU ET ROUILLÉ.

L'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'année 705, par les Pères Catrou et Rouillé, jésuites, en 21 vol. in-4°, est faite avec plus d'exactitude que celle de Rollin ; mais les auteurs ne savent pas narrer : ils chargent leur style d'ornemens peu convenables à l'histoire ; et cette profusion de fleurs déplacées allonge le récit sans l'embellir. Leurs harangues sont longues ; et leur éloquence n'est ni celle de Tacite, ni celle de Salluste ; c'est celle d'un homme de collège. Ils cherchent les phrases ; et les phrases doivent se présenter d'elles-mêmes à un historien digne de ce nom.

L'ABBÉ TAILHIÉ..

Ce compilateur a profité de ce qu'il y avoit de meilleur dans Rollin et dans Catrou , et en a composé son Histoire Romaine avec des réflexions critiques , politiques et morales , en 5 vol. in-12.

M A C Q U E R.

Macquer a consulté les mêmes historiens dans ses Annales Romaines , ou Abrégé chronologique de l'Histoire Romaine , depuis la fondation de Rome jusqu'aux empereurs , in-8°. ; livre très-bien fait , où l'on trouve une narration courte , rapide , dégagée de détails minutieux , pleine de traits mémorables , enchaînés avec méthode et semée des meilleures réflexions que Saint-Evremond , Montesquieu et l'abbé de Mably , ont faites sur les progrès et la décadence de Rome.

L'ABBÉ DE VERTOT.

Qui ne connoît l'Histoire des Révolutions de la République Romaine , par l'abbé de Vertot ? C'est une des productions de notre langue , qui en a le plus répandu la gloire : le style en est rapide , pur , élégant et naturel. Personne n'attache plus que lui , et ne donne

plus de chaleur à sa narration. On est fâché ; dit Linguet , de lui voir finir son livre à l'anéantissement de la république , et le terminer par l'éloge d'un usurpateur. Il a su renfermer en trois volumes , la grandeur de Rome. On voudroit qu'il n'en eût pas employé sept à développer la petitesse de Malte. On aimeroit mieux avoir de sa main l'Histoire des Empereurs , que celle des Grands Maîtres. On désireroit qu'après avoir suivi , dans la capitale du monde , l'établissement et la destruction de la liberté , il y eût aussi fait voir les gradations de la servitude ; et qu'au spectacle magnifique , mais peu utile , d'un peuple fier , jaloux de son indépendance , et toujours porté à en abuser , il eût fait succéder le spectacle plus instructif et plus attendrissant de ce même peuple accablé par le despotisme , et flétri par l'esclavage.

LAURENT ECHARD.

Cet auteur Anglais a écrit , dans sa langue ; une *Histoire Romaine depuis la fondation de Rome , jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin* , traduite en français par Daniel de la Roque , revue pour le style , corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines , à

Paris., 1728 , six volumes in-12. Cet Abrégé est tronqué et fautif, suivant Voltaire; mais le défaut de bons ouvrages en ce genre, lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'Histoire Romaine, et y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une continuation de Laurent Echard, en dix volumes in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple et naturelle, le style assez pur: cette Histoire a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en douze volumes.

M. PALISSOT.

Il y a une Histoire de quelques rois de Rome, composée en italien par le marquis Virgile Malvezzi. Cet auteur écrivoit en 1630; et son ouvrage est estimé dans sa nation. Ce livre tomba entre les mains de M. Palissot, qui apprenoit l'italien, et il se mit à le traduire; mais justement blessé de tous les défauts de son original, il prit le parti de s'en écarter. Ce n'est que dans la vie de Romulus, qu'il a conservé le plan et quelques passages

de l'Histoire Ultramontaine. C'est moins pour écrire des faits, que pour avoir lieu de faire des réflexions, que cet ouvrage a été entrepris. En effet, l'Histoire Ancienne ne peut guère être rajeunie, pour ainsi dire, que par des remarques de morale et de politique sur les événemens et sur le caractère des peuples. Les réflexions de M. Palissot sont en général hardies, quelquefois neuves, toujours rendues par une expression forte.

MONTESQUIEU.

Après avoir parcouru les Histoires générales, il ne faut pas négliger quelques morceaux particuliers, parmi lesquels je placerois d'abord *les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Un assez petit volume a suffi à Montesquieu, pour développer un tableau si intéressant et si vaste. Comme l'auteur ne s'appesantit point sur les détails, et ne saisit que les branches fécondes de son sujet, il a su renfermer en très-peu d'espace, un grand nombre d'objets distinctement aperçus, et rapidement présentés, sans fatigue pour le lecteur : en laissant beaucoup voir, il laisse encore plus à penser ; et on auroit pu intituler

son livre : *Histoire Romaine à l'usage des Hommes d'Etat et des Philosophes.*

L'ABBÉ SERAN DE LA TOUR.

Je connois peu d'ouvrages de quelque étendue sur les Romains , qui soit plus utile , plus réfléchi , mieux développé , que *l'Histoire du Tribunat de Rome* , 1774, 2 vol. in-8°. , qui commence à la création de cette fameuse magistrature , l'an de Rome 261 , c'est-à-dire , environ 491 avant notre ère , et continue jusqu'à l'époque de la réunion de cette puissance à celle du trône impérial, sous Auguste. Par conséquent , cet ouvrage met entre les mains du lecteur , le fil de tous les grands événemens de la république , et découvre les sources des révolutions , des troubles et des dissensions qui ne cessèrent d'agiter les Romains , depuis l'établissement du consulat , jusqu'à l'extinction de la liberté.

Un autre genre de beauté de ce livre , c'est le grand nombre de portraits des plus illustres Romains , tracés d'une main ferme , tels que les Cincinnatus , les Coriolan , les Gracche , etc. Quoiqu'on remarque dans le style quelques taches légères , échappées à la plume d'un écrivain occupé des objets les plus

importans, la diction en général est noble, vive et pleine d'intérêt. L'auteur marche rapidement à son but, sans s'arrêter aux grands événemens militaires, pour lesquels le commun des écrivains a un goût si décidé, parce que ces événemens ont toujours un certain brillant, qui couvre des vides et des défauts réels dans le tissu historique. Cette bonne production ne peut être que le fruit d'une plume savante, exercée, sage, et faite pour peindre des siècles si fameux; elle est assez généralement attribuée à l'abbé Seran de la Tour, connu par d'autres ouvrages.

M. LEVESQUE.

Dans son *Histoire critique de la République Romaine*, 1807, 3 vol. in-8°. , M. Levesque pousse trop loin sa juste animadversion contre les Romains, considérés comme hommes; il y fait le procès à nombre d'illustres citoyens, dont la vénération des siècles a consacré les noms et les vertus. Il n'y a guère qu'un Romain à qui il fasse pleinement grâce; et ce Romain, c'est César. Quoiqu'on puisse dire de cet ouvrage, ce n'en est pas moins une production très-remarquable: c'est celle d'un homme qui a beaucoup pensé, et qui fait
beaucoup

beaucoup penser aussi. On peut souvent ne pas adopter son opinion ; mais son opinion mérite toujours qu'on l'examine et qu'on la pèse. Son livre offre une Histoire complète de l'Empire Romain , depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Néron inclusivement, et les discussions que comportoit son dessein, n'interrompent pas tellement le fil des événemens, qu'on ne puisse le suivre avec facilité , et par conséquent avec plaisir. Le style est généralement clair et correct ; on pourroit y désirer un peu plus d'élégance ; il seroit à souhaiter cependant que tous les autres ouvrages d'érudition n'en fussent pas plus dénués que celui-ci.

B R I D A U L T.

Les Mœurs et Coutumes des Romains , par Bridault , deux volumes in-12 , dont il a paru deux éditions, l'une en 1753, et l'autre en 1757 , ne sont ni un abrégé ni une répétition de ce que contiennent les grandes Histoires Romaines : c'est un tableau général des usages de Rome les plus singuliers et les plus curieux ; et comme c'est principalement l'instruction de la jeunesse que l'auteur a eu en vue , il mêle à tous les articles des réflexions particulières , dont le but est d'inspirer à ses

jeunes lecteurs, l'amour de la religion et de la vertu.

M. DE FONTANELLE.

L'Essai sur le Feu sacré et les Vestales, par M. de Fontanelle, brochure in-8°. de 110 pages, à Paris, chez le Jay, 1768, est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur cette matière. L'auteur présente l'origine de cette espèce de religion, qui ne devint idolâtrie que dans la suite. Il la montre d'abord dans la Chaldée, où elle prit naissance, d'où elle se répandit chez les peuples voisins; il la suit rapidement chez presque toutes les nations de la terre. Il s'arrête davantage sur ce qu'elle étoit chez les anciens Perses; ce qui lui fournit l'occasion de donner un précis de la vie et de la morale de Zoroastre. Après avoir parcouru les régions où le feu sacré fut allumé, l'auteur le suit dans la Grèce, dans l'Italie, et enfin à Rome. Il offre alors l'Histoire des Prêtresses qui étoient chargées de sa conservation. En parlant de leurs usages, de leurs réglemens, il montre les rapports qu'ils avoient avec d'autres plus anciens, et remarque les ressemblances qui se trouvent entre les vierges de Rome et celles du Pérou.

AUTEURS DIVERS.

On doit encore placer parmi les livres qui traitent des Romains , *l'Histoire de Scipion l'Africain* , par Seran de la Tour , pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque , avec les observations du chevalier de Folard , sur la bataille de Zama , in-12 , 1738.

L'Histoire des deux Triumvirats , depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine , par Citri de la Guette , in-12 , trois volumes , dont le dernier renferme l'Histoire d'Auguste , par Larrey. Ce recueil est digne d'être mis à la suite des Révolutions de l'abbé de Vertot.

L'Histoire de la Vie de Cicéron , tirée de ses écrits et des monumens de son siècle , avec les preuves et des éclaircissemens , composée par l'abbé Prévôt , sur l'ouvrage anglais de Midleton , 1743 , quatre ou cinq vol. in-12. Cette traduction fut faite à la hâte : le style en est un peu négligé ; mais il a cette abondance et cette élégance qui est le caractère propre des écrits de l'auteur. Il renferme d'ailleurs d'excellentes choses : on n'y désireroit que plus de précision et de méthode.

L'Histoire des Vestales , avec un Traité

du luxe des Dames Romaines, par l'abbé Nadal, in-12, Paris, 1725 ; ouvrage délicat et curieux.

L'abbé de Mably, auteur d'Observations très-judicieuses sur l'Histoire de la Grèce, a donné aussi des Observations sur les Romains : les unes et les autres sont profondément pensées, bien liées, remplies de vues et de conjectures heureuses.

L'abbé du Bignon, auteur des Considérations sur l'Origine et les Révolutions du Gouvernement des Romains, Paris, 1778, 2 vol. in-12, s'est efforcé de nous donner une idée claire et distincte de la constitution primitive de ce peuple, le plus fameux de tous les peuples, et de concilier les contradictions où sont tombés à ce sujet Tite-Live et Denis d'Halicarnasse, opposés tantôt l'un à l'autre, tantôt à eux-mêmes, et souvent aux faits. Cet ouvrage est écrit inégalement et avec quelque incorrection ; mais il y règne une critique ingénieuse, et il peut servir beaucoup à ceux qui étudient l'Histoire Romaine.

M. Bilhon a eu soin d'appuyer d'autorités convenables ce qu'il avance dans sa Dissertation sur le Gouvernement des Romains, considéré sous le rapport de la justice, des finan-

ces et du commerce, 1807, in-8°. Il y développe d'une manière fort intéressante, tout ce qui concerne l'administration d'un peuple qui joue un si grand rôle dans l'Histoire.

§ IV. EMPEREURS ROMAINS ET LE BAS-EMPIRE.

T A C I T E.

Le spectacle de la première république de l'univers, changée par un usurpateur en une monarchie immense, et par ses successeurs en une tyrannie cruelle, ne mérite pas moins notre attention, que l'Histoire de Rome naissante et de Rome conquérante. Il faut d'abord que vous recouriez aux originaux ; et les Annales de Tacite sont le premier ouvrage qui se présente : il y avoit décrit les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. Nous avons encore l'Histoire de Tibère et de Néron, quelque chose sur Claude ; mais le reste n'est plus. L'empereur Tacite se faisoit honneur de descendre de cet homme célèbre : il ordonna que ses ouvrages fussent répandus dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fit tous les ans dix copies aux frais du public, pour les mieux conserver dans toute

leur intégrité. Toutes ces précautions n'ont pas empêché qu'il ne s'en soit perdu une grande partie. Tacite se piquoit d'avoir écrit avec bonne foi, et de n'avoir eu en vue que de dire la vérité. Il creuse avec une rare sagacité jusqu'au fond du cœur humain; il saisit les moindres nuances des passions, les petits ressorts des grands desseins, le manège sourd des cours, et le véritable objet de leurs démarches : aussi a-t-il été appelé *le Bréviaire des Politiques*. Jamais historien ne pensa si profondément; mais peut-être qu'à force de vouloir expliquer tout, son imagination lui a fait quelquefois faire des systèmes. Il ne se défie point assez d'une certaine aigreur, pardonnable, en quelque sorte, à ceux qui ayant long-temps vécu dans le monde, en viennent enfin à se persuader qu'ils n'y ont vu que des vertus feintes, ou des vices déguisés. Cette disposition lui étoit habituelle; elle perce à chaque instant dans son Histoire; peut-être même étoit-elle chez lui le fruit du caractère; autant que de la réflexion. On aperçoit, sans peine, que son style étoit naturellement amer. Il avoit dans l'esprit plus de force que de légèreté. Son tempérament le rendoit plus propre à donner

un coloris vigoureux à la satire , qu'à se perdre dans les fadeurs du panégyrique. Or , la constitution physique d'un homme entre pour beaucoup dans sa façon de voir et de présenter les choses. On lui reproche encore d'être obscur et enveloppé. Il vouloit être concis et dire beaucoup en peu de mots : il a parfaitement réussi à cet égard ; sa phrase est une sentence continuelle , qui renferme un grand sens. En un mot , il fait penser ; et lors même qu'on ne l'entend guère , les efforts qu'on fait pour l'entendre ne sont pas inutiles.

Personne n'ignore que la meilleure édition de Tacite , est celle que publia à Paris , en 1771, le P. Brotier , et dans laquelle le grand objet qu'il s'est proposé , a été de donner un texte exact et pur , revu et corrigé sur les manuscrits les plus anciens et les plus authentiques qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Europe. Il ne s'est pas contenté d'assigner dans ses notes et dans ses commentaires , les époques précises des événemens , il les a réduites au calcul de notre ère. Il indique les justes rapports de la géographie ancienne et moderne ; il donne l'évaluation des monnaies françaises ; il éclaircit les passages obscurs du récit de Tacite , et prouve la vé-

rité des faits que rapporte cet historien, par les médailles, les inscriptions, les écrits des auteurs Grecs, Romains, qui ont vécu de son temps ou après lui.

Selon l'importance des matières et pour l'éclaircissement de plusieurs difficultés historiques, le Père Brotier a cru devoir répandre dans son ouvrage quelques Dissertations qui décèlent une connoissance profonde de l'Histoire Romaine et de l'Antiquité.

Il ne s'est pas contenté d'ajouter des notes, des explications, des commentaires, de donner, en un mot, tous les éclaircissemens nécessaires au texte existant de Tacite; il a entrepris de remplacer les morceaux de cet historien qui nous manquent, et de renouer le fil de sa narration, en suppléant aux lacunes qui l'interrompent. Ce projet, aussi hardi que pénible, demandoit une plume singulièrement exercée dans la manière d'écrire de Tacite, celle de tous les historiens de l'ancienne Rome, la plus difficile à saisir; et c'est-là, sans contredit, la partie la plus brillante et la plus utile de son travail.

L'édition dont il est ici question, contient 4 vol. in-4°. : on en a tiré quelques exemplaires en grand papier; ils sont très-rares.

TRADUCTEURS.

TRADUCTEURS.

LE PÈRE DOTTEVILLE.

Nous avons plusieurs traductions de Tacite : d'Alembert n'en a traduit que quelques morceaux, qui se trouvent dans ses *Mélanges de Littérature*, ou séparément, en 2 vol. in-12. La version de l'abbé de la Bletterie est médiocre ; mais la traduction du Père Dotteville, de l'Oratoire, approche plus de cette précision, de cette sobriété de style, de cette économie de paroles, qui rendent si difficile une excellente version de l'historien de l'Empire Romain.

Le premier soin du Père Dotteville, a été de travailler sur un texte épuré. Outre les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, dont les traducteurs précédens ont déjà tiré presque tout ce qu'ils ont de bon, l'auteur a lu avec attention un magnifique manuscrit en vélin, appartenant à l'Institution de l'Oratoire de Paris, et que l'on trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale ; il fut apporté d'Italie en France, et donné à cette maison par Henri Harlay de Sancy, mort prêtre de l'Oratoire en 1667.

La seconde attention du nouvel interprète s'est portée à donner une introduction à l'Histoire qu'il traduit. C'est un Abrégé très-bien fait, qui lie les événemens décrits dans les Annales de Tacite, avec ce qu'il raconte au commencement de son Histoire, c'est-à-dire, la fin du règne de Néron, et les premiers temps de celui de Galba.

La traduction du Père Dotteville a été réimprimée plusieurs fois avec le texte original, en 7 vol. in-8°. ou in-12.

M. DUREAU DE LA MALLE.

Les amis des lettres n'ont point oublié la traduction que M. Dureau donna en 1776, du Traité des Bienfaits de Sénèque, ni son discours préliminaire, rempli de vues profondes sur le génie des langues et sur l'art de traduire. Il a suivi les mêmes principes en traduisant Tacite : ce sont ceux d'une fidélité libre, d'une imitation généreuse, qui sacrifie le texte au sentiment, le corps du style à son âme ; qui se pique de donner autant de beautés plutôt que les mêmes ; qui veut que, pour bien traduire, on commence par bien écrire, qu'on cherche à ressembler au modèle plutôt qu'à le copier, et qui craint bien moins le

remplacement d'une image ou d'une expression par d'heureux équivalens, que le travestissement littéral et servile d'un génie intraduisible.

Mais la noble indépendance de ces principes vous entraîneroit trop loin de votre auteur, si vous n'aviez d'avance, par le talent et par l'étude, pénétré et, pour ainsi dire, imbu votre style et votre pensée du génie de l'auteur : c'est ce que M. Dureau nous paroît avoir fait ; c'est ce qu'on reconnoît à la marche généralement grave, souvent pompeuse et périodique de ses phrases. Il a rejeté le préjugé commun sur la concision de Tacite, qui n'est certainement ni son caractère, ni son mérite principal : M. Dureau n'a fait qu'indiquer ses idées à cet égard ; mais sa traduction est une preuve continuelle qu'il a bien jugé : elle a paru en 1790 à Paris, 3 vol. in-8°, sans le texte.

Dans ces derniers temps, MM. Desrenaudes, Dambreville et Rendu, ont publié, chacun séparément, une traduction de la Vie d'Agricola.

D I O N.

Cet auteur, qui a écrit sur les premiers

empereurs, n'a pas marché sur les traces de Tacite : c'est, dit l'abbé Lenglet, un rhéteur habillard, plutôt qu'un écrivain raisonnable. Il ne manque aucune occasion de placer dans son Histoire des discours, qui, sans donner une idée bien favorable de son éloquence, en font naître une très-désavantageuse de son jugement. Loin de mériter la confiance de ses lecteurs, il ne peut leur inspirer que du dégoût. Ce jugement est sévère; et l'on peut le tempérer par ce que nous avons dit sur Dion dans le paragraphe précédent.

SUÉTONE.

Suétone s'occupe à ramasser des anecdotes bien plus qu'à les choisir : il les raconte avec un style aussi lâche qu'indécent; il les entasse sans examen et sans distinction : il ne fait pas plus usage de la chronologie que de la critique. Il a des tableaux libertins, qui doivent dégoûter les honnêtes gens : il pouvoit peindre les vices et la débauche des empereurs avec plus de pudeur et de décence. Quelques personnes le regardent comme très-véridique; mais toutes les horreurs qu'il raconte ne sont guère croyables, quoiqu'elles puissent être vraies. MM. de la Harpe et de la

Pause en ont donné chacun une traduction en 1770.

La construction, la justesse, la propriété, l'élégance, l'harmonie, le nombre, sont des qualités qui manquent à M. de la Harpe. La version de M. de la Pause, quoiqu'elle n'ait pas le mérite d'être partout exacte et fidèle, a du moins celui d'être française. Le style de cet interprète est même, en général, élégant et noble. Au reste, si je place la traduction de M. de la Pause au-dessus de celle de son émule, ce n'est pas que je la regarde comme exempte de taches. On peut beaucoup mieux faire que M. de la Harpe, et se trouver encore fort loin de la perfection. Le défaut qui blesse le plus dans M. de la Pause, c'est qu'il n'a point traduit Suétone dans sa totalité.

Dans une nouvelle édition de la traduction de M. de la Harpe, publiée en 1806, l'éditeur a corrigé quelques-uns des contre-sens dont cet ouvrage fourmille.

AUTEURS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

On appelle Histoire Auguste, celle de six auteurs Latins qui ont écrit les Vies des Empe-

reurs Romains, depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion et Vopisque : ils ont vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses successeurs. La meilleure édition de ces auteurs est celle de Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, *cum notis variorum*.

La perte des treize premiers livres d'Ammien Marcellin donne aux écrivains de l'Histoire Auguste un mérite qu'on ne sauroit leur contester : ce sont les seuls historiens parvenus jusqu'à nous, qui présentent le tableau des révolutions qu'essuya l'Empire Romain pendant un intervalle de cent soixante années. Nous n'avions qu'une mauvaise traduction de ces historiens par l'abbé de Marolles ; elle a été entièrement effacée par celle que publia en l'année 1783, Guillaume de Moulines, académicien de Berlin. Celle-ci est en général très-exacte, et aussi bien écrite qu'elle pouvoit l'être dans une ville étrangère ; elle est d'ailleurs enrichie de notes courtes et judicieuses, qui expliquent les endroits les plus difficiles.

En 1806, l'imprimerie bibliographique de la rue Git-le-Cœur en donna une nouvelle édi-

tion beaucoup plus correcte que celle de Berlin ; l'une et l'autre ont 3 vol. in-12.

AMMIEN MARCELLIN.

Ammien Marcellin, Grec de nation, et soldat, écrivit en latin l'Histoire des Empereurs Romains depuis Nerva, où finit Suétone, jusqu'à Valens ; nous n'en avons aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Son style est dur, embarrassé, enflé quelquefois, souvent obscur et d'une latinité barbare ; mais il n'y a point d'historien sur la bonne foi duquel on puisse se reposer avec autant d'assurance.

La meilleure édition d'Ammien Marcellin a été donnée par Grónovius, à Leyde, 1693, in-4°.

La traduction de cet auteur, par Guillaume de Moulines, Berlin, 1775, ou Lyon, 1778, 3 vol. in-12, est un véritable service rendu à la littérature française : elle a fait aussi oublier celle de l'abbé de Marolles.

HERODIEN.

Cet historien Grec nous a transmis, en huit livres, tout ce qui s'est passé depuis la

mort de Marc-Aurèle, jusqu'à Gordien III. Il y a fort peu d'écrivains à qui cet auteur doive céder pour la pureté du style, et pour l'arrangement des faits. L'abbé Mongault a traduit son Histoire en français avec autant de fidélité que d'élégance.

Les historiens qui vinrent après, n'ont pas le même mérite. Zosime, Procope, Agathias, auteurs Grecs, se sentent de la décadence que le goût avoit éprouvé dans leur siècle : le premier est plein d'aigreur ; le second est exact dans ce qui regarde les guerres de Belisaire ; mais il paroît aussi satirique dans ses anecdotes, qu'il a été lâche et flatteur dans sa Grande Histoire ; le troisième n'est guère qu'un compilateur. Le premier a été traduit par le président Cousin, en un vol. in-4°, 1678, ou 2 vol. in-12, 1686, à la suite de Xiphilin et de Zonare.

TILLEMONT.

Vous ne pourrez vous dispenser de parcourir le savant ouvrage de Tillemont, intitulé, *Histoire des Empereurs et des autres Princes* qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise, des persécutions qu'ils ont faites aux Chrétiens, de leurs guerres

res

res contre les Juifs, des écrivains profanes et des personnes les plus illustres de leur temps, justifiée par les citations des auteurs originaux, avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'Histoire, en six volumes in-4°. Cet ouvrage va jusque vers le milieu du sixième siècle. L'auteur, non moins éclairé dans le discernement des sources, que soigneux à les faire connoître, cite ses garans avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Les notes dont il accompagne la narration, décèlent un critique habile; mais elles interrompent le récit, et rendent ce livre meilleur à consulter qu'à lire de suite.

C R E V I E R.

L'Histoire des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin, par M. Crevier, en douze vol. in-12, a été presque entièrement puisée dans Tillemont; mais le récit n'en est point interrompu par des discussions critiques et chronologiques. Mêmes vues d'utilité et de religion dans Rollin et dans Crevier; solide instruction dans l'un et dans l'autre; mais celui-ci n'est pas si agréable à lire, pas si heureux dans le choix de ses détails, pas si intéressant dans la

façon de les présenter, pas si plein, et cependant plus chargé dans sa narration.

L I N G U E T.

L'agrément qui manque à Crevier, on le trouvera certainement dans *l'Histoire des Révolutions de l'Empire Romain*, pour servir de suite à celle des Révolutions de la République, par Linguet, 1766, deux vol, in-12. L'auteur écrit certainement de génie ; il a de la force et de la chaleur ; il n'a pu manquer de plaire aux spéculatifs : c'est une suite de faits choisis, mais mêlés de réflexions, tantôt de la plus grande justesse, tantôt un peu hasardées, et d'inductions quelquefois arbitraires. Son ouvrage prend trop souvent l'air de dissertation, parce qu'il contredit à tout moment Tacite et Suétone. Peut-être que cet ingénieux et éloquent auteur auroit mieux fait de rejeter ces discussions à la fin du livre, et d'écrire et raconter les faits avec rapidité.

G I B B O N.

C'est un grand et important ouvrage que l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain, publiée à Londres en

1776 et années suivantes, 6 vol. in-4°, ou 1797, 12 vol. in-8°.

Ce n'est point à la destruction du gouvernement républicain que Gibbon fait commencer la décadence des Romains ; il suppose que sous les premiers empereurs, la puissance romaine alloit encore en croissant, puisqu'elle faisoit encore des conquêtes : c'est dans le siècle de Trajan et des Antonins que, parvenue au faite de la grandeur, elle commence à pencher vers sa ruine. Gibbon divise en trois périodes les révolutions qui, dans le cours d'environ treize siècles, ont sappé l'édifice de la grandeur romaine, et l'ont enfin renversé. Ses réflexions sont justes, ses observations fines, ses vues profondes, sa marche libre et dégagée ; il se rend maître de la matière qu'il traite ; il lui donne une forme qui est à lui ; et d'un fonds qui paroît épuisé, il tire une infinité de choses neuves et piquantes. Son Histoire a été traduite en français par différentes mains, depuis 1777 jusqu'en 1797, 18 vol. in-8°. On a reconnu dans le premier traducteur, le Clerc de Sept-Chênes, ou, suivant quelques personnes, l'infortuné Louis XVI, un style pur et élégant, de l'aisance, de la noblesse : les

continueurs ne méritent aucun de ces éloges : c'est cependant un ouvrage à placer dans toutes les bibliothèques.

M. DE BURY.

L'Histoire de la Vie de Jules-César, par M. de Bury, Paris, 1758, 2 vol. in-12, forme un bon ouvrage, tant pour le fonds que pour la manière de présenter les choses. Afin de donner une juste idée de son héros, l'auteur a rassemblé les différens traits qui concernent ce personnage si célèbre, et en a formé une narration suivie, un corps d'histoire complet.

Suétone, Plutarque et César lui-même ont fourni d'excellens Mémoires ; mais nul d'eux n'a tout dit, ni voulu tout dire : il a fallu emprunter des couleurs et des anecdotes tirées de Cicéron, de Salluste, de Paternus, et y ajouter les réflexions de nos meilleurs auteurs, tels que Bossuet et Saint-Réal : par-là, M. de Bury a trouvé le moyen de nous rendre César tout entier et au naturel.

On trouve à la suite de cette Histoire une Dissertation raisonnée sur la liberté, où l'on montre les avantages du gouvernement monarchique sur le républicain.

MM. LEBEAU ET AMEILHON.

L'auteur de *l'Histoire du Bas-Empire*, M. le Beau, qui nous a donné vingt-deux volumes in-12 de cet ouvrage, est placé depuis long-temps, par le public, au nombre de nos bons écrivains. Son style est très-piquant; et aucune partie de son Histoire ne se lit sans intérêt. Il abonde en réflexions fines, en expressions hardies et caractéristiques; il loue adroitement et à propos : chez lui, une ironie délicate livre souvent au ridicule, des personnages que la postérité n'est plus obligée de respecter. Ses descriptions sont riches et pompeuses; en un mot, il a une manière qui lui est propre, et qu'il ne sera jamais aisé de copier.

M. le Beau fut enlevé aux lettres le 13 mars 1778; son Histoire n'aura pas le sort de plusieurs autres commencées avec succès et livrées ensuite à des mains maladroites, qui, en y ajoutant quelquefois un grand nombre de volumes, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit censé fini à la mort du premier auteur. M. Ameilhon a prouvé, dans les six volumes qu'il a fait imprimer depuis 1778, qu'on ne pouvoit donner à M. le Beau un continua-

teur plus en état de nous consoler de sa perte : il n'a fallu de sa part qu'un léger supplément pour rendre complets les tomes XXI et XXII, laissés imparfaits par M. le Beau. Le vingt-septième et dernier volume de cette importante Histoire est sous presse : l'événement qui doit la terminer est très-frappant ; c'est la chute d'un des plus grands empires qui aient paru dans le monde. On attend avec impatience le récit de cette grande révolution.

Plusieurs critiques ont reproché à M. le Beau de manquer d'énergie et de précision ; M. Ameilhon, sans avoir ses défauts, a une partie des qualités qui le rendirent si recommandable ; et il nous a paru que ses recherches étoient dirigées par une critique très-saine.

M. R O Y O U.

Ceux qui se contentent d'une simple esquisse des faits historiques, et qui sont indifférens à la narration facile, claire et agréable de le Beau, et aux aperçus philosophiques de Gibbon, pourront se borner à l'Histoire du Bas-Empire publiée par M. Royou, ancien avocat, en 1803, 4 vol. in-8°.; et ils la liront avec fruit.

L'ABBÉ DE LA BLETTERIE.

Tous les gens instruits connoissent *l'Histoire de l'Empereur Julien*, in-12, par l'abbé de la Bletterie, à laquelle il faut joindre *la Vie de l'Empereur Jovien*, avec la traduction de quelques écrits de l'empereur Julien, en 2 volumes in-12, par le même. Ces deux Histoires sont écrites avec exactitude et avec sagesse. L'auteur tient un milieu entre le fanatisme qui avoit dégradé Julien au-dessous de l'homme, et l'enthousiasme qui en avoit voulu faire un Dieu.

F L É C H I E R.

Vous pouvez mettre aussi au rang des bonnes productions, *l'Histoire de l'Empereur Théodose-le-Grand*, par Fléchier, in-4^o. et in-12, qui la composa pour l'instruction du Grand Dauphin. Ce livre est écrit avec une sorte d'éloquence; et l'on y relève les grandes qualités de Théodose, sans cependant pallier ses défauts.

C O U S I N.

Il faut ajouter à ces livres, quelques ouvrages propres à faire connoître la décadence de l'Empire Romain : vous pouvez mettre à

la tête, *l'Histoire de la Ville de Constantinople*, depuis le règne de l'ancien Justin (en 518 , ou plutôt depuis Honorius et Arcadius en 395 et 407) , jusqu'à la destruction de cet Empire par les Turcs (en 1453) , traduite par Cousin , président de la Cour des Monnoies , in - 4^o. , Paris , 1672 , huit volumes ; collection importante , qui renferme tous les auteurs originaux qui ont traité l'Histoire Byzantine , Procope , Agathias , etc.

L'ABBÉ GUYON.

Au défaut du recueil précédent , on peut se contenter de la continuation de l'Histoire Romaine de Laurent Echard , jusqu'à la prise de Constantinople. Qu'on ne s'imagine pas que ce soit ici une traduction ; c'est un ouvrage qui est sorti de la plume de l'abbé Guyon. Voyez ci-devant page 341.

VILLE-HARDOUIN.

Il y a encore un excellent morceau d'Histoire que je vous conseillerois de lire s'il étoit mieux écrit ; c'est *l'Histoire de Constantinople* sous les empereurs Français , par Geoffroy de Ville-Hardouin et Philippe de Mouskes , avec une Histoire de Constantinople ,
depuis

depuis le 13^e. siècle jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs , par du Cange , in-folio , Paris , de l'Imprimerie Royale , 1657.

DE BURIGNY.

Je terminerai cette liste par *l'Histoire des Révolutions de Constantinople*, 1750 , trois vol. in-12. De Burigny , auteur de cet ouvrage , l'a travaillé avec soin. Les divers morceaux de l'Histoire Byzantine ne forment pas un tout complet ; et les auteurs en sont ou flatteurs ou passionnés. On a réuni les faits dans cette Histoire , et on les a dépouillés de tout ce que la passion ou l'ignorance y avoient mêlé.

§ V. HISTOIRE GÉNÉRALE DE FRANCE.

Il est des savans bizarres , qui s'épuisent en recherches sur des nations inconnues , et qui négligent l'histoire de leur propre patrie. La première étude d'un homme du monde doit être l'histoire de son pays ; mais pour la faire avec succès , il ne faut pas embrasser trop d'objets , ni s'appesantir sur trop de livres. Je ne vous parlerai donc que de nos principaux historiens. : j'omettrai d'abord

tous les anciens; ils sont barbares pour la plupart; et je crois qu'on ne se soucie pas plus de les connoître que de les lire.

D U P L E I X.

Scipion Dupleix donna une *Histoire générale de France*, depuis Pharamond jusqu'en 1646, Paris, 1648, 1650, 1654, 1663, six vol. in-fol. Quoique cet auteur écrive languissamment et d'une manière diffuse, cependant son livre a été autrefois lu, et est encore recherché par quelques curieux. Il n'est pas même tout-à-fait à négliger, tant pour ses Mémoires sur l'Histoire des Gaules, que sur l'Histoire de Henri IV. Il avoit été à portée d'avoir des connoissances exactes sur ce prince. Il est quelquefois satirique; mais la satire est, aux yeux de certaines gens, le sel de l'Histoire.

M E Z E R A I.

Mezerai écrivit, après Dupleix, une grande Histoire de France en trois vol. in-fol. qu'on ne lit plus, quoiqu'il y ait des choses recherchées; et un Abrégé qui est entre les mains de tout le monde. Cet écrivain n'étoit pas assez instruit, et ne vouloit pas se don-

ner la peine de s'instruire. Il avouoit bonnement qu'il écrivoit d'après ceux qui avoient compilé avant lui; mais il aimoit la vérité, et la disoit avec une énergie qui lui fut quelquefois funeste. Il manquoit de noblesse, de correction, de décence même dans son style; mais il l'avoit vif et énergique.

LE PÈRE DANIEL.

Le Père Daniel, qui nous a donné aussi une grande *Histoire de France* et un *Abrégé*, a le style net et naturel, la narration extrêmement dépouillée et liée. Ses réflexions sont sensées, mais communes; et il paroît infiniment mieux instruit des affaires militaires; où un homme de son état se trompe presque toujours, que de celles du cabinet: c'est proprement l'*Histoire des Guerres de France* qu'il nous a données, et non pas celle de la nation. On le loue d'avoir débrouillé les deux premières races de nos rois; et on le blâme d'avoir montré de la partialité sur la fin de la troisième. En général, sa narration manque de chaleur, son style de couleur et de force. Il n'est ni assez profond, ni assez hardi. Qu'il se trompe sur quelques noms, sur la position de quelques villes; qu'il prenne l'entrée

de quelques troupes dans une ville ouverte, pour un siège, ces légères fautes ne sont presque rien; parce qu'il importe peu à la postérité, dit Voltaire, qu'on ait eu tort ou raison dans de petits faits qui sont perdus pour elle : mais on ne peut souffrir les déguisemens avec lesquels il raconte les batailles importantes. Au reste, il en est du Père Daniel comme de Mezerai; son Abrégé est plus estimé que sa grande Histoire; et il faut choisir les dernières éditions de l'une et de l'autre, revues, corrigées et augmentées par le Père Griffet (1), son confrère.

L I M I E R S.

Limiers a fait une suite de Mezerai, qu'on pourroit aussi consulter pour suppléer à l'Histoire de Daniel : ce sont deux volumes in-4°. de Supplément, l'un pour le règne de Louis XIII, et l'autre pour celui de Louis XIV. Mais il est bon d'avertir que cette continuation est faite par un écrivain sans force et sans élégance.

(1) La grande Histoire est en 17 vol. in-4°, 1755, et l'Abrégé en 14 vol. in-12.

L'ABBÉ LE GENDRE.

L'abbé le Gendre, quoiqu'inférieur pour la diction à Daniel, attache davantage dans son *Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, à Paris, 1718, en trois volumes in-folio, et en huit volumes in-12. « C'est un » des Abrégés les plus exacts de notre His- » toire (dit l'auteur du nouveau Dictionnaire » Historique); il est écrit d'un style simple » et un peu lâche. Les premiers volumes pa- » rurent en 1700, et ne furent pas beaucoup » recherchés : ce fut moins la faute de l'au- » teur que du sujet. Quand on auroit la plume » et la liberté du président de Thou, il seroit » difficile de rendre les premiers siècles de » notre monarchie intéressans. »

L'ABBÉ VÉLY.

C'est pourtant ce qu'a tâché de faire l'abbé Vély, dans son *Histoire de France*, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV. Il prétend que la plupart de nos historiens n'ont donné que l'Histoire de nos rois, et non celle de la nation : c'est principalement cette dernière, qu'il s'est proposé de joindre aux Annales des Prin-

ces qui ont régné. Il s'est appliqué surtout à remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos libertés, les vraies sources et les divers fondemens de notre droit public ; l'origine des grandes dignités, l'institution des parlemens, l'établissement des universités, la fondation des ordres religieux ou militaires ; enfin, tout ce que les arts et les sciences nous fournissent de découvertes utiles à la société. L'auteur a rempli son plan. C'étoit un homme qui consultoit les sources, et qui citoit exactement ses autorités. Son style est sage et naturel, et ne manque pas d'une certaine chaleur.

La mort l'ayant surpris lorsqu'il travailloit au huitième volume de cet ouvrage, Villaret, secrétaire de la pairie, se chargea de le continuer, et il le fit avec succès ; mais comme il s'abandonnoit quelquefois à sa verve, et qu'il aimoit les réflexions, il auroit allongé considérablement son travail, s'il avoit eu le temps de le finir. Il en étoit au règne de Louis XI, lorsqu'il mourut.

L'abbé Garnier, professeur d'histoire au Collège Royal, a été le second continuateur de cet ouvrage funeste à ses auteurs. Il est moins brillant que Villaret ; mais il est aussi

moins verbeux ; et il paroît avoir mieux saisi le plan de l'abbé Vély. Il a publié le 30^e. volume en 1786, lequel conduit jusqu'à Charles IX.

Le principal défaut de ce continuateur, est de manquer de chaleur ; qualité difficile à acquérir ; il a, d'ailleurs, presque toutes les autres parties nécessaires à un historien : la gravité de la diction, l'impartialité dans les jugemens, la sagacité à découvrir la cause des événemens ; je dois dire encore qu'il s'est corrigé de ce penchant pour les digressions et la morale, qu'on lui avoit reproché dans les volumes précédens.

Cette Histoire est composée de 15 volumes in-4^o. ou 30 vol. in-12 : on y joint une table publiée en 1804, un vol. in-4^o. ou 3 vol. in-12.

Feu M. Gaillard a composé quatre volumes d'Observations sur cette Histoire ; elles méritent d'être lues.

M. A N Q U E T I L.

Cet auteur s'est proposé, en se conformant aux vœux de Sa Majesté l'Empereur et Roi, de nous donner une Histoire de France dégagée des détails et des accessoires étrangers, qui rendent si volumineuses celles que nous

avons indiquées, et de la réduire aux faits absolument particuliers à la nation.

On n'a pas vu sans attendrissement un écrivain plus qu'octogénaire, consacrer les dernières années de sa vie à un travail aussi pénible. Son Histoire forme 14 volumes in-12 : si elle n'est pas la plus élégante que nous ayons, elle est la plus complète et la plus commode à consulter.

LE PRÉSIDENT HENAUT.

Pour se rappeler les faits des grandes Histoi- res, il est nécessaire de lire des Abrégés. On n'en sauroit choisir de meilleur, que l'A- brégé chronologique de l'Histoire de France, par le président Henaut, si souvent réim- primé, et dont la dernière édition est en trois volumes in-8°. Le lecteur y voit d'un seul coup d'œil, combien dans chaque siècle l'E- urope a eu de souverains, combien sous cha- que règne la France a eu de grands hommes. Nos rois, leurs épouses, leurs enfans, les mi- nistres, les magistrats, les guerriers, les trai- tés de paix, les négociations, les ambassades, les déclarations de guerre, les sièges, les ba- tailles; tout se trouve ici rassemblé dans le plus petit espace, sans embarras, sans confu- sion,

sion, avec plus d'ordre même, plus de netteté, plus de méthode que dans nos grandes Histoires.

Il n'est personne à qui ce livre ne puisse être de quelque utilité ; les gens de guerre, les politiques, le magistrat, l'homme d'église, chacun y trouvera des choses propres à son état : faits militaires, traités politiques, lois civiles, réglemens ecclésiastiques, édits, déclarations, ordonnances, rien n'est oublié de tout ce qui peut nous rappeler des époques de tous les genres, les vraies sources, les divers fondemens de notre droit.

Mais ce qui fait le plus grand mérite de ce livre, et la principale gloire de l'auteur, ce sont des portraits, des réflexions, des remarques distribuées avec art, pour servir d'ornement à cet Abrégé, et en dérober la sécheresse : c'est là comme l'âme qui donne la vie à un corps sec et aride par lui-même ; et voilà proprement l'esprit du président Henault.

M. Fantin Desodoards a continué l'Abrégé du président Henault jusqu'au traité de Campo Formio : cette suite a été imprimée en 2 vol. du même format, et avec les mêmes caractères, à peu près, que l'Abrégé. Le continuateur n'a pas la précision substantielle de son

prédécesseur, et il quitte souvent le style d'un Abrégé chronologique, pour prendre celui d'une narration suivie.

L'ABBÉ MILLOT.

L'ordre chronologique qui isole les objets, empêche de lire de suite l'Abrégé de Henault : mais si on vouloit un livre où les matières fussent plus liées, l'on pourroit lire les Elémens de l'Histoire de France depuis Clovis jusqu'à Louis XV, par M. l'abbé Millot, en trois volumes in-12, Paris, 1770.

« Nos meilleurs historiens modernes, dit » l'auteur dans sa préface, m'ont fourni les » faits, et me serviront de garans. Mon travail s'est borné au choix des matériaux, à » la disposition, au style. Si j'emprunte quelques pensées remarquables d'un auteur, je » me fais un devoir de le citer : toute autre » citation seroit inutile dans un livre élémentaire. N'écrivant que pour les personnes » qui ont besoin de connoissances utiles, sans » pouvoir en acquérir de profondes, je suppose une quantité d'événemens étrangers à » mon objet, pour m'attacher aux choses les » plus curieuses et les plus instructives ; j'évite scrupuleusement de surcharger la mé-

» moire de dates, de noms propres, de dé-
 » tails toujours fatigans lorsqu'ils ne sont pas
 » nécessaires. Une anecdote, un trait qui ca-
 » ractérise les mœurs, est préférable au récit
 » d'expéditions militaires, dont il ne résulte
 » aucun changement politique. A mesure que
 » le chaos de l'antiquité se débrouille, la
 » narration prend du corps et de l'étendue.
 » Les deux derniers règnes fournissent plus
 » de matière que les deux premières races. »
 Cet Abrégé a été réimprimé en 1801, avec une
 continuation jusqu'à la mort de Louis XVI,
 par M. Millon.

Ces Elémens d'Histoire sont écrits avec
 clarté et avec méthode ; le style en est aisé,
 naturel et d'un bon goût.

D O M M E R L E.

L'Introduction à l'Histoire de France,
 par ce savant bénédictin, Paris, 1787, 2 vol.
 in-12, contient de grandes recherches, et est
 remplie d'érudition. Après un discours pré-
 liminaire sur la manière de former les jeunes
 gens à l'étude de l'histoire en général, et sur
 les précautions avec lesquelles on doit les
 conduire dans les recherches qui concernent
 l'Histoire des Francs en particulier, l'auteur

annonce la division de son ouvrage en deux parties : dans la première, il est question de l'origine des Francs, de leur sortie des Gaules, et de leurs excursions dans la Germanie ; et dans la seconde, de la religion, du gouvernement civil, et de la suite des chefs ou rois des Francs pendant leur séjour dans la Germanie.

L'ABBE BERTOUD.

Le recueil intitulé, *Anecdotes Françaises*, par l'abbé Bertoud, 1768, un volume in-12, mérite de fixer l'attention par l'intérêt que l'auteur a su y répandre, en renfermant dans un seul volume de six cents pages, la plupart des choses qu'il n'est pas permis à un Français d'ignorer. « Le but que l'on se propose, dit-il, c'est que les vertus de nos ancêtres passent dans notre âme, et que leurs fautes, leurs défauts, leurs vices même, servent à notre instruction ; c'est de nous familiariser avec leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, et d'imprimer dans la mémoire, les traits principaux qui caractérisent plus particulièrement la nation française. » Pour remplir cet objet, on donne la préférence aux faits qui amènent plus naturellement des

notes et de courtes dissertations sur la religion, le gouvernement politique, la guerre, la navigation, les monumens publics, les jeux, les spectacles, les habits, les monnoies, les arts et les sciences; en un mot, sur ce qu'il y a de plus agréable et de plus intéressant dans nos annales.

Un des points qui piquera peut-être davantage la curiosité, c'est l'origine et la signification propre des anciens proverbes qui ont passé jusqu'à nous, des coutumes et des usages que nous avons conservés, des titres et des noms attribués aux grands officiers de la couronne et à la noblesse.

POULLIN DE LUMINA.

Cet auteur des *Usages et Mœurs des Français*, imprimés en 1769, en deux vol. in-12, a voulu suppléer au silence de la plupart de nos historiens, épargner à ses lecteurs de fouiller dans des sources souvent peu connues, et presque toujours rebutantes, et en faciliter l'étude à ceux qui sont doués de patience et qui veulent être instruits. Il donne d'abord une idée de l'origine des Français, et de leur établissement dans les Gaules; il tâche de concilier le système de M. de Bou-

lainvilliers, et celui de l'abbé Dubos, en gardant un juste milieu entr'eux ; il présente ensuite le partage des terres après la conquête ; les lois de Clovis, qui étoient les mêmes que les Français Saliens suivoient dans la Germanie, avant d'avoir pénétré dans les Gaules, et fait sentir la politique du souverain, qui disposoit les peuples conquis à se soumettre un jour aux usages des conquérans.

L'auteur traite ensuite de la puissance des maires, ce qui le conduit à la seconde race, dont il présente les usages, les mœurs, les lois, le gouvernement ; quand il vient à la troisième, il parle d'abord des motifs qui déterminèrent les Français à donner leur trône à Hugues Capet ; il montre les variations que la monarchie éprouva, les soins des rois pour reprendre l'autorité qu'ils avoient perdue ; il termine son ouvrage par des détails sur les états généraux, les parlemens, le clergé et la milice française. Il y a des recherches savantes, et présentées avec intérêt dans cette production ; elle fera sans doute plaisir à tous ceux qui aiment les lectures utiles.

LA CHESNAYE DES BOIS.

La compilation intitulée , *Dictionnaire Historique des mœurs , usages et coutumes des Français* , 1767 , 3 vol. in-8°. , contient aussi les établissemens , fondations , époques , anecdotes , progrès dans les sciences et dans les arts , et les faits les plus remarquables et les plus intéressans arrivés depuis l'origine de la monarchie.

Cet ouvrage , où l'on a mis à contribution l'Histoire de France de Vély , les Mœurs des Français de l'abbé le Gendre , la Description de Paris de Piganiol de la Force , et beaucoup d'autres livres de ce genre , ne peut manquer d'être curieux ; et s'il n'instruit pas solidement ceux qui veulent recourir aux sources , il amuse agréablement ceux qui ne cherchent que le plaisir dans la lecture : les exemplaires n'en sont pas communs.

LE GRAND D'AUSSY.

Nous avons trente volumes in-folio des Antiquités Grecques et Romaines de *Grævius* et *Gronovius*. On formeroit une bibliothèque considérable des Traités et Dissertations des savans , sur la vie privée des anciens peuples :

pourquoi n'aurions-nous pas aussi le désir de faire connoissance avec nos aïeux ? Nous savons comment on vivoit à Athènes et à Sparte, il y a trois mille ans, et nous ignorons comment vivoient nos pères. Le Grand, distingué dans la littérature par son recueil *des Fabliaux*, a pu se flatter de plaire à la nation, en lui présentant le tableau des mœurs et des usages de nos ancêtres. L'ouvrage est divisé en quatre parties : *la nourriture, le logement, les habits, les jeux et divertissemens*. On peut reprocher à le Grand de s'être trop étendu sur des détails communs ; mais en même temps la littérature lui est redevable d'une foule de recherches aussi amusantes qu'instructives, dont son ouvrage est rempli. Il ne s'est pas dissimulé la sécheresse de son sujet ; mais il a su l'égayer par une multitude de traits historiques qui réveillent l'attention, et surtout par plusieurs digressions intéressantes sur le jardinage, sur la chasse, sur la pêche, etc. C'est donc un ouvrage utile et curieux, que l'Histoire de la vie privée des Français, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, 1782, 3 vol. in-8°.

§ VI. HISTOIRES PARTICULIÈRES DE FRANCE.

M. PELLOUTIER.

Après qu'on a parcouru les Histoires générales et les Abrégés de ces Histoires, il faut entrer dans quelques détails, et lire pour cela des livres particuliers : je citerai les principaux, sans m'astreindre à mettre des liaisons à des matières si disparates.

L'Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, par Simon Pelloutier, 2 vol. in-12, 1740, est un livre plein de recherches profondes, et un des meilleurs qu'on puisse lire sur une matière qui demandoit une érudition peu commune. Il a été réimprimé en 1771, à Paris, en huit volumes in-12 ou 2 vol. in-4^o, avec des augmentations, par M. de Chiniac.

Indépendamment de la satisfaction touchante qu'on éprouve en remontant jusqu'au berceau de sa nation, et en écartant les ténèbres qui l'environnent, c'est une idée très-philosophique, de nous rapprocher de nos

célèbres aïeux ; de comparer nos mœurs et nos usages avec les leurs ; de calculer ce que nous avons gagné en nous éloignant de leur barbarie, et ce que nous avons perdu en embrassant la civilisation ; l'urbanité grecque et la politesse romaine. Un travail aussi long et aussi difficile demandoit une érudition immense, une connoissance profonde de tous les monumens antiques ; une étendue de génie, capable d'assembler sous ses yeux tous ces matériaux épars dans différens auteurs : il falloit cette finesse de tact, nécessaire pour discerner le vrai du faux ou du fabuleux ; cette fermeté d'esprit qui résiste au témoignage antique et révééré, lorsqu'il n'est que l'organe du préjugé ; et surtout cette candeur et cette franchise rare, qui, lorsqu'elle parvient aux temps de ténèbres, et qu'elle ne peut absolument percer le nuage, avoue de bonne foi qu'il n'est pas possible de prononcer, et ne va pas se jeter dans l'esprit de système et de conjectures : toutes ces qualités se trouvent réunies dans cette Histoire.

DOM MARTIN.

Le Traité de la Religion des anciens Gau-

lois, 1727, in-4^o, 2 vol., par dom Martin, bénédictin de Saint Maur, est plein de remarques curieuses et intéressantes, et roule sur un sujet qui n'avoit été traité que fort imparfaitement; il n'a pas cependant été recherché autant qu'il méritoit de l'être. Dom Martin, homme très-savant, bon écrivain, mais caustique, s'étoit fait des ennemis par ses sorties violentes contre les jansénistes, et par la liberté qu'il prenoit de critiquer les meilleurs auteurs. Mais ces querelles personnelles ne doivent pas fermer les yeux sur le mérite du livre et de l'auteur, l'un des ornemens d'une illustre congrégation.

L' A B B É D U B O S.

L'Histoire critique de l'Etablissement de la Monarchie Française dans les Gaules, par l'abbé Dubos, de l'Académie Française, 1742, deux vol. in-4^o. et quatre vol. in-12; a séduit beaucoup de gens, dit le président de Montesquieu, parce qu'elle est écrite avec beaucoup d'art; parce qu'on y suppose éternellement ce qui est en question; parce que plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les probabilités. Le lecteur oublie qu'il a douté, pour commencer à croire. Si le sys-

tème de l'abbé Dubos avoit eu de bons fondemens, il n'auroit pas été obligé de faire tant de volumes pour le prouver. Son opinion est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Quoique ce livre renferme des idées fausses, il prévient en faveur de l'étendue des recherches et des connoissances de son auteur, qu'on ne peut qu'estimer, même en rejetant son système.

LE PÈRE DE MONTFAUCON.

Les Monumens de la Monarchie Française, par le Père dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin de la congrégation de Saint Maur, in-fol., Paris, 1729, cinq volumes, amusent l'imagination du lecteur par un grand nombre de planches qui représentent les mœurs des Français et leurs différens usages dans tous les temps; mais les explications ne sont pas aussi piquantes que les figures : tout y est simple, tout y est uni; mais cette simplicité est relevée par beaucoup d'érudition et de clarté.

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Dans l'Histoire de l'ancien Gouvernement de la France, avec quatorze lettres sur les

parlemens ou états généraux, par le comte de Boulainvilliers, 3 vol. in-12, la Haye, 1727, l'auteur ne pense pas toujours comme les autres; mais comme il étoit très-savant, il y a toujours à profiter avec lui.

LE COMTE DE BUAT.

De quelle importance pouvoit être, pour les historiens, les politiques, les jurisconsultes, les canonistes et tous les lecteurs éclairés, ou qui veulent l'être, un livre intitulé, *les Origines, ou l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*, ouvrage historique, où l'on voit, dans leur origine, la royauté et ses différens attributs, la nation et ses différentes classes, les fiefs et le vasselage, les dignités ecclésiastiques et les domaines, la milice et la chevalerie, la justice distributive, la compétence des tribunaux, leur forme, les parlemens, les autres cours souveraines, les états généraux, la pairie, la législation et les coutumes, 1757, quatre vol. in-12, ou 1789, 3 vol. in-8°.

Quel dommage qu'un si beau plan soit aussi mal exécuté ! Pourquoi faut-il que l'auteur ait sacrifié à un vain étalage d'érudition, le choix, la clarté, l'ordre, la précision et

la saine critique? Les connoissances que l'on pourroit puiser dans un ouvrage de cette nature, sont comme étouffées sous un amas confus de matières mal digérées, de citations superflues, de conjectures vagues. On sent que l'auteur n'a rien voulu perdre de son travail, et qu'en offrant ses recherches au public, il a pris, pour l'édifice même, ce qui n'en devoit être que l'échafaudage. A la confusion des idées, se joignent l'obscurité, l'embarras, le désordre des expressions et du style. Ce livre, enfin, est un vrai chaos, dont on peut néanmoins tirer quelques lumières, quand on se donne la peine de le débrouiller.

M. P I C O T.

La plupart des auteurs que nous venons de citer, ou n'ont pas été complets dans leurs recherches sur les Gaulois, ou n'ont pas mis assez de choix et de critique dans l'emploi de leurs matériaux, ou se sont jetés dans des systèmes qu'ils se sont efforcés de soutenir, beaucoup plus qu'ils n'ont cherché à découvrir la vérité; et il restoit véritablement à faire une histoire du pays que nous habitons, antérieurement à la conquête qu'en firent les

Francs vers le milieu du cinquième siècle.

C'est ce qu'a fait M. Picot, de Genève, dans son *Histoire des Gaulois*, 1804, 3 vol. in-8°. Il a divisé son ouvrage en deux parties : l'une est purement historique ; l'autre, destinée à représenter les Gaulois dans leur vie privée et publique, rassemble les traits épars qui ont été conservés sur leurs qualités physiques et morales, leurs usages, leurs lois, leurs religions, etc. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à son jeune et estimable auteur ; et il devient un livre, par lequel il faudra désormais commencer l'étude de l'Histoire de France.

L'ABBÉ DE MABLY.

Ce profond publiciste éprouva beaucoup de difficultés pour ses *Observations sur l'Histoire de France*, 6 vol. in-12, dont les deux premiers parurent dès 1766. Cet ouvrage doit être le guide de tous ceux qui veulent étudier à fond notre histoire ; en effet, l'auteur fait marcher ses preuves d'un pas égal avec ses raisonnemens ; sa critique est sûre, ses exemples bien choisis, ses citations précieuses et décisives : également éloigné des systèmes de Dubos et des paradoxes de Bou-

lainvilliers, il les combat tous deux avec avantage ; il cherche et trouve souvent la vérité ; les points les plus obscurs sont ceux auxquels il s'attache de préférence : il n'élude jamais les difficultés ; tout ce qu'il traite, il l'éclaircit. Aux connoissances d'un savant, il joint le mérite plus rare d'un jugement sain, d'une érudition bien digérée, d'une critique lumineuse.

M O R E A U.

Le but de Moreau dans ses *Principes de Morale, de Politique et de Droit Public*, ou Discours sur l'Histoire de France, est de joindre la morale à l'histoire, ou plutôt de tirer la morale de l'histoire, c'est-à-dire, de la puiser dans la source la plus naturelle, aussi-bien que la plus abondante : en effet, que de leçons intéressantes ne nous fournit point la conduite de ceux qui nous ont précédés ! Mais quel sera le critique hardi qui appréciera avec impartialité les modèles qu'il propose ; qui distinguera l'autorité de la raison, de l'autorité de la coutume ; qui jugera sans faveur les peuples et les souverains ; et qui les convaincra tous que, bien loin d'avoir des intérêts opposés, ils ne seront jamais
heureux

heureux que du bonheur les uns des autres ?

On reproche à Moreau d'être trop volumineux, de ne point mettre assez d'ordre et de clarté dans ses savantes discussions, de ne point animer son style, qui a un ton trop uniforme. Il faut le dire, cet ouvrage est un amas d'excellens matériaux ; mais il n'est nullement un édifice. Quiconque aura lu les vingt-un gros volumes in-8°. de Moreau, aura recueilli beaucoup de choses dans la tête ; mais il seroit bien embarrassé d'en donner une analyse suivie, et qui fût susceptible d'être retenue.

B U L L E T.

Dans *les Dissertations sur différens sujets de l'Histoire de France*, volume in-8°. , 1759, l'abbé Bullet, associé de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, réfute le sentiment de tous ceux qui ont écrit sur les mêmes matières ; et l'on pense bien qu'après ces discussions critiques, il doit s'efforcer d'établir lui-même des opinions qui lui soient particulières. Il y en a quelques-unes qui ne paroissent pas plus solides que celles qu'il détruit ; et il me semble qu'il n'oppose que des conjectures à d'autres conjec-

tures. Est-ce donc la peine d'étaler tant d'érudition, lorsqu'on n'a rien de certain à proposer ?

A N O N I M E.

Si le public reçoit toujours favorablement les ouvrages qui servent à conserver dans la mémoire des hommes les événemens passés, il doit accueillir avec plus d'empressement ceux qui ont rapport à l'histoire de notre nation : de ce genre sont *les Curiosités historiques*, ou Recueil de Pièces utiles à l'Histoire de France, et qui n'ont jamais paru, deux volumes in-12, petit format, imprimés à Amsterdam en 1759. Le premier morceau que renferme cette collection intéressante, est un Discours fait par M. de Villeroy, sur les rangs et les préséances en France : ce seigneur fait l'histoire de ces distinctions, et se plaint qu'on néglige souvent de les observer.

DREUX DU RADIER.

On a rassemblé sous une forme très-usée, une partie de notre histoire dans trois volumes in-12, intitulés : *Tablettes Anecdotique set Historiques des Rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV, con-

tenant les traits remarquables de leur histoire, leurs actions singulières, leurs maximes et leurs bons mots, par Dreux du Radier. La plupart de ces anecdotes sont très-con nues ; quelques autres sont peu intéressantes : il y avoit un meilleur choix à faire.

M. B E V Y.

L'Histoire des Inaugurations des Rois, Empereurs, et autres Souverains de l'Univers, depuis leur origine jusqu'à présent, suivie d'un précis de l'état des arts et des sciences sous chaque règne, des principaux faits, mœurs, coutumes et usages les plus remarquables des Français, depuis Pepin jusqu'à Louis XVI; 1776, in-8°. , nous a paru curieuse. Il y a lieu peut-être de regretter qu'avec un titre si général, l'auteur se soit presque borné à ce qui regarde la France. Il y a à peine soixante pages employées pour les inaugurations de tous les autres souverains du monde.

Les inaugurations des princes Français, dont on rend compte, commencent à Pepin. A la description des mœurs et des usages, on a joint presque de siècle en siècle, des estampes curieuses, qui représentent les habil-

lemens usités dans l'intervalle d'une époque à l'autre, c'est-à-dire, une espèce d'histoire des modes. On se doute bien qu'il seroit difficile de rien imaginer de plus ridicule : à la vérité, si c'est pour s'en moquer, il falloit soi-même être exempt de ce travers ; nous n'aurions pas droit d'y trouver de l'extravagance. Des gens qui se chargent le pied d'une boucle de sept ou huit pouces de long, seroient mal venus à rire des souliers à la poulaine du treizième siècle, ou des épaules factices, ainsi que des énormes brayettes du quinzisième.

Ce livre ne se borne pas à ces détails puéris : on y voit beaucoup de particularités, qui peignent d'une manière plus intéressante, les mœurs et les usages de chaque siècle.

A L L E T Z.

Dans *le Cérémonial des Sacres des Rois de France*, volume in-8°. , imprimé en 1775, l'auteur, pour donner plus d'étendue à son sujet, considère cette cérémonie en général ; il en assigne l'origine, en fait connoître l'esprit, et présente les différentes situations successives du tableau, telles qu'elles se trouvent dans tous les sacres.

A N O N I M E.

Le Couronnement de Napoléon I^{er}., Empereur des Français, ou Relation historique des Fêtes et Réjouissances publiques qui ont été célébrées à l'occasion du Sacre et du Couronnement de Leurs Majestés Impériales, 1806, in-8^o., doit être d'autant mieux reçu du public ; que la plus grande partie de la nation n'a pu jouir de l'auguste cérémonie qui s'est faite à Paris pour l'onction sacrée de notre auguste Empereur ; mais ceux qui n'ont pu, à cet égard, satisfaire leur curiosité, trouveront dans le volume que j'annonce, un dédommagement à cette privation, et se formeront, en le parcourant, une juste idée de ce spectacle intéressant et majestueux.

LES PÈRES DE LONGUEVAL, DE FONTENAY, BRUMOY ET BERTHIER.

L'Histoire de l'Eglise Gallicane est l'ouvrage de quatre savans jésuites, qui se sont succédés dans ce travail, ordonné par le clergé de France. Celui qui a commencé, et auquel nous sommes redevables des huit premiers volumes, est le Père de Longueval, homme extrêmement laborieux, d'une pro-

fonde capacité, d'un esprit supérieur, et versé dans tous les genres de littérature. Consumé par l'excès de son application, il a été remplacé par le Père Fontenay, que le même travail a pareillement conduit au tombeau, ainsi que le Père Brumoy qui lui avoit succédé.

Après ces tristes exemples, le Père Berthier n'a point craint d'entrer dans la même carrière, et de continuer ce fatal ouvrage. Les tomes IX et X, et la plus grande partie du lonzième, sont du Père Fontenay. La fin de ce onzième tome, et le douzième appartiennent au Père Brumoy; et les suivans sont entièrement du Père Berthier, digne successeur du Père de Longueval, dont il possédoit l'esprit, l'érudition et le bon goût. Le style du Père Berthier est partout soigné sans affectation, et élégant sans antithèses : à l'exemple des anciens, il mêle peu de réflexions dans son Histoire, persuadé que c'est toujours au lecteur à les faire lui-même : il en fait néanmoins quelquefois ; mais ce n'est pas où il réussit le mieux.

M. L'ABBÉ DUTEMS.

Le clergé de France avoit désiré, pendant long-temps, l'Histoire de ses Eglises particu-

lières , et de la succession de leurs évêques ; Jean Chenu , avocat au parlement de Paris , essaya , en 1621 , de satisfaire cette louable curiosité. Il publia l'ouvrage intitulé , *Archiepiscoporum et Episcoporum Galliae Chronologica Historia , Parisiis , apud Robert. Fouet* , vol. in-4° . ; mais ce n'étoit qu'une esquisse informe.

Claude Robert , archidiacre de Châlons-sur-Saone , ne réussit pas mieux en 1626 , quoiqu'il eût eu Jean Chenu pour guide. Enfin , Scévole et Louis de Sainte-Marthe , jumeaux célèbres , publièrent en 1656 , leur *Gallia quadripartita*. Cet ouvrage , dans lequel la plus judicieuse critique se trouvoit jointe à la plus profonde érudition , fut accueilli avec les plus grands éloges par l'assemblée du clergé ; et ces éloges étoient mérités. Cependant ces illustres frères s'étoient aperçus qu'une édition plus ample et plus correcte que la première , étoit devenue absolument nécessaire : la mort les enleva lorsqu'ils s'en occupoient.

Dom Denis de Sainte-Marthe , digne héritier du nom de ces savans , entreprit de perfectionner leur travail ; mais il sentit en même temps , que ce ne pouvoit être l'ou-

vrage d'un seul homme : il s'associa les infatigables religieux dont il étoit le chef ; et l'Eglise de France a déjà vu paroître , sous le titre de *Gallia Christiana*, 1716 - 1785, treize volumes in-fol. ; monument durable du zèle de la congrégation de Saint Maur , à laquelle les sciences de tous les genres , et surtout les sciences ecclésiastiques , ont tant d'obligations.

Tels ont été les prédécesseurs de M. Dumesnil ; au reste , ce n'est point une traduction ni même un extrait du *Gallia Christiana* qu'il nous donne. Quoiqu'il se soit fait un devoir de consulter cet ouvrage , il s'est tracé une autre route ; il a suivi l'ordre chronologique le plus exact ; mais il a cru devoir le soumettre à l'ordre alphabétique , quant aux métropoles ; ce qui rend son livre d'autant plus intéressant , que l'historique de chaque métropole étant joint à celui des sièges qui en sont suffragans , chacune forme l'objet d'une sorte de traité isolé , très-satisfaisant ; il a eu l'attention d'y semer un intérêt plus vif encore , en rapportant les traits historiques les plus singuliers , les anecdotes les plus piquantes qu'il a pu recueillir , et qui véritablement rendent amusante la lecture de

de son livre , intitulé : *le Clergé de France* , ou Tableau historique et chronologique des Archevêques , Evêques , Abbés , etc. , du royaume , 1774 , 4 vol. in-8°. On regrette que l'auteur n'ait pas publié la suite de cet ouvrage.

L'ABBÉ LE BEUF.

Dans les divers articles qui composent *l'Histoire du Diocèse de Paris* , par l'abbé le Beuf , 1754 , en quinze vol. in-12 , l'auteur recherche d'abord l'étymologie du nom de chaque lieu , son origine , son antiquité , ses changemens , le nombre des habitans , etc. ; il fait ensuite une assez ample description de l'église de la paroisse ; il en rapporte les titres , les épitaphes , les archives ; et si le village ou le bourg a produit quelqu'homme de bien , quelque femme vertueuse , quelque personnage célèbre , quelqu'homme de lettres , il ne manque jamais d'en instruire ses lecteurs. On trouvera ces recherches plus utiles qu'agréables ; mais l'abbé le Bœuf n'a pas prétendu faire un ouvrage d'agrément. Il a parcouru à pied les villes , les bourgs , les villages , les hameaux du diocèse ; il a consulté les curés , visité les églises , lu les épi-

taphes, examiné de vieux titres, dépouillé les archives, recueilli les traditions populaires de chaque paroisse; et tous les soirs il s'en revenoit chez lui, couvert de sueur, de poussière et de recherches. Le travail du cabinet succédoit à ces pénibles courses; il s'appliquoit à donner une certaine forme à ses matériaux, non pour le style, on sait que ce soin minutieux ne l'a jamais beaucoup occupé, mais pour l'ordre et la distribution de ses précieuses découvertes.

LE PÈRE DUBREUIL.

Nous avons un grand nombre de livres sur la Ville Paris; mais presque tous, j'ose le dire, sont très-mal faits: il n'y a que le Père Dubreuil, bénédictin, et Sauval, dont les ouvrages méritent quelque estime, malgré les fautes et les omissions qu'on y trouve. Le Père Dubreuil est sec et stérile sur tous les articles où il n'est question que d'églises et de couvens; il se livre d'ailleurs un peu trop à des erreurs de tradition, à des préjugés ridicules.

S A U V A L.

Sauval étoit un homme très-savant; mais il mourut avant que d'avoir pu rédiger les

recherches qu'il avoit faites ; en sorte qu'on trouve fréquemment dans les trois volumes in-fol. de ses *Antiquités de Paris*, des contradictions, des répétitions, et les mêmes faits rapportés de trois ou quatre façons différentes. La tournure de ses phrases est si louche, et son style en général est si obscur, qu'il est souvent impossible d'entendre précisément ce qu'il a voulu dire, avec quelque application qu'on le lise.

P I G A N I O L.

Piganiol de la Force n'a fait que transcrire mot à mot Sauval ; il alloit aussi dans les églises et les cimetières copier toutes les épitaphes, afin de grossir les volumes. On est d'ailleurs révolté du ton dur qu'il prend sans cesse, et des injures grossières qu'il dit à Germain Brice, qui avoit fait, avant lui, une Description de Paris. Il est vrai que Brice a puisé dans de mauvaises sources, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il s'avise de citer quelque trait historique ; malgré cela on le lira toujours avec plus de plaisir que Piganiol, avec qui l'on parcourt Paris ennuyeusement : il ressemble à ces concierges de maisons royales, qui vous montrent et vous expliquent les cu-

riosités qui s'y trouvent, d'un style diffus et pesant. Ajoutez à cela, que dans les huit volumes de sa Description de Paris, il ne seroit pas difficile de faire remarquer, presque à chaque article, des erreurs aussi grossières que celles qu'il relève dans Germain Brice.

FELIBIEN, LOBINEAU.

L'ouvrage des Pères Felibien et Lobineau, bénédictins, est estimé des savans; à cause des pièces justificatives qui s'y trouvent, et des planches magnifiques dont il est orné.

Quelques autres écrivains, tels que Corrozet, Malingre, Colletet, Lemaire, l'abbé Desfontaines, Labarre, de l'Académie des Belles-Lettres, et l'abbé Antonini, ont donné des Histoires et des Descriptions de Paris, ou des Abrégés des unes et des autres; mais leurs écrits, en général, trop étendus ou trop succincts, ne satisfont point le lecteur. Il manque d'ailleurs à tous ces livres une partie essentielle, qui n'a point été saisie jusqu'à présent; je veux dire, cet esprit philosophique qui n'accumule point les faits, mais qui les choisit, qui les discute, et qui, par la façon de les présenter, les rend extrêmement piquans, et fait sortir de leur assem-

blage le génie et le caractère d'une nation.

SAINT-FOIX.

C'est sous ce point de vue qu'il faut lire *les Essais Historiques sur Paris*, de Saint-Foix, en sept volumes in-12. Ce livre intéresse, et par le style, et par le fond des choses : la seule manière dont elles y sont placées, fait souvent épigramme, de même que chaque anecdote vaut une réflexion philosophique et y supplée. Paris semble devenir un séjour encore plus intéressant, depuis qu'à chaque pas on peut s'y rappeler quelque événement mémorable ou singulier; et ce n'est pas l'unique fruit de ces essais. Quelles lumières l'auteur ne répand-il pas sur les endroits les plus obscurs de notre histoire, les plus négligés par tous nos écrivains, et peut-être les plus intéressans pour nous ! C'est la voix du philosophe et du citoyen. Il ne déguise point les défauts de sa nation; mais il s'intéresse à sa gloire. Quant aux mœurs des anciens Francs et des Gaulois, rien de plus agréable que de les comparer avec les nôtres, de juger combien les descendans l'emportent sur leurs pères dans les sciences, dans les arts, dans toutes les connoissances acquises; et com-

bien, peut-être, ils leur sont inférieurs du côté de la franchise, des mœurs et de certaines vertus que les sciences ne donnent pas toujours, et ôtent quelquefois. Historien philosophe, l'auteur n'écrit que pour rendre les mœurs plus douces et les hommes meilleurs : cet objet perce à travers toutes ses réflexions et toutes ses recherches. Il peint par les faits; et ces faits mis à leur place, appuyés de circonstances négligées par tous les historiens, prennent, sous sa plume, une face nouvelle, et n'en acquièrent qu'un plus grand air de vérité : son style, dépouillé de toute affectation, joint à la simplicité de l'expression, la finesse des idées. L'auteur des *Grâces* a trouvé l'art de jeter sur des faits obscurs et embrouillés, la même clarté, la même élégance qui règne dans ses petits chefs-d'œuvres dramatiques. Il sait se faire lire, même dans les morceaux de pure discussion, avec le même plaisir, que dans les traits qui font anecdotes.

M. D U L A U R E.

Le public a accueilli assez favorablement deux ouvrages de cet auteur, savoir : la Nou-

velle Description des Curiosités de Paris, 2^{ème}. édition, 1787, 2 vol. petit in-12, et la Nouvelle Description des environs de Paris, 2^{ème}. édition, 1787, 2 vol. petit in-12.

M. DE LONGCHAMPS.

Le Tableau Historique des Gens de Lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'Histoire de la Littérature Française, par l'abbé de Longchamps, dont nous avons six volumes in-12, 1767-1770, n'est point, comme on pourroit le croire, un simple abrégé de l'Histoire Littéraire de la France ; il n'a d'autres traits de ressemblance avec l'ouvrage des bénédictins, que ceux qui naissoient indispensablement du sujet. Le plan et l'objet du nouvel auteur sont d'ailleurs très-différens : il ne se contente pas de tracer l'histoire de notre littérature gauloise ; il l'envisage sous un point de vue philosophique ; il remonte aux causes, souvent inconnues et cachées, de ses révolutions, de ses progrès et de sa décadence. On trouve surtout à la tête de chaque siècle, des réflexions générales qui représentent ce siècle en grand, qui l'apprécient et le caractérisent. Un style élégant et précis, quelquefois plein de cha-

leur et de force , donne un nouveau prix à la matière ; l'ouvrage , enfin , nous a paru également instructif pour ceux qui veulent des faits , agréable à lire pour les gens de goût , et intéressant pour les philosophes. Le sixième volume comprend le treizième siècle.

L'ABBÉ DE LA PORTE.

L'Histoire Littéraire des Femmes Françaises , en cinq volumes in-8°. , imprimés en 1769 , est consacrée à la gloire d'un sexe , à qui le célèbre citoyen de Genève refuse absolument le génie , mais à qui l'on ne peut au moins contester des talens très-distingués , très-agréables dans plusieurs genres de littérature , et prouvés par des succès durables. L'auteur de cette collection a rassemblé , dans cinq volumes , les noms de toutes les femmes françaises qui ont écrit , avec une analyse plus ou moins étendue de leurs ouvrages , et des jugemens sur leur mérite. Quand ces ouvrages sont bons , ce précis a l'avantage de remettre sous les yeux du lecteur , ce qu'ils ont de plus précieux et de plus piquant ; et quand ils sont médiocres ou mauvais , on en extrait les seuls endroits qui méritent d'être lus ; et l'on en donne une idée.

L'ABBÉ

L'ABBÉ GOUJET.

La partie historique d'un *Mémoire*, en trois volumes in-12, et en un volume in-4^o., sur le Collège Royal, par l'abbé Goujet, 1758, et qui a pour objet l'établissement et les progrès de ce collège, n'occupe guère que la moitié du premier volume; le reste du livre, c'est-à-dire, le second et le troisième tomes, avec moitié du premier, présente une vie abrégée de chaque professeur, et une notice assez détaillée de leurs ouvrages, depuis l'an 1530, jusqu'à l'année 1758.

LA CURNE DE SAINTE PALAYE.

L'Histoire des Troubadours est le fruit des travaux immenses de Sainte Palaye, dans cette partie de la littérature, assez peu connue jusqu'à lui. Il n'est point d'homme de lettres qui n'ait lu ses excellens *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, en 3 vol. in-12; les recherches qu'il a faites au sujet des troubadours, ne sont ni moins profondes, ni moins précieuses; elles étoient capables d'effrayer la passion même du savoir. La Bibliothèque Impériale ne possède pas quatre manuscrits des ouvrages de ces anciens poètes :

l'Italie en a un grand nombre. De Sainte Palaye y a fait deux voyages , pour recueillir ces monumens ignorés ou négligés. Les savans de ce pays ont célébré à l'envi son projet et ses travaux. Il lui fallut obtenir un bref du pape ; pour qu'on lui communiquât certains manuscrits que l'on avoit refusés aux Pères Mabillon et Montfaucon : il est venu à bout de recueillir jusqu'à quatre mille pièces, et les vies originales de plusieurs poètes ; mais la plus grande difficulté étoit d'entendre les troubadours. Ceux qui connoissent le provençal moderne , les trouvoient inintelligibles ; et de célèbres Italiens n'avoient pu en traduire quelques morceaux , sans tomber dans de lourdes méprises. De Sainte Palaye a été obligé de se faire lui-même un dictionnaire, d'examiner et de comparer tous les mots, pour parvenir à saisir le sens de tout ce qui peut être interprété. Enfin , on jugera du travail de ce savant , quand on saura que les pièces provençales avec les variantes des différens manuscrits, ont quinze volumes in-folio, et qu'il en a fait huit volumes d'extraits , où ces pièces sont en partie traduites , et où chacune est désignée dans l'ordre alphabétique des auteurs, sans parler

du glossaire, des tables et d'une infinité de notes.

De Sainte Palaye n'ayant pu rendre public lui-même le résultat de ses recherches, et occupé d'un ouvrage d'érudition encore bien plus important, a chargé de la rédaction de son *Histoire des Troubadours*, l'abbé Millot, qui a pris sur lui le soin de donner au style une tournure plus libre et plus variée; de choisir, d'arranger, de fondre les matières; d'y mêler des réflexions, de supprimer les choses indifférentes et de remédier, autant qu'il a été possible, à cette ennuyeuse uniformité, qui devoit être un des plus grands écueils de ce travail.

La littérature doit avoir une éternelle obligation au savant infatigable, et au judicieux rédacteur qui nous ont mis à portée de connaître cette première source de nos richesses poétiques.

LE PÈRE DANIEL ET ALLETZ.

Nous n'avons rien de plus profond ni de plus exact sur *la Milice Française*, que l'histoire qu'en a tracée le Père Daniel, en 2 vol. in-4^o. , 1721; ses recherches en ce genre ont été aussi laborieuses que savantes; mais le

grand nombre de pièces justificatives dont il appuie les faits qu'il cite, les actes, les titres, les chartres, les relations de batailles, enfin les lambeaux de nos anciennes chroniques qu'il rapporte en entier, rendoient son ouvrage diffus et volumineux, et par-là même, d'un usage peu commode pour les militaires, classe de lecteurs, auxquels il étoit naturellement destiné. En dégageant le texte du Père Daniel de ce luxe d'érudition, il en est résulté un *Abrégé* intéressant, 1773, 2 vol. in-12. Malgré le grand nombre de retranchemens qu'on y a faits, on n'a rien omis d'essentiel touchant la formation, les accroissemens et les révolutions successives qu'a essuyées la milice française. On a observé dans la distribution des matières, le même plan et le même ordre qu'a suivi le Père Daniel; et comme le dit le rédacteur (Alletz), on n'a fait qu'imiter la conduite d'un cultivateur intelligent, qui, dans un arbre touffu, élague les rameaux surabondans.

Ce livre, par la profondeur des recherches, par l'intérêt et l'agrément des détails, mérite d'occuper les loisirs et de fixer l'attention de nos guerriers : on y trace l'histoire de leur état, le tableau de leurs devoirs, et

le code des lois qui les gouvernent ; ils y trouveront une exposition nette et précise des usages militaires de la nation , depuis le commencement de la monarchie jusqu'au delà du règne de Louis XIV ; des réflexions sur ces usages , et les époques de leur abrogation ; enfin , tous les changemens considérables arrivés dans les différentes parties de la milice française , et la raison de ces changemens. Pour compléter cette histoire et la conduire jusqu'à nos jours , le rédacteur du Père Daniel a eu soin d'ajouter à son texte plusieurs additions , dans lesquelles il indique les innovations faites depuis 1721.

DE FORBONNAIS.

Le dessein de Veron de Forbonnais , dans 2 vol. in-4^o. , publiés en 1758 , sous le titre de *Recherches et Observations sur les Finances de France* , n'a été que de rassembler les opérations de finance depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième ; d'examiner quel a été l'esprit de chaque ministère sous lequel elles se sont faites , le bien ou le mal qu'elles ont produit. Il commence par la définition de la finance , qu'il appelle l'art d'assigner , de percevoir

et de répandre la portion d'intérêt qu'ont les souverains dans l'aisance publique ; ce qui divise naturellement cette science en trois parties : la première est la connoissance des sources , d'où le peuple tire les moyens de payer ce qu'il doit au souverain en proportion de ses facultés ; et c'est la partie profonde de la finance ; la seconde a pour objet la portion dont chaque classe du peuple doit contribuer aux charges publiques , la manière de l'exiger la plus conforme à la justice distributive , la plus convenable à la conservation des sources , et la moins dispendieuse pour les contribuables ; on apprend enfin dans la troisième , quelle est la méthode la plus propre à faire jouir avantageusement la société des sommes levées pour son maintien. C'est sous ces points de vues politiques que l'auteur envisage les faits , tels que l'ordre historique les lui présente dans le cours de cent vingt-six années , qu'il partage en cinq époques.

Au milieu des détails infinis que lui fournit sa matière , il ramène tout à l'unité de vue , sous laquelle les diverses branches de l'administration publique doivent se rassembler , comme les rayons au centre. Unique-

ment occupé de l'intérêt général de la société, sans passion, et comme étranger dans la discussion des considérations particulières, il semble plutôt laisser parler les choses, que s'expliquer lui-même. Il ne néglige aucune occasion de puiser la lumière dans l'exemple respectable de nos pères, de ressusciter leurs saines maximes ensevelies dans l'oubli des temps, de produire même les monumens les moins connus, dès qu'ils sont propres à établir l'autorité de la raison. Quoiqu'on sente partout la chaleur de sentiment d'un bon citoyen, et qu'on trouve, en divers endroits, la force d'un écrivain qui connoît le respect dû à la vérité, on voit qu'il a mieux aimé converser, pour ainsi dire, et raisonner avec ses lecteurs, que de les étonner et les entraîner par les saillies et l'enthousiasme : peut-être seroit-il à désirer que le soin avec lequel ce grand ouvrage paroît fait en général, s'étendit encore sur quelques endroits, et que plusieurs articles fussent traités avec plus d'étendue, à moins que l'auteur n'ait eu des motifs puissans de s'arrêter.

M. A R N O U L D.

On doit à ce laborieux écrivain, l'Histoire

générale des Finances de la France, depuis le commencement de la monarchie, Paris, 1805, in-4°. Cet ouvrage présente le tableau fidèle des variations de notre droit public en matières de finances et d'impôt : il est divisé en quatorze chapitres ou époques ; les notes et pièces justificatives qui l'accompagnent ajoutent à son mérite.

§ VII. HISTOIRES PARTICULIÈRES DES ROIS DE FRANCE JUSQU'A HENRI IV.

V I A L L O N.

Venons maintenant à quelques histoires particulières, et prenons la vie de Clovis.

La vie de Clovis-le-Grand, premier roi chrétien, fondateur de la monarchie française, par feu M. Viallon, bibliothécaire de Sainte Geneviève, 1788, in-12, est un travail intéressant pour tous ceux qui aiment à remonter à l'origine de la monarchie Française. De toutes les histoires faites sur ces temps de confusion, c'est une des plus suivies, et où l'on aperçoit le mieux la liaison
des

des événemens : l'on doit avoir la plus grande obligation à l'auteur , tant des recherches pénibles auxquelles il s'est livré , que des découvertes historiques qu'elles l'ont mis en état de communiquer à ses lecteurs.

G A I L L A R D.

Gaillard ayant à traiter l'Histoire de M. Charlemagne , a suivi un ordre singulier , bon pour les détails , mais qui nuit peut-être à l'effet de l'ensemble : sans s'astreindre à la suite des années , il a préféré une espèce de distribution géographique , c'est-à-dire , qu'il rapporte sans interruption tout ce qui est arrivé dans chaque partie différente du vaste empire de Charlemagne : outre cela , il considère ce prince , comme *roi* , comme *empereur* , comme *législateur* ; il présente ensuite l'histoire romanesque de Charlemagne , et son rapport avec l'histoire véritable. Quoique cette Histoire , publiée en 1782 , 4 vol. in-12 , prête à la critique , relativement à ses accompagnemens peu nécessaires , et à sa forme un peu trop dissertative , elle est cependant digne de la réputation de l'auteur.

M. HEGEWISCH.

Le mérite de la précédente histoire, n'a pas dû empêcher de faire passer dans notre langue la nouvelle Histoire de Charlemagne, publiée en Allemagne par M. Hegewisch, parce que ce savant professeur, en tirant parti des sources que lui fournissoient les archives de l'Allemagne et du Nord, et qui n'étoient pas également à portée des écrivains de notre nation, a éclairci plusieurs questions historiques qui étoient restées indécises. Au surplus, M. Bourgoing, qui a publié cette Histoire en français, Paris, 1805, in-8°. , avec des notes et un supplément, déclare que sa traduction n'est pas tout-à-fait servile; qu'il s'est permis de développer quelques-unes des idées de l'auteur original, qui lui ont paru trop foiblement indiquées; de supprimer quelques passages et quelques notes; enfin, de débarrasser l'ouvrage d'un attirail d'érudition qui auroit effrayé la patience du commun des lecteurs, et surtout des lecteurs Français.

J. O I N V I L L E.

A peine notre langue fut débrouillée, que

des personnes de la cour se chargèrent d'écrire. Jean, sire de Joinville, publia l'Histoire de Saint Louis, avec une fidélité admirable, et une simplicité qui s'attire la créance. Il est vrai que cet auteur est aujourd'hui peu intelligible, à cause des changemens arrivés à notre langue et à nos usages. Les savans recherchent l'édition qui a été publiée par l'érudit Ducange, avec des observations et des dissertations historiques, Paris, 1688, in-fol. On estime aussi l'édition sortie, en 1761, des presses de l'Imprimerie Royale, dans le même format; elle a été publiée par Capperonnier, d'après les recherches de M. Melot. La Chaise a fait entrer ce que Joinville raconte de plus curieux, dans son Histoire de Saint Louis, roi de France, in-4°, deux volumes, 1688, lâchement écrite, mais estimée pour les recherches.

CHOISY.

On trouve plus d'agrément dans *l'Histoire de France*, sous les règnes de Saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V. et de Charles VI, par l'abbé de Choisy, in-12, quatre volumes, 1750. Ces Histoires,

imprimées séparément, ont été réunies pour la commodité du lecteur. Ceux dont l'imagination a besoin d'être échauffée par un écrivain, liront avec plaisir ces cinq morceaux, dont la narration est aisée, le style vif, léger et agréable.

BAILLET.

On ne peut pas donner les mêmes éloges à *l'Histoire du Démélé* entre le pape Boniface VIII et Philippe-le-Bel, par Adrien Baillet, in-12, Paris, 1717. Cet auteur glace l'esprit par la froideur de son style; mais il orne la mémoire de faits curieux et bien discutés. Le savant Dupuy avoit donné un ouvrage sur la même matière, dont le style est encore plus ennuyeux.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Un roi mineur ou en démençe, une reine voluptueuse et vindicative, des princes du sang dissipateurs, ambitieux et cruels; des seigneurs qui, à leur exemple, se portent à toutes sortes de licences; des peuples séditieux et mutins; des guerres civiles, des trahisons, des empoisonnemens, des assassinats; tels furent les maux funestes que fit éprou-

ver, pendant quarante-deux ans, à ce royaume, le règne le plus malheureux dont la monarchie ait conservé le souvenir. Le récit affligeant de toutes ces calamités a fourni à mademoiselle de Lussan la matière de neuf volumes in-12, sous le titre d'*Histoire du Règne de Charles VI*. Il me semble que, sans rien omettre d'essentiel à son sujet, je dis même en y ajoutant toutes les anecdotes curieuses que mademoiselle de Lussan a dédaignées, elle auroit pu réduire son travail à moins de volumes. La plupart des faits pouvoient être plus serrés, et le récit moins prolixe. Ses réflexions ne m'ont paru ni trop longues ni trop fréquentes; mais elles ne sont pas toujours assez naturelles.

BAUDOT DE JUILLI.

Cet auteur a traité, avec assez d'étendue et de netteté, le règne de plusieurs de nos rois. Nous avons de lui *l'Histoire de la Vie et du Règne de Philippe Auguste*, roi de France, Paris, 1702, deux volumes; et celle de Charles VII, également en deux vol. in-12. Mais en parcourant tous les auteurs contemporains, combien n'y trouverions-nous pas de faits curieux, qui ont échappé à la plume.

de cet historien ? Si l'on confère son ouvrage avec les mémoires sur lesquels il dit avoir travaillé , on voit qu'il les a très-mal lus ; qu'un grand nombre même des anciennes chroniques , dont il donne une liste à la tête de l'Histoire de Charles VII, lui ont été inconnues ; que les faits qu'il en a tirés sont peu exacts et sans ordre , et qu'il n'est pas jusqu'aux noms propres , qui ne soient entièrement défigurés.

C O M I N E S.

Nous avons sur Louis XI, *les Mémoires de Philippe de Comines*, dont la meilleure édition est celle de l'abbé Lenglet, en 4 vol. in-4°, 1747. Cet historien, dit Juste Lipse, instruit par le maniement des affaires, et doué d'un bon sens naturel, voit tout, pénètre tout ; découvre le fond des conseils, et sur cela donne de bonnes instructions. « Vous trouverez en » mon Philippe de Comines, dit Montagne , » avec ce beau naturel qui lui est propre , » le langage doux et agréable d'une naïve » simplicité, une narration pure , et en la » quelle la bonne foi de l'auteur reluit évi- » demment, exempte de vanité parlant de soi, » et d'affection et d'envie parlant d'autrui. »

DUCLOS, MADEMOISELLE DE
LUSSAN.

Ces deux auteurs ont écrit *l'Histoire de Louis XI* ; le premier en quatre et le second en six volumes in-12 : l'un et l'autre pèchent dans un point essentiel. Il y a beaucoup d'erreurs dans leurs ouvrages, plusieurs faits reconnus pour faux, et d'autres qu'ils ont défigurés. Ils n'ont point remonté jusqu'aux sources. S'ils avoient consulté les chartres, qui sont le flambeau de l'histoire, ils y auroient puisé les lumières pour corriger des écrivains qu'ils ont copiés, et des faits nouveaux pour piquer la curiosité du lecteur.

L'ABBÉ BRIZARD.

Ce vertueux ami de l'abbé de Mably, étonné de trouver dans l'Histoire de Louis XI, par Duclos, si peu de cette philosophie dont l'académicien se targuoit dans la société, rechercha tout ce qu'on a imprimé sur Louis XI, et eut même communication de manuscrits très-précieux, dont le plus important est le manuscrit original de l'abbé Joachim le Grand, en 4 vol. in-fol., intitulé, *Vie et*

Histoire de Louis XI; ouvrage d'une immense érudition, que Duclos paroît avoir copié servilement. Bientôt l'abbé Brizard fut convaincu que Louis XI méritoit toutes les odieuses qualifications que la postérité s'est plu à accumuler sur sa tête, et rédigea un Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI, Paris, Garnery, 1790, in-8°. Ce morceau est remarquable par la force des pensées et la rapidité du style.

L'ABBÉ TAILHIÉ.

L'Histoire de Louis XII, par l'abbé Tailhié, 1755, trois vol. in-12, est exacte; mais l'auteur a peu de ce coloris lumineux, qui caractérise l'ouvrage suivant.

GAILLARD.

Dans son *Histoire de François I^{er}*, roi de France, dit le Grand Roi et le Père des Lettres, par Gaillard, en 7 vol. in-12, 1766 et 1769, l'auteur a partagé toute la matière de son livre en plusieurs branches historiques. L'Histoire Ecclesiastique, l'Histoire Civile, l'Histoire Politique et Militaire, l'Histoire des Lettres et des Arts, au lieu d'être confondues

fondues et mêlées ensemble , font autant de parties distinctes ; et la plus considérable portion de l'ouvrage entier , c'est l'Histoire Civile , Politique et Militaire , que contiennent les premiers volumes ; l'Histoire Ecclésiastique , celle des Guerres , et les Anecdotes , c'est-à-dire , l'Histoire des Femmes , des Maîtresses et de la vie privée de François I^{er} , forment les derniers. Les faits y sont trop longuement exposés ; et l'auteur qui vise perpétuellement au bel esprit , écrit d'une manière guindée , et jamais naturelle. Les quatre premiers volumes ont été réimprimés en cinq : ceux-ci portent la date de 1767.

D E T H O U.

Pour ce qui s'est passé en France depuis François I^{er} jusqu'en 1608 , on a l'Histoire du président de Thou , dont il a déjà été parlé à l'occasion de l'Abrégé de Remond de Saint-Albine ; dans l'article de l'Histoire Universelle. Des négociations importantes , différens voyages en Italie , en Flandre et en Allemagne , une étude sérieuse des intérêts des princes , des mœurs , des coutumes , de la géographie des pays qu'il parcourut , disposèrent de Thou

à écrire cette belle Histoire. Cet auteur a également bien parlé dans son ouvrage, de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il entre quelquefois dans de trop grands détails ; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette production ; ainsi que l'indulgence pour tous les errans. Un des plus grands défauts qu'on lui ait reproché, est d'avoir latinisé les noms propres, d'une manière qui les rend quelquefois inintelligibles. La meilleure édition de cet important ouvrage, est celle de Londres, 1733, 7 vol. in-fol. ; elle a été donnée par Thomas Carte.

D A V I L A.

L'Histoire des Guerres Civiles de France, par Davila, traduite de l'italien en français par l'abbé Mallet, en trois vol. in-4^o. , seroit assez recherchée, si son auteur donnoit moins de louange à son héroïne Catherine de Médicis, et qu'il s'abstînt de pénétrer trop avant dans l'esprit des princes. Davila sait attacher ses lecteurs, par sa manière de circonstan-

cier les faits, par la justesse de ses réflexions, et par l'art qu'il a de donner à son discours un fil et un enchaînement naturels. Comme cet historien étoit étranger, il n'est pas étonnant qu'il ait quelquefois défiguré les noms propres des villes et des hommes.

A N Q U E T I L.

L'Esprit de la Ligue, par Anquetil le genovésain, 1767, trois vol. in-12, peut servir de supplément à l'Histoire des Guerres Civiles de Davila. L'objet de l'auteur est de s'attacher plus aux causes qu'aux effets; il écarte de son ouvrage tout ce qui n'a pas un rapport direct avec nos guerres civiles, et réunit, dans un seul tableau, leur commencement, leurs progrès et leur fin. Il développe l'esprit de cette faction, les ressorts qui l'ont fait agir; il annonce qu'il a puisé dans les meilleures sources; en les comparant entr'elles, en vérifiant les unes par les autres; il poursuit son travail jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes: c'est l'Histoire du Calvinisme en France, depuis sa naissance jusqu'à nos jours.

Ce tableau est très-bien ordonné, très-intéressant et très-bien peint; les causes qui ont

produit tous ces effets, sont développées avec ordre, avec précision, avec clarté; les caractères des principaux personnages, il les puise dans leurs actions, dans leurs intérêts, dans leurs vues, dans leurs vices, dans leurs foiblesses, jusque dans les replis de leurs cœurs, et les rend de manière qu'on croit les voir et vivre de leur temps. Ce sujet, traité si souvent avant lui, est devenu neuf entre ses mains; partout il instruit et se fait lire avec satisfaction. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1770 et de 1783.

§ VIII. RÈGNE D'HENRI IV.

P É R E F I X E.

Le règne de Henri IV a trouvé plusieurs historiens. Hardouin de Pérefixe, archevêque de Paris, publia une Histoire de ce prince, plusieurs fois réimprimée en un volume in-12. La meilleure édition est celle de Paris, 1749. Cette Histoire n'est qu'un abrégé; mais elle fait très-bien connoître Henri IV. On crut que Mezeray y avoit eu part; mais ce dernier n'avoit point ce style touchant, qui fait aimer le prince dont on écrit la vie.

D E B U R Y.

L'Histoire du même monarque, par de Bury, en quatre tomes in-12, et en 2 vol. in-4°, quoique plus étendue que celle de Pérefixe, ne l'a point fait oublier; on y trouve cependant cette noble simplicité, cette sagesse qui part d'un esprit juste et d'un cœur droit. Peut-être auroit-on désiré plus de précision, quelquefois plus de chaleur; mais c'est un tableau qui nous peint assez fidèlement Henri IV; et jugé sous ce point de vue, il doit plaire à tous les bons Français; le sentiment fera disparaître les fautes. L'auteur eût pu se dispenser d'ajouter une comparaison de Henri IV avec Philippe de Macédoine : ces sortes de morceaux littéraires sentent trop l'art de la discussion, et sont bien au-dessous de la majesté de l'histoire.

P R A U L T.

Cet auteur de *l'Esprit de Henri IV*, vol. in-12, ne dissimule pas que la plupart des anecdotes, des saillies et des reparties heureuses qui entrent dans cette compilation, sont déjà connues; mais comme elles sont éparses dans différens écrits, le rédacteur a

cru que le public les verroit avec plaisir réunies dans un même volume. Il s'est asservi, autant qu'il l'a pu, à l'ordre des temps. Il prévient que quelques manuscrits qui lui ont été communiqués, l'ont mis à portée d'apprendre sur Henri IV, des faits ignorés encore, ou du moins peu connus.

L'ABBÉ BRIZARD.

On ne peut qu'applaudir au zèle que cet auteur a montré pour la gloire du plus grand et du meilleur de nos rois, en publiant le volume in-18, intitulé : *de l'Amour d'Henri IV pour les Lettres*, 1785. Grâce à ses soins, l'injuste préjugé qui étoit universellement répandu à l'égard du peu de goût de Henri pour les lettres et pour les sciences, est entièrement dissipé; toutes les preuves qu'il apporte sont des traits frappans qui forment la plus parfaite évidence. Cet ouvrage, qui joint à un style précis et rapide, une teinte aimable de philosophie, nous a paru, par le mérite des formes, augmenter encore l'intérêt du sujet.

§ IX. RÈGNE DE LOUIS XIII.

LE VASSOR.

Parmi les historiens de Louis XIII, celui qui a compilé le plus longuement, est le Vassor, dont l'Histoire est en 7 vol. in-4°. , ou en vingt vol. in-12. Il y a dans cette compilation mille choses qu'on ne trouveroit pas ailleurs; mais ce livre n'est pas moins méprisable par les anecdotes satiriques qu'il contient, que par le motif qui les a fait écrire. L'auteur étoit un apostat qui avoit quitté la France; et il ne perd aucune occasion de rendre sa patrie et sa religion odieuses.

LE PÈRE GRIFFET.

L'Histoire de Louis XIII, par le Père Griffet, 1758, 3 vol. in-4°. , est préférable pour l'exactitude et l'arrangement des faits, et toutes les qualités qui constituent le bon écrivain.

D E B U R Y.

Cet historien de Henri IV a été aussi celui de Louis XIII; mais on lui reproche de ne pas choisir ses détails avec goût, d'o-

mettre des faits essentiels, et de n'être pas toujours exact dans ceux qu'il raconte.

ANQUETIL.

L'Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde, 1780, 4 vol. in-12, n'a pas, si l'on veut, comme l'Esprit de la Ligue, du même auteur, le mérite de l'unité d'objet; mérite nécessaire, sans doute, dans un poëme épique ou dramatique, mais mérite dont l'histoire peut aisément se passer. Du reste, l'Intrigue du Cabinet nous paroît joindre à la dignité de l'histoire, l'attrait attachant des simples mémoires historiques, qui plaisent par un certain air de négligence et d'abandon que l'historien ne peut se permettre.

§ X. RÈGNE DE LOUIS XIV.

LOUIS XIV.

M. le général Grimoard a fait imprimer, en 1806, 6 vol. in-8°, les Œuvres de Louis XIV, sur la copie des manuscrits originaux et les pièces qui lui avoient été remises en 1786 par Louis XVI. Ces Œuvres jettent un grand jour sur la personne et le règne de Louis-le-Grand,

Grand, et elles prouvent que ce qu'on avoit publié jusqu'ici sur l'Histoire civile, politique et militaire de ce prince, étoit fautif et incomplet.

L'histoire des autres pays y a gagné autant que celle de France : les Anglais, par exemple, y ont appris que malgré l'intéressant recueil du chevalier Dalrymple, les liaisons secrètes de leurs rois Charles II et Jacques II, n'étoient pas totalement connues, ni dans leur naissance, ni quant à leurs motifs. L'Allemagne y a vu éclairci tout le mystère d'un traité de partage éventuel de la monarchie d'Espagne, long-temps inconnu, entre l'empereur Léopold et Louis XIV ; les Espagnols ont trouvé, en outre, des détails ignorés sur les démarches politiques qui préparèrent le changement de leur ancienne dynastie. La singulière révolution qui se fit en Portugal dans l'année 1667, y est développée avec un grand nombre de particularités omises ou déguisées dans les Mémoires qui en ont été donnés. Cet exposé suffit pour faire sentir l'extrême différence qui existe entre les Œuvres de Louis XIV, et les Mémoires de Louis XIV, publiés aussi en 1806 ; mais en un vol. in-8º., par M. de Gain-Montagnac, chez Garnery :

ces derniers sont tronqués, infidèles et défectueux.

Les Considérations sur Louis XIV, qui se trouvent dans le premier volume de ses Œuvres, sont de M. Grouvelle; elles ont été censurées avec amertume par des écrivains de parti.

Il y a des lecteurs à qui ce recueil a inspiré plus d'estime pour Louis XIV; à la vérité, la foiblesse, la nullité de ses talens militaires y est démontrée jusqu'à l'évidence. On ne sera plus tenté de l'élever au rang des héros, de le comparer à ceux dont le génie anime de grandes armées, dirige des mouvemens innombrables, prévoit les obstacles, combine les moyens et décide la victoire; mais enfin il ne ressemble pas non plus à ces monarques fainéans, qu'on a vulgairement avant lui, après lui, sur le même trône, indifférens à tous les besoins de l'État, incapables de les sentir et de les comprendre. Louis XIV, malgré les vices de son éducation, sut consacrer et accroître l'activité naturelle de ses facultés : il acquit, par ses propres efforts, la plupart des connoissances et des habitudes de l'homme d'état; et depuis la mort de Mazarin, en 1661, il a réelle-

ment présidé à l'administration intérieure de son royaume : ses lettres , ses écrits , les notes qu'il fournissoit au rédacteur de ses Mémoires (Pelisson), annoncent des observations délicates , des vues profondes , des résolutions fermes , de la stabilité dans les plans , des intentions généreuses et de la droiture dans de grands desseins.

LARREY, LA MARTINIÈRE,
REBOULET.

Larrey, la Martinière et Reboulet, nous ont donné de longues Histoires de Louis XIV : celle du dernier, en trois tomes in-4^o. et en neuf vol. in-12, est la plus estimée ; les faits y sont exposés avec assez d'exactitude et de vérité , mais quelquefois avec trop de sécheresse : en beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette. L'auteur , éloigné de la capitale , avoit travaillé sur des mémoires fautifs ; on a fait , depuis , des découvertes dont il n'a pas pu profiter ; et cette Histoire, telle qu'elle est , auroit besoin d'être refondue pour les faits , et retouchée pour le style , quelquefois lâche , souvent négligé.

FEU M. DE MAILLY.

On trouve dans *l'Esprit de la Fronde*, par M. de Mailly, 1774, 5 vol. in-12, quelques légères inexactitudes et un petit nombre d'expressions trop familières pour le genre historique. On désireroit aussi que l'auteur eût resserré les détails les moins piquans ; ce qui auroit fait ressortir ceux qui le sont davantage : du reste, on lit peu d'histoires qui offrent des faits plus curieux, des anecdotes plus singulières, des scènes plus étonnantes, plus variées, et où il y ait plus d'acteurs recommandables par leurs talens, leur caractère et leurs qualités personnelles.

Les troubles de la fronde sont une des époques les plus intéressantes de notre histoire, et peut-être celle où la nation s'est peinte elle-même avec le plus de vérité. Une inconstance journalière, la galanterie, l'attrait des nouveautés, presque jamais d'objets suivis, des brocards et des chansons parmi les horreurs de la guerre et de la famine, et néanmoins l'amour des Français pour leurs rois, perçant toujours même au milieu de leur rébellion : tels sont les principaux traits qui caractérisent cette guerre, où l'on fit

tant de fautes des deux côtés ; mais de laquelle heureusement l'esprit de parti ne s'avisa point de faire une guerre de religion.

L'ABBÉ DE CAVEYRAC.

L'Apologie de Louis XIV et de son Conseil, sur la Révocation de l'Edit de Nantes, avec une Dissertation sur la Journée de la St. Barthelemi, vol. in-8°, est de l'abbé de Caveyrac. Je crois qu'il eût été plus prudent de ne point réveiller une dispute, que les calvinistes eux-mêmes regardoient comme assoupie : d'ailleurs, de quelle utilité crut-on que pouvoit être un écrit, dont l'auteur, espèce d'enthousiaste, débite, en homme inspiré, les choses les plus communes ? A la réserve d'une foule d'erreurs qui lui sont particulières, le reste n'est qu'une répétition de ce qui se trouve dans nos histoires.

V O L T A I R E.

En attendant qu'on écrive une Histoire de Louis XIV, digne de ce prince, nous avons ce que Voltaire a fait en ce genre. Son travail a été beaucoup loué et beaucoup

critiqué ; la distribution en chapitres a paru d'une petite manière ; tous les détails principaux , habilement fondus dans la première narration , en eussent fait un monument bien autrement digne d'un grand maître, què ce recueil d'articles séparés sur les arts, sur les sciences, sur les affaires ecclésiastiques, etc. Le style de Voltaire étoit propre à ce genre ; et il éclate avec tous ses charmes dans plusieurs morceaux ; mais dans d'autres, il paroît au-dessous de lui-même. « Le morceau tant annoncé des arts et des sciences , » n'est point ce que j'attendois , dit Clément » de Genève , de ses recherches. Celui des » écrivains a modéré l'opinion qu'il m'avoit » donnée de son impartialité, quand il ne » s'agissoit que de rois , de peuples et de gouvernement. L'article de Rousseau fait pitié. » Dans le chapitre du calvinisme , il a voulu » jouer le Montesquieu , en donnant un principe général aux dernières guerres de » religion. Il a , dit-il , long-temps cherché » ce principe ; s'il eût ouvert le fameux livre » de l'Avis aux Réfugiés , il l'y auroit trouvé » tout de suite ; s'il eût cherché un peu plus » long-temps , il auroit vu qu'il n'avoit rien » trouvé. En revanche , c'est la chose du

» monde la plus agréable , que son chapitre
 » du jansénisme. Imaginez-vous les Lettres
 » Provinciales à deux tranchans ; une plai-
 » santerie distribuée à droite et à gauche ,
 » avec une légèreté , une finesse , une nai-
 » veté charmante. »

Reste à savoir si c'est là le ton de l'histoire , et si la vérité n'y est point blessée en plusieurs points. Voltaire , au lieu d'approfondir son sujet , semble avoir fait son capital d'embellir les ornemens postiches qu'il y ajoute. Pourquoi , a-t-on dit , voler successivement en Allemagne , en Espagne , en Hollande , en Suède , en Angleterre , pour nous raconter quelques traits qui n'ont qu'un rapport éloigné au sujet principal ? On présente à mes yeux , avec une rapidité incroyable , une suite de faits importans que je voudrais connoître à fond ; et l'on ne me dit qu'un mot de chacun : on écrit pour m'instruire ; et l'on ne m'apprend que très-peu de chose : c'est une foule d'éclairs qui m'éblouissent et qui me laissent dans les ténèbres.

§ XI. RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS ET RÈGNE DE LOUIS XV.

D U C L O S.

Les Mémoires Secrets sur les Règnes de Louis XIV et de Louis XV, Paris, 1791, 2 vol. in-8°. , commencent aux dernières années de Louis XIV et vont jusqu'au ministère du cardinal de Fleury; ainsi ils comprennent toute la régence. Cet ouvrage est écrit d'une manière serrée, vive, avec une franche brusquerie : l'auteur laisse souvent éclater son mépris et son indignation contre les sottises et les turpitudes, qu'en sa qualité d'historien il est obligé de recueillir. Lorsqu'il trouve, par hasard, sur son chemin un trait honorable pour quelque particulier, il le cite, et ne manque guère de faire la réflexion qu'il n'a pas souvent de pareils traits à rapporter.

Quelques morceaux de cet ouvrage ne furent point imprimés en 1791; on les trouve dans l'édition complète des Œuvres de Duclos, publiée par le libraire Colnet, en 1806, 10 vol. in-8°.

MARMONTEL.

M A R M O N T E L.

Marmontel, qui a succédé aux emplois de Duclos, a recommencé son travail dans la Régence du duc d'Orléans, publiée en 1805, 2 vol. in-8°. et in-12 : on n'en voit pas trop la raison. Il a écrit avec plus de mesure et de réserve que son prédécesseur, sans doute parce qu'il a eu l'intention de faire un morceau d'histoire, et non de simples mémoires ; du reste, les défauts de l'ouvrage tiennent au vice du fonds : presque point de faits qui soient d'un intérêt général ; des intrigues de particuliers, de la vanité, des prétentions, des bassesses, des pilleries, des traits d'une corruption profonde, voilà ce que l'historien est réduit à raconter.

V O L T A I R E.

Le Siècle de Louis XV a été encore plus critiqué que celui de Louis XIV ; celui-ci brilloit au moins par les grâces, l'énergie, la noblesse et la précision du style ; mais l'autre n'a aucun de ces avantages ; on n'y aperçoit point cette variété de tableaux, cette finesse de caractères, cette abondance de réflexions, cet heureux choix des matières, qui dis-

tinguent le grand historien : on y entre dans un détail ennuyeux de quantité de minuties ; et on raconte les grands événemens avec un ton d'indifférence philosophique , qui leur fait perdre tout leur éclat : on trouve pourtant dans quelques endroits de ce livre , de la vivacité , de l'agrément , et cette liberté hardie , qui lui a procuré tant de lecteurs et lui a fait tant d'ennemis.

L'Histoire du Parlement de Paris , par le même auteur , in-8°. , offre les mêmes défauts et de plus grands encore : il y règne un ton d'indécence et de plaisanterie bien opposé à la gravité de l'histoire ; d'ailleurs , le fonds est tout entier dans l'histoire générale , dans le siècle de Louis XIV et de Louis XV. C'est un double emploi qu'un homme jaloux de sa gloire et de sa réputation ne devroit jamais se permettre. Il faut croire que cette production est un brouillon dérobé à l'auteur ; et on peut la regarder comme un recueil de Mémoires informes , qui lui ont été enlevés , et qu'il ne destinoit point à voir le jour.

M. DANGERVILLE.

C'est à cet auteur qu'on attribue la *Vie*

privée de Louis XV, 1781, 4 vol. in-12 : il y représente avec fidélité les actions de ce prince, et même ses foiblesses, ce qui rend l'ouvrage très-immoral. On trouve parmi les pièces ajoutées à la fin de chaque volume, des morceaux très-curieux, tels que le Mémoire du Parlement contre les ducs et pairs, la Liste des Taxes à la Chambre de Justice, et les *Philippiques* de la Grange-Chancel.

La Vie privée de Louis XV a été plusieurs fois réimprimée. On fit dans le temps des recherches très-sévères pour en arrêter la distribution, et l'auteur fut mis à la Bastille. Voyez la Correspondance secrète, politique et littéraire, Londres, 1788, t. II, p. 143.

Je ne puis m'empêcher de relever ici une des impostures familières à un obscur littérateur, nommé Maton de la Varenne. On voit en tête du premier volume de mon Dictionnaire des Ouvrages anonimes et pseudonymes, que cet écrivain attribua, en 1806, à l'abbé Maton son oncle, homme tout-à-fait inconnu dans la république des lettres, des ouvrages auxquels celui-ci n'avoit eu aucune part. Il en avoit agi à peu près de même en 1796, relativement au nommé Arnoux Laffrey, qu'il présenta comme auteur de la Vie privée

de Louis XV, et cela, en mettant au jour la rapsodie intitulée : *Siècle de Louis XV*....., ouvrage posthume d'Arnoux Laffrey, publié par P. A. L. Maton (de la Varenne). Rien n'égale la hardiesse avec laquelle M. Maton affirme, dans un avertissement, que la Vie privée de Louis XV et le Siècle de Louis XV sont d'Arnoux Laffrey. Son ton est fait pour en imposer; aussi a-t-il séduit M. Meusel, auteur de la Bibliothèque Historique, dont il a publié 22 vol., depuis 1787 jusqu'à ce jour. Voyez le tome IX, 1^{ère} partie; page 37. Mais je prie ce savant Allemand, et les lecteurs de bonne foi, de réfléchir sur le caractère du sieur Maton de la Varenne; et ils seront bientôt convaincus, 1^o. que l'abbé Arnoux Laffrey n'a eu aucune part à la Vie privée de Louis XV; 2^a. que le Siècle de Louis XV, publié par M. Maton, sous le nom d'Arnoux Laffrey, n'est autre chose que la Vie privée de Louis XV, retournée par M. Maton lui-même.

M. FANTIN DESODOARDS.

Le dix-huitième siècle intéresse peut-être autant que celui de Louis XIV, par la variété des événemens, et il le balance par le déve-

loppement des connoissances humaines , surtout par la révolution qui s'est faite dans les esprits , non-seulement en France , mais dans presque tous les Etats ; révolution qui a amené les grands et terribles événemens de nos jours. On ne peut en saisir les causes , l'ensemble et les effets , qu'en étudiant avec soin les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Ils sont décrits avec étendue et impartialité dans l'Histoire de France , composée par M. Fantin Desodoards , depuis Louis XIV jusqu'à la paix de 1783 , Paris , 1789 , 8 vol. in-12.

§ XII. RÈGNE DE LOUIS XVI.

M. DE SÉGUR L'AINÉ.

C'est un excellent ouvrage , que le recueil intitulé , *Politique de tous les Cabinets de l'Europe , pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI* , contenant des pièces authentiques sur la correspondance secrète du comte de Broglie , un ouvrage sur la situation de toutes les puissances de l'Europe , dirigé par lui , et exécuté par Favier ; les doutes sur le traité de 1756 , par le même ; plusieurs mémoires de Vergennes , Turgot , etc. , manuscrits trouvés dans le cabinet de Louis XVI ,

avec des notes et commentaires par M. L. P. Ségur, ex-ambassadeur ; un mémoire sur le pacte de famille, et l'examen du système fédératif qui peut le mieux convenir à la France, 2^e. édition, Paris, 1801, 3 volumes in-8°. Ce recueil n'avoit que deux volumes lorsqu'il parut pour la première fois, en 1792. Il fut lu avec avidité ; l'on en fit plusieurs contrefaçons dans les pays étrangers. Depuis cette époque, le libraire engagea M. de Ségur à revoir l'ouvrage et à l'enrichir de notes et d'observations. M. de Ségur combattit surtout l'opinion générale de tous les Français, persuadés que le traité de 1756 avoit été l'époque où la France descendit du premier rang qu'elle occupoit dans la diplomatie européenne, et perdit la prépondérance politique où Louis XIV l'avoit élevée. On ne peut regarder l'opinion de Favier comme un système, puisqu'elle est fondée sur des faits ; et les observations de M. de Ségur, tout ingénieuses qu'elles sont, en affoibliront difficilement l'impression.

Le duc d'Aiguillon ayant éventé le mystère diplomatique de la correspondance du comte de Broglie, d'après les confidences d'une favorite qui étoit à portée de mettre la

main partout , Louis XV n'osa pas avouer que tout se fit par ses ordres. Il exila le comte de Broglie comme un intrigant , qui s'étoit permis des démarches illicites et suspectes ; et il exigea en même temps que celui qu'il punissoit pour l'avoir servi , continuât à le servir de même , et lui gardât le secret aux dépens de sa réputation. Le comte de Broglie écrivit à Louis XVI du lieu de son exil , pour en obtenir des réparations et des récompenses. Il obtint son rappel , et mourut en 1781.

M. SOULAVIE L'AINÉ.

Dans les Mémoires Historiques et Politiques du Règne de Louis XVI , Paris , 1801 , 6 vol. in-8°. , M. Soulavie cite à son tribunal les différens ministres à qui Louis XVI avoit confié sa puissance , et les déclare coupables d'abus de confiance dans l'usage de ce dépôt. Il peint le roi comme un prince foible , mais plein d'humanité , qui se refuse à des coups d'état , et qui laisse périr dans ses mains la monarchie de ses pères , et la monarchie constitutionnelle. Cet ouvrage est enrichi de pièces historiques que l'auteur trouva dans les différens cabinets de Louis XVI après la

10 août 1792. Ces pièces, jointes à celles que M. Soulavie s'est procurées de plusieurs hommes d'état, métamorphosent en quelque sorte ces Mémoires secrets de la Cour de France, en Mémoires officiels.

FIN DU TOME III.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAP. I. <i>Académie des Sciences.</i>	Le P. Guenard.	pag. 12
	pag. 1	
Fontenellé.	ib.	13
Mairan.	3	15
Grandjean de Fouchy.	4	ib.
Condorcet.	ib.	16
<i>Académie des Inscriptions et</i>	Bailly.	ib.
<i>Belles-Lettres.</i>	De Guibert.	17
De Boze.	5	ib.
Fréret.	ib.	18
Bougainville.	6	19
Le Beau.	ib.	ib.
Dupuy.	7	20
M. Dacier.	ib.	ib.
<i>Académie Française.</i>	8	ib.
Pelisson.	ib.	21
D'Olivet.	ib.	ib.
D'Alembert.	ib.	22
<i>Institut National.</i>	9	ib.
M. Cuvier.	10	ib.
M. Delambre.	ib.	23
M. Dacier.	ib.	ib.
M. Le Breton.	ib.	ib.
<i>Société de Médecine.</i>	11	24
Wicq d'Azir.	ib.	ib.
<i>Orateurs divers.</i>	12	ib.
	Thomas.	
	La Harpe.	
	Cérutti.	
	Gaillard.	
	De Guibert.	
	M. Garat.	
	M. Alibert.	
	M. Auger.	
	M. Mercier.	
	M. Noël.	
	Letourneur.	
	M. Grégoire.	
	M. Guyton de Morveau.	
	Robespierre.	
	L'abbé Fauchet.	
	M. le cardinal Maury.	
	Necker.	
	Tressan.	
	Le comte d'Albon.	
	M. Barrère.	
	M. Lacretelle l'aîné.	
	M. Pastoret.	
	L'abbé Remy.	
	L'abbé Brizard.	

M. Carnot.	pag. 24	M. Tallien.	pag. 51
M. Lacépède.	ib.	<i>Des Orateurs Anglais.</i>	53
M. Fontanes.	25	William Pultney.	56
Le P. Jouvençy.	26	Chatam.	57
Le P. Porée.	ib.	Burke.	ib.
Le P. du Baudory.	27	Fox.	58
Grenan.	29	Pitt.	59
Le Beau.	ib.	M. Sheridan.	61
<i>De quelques Orateurs qui se sont distingués à la tribune de l'Assemblée Constituante, de la Convention, et des As- semblées législatives.</i>	30	Tillotson.	62
Le comte de Mirabeau.	31	Trad. Barbeyrac.	ib.
M. le cardinal Maury.	32	Fordyce.	ib.
M. de Talleyrand-Périgord.	34	Trad. Estienne.	63
Cazalès.	35	Blair.	ib.
Desprémenil.	36	Trad. M. Frossard.	ib.
Bailly.	37	M. de Tressan.	ib.
Target.	ib.	<i>De l'Éloquence Suédoise.</i>	64
Le Chapelier.	38	<i>De l'Éloquence Polonaise.</i>	65
Thouret.	ib.	<i>De l'Éloquence Russe.</i>	67
M. de Lally Tollendal.	39	CHAP. II. <i>Écrits qui traitent de l'Éloquence.</i>	68
Barnave.	40	<i>Ouvrages des Anciens.</i>	ib.
Pétion.	41	Aristote.	ib.
M. Regnaud de Saint-Jean d'An- gely.	ib.	Trad. Cassandre.	69
Brissot.	42	Denis d'Halycarnasse.	70
Vergniaud.	ib.	Trad. Batteux.	ib.
Condorcet.	44	Longin.	ib.
Gnudet.	45	Trad. Boileau.	71
M. Portalis.	46	Cicéron.	72
Danton.	ib.	Trad. Colin.	ib.
M. Barrère.	48	MM. Daru et Nougarede.	ib.
Robespierre.	ib.	Quintilien.	73
Saint-Just.	50	Trad. L'abbé Depure.	76
M. Daunou.	51	L'abbé Gedoin.	ib.
		<i>Ouvrages des Modernes.</i>	77
		Le P. Sacchini.	78
		Trad. Durey de Morsan.	ib.
		Le P. Jouvençy.	ib.

Trad. M. le Fortier.	pag. 78	M. Gin.	pag. 109
Le P. Lamy.	79	M. Lacretelle l'aîné.	110
<i>Des Rhéteurs Italiens.</i>	ib.	Camus.	ib.
Beni.	ib.	Mallet.	111
Valerio.	80	Dinouart.	112
Bartoli.	ib.	De Sainte Albine.	113
L'abbé Bettinelli.	ib.	Riccoboni.	114
Villa.	81	D'Hannetaire.	116
Beccaria.	82	Mlle. Clairon.	ib.
Trad. M. Morellet.	ib.	M. Dubroca.	118
<i>Des Rhéteurs Français.</i>	ib.	<i>Des Rhéteurs Anglais.</i>	119
Gibert.	ib.	Bacon.	ib.
Rollin.	85	Hugues Blair.	ib.
Le P. Rapin.	86	Trad. Cantwel.	120
Le P. Bouhours.	87	Priestley.	ib.
Le P. Buffier.	88	CHAP. III. De la Grammaire.	121
Gamache.	90	<i>Grammaires générales.</i>	122
Fénélon.	ib.	Lancelot et Arnauld.	ib.
Gaillard.	92	Jacques Harris.	123
Le P. Papon.	ib.	Trad. M. Thurot.	ib.
Thomas.	93	Le président Debrosses.	124
M. Hérissant.	95	Beauzée.	125
M. Ferri.	ib.	Court de Gebelin.	ib.
Marmontel.	96	Condillac.	126
La Harpe.	97	M. Silvestre de Sacy.	127
Domairon.	101	M. l'abbé Sicard.	128
<i>Traité sur l'Eloquence de la</i>		M. De Tracy.	ib.
<i>Chaire et du Barreau, et sur</i>		<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
<i>la Déclamation.</i>		<i>de la Langue Grecque.</i>	129
Le P. Rapin.	102	Lancelot.	ib.
Le P. Gisbert.	103	Henri Etienne.	131
Gaichiés.	ib.	Scapula.	ib.
L'abbé de Saint-Pierre.	105	Hederic.	ib.
Le P. J. Romain Joly.	106	<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
M. Gros de Besplas.	107	<i>de la Langue Latine.</i>	132
M. le cardinal Maury.	ib.	Putschius.	ib.
De Merville.	109	Sanctius.	ib.

Lancelot.	pag. 133	Menage.	pag. 180
Dumarsais.	134	Lacombe.	183
L'abbé de Radonvilliers.	135	Leroux.	185
M. Guérout.	ib.	<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
Robert Etienne.	136	<i>de la Langue Italienne.</i>	186
J. Mathieu Gesner.	ib.	Veneroni.	ib.
Forcellini et Facciolati.	ib.	Alberti.	187
<i>Grammaires et Dictionnaires</i>		<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
<i>de la Langue Française.</i>	138	<i>de la Langue Espagnole.</i>	188
L'abbé Regnier.	ib.	M. Pellizér.	ib.
Le P. Buffier.	139	Sobrino.	ib.
Restaut.	ib.	<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
L'abbé Girard.	141	<i>de la Langue Allemande.</i>	189
L'abbé Roubaud.	143	Adelung.	ib.
Dumarsais.	144	<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
De Wailly.	146	<i>de la Langue Anglaise.</i>	190
L'abbé Ferraud.	147	Lowth.	ib.
Leroi.	150	Trad. De Sausseuil.	ib.
Douchet.	151	M. Elphinston.	ib.
L'abbé d'Olivet.	152	Mme. Piozzi.	191
Le P. de Livoi.	155	Johnson.	ib.
Richelet.	156	<i>Grammaires et Dictionnaires</i>	
Furetière.	158	<i>de la Langue Russe.</i>	193
<i>Dictionnaire de Trévoux.</i>	160	M. Maudru.	ib.
<i>Dictionn. de l'Acad. Franç.</i>	162	CHAP. IV. De l'Histoire.	194
M. Laveaux.	166	<i>De l'Histoire Sacrée.</i>	ib.
M. Boiste.	ib.	Dom Calmet.	ib.
M. Morin.	ib.	Joseph.	195
Vaugelas.	169	Trad. Arnauld d'Andilly.	ib.
Le P. Bouhours.	170	<i>Le Père Gillet.</i>	ib.
Le comte de Rivarol.	172	Le P. Berruyer.	197
M. Schwab.	174	Prideaux.	199
Trad. M. Robelot.	ib.	L'abbé Fleury.	ib.
L'abbé Desfontaines.	175	M. de Boissy.	200
M. Philippon de la Madelaine.	176	M. Grégoire.	ib.
De Beauclair.	177	Charbui.	201
Desgrouais.	178	Mezangui.	202

Pezron.	pag. 203	Lenfant.	pag. 238
<i>Histoire Ecclésiastique.</i>	ib.	Fra-Paolo.	239
L'abbé Fleury.	ib.	Trad. <i>Le Courayer.</i>	ib.
Le P. Fabre.	207	Pallavicin.	241
L'abbé Racine.	208	<i>Histoire des Papes.</i>	ib.
L'abbé de Choisy.	211	André Duchesne.	ib.
L'abbé de Bérault-Bercastel.	212	François Duchesne.	ib.
Macquer.	214	Lenfant.	242
Dinouart.	ib.	Gordon.	243
Formey.	215	Gregorio Légi.	ib.
Tillemont.	ib.	L'abbé Goujet.	244
Cousin.	217	Caraccioli.	ib.
Ruinart.	ib.	M. Bourgoing.	245
Drouet.	ib.	Le baron de Huissen.	246
<i>Histoire des Hérésies, etc.</i>	218	Tessier.	ib.
L'abbé Pluquet.	ib.	<i>Histoire des Ordres religieux</i>	
Maimbourg.	220	<i>et militaires.</i>	247
Bossuet.	221	Le P. Helyot.	ib.
Beausobre.	223	M. Dambreville.	ib.
Benoit.	ib.	M. Grouvelle.	248
Langlois.	ib.	Le P. Marin.	249
Sollier.	224	Bulteau.	250
Catrou.	ib.	L'abbé de Vertot.	251
Brueys.	ib.	Linguet.	253
M. Villers.	225	<i>Vies des Saints.</i>	ib.
Dumas.	226	Mesenguy.	ib.
Gerberon.	ib.	Goujet.	ib.
Lafitau.	227	Butler.	254
M. Lacroix.	228	Trad. <i>Les abbés Godescard et</i>	
M. Noël.	ib.	<i>Marie.</i>	ib.
<i>Auteurs Ecclésiastiques.</i>	229	Le P. Giri.	255
Dupin.	ib.	<i>Histoire Profane.</i>	256
Dom Ceillier.	230	<i>Histoire Universelle.</i>	ib.
<i>Histoire des Conciles.</i>	236	Diodore de Sicile.	ib.
Hermant.	ib.	Trad. <i>L'abbé Terrasson.</i>	257
Alletz.	ib.	Trogué Pompée et Justin.	258
Le P. Richard.	237	Trad. M. <i>Paul.</i>	ib.

Vincent de Beauvais.	pag. 258	Vallemont.	pag. 290
Trad. <i>De Vignay</i> .	259	<i>Histoire Ancienne</i> .	291
Turselin.	ib.	Hérodote.	ib.
Trad. <i>L'abbé Lagneau</i> .	ib.	Trad. M. Larcher.	292
Bossuet.	260	Thucydide.	293
Voltaire.	262	Trad. M. Levesque.	294
Méhégan.	263	Xénophon.	295
Hardion.	264	Trad. <i>D' Ablancourt</i> .	296
Linguet.	ib.	M. Larcher.	ib.
Anquetil.	266	M. Dacier.	ib.
Puffendorf.	268	<i>Charpentier</i> .	ib.
Trad. <i>De Grace</i> .	ib.	<i>Coste</i> .	297
Rémond de Sainte-Albine.	ib.	Polybe.	ib.
L'abbé Roubaud.	269	Trad. <i>Dom Thuillier</i> .	ib.
L'abbé Millot.	ib.	Plutarque.	298
Dom Maur d'Antine.	271	Trad. <i>Amyot</i> .	299
Dom Clemencet.	ib.	<i>Dacier</i> .	ib.
Dom Durand.	ib.	<i>Ricard</i> .	300
Dom Clément.	ib.	Arrien.	301
John Blair.	273	Trad. <i>D' Ablancourt</i> .	302
Trad. M. Chantreau.	ib.	M. Chaussard.	ib.
Lenglet Dufresnoy.	274	Quinte-Curce.	ib.
M. Le Sage.	276	Trad. <i>Vaugelas</i> .	303
Domairon.	278	<i>L'abbé Mignot</i> .	ib.
M. Ferrand.	ib.	<i>Beauzée</i> .	ib.
M. Koch.	279	Athénée.	304
Drenx du Radier.	281	Trad. <i>L'abbé de Marolles</i> .	305
M. Landon.	282	M. Lefebvre de Villebrune.	ib.
Vittorio Siri.	283	Élien.	306
Trad. <i>Requier</i> .	ib.	Trad. M. Dacier.	307
Le P. d'Avrigny.	285	Aulugelle.	ib.
Le P. Bougeant.	287	Trad. <i>L'abbé de Verteuil</i> .	ib.
Maubert.	288	Rollin.	310
De Torcy	289	M. Tailhié.	312
M. Koch.	290	M. Lacombe.	ib.
Chévreau.	ib.	M. Royou.	ib.
Dupin.	ib.	<i>L'abbé Guyon</i> .	ib.

Sylvain Maréchal.	pag. 313	Rollin.	pag. 336
L'abbé de Mably.	314	Crévier.	ib.
M. Cousin Despréaux.	316	Catrou.	338
L'abbé Barthelemi.	ib.	Rouillé.	ib.
M. Lantier.	319	Tailhié.	339
De Paw.	ib.	Macquer.	ib.
L'abbé Pagy.	320	L'abbé de Vertot.	ib.
Linguet.	321	Laurent Echard.	340
M. de Sainte-Croix.	323	Trad. <i>Daniel de la Roque.</i>	ib.
<i>Histoire Romaine.</i>	324	<i>L'abbé Desfontaines.</i>	ib.
Salluste.	326	<i>L'abbé Guyon.</i>	341
Trad. <i>Dotteville.</i>	327	M. Palissot.	ib.
<i>Beauzée.</i>	ib.	Montesquieu.	342
César.	328	L'abbé Seran de la Tour.	343
Trad. <i>D'Ablancourt.</i>	329	M. Lévêque.	344
<i>L'abbé le Mascrier.</i>	ib.	Bridault.	345
<i>Wailly.</i>	ib.	M. Fontanelle.	346
Denis d'Halicarnasse.	330	Seran de la Tour.	347
Trad. <i>Le P. Le Jay.</i>	ib.	Citri de la Guette.	ib.
<i>L'abbé Bellanger.</i>	ib.	L'abbé Prévot.	ib.
Appien.	ib.	L'abbé Nadal.	ib.
Trad. <i>Seyssel.</i>	331	L'abbé de Mably.	348
<i>Desmares.</i>	ib.	L'abbé du Bignon.	ib.
Dion Cassius.	ib.	M. Billon.	ib.
Trad. <i>Claude de Rosiers.</i>	332	<i>Empereurs Romains et le Bas-</i>	
Xiphilin.	ib.	<i>Empire.</i>	349
Trad. <i>Baudoin.</i>	ib.	Tacite.	ib.
<i>Boisguilbert.</i>	ib.	Trad. <i>Le P. Dotteville.</i>	353
Tite-Live.	ib.	<i>L'abbé de la Bletterie.</i>	ib.
Trad. <i>Guérin.</i>	333	<i>D'Alembert.</i>	ib.
Cornelius Nepos.	ib.	<i>Dureau de la Malle.</i>	354
Trad. <i>Anonyme et M. l'abbé</i>		<i>M. Desrenaudes.</i>	355
<i>Paul.</i>	334	<i>M. Dambreville.</i>	ib.
Velleius Paterculus.	335	<i>M. Rendu.</i>	ib.
Trad. <i>Baudoin.</i>	ib.	Dion.	ib.
<i>Doujat.</i>	ib.	Suétone.	356
<i>M. l'abbé Paul.</i>	ib.	Trad. <i>La Harpe.</i>	357

<i>La Pause.</i>	pag. 357	L'abbé Garnier:	pag. 375
<i>Auteurs de l'Histoire Auguste.</i>	ib.	Le président Hénault.	376
<i>Trad. Guillaume de Moulines.</i>	358	Anquetil.	ib.
Ammien Marcellin.	359	M. Fantin Desodoards.	377
<i>Trad. L'abbé de Marolles.</i>	ib.	L'abbé Millot.	378
<i>Guillaume de Moulines.</i>	ib.	Dom Merle.	379
Hérodien.	ib.	L'abbé Bertoud.	380
<i>Trad. L'abbé Mongault.</i>	ib.	Poulain de Lumina.	381
Zosime.	ib.	La Chesnaye des Bois.	183
<i>Trad. Le président Cousin.</i>	ib.	Le Grand d'Aussy.	ib.
Tillemont.	ib.	<i>Histoire particul. de France.</i>	385
Crevier.	361	Pelloutier.	ib.
Linguet.	362	Dom Martin.	386
Gibbon.	ib.	L'abbé Dubos.	387
<i>Trad. Leclerc de Sept-Chênes et autres.</i>	363	Le P. de Montfaucon.	388
De Bury.	364	Le comte de Boulainvilliers.	ib.
Le Beau.	365	Le comte de Buât.	389
M Ameilhon.	ib.	M. Picot.	390
M. Royou.	366	L'abbé de Mably.	391
L'abbé de la Bletterie.	367	Moreau.	392
Flechier.	ib.	Bullet.	393
Procopé, Agathias, etc.	ib.	Dreux du Radier.	394
<i>Trad. Le Président Cousin.</i>	ib.	M. Bevy.	395
L'abbé Guyon.	368	Alletz.	396
Ville-Hardouin.	ib.	Le P. de Longueval.	397
Burigny.	369	Le P. de Fontenay.	ib.
<i>Histoire générale de France.</i>	ib.	Le P. Brumoy.	ib.
Dupleix.	370	Le P. Berthier.	ib.
Mezerai.	ib.	M. l'abbé Dutems.	398
Le P. Daniel.	371	Chenu.	399
Limiers.	372	Claude Robert.	ib.
L'abbé Legendre.	373	Sainte-Marthe (Scévole, Louis et Denis de)	ib.
L'abbé Vély.	ib.	L'abbé le Benf.	401
Villaret.	374	Le P. Dubreuil.	402
		Sauval.	ib.
		Piganiol.	403

Felibien.	pag. 404	Davila.	pag. 426
Lobineau.	ib.	Trad. <i>Mallet</i> .	ib.
Saint-Foix.	405	Anquetil.	427
M. Dulaure.	406	<i>Règne d'Henri IV.</i>	428
L'abbé de Lonchamps.	407	Peréfixe.	ib.
L'abbé de Laporte.	408	De Bury.	429
L'abbé Goujet.	409	Prault.	ib.
Lacurne de Ste.-Palaye.	ib.	L'abbé Brizard.	430
Le P. Daniel.	411	<i>Règne de Louis XIII.</i>	431
Alletz.	ib.	Le Vassor.	ib.
Forbonnais.	413	Le P. Griffet.	ib.
M. Arnould.	415	De Bury.	ib.
<i>Histoire particul. des Rois de</i>		Anquetil.	432
<i>France jusqu'à Henri IV.</i>	416	<i>Règne de Louis XIV.</i>	ib.
Viallon.	ib.	Louis XIV.	ib.
Gaillard.	417	Larrey.	435
M. Hegewisch.	418	La Martinière.	ib.
Trad. M. <i>Bourgoing</i> .	ib.	Reboullet.	436
Joinville.	ib.	L'abbé de Caveyrac.	437
Choisy.	419	Voltaire.	ib.
Baillet.	420	<i>Régence du duc d'Orléans et</i>	
Mlle. de Lussan.	ib.	<i>règne de Louis XV.</i>	440
Baudot de Juilli.	421	Duclos.	ib.
Comines.	422	Marmontel.	441
Duclos.	423	Voltaire.	ib.
Mlle. de Lussan.	ib.	M. Dangerville.	442
L'abbé Brizard.	ib.	Fantin des Odoarts.	444
L'abbé Tailhié.	424	<i>Règne de Louis XVI.</i>	445
Gaillard.	ib.	M. de Ségur l'aîné.	ib.
De Thou.	425	M. Soulavie l'aîné.	447

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

D'UN
HOMME DE GOUT,

ENTIÈREMENT REFONDUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

*Contenant des jugemens tirés des Journaux les plus
connus et des Critiques les plus estimés, sur les
meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres,
tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour;*

Par A.-A. BARBIER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. IMPÉRIALE ET ROYALE,
ET DE SON CONSEIL D'ÉTAT;

Et N. L. M. DESESSARTS,

Membre de plusieurs Académies,

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. VIII.

**NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
D'UN
HOMME DE GOUT.**

Se trouve à Paris,

Chez {
ARTHUS - BERTRAND, Libraire, rue Haute-
Feuille, N°. 23;
BARROIS l'aîné, Libraire, rue de Savoye,
près celle des Grands Augustins;
FANTIN, Libraire, quai des Grands Augus-
tins;
TREUTELL et WURTZ, Libraires, rue de
Lille;
P. MONGIE l'aîné, Libraire, Cour des Fon-
taines;
BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE

D'UN

HOMME DE GOUT.

CHAPITRE PREMIER.

§ I^{er}. HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1789 ET DES ASSEMBLÉES NATIONALES, JUSQU'A LA CRÉATION DE L'EMPIRE.

RABAUT-SAINT-ÉTIENNE.

ON lui doit un Précis Historique de la Révolution Française jusqu'au moment où l'assemblée constituante se sépara. L'empressement qu'il mit à tracer l'histoire d'événemens importans dont il avoit été témoin, et où il avoit été acteur, fut justifié par un grand succès. Il sut écarter les détails qui ne pouvoient encore être suffisamment éclaircis ou racontés sans passion ; il fit un tableau vrai et rapide du mouvement des esprits avant la

TOME I V.

I

révolution, et pendant ses premières années : il donna à cette analyse philosophique tout l'intérêt d'une narration écrite avec élégance, avec clarté, et souvent avec profondeur.

M. LACRETELLE LE JEUNE.

Cet auteur, à qui l'on est redevable de la continuation de l'ouvrage de Rabaut-Saint-Etienne, et qui déjà a publié cinq volumes contenant la première Législature, la Convention Nationale et le Directoire Exécutif; cet auteur, dis-je, a fait preuve d'un véritable courage, en parcourant une carrière extrêmement difficile, par la nécessité où il s'étoit placé, de mettre sur la scène des personnages encore existans, d'autres qui avoient péri dans la tourmente, mais dont il n'avoit pas partagé les opinions. Heureux si, dans cette position délicate, il eut conservé l'impartialité qui convenoit à son caractère, et s'il n'eut pas altéré la vérité, qui est l'âme de l'histoire!

MADAME ROLAND.

On trouve dans les Œuvres de Jeanne-Marie-Philipon Roland, femme de l'ex-ministre de l'intérieur, Paris, 1800, 3 vol. in-8°.

des Notices historiques sur la révolution, qui doivent satisfaire les personnes les plus curieuses d'en connoître les causes secrètes et les principaux agens. Madame Roland a marqué dans notre révolution par une force d'esprit rare et par des connoissances qui l'élèvent bien au-dessus de son sexe.

M. B E A U C H A M P.

Il y a lieu de s'étonner que M. Beauchamp, dans son Histoire de la Guerre de la Vendée et des Chouans, Paris, 1806, 3 vol. in-8°, ne considère cette guerre que comme une lutte de deux partis; loin de donner jamais le nom de rebelles aux insurgés armés contre la république, il semble en adopter les chefs pour ses héros. Après avoir décrit leurs combats en poète, il répand, comme orateur, des fleurs sur leur tombe: chacun d'eux est favorisé d'une Notice historique. D'obscurs aventuriers deviennent sous sa plume des Tancrède, des Renaud, etc.; et au milieu de tout cela, Hoche est à peu près le seul général de la république, sur lequel il daigne appeler l'intérêt de ses lecteurs.

On a remarqué le silence gardé par cet historien sur une pièce très-curieuse que l'on

peut regarder comme la première cause de cette horrible guerre de la Vendée ; c'est une lettre circulaire de l'ex-jésuite Beauregard, grand-vicaire de l'évêque de Luçon (Merci), adressée le 30 mai 1791, à tous les prêtres, curés, vicaires, habitués de paroisses *insermentées* du ci-devant Poitou, de l'Aunis, de l'Anjou, d'une partie de la Bretagne et de la Basse-Normandie. Cette lettre se trouve dans *le Conservateur Décadaire*, N°. VIII, 30 messidor an II ; et dans la Revue Philosophique du 11 décembre 1806.

M. DE VAUBAN.

Quoique l'ouvrage de M. de Vauban soit intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vendée*, par M. le comte de***, 1806, in-8°. , il y est très-peu question des Vendéens. Ces Mémoires ne sont composés, en grande partie, que du tableau des ridicules intrigues qui agitoient la cour du prétendant, et des détails de l'affaire de Quiberon, où l'auteur s'est trouvé. M. de Vauban parle avec enthousiasme de sa cause, et de ses ennemis avec le plus grand mépris. Du reste, ses Mémoires manquent d'ordre et de clarté, et son style est plein d'anglicismes.

§ II. RÈGNE DE L'EMPEREUR NAPOLEON.

La cupidité a déjà fait éclore des *Vies de Bonaparte*, des *Histoires de l'Empereur Napoléon*, en 4 vol. in-12; mais la médiocrité de ces productions nous fait désirer des ouvrages plus dignes du Héros qui tient le premier rang parmi les guerriers comme parmi les législateurs. Aussi répéterons-nous ici avec plaisir cette apostrophe qui termine le portrait de Sa Majesté l'Empereur et Roi, tracé dans une circonstance solennelle par un de nos orateurs les plus distingués : « Et vous orateurs, et vous poètes, et vous écrivains, célèbres, quelle tâche ce phénomène de grandeur impose à vos travaux ! quel plus digne objet de vos veilles, que de tracer à la postérité cette vie classique, destinée à devenir la leçon éternelle des Rois ! Oh ! qu'il sera doux, qu'il sera beau pour vous d'étudier et de peindre cet homme prodigieux, ajoutant de jour en jour à sa gloire toutes les espèces de gloire, faisant de son règne pour les lettres et pour les arts, une cinquième époque séculaire de l'esprit humain, élevant sa nation dans tous les genres, au même

rang où il a placé son armée, et pour renfermer tous nos vœux dans un seul, mettant la moralité et le bonheur du Peuple Français de niveau avec la puissance et la renommée du Souverain qui la gouverne. »

§ III. VIES ET MÉMOIRES PARTICULIERS.

D U B E L L A Y.

Reprenons à présent la partie des Vies et des Mémoires particuliers. Ceux de du Bellay, imprimés à Paris en 1588, in-folio, 1570, in-8°, nous donnent tout le règne de François I^{er}. Cet auteur, quoique véridique, est presque toujours monté sur le ton de panégyriste. Il faut chercher des correctifs dans d'autres historiens, et prendre un juste milieu pour trouver la vérité. L'abbé Lambert a mis ces Mémoires en nouveau style, Paris, 1753, 7 vol. in-12.

GUYARD DE BERVILLE.

Il y a beaucoup d'intérêt dans *l'Histoire de Bertrand du Guesclin*, en deux vol. in-12, par Guyard de Berville, 1766 ou 1807 ; et malgré quelques longueurs, elle se fait lire avec plai-

sir. Le nombre et la singularité des faits attachent ; on se croit transporté dans les siècles héroïques ; et il est peu de héros de la fable , qui aient soutenu tant de combats particuliers , livré tant de batailles , formé tant de sièges , avec tant de bonheur. L'auteur a puisé dans les écrivains les moins éloignés du temps de du Guesclin , et n'a fait bien souvent que les traduire et les rendre en meilleur français. Un mérite particulier à cette production , c'est qu'elle nous donne une idée précise des mœurs et des usages du siècle de du Guesclin ; elle nous fait connoître non-seulement ce grand homme , mais encore beaucoup de ses contemporains.

L'Histoire du Chevalier Bayard, par le même, un volume in-12, 1760, a le mérite singulier de l'intérêt ; j'en connois peu qui attache autant, et qui porte davantage à la valeur , à la haute probité , à cette vertu qu'on peut appeler par excellence , la vertu française , à cet honneur , qui avoit sur l'âme de nos ancêtres, un empire pareil à celui de la patrie chez les Romains , et dont tous les jours le luxe et le raisonnement affoiblissent le pouvoir , par malheur pour la nation et pour sa gloire. On ne sauroit donc aujour-

d'hui présenter assez de ces images frappantes, que nous ont tracées nos aïeux; *l'Histoire de Pierre du Terrail, dit le Chevalier Bayard*, sans peur, sans reproche, ne pouvoit paroître plus à propos.

BOIVIN DE VILLARS.

Les Mémoires de François Boivin, baron de Villars, sur les guerres d'Italie, depuis 1550 jusqu'en 1559, in-8°. , Paris, 1630, est un ouvrage estimé pour les anecdotes curieuses qu'il renferme, et qu'il ne faut pas négliger, quand on veut connoître l'Histoire de ce temps-là.

RABUTIN.

François de Rabutin a raconté des événemens arrivés à peu près vers le même temps, dans ses *Commentaires sur les dernières guerres de la Gaule Belgique*, depuis 1551 jusqu'en 1562, in-8°. , Paris, 1574, bonne édition d'un livre estimé et peu commun.

LE PRÉSIDENT DE LA PLACE.

Consultez ensuite *les Commentaires de l'état de la Religion et de la République* sous Henri II, François II et Charles IX, en un volume in-8°. et in-12, 1565. Ces Mémoires

Mémoires commencent en 1556 et finissent en 1561 : ils sont du président de la Place, qui fut tué à la Saint-Barthelemi ; magistrat intègre, vertueux, instruit, et digne d'un meilleur sort.

C O N D É.

Les Mémoires de Condé, ou Recueil des Pièces pour servir à l'Histoire de France, sous les règnes de François II et Charles IX, nouvelle édition in-4°. , Londres (Paris), 1743, six volumes in-4°. ; ouvrage curieux et instructif, et qui est dans les bibliothèques où l'on rassemble les morceaux recherchés.

C A S T E L N A U.

Les Mémoires de Michel Castelnau, avec les Remarques de M. le Laboureur, depuis l'an 1559 jusqu'en 1570, in-folio, Bruxelles, 1731, trois volumes, sont exacts et impartiaux. Castelnau étoit un homme d'état distingué, dont on lit les Mémoires avec beaucoup d'utilité. On connoit le mérite de l'éditeur.

M O N T L U C.

Les Commentaires de Blaise de Montluc,
TOME IV.

sur les guerres d'Italie, depuis 1521 jusqu'en 1572, in-folio et in-8°. , Bordeaux, 1592, sont des Mémoires curieux et utiles d'un habile officier : on les a réimprimés à Paris, en quatre volumes in-12, 1760.

CHARLES IX.

Les Mémoires de l'état de la France sous Charles IX, depuis l'édit de pacification en 1570, jusqu'au règne d'Henri III, in-8°. , Middelbourg, 1578, trois volumes. Cet ouvrage, connu sous le nom de Mémoires de Charles IX, renferme des pièces essentielles qu'il ne faut pas laisser échapper, et des détails qui intéressent la curiosité.

DE L'ESTOILE.

Journal du Roi Henri III, avec des Remarques et un recueil des Pièces les plus curieuses et les plus rares de son règne, in-8°. , la Haye (Paris), 1744, cinq volumes. Ce livre, assez connu, s'annonce par lui-même : il tient tout ce que le titre promet. Cette édition, qui est la meilleure, est due aux soins de l'abbé Lenglet Dufresnoy.

LE QUIEN DE LA NEUFVILLE.

L'Histoire des Dauphins de Viennois, d'Au-

vergne et de France, ouvrage posthume de feu le Quien de la Neuville, mis au jour par son petit-fils, et augmenté par un homme de lettres, de l'Histoire de Louis IX du nom, vingt-cinquième dauphin de France, en deux volumes in-12, 1760, est un livre curieux et nécessaire au plan général de notre Histoire. Il est rempli de recherches; et l'on trouve à la fin du second volume, quelques pièces justificatives. Le style est clair, net, facile. L'auteur aimoit l'éclat de la vérité, plus que celui des paroles. Sa méthode, dit l'éditeur, est d'enchaîner les matières les unes aux autres, sans aucune violence ni digression. Il laisse les réflexions au philosophe, les portraits au poète, et les discours à l'orateur; il ne veut être qu'historien.

B O U I L L O N.

Mémoires du Duc de Bouillon, depuis l'an 1560 jusqu'en 1586, in-12, Paris, 1666, ouvrage peu commun.

LA VIEILLEVILLE.

Dans les archives d'un château qui avoit appartenu au maréchal de la Vieilleville, on a trouvé un manuscrit qui y étoit de-

meuré enseveli pendant près de deux cents ans : Le célèbre Père Griffet l'a mis au jour, sous le titre de *Memoires de la Vie de François de Scepeaux, sire de Vieilleville*, et comte de Duretal, maréchal de France; contenant plusieurs anecdotes des règnes de François I; Henri II, François II et Charles IX, composées par Vincent Carloix, son secrétaire, cinq volumes in-12, 1757.

On n'a rien négligé dans l'édition de cet ouvrage, de ce qui peut satisfaire les lecteurs curieux et intelligens : ils y trouveront des faits propres à étendre et à perfectionner la connoissance de l'Histoire; ils y liront avec plaisir des exemples de valeur et de désintéressement, dignes d'être transmis à la postérité. Tous les objets y sont peints avec des couleurs si vives et si naturelles, que l'on croit, pour ainsi dire, les avoir sous les yeux. L'auteur rapporte presque toujours les propres paroles des principaux personnages de la cour de François I, de Henri II, de François II et de Charles IX, où l'on reconnoît le goût et le génie de leur siècle. Vincent Carloix savoit tous les secrets de son maître; il avoit en main les lettres qu'il recevoit de la cour; et celles qu'il y envoyoit. Il étoit même

informé, par M. de la Vieilleville, de ce qui s'étoit passé dans les conseils où il avoit assisté. Il renvoie souvent aux historiens, le récit des événemens que personne n'ignore, pour ne s'étendre que sur des faits dont la connoissance est réservée aux témoins oculaires. Peut-être pourroit-on lui reprocher de paroître quelquefois trop zélé pour la gloire de son maître, de n'attribuer qu'à lui seul tous les événemens heureux, et de témoigner un peu trop de partialité contre ceux qui étoient ou les ennemis ou les concurrens du maréchal. C'est le reproche ordinaire des mémoires particuliers; ceux qui les laissent après eux, si on les en croit, ont toujours tout vu, tout dit, tout entendu, tout fait; à ce petit défaut près, les Mémoires du maréchal de la Vieilleville sont très-curieux et très-intéressans. Ils ont beaucoup de succès, et plaisent universellement par le nombre et la singularité des anecdotes. On n'a rien changé au style gaulois, qui, dans sa naïveté, a des grâces que le style moderne ne pourroit remplacer.

N E V E R S.

Mémoires de M. le Duc de Nevers, par

M. de Gomberville, in-folio, Paris, 1665, deux volumes. Cet ouvrage, dont le style vaut mieux que celui de la plupart des livres qui sont du même temps, est encore très-estimé pour les faits.

SIMON GOULART.

On attribue à cet auteur *le Recueil de Choses mémorables* arrivées sous la Ligue, depuis 1576 jusqu'en 1598, in-8°, Genève, 1590, etc., six volumes; c'est ce qu'on appelle les Mémoires de la Ligue; Mémoires très-curieux et très-intéressans sur un des plus malheureux temps de la monarchie. La meilleure édition est celle qui contient des notes historiques et critiques, par l'abbé Goujet, Amsterdam (Paris), 1758, 6 vol. in-4°.

P. L E R O Y.

Satire Ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne, ou la tenue des Etats de Paris en 1595, 3 vol. in-8°, Ratisbonne ou plutôt Bruxelles, 1709. C'est la bonne édition de ce recueil, publiée par Godefroy de Lille. Le principal auteur de la Satire Ménippée est Pierre le Roy, chanoine de Rouen. On y trouve des plaisanteries et de la gaieté; et ces

badinages satiriques ne servirent pas peu à ramener plusieurs ligueurs.

DE L'ESTOILE.

On estime beaucoup *le Journal du Règne d'Henri IV*, avec des Remarques historiques et politiques, par M. C. B. (le P. Bouges, augustin), in-8°. , la Haye (Paris), 1741, quatre volumes; bonne édition, publiée par l'abbé Lenglet Dufresnoy, mais dans laquelle on n'a pas eu soin de distinguer ce qu'on avoit ajouté aux Mémoires de l'Estoile, auteur de ce Journal intéressant et véridique.

MM. DE POUILLI ET BERNARDI.

Avant que l'Académie Française proposât l'Eloge du Chancelier de l'Hôpital, M. de Pouilli avoit donné en un volume in-12, la Vie de ce grand magistrat, où il règne une noblesse qui met presque l'écrivain à côté de son héros : de l'énergie sans dureté, de l'élégance sans affectation, de la chaleur sans enthousiasme ; partout de la vie, de l'intérêt, et l'amour de la vérité : voilà ce qui m'a frappé dans cet ouvrage. J'aurois souhaité que l'auteur nous eût plus détaillé la retraite du chan-

celier, qu'il nous eût donné un léger précis de ses ouvrages; cette partie manque entièrement: ce n'étoit que quelques coups de pinceau, qui auroient porté le degré de perfection à ce tableau si intéressant.

M. Bernardi, dans une nouvelle Vie du Chancelier de l'Hôpital, 1807, in-8°, présente des extraits fort étendus des ouvrages et des lois de ce grand homme: on les lit avec le plus grand intérêt.

C A Y E T.

Chronologie novenaire, ou Histoire de la Guerre sous le Règne d'Henri IV, depuis 1589 jusqu'en 1598, 3 vol. in-8°, Paris, 1608. Ce bon ouvrage, du docteur Cayet, avoit été précédé de la Chronologie septénaire depuis 1598 jusqu'en 1604, in-8°. C'est ce qu'on a de plus exact et de plus curieux sur ces temps mémorables.

V I L L E R O Y.

Mémoires de M. de Villeroy, secrétaire d'état, in-8°, Paris, 1622, quatre volumes in-8°, très-bons.

S U L L Y.

Mémoires des sages et royales Economies d'Etat,

d'Etat, domestiques, politiques et militaires, par Maximilien de Béthune, duc de Sully, in-folio, à Amsterdam, deux volumes gros caractères; et la suite in-folio, Paris, 1662, deux volumes bons, mais ennuyeux avant que l'abbé de l'Ecluse les eût mis en un français plus élégant. Son édition est en 3 vol. in-4°, et en 8 vol. in-12, 1745.

Il faut joindre à cette édition, des Observations par les abbés Petit de Montempuis et Goujet, dans lesquelles on rectifie plusieurs faits concernant l'Histoire des Jésuites, altérés par le nouvel éditeur, 1762, in-12.

B R A N T O M E.

Mémoires des grands Capitaines Français, par M. de Bourdeille, sieur de Brantome, et autres ouvrages, in-12, la Haye, 1740, quinze volumes. Cet auteur, qui avoit le génie de la cour, s'est plu à peindre les hommes avec ces traits qui attachent l'esprit et remuent le cœur. Il assaisonne les faits les plus curieux du sel de son style, qui n'étoit fait que pour lui seul. Comme il avoit participé aux désordres qui régnoient alors parmi les courtisans, il faut être en garde contre cer-

taines licences, auxquelles son imagination se livre trop aisément.

MORNAI, D'AUBIGNÉ.

Les Mémoires de du Plessis-Mornai, depuis 1572 jusqu'en 1623, in-4°, la Forest, 1624 et 1625, 2 vol., et Amsterdam, 1651 et 1652, deux vol., sont beaucoup moins emportés que *l'Histoire universelle de d'Aubigné*, depuis 1550 jusqu'en 1610, in-folio, Maillé, 1616, trois volumes in-folio, Amsterdam, 1626. Le parlement de Paris fit brûler cette dernière Histoire, comme une production où les rois, les reines, les princes et les princesses étoient non-seulement peu ménagés, mais quelquefois outragés. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris et l'horreur. Les affaires militaires sont contées avec assez d'exactitude ; mais celles de la religion se ressentent de l'enthousiasme de l'auteur, dont le style est violent et gigantesque.

LE DUC D'ESTRÉES.

Les Mémoires de la Régence de Marie de Médicis, Paris, in-12, 1666, par le duc d'Estrées, mort en 1670, sont très-bons pour l'Histoire de ce temps. Ils ont été réimprimés

avec ceux du duc d'Angoulesme, de Déa-geant et du duc d'Orléans, 1756, 4 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France*.

M É Z E R A I.

L'Histoire de la Mère et du Fils, par François de Mézerai, in-4°. et in-12, Amsterdam, 1730, deux vol., est très-mal écrite, mais elle renferme des choses dignes d'être lues. On est persuadé aujourd'hui que cet ouvrage est du cardinal de Richelieu.

B A S S O M P I E R R E.

Mémoires du Maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie et des remarques sur la cour de France, in-12, quatre volumes, 1723. Nous avons encore de lui une relation assez intéressante de ses ambassades, et des remarques sur l'Histoire de Louis XIII, composée par Dupleix. Son style est fort mauvais; quoique l'auteur passât pour avoir beaucoup d'esprit; mais ses Mémoires sont instructifs pour les courtisans et les philosophes. Ils doivent les désabuser de l'ambition; en faisant connoître tout ce qu'il y a à souffrir auprès des grands.

R O H A N.

Les Mémoires et Lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline, publiés par de Zurlauben, in-12, trois volumes, 1758, mémoires importans pour cette partie de l'histoire, sont propres d'ailleurs à former de bons militaires. Nous avons encore de ce héros, son Parfait Capitaine; il y fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la tactique des modernes.

Le savant éditeur à qui nous devons l'Histoire Militaire des Suisses, a trouvé trois manuscrits de ces Mémoires, deux dans la Bibliothèque du Roi, l'autre dans celle de Secousse; il les a collationnés, en a corrigé les fautes, en a marqué les variantes, s'est déterminé pour la version la plus exacte; y a ajouté des notes historiques, généalogiques, géographiques, et les lettres, les manifestes, les dépêches, tant du duc de Rohan que du roi et des ministres, touchant les affaires de la Valteline. Toutes ces additions facilitent la lecture d'un livre, qui, sans ce secours, paroîtroit souvent obscur. Il seroit bien à souhaiter que tous les Mémoires des grands

hommes fussent éclaircis avec autant de soin et de sagacité.

VITTORIO SIRI.

Les Anecdotes du Ministère du Cardinal de Richelieu, et du règne de Louis XIII, par M. de V. . . . (de Valdory), in-12, Amsterdam, Rouen, 1717, deux volumes, sont tirées du Mercure de Vittorio Siri, qui a été traduit en partie par M. Requier, en 1755, en trois volumes in-4°. Les faits rapportés par cet historien, sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs ministres et de plusieurs princes ; mais il faut beaucoup se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire ; et il aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité.

HENRI DE CAMPION.

M. de Campion étoit un homme de beaucoup d'esprit, infiniment plus instruit que ne l'étoient, de son temps, ceux qui passoient pour l'être, d'une morale très-sévère, et qui avoit reçu de la nature une très-grande aptitude pour juger les hommes et les peindre. Son style est simple et généralement pur. L'authenticité de ses Mémoires, Paris, 1806,

in-8°., est très-bien établie dans une lettre que leur éditeur (M. le général Grimoard) a adressée aux libraires. La lecture des Mémoires de Henri de Campion procure la connoissance de plusieurs faits inconnus jusqu'à ce jour sur cette partie du règne de Louis XIII, et sur les onze premières années de celui de Louis XIV.

LE CARDINAL DE RETZ.

Le cardinal de Retz composa les Mémoires que nous avons de lui, dans sa retraite de Commerci; il avoit eu la foiblesse d'y parler de ses aventures galantes. Quelque religieuse, à qui il confia son manuscrit original, retrancha, en le copiant, tous les traits qui déshonoroient les mœurs de ce cardinal; et c'est sur une de ces copies, que fut faite la première édition de ces Mémoires, où l'on trouve en effet plusieurs lacunes. Ils sont d'ailleurs écrits avec un air libre, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image du caractère et de la conduite de ce fameux intrigant. La meilleure édition de ces Mémoires est celle d'Amsterdam, 1731, 4 vol. in-12. On lit avec intérêt *les Recherches sur le Cardinal de Retz*, par M. Musset-Pathay, 1807, in-8°.

J O L Y.

Les Mémoires de Joly, qu'on a joints à ceux du cardinal de Retz, sont à ceux de ce cardinal, dit Voltaire, ce qu'est le domestique au maître ; mais il y a des particularités curieuses, ainsi que dans ceux de la duchesse de Nemours, Amst., 1738, 2 vol. in-12.

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

Les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, en huit volumes in-12 ; 1776, sont écrits avec une élégante simplicité, mais trop remplis de minuties et de bagatelles.

LA ROCHEFOUCAULD.

Les Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le duc de la Rochefoucauld, in-12 ; deux volumes, 1754, offrent toute l'énergie de Tacite : c'est du moins ce que disent ceux qui pensent qu'ils sont du duc de la Rochefoucauld. En 1804, M. Renouard a publié une nouvelle édition de ces Mémoires, avec des augmentations considérables tirées du manuscrit autographe de leur illustre auteur.

L E N E T.

Les Mémoires de Lenet, 1729, 2 volumes

in-12, roulent sur la guerre civile de la Fronde. Tous les Mémoires de ce temps sont éclaircis et justifiés les uns par les autres : ils mettent la vérité de l'histoire dans le plus grand jour ; ceux de Lenet renferment plusieurs anecdotes très-remarquables.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Dans *les Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIII*, et à la régence d'Anne d'Autriche ; par madame de Motteville, in-12, Amsterdam, 1723, cinq volumes ; on trouve beaucoup de petits faits, avec un grand air de sincérité. Ils sont écrits avec assez de noblesse.

MM. DE RAMSAY ET DÉSORMEAUX.

Une partie des ouvrages précédens roulant sur les guerres de la Fronde, nous croyons devoir placer ici ce qui regarde Condé et Turenne, qui y jouèrent un rôle. Nous avons l'Histoire élégante du premier en quatre volumes in-12 ; par M. Désormeaux, et une du second, dans laquelle il y a de l'ordre et de la précision, par Ramsay 2 vol., in-4°, ou 4 vol. in-12.

On a une autre Vie de Turenne estimée ;
elle

elle est de l'abbé Raguenét. Le libraire Barbou en a publié une nouvelle édition, revue avec soin, et enrichie d'augmentations, qui viennent de bonne main, 1806, in-12.

L A F A R E.

Les Mémoires et Réflexions sur le Règne de Louis XIV, par de la Fare, in-12, 1740, lus avec avidité lorsqu'ils parurent, sont écrits avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la satire.

C H O I S Y.

On trouve dans *les Mémoires de l'Abbé de Choisy*, 1747, un vol. in-12, des choses vraies, quelques-unes de fausses, et beaucoup de hasardées; ils sont écrits dans un style trop familier. Il y avoit fait entrer les Mémoires de la Comtesse des Barres, qu'on a imprimés séparément. Cette prétendue comtesse étoit lui-même : il s'habilla et vécut en femme plusieurs années. Il acheta, sous le nom de la Comtesse des Barres, une terre auprès de Tours. Ces Mémoires racontent, avec une naïveté piquante, comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement; mais il n'est pas vrai qu'il travaillât

alors à son Histoire de l'Eglise. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de Choisy avoit alors près de 60 ans : il auroit été difficile qu'à cet âge, il eût conservé les agrémens et la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle.

Le libraire Léopold Collin a réimprimé, en 1807, in-18, *l'Histoire de la Comtesse des Barres*.

B O R D E A U X.

Le grand nombre d'anecdotes répandues dans les Mémoires de Bordeaux, 4 volumes in-12, 1759, en rend la lecture très-intéressante ; elle attache, malgré les dégoûts d'un style diffus, lâche, inégal, et une grande négligence dans la partie typographique. L'indépendance avec laquelle l'auteur parle de plusieurs corps et de plusieurs familles respectables, marque trop de prévention de sa part. M. de Bordeaux avoue que des vues d'intérêt et d'ambition, jointes à quelques raisons de mécontentement, l'avoient indisposé contre le cardinal Mazarin ; mais quel motif l'animoit contre tant d'autres personnes qu'il maltraite ?

L'ABBE ARNAULD.

- Il y a eu plusieurs abbés de ce nom ; le plus connu est le grand Arnauld , docteur de Sorbonne , auteur du livre fameux de la *Fréquente Communion* : il étoit frère d'Arnauld d'Andilly , et oncle d'un autre abbé Arnauld ; moins connu , mais que l'on connoitra mieux par ses *Mémoires* , écrits par lui-même , et contenant quelques anecdotes de la cour de France , depuis 1634 jusqu'en 1675 , 1756 , trois parties in-12. Ils avoient été conservés précieusement depuis la mort de l'auteur , dans un dépôt authentique. On a jugé , avec raison , qu'ils pouvoient être utiles ; en effet , on y trouve des anecdotes curieuses , qui contribueront à éclaircir plusieurs points importants de l'Histoire de France , et à faire connoître ceux qui étoient alors à la tête des affaires ; ils en contiennent d'autres plus amusantes qu'instructives , mais qui , par-là même , plairont davantage à un certain genre de lecteurs. Quant à la certitude des faits qui y sont rapportés , il seroit difficile de les révoquer en doute ; l'auteur parle toujours comme témoin oculaire ; quand il ne l'est pas , il cite ses garans dignes de

foi : sa narration porte, d'ailleurs, toujours le sceau de la simplicité, de l'ingénuité, de la vérité. C'est, sans doute, pour ne point altérer ces caractères, que l'éditeur (le Père Pingré) a respecté jusqu'au style, qui pouvoit être susceptible de quelque réforme.

LE MARÉCHAL DE TESSÉ.

Les Mémoires et Lettres du Maréchal de Tessé, publiés par M. le général Grimoard en 1806, 2 vol. in-8°, offrent plusieurs anecdotes également piquantes, qu'on chercheroit vainement ailleurs; telles que la singulière correspondance du prince de Condé et de M. de Tessé, relativement au duc de Mantoue, qui avoit d'étranges fantaisies à l'égard des femmes, et un sérail, ou plutôt un harem, gardé par des eunuques, à l'imitation des Turcs; la découverte faite par M. d'Argenson, d'une cargaison de femmes, que des eunuques conduisoient à Pavie; à ce duc; la découverte d'un autre genre que fait M. de Tessé lui-même; du certificat du pape, et les reproches qu'il lui adresse à ce sujet. On lit, avec le même intérêt, ses anecdotes singulières sur Philippe V., sur la reine

sa femme, et sur le jésuite Bermúdez, confesseur du Monarque.

COURT DE GÉBELIN LE PÈRE.

Il paroît, qu'en général, la vérité a conduit la plume de Court de Gébelin, le père, auteur de l'Histoire des Troubles des Cévennes ou de la Guerre des Camisards, sous le règne de Louis-le-Grand, Villefranche, 1760, 3 vol. in-12. C'est un protestant éclairé, qui ne se laisse prévenir ni par la haine ni par le fanatisme : peut-être a-t-il trop appuyé sur la sévérité des catholiques ; mais le style est la partie qu'on est le plus en droit de blâmer dans cet ouvrage.

T O U R V I L L E.

Les Mémoires du Maréchal de Tourville, dont on a donné une nouvelle édition en trois tomes in-12, en 1758, ont paru, pour la première fois, dans le même nombre de volumes, et du même format, en 1742. Je n'ai pas besoin de prévenir que cet ouvrage, qui se fait lire avec plaisir, est aussi romanesque qu'historique. On voit, au premier coup d'œil, que c'est un mélange de quelques faits vrais, et de plusieurs amourettes qui peuvent être vraies aussi ; mais ce livre n'a jamais été

adopté par la famille : c'est une production informe de l'abbé de Margon.

HAMILTON.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au comte Hamilton, et qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, ce sont, à mon avis, *les Mémoires de Grammont*. Que de légèreté dans le style, de naturel dans les pensées, de finesse dans les réflexions, d'enjouement dans les récits, de variété dans les tableaux ! Tous les caractères sont exprimés par les traits qui leur sont propres ; et chaque trait est représenté sous la couleur qui lui convient. Rien de répété ou d'inutile. Les portraits mêmes qui offriroient des rapports trop ressemblans, sont nuancés d'une manière qui répand sur eux tous les charmes de la variété : le badinage crayonne les uns ; la raillerie trace les autres ; le sentiment, le respect, la reconnoissance, prennent le pinceau tour à tour ; mais c'est toujours des mains de la vérité qu'ils le reçoivent ; c'est toujours elle qui le conduit.

Je ne dissimulerai cependant pas quelques observations que j'ai faites en lisant ces Mémoires : la fin, d'abord, m'en a paru trop

brusque et trop précipitée ; en second lieu , l'auteur perd trop souvent et trop long-temps de vue son héros ; et l'on n'y fait d'ailleurs presque aucune mention des événemens militaires auxquels M. de Grammont peut avoir eu quelque part ; enfin , ce qui forme les deux volumes de cet ouvrage , ce sont uniquement les aventures amoureuses du chevalier de Grammont dans les cours de France , d'Angleterre et de Savoie , ou plutôt les galanteries de ces trois cours du temps du chevalier de Grammont.

Il existe de belles éditions de ces Mémoires ; l'une imprimée par les soins d'Horace Walpole , dans sa maison de campagne , en 1772 , a été réimprimée à Londres en 1783 , avec trois portraits ; une autre , publiée aussi à Londres , à une époque postérieure , est enrichie de soixante-douze portraits.

Ces Mémoires forment le premier vol. des Œuvres complètes d'Hamilton , Paris , Colnet , 1805 , 3 vol. in-8°. Le texte a été revu sur l'édition de 1772 , dans laquelle les noms anglais , étrangement défigurés dans toutes les autres éditions , se trouvent écrits selon leur véritable orthographe. Les éditeurs se sont aussi servis des notes de cette belle édition.

BUSSY-RABUTIN ET GOURVILLE.

Les Mémoires de Bussy-Rabutin, imprimés en 1696, en deux volumes in-4°, sont purement écrits, mais moins intéressans que ceux de Gourville, que nous avons en deux volumes in-12, 1724. Il y a dans ceux-ci des anecdotes singulières.

PERRAULT.

Les âmes sublimes de Louis-le-Grand et du grand Colbert, n'ont peut-être jamais été représentées sous des traits plus frappans, qu'elles me paroissent l'être dans *les Mémoires de Charles Perrault*, de l'Académie Française, et premier commis des bâtimens du roi; contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes intéressantes du ministère de Colbert, un volume in-12, 1759. Ce ne sont point ici des panégyriques dans les formes, des discours oratoires, des phrases ampoulées, de vieilles fleurs de rhétorique, rafraîchies par les eaux de l'Hélicon moderne: Louis XIV et le grand Colbert sont loués par leurs actions, par leurs paroles; et ces actions et ces paroles sont mises sous nos yeux avec une simplicité qui ne permet pas de les révoquer en doute, et qui char-

mera

mera tout lecteur sensé. Charles Perrault, auteur de ces Mémoires, est le même qui fut si bafoué par Boileau, au sujet de ses mauvaises poésies, surtout de son poème de Saint Paulin, et de ses quatre volumes des Parallèles des Anciens et des Modernes. Les deux derniers livres de ces Mémoires sont beaucoup moins piquans que le second ; on y trouve néanmoins quelques anecdotes intéressantes. En tout, c'est un fort bon livre ; on y apprend un grand nombre de particularités de l'administration de Colbert, ignorées ou peu connues. Personne n'étoit plus à portée de nous en instruire que l'auteur, qui étoit dans la confiance intime de ce ministre ; il mérite d'ailleurs d'autant plus de créance, qu'il n'avoit composé cet ouvrage que pour l'instruction de ses enfans, auxquels il est adressé. C'est une espèce de testament, où il leur rend compte, avec naïveté, de la part qu'il a eue à différentes affaires pendant le règne de Louis XIV, et où il détaille les services qu'il a rendus aux bâtimens du roi en diverses occasions.

MADAME DE CAYLUS.

Les Souvenirs de cette dame ont paru en
TOME IV. 5

1770, avec des notes de Voltaire. On voit par sa manière d'envisager les choses, qu'au temps dont elle nous parle, elle étoit une jeune femme aimable, bonne, spirituelle, insouciant et légère : tout n'est pour elle qu'une affaire de société. Louis XIV n'est pas un grand roi pour elle ; c'est un prince aimable, se brouillant, se raccommodant avec ses maîtresses. Elle ne parle point de ses victoires, elles appartiennent à l'Histoire : et d'ailleurs, dit-elle, une femme, et surtout de l'âge dont j'étois, tourne ses plus grandes attentions sur des bagatelles. Cette façon d'examiner une cour et des personnages qui nous sont connus, d'ailleurs, par de grandes choses, n'est pas sans intérêt.

Les anciennes éditions des *Souvenirs* étoient remplies de fautes typographiques : les libraires Colnet et Renouard en ont publié de beaucoup plus exactes en 1804. Ces éditions sont précédées d'une Notice sur Madame de Caylus, par M. Auger. On y donne, sur la vie de Madame de Caylus, quelques détails qui ne se trouvent pas dans *les Souvenirs*.

SAINT-SIMON.

Nous ne croyons pas qu'aucuns Mémoires

du temps puissent être lus avec autant de plaisir que ceux du duc de Saint-Simon : ayant autant d'agrément que ceux de l'abbé de Choisy, distingués par le ton de la plus aimable familiarité, ils les surpassent infiniment par la profondeur des vues, et on ne peut les taxer de flatterie comme ces derniers.

Le style de Saint-Simon, souvent incorrect, quelquefois un peu obscur, est toujours vif, piquant, énergique ; ses tournures sont neuves et hardies. S'il s'est permis de créer des mots, on doit lui en savoir gré, car il est rare qu'ils ne soient pas heureux : ce n'est jamais par affectation ; il obéit au besoin de rendre sa pensée d'une manière plus rapide. Il a quelquefois le ton dédaigneux, il montre même de l'humeur ; mais on se met à sa place, on sent qu'il ne pouvoit voir de sang froid les choses monstrueuses dont il nous trace l'histoire.

Son talent marqué, c'est celui des portraits : il les fait de main de maître. Habile à peindre, il l'est moins à raisonner ; la discussion ne lui va pas : des images vives, des traits brillans, de la franchise, mais âpre et brusque, voilà notre auteur. Un peu trop

entiché des préjugés de son siècle sur la noblesse, il a su se défendre de ceux du fanatisme; il blâme, il déteste la révocation de l'édit de Nantes, et les dragonnades des Cévennes.

Il y a deux éditions de ces intéressans Mémoires : la première est composée de trois volumes, publiés en 1788, auxquels on joint quatre volumes de supplément, qui parurent en 1789. La seconde édition porte le titre d'*Œuvres du Duc de Saint-Simon*, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8°.

A N Q U E T I L.

L'ouvrage de cet auteur, intitulé, *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, Paris, 1789, 4 vol. in-12, n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait des manuscrits du duc de Saint-Simon. C'est un recueil d'anecdotes, plus fait pour être lu par des lecteurs oisifs, que pour être consulté par des personnes curieuses de s'instruire.

V I L L A R S.

On a des *Mémoires du Maréchal de Villars*, imprimés en 1758, en trois volumes in-12 : le premier est de lui; mais les deux

autres sont de l'abbé de Margon, et lui sont par conséquent infiniment inférieurs. Le récit de ce qu'il fit contre les fanatiques des Cévennes, est digne d'être lu : il imita alors Fabius par sa prudente lenteur, comme il égala ensuite l'activité de Scipion.

Le maréchal de Castries et le marquis de Vogué, petit-neveu du maréchal de Villars, ont désiré que sa vie fût refaite, et ont remis à M. Anquetil les Mémoires manuscrits qu'ils ont pu recueillir. L'habile historien en a tiré une Vie du Maréchal de Villars, qu'il suppose écrite par lui-même, parce que ses lettres en forment la plus grande partie, et que les autres mémoires et matériaux paroissent être son ouvrage. Cette Vie du Maréchal de Villars parut en 1784, 4 vol. in-12 : on y reconnoît un homme bon, sensible, gai, plein de valeur et de probité.

LE CHEVALIER DE PIOSENS.

Les Mémoires de la Régence, sous la minorité de Louis XV, in-12, 3 volumes, 1742, ne sont pas fort exacts; mais ils peuvent servir pour les faits publics, sur lesquels les historiens se trompent rarement.

L'abbé Lenglet a revu cet ouvrage, et y

a ajouté des pièces essentielles , surtout la conspiration du Prince de *Cellamare* , et *l'Abrégé du fameux Système*. L'édition qu'il en a donnée en 1749 , contient 5 vol. petit in-12.

CHARLOTTE-ÉLIZABETH DE BAVIÈRE.

La mère du régent , née Bavaroise , correspondoit dans sa langue maternelle avec un prince et une princesse de sa famille , et les archives de sa maison ont conservé ses lettres autographes : des passages en avoient été extraits , et s'étoient trouvés dans les papiers d'une dame de la plus haute naissance. Ce sont ces extraits ou fragmens qu'a traduits et publiés M. de Maimieux , auteur de *la Pasiographie*, en 1788, 2 vol. in-12. On désireroit plus de correction et d'élégance dans la traduction , d'autant plus que c'est un des livres les plus piquans et les plus singuliers qui aient paru sur le règne de Louis XIV et sur la régence. Il a un rapport infini avec les Mémoires de Saint-Simon : c'est la même connoissance des personnes et des choses , la même manière de les envisager , produite par les mêmes intérêts et les mêmes passions ;

c'est ce même mélange de partialité et de franchise , de rudesse et de grâce , d'invectives , quelquefois grossières , et de traits les plus délicatement louangeurs.

Ces fragmens ont été publiés de nouveau en 1807 , in-8°. , par le libraire Léopold Collin , sous le titre de *Mélanges historiques, anecdotiques et critiques sur la fin du règne de Louis XIV et le commencement de celui de Louis XV.*

M A S S I L L O N.

L'ouvrage publié par M. Soulavie l'aîné, sous ce titre , *Mémoires de la minorité de Louis XV* , par J.-B. Massillon , évêque de Clermont , 1792 , in-8°. , fait voir non-seulement que Massillon avoit un très-bon esprit , ce qui étoit prouvé , puisqu'il étoit grand orateur , mais que cet esprit pouvoit s'appliquer avec succès à des objets fort éloignés de l'éloquence de la chaire , qui étoit son talent particulier ; qu'il étoit très-instruit en matière de gouvernement , et avoit jeté un coup d'œil attentif et juste sur les événemens dont il fut témoin , et sur les acteurs qui occupoient alors la grande-scène du monde.

Ce fut en 1730 que Louis XV engagea

Massillon à rédiger pour lui ce précis historique sur les affaires de la régence. Il est intéressant et instructif, dit Laharpe, par beaucoup de faits particuliers et de détails de l'intérieur de la cour, qu'on ne trouve pas ailleurs; par le ton de bonne foi et l'esprit de justice qu'on y voit dominer d'un bout à l'autre. Le style en est facile et simple, quelquefois même un peu négligé: c'est plutôt celui d'une correspondance que celui de l'histoire, et en cela l'auteur alloit à son but; il devoit être plus occupé d'écrire pour le roi qui le consultoit, que pour le public et la postérité, qui, vraisemblablement, ne devoient pas lire ces Mémoires: ils ont été réimprimés pour la quatrième fois, en 1807, dans le format in-12.

L'ABBÉ MILLOT.

Les Mémoires qu'il a rédigés sur les pièces originales recueillies par le maréchal de Noailles, Paris, 1777, 6 vol. in-12, offrent de grands caractères; la Princesse des Ursins, Alberoni, Vendôme, Philippe d'Orléans, le roi de Prusse, Maurice de Saxe. On peut dire que c'est un monument élevé au génie trop peu connu du maréchal de Noailles; mais

mais le style de l'abbé Millot réunit deux grands défauts, une froideur continue et une extrême diffusion. Cet auteur ne sait ni varier, ni animer sa manière d'écrire. On auroit pu réduire les Mémoires du Maréchal de Noailles, à la moitié moins d'étendue que leur en a donnée l'abbé Millot.

LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Jusqu'à l'année 1778, le public n'avoit point encore les Mémoires du Maréchal de Berwick : ceux qui ont paru sous ce nom, immédiatement après la mort de ce grand homme, c'est-à-dire, en 1737, étoient un ouvrage sans caractère authentique et presque sans vérité. Les Mémoires publiés en 1778, 2 vol. in-12, sont les seuls véritables; ils ont été imprimés sur l'original, écrit de la propre main du Maréchal. On trouve à la tête de ces Mémoires un discours intitulé : *Portrait du Maréchal de Berwick*, et un *Éloge historique de ce grand Général*, composés, l'un par milord Bolingbroke, l'autre par Montesquieu. Ils sont terminés par des supplémens et des notes, aussi savantes que solides, ouvrage de l'éditeur, feu M. Hook, bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine.

Il cite souvent les Mémoires du roi Jacques, écrits de la main de ce prince ; ces divers morceaux sont d'autant plus précieux, qu'ils peuvent servir à changer, à quelques égards, les idées reçues, ou du moins à les modifier.

F O R B I N.

Les Mémoires du Comte de Forbin, deux volumes in-12, rédigés par Reboulet, sont curieux et écrits avec facilité ; mais dans quelques endroits ils sont plus amusans que vrais.

D U G A Y - T R O U I N.

Les Mémoires de du Gay-Trouin, lieutenant-général des armées navales de Louis XIV, in-4°, 1740, ont été beaucoup lus, et le sont encore par ceux qui aiment le détail des combats et des expéditions maritimes : ils ont été publiés par de Beauchamps.

M A D A M E D E S T A A L.

Les Mémoires de Madame de Staal, quatre volumes in-12, renferment des particularités curieuses sur la régence ; et nous avons peu d'ouvrages écrits avec autant d'agrément et de finesse. On prétend qu'elle n'a pas dit tout ce qui regardoit les passions de son cœur ;

elle disoit elle-même qu'elle ne s'étoit peinte qu'en buste. On lit dans ces Mémoires l'Histoire de la disgrâce de M. le duc du Maine sous la régence de M. le duc d'Orléans, et les mouvemens qu'elle se donna auprès de la cour d'Espagne, pour la prévenir ou pour la terminer : le reste n'occupe pas tant la curiosité du lecteur, et se fait lire néanmoins avec intérêt. Un style léger, noble, naturel ; une expression facile et féconde, qui peint tout et qui orne tout ; un tour d'imagination, qui, pour employer les termes de l'auteur, pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même, et donne du relief aux simples linéamens : voilà principalement ce qui caractérise les Mémoires de Madame de Staal.

On a publié en 1801, 2 vol. in-12, la Correspondance de cette dame avec le chevalier de Menil et autres.

B R E T.

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Bret, ressemblent à son héroïne ; ils réunissent l'agréable et le sérieux. Elle avoit quelques petits défauts ; ils en ont aussi quelques-uns. 1°. Le style en général est trop pénible, trop recherché ; il y a dans quelques endroits

une affectation de laconisme bien opposée aux vraies grâces de la diction ; 2°. on a trouvé quelques morceaux écrits trop romanesquement : l'histoire du fils de Ninon , qui se tua pour elle , est absolument dans ce cas ; en la lisant , on croit assister à une scène de tragédie ; 3°. l'auteur n'a pas assez ménagé les réflexions ; leur abondance arrête la rapidité de la narration.

DOUXMENIL.

Vers le même temps il parut des *Mémoires et des Lettres* pour servir à l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos , par Douxmenil. L'éditeur , pour grossir le volume , y a inséré les Lettres de Ninon et de Saint-Evremond , tant de fois imprimées dans les Œuvres de ce dernier. Il ne nous a pas fait grâce non plus du moindre petit bout de vers , où il est question de mademoiselle de Lenclos ; en sorte que ces additions occupent les deux tiers de la brochure. A l'égard de l'historique , il est sans art , sans ordre et sans suite ; les anecdotes sont jetées au hasard , et fréquemment coupées par de longues tirades de poésie ou de prose. Il n'y a que le style qui m'a paru plus naturel et plus facile que celui du pre-

mier biographe : malgré cet avantage , on a généralement donné la préférence aux Mémoires de Bret , parce qu'il y a plus de faits , et qu'ils sont mieux liés.

LA BEAUMELLE.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame de Maintenon , et à celle du siècle passé , par M. de la Beaumelle , nouvelle édition , augmentée de remarques critiques de M. de V. (Voltaire) , et d'un recueil de Lettres de cette Dame , in-12 , 15 vol. , 1757 , et 1758. Il y a eu peu de livres aussi lus et aussi critiqués. La liberté que s'est permise l'auteur de tout écrire , contribua au succès de cet ouvrage , autant que son style saillant et énergique. Il y a sans doute des choses hasardées ; mais il y en a aussi de très-vraies et de très-curieuses. Les Lettres qu'on a jointes aux Mémoires , renferment beaucoup de particularités ; mais les connoissances qu'on peut puiser dans ce recueil , sont trop achetées par la quantité de Lettres inutiles qu'on y trouve.

Dans une Vie de Madame de Maintenon , placée en tête de la nouvelle édition de ses Lettres , Paris , 1806 , 6 vol. in-12 , M. Anger

a très-bien saisi le caractère de cette femme célèbre ; c'est aussi cette édition qu'il faut se procurer, si l'on veut connoître les véritables Lettres de Madame de Maintenon , la Beaumelle ayant prêté à cette dame son bel esprit dans de courtes mais fréquentes additions.

C A R A C C I O L I .

Le public a fait un accueil favorable à la Vie de Madame de Maintenon , publiée en 1786 , in-12 , par Caraccioli , et réimprimée en deux volumes , 1788. L'auteur de la Vie de Madame de Maintenon est presque toujours d'accord avec l'auteur des Mémoires. Son style est moins brillant , moins vif , mais plus judicieux. Son ouvrage , à l'exception de quelques détails sur l'établissement de Saint-Cyr , est souvent un bon extrait du livre de la Beaumelle , et peut en tenir lieu pour tous ceux qui ne voudront que bien connoître madame de Maintenon.

RULHIÈRE ET LE BARON DE B R E T E U I L .

La proscription des protestans en France sous Louis XIV, avoit fait la tache principale du règne le plus glorieux de la monar-

chie : leur restauration , commencée par Louis XVI, et cimentée par le Concordat, fera un des grands et heureux événemens du règne de l'Empereur NAPOLÉON. Tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV avoient été complices de l'erreur du gouvernement par leurs vœux ou leurs louanges ; tous ceux du siècle dernier ont été, par leurs réclamations, les promoteurs des principes nouveaux qui ont été consacrés par le Concordat ; mais le principal honneur de cette révolution est dû à deux ouvrages , spécialement destinés à la préparer : l'un a été le fruit de la retraite d'un ministre magistrat , M. de Breteuil ; l'autre est dû à un académicien , M. de Rulhière , qui a destiné ses travaux à expliquer les ressorts cachés de plusieurs grands événemens ; c'est ce qu'il a exécuté avec autant de talent que de succès dans l'ouvrage intitulé : *Éclaircissemens historiques sur les Causes de la Révocation de l'Edit de Nantes, et sur l'état des Protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*, tirés des différentes archives du gouvernement, Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est remarquable par une foule

de beaux morceaux , et par une sagacité prodigieuse à démêler tous les petits ressorts des grands événemens ; en le lisant , on est frappé de voir Louis XIV, ce roi qui a passé pour le plus absolu et le plus grand de tous les souverains , suivre uniquement les impulsions du prodigue Colbert , les idées despotiques du cruel et impérieux Louvois , conduit habilement et sans qu'il s'en doutât , à être l'instrument des petites haines des jésuites et des jansénistes , et devenir tout à coup le jouet de la dévotion pointilleuse et rigide de madame de Maintenon , ou de la morale relâchée et commode du Père la Chaise , son confesseur.

Une des pièces essentielles de l'ouvrage , est le Mémoire présenté au roi par M. de Breteuil , et d'après lequel est intervenue la loi qui donna , en 1787 , un état civil aux protestans. Ce Mémoire est remarquable par l'esprit d'équité qui l'a dicté , et une excellente logique.

M. D'ESPAGNAC.

Les deux volumes in-12 de *l'Histoire de Maurice , Comte de Saxe* , par M. le baron d'Espagnac , 1773 , doivent intéresser tout bon Français , et les militaires de tous les pays.

pays. Qui est-ce qui ne connoît pas , du moins de renommée ; les campagnes du maréchal de Saxe , son génie , ses exploits ; et qui ne sera pas curieux , par conséquent , de lire une histoire suivie de ce grand capitaine ? Quelle confiance cette histoire n'inspirera-t-elle pas , quand on saura que l'auteur est lui-même un militaire , distingué par sa naissance , par ses services , par son mérite personnel , et qu'il a été honoré de l'estime et de l'amitié du général illustre dont il écrit la vie ?

Cet ouvrage fait le plus grand honneur à M. le baron d'Espagnac. Il seroit à souhaiter qu'à son exemple , ceux qui ont vécu dans l'intimité des hommes célèbres , se donnassent toujours la peine d'écrire leur histoire. Celle-ci ne peut manquer d'avoir beaucoup de succès : on y voit de quoi le soldat Français est capable , lorsqu'il est conduit par des hommes dignes de lui commander ; les militaires y puiseront des leçons utiles : toutes les manœuvres , les marches , les opérations du maréchal de Saxe y sont exposées dans le plus grand détail ; enfin , on y trouve d'excellens mémoires pour la partie de l'histoire du siècle dernier , que l'auteur a eu occasion d'y traiter.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

La singularité du caractère du maréchal de Richelieu et de sa destinée ; ses succès en différens genres ; son courage ; l'agrément de son esprit, l'éclat de ses galanteries dans un temps où cette sorte de célébrité conduisoit quelquefois à des succès d'une espèce plus importante ; la réputation que lui donna, dès sa jeunesse, sa liaison avec le poète le plus célèbre de son siècle, qui le chanta sur tous les tons ; ses ambassades, sa conduite à Fontenoi, à Gênes, la prise de Minorque ; la longue vie d'un homme qui a vu Louis XIV et le dauphin, fils de Louis XVI, c'est-à-dire, une succession de sept rois ou princes héréditaires ; ses trois mariages sous trois différens règnes ; la faveur et quelquefois la familiarité de Louis XV ; le rôle qu'il joua dans les affaires publiques et privées, étrangères et intérieures, dans les négociations et dans les intrigues ; ses placés, ses emplois, sa moisson de faits curieux, d'anecdotes intéressantes, que promettoient ses liaisons et ses correspondances avec un grand nombre d'hommes célèbres, voilà ce qui a fait rechercher les Mémoires du maréchal de Richelieu, Paris, 1790, 4 v. in-8° ;

indépendamment des circonstances au milieu desquelles ils furent publiés. Mais on sent combien ces circonstances ajoutèrent d'intérêt à leur lecture, par les idées que firent naître des changemens survenus, comme tout à coup, dans les opinions et dans les mœurs.

On peut néanmoins reprocher à l'éditeur, M. Soulavie l'aîné, d'avoir trop pesé sur les orgies nocturnes du duc d'Orléans, et sur les turpitudes du cardinal Dubois : on lui a reproché universellement d'avoir prêté au maréchal de Richelieu, dans la rédaction de ses Mémoires ; un langage révolutionnaire qui forme le contraste le plus étrange avec le caractère et le tour d'esprit si connu de ce doyen des courtisans despotes.

Les Mémoires du Maréchal de Richelieu ne conduisent les lecteurs que jusqu'à l'année 1730. La Vie privée du même Maréchal, 1791, 3 vol. in-8°, fait connoître les divers rôles que cet homme célèbre a joués pendant plus de quatre-vingts ans. Ce livre présente, dans la vie d'un seul homme, le tableau de tous les abus, de tous les vices moraux et politiques qui, en conduisant la nation au dernier terme du malheur, l'ont placée dans l'alternative de périr ou de changer entière-

ment les bases de l'édifice social. On a vu des hommes affligés et même consternés de la révolution de 1789, convenir ; après la lecture de cet ouvrage , qu'elle étoit inévitable et nécessaire. Il peut intéresser ceux qui aiment le récit des aventures galantes entassées les unes sur les autres ; mais nous nous garderons bien d'en recommander la lecture à la jeunesse qui connoîtra le prix de l'honnêteté des mœurs.

A N O N I M E.

L'auteur de la Galerie des Aristocrates militaires , et Mémoires secrets , Paris , 1790 , in-8°. , paroît avoir pris pour modèle Velleius Paterculus ; mais le Romain flatte l'affreux Tibère , et le Français ne ménage personne. Dans cet ouvrage , qui doit aller à la postérité , l'anonyme peint , avec autant de force que d'exactitude , les officiers qui se sont le plus distingués dans la guerre de 1757 , selon l'ordre successif de leurs campagnes , et des occasions où ils se sont signalés par une bonne ou mauvaise conduite. Toutes les fautes qui eurent lieu par les influences de la cour , par les rivalités des généraux , par le défaut des talens , par la funeste jalousie , qui exclut

tout patriotisme, sont fortement développées dans les *Mémoires secrets*.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN, LE
MARECHAL DE RICHELIEU, LE
CARDINAL DE BERNIS, ET PARIS
DU VERNEY.

On aimera toujours à voir les hommes qui ont eu quelque célébrité, se peindre eux-mêmes dans l'intimité du commerce épistolaire ; et tel est aussi le mérite de la Correspondance particulière du Comte de Saint-Germain, ministre et secrétaire d'état, de la guerre, etc., avec M. Paris du Verney, conseiller d'état, publiée par M. le général Grimoard, en 1789, 2 vol. in-8°. Une Vie du héros, composée par l'éditeur, marque assez bien la place que M. de Saint-Germain doit tenir dans l'histoire ; on remarque dans son biographe beaucoup d'impartialité, un jugement sain, et toutes les connoissances nécessaires pour écrire l'histoire d'un militaire et d'un ministre qui a fait dans son département presque autant de changemens qu'il en avoit subi lui-même dans sa vie.

On doit au même éditeur la Correspondance du Maréchal de Richelieu, et celle du

Cardinal de Bernis, avec le même Paris du Verney, chacune en deux volumes in-8°. , comme la précédente.

Ces six volumes forment d'excellens matériaux pour l'histoire.

LE DUC DE CHOISEUL.

Les Mémoires publiés en 1790 par M. Soulvie l'aîné, sous le nom de cet ancien ministre de la marine, de la guerre et des affaires étrangères, 2 vol. in-8°, ne remplissent pas ce que leur titre semble annoncer. Ce ne sont point précisément les Mémoires de M. le duc de Choiseul, c'est-à-dire, ce ne sont pas les principales actions de ce ministre; ce n'est point un abrégé, un sommaire, ni un recueil général qui contienne ses actions, ses traités, ni enfin ce qu'il y a de plus remarquable dans sa vie : ce sont plutôt des Mémoires par M. de Choiseul, que les Mémoires de M. de Choiseul. La collection est terminée par deux Contes de madame de Choiseul; écrits avec beaucoup de légèreté, et un peu satiriques.

LE DUC D'AIGUILLON.

L'auteur des Mémoires du Ministère du

Duc d'Aiguillon, Pair de France, Paris, 1792, in-8°. , a de l'esprit et la connoissance des affaires ; il est au fait de la cour de ce temps-là ; et l'on ne trouvera nulle part un plus grand nombre d'anecdotes curieuses, puisées à la source ; il sait le fond des intrigues principales, et a suivi la marche des partis opposés ; mais son animosité contre les Choiseul le rend injuste, au point d'affirmer, sans preuve et sans honte, des atrocités, dont il ne donne pas même le plus léger indice. Il impute formellement au duc de Choiseul la mort du dauphin, de la dauphine et de la reine, qu'il assure avoir péri par le poison. Les éditeurs ont montré de l'impartialité, en protestant, dans des notes, contre ces atroces accusations.

Ces Mémoires ont été publiés par M. Soultavie l'aîné, et l'on croit que le comte de Mirabeau en a été le rédacteur.

LE COMTE DE MAUREPAS.

Le caractère du comte de Maurepas se trouve dans ses Mémoires, Paris, 1792, 4 vol. in-8°. Pour peu qu'on y porte un œil attentif, on y voit ce fond de frivolité, cette vanité jalouse, ce goût et cette habitude des

petites choses qui étoient ses qualités distinctives ; ils offrent l'extrait de cinquante-deux volumes , rédigés entre lui et son secrétaire Salé , en partie pendant le cours de son ministère , et avec le plus grand soin. Qui croiroit que ces cinquante-deux volumes , composés par un homme qui devoit être occupé d'objets si importans , ne continssent guère , à en juger par l'extrait , que les petites anecdotes , les petites intrigues , les petites histoires de la cour et de la ville ?

C O L L É.

Les liaisons de Collé avec plusieurs littérateurs distingués , tels que Crebillon , Saurin , Piron , Duclos , Pannard et autres , lui inspirèrent de devenir auteur , non pour se faire une réputation , mais pour contribuer à l'amusement des sociétés qu'il fréquentoit. Né avec un goût décidé pour le vaudeville et pour la poésie dramatique , avec un esprit fin et un grand fond de gaieté , il ne tarda pas à acquérir de la célébrité parmi les meilleurs chansonniers du siècle dernier. Peu d'ouvrages dramatiques ont eu plus de succès que sa Partie de Chasse d'Henri IV.

Le soir rentré chez lui , Collé écrivoit
tout

tout ce qu'il avoit vu, tout ce qu'il avoit appris pendant la journée; et ne se bornant pas aux seules anecdotes dramatiques, il rassembloit encore des aventures de société, des bons mots, et des nouvelles publiques de tout genre; il consignoit aussi sur son Journal les portraits et les caractères des principaux acteurs de son temps, ainsi que son jugement sur tous les ouvrages dramatiques qu'il voyoit représenter.

Collé a laissé onze volumes manuscrits de ce Journal: le premier commençant en 1748; et le dernier finissant en 1772. La plus grande partie de ce manuscrit est imprimée en 3 vol. in-8°.; le premier a paru en 1805, et les deux autres en 1807: ils se vendent à l'Imprimerie Bibliographique, rue Gît-le-Cœur. Cet ouvrage forme une lecture très-amusante: on a cependant lieu de s'étonner que Collé, lors de la révision générale qu'il a faite de ce Journal, en 1780, n'ait pas corrigé quelques incorrections de langage, et surtout adouci quelques jugemens trop sévères et trop irréfléchis sur des écrivains que nous sommes dans l'habitude d'admirer, et qui jouissent d'une considération justement et glorieusement acquise.

Il reste à imprimer les années 1752, 1753, 1762 et 1763 du Journal historique de Collé; elles se trouvent dans deux volumes qui n'ont pas été rendus par les personnes qui les ont empruntés : on craint qu'ils n'aient été détruits pendant les troubles de la révolution.

COLLECTION DE MÉMOIRES PARTICULIERS.

Depuis long-temps on a reproché, avec raison, à nos historiens, de négliger ces faits particuliers, recueillis avec tant de complaisance par les historiens Latins, et qui jettent tant d'intérêt dans leurs narrations. Cet inconvénient est difficile, presque impossible à éviter, en écrivant l'histoire d'une monarchie.

La collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'Histoire de France, 1785 et années suivantes, 67 volumes in-8°, y compris deux volumes de tables, étoit peut-être le seul moyen de nous donner un corps d'histoire nationale, exempt de ce défaut : elle ouvrira aux historiens une source de richesses, en offrant à leurs lecteurs un nouveau degré d'intérêt. C'est dans les Mémoires particuliers qu'il faut chercher ces détails

intéressans , qui plaisent davantage à l'imagination , en dépouillant la vérité de ce qu'elle a quelquefois de trop imposant dans les grandes histoires ; c'est là surtout qu'on peut voir de petits intérêts opérer les grandes révolutions.

Les éditeurs ont placé en tête de chaque ouvrage , une notice de la vie privée et publique de son auteur. En apprenant ce qu'il a été , on sait quel degré de croyance on doit accorder à son témoignage.

Ce n'est pas là la seule mesure que les éditeurs ont prise pour rendre ce recueil utile à ceux qui lisent l'histoire , et à ceux qui se proposent de l'écrire : ils ont confronté les Mémoires qu'ils imprimoient, avec les manuscrits qui se trouvent dans diverses bibliothèques ; ils ont rectifié ce qui pouvoit avoir été altéré , et choisi les meilleures éditions : ils ont élagué , sans rien changer , quand la prolixité ou le défaut d'ordre nuisoit à l'intérêt des ouvrages qu'ils publioient ; ils ont porté l'œil de la discussion et de la critique sur les morceaux qui accompagnaient chaque Mémoire , et qui deviennent par là des pièces justificatives. Avec un plan aussi sagement conçu et aussi habilement exécuté , il n'est pas étonnant que cette collection ait excité

le plus grand intérêt, et que son succès ait surpassé même l'espérance des éditeurs, ou plutôt de M. Duchesnay, beau-père de l'infortuné Roucher; c'est à son érudition et à son goût, qu'on est redevable de cette importante collection.

Les quatre derniers volumes contiennent le commencement des Mémoires de Brantôme. La reprise de ce recueil ayant été annoncée en 1806, M. Duchesnay a envoyé des matériaux pour terminer le Brantôme : on est étonné que le nouvel éditeur, au lieu de suivre ce plan, se soit contenté de donner au public trois volumes de Brantôme, pour réimprimer ensuite la Chronologie septénaire de Cayet.

Cette suite mérite cependant d'être favorablement accueillie.

DUCHESNE ET LES BÉNÉDICTINS.

André Duchesne fut chargé, en 1618, par le ministère de France, de rassembler les originaux des historiens contemporains de nos rois, depuis l'origine de la monarchie; il publia, en 1636, les deux premiers volumes de cette collection, intitulée : *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*. Après

la mort de ce savant, qui fut écrasé par une voiture en 1640, François Duchesne, son fils, publia ; en 1641, les tomes III et IV que son père avoit déjà fait imprimer en partie ; et donna en 1649 le cinquième. Ce projet, long-temps interrompu, fut repris en 1676 par un ministre, que son zèle pour les lettres a immortalisé. Colbert fit acheter de François Duchesne, les Mémoires que son père et lui avoient ramassés ; mais sa mort laissa ce dessein sans exécution. Louvois en fut à son tour occupé ; et le Père Mabillon fut désigné pour ce travail qui, pourtant, resta sans effet jusqu'à la régence.

Enfin, en 1717, le duc d'Orléans, régent du royaume, en ayant commis le soin à M. d'Aguesseau, ce grand magistrat choisit deux bénédictins de la congrégation de Saint Maur, dom Bouquet et dom Maure d'Antine, pour les charger du même travail : ils commencèrent sur un nouveau plan. Le régent nomma Antoine-Urbain Coustellier pour imprimer leur ouvrage ; mais ce dernier étant mort avant que d'avoir pu le commencer, et sa veuve n'ayant pas voulu l'entreprendre, l'exécution en fut confiée, par M. d'Aguesseau, aux sieurs Martin, Mariette, Coignard et

Guerin. En 1738, les libraires associés présentèrent au roi le premier volume des *Historiens de France*; en 1739, le second; en 1741, les troisième et quatrième tomes; le cinquième; les sixième et septième, en 1749; en 1752, le huitième; en 1757, le neuvième; le dixième, en 1758; le onzième, en 1767; le douzième, en 1781; le treizième, en 1786; le quatorzième a été présenté, en 1807, à l'Empereur NAPOLÉON, par le rédacteur actuel, M. Brial, ex-bénédictin. *Voyez* le *Dictionnaire des Anonimes*. On ne sauroit posséder à fond l'Histoire de France, si l'on ne fait une étude solide et approfondie de ce recueil, dont le quinzième volume occupe actuellement le continuateur.

P E R R A U L T.

Nous avons à peu près tenté tous les genres de compositions; et aucun modèle des anciens ne sembloit avoir échappé à l'activité de nos écrivains, quand Perrault, si vif, si zélé pour la gloire de la nation (sans songer peut-être à Plutarque), écrivit les vies de quelques grands hommes de la France. Son ouvrage, tout-médiocre qu'il est, a fait naître l'idée de celui de d'Auvigny.

DU CASTRE D'AUVIGNY.

Cet auteur ayant reinarqué que Perrault avoit mêlé confusément, et souvent sans observer l'ordre chronologique, les généraux d'armées avec les ministres d'état et les célèbres artistes, se fit un plan plus méthodique : il divisa son ouvrage en deux parties, dont la première fut destinée aux hommes d'état, et la seconde aux capitaines. Il avoit même conçu l'idée d'une troisième classe pour les hommes qui se sont illustrés par la littérature, les sciences et les arts : ce plan, qui par lui-même est fort beau, fut exécuté très-heureusement sous le titre de *Vies des Hommes illustres de la France*, 1739. D'Auvigny, écrivain facile, avoit publié, à sa mort, huit volumes de cet ouvrage : les six premiers contiennent les vies des ministres de nos rois, depuis le règne de Louis VII jusqu'au règne de Louis XIV inclusivement. Les vies des capitaines commencent au septième volume par Charles Martel, qui fut maire du palais sous le règne de Dagobert et sous les rois suivants. D'Auvigny avoit poussé son travail jusqu'au dixième tome, et préparé de quoi faire deux volumes. Un an après sa mort (en 1744),

il parut deux nouveaux tomes, lesquels, avec les huit précédens, firent dix volumes qui lui appartiennent uniquement.

L'ABBÉ PÉRAU.

L'abbé Pérau, licencié de la maison et société de Sorbonne, ayant goûté ce projet, entreprit de le continuer; on lui remit les matériaux très-informes, que d'Auvigny avoit laissés au libraire. Ce n'étoient guères que des ébauches qu'il fut obligé de refondre, et qui l'engagèrent dans de nouvelles recherches. Il en composa deux volumes, qui font les onzième et douzième; quoiqu'il pût les revendiquer, il ne voulut pas les publier sous son nom; il les fit mettre sous celui de son prédécesseur en 1745. C'est donc lui-même qui a fixé l'époque de sa continuation au treizième volume, et qui a marqué son début aux cinq premières vies qu'il contient. Il en a donné dix jusqu'en 1757, lesquels, joints aux douze précédens, font le nombre de vingt-deux volumes.

TURPIN.

Du Castre d'Auvigny, qui a commencé cet ouvrage, ne vouloit qu'être éloquent. Il peint
à

à grands traits tous les personnages qu'il présente. L'abbé Pérau, qui l'a continué, beaucoup plus simple dans sa marche, s'est attaché principalement à enrichir sa matière; et ses Vies sont pleines de recherches. Celle de Gaspard de Coligni est, entr'autres, un des meilleurs morceaux d'histoire que nous connoissons. Turpin, leur successeur, n'a pris la manière d'aucun d'eux; il a suivi l'impulsion de son génie. Cet écrivain, rempli de chaleur, peint tout, orne tout, et répand les fleurs en abondance. Cet éloge convient à la Vie du grand Condé, qui forme les tomes XXIV et XXV de cette collection.

LE NÉCROLOGE DES HOMMES CÉLÈBRES DE FRANCE.

Cet ouvrage, qui a paru depuis 1766 jusqu'en 1782 inclusivement, forme 17 vol. in-12. Il est devenu un monument intéressant pour la littérature française : on y trouve des éloges très-bien écrits, d'une étendue considérable, et qui contiennent des faits que l'on ne trouve point ailleurs. Les principaux auteurs de ces éloges sont MM. Poincette de Sivry, Pallisot et François de Neufchâteau.

DREUX DU RADIER.

Les Vies des Reines et des Régentes de France , sont l'objet d'un ouvrage en six volumes in-12 de la seconde édition , imprimée en 1776 , sous le titre de *Mémoires historiques , critiques et anecdotes de France*. Ces détails manquoient à notre histoire ; la plupart de nos écrivains les avoient tout-à-fait négligés , ou simplement effleurés. Dans les traits informes que nous présentent les légendes sur les princesses de la première race , on ne découvre rien de certain , si ce n'est que ces Princesses ont fait des dons considérables aux moines , et qu'en reconnaissance ces derniers en ont fait des saintes. Les autres historiens qui ont recueilli les vies des reines de la troisième race , ne nous ont présenté que des éloges ; plusieurs n'ont rassemblé que des anecdotes fausses et sans choix ; personne surtout ne nous en avoit donné une histoire suivie : on la trouvera complète dans cet ouvrage ; la plupart des détails dont il est rempli , jettent de grandes lumières sur les mœurs et l'esprit de nos ancêtres. L'auteur suit l'ordre chronologique de nos rois.

DE MAUBOUY.

L'auteur des *Vies des Femmes illustres de la France*, en six volumes in-12, 1762 et années suivantes, sous ce nom de *Femmes illustres*, comprend les femmes savantes, vertueuses et scélérates. L'idée de cette collection est très-bonne : je voudrois seulement qu'elle fût faite avec plus de goût, avec plus de choix ; que le compilateur eût pris la peine d'arranger les matières et de les refondre ; que son style fût plus soigné, plus égal ; en un mot, qu'il eût parlé français.

LE PERE LE LONG ET SES
CONTINUATEURS.

Ce n'est point pour les lecteurs frivoles que nous citerons *la Bibliothèque historique de la France*, contenant le catalogue des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire de ce royaume, ou qui y ont rapport, avec des notes critiques et historiques, par Jacques le Long, prêtre de l'Oratoire, bibliothécaire de la Maison de Paris ; nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée, par Fevret de Fontette, conseiller au parlement de Dijon, en cinq volumes in-folio, 1768-1778 : les

trois derniers volumes ont été publiés par M. Barbeau de la Bruyère.

La première édition de ce savant ouvrage parut en 1719, en un seul volume in-folio ; et tout exact qu'on le crût alors , il y avoit bien des fautes à corriger. Une nomenclature aussi nécessaire pour toutes les parties de notre histoire , ne devoit pas rester imparfaite. Le Père le Long , qui tous les jours trouvoit quelque chose à y ajouter , avoit laissé , après sa mort , un exemplaire de cet ouvrage chargé de notes , de corrections et d'additions écrites de sa main. C'étoit en indiquer clairement une nouvelle édition : aussi Fevret de Fontette a-t-il pris , pour base de son travail , cet exemplaire posthume qu'il a heureusement recouvré ; les augmentations qu'il y a faites , excèdent deux ou trois fois le fonds sur lequel il a travaillé. Le livre du Père le Long contient environ dix-huit mille articles ; et dans la nouvelle édition on en trouve plus de trente mille ajoutés aux anciens.

Fontette a eu pour principaux collaborateurs , MM. Louis-Théodore Hérissant , Antoine-Prosper Hérissant , Camus , Coquereau. La table des auteurs est de Rondet.

§ IV. HISTOIRE D'ESPAGNE.

LE PÈRE D'ORLÉANS.

Depuis que l'Espagne est, pour ainsi dire, française par le testament de Charles II en faveur des Bourbons, il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de ce pays. Nous conseillons de commencer cette lecture, par *l'Histoire des Révolutions d'Espagne*, depuis la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entière et parfaite réunion des royaumes de Castille et d'Arragon en une seule monarchie, par les Pères d'Orléans, Rouillé et Brumoy, in-12, en cinq volumes, 1737. Ce livre donnera du goût pour l'histoire de cette monarchie; les faits principaux y sont ramassés avec beaucoup de goût et d'exactitude, présentés avec adresse, et racontés avec chaleur.

M A R I A N A.

On pourra ensuite entreprendre les grandes histoires. Je citerai d'abord celle de Mariana; nous en avons une traduction française par le Père Charenton, jésuite, imprimée à Paris en 1725, en six volumes

in-4°. , sous ce titre : *Histoire générale d'Espagne , du Père Mariana , jésuite* , traduite en français , augmentée des sommaires du même auteur , et des fastes jusqu'à nos jours , avec des notes historiques , géographiques et critiques , des médailles et des cartes géographiques.

Mariana tient le premier rang parmi les historiens de sa nation. Il naquit à Talavera dans la nouvelle Castille , fit ses études à Alcalá , et enseigna à Rome , en Sicile , à Paris et en Espagne , avec une réputation distinguée. Il composa un livre sur l'institution des rois , qui fut censuré à Paris par la Sorbonne , et condamné au feu par le parlement. On y soutient qu'il est permis de se défaire d'un tyran ; et l'on y admire l'action détestable du régicide Clément. Mariana écrivit en latin un autre ouvrage sur les monnoies , pour lequel il fut mis en prison par ordre du ministère. C'est durant sa captivité qu'il travailla à cette célèbre Histoire d'Espagne , que je ne balancerois pas de comparer aux meilleurs ouvrages de l'antiquité , par la grandeur du dessein , la noblesse du style , la majesté des réflexions , si l'auteur avoit su se garantir de la superstition de son siècle , et de la crédu-

lité de son pays. Cette Histoire fut d'abord écrite en latin, et ensuite en espagnol; mais la première est bien supérieure à la seconde; la latinité est digne du siècle d'Auguste. L'édition la plus recherchée est la première, imprimée à Tolède en 1592, in-folio. Mariana n'osa pas aller au delà du règne de Ferdinand et d'Isabelle; car il ne faut compter pour rien Salcedo, Soto et Miniana; ses continuateurs, qui s'étendent successivement jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

F E R R E R A S.

Plusieurs critiques préfèrent à Mariana l'Histoire de Ferreras, traduite en français en dix volumes in-4^o, 1751, par M. d'Hermilly, qui est inférieur à Mariana pour la noblesse du style; mais il paroît qu'il a fait des recherches plus profondes, et qu'en général il est beaucoup plus exact. On choisira l'un ou l'autre; ou, pour mieux dire, on les lira tous les deux en les comparant.

D E S O R M E A U X.

Veut-on ensuite se rappeler les principaux faits? On lira *l'Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*, depuis sa fonda-

tion jusqu'au règne de Charles III, par Desormeaux, in-12, cinq volumes, 1759. On ne trouve dans ce livre ni la sécheresse ordinaire des abrégés, ni les détails ennuyeux des grandes histoires : les événemens y sont liés les uns aux autres, et toujours accompagnés de leurs principales circonstances, toujours dénués de ce qui leur est étranger. La narration est douce, aisée, sans être néanmoins ni molle, ni languissante. Elle n'est pas trop chargée de réflexions ; et les portraits, placés à propos, lui servent d'ornement sans en interrompre le fil.

Desormeaux ne s'est pas beaucoup étendu sur les premiers règnes de la monarchie espagnole ; mais quand les objets commencent à devenir plus intéressans, il semble oublier le titre modeste de son livre, qui, depuis le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; ne doit plus être regardé comme un simple abrégé. Le style en est vif et rapide. On y trouve beaucoup de réflexions ; mais elles sont courtes, quelquefois hardies, et toujours judicieuses. Lorsqu'il est question de guerres et de combats, l'auteur ne rapporte précisément que ce qu'on est curieux de savoir, et n'entre point dans tous ces détails arbitraires, qui ne servent

servent qu'à multiplier les volumes, sans augmenter nos connoissances : mais s'agit-il de peindre les mœurs, d'exposer les usages, les coutumes et les lois de la nation espagnole, il s'arrête alors avec complaisance sur cette partie essentielle de l'histoire ; et il traite toutes ces matières dans un article séparé, pour ne point interrompre trop souvent le cours de la narration : il trace le caractère des souverains à la fin de chaque règne. Le portrait de Charles-Quint n'est pas celui que l'on verra avec moins de plaisir. On peut reprocher à Desormeaux des expressions peu correctes, et quelquefois un langage précieux. Dans l'Histoire du Règne de Philippe V, il n'a pas su se renfermer dans son sujet : il y est plus question de la France que de l'Espagne. Le mérite d'un Abrégé consiste dans l'exactitude, et en une certaine précision qui ne se fait point assez remarquer dans celui-ci.

M A C Q U E R.

Macquer a donné, depuis, un autre *Abrégé chronologique* en deux volumes in-8°, 1765, écrit avec plus de simplicité, et plus utile pour ceux qui veulent se satisfaire tout d'un coup.

Le président Henault a eu part à ce dernier Abrégé ; et c'est , aux yeux de plusieurs lecteurs , un préjugé très-favorable.

L' A B B É B E R T O U D .

Cet auteur a tenté pour l'Espagne et le Portugal , ce qu'il avoit exécuté si heureusement dans ses *Anecdotes Françaises* ; mais les *Anecdotes Portugaises et Espagnoles* , en deux volumes in-8°. , ne se font pas lire avec le même intérêt ; et l'on se plaint que l'abbé Bertoud se soit trop étendu sur des matières trop arides.

F L É C H I E R E T M A R S O L L I E R .

Si l'on est curieux de lire quelques Histoires particulières , on a *la Vie du Cardinal Ximènes* , par Fléchier , 1693 , in-4°. Il est vrai que c'est plutôt un panégyrique qu'une histoire ; il ne montre son héros que par les beaux côtés ; il l'excuse en tout ; et il en fait presque un saint.

L'abbé Marsollier publia en même temps que lui , une *Vie de Ximènes* , moins élégante , et d'un style moins pur et moins harmonieux , mais bien plus exacte et plus impartiale : celle-ci est en deux volumes in-12 , 1739.

ROBERTSON.

Les six volumes de *l'Histoire du Règne de l'Empereur Charles-Quint*, traduits de l'anglais, de Robertson, par M. Suard, 1771, 2 vol. in-4°. , ou six vol. in-12, contiennent deux ouvrages très-distincts et très-indépendans l'un de l'autre : le premier, c'est-à-dire, le Tableau des Progrès de la Société, etc., qui, avec les preuves, occupe deux volumes entiers, pourroit également servir d'introduction à toute autre histoire de la même époque.

Je ne connois point d'ouvrage, même dans l'antiquité, qu'on puisse opposer à ce grand tableau de la civilisation chez les peuples modernes. Cette production me paroît un chef-d'œuvre, tant pour l'ordonnance que pour la sagacité des vues qu'elle présente, et la profondeur de l'érudition. On trouve dans un seul volume bien plus à s'instruire, que dans le recueil immense des compilations qui portent le titre *d'Histoire*, depuis douze ou quinze siècles. En quelques heures de lecture, on a la clef de tout ce qu'on a lu dans le genre historique pendant toute sa vie : c'est pour ainsi dire un faisceau de lumière, jeté sou-

dainement dans l'obscurité des annales de tous les peuples de l'Europe.

Le second volume contient les preuves et les éclaircissemens de cette belle introduction. On doit être étonné des recherches prodigieuses de l'auteur ; et ceux qui aiment à marcher d'un pas sûr au milieu de ces discussions, lui tiendront compte de l'exactitude avec laquelle il cite les écrivains dont il adopte les autorités. Parmi ces éclaircissemens, il en est plusieurs très-curieux par la singularité des faits.

L'Histoire de Charles-Quint, qui fait la matière des quatre autres volumes, ne me paroît pas, à beaucoup près, aussi supérieure dans son genre, que le tableau qui la précède. Il y a beaucoup de morceaux bien traités séparément : mais, en général, l'historien n'est pas assez adroit dans l'art de disposer sa matière, de glisser légèrement sur les époques les moins importantes, de ne présenter en détail que les faits les plus intéressans. La partie politique est peu approfondie. Après une introduction telle que celle de M. Robertson, le lecteur devient difficile ; il s'accoutume à ne rien lire que d'excellent ; et la dernière partie de cet ouvrage ne s'élève

guère au - dessus des histoires ordinaires.

L É T I.

L'Histoire de Philippe II, roi d'Espagne, 1756, 6 vol. in-12, a été traitée par plusieurs historiens : celle de Légi est curieuse ; mais on ne peut pas toujours compter sur sa véracité ; et il accable son lecteur de réflexions maussades et de digressions insipides.

W A T S O N.

Le style de Watson, dans son *Histoire du Règne du même Philippe*, roi d'Espagne, est simple, fort et nerveux : ce sont là les trois caractères distinctifs des grands historiens. Celui-ci a le pinceau de Robertson ; son coloris a de l'éclat, et cet éclat ne nuit point à la vérité ; le portrait de Philippe II est supérieurement fait, et la conduite des Anglais envers les Hollandais exposée avec impartialité. On estime la traduction française de cet ouvrage, par le comte de Mirabeau et Durival ; elle a été imprimée à Amsterdam, en 1777, 4 vol. in-12.

L A C L E D E.

On unit ordinairement l'Histoire de Portugal à celle d'Espagne. Nous avons une His-

toire générale de ce royaume par de la Clede, in-12, huit volumes, 1735. Quoique les portraits de cet historien soient sans couleur, et que son style n'ait pas une élégance marquée, son pinceau a le mérite de la vérité : les faits y sont rapportés avec beaucoup de fidélité et d'exactitude.

V E R T O T.

Vous trouverez des traits plus animés dans *l'Histoire des Révolutions de Portugal*, par l'abbé de Vertot, in-12. Ce morceau, plusieurs fois réimprimé, est assez superficiel ; l'éloquence de l'historien en fait tout le mérite.

Il y a plus de recherches dans *l'Histoire du Détrônement d'Alphonse VI*, roi de Portugal, traduite de l'anglais de Rob. Southwel, par l'abbé Desfontaines, deux volumes in-12, 1742 ; histoire curieuse, mais sèchement et prolixement écrite.

LE CHEVALIER D'OLIVEYRA.

On lit avec intérêt les Mémoires historiques, politiques et littéraires concernant le Portugal, par le chevalier d'Oliveyra, la Haye, 1743, 2 vol. in-12. L'article relatif à cet auteur, dans la nouvelle édition du Dic-

tionnaire historique, par M. Delandine, est aussi inexact qu'insignifiant.

François-Xavier d'Oliveyra, chevalier de l'ordre Militaire du Christ, et gentilhomme de la maison de sa majesté très-fidèle le roi de Portugal, naquit à Lisbonne le 21 mai 1702. A la mort de son père, qui arriva à Vienne en 1732, il fut nommé pour lui succéder comme secrétaire d'ambassade, à la demande particulière du comte de Taronca, alors ministre plénipotentiaire de la cour de Lisbonne à celle de Vienne. Ce fut dans cette dernière ville qu'il crut trouver des absurdités dans la religion romaine. Quelques malheureuses disputes, qui s'élevèrent entre lui et le comte de Taronca, venant enfin à éclater par une rupture ouverte, il se démit de son poste de secrétaire ; mais il resta à Vienne pendant quelque temps, sollicitant en vain sa cour de lui rendre justice.

En 1740, il vint en Hollande, où il montra un grand attachement aux principes du protestantisme, ce qui fit proscrire par l'Inquisition de Lisbonne les ouvrages qu'il publia alors en portugais.

Après quatre années de séjour en Hollande, il alla à Londres, pour intéresser en sa

faveur l'envoyé de Portugal, très-connu depuis sous le titre du marquis de Pombal. Dans le mois de juin 1746, il osa abjurer publiquement la religion catholique romaine, pour embrasser celle de l'Eglise d'Angleterre. Il avoit bien prévu que cet acte feroit confisquer ses biens en Portugal; mais par la douceur de ses mœurs, et la bonté de son cœur, il se concilia l'estime et l'amitié de plusieurs Anglais de mérite et de distinction.

Le prince de Galles, père du roi actuel d'Angleterre, lui fit une pension, qui fut continuée par la princesse douairière. Après le décès de celle-ci, cette pension fut augmentée par la reine d'Angleterre.

Lorsqu'il apprit la nouvelle du terrible tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755, quoique jouissant d'une foible santé, il fut excité par l'amour de son pays natal à composer son *Discours Pathétique*, qu'il publia au commencement de 1756, l'adressant à ses compatriotes, et particulièrement au roi de Portugal : le débit rapide de plusieurs éditions de cet ouvrage, de l'original français et de la traduction anglaise, dans le cours de peu de semaines, est une preuve évidente de son mérite; mais il lui attira le ressentiment

ment de quelques Portugais, et surtout de l'Inquisition, qui, le 20 septembre 1762, le condamna à être brûlé en effigie. Aussitôt qu'il eût appris cette nouvelle, il publia un petit livre intitulé : *le Chevalier d'Oliveyra brûlé en effigie, comme hérétique ; comment et pourquoi*. Anecdotes et réflexions sur ce sujet, données au public par lui-même, Londres, 1762.

Le chevalier d'Oliveyra est mort le 18 octobre 1783, âgé de 81 ans : il fut marié trois fois. Les manuscrits qu'il a laissés sont très-nombreux, et les sujets dont ils traitent, fort variés. Le plus important est l'Oliveyrana, ou Mémoires Historiques, Littéraires, etc., qui, en 27 volumes in-4°, contiennent, comme il le disoit souvent, le fruit de ses lectures et observations pendant l'espace de 25 ans.

LE MARQUIS DE POMBAL.

La vie de ce célèbre ministre de Portugal a été présentée sous des couleurs bien noires dans des Mémoires qui parurent en 1783, 4 vol. in-12, et dans les Anecdotes de son ministère, publiées l'année précédente, aussi in-12. Ces ouvrages ont été rédigés par

des jésuites qui avoient été renvoyés de Portugal par ce ministre. On prendra une plus juste idée de son caractère et de ses talens dans l'ouvrage intitulé : *l'Administration du Marquis de Pombal*, 1788, 4 vol. in-8°.

§ V. HISTOIRE DE HOLLANDE.

Les Pays-Bas et la Hollande, théâtre d'une guerre sanglante à la fin du seizième siècle, essayèrent beaucoup de révolutions. Les combats de la liberté contre le despotisme de Philippe II, et les suites de ces combats, ont été décrits par plusieurs historiens, parmi lesquels il faut distinguer Grotius, Strada et Bentivoglio.

G R O T I U S.

Grotius est digne d'être comparé à Tacite. La petite obscurité dont il est couvert, dit l'abbé Lenglet, le rend énergique et concis. Il a parfaitement bien développé toutes les intrigues, tous les ressorts et tous les motifs de la guerre. Jamais homme ne pratiqua moins la politique; et cependant jamais homme n'en écrivit mieux. Ses *Annales de Rebus Belgicis* vont jusqu'en 1609: on en a une traduction française, par Nic. l'Héritier, Amsterdam, 1662, in-fol.

S T R A D A.

Si Strada a de grandes beautés , il a aussi de grands défauts. Ses réflexions politiques lui ont fait donner le nom de Tacite de la Flandre ; et ses ennuyeuses leçons de morale l'ont fait nommer par d'autres le Sénèque moderne. Il n'est jamais permis à un historien de prendre un ton dogmatique ; et il doit être extrêmement retenu dans ses réflexions : celles de Strada ont du brillant ; mais tout l'éclat par lequel il prétend éblouir ses lecteurs , n'empêche pas les gens sensés de trouver que cet écrivain manque de jugement. Quoiqu'il eût promis une relation fidèle de la guerre de Flandre , il se contente de coudre ensemble les éloges de quelques particuliers , et renvoie son principal sujet à la fin de l'ouvrage. Il n'est pas même exempt de partialité ; et il met tout en œuvre pour élever jusqu'aux nues son héros , Alexandre Farnèse. Strada n'a point de style qui lui soit propre ; c'est un composé de plusieurs styles , fruit de ses grandes lectures. Ce défaut est celui de presque tous les latinistes modernes. Ajoutez à cela que quand il se mêle de parler de guerre , il ne fait que begayer ; et c'est ce qui a

fait dire à Bentivoglio, que l'Histoire de ce jésuite étoit plus à l'usage du collège, qu'à celui de la cour : elle va jusqu'en 1590. Du Ryer a traduit cette Histoire en français, 1652, 2 vol. in-8^o.

B E N T I V O G L I O.

Ce savant cardinal a traité le même sujet ; mais il a trop pensé à plaire ; et il a rabaissé la majesté de l'histoire par une pureté de style trop étudiée. Cependant son *Histoire des Guerres de Flandre* est généralement estimée ; elle est plus détaillée que celle de Grotius, et plus complète que celle de Strada. Il la commence à l'origine des troubles qui causèrent les révolutions de la Flandre, et la termine au traité d'Anvers, où le roi d'Espagne reconnut les Provinces-Unies pour un Etat libre et indépendant. Le cardinal Bentivoglio a mis en général beaucoup de soin, de critique, et d'impartialité dans son Histoire ; son traducteur, l'abbé Loiseau, chanoine d'Orléans, a éclairci, corrigé ou étendu le texte, suivant les circonstances, par des notes intéressantes, que lui ont fournies tous les historiens qui ont parlé des troubles de la Flandre. Cette traduction a été publiée à Paris en 1769, 4 vol. in-12.

LE CLERC.

Il ne suffit pas de lire ces écrits sur les révolutions des Provinces-Unies, il faut consulter les grandes histoires. Le Clerc donna trois volumes in-fol. sous le titre *d'Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*. C'est un ouvrage d'un grand travail et d'une lecture immense; mais on sait que l'auteur travailloit à la hâte, et qu'on ne peut pas louer beaucoup l'élégance et la politesse de son style.

BASNAGE.

On trouve les mêmes défauts dans les *Annales des Provinces-Unies* depuis la paix de Munster, par Basnage, 1719 et 1726, 2 vol. in-fol.

DU JARDIN ET SELLIUS.

Ce que nous avons de plus raisonnable et de mieux écrit en ce genre, est *l'Histoire générale des Provinces-Unies*, par du Jardin et Sellius, 1755 et années suivantes, 8 vol. in-4°. Le titre qu'ils ont adopté comprend la Gueldre, la Hollande, la Zélande, le pays d'Utrecht, la Frise, l'Over-Issel, Groningue et les Ommelandes; mais, pour l'ancien temps, et jusqu'à l'union des Provinces, ils s'attachent plus particulièrement à la Hollande, en ne touchant aux autres,

que quand les circonstances l'exigent. L'Histoire des Provinces-Unies, d'après ce dessein, se range naturellement sous cinq périodes principales : la première renferme ce qui s'est passé avant l'entrée des Romains dans la Basse Germanie ; la seconde, le temps de la domination des empereurs ; la troisième, l'invasion des Francs, leur gouvernement et celui des rois de la branche germanique ; la quatrième commence avec les comtes ; et la cinquième, à l'établissement de la république. Les quatre premières époques composent l'Histoire ancienne ; et la dernière forme l'Histoire moderne.

L' ABBÉ RAYNAL.

Ce n'est qu'après cinq éditions, toujours différentes, que *l'Histoire du Stathouderat*, 1750, 2 vol. in-12, par l'abbé Raynal, est arrivée à cette perfection où nous la voyons. Pendant long-temps on lui a reproché de n'être qu'agréable ; mais aujourd'hui on n'y trouve pas moins de vérité que d'agrément ; et l'on ne voit guère de morceaux d'histoire qui se fassent lire avec plus de plaisir. Les faits y sont liés avec un agréable enchaînement. Les personnages sont amenés avec art : et l'au-

teur a su si bien peindre ses héros, que sur le portrait seul qu'il en fait, on devineroit presque toutes leurs actions; c'est ce qui rend la narration si intéressante; car on prend toujours beaucoup de part à des événements, dont on connoît si parfaitement les acteurs.

§ VI. HISTOIRE D'ANGLE- TERRE.

RAPIN DE THOYRAS.

Les tableaux qu'offre cette Histoire sont uniques : ailleurs les princes, les grands occupent le théâtre entier; ici les hommes, les citoyens jouent un rôle qui intéresse davantage l'humanité. Plusieurs historiens avoient tracé les scènes aussi variées que piquantes, que fournit l'Histoire d'Angleterre. Rapin de Thoyras est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue d'une manière distinguée; son ouvrage est en 16 vol. in-4°, 1749; et il y en a un bon Abrégé en 10 vol. in-12, par Falaiseau. Historien judicieux, exact, méthodique, Rapin a épuisé son sujet : il en a développé les moindres parties, mais en s'appesantissant peut-être trop sur ces mêmes détails, dont l'esprit est bientôt surchargé aux dépens de

ce qu'il faudroit graver dans la mémoire. Un reproche plus essentiel qu'il mérite, c'est de se montrer prévenu contre sa patrie, que les rigueurs de Louis XIV avoient exposée à la haine des protestans, et de favoriser le parti des puritains, de ces dangereux enthousiastes, dont le système de religion n'est propre qu'à rendre les hommes farouches, et le système d'indépendance qu'à faire des factieux et des rebelles.

S M O L E T T.

Deux plumes anglaises ont traité le même sujet, avec la supériorité de connoissances qu'ont en général les naturels d'un pays sur les étrangers, dans l'Histoire nationale. Leurs ouvrages ne se ressemblent que par le titre. M. Smolett expose sèchement les faits, en conte les circonstances d'une manière uniforme, donne très-peu à penser, ne remue ni l'imagination ni le cœur; et par un style lourd et foible, fatigue le lecteur en l'instruisant. M. Targe, qui a traduit son ouvrage en français, y a ajouté une suite jusqu'à nos jours. L'Histoire de Smolett forme 19 vol. de la traduction française; et la suite, jusqu'en 1763, 5 vol., en tout 24 vol. in-12.

HUME.

H U M E.

L'Histoire des Plantagenet, des Tudor, des Stuart, en un mot, *l'Histoire d'Angleterre* par M. Hume, n'est point une de ces productions légères et superficielles, qui usurpent le titre d'Histoire; encore moins une de ces compilations indigestes, qui en passent les bornes, sans les bien remplir. Partout on y reconnoît l'écrivain judicieux, qui expose les faits avec clarté; le politique éclairé, qui remonte à leurs causes; et le philosophe impartial, qui apprécie leurs effets. Tout y est à sa place, et rien n'y est superflu. Si l'auteur y fait entrer la plupart des événemens qui agitérent l'Europe, c'est que les intérêts de l'Angleterre s'y trouvent mêlés : jamais ils ne lui font perdre le fil de son récit. Les portraits qu'il trace sont plus vrais que brillans; il s'est plus attaché à saisir les rapports, qu'à imaginer des contrastes : il peint d'après les faits et le récit des contemporains. Au surplus, malgré l'impartialité que l'auteur conserve assez généralement dans cet ouvrage, il lui échappe de loin en loin quelques expressions qui décèlent l'esprit de parti, et surtout l'esprit national : mais peu d'histo-

riens ont été exempts de ce foible ; et Hume en est moins atteint que beaucoup d'autres. Il est heureux pour les lettres , qu'une main aussi habile ait entrepris de dévoiler , aux yeux de la postérité , tant d'événemens extraordinaires , et dont quelques-uns sans doute lui paroîtront incroyables. A l'égard de la traduction faite par l'abbé Prevost et madame Belot , on ne peut en dire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal. L'Histoire de M. Hume , rendue en notre langue , forme 6 vol. in-4^o. , et 18 vol. in-12.

OLIVIER GOLDSMITH.

Les Anglais font beaucoup de cas de l'Histoire d'Angleterre dans une suite de lettres adressées par un gentilhomme à son fils , Londres , 1772 , 2 vol. in-12 ; ouvrage qui a été attribué au lord Littleton , mais qui est généralement reconnu aujourd'hui pour une production du célèbre Goldsmith. Il a été traduit en français dès 1776 , sous le titre de *Précis Philosophique et Politique de l'Histoire d'Angleterre* , 2 vol. in-12. On donne la préférence à la nouvelle traduction qui a été publiée en 1786 , par madame Brissot , avec des notes de son mari ; elle est intitulée : *Let-*

tres Philosophiques et Politiques sur l'Histoire d'Angleterre , depuis son origine jusqu'à nos jours , 2 vol. in-8°. Brissot a ajouté plusieurs Lettres à cet ouvrage pour compléter le tableau de l'Histoire d'Angleterre.

LE DOCTEUR HENRY.

Il y a long-temps qu'on se plaignoit de ne trouver dans les Histoires que des sièges , des batailles , des négociations , des intrigues de cour. Quoique le nouveau plan sur lequel le docteur Henry se soit proposé d'écrire l'Histoire , mérite les plus grands éloges , il a cependant le défaut d'être beaucoup trop vaste. Le ministre d'Edimbourg veut qu'on divise l'Histoire d'une nation en un certain nombre d'époques , et qu'à chaque époque , on présente d'abord le tableau des faits et des événemens civils et militaires , qu'on a regardés jusqu'ici comme formant le district particulier du genre historique : à la suite de ce tableau , il exige que l'historien place six Traités ou Dissertations , où le lecteur trouve séparément tout ce qui concerne chaque époque : 1°. la religion ; 2°. le gouvernement , les lois et les tribunaux ; 3°. les sciences , les savans ,

les établissemens destinés aux progrès des sciences: 4°. les arts utiles et agréables; 5°. le commerce, la marine, les monnoies, le prix des denrées; 6°. les mœurs, les usages, les vertus, les vices, le langage et la vie privée de la nation dont on écrit l'histoire: il nous semble qu'il ne faudroit point ainsi confondre les genres et les entasser tous dans un seul. Cependant le docteur Henry a prouvé que l'exécution de son plan n'étoit pas impossible, puisqu'il a publié cinq volumes de son Histoire, où il a déployé la plus vaste érudition. Il joint une extrême exactitude dans les faits et les citations, à beaucoup de discernement et de sagacité; mais la mort le surprit en 1790, au milieu de son immense travail, qu'il n'a pu conduire que jusqu'au règne d'Henri VII.

On doit beaucoup d'éloges et de reconnoissance aux traducteurs de cette Histoire. Les trois premiers volumes ont été traduits par M. Boulard, notaire, qui consacre ses loisirs à enrichir notre littérature des ouvrages les plus solides et les plus estimés en Angleterre; les trois volumes suivans ont été traduits par Cantwel; le premier a paru en 1788; le 6°. et dernier volume a paru en 1796.

MADAME MACAULAY.

Son Histoire d'Angleterre, depuis l'avènement des Stuart au trône, jusqu'à la révolution, c'est-à-dire, depuis l'avènement de Jacques I^{er}, en 1604, jusqu'à l'abdication de Jacques III, en 1688, est écrite avec une énergie qui saisit et transporte le lecteur familiarisé avec les beaux siècles de la Grèce et de Rome.

On a reproché à cette historienne une partialité trop marquée pour le républicanisme ; mais pouvoit-elle s'en défendre, quand elle avoit à peindre les excès tyranniques qui signalèrent les ministères des Buckingham, des Strafford, des Laud ? La partialité pour ce système, fait l'éloge de son âme et de sa tête ; la partialité pour les personnages déshonore seule l'historien ; mais madame Macaulay n'en est point coupable. Voyez les portraits qu'elle fait des ennemis du bien public, des défenseurs de la prérogative : ne donne-t-elle pas quelques larmes à la mémoire du fanatique Laud ? ne parle-t-elle pas avec éloge des vertus domestiques de Jacques II ? ne convient-elle pas que les défenseurs de la liberté ne furent pas toujours animés par les

vues les plus pures ; que jamais on n'entendit dans son vrai sens le mot de *Liberté* ; que les droits de l'homme furent plus d'une fois méconnus et violés par ceux même qui s'affichèrent pour les partisans du droit des Anglais ? Madame Macaulay a eù le courage de fouiller dans les nombreux monumens de l'Histoire d'Angleterre, de comparer tant d'écrivains fanatiques, ennuyeux ou prolixes, que les temps de parti ont fait éclore ; elle a eu le courage de s'écarter de la route des autres historiens, de s'en frayer une nouvelle, de censurer les principes de Hume. Elle a eu ce courage, gloire lui en soit rendue ! Elle a découvert, elle a dit des vérités, elle les a dites avec énergie. Nous avons en français une médiocre traduction des cinq premiers volumes de cette importante Histoire, par le comte de Mirabeau et feu M. Guiraudet, Paris, 1791-1792, 5 vol. in-8°. On assure que le reste du manuscrit est entre les mains d'un libraire de Paris.

L'ABBÉ MILLOT.

Il règne beaucoup d'exactitude et d'impartialité dans *les Elémens de l'Histoire d'Angleterre*, depuis son origine sous les Romains jus-

qu'au règne de Georges II, par l'abbé Millot, en 3 vol. in-12, 1769. Cet écrivain a profité des beautés des auteurs Anglais, évité leurs défauts, et tient un juste milieu entre l'extrême concision, qui laisse toujours quelques nuages, et la prolixité qui énerve tout en voulant tout éclaircir.

M. Millon a publié, en 1800, une nouvelle édition de ces *Elémens*, augmentée des règnes de Georges II et Georges III.

D U T E R T R E.

Pour rendre son *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* en 3 vol. in-12, plus intéressant, du Tertre s'est étendu davantage sur les derniers règnes des rois d'Angleterre. Les événemens des siècles reculés nous touchent moins, que ceux qui sont arrivés de notre temps. Aussi, de trois vol. qui composent cet *Abrégé chronologique*, il n'en a employé qu'un à écrire ce qui s'est passé depuis l'invasion des Romains dans la Grande Bretagne jusqu'au règne d'Elisabeth; ce qui est arrivé depuis cette princesse jusqu'à Georges II, fait la matière des deux autres. On a mis à la fin de chaque tome des choses curieuses et ins-

tructives' : dans l'un, ce sont des anecdotes qu'on n'auroit pas pu faire entrer dans le corps de l'ouvrage sans interrompre la suite des événemens, mais qu'on ne lit pas avec moins de plaisir que les événemens mêmes qui y ont donné lieu; dans l'autre, c'est la description des principales villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, avec des remarques sur la religion, les mœurs et le gouvernement des habitans. Il y a aussi pour le parlement d'Angleterre un article séparé, qui mérite d'être lu. Ce sont là de ces petites additions, qui ne peuvent manquer d'être très-agréables aux lecteurs, et qui rendent cet Abrégé aussi amusant qu'il est utile.

M. GAILLARD.

C'est pour montrer aux deux nations l'intérêt qu'elles ont d'être amies, que M. Gaillard a publié l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, 1771-1777, 11 vol. in-12. Il y trace l'histoire de leurs haines et des erreurs de leurs pères; il fait voir en même temps aux Anglais, qu'ils ont dû leurs succès passagers à nos divisions et à nos fautes; aux Français, qu'ils ont dû leurs succès définitifs à des vertus trop passagères chez eux,

eux ; et qu'on devoit y fixer. Il s'étend sur tous les objets de rivalité entre les deux nations ; rivalité qui porte surtout sur la philosophie et les arts , sur différentes parties de l'administration , comme sur la gloire des armes. Plus attaché à dévoiler les causes des guerres qu'à en suivre les opérations ; il ne s'arrête aux détails militaires que lorsqu'ils font tableau , qu'ils annoncent quelque progrès ou quelque révolution dans l'art de la guerre , ou qu'ils deviennent intéressans par quelque particularité remarquable. Les objets sont présentés dans cette Histoire sous le point de vue le plus frappant , les faits bien vus , et détaillés avec ordre : les causes en sont développées avec sagacité et précision , les suites prévues d'avance ou rapprochées de leurs principes , ou liées avec art à l'ensemble des événemens. Des réflexions philosophiques , critiques , morales et politiques , font honneur à l'esprit et au cœur de l'habile académicien. Quand la censure croiroit pouvoir s'exercer sur la forme , la marche , le ton de l'ouvrage , comme peu assortis au caractère de l'histoire , elle n'en contestera certainement pas l'utilité ; elle ne pourra s'empêcher d'applaudir aux vues sages , à l'amour

de l'ordre, du bien et de l'intérêt public qui s'y font partout remarquer.

L'ABBÉ RAYNAL.

Quel feu dans son Histoire du Parlement d'Angleterre ! Quelle foule de portraits, quelles légions d'antithèses, quel prodigieux amas de réflexions, quel enthousiasme même en plusieurs endroits ! Son intention n'a pu être de composer une Histoire, mais un discours d'éloquence, une harangue sur l'origine, les progrès et l'état actuel du parlement de la Grande Bretagne. Le style oratoire, qu'il a préféré à une narration simple, garantit ce que j'avance. Il n'est pas possible de le lire, sans être frappé de la fécondité de son imagination, de la chaleur de ses images, de la variété de ses descriptions, et du choc brillant de ses idées. Les faits sont extrêmement pressés dans cette Histoire ; ils n'y occupent qu'un très-petit espace, et semblent n'être là que pour servir de cadre à des maximes ou à des tableaux. Cet ouvrage peut être comparé à ces comédies sans nœud et sans dénouement, qu'on appelle des pièces à tiroir.

LE PÈRE D'ORLÉANS.

Les Révolutions d'Angleterre du Père d'Orléans ne sauroient entrer en comparaison avec l'Histoire de Rapin, ni avec celle de Hume. C'est un livre moins solide que brillant, moins instructif qu'agréable, où l'on ne trouve que des idées imparfaites du gouvernement, de la législation et des mœurs. Ce qui concerne les Stuart est écrit avec une partialité trop évidente. Le jésuite Français règle la plupart de ses jugemens, tantôt sur les intérêts de la cour romaine, tantôt sur les principes de la monarchie française. L'auteur avoit été prédicateur avant que d'être historien ; et l'on s'en aperçoit en le lisant. On fait peu de cas de la suite de l'ouvrage de ce jésuite, donnée par Turpin, en 1786, 2 vol. in-12.

CLARENDON.

Milord Clarendon a fait *l'Histoire des Guerres civiles d'Angleterre*, auxquelles il a eu tant de part. Cet ouvrage, qui a été traduit en français en 6 vol. in-12, est écrit avec beaucoup de force et de dignité. Les portraits de tout ce que cette région a produit de ca-

ractères singuliers, de grands hommes ou d'esprits factieux, y sont tracés de main de maître. L'écrivain a eu l'avantage de vivre avec tous les gens dont il parle; et il avoit trop de pénétration, pour ne les pas bien connoître. De tous les historiens Anglais, Clarendon et Hume sont les moins partiiaux.

MM. BOULAY DE LA MEURTHE ET
B. CONSTANT.

L'Histoire d'Angleterre présente les leçons les plus frappantes aux nations qui ont éprouvé de violentes secousses : l'étude approfondie de cette Histoire a fait éclore à différentes époques de notre révolution des brochures qui ont paru dictées par l'amour d'une sage liberté. On a distingué parmi elles l'Essai sur les causes qui, en 1649, amenèrent en Angleterre, l'établissement de la république, sur celles qui devoient l'y consolider, et sur celles qui l'y firent périr, par M. Boulay de la Meurthe, 1799, in-8°; et les suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre, par M. Benjamin Constant. Ces deux morceaux, aussi fortement pensés que bien écrits, doivent survivre aux temps orageux qui les virent naître.

B A C O N.

Le chancelier Bacon a donné *l'Histoire de Henri VII*, en latin, qui a passé pour un chef-d'œuvre; mais on ne la regarde pas de même aujourd'hui. Comment se peut-il faire, dit Voltaire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'Histoire de notre illustre de Thou? En parlant de ce fameux imposteur Perkin, fils d'un juif converti, qui prit si hardiment le nom de Richard IV, roi d'Angleterre, et qui, encouragé par la duchesse de Bourgogne, disputa la couronne à Henri VII, voici comme le chancelier Bacon s'exprime : « Environ ce » temps, le roi Henri fut obsédé d'esprits ma- » lins par la magie de la duchesse de Bour- » gogne, qui évoqua des enfers l'ombre d'E- » douard IV, pour venir tourmenter le roi » Henri. Quand la duchesse de Bourgogne » eut instruit Perkin, elle commença à déli- » bérer par quelle région du ciel elle feroit » paroître cette comète; et elle résolut qu'elle » éclateroit d'abord sur l'horizon de l'Irlan- » de. » M. de Thou ne donne point dans ce Phœbus, qu'on prenoit autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme galimatias

L'Histoire d'Henri VII a été traduite en français par Latour Hotman, 1627, in-8°.

MARSOLLIER.

L'abbé Marsollier, qui a traité le même sujet que Bacon, a écrit avec plus de simplicité. Son *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en deux volumes in-12, est le meilleur ouvrage de cet auteur.

FRÉRON ET MARSY.

Vous lirez encore avec plaisir l'Histoire de Marie Stuart, par Fréron et l'abbé de Marsy, 1742, trois volumes in-12; ouvrage écrit d'un style pur et coulant, et avec assez d'impartialité.

LETI.

Leti, qui nous a donné la Vie d'Olivier Cromwel, en deux volumes in-12, et celle d'Elizabeth aussi en deux volumes; n'écrivoit pas avec cette élégance; mais l'on trouve chez lui des faits curieux, qui amusent les lecteurs oisifs, lesquels se soucient peu de l'exacte vérité.

MADEMOISELLE DE KÉRALIO.

On ne peut lire l'Histoire d'Elizabeth, reine d'Angleterre, par mademoiselle de Kéralio, Paris, 1786 et 1788, 5 vol. in-8°, sans être émerveillé des recherches, des connoissances, de l'érudition, quelquefois du style de mademoiselle de Kéralio. Il est fâcheux que le personnage dont il y est le moins question, soit Elizabeth. Le règne de Henri VIII occupe d'abord plus de 300 pages du premier tome ; les règnes d'Edouard VI et de Marie remplissent le reste ; au commencement du second, Elizabeth monte sur le trône ; mais presque aussitôt Marie Stuart, reine d'Ecosse, paroît sur la scène. Son Histoire, qui même n'est pas encore finie dans le tome II, et qui tient une bonne place dans le troisième, attire tout l'intérêt.

L'ABBÉ PRÉVOT.

Les couleurs romanesques que Leti a employées quelquefois, se font encore plus sentir dans *l'Histoire de Guillaume le Conquérant*, duc de Normandie et roi d'Angleterre, en deux volumes in-12, par l'abbé Prévot, et dans celle de Marguerite d'Anjou, par le

même auteur. Cette simplicité noble, qui est le véritable ornement de l'Histoire, n'est point le caractère de ces deux ouvrages.

G E N E S T.

C'est aux Essais historiques sur Paris, par de Saint-Foix, qu'est due l'idée des *Essais historiques sur l'Angleterre*, volume in-12, par Genest. Le but de l'auteur est de faire connoître par les faits, l'Histoire des Anglais, leurs constitutions, les sources de leur puissance, les mœurs de ces peuples, leurs usages, et même, à quelques égards, leur littérature. Mais si ce plan est le même que celui de Saint-Foix, l'exécution en est bien différente. Vous ne trouverez ici, ni cette élégance de style, ni cette tournure également piquante et philosophique, que j'ai fait remarquer dans les Essais sur Paris. Les faits seuls rendent ce nouveau recueil intéressant, et ne doivent rien à la plume de l'auteur; encore sont-ils moins curieux par eux-mêmes, que par une sorte de singularité étrangère à nos mœurs.

M. B A E R T.

L'ouvrage intitulé, *Tableau de la Grande Bretagne*

Bretagne et de l'Irlande, et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde, par M. Baert, ci-devant membre de l'assemblée législative, Paris, 1801, 4 vol. in-8°, est un des plus détaillés, des plus exacts et des plus complets qui existent sur la Grande Bretagne. Il comprend la description géographique de toutes les provinces, des curiosités d'histoire naturelle, et des monumens antiques qu'on y rencontre ; on y trouve des détails sur les établissemens d'industrie et les manufactures ; sur l'état de l'agriculture et du commerce ; sur le gouvernement, les lois, les usages et les mœurs ; sur les forces de terre et de mer, les finances, les revenus, la dette nationale, etc. L'auteur s'est étendu particulièrement sur l'Ecosse et l'Irlande ; moins connues que l'Angleterre proprement dite, et il a donné sur ces deux royaumes des renseignemens qu'on chercheroit vainement ailleurs. En général, il s'est principalement occupé de recherches de statistique et d'économie politique ; il a moins étudié la partie de la littérature, qui est traitée d'une manière beaucoup plus détaillée et plus satisfaisante dans l'ouvrage de M. Ferri de Saint-Constant, qui a pour titre, *Londres et les Anglais*, et

dont nous parlerons à l'article des Voyages.

M. COLQUHOUN.

On peut compter entre les ouvrages utiles que possède l'Angleterre, le Traité sur la Police de Londres, par P. Colquhoun, dont M. le Coigneux de Belabre nous a procuré une bonne traduction en 1807, 2 vol. in-8°. ; en voici quelques résultats.

Ce qui est volé annuellement dans cette capitale, est estimé 2 millions de livres sterling.

La part des filous et des escros, dans la masse des richesses mobilières de Londres, est à peu près du centième de leur valeur.

Tous les matins vingt mille personnes se lèvent à Londres, sans savoir où elles coucheront le soir, comment elles vivront le jour.

On compte 5204 cabarets à bière, ou à eau-de-vie, qui servent de repaire aux filous.

On compte 3000 boutiques dans les quartiers éloignés, où l'on vend les effets volés, depuis les clous jusqu'aux diamans.

On compte 50,000 femmes publiques, et 2000 maisons de prostitution.

En quatre ans, il est sorti des prisons 12

mille personnes , qui toutes, dit-on , avoient mérité la potence , etc.

Si nous avions un état de Paris bien calculé et bien authentique , nous pourrions en tirer un grand avantage indépendamment de toute comparaison : ou nous ressentirions un salutaire effroi à son aspect, ou nous jouirions avec un orgueil tranquille du bonheur de vivre dans une cité où les jouissances sont sans mesure , et où la corruption n'est pas au dernier terme.

B U C H A N A N.

L'Histoire d'Ecosse , par Buchanan , a de la réputation. La latinité est digne du siècle d'Auguste ; mais la vérité y manque souvent. Un air de raillerie et beaucoup de partialité s'y font sentir aux lecteurs les moins pénétrans. Cet historien , trop servile imitateur des anciens , leur a dérobé leurs meilleures réflexions , et leurs plus beaux tours. Plusieurs critiques ont observé qu'il avoit peu d'élévation dans les sentimens , et qu'on devinoit , en lisant son Histoire , qu'il manquoit de mœurs.

ROBERTSON.

Dans son *Histoire d'Ecosse*, sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI, jusqu'à l'avènement de ce prince à la couronne d'Angleterre, avec un Abrégé de l'Histoire d'Ecosse, dans les temps qui ont précédé ces époques, traduite en français par Besset de la Chapelle, trois volumes in-12, en 1764, Robertson a su distinguer en philosophe, le caractère des divers écrivains qui ont tracé les événemens du règne de Marie. Animés les uns contre les autres de la haine la plus forte, aigris par le zèle de religion ou par des intérêts de politique, ils ont donné naissance à deux partis, entre lesquels doit marcher un homme jaloux de dévoiler la vérité, et de l'exposer aux regards d'autrui : c'est ce qu'a fait Robertson.

Noblesse de style, profondeur de jugement, netteté dans le dessein et dans l'expression, voilà ce qui frappe le plus dans cet ouvrage : cependant il a beaucoup de critiques en Angleterre et en Ecosse ; mais le plus grand défaut de l'auteur est, sans doute, sa partialité, lorsqu'il s'agit de la France, de la religion romaine et de la protestante.

M. MA-GEOGHEGAN.

Il est à craindre qu'on ne reproche à cet auteur d'avoir fait plutôt un Panégyrique qu'une Histoire de sa nation. Son livre, en 3 vol. in-4^o., est intitulé, *Histoire de l'Irlande, ancienne et moderne*, tirée des monumens les plus authentiques; et l'ouvrage est divisé en trois parties : la première embrasse les temps qui se sont écoulés depuis l'établissement des Scoto-Milésiens en Irlande, jusqu'au cinquième siècle; la seconde commence à cette époque, c'est-à-dire, à la naissance du christianisme en Irlande, et finit au douzième siècle; l'auteur appelle cette seconde partie l'Irlande Chrétienne; et la première l'Irlande Païenne; la troisième traite des différentes irruptions que les Anglais ont faites en Irlande, de leurs établissemens dans ce pays, et de tout ce qui s'y est passé jusqu'à notre siècle. Vous trouverez dans la première partie; l'Histoire naturelle de cette île; un Essai critique sur les antiquités des Milésiens; l'Histoire fabuleuse des Gadéliens, la religion et les mœurs des Milésiens, leur gouvernement civil et politique, leurs guerres du dedans et du dehors; les différens noms sous

lesquels cette île a été connue des étrangers et des naturels du pays; enfin, ses divisions générales et particulières, etc. La seconde présente, outre les détails de l'Histoire profane, les progrès que la religion et les lettres ont faits depuis le cinquième siècle jusqu'au neuvième; le désordre et la confusion qui ont régné dans l'Etat et dans l'Eglise, causés par les incursions des Danois; la tranquillité rendue à cette île, et l'exercice de la religion, rétabli après la défaite de ses ennemis; enfin l'auteur parle dans la troisième, de la manière dont quelques colonies anglaises s'établirent en Irlande dans le douzième siècle; des guerres qu'elles firent aux anciens habitans, pendant quatre cents ans; de la réunion des deux peuples sous la domination de Jacques VI, roi d'Ecosse et d'Angleterre, et des révolutions qui, depuis ce temps, sont arrivées dans cette île. Ce plan est vaste; mais M. Ma-Geoghegan n'a rien oublié pour rassembler des matériaux; il a puisé dans les véritables sources, dans les manuscrits, et n'a négligé aucun des auteurs qui ont pu lui fournir des observations ou des faits: on est fâché seulement des digressions continuelles qui fatiguent tout lecteur qui n'est pas Irlan-

dais. Dès qu'il parle de quelqu'usage déraisonnable, il s'attache à le justifier, par l'exemple des Hébreux, des Egyptiens, des Grecs, des Romains, etc., etc. Il parcourt tout le martyrologe; et s'il y trouve quelque saint qu'il soupçonne être Irlandais, il donne un précis de sa vie; celle de Saint Patrice tient elle seule une partie du livre. Il marque l'époque de tous les établissemens des évêchés, des abbayes, des monastères, des prieurés. Il discute longuement l'origine des Ecossais, et leur enlève une partie des grands hommes qu'ils s'attribuent, et des faits mémorables qu'ils revendiquent. Il paroît aussi trop animé contre les Anglais; mais son ouvrage est rempli de recherches et d'érudition : le style en est diffus.

§ VII. HISTOIRE D'ALLEMAGNE ET DE HONGRIE.

Ce qu'on appeloit l'Empire, a été pendant long-temps, depuis Charlemagne, le plus grand théâtre de l'Europe. C'est en Allemagne que s'est formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'église romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la chrétienté

contre les Ottomans. Il est donc intéressant d'en connoître l'Histoire ; et il faut commencer cette étude par la lecture du Tableau de l'Empire Germanique, dans lequel on traite du gouvernement de l'Allemagne, des électeurs, des princes de l'Empire, et de l'élection de l'empereur, in-12, 1741.

LE PÈRE BARRE.

On se procurera ensuite *l'Histoire générale de l'Allemagne*, par le Père Barre, chanoine régulier de Sainte Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, 11 vol. in-4°. « Il falloit (dit Clément dans ses Nouvelles Littéraires) avoir une tête de fer » et un cul de plomb, pour soutenir le travail immense qu'a dû coûter un si vaste projet. Combien croyez-vous seulement qu'il ait fallu rechercher, lire, dévorer et comparer de dissertations, mémoires, compilations et autres pièces poudreuses de ce genre ? près de deux mille. Mais nous avons besoin d'une pareille entreprise ; nous n'avions point de bonne Histoire d'Allemagne : vous savez combien la moins mauvaise, celle de Heiss, est imparfaite. Celle du Père Barre, qui est en même temps » ecclésiastique,

» ecclésiastique, civile et militaire ; finit par
 » celle de l'empereur Charles VI, et com-
 » mence au septième siècle de la fondation
 » de Rome. Ce que j'en ai lu par-ci par-là,
 » me donne l'idée d'un homme plus savant
 » que judicieux, d'un écrivain médiocre et
 » d'un foible peintre. »

V O L T A I R E.

Ce qui manque au Père Barre, on le
 trouvera quelquefois dans *les Annales de
 l'Empire*, par Voltaire, en 2 vol. in-12. « Il
 » est important, dit cet auteur, pour toutes
 » les nations de l'Europe, de s'instruire des
 » révolutions de l'Empire. Les Histoires de
 » France, d'Angleterre, d'Espagne, de Po-
 » logne, se renferment dans leurs bornes.
 » L'Empire est un théâtre plus vaste. Ses
 » prééminences, ses droits sur Rome et sur
 » l'Italie, tant de Rois, tant de souverains
 » qu'il a créés, tant de dignités qu'il a confé-
 » rées dans d'autres Etats, ses assemblées
 » presque continuelles de tant de princes,
 » tout cela forme une scène auguste, même
 » dans les siècles les moins policés. Mais le
 » détail en est immense ; » et c'est dans cette
 immensité que l'auteur s'est perdu. Son ou-

vrage est très-fautif; et quoiqu'on ait souvent réimprimé tout ce qui est sorti de la plume de Voltaire, on n'a point fait cet honneur à ses Annales.

F E U M. P F E F F E L.

Mais on l'a fait à l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire et du Droit Public de l'Allemagne*, par M. Pfeffel; 1754, in-8°.; 1759, in-4°.; 1776, 2 vol. in-4°.; 1777, 2 vol. in-8°. Il n'est personne qui ne sente la supériorité de cet ouvrage sur le précédent. Faits militaires; traités politiques; lois civiles, réglemens ecclésiastiques; édits, déclarations, ordonnances, rien n'est oublié de tout ce qui peut rappeler des époques dans tous les genres, les vraies sources, les divers fondemens du droit public. L'auteur ayant été employé dans les affaires les plus importantes, est un homme consommé dans la connoissance de la matière qu'il a traitée; il n'a l'esprit plein que de son objet; et Voltaire, génie universel, partageoit le sien entre trop de genres.

L' A B B É B R E N N E R.

Les liens qui nous unissoient à la reine de Hongrie, doivent nous rendre chère la con-

noissance de ce pays : vous la puiserez dans l'Histoire des Révolutions de Hongrie , où l'on donne une idée juste de son légitime gouvernement, in-12 , 6 vol. , 1739. Cet ouvrage n'est pas supérieurement écrit ; mais il y a de la clarté ; et l'auteur (l'abbé Brenner) vous instruit suffisamment de tous les points importants de son Histoire. Ses réflexions sont judicieuses , mais communes ; et ses héros y sont peints foiblement.

M. DE MONTIGNY.

Les 6 vol. in-12 de *l'Histoire générale d'Allemagne* , par M. de Montigny , publiés en 1772 , et en 1779 , donnent une idée très-heureuse de ses talens et de son travail : il a du feu , de la vivacité , une grande connoissance de la Germanie , et des temps qui l'ont vu s'élever sur les débris du Capitole ; une précision et une rapidité rare , et surtout l'art d'envisager et de rendre les événemens d'une manière aussi noble qu'intéressante.

M A L L E T.

Cet habile historien du Danemarck , présente dans son ouvrage sur *la Ligue Hanseatique* , Genève , 1805 , in-8°. , de beaux et

de grands résultats historiques au philosophe et au publiciste : il nous montre la puissance infinie à laquelle peut s'élever un peuple sans agriculture et sans territoire ; lorsqu'il a pour lui , ce qui vaut mieux que tous les dons de la nature , le patriotisme avec la liberté. M. Mallet regrettoit cependant de n'avoir pas mis davantage des hommes en scène : il appeloit son livre de la Ligue Hanséatique , une Histoire Anonyme ; et il disoit que le principal personnage de cette Histoire , son premier héros, étoit la ville de Lübeck.

§ VIII. HISTOIRE DE PRUSSE.

La partie de l'Allemagne , qui forme aujourd'hui le royaume de Prusse ; appartenoit autrefois à l'Ordre Teutonique , un de ces ordres militaires et religieux nés des croisades. Le prince Albert de Brandebourg , qui en étoit le grand maître, du temps de Luther, au seizième siècle, conçut, à soixante-neuf ans, le désir de se marier et de se faire une souveraineté héréditaire : il épousa la princesse Dorothée , fille du roi de Danemarck ; il se fit luthérien, et il envahit la

Prusse, dont il dépouilla son ordre : il n'en prit pour lui qu'une partie ; il fut obligé d'abandonner l'autre à son oncle Sigismond, roi de Pologne, et de lui faire hommage de la sienne. La partie cédée à la Pologne se nomma *la Prusse Royale*, et la partie restée au prince de Brandebourg, *la Prusse Ducale* : celle-ci est devenue, en 1701, le royaume de Prusse.

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Les Mémoires de Brandebourg, par Frédéric II, roi de Prusse, sont écrits avec cette éloquence, avec cette mâle énergie qui caractérise le génie de Salluste. L'esprit n'y brille point aux dépens de cette simplicité précieuse qu'exige l'histoire ; partout le philosophe gouverne la plume et dicte ; le souvenir n'a fait qu'écrire ; le grand homme est toujours le personnage dominant du tableau. Le style est propre au sujet ; point de déclamations, ni de ces petites réflexions métaphysiques, qui détournent l'attention du lecteur, et le refroidissent ; point de ces portraits faits à plaisir dans le cabinet ; point enfin de ces exhalaisons, si je puis le dire, de causticité, qui dégradent une histoire et en font

un libelle. La vérité est toujours la souveraine de l'écrivain ; il ne la perd point de vue ; et le merveilleux n'y laisse jamais échapper son ridicule enthousiasme ; en un mot , c'est un sage qui écrit pour les sages.

LE COMTE DE MIRABEAU.

L'ouvrage du comte de Mirabeau , intitulé , *de la Monarchie Prussienne sous Frédéric-le-Grand* , 4 vol. in-4°. et 8 vol. in-8°. , avec atlas in-fol. , a excité la plus vive curiosité. Il s'agissoit d'un des véritables titres de gloire d'un des plus grands monarques qui aient jamais régné , du monument éternel de son génie , de *la Monarchie Prussienne* ; enfin , Etat du troisième ou quatrième ordre , quand Frédéric monta sur le trône , et qu'on a vu , pendant tout son règne , lutter avec avantage contre les premières puissances de l'Europe. Mirabeau développa la situation de cette monarchie dans tous ses rapports. Son ouvrage est divisé en huit livres : il est terminé par un *résumé* très-philosophique , où l'auteur rassemble , sous un seul point de vue , *les vérités de première importance , et cependant encore disputées* , qu'on a voulu démontrer par les faits.

M. DE SÉGUR.

Dans son Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse; et Tableau politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, contenant un Précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France, Paris, 1800, 3 vol. in-8°. M. de Ségur l'ainé, ex-ambassadeur, nous a retracé des scènes, dans lesquelles il a joué lui-même, avec honneur, un rôle important. Cet historien a d'abord un grand mérite, et le premier de tous quand on écrit pour le public, celui de se faire lire. Sa marche est rapide, son style est d'une élégance soutenue, et souvent brillant sans affectation : il s'y glisse pourtant de petites incorrections. Ses opinions sont *libérales*, comme on dit depuis quelque temps; nous entendons par-là qu'il est un ami éclairé de la liberté, un partisan des lumières et de la philosophie; un esprit fort supérieur aux préjugés. Les hommes extrêmes des différens partis ne goûteront pas sa morale indulgente; l'homme sage et modéré sera le plus souvent de son avis.

Cependant nous aurions désiré qu'il eût

paru se moins complaire aux tristes récits des événemens de l'an II, et à la peinture du régime, dit *de la terreur*. Il n'y a pas un bon Français, pas un homme qui n'en déteste les déplorables excès. Si l'on observe que le devoir d'un historien est de conserver le souvenir des crimes, comme celui des bonnes actions, nous dirons qu'un historien ne doit pas faire des descriptions poétiques au lieu de récits exacts; qu'il ne doit pas, surtout, se plaire à exagérer des faits qui sont l'opprobre de son pays.

L'ouvrage de M. de Ségur a été réimprimé en 1803, avec des corrections.

M. THIÉBAULT.

Des Souvenirs de vingt ans, qui ont pour objet un roi tel que Frédéric II, et pour auteur un homme qui sait voir et une bonne mémoire, doivent être d'une abondance qui peut faire craindre le désordre et la confusion. M. Thiébault a remédié à cet inconvénient, par les divisions qu'il a établies dans des matériaux si riches. Son ouvrage, qui a paru en 1804, et qui a été réimprimé en 1805, avec des corrections et des additions, contient 5 vol. in-8° : le premier présente

sente l'homme dans Frédéric. On suit les premiers développemens de son caractère pendant sa jeunesse, dans ses voyages ; on le voit dans ses entretiens ordinaires, dans ses études, ses opinions et ses compositions littéraires, dans sa vie intérieure et domestique ; dans le déclin de l'âge, dans les infirmités qui assaillirent sa vieillesse, et enfin dans son lit de mort.

Le second volume a pour objet Frédéric et sa famille : l'auteur fait saisir, par des anecdotes piquantes, les rapports divers de ce prince, avec chacun des membres de cette famille. Frédéric et sa cour, ses ministres, les voyageurs illustres qui visitèrent Berlin pendant le long séjour de notre auteur, et les ambassadeurs et ministres étrangers qui y parurent, remplissent le troisième volume. Le quatrième roule sur deux objets bien importants, le gouvernement civil de Frédéric et son gouvernement militaire ; enfin, dans le cinquième, ce roi paroît au milieu de son Académie des sciences et belles-lettres, de ses établissemens d'instruction publique, de ses amis littérateurs et philosophes.

Sous tous ces différens rapports, les anecdotes racontées par M. Thiébault montrent

dans Frédéric un caractère de grandeur et de force, mêlé de quelques foiblesses ; mais cependant soutenu dans toutes ses parties, et formant, par leur réunion, l'ensemble le plus étonnant qu'ait offert, jusqu'à nos jours, aucun prince et même aucun homme célèbre.

Le style de l'auteur n'est pas toujours pur et correct ; on lui reproche aussi d'avoir défiguré beaucoup de noms propres : cela n'empêche pas qu'il ne justifie pleinement le choix que Frédéric avoit fait de lui pour la révision de la plupart de ses compositions littéraires.

§ IX. HISTOIRE D'ITALIE.

DE SAINT-MARC.

L'Italie, le berceau des arts par rapport à nous, a été pendant quelques siècles dans la plus profonde barbarie. Le temps de ténèbres où elle a été plongée, ne laisse pas de fournir des événemens intéressans, qui ont eu leurs historiens. Vous pourrez prendre une idée de l'histoire de ce temps-là dans *l'Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie*, depuis la chute de l'Empire Romain en Occident, c'est-à-dire, depuis l'an 476 de l'ère chrétienne, jusqu'au traité d'Aix-

la-Chapelle en 1748, par le Fevre de Saint-Marc, de l'Académie de la Rochelle, en six volumes in-8°. : le dernier a été publié par le Fevre de Beauvray, qui a mis en tête l'éloge de son prédécesseur.

Le titre d'Abrégé chronologique, le plan général de l'ouvrage, et sa distribution par colonnes, sont empruntés du livre du président Hénault, sur lequel on a modelé tant d'autres Abrégés d'Histoires. Mais l'auteur, traitant un sujet neuf, embrasse un champ bien plus vaste, et donne plus de liaison aux matières, plus de développemens et plus de détails. Son dessein étant de faire entrer dans son Histoire d'Italie, celle de 1242 ans, ce fonds, déjà si considérable, semble s'accroître encore à mesure que l'on avance, à cause d'une multitude d'États, qui, depuis la chute de l'Empire Romain, s'élèvent et tombent successivement dans cette partie de l'Europe : aussi l'auteur n'a eu le temps de parcourir, avant sa mort, qu'environ la moitié de la carrière dans laquelle il étoit entré ; et l'on est fâché qu'un si bon ouvrage, exécuté par un écrivain si laborieux, n'ait pas été fini par lui-même.

SIGONIUS ET MURATORI.

Les sources où de Saint-Marc a principalement puisé , sont l'Histoire du Royaume d'Italie , par Sigonius , et les Annales d'Italie , par Muratori ; compilation immense , où brillent également le savoir et la critique. Il auroit eu , pour les temps postérieurs , des historiens contemporains qu'il est bon de faire connoître.

J O V E.

Paul Jove , évêque de Nocera , et conseiller de Côme , duc de Florence , donna au public l'Histoire de son temps , dans laquelle il a fait entrer pour beaucoup celle d'Italie. Cette Histoire seroit plus utile , si son auteur étoit moins passionné. La variété et l'abondance des matières y jettent un grand agrément. La scène est tour à tour en Europe , en Asie , en Afrique. Les principaux événemens de cinquante années , décrits avec beaucoup d'ordre et de clarté , et réunis par une liaison naturelle , forment un corps d'histoire qui seroit fort agréable , si la fidélité de l'historien égaloit la beauté de son génie. La haine et la flatterie conduisent sa plume ;

il fait paroître trop d'attachement pour sa nation et pour la maison de Médicis. Pensionnaire de Charles-Quint , il ne parle de ce prince qu'avec la plus basse adulation. Ce lâche écrivain ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il avoit une plume d'or et une de fer , pour traiter les princes selon les faveurs qu'il en recevoit. Paul Jove, dit Bodin , n'a pas voulu dire la vérité lorsqu'il a pu , quand il raconte ce qui s'est passé en Italie ; et il n'a pu la dire lorsqu'il l'a voulu , quand il écrit les affaires étrangères. Cet historien mercenaire mourut à Florence , en 1552 , dans la soixante-neuvième année de son âge.

L'ARÉTIN.

L'Arétin peut être mis à côté de Paul Jove par la vénalité de sa plume. Tous les princes de l'Europe , selon l'abbé Lenglet , « lui donnoient des pensions, non pas pour » faire leur éloge , mais pour ne point » parler d'eux ; tant on étoit persuadé que » ses satires n'épargnoient que ceux qui » lui étoient inconnus. L'Arétin lui-même » a soin de nous dire que quand il donne » des louanges, il étoit bien payé pour le » faire ; et qu'il falloit , pour l'obliger à par-

» ler, que la récompense fût grande, puis-
» qu'on lui en donnoit déjà beaucoup pour
» garder le silence. »

M. T A R G E.

De toutes les contrées de l'Europe, l'Italie est, sans contredit, une de celles qui offrent le champ le plus fertile pour l'histoire, parce qu'il en est peu qui aient été le théâtre d'autant de révolutions : cependant le travail de nos écrivains s'étoit borné à des abrégés ; la plupart assez informes, sur quelques-uns des Etats formés, dans cette région, des débris de l'Empire Romain ; et jusqu'à de Saint-Marc, personne n'avoit encore entrepris de traiter en général une Histoire aussi intéressante. Cet auteur, marchant sur les traces de l'infatigable Muratori, a défriché le terrain ; et son Abrégé chronologique présente un amas précieux de richesses : mais comme la forme même de son ouvrage ne le rend propre qu'à un petit nombre de lecteurs, on désiroit encore une Histoire générale, suivie et détaillée, de cette belle partie de l'Europe. M. Targe, en l'entreprenant (1774, 4 vol. in-12), s'est proposé de donner le pendant de l'Histoire du Bas-

Empire, par le Beau : il marche souvent de front avec ce célèbre académicien ; et c'est particulièrement dans l'Histoire du règne des Ostrogoths en Italie, qu'il a été obligé de rapporter des événemens qui se trouvent aussi dans le Beau ; mais M. Targe entre dans des détails plus circonstanciés, surtout lorsqu'il parle des exarques de Ravenne, du gouvernement des rois Lombards, de l'origine et des progrès de la puissance temporelle des papes, de leurs fréquentes disputes avec les empereurs, de l'établissement de plusieurs souverainetés particulières ; objets qui n'entroient qu'accidentellement dans le plan de l'historien du Bas-Empire. Ces deux ouvrages, au reste, deviennent totalement différens, et n'ont plus rien de commun dès qu'on arrive à l'époque de la puissance de Charlemagne en Italie.

M. Targe auroit dû resserrer davantage sa narration, et la semer avec moins de profusion, de harangues et de discours qui sont d'un intérêt médiocre, et qui ne font que retarder la marche du récit historique : son livre d'ailleurs est fait avec soin ; il suppose un grand nombre de connoissances, qui me paroissent assez bien digérées.

GUICHARDIN.

Guichardin a écrit les Guerres d'Italie d'un style fort élevé, fort pur et fort naturel; c'est dommage qu'il soit si passionné contre la France. Cette Histoire a été traduite en français par Favre, et revue par Georgeon, 1738, 3 vol. in-4°. Les éditions multipliées de *l'Histoire d'Italie* par Guichardin, n'empêchent pas que la dernière, donnée en quatre volumes in-4°, en 1775 et 1776, ne doive être regardée comme la première et la seule conforme au manuscrit autographe. « J'ai publié cette Histoire, dit le libraire dans un avertissement, sur le manuscrit revu et corrigé par l'auteur, et qui est conservé dans la Bibliothèque de Magliabecchi, à Florence : le sénateur Ange Guichardin l'avoit sous ses yeux, lorsqu'il publia la première édition; mais les circonstances du temps et les vues politiques du gouvernement de Florence, ne permirent pas que cette Histoire fût imprimée telle que Guichardin l'avoit écrite. Messire Barthélemi Concini, secrétaire du grand duc Côme I, avoit pris un soin particulier de la mutiler; il la rendit en effet si différente du texte original,

ginal, qu'on peut assurer que cette histoire paroît pour la première fois après deux siècles. »

On trouve dans cet ouvrage une notice intéressante de la vie de l'auteur, son portrait, des sommaires, des tables et des notes qui rendent cette édition aussi commode, qu'elle est précieuse par l'épure et la totalité du texte.

M. DENINA.

M. Denina, ancien professeur à Turin, publia, en 1769, dans cette ville, *l'Histoire des Révolutions d'Italie*, en 3 vol. in-4°. , que M. l'abbé Jardin a traduits en français en 8 vol. in-12, 1770 - 1778. Ce titre de Révolutions n'exprime ici que la rapidité avec laquelle l'historien fait passer sous les yeux de son lecteur, tout ce qui peut l'intéresser. Les historiens des Révolutions d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, n'avoient à décrire que les vicissitudes du trône arrivées dans le même royaume. Quelque multipliés que soient ces événemens, l'ordre naturel des faits sert toujours de fil à celui qui les raconte; et l'utilité du sujet simplifie son plan et sa marche: rien de semblable dans les révolutions d'Italie.

Lorsque des débris du second Empire d'Occident, il se fut formé différens Etats dans cette contrée, les révolutions du royaume de Naples n'eurent aucun rapport avec le gouvernement de Venise : les discordes des Florentins et des Siénois, les révoltes des barons de la Romagne et de la Marche, ne produisoient pas la moindre secousse dans les Etats de Milan, de Montferrat et du Piémont; les Viscontis, les marquis de Montferrat, les comtes et les ducs de Savoie, y régnoient paisiblement; tandis que les factions populaires embrasoient la Toscane, et que le pape, fugitif dans ses propres Etats, n'y étoit en sûreté nulle part. Ce coup d'œil suffit pour faire sentir que M. Denina a dû choisir une marche toute différente de celle des Historiens que nous venons de citer. Son ouvrage est écrit d'un style vif, concis, animé; et le traducteur a cru, avec raison, devoir quelquefois sacrifier l'élégance de sa langue, pour mieux se rapprocher des termes variés et énergiques, employés par l'écrivain original; cependant le style des premiers volumes a paru plus sage et plus grave que celui des derniers.

MM. JUBÉ ET SERVAN.

L'Histoire des Guerres des Gaulois et des Français en Italie, par MM. Jubé et Servan, Paris, 1806, 7 vol. in-8°. et atlas in-fol., offre un grand intérêt; car non-seulement elle embrasse une longue suite de siècles, mais on y trouve des observations très-judicieuses sur la conduite des affaires militaires, sur leur résultat et sur leur influence parmi les peuples vainqueurs ou vaincus.

Des vingt-quatre livres dont cette Histoire est composée, les six premiers sont le travail de M. Jubé: il y rapporte les guerres entreprises et soutenues depuis l'irruption de Bellovèse, chef des Gaulois, en Italie, jusqu'à la mort de Louis XII, arrivée le 1^{er}. Janvier 1515. La manière dont l'auteur a disposé et rédigé son sujet, prouve un grand talent et une plume exercée.

Quant à M. Servan, qui ne connoît pas ses qualités brillantes, soit comme écrivain militaire, soit comme homme d'état. Son travail commence au règne de François I^{er}., et finit à la paix d'Amiens en 1802. Nos deux auteurs ont recueilli et fondu avec ordre et clarté, soit dans le texte, soit dans les notes savantes

qui l'accompagnent , une foule de détails épars dans les écrivains de chaque siècle.

B E M B E.

Venons aux différens Etats qui divisent l'Italie , et commençons par Venise. Pierre Bembe donna l'Histoire de cette république , en douze livres : il y marque plus d'amour pour sa patrie que pour la vérité. Il se forma pour le style sur Cicéron : il ne pouvoit se proposer un meilleur modèle ; mais une imitation trop servile rétrécit l'esprit , et rend moins attentif au choix des faits historiques , qu'à la manière de les raconter.

D E L A H O U S S A Y E.

L'Histoire du Gouvernement de Venise , par Amelot de la Houssaye , in-12 , trois volumes , 1740 , est écrite avec plus d'énergie et de liberté , mais sans élégance et presque sans exactitude.

L' A B B É L A U G I E R.

On ne lit plus Amelot , après *l'Histoire de la République de Venise* , depuis sa fondation jusqu'à présent , par l'abbé Laugier , en douze volumes in-12. Les faits y sont bien circon-

tanciés et bien liés ensemble, et il y règne beaucoup de feu et d'esprit; mais ses expressions ne sont pas toujours justes et propres: ce défaut est pourtant rare chez lui; et en général son livre est bien fait et intéressant. On peut dire néanmoins qu'il n'offre pas partout des traits également importants: une infinité de petites guerres entreprises contre de petits Etats, entraîne nécessairement une foule de légers détails. Mais l'auteur a eu soin d'y répandre tout l'intérêt dont ces matières sont susceptibles; et quelque indifférentes qu'elles nous paroissent, elles se font lire avec une sorte de curiosité et de satisfaction: ce n'est pas qu'il donne ni dans la satire ni dans l'épigramme; son ouvrage n'est ni un recueil de bons mots, ni un libelle: on pourroit peut-être lui reprocher le défaut contraire, je veux dire, un certain penchant à la louange, et surtout une sorte d'affectation de justifier certains points du gouvernement vénitien, qu'un lecteur Français ne sauroit approuver.

M. DE BREQUIGNY.

Cet académicien, auquel on attribue *l'Histoire des Révolutions de Gènes*, en trois

vol. in-12, imprimée en 1751, n'y a fait entrer aucun des ornemens dont l'histoire est susceptible : ses descriptions sont froides , ses tours uniformes , ses caractères croqués , ses expressions sans force , sans hardiesse , sans éclat. Quelquefois il fait paroître ses héros sur la scène , sans les faire connoître , sans qu'on s'aperçoive pourquoi ni comment ils disparaissent. Tout le mérite consiste dans la narration qui est simple, unie et coulante ; mais l'imagination de l'auteur , trop froide pour le genre d'écrire dont il s'agit , laisse celle du lecteur dans un triste repos qui ralentit sa curiosité.

Peut-être que ce qui rend la lecture de ce livre peu intéressante , ce sont les événemens peu considérables qui y sont rapportés. Rien de plus ingrat pour un historien , que les premiers siècles de la république de Gênes : ils ne fournissent que des faits très-peu importans , et dénués de circonstances qui donnent jeu à l'imagination ; ce sont d'ailleurs toujours les mêmes : comment éviter la monotonie dans une si grande uniformité ? On s'aperçoit que quand la matière devient plus curieuse , l'auteur s'applique davantage à la mettre en œuvre ; c'est ce

qu'on remarque surtout dans le troisième tome, qui n'est proprement que l'histoire de la dernière révolte des Corses, et dans la partie du second, qui renferme la conjuration du comte de Fiesque.

On ne trouve dans cette production, ni la partialité dont pouvoit être susceptible un Français en écrivant des événemens auxquels nos rois ont eu tant de part, ni ces conjectures hasardées, où un historien peint moins la politique de ceux dont il rapporte les actions, que celle qui le feroit agir lui-même dans de semblables circonstances.

M. L'ABBÉ GERMANES.

L'auteur d'une *Histoire des Révolutions de Corse*, 1771, deux vol. in-12, M. l'abbé Germanes, paroît n'avoir négligé aucune des sources où il a pu s'instruire de la vérité des faits, de ceux surtout qui concernent les dernières révolutions de l'île dont il décrit l'histoire. Il cite dans sa préface presque tous les généraux Français qui ont successivement commandé en Corse, et qui ont bien voulu lui faire part de leurs lumières, de leurs observations, de leurs journaux et de leurs mémoires.

M. DE POMMEREUIL.

Histoire de l'Ile de Corse par cet habile administrateur, Berne, Société Typographique, 1779, deux vol. in-8°, fut attribuée dans le temps à l'abbé Raynal. Ce mot suffit à son éloge.

MACHIAVEL.

Florence a eu pour historien le fameux Machiavel; on lui reproche d'aimer trop à faire des réflexions politiques. « Ses réflexions, » dit le Père Rapin, sont d'ailleurs trop » fines et trop étudiées; elles sont plus d'é- » clat que de solidité; elles approchent » moins du raisonnement d'un sage politi- » que, que du style d'un déclamateur. » Il est vrai que ce défaut est en quelque sorte couvert par l'exactitude, qualité qui caractérise Machiavel dans son histoire, et qu'il n'a pas dans ses autres ouvrages; où l'esprit l'emporte sur le jugement.

Nous avons plusieurs traductions françaises de l'histoire de Florence; la plus récente et la plus estimée, est celle que je trouve dans la nouvelle traduction des Œuvres de Machiavel, par MM. Guiraudet et Hochet, Paris, 1799, neuf vol. in-8°.

WILLIAM

WILLIAM ROSCOE.

La Vie de Laurent de Médicis , surnommé le Magnifique , très-bien traduite de l'anglais de W. Roscoe , par M. Fr. Thurot , Paris , 1800 , deux vol. in-8° . , est un de ces ouvrages d'un mérite solide , dont le nombre paroît diminuer à mesure que s'accroît celui des futilités littéraires ; une de ces rares productions , fruit d'un long travail , de recherches immenses et pénibles , disposées par le goût , rédigées par le talent ; l'auteur l'a principalement destinée à peindre , sous le rapport de la littérature et des arts , le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècles. Il a parfaitement rempli son but , et nul autre ouvrage connu n'en contient dans aussi peu d'espace un tableau si universel et si vrai.

DE BURIGNY ET D'EGLI.

Le royaume de Naples et de Sicile a produit des événemens si variés et si singuliers , que quelques-uns de nos historiens Français auroient bien dû nous en donner une histoire générale ; c'est ce qu'ont exécuté en partie de Burignny dans son *Histoire générale de Sicile* , 1745 , deux volumes

in-4°. , ouvrage soigné et exact; et d'Egli dans son *Histoire des Rois des Deux-Sicules , de la Maison de France*, en quatre volumes in-12 , 1741. Ce livre manquoit à notre littérature : on y voit trois Maisons d'Anjou , dont l'une a possédé le royaume de Naples ; l'autre a eu des droits sur ce trône , et la troisième y est assise aujourd'hui. Ce ne sont pas seulement ici des vies particulières de ces princes , mais une histoire suivie du royaume de Naples , qui renferme ce qu'il y a de plus important depuis la fondation de cette monarchie jusqu'à présent. Le grand nombre de citations qu'on lit aux marges , est un témoignage du travail de l'auteur , et de son attention à compiler soigneusement les faits : il développe , autant qu'il est possible , les causes des révolutions. Les princes , les ministres et les généraux qui entrent sur la scène , sont représentés avec des couleurs simples et naturelles ; l'auteur ne peint pas d'imagination. On ne lui reprochera point non plus une partialité nationale ; on pourroit même le prendre pour un historien étranger , qui n'épargne pas les peuples voisins. Son style pourroit être , quelquefois , plus pur et plus élégant.

GIANNONE.

On n'a pas ce souhait à faire pour *l'Histoire de Naples*, par Giannone, écrite avec autant de pureté que de liberté : elle est divisée en quarante livres, et imprimée à Naples, en quatre vol. in-4°, 1723. On l'a traduite en français dans le même nombre de volumes ; et elle a eu beaucoup de succès.

§ X. HISTOIRE DE SUISSE, DE GENÈVE ET DE SAVOIE.

TSCHARNER ET MALLET.

Le Dictionnaire historique, politique et géographique de la Suisse, par Tscharnier, est un des ouvrages de ce genre les mieux faits ; il faut choisir l'édition de Genève, 1788, trois vol. in-8°. L'historien Mallet y a eu une grande part.

LE BARON DE ZURLAUBEN.

L'Histoire militaire des Suisses au service de France, par M. de Zurlauben, 1751, huit vol. in-12, ne comprend pas, à beaucoup près, toute l'Histoire Helvétique. L'ouvrage est plein de faits habilement discutés,

de pièces importantes et de recherches curieuses ; mais le style n'ayant pas ces grâces qui plaisent à l'imagination, cet ouvrage a été plus acheté que lu.

D'ALT DE TIEFFENTHAL.

L'Histoire des Helvétiens, aujourd'hui connus sous le nom de Suisses, par le baron de Tieffenthal, en dix vol. in-12, imprimés à Fribourg en 1754, est pleine de recherches savantes ; non-seulement on y trouve l'histoire des Suisses bien approfondie, bien détaillée, mais encore un tableau général et abrégé de l'Europe, depuis l'origine des Helvétiens jusqu'à présent : quelques personnes en avoient fait un reproche à l'auteur, lorsqu'il publia les premiers volumes de cette Histoire ; mais « j'ai toujours résisté à leurs » raisons, dit-il, parce que je suis charmé » que l'on trouve dans mon ouvrage tout ce » qui s'est passé de plus intéressant dans » l'Europe : le livre en est plus chargé, je » l'avoue ; mais il n'en est pas moins utile, » ni moins à rechercher pour ceux qui aiment à savoir, sans avoir besoin de recourir à tant de bibliothèques. »

On peut encore placer parmi les livres

qui ont été faits sur la Suisse, *l'Histoire des Révolutions de la Haute-Allemagne*, par Philibert, préteur à Landau, contenant les ligues et les guerres de la Suisse, avec une notice sur les lois, les mœurs et les différentes formes du gouvernement de chacun des Etats compris dans le corps Helvétique, deux vol. in-12, 1766. On y voit ce que peut l'esprit d'indépendance sur des hommes accoutumés aux fatigues, à la frugalité, dans un pays ingrat, mais que l'industrie a fécondé, et que la liberté leur rend cher. L'auteur, satisfait d'un fonds rempli d'intérêt, n'a pas songé aux grâces du style.

Un autre ouvrage du même genre, est le *Tableau historique et politique de la Suisse*, où sont décrits sa situation, son état ancien et moderne, sa division en cantons, les diètes et l'union helvétique, traduit de l'anglais, par Besset de la Chapelle, vol. in-12, 1766. Une résidence de huit années dans la Suisse, a procuré à l'auteur des lumières qu'il a rassemblées dans ce livre : c'est proprement un abrégé de l'histoire de ce pays, dont les principaux événemens sont rapprochés et présentés avec clarté.

MM. MULLER ET MALLET.

L'Histoire des Suisses a été entreprise par un homme que l'Allemagne a rangé au premier rang parmi ses écrivains. Jean de Muller réunit la plus inconcevable érudition historique, avec une force et une élévation de pensées, une vigueur, une concision et une harmonie de style qui l'ont fait comparer à Tacite. M. Mallet, soit par modestie, soit à cause de l'amitié qui le lioit à Muller, ne pensoit point à entrer en lutte avec lui ; mais le dernier, après avoir publié son troisième livre à Mayence, en mai 1788, avoit été appelé à Vienne. C'est une opinion généralement répandue en Allemagne, que la Maison d'Autriche ne donne des places aux historiens distingués, que pour les empêcher d'écrire ; on croyoit donc communément que Muller avoit renoncé à son Histoire de la Suisse ; et M. Mallet, après lui avoir écrit pour lui en demander la permission, essaya d'abord de continuer cette histoire, ensuite d'en faire une lui-même, qui se rapprochât plus du goût de la nation dont il empruntoit le langage. En effet, l'Histoire de Muller ne pouvoit avoir en France un succès aussi

éclatant que celui qu'elle obtenoit en Allemagne. L'étendue seule de la traduction française inspiroit une espèce d'effroi : car les trois premiers tomes de Muller, qui conduisent l'Histoire de la Suisse jusqu'en 1443, s'étoient gonflés entre les mains des traducteurs, MM. Boileau et Griffet Labaume, de manière à former neuf gros volumes in-8°. Peu de gens avoient en France le courage d'entreprendre une lecture si longue pour n'arriver que jusqu'au milieu du quinzième siècle. M. Mallet, dans sa nouvelle Histoire des Suisses, se conforma au goût de la France ; profitant de l'immense travail de Muller, il abrégéa ses trois livres en un seul ; il retrancha tout ce qui lui parut moins digne d'intérêt ; il évita, autant qu'il put, la fatigue, et au lecteur et à lui-même ; enfin, il publia à Genève, en 1803, 4 volumes in-8°, une Histoire des Suisses, qui embrasse jusqu'à ces derniers temps, et qui a paru suffisamment détaillée à un public difficile à fixer.

Après l'Introduction à l'Histoire du Danemarck, l'Histoire des Suisses est le meilleur ouvrage de M. Mallet, et celui qui a eu le succès le plus général ; c'est encore celui qu'il a écrit avec le plus de chaleur, parce que

c'est le premier où il ait choisi librement son sujet.

S P O N.

L'Histoire de Genève, par Spon, augmentée de notes et autres pièces servant de preuves, par Gautier, in-4°, deux vol., 1730, fait assez bien connoître les révolutions de cette république; mais ce livre est plutôt la production d'un savant, que d'un historien qui sait écrire.

Un Anglais, M. George Keate, a fait dans sa langue un Abrégé de l'Histoire de la ville de Genève et de son Gouvernement, qu'un étranger, M. Lorovich, a traduit en français, et accompagné de quelques notes : les détails en sont curieux et précis; mais on devineroit aisément par le style, que c'est la traduction d'un étranger.

F E U M. B É R A N G E R.

Né dans la classe des Genevois, connus sous le nom de *natifs*, qui réclama avec force l'égalité des droits politiques, ce ne fut qu'à leurs pressantes sollicitations que M. Béranger se décida à les appuyer par quelques écrits. Mais quoique la modération et

la décence s'y alliassent à la force des raisonnemens; quoiqu'il eût employé tout son ascendant pour contenir l'effervescence des réclamans, un édit du conseil souverain, du 10 février 1770, le comprit dans l'arrêt d'exil auquel il condamna quelques-uns des principaux chefs; mais l'exil de Beranger fut celui du juste; l'intérêt et l'estime de ceux mêmes qui l'avoient prononcé, l'y accompagnèrent. Lausanne lui fournit, pendant quelques années, une retraite paisible; aidé des matériaux qu'il s'étoit préparés avant sa disgrâce, il composa et publia, en 1773, une Histoire de Genève, en 6 vol. in-12, qui est un modèle d'impartialité et de philosophie: la crainte même de réouvrir des plaies encore mal fermées, ne lui permit pas de la conduire jusqu'aux dernières révolutions. Saisissant l'esprit et la manière de Vertot, c'est à exposer les causes et les progrès des agitations de son pays qu'il s'est surtout attaché; c'est le genre d'éloquence, imité de cet auteur, qu'il a prêté aux personnages qui s'y sont le plus distingués; c'est enfin le même intérêt pressant et rapide par lequel il entraîne ses lecteurs.

M. Beranger est mort à Genève en juillet 1807.

J'en indiquerai qu'un petit nombre de livres sur la Savoie et le Piémont ; je commencerai par la méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec une description historique de cet Etat, in-12, 1697. Cet ouvrage est assez superficiel ; mais tel qu'il est, il peut vous servir.

L'ouvrage intitulé, Etat moral, physique et politique de la Maison de Savoie, Paris, 1791, in-8°, est une censure très-sévère du gouvernement du dernier roi de Sardaigne : on lit dans ce livre des détails fort curieux ; mais le ton que l'auteur prend, avertit les lecteurs de se prémunir d'une sage défiance, et de se souvenir que l'esprit de parti défigure jusqu'à la vérité.

On attribue cet ouvrage à un émigré Français, membre de la ci-devant noblesse.

§ XI. HISTOIRE DU NORD.

M. L A C O M B E.

Vous verrez ce que je comprends sous ce titre, en vous donnant celui de *l'Abrégé*

chronologique de l'Histoire du Nord, ou des Etats de Danemarck, de Russie, de Suède, de Pologne, de Prusse, de Courlande, etc., avec des remarques particulières sur le génie, les mœurs, les usages de ces nations, sur la nature et les productions de leurs climats, ensemble un Précis historique concernant la Laponie, les Tartares, les Cosaques, les ordres militaires des chevaliers teutoniques et Livoniens; la notice des savans et illustres, des métropolitains et des patriarches de Russie, des archevêchés et duchés de Pologne, des princes contemporains, etc., etc.; par M. Lacombe, avocat, 2 volumes in-8°, 1762.

L'Abrégé de l'Histoire de France du président Hénault, a donné l'idée de cet Abrégé chronologique et de plusieurs autres. L'avantage qu'ont ces sortes d'ouvrages, dit M. Lacombe, est de concentrer les faits avec leurs circonstances; de donner à la narration la rapidité, la précision nécessaires; de n'admettre que l'essentiel, en bannissant ce qui est superflu; en un mot, d'offrir un tableau continu, où l'œil et l'esprit embrassent facilement l'objet principal et tous les objets accessoires.

Ces Abrégés sont cependant susceptibles de la plus grande érudition : c'est ce qu'a prouvé M. Lacombe dans cet ouvrage, où il a fallu rapprocher laborieusement toutes les branches ; ce qui suppose bien des recherches : aussi l'auteur ne craint-il pas d'avancer que son Histoire du Nord est plus étendue, plus complète, que toutes celles qui ont été écrites, et que c'est la seule qui offre l'ensemble de cette partie de l'Europe. Quant à l'intérêt de l'ouvrage, il résulte et des circonstances actuelles, et de la multiplicité, de l'importance, de la singularité même, et de la variété des événemens.

Cette Histoire est divisée en quatre parties, en sorte qu'on peut lire de suite ce qui concerne une même nation. L'Histoire de Danemarck et celle de Russie, remplissent le premier tome ; le second est composé de l'Histoire de Suède et de celle de Pologne. Ces Histoires particulières partagent presque également les deux volumes. Au commencement de chacune, les objets relatifs à cette branche, sont présentés dans des colonnes, qui forment autant de tableaux séparés. Cet abrégé est agréable par l'art de l'écrivain à répandre quelques fleurs sans

affectation , par son talent à esquisser légèrement les traits qui caractérisent les principaux personnages , par son exactitude à saisir tout ce qui peut faire connoître le génie , les mœurs et les usages des peuples , ainsi que les productions et les singularités des divers climats.

M. M A L L E T.

Le Danemarck a deux Histoires particulières : la première composée par des Roches de Parthenay , 1733 , neuf volumes in-12 ; la seconde par M. Mallet , dans un pareil nombre de volumes et postérieure à la précédente : celle-ci est la plus estimée. L'auteur remonte aux siècles les plus reculés , et répand le jour sur les temps les plus obscurs. Ses recherches sont approfondies et son érudition agréablement ménagée. L'ouvrage est tout à la fois historique , moral et politique ; et dans chacune de ces parties , l'auteur emploie toujours l'esprit propre du genre qu'il traite. S'il retrace des événemens , sa narration est nette , exacte et précise ; s'il raisonne sur les faits , il joint la justesse à la sagacité ; s'il décrit les usages , il en recherche et en développe les causes avec esprit ; et ses

conjectures ont presque toujours l'air de la vérité. La préface de ce livre mérite spécialement qu'on s'y arrête : c'est un grand tableau, où l'on voit d'un coup d'œil les divers états, par lesquels l'Europe a passé successivement durant la longue suite d'âges qu'embrasse son Histoire, et la part qu'ont eue les peuples du Nord à ces différentes révolutions.

Une seconde partie non moins importante et non moins célèbre de cette préface ou introduction, est la traduction, accompagnée d'un commentaire, des poésies qui pouvoient le mieux peindre la religion et les mœurs des peuples septentrionaux. La plus renommée de ces poésies est l'Edda, ouvrage de Snorro Sturleson, qui fut deux fois juge suprême de l'Islande, au commencement du treizième siècle. Ce poëme, en forme de dialogue, contient la cosmogonie complète des Scandinaves ; on y trouve l'Histoire de la création du monde, de la génération et des conquêtes des Dieux, comme aussi les effrayantes prédictions de la ruine de ce même Univers ; prédictions qui complétoient le système religieux de tous ces peuples.

L'Edda avoit déjà paru en latin à Copenhague, en 1665, in-4^o., et plus tard il a été aussi imprimé en Suède ; mais ce livre, qui donne la clef de toute la mythologie du Nord, étoit à peine connu dans le reste de l'Europe, avant la traduction de M. Mallet.

La troisième édition de l'Histoire de Danemarck, parut à Genève en 1788, 9 vol. in-12; elle vaut mieux que les précédentes.

M. L E V E S Q U E.

L'inconvénient inséparable de presque toutes les histoires, se fait surtout sentir dans celle de Russie : ce sont d'épaisses ténèbres qu'il n'est guère possible d'éclaircir ; on ne marche qu'à tâtons, à travers une foule de fables et d'absurdités plus grossières les unes que les autres. Voilà pourtant l'entreprise courageuse qu'a osé concevoir M. Levesque, dans un âge où le travail doit effrayer : son Histoire de Russie est divisée en cinq volumes in-12, 1782. Les plus grands éloges sont donc dus au zèle et à la passion, si on peut le dire, qui a emporté M. Levesque jusque dans ces climats lointains, dont quelques-uns peuvent être appelés le tombeau

de la nature. C'est ainsi que les premiers historiens Grecs parcoururent l'Asie , et même l'Afrique , pour étudier par eux-mêmes les usages , les mœurs , les caractères dont ils voulurent tracer le tableau. M. Levesque a mis lui-même à la tête de son ouvrage , les noms d'une foule de souscripteurs Russes ; c'est annoncer qu'il se gardera bien d'être l'interprète de vérités désagréables. Le style de notre historien est noble , sans prétention ; peut-être y désireroit-on plus de chaleur , moins de réflexions , qui sont presque toujours préjudiciables au récit. On a du même auteur une *Histoire des différens peuples soumis à la domination des Russes* , ou *suite de l'Histoire de Russie* , 1783 , 2 vol. in-12 : ces deux ouvrages ont été réimprimés en 1800 , 8 vol. in-8°. , avec une suite jusqu'à la mort de Catherine II.

LECLERC.

Malgré les taches que l'on peut remarquer dans l'Histoire physique , morale , civile et politique de la Russie ancienne et moderne , par Leclerc , Paris , 1783 - 1785 , 6 vol. in-4°. ; malgré les longueurs , les digressions inutiles , et l'emploi trop fréquent des réflexions

réflexions et des parallèles , cette Histoire n'en est pas moins un monument très-précieux , recommandable par les recherches les plus profondes et l'exactitude la plus scrupuleuse. Pour qui veut s'instruire à fond du gouvernement , des mœurs et des révolutions de ce vaste empire , le livre de M. Leclerc est le plus utile qu'on puisse se procurer : plus étendu et plus instructif que celui de M. Levesque , il a encore le mérite d'être beaucoup plus exact. M. Levesque ne se défend pas lui-même de ce reproche ; en vain il voudroit prouver que M. Leclerc l'a copié quelquefois ; il est beaucoup plus certain que M. Leclerc n'a que trop relevé et démontré ses erreurs.

M A S S O N.

On a de cet auteur , enlevé depuis peu à la république des lettres , un ouvrage qui a fait sensation , intitulé , *Mémoires Secrets sur la Russie , et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul I^{er}.* , 1800-1803 , 4 vol. in-8°. : ils contiennent beaucoup de détails intéressans. M. de Fortia de Pilles

les a attaqués avec assez de vivacité dans le volume qui a pour titre , *Examen de trois ouvrages sur la Russie* , 1801 , in-12.

M. L A C O M B E.

Un peuple sauvage et grossier , sorti tout à coup de la barbarie , [par les soins d'un monarque éclairé ; les divers changemens que ce peuple avoit éprouvés ; les guerres longues et sanglantes qui l'ont divisé au dedans , ou qu'il a soutenues au dehors contre d'autres nations , étonnées de sa nouvelle puissance ; voilà ce qu'offre *l'Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie* , par M. Lacombe , petit in-8° , 1760.

Toutes les circonstances de la vie du Czar Pierre-le-Grand , y sont peintes avec des traits qui le caractérisent si parfaitement , que l'historien n'est jamais au-dessous de l'idée que toute l'Europe s'étoit formée du génie de ce grand homme ; joignez à ce talent particulier , l'élégance et la noblesse du style , le choix et la richesse des expressions : peut-être l'auteur s'élève-t-il trop souvent au-dessus de cette simplicité majestueuse qu'exige le style historique ; mais dans une histoire de révolutions , cette espèce d'emphase vous

paraîtra plus excusable. Si les réflexions répandues dans le cours de la narration, sont pour la plupart assez communes, elles ont du moins l'avantage d'y être placées à propos, et de grandes vérités ne peuvent être trop répétées. Quant au fonds même de l'ouvrage, c'est un vaste tableau qui doit nécessairement intéresser par son importance, sa nouveauté, le merveilleux de son sujet, le caractère et le contraste des personnages.

V O L T A I R E.

Les derniers volumes de l'Histoire moderne, ouvrage que je ferai connoître ailleurs, retracent les traits principaux de l'Histoire de Russie. Nous avons sur les derniers temps de ce vaste Empire, *l'Histoire du Czar Pierre premier*, par Voltaire. On s'est plaint que l'auteur avoit employé dans cet ouvrage les principaux faits de son Histoire de Charles XII. On l'accuse d'avoir altéré un peu la vérité par amour pour l'antithèse et le merveilleux. On lui reproche que la plupart de ses anecdotes renferment tout ce qui devoit être banni de ses ouvrages, suivant le système qu'il s'étoit sagement proposé. On trouve très-souvent de petits détails domestiques, qui amusent seu-

lement la curiosité , et des foiblesses qui ne plaisent qu'à la malignité. Il a oublié d'écarter le frivole , de réduire l'exagéré , et de combattre la satire , comme il avoit promis. Son introduction a paru fort sèche ; la division par chapitres a déplu , et quelques plaisans ont appelé le czar Pierre , le Roi chapitré. Mais les agrémens que l'imagination de l'auteur répand sur tout ce qu'il traite , ont affoibli la plupart de ces critiques dans l'esprit du plus grand nombre des lecteurs.

R U L H I È R E.

Rulhière se trouvant en Russie en 1762 ; à la suite du ministre plénipotentiaire Breteuil , fut témoin de la révolution et des crimes qui placèrent Catherine II sur le trône. A son retour il en fit l'histoire , et la lut dans plusieurs sociétés. L'impératrice sut que cet ouvrage existoit ; elle essaya plusieurs moyens pour le faire supprimer. L'auteur se trouva placé entre une somme de trente mille francs et la Bastille , et il sut échapper à la séduction de l'une et à la crainte de l'autre. Ne pouvant anéantir cette Histoire , on lui fit de nouvelles offres pour l'engager à en adoucir au moins quelques traits. Il refusa

tout , mais promit de ne jamais l'imprimer du vivant de l'impératrice. A la mort de Rulhière , arrivée en 1791 , son frère devint l'héritier de ses manuscrits ; et fidèle à la promesse de l'auteur , il attendit l'année 1797 pour publier son livre , sous le titre d'*Histoire ou Anecdotes sur la Révolution de Russie en 1762*, in-8°. C'est le récit d'un témoin oculaire , écrit par un homme de beaucoup d'esprit. On l'a réimprimé en 1807 , à la suite de l'Histoire de l'Anarchie de Pologne.

M. C A S T E R A.

M. Castera fit paroître , en 1797 , 2 vol. in-8°. , une Vie de Catherine II ; mais la forme singulière que l'auteur avoit prise , la supposition , peut-être un peu forcée , qu'il ne faisoit que donner des mémoires écrits ou dérobés par un prétendu juif , firent regretter qu'au lieu de ce cadre rétréci , l'auteur n'en eut pas pris un plus grand , plus digne de son talent , celui d'une histoire. M. Castera s'est rendu à ce vœu des critiques éclairés , et il a fait paroître , en 1800 , l'Histoire de Catherine II , en trois gros volumes in-8°. Ce n'est plus seulement la Vie privée de Catherine , ni l'Histoire de ses amours , de ses cri-

mes , et de la révolution qui la mit sur le trône ; c'est une Histoire abrégée de la Russie, et un Tableau complet de la statistique de ce vaste Empire ; c'est non-seulement l'Histoire de la Russie pendant le règne de Catherine II, mais c'est presque , pendant le même espace de temps , celle de tout le Nord de l'Europe , sur lequel Catherine a eu tant d'influence. Cette Histoire est , à coup sûr , une des meilleures comme des plus importantes productions littéraires qui aient paru dans ces derniers temps. C'est une véritable et excellente Histoire ; rien n'y ressent la prévention ni la passion ; tout y respire la sincérité, l'impartialité et les nobles sentimens d'une âme libre.

L'ABBÉ DE VERTOT.

La noblesse Suédoise , peu unie entr'elle , et presque indépendante de son souverain , jalouse surtout de la puissance des évêques , et envieuse de leurs richesses ; ces prélats usurpant les droits du prince , profanant souvent la sainteté de leur caractère , parmi la sédition et les armes ; tout le royaume partagé entre ces deux partis , et les Danois profitant de leurs divisions pour les accabler ; le

sénat et la noblesse massacrés ; le peuple réduit à une extrême misère ; enfin, cette monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens , sans roi , sans sénat , sans généraux et sans armées , prête à devenir une malheureuse province du Danemarck , lorsqu'il paroît un prince fameux par ses exploits , qui , par sa conduite et sa valeur , chasse les Danois de la Suède , et a l'habileté de reprendre peu à peu toute l'autorité que le clergé et la noblesse avoit usurpée ; enfin, un royaume électif qui devient héréditaire ; voilà les grands objets que présentent les deux volumes in-12 de *l'Histoire des Révolutions de Suède* , par l'abbé de Vertot , dont la meilleure édition parut en 1768. On ne sauroit mieux peindre que le fait cet auteur dans cette histoire ; mais on se plaint que ses portraits et ses couleurs tiennent du roman.

C E L S I U S.

M. Genet le fils a publié à Paris , en 1777 , 2 vol. in-12 , une continuation de l'Histoire des Révolutions de Suède de l'abbé de Vertot. C'est l'Histoire d'Eric XIV , roi de Suède , traduite du suédois de M. Olof Celsius , premier pasteur , et président du consistoire

métropolitain de la ville de Stockholm : l'auteur de cette Histoire se pique d'impartialité : il écrit d'après les actes publics , et il les rapporte. Il résulte de ses recherches et de ses travaux , non une apologie d'Eric , mais un tableau fidèle de ses qualités bonnes et mauvaises , et de ses actions dignes , tantôt de louange , et tantôt de blâme.

Eric XIV étoit le fils aîné , et fut le successeur du fameux Gustave Vasa. Son règne fut agité , sa fin fut malheureuse ; il fut déposé , enfermé , puis empoisonné.

V O L T A I R E.

Nous n'avons d'excellent sur l'histoire de la Suède , que ce que cet auteur nous a donné sur *l'Histoire de Charles XII* : c'est son chef-d'œuvre dans le genre historique. Cette production est lue et goûtée de tout le monde , dit l'abbé des Fontaines , soit pour les faits qu'elle contient , soit pour la manière agréable dont ils sont racontés. On a reproché à Quinte-Curce d'avoir donné un air de roman à son Histoire d'Alexandre , d'avoir fait plusieurs fautes contre la vérité historique , et contre la géographie. Charles XII a fait des choses si singulières , et a parcouru tant de vastes

vastes pays ; qu'il ne seroit pas surprenant que la même accusation se renouvelât contre l'historien de ce héros.

M. N O R B E R G.

L'Histoire du Monarque Suédois a été traitée depuis Voltaire , par M. Norberg , chapelain de ce monarque , qui a fait deux gros volumes in-4^o. , maussadement écrits. C'est un ouvrage mal digéré , dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet , et où les grands événemens deviennent petits , tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits , de déclarations et d'autres pièces , qui se font d'ordinaire au nom des rois quand ils sont en guerre ; elles ne servent jamais à faire connoître le fond des événemens : elles sont inutiles aux militaires et aux politiques , et ennuyeuses pour le lecteur. « Un écrivain peut seulement , dit » M. de Voltaire , les consulter quelquefois » dans le besoin pour en tirer quelque lumière , ainsi qu'un architecte emploie des » décombres dans un édifice. Norberg n'avoit » ni lumières , ni esprit , ni connoissance des » affaires du monde ; et c'est peut-être ce qui » détermina Charles XII à le choisir pour son

» confesseur. Je ne sais, ajoute-t-il, s'il a fait
» de ce prince un bon chrétien; mais assu-
» rément il n'en a pas fait un héros; et Charles
» XII seroit ignoré, s'il n'étoit connu que
» par Norberg. »

D' A L E M B E R T.

Charles XII est le héros de la Suède; mais Christine en est l'héroïne. Nous avons sur cette princesse quatre énormes volumes in-4°, dont un savant Allemand a surchargé la littérature. Si l'auteur de ce livre a eu pour but de faire connoître cette princesse, dit d'Alembert, je doute qu'il y soit parvenu. Je connois plusieurs savans, assez aguerris aux lectures rebutantes, qui n'ont pu soutenir celle de son ouvrage, ni dévorer paisiblement ce fatras d'érudition et de citations, où l'Histoire de Christine se trouve absorbée. C'est un portrait assez mal dessiné, déchiré par lambeaux, et dispersé sous un monceau de décombres. D'Alembert a bien voulu faire un extrait de la production ennuyeuse qu'il censure; cet extrait fait partie de ses Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. Ce n'est pas une Histoire de Christine, mais c'est un recueil d'anecdotes piquantes et de réflexions.

xions philosophiques sur les principaux traits de sa vie.

M. L A C O M B E.

D'Alembert traite cette princesse avec beaucoup de sévérité; M. Lacombe en parle d'une manière plus favorable dans son *Histoire de Christine, reine de Suède*, 1762; in-12. Cet ouvrage offre un récit suivi et détaillé; il est bien fait; et la diction est soignée, exacte, soutenue.

S O L I G N A C.

Nous n'avions encore, dans notre langue; aucune Histoire exacte et détaillée d'un royaume, qui, par son étendue immense, par la singularité de sa police, par ses anciennes et nouvelles liaisons avec la France, par la gloire d'être l'un des plus fermes boulevarts de la chrétienté contre la puissance ottomane, méritoit bien d'être connu parmi nous. Ce n'est pas que quelques auteurs n'eussent déjà tâché de nous en donner une idée; mais leurs écrits ne sont que des compilations informes de faits faux ou altérés. Je n'excepte point de ce jugement *les Révolutions de Pologne*, qui parurent en 1735, et que l'abbé des Fontaines voulut bien mettre sous son nom, pour faire plaisir à l'auteur médiocre qui les avoit

composées à la hâte. Il ne suffisoit pas de compiler et de présenter sans art une longue suite d'événemens ; il falloit détailler les actions d'un peuple célèbre , développer ses vûes et ses desseins , marquer ses vertus et ses vices , apprécier les qualités de ses chefs , remonter jusqu'aux sources du malheur ou de la félicité des humains , fixer l'idée du véritable héroïsme : voilà ce qu'on appelle , à proprement parler, l'âme de l'histoire ; et c'est dans cette partie qu'a singulièrement réussi Solignac , dans son *Histoire générale de Pologne* , en cinq volumes in-12 , qui se termine en 1586.

Il existe un sixième volume imprimé en Hollande , et tiré de l'Histoire universelle , traduite de l'anglais.

M. M O U N I E R.

Si l'histoire de la Pologne , depuis son origine jusqu'en 1795 , époque du partage définitif de ce royaume entre la Russie , la Prusse et l'Autriche , par F. M. M *** (Mounier) , 1807 , 2 vol. in-8^o. , n'est pas ce qu'on peut écrire de plus savant et de plus profond sur un pareil sujet , c'est au moins un extrait raisonnable et bien fait de

ce qui a été publié de mieux concernant ce pays. L'auteur a fait un choix heureux des événemens les plus propres à inspirer de l'intérêt. En général ses observations sont justes, sa narration naturelle, son style facile et pur : il lui est néanmoins échappé quelques expressions que rejettent les écrivains qui se piquent de goût.

On est bien aise de rencontrer dans cet ouvrage des pièces justificatives, telles que déclarations, manifestes, traités, etc., lesquelles manquent totalement à l'Histoire de Rulhière.

R U L H I È R E.

Le manuscrit sur lequel a été imprimée l'Histoire de l'Anarchie de Pologne et du démembrement de cette république, 1807, 4 vol. in-8°, est celui que possédoient les héritiers de l'auteur. Il est en douze livres ; et n'auroit exigé que peu de soins de qui auroit voulu le publier tel qu'il étoit. Mais quelqu'un qui en étoit dépositaire en 1806, s'y étoit donné beaucoup de peine : il l'avoit couvert d'un si grand nombre de ratures et de corrections, que c'étoit presque, en certaines parties, un autre ouvrage ; c'étoient

d'autres opinions ; c'étoit même un autre style : l'éditeur en cite des exemples démonstratifs, et par lesquels on peut juger de l'opération entière.

On avoit commencé d'imprimer l'ouvrage avec des falsifications inouïes, quand le Gouvernement, averti de cette frauduleuse entreprise, l'a fait suspendre ; il a réclamé, pour la plus parfaite sincérité de cette édition, les droits incontestables qu'il avoit sur un livre, jadis composé par ordre des ministres, et par un écrivain pensionné pour ce travail.

La notice mise par l'éditeur en tête de l'ouvrage de Rulhière, annonce dans toutes ses parties un esprit qui n'a pas moins de pénétration que de justesse, une plume très-exercée, ou plutôt un excellent écrivain.

L'Histoire présente dans la nature du gouvernement Russe, et dans les développemens de sa politique, les élémens de sa force et de sa puissance, et les progrès de son usurpation ; dans le germe anarchique que renfermoit de tout temps le gouvernement Polonais, et dans l'obstination à tenir à ce vice, ennemi de la liberté, autant qu'à la liberté même, l'élément de ses malheurs et de sa destination.

Du reste , le résultat de sa lecture est le même que celui de l'Histoire de tous les Peuples libres qui ont été dignes de la liberté. Lors même que cette liberté est détruite , c'est toujours à ses défenseurs et à ses martyrs, jamais à ses oppresseurs , que s'attachent l'intérêt et l'admiration.

Rulhière écrit purement ; son style a du nombre et de la force ; et s'il lui manque un certain degré d'élégance et de clarté , il est du moins en général très-français , et l'on n'y trouve en général rien qui blesse ni les règles , ni le génie de la langue : on y trouve néanmoins quelques expressions répréhensibles.

Il est à désirer que la seconde édition de cet ouvrage soit plus correcte que la première.

On pourra joindre à l'ouvrage de Rulhière, le Tableau de la Pologne, par M. Malte-Brun , 1807 , in-8°. ; on y trouvera , en effet , tout ce qui ne pouvoit pas se trouver dans l'Histoire de l'Anarchie de Pologne , des renseignemens géographiques aussi précis , aussi exacts qu'étendus , et des recherches sur l'ancienne histoire et l'origine des Polonais , que le genre de travail de Rulhière sembloit exclure.

L' ABBÉ COYER.

Des réflexions morales et philosophiques , des traits lumineux et pleins de force , quelquefois un peu hardis ; des vues qui embrassent la religion , la politique , les intérêts des rois , des grands et des peuples ; la guerre et la paix , les arts et les lettres ; la constitution des empires , les principes du gouvernement ; voilà ce qui est mêlé dans *l'Histoire de Jean Sobieski* , par l'abbé Coyer , trois volumes in-12 , 1761 , avec la narration historique , la rend neuve , agréable , piquante et instructive. Le commerce y tient son rang ; et l'auteur , exercé sur cette importante matière , examine en philosophe , les ressources que les Polonais trouveroient dans un royaume , où le commerce et la culture des terres ne demandent que le zèle et la bonne volonté de ses habitans : ami des sciences et des arts , il s'élève contre la barbarie où la Pologne étoit encore plongée au temps où il écrivoit : ami de l'humanité , il déplore le sort de tant d'hommes ensevelis dans une honteuse servitude , et gémit souvent sur un peuple , le seul dans l'univers , dont la plus grande partie n'étoit composée que d'esclaves. Cette Histoire , véritablement

ritablement intéressante, malgré une multitude de faits qui se ressemblent, est écrite avec toutes les grâces d'un style pur, élégant, vif, animé, concis, mais peu digne quelquefois de la majesté de l'histoire.

Le Héros de la France a fait cesser en Pologne une partie des abus qui ont excité la juste indignation de l'abbé Coyer.

DE GUIGNES.

Un peuple célèbre, qui a établi de puissantes monarchies dans l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique; qui a eu des empires plus étendus que celui de Rome, des empereurs illustres, des législateurs et des conquérans; qui a contribué à la destruction de l'Empire Romain, ruiné celui des califes, ravagé la France, l'Italie, la Germanie, et tous les pays du nord de l'Europe; un peuple enfin qui a subsisté avec éclat pendant plus de deux mille ans, et dont nous n'avions eu jusqu'ici qu'une connoissance très-confuse : voilà les grands objets que nous présente un ouvrage en 5 vol. in-4°.; par le célèbre de Guignes, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1756, sous ce titre : *Histoire générale*

des Huns , des Turcs , des Mogols , et autres Tartares Occidentaux , avant et depuis J.-C. jusqu'à présent , précédée d'une Introduction contenant des tables chronologiques et historiques des princes qui ont régné dans l'Asie ; ouvrage tiré des livres chinois et des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi.

Il est inutile de faire remarquer quelle étonnante érudition suppose une production de cette nature ; quelles immenses recherches l'auteur a été obligé de faire pour remonter à l'origine de tant de peuples différens , dont il étoit si difficile de suivre les traces. Il ne seroit pas étonnant qu'il régnât dans cette histoire un peu de confusion ; elle naîtroit du fond même des matières. Quant à la diction , M. de Guignes n'a usé que très - modérément du droit qu'ont les savans , de s'abstenir d'une certaine élégance de style. Il ne manque donc à cet ouvrage , auquel on ne sauroit trop applaudir , qu'un peu plus de style , de goût , de critique et de philosophie. La langue n'y est pas assez respectée ; ce défaut , joint à l'assemblage des noms barbares qu'on rencontre à chaque phrase , en rend la lecture très-pénible. Il n'y a pas

de femme qui puisse en parcourir deux pages patiemment. On auroit pu souvent substituer les mots d'empereur, de roi, de prince, de général aux noms propres, qu'on auroit renvoyés dans les notes. Un peu plus de goût auroit rendu les tableaux plus serrés et plus frappans, les réponses plus vives et plus piquantes, certaines expressions orientales plus énergiques. Un peu plus de philosophie étoit nécessaire, pour tirer de ces grands événemens quelques réflexions profondes, pour rejeter des fables orientales, pour découvrir des motifs, et pour discuter certains faits importans, sur lesquels on passe trop légèrement. Enfin, la critique me paroît la partie que l'auteur a le plus négligée. Comme d'Herbelot, il a travaillé sur un grand nombre de manuscrits; et comme lui, il est tombé dans des répétitions fréquentes, et quelquefois dans des contradictions. Ce défaut, qui n'est pas même pardonnable dans un dictionnaire, l'est encore moins à un historien, qui doit comparer ensemble les différentes leçons, et en suivre une. Le même fait est rapporté dans plusieurs endroits séparés, et toujours avec des différentes considérations. Le même nom propre est altéré

plusieurs fois. Les auteurs Orientaux, attachés aux diverses dynasties qui étoient en guerre les unes avec les autres, favorisent dans leurs écrits les princes auxquels ils sont soumis, et racontent le même événement d'une manière opposée. De Guignes adopte le récit de ces historiens l'un après l'autre, sans considérer qu'ils ne s'accordent point entr'eux. Il falloit balancer leur autorité, et s'en tenir à une narration uniforme. Cette négligence est encore plus sensible dans les endroits, où il a rapproché et fondu les traits qu'ils rapportent, pour caractériser les peuples dont il écrit l'histoire. On est encore fâché de voir celle des grands hommes morcelée en différentes parties. Lorsqu'on commence à s'intéresser aux événemens d'un prince célèbre, son histoire finit; l'on en commence une autre; on revient à la première deux cents pages après; on l'abandonne de nouveau, pour la reprendre dans la suite. Au reste, ces défauts n'empêchent pas que cette collection ne soit excellente pour la masse des faits, et qu'on ne doive la regarder comme une source féconde pour ceux qui voudront connoître ou écrire les révolutions de l'Orient.

§ XII. HISTOIRE DE TURQUIE, DE PERSE, DU MOGOL ET DE LA CHINE.

L' A B B É D E M A R S Y.

Cette partie de l'Histoire est ignorée de la plupart des lecteurs. Elle est pourtant bien plus importante que l'Histoire ancienne; car il est plus intéressant de connoître ceux qui vivent de notre temps, que ceux qui ont vécu deux mille ans avant nous. C'est pour remédier à notre ignorance à cet égard, que l'abbé de Marsy entreprit une Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens, etc. L'auteur de cet Ouvrage a suivi la méthode observée par Rollin dans les premières parties de son Histoire ancienne. Parlant des Egyptiens et des Babylonniens, il se borne au choix d'un petit nombre d'événemens mémorables. Les détails purement historiques l'arrêtent peu; des objets plus intéressans attirent son attention. Rassembler sous un seul point de vue, et comme dans un même tableau, ce que l'origine, les accroissemens, les prospérités et les disgrâces

d'un peuple offrent de plus curieux ; développer le système de sa politique et de sa religion ; donner une idée de sa puissance et de son industrie ; ajouter à ces différentes notions le portrait de ses mœurs , la description de ses usages , le détail de ses occupations , et l'histoire de sa vie privée ; voilà , d'après Rollin , ce qu'a heureusement exécuté l'auteur de l'Histoire moderne. Il est malheureux que la mort l'ait prévenu , avant que de finir son ouvrage , que M. Richer n'a pas continué avec le même succès. On en a 30 vol. in-12.

L' A B B É M I G N O T.

L'Histoire de l'Empire ottoman , par l'abbé Mignet , 1771 , 4 vol. in-12 , est , sans contredit , la plus exacte et la plus intéressante qu'on nous ait donnée jusqu'ici dans notre langue. Elle présente un tableau fidèle et curieux de tout ce qui s'est passé de mémorable dans l'empire ottoman , depuis sa fondation en 1300 , jusqu'en 1740 ; la suite des empereurs , l'origine et les causes de leur puissance , leurs guerres , leurs traités de paix , leur religion , leur commerce ; en un mot , tout ce qui regarde le gouvernement

civil , politique , militaire et religieux de ce peuple , y est traité avec beaucoup d'ordre , de choix et de discernement. L'auteur a puisé dans les meilleures sources ; son ouvrage est le résultat heureux d'une lecture immense et d'un travail pénible.

W I L L I A M É T O N.

Cet auteur a résidé long-temps à Constantinople , en qualité de consul anglais : son Tableau historique , politique et moderne de l'empire ottoman , qui a été traduit en français par M. Lefèvre , Paris , 1799 , 2 vol. in-8° , contient un très-grand nombre de matériaux intéressans. L'impartiale vérité paroît avoir guidé la plume de l'auteur , partout où il n'est pas question de la France et de l'Angleterre. Il est des livres comme des hommes , il faut les connoître avec leurs bonnes qualités et avec leurs défauts ; on tire parti des premières , et l'on passe sur les derniers. Il y a dans la traduction des incorrections , même des fautes graves contre la langue.

L E P È R E D U H A L D E.

Nous avons plusieurs ouvrages sur la Chine , et il faut commencer par celui du Père du

Halde , intitulé : Description historique , géographique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise , en 4 vol. in-folio , 1735. Quoique ce jésuite ne fût point sorti de Paris , sa description n'en est pas moins exacte , et la meilleure qui ait été faite dans aucune langue du vaste empire de la Chine. L'auteur s'étoit appliqué pendant vingt-quatre ans à confronter toutes les différentes relations de ce vaste empire. Il s'étoit fait un principe de ne rien écrire ; qui ne fût expressément confirmé par le témoignage de plusieurs personnes éclairées , dont les unes étoient de retour en Europe , et les autres étoient à la Chine. Il consulta non-seulement des voyageurs et des négocians , mais des missionnaires d'un esprit solide , qui , ayant passé la plus grande partie de leur vie , soit dans la capitale , soit dans les différentes provinces de cet empire , étoient en état de donner des instructions sûres. Son style , simple et uni , est digne de la majesté de l'histoire.

LE PÈRE JOUVE.

Quoique le livre du Père du Halde contienne un grand nombre de détails curieux
et

et intéressans , on peut dire néanmoins que sur plusieurs points la curiosité n'est pas pleinement satisfaite ; ainsi , on pourra se procurer quelques livres particuliers , tels que l'Histoire de la conquête de la Chine , par les Tartares Manchoux , à laquelle on a joint un accord chronologique des Annales chinoises , avec les époques de l'Histoire ancienne et de l'Histoire sacrée jusqu'à Jésus-Christ , par Vojeu de Brunem , in-12 , deux volumes , 1744. Ce Vojeu est le Père Jouve , dont Vojeu est l'anagramme.

Il y avoit dans la bibliothèque des jésuites de Lyon , une Histoire manuscrite de la Chine , composée par le Père Mailla , missionnaire Français , qui avoit vécu quarante-cinq ans à Pékin. Cet ouvrage , qui formeroit quatre ou cinq volumes in-folio , n'est , à proprement parler , qu'une traduction de l'Histoire canonique des Chinois , excepté ce qui regarde les deux dernières dynasties , dont les annales n'ont point encore été publiées authentiquement. Pour suppléer à ce défaut , le Père Mailla avoit recueilli , d'un grand nombre de livres chinois et tartares , tout ce qui lui avoit paru de moins suspect pour les règnes de ces deux races ; et c'est de cette

dernière partie du manuscrit, que le Père Jouve a tiré tout le fonds de sa nouvelle Histoire. Il n'a rien ajouté d'essentiel au récit du missionnaire jésuite ; son travail s'est borné à extraire les faits qui ont rapport à la conquête des Manchoux, à les arranger et à les éclaircir par des notes, toutes les fois qu'ils ont paru en avoir besoin. La lecture de ce livre n'attache pas moins par la manière dont il est écrit, que par la multitude des faits intéressans qu'il renferme.

C'est ici le lieu de parler du travail de l'abbé Grôsier sur le manuscrit du Père Mailla, dont il est l'éditeur, et dont il a paru treize volumes in-4^o., depuis 1777 jusqu'en 1785. La Description générale de la Chine, ou Tableau de l'état actuel de cet Empire, par l'abbé Grosier lui-même, 1785, in-4^o., ou 1786, 2 vol. in-8^o., doit précéder la lecture de l'Histoire. Si l'on ne se pénétroit en quelque sorte de ce Recueil préliminaire, on se trouveroit à chaque instant arrêté par l'ignorance de la géographie, des usages, des mœurs, des coutumes. L'abbé Grosier ne se donne que comme le rédacteur de cet ouvrage, composé de tout ce qui a paru de mieux jusqu'à présent sur la Chine. Ainsi, il

a mis à contribution le P. le Comte , le P. du Halde , les Lettres curieuses et édifiantes , les Mémoires des missionnaires de Pékin ; mais il faut avouer en même temps qu'il a su fondre , avec beaucoup d'art , tous ces matériaux épars dans des ouvrages volumineux , et qu'il en a formé un tout très-agréable par l'élégante simplicité du style , et très-intéressant par la multitude des objets qui y sont traités ; et ce seul ouvrage doit suffire pour tous ceux qui ne veulent pas se jeter dans une érudition hérissée d'une quantité de mots insignifiants pour nous , et auxquels même notre prononciation se refuse.

Les Mémoires concernant l'histoire , les sciences , les arts , les mœurs , les usages des Chinois , par les missionnaires de Pékin , et publiés à Paris , par les soins de MM. Batteux et de Bréquigny , depuis 1776 jusqu'en 1789 , treize volumes in-4^o. , sont remplis d'une foule d'observations très-curieuses et très-importantes.

LE PÈRE CHARLEVOIX.

L'Histoire du Japon a été aussi-bien traitée que celle de la Chine ; mais vous pouvez vous borner à l'Histoire générale du Japon , con-

tenant les mœurs, caractères et coutumes de ses habitans, leur gouvernement, leur commerce, et les révolutions arrivées dans l'empire et dans la religion, avec l'examen des auteurs qui ont écrit sur le même sujet, par le Père Charlevoix, in-12, 6 vol. Le principal but de l'auteur est la religion, qu'il traite avec beaucoup de sagacité et d'exactitude.

K Œ M P F E R.

Le Père Charlevoix n'a pas manqué d'insérer dans son Ouvrage tout ce qu'il y a de vrai et d'intéressant dans l'Histoire du Japon, par Kœmpfer. Ainsi, on y trouve tout ce qui peut satisfaire également une curiosité religieuse et profane. Il faut avouer pourtant que ce dernier est cité plus souvent que Charlevoix. Il a été traduit en français en 1729, en 2 volumes in-folio, avec quantité de figures. Kœmpfer voit en savant; il écrit de même. Il est un peu sec, et quelquefois minutieux; mais il est si estimable à tant d'autres égards; il entre dans des détails si curieux; il les rend avec tant d'exactitude et de véracité, qu'il mérite bien qu'on lui pardonne quelques défauts.

L' A B B É R A Y N A L.

L'Histoire des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes , par l'abbé Raynal , 6 vol. in-8°. et in-12 , 1770 , et ensuite dix vol. in-8°. et in-12 , 1780 , a eu un succès que le temps a confirmé. Il est vrai qu'elle n'a joui que tard de cette brillante réussite. On eut d'abord de bonnes raisons pour ne pas l'exposer publiquement en vente : tous les exemplaires furent vendus à un libraire connu , établi à Amsterdam ; mais celui-ci ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il s'étoit flatté gratuitement d'un prompt débit ; et ce qui devoit naturellement précipiter cette production philosophique dans un oubli éternel , fut précisément ce qui la fit sortir tout à coup de l'obscurité à laquelle elle paroissoit condamnée. Le gouvernement français flétrit cette Histoire , dont les principes l'alarmèrent ; dès ce moment , le livre fut recherché avec un empressement incroyable ; et le public en épuisa l'édition.

J'ai lu cette Histoire politique , qu'on attribue , avec raison , à divers auteurs. Ces messieurs déclament plus qu'ils ne racontent ; et ce livre est moins une histoire , qu'une

compilation hardie et irréligieuse de tout ce qu'ont dit les voyageurs.

ROBERTSON.

Est-il dans les Annales du monde , un objet plus frappant et d'un intérêt plus général , que la découverte de l'Amérique? Une nouvelle terre , de nouveaux hommes , ce contraste de la nature simple et grossière avec la nature civilisée ; ce combat de l'homme policé contre l'homme sauvage ; la navigation et la géographie perfectionnées ; le commerce agrandi ; ces métaux précieux , jusqu'alors inutiles dans les mines du Mexique et du Pérou , devenus funestes aux ravisseurs , et qui ont corrompu plutôt qu'enrichi l'Europe ; ce fléau terrible qui a infecté les sources les plus pures de la génération , et qui seul peut contrebalancer les avantages que l'ancien Monde a retirés du nouveau : quelles sources abondantes de réflexions profondes et d'observations utiles à l'humanité!

Nous avons déjà plusieurs relations particulières des différentes découvertes des Espagnols dans l'Amérique , la plupart défigurées par l'amour du merveilleux et le fanatisme. M. Robertson , si avantageusement connu par

son excellente Histoire de Charles-Quint, a rassemblée, avec une saine critique, ce qui lui a paru le plus digne de foi dans les écrivains qui l'avoient précédé; il s'est procuré, par ses recherches, de nouvelles lumières sur plusieurs articles; et son Histoire de l'Amérique, traduite de l'anglais par MM. Suard et Jansen, 1778, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, renferme ce qu'il y a de plus exact et de plus certain sur cet événement mémorable. L'auteur entre en matière par une Dissertation sur la géographie des anciens et sur l'état de leur navigation, qui annonce l'érudition la plus vaste, guidée par un goût sûr et une critique judicieuse. On reconnoît, dans la manière de M. Robertson, cette noble simplicité du style grec qu'on admire dans les antiques; et son art est d'autant plus parfait qu'il ne se montre point.

M. l'abbé Morellet a publié, en 1798, in-12, la Traduction des livres IX et X. de l'Histoire de l'Amérique, par Robertson. Cet ouvrage posthume du célèbre principal de l'université d'Edimbourg, contient *l'Histoire de la Virginie jusqu'à l'année 1688*; et celle de la *Nouvelle Angleterre; jusqu'à l'année 1652.*

HILLIARD D'AUBERTEUIL.

Quel grand et magnifique spectacle déploya aux yeux de l'univers étonné l'Amérique septentrionale, au moment où elle se détacha de la monarchie anglaise, où un peuple nouveau conquît la liberté par ses armes et par ses vertus ! Mais ce qui n'excite pas moins d'intérêt et de curiosité, c'est la formation de ces puissantes colonies, qui ont pris un rang honorable parmi les grands empires ; c'est l'origine des troubles de l'Amérique septentrionale et de son indépendance. M. Hilliard d'Auberteuil, dans ses *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, 1782, 2 vol. in-4^o. et in-8^o., a traité d'une manière satisfaisante ces objets importants. Il fait très-bien connoître la constitution et les progrès des colonies ; et dans le tableau rapide qu'il nous retrace, et de leur établissement et de leurs entreprises, on voit les causes de cette révolution qui a changé le système politique de l'Europe. L'auteur mérite d'autant plus de confiance dans son récit, qu'il a étudié et connu sur les lieux, les mœurs et le caractère des Anglo-Américains, qu'il a vu et calculé leur commerce, et, pour ainsi dire,

se

se former leurs nouveaux Etats. Sa narration est, en général, simple, noble et nourrie d'excellentes réflexions. On lui a reproché un peu d'emphase et quelques incorrections de style.

L'ABBÉ DE LONGCHAMPS.

Trois éditions de l'Histoire des événemens militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du Monde, 1787, 3 vol. in-12, par M. de Longchamps, faites dans l'espace de dix-huit mois, prouvent que cette histoire est très-bien faite, et que le public sait toujours rendre justice aux bons ouvrages.

BRISOT DE WARVILLE ET CLAVIÈRE.

Le nouveau Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, par Brissot, Paris, 1791, 3 vol. in-8°, se ressent du temps où il a été écrit. Les déclamations n'y sont pas épargnées. L'auteur a voyagé depuis New-Hampshire jusqu'à la Virginie et une partie du Maryland. On lit avec intérêt ce qu'il dit de Boston et de Philadelphie, de l'esprit et des mœurs des habitans, et ce qu'il rapporte aussi sous la forme épistolaire de

Benezet, Francklin et Ledyard. Le troisième volume contient un ouvrage fait, en 1787, de société avec Clavière, intitulé : *De la France et des États-Unis*.

R A M S A Y.

On estime son Histoire de la Révolution d'Amérique, traduite par Lefort, en 1787, 2 vol. in-8°. L'auteur, né en Amérique et membre du congrès, expose, dans un ordre clair, l'origine et les progrès de cette révolution, et raconte les faits avec impartialité.

MM. MORSE ET PICTET-DIODATI.

Les principaux traits de la révolution des États-Unis et de l'amélioration qui en est résultée, ont été tracés par Morse, célèbre géographe Américain, et recueillis par un savant Genevois, sous le titre de *Tableau de la situation actuelle des États-Unis d'Amérique*, 1795 et 1796, 2 vol. in-8°. Après un précis historique qui rappelle brièvement les principaux événemens de la guerre de l'indépendance, et qui contient aussi la constitution libre, fruit de cette guerre mémorable, l'auteur ou le rédacteur a rassemblé, sous le titre de vue générale, tout ce qui caractérise.

la position géographique, l'étendue, les productions de tout genre et ensuite le caractère national des colons, celui des peuples indigènes, l'agriculture, la navigation, le commerce, les manufactures, le militaire et les finances. Par cette méthode, on acquiert sur toutes les parties de cette grande et heureuse république, les connoissances les plus exactes; et, ni l'auteur primitif, ni le rédacteur, ne donnant rien à l'enthousiasme, ni à l'esprit de parti, il est peu d'ouvrages qui puissent aussi-bien remplir le but qu'on se propose dans des lectures de ce genre, et qui méritent autant de confiance.

M. JEFFERSON.

Jefferson, né en Virginie, après avoir rempli des postes importans dans sa patrie, fut gouverneur de cette province pendant deux ans, dans le temps où la flotte de Cornwallis ravagea ses côtes. Il continua à y demeurer, lorsqu'il eût embrassé le parti de la confédération américaine, y recueillit ses observations sur la Virginie en 1781, et les fit imprimer en 1782 pour l'usage de ses amis seulement. La traduction qui en fut faite en 1786, par M. Morellet, se trouvant in-

complète et différente de l'original en plusieurs endroits, Jefferson en donna une nouvelle édition corrigée en 1789, in-8°, avec des augmentations sur l'étendue, la population, les productions, les lois, la constitution, le commerce, les manufactures, etc., de la Virginie.

On peut regarder comme authentiques toutes les observations de l'auteur, mais on les a trouvées trop courtes.

DE CHENIER LE PÈRE.

L'Histoire des Maures tient trop à celle de l'Europe, pour n'être pas un ouvrage intéressant, et d'autant plus utile pour nous, qu'il peut répandre du jour sur celle des principales îles de la Méditerranée, sur celles de l'Italie, de l'Espagne qu'ils ont possédée, et sur celles de France, où ils ont fait des incursions. M. de Chenier, père de l'infortuné André Chenier et de M. Marie - Joseph Chenier, auteur de Recherches historiques sur les Maures, et de l'Histoire de l'Empire de Maroc, Paris, 1787, 3 vol. in-8°, s'est proposé de suivre les Maures dans les différentes époques de leur origine, de leur élévation et de leur décadence. L'auteur ayant fait un

long séjour à Maroc , où il étoit chargé des affaires du roi de France , personne ne pouvoit , mieux que lui , connoître les principes et les ressorts de ce gouvernement , ses variations , les mœurs du peuple ; mais nous regrettons qu'il n'ait pas puisé dans les livres de la nation les faits des siècles passés , qui auroient formé une chaîne plus exacte et plus suivie , et l'auroient dispensé de copier ou d'abrégér ce que nous avons déjà en ce genre , et lui auroit fourni les moyens de répandre plus de jour , et même de rétablir beaucoup de noms corrompus dans nos écrivains.

Tout ce qui concerne la géographie de l'empire de Maroc et ses productions , est un morceau d'autant plus curieux , que ces contrées sont peu connues et peu fréquentées des Européens. Ici presque tout est nouveau pour nous , ou du moins plus instructif et plus certain que ce que d'autres auteurs ont écrit sur les Maures.

CHAPITRE II.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

FIXER à des époques certaines la naissance, l'accroissement, la perfection, la décadence et le renouvellement de chaque art et de chaque science ; tracer avec netteté les principales actions et les traits les plus marqués du caractère de chaque auteur ou de chaque artiste ; tel est le but de l'Histoire littéraire. Ce champ est vaste ; il n'a pas manqué de cultivateurs : il y a pourtant quelques parties qui sont encore en friche. Nous connoissons très-peu l'histoire des arts dans la Perse, dans le Mogol, dans les Indes ; mais en revanche on a, pour ainsi dire, épuisé ce qui regarde l'Europe.

LE PÈRE NICERON.

Les amateurs des faits littéraires ne peuvent guère se passer des Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres, par le Père Nicéron, barnabite. Cet ouvrage est trop volumineux ;

et l'auteur n'auroit pas compilé près de cinquante volumes, s'il s'étoit borné aux hommes véritablement illustres. Ses Mémoires auroient été bientôt épuisés. Il le sentoit ; et il a associé aux grands auteurs , des écrivains médiocres et presque inconnus. Ils figurent dans son livre , comme les captifs à la suite des triomphateurs de l'ancienne Rome. Cependant , malgré ce défaut , il faut avouer que les Mémoires du Père Nicéron sont curieux : ils renferment les faits importants qui caractérisent le plus un écrivain , avec une liste de ses ouvrages et des éditions qu'on en a faites. L'auteur s'y montre un homme dégagé des préjugés de parti ou de corps ; il rend justice aux protestans comme aux catholiques ; aux jansénistes comme aux molinistes , et dit la vérité avec une liberté judiciaire. S'il n'y a pas de finesse dans ses éloges et dans ses critiques , il y a du moins de la simplicité et du naturel dans son style.

DOM RIVET ET DOM CLEMENCET.

Presque chaque pays a son Histoire littéraire ; mais cette carrière est trop vaste pour la parcourir. Il faut se borner dans ses lectures comme dans ses desirs. On peut d'abord

choisir l'Histoire littéraire de la France ; depuis quelques années avant Jésus-Christ jusqu'au douzième siècle , par des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur , en douze volumes in-4°. , 1733-1763. Ce Recueil a coûté des recherches pénibles , et le style s'en ressent un peu ; mais on est dédommagé du peu d'élégance de la diction , par l'érudition qui règne dans tout l'ouvrage. Peut-être eût-il été à souhaiter , que les savans auteurs n'eussent pas fait entrer dans leur livre , les vies de tant d'écrivains inconnus , qui n'ont produit quelquefois qu'un mandement , ou qu'une lettre moins étendue , que l'article qu'on leur a donné dans l'Histoire littéraire. On veut bien connoître les généraux et les officiers d'une armée ; mais l'on se soucie fort peu d'être instruit du nom et des actions des subalternes , surtout si leurs prouesses sont aussi obscures que leur nom.

L' A B B É L A M B E R T.

L'Histoire littéraire du règne de Louis XIV , par l'abbé Lambert , 1751 , 3 vol. in-4°. , n'est point précisément le tableau de ce que la littérature a fourni de plus utile et de plus agréable sous le règne de Louis XIV ; c'est plutôt

plutôt un recueil d'éloges historiques des gens de lettres , des savans et des artistes du 17^{ème}. siècle , avec un catalogue de leurs ouvrages. Ce titre étoit le seul convenable ; et l'auteur n'auroit pas dû mettre à son livre , un frontispice qui promet plus qu'il ne donne. Il a pourtant un avantage ; c'est de renfermer en un seul corps d'ouvrage , ce qui est dispersé dans plus de cent volumes.

T I R A B O S C H I .

Les éloges et les honneurs dont a été comblé Tiraboschi par toutes les académies de l'Europe et par le duc de Modène , sont une preuve évidente du mérite qui distingue son Histoire de la Littérature Italienne moderne , 1787-1794 , 16 vol. in-4^o. ; collèges , bibliothèques , m. sées , imprimeries , académies , voyages , princes amis des lettres , écrivains , artistes , et en général tout ce qui peut faire bien connoître la littérature italienne : tout a sa place convenable dans cette histoire ; tout y est traité avec une critique , une érudition et une éloquence rares. Le véritable état des lettres et des sciences à leurs diverses époques , est établi avec beaucoup de clarté , de précision et d'impartialité. M. Landi a

publié, en français, un assez bon abrégé de cet ouvrage, Venise, 1786, 5 vol. in-8°.

JUVENEL DE CARLENCAS.

L'Essai sur l'Histoire des Belles-Lettres, des Sciences et des Arts, par de Carlenecas, en quatre volumes in-8°, 1751, est une histoire abrégée de l'esprit humain. Le plan que l'auteur s'est formé s'offre naturellement à l'esprit. Examiner, sans aucune exception, chaque science, chaque art en particulier; en donner d'abord une idée juste, claire et précise; fixer à des époques certaines leur origine, leurs progrès, leur perfection, leur décadence, leur renouvellement; les suivre chez tous les peuples qui les ont cultivés, et faire le caractère de tous ceux qui s'y sont distingués, ou par leurs découvertes, ou par leurs écrits; voilà de quelle manière de Carlenecas a procédé à l'exécution de son ouvrage; et l'on voit que ce plan répond parfaitement à l'idée que fait naître dans l'esprit des lecteurs, le frontispice de son livre.

Je ne dissimulerai pas cependant, que l'auteur a oublié quelques arts et quelques parties des sciences qu'il détaille. On ne

trouve rien, par exemple, sur l'art de la déclamation, sur celui de la danse et de l'es-crime. Parmi les différens genres de poésie, il ne dit rien de l'épithalame, ni de la cantate; les détails qu'il s'est permis sur les arts gymnastiques et mécaniques, dans lesquels il n'omet ni l'art de nager, ni celui de lutter, ni la cuisine, ni la boulangerie; son attention à traiter les moindres petites pièces de poésie, comme l'énigme, l'építaphe, l'acrostiche, etc., font remarquer son oubli à l'égard de quelques autres qui méritoient, du moins par comparaison, d'avoir également place dans son ouvrage. Ce livre est une preuve des connoissances de son auteur; mais il n'est pas propre peut-être à tirer le commun des lecteurs de leur ignorance. Pour qu'il eût produit cet effet, il auroit fallu traiter chaque article plus au long et avec plus de profondeur, connoître tous les bons auteurs sur chaque matière, en porter des jugemens réfléchis, et laisser dans l'oubli une foule d'écrivains qu'on ne peut pas lire. Le style est, en général, pur, net et précis; mais on y désireroit plus de finesse et d'énergie. Ces essais, tels qu'ils sont, doivent être regardés comme un répertoire utile;

mais tels qu'ils pourroient être , ils formeroient un livre excellent , qui manque à notre littérature.

M. DENINA.

Le Tableau des Révolutions de la Littérature ancienne et moderne , traduit de l'italien de M. Denina , par le Père de Livoy , 1767 , in-12 , est un précis assez bien fait. Il y a des vues et du style ; l'auteur indisposa Voltaire contre lui , en faisant sentir qu'il avoit autant contribué à pervertir qu'à éclairer son siècle.

M. Denina a refondu cet ouvrage , et l'a publié de nouveau en 1785 , sous le titre de *Vicissitudes de la Littérature*. Cette nouvelle édition a été aussi traduite en français en 2 vol. in-8°. M. par Castillon , de Berlin.

G O G U E T.

L'Origine des Lois , des Arts et des Sciences chez les anciens Peuples , par feu M. Goguet , conseiller au parlement de Paris , en trois volumes in-4°. , 1758 , et en six volumes in-12 , ne laisse rien à désirer sur cet objet ; mais l'auteur n'a conduit son ouvrage que jusqu'à Cyrus. S'il avoit continué dans le

même goût l'Histoire des connoissances humaines, nous pourrions nous flatter d'avoir un livre aussi intéressant qu'approfondi. M. Goguet, trop tôt enlevé à la république des lettres, avoit composé un grand Traité sur l'origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours. Sa première production, écrite avec beaucoup d'ordre, de lumières et de goût, avoit prévenu favorablement le public. On ne sauroit trop en recommander la lecture à ceux de nos écrivains, qui traitent superficiellement les matières qui demandent les recherches les plus profondes.

Les éloges qu'on prononce dans les différentes académies, à la mort de chaque académicien, sont de bons matériaux pour l'Histoire littéraire, pourvu qu'on réduise certaines louanges à leur juste valeur. Nous avons fait connoître la plupart de ces éloges dans le chapitre des Orateurs, à l'article des Discours académiques.

M. L'ABBÉ ANDRÈS.

L'ouvrage de M. Andrès, intitulé de *l'Origine, des progrès et de l'état actuel de tous*

les genres de littérature, 7 vol. in-4°, écrit en italien, apprécié par les savans de tous les pays, et déjà traduit en espagnol, donne l'histoire la plus complète et en même temps la plus précise des sciences et de la littérature. Aucun auteur n'avoit osé rassembler tant de matières sous un seul point de vue. Le premier volume qui a paru en français, traduit par M. Ortolani, n'a pas eu un succès assez brillant pour faire croire que l'ouvrage sera traduit en entier.

LES ABBÉS D'HÉBRAIL ET DE LA PORTE.

Un livre qui peut servir de guide à quiconque voudra connoître l'état des sciences et de la littérature française pendant le dix-huitième siècle, est la France Littéraire. Cet ouvrage contient la liste des académies établies à Paris et dans les différentes villes de l'ancienne monarchie, et celle des auteurs vivans et des écrivains morts depuis 1751 inclusivement, avec le catalogue de leurs écrits. Les notices qu'on y donne sur les gens de lettres, sont quelquefois inexactes ; mais ce n'est presque jamais la faute du rédacteur : plusieurs auteurs n'ont pas voulu fournir leur

article ; de là des omissions et des erreurs.

La France Littéraire , qui n'étoit d'abord qu'une esquisse , est devenu un livre considérable , dont il a paru , en différens temps , diverses éditions : la dernière , en 2 volumes in-8°. , est du commencement de 1769. C'est un de ces livres nécessaires , dont ceux qui cultivent les lettres , ou qui les aiment , ne peuvent se passer.

La plupart des gens de lettres ont contribué à la perfection de ces mémoires , en envoyant au rédacteur la liste détaillée de leurs productions et quelquefois de leurs manuscrits. Combien ne seroit-il pas à souhaiter que cette heureuse idée de fixer les noms et les ouvrages , souvent fugitifs , eût été conçue et exécutée depuis la renaissance des lettres ! On auroit du moins le tableau des tentatives faites pour accroître les connoissances humaines ; et les amans de la gloire n'auroient pas perdu le prix de leurs veilles : nous pourrions parcourir les fastes de la république littéraire , non moins intéressans que ceux de l'Histoire politique. Des notices légères et incomplètes nous rendent précieuses les recherches des Lacroix-Dumaine , des Duverdier , des Sorel , etc. On prévient

ici le travail des bibliographes; et la littérature moderne sera moins exposée à l'oubli que l'ancienne.

Il a été publié , en 1778 et en 1784 , deux volumes, qui peuvent servir de supplément à ceux de 1769 ; mais ils n'ont pas été rédigés avec le même soin.

M. E R S C H.

On accueille avec intérêt, en 1797, l'ouvrage d'un étranger, qui a voulu dresser le catalogue des ouvrages publiés en France depuis 1770 jusqu'à nos jours; mais il est fâcheux que cet estimable professeur n'ait pas connu les sources où il pouvoit puiser les titres exacts des ouvrages français et des notions certaines sur l'âge , les talens , et le genre d'occupation de nos compatriotes : cela l'eût empêché d'indiquer comme vivans des auteurs morts depuis long-temps ; d'attribuer des ouvrages frivoles à des hommes d'un caractère grave , et de placer sous des noms célèbres , des productions d'auteurs justement ignorés. Ces défauts se font surtout sentir dans les trois premiers volumes de la France Littéraire de M. Ersch ; le quatrième et le cinquième , publiés en 1802 et en 1806, sont beaucoup plus exacts.

M.

M. PALISSOT.

Les Mémoires Littéraires de M. Palissot sont écrits avec une grande pureté de style, et contiennent des jugemens sains sur les auteurs de ces derniers temps, lorsque cet auteur n'a pas été égaré par ses préventions. La dernière édition est de 1803, 2 vol. in-8°.

M. L'ABBÉ SABATIER DE CASTRES.

Peu d'ouvrages ont fait autant de sensation que les Trois Siècles de notre Littérature, dont on a publié plusieurs éditions : la meilleure est de 1781, 4 vol. in-12. Un ouvrage, où l'on entreprend de juger tous les écrivains qu'a produits la France depuis près de trois cents ans, devoit naturellement exciter la curiosité. On a voulu voir si les sentimens de l'auteur se rapportoient à ce que l'on pensoit soi-même : d'ailleurs, la variété que donne à cette nomenclature la multitude des articles dont elle est composée, la forme alphabétique, si favorable à la paresse, qui, dans cette collection, au lieu d'une seule lecture choisie, en trouve mille différentes et détachées; l'agrément de pouvoir prendre, quitter et reprendre ce recueil, avec l'assu-

rance de n'en point perdre le fil , et de rencontrer toujours quelque objet nouveau chaque fois qu'on voudra le parcourir ; mais surtout les critiques hardies de M. l'abbé Sabatier ; la balance sévère dans laquelle il pèse les auteurs de nos jours ; son courage à attaquer la philosophie moderne ; voilà à quoi nous devons attribuer la vogue momentanée de cette production. Si l'on en excepte les articles des philosophes , ce livre n'est qu'une compilation ordinaire et souvent fautive. On voudroit y trouver , du moins , une liste exacte et complète de ce qu'a publié chaque écrivain : M. l'abbé Sabatier ne satisfait point à cet égard.

On lui reproche aussi beaucoup d'inexactitude ; puisqu'il s'étoit ouvert une si vaste carrière , il devoit du moins la fournir , et ne pas omettre un très-grand nombre d'écrivains, qu'on cherche inutilement à leur place dans ce répertoire.

M. DESSERTS.

Les Siècles Littéraires de la France méritent d'être recherchés , pour une multitude d'articles relatifs à des hommes de lettres qui ont honoré le dix-huitième siècle. Il en est

plusieurs dont la rédaction est due à des savans d'un mérite généralement reconnu. Cette intéressante collection, publiée de 1800 à 1803, forme aujourd'hui 7 volumes in-8°. L'auteur publiera incessamment un huitième volume, qui contiendra les articles des savans et hommes de lettres que la mort a moissonnés depuis 1803.

L'ABBÉ IRAILH.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la république des lettres est en proie aux divisions, aux intrigues, aux cabales, aux fureurs de parti. L'histoire de ces troubles est en partie celle de la littérature même : rien, d'ailleurs, de plus bizarrement varié, que le tableau de ces guerres intestines ; tantôt, ce sont des espèces de combats singuliers, ou d'homme à homme ; tantôt, c'est un corps ligué contre un autre ; tantôt, c'est ce même corps aux prises avec un seul champion : ici, le poète comique attaque le philosophe ; là, l'orateur déclame contre un rival ; plus loin, on combat pour des mots, pour des usages de routine, ou pour la forme d'un capuchon : tel est à peu près le fonds des Querelles Littéraires, ou Mémoires pour servir à l'Histoire

des Révolutions de la République des Lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours, par l'abbé Irailh, 4 vol. in-12, 1761.

Si quelque chose pouvoit guérir les gens de lettres du penchant qu'on suppose qu'ils ont à se déchirer, ce seroit certainement la lecture de ces Mémoires. On y distingue au premier coup d'œil les fruits les plus ordinaires de leurs haines et de leurs divisions, c'est-à-dire, les disgrâces ou le ridicule; et ce qui n'est pas moins fâcheux, c'est qu'il en résulte une sorte d'avilissement pour les lettres mêmes. D'un autre côté, il arrive quelquefois qu'elles y gagnent, surtout quand ces discussions littéraires ne dégénèrent point en personnalités outrageantes. Ce livre nous offre des exemples de l'une et de l'autre espèce; il a donc un double objet d'utilité; il est, d'ailleurs, écrit avec l'élégance et l'intérêt que la matière exige, et avec cette impartialité philosophique, aussi rare que nécessaire dans tout auteur qui fait la fonction d'historien.

§ I^{er}. HISTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE, OU HISTOIRE DES LIVRES.

M. PEIGNOT.

M. Peignot s'est restreint, dans son Dictionnaire raisonné de Bibliologie, 1802 et 1804, 3 vol. in-8°, à l'explication des principaux termes relatifs aux simples notions élémentaires de la science des livres, sans entrer dans les développemens que chaque matière pourroit exiger ; mais, malgré les bornes étroites que l'auteur s'est prescrites, il n'a rien omis d'essentiel. Dans la définition qu'il donne de la bibliologie, il présente un aperçu des principaux objets qui appartiennent à cette science, et qui font l'objet de son Dictionnaire. « La Bibliologie, dit-il, embrassant » l'universalité des connoissances humaines, » s'occupe particulièrement de leurs principes élémentaires, de leur origine, de leur histoire, de leur division, de leur classification, et de tout ce qui a rapport » à l'art de les peindre aux yeux et d'en conserver les signes, soit hiéroglyphiques ou » épistoliques, soit manuscrits ou imprimés. »

MM. BOULARD ET ACHARD.

Ces deux bibliographes, dont l'un est libraire à Paris, et l'autre bibliothécaire à Marseille, ont cherché à répandre dans toutes les classes de la société, et surtout parmi les jeunes gens, le goût de la science qu'ils cultivent avec succès. On doit au premier un *Traité élémentaire de Bibliographie*, 1805 et 1806, 2 petits volumes in-8°. ; le second fait paroître depuis deux ans, par souscription, un *Cours élémentaire de Bibliographie*, qui aura trois petits volumes in-8°. L'ouvrage du libraire de Paris est plus à la portée des lecteurs auxquels il est destiné; celui du bibliothécaire de Marseille contient des détails plus approfondis. Il est à regretter que ces deux ouvrages soient défigurés par des inexactitudes et des fautes typographiques.

FEU DEBURE, DIT LE JEUNE.

L'auteur de la *Bibliographie instructive*, Paris, 1763-1768, 7 vol. in-8°, avoit eu d'abord le dessein de ne parler que des livres rares; mais comme cette classe n'est pas d'une grande étendue, et qu'elle ne remplit pas toutes les divisions d'un système général

de bibliographie, il y a fait entrer la plus grande partie et les meilleures éditions des ouvrages ordinaires et généralement estimés. Il copie d'abord exactement le titre du livre; ensuite il donne pour les livres rares une explication bibliographique et la description de ces livres: par la première, il indique leur singularité et le degré de leur rareté; il distingue les éditions primitives ou originales, d'avec celles qui ont été mutilées ou contrefaites; la seconde fait connoître le nombre des feuillets et en spécifie exactement les premiers et les derniers. On voit, par cet exposé du plan de cet ouvrage, qu'il est indispensable à tous ceux qui aiment les livres et qui veulent avoir un guide pour les apprécier. Depuis sa publication, on y a découvert une foule de fautes ou d'inexactitudes, qui doivent le faire lire avec circonspection par les personnes qui se livrent à une étude sérieuse de la bibliographie.

L'auteur est mort en 1770; un de ses parens, M. Debure, dit l'Aîné, a indiqué, dans plusieurs catalogues estimés, une partie des erreurs que contient la Bibliographie instructive.

MM. DUCLOS, CAILLEAU ET BRUNET
FILS.

Le Dictionnaire Bibliographique, 1790 et 1802, 4 vol. in-8°, composé d'après la Bibliographie de Debure, et les catalogues des bibliothèques les plus précieuses qui aient été vendues en France depuis plus d'un siècle, a le double avantage d'indiquer les meilleures éditions des bons livres, et d'assigner à chaque article en particulier, le prix qu'il a eu et qu'il peut avoir dans le commerce. Les trois premiers volumes ont été composés par l'abbé Duclos et publiés par le libraire Cailleau; le supplément, donné par M. Brunet fils, n'est ni moins intéressant, ni moins utile que l'ouvrage auquel il fait suite, et l'on aime à y voir indiqués les beaux ouvrages qui ont été publiés, tant en France que chez l'étranger dans ces derniers temps, et principalement les magnifiques éditions sorties des presses des plus célèbres imprimeurs de l'Europe, tels que MM. Didot, Ibarra, Bodoni, etc.

L'ouvrage intitulé, *Dictionnaire portatif de Bibliographie*, par F. - I. Fournier, 1805, in-8°, n'est autre chose que l'ouvrage précédent, abrégé et dénaturé en beaucoup

coup d'endroits. On ne peut louer que la belle exécution typographique du volume de M. Fournier. Il n'eût eu qu'une épaisseur convenable, si cet imprimeur se fût donné la peine de faire au Dictionnaire de MM. Duclos et Brunet, les augmentations dont il étoit susceptible.

M. DE LA SERNA-SANTANDER.

Les écrits de M. la Serna-Santander sont jusqu'à ce moment ceux qui répandent le plus grand jour sur l'Histoire littéraire des premiers temps de l'imprimerie. Son Dictionnaire bibliographique choisi du quinzième siècle, 1805, 1806 et 1807, 3 vol. in-8°, comprend l'état nominatif de toutes les presses mobiles qui ont existé depuis l'invention de l'imprimerie jusques à l'an 1501 de notre ère, de tous les lieux où ces presses furent établies, de tous les imprimeurs qui y exercèrent leur art, et de toutes les productions typographiques connues. Ce travail est rédigé dans l'ordre chronologique le plus rigoureux pour l'histoire des premiers imprimeurs contenus dans le premier volume. L'auteur fait ensuite connoître, par ordre alphabétique des auteurs, les éditions les plus rares de ce même siècle,

et les plus recherchées. Cet ouvrage fait époque dans l'Histoire Littéraire , par le grand nombre de difficultés qui y sont aplanies , et par les connoissances qu'il renfermé.

M. B A R B I E R.

Le Dictionnaire des Anonimes et Pseudonymes de M. Barbier, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. , a été bien accueilli par tous les amateurs de livres. Ce n'a pas été une légère satisfaction pour eux de voir lever le voile dont certains auteurs s'étoient plu à s'en-tourer. Les faire connoître au public , est plutôt un acte de justice qu'une indiscretion , si la modestie ou la crainte du blâme les a empêchés de se nommer. Dans la république des lettres , comme dans tout Etat policé , il n'est pas indifférent de connoître les noms des individus et d'en tenir des registres exacts ; les droits que des hommes laborieux ont à la reconnaissance publique ne doivent pas être ignorés. Ce sujet, neuf dans notre littérature , et qui en est la partie secrète , a été traité aussi-bien qu'on pouvoit l'attendre de la part du rédacteur du Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil d'Etat. Les notes que l'auteur a placées à la fin de beaucoup d'articles , tantôt pour appuyer les

motifs qu'il avoit d'attribuer , contre l'opinion ordinaire , un ouvrage à un auteur , tantôt pour relever les erreurs des bibliographes , tantôt pour rapporter une anecdote sur un livre ou un auteur , se font remarquer par un style clair et une critique judicieuse. L'ordre alphabétique des titres a été adopté pour donner la facilité de comparer le titre d'un ouvrage anonyme que l'on tient entre ses mains , avec le titre semblable que l'on cherche dans le Dictionnaire. Le troisième volume contiendra beaucoup d'articles nouveaux que des amateurs de plusieurs départemens , excités par le piquant de ce genre de recherches , ont eu la complaisance d'envoyer à l'auteur. Des tables , par noms d'auteurs et par ordre de matières , se trouveront à la fin de ce volume. On peut regarder cet ouvrage comme un supplément à nos Dictionnaires historiques , aux bibliographies de Debure et de Duclos ; ouvrages où leurs auteurs n'avoient pas pour but principal la recherche des anonymes.

§ II. CATALOGUES DE BIBLIOTHÈQUE.

Depuis près d'un siècle , les catalogues de

livres, rédigés avec intelligence et exactitude, sont devenus des ouvrages dignes de figurer dans la Bibliothèque d'un Homme de Goût ; et, en effet, ils mettent les gens de lettres en état de connoître d'un coup d'œil les meilleurs ouvrages qui existent sur chaque matière et leurs meilleures éditions : ils leur apprennent aussi s'il existe des traductions des auteurs qui ont écrit dans les langues mortes ou vivantes. Le célèbre libraire Martin publia, en 1706, le Catalogue de la bibliothèque de M. Bigot : on le consulte encore aujourd'hui avec fruit. En 1709, le libraire Prosper Marchand fit paroître le Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Faultrier ; il la rangea d'après un système différent de celui de Martin, et non moins curieux : celui de Martin est le plus généralement suivi. On estime les Catalogues rédigés par ce libraire, et particulièrement ceux des bibliothèques du comte Hoym et de l'abbé de Rothelin. Son confrère et émule, François Barrois, rédigea, en 1763, le Catalogue de la bibliothèque du médecin Falconet ; c'est un des plus complets et des plus utiles qui existent. On fait aussi le plus grand cas de deux Catalogues de la bibliothèque du duc de la Vallière : le pre-

mier, contenant les livres rares et curieux, a été rédigé par MM. Debure et Van Praët, en 1783; il forme trois volumes in-8°; le second contient les ouvrages dont on se sert le plus fréquemment; il a été rédigé par le libraire Nyon l'aîné, en 1788, 6 vol. in-8°. Parmi les Catalogues publiés dans ces derniers temps, on a distingué celui de la bibliothèque de M. de la Serna-Santander, Bruxelles, 1801, 5 vol. in-8°.; et celui de la bibliothèque du Conseil d'Etat, Paris, de l'imprimerie impériale, an XI, 2 vol. in-fol. Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails sur ce dernier ouvrage favorablement accueilli des savans Français et étrangers : on peut dire qu'il présente un choix de très-bons articles dans tous les genres des connoissances humaines, avec beaucoup de recherches sur les écrivains anonymes et pseudonymes; recherches auxquelles le rédacteur a donné plus d'étendue dans le Dictionnaire cité à l'article précédent.

Les embellissemens projetés par Sa M. L'EMPEREUR et ROI dans le palais des Tuileries, ont nécessité, en 1805, la démolition du local où étoit placée la bibliothèque du Conseil d'Etat; mais, au mois de septembre 1807,

SA MAJESTÉ donna des ordres pour que cette bibliothèque fût transportée à Fontainebleau, dans un local arrangé exprès pour la recevoir. C'est un des plus élégans et des plus commodes qui existent.

Le palais de Fontainebleau rappelle de grands souvenirs dans tous les genres. Le Monarque qui l'affectionne en ce moment, y laissera des traces de son goût pour les arts, et particulièrement de son amour pour les lettres.

Henri IV fit transporter à Paris, en 1595, la bibliothèque que François I^{er}. avoit établie à Fontainebleau. Par là, il mit les gens de lettres à portée de profiter d'un trésor dont l'éloignement ne leur permettoit pas de jouir.

L'Empereur NAPOLÉON, après avoir enrichi la Bibliothèque Impériale de Paris, des ouvrages et des manuscrits les plus précieux, fruits de ses glorieuses conquêtes, a voulu qu'une bibliothèque nombreuse et choisie servît, dans le palais de Fontainebleau, à l'amusement et à l'instruction des personnes qui composent sa Maison, et des étrangers admis à sa Cour.

C H A P I T R E I I I .

DES DICTIONNAIRES HISTORIQUES.

Pour juger sainement des Dictionnaires historiques, dit l'abbé des Fontaines, il faut examiner si leurs auteurs ont choisi ce qui étoit intéressant ; indiqué les véritables sources, et marqué des dates sûres. C'est sur ce principe que je me réglerai, en parlant des différentes collections historico - alphabétiques.

J U I G N É.

Le premier qui a donné un ouvrage de ce genre, n'est point Moreri, comme le prétend Voltaire ; nous avons auparavant un Dictionnaire historique français, par un nommé Juigné, en un volume in-4°. de plus de 1200 pages, imprimé à Paris en 1664. Ce livre est peu connu ; il ne mérite pas de l'être davantage : c'est un fatras d'histoire et de mythologie, compilé par un homme sans goût, sans esprit, sans critique. Il y a des minuties puériles, des faits avancés d'après les auteurs les plus crédules, des fables rabbiniques, indignes de toute croyance. Juigné

a pourtant joui des honneurs de la réimpression , parce qu'alors on n'avoit rien de mieux ni en français , ni en latin.

M O R E R I.

On ne fut guère plus riche , lorsque Moreri eut donné son Dictionnaire historique en 1674 , in-fol. Ce n'est pas que l'auteur ne se fût donné beaucoup de peine pour compiler tout ce qui pouvoit avoir rapport à son but ; mais il manquoit d'ordre et de critique. Il étoit jeune , et n'avoit eu ni le temps de se former le style , ni celui de peser les faits dans une balance exacte. La seconde édition qu'il avoit préparée , et qui ne parut qu'après sa mort , en deux volumes in-folio , étoit très-supérieure à la première ; mais que de savans ont. travaillé depuis à l'augmenter ! Combien n'en a-t-on pas fait d'éditions différentes , depuis la première qui parut à Lyon ; et que la dernière , proposée par souscription en 1758 , et publiée en 1759 , 10 vol. in-folio , a d'avantages sur toutes les autres ! Les libraires , auteurs de cette entreprise , n'ont épargné ni soins , ni dépenses , pour la rendre supérieure aux précédentes. Le succès que ce Dictionnaire eut dans sa naissance , et qui ne

ne s'est point démenti jusqu'à présent, est un garant certain que le public en a toujours goûté le plan. Mais, en admirant le projet, et même l'exécution, à bien des égards, on y désireroit des changemens et des additions qui le rendissent de plus en plus digne de tenir un rang honorable parmi les livres nécessaires de nos bibliothèques. En effet, cet ouvrage est de la nature de ceux auxquels le temps apporte des degrés d'amélioration, qu'il ne peut avoir en sortant des mains du premier auteur.

C'est dans cette vue que des savans, d'un mérite distingué, ont travaillé successivement à le corriger, à le perfectionner : il n'y en a pas une seule édition (et on en a donné un très-grand nombre) qui n'ait été dirigée par de très-habiles gens. A ces éditions ont succédé des supplémens, qui ont été favorablement accueillis ; les deux derniers surtout dont on est redevable à l'abbé Goujé.

Il semble que pour porter ce Dictionnaire au degré de perfection dont il étoit susceptible, il suffisoit d'y répondre les derniers supplémens, afin d'épargner à ceux qui le consultent, l'embarras et le désagrément de recourir à différens volumes, pour chercher

ce qui doit se trouver dans un seul. C'est effectivement l'unique objet que s'étoit proposé l'homme de lettres qui s'est chargé de cette édition ; mais ayant examiné avec soin quelques parties détachées de ce recueil , M. Drouet y a remarqué des défauts essentiels et multipliés , par le rapport que tant d'articles ont les uns avec les autres : ces défauts l'ont déterminé à diriger son travail sur un nouveau plan , et à s'imposer une tâche que ses devanciers avoient négligé de remplir. Il a lu exactement le Dictionnaire et ses supplémens : il a comparé les différens articles relatifs à un même objet ; il a vérifié la plupart des époques , a refondu les uns dans les autres les articles répétés , et a indiqué , par des renvois , le nom le plus connu sous lequel il les a placés. Il s'est particulièrement appliqué à mettre dans les différens articles , un ordre , une liaison ; et , si l'on peut parler ainsi , une harmonie systématique , qu'on avoit négligée jusqu'alors.

B A Y L E.

Cet auteur fameux , ayant dessein de publier un Dictionnaire historique d'un goût nouveau , avoit plusieurs fois montré les dé

faits de celui de Moreri ; il donna enfin le sien en 1696 , et il eut le plus grand succès. Son but avoit été d'exposer , en peu de mots, les principales circonstances de la vie d'un homme illustre , et les faits curieux , dignes d'exercer la critique , et de les développer ensuite dans d'abondantes remarques mises au bas des pages. Un tel commentaire demandoit de vastes compilations , une lecture universelle , une mémoire heureuse , la connoissance des hommes et des livres , un bon goût d'érudition , un esprit philosophique , une imagination vive et brillante. Bayle avoit toutes ces qualités ; mais , comme le dit Voltaire , il écrivoit *CURRENTE CALAMO* pour son libraire. Il savoit multiplier les volumes ; et au lieu d'un in-folio , il en donna quatre , remplis le plus souvent des contes les plus frivoles , des remarques les plus minutieuses , des saletés les plus révoltantes. Il enfla son énorme recueil de plus de six cents articles de ministres luthériens , de professeurs calvinistes , de commentateurs Allemands , que personne ne connoît , ni ne veut connoître. Cherchez l'article de César , vous trouverez Jean Césarius , professeur à Cologne ; et au

lieu de Scipion , vous aurez six grandes pages sur Gerard Scioppius.

Un défaut plus essentiel, c'est que la religion est très-peu ménagée dans le Dictionnaire de Bayle. Il n'y a pas peut-être un seul blasphème évident contre le christianisme dans tout son livre ; mais il n'y a pas une seule page, dans les articles des anciens philosophes et des hérétiques, qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité. Il ne se montre pas ouvertement impie ; mais il fait des impiés, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si éclatant, qu'il n'est pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée ; et c'est surtout dans ces articles dangereux qu'il fait briller le plus sa dialectique et le talent de la développer. Il se comparoit au Jupiter assemble-nuages d'Homère. En effet, personne n'a jamais fait élever autant de brouillards autour de la véritable religion.

C H A U F E P I É.

Bayle a trouvé un continuateur, quoique cette entreprise eût dû paroître bien téméraire. Chauffepié, ministre à Amsterdam,

a donné en 1750., et années suivantes, quatre volumes de Supplément, dont la plus grande partie est traduite de l'anglais. Cet auteur respecte la religion, et il diffère en cela de Bayle ; mais il lui ressemble encore moins par le style ; le sien est lourd, incorrect, et quelquefois embarrassé. Ses articles offrent des recherches curieuses et multipliées ; mais la plupart sont chargés d'inutilités et de matières disparates. Cependant, comme il y a dans cette compilation des choses qui ne se trouvent point ailleurs, il faut l'avoir dans une bibliothèque.

M A R C H A N D.

On peut y placer encore le Dictionnaire historique, ou Mémoires littéraires et critiques de Prosper Marchand, publié en 1758, in-folio. Cet ouvrage intéresse particulièrement ceux qui sont curieux de détails bibliographiques et de longues discussions sur différens objets de littérature. L'érudition de l'auteur est immense ; mais son style est dur, amer, et ses phrases épuisent la poitrine. C'est une compilation indigeste, qui offre des recherches peu communes sur des objets ignorés par le plus grand nombre des lec-

teurs : telle qu'elle est , elle peut servir de supplément aux Dictionnaires de Bayle et de Moreri , et donner des éclaircissemens sur plusieurs points importans. Les médailles n'y sont pas oubliées ; et vous serez surpris des erreurs dans lesquelles sont tombés des auteurs de grande réputation. Ce livre , auquel Marchand a travaillé pendant quarante ans , est le résultat de ses vastes lectures et de ses recherches immenses ; et l'on y trouve , en général , une érudition profonde et une critique sensée : un reproche bien fondé qu'on peut faire à cet écrivain , est ce zèle pour le protestantisme , qui lui fait répandre le fiel le plus amer sur tout ce qui ne tient point à cette religion. Il n'est point de lecteur sensé et impartial , qui ne soit indigné de ses violentes et grossières invectives contre les jésuites.

L A D V O C A T.

Toutes les grandes collections ont eu des abrégiateurs. L'abbé Ladvocat publia , en 1752 , un Dictionnaire historique portatif , en deux volumes in-8°. , qui eut beaucoup de succès. On sentoit bien que ce livre étoit imparfait , qu'il étoit écrit avec sécheresse , qu'il étoit très-défectueux ; et que l'abré-

viateur , beaucoup plus familiarisé avec les scholastiques qu'avec les bons écrivains , connoissoit peu la fleur de notre littérature ; mais on n'eut pendant dix ans que ce livre , et l'on s'en servoit , tout imparfait qu'il étoit. Leclerc , libraire instruit , en donna une nouvelle édition en 1777 , trois vol. in-8°. , et il fit paroître un quatrième volume en 1789.

B A R R A L.

On crut réparer les imperfections de ce Lexique , en donnant un Dictionnaire historique , littéraire et critique , en 6 gros vol. in-8°. , 1759 et 1760. L'auteur, l'abbé Barral, se proposoit de suppléer aux omissions de l'abbé Ladvocat. Il se flattoit , disoit-il , d'avoir évité l'air décharné de l'abréviateur de Moreri ; d'avoir corrigé ses infidélités , relevé ses erreurs , repoussé ses calomnies , etc. Mais , comme il étoit du parti opposé à celui que Ladvocat avoit embrassé , il tombe dans des excès de louange et de satire , peu convenables à un livre , dont le premier mérite doit être l'impartialité. L'enthousiasme , l'emportement , l'esprit de parti , rendent l'usage de ce Dictionnaire assez dangereux ou peu sûr.

D O M C H A U D O N .

Ce ne sont ni des jansénistes, ni des moli-
nistes qui ont dirigé le nouveau Dictionnaire
historique portatif, imprimé à Avignon en
1766, en quatre volumes in-8°. , réimprimé
à Rouen en 1769, et dont on a donné à Lyon,
en 1803, une édition en treize volumes ; c'est
un homme de lettres, que sa situation n'ayant
pas mis à portée de se laisser prévenir, a
tâché de n'avoir d'autre intérêt que celui
de la vérité. Son but a été d'exposer,
sans flatterie et sans amertume, ce que les
écrivains les plus impartiaux ont pensé sur
le génie, le caractère et les mœurs des hom-
mes célèbres dans tous les genres. L'auteur
a justifié dans plusieurs éditions, l'accueil que
le public a fait à son livre, et a mérité de
nouveau son suffrage, en corrigeant les dates
défectueuses, et les erreurs de nom qui se
glissent si facilement dans un ouvrage si long
et si varié : on y trouve tous les articles né-
cessaires, sous un jour lumineux et agréable.
Les minuties et les anecdotes qui n'intéressent
ni le cœur, ni l'esprit, sont rejetées ; tout ce
qui peut faire honneur à l'humanité, donner
une haute idée des hommes dignes de ses hom-
images,

mages, ou inspirer l'horreur pour des monstres dévoués à son exécution, y est exposé avec autant de goût que de discernement. Les jugemens sur les ouvrages de littérature ou sur les actions célèbres ne sont pas toujours dictés par cet esprit de lumière qu'on aimeroit à trouver dans un ouvrage de ce genre. Il reste encore une multitude de fautes à corriger, et il est fâcheux que M. Delandine, qui se donne comme l'éditeur de l'édition en treize volumes, au lieu de diminuer le nombre de ces dernières, l'ait considérablement augmenté.

A la tête de cet ouvrage on a placé une table des principales époques, depuis Adam jusqu'à nos jours; cette table, accompagnée de listes chronologiques pour les différens royaumes, forme un petit abrégé d'Histoire universelle, par le moyen duquel on peut réduire, en cas de besoin, tous les articles épars en un corps historique. On y a renvoyé aussi les noms de tous les princes qui n'ont eu aucun éclat, que celui qu'ils ont emprunté de leur rang, et qui conséquemment méritent peu d'être connus dans un livre, qui n'est que le grand et magnifique tableau des talens et des vertus.

L' ABBÉ DE FELLER.

Cet ex-jésuite, d'un caractère très-violent, s'est emparé du travail de D. Chaudon. Dans les deux éditions du Dictionnaire Historique qu'il a publiées à Liège, l'une en 1781, 6 vol. in-8°, l'autre en 1796, 8 vol., il a remplacé les passages qui faisoient l'éloge de la modération et de l'impartialité de l'auteur primitif, par de violentes déclamations dictées par le fanatisme le plus aveugle : l'ex-jésuite y préconise sans pudeur les principes de l'ultramontanisme le plus outré; et il y a bien lieu de s'étonner que M. l'abbé Boulogne, dans ses prétendus *Mélanges de philosophie et de littérature*, ait conseillé aux ecclésiastiques de choisir ce Dictionnaire de préférence aux autres : ils y apprendront à mépriser les libertés de l'Eglise Gallicane et l'autorité des souverains en matière de religion.

M. DE BONNEGARDE.

Le Dictionnaire historique et critique, ou Recherches sur la vie, le caractère, les mœurs et les opinions de plusieurs hommes célèbres, tirées des Dictionnaires de MM. Bayle et Chauffepié, ouvrage dans lequel on a re-

cueilli les morceaux les plus agréables et les plus utiles de ces deux auteurs , avec un grand nombre d'articles nouveaux et de remarques d'histoire , de critique et de littérature , pour servir de supplément aux différens Dictionnaires historiques , par M. de Bonnegarde , quatre volumes in-8°. , à Lyon , en 1771 , n'est qu'une compilation faite d'après d'autres compilations , qui peut néanmoins avoir son utilité. L'auteur s'est principalement appliqué à rassembler , dans les notices qu'il donne des hommes illustres , ces mêmes faits , ces traits personnels ou domestiques , qui peignent l'homme et sont souvent plus intéressans pour le cœur humain , que les mémoires d'un général ou d'un ministre. Lorsque M. de Bonnegarde puise dans le Dictionnaire de Bayle , il a soin d'en écarter les réflexions ou les remarques qui tendent à favoriser le déisme ou le pyrrhonisme. Il en a aussi corrigé le style , et lui a peut-être fait perdre un peu de cet air libre , facile et dégagé , qui plaît dans les Essais de Montaigne , et que l'on aime à retrouver dans les écrits du philosophe de Rotterdam. On louera plus volontiers l'auteur , d'avoir supprimé les déclamations que Chausse-

pié s'est permises contre les catholiques : cette aigreur de parti n'est plus aujourd'hui du goût public. M. de Bonnegarde , pour rendre sa compilation plus utile , a mis à contribution les écrits de plusieurs biographes. Il n'a pas même fait difficulté d'admettre dans son recueil , des bouffons , lorsqu'il a cru que leurs bons mots pourroient plaire à son lecteur.

M. LACOMBE DE PREZEL.

Quoique ce Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres , 1768 , 3 vol. in-8°. , ne paroisse qu'un ouvrage de compilation , il a demandé autant de goût que de recherches. Une collection de tableaux faits par les plus habiles mains , et ces tableaux retouchés souvent , et rendus plus ressemblans par les soins et le pinceau de celui qui les a recueillis , n'annoncent pas seulement un compilateur , mais un peintre.

M. L A C R O I X.

Son *Dictionnaire des Femmes célèbres* , en deux volumes in-8°. , imprimé en 1769 , contient la plus grande partie des femmes

qui se sont rendues célèbres par leurs actions d'éclat, leurs talens naturels, leur mérite acquis, leurs vertus, leurs vices et leurs passions; il renferme plus de trois mille articles, plus ou moins étendus, selon l'intérêt dont ils étoient susceptibles : ce n'est pas proprement les vices de ces femmes qu'on donne dans cet ouvrage, ce sont plutôt des anecdotes, dont la plupart sont intéressantes.

La méthode du même auteur, dans son *Dictionnaire des Sièges et Batailles mémorables* de l'histoire ancienne et moderne, trois volumes in-8°. , qui ont paru en 1770, est d'extraire, sans citer les sources où il a puisé; ce qui ôte à sa compilation un degré d'utilité bien réel, celui d'être un répertoire sûr pour ceux qui étudient l'histoire. L'auteur d'ailleurs n'ayant le plus souvent consulté que des abrégés, les descriptions de ses batailles ou de ses sièges sont souvent dépouillées de ces détails de tactique, rapportés par les écrivains originaux, et nécessaires aux militaires. Cette compilation néanmoins se fait lire, parce que chaque article présente ordinairement quelques anecdotes ou les traits les plus intéressans de bravoure,

de courage, de patriotisme, dont les historiens ont fait mention.

Les officiers trouveront dans cet ouvrage une foule de préceptes et d'exemples, bien propres non-seulement à leur donner les connoissances nécessaires pour y réussir; mais ils verront dans cette suite de toutes les guerres qui ont eu lieu depuis le commencement du monde, quelle a été la valeur propre de chaque siècle, et les divers degrés par lesquels le grand art de la guerre a successivement passé, pour arriver à ce haut point de perfection où l'ont porté les Turenne, les Condé, les Montécuculli, les Vauban, et tous les grands généraux de l'Europe moderne.

Le Dictionnaire portatif des faits et dits mémorables de l'histoire ancienne et moderne, deux vol. in-8°, est encore un ouvrage de M. la Croix. L'utilité de ce livre se fait assez connoître par son titre. Une très-grande partie de ce que l'Histoire Universelle offre de plus intéressant; les exploits des héros anciens et modernes, leurs paroles remarquables; les sentimens des philosophes païens et des sages de la Grèce, leurs bons-mots, leurs maximes et sentences les plus sail-

lantes, telle est la matière de ces deux volumes : ils sont tout à la fois instructifs et agréables. Les jeunes gens, accoutumés dans les collèges à lire de ces sortes de recueils, verront avec plaisir, dans la première partie de celui-ci, beaucoup plus de faits et d'événemens anciens, que dans tous les autres ; la seconde partie, qui concerne l'histoire moderne, mettra sous les yeux autant d'aussi beaux exemples de vertu, de sagesse, de valeur, etc., que leur en aura présenté l'Histoire Grecque et Romaine ; sans sortir même de leur nation, ils pourront comparer aux Agésilas, aux Périclès, aux Décus, aux César, d'autres héros non moins illustres. Nos militaires pourront aussi s'instruire ou du moins s'amuser par la lecture des ruses, des stratagèmes et des actions de valeur d'un grand nombre de guerriers ; mais indépendamment des faits mémorables, les bons mots, la singularité, les plaisanteries dont ce Dictionnaire abonde, plairont encore aux lecteurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition.

MADAME BRIQUET.

Ce que plusieurs littérateurs ont fait pour

les écrivains illustres de tous les pays en général , ou de leur patrie en particulier , madame Fortunée Briquet l'a entrepris pour les Françaises qui ont cultivé les lettres avec plus ou moins de succès. Zélée pour la gloire de son sexe , et déjà très-avantageusement connue par des morceaux de poésie , entr'autres , une ode à Denis Lebrun , où l'élévation des idées se trouve unie à une versification pure et facile , elle a affermi sa réputation littéraire par son Dictionnaire historique des femmes Françaises , Paris , 1804 , in-8°. Tous les articles ne sont pas et ne peuvent être également intéressans ; plusieurs ne sont que des notices d'ouvrages oubliés. Ce n'est pas à l'auteur qu'il faut s'en prendre. Lorsqu'elle rappelle les noms des Dacier , des Lafayette , des Sévigné , des Deshoulières , etc. , elle analyse avec sagacité leurs productions ; elle en porte un jugement qui se rapporte à celui des gens de goût , mais qui n'en est point une copie.

LA CHESNAYE DES BOIS.

On n'a pas encore oublié le Dictionnaire généalogique, héraldique, historique, contenant l'origine et l'état actuel des premières maisons de

de France, des maisons souveraines et principales de l'Europe; les noms des provinces, villes, terres, etc., érigées en principautés, duchés, marquisats, comtés, vicomtés et baronnies; les maisons éteintes qui les ont possédées; celles qui, par héritage, alliance, contrat ou donation du souverain, les possèdent aujourd'hui; les familles nobles du royaume, et le nom et les armes seulement de celles dont les généalogies n'ont pas été publiées, par M. la Chesnaye des Bois, Paris, 1757, 1761 et 1765, sept vol. in-8°, et ensuite quinze tomes in-4°.

Si ce livre, dont le plan est expliqué dans le titre, n'est pas aussi exact qu'il devroit être, il est du moins le plus complet, le plus méthodique et le plus commode que nous ayons sur cette matière. L'auteur n'a pas copié toutes les erreurs dont fourmillent les autres ouvrages de ce genre, et en a même plus corrigé qu'il n'en a laissées dans son Dictionnaire: on y en trouve cependant encore une assez grande quantité, pour que je puisse et doive m'abstenir de tout autre éloge.

CHAPITRE IV.

*De la Chronologie et de la manière
d'écrire l'Histoire.*

LE P. PETAU ET L'ABBÉ LENGLET
DU FRESNOY.

LE moyen de ne rien savoir en chronologie, ce seroit de lire tout ce qu'on a écrit sur ce sujet si important et si embrouillé, dans les fatras chronologiques qu'on a publiés avant le milieu du dix-septième siècle. Ce fut alors que le P. Petau fit imprimer son *Rationarium Temporum*, dont la meilleure édition est celle de Périzonius, Leyde, 1724, 2 vol. in-8°, et qui a été traduit en français, sous le titre d'Abrégé chronologique de l'Histoire universelle, sacrée et profane, par Moreau de Mautour et Dupin, Paris, 1708 et 1715, 5 vol. in-12. Nous avons eu, au milieu du dix-huitième siècle, les Tablettes chronologiques de l'abbé Lenglet du Fresnoy, qui, quoiqu'elles laissent désirer quelque chose, quant à la méthode, sont d'un grand secours pour tous les gens de lettres. Voyez ce que

nous avons dit des différentes éditions de cet ouvrage, *pag.* 275 du troisième volume : il contient les époques de l'Histoire sacrée et profane, ecclésiastique et civile, jusqu'en 1778.

A la tête du premier volume est un Précis de la méthode pour étudier l'Histoire. Cette méthode, réimprimée en 1772, 15 vol. in-12, est un autre ouvrage du même auteur, dans lequel on trouve bien des singularités et des choses piquantes sur divers historiens : il est recherché, ainsi que ses Tablettes ; mais on auroit pu leur donner un meilleur ordre, et réformer le style trop souvent incorrect et louche. On sera satisfait, à cet égard, en lisant l'Art de vérifier les dates, dont nous avons déjà parlé. Ce livre est d'un format moins commode que celui de l'abbé Lenglet ; mais il lui est infiniment supérieur par l'exactitude et l'abondance des recherches. Ceux qui veulent diriger leur lecture avec fruit, ont tout ce qu'il leur faut dans ce savant ouvrage.

M. K O C H.

On lira avec fruit les Tablettes Chronologiques des révolutions de l'Europe, par le savant M. Koch, deuxième édition, 1801,

in-12. La mémoire la plus vaste ne suffiroit pas pour conserver la quantité prodigieuse de dates et d'époques de l'Histoire ancienne et moderne; ces Tablettes les présentent dans un ordre naturel, de manière qu'on peut les embrasser d'un coup d'œil, et en gravant les principales dans sa mémoire, se les rappeler facilement les unes par les autres.

LUCIEN.

Quand on aura pris une teinture de chronologie, il faut avoir une idée de la manière d'étudier et d'écrire l'Histoire. Il n'y a rien, parmi les Anciens, que l'on puisse comparer à Lucien, qui nous a laissé, sur ce sujet intéressant, un petit Traité, qu'on trouve dans ses Œuvres, de la Traduction de M. Massieu, ou de celle de M. Belin de Ballu.

Le célèbre J. Racine a fait un extrait de ce traité; c'est un modèle de précision, de justesse et de goût: on le trouve dans les Mémoires sur la vie de J. Racine, par Louis Racine, et dans les Œuvres de Racine, avec des Commentaires, soit par la Harpe, soit par M. Geoffroy.

RAPIN ET SAINT-RÉAL.

Plusieurs auteurs modernes ont eu la gloire de lutter avec Lucien. Le premier est le Père Rapin , jésuite , dont les Instructions pour l'Histoire , Paris , 1677 , in-12 , mériteroient des éloges sans restriction, s'il n'avoit été trop prévenu pour plusieurs historiens infidèles , sortis de sa Société. Le second est l'abbé de Saint-Réal, dont le Traité de l'usage de l'Histoire , 1672 , in-12 , est rempli des réflexions les plus utiles et des préceptes les plus sages : vous trouverez ces deux ouvrages dans le Recueil des écrits de leurs auteurs.

LE PÈRE GRIFFET.

Un livre qui a rapport au même sujet, est le Traité du Père Griffet, jésuite , sur les différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire , à Liège , 1770 , in-12. Ce que Lucien et Rapin ont dit de plus utile et de plus important sur la meilleure manière d'écrire l'Histoire , est reproduit dans ce livre curieux à bien des égards. Aux préceptes , l'auteur a ajouté des observations sur plusieurs historiens célèbres , dont il relève les

erreurs et les méprises avec autant d'érudition que de sagacité.

L'ABBÉ DE MABLY.

On devoit concevoir une favorable opinion d'un Traité de *la manière d'écrire l'Histoire*, composé par un auteur qui s'est occupé toute sa vie des objets les plus essentiels à l'Histoire, qui a si bien étudié et comparé les gouvernemens anciens et modernes. Cet ouvrage, à la manière de ceux de Cicéron, est en forme d'entretiens ; le premier roule sur les différens genres d'histoire, sur les études par lesquelles il faut se préparer à l'écrire, sur les Histoires générales et universelles ; on parle, dans le second, des Histoires particulières, et l'on finit par des observations communes à tous les genres d'histoire ; cependant ce Traité, publié en 1783, in-12, n'a pas répondu à l'attente générale : on a reproché à l'auteur une critique un peu vive et souvent hasardée des plus célèbres historiens anciens et modernes.

M. Gudin a publié, en 1784, une nouvelle édition de cet ouvrage, accompagnée d'un *Supplément*, qui en est une critique sévère, mais juste en beaucoup de points.

M. D E V O L N E Y.

Dans les Leçons d'Histoire, prononcées à l'École normale en l'an III de la république française, et imprimées en l'an VIII (1799), in-8°. , M. de Volney présente, touchant l'influence journalière qu'exerce l'Histoire sur les actions et les opinions des hommes, touchant l'étude de l'Histoire, et les différentes méthodes de la composer, des vues qui ne peuvent appartenir qu'à un esprit d'un ordre supérieur.

Seulement nous avouons qu'il ne nous a pas persuadés qu'on pût faire l'Histoire des temps anciens en étudiant les langues des différens peuples : le plan qu'il propose à ce sujet peut être fort ingénieux ; il suppose dans son auteur beaucoup d'érudition ; mais si l'on tentoit de l'exécuter, il semble qu'on ne pourroit que tomber dans un chaos de conjectures, qui donneroient peu de lumières, et souvent de fausses lumières sur ces temps fabuleux ; ce travail seroit immense, et le résultat peut-être bien peu de chose.

Les morceaux qui traitent de l'Effet des livres juifs sur l'Europe, de l'Effet des livres grecs et romains, introduits dans l'éducation,

sont très-philosophiques et pleins de vérités aussi neuves que frappantes.

Dans tout cet ouvrage, l'auteur doute, examine, discute; il affirme peu, pense librement et profondément, et donne beaucoup à penser.

C H A P I T R E V.

G É O G R A P H I E.

§. I^{er}. GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

LENGLET DU FRESNOY.

La méthode pour étudier la Géographie, par l'abbé Lenglet du Fresnoy, n'étoit d'abord qu'en 4 vol. in-12; elle est, à présent, en dix, de l'édition de 1768, revue et augmentée par Drouet. Il y a des additions curieuses; mais on pourroit aujourd'hui en faire un ouvrage nouveau et très-utile.

M. G O S S E L L I N.

La géographie se divise en ancienne et moderne : la première est nécessaire pour la lecture des anciens historiens Grecs et Latins; elle a été très-bien éclaircie par M. Gossellin. Cet habile géographe a publié, en 1790, *la Géographie des Grecs analysée*, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1). Ce volume donna une haute idée de l'érudition de son auteur: il possédoit, dans son portefeuille, différens

(1) Il se trouve maintenant chez Duminil-Lesueur.

Mémoires destinés à entrer dans le recueil de l'Académie, lorsque cette Société fut supprimée. Ces Mémoires ont été publiés en 1798, sous le titre de *Recherches sur la Géographie des Anciens, pour servir de base à l'Histoire de la Géographie ancienne*, 2 vol. in-4°. Ils contribueront à fixer l'état des connoissances géographiques des divers auteurs et des différens siècles de l'antiquité. Les recherches de M. Gossellin portent sur deux objets principaux : le premier est, la restitution des systèmes géographiques que les anciens ont publiés successivement ; le second est, de suivre la marche des navigateurs anciens le long des côtes, et quelquefois celles des voyageurs dans l'intérieur du continent, pour reconnoître les principaux lieux qu'ils ont visités, et pour fixer, avec plus de certitude, les limites de leurs découvertes : l'ouvrage est enrichi de dix cartes géographiques.

STRABON.

Strabon vivoit vers le temps de la naissance de Jésus-Christ ; il étoit d'Apamée en Cappadoce. Ses voyages en Egypte, en Asie, en Grèce et en Italie, le mirent en état d'écrire en grec un ouvrage très-étendu et

très-important pour l'ancienne géographie , en dix-sept livres. Il ne se réduit pas à une sèche nomenclature ; c'est un exposé historique qui offre beaucoup de solidité et de jugement ; les recherches qu'on y trouve sont de la plus grande utilité pour l'étude de la littérature ancienne. Les deux premières parties de cet ouvrage forment une espèce d'introduction générale ; les autres contiennent des descriptions de chaque pays en particulier , de sa constitution , des mœurs des habitans , de leur religion , avec la notice des plus célèbres personnages. La meilleure édition est celle de Théodore Jansson d'Almeloveen , en grec et en latin , Amsterdam , 1707 , 2 vol. in-folio : on estime aussi l'édition grecque et latine de Paris , 1620 , in-fol.

Le savant Brequigny avoit laissé en manuscrit une traduction française de cet auteur : la difficulté de ce travail l'empêcha , sans doute , d'y mettre la dernière main.

L'empereur NAPOLEON n'a pas voulu que cette source de connoissances utiles fût réservée plus long-temps aux seuls hellénistes , il en ordonna la traduction ; et le ministre de l'intérieur nomma MM. de la Porte du Theil , Coray et Gossellin pour l'exécuter.

Ces trois savans publièrent , en 1806 , le premier résultat de leurs travaux ; c'est un volume grand in-4°. , qui contient la traduction des trois premiers livres de Strabon , avec des notes grammaticales et critiques , par MM. du Theil et Coray. Les observations générales qui servent d'introduction , et les nombreuses notes signées G. , sont de M. Gosselin. Ce premier volume a été très-bien accueilli des savans Français et étrangers ; les suivans sont attendus avec impatience. Les habiles traducteurs renvoient toujours à l'édition de 1620.

POMPONIUS MÉLA.

Pomponius Méla , écrivain Latin du premier siècle , naquit en Espagne. Sa Description de la terre est l'ouvrage , sinon le plus détaillé , au moins le plus élémentaire que l'antiquité nous ait transmis sur sa géographie. A l'exactitude dans les descriptions , à la précision dans les détails , à une bonne méthode dans sa marche , Pomponius Méla a réuni le mérite du style , qui rappelle en grande partie celui des bons écrivains du siècle d'Auguste.

La meilleure édition de ce géographe est celle d'Abraham Gronovius , Leyde , 1748 ,

2 vol. in-8°. M. Fradin, ci-devant professeur d'histoire et de géographie à l'Ecole centrale de Poitiers, a rendu un grand service aux personnes qui ne sont pas des savans de profession, en mettant cet auteur à leur portée, par une traduction française qui paroît avoir, autant que la différence des langues le comporte, le mérite de l'original, celui d'une élégante simplicité. Cette traduction forme 3 vol. in-8°, publiés en 1804. Le traducteur a choisi parmi les notes des différens commentateurs, celles qui lui ont paru les plus propres à jeter quelques lumières sur certains passages obscurs ou équivoques, afin de remplacer, en quelque manière, et de ne laisser aucunement à regretter l'édition même de Gronovius.

D'ANVILLE.

L'auteur moderne qui a le mieux approfondi la géographie ancienne et celle du moyen âge, est, sans contredit, notre célèbre d'Anville. A quelles études ne se livra-t-il pas pour acquérir les connoissances qui lui ont acquis tant de renommée ! En lisant les plus sublimes écrits, il fermoit les yeux à tout ce qui ne concernoit pas la géographie ;

il s'étoit condamné à ne voir dans Homère et dans Virgile, que des noms et des positions de peuples et de villes : aussi doit-on d'excellens ouvrages à des études aussi sérieuses. Nous ne pouvons trop recommander la lecture de sa *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Cette édition est souvent accompagnée de petites cartes que le libraire a fait réduire d'après les grandes de l'auteur ; mais elles sont très-fautives, et n'ont jamais été avouées par M. d'Anville : il faut donc préférer l'édition du même ouvrage publiée l'année suivante, in-folio, avec les véritables cartes de l'habile géographe.

On lira encore, avec beaucoup de fruit, le volume du même auteur, intitulé : *États formés en Europe après la chute de l'Empire Romain en Occident*, 1771, in-4°.

D'Anville a révélé le secret de son art dans ses *Considérations sur l'étude et les connoissances que demande la composition des ouvrages géographiques*, 1777, in-8°.; et il donna dans son *Traité des mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°, l'instrument dont il s'étoit servi avec tant de succès.

M. BARENTIN DE MONTCHAL.

Quelqu'estimable que soit *la Géographie ancienne* de d'Anville, elle ne contient qu'une description sèche des différens pays que connoissoient les anciens, et n'est point propre, par cette raison, à exciter la curiosité des jeunes gens.

L'on ne fera pas le même reproche à *la Géographie ancienne et historique* composée d'après d'Anville, par L. B. D. M. (M. Barentin de Montchal), Paris, 1807, 2 vol. in-8°. et atlas in-folio. L'auteur est un père vertueux, qui l'a d'abord composée pour ses enfans, et lui a donné ensuite des développemens plus étendus, sans perdre de vue que son premier but étoit l'instruction de la jeunesse. Aux notions géographiques empruntées de d'Anville, il a joint la description des mœurs, des usages des différens peuples, des productions de leur territoire, de leur commerce, etc.

Les cartes jointes à cette Géographie sont celles que d'Anville avoit dressées pour l'intelligence des Histoires ancienne et romaine de Rollin, et que l'on a gravées de nouveau et avec soin. Ces cartes sont très-différentes

de celles dont d'Anville a accompagné l'édition in-folio de sa Géographie ancienne et abrégée.

L'ouvrage de M. Barentin de Montchal présente des avantages qu'on ne trouve réunis dans aucun autre ; aussi a-t-il reçu un accueil favorable, même des gens instruits.

On peut joindre aux ouvrages précédens, une *Notice de l'Ecriture Sainte*, ou Description topographique, chronologique, historique et critique des royaumes, provinces, tribus, villes, bourgs, montagnes, mers, rivières, lacs, déserts, etc., dont il est fait mention dans la Vulgate ; ouvrage très-utile pour l'intelligence de l'Histoire Sainte, ou pour connoître l'état actuel de la plupart des pays et endroits dont il y est fait mention, par le Père Colome, barnabite, 1773, in-8°.

L'auteur de cette production ne s'est point proposé de concilier les divers sentimens qui partagent les géographes et les commentateurs de l'Ecriture Sainte sur la différente situation des lieux et des pays dont elle fait mention. L'éloignement des temps, l'oubli où sont tombés la plupart de ces lieux, l'incertitude des noms qu'ils ont portés, le peu de lumière que fournissent les livres saints
relativement

relativement à plusieurs de ces objets, mettent un écrivain dans l'impossibilité de donner de ces contrées une description rigoureusement exacte. Le Père Colome, en publiant cette espèce de dictionnaire, n'a donc eu d'autre objet, que de fixer les idées de quiconque voudra lire l'Ecriture Sainte; de lui faire connoître, en général, la situation d'un pays qui a été le théâtre des événemens qui se sont passés sous la loi ancienne et nouvelle. Cette notice est donc vraiment utile pour tous ceux qui, par goût ou par état, s'occupent de l'étude de l'Ecriture Sainte: on peut, surtout, en recommander l'usage et la lecture aux jeunes théologiens, auxquels elle peut épargner la peine de compulser avec dégoût les gloses volumineuses des commentateurs.

LE P. ROMAIN JOLY.

On trouvera des détails plus exacts et plus étendus dans l'ouvrage du P. Romain Joly, intitulé : *la Géographie sacrée et les monumens de l'Histoire Sainte*, avec des planches et des cartes géographiques; nouvelle édition, augmentée de l'Histoire naturelle de

l'Histoire Sainte, Paris, Jombert jeune, 1784, in-4°.

§ II. GÉOGRAPHIE MODERNE.

La Géographie moderne a été traitée par un plus grand nombre d'écrivains que l'ancienne ; mais la plupart n'étant que des compilateurs qui se copient les uns les autres, sans avoir vu un seul des pays dont ils parlent, il faut nécessairement se borner à quelques bons livres.

L'ABBÉ DE LA CROIX.

La Géographie de l'abbé Nicolle de la Croix, doit être considérée aujourd'hui comme un ouvrage bien sec et bien insignifiant ; si quelques personnes désirent encore se la procurer ou la mettre entre les mains des jeunes gens, nous leur conseillons au moins de choisir l'édition qui a été revue et augmentée par feu l'abbé de Fontenay, Paris, 1804, 2 vol. in-12.

B U S C H I N G.

C'est le nom d'un savant Allemand, qui a fait dans sa langue un grand ouvrage, dont M. Pfeffel, résident à Colmar, a publié la

traduction depuis 1768 jusqu'en 1779, 14 vol. in-8°. La nouvelle édition commencée en 1785, se relie en 16 vol. L'ouvrage de Busching peut être regardé comme le meilleur qui existe sur cette matière pour l'Allemagne; car d'ailleurs il a donné dans presque toutes les erreurs de ses prédécesseurs, qu'il a souvent copiés sans les citer.

On doit surtout étudier avec soin le morceau de cet auteur, intitulé : *Introduction à la Géographie politique des Etats de l'Europe*; c'est un ouvrage généralement estimé: publié pour la première fois en 1758, en allemand, il n'a été traduit en français qu'en 1779, par G.-L. Kilg, ministre du saint évangile à Blamont; la seconde édition de cette traduction, revue et corrigée, a paru, en 1780, dans la Suisse.

G U T H R I E.

Si nous ne parlions pas de la Traduction française de la Géographie de Guthrie, dont la quatrième édition a paru en 1807, 9 vol. in-8°, avec atlas in-folio, peut-être regarderait-on notre silence comme une grave omission. Cette Géographie, qui pourroit être considérée comme une compilation française

plutôt que comme une traduction de l'anglais, a joui d'un assez brillant succès avant la publication du grand ouvrage de MM. Mentelle et Malte-Brun : elle est moins recherchée aujourd'hui.

Les étrangers nous reprochent d'avoir admis dans nos lycées, l'abrégé de cette même géographie, lequel ne forme qu'un vol. in-8°.

On estime l'édition anglaise de la Géographie de Guthrie, publiée à Londres en 1780, in-4°. L'auteur mourut en 1769.

M. P I N K E R T O N.

J. Pinkerton, Ecossais, auteur d'une Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan, traduite en français par C.-A. Walckenaër, Paris, 1804, 6 vol. in-8°. et atlas in-4°, convient, dans sa préface, que l'on ne manque pas d'ouvrages dans ce genre ; mais il a cru que ces ouvrages ne remplissoient pas le but de ceux qui cherchoient à se procurer des connoissances complètes en géographie : il trouva que les uns étoient trop longs et les autres trop courts ; ces plaintes ne sont pas tout-à-fait dénuées de fondement.

M. Pinkerton embrasse quatre objets sur chaque Empire dont il parle : il donne suc-

cessivement la géographie, 1°. historique, 2°. politique, 3°. civile, et 4°. naturelle. Malheureusement l'auteur prononce magistralement sur les intérêts politiques et les relations de différens Etats. On peut croire qu'à cet égard, il n'est que le fidèle écho des bruits que laisse circuler la politique anglaise. Il a traité avec une extrême étendue tout ce qui concerne l'Angleterre ; ce n'est pas que nous trouvions la chose étonnante ; mais il nous semble que si l'on vouloit approprier l'ouvrage de M. Pinkerton à l'usage des Français, il falloit y faire beaucoup de corrections ; à la vérité, le traducteur a beaucoup ajouté au travail de l'auteur sur la France, et a presque doublé ce que celui-ci en avoit dit : mais n'eût-il pas dû réformer quelques jugemens de M. Pinkerton sur notre langue, sur notre littérature, et sur nos mœurs ? Bossuet n'est pas même nommé dans la liste des auteurs Français qui ont illustré leur patrie. Peut-on, d'ailleurs, assez se moquer d'un étranger, qui, parce qu'il a l'oreille insensible aux charmes de notre langue, l'accuse d'être *molle*, qui refuse à l'idiome qu'ont parlé Bossuet, Corneille, Racine, et tant d'autres écrivains supérieurs, le pouvoir de faire des

impressions profondes, qui assure gravement que les Français ont produit peu d'ouvrages d'un génie original? Voy. le tome II, pag. 98.

La Géographie de M. Pinkerton est précédée d'une Introduction à la Géographie mathématique et critique, par M. Lacroix, membre de l'Institut; ce morceau forme une espèce de petit Traité élémentaire d'un genre absolument neuf par le plan et le motif.

Il existe un Abrégé de cette géographie, réduite en un vol. in-8°. , pour la commodité et pour l'instruction de la jeunesse. Cet Abrégé n'est pas non plus exempt de taches, et il s'y est glissé plusieurs des défauts qui se trouvent dans la grande édition : nous en sommes fâchés pour l'auteur et pour les jeunes gens entre les mains desquels il pourroit tomber, et auxquels il donnera des idées fausses sur plusieurs points importants.

M. François, de Neufchâteau, a très-bien dévoilé les erreurs politiques de M. Pinkerton; voyez la brochure intitulée: *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, Paris, Baudouin, 1804, in-8°. de 130 pages.

M. MENTELLE.

Le Cours complet de cosmographie, de géographie, de chronologie et d'histoire ancienne et moderne, par M. Mentelle, membre de l'Institut de France, deuxième édition, Paris, 1804, 4 vol. in-8°. avec des tableaux et un atlas composé de vingt cartes, peut être considéré comme l'un des guides les plus sûrs pour l'étude de la géographie et de l'histoire. De profondes études, une longue expérience dans le monde, l'enseignement, ont fait éviter à l'auteur les écueils dont ne se sont pas toujours garantis les auteurs des géographies les plus récentes : plusieurs sont descendus dans des détails d'histoire naturelle et de statistique qui font dégénérer leurs ouvrages en collections de traités sur ces deux sciences : on ne fera pas ce reproche à M. Mentelle.

Le quatrième volume concerne uniquement la France ; il renferme l'état physique et mathématique, historique et géographique de cette contrée, avec 114 tableaux : ce quatrième volume se vend séparément ; il complète la première édition du Cours de géographie et d'histoire.

M. MUNIER.

Cet auteur paroît avoir senti les vices de la plupart des géographies et avoir formé un plan tout différent : sa *Nouvelle Géographie, à l'usage des deux sexes*, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. , tient un juste milieu entre celles qui sont trop volumineuses et celles qui sont trop abrégées ; elle n'est ni trop développée ni trop élémentaire. M. Munier a puisé ses matériaux dans les voyageurs les plus célèbres et les géographes les plus accrédités.

MM. MENTELLE, MALTE-BRUN,
HERBIN ET AUTRES.

Une géographie universelle doit présenter un tableau complet, précis et raisonné de l'état du globe terrestre et du genre humain, pris à une époque quelconque. Cette définition générale admet des modifications, selon le but particulier qu'un auteur peut se proposer ; ainsi, la géographie des temps les plus modernes forme l'objet principal des auteurs de *la Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, rédigée d'après ce qui a été publié

blié d'exact et de nouveau par les géographes, les naturalistes, les voyageurs et les auteurs de statistiques des nations les plus éclairées ; par MM. Mentelle, Malte-Brun et autres, Paris, 1803—1807, 16 vol. in-8°. et atlas in-fol.

Il manquoit aux géographies françaises des introductions où l'on exposât les principes généraux de la science, soit mathématiques ; soit physiques, soit politiques : les auteurs de la Géographie universelle ont rempli ces lacunes avec un talent distingué dans leur premier volume. Nous croyons pouvoir assurer que la publication de cet ouvrage est un véritable service rendu à la géographie et aux personnes que leur situation oblige de cultiver cette science : les estimables auteurs ont aussi embrassé dans leur plan les changemens qui ont le plus influé sur l'état du monde. Dans une partie du 15^e. volume, M. Mentelle présente la géographie ancienne.

La grande table des matières qui forme la moitié du 16^e. volume, rend l'usage de cette géographie presque aussi facile et aussi commode que celui du plus mince abrégé ; on la doit à M. Moreau, l'un des collaborateurs de l'ouvrage.

L'atlas est composé de 45 cartes, dressées la plupart par J.-B. Poirson ; et gravées par Tardieu l'aîné ; les neuf dernières sont consacrées à la géographie ancienne : M. Malte-Brun y a joint une notice critique des ouvrages et cartes géographiques les plus remarquables, publiés en français, anglais, danois, suédois, allemand, russe, espagnol, italien, etc.

On regrette qu'un jeune homme aussi instruit que M. Malte-Brun, ait parlé avec tant de mépris des géographes Français ; il leur reproche d'estropier les noms des auteurs ; et sa notice présente une multitude de noms qu'il est impossible de reconnoître, tant ils sont défigurés : il n'est pas plus équitable envers les étrangers ; après avoir reproché des erreurs graves à M. Pinkerton, il copie une des plus fortes méprises qui se trouvent dans le catalogue que donne son traducteur des relations de voyages les plus estimées, celle qui est relative à l'histoire du royaume d'Alger, par Laugier de Tassy ; j'avois relevé cette méprise en février 1805, dans *le Magasin Encyclopédique*.

§ III. DICTIONNAIRES GÉOGRAPHIQUES ET ATLAS.

LA MARTINIÈRE.

La géographie est une science si utile, qu'il n'est pas étonnant que dans le dix-huitième siècle, qui a été le siècle de la lexicomanie, on ait cherché à la mettre en dictionnaire. L'ouvrage le plus complet en ce genre, est le *Dictionnaire géographique* de Bruzen de la Martinière, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1769, six volumes in-fol. Il y a dans ce livre d'excellens matériaux. L'auteur cite presque toujours les sources où il a puisé ; mais, pour l'ordinaire, il n'est pas heureux dans le choix et dans l'arrangement des faits : c'est le jugement qu'en portoit le Père Charlevoix. Mais les derniers éditeurs ont tellement refondu l'ouvrage, que cette critique pourroit aujourd'hui paroître injuste.

L'ABBÉ LADVOCAT.

Nous avons deux abrégés du Dictionnaire de la Martinière : le premier est par l'abbé Ladvocat, sous le nom de Vosgien, chanoine de Vaucouleurs ; le second est par un

anonyme : celui-ci porte en titre le nom de la Martinière. L'abbé Ladvocat, qui lui avoit pour le moins autant d'obligations, n'a pas parlé de lui : il donne son livre comme traduit de l'anglais de Laurent Echard. Quoi qu'il en soit, les deux abrégés sont bien faits ; mais celui de la Martinière est suranné. Ils sont tous les deux in-8°. , et présentent une description des royaumes, provinces, villes, patriarchats, évêchés, duchés, comtés, marquisats, ports, forteresses, citadelles, etc., etc., etc., dans laquelle on indique les fleuves, les rivières, les baies, les mers, les montagnes, les sièges que les villes ont soutenus, les grands hommes qu'elles ont produits, etc., les lieux où se sont données les principales batailles, etc.

On estime l'édition du Dictionnaire de Vosgien, publiée en Hollande par l'ex-jésuite de Feller, 1794, 2 vol. in-8°. ; mais la plus recherchée et la plus complète, est celle qui a été revue par M. Gallais, ancien professeur dans la congrégation de Saint-Maur, Paris, Delalain fils, 1806, un très-gros vol. in-8°.

M. BOISTE.

Il n'existoit pas de Dictionnaire géogra-

phique dans lequel on eut réuni et comparé les géographies ancienne, du moyen âge et moderne, et qui, par cette réunion, offrit dans des cadres rapprochés, un tableau géographique, historique, ancien et moderne d'une contrée, d'une ville, par exemple, de la Gaule ou ancienne France, de Lutèce ou Paris. Il n'existoit pas encore de Dictionnaire géographique qui fut accompagné de cartes nombreuses et exactes. M. Boiste a senti l'utilité d'un travail de cette nature, et il l'a exécuté à la satisfaction des personnes instruites, et pour la commodité de celles qui désirent s'instruire. Son ouvrage est intitulé : *Dictionnaire de géographie universelle*, ancienne, du moyen âge et moderne, comparées, Paris, Desray, 1806, in-8°, avec un atlas in-4°, par M. Hérisson. Cet atlas est composé des mêmes cartes que l'atlas portatif dont nous parlerons ci-après, avec la seule différence, que celui qui est joint au Dictionnaire n'est pas accompagné des élémens de géographie qui précèdent l'autre.

BUY DE MORNAS.

Dans *l'Atlas méthodique* et élémentaire de géographie et d'histoire, par Buy de Mornas,

ancien professeur de géographie et d'histoire, mort en 1783, l'auteur expose ainsi son projet : « Je représente les principaux Etats sous » tous les différens règnes où ils ont éprouvé » des changemens considérables; on les verra, » par conséquent, dans leur enfance, dans » leurs progrès, et dans leur décadence.

» Je ne représente sur chaque carte, qu'un » seul Etat avec son étendue, sous tel et tel » période. En ne mettant sous les yeux que » le seul sujet qui doit faire la matière de la le- » çon, on prévient le dégoût, on épargne à la » jeunesse un travail qui la rebute ordinaire- » ment, et l'on grave bien plus profondément » dans la mémoire les objets les plus impor- » tans de l'histoire, en les séparant, et en » ne les présentant que successivement. On » trouvera sur les bordures de la carte, l'ex- » plication et un exposé général des événe- » mens, leurs causes et leurs effets. »

Cet atlas étoit d'abord composé de cent quatre-vingts planches, et divisé en trois vol. in-fol., oblongs : le premier contient quarante cartes, où sont représentés les principes de la chronologie et de la géographie; cette partie, qui sert d'introduction aux deux autres, donne une connoissance suffisante de

tout ce qui a rapport au ciel et à la terre ; des différentes sortes de sphères, de globes et de cartes ; des mesures itinéraires ; de la division du temps, des différentes ères et époques , enfin , de tout ce qui peut faciliter l'étude de l'histoire ; le second tome , également composé de quarante cartes , fait connoître les anciens empires , royaumes et républiques , leurs progrès successifs et leur décadence ; le troisième , enfin , qui renferme cent cartes , fait connoître tous les États modernes , représentés comme ceux de la seconde partie. L'explication de chaque carte est gravée sur les bordures , et est analogue aux plans géographiques. On a soin d'indiquer , par des observations particulières , ce qu'il y a de piquant et de neuf dans la leçon qui est représentée. Les cartes sont gravées avec soin.

L'atlas de Buy de Mornas , augmenté par M. Brion , et une société de gens de lettres , forme aujourd'hui cinq vol. in-fol. , composés de plus de 300 cartes.

D'ANVILLE.

La plupart des géographies que nous avons fait connoître sont accompagnées d'atlas. Nous

nous contenterons d'indiquer ici quelques-uns de ces ouvrages. Les cartes qui composent l'atlas dit de d'Anville, sont dessinées avec un tel soin, soit pour la configuration des côtes, le cours des rivières et le placement des montagnes, soit pour le nombre et l'exactitude des positions, qu'encore aujourd'hui l'on s'empresse de les copier telles que leur savant auteur les avoit publiées, et sans oser même les corriger d'après les connoissances un peu plus exactes ou plus détaillées que de nouveaux voyageurs, des observations astronomiques plus précises, et même les recherches heureuses de quelques auteurs plus modernes, notamment de M. Gosselin, nous ont procurées.

ROBERT DE VAUGONDY.

On recherche encore l'atlas de Robert de Vaugondy, composé de 108 cartes, Paris, 1758, grand in-fol. Il seroit très-utile, dit l'abbé Lenglet Dufresnoy, si tous les morceaux qui le composent, étoient également dignes d'estime.

M. HÉRISON.

Le libraire Desray a publié, en 1807, la
seconde

seconde édition d'un *Atlas portatif* très-utile, par M. Hérisson : c'est un volume in-4°. oblong, contenant 45 cartes, nouvellement dressées d'après les découvertes des voyageurs et les changemens survenus en Europe, y compris le traité de Presbourg. On trouve en tête 169 pages de texte extraites des ouvrages et des cartes de d'Anville, pour la géographie ancienne et pour la moderne, des géographes les plus estimés. Ce texte suffit pour les besoins journaliers; réuni aux cartes, il facilite l'étude de l'histoire, la lecture des voyages, et même celle des ouvrages périodiques.

CHAPITRE VI.

VOYAGES.

RIEN n'est plus agréable que de parcourir l'univers du fond de son cabinet ; c'est à quoi servent les voyages. On distingue des voyageurs par terre et des voyageurs par mer : la plupart des voyageurs par terre suivent , pour leur commodité , les chemins les plus fréquentés , et , à quelque chose près , paroissent se copier les uns les autres , parce qu'ils sont obligés de nous entretenir des mêmes objets ; les voyageurs par mer sont ordinairement plus neufs et plus intéressans , parce qu'ils font souvent des découvertes importantes , et trouvent de nouvelles nations dont les mœurs , les usages , le caractère , etc. , si différens de ce que nous voyons en Europe , sont en droit de piquer notre curiosité et de fixer notre attention. Les premiers , en s'occupant de ce qu'ils voient parmi les nations policées , n'ont jamais à nous offrir que les préjugés , les erreurs , les passions et les diverses connoissances des peuples plus ou moins anciens , plus ou moins civi-

lisés ; et malgré toutes leurs observations , ne parviennent qu'à connoître l'homme de la société , et jamais l'homme de la nature : ils ne voient partout que des êtres dégénérés et corrompus dans le physique et dans le moral ; ils parviennent à se persuader que l'homme est naturellement méchant , parce qu'ils n'en ont presque vus que de tels , et finissent souvent , grâce à ces mauvais exemples , par devenir eux-mêmes plus méchants et plus corrompus , et n'acquérir quelques lumières qu'aux dépens de la vertu ; les seconds , allant découvrir des nations nouvelles , seroient souvent plus à portée d'étudier des êtres qui sont beaucoup plus près que nous de l'état primitif , et d'en tirer des notions qui porteroient un grand jour dans l'histoire de l'homme ; mais la plupart ne sont que des marins grossiers , qui ne se réjouissent à la vue d'une terre nouvelle , que parce qu'ils y trouveront du repos , des rafraîchissemens , des femmes , et des moyens de réparer leurs vaisseaux pour se rembarquer , sans s'amuser à faire des observations sur des peuples qu'ils méprisent.

D'autres ne cherchent dans les contrées éloignées , que des objets de commerce :

d'autres n'ont pour but que de perfectionner la géographie, ou de faire des découvertes relatives à quelques autres sciences : les uns remarquent superficiellement quelques usages, font quelque attention à la figure, aux vêtemens des peuples ; les autres jettent un coup d'œil sur les productions du sol. Quelques philosophes font aussi, de temps en temps, leurs observations ; mais pour bien connoître les peuples, il faudroit vivre avec eux, avoir le courage d'adopter, pendant quelque temps, leurs usages, de se conformer à leurs mœurs pour s'attirer leur confiance et entrer dans leur familiarité. Quoique peu de voyageurs aient été capables d'une telle résolution, il y a beaucoup à profiter de la lecture réfléchie de leurs relations.

§ 1^{er}. TRAITÉS PRÉLIMINAIRES SUR LES VOYAGES.

M. BOUCHER DE LA RICHARDERIE.

Le grand nombre de relations de voyages qui nous ont fait successivement connoître toutes les parties du monde, et qui, de nos jours, se sont multipliées à l'infini, faisoit désirer, depuis long-temps, une bibliographie

des voyages, classée par ordre de pays, et dans une série chronologique.

M. Boucher de la Richarderie, ancien juge en la cour de cassation, s'est chargé de ce travail. Après de longues et pénibles recherches, il a mis au jour *une Bibliothèque universelle des Voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les quatre parties du monde*, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, Paris, 1808, 6 vol. in-8°.

Cet ouvrage n'est pas une simple bibliographie, donnant une indication sèche et aride de titres et de dates; il renferme aussi de longs extraits des nouveaux voyages les plus estimables, et des jugemens motivés sur les relations anciennes qui ont le plus de célébrité.

Il seroit seulement à désirer que la partie bibliographique de cet ouvrage, et même la partie typographique, fussent plus soignées: une multitude de noms d'auteurs et de libraires y sont défigurés. Il arrive fréquemment que M. Boucher présente deux fois le titre d'un voyage anonyme, d'abord sous le voile de l'anonyme, et ensuite sous le nom de l'auteur, quelquefois sous un nom qui n'est pas celui de l'auteur. Le Voyage

d'un missionnaire de la compagnie de Jésus (le Père Villotte, très-connu par son Dictionnaire arménien), en Turquie, en Perse, etc., est cité trois fois sous le voile de l'anonyme dans le premier volume. Ce voyage, publié à Paris en 1730, in-12, par les soins du P. Nicolas Frizon, est indiqué dans les Dictionnaires historiques de Chaudon et Feller, comme un volume in-fol., imprimé à Rome en 1714. Le troisième volume de mon Dictionnaire des Ouvrages anonymes, qui paroîtra vers la fin de cette année, fera connoître l'origine de cette méprise; les articles *Relations* et *Voyages* de ce Dictionnaire pourront servir d'*errata* à l'important ouvrage de M. Boucher de la Richarderie.

Ayant à donner ici une juste idée des Voyages les plus intéressans, nous avons consulté les mêmes sources que l'auteur de la Bibliothèque universelle des Voyages; mais nous croyons en avoir tiré des résultats plus exacts; nous avouons, au reste, avoir profité de quelques-unes des curieuses notices de M. Boucher.

BAUDELOT DAIRVAL.

On trouve une connoissance profonde de

l'antiquité dans l'ouvrage de Baudelot Dairval, intitulé : *l'Utilité des voyages qui concernent la connoissance des inscriptions, sentences, dieux lares, peintures anciennes et bas-reliefs, pierres précieuses et gravées, etc.*, Paris, 1686, 2 vol. in-12. La sécheresse de l'instruction disaroît par l'attention qu'a eue l'auteur d'y jeter des observations curieuses et des remarques piquantes : avec un pareil guide, l'amateur des antiquités peut retirer le plus grand fruit des voyages qui ont pour objet des recherches de ce genre.

Mahudel a joint quelques notes à l'ouvrage de Baudelot ; elles sont insérées dans l'édition de Rouen, 1727, 2 vol. in-12.

LE COMTE BERCHTOLD.

M. de Lasteyrie, qui consacre sa vie à l'étude des sciences les plus utiles à l'humanité, a enrichi notre littérature de la traduction d'un Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie, avec une suite de questions intéressantes, Paris, 1797, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, composé en anglais par un seigneur Allemand, M. le comte Berchtold,

et dédié, en forme d'hommage, au célèbre Arthur Young, peut être d'une grande utilité, non-seulement pour guider les voyageurs dans leurs recherches, mais même pour leur faire retirer de grands avantages de ceux des voyages qui renferment le plus d'instructions sur les matières économiques, objet des savantes questions de l'auteur.

§ II. VOYAGES DES ANCIENS.

• N É A R Q U E.

On trouve dans la Bibliothèque universelle des Voyages, une notice assez détaillée des périples, ou voyages des anciens : l'auteur a omis l'indication de la traduction française du périple de Scylax, insérée par M. Poncelet à la fin de l'édition qu'il a donnée en 1798, de la traduction de Pausanias par l'abbé Gedoy. Il suffit à notre plan de faire connoître les principaux voyages des anciens : nous commencerons par celui de Néarque.

Ce Voyage, publié par Arrien, et que cet écrivain paroît avoir rédigé sur les Mémoires de Néarque même, contient la relation intéressante de la navigation de cet amiral de la flotte d'Alexandre, des bouches de l'Indus

l'Indus jusqu'à l'Euphrate. C'est la première que les Européens aient tentée dans la mer des Indes. Il y a deux éditions estimées de cette navigation, connue sous le nom d'*Histoire de l'Inde*. Dans les deux éditions, cette Histoire se trouve réunie avec celle des guerres d'Alexandre par le même auteur : la première a été donnée par Jacques Gronovius, à Leyde, en 1704, in-fol. ; la seconde parut à Amsterdam en 1747, in-8°. , *cum notis variorum*.

Il n'y a jamais eu de traduction en français du Voyage de Néarque ; le docteur Anglais, Vincent, en attribue une à d'Ablancourt, qui n'a traduit que l'Histoire des Guerres d'Alexandre. Le Voyage de Néarque, du docteur Vincent, n'est point une traduction littérale, mais c'est beaucoup mieux ; et nous devons des obligations à M. Billecoq, qui a publié une excellente traduction de l'ouvrage du savant Anglais, Paris, de l'imprimerie de la république, an VIII, in-4°. , ou de l'imprimerie de Crapelet, 3 vol. in-8°.

P A U S A N I A S.

Le Voyage de Pausanias est plutôt une description de l'ancienne Grèce, où l'auteur

a jeté quelques morceaux historiques , qu'un voyage proprement dit. Pausanias , qui écrivoit sous les Antonins , décrit diverses contrées de la Grèce à une époque où ce pays étoit encore florissant ; il s'attache surtout aux grands monumens dont les ruines excitent des regrets si vifs , quand on les rapproche des descriptions de cet écrivain : il y a mêlé des faits historiques , des détails de géographie , de chronologie , de mythologie , et des anecdotes sur les héros de la Grèce. En s'armant de quelque défiance sur les traditions populaires, auxquelles il paroît ajouter trop de foi , on peut puiser dans son Voyage des connoissances très-variées et très-utiles sur l'état ancien de la Grèce. Les meilleures éditions de Pausanias sont celles de Joach. Kuhnus , Leipsic , 1696 , in-fol. , et celle de Jo.-Frid. Facius , Leipsic , 1794 , 4 vol. in-8°. ; ce dernier éditeur a eu les variantes de deux manuscrits, l'un de Vienne, et l'autre de Moscou.

La traduction de Pausanias , par l'abbé Gedoyne , enrichie de notes curieuses , Paris , 1731 , 2 vol. in-4°. ; Amsterdam , 1735 , 4 vol. in-8°. , a été long-temps recherchée , particulièrement pour son élégance ; mais elle

est reconnue aujourd'hui par nos plus savans hellénistes, pour être très-défectueuse du côté de la fidélité et de l'exactitude.

M. Clavier, avantageusement connu par la traduction de *la Bibliothèque d'Apollodore*, a publié, au commencement de 1808, le prospectus d'une nouvelle traduction de Pausanias, avec des notes : tous les savans désirent la publication de ce nouveau travail, qui ne pourra qu'augmenter la réputation de son auteur.

§ III. HISTOIRES GÉNÉRALES DES VOYAGES.

L'ABBÉ PRÉVOT.

La plus grande collection que nous ayons en Voyages, est celle de l'abbé Prévot, qui parut sous ce titre, *Histoire générale des Voyages*, depuis le commencement du quinzième siècle ; contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde : ouvrage d'abord traduit de l'anglais ; et continué depuis par ordre du chancelier de France, 1745 et années sui-

vantes, 19 vol. in-4°, et 76 vol. in-12, y compris la table des matières, composée par M. Chompré, qui forme le seizième vol. in-4°, ou 4 vol. in-12.

Ce recueil est dans tous les cabinets où l'on s'attache à rassembler les livres qui réunissent l'instruction aux agrémens qu'il faut chercher dans la lecture. On sait que les sept premiers volumes de l'édition in-4°, sont une traduction de l'anglais. Cette partie est mal digérée, chargée d'inutilités, et quelquefois peu agréable à lire. Le reste de l'ouvrage est de l'abbé Prévot, et vaut mieux. Le travail de cet écrivain distingué, cessa avec le quinzième volume. Trois hommes de lettres entreprirent de le remplacer : le soin qu'ils mirent à la rédaction de la suite de cette importante collection, fait regretter qu'ils n'aient publié que deux volumes, le dix-huitième et le dix-neuvième ; l'un a été rédigé par Querlon et Surgy, l'autre par Deleyre : le tome dix-septième ne contient que des additions tirées de la réimpression de l'Histoire générale des Voyages, exécutée en Hollande.

On joint à cette collection un abrégé des Voyages de Biron, Wallis, Carteret, Bou-

gainville et Cook, qui a paru en 1789 ; il forme le tome vingtième de l'édition in-4°, et les tomes 77 à 80 de l'édition in-12.

LA HARPE ET VICTOR COMEYRAS.

L'abrégé de l'Histoire générale des Voyages, publié par La Harpe et autres auteurs, est plus recherché aujourd'hui que l'Histoire elle-même. L'habile abrégiateur a rétabli l'ordre qui manquoit dans l'original, et retranché les détails nautiques, qui ne pouvoient intéresser qu'un très-petit nombre de lecteurs. Dans la partie descriptive, il a classé les articles généraux de manière à éviter la confusion ; et il a jeté dans son ouvrage une variété très-piquante, en faisant presque toujours succéder la narration des aventures à la description des lieux, à la peinture des mœurs.

La Harpe, depuis 1780 jusqu'en 1786, a publié 23 volumes de son abrégé ; il a trouvé un continuateur dans la personne de M. V. C. (Victor Comeyras) : celui-ci a publié 9 volumes, faisant suite aux Voyages d'Afrique, d'Asie et du Levant, Paris, 1798 et années suivantes, avec une table générale des matières, et des figures.

Dans ce supplément, le continuateur a fait un heureux choix des relations qui avoient été omises dans l'Abrégé de La Harpe, ou qui ont paru depuis.

Le même continuateur a publié un Abrégé des Voyages faits en Europe dans les derniers temps, Paris, 1803—1805, 12 vol. in-8°. On lui reproche de ne s'être attaché qu'à un seul voyageur pour chaque pays, ce qui l'a empêché de donner à sa compilation le degré d'intérêt dont elle étoit susceptible.

§ IV. COLLECTIONS DE VOYAGES.

Nous ne dirons qu'un mot de la collection dite des *Grands et Petits Voyages*, si recherchée des curieux; sa rareté empêche de la placer dans beaucoup de bibliothèques: ceux qui voudront connoître les pièces qui la composent, en trouveront le détail exact dans l'ouvrage de M. Camus, intitulé: *Mémoire sur la collection des grands et petits Voyages*, etc., Paris, 1802, in-4°.

Pour redresser une erreur de notre prédécesseur, l'abbé de la Porte, nous nous arrêterons un peu sur la relation de divers voyages curieux, qui n'ont point encore été

publiés, et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs Français, Espagnols, etc., donnée au public par les soins de Melchisedech Thevenot. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1696, 2 vol. in-fol. *Le Mémoire* de M. Camus fait aussi connoître les pièces qui doivent se trouver dans cette collection.

L'abbé de la Porte a confondu Melchisedech Thevenot avec Jean Thevenot son neveu, auteur des Voyages en Europe, Asie et Afrique, Paris, 1665 et années suivantes, 3 vol. in-4°.; Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12.

L'ABBÉ DE LA PORTE, L'ABBÉ DE FONTENAY ET DOMAIRON.

On a dit que les voyages étoient les romans des philosophes. L'histoire des peuples éloignés de nous à des distances considérables et sous un ciel différent du nôtre, nous transporte dans un monde où tout est nouveau à nos yeux. C'est le plaisir qu'on éprouve en lisant *le Voyageur Français*, ou la Connoissance de l'ancien et du nouveau monde, commencé en 1765 par l'abbé de la Porte, continué par l'abbé de Fontenay et par M. Domaïron, et dont il a paru 42 vol. in-12.

L'abbé de la Porte a cru qu'une Histoire des Voyages, en forme de lettres, dont le style familier, commode, agréable, est à la portée de tous les lecteurs, amuseroit plus et soutiendrait mieux l'attention, qu'une relation suivie, continue et didactique.

Tous les objets faits pour exciter l'attention d'un lecteur philosophe, les lois, les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, le commerce, les sciences, les arts, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connoissance de tous les pays et de toutes les nations de l'univers, font la matière de cet ouvrage. Un mérite particulier, et qu'on ne peut trop louer dans *le Voyageur Français*, c'est l'attention qu'a eue l'abbé de la Porte, de rappeler à chaque instant quelques traits de l'histoire ou des mœurs de notre nation, qu'il compare ou qu'il oppose aux mœurs et à l'histoire des pays qu'il parcourt. Tel est le caractère propre de cet ouvrage : il fait connoître nos usages aux étrangers, par l'opposition ou la ressemblance qu'ils ont avec nous.

Les vingt-six premiers volumes du *Voyageur Français* sont de l'abbé de la Porte ;
les

les tomes 27 et 28 , de l'abbé de Fontenay ;
les suivans , de Domairon.

On a fait à l'abbé de la Porte des reproches assez fondés : comme il n'avoit rien vu , il a toujours puisé dans des sources étrangères , mais sans discernement et sans critique : ses continuateurs ont mis plus de soin dans leurs extraits ; mais leur style n'a paru ni aussi coulant , ni aussi ingénieux.

M. CAMPE ET M. BRETON.

Il y a du choix et du travail dans la collection intitulée , *Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens* , ou *Recueil de Voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse* , par Campe , traduit de l'allemand par J.-B. Breton , orné de cartes et de figures , Paris , Dufour , 1801 et années suivantes , 72 vol. in-18 ; le rédacteur s'est contenté de donner une esquisse des principaux Voyages qui ont été faits dans les diverses parties de la terre , esquisse suffisante pour des jeunes gens occupés de plusieurs autres sortes d'études , pour des femmes que rebutent souvent les détails nautiques , géographiques et d'histoire naturelle , et même pour beaucoup d'hommes trop

occupés de leurs affaires et de leurs plaisirs , pour consacrer beaucoup de temps à la lecture.

M. Breton a beaucoup étendu le plan de M. Campè , de manière qu'on doit moins le considérer comme le traducteur de cet estimable étranger , que comme l'abréviateur des voyageurs les plus célèbres.

M. L A N G L È S.

On doit à ce savant orientaliste , une Collection portative de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes , Paris , 1797 — 1806 , 5 vol. in-18. L'habile traducteur mérite d'autant plus de reconnoissance , que le nombre des Voyages traduits des langues orientales est encore fort petit.

§ V. VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

P I G A F E T T A.

Antoine Pigafetta , gentilhomme de Vincence , qui avoit quelque connoissance de l'astronomie et de la géographie , obtint la permission d'accompagner Magellan , lorsque celui-ci s'embarqua le 10 août 1519 , pour faire des découvertes dans le grand Océan ; c'étoit un homme actif, admirateur

des grandes entreprises, et qui possédoit à un haut degré l'esprit d'observation et le désir de s'instruire.

Pendant son voyage, il étudia les différens idiomes des peuples qu'il visita, il en forma des espèces de vocabulaires plus ou moins étendus. Il ne restoit de l'expédition de Pigafetta, qu'une relation écrite par lui-même, à la sollicitation du pape Clément VII et du grand-maître de Rhodes. Cette relation a été trouvée dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et M. Ch. Amoretti, bibliothécaire, l'a traduite de l'italien en français, après avoir traduit l'original même, écrit dans un mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol, en italien moderne : il l'a rectifiée par des notes qui avertissent le lecteur des erreurs de Pigafetta, sur des objets de physique et d'histoire naturelle.

La traduction de M. Amoretti est intitulée : *Premier Voyage autour du Monde*, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519, 20, 21 et 22, suivi de l'extrait du Traité de navigation du même auteur, Paris, 1802, in-8°. avec cartes et figures.

Outre la relation de Pigafetta, on trouve

encore dans ce volume les trois vocabulaires de la langue du Brésil, de celle des Patagons, et de celle des îles de la mer du Sud, et enfin une notice sur Martin Behaim, navigateur Portugais, traduit de l'allemand de M. de Murr, par M. Jansen.

GEMELLI CARRERI.

Le Voyage fait autour du monde en 1693 et années suivantes, traduit de l'italien de Gemelli, Carreri par le Noble, Paris, 1715, 6 vol. in-12, peut encore être consulté avec fruit; ce qu'il a dit du Mexique est précieux pour le temps où il écrivoit. Il s'applique surtout à relever les fautes de Tavernier, dont il blâme la crédulité sans accuser sa bonne foi : on estime la fidélité de sa narration et l'exactitude judicieuse de sa critique.

G. DAMPIER.

On est étonné de trouver dans le nouveau Voyage autour du Monde, commencé en 1676 par G. Dampier, simple chirurgien de vaisseau, tant de connoissances nautiques, astronomiques et physiques; ce courage qui lui fit entreprendre, à plusieurs reprises, de si longs voyages; cette persévérance à les conduire

à leur terme ; ce talent d'observer et de décrire des climats et des peuples si divers ; ce jugement toujours sûr, cette critique toujours judicieuse, qui n'ont rien laissé glisser de hasardé dans des relations si étendues, et qui ont mérité à Dampier un si haut degré de confiance ; c'est à ce navigateur qu'on doit la première relation circonstanciée de la Nouvelle Hollande, à peine connue jusqu'à lui, et que le célèbre Cook a visitée depuis avec tant de soin.

La meilleure édition de la traduction française du Voyage de Dampier, est celle de Rouen, 1715, 5 vol. in-12 ; on y a joint le Voyage de Lyonel Wafer, celui de Wood, celui de Couley, etc.

WOOD-ROGERS.

Il y a des inutilités dans la relation du Voyage fait autour du Monde en 1708 et dans les années suivantes, par le capitaine anglais Wood-Rogers, Amsterdam, 1728, 3 vol. in-12. Ce voyageur fait diverses observations assez curieuses sur le Mexique et la Californie ; le traducteur eut dû ranger chaque chose à sa place.

GEORGE ANSON.

Le Voyage autour du Monde, fait dans les années 1740 et 1744, par George Anson, commandant en chef l'escadre de S. M. Britannique, traduit en français par l'abbé de Gua de Malves, Paris, 1750, in-4°, ou 4 vol. in-12, est recommandable par des vues fidèlement dessinées de divers pays peu connus jusqu'alors, par des plans de ports et de rades si précieux pour les navigateurs, par des cartes dressées avec la plus grande intelligence, par des descriptions rédigées avec autant d'agrément que de clarté. Ce qui intéresse encore singulièrement toutes les classes de lecteurs, c'est le récit des traverses que l'escadre eut à essuyer pour doubler l'orageux cap de Horn, nouveau passage de l'Océan atlantique dans la mer du Sud; c'est la description attachante de la délicieuse île de Juan Fernandez, où l'amiral Anson eut l'attention philanthropique de semer des graines de plantes potagères, et d'autres substances végétales pour le soulagement de ceux qui, à l'avenir, viendroient aborder dans cette île.

Le Voyage de l'amiral Anson a été rédigé par Benjamin Robins , auteur des *Nouveaux Principes d'Artillerie* , dont M. Dupuy a publié une traduction française, Grenoble, 1771, in-8°.

L'accueil favorable que le public a fait à la Relation de l'amiral Anson , et l'intérêt qu'il a pris aux malheurs qui sont arrivés aux vaisseaux de sa flotte , ont assuré le succès du Voyage à la mer du Sud , fait par quelques officiers commandant le vaisseau *le Wager* , pour servir de suite au Voyage de G. Anson , traduit de l'anglais par l'abbé Rivers , et revu par l'abbé Laugier , Lyon , 1756 , un vol. in-4° ou in-12. Ce supplément renferme les choses les plus étonnantes , et il n'y a guères d'exemples de malheurs comparables à ceux dont il présente le récit.

M. DE BOUGAINVILLE.

Peu de Voyages se lisent avec autant de plaisir que celui de M. de Bougainville autour du monde , par la frégate *la Boudeuse* , en 1766 , 67 , 68 et 69 , seconde édition , Paris , 1772 , 2 vol. in-8°. Cet illustre voyageur relâcha d'abord au Paraguay , dans le principal établissement des Portugais , et il en

fait une description attachante sous les rapports physiques et commerciaux. Les détails qu'il donne sur les îles Malouines et sur le Brésil, sont également instructifs ; ses réflexions sur l'origine, les progrès et la décadence des missions des jésuites, décèlent un profond penseur. On le suit avec le plus vif intérêt dans son passage par le détroit de Magellan, et lors de son débarquement dans la mer du Sud. Le lecteur est agréablement surpris de trouver à la suite d'observations nautiques et astronomiques les plus lumineuses, d'aperçus piquans et philosophiques, le délicieux tableau de l'île de Taïti, devenue si célèbre depuis qu'elle a été visitée par les plus fameux navigateurs du siècle passé.

D E P A G È S.

M. de Pagès, capitaine des vaisseaux du roi, chevalier de Saint Louis, et correspondant de l'académie des sciences de Paris, publia, en 1782, la relation de ses Voyages autour du Monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années 1767 à 1776, 2 vol. in-8°. Il s'embarqua sur un bateau français allant à la Nouvelle Orléans,

Orléans, attendant ses succès de la Providence, de son courage, de sa patience, de l'habitude d'une vie dure, laquelle devoit rendre supportables les fatigues du voyage, enfin, de la résolution de se livrer au travail des mains, si les circonstances l'y forçoient. Ce voyageur réunissoit donc les lumières de l'esprit, la force de l'âme et celle du tempérament. On trouve dans son Voyage des détails très-curieux sur les mœurs des peuples qu'il a visités : il présente aussi une foule d'observations physiques très-importantes.

BYRON, CARTERET, WALLIS ET COOK.

Rien n'est plus célèbre que la Relation des Voyages entrepris pour faire des découvertes dans l'hémisphère austral, et exécuté par le chef d'escadre Byron, et les capitaines Carteret, Wallis et Cook, tirée des journaux des différens commandans, et des mémoires de Joseph Banks et du docteur Solander, par Jean Hawkesworth, traduite en français par MM. Suard et Demeunier, et enrichie de cartes, planches et figures, Paris, 1774, 4 vol. in-4°. Si l'on joint à cette Relation le second Voyage de Cook autour du

Monde , traduit par M. Suard , Paris , 1778 , 5 vol. in-4°. , et le troisième Voyage de Cook , ou Voyage à l'Océan Pacifique , traduit par M. Demeunier , Paris , 1785 , 4 vol. in-4°. , on aura la collection des Voyages modernes la plus digne de l'attention des lecteurs philosophes.

On doit à Byron , Carteret et Wallis , de savantes observations sur la navigation des détroits de la mer du Sud ; une description exacte des côtes de la terre des Patagons ; une dissertation lumineuse sur cette race d'hommes extraordinaires : cette dissertation se trouve dans l'introduction qui précède les trois Voyages. On doit aux mêmes navigateurs la réformation de plusieurs erreurs sur le gisement des terres , des renseignemens précieux sur la Nouvelle Bretagne ; la découverte d'un nouveau détroit , et des îles George et Charlotte ; enfin , la connoissance de cette fameuse île de Taïti , que Wallis paroît avoir vue le premier , puisqu'il y aborda en 1767 , une année avant l'arrivée de Bougainville dans cette île.

Cook , dans le cours de ses Voyages , a donné des notions plus étendues qu'on ne les avoit eues jusqu'à lui , des deux extrémités

les plus opposées de l'échelle des peuples sauvages ; aucun voyageur n'a autant concouru que lui à ramasser des matériaux précieux pour l'histoire de la partie de l'espèce humaine , qui est plus ou moins éloignée de recueillir les avantages de la civilisation.

Aux droits que Cook a, par ses découvertes , acquis à la reconnoissance éternelle du genre humain , il faut ajouter les avantages inappréciables que l'histoire naturelle peut recueillir de ses trois Voyages , et les rapprochemens précieux que peut faire l'observateur philosophe , d'après les tableaux de tant de nations soumises au seul empire de la nature.

Mais au sentiment de l'admiration , se joignent les mouvemens d'une sensibilité profonde , lorsque l'on considère toutes les mesures que l'amour de l'humanité suggère à Cook , soit pour la conservation de son équipage au moyen des alimens les plus sains et des antiscorbutiques les plus sûrs , soit pour ménager aux voyageurs à venir , ou pour procurer aux insulaires eux-mêmes des moyens assurés de subsistance , par les plus utiles espèces d'animaux et les plus salutaires plantes potagères qu'il transplanta

dans les îles de la mer du Sud et dans les Terres australes ; on est attendri, surtout, de la sollicitude de Cook pour la conservation de l'espèce humaine, dans quelque degré d'abrutissement qu'elle fût tombée. C'est cet esprit de philanthropie, si rare autrefois chez les marins, qui lui fait donner, à tant de reprises, les ordres les plus rigoureux à son équipage, d'éviter toute espèce de provocation avec les peuplades sauvages ; de n'employer même contre elles la force qu'autant qu'on y sera contraint par quelque violente agression ; d'épargner dans ce cas-là même, autant qu'il sera possible, l'effusion du sang. Faut-il qu'en dépit de ces précautions si touchantes, et par un funeste mal-entendu, l'infortuné Cook ait été assassiné à la vue de son équipage, par ces mêmes insulaires qui, jusqu'à ce moment, l'avoient regardé comme une divinité bienfaisante !

Rappelons ici un fait qui fait honneur à la France : en 1779, le ministre de la marine adressa une lettre circulaire à tous les commandans des vaisseaux du roi, au plus fort des hostilités entre la France et l'Angleterre, pour leur enjoindre de respecter, partout où ils le rencontreroient, le pavillon du ca-

pitaine Cook, et de traiter ce voyageur comme le commandant d'une puissance neutre et alliée : cette démarche noble et généreuse fut suggérée au ministre par Turgot, et l'influence qu'il y avoit eue, n'a été révélée que depuis sa mort par son digne ami Condorcet.

La collection des Voyages de Cook a été aussi imprimée en 18 vol. in-8°, avec atlas in-4°.

BERENGER.

Ce laborieux écrivain a fait une entreprise agréable au public, en réunissant tous les Voyages faits autour du Monde par les différentes nations de l'Europe. Cette collection, imprimée à Lausanne en 1788 et 1789, forme 9 vol. in-8°; il l'a augmentée d'un dixième volume dans une seconde édition publiée en 1795. Le rédacteur s'est borné à tout ce qui étoit utile ou agréable dans les relations originales; il a conservé les événemens qui peuvent instruire et ceux qui peuvent intéresser : on y trouve la description des pays parcourus; parce qu'elle importe à la géographie; celle des peuples, de leurs gouvernemens, de leurs mœurs;

tout ce qui est relatif aux arts , à l'histoire naturelle , parce que les lecteurs qui veulent s'instruire , même en s'amusant , ne recherchent guères que ces objets dans les voyages : tous les détails nautiques , tous les faits trop étendus et qui ne devoient leur importance qu'au moment les, dissertations particulières ont été, ou retranchées, ou abrégées.

M. MILET-MUREAU.

On doit à ce général la rédaction du Voyage de Lapérouse autour du Monde , Paris , imprimerie nationale , an V (1797) , 4 vol. in-4°. , ou an VI (1798) , 4 vol. in-8°. , avec atlas in-fol. Tous les journaux envoyés par Lapérouse n'étoient que des matériaux qui devoient lui servir un jour à écrire l'histoire de son voyage : au retour d'une pareille expédition , ceux qui y ont participé , arrangent leurs matériaux , et leur donnent le degré de perfection dont ils sont susceptibles ; et par une fatalité sans exemple , tous ont péri , et le rédacteur seul a été obligé de suppléer , en rassemblant ce qui a pu échapper du naufrage , la touche vraie et forte des voyageurs qui n'auroient rien dit , qu'ils n'eussent eux-mêmes éprouvé. M. de Fleu-

rieu, ancien ministre de la marine, aujourd'hui sénateur et membre de l'Institut, avoit promis de se charger de la rédaction de cet ouvrage; mais des circonstances l'ayant forcé d'y renoncer, il a dirigé le choix, d'après le vœu de Lapérouse même, sur quelqu'un qui eût du moins fait une étude des sciences exactes et naturelles, base essentielle d'un tel ouvrage: c'est M. Milet-Mureau, général de brigade dans le corps du génie et directeur des fortifications, qui a bien voulu entreprendre cette tâche, dont il s'est acquitté de manière à lui assurer la reconnaissance de tous les hommes intéressés aux progrès des sciences et des lumières.

ÉTIENNE MARCHAND.

Il faut joindre aux précédens ouvrages, le Voyage autour du Monde pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Etienne Marchand, précédé d'une introduction historique, Paris, de l'imprimerie de la république, an VI, 3 vol. in-4°, ou 5 vol. in-8°, avec atlas in-4°.

La première relâche du capitaine Marchand se fit dans l'une des îles Marquises: à la suite d'un tableau général de ces îles, il donne une description détaillée du cli-

mat, du sol, des productions et des animaux : il s'étend beaucoup sur le physique des habitans, sur leur manière de se nourrir et de s'habiller, sur leur caractère, leurs mœurs, leurs usages, leur industrie et leurs exercices. A la suite de son Voyage se trouvent d'excellentes observations nautiques, hydrographiques et astronomiques; des descriptions très-exactes de poissons, de cétacées, d'amphibies, d'oiseaux de la Zone torride, la plupart peu connus, d'un assez grand nombre de plantes, et de plusieurs productions marines.

L'éditeur, M. de Fleurieu, si avantageusement connu par la relation de ses propres Voyages, a enrichi celui de Marchand d'un tableau des pêches périodiques, de recherches sur les terres reconnues par Drack, et de l'examen des découvertes faites par Roggewin.

M. LABILLARDIÈRE.

Le 21 février 1791, l'assemblée constituante décréta que le roi seroit prié de faire armer un ou plusieurs vaisseaux, sur lesquels seroient embarqués des savans, des naturalistes, des dessinateurs, et de donner au commandant la double mission de faire
la

la recherche de Lapérouse, d'après les documens qui leur seroient donnés, et de joindre à cette recherche toutes celles qui pourroient être utiles à la géographie, à la navigation, au commerce, aux arts et aux sciences : l'exécution de ces mesures a donné lieu à l'ouvrage intitulé, *Relation du Voyage à la recherche de Lapérouse*, par M. Labillardière, Paris, an VIII^e, 2 vol. in-4^e, avec atlas grand in-fol., ou 2 vol. in-8^e, avec atlas sur un papier plus petit.

VANCOUVER.

Le capitaine Vancouver a reconnu et relevé 32 degrés de la côte nord-ouest de l'Amérique, d'une manière si détaillée et si complète, qu'à cet égard il est au-dessus de tous les navigateurs, sans en excepter le célèbre Cook, qui lui a servi de maître. Ce hardi navigateur a tout découvert et tout déterminé en fait d'hydrographie : il présente, d'ailleurs, le tableau des tribus sans nombre qu'il a rencontrées ; il décrit les établissemens qu'y ont formés les Russes ; il fait connoître tous les postes militaires, et chacune des missions que les Espagnols ont établies depuis la côte de la Californie jusqu'à Nootka.

A Taïti, Vancouver trouva des changemens remarquables dans le gouvernement du pays, et il entre à cet égard dans un assez grand détail ; à leurs guerres, autrefois toutes maritimes, avoient succédé des combats sur terre. Les vrais philanthropes n'apprendront pas sans éprouver un sentiment douloureux, que ces guerres ont détruit à Taïti la plupart des animaux utiles et des plantes nourricières dont Cook avoit enrichi ces îles.

On peut lire ces détails, et mille autres du plus grand intérêt, dans les Voyages et Découvertes à l'Océan Pacifique du nord et autour du Monde, en 1790, 1791, 1792, 1793 et 1794, par le capitaine George Vancouver, traduit de l'anglais par MM. Morellet et Demeunier, ouvrage enrichi de dix-huit figures et d'une carte, Paris, de l'imprimerie de la république, an VIII, 3 vol. in-4°. avec atlas grand in-fol.

Le même ouvrage a été traduit postérieurement par M. Henry, Paris, an X, 5 vol. in-8°. avec atlas in-8°.

Le nouveau traducteur a ômis une foule de détails nautiques assez inutiles pour la classe ordinaire des lecteurs.

§ VI. VOYAGES EN DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE.

PAUL LUCAS.

Paul Lucas a ses partisans et ses adversaires : les uns l'accusent d'outrer le merveilleux, et de ne débiter que des fables ; les autres entreprennent de le justifier ; et en effet, des relations postérieures ont attesté la véracité de ce voyageur : ce qu'on peut lui reprocher de réel, est une enflure de style qui dépare sa narration.

On a de Paul Lucas, trois Voyages : le premier est un Voyage au Levant, Paris, 1704, 2 vol. in-12 : il comprend l'Europe, l'Afrique et l'Asie ; Baudelot Dairval en a été le rédacteur ; le deuxième est intitulé, *Voyage fait par ordre du roi dans la Grèce, l'Asie mineure, etc.*, Paris, 1712, 2 vol. in-12 : il a été rédigé par Fourmont l'ainé ; le troisième a été fait aussi par ordre du roi, en 1714, dans la Turquie, l'Asie, etc., Paris, 1719, 3 vol. in-12 : on en doit la rédaction à l'abbé Banier. Ces trois Voyages sont recherchés.

LE BRUYN.

Corneille le Bruyn est généralement estimé, et il mérite de l'être. Comme il étoit bon dessinateur et bon peintre, il a mieux exécuté les dessins qu'il nous a donnés, que s'il les avoit fait exécuter par un autre. Un lecteur équitable passera l'éponge sur le goût germanique de cet écrivain, qui s'arrête un peu trop à des minuties, et sur une certaine sécheresse inséparable des petits détails, dans lesquels son style est noyé. Ses Voyages, traduits de l'allemand en français, parurent à Amsterdam in-fol., 2 vol., et à Rouen, in-4°, 5 vol., avec des notes de l'abbé Banier.

TOURNEFORT.

. On fait encore un grand cas aujourd'hui de *la Relation d'un Voyage du Levant*, fait par ordre du roi, contenant l'Histoire ancienne et moderne de plusieurs Îles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la Mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie mineure; avec les plans des villes et des lieux considérables, le génie, les mœurs, le commerce et la religion des différens peuples qui les

habitent, et l'explication des médailles et des monumens antiques ; enrichie des descriptions et des figures d'un grand nombre de plantes rares , de divers animaux , et plusieurs observations touchant l'histoire naturelle , par le célèbre Tournefort , en deux volumes in-4°. , Paris , 1717 , et en trois vol. in-8°. , Lyon , 1718.

Le principal objet des Voyages de ce savant , fut la botanique. Après avoir reconnu dans la Grèce toutes les plantes des anciens , il en rapporta près de quatorze cents qui avoient échappé à leurs recherches. Aux observations de l'herboriste , il joint plusieurs remarques qui prouvent une grande connoissance de l'Histoire ancienne et moderne , et une vaste érudition. Son voyage est orné de figures.

LE PÈRE VILLOTTE.

Cet auteur est principalement connu par des ouvrages publiés à Rome , en langue arménienne ; mais lorsqu'il fut de retour à Paris , il confia à son confrère Nicolas Frizon , jésuite comme lui , les notes qu'il avoit recueillies dans ses voyages. Celui-ci les rédigea et les fit paroître sous le titre de Voyages d'un missionnaire jésuite en Turquie , en

Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie, depuis l'an 1688 jusqu'en 1709, Paris, 1730, in-12 : le fond de cet ouvrage n'est qu'un long itinéraire de seize courses qu'a faites le missionnaire chez les infidèles, pour la propagation de la foi, et des dangers auxquels il a été exposé ; ce qui grossit le livre, c'est le rapport qu'on prétend découvrir entre l'ancienne et la nouvelle géographie : on y trouve aussi un Traité sur les inconvénients des caravanes, une Digression sur le lieu du Paradis Terrestre, des particularités sur les Turcs et sur les révolutions de Perse ; enfin, un long Traité sur l'ancienne Babylone et sur la tour de Babel.

F L A C H A T.

Jean-Claude Flachet, né à Lyon, mort vers 1767, directeur de la manufacture royale de Saint Chamond, a publié un véritable Voyage, sous le titre *d'Observations sur le Commerce et les Arts* d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes Orientales, Lyon, 1766, 2 vol. in-12, avec figures. L'auteur étoit un négociant, qui, n'ayant voyagé que pour acquérir toutes les connoissances qu'on peut se procu-

rer par cette voie sur le commerce , rapporta presque tout à ce but. Il passe d'abord en Italie , et il en parcourt rapidement les places les plus commerçantes et les plus belles villes ; mais on le voit appliqué partout aux objets du commerce ou des arts , y donner sa principale attention , visiter les manufactures , examiner les fabriques et les ateliers , et en dessiner les machines. D'Italie il se rend en Allemagne , de là en Hongrie , et ensuite à Constantinople. C'est son séjour dans la capitale des empereurs Ottomans , qui mérite , à notre avis , d'occuper le plus la curiosité des lecteurs. Cette relation de Constantinople fait bien connoître cette grande ville et l'intérieur du sérail. Le voyageur ne parle guères que de ce qu'il a vu ou de ce qu'il a su de gens bien instruits et fort sûrs.

MILADY MONTAGUE.

Les Lettres de Madame Wortley Montague , écrites pendant ses Voyages en Europe , en Asie et en Afrique , etc. , traduites de l'anglais sur la seconde édition , par le Père Brunet , dominicain , en 1763 et en 1768 , forment trois petits vol. in-12.

Il y a long-temps que le nom de madame

Montague est célèbre en France ; Voltaire est un des premiers qui nous l'ait fait connoître ; il en a parlé avec éloge dans ses Lettres philosophiques , à propos de l'inoculation dont madame Montague avoit apporté le secret en Angleterre. Ses lettres ont été écrites pendant ses voyages et son séjour à Constantinople , où elle avoit suivi son époux qui y étoit ambassadeur de la cour de Londres. Madame Montague a eu des liaisons avec les plus beaux génies de sa patrie , Pope , Congrève , etc. ; elle a même composé quelques vers de société , ce qui suppose , sinon des talens , du moins de ce bel esprit qui fait l'amusement des maisons particulières.

Toute la partie des Lettres de cette dame qui concerne les Turcs , est d'un intérêt , d'un agrément qui font voir que milady étoit pourvue d'une imagination riante , qu'embellissoit ce beau séjour ; à l'égard des autres traits répandus dans ces Lettres , ils sont peu curieux ; le traducteur auroit dû supprimer des indécences , peu ingénieuses d'ailleurs , échappées contre notre nation et contre la religion romaine. Autres défauts : madame Montague se donne la torture pour mettre de l'esprit à la fin de ses Lettres ; ce qui les rend
alors

alors lourdes et pesantes, et bien éloignées de cette légèreté qui découle de la plume de madame de Sévigné : le style original est estimé, mais celui du traducteur est incorrect.

On doit à M. Anson, connu par une traduction en vers d'Anacréon, une traduction plus exacte et plus élégante des Lettres de Milady Montague ; elle parut en 1795, 2 vol. in-12 : mais il en existe une seconde édition mieux imprimée en 1805 ; elle est augmentée d'une traduction des poésies de l'illustre Anglaise, par M. Germain Garnier.

M A I H O W S.

Les objets qui sont traités dans le livre de M. Flachet, sont à peu près les mêmes qui ont occupé l'auteur du *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel*, ou Lettres écrites de plusieurs endroits de l'Europe et du Levant en 1750, etc., avec des observations sur diverses productions de la nature et de l'art ; ouvrage traduit de l'anglais de Maihows, par M. de Puisieux, à Paris, 1763, 4 vol. in-12.

Nous avons beaucoup de Voyages de France, d'Italie, de Grèce ; mais celui-ci n'a

presque rien de commun avec ceux que nous connoissons. Un Anglais instruit et curieux voit bien autrement qu'un Français : on en jugera par ces Lettres , qui sont un peu monotones pour le ton , mais dans lesquelles on trouve des remarques utiles. Le voyageur Anglais , très-riche seigneur , qui possède excellemment l'art de voyager , et surtout celui d'observer , tous deux plus rares qu'on ne pense , étoit accompagné d'un habile physicien , dont les découvertes enrichissent extrêmement ses relations.

POCKOCKE ET AUTRES.

Richard Pockocke , qui nous a donné la relation de ses Voyages en Orient , en Egypte , dans l'Arabie , la Palestine , la Syrie , la Grèce , etc. , joignoit la plus vaste érudition à une ardeur insatiable de connoître tout ce qui a rapport à l'antiquité. On ne peut s'empêcher d'admirer l'exa^ctitude des descriptions qu'il a faites , des plus célèbres monumens que le temps a respectés , le détail circonstancié des villes qu'il a vues , des curiosités et du commerce des pays qu'il a parcourus. La relation qu'il nous a laissée de ses Voyages , n'est point une de ces nomen-

clatures sèches et stériles, qui ennuiant et fatiguent le lecteur, au lieu de l'amuser et l'instruire; il est peu de pages où l'on ne puisse trouver à profiter. On en désireroit une meilleure traduction que celle qui a été donnée par la Flotte, Paris, 1772, 7 vol. in-12; d'ailleurs, elle n'est pas terminée.

Le Voyage de Pockocke et ceux de plusieurs autres savans Anglais, ornés de planches et de gravures, formeroient une collection de plus de dix volumes in-folio, que peu de personnes seroient en état de se procurer. Pour ne pas en priver entièrement le commun des lecteurs, que cette dépense pourroit effrayer, on a choisi ce que ces différens auteurs présentent de plus intéressant; et l'on a rassemblé, dans un même recueil, les détails les plus curieux de leurs Voyages. L'éditeur Anglais, qui a entrepris cette rédaction, a vu son travail accueilli en Angleterre; et le succès de cet abrégé a fait naître l'idée à M. de Puisieux, avocat, de la traduire en notre langue, en quatre volumes in-12, sous ce titre : *les Voyageurs modernes*, ou Abrégé de plusieurs Voyages faits en Europe, en Asie et en Afrique, traduit de l'anglais, Paris, 1760.

P O I V R E.

Quoique le volume intitulé, *Voyages d'un philosophe*, ou Observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, Yverdun, 1758, soit d'un très-petit format, il y a certainement plus de choses et de sens, de raison, de philosophie et de vues, que dans beaucoup de gros volumes, où la forme est absorbée par la matière. L'Asie entre pour beaucoup dans les Observations de M. Poivre, voyageur politique, économiste et physicien, à qui rien d'intéressant de ce qui concerne les vrais biens des hommes, ne paroît avoir échappé.

Ce Voyage a été réimprimé en 1794, in-8°, et en 1797, in-18, avec une curieuse notice sur la vie de M. Poivre, par M. Dupont de Nemours.

M. O L I V I E R.

Ce qui donne le plus grand prix au Voyage de M. Olivier dans l'Empire Ottoman, l'Égypte, la Perse, la Barbarie, Paris, 1801, 1804 et 1807, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°, avec trois atlas in-4°, ce sont les lumières qu'il y a répandues sur diverses branches de l'his-

toire naturelle : c'est assez injustement, ce semble, qu'on lui reprocha, lorsque la première partie de son ouvrage parut, de s'être trop occupé de décrire les plantes et leurs divers genres, de s'être trop étendu sur la géologie et la minéralogie des pays. L'accumulation des siècles qui se sont écoulés depuis les beaux temps de la Grèce et de l'Orient, la domination oppressive des possesseurs actuels de ces célèbres contrées, ont tellement contribué à détruire jusqu'aux plus foibles restes de leurs monumens, que ceux qui y voyageront à l'avenir, ne pourront plus y faire des excursions utiles qu'en s'occupant de géologie, de zoologie, de botanique et des autres branches de l'histoire naturelle : les plus beaux, les plus solides ouvrages de l'industrie des hommes, ne résistent point aux ravages du temps et de la barbarie ; les merveilles, les beautés de la nature sont impérissables.

LE BARON DE RIEDESEL.

Le Voyage en Sicile et dans la Grande Grèce, par le baron de Riedesel, traduit de l'allemand par Frey des Landres, Lausanne, 1773, in-12, est composé de plusieurs

lettres adressées par l'auteur à son ami, le célèbre Winkelmann; ce Voyage, réimprimé à Paris en 1802, in-8°. , avec celui du Levant, par le même auteur, est le premier qui nous ait fait connoître les restes de ces magnifiques monumens, qui ajoutoient les richesses de l'art à celles qu'a prodiguées la nature à cette île.

En décrivant les ruines des villes, des ports, des aqueducs, des temples, des théâtres, des amphithéâtres répandus sur tous les points de la Sicile; le voyageur, avec le secours des notions éparses chez quelques auteurs de l'antiquité, rappelle sans cesse l'ancien état de ces monumens du goût et de l'industrie des Siciliens, dans les temps de leur antique splendeur.

M. I R W I N.

Dans la Relation très-intéressante d'un Voyage à la Mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie, en Egypte et dans les déserts de la Thébaïde, etc., dans les années 1780 et 1781, par M. Eyles Irwin, traduit sur la troisième édition anglaise, par M. Paraud, Paris; 1792, 2 vol. in-8°. , les déchirantes images des calamités qu'essuyèrent Irwin et

ses compagnons ; toujours à la veille d'être massacrés par des hordes errantes , sont adoucies par le portrait consolant que fait le voyageur du grand chef des Arabes , dont les vertus rappellent celles des princes qui ont le plus honoré l'humanité. Irwin trouva aussi dans les femmes Arabes , cette sensibilité profonde , cette compassion active dont rarement ce sexe se dépouille chez les nations même les plus barbares.

LES JÉSUITES.

Il y a beaucoup de géographie , de topographie , d'histoire naturelle , des éloges communément bien faits de plusieurs missionnaires , dans *les Lettres édifiantes et curieuses* , écrites des missions étrangères , par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus ; c'est ce qui fait rechercher ce recueil. Pour ce qui est des martyrs dont on y parle , des conversions singulières qu'on y détaille , *credat judæus Apella , non ego*. Tel est le jugement que porte sur cette importante collection dans le catalogue manuscrit des livres de sa bibliothèque , le pieux et savant abbé Goujet. Les premiers et principaux éditeurs des *Lettres édifiantes* , ont été les Pères le

Gobien, du Halde, Ingou, la Neuville et Patouillet: leur collection forme 32 volumes; elle étoit devenue très-rare; une nouvelle édition, commencée en 1780 et terminée en 1783, l'a sauvée de l'oubli dans lequel elle alloit tomber. L'avantage que cette nouvelle édition a sur la précédente, c'est l'ordre que l'on a répandu dans cette collection immense: une lettre de la Chine ou de l'Inde étoit suivie immédiatement par une autre datée de l'Amérique; si cet arrangement paroissoit favorable à la variété, il n'étoit point propre à satisfaire les lecteurs, qui aiment à suivre leurs objets et à classer, sans peine, leurs idées et leurs connoissances: ceux-ci applaudiront à l'ordre qu'on a suivi dans la nouvelle édition; elle est partagée en 4 parties, dont la première renferme les Mémoires du Levant, la plus ancienne des missions françaises; la seconde, les Lettres de l'Amérique; la troisième, celles qui ont été écrites de l'Inde; et la quatrième, celles de la Chine, du Tonquin et de la Cochinchine: chaque partie est précédée d'une préface instructive. Cette nouvelle édition, composée de 26 volumes, a été rédigée par l'abbé Querbeuf; l'abbé Brotier, l'éditeur célèbre
de

de Tacite et de Pline, a bien voulu l'aider de ses lumières et de ses conseils, et il lui doit presque toutes les notes ajoutées à la partie qui contient les Mémoires du Levant; elles sont courtes, claires, et destinées à rectifier quelques erreurs lorsque les missionnaires qui ont écrit, ont rendu compte d'objets qui leur étoient étrangers, et d'après des rapports tantôt exagérés, tantôt infidèles.

L'abbé Querbeuf a été assez prudent, quoiqu'ex-jésuite, pour retrancher plusieurs détails de pratiques pieuses, exposées souvent longuement et d'une manière minutieuse, et une multitude de miracles, qui ne sont pas toujours bien avérés: il a ainsi confirmé le jugement du célèbre Goujet.

§ VII. VOYAGES EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'EUROPE.

M. REICHARD.

Le public éclairé de tous les pays, a fait un accueil distingué à l'ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs en Europe*, par M. Reichard, conseiller de guerre de S. A. le duc de Saxe-Gotha, cinquième édition originale en trois tomes, considérablement

augmentée, avec un atlas portatif, un itinéraire de l'Europe, et les panoramas des curiosités de treize villes principales, Veimar, 1807; cette édition est beaucoup plus complète que la quatrième, exécutée à Paris en 1807, en 2 gros vol. in-8°. avec atlas. Il est bon d'observer que pour un ouvrage de cette nature, la dernière édition l'emporte toujours sur les précédentes.

B R U S S E L.

Les libraires d'Avignon ont réimprimé, en 1791, la Promenade utile et récréative de deux Parisiens, en 135 journées, rédigée par feu M. Brussel, ancien conseiller-auditeur de la chambre des comptes de Paris, et publiée, pour la première fois, à Paris, sous le voile de l'anonyme, en 1768, 2 vol. in-12 : c'est un mélange agréable de réflexions piquantes, d'observations utiles, d'anecdotes plaisantes, et de remarques très-judicieuses; on y trouve aussi des descriptions très-circonstanciées de plusieurs monumens qui décorent les divers Empires de l'Europe.

DE SILHOUETTE.

On peut lire *le Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, par de

Silhouette, quatre vol. in-12, 1770. Il est bon d'ajouter que quiconque veut connoître un pays, doit y voyager lui-même. Tous les voyageurs ressemblent plus ou moins à cet Allemand, qui, ayant été mal reçu dans une auberge de Blois, par l'hôtesse, qui étoit un peu trop blonde, mit sur son *album* : N. B. qu'on a des auberges détestables à Blois, et que toutes les dames y sont rousses et acariâtres. Si l'on en croit l'abbé de Choisi, rien de plus riche et de plus magnifique que la cour de Siam : lisez les Mémoires de Forbin, vous ne trouverez rien de plus mesquin.

ROLLAND DE LA PLATIÈRE:

Les Lettres écrites de Suisse, d'Italie et de Malte, par M*** (Rolland de la Platière) à mademoiselle *** (Phlippon, si célèbre depuis sous le nom de madame Rolland), en 1776, 1777 et 1778, Amsterdam, 1780, 6 vol. in-12, rappellent de déchirans souvenirs.

Les Voyages de Rolland annoncent un esprit versé dans plusieurs genres de connoissances, que communément ne réunit pas le même homme. La morosité de son humeur

perce quelquefois dans les jugemens qu'il porte sur les hommes et sur les choses ; quelquefois aussi ses descriptions manquent d'exactitude ; mais il traite avec profondeur tout ce qui concerne les antiquités , et avec assez de discernement et de goût les différentes parties des beaux-arts : ce qui distingue surtout sa Relation , ce sont les recherches auxquelles il se livre sur les diverses branches de commerce et d'industrie propres à chaque contrée qu'il parcourt,

M O O R E,

Les Lettres d'un Voyageur Anglais sur la France , la Suisse , l'Allemagne et l'Italie , traduites de l'anglais de feu M. Moore , par M. Henri Riou ; Genève , 1781 , 4 vol. in-8° , ont eu un grand succès. Une seconde traduction des *Lettres sur la France , la Suisse et l'Allemagne* , publiée à Paris en 1806 , 2 vol. in-8° , a pour auteur une demoiselle , dont le nom a échappé à mes recherches.

La partie très-abrégée de ce Voyage , où l'auteur fait des observations sur les mœurs et le caractère des Français , considérés uniquement dans la capitale et à la cour , est très-curieuse ; on n'y remarque point cette

antipathie nationale généralement attribuée aux Anglais ; Moore juge impartialement la nation Française : il ne dissimule pas ses défauts , mais il exalte de bonne foi et avec une sorte de satisfaction ses bonnes qualités. Cette même impartialité dirige ses jugemens sur la supériorité de la haute comédie en France , et sur celle des acteurs qui la jouent.

John Moore , enlevé à la république des lettres en 1802 , est considéré comme un auteur classique en Angleterre : le style de ses Voyages est un modèle de facilité et de clarté.

LE COMTE D'ALBON.

Le comte d'Albon paroît avoir fixé un œil observateur sur l'Europe , c'est-à-dire , sur la partie la plus intéressante du globe. L'Europe a toujours été le centre des lois , de la sagesse et des arts ; avant la révolution , elle étoit pleine de monarchies et de républiques ; habitée par des nations polies et industrielles ; elle offroit donc une diversité agréable et des leçons importantes. L'ouvrage de M. le comte d'Albon est rempli de vues saines , d'observations solides et judicieuses ; il est intitulé : *Discours sur l'histoire , le*

gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe (l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et le Portugal), Paris, 1782, 4 vol. in-12. Le premier volume de cet ouvrage avoit paru en 1779, dans le format in-8°.

LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE.

Parmi les Voyageurs, les uns disent seulement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce que tout autre à leur place pourroit voir et entendre : les autres, exercés à penser, ou doués d'une imagination active, réfléchissent sur tous les objets qui les frappent, jugent, comparent, laissent aller leur esprit et leur âme, et parlent en même temps à l'âme et à l'esprit de leurs lecteurs.

C'est dans cette dernière classe qu'il faut ranger M. de la Tremblaye, ci-devant chevalier de Malte, enlevé tout récemment à la république des lettres, et dont on a l'ouvrage qui a pour titre : *sur quelques Contrées de l'Europe*, ou Lettres du chevalier de *** à madame la comtesse de ***, Paris, 1788, 2 parties in-8°.

Ce Voyage a paru sous un titre modeste, mais l'on y trouve des observations fines,

des sentimens nobles , des idées justes , un style pur , une prose vraiment française , ce qui n'est pas aujourd'hui très-commun ; et qui plus est , de fort jolis vers , quelquefois même de très-beaux vers.

La France , l'Italie et la Suisse sont l'objet des réflexions de l'ingénieux voyageur : tout sembloit dit sur ces pays ; en lisant ces Lettres , on voit que tout ne l'étoit pas. On trouve le même talent dans des Lettres sur *l'Histoire de France et d'Angleterre* , lesquelles forment le second volume des œuvres posthumes de M. le chevalier de la Tremblaye , Paris , 1808 , 2 vol. in-12.

WILLIAM COXE.

On a fait un accueil distingué au Voyage en Pologne , Russie , Suède et Danemarck , dans les années 1778 et 1779 , par William Coxe , traduit de l'anglais avec des notes , et augmenté d'un Voyage en Norwège , par Mallet , Genève , 1786 , 2 vol. in-4^o. , ou 4 vol. in-8^o.

A la tête de son Voyage en Danemarck ; Coxe avoit placé une narration très-détaillée de la fameuse diète de 1660 ; son habile traducteur y a substitué l'excellente relation

qu'il en avoit lui-même donnée dans son Histoire de Danemarck. On regrette que le Voyage en Norwège, du même traducteur, soit si court : c'est le seul ouvrage de M. Mallet, où ses amis puissent le retrouver absolument tel qu'ils l'ont connu ; non plus le savant ou le littérateur universel, mais l'homme de société, l'homme essentiellement aimable : on l'y voit saisissant chaque chose sous le côté plaisant, donnant du piquant à ce qu'il raconte, assaisonnant la gaieté par la bonhomie, et voulant être oublié, même lorsqu'il est forcé à parler de lui.

M. FORTIA DE PILES.

Le Voyage de deux Français en Allemagne, Danemarck, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790, 1791 et 1792, Paris, 1796, 5 vol. in-8°, renferme une description très-détaillée des différentes contrées visitées par les voyageurs : le rédacteur, M. Fortia de Piles, n'a point recherché des ornemens étrangers ; il ne raconte pas ses propres aventures, mais il fait un récit fidèle de ce que chaque pays lui a offert de plus intéressant ; il a plus travaillé, comme il l'avoue lui-même, pour les voyageurs qui voudront, après

après lui , visiter les mêmes contrées , que pour les lecteurs de cabinet ; cependant le nombre de ces derniers est le plus considérable , et l'on ne sauroit disconvenir que la sécheresse de sa narration n'est rachetée que par l'importance et la multitude des détails.

GEORGE FORSTER.

Une passion ardente de s'instruire avoit attaché l'Allemand George Forster , dans sa première jeunesse , à Cook ; lors du second voyage de ce célèbre navigateur autour du monde : c'est dans la maturité de l'âge , et au milieu des orages de la révolution française , qu'il a rédigé la notice d'un Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liège, dans la Flandre, le Brabant, etc., seconde édition, augmentée d'un Voyage en Angleterre et en France ; le tout traduit de l'allemand avec des notes, par Charles Pougens, Paris, an VIII, 3 vol. in-8°.

Un sentiment exquis des beautés que recèlent les productions des beaux-arts, une connoissance approfondie de plusieurs branches de l'histoire naturelle, le talent d'observer et de décrire, un amour ardent de la liberté distinguoient éminemment G. Forster,

qu'il ne faut pas confondre avec un autre voyageur portant le même nom, le même prénom, né en Angleterre, et dont nous avons un Voyage dans le Nord de l'Inde.

F R A N C E.

PIGANIOL DE LA FORCE.

Les personnes qui voudront connoître l'ancien état de la France, pourront consulter deux ouvrages de Piganiol de la Force, ancien sous-précepteur des pages du comte de Toulouse ; savoir : la nouvelle Description de la France, troisième édition, Paris, 1753, 13 vol. in-12, et l'introduction à la Description de la France et au droit public de ce royaume, Paris, 1752, 2 vol. in-12 : ce dernier ouvrage faisoit le commencement de la Description de la France dans les premières éditions.

Dans le premier ouvrage, Piganiol trace l'histoire naturelle et politique de chaque province : il y a fait entrer tout ce qu'il y a de plus curieux dans les états des généralités que les intendants des provinces avoient dressés pour l'instruction du duc de Bourgogne, fils de Louis XIV.

M. Dulaure a publié, en 1788 et 1789, six volumes in-12 d'une Description des principaux lieux de la France; l'intérêt qu'il a su répandre sur les parties qu'il a traitées, fait regretter l'interruption de cet ouvrage.

ARTHUR YOUNG.

Le public a fait un accueil favorable au Voyage en France pendant les années 1787, 88, 89 et 1790, par Arthur Young, traduit en français par M. Soulès, avec des notes par M. de Casaux, Paris, 1793, 3 vol. in-8°. Ce Voyage est précieux surtout par les observations que le célèbre agronome a faites sur les vices de la culture en France, et sur les améliorations dont elle est susceptible: dans tout le cours de son Voyage, il déclare qu'en général le sol de la France est bien supérieur à celui de l'Angleterre; mais que la pernicieuse méthode des jachères, la restriction mal entendue des prairies artificielles, le défaut de clôtures, le peu d'intelligence dans l'usage des engrais, la rareté des canaux, tiennent l'agriculture en France dans un grand état d'imperfection.

Les bons esprits ont senti la justesse de ces observations, et ils font de continuel

efforts pour remédier à des défauts si préjudiciables à nos intérêts. Dans la séance publique tenue le premier mai 1808, par la Société d'agriculture du département de la Seine, il a été fait un rapport relatif au concours pour *l'abolition des jachères*, et on y a lu une notice des Mémoires relatifs au concours pour *l'introduction de nouveaux engrais*; on sait, d'ailleurs, quelle multitude de canaux plus importants les uns que les autres fait ouvrir ou restaurer le génie prévoyant de NAPOLÉON.

M. DUBOIS,

Le nouveau Voyage de France, avec 24 itinéraires pour les différentes parties de l'Empire, 1806, 2 vol. in-12, présente un double intérêt, en ce qu'il peut servir de guide au voyageur, et de supplément à la géographie de la France, pour la partie historique des villes surtout: il est destiné à remplacer le Voyage de France par Pigniol de la Force, aujourd'hui suranné. M. Dubois a étendu le plan de ce dernier, en y ajoutant les productions du pays, le commerce, les eaux minérales et autres parties qu'il avoit négligées.

PIGANIOL DE LA FORCE.

Il s'est opéré de si grands changemens dans Paris depuis 20 ans, que pour se faire une juste idée de cette capitale, on doit lire avec attention les anciennes et nouvelles Descriptions qui en ont été publiées. Pigniol de la Force sera un bon guide pour les temps qui ont précédé la révolution de 1789. Il faut choisir l'édition de la Description de Paris, donnée par l'abbé Pérau en 1765, 10 vol. in-12.

D'ARGENVILLE.

Le Voyage pittoresque de Paris, est une description de tout ce qu'il y a de plus beau dans cette grande ville, en peinture, sculpture et architecture, par d'Argenville, volume in-12, avec des gravures. Les fréquentes éditions que l'on a faites de ce Voyage, en prouvent assez l'utilité : c'est un guide fidèle et commode pour tous ceux qui veulent promener leurs regards sur les différens morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture que renferme la capitale. Les planches de ce livre sont au nombre de huit, dont cinq présentent des monumens

qui n'avoient point encore été gravés ; celle qui donne le point de vue de la ci-devant Place de Louis XV, offre de jolis détails, et qui ont été rendus d'une manière pittoresque par J.-B. Tilliard, d'après le dessin de M. Moreau le jeune.

M. VILLIERS.

Pour connoître les changemens qui se sont opérés dans Paris depuis la révolution, il est essentiel de se procurer des ouvrages où ces changemens sont indiqués avec quelque exactitude ; on peut mettre au nombre de ces productions, le Manuel du Voyageur à Paris, ou Paris ancien et moderne, par M. P. Villiers, nouvelle édition, Paris, 1806, in-18. J'invite cet auteur à corriger à l'avenir ses épreuves avec plus de soin, et à ne plus décrire la bibliothèque de la ville de Paris, telle qu'elle étoit avant la révolution. Cette bibliothèque a été transportée à l'Institut, et remplacée par de bons livres choisis dans les dépôts littéraires nationaux.

M. Villiers est encore auteur d'un Manuel du Voyageur aux environs de Paris, 2 vol. in-18.

M. PHILIPPON-LA-MADELAINE.

Il seroit à désirer que les ouvrages destinés à passer dans beaucoup de mains, fussent rédigés par des hommes de lettres dignes de ce nom; c'est l'avantage qu'a eu le petit volume intitulé, *Manuel ou Nouveau Guide du Promeneur aux Tuileries*, par M. Philippon-la-Madelaine, Paris, 1806, in-18. La description des chefs-d'œuvres dont ce jardin est enrichi, se trouve assez généralement accompagnée de détails ou d'anecdotes littéraires, qui font une agréable impression sur l'esprit des lecteurs.

Nous ayons des Voyages estimés dans les plus anciennes provinces de la France, et dans plusieurs de ses nouveaux départemens : on distingue parmi ces productions, le Voyage en Provence, par l'abbé Papon, nouvelle édition, Paris, 1787, 2 vol. in-12; le Voyage à Barrège et dans les Hautes-Pyrénées, par Dusaulx, Paris, 1796, 2 vol. in-8°.; le Voyage physique dans les Pyrénées, par Pasumot, Paris, 1797, in-8°.; le Voyage dans le Finistère, par Cambri, Paris, 1802, 3 vol. in-8°.; le Voyage d'Auvergne, par le Grand d'Aussy, nouvelle

édition, Paris, 1795, 3 vol. in-8°.; le Voyage agronomique en Auvergne, par M. l'abbé de Pradt, aujourd'hui évêque de Poitiers, Paris, 1803, in-8°.; le Voyage dans le Jura, par Lequinio, Paris, 1801, 2 vol. in-8°.; le Voyage dans le Midi de la France, par M. Millin, Paris, 1807 et 1808, 3 vol. in-8°., avec deux atlas in-4°.; l'auteur a promis un quatrième volume; le Voyage dans les départemens nouvellement réunis, par Camus, Paris, 1803, 2 vol. in-18; l'Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni, par M. Bourrit, 1791, in-12; le Voyage à Chambéry, par M. Campenon, troisième édition, 1798, in-18; etc., etc.

H O L L A N D E.

PILATI DE TASSULO.

On attribue assez généralement à cet écrivain laborieux, les Lettres sur la Hollande, écrites en 1777, 1778 et 1779, la Haye, 1780, 2 vol. in-12; elles sont regardées comme la relation la plus complète que nous ayons jusqu'à présent sur la Hollande. Pour toute préface, Pilati a mis à la tête de son ouvrage une lettre de Descartes à Balzac : ce philosophe

losophe y fait l'éloge de l'activité des habitants de la Hollande, de la liberté dont on y jouit, et ce qui est beaucoup plus remarquable, de la température même du pays; il la préféreroit, dit-il, à ce beau ciel de l'Italie si vanté, où la peste se mêle avec l'air qu'on y respire; où la chaleur du jour est insupportable, où les fraîcheurs du soir sont mortelles, où l'ombre des nuits commande le vol et les meurtres.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

L'Espagne nous touche et nous ne la connoissons qu'imparfaitement il y a trente ans.

Le peuple qui habite ce pays mérite, à beaucoup d'égards, d'être connu et estimé: nous ne devons pas oublier le rôle brillant qu'il a joué en Europe; ses navigateurs nous ont ouvert la route du Nouveau Monde; ses poètes servirent de guides aux nôtres; il excelle depuis quarante ans dans l'imprimerie; ses fabriques de draps et de soieries approchent de la perfection, et leurs progrès deviendroient même alarmans pour nous, si le caractère du Français, et le sentiment de sa propre valeur, ne l'élevoient au-dessus de la jalousie.

Ce pays est cher aux lettres et à la philosophie. Cordoue fut le berceau de Sénèque et de Lucain ; l'Andalousie est cette ancienne Bétique , que Fénelon chanta dans son immortel poème. Les environs de Lérida et la Catalogne entière offrent , à chaque pas , les traces de cette guerre fameuse , où César défit les lieutenans de Pompée , et qui lui assura l'empire du monde : enfin , quel pays sur la terre pourroit rendre ses habitans plus heureux , si au lieu de seconder la nature , qui a tout fait pour eux , ils ne sembloient prendre à tâche de la contrarier sans cesse par leurs barbares et ridicules institutions ?

S W I N B U R N E.

Le Voyage de Henri Swinburne en Espagne , en 1775 et 1776 , traduit de l'anglais par de Laborde , Paris , Didot , 1778 , grand in-8°. , est le seul où l'on trouve des détails étendus sur la Catalogne , celle de toutes les provinces d'Espagne où le commerce a le plus d'activité. Aucun voyageur n'a décrit , d'une manière aussi attachante , la province de Grenade. On assure que c'est de Grenade que les premiers plants de cannes

à sucre furent portés aux Indes Orientales ; et le peu de sucre qui se fait encore dans cet ancien royaume , égale , pour le grain et pour la qualité , le sucre des îles Antilles.

L'article des mœurs et de la vie civile n'est pas même effleuré dans ce Voyage ; ce qui prouve un bien grand mépris de la part de l'auteur pour la nation qu'il a visitée , ou une extrême négligence.

P E Y R O N.

Le nouveau Voyage en Espagne , par Peyron , Paris , 1782 , 2 vol. in-8°. , annonce un homme fort instruit dans la partie des antiquités , un observateur éclairé , un écrivain très-impartial : il présente des détails curieux sur Carthagène dans la province de Murcie , et sur Cuença dans la Nouvelle Castille ; ce sont les deux seules villes importantes dont ni Swinburne , ni M. Bourgoing , n'aient pas parlé.

M. B O U R G O I N G.

M. Bourgoing , ci-devant ministre plénipotentiaire à la cour de Madrid , publia , dès 1789 , sous le voile de l'anonyme , un nou-

veau Voyage en Espagne, Paris, 3 vol. in-8°. Une seconde édition de cet ouvrage, corrigée et très-augmentée, parut, en 1797, sous le titre de *Tableau de l'Espagne moderne*. Une troisième édition a été donnée en 1803 : la quatrième, publiée en 1807, contient quelques corrections et des augmentations qui conduisent le tableau de l'Espagne jusqu'à l'année 1806 : on y a joint, pour la commodité des voyageurs, le livre des postes d'Espagne ; et on a enrichi l'atlas de gravures qui retracent les monumens arabes de Grenade et de Cordoue, et d'une carte des routes d'Espagne.

De tous les ouvrages qui ont paru sur l'Espagne, le Voyage de M. Bourgoing est le plus satisfaisant : d'intéressans morceaux sur les laines d'Espagne, sur le commerce de Cadix et Barcelone, sur les colonies espagnoles, sur les ressources qu'offre ce royaume, dénotent une mûre observation, un jugement sain, un esprit juste, et de profondes connoissances en diplomatie.

C.-A. FISCHER.

M. Fischer, dans un Voyage en Espagne pendant les années 1797 et 1798, traduit de

l'allemand par feu C. - F. Cramer, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, ne s'est pas proposé de donner un tableau complet de l'Espagne ; il a voulu seulement recueillir quelques détails échappés aux précédens voyageurs, relativement surtout à l'état de la littérature et de la librairie en Espagne, et à la manière d'y voyager avec fruit ; il a très-heureusement atteint ce double but, soit par la notice exacte qu'il présente des différentes sociétés littéraires qui se sont formées en Espagne, et des bons ouvrages en tout genre qui y ont été publiés depuis quelques années, soit par les avis détaillés qu'il donne sur les précautions que le voyageur doit prendre dans les routes et les ménagemens qu'il doit garder dans ses séjours, à l'égard des opinions religieuses et des préjugés nationaux.

M. Cramer a traduit du même auteur, une Description de Valence, ou Tableau de cette province, de ses productions, de ses habitans, etc., Paris, 1804, in-8°.

Une Description de Madrid, composée par le même M. Fischer, mériterait aussi d'être traduite en français.

A N O N I M E.

Si l'on s'attachoit rigoureusement à l'idée que l'auteur anonyme du Tableau de Lisbonne en 1796, Paris, 1797, in-8°, donne du Portugal, il faudroit regarder le gouvernement de ce royaume comme le plus foible, son ministère comme le plus despotique, son administration comme la plus corrompue, son peuple comme le plus avili, sa capitale comme le plus détestable séjour de l'Europe. Il y a sans doute de l'exagération dans ce tableau; mais les relations des voyageurs prouvent que ces assertions de l'anonyme ne sont pas toutes destituées de fondement. Vers 1802, un émigré Français, au service du Portugal, a fait adopter à Lisbonne un système de police, qui a produit un changement complet dans cette capitale.

Le Tableau de Lisbonne est suivi de Lettres écrites sur l'état ancien et actuel du royaume de Portugal, traduites de l'anglais en 1780, par M. Jansen : la première édition de ces Lettres avoit eu beaucoup de succès.

Il existe des exemplaires du Tableau de Lisbonne, qui portent le titre de Voyage

en Portugal , particulièrement à Lisbonne ,
Paris , Déterville , 1798 , in-8°.

C O R M A R T I N.

On sait aujourd'hui que ce chef des royalistes dans la Vendée , est le véritable auteur du Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal (en 1777) , revu et augmenté de notes par M. Bourgoing , Paris , 1798 , 2 vol. in-8°.

A l'époque où l'on suppose que ce voyage a eu lieu , le duc du Châtelet étoit en France , soit à Paris , soit dans une terre qu'il habitoit dans la ci-devant province de Champagne.

Les notes dont M. Bourgoing a enrichi ce Voyage , en font une des meilleures relations qui ait paru sur le Portugal ; son auteur ne s'y est occupé ni des monumens , ni des édifices publics , mais il procure des notions exactes et très-curieuses sur la géographie et l'état physique du Portugal , sur sa constitution , ses lois , ses tribunaux , la religion , son administration , etc. ; enfin , sur les progrès que les Portugais ont faits dans les sciences et dans les divers genres de littérature.

M. LINCK.

Le Voyage en Portugal, depuis 1797 jusqu'en 1799, traduit de l'allemand de M. Linck, Paris, 1803 et 1805, 3 vol. in-8°, est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur toutes les parties du Portugal, quant à son état physique. On lit avec autant d'intérêt que de fruit, l'Essai politique sur le commerce du Portugal et sur celui de ses colonies. Cet ouvrage, qui termine le second volume du Voyage, a pour auteur M. Conthur, évêque de Fernanbuc; le troisième volume a été rédigé par M. Linck, d'après les observations de M. le comte de Hoffmansegg, son illustre compagnon de voyage : il y a joint ses propres observations.

I T A L I E.

L' A B B É - R I C H A R D.

La Description historique et critique de l'Italie, ou nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'histoire naturelle, par M. l'abbé Richard, en six volumes in-12, 1766, est un
livre

livre infiniment curieux , rempli de goût , d'érudition , de sagacité , de critique. Il a été réimprimé en 1768 , avec de nouveaux soins et des augmentations considérables.

DE LA LANDE.

M. de la Lande a publié , la même année , son *Voyage d'Italie* , en 8 vol. in-12 , avec des cartes et des plans. Ce Livre retrace à peu près les mêmes objets que celui de M. l'abbé Richard ; mais il est plus utile aux amateurs des arts et aux artistes , par l'examen critique que l'auteur fait des chefs-d'œuvre de peinture , de sculpture et d'architecture répandus en Italie. M. de la Lande en a donné une édition très-augmentée en 1786 , 9 vol. in-12 avec atlas in-4°. Ce voyage est le plus complet et le plus satisfaisant , sous bien des rapports , qui ait paru sur l'Italie. Sans jamais fatiguer le lecteur par des détails ennuyeux ; des circonstances frivoles , M. de la Lande , dit Baretti , n'omet rien de ce qui peut l'instruire ou piquer sa curiosité.

L' ABBÉ COYER.

Le nom de cet auteur , mis à la tête d'un ouvrage en deux volumes in-12 , qui ont paru en 1775 , sous le titre de *Voyage d'Italie*

et de Hollande, n'annonce pas des observations bien profondes, bien suivies, bien philosophiques. M. l'abbé Coyer n'est point un Montesquieu qui voyage; c'est une nymphe svelte et légère, une Camille qui vole plutôt qu'elle ne marche, qui rend compte de ses petites sensations, qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère. On peut lui reprocher trois grands défauts : le premier, est de n'avoir fait que répéter ce que les voyageurs nous ont déjà dit mille fois sur l'Italie ; le second, d'entretenir le public de circonstances puériles, et de donner un ton d'importance à des minuties ; le troisième se trouve dans tous les ouvrages de M. l'abbé Coyer ; c'est son style léger, maniéré, à prétention ; c'est l'affectation du bel esprit ; c'est un effort continuuel pour être agréable, pour dire de jolies choses.

M. B R Y D O N E.

Le Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de M. Brydone, par M. Demeunier, Paris, 1775, 2 vol. in-8°, a été d'autant mieux accueilli, lorsqu'il parut, que

nous avons très-peu de Mémoires sur l'état de la Sicile , sur les curiosités naturelles qu'elle renferme , sur le génie , les mœurs et le caractère de ses habitans. Les étrangers qu'attire l'Italie , ne vont pas ordinairement au-delà de Naples , soit que la nécessité de s'embarquer les arrête , soit qu'ils redoutent les gorges et les montagnes de la Calabre , pays barbare , infesté de brigands , et où l'on ne trouve ni chemin ni hôtellerie. La Sicile cependant mériterait d'être mieux connue , et de devenir le terme de tous les voyages d'Italie.

On regrette que l'auteur ne se soit pas beaucoup étendu sur Malte : il a craint , sans doute , de répéter ce que d'autres relations nous en apprennent ; malgré cet inconvénient , on auroit été bien aise de trouver , dans un même volume , tout ce qui regarde cette île religieuse et guerrière. Le Voyage de M. Brydone est d'ailleurs très-intéressant et très-curieux : l'auteur est quelquefois un peu diffus ; mais les longueurs qu'on rencontre de temps en temps dans ses récits , n'empêchent pas que la lecture de son livre ne soit agréable autant qu'instructive. M. Brydone observe en philosophe ; il saisit et peint avec saga-

cité tout ce qui lui paroît digne d'être connu des hommes éclairés, et de leur plaire.

DUCLOS.

Dans un voyage en Italie, entrepris le 16 mars 1766, par Duclos, historiographe de France, on retrouve cet amour de la liberté, cette franchise austère que la considération de son repos l'obligeoit quelquefois de réprimer, mais qui, le plus souvent, s'échappoit par saillies, et qui semblent avoir repris tout leur ressort dans ses *Réflexions sur l'Italie*. Il ne paroît pas que les monumens de l'ancienne et de la nouvelle Rome aient produit, chez Duclos, ces émotions vives qu'ils excitent chez les voyageurs d'un mérite même ordinaire : c'est qu'en lui donnant cette délicatesse de tact avec laquelle il observoit l'homme, et pénétoit si avant dans son intérieur, il étoit peut-être privé du degré de sensibilité nécessaire pour être profondément affecté des touchantes beautés de la nature, et des imposantes productions des arts.

Le Voyage de Duclos n'a été imprimé qu'en 1791, in-8°. ; M. Desessarts en a donné une nouvelle édition en 1797. On a enrichi l'é-

dition des Œuvres complètes de Duclos , en 10 vol. in-8°. , de onze Lettres qu'il écrivit d'Italie , et qui n'étoient point connues du premier éditeur : elles renferment quelques traits curieux.

D U P A T Y.

Le célèbre Dupaty , magistrat distingué par sa fermeté dans les orages politiques , par le courage peut-être plus grand encore qu'il développa dans la défense de trois accusés innocens , et , grâce à son zèle infatigable , arrachés au supplice , a écrit , en 1785 , des Lettres sur l'Italie , dans lesquelles il développe une sensibilité portée jusqu'à l'enthousiasme : l'admiration dont il fut saisi à la vue des chefs-d'œuvres de l'art , si nombreux alors en Italie , se déclare quelquefois par des expressions emphatiques ; il y met quelquefois aussi de l'affectation et de la recherche.

Ces Lettres ont été souvent réimprimées ; la première édition est de 1788 , 2 parties in-8°. ; la plus belle est celle de Paris , Crapet , 1800 , 3 vol. in-18.

L' A B B É B A R T H É L E M Y.

De la hardiesse sans licence , le plus heu-

reux choix dans les observations, une gaieté douce au milieu des occupations les plus sérieuses, une émulation qui ne dégénère jamais en rivalité, l'appréciation la plus modeste de ses propres connoissances, c'est en général ce qui caractérise le Voyage en Italie de l'abbé Barthelemy, rédigé en forme de lettres, adressées au comte de Caylus, et publié par M. Serieyes, Paris, 1802, in-8°. ces lettres sont écrites d'un style animé et avec tout l'épanchement d'une belle âme.

En crayonnant les débris imposans de l'ancienne Rome, pendant les années 1755, 1756 et 1757, l'auteur du Voyage d'Anacharsis préparoit déjà les premiers traits de ce magnifique tableau de l'ancienne Grèce, dont l'ordonnance est si vaste, le dessin si pur et si correct, le coloris si flatteur.

SWINBURNE ET M. DENON.

Le Voyage de Swinburne dans les Deux Siciles, en 1778, 79 et 80, traduit de l'anglais par Laborde, suivi du Voyage de M. Denon en Sicile et à Malte, Paris, 1785, 5 vol. in-8°, est très-recommandable pour la partie des antiquités; mais la lecture en est pénible par la multitude de notes qu'on

y a jetées à l'écart. Ce Voyage auroit présenté bien plus d'intérêt, et l'attention auroit été moins partagée, si ces notes avoient été fondues dans le texte.

M. Denon, habile artiste et homme de lettres éclairé, avoit accompagné Swinburne dans ses excursions à Naples et aux environs; il l'accompagna de même dans un second voyage en Sicile; il rédigea, en forme de journal, les observations qu'il fit pendant ces deux voyages : elles composent une partie du quatrième volume et la moitié du cinquième. Le travail de M. Denon forme aussi un volume qui se vend séparément.

LE COMTE DE BORCH.

La description de Malte, par le comte de Borch, dans ses Lettres sur la Sicile et sur Malte, Turin, 1782, 2 vol. in-8°. avec des planches in-4°, est beaucoup plus satisfaisante que celle de Brydone, particulièrement quant aux mœurs et aux usages de l'île.

Les Lettres de Borch forment d'ailleurs un supplément utile à celles de Brydone, surtout en ce qui concerne la nature des laves. Quelques omissions et quelques erreurs de Brydone donnent occasion au nouveau voyageur

de présenter les mêmes objets sous un point de vue différent ; c'est une nouvelle source de lumières pour le lecteur.

M. L'ABBÉ GAUDIN.

La principale partie du Voyage en Corse , par M. Gaudin , Paris , 1787 , in-8° , roule sur la campagne de M. de Rochambeau , en 1780 ; on y trouve aussi quelques détails assez curieux sur les productions du pays , sur les mœurs de ses habitans , sur les différentes branches du commerce qui s'y fait ; mais il y a beaucoup de déclamations dans les narrations , et d'emphase dans les descriptions.

S U I S S E.

M. E B E L.

L'estimable traducteur *du Socrate Rustique* , M. Frey des Landres , avoit enrichi la littérature française , en 1795 , de la traduction de l'instruction pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse , publiée en allemand par S.-G. Ebel. Cet ouvrage avoit obtenu un succès mérité : l'auteur y fit des augmentations considérables , et il a été traduit une seconde fois en français , sous le titre
nouveau

nouveau que l'auteur lui avoit donné : c'est celui de *Manuel du Voyageur en Suisse*, Zurich, 1805, 4 vol. in-8°. ; indépendamment des détails topographiques et statistiques qu'on trouve dans cet ouvrage sur chaque partie de la Suisse, l'auteur l'a enrichi de la notice des divers Voyages et des diverses Descriptions qui ont paru sur la Suisse, avec des jugemens motivés : il y a ajouté celle des savans qui l'ont illustrée, des écoles qui y sont établies, et enfin celle des monnoies qui y ont cours.

C O X E.

Ce célèbre voyageur avoit publié, en 1780, une ébauche d'un voyage en Suisse, intitulée : *Esquisse de l'état naturel, civil et moral de la Suisse*. Ce morceau a été traduit en 1782, par M. Ramond, sous le titre de *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, avec des observations faites dans le même pays par le traducteur. Ces lettres annonçoient une grande sensibilité pour les beautés naturelles ; l'imagination de l'auteur, élevée par la grandeur des objets, les rendit avec énergie et enthousiasme : il décrit en poëte et peint en philosophe. Son

traducteur a visité les mêmes contrées dans le même esprit et avec les mêmes yeux.

M. Coxe a complété son travail sur la Suisse, et l'a publié en 1788, sous le titre *de Voyage en Suisse et dans les pays des Grisons*. Nous devons la traduction française de ce dernier Voyage à M. le Bas, Paris, 1790, 3 vol. in-8°.

Cette relation embrasse quatre voyages faits à différentes époques. Le voyageur qui voudra visiter la Suisse et se procurer, avant de la parcourir, des notions utiles sur les objets étrangers à la forme du gouvernement, trouvera à s'instruire dans le Voyage de Coxe; sur le sol et l'agriculture, l'histoire naturelle, l'industrie, le commerce, les arts, les antiquités de ce pays : c'est sous tous ces rapports une des meilleures relations que nous ayons de la Suisse; elle ne dispense cependant pas d'avoir les premières Lettres de l'auteur traduites par M. Ramond, parce que les excellentes observations de ce traducteur n'ont pas été réimprimées dans le Voyage de 1790.

ALLEMAGNE ET HONGRIE.

R I S B E C K.

Cet auteur, né en Suisse, composa, en

allemand, un ouvrage qu'il publia en 1784, sous le titre de *Lettres d'un Voyageur Français sur l'Allemagne* ; nous en avons deux traductions françaises, intitulées, *Voyage en Allemagne*, etc., 3 vol. in-8^e. ; l'une, traduite de l'allemand en 1792, se vendoit chez Regnault ; l'autre, traduite de l'anglais, de Henri Maty, en 1788, se vendoit chez Buisson : on a annoncé, en 1792, une seconde édition de cette dernière.

L'écrivain Suisse avoit pris le masque d'un Français pour publier, avec plus de sécurité, ses remarques un peu caustiques sur les divers gouvernemens de l'Allemagne, sur les mœurs et le caractère de ses habitans. C'est à des objets d'un si grand intérêt que Risbeck s'est attaché dans sa relation : il ne faut y chercher ni descriptions de monumens, ni surtout ces catalogues de tableaux, qui occupent tant de places dans d'autres Voyages : la géologie, la minéralogie, la botanique et les autres branches de l'histoire naturelle n'ont pas été non plus l'objet de ses observations et de ses recherches. La population des divers Etats de l'Allemagne, leur police, leur agriculture, leurs gouvernemens divers, le commerce et l'industrie de leurs habitans,

ont principalement fixé l'attention du voyageur, et donnent matière à ses observations, quelquefois trop satiriques, mais le plus souvent conformes au véritable état des choses.

Le ton franc et aisé de l'auteur, l'air avec lequel il présente, sous un jour nouveau, des observations déjà connues; la fine plaisanterie avec laquelle il relève les ridicules; enfin les connoissances neuves qu'il procure sur plusieurs parties très-intéressantes de l'Allemagne, ont fait rechercher son ouvrage de tous ceux qui aiment les Voyages curieux.

M. MANGOURIT.

Nous devons à M. Mangourit, ancien agent diplomatique, un Voyage en Hanovre, contenant la description de ce pays sous ses rapports politique, religieux, agricole, commercial, etc., Paris, 1805, in-8°.

Le quartier de Goettingue, où se trouve la célèbre université de ce nom, et qui fait aujourd'hui partie du royaume de Westphalie, dépendoit ci-devant de l'électorat de Hanovre. Cette université a été fondée par le roi d'Angleterre, George II, en 1734: elle embrasse toutes les parties de l'enseignement; et l'on y compte quarante-deux professeurs,

dont la plus grande partie est composée d'Étrangers.

On lit avec intérêt dans le Voyage de M. Mangourit, les détails qu'il donne sur la bibliothèque publique d'Hanovre, fondée par Leibnitz; sur les manuscrits laissés par ce savant universel : l'un des plus curieux, est le vaste plan de la conquête de l'Égypte, écrit en langue latine. Ce plan est immense; le voyageur en donne la table analytique.

M. LE CHEVALIER DE BRAY.

C'est une production très-instructive et très-intéressante que le petit volume intitulé : *Voyage dans le Tyrol, aux Salines de Salsbourg et de Reichenhall, et dans une partie de la Bavière*, par M. le chevalier de Bray, conseiller intime d'Etat de S. M. le roi de Bavière, etc., Paris, 1808, in-12. L'auteur y fait preuve d'un talent aimable et d'un caractère digne de la plus haute estime; doué d'un esprit non moins vif que juste, il s'attache partout à faire plutôt l'éloge que la satire des peuples qu'il a visités : quoiqu'il ait beaucoup observé par lui-même, il cite avec reconnaissance les écrivains Allemands

auxquels il doit des renseignemens plus exacts qu'un voyageur ne sauroit en recueillir.

T O W N S O N.

Le docteur R. Townson a eu en vue de rassembler tout ce qui peut donner une véritable idée du progrès des sciences en Hongrie. On trouve dans la relation du Voyage qu'il fit en ce pays pendant l'année 1777, Voyage dont M. Cantwel nous a procuré la traduction en 1799, 3 vol. in-8°. ; on trouve, dis-je, dans cette relation, des détails curieux sur les forces, la richesse et la puissance nationale de la Hongrie.

La description de Vienne, qui précède ce Voyage, offre des singularités curieuses ; c'en est une d'abord, ainsi que l'observe l'auteur, qu'une ville si considérable n'ait jamais eu d'Académie des Sciences : ce vide a été rempli, en quelque sorte, par le baron de Born, connu par un Voyage minéralogique en Hongrie, qui a été traduit en français par Monnet, Paris, 1780, in-12. Son cabinet étoit ouvert à tous les savans, et il tenoit en outre, à certains jours, des assemblées publiques ; mais depuis sa mort, celle que le professeur Jacquin a formée est très-peu suivie.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

GROSLEY.

L'objet de Grosley, dans son Livre en trois vol. in-12, imprimé en 1770, et réimprimé en 1775, en quatre tomes du même format, avec des additions et des corrections considérables, sous le titre de *Londres*, est de faire connoître cette capitale de l'Angleterre, et le genie du peuple qui l'habite. L'auteur avoue qu'il n'a fait, dans cette ville, qu'un séjour de deux mois : peut-on, dans un si court espace de temps, bien étudier, bien approfondir le caractère d'une nation ? Aussi, à cet égard, son livre présente-t-il peu d'observations neuves, et un grand nombre d'anecdotes et de particularités qu'on savoit déjà.

Ces observations sur les Anglais seroient plus intéressantes, si elles étoient écrites avec moins de prolixité ; les digressions y dégénèrent souvent en longueurs, et les détails en minuties : les bribes de vers et de latin, dont l'auteur affecte de parsemer son récit, en défigurent le style, d'ailleurs en général peu correct, et fort négligé.

Le même écrivain a donné d'abord en trois volumes, ensuite en quatre, son Voyage d'Italie, sous le titre de *Nouvelles observations sur l'Italie et les Italiens*, par deux gentilshommes Suédois. On peut porter de cet ouvrage, à peu près le même jugement que du Livre précédent. Le quatrième volume de la nouvelle édition n'est pas composé, comme le prétendent quelques bibliographes, de l'ouvrage de Baretti, intitulé, *Les Italiens*, traduit de l'anglais par Freville, et imprimé en 1773, in-12 : il renferme différens opuscules de l'auteur, entre autres, sa Discussion historique et critique sur la Conjuración de Venise.

A N O N I M E.

On ignore le nom de l'auteur du *Voyage philosophique d'Angleterre*, fait en 1783 et 1784, imprimé à Paris en 1786, 2 vol. in-8°, et réimprimé en 1791, avec des Promenades d'automne en Angleterre, 3 vol. in-8°.

Ce Voyage, en forme de lettres, n'offre aucune description d'objets qui ne fussent déjà bien connus ; mais on y remarque une nouvelle manière de les voir et de les juger. Le style ne rappelle, sans doute, ni le pin-
- ceau

ceau léger et satirique de Sterne , ni la plume facile et abondante du naïf Montagne ; mais on reconnoît dans l'ensemble une méthode empruntée de ces deux hommes célèbres : comme le philosophe Français , l'auteur paroît avoir étudié l'homme dans l'intérieur de lui-même ; et comme l'écrivain Anglais , il observe les individus , non dans les grands mouvemens de l'âme , mais dans les déterminations les plus familières. Malheureusement le style de l'auteur n'a pas cette noble simplicité qui doit faire le cachet de la philosophie ; il est souvent recherché et presque toujours précieux et lourd.

M. F E R R I.

Nous avons donné de justes éloges à l'ouvrage de M. Baert , intitulé : *Tableau de la Grande - Bretagne*. Quoique M. Baert , en homme éclairé , n'ait rien rejeté de ce qui étoit digne d'observation , ce sont plus particulièrement les rapports qui intéressent l'homme d'état , le publiciste et toutes les personnes qui veulent connoître le poids , la valeur et la physionomie de l'Angleterre , comme nation , qu'il s'est attaché à transmettre : M. Ferri , au contraire , dans son

ouvrage, qui a pour titre, *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, 4 vol. in-8°. , sans omettre ces premières considérations, devenues indispensables dans l'état actuel des lumières, s'est plus attaché aux mœurs, aux usages, aux physionomies individuelles: ainsi chaque auteur a pris véritablement le titre qui convenoit plus spécialement à son ouvrage: le premier est plus le tableau de la Grande-Bretagne, et le second représente mieux Londres et les Anglais. Il en résulte aussi que la lecture du dernier convient mieux à l'universalité des lecteurs, qu'elle donne, par conséquent, plus de plaisir. Les rapports sous lesquels l'ouvrage de M. Ferri l'emportent sur le livre estimable de M. Baert, sont les détails de mœurs, d'habitudes, les notions relatives à l'état des sciences, des lettres et des arts, et à ceux qui les cultivent, aux opinions religieuses et politiques.

ARTHUR YOUNG.

Les Anglais ont senti le mérite du Voyage en Irlande par Arthur Young, contenant des observations sur l'étendue de ce pays, le sol, le climat, les productions, les différentes classes d'habitans, les mœurs, la religion,

le commerce, etc., traduit en français par C. Millon, et suivi de recherches sur l'Irlande par le traducteur, Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

Le parlement s'empressa de profiter des avis de l'auteur, et fit, dans le transport des blés, une réforme qui enrichit le trésor public de quarante mille livres sterlings par an. Comme tant d'autres bons écrivains Anglais, Young a mis un peu de confusion dans l'ordre et la distribution des matières de son ouvrage : le traducteur l'a ramené à une forme plus méthodique.

On trouve une nouvelle traduction de ce Voyage dans les tomes 7 et 8 de la collection française des Œuvres de l'auteur, publiées en 18 vol. in-8°, Paris, 1800 et 1801.

ÉTATS DU NORD.

M. C A T T E A U.

Dans le Tableau des Etats Danois, envisagés sous les rapports du mécanisme social, par J.-P. Catteau, Paris, 1800, 3 vol. in-8°, l'auteur fait assez bien connoître le Danemarck, la Norwège, les Etats d'Allemagne qui dépendent de cette puissance, ses pos-

sessions dans l'Inde et dans l'Amérique, sous tous les rapports qu'indique le titre : on y trouve la description du pays et ses qualités physiques ; la forme du gouvernement, celle de l'administration ; la législation civile et criminelle ; enfin, des observations sur le caractère des peuples, leurs mœurs, leurs usages, etc.

M. T R O Ï L.

Les Lettres sur l'Islande, par M. Troil, évêque de Linkœping, depuis archevêque d'Upsal, traduites du suédois par M. Lindblom, Paris, 1781, in-8°. , contiennent, relativement au pays qu'il a examiné, beaucoup plus de détails qu'aucun autre ouvrage écrit précédemment sur le même sujet ; et comme l'auteur n'a pas voyagé seul, qu'il a communiqué ses observations à des personnes éclairées, tout nous porte à croire qu'il n'a rien dit qui ne soit conforme à la vérité. Pour donner à la traduction française toute la perfection dont elle étoit susceptible, Troil lui-même a revu soigneusement l'ouvrage original, en suédois ; il en a corrigé toutes les fautes, et l'a renvoyé ainsi épuré à Lindblom.

M. A C E R B I.

Ce que nous avons de plus récent sur la Suède , est le Voyage au Cap Nord par la Suède ; la Finlande et la Laponie , par Joseph Acerbi , Italien de nation ; traduction d'après l'original anglais , par M. Petit-Radel , docteur en médecine , revue sous les yeux de l'auteur , par M. Joseph Lavallée , Paris , Levrault , 1804 , 3 vol. in-8°. et atlas in-4°.

Ce Voyage nous fait connoître la Finlande , que presque aucun voyageur n'avoit décrite : il contient aussi des notions curieuses sur la Laponie Suédoise.

M. C A T T E A U.

Le Tableau général de la Suède , par J. - P. Catteau , Lausanne , 1790 , 2 vol. in-8°. , a été rédigé dans le même esprit que l'a été depuis le Tableau des Etats Danois par le même auteur ; mais ses observations sur la Suède annoncent qu'il a beaucoup plus vu par lui-même : son établissement et ses relations dans ce pays , lui ont procuré , d'ailleurs , des notions sur ce qu'il n'avoit pas pu observer personnellement.

M. PALLAS.

Le professeur Pallas a employé six années à parcourir presque toute la Russie européenne, et l'Europe a vu, avec surprise, un seul homme se montrer dans des excursions longues et pénibles ; tout à la fois un savant profond, un naturaliste presque universel, un économiste éclairé, un observateur philosophe. Son Voyage dans différentes parties de l'empire de Russie, a été traduit de l'allemand, par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1788, 5 vol. in-4°. avec atlas in-4°. ; on en possède une nouvelle édition avec des notes, par MM. Langlès et Lamareck, Paris, 1794, 8 vol. in-8°. avec atlas : celle-ci est inférieure à la précédente pour l'exécution typographique, mais elle la surpasse par les notes dont elle est enrichie.

On a, du même auteur, un Voyage dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, pendant les années 1793 et 1794. MM. de la Boulaye et Tonnelier nous en ont procuré une traduction française, Paris, 1805, 2 vol. in-4°. avec atlas in-fol.

Ce second Voyage n'a pas le même intérêt que le premier pour la pluralité des lecteurs ;

les recherches qui dégénèrent en dissertations sur la géologie , la minéralogie et la botanique , ne plairont qu'à ceux qui s'occupent de ces sciences.

M. D E R E U I L L Y.

Les observations de cet estimable écrivain , dans son voyage en Crimée et sur les bords de la Mer Noire pendant l'année 1803 , Paris , 1806 , in-8^o. , sans avoir autant d'étendue et de profondeur que celles de Pallas , sont disposées dans un meilleur ordre. Il a eu l'avantage d'avoir dans la Crimée même , où Pallas a fixé son séjour dans son honorable vieillesse , les communications les plus intimes avec ce savant , de lui faire relire son ouvrage , et de recueillir les corrections et les notes dont a bien voulu l'enrichir l'aimable et obligeant vieillard..

TURQUIE, GRÈCE ET ILES ADJACENTES.

JACQUES DALLAWAY.

On doit à cet auteur , Constantinople ancienne et moderne , et Description des côtes et îles de l'Archipel et de la Troade , ou-

vrage traduit de l'anglais par M. l'abbé Morellet, Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Dallaway a plus observé les choses que les personnes, les arts que les lois, les beautés du pays que ses intérêts; mais il abonde en descriptions intéressantes : les antiquités qui se rencontrent à chaque instant sous ses pas, lui rappellent de grands événemens historiques; sous sa plume, toutes les ruines se relèvent, se repeuplent de leurs anciens habitans; on croit revoir les monumens élevés par les empereurs Romains, et Rome apparôit encore dans les beaux lieux que n'a pu goûter la barbarie musulmane. On sait gré à M. Morellet de s'être occupé de cette traduction : il a cherché, autant qu'il l'a pu, à réunir dans le même chapitre et sur le même sujet, des détails épars dans l'ouvrage, et il y a réussi en partie.

M. L E C H E V A L I E R.

Le jugement des savans les plus distingués de l'Europe a, depuis long-temps, prononcé sur l'ouvrage de M. le Chevalier, intitulé : *Voyage dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie dans son état actuel*. Il parut d'abord dans les Mémoires de la Société d'Edimbourg :

d'Edimbourg : l'auteur en publia une seconde édition à Paris, en 1799 ; elle ne formoit qu'un volume in-8°. La troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, fut publiée en 1802 : elle présente trois volumes au lieu d'un seul. Ce Voyage mérite d'être dans les mains de tous les amateurs de la belle antiquité. L'auteur parcourut la plaine de Troye avec son Homère à la main, et y trouva bientôt ce qu'il désiroit. Les preuves par lesquelles M. le Chevalier fortifie sa découverte, sont ingénieuses ; son érudition est bien digérée et ne fatigue point le lecteur ; toujours Homère le seconde à souhait : aussi, dit-il, quand les anciens et les modernes ne m'auroient pas guidé dans la recherche de ces monumens, Homère m'en auroit dit assez pour me les faire connoître.

Le Voyage du même auteur dans la Propontide et le Pont-Euxin, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, réveille aussi de grands souvenirs, et a obtenu un succès mérité.

M. LE BARON DE TOTT.

Les Mémoires de M. le baron de Tott sur les Turcs et les Tartares, Paris, 1784, 4 vol. in-8°, ou 1785, 2 vol. in-4°, ont eu

TOME IV.

le plus grand succès : on y trouve des documens qu'on chercheroit vainement ailleurs. M. le baron de Tott a été employé dans les affaires de la plus grande importance pendant la dernière guerre des Turcs avec les Russes : il a rendu aux premiers des services essentiels ; il a traité directement avec les ministres , avec le grand-seigneur lui-même ; il a acquis des connoissances particulières sur les mœurs , le gouvernement , la politique de cette nation , ainsi que des Tartares , et ce qu'il dit , il le rapporte comme ayant été presque toujours témoin oculaire.

M. de Peyssonnel a publié , en 1785 , des Lettres à M. le marquis de *** , qui contiennent une critique curieuse de l'ouvrage du baron de Tott.

C H A N D L E R.

La traduction des Voyages faits par le docteur Chandler dans l'Asie mineure et en Grèce , étoit depuis long-temps désirée ; elle a enfin paru avec des notes géographiques , historiques et critiques , Paris , 1806 , 3 vol. in-8°. On en est redevable à MM. Servois et Barbié du Bocage.

Chandler , suivant pas à pas Pausanias pour

la Grèce; Strabon pour cette contrée et l'Asie mineure; Pline l'ancien, pour ce qu'il a recueilli sur ces deux pays, et mettant même à profit les fragmens échappés aux dévastations des barbares et aux ravages du temps, recherche soigneusement les vestiges des cités de l'Asie mineure et de la Grèce, des temples, des théâtres, des cirques, des aqueducs, de tous les édifices, enfin, dont le luxe asiatique et la passion des Grecs pour les arts, avoient magnifiquement embelli ces deux contrées. Quant aux lieux qu'il ne lui a pas été permis de visiter, il rapporte ce que Spon, Wheler, Pococke, etc., ont recueilli de plus remarquable.

Les notes des traducteurs ajoutent de lumineuses recherches à celles du voyageur Anglais, et réforment ses erreurs en géographie.

M. G U Y S.

Les Grecs, dans leur état actuel de dégradation, offrent encore des traits de caractère qui annoncent leur origine, et auxquels il est aisé de les reconnoître. M. Guys, qui les a observés long-temps, assure qu'il les a retrouvés tels que les historiens peignent leurs ancêtres, c'est-à-dire, artificieux, vains,

souples, inconstans, adulateurs, avides de gain, amateurs de la nouveauté, peu scrupuleux sur les sermens. Leurs usages sont encore à peu près les mêmes que ceux qui s'observoient du temps d'Homère et de Périclès; ils s'y montrent attachés, et les regardent comme la seule propriété qui leur reste. Ces traits de ressemblance entre les Grecs modernes et les anciens étoient échappés à la plupart des voyageurs, qui, en parcourant les îles de l'Archipel, ont plus observé les lieux que les hommes. M. Guys a cru que la réunion de ces rapports pouvoit intéresser, et il en a fait la matière de son ouvrage intitulé : *Voyage Littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes*, avec un parallèle de leurs mœurs; par M. Guys, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Marseille. Il y en a eu plusieurs éditions; la dernière, avec figures, a paru en 1783, chez la veuve Duchesne, en quatre volumes in-8°.

Les observations que présente ce livre estimable, sont intéressantes, et annoncent qu'Homère, Euripide, Anacréon, Pausanias, ont été les fidèles compagnons de voyage de M. Guys. J'aurois cependant désiré qu'il eût

un peu moins prodigué l'érudition grecque, et que, pour établir le rapport d'un usage moderne avec celui de l'antiquité, il se fût borné à une ou deux citations de passages anciens, sans trop les multiplier.

S A V A R Y.

M. Savary est venu à son tour nous parler de la Grèce; malheureusement la mort l'a empêché de compléter son ouvrage, intitulé, *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1788, in-8°. : il n'y est question que de l'île de Rhodes, de la petite île de Casios, de l'île de Crète ou de Candie; et à la fin du livre on trouve, comme par manière de *Post-scriptum*, trois lettres qui ont pour objet l'île de l'Argentièrre et celle de Mélos.

M. P O U Q U E V I L L E.

Nous n'avions sur la Morée que la Description de Coronelli, et quelques détails épars dans les Voyages de Spon, de Wheeler, de Pococke, etc. Tout cela ne donnoit qu'une idée très-imparfaite d'une péninsule si célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Péloponèse, et qui est encore aujourd'hui l'une des plus importantes possessions des Turcs

dans la Grèce. Le Voyage de M. Pouqueville en Morée, à Constantinople, en Albanie, etc., Paris, 1805, 3 vol. in-8°, ne nous laisse plus rien à désirer pour la parfaite connoissance de cette péninsule : il est enrichi d'un précis historique et géographique de l'ancienne Epire, et de cartes dressées par M. Barbié du Bocage.

L' A B B É F O R T I S.

Le Voyage en Dalmatie, traduit de l'italien de l'abbé Fortis, Berne, 1778, 2 vol. in-8°, fait bien connoître l'état physique de la Dalmatie vénitienne ; car l'auteur ne s'y est point occupé des petites parties de la Dalmatie qui étoient sous la domination des Turcs et de la république de Raguse. Dans sa relation, il développe des connoissances très-profondes sur plusieurs branches de l'histoire naturelle, particulièrement en géologie, minéralogie et hydrographie ; il nous donne aussi des notions précieuses sur l'histoire et les antiquités du pays, sur les différentes races d'habitans dont il est peuplé.

§ VIII. VOYAGES EN AFRIQUE.

D A P P E R.

On estime encore *la Description de l'Afrique*, traduite du flamand d'Olfert Dapper, avec des cartes et des figures, in-fol., Amsterdam, 1686. Cette Description est très-exacte, fort détaillée, faite sur les relations de Voyages publiées avant l'auteur, et remplie de cartes et de plans très-instructifs.

M A R M O L.

La Description de l'Afrique et l'histoire de ce qui s'y est passé de remarquable, depuis l'an 613 jusqu'en 1571, traduite de l'espagnol de Louis de Marmol, par Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, est enrichie de cartes géographiques de Samson. On y trouve l'Histoire des chérifs et des royaumes de Maroc, de Fez, etc., depuis l'an 1502 jusqu'en 1578, traduite de l'espagnol de Diego Torres, par M. le duc d'Angoulême. Cette Description est in-4°. , Paris, 1667, 3 vol. Quoique cet ouvrage soit fort historique, il y a néanmoins bien des choses qui concernent la géographie et la description de cette partie du monde.

D E M A N E T.

Nous avons encore quelques écrits qu'il ne faut pas oublier : telle est *la Nouvelle Histoire de l'Afrique Française*, par l'abbé Demanet, 1767, 2 vol. in-12. L'auteur, qui a été curé dans cette partie de l'Afrique, a tout vu de ses yeux ; et il paroît, par son livre, qu'il voyoit en homme intelligent. On y trouvera, en particulier, des observations sur les noirs, qui détromperont ceux qui imaginent que c'est une espèce différente de la nôtre.

M. L A M I R A L.

L'Afrique et le peuple Africain, considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce et nos colonies, par M. Lamiral, ancien agent de commerce dans ce pays, Paris, 1789, in-8°, sont un ouvrage qui mérite une sérieuse attention, surtout depuis les malheurs qu'ont éprouvés nos colonies : il contient l'Histoire politique et morale des nègres, leur caractère, leur génie, leurs mœurs et leur gouvernement : on y trouve beaucoup d'anecdotes qui n'ont été rapportées par aucun voyageur. L'auteur entreprend d'y prou-
ver

ver que la traite des nègres n'est pas même pour eux un malheur aussi grand que le pensent les amis des noirs : il donne des instructions aux négocians qui veulent bien faire le commerce du Sénégal. M. Lamiral peint avec force les inconvéniens des privilèges exclusifs, notamment de celui de la Compagnie du Sénégal.

LAUGIER DE TASSY.

On trouve dans l'Histoire du royaume d'Alger, par Laugier de Tassy, Amsterdam, 1725, in-12, des détails d'économie politique d'autant plus intéressans, que les voyageurs qui ont écrit après lui sont très-concis sur ces objets.

L'auteur y raconte des faits dont il a été témoin, et d'autres dont il s'est exactement informé dans le pays où ils se sont passés. L'amour de la vérité, qui caractérise cette Histoire, lui assure une authenticité incontestable. Dans les points qui concernent la politique, la marine et le commerce, on sent un homme instruit par l'expérience, et qui ne s'est pas moins appliqué à être utile à ses lecteurs, qu'à satisfaire leur curiosité.

L'ouvrage de Laugier de Tassy a été

réimprimé sous différens titres , dont on peut voir le détail dans un article que j'ai fourni au *Magasin Encyclopédique* , février 1805. Le même ouvrage a été traduit en plusieurs langues ; et ce qu'il y a de singulier , c'est que la version anglaise fut traduite en français par un médecin nommé Boyer de Pébrandié , sous ce titre : *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie , etc.* , Paris , 1757 , 2 vol. in-12. Cette traduction est écrite d'un style aisé , coulant et naturel : on la lit avec plus de plaisir que l'Histoire de Laugier.

S H A W.

Thomas Shaw , chapelain de la factorerie d'Alep , s'est proposé deux objets principaux , la géographie et la physique , dans ses voyages en plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant ; ouvrage traduit de l'anglais par un anonime , La Haye , 1743 , 2 vol. in-4°. On y trouve mille traits concernant les antiquités de toute espèce , l'histoire sacrée et profane , l'histoire naturelle , la politique , la médecine et les langues ; il y a même des découvertes nouvelles sur chacune de ces sciences : l'auteur explique et éclaircit plu-

sieurs passages des auteurs Grecs et Latins : il confirme ou rectifie , en plusieurs rencontres , les sentimens des itinéraires , des géographes et des voyageurs de tous les temps.

Thomas Shaw est mort en 1751.

M. L' A B B É P O I R E T.

M. l'abbé Poiret , dans son Voyage en Barbarie , Paris , 1789 , 2 vol. in-8°. , a décrit , d'une manière plus détaillée que Shaw , les animaux domestiques et féroces du pays , les oiseaux , et jusqu'aux insectes ; mais la plus riche moisson qu'il ait faite dans les parties cultivées ou incultes , c'est celle d'une multitude de plantes dont il a donné la description , et qu'il a méthodiquement assujetties au système de Linnée : ce Voyage est donc principalement utile aux amateurs de l'histoire naturelle , et surtout à la botanique.

G. L A M P R I È R E.

G. Lamprière avoit été envoyé comme chirurgien à Maroc , pour guérir le fils de l'empereur , qui étoit menacé de perdre la vue : il y a séjourné assez long - temps pour observer les mœurs et les usages de ce pays , et donner des renseignemens exacts sur le ca-

ractère des personnages qui y ont le plus d'influence ; à la faveur de son état de chirurgien et de médecin , il a eu l'occasion de pénétrer dans le harem de l'empereur. Aussi son Voyage dans l'Empire de Maroc , traduit de l'anglais par M. de Sainte-Suzanne , Paris , 1801 , in-8° , présente-t-il de curieux détails sur les femmes qu'il a trouvées dans le harem. Ses observations se dirigent ensuite sur les productions , le commerce , les dépenses , les revenus , et sur les forces de terre et de mer de ce pays ; sur la religion , les lois , les mœurs et coutumes des habitans ; enfin , sur l'esclavage et l'abrutissement des Maures en général , et sur le caractère du prince alors régnant.

M. LABARTHE.

Le Voyage au Sénégal , pendant les années 1784 et 1785 , d'après les Mémoires de la Jaille , par P. Labarthe , Paris , 1802 , in-8° , offre des détails instructifs sur les établissemens situés le long de la côte , depuis le Cap Blanc jusqu'à la rivière de Serra-Leone , dans l'intérieur ; des états des marchandises qui conviennent le mieux pour la traite , et des productions que l'on peut ap-

porter en retour. On trouve, d'ailleurs, dans cet ouvrage, des observations inédites de Buffon sur les minéraux et les végétaux que doit offrir l'intérieur de l'Afrique.

M. GOLBERRY.

Les fragmens d'un Voyage en Afrique, fait pendant les années 1785, 1786 et 1787, par M. Golberry, ancien officier du génie, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. , offrent des aperçus nouveaux, des observations judicieuses, et des renseignemens exacts sur plusieurs objets de la plus haute importance, pour le commerce entre la France et l'Afrique : ils méritent d'être placés à côté des Voyages de Mungo-Park, de Bruce, et d'autres célèbres voyageurs. Ces fragmens donnent une idée très-favorable du grand ouvrage que l'auteur se propose de mettre au jour sur l'Afrique, et dont la publication a été retardée par des circonstances particulières.

R O B E R T N O R R I S.

Dans un Voyage au pays de Dahomé, par Robert Norris, traduit de l'anglais, et imprimé à Paris en 1790, in-8°. , le voyageur trace le tableau d'une révolution politique

très-importante , qui s'est opérée dans cette partie de l'Afrique , et qui n'a pas même été connue en Europe. Non-seulement le royaume de Juida , mais plusieurs autres Etats voisins sont tombés sous la domination des Dahomans , peuplade peu considérable et fort long-temps ignorée. Norris donne d'intéressans détails sur la population de la capitale , qu'il évalue à vingt-quatre mille âmes ; sur les productions du pays ; enfin , sur les travaux de la campagne ; qui sont à la charge des femmes seules , les hommes passant tout leur temps à dormir et à fumer. On a ajouté à ce Voyage des observations sur la traite des nègres , avec une description de quelques parties de la côte de Guinée , durant un voyage fait en 1787 et 1788 par Wadstrom. Quoique Wadstrom combatte la traite des nègres , il n'en trace pas moins , avec les plus noires couleurs , le tableau de leur existence physique et morale dans leur propre pays.

M. D U R A N D.

La partie occidentale de l'Afrique offre , soit sur les bords de la mer , soit dans l'intérieur des terres , les plus grandes ressources , sous le double rapport du commerce et de

l'agriculture. M. Durand, ancien directeur de la Compagnie du Sénégal, a cherché à rappeler, dans son *Voyage au Sénégal*, Paris, 1802, in-4°. ou 2 vol. in-8°. avec atlas, l'attention du gouvernement français sur ces possessions intéressantes : son travail a été commencé au Sénégal et fini à Paris, en 1788. Il l'a communiqué à des savans qui l'ont approuvé ; l'auteur convient cependant qu'il n'a pas tout vu, et qu'il a eu recours aux Voyages publiés avant le sien.

M. D E G R A N D P R É.

Cet officier dans l'ancienne marine française, est auteur d'un Voyage à la côte occidentale d'Afrique, fait en 1786 et 1787, contenant la description des mœurs, usages, lois, gouvernement et commerce des Etats de Congo, fréquentés par les Européens, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Il y décrit d'une manière simple et naturelle ce qu'il a observé lui-même : ses observations annoncent un esprit éclairé et un jugement exercé ; son ouvrage est instructif pour les militaires et les marins ; on y trouve des détails sur la traite des nègres, sur leurs mœurs, leurs religions,

leurs gouvernemens, et les religions de leur pays.

MM. LEDYARD ET LUCAS.

L'établissement de la Société anglaise d'Afrique, en 1788, nous a procuré la connoissance d'une partie de l'intérieur de l'Afrique. Les principaux Voyages qu'elle a publiés ont été traduits en français : on a fait un juste accueil à celui de MM. Ledyard et Lucas, traduit de l'anglais par M. Lallemant, membre de la Société française d'Afrique, instituée à Marseille, Paris, 1804, 2 vol. in-8°.

M. Ledyard, né en Amérique, avoit conçu, dès sa plus tendre jeunesse, un désir invincible de reconnoître par lui-même les régions du globe non encore découvertes, ou qui l'avoient été imparfaitement. La mission qui lui fut confiée par la Société d'Afrique, étoit de traverser de l'est à l'ouest, dans la latitude attribuée au Niger, tout le Continent de l'Afrique dans sa plus grande largeur. Une expédition de cette importance ne parut pas à cette Société au-dessus des forces d'un homme, qui, ayant accompagné Cook dans son second voyage autour du monde, avoit déployé des talens qu'on ne devoit pas attendre

tendre d'un simple caporal des troupes de la marine. Une maladie bilieuse mit Ledyard au tombeau. M. Lucas prit une autre route que Ledyard pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

M U N G O - P A R K.

Le Voyage de Mungo-Park dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797, traduit de l'anglais sur la seconde édition, par J. Castera, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, est un des plus curieux qui aient paru dans ces derniers temps. A son arrivée en Afrique, Mungo-Park étudia la langue du peuple du Mandingue, l'idiome le plus répandu dans cette partie de l'Afrique. Il a décrit avec exactitude les contrées qu'il a parcourues, et tracé, avec fidélité, le tableau des mœurs, des usages, du gouvernement, de la religion de leurs habitans. Cet homme courageux a tenté un second voyage dans l'intérieur de l'Afrique : on a fait courir le bruit de sa mort; mais une lettre écrite de Londres en 1806, porte qu'un roi l'a pris sous sa protection, et lui a permis d'acheter un bon canot.

HORNEMANN.

L'estimable *Société Africaine* qui s'est formée à Londres, poursuit la noble entreprise de reconnoître l'Afrique intérieure ; elle y envoie, à ses frais, des voyageurs éclairés et courageux ; ceux qui succombent sont remplacés par d'autres, également bien préparés pour cette mission. Hornemann s'offrit à elle en 1795 ; il fut d'abord envoyé à Göttingue pour y étudier l'arabe et les sciences les plus utiles : au mois de mars 1797, l'assemblée générale de la Société l'ayant jugé assez instruit, lui donna ordre de partir sans délai pour entrer en Afrique par l'ouest du Caire : en même temps Mungo-Park suivoit une autre direction de la même Société, et faisoit des découvertes dans la partie occidentale à l'est de la Gambie.

La guerre qui désoloit alors l'Europe, n'arrêta point la marche de Hornemann ; il passa par Paris, et y fut accueilli des savans. Lorsque les Français s'emparèrent de l'Egypte, MM. Berthollet et Monge le firent mettre en liberté, et le présentèrent au général Bonaparte, qui le traita avec toute sorte d'égards. Le voyageur s'en montra re-

connoissant dans une lettre écrite du Caire, le 30 août 1798, et qui est insérée dans la préface de son Voyage dans l'Afrique septentrionale, traduit de l'anglais par Labaume, Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Ce Voyage contient des détails de mœurs très-curieux, quoique peu développés. Le voyageur n'a guère envoyé en Europe que des notes préliminaires, réservant pour son retour et à la fin de sa mission, les développemens nécessaires pour rassasier la curiosité : il paroît d'ailleurs aimer la vérité et ne rien hasarder légèrement. Le voyage est suivi d'éclaircissemens sur la géographie de l'Afrique par le major Rennel, et des remarques de sir W. Young, secrétaire de la Société africaine, sur la description des minès et des antiquités de Syouah par Hornemann ; il est accompagné de notes et d'un Mémoire sur les Oasis, composé principalement d'après les auteurs Arabes : ces trois Mémoires, ainsi que les notes étymologiques et critiques que M. Langlès a répandues en grand nombre dans les deux volumes, donnent beaucoup de prix à ce Voyage, déjà si intéressant par son objet.

On ne fait aucun cas de la première tra-

duction française de ce Voyage, publiée en 1802, en un seul volume in-8°.

M. BORY DE SAINT-VINCENT.

M. Bory de Saint-Vincent, employé par le Gouvernement dans une expédition de découvertes importantes, a visité les îles Canaries : les résultats de son examen, et les secours qu'il a pu tirer, tant des auteurs qui en ont écrit, que des hommes éclairés qu'il a consultés sur les lieux, se sont liés à des méditations antérieures sur les Canaries, considérées sous les rapports de l'histoire, du commerce et des sciences naturelles, et même à un travail plus vaste, dont il amasse depuis long-temps les matériaux, et dont les considérations qui regardent cet archipel, ne sont qu'une portion détachée; il en est résulté un ouvrage, en partie historique et descriptif, et en partie systématique, rempli de recherches étendues et de vues ingénieuses, et qui a mérité, à ces deux égards, d'occuper l'attention publique. Cet ouvrage est intitulé : *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantique, ou Précis de l'Histoire générale de l'Archipel des Canaries*, Paris, 1803, in-4°.

S P A R M A N N.

Rien de plus intéressant que le Voyage au Cap de Bonne-Espérance, traduit de l'anglais du docteur A. Sparmann, par Le Tourneur, Paris, 1787, 2 vol. in-4°, ou 3 vol. in-8°. Ce voyageur donne une relation écrite du Cap de Bonne-Espérance, bien différente de celles fournies par Kolbe, Byron, Bougainville et plusieurs autres : son ouvrage porte l'empreinte de la vérité ; il contient les descriptions les plus instructives ; il est semé de récits curieux. La narration de l'auteur est enjouée, son style est agréable et n'a rien perdu en passant par la plume de Le Tourneur, qui, traducteur infatigable, a consacré ses veilles à enrichir notre langue des bons ouvrages que l'Angleterre produisit de son temps.

L E V A I L L A N T.

On sait que les deux Voyages de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, pendant les années 1780 — 1785, imprimés à Paris, le premier en 1790, un vol. in-4° ou 2 vol. in-8°, le second en 1795, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-8°, ont été rédigés par Casimir

Varon, enlevé à la république des lettres à l'âge de 35 ans, en 1797. Peu de Voyages se font lire avec autant de plaisir. C'est qu'au mérite des observations rassemblées par Le Vaillant, le rédacteur a joint l'attention de ne négliger aucun détail capable d'attacher ou de plaire ; on lui reproche même de s'en être trop occupé ; on lui reproche aussi une sorte d'affectation à louer les sauvages et à critiquer certains inconvénients inséparables de toute société civile.

JOHN BARROW.

Le Voyage de John Barrow, ex-secrétaire de lord Macartney, dans la partie méridionale de l'Afrique, fait dans les années 1797 et 1798, traduit de l'anglais par L. de Grandpré, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, mérite une pleine confiance. La vérité des récits de ce voyageur, est en quelque sorte garantie par les notes de son traducteur, qui a séjourné comme lui dans la colonie du Cap, qui l'a lui-même décrite dans son Voyage à la Côte occidentale d'Afrique, et qui combat les observations de M. Barrow, lorsqu'elles ne lui paroissent pas parfaitement exactes. M. Barrow déchire le voile que Le Vaillant

paroît avoir jeté sur l'indolence des Hollandais à la ville, et leur cruauté envers les Hottentots à la campagne.

On doit à M. Walknaer, la traduction du nouveau Voyage de M. Barrow dans la partie méridionale de l'Afrique, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Ce dernier Voyage contient la description du Cap de Bonne-Espérance la plus détaillée et peut-être la plus complète qu'on ait jusqu'à présent.

M. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Le Voyage à l'Île de France, à l'Île de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, etc., par M. Bernardin de Saint-Pierre, Paris, 1773, 2 parties in-8°, a été pendant longtemps la seule relation qui nous ait procuré quelques lumières sur l'Île de France, si propre à former une relâche aux vaisseaux. L'auteur, d'ailleurs, pouvoit mieux que personne nous faire connoître une île à laquelle il nous a si vivement intéressés, en y plaçant les tableaux enchanteurs, les scènes touchantes de *Paul et Virginie*.

M. BORY DE SAINT-VINCENT.

En intitulant un de ses ouvrages, *Voyage*

dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, Paris, 1804, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°, M. Bory de Saint-Vincent n'a pas eu égard à leur étendue, puisque l'île de Madagascar, dont la description n'est pas entrée dans son plan, est plus considérable elle seule, que ne le sont ensemble les quatre îles de Ténériffe, de Maurice, de la Réunion et de Sainte-Hélène, qui sont l'objet de sa relation. C'est sous les rapports physiques, agricoles, commerciaux et politiques, qu'il a qualifié, et avec raison, ces quatre îles, comme les quatre principales îles des mers d'Afrique : la lecture de ce Voyage est pleine d'intérêt.

B R U C E.

Le Voyage de cet auteur aux Sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années 1769 — 1773, traduit de l'anglais par M. Castera, Paris, 1790, 5 vol. in-4° ou 10 vol. in-8°, avec atlas in-4°, est un ouvrage qui, indépendamment d'une découverte dont l'illustre voyageur s'arroge tout l'honneur, présente à chaque pas des observations également intéressantes au commerce et aux sciences, enrichit et surprend l'ami
de

de la nature , le philosophe et le poète , en même temps qu'il offre un grand fonds d'instruction et d'amusement à chaque classe de lecteurs.

Dans la préface de la nouvelle édition de son excellente traduction d'Hérodote, et dans une note de cette même traduction, le savant M. Larcher met en doute si les sources indiquées par Bruce sont les véritables sources du Nil ; et il emploie , pour réfuter le voyageur Anglais, des expressions qui ne sont rien moins que modérées.

M. Castera a joint à la traduction du Voyage de Bruce , celle du Voyage de Paterson chez les Hottentots et les Caffres.

Bruce est mort en 1794 : on cherche en vain son article dans le Dictionnaire Historique de M. Delandine.

LE PÈRE SICARD ET D'ANVILLE.

Avant de lire les Voyages faits en Egypte , il est essentiel de méditer différens ouvrages remplis d'érudition et de critique : les uns sont des Dissertations et des Lettres du Père Sicard , jésuite ; on les trouve dans le cinquième volume de la nouvelle édition des Lettres édifiantes et curieuses ; d'Anville en

fait un grand éloge ; les autres sont les Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne, par d'Anville lui-même, Paris, 1766, in-4°. L'auteur y établit, d'après un calcul qu'on doit supposer exact, que la vallée fécondée par le débordement du Nil, étant seule susceptible de culture, l'Egypte ancienne, dont la fertilité suffisoit à la subsistance d'un nombre incroyable d'habitans, ne contenoit que deux mille cent lieues carrées de terre propre au labourage, étendue qui n'est au plus que la douzième partie de celle de la France avant la révolution de 1789.

G R A N G E R.

On a publié à Paris, en 1745, un vol. in-12, contenant la Relation du Voyage fait en Egypte par le sieur Granger, en l'année 1730, où l'on voit ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays, particulièrement sur l'histoire naturelle. Cette Relation est autant un monument de la gloire passée de l'Egypte, qu'elle en est la description : l'auteur en donne une idée diamétralement opposée à celle qu'on puise dans les anciens. Il y a dans son ouvrage plusieurs inscriptions grecques qui sont si défectueuses, de l'aveu

de l'éditeur, qu'elles sont entièrement défigurées. Le tome dixième des jugemens sur quelques ouvrages nouveaux, par l'abbé Desfontaines, renferme de judicieuses réflexions de l'abbé Bellanger, sur la Relation du Voyage de Granger.

M A I L L E T.

Il y a dans la Description de l'Égypte; rédigée par l'abbé le Mascrier, sur les Mémoires de Maillet, ancien consul de France au Caire, 1735, in-4°. , ou 2 vol. in-12, des choses qui n'ont pu être remarquées que par un esprit très-attentif; tout ce qui peut intéresser la curiosité s'y trouve rassemblé : mœurs anciennes et modernes, monumens, coutumes, religions, gouvernemens, commerce, histoire, physique, tout cela est embelli par des traits historiques assez agréables, par de petites aventures remarquables, par des réflexions et par des peintures singulières; voilà le fonds de l'ouvrage : à l'égard de la forme, je dirai qu'en approuvant le genre épistolaire, dont le réviseur ou le compilateur s'est servi, j'aurois voulu qu'il en eût proscrit l'enflure, l'affectation, la déclamation, le ton de collège, la superfluité des

mots et les répétitions importunes ; ce qui n'empêche pas que le style en général ne soit assez bon.

S A V A R Y.

Les Lettres de Savary sur l'Égypte, Paris, 1786, 3 vol. in-8°, eurent un grand succès au moment où elles parurent ; elles ont même été traduites en cinq langues ; aujourd'hui elles ne sont plus si estimées, et c'est peut-être à cause de la critique sévère qu'en a faite dans un journal de littérature orientale, M. Michaëlis, savant très-distingué par l'étendue et la variété de ses connoissances. M. Silvestre de Sacy a fait connoître cette critique par une lettre adressée aux auteurs du *Journal des Savans*, en 1787, et réimprimée dans *l'Esprit des Journaux*, et dans *les Tablettes d'un Curieux*.

M. V O L N E Y.

M. Volney a pris pour épigraphe de son Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785, Paris, 1787, 2 vol. in-8°, cette sentence : *J'ai pensé que le genre des Voyages appartenoit à l'Histoire et non aux Romans*. Cette épigraphe

est la condamnation de plusieurs Voyages, et annonce en même temps que M. Volney n'a voulu prendre pour guide que la vérité; le ton qui règne dans son ouvrage en est une preuve. On reconnoît, en le lisant, qu'il est versé dans la physique, l'histoire naturelle, la médecine même, les arts, le commerce, etc. Qu'on ne s'attende pas à y trouver les belles descriptions de l'Égypte, qui sont si séduisantes dans l'ouvrage du consul Maillet, et plus encore dans celui de M. Savary : on a de la peine à croire que ces auteurs décrivent le même pays, tant il y a de différence entre eux.

La troisième édition de cet excellent Voyage a paru en l'an VII (1799); elle est augmentée, 1°. de la notice de deux manuscrits arabes; 2°. d'un tableau exact de tout le commerce du Levant; 3°. des considérations sur la guerre des Russes et des Turcs, publiées en 1788; 4°. de gravures nouvelles représentant les pyramides et le sphinx.

N O R D E N.

Le Voyage d'Égypte et de Nubie, par le Danois Frédéric-Louis Norden, est connu de tous les amateurs de l'antiquité; l'exactitude

avec laquelle il a figuré, la naïveté avec laquelle il a décrit les monumens de l'Égypte, l'ont fait rechercher avec empressement par les savans et les curieux : plein de confiance dans un guide aussi sûr, le lecteur s'engage avec lui dans les canaux étroits des Pyramides pour arriver jusqu'à la chambre sépulcrale et au sarcophage : de leur sommet vous contemplez les campagnes verdoyantes du Delta, qui contrastent si fortement avec l'aride plaine des Momies.

Une mort prématurée enleva Norden à Paris, en 1742, à l'âge de 34 ans. Les savans chargés de la rédaction de son Voyage, s'en acquittèrent avec la plus grande fidélité : il fut publié en français, traduit du danois par l'abbé des Roches de Parthenay : le premier volume parut en 1752, et le second en 1755; ce sont deux volumes in-fol. sortis des presses de l'imprimerie royale de Copenhague, avec des cartes et des figures dessinées sur les lieux.

Un savant Anglais, Templeman, en entreprit la traduction, et l'a publiée en 1757, 2 vol. in-fol., ou 2 vol. in-8°. Cette édition splendide ne laisse rien à désirer, elle est peut-être même plus belle que l'édition origi-

nale; Templeman l'enrichit de notes courantes, dans lesquelles il rapporte ce qui pouvoit le plus illustrer son auteur; mais ces notes, quoique remplies d'érudition, prouvent qu'il n'étoit pas beaucoup plus savant que les éditeurs Danois, sans cela il auroit joint aux citations des auteurs grecs et latins, celles des nombreux ouvrages des Arabes sur l'Égypte.

C'est ce que M. Langlès a fait pour une nouvelle édition du Voyage de Norden, publiée en trois volumes in-4°. , depuis 1795 jusqu'en l'an X (1801); il a respecté scrupuleusement le texte, mais il l'a rectifié dans des additions. Toutes les notes de Templeman ont été conservées, mais il les a rejetées vers la fin de l'ouvrage, avec celles qu'il a tirées d'Abulféda et d'autres.

On a eu pour les dessins le même respect que pour le texte; l'artiste s'est fait un devoir de n'ajouter aucun ornement et de ne supprimer aucun détail; nous devons cependant à la vérité d'avouer que leur exécution n'est pas en général assez soignée, et qu'il s'en faut bien qu'à cet égard l'édition de Paris puisse le disputer aux éditions danoise et anglaise.

Les additions de M. Langlès contiennent principalement les recherches qu'il a faites dans la

riche collection des manuscrits de la Bibliothèque Impériale; elles consistent dans des Mémoires plus ou moins étendus sur les bibliothèques d'Alexandrie, sur le canal de Cléopâtre, appelé aussi canal de Canope; sur la colonne de Pompée, sur les pyramides, etc. A la suite de ces morceaux, se trouve une table des auteurs Orientaux et des savans orientalistes cités dans les notes et éclaircissemens de l'éditeur. Cette table, outre les renvois à l'ouvrage même, contient encore plusieurs renseignemens sur les auteurs dont il y est parlé, et est regardée comme une excellente histoire littéraire des auteurs Orientaux qui ont écrit sur l'Egypte.

Ces importantes additions font rechercher cette nouvelle édition par ceux même qui possèdent l'ancienne.

W. - G. B R O W N E.

M. Castera, avantageusement connu par plusieurs traductions importantes et par quelques ouvrages historiques très-recommandables, a fait paroître, en 1800, la traduction du nouveau Voyage dans la Haute et Basse Egypte, par Browne, avec des notes critiques sur les ouvrages de Savary et de

M.

M. Volney, 2 vol. in-8°. enrichis de cartes et de plans. Le traducteur convient que Browne n'a pu que glaner dans la partie de la relation qui concerne l'Egypte et la Syrie ; on y trouve néanmoins des détails curieux, et dont quelques-uns même sont neufs.

LE GÉNÉRAL REYNIER.

Quelqu'ait été le premier but et le principal objet de l'expédition d'Egypte, la France s'en étoit promis de grands avantages, que des circonstances malheureuses lui ont fait perdre : mais il lui en restera toujours la gloire dont la brave armée d'Orient s'est couverte dans cette expédition brillante, et qu'elle a conservée pure, même dans ses revers ; une expérience en grand de civilisation et d'amélioration sociale, faite sur un peuple presque barbare, au milieu des opérations militaires et du tumulte des armes ; enfin, une connoissance plus exacte et plus étendue qu'on ne l'avoit eue jusqu'ici de ce pays, digne de l'attention des politiques autant que de celle des savans.

Tandis qu'une Commission tirée de celle des Sciences et des Arts, qui accompagna l'armée et forma l'Institut d'Egypte, se pré-

pare à publier, par ordre du Gouvernement, les recherches faites en Egypte sur ses anciens monumens, son histoire naturelle, son gouvernement, ses usages, les mœurs, les militaires se sont particulièrement occupés de la gloire même de l'armée. Le général Berthier a publié la relation de tous les combats qu'elle soutint, c'est-à-dire, de toutes les victoires qu'elle remporta depuis son établissement en Egypte jusqu'à la bataille d'Aboukir. C'est sur les Mémoires qu'aura sans doute laissés le général Kléber, que cette relation pourra être continuée jusqu'à la bataille d'Héliopolis : le général Reynier l'a reprise depuis cette époque jusqu'à la fin de l'expédition, dans le volume intitulé : *de l'Egypte après la bataille d'Héliopolis, et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage curieux a été traduit en plusieurs langues.

A l'article des *Voyages pittoresques*, nous parlerons du beau Voyage de M. Denon dans la Haute et Basse Egypte.

§ IX. VOYAGES EN ASIE.

SOCIÉTÉ ÉTABLIE AU BENGALE.

Une Compagnie commerçante, devenue, en peu d'années, puissance territoriale, et à ce titre, obligée d'entretenir un nombre considérable d'employés de tout grade, a transporté dans le Bengale des hommes déjà munis de l'instruction européenne, et dont l'activité sait rendre utiles les momens de loisir que leur laissent leurs fonctions civiles ou militaires.

Vingt-sept d'entre eux, frappés des avantages littéraires qu'ils pouvoient retirer de leur séjour dans une contrée qui a long-temps passé pour le berceau des sciences et des arts, se réunirent le 15 janvier 1784, pour former une Société savante, sous la protection de sir Warren Hastings, gouverneur général des membres du conseil du fort William, dépositaire de l'autorité exécutive dans les possessions de la Compagnie.

Le célèbre William Jones, qui avoit conçu le plan de l'établissement, fut nommé président, et la Société, sur sa proposition, prit le nom d'*Asiatique*, pour faire con-

noître qu'elle avoit le dessein d'étendre ses recherches sur toutes les parties de l'Asie.

Déjà huit volumes in-4°. de ses Mémoires ont paru , et à l'édition originale de Calcutta ont succédé deux ou trois nouvelles éditions faites à Londres.

M. Adrien Duquesnoy , qui , pendant sa trop courte existence , a lié son nom à beaucoup d'institutions philanthropiques , jaloux de faire jouir la France d'une collection qui mérite l'attention des hommes éclairés , s'est proposé d'en donner une édition française , et il a eu la satisfaction de voir concourir à ses desseins plusieurs de nos académiciens les plus distingués , qui ont bien voulu se charger de revoir les traductions et d'y ajouter tous les éclaircissemens qu'exigeoient une littérature nouvelle , et les détails relatifs , soit aux sciences exactes , soit à l'histoire naturelle.

Les deux premiers volumes sont sortis , en 1807 , des presses de l'imprimerie impériale , sous ce titre : *Recherches Asiatiques , ou Mémoires de la Société établie au Bengale* , pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités , les arts et la littérature de l'Asie , traduits de l'anglais par A. La-

baume, revus et augmentés de notes, pour la partie orientale, physiologique et historique, par M. Langlès; et pour la partie des sciences exactes et naturelles, par MM. Cuvier, Delambre, Lamarck et Olivier, tous membres de l'Institut; in-4^o., avec des planches gravées en taille-douce.

Ces deux volumes contiennent les travaux de la Société Asiatique, pendant les sept premières années de son institution; ils sont composés d'environ soixante Mémoires, qui se partagent naturellement en deux classes.

La partie typographique de cet ouvrage est très-soignée; elle est digne, à tous égards, du magnifique établissement où il a été exécuté. Les passages arabes, turcs, persans, indiens, éthiopiens, tartares-mantchous, répandus dans les notes de M. Langlès, sont imprimés en caractères originaux de la plus grande beauté. Félicitons les savans assez heureux pour avoir à leur disposition d'aussi nombreux et d'aussi puissans moyens, et votons un tribut de reconnaissance au Gouvernement protecteur des lettres qui a formé le plus riche muséum typographique qui ait jamais existé, en augmente chaque jour les richesses, et en facilite l'accès aux

personnes capables d'en faire un digne usage.

T A V E R N I E R.

Tavernier connoissoit bien la Perse, où il avoit fait six Voyages, qui ont été publiés in-4°. , Paris, 1676, en trois volumes, et réimprimés ensuite en six volumes in-12. On y trouve des choses curieuses; mais il se trompe quelquefois. Ses Voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries.

C H A R D I N.

Le chevalier Chardin, qui faisoit le même négoce, passe encore pour plus sincère que Tavernier. Le recueil de ses Voyages, traduit en anglais, en flamand et en allemand, est en dix volumes in-12, Rouen, 1723, et en 4 volumes in-4°. , Amsterdam, 1735. Cette dernière édition est la plus complète et la plus recherchée. Ces Voyages sont à la fois très-curieux et très-vrais; et l'on doit bien les distinguer de ceux de tant d'autres voyageurs, qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules et des mensonges.

Chardin donne une idée complète de la Perse, de sa religion, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, etc. La description qu'il fait des autres pays orientaux qu'il a parcourus, n'est ni moins exacte ni moins curieuse.

L' A B B É M A R I T I.

Les Voyages de M. l'abbé Mariti dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine, publiés à Turin en 1769, en italien, sont composés de cinq volumes in-8°. ; ils jouissent d'une estime méritée.

La traduction française, publiée en 1791, 2 vol. in-12, ne représente que les deux premiers volumes de l'original.

La description de l'île de Chypre contenue dans le premier volume, est d'un véritable intérêt ; sur les villes dont la description forme le second volume, nous avons des relations plus satisfaisantes que celles de l'abbé Mariti.

N I E B U H R.

La description de l'Arabie par Niebuhr, ingénieur-géographe, traduite de l'allemand en français par M. Mourier, Copenhague,

1773, in-4°. , ou Paris, 1779, 2 vol. in-4°. , renferme deux parties : dans la première, l'auteur décrit l'Arabie en général, ses différens climats, leur température, la religion des Arabes, leurs différentes sectes, leurs mœurs, leurs coutumes; il y ajoute des notions très-curieuses sur leur langue et leur écriture, sur leur astronomie, leur chronologie, leurs sciences, leurs arts, le genre de leur éloquence et de leur poésie; enfin, sur l'agriculture, la zoologie, l'insectologie de l'Arabie. La seconde partie est particulièrement consacrée à l'Arabie Heureuse. Niebuhr y donne la solution du problème qu'offre le peu de célébrité dont jouit aujourd'hui l'Arabie, tandis qu'elle en avoit une si grande dans les temps anciens. Une vaste érudition, une saine critique se font remarquer dans toutes les parties de la description.

Ces observations s'appliquent également au Voyage du même auteur, en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins, Utrecht, 1776 et 1780, 2 vol. in-4°.

Dans la description de l'Arabie, Niebuhr résout ou s'efforce de résoudre plusieurs des *questions proposées* par le savant docteur de Gottingue, M. Michaëlis, dont nous
avons

avons une traduction française, par M. Mérian, Francfort, 1763, in-8°. , ou Amsterdam, 1774, in-4°.

G E O R G E F O R S T E R.

M. George Forster, Anglais de nation, a suivi pour se rendre des bords du Gange à ceux de la Mer Caspienne, une route qu'aucun autre voyageur n'avoit encore parcourue avant lui : il a été par terre du Bengale à la Mer Caspienne, et de là par la route ordinaire sur le Volga à Saint-Pétersbourg ; en 1783 et 1784 ; il parcourut sous le costume oriental, et dans la compagnie des Asiatiques, une immense étendue de pays musulman ; dont les naturels haïssent les étrangers, autant par jalousie que par fanatisme. Nous avons la relation de ses courses, sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde*, etc., traduit de l'anglais avec des additions considérables, par L. Langlès, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. (1).

Il ne faut pas confondre l'auteur de cette

(1) A Paris, chez Duminil-Lesueur, rue de la Harpe, N°. 78.

relation avec un autre G. Forster, Allemand d'origine, qui a publié un Voyage sur les rives du Rhin et en Angleterre. Ils sont morts tous deux ; mais ce dernier mourut à Paris en 1794, tandis que l'autre termina sa carrière en 1792, à la cour maratte de Maypour, où il avoit été envoyé ambassadeur.

LE MAJOR RENNEL.

La Description historique et géographique de l'Indostan, traduite de l'anglais du major James Rennel, par M. Boucheseiche, sur la septième édition, Paris, 1800, 3 vol. in-8°, a obtenu un succès bien mérité ; car ce pays, si intéressant pour l'Europe et principalement pour l'Angleterre, n'a été connu jusqu'ici que très-imparfaitement. L'auteur, en nous donnant dans cet ouvrage un système perfectionné de la géographie de ce pays, a eu soin d'y joindre le récit des événemens et des changemens qui y ont eu lieu depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette partie de l'ouvrage qui présente une esquisse de l'histoire de l'Indostan et de celle des Marattes, est précieuse par les détails sur les conquêtes faites dans ce pays par les Mahométans ; sur celles des puis-

sances européennes depuis la chute de l'Empire du Mogol ; sur sa division actuelle et sur la religion , les mœurs et le caractère de ses habitans.

M. L E G E N T I L.

Il y a peu de Voyages qui aient le double mérite d'être écrits par un savant , et d'être le fruit d'un long séjour dans les pays éloignés. Le passage de vénus sur le soleil , qui devoit arriver en 1761 , ayant conduit M. le Gentil aux Indes orientales , et les circonstances l'ayant empêché d'arriver à temps , il attendit celui de 1769 , que le mauvais temps lui a cependant dérobé : mais il a porté ses vues sur tout ce qui pouvoit être utile à la perfection de la physique , de la marine , de la géographie et de l'histoire ; aussi son Voyage dans l'Inde , Paris , 1779 et 1780 , 2 vol. in-4^o ., intéresse-t-il également les astronomes , les physiciens , les érudits , et surtout les philosophes. M. le Gentil n'a porté dans l'Inde aucun préjugé d'aucune espèce : ni la vanité de dire des choses extraordinaires , ni l'attachement exclusif à un système qui y fait rapporter les

choses qui s'y rapportent le moins, ne se montrent dans l'ouvrage de M. le Gentil.

M. LE GOUX DE FLAIX.

On sait gré à M. le Goux de Flaix, ancien officier du génie, d'avoir fait imprimer les Observations que vingt ans de séjour dans l'Indostan, ses conférences avec les Brames, ses entretiens et ses relations avec les négocians les plus accrédités, et la faveur auprès du célèbre Hyder Aly-Khan, l'ont mis, plus qu'un autre, à même de recueillir; son ouvrage est intitulé : *Essai historique, géographique et politique sur l'Indostan, avec le tableau de son commerce, pris dans une année moyenne, depuis 1702 jusqu'en 1770*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, et un petit volume de planches.

M. le Goux de Flaix nous invite à naturaliser chez nous plusieurs graminées, plusieurs plantes exotiques, et plusieurs arbres indigènes des bords de l'Indus et du Gange, tels que des palmiers de plusieurs genres, et surtout le cocotier; mais la plante qu'il voudroit voir cultiver dans nos provinces méridionales, est la canne à sucre, qu'il présume, non sans raison, être ori-

ginaire de l'Indostan, où elle croît spontanément comme dans les Antilles. Ces vues d'un bon citoyen, appuyées sur des connoissances physiques et locales, et que des essais heureux peuvent accréditer, ne sont pas des rêves comme ceux de l'abbé de Saint-Pierre. La culture de la canne à sucre prospère dans les royaumes de Valence et de Grenade ; et sous l'ancien régime, le défaut d'encouragement l'a seul empêchée de réussir dans le Bas-Languedoc et la Provence. L'ouvrage de M. le Goux de Flaix est bien pensé, mais il pourroit être mieux écrit.

INNIGO DE BIERVILLAS.

M. Boucher de la Richarderie, dans le tome cinquième de la Bibliothèque universelle des Voyages, présente comme traduit du portugais, le Voyage d'Innigo de Biervillas à la côte de Malabar, Goa, Batavia et autres lieux des Indes occidentales ; imprimé à Paris en 1736, in-12 : il ajoute en note, que l'original, qu'il n'a pu se procurer, est ancien. Dans la préface de ce volume, l'auteur assure que son père, nommé Yvelin de Biervillas, étoit Français de nation et originaire de Normandie. Après la mort de ce

père, il fut envoyé, par sa mère, à Goa. Par un mouvement de modestie assez rare dans les auteurs, il déclare qu'il ne fera pas l'éloge de son Voyage, n'ayant pas assez de vanité pour croire que la diction française y soit dans sa pureté et dans sa perfection : il demande grâce pour un homme d'épée et un jeune étranger. Si j'en crois une note manuscrite déposée sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux, l'homme d'épée seroit un abbé Saunier, sur lequel je n'ai pu encore me procurer aucun renseignement ; du reste, ce Voyage à la côte de Malabar fut loué dans les journaux littéraires du temps ; c'est, en effet, une production intéressante, variée et écrite avec beaucoup de netteté.

B E R N I E R.

Le médecin Bernier, disciple et abrégiateur de Gassendi, puisa dans les écrits de ce philosophe célèbre, cet esprit méthodique, ce talent pour l'observation, qui placent sa Relation parmi les bons ouvrages de ce genre ; elle est intitulée : *Voyage de François Bernier, contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire, etc.*, où il est traité des ri-

chesses, des forces, de la justice, et des causes principales de la décadence des Etats de l'Asie, et de plusieurs événemens considérables; le tout enrichi de cartes et de figures, Amsterdam, 1711, 2 vol. in-12.

On trouve dans le premier volume, l'histoire de la révolution qui arriva dans les Etats du Grand Mogol, lorsqu'Aureng-Zeb monta sur le trône. Cette révolution dura cinq ou six ans, c'est-à-dire, depuis 1655 ou environ, jusqu'à 1660 ou 1661.

B O L T S.

L'Etat civil, politique et commerçant du Bengale, ou Histoire des conquêtes et de l'administration de la Compagnie Anglaise dans ce pays, ouvrage traduit de l'anglais de M. Bolts, alderman ou juge de la cour du maire de Calcutta, par M. Demeunier, Paris et La Haye, 1775, 2 parties in-8°. , contient le tableau humiliant des vexations, de la tyrannie et des cruautés sans nombre exercées dans l'Inde par la Compagnie Anglaise. M. Bolts, qui en avoit été long-temps le témoin, de retour dans sa patrie, eut le courage et l'humanité de les dénoncer à ses compatriotes. Son livre fit la plus vive sen-

sation dans la Grande-Bretagne ; et le parlement , en conséquence , prit la résolution d'examiner , avec soin , l'état de cette Compagnie de commerce et les abus de son administration. Les recherches et les découvertes ne furent pas en faveur de la Compagnie , et les rapports ont justifié les accusations de M. Bolts. Le style de la traduction est pur et correct.

S T A V O R I N U S.

Cet officier Hollandais a servi pendant quarante ans , avec distinction , sur les vaisseaux de sa patrie : il a publié en hollandais , 1^o. un Voyage par le Cap de Bonne-Espérance , à Batavia , à Bantam et au Bengale en 1768 , 69 , 70 et 71 ; 2^o. un Voyage par le Cap de Bonne-Espérance et Batavia , à Samaraug , à Macassar , à Amboine et à Surate en 1774 , 1776 , 1777 et 1778. Ces deux Voyages ont été traduits en français par M. Jansen , l'un en un vol. in-8^o. , 1798 , et l'autre en 2 vol. in-8^o. , 1799. Quoique nous ayons beaucoup de Relations sur les pays parcourus par Stavorinus , et que plusieurs soient très-instructives , néanmoins celle de cet officier se lit avec autant d'intérêt

térêt que de profit : il entre dans des détails curieux sur les usages , les mœurs et le commerce de ces belles contrées ; ses récits sont simples et inspirent de la confiance : il ne dissimule pas le despotisme qu'exercent les Anglais dans l'Inde sur le commerce des autres nations.

M. DE GRANDPRÉ.

Le Voyage de M. de Grandpré dans l'Inde et au Bengale , fait dans les années 1789 et 1790 , Paris, 1801 , 2 vol. in-8°. , offre un grand nombre de faits , de notions , et de détails sur les mœurs , le commerce et les habitudes des peuples qu'il a visités en allant de l'Île de France au Bengale. L'auteur croit avoir remarqué que l'esprit de révolution paroît agir même sur le fanatisme des Indiens. Des trois principales fêtes , celle de la *chasse des Dieux* se célèbre avec moins de pompe ; à celle du Char , les dévots sont moins empressés à se faire écraser sous les roues du *Char* ; et la coutume des veuves des Brames , de se brûler vives sur le cadavre de leurs maris , paroît s'affoiblir. M. de Grandpré essaya cependant d'en sauver une ; mais on

l'avoit trompé d'un jour , et le sacrifice étoit déjà consommé à son arrivée.

LE MAJOR SYMES.

L'Empire des Birmans ou d'Ava est situé à l'est du royaume d'Arracan , et confine à la Chine et au royaume de Siam. En Europe , on ignoroit jusqu'à son nom , quoique dans la dernière moitié du dernier siècle , cette nation ait conquis une grande partie de la péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine.

La Relation de l'Ambassade anglaise , envoyée en 1790 dans le royaume d'Ava , ou l'Empire des Birmans , par le major Michel Symes , traduite de l'anglais , avec des notes par J. Castera , Paris , 1801 , 2 vol. in-8°. , et atlas grand in-4°. , remplit un grand vide dans la géographie de l'Inde : elle contient des détails authentiques sur l'histoire des Birmans , des Péguans , et de quelques autres peuples ; elle montre de quelle importance est pour les Anglais le commerce qu'ils font dans l'Empire Birman , puisque c'est à une seule branche de ce commerce , celle du bois de construction des royaumes d'Ava et de Pégou , qu'ils doivent

l'établissement et l'entretien d'une marine qui fait une très-grande partie du cabotage de l'Inde, et dont plusieurs vaisseaux sont déjà arrivés en Europe; on voit, enfin, quels soins se sont donnés les Anglais pour nous faire perdre la prépondérance que nos missionnaires et navigateurs nous avoient dès long-temps acquise au Pégu et dans quelques autres parties de l'Asie orientale.

LE CHEVALIER DE CHAUMONT, L'ABBÉ DE CHOISY ET LE PÈRE TACHARD.

Le prosélytisme nous procura, dans le dix-septième siècle, plusieurs Relations sur la Chine. Louis XIV, dit M. Boucher de la Richarderie, se laissa persuader par un aventurier, nommé Constantin Faulcon, né à Céphalonie, et parvenu à une haute faveur à la cour de Siam, que le roi de ce pays étoit disposé à embrasser la religion chrétienne, et à la faire embrasser à ses sujets: dans cette confiance, on envoya le chevalier de Chaumont en ambassade à Siam: on fit partir avec lui l'abbé de Choisy, qui devoit succéder à Chaumont dans cette légation, et

plusieurs jésuites initiés dans la connoissance des mathématiques, de l'astronomie, de la géographie, etc.

La Relation du chevalier de Chaumont, Paris, 1687, in-12, est celle d'un homme de qualité, qui s'attache moins à la beauté et à la pureté du style qu'à la vérité des faits; pour tâcher de remplir le but de son ambassade, il prioit Dieu les trois quarts du jour et faisoit le carême dans la plus grande rigueur.

Le journal du Voyage de l'abbé de Choisy, Paris, 1687, in-4°, et Amsterdam, 1687, in-12, est écrit avec beaucoup d'agrément; c'est son seul mérite, car il est fort superficiel, et ne renferme sur le royaume de Siam, que quelques particularités d'un assez médiocre intérêt.

Le premier et le second Voyage des jésuites ont été rédigés par le Père Tachard, Paris, 1686 et 1689, 2 vol. in-4°. ou in-12. Tout ce que ces deux Voyages renferment d'observations astronomiques, géographiques et physiques, est assez exact; mais l'importance qu'il s'agissoit de donner à un pays, l'objet d'une conquête apostolique, a fait employer, par le Père Tachard, dans la

peinture qu'il a faite de Siam, beaucoup de touches exagérées et trop flatteuses.

L A L O U B È R E.

Laloubère ne resta que trois mois à Siam, et cependant il rassembla des notions si exactes sur l'histoire et la nature du pays, sur l'origine, la langue, les usages, les mœurs, l'industrie et la religion des habitans, que la Relation qu'il en publia à son retour, sous le titre *de Description du royaume de Siam*, Paris, 1691, ou Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12, quoique précédée de trois ou quatre autres, fut bientôt regardée comme l'unique. On s'étoit attendu à trouver dans cette Relation des choses merveilleuses, presque incroyables, et l'auteur s'exprime avec la candeur et la simplicité d'un homme qui ne seroit jamais sorti de son pays.

M. JOHN BARROW.

De tous les Anglais qui ont voyagé, nul, sans en excepter le célèbre Cook, n'a plus vu de pays, et n'en a plus décrit que John Barrow, membre de la Société royale de Londres. Nous avons de cet infatigable coureur, des Voyages en Afrique, en Chine,

en Amérique, et tout récemment en Cochinchine : en lisant ses ouvrages, on s'étonne, malgré soi, et de tous les pays qu'il a vus, et de toutes les connoissances qu'il déploie dans ses Descriptions, car rien ne lui paroît étranger ; politique, histoire naturelle, religion, critique, il parle de tout. Son Voyage à la Cochinchine a été traduit de l'anglais, avec des notes et des additions, par M. Malte-Brun, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. Des deux volumes dont cet ouvrage se compose, il n'y en a pas la moitié du second employée à décrire les mœurs, les usages et le commerce des Cochinchinois. Mais nous conviendrons avec le traducteur, que dans ce petit nombre de pages, M. Barrow a su jeter tant de vues profondes et tant de détails curieux, qu'on ne sauroit trop acheter le plaisir de les lire. On lit avec intérêt, dans ce Voyage, l'histoire d'un missionnaire Français, nommé Adran, qui, dans le temps qu'une affreuse révolte éclata en Cochinchine (en 1774), étoit l'ami et le conseil du roi, et le précepteur de son fils unique, héritier de son trône. Les rebelles s'emparèrent du roi, et le firent mourir avec une partie de sa famille ; Adran trouva le moyen d'enlever la

reine , le jeune prince son fils , son épouse et leur enfant , et il se sauva avec eux. Le courageux missionnaire arriva en France en l'année 1787 , avec le jeune prince ; il retourna en Cochinchine et y arriva en 1790.

Le style du traducteur n'est pas toujours très-correct ; mais il est souvent élégant , et ses notes sont curieuses et instructives.

L' A B B É R I C H A R D.

L'Histoire naturelle et civile du Tunkin , par l'abbé Richard , Paris, 1788, 2 vol. in-12 , a été rédigée sur les Mémoires de l'abbé de Saint-Phaltes , missionnaire au Tunkin , et sur les Relations précédentes de ce royaume. L'auteur donne des renseignemens satisfaisans sur la population , les lois , le gouvernement , la religion , la langue , les sciences , les arts , le commerce , les coutumes et les usages de cette contrée : c'est l'objet du premier volume ; le second est uniquement consacré à l'histoire des missions dans le Tunkin.

M. P E R C I V A L.

Le Voyage dans l'île de Ceylan , fait dans les années 1797 à 1800 , par Robert Percival , officier au service de S. M. Britannique ,

traduit de l'anglais par M. Henry, Paris, 1803, 2 vol. in-8°. , renferme les connoissances en tout genre qu'on pouvoit désirer d'avoir sur cette île. Au tableau des conquêtes qu'ont successivement faites à Ceylan les Portugais, les Hollandais, les Anglais qui en sont enfin restés les maîtres, le Voyageur fait succéder une Description générale des établissemens situés sur les côtes; celle de ses ports surtout est du plus grand intérêt.

Le gouvernement est purement despotique; mais il existe des lois fondamentales auxquelles le roi lui-même est tellement soumis, que s'il les violoit, il s'exposeroit à être déposé ou mis en jugement et puni de mort : il y en a plusieurs exemples. L'une de ces lois rend la monarchie élective dans le cas qui vient d'être énoncé; le peuple peut choisir le successeur dans les branches les plus éloignées de la famille régnante, ou appeler même un étranger.

WILLIAM MARSDEN.

L'île de Sumatra paroît avoir été inconnue aux anciens; leurs découvertes, ou plutôt leurs conjectures, n'alloient pas au delà de Ceylan. M. Marsden pense que Sumatra est
la

la même île à laquelle les voyageurs Arabes qui, en 1173, pénétrèrent dans les Indes et à la Chine, ont donné le nom de Ramni, et que le Vénitien Marc Paul appelle *la Petite Java*. On doit à M. Marsden une bonne Histoire de cette île ; elle a été traduite de l'anglais sur la seconde édition, par M. Parraud, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. L'auteur y traite du gouvernement, du commerce, des arts, des lois, des coutumes, des mœurs de ses habitans, des productions naturelles, et de l'ancien état politique du pays ; tout y est exposé avec soin par un témoin oculaire, par un homme qui a résidé longtemps dans le pays, par un homme instruit, par un observateur intelligent. Cet ouvrage est le premier qui donne une connoissance détaillée de l'île de Sumatra et de ses habitans.

LE CAPITAINE WOODARD.

L'île de Célèbes ou Macassar, est divisée entre plusieurs nations ou tribus, et les Hollandais sont plutôt en possession de quelques ports particuliers, avec un pouvoir limité, que du gouvernement général de l'île : on la connoît assez bien en lisant la Rela-

tion des malheurs et de la captivité, pendant deux ans et cinq mois, du capitaine Woodard et de quatre de ses compagnons dans l'île de Célèbes, sous la ligne équinoxiale, traduite de l'anglais sur la troisième édition, Paris, 1805, un volume in-8°. Après avoir observé que la forme de cette île diffère beaucoup de celle qui lui a été donnée jusqu'à présent dans les descriptions qu'on en a faites, parce qu'elle a été peu fréquentée, Woodard essaye d'en donner une légère esquisse, soit d'après ses propres observations, quant à la partie occidentale qu'il a parcourue, soit d'après les renseignemens qu'il a recueillis chez les personnes les plus instruites parmi les Malais.

THUNBERG.

Un séjour de dix-huit mois a suffi à Thunberg pour étudier et connoître le système politique, l'histoire naturelle et civile, la religion, les sciences, les arts, les usages et le commerce du Japon; c'est ce que prouve le Voyage de ce Suédois au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc., traduit, rédigé et augmenté de notes par M. Langlès, et revu, quant à la

partie d'histoire naturelle, par M. Lamark, Paris, 1796, 2 vol. in-4°. ou 4 vol. in-8°.

Quoique le Japon ait été le but du voyage de Thunberg, il n'a pas négligé d'examiner et de décrire les pays situés sur sa route; l'histoire naturelle forme une partie considérable de son ouvrage. M. Langlès en a fait disparaître le désordre et les répétitions, et il y a ajouté d'excellentes notes.

M. SONNERAT.

Habile dessinateur, naturaliste distingué, M. Sonnerat, commissaire de la marine, fut envoyé par Louis XV au fond de l'Asie, non pas pour y acheter des mousselines et du coton, mais pour y étudier les hommes, les animaux et les plantes; il a rempli, avec succès, les vues du gouvernement. Son Voyage aux Indes orientales et à la Chine, Paris, 1782, 2 vol. in-4°, enrichis de cent quarante planches dessinées sur les lieux, jouit d'une réputation méritée sous le rapport de l'histoire naturelle. M. Langlès reproche cependant à ce voyageur, d'avoir hasardé beaucoup de faits dont il n'étoit pas sûr, ou au moins de ne s'être pas toujours exprimé avec la précision convenable. Sur les révolutions

de l'Inde , dit le même M. Langlès , il n'a pas eu soin de marquer les époques précises de plusieurs événemens qu'il cite : cette inexactitude lui a attiré une vigoureuse réfutation bien motivée de la part de M. Law de Lauriston , dans le neuvième volume des Mémoires concernant l'histoire , les sciences et les arts des Chinois.

Dès 1783 , l'ingénieux et savant Foucher d'Obsonville , dans un *Supplément au Voyage de M. Sonnerat , par un ancien marin* , brochure in-8°, avoit prouvé , par de nombreuses citations , que la majeure partie des faits racontés par M. Sonnerat , étoit ou triviale , ou erronée , ou prise dans d'autres auteurs.

Le public n'a pas accueilli favorablement la nouvelle édition du Voyage de Sonnerat , publiée à Paris en 1806 , 4 vol. in-8°.

LORD MACARTNEY ET ÆNÉAS SANDERSON.

Le commerce de l'Angleterre avec la Chine étoit languissant , contrarié ; les agents étoient vexés , même insultés ; les plaintes qu'ils étoient en droit de faire , n'étoient point écoutées , et ne parvenoient pas à l'empe-

reur ; ce fut dans cette position que les commissaires de la Compagnie des Indes orientales engagèrent le gouvernement anglais à envoyer une ambassade à Pékin. Lord Macartney, connu par des talens exercés, par l'habitude des affaires, par une sagesse de conduite qui lui avoit obtenu les éloges de tous les partis parlementaires, fut choisi pour cette mission, aussi délicate qu'honorable ; il l'a remplie à la satisfaction des amis des sciences de tous les pays, et si elle n'a pas été de plus longue durée, il faut s'en prendre au charlatanisme du gouvernement anglais, qui crut tromper l'empereur de la Chine, en lui envoyant comme une nouveauté, comme un chef-d'œuvre créé par le génie anglais, un planétaire exécuté dans la ville de Herford en Allemagne, vers 1750. La supercherie ayant été découverte, le lord Macartney fut aussitôt congédié.

Le Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par ce lord, et la Relation de son ambassade, par sir Georges Staunton, de la Société royale de Londres, et secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, ont été très-bien traduits en français par M.

Castera, Paris, 1798, 4 vol. in-8°. ; 1799 et 1804, 5 vol. in-8°.

Les additions contenues dans la seconde et la troisième édition, forment un volume, qui se vend séparément pour compléter la première.

En examinant les observations que lord Macartney et les savans qui l'accompagnoient, eurent occasion de faire, soit pendant leur séjour à Pékin, soit en traversant le vaste royaume de la Chine, on est convaincu combien ceux qui ont voulu nous instruire sur la religion, le gouvernement, les mœurs, les usages, les sciences, les arts de cet ancien peuple, depuis Marc Paul jusqu'à Sonnerat, les ont imparfaitement connus. Ce Voyage est instructif, agréable, et peut être utile à la navigation, à l'astronomie et à la géographie; il est la critique la plus complète qu'on pût faire d'une autre prétendue Relation en deux volumes, publiée par Ænéas Sanderson, qui étoit employé dans l'ambassade anglaise, mais qui, sans doute, ne remplissoit qu'un emploi subalterne : aussi on ne trouve dans ses deux volumes, traduits en français en 1796, ni détail intéressant, ni aperçu philosophique, ni connoissance

exacte de la nation, au milieu de laquelle il s'est trouvé, et du gouvernement singulier auquel elle doit sa tranquillité et la constance de son bonheur.

JOHN BARROW.

Le Voyage en Chine, formant le complément du Voyage de lord Macartney, par John Barrow, traduit de l'anglais par M. Castera, Paris, 1805, 3 vol. in-8°, est du plus grand intérêt, et quiconque ne l'a pas lu, ne connoît pas la Chine : l'auteur a tout vu en observateur impartial et exact ; il prouve combien on doit ajouter peu de foi au récit des missionnaires, qui ont été souvent forcés, par les circonstances, à déguiser la vérité. On trouve dans ce Voyage les détails les plus curieux et les plus intéressans sur la vie privée des Chinois, sur l'administration, les établissemens publics, les fêtes, les amusemens, la littérature, les arts, les sciences et les métiers, l'agriculture, etc.

La traduction est écrite avec la correction et la pureté qui caractérisent les ouvrages du même genre qui ont déjà été publiés par M. Castera : en donnant cette nouvelle production, il a rendu un grand service à ceux

qui aiment les notions vraies et les solides connoissances.

SAMUEL TURNER.

Le gouvernement anglais du Bengale , jaloux d'étendre les relations, le commerce et l'influence de sa nation dans les différentes contrées de l'Asie, y a envoyé des ambassadeurs , dont les relations sont extrêmement curieuses. Au commencement de 1783, M. Samuel Turner fut envoyé, par M. Hastings, au Thibet , pays fameux par son gouvernement théocratique et son grand Lama. La relation de l'ambassade de M. Turner , traduite de l'anglais, avec des notes, par M. de Castéra, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. , avec un atlas in-4°. , est l'ouvrage d'un homme d'esprit et d'un bon observateur : elle est traduite avec soin, avec élégance; la lecture n'en est pas moins agréable qu'instructive : on y voit que le peuple Thibétain est livré à beaucoup de pratiques superstitieuses, grand amateur de cérémonies religieuses et de processions.

L'ABBÉ

L'ABBÉ CHAPPE ET KRACHENIN-
NIKOW.

Les Russes, renfermés dans leurs contrées au commencement du dix-huitième siècle, n'avoient aucune liaison avec l'Europe civilisée ; on savoit à peine qu'il existoit dans la partie Asiatique de ces climats, des peuples ignorans et grossiers. L'influence actuelle de la Russie dans le système politique de l'Europe, montre assez les avantages que l'on peut tirer de la connoissance de ces peuples et des pays qu'ils habitent. L'abbé Chappe entreprit d'ajouter de nouvelles connoissances à celles que nous avons déjà acquises sur l'histoire civile, morale et politique des Russes. Son intéressant Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi en 1761, a été imprimé à Paris en 1768, 2 vol. in-4°, qui se relie souvent en trois, avec un atlas grand in-fol. ; cet ouvrage est imprimé avec magnificence. Marc-Michel Rey en a fait, en 1769, à Amsterdam, une édition abrégée en 2 vol. petit in-8°. ; elle est moins coûteuse et aussi utile au plus grand nombre des lecteurs.

Le second volume de la belle édition, du
TOME IV.

Voyage de l'abbé Chappe, contient la traduction française de la description du Kamtchatka, composée en russe par Kracheninikow, professeur de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. On est redevable de cette traduction à M. de Saint-Pré, employé dans les affaires étrangères, qui avoit été envoyé en Russie pour étudier la langue russe. M. Michel Rey l'a aussi réimprimée en 2 vol. petit in-8°. ; 1770.

Dès 1767, Eidous avoit fait paroître à Lyon, en 2 vol. in-12, une mauvaise traduction de la Description de Kamtchatka, faite sur la version anglaise de James Grieve.

L'abbé Chappe avoit dit dans son Voyage, que le vaste Empire de Russie offroit plus de marais et de déserts, que de villes peuplées et de campagnes florissantes ; ses observations, et d'autres aussi sévères, mais justes en grande partie, lui attirèrent une violente critique de la part de l'impératrice Catherine II, aidée de son favori Schwalow et de la comtesse d'Aschow : cette critique fut imprimée à Saint-Pétersbourg, même en 1770, 2 vol. grand in-8°. , sous le titre d'Antidote, ou Examen du mauvais livre superbement imprimé, intitulé : *Voyage en Sibérie*, etc.

Le libraire Rey la réimprima en 1771, et elle forme les tomes cinq et six de son édition du Voyage en Sibérie.

M. L E S S E P S.

Le journal historique du Voyage de M. Lesseps, consul de France, employé dans l'expédition de Lapeyrouse en qualité d'interprète du roi, Paris, 1790, 2 vol. in-8°, donne de nouvelles notions sur le Kamtchatka et ses habitans; il fait connoître aussi d'autres peuples de l'Asie septentrionale, beaucoup plus ignorés que les Kamtchadales. Ce n'est pas sans frémissement, dit M. Boucher de la Richarderie, qu'on voit l'intrépide voyageur faire passer ses traîneaux attelés de chiens, et passer lui-même sur une corniche de glace, formée à la suite des débordemens, et suspendue sur le vaste abîme de la mer. Cette étonnante résolution lui fut inspirée par l'empressement d'apporter en France les dépêches de l'infortuné Lapeyrouse, dont il s'étoit séparé au Kamtchatka.

H E N R I E L L I S.

Le but principal de M. Ellis, dans son *Voyage de la Baie de Hudson*, traduit en

français par Sellius, Paris, 1749, 2 vol. in-12, est de prouver que pour aller aux grandes Indes, il y a un passage beaucoup plus court et plus aisé que ceux que nous connoissions déjà, et qu'on est presque parvenu à le découvrir. Il prétendoit que cette découverte seroit suivie de celle d'une très-grande étendue de pays que nous ignorions, et qu'elle nous feroit connoître, en même temps, de nouveaux peuples, dont aucune relation ne nous avoit encore parlé.

Ce n'est point sur de simples Mémoires, ni sur le récit des voyageurs, que M. Ellis a écrit son livre; il a tout vu par lui-même; il a été dans tous les endroits dont il parle; et ce n'est qu'après les observations les plus exactes, l'examen le plus scrupuleux des lieux où il a passé, la recherche la plus étudiée de tout ce que d'autres avant lui avoient découvert en cette matière, qu'il établit son sentiment sur ce qui fait l'objet principal de son livre. Pour mettre le lecteur plus au fait, l'auteur reprend les choses de plus haut, et fait un abrégé exact de toutes les expéditions faites antérieurement pour la découverte de ce passage.

S. M U L L E R.

La relation des Voyages et Découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale, et sur l'Océan oriental, tant au Japon que vers l'Amérique, ouvrage traduit de l'allemand de Muller, par C.-G.-F. Dumas, Amsterdam, 1766, 2 vol. in-12; cette relation, dis-je, a excité toute l'attention du public, par la singularité des faits et l'utilité dont elle pouvoit être pour la géographie. On a toujours été curieux de savoir si l'Asie tient vers le nord - est à l'Amérique; les recherches de Muller prouvent qu'il est assez inutile de rechercher de quelle manière l'Amérique a été peuplée; elle s'approche si fort du continent de l'Asie, qu'il a été aisé de passer d'un continent à l'autre, surtout si l'on observe que le détroit qui les sépare est encore rempli d'îles.

C O X E.

Les Voyages publiés par Muller et autres, n'ont fait qu'augmenter les doutes que l'on avoit sur le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Muller s'étoit arrêté à l'expédition de Béring, en 1741. Coxe a publié des

Mémoires d'expéditions faites jusqu'en 1769 ; et il finit par présumer que le passage aux Indes et à l'Amérique par le Nord , n'est pas encore prouvé. Son ouvrage a été traduit en français par M. Demeunier , sous le titre de *Nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique* , avec l'histoire de la conquête de la Sibérie , et du commerce des Russes et des Chinois , Paris, 1781 , in-4°.

LE CAPITAINE MEARES.

Les voyageurs intrépides qui ont fait les premières découvertes dans la Mer du Sud , furent tous éclipsés par le célèbre et infortuné capitaine Cook ; mais il y reste encore , après lui , des découvertes à faire , des positions à vérifier , des connoissances à acquérir sur les mœurs des sauvages de ces contrées septentrionales , sur les ressources que peut trouver chez eux le commerce d'Europe , et sur la nature des dangers qui menacent les navigateurs , dans les mers lointaines. Le capitaine Meares est un de ceux dont les observations doivent le plus ajouter , sur tous ces points importants , à la masse de celles qu'ont faites ses prédécesseurs : on trouve en lui tout ce qui caractérise le na-

vigateur habile , le philosophe éclairé, l'historien judicieux et véridique ; en un mot , comme l'affirme , avec raison , M. Billecocq , qui a traduit de l'anglais du capitaine J. Meares , les Voyages de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique , faits dans les années 1788 et 1789 , Paris , 1795 , 3 vol. in-8° . , avec atlas in-4° . ; ces Voyages sont un ouvrage précieux , qu'il est indispensable de joindre à la collection des Voyages de Cook. La traduction est d'un homme de lettres qui a fait ses preuves par d'autres ouvrages estimés ; elle est accompagnée de notes et précédée d'une préface , qui prouvent que M. Billecocq sait écrire et penser.

SAMUEL HEARNE.

On avoit cru assez généralement , et très-long-temps , que la Compagnie de la Baie de Hudson étoit ennemie des découvertes et qu'elle n'ambitionnoit nullement d'étendre son commerce : pour prouver la fausseté de cette opinion , on pourroit citer les sommes immenses que cette Compagnie a dépensées à différentes époques , et sans succès , pour établir des pêcheries ; mais il suffit de lire l'extrait du troisième Voyage de Cook , im-

primé à la tête du Voyage de Samuel Hearne, du fort du Prince de Galles dans la Baie de Hudson, à l'Océan du nord, entrepris par ordre de la Compagnie de la Baie de Hudson, dans les années 1769, 1770, 1771 et 1772, et exécuté par terre pour la découverte d'un passage au nord-ouest, traduit de l'anglais par M. Lallemant, Paris, 1797, un vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°. C'est à l'infortuné Lapeyrouse qu'on doit la publication de ce Voyage, puisqu'on en a trouvé le manuscrit parmi les papiers du gouvernement du fort du Prince de Galles, lorsque Lapeyrouse se rendit maître des établissemens anglais dans la Baie de Hudson.

LE COMMODORE BILLINGS.

Le Voyage fait par ordre de l'impératrice Catherine II, dans le nord de la Russie Asiatique, etc., depuis 1785 jusqu'en 1794, par le commodore Billings, rédigé par M. Sauer, secrétaire interprète de l'expédition, et traduit de l'anglais par M. Castéra, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, fait suite aux découvertes de Muller et de Coxe.

Il prouve le zèle que les Russes ont mis à étendre leurs recherches et leurs relations

vers

vers la pointe du nord-est de l'Asie et la pointe du nord-ouest de l'Amérique.

LE CAPITAINE BROUGHTON.

A la tête du Voyage de Découvertes dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, traduit de l'anglais du capitaine Broughton, par J.-B. E*** (Eyriès), Paris, 1807, 2 vol. in-8°. , est une introduction qui roule sur l'utilité des voyages de découvertes, et dans laquelle l'auteur en faisant, sous ce rapport, un éloge de sa nation, qui ne sera pas contesté, rend néanmoins justice à plusieurs navigateurs Français, et particulièrement à Lapeyrouse.

Le navigateur Anglais s'est plus avancé vers le Nord que Lapeyrouse; en outre, il a examiné de plus près les côtes septentrionales et orientales du Japon. Plusieurs de ses observations sont importantes et nouvelles, de même que les notices qu'il donne sur le sol de l'île d'Insu, ordinairement appelée *Jesso*, sur ses habitans, ses productions, sur le gouvernement du Japon, etc.

§ X. VOYAGES EN AMÉRIQUE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L A S C A S A S.

Le nom de Las Casas, est un de ceux auxquels se rattachent tous les sentimens nobles, parce qu'il rappelle les généreux efforts faits par celui qui le porta, pour dérober les Indiens aux cruautés qu'on exerçoit sur eux : c'est ce qui fait lire avec intérêt l'ouvrage intitulé : *Tyrannie et cruauté des Espagnols, perpétrées aux Indes occidentales*, décrites par Bartholomée de Las Casas, évêque de Chiappa, traduites en français par Jacques de Miggrode, Anvers, 1579, in-8°, ou Rouen, 1630, petit in-4°. On a une autre traduction anonime du même ouvrage, sous le titre *d'Histoire des Indes occidentales*, Lyon, 1642, in-8°.

L'abbé de Bellegarde en publia une sous le titre *de la Découverte des Indes occidentales* par les Espagnols, Paris, 1697, in-12, ou Amsterdam, 1698, petit in-8°. Cet abbé prévient qu'il a adouci, en quelques endroits, des choses qui paroissent trop cruelles et

qui auroient pu faire de la peine aux personnes délicates. C'est ainsi qu'il avoit fait beaucoup de retranchemens ou mis beaucoup d'adoucissemens dans les morceaux des Pères de l'Eglise, qu'il a traduits en français.

M. Grégoire, ancien évêque de Blois; a publié en 1802, in-8°, une éloquente apologie de Las Casas; il le venge contre ceux qui l'accusent d'avoir introduit le premier la traite des nègres; ou d'avoir proposé de substituer des Africains aux Indiens.

H E R R E R A.

On lit encore avec fruit l'Histoire générale des Voyages et conquêtes des Castillans, dans les îles et terre ferme des Indes occidentales, traduite de l'espagnol d'Antoine de Herrera, historiographe, par Nicolas de la Coste, Paris, 1660, 1666 et 1671, 3 vol. in-4°. Gérard-Jean Vossius, dans un Traité des Sciences mathématiques, fait un grand éloge de la Description des Indes occidentales, que l'auteur a placée en tête de son ouvrage: cette partie a été traduite séparément en latin, en français et en hollandais.

La meilleure édition de l'original espa-

gnol de l'Histoire générale des Indes, est celle de Madrid, 1601 — 1616, 8 vol. in-fol., qui se relie ordinairement en quatre.

WILLIAM BARTRAM.

M. William Bartram est fils de John Bartram, botaniste du roi d'Angleterre et membre de la Société royale de Londres. On peut donc croire qu'un voyage entrepris par un tel homme, excitera l'attention des botanistes; aussi trouve-t-on beaucoup d'objets d'histoire naturelle décrits et figurés dans le Voyage aux parties-sud de l'Amérique septentrionale; savoir: les Carolines septentrionale et méridionale, la Georgie, etc., traduit de l'anglais de W. Bartram, par P. - V. Benoist, Paris, 1797, 2 vol. in-8°. L'auteur décrit les mœurs, les coutumes, les fêtes des Européens en Amérique, et surtout des Indiens de ce continent, qu'il a beaucoup visités. La carte bien gravée qui est jointe à l'ouvrage, facilite au lecteur les moyens de suivre l'auteur plus facilement dans son intéressant Voyage.

CARVER.

M. Boucher de la Richarderie, après avoir

cité l'édition originale du Voyage dans l'intérieur du nord de l'Amérique, pendant les années 1766, 1767 et 1768, par Jonathan Carver, ajoute qu'il a été très-bien traduit en français, Paris, 1784, in-8°; il suffit de dire, pour confirmer ce jugement, que la traduction est du célèbre et laborieux Montucla.

Carver a donné des détails fort curieux sur plusieurs nations américaines, que les Européens ne connoissoient que de nom, et dont la physionomie morale n'avoit point été altérée par la communication avec les peuples d'Europe: il trace un tableau très-intéressant de l'origine, du langage, des mœurs, des usages et de la religion des différentes peuplades qu'il a visitées.

J. LONG ET H. TIMBERLAKE.

Un Européen, sorti, dès sa jeunesse, du pays qui l'a vu naître, pour aller trafiquer avec les sauvages; engagé par les besoins même de sa profession, à vivre long-temps au milieu d'eux; doué d'ailleurs de cet esprit d'observation nécessaire à celui qui visite des climats habités par les *hommes de la nature*; cet Européen, dis-je, n'a pu

composer qu'un journal singulièrement curieux : telle est l'Histoire de J. Long , trafiquant et interprète de langues indiennes , auteur de Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale , traduits de l'anglais avec des notes intéressantes , par M. Billecocq , Paris , 1794 , in-8°.

Le style de l'auteur est toujours celui qui appartient au sujet qu'il a traité ; ses descriptions sont pittoresques comme les lieux mêmes , ses discussions remplies d'intérêt : la morale , la politique , l'histoire naturelle , tout est de son ressort ; toujours quelque anecdote , touchante ou récréative , est entremêlée au récit de ses Voyages ; souvent encore il arrête et fixe l'attention du lecteur par des réflexions pleines d'une douce morale , qui reposent l'âme et plaisent à l'esprit.

M. Billecocq a traduit de l'anglais , en 1797 , in-18 , un Voyage de Henri Timberlake , chargé , dans l'année 1760 , de conduire en Angleterre trois sauvages de la tribu des Cherokees : il en avoit inséré quelques morceaux dans la traduction du précédent Voyage.

M A K E N S I E.

Les Voyages d'Alexandre Makensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1793, traduits de l'anglais par J. Castera, avec des notes, Paris, 1802, 3 vol. in-8°, n'ont pas intéressé autant en France qu'en Angleterre, où la politique est étroitement liée au commerce, et où la traite des pelleteries, qui est le principal motif de ces voyages, forme une branche considérable de bénéfices; d'ailleurs, ils n'offrent que peu d'alimens à la curiosité ordinaire; point d'aventures étrangères, et même peu de faits remarquables, au moins pour le commun des lecteurs. M. Makensie lui-même en convient; mais quand il considère l'importance de l'objet qu'il s'est proposé, les périls auxquels il a échappé, les obstacles qu'il a surmontés, il espère que cet ouvrage excitera l'intérêt et l'estime de ceux qui le liront.

Nous partageons la modeste espérance de l'auteur. Il résulte de ses deux Voyages, que le commerce des pelleteries qui le lui a fait entreprendre, se fait dans un espace de trois à quatre mille milles, à travers soixante grands lacs, et en remontant un très-grand nombre

de rivières ; qu'on ne se sert pour cela que de légers canots d'écorces d'arbres , etc. L'estimable traducteur qui a déjà enrichi notre littérature d'un grand nombre d'excellens ouvrages étrangers , a ajouté à celui-ci un itinéraire qu'il doit à l'estime et à la confiance du vice-amiral Bougainville.

I S A A C W E L D.

On a de cet auteur un Voyage au Canada , pendant les années 1795 , 1796 et 1797 , traduit en français par un anonime , Paris ; 1800 , 3 vol. in-8°. M. Weld , alarmé des troubles et des déchiremens politiques dont l'Irlande , sa patrie , étoit menacée , conçut le projet de passer la Mer Atlantique , pour examiner , par lui-même , quelles ressources l'Amérique septentrionale pourroit offrir à ceux de ses compatriotes qui n'espérant plus trouver ni paix , ni bonheur , ni liberté dans leur terre natale , iroient les chercher au loin dans une terre étrangère : ce but , très-louable , indique assez l'esprit qui a dirigé l'auteur dans ses recherches , et l'on trouve , en effet , dans sa relation , des détails intéressans sur l'agriculture et le commerce , les lois et les mœurs des pays qu'il a parcourus.

Après

Après une longue et périlleuse navigation, notre voyageur revint en Angleterre, très-satisfait d'avoir visité le continent de l'Amérique, mais préférant sa patrie à tout autre lieu du monde.

Le style du traducteur a de la facilité dans la narration, et il est toujours clair, souvent animé et pittoresque dans les descriptions.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LE MARQUIS DE CHASTELLUX.

Cet ingénieux écrivain passa en Amérique en 1780, comme maréchal de camp, faisant les fonctions de major-général de l'armée de Rochambeau. Il profita de deux intervalles où sa présence étoit moins nécessaire à l'armée, pour aller parcourir l'intérieur de l'Amérique. Il a publié, en 1786, 2 vol. in-8°, contenant la relation de ses deux Voyages : on y trouve des détails curieux sur la physique et l'histoire naturelle du pays, sur les établissemens et les mœurs des Américains, et sur le caractère des personnages les plus célèbres. Les Anglo-Américains se sont plaints que l'auteur amusoit quelquefois ses lecteurs à leurs dépens : Brissot a pris leur

défense dans un Examen critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale de M. le marquis de Chastellux , Londres (Paris) , 1785 , in-8°.

Brissot a composé lui-même un Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale ; j'en ai parlé ci-devant , pag. 185.

M. DE CREVECŒUR.

Les âmes sensibles ont lu avec plaisir les *Lettres d'un Cultivateur Américain* , troisième édition , Paris , 1787 , 3 vol. in-8° ; y-a-t-il , en effet , un spectacle plus intéressant pour l'humanité , que celui d'un peuple nombreux et florissant , qui , après avoir fertilisé des déserts et des forêts sauvages , jouit des fruits de son industrie à l'abri des lois et de la liberté , heureux par sa simplicité et par ses mœurs , et ne devant ses richesses qu'à son travail ? Et c'est l'Amérique , cette contrée long-temps inconnue au reste du monde , si malheureuse depuis sa découverte , si maltraitée de la nature , qui nous offre ce phénomène. Le principal mérite du cultivateur Américain , c'est d'être grand peintre et doué d'une exquise sensi-

bilité. Son ouvrage est un drame immense, rempli de scènes intéressantes et pathétiques.

Le même auteur a fait paroître en 1801, un ouvrage qui peut être regardé comme une suite du précédent; c'est un Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8°. M. de Crevecœur donne ce livre pour un extrait de différens manuscrits recueillis après un naufrage, et dont l'auteur est inconnu : il suppose que ces manuscrits sont des fragmens quelquefois incomplets et toujours détachés l'un de l'autre; on y trouve des notions de politique, d'agriculture, de géographie, de commerce; des descriptions, des anecdotes, de petits romans détachés, des discours, des mémoires, enfin, des morceaux de littérature et de morale.

J. - F. - D. S M I T H.

Cet auteur publia à Londres, en 1784, et en 2 vol. in-8°, un Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique, contenant une description de leur population, de leur agriculture, du commerce, des mœurs de leurs habitans, des nations Indiennes, et des principales rivières. Cet ouvrage est remarquable

par son exactitude ; la traduction française qui en a été publiée à Paris , en 1791 , deux parties in-8°. , est de M. de Barentin-Montchal , qui s'est fait connoître depuis par une Géographie , dont nous avons rendu compte.

M. LA ROCHEFOUCAULT-LIANCOURT.

Huit volumes in-8°. , publiés à Paris , en 1799 , par cet estimable philanthrope , sont le résultat de ses Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique , faits en 1795 , 1796 et 1797 ; ils embrassent tout le continent de ce pays : c'est un journal très-circonstancié et peut-être trop minutieux pour le public , de tous les pas que l'auteur a faits dans cette immense contrée. Ceux qui désirent connoître les développemens politiques et industriels qui se sont opérés au milieu de cette fédération de l'intérêt public , depuis la crise qui l'a placée au rang des Etats-Libres , trouveront encore à s'y instruire.

M. V O L N E Y.

Les deux volumes in-8°. , offerts au public en 1803 , par M. le sénateur Volney , sous le titre de *Tableau du climat et du sol des*

Etats-Unis d'Amérique, ne sont qu'un dé-membrement d'un ouvrage plus considérable qu'il avoit projeté. La partie géographique, qui fait le fonds de ce livre, sera toujours remarquable, sinon par la justesse ou la nouveauté des observations, du moins par la méthode qu'a suivie l'auteur, par la multitude infinie d'objets auxquels il a étendu ses remarques, par la manière dont il les a distribués et classées, par la lumière qu'il fait réfléchir de toutes les parties sur un grand ensemble. Dans la partie morale et politique, on a trouvé (qu'il nous soit permis de le redire) de l'humeur, de l'injustice, des paradoxes; mais cette humeur est celle d'un homme de bien; cette injustice est ordinairement celle d'un ami de l'humanité; ces paradoxes sont en général ceux d'un esprit libre des préjugés dominans. A l'égard du style, les beautés de l'ouvrage couvrent une grande partie de ses incorrections. Le talent de l'écrivain se fait encore sentir au milieu de ses négligences. L'auteur réussit mieux à faire des tableaux d'histoire naturelle qu'à manier les idées morales et politiques; mais dans toutes les parties, la méthode est belle; partout la distribution des faits et

des idées est heureuse; tous ses développemens ont de la grandeur.

M. M I C H A U X.

M. Michaux, fils d'un voyageur très-distingué, qui a consacré sa vie à l'étude des sciences naturelles, et est mort, en 1802, à Madagascar, victime de son zèle; M. Michaux, dis-je, héritier des connoissances et du courage de son père, s'est dévoué, à son exemple, à la pénible profession de naturaliste-voyageur; le Gouvernement, qui apprécie ses talens et sait les mettre à profit, l'a chargé, en l'an X, de faire un voyage dans les Etats de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessee, c'est-à-dire, dans les contrées de l'Amérique septentrionale, qui sont les moins anciennement habitées par les Européens, et que par conséquent les relations nous ont le moins fait connoître jusqu'à présent: c'est ce Voyage qui a été publié sous le titre de *Voyage à l'ouest des Monts Alléghanis, dans les Etats de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessee, et retour à Charlestown par les Hautes-Carolines, contenant des détails sur l'état actuel de l'agriculture, etc.*, Paris, 1804, in-8°. M. Michaux a rempli son but avec tout le

talent qu'on devoit attendre d'un homme qui joint l'amour de la science à l'amour de la vérité, le talent d'observer au talent de décrire. Si cet excellent livre obtient, comme nous n'en doutons point, les honneurs d'une seconde édition, il lui sera facile de corriger tout ce qui peut s'y trouver de répréhensible du côté du style : un homme un peu exercé dans l'art d'écrire lui en éviteroit la peine sans en prendre beaucoup lui-même.

LE PAGE DU PRATZ.

Cet auteur d'une *Histoire de la Louisiane*, publiée à Paris en 1758, 3 vol. in-12, séjourna seize ans dans ce pays ; c'est une raison très-propre à donner du poids aux descriptions géographiques qu'il en fait, et aux particularités historiques et morales qu'il en rapporte. Quant aux moyens qu'il suggère pour la perfection de cette colonie, c'est aujourd'hui l'affaire des Américains et non la nôtre. La correction du style et la beauté du plan ne sont point deux choses essentielles à un ouvrage tel que celui-ci : l'auteur paroît honnête homme, bon observateur, encore meilleur citoyen ; et l'objet de ses trois volumes est véritablement curieux.

LE CAPITAINE BOSSU.

On trouve beaucoup d'intérêt dans *les Nouveaux Voyages aux Indes occidentales*, contenant une relation des différens peuples qui habitent les environs du grand fleuve Saint-Louis, appelé vulgairement le Mississipi, leur religion, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs guerres et leur commerce, par M. Bossu, capitaine dans les troupes de la marine, deux parties in-12, 1768, à Paris, chez le Jay. L'auteur a fait des observations exactes sur les pays qu'il a parcourus, et dans lesquels il a passé plusieurs années. La partie de l'histoire naturelle de ces contrées nous a paru bien remplie; le style en est simple, et tel qu'il convient à un officier.

On a du même auteur la relation de ses Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, Amsterdam, 1777, in-8°.

M. BAUDRY DES LOZIÈRES.

Dans son premier Voyage à la Louisiane, publié en un volume in-8°, Paris, 1802, l'auteur donna sur la Louisiane des détails qui pouvoient devenir intéressans au moment où cette partie de l'Amérique alloit nous être
rendue

rendue par l'Espagne. Aujourd'hui qu'elle fait partie des Etats-Unis Américains, elle devient moins curieuse, moins nécessaire à connoître pour les Français; aussi deux nouveaux volumes, annoncés en 1803 comme un second Voyage dans cette contrée si favorisée de la nature, ne contiennent presque rien sur ce qu'ils promettent; cependant tout ce qu'on y lit sur l'île de Saint-Dominique, sur les moyens de soumettre entièrement les nègres, sur la législation qui convient à cette colonie, est très-instructif. On trouve aussi dans le second volume quelques tableaux d'armemens, de cargaisons et des objets qui doivent les composer, dont les négocians, les personnes qui sont attachées à l'administration de la marine et les colons peuvent profiter.

LES PP. VENEGAS ET BURRIEL.

Il y a des détails curieux et intéressans dans l'Histoire naturelle et civile de la Californie, traduite de l'anglais par Eidous, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

L'original de cet ouvrage a été écrit en langue espagnole par le savant Père André-Marc Burriel, sur les Mémoires manuscrits

composés au Mexique en l'année 1739, par le Père Michel Vénégas; il parut à Madrid en 1758, 3 vol. in-4°. La traduction française a été faite sur une version anglaise publiée en 1759, 2 vol. in-8°.

DE SOLIS.

Don Antoine de Solis s'est acquis une grande réputation par son Histoire de la conquête du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, traduite de l'espagnol en français par Citry de la Guette, Paris, 1691, in-4°, et 1730, 2 vol. in-12 : les faits y sont placés dans un bel ordre et accompagnés de judicieuses réflexions de morale et de politique. L'historien a jugé à propos de terminer son Histoire à la conquête du Mexique, pour ne pas ternir la gloire de Fernand Cortès, son héros, par le récit des cruautés qu'il exerça; mais le traducteur, qui n'étoit pas obligé aux mêmes égards, les a décrites en peu de mots dans sa préface, et y a fait un abrégé du reste de la vie de ce conquérant.

Il est à regretter que le traducteur ait retranché de son original la partie la plus instructive, sinon la plus attachante; ce sont les renseignemens économiques sur la

population et les accroissemens de la colonie du Mexique.

On reproche à l'auteur d'avoir jeté dans sa narration beaucoup de faits hasardés et d'en avoir exagéré d'autres ; il a, comme Quinte-Curce, tout sacrifié à son héros, même l'exactitude, même la vérité.

LE PÈRE DU TERTRE.

Le Père Jean-Baptiste du Tertre, dominicain, missionnaire aux îles françaises de l'Amérique, mort en 1687, est connu par son Histoire générale des Antilles habitées par les Français, Paris, 1667 — 1671, 4 vol. in-4°, avec figures gravées par Sébastien Le Clerc ; il la commence à l'année 1627, qui est le temps où les Français commencèrent à s'établir dans l'île de Saint-Christophe, et raconte ce qui s'y est passé depuis ; il confirme ce qu'il avance par quantité d'actes et de pièces authentiques ; il donne ensuite l'histoire naturelle de ce pays. Le Père Labat, dans son Voyage aux îles de l'Amérique, remarque que le Père du Tertre n'a rempli son ouvrage que des différends qu'il y a eus entre les Compagnies qui ont commencé les premiers établissemens dans ces îles, et qu'il

a parlé fort superficiellement des productions de la nature et de ce qui fait aujourd'hui la richesse du pays.

Il faut joindre aux quatre volumes que nous venons de citer, un autre volume du même auteur, intitulé : *Histoire générale des îles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, etc.*, Paris, 1654, in-4°.

M. BRYAN ÉDOUARD.

M. Soulès a publié, en 1801, un volume in-8°, intitulé, *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans l'Indes occidentales*, traduit de l'anglais ; c'est un abrégé de l'Histoire des îles anglaises par M. Bryan Edouard, c'est-à-dire, par l'auteur qui a écrit avec le plus d'étendue et avec le plus de connoissance des faits sur les colonies de la Grande-Bretagne dans les Indes occidentales : son ouvrage fait autorité en Angleterre, et M. Baert avoue qu'il y a puisé la plupart des renseignemens coloniaux qu'il a employés dans son excellent ouvrage, ayant pour titre : *Tableau de la Grande-Bretagne, etc.*

Le traducteur n'a pris dans l'immensité de lois, de réglemens et d'ordonnances qui se trouvent dans l'original, composé de 3 vol.

in-4°. , et qui n'auroient pas été supportables pour des lecteurs Français, que la substance des principaux de ces actes législatifs ou réglementaires qu'il faut connoître pour bien entendre le système colonial de l'Angleterre.

La masse de l'ouvrage se compose de l'histoire de la découverte, de la conquête, de l'organisation sociale de ces îles, des tableaux de leur population, de leurs productions, importations et exportations, du nombre d'hommes et de vaisseaux employés à ces échanges, tableaux dressés d'après des pièces officielles; enfin, d'un assez grand nombre de détails curieux sur la traite des nègres, sur les mœurs, les usages, le caractère, les superstitions de ces Africains, et sur leur traitement dans les Indes occidentales.

L'on se tromperoit fort, si l'on croyoit que Raynal, ayant traité la même matière, dispense de lire Bryan Edouard; car outre que celui-ci a été à portée de recueillir des faits plus nombreux et plus précis, il conduit presque jusqu'au moment présent; et les Mémoires, ainsi que les Tableaux de Raynal, s'arrêtent aux années 1775 et 1778.

Le traducteur mérite de la reconnoissance pour nous avoir transmis le meilleur ouvrage

qui existe sur un sujet aussi intéressant; mais on pourroit désirer qu'il eût soigné davantage son style.

LE PÈRE DE CHARLEVOIX ET LE PÈRE NICOLSON.

L'Histoire de l'Île Espagnole ou de Saint-Domingue, écrite particulièrement sur des Mémoires manuscrits du P. J.-B. le Pers, par le Père de Charlevoix, Paris, 1732, 2 vol. in-4°, et Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12, est un ouvrage également curieux et instructif: la première partie comprend l'Histoire de Saint-Domingue depuis sa découverte par les Espagnols en 1492, jusqu'à l'entier dépérissement de cette colonie pour les Espagnols en 1606; la seconde commence au premier établissement des Français dans les îles Antilles en 1625, et raconte tout ce qui les a concernés dans celle de Saint-Domingue jusqu'en 1714. Cette Histoire est enrichie de plusieurs cartes géographiques ou topographiques.

On peut joindre à cette importante production, l'Essai sur l'Histoire naturelle de Saint-Domingue, par le Père Nicolson, Paris, 1776, in-8°.

M. MOREAU DE SAINT-MÉRY.

Si l'on désire avoir des notions certaines sur le dernier état de la colonie de Saint-Domingue, avant la funeste insurrection qui l'a couverte de ruines et comme abreuvée de sang, il faut lire deux ouvrages de M. Moreau de Saint-Méry, intitulés, l'un, *Description de la partie française de l'île de Saint-Domingue*, en anglais et en français, Philadelphie, 1797, 2 vol. in-4°. ; et l'autre, *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue*, en anglais et en français, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°.

L E P È R E L A B A T.

Ce célèbre voyageur, pendant douze ans qu'il a demeuré dans les îles de l'Amérique, les a étudiées avec une si grande attention et en donne des détails si circonstanciés dans son nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, Paris, 1722, 6 vol. in-12, et 1742, 8 vol. aussi in-12, qu'après avoir lu ses relations, on connoît ces îles comme si on y avoit été soi-même : sa manière de conter est naturelle, et à quelques minuties près, son style est

exact. Dans sa préface, il passe en revue les auteurs qui ont déjà traité son sujet, et en porte son jugement.

CHANYALLON.

Le Voyage à la Martinique, de M. Thibault de Chanyallon, membre du conseil supérieur de la Martinique, et ensuite intendant de Cayenne, Paris, 1763, in-4°, contient trois parties : dans la première, se trouvent les observations météorologiques faites par l'auteur pendant les six derniers mois de 1751 ; dans la seconde, l'auteur a décrit la Martinique, la situation de ses côtes, la nature de ses divers terrains et des différentes productions auxquels ils sont propres ; c'est dans la troisième qu'il s'est occupé des mœurs ; la peinture qu'il fait de celles des colons à le caractère de l'impartialité et annonce un esprit philosophique.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

LE PÈRE GUMILLA.

L'Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque et des principales rivières qui s'y jettent, traduite de l'espagnol du Père

Père Gumilla, jésuite, supérieur des missions de l'Orénoque, Avignon et Paris, 1758, 3 vol. in-12, est un ouvrage bon, instructif, et qui méritoit de passer dans notre langue, avec des retranchemens. M. Eidous lui a rendu ce double service ; mais il eut pu traduire l'original avec plus de fidélité et faire encore plus de retranchemens ; en effet, dès qu'il s'est permis d'abrégier le Père Gumilla, que ne supprimoit-il plusieurs dissertations peu intéressantes, ou même tout-à-fait inutiles, qu'il a cependant traduites ? Son ouvrage, diminué d'un tiers, en eût été plus agréable à lire ; on n'y seroit pas arrêté si souvent par des digressions étrangères et qui n'apprennent rien : on lui auroit sûrement pardonné la suppression de l'endroit où l'auteur Espagnol déclare, en zélé péripatéticien, que la nature a horreur du vide.

M. DE PONS.

Le Voyage à la partie orientale de la terre ferme de l'Amérique méridionale, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804, par M. F. de Pons, ex-agent du Gouvernement Français aux Caracas, Paris, 1806, 3 vol. in-8°, est dicté par un esprit

de modération et de sagesse : il nous fait connoître une partie de la terre ferme de l'Amérique, sur laquelle nous n'avions que des notions fausses ou très-imparfaites.

Dans une introduction, M. de Pons relève les principales erreurs commises par les lexicographes ou autres écrivains, sur la géographie des pays qu'il a parcourus ; il y donne aussi une très-bonne analyse des onze grands chapitres dont son ouvrage est composé ; peut-être ce résultat eut dû être renvoyé à la fin des trois volumes, car il ne faut pas trop avertir ses lecteurs de ce qu'ils vont lire ; cela leur inspire quelquefois des préventions, dont ils ont ensuite de la peine à se débarrasser ; au lieu que le même résultat qui termine un ouvrage, de quelque nature qu'il soit, en rappelant les choses les plus remarquables, les grave mieux dans la mémoire, et fait apercevoir davantage l'esprit qui a dirigé l'auteur, et le but qu'il s'est proposé.

M. F E R M I N.

M. Philippe Fermin, docteur en médecine, s'est attaché, dans son Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie.

de Surinam, Maëstricht, 1778, in-8°, aux principaux événemens qui ont donné naissance à cette colonie : il décrit la situation du pays, les qualités du sol, la nature de son gouvernement politique et militaire, les troubles et les guerres qui ont ravagé successivement cette contrée, le véritable état de son commerce d'importation; cet ouvrage est rempli de détails curieux. Avant que de tracer le tableau de la colonie de Surinam, l'auteur y a fait un séjour de dix ans; il s'est assuré des faits, et s'est profondément instruit de tout ce qui concerne les établissemens de commerce, et l'administration politique de cette contrée.

LE CAPITAINE STEDMAN.

En 1772, la colonie de Surinam fut attaquée par un corps si nombreux de nègres sortis des forêts, elle se vit si près de sa perte, qu'elle implora le secours des Etats de Hollande; entre autres corps envoyés par les Etats pour cette expédition, commandée en chef par un colonel Suisse, fut embarqué un corps de volontaires, dans lequel un officier Anglais de la brigade écossaise, alors au service de la Hollande,

demanda et obtint d'être admis. Cet officier est le capitaine Stedman, auteur du Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, publié seulement en 1796 à Londres, et traduit en français par M. Henry, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. , avec une collection de 44 planches in-4°.

Stedman ne regarda ce voyage que comme un moyen d'avancement; mais ce qui est rare parmi ses pareils, il dessinoit parfaitement; et tout en remplissant ses devoirs militaires, il trouva, pendant le cours de son expédition, le temps non-seulement de rassembler beaucoup de notes et d'observations, mais de retracer dans un grand nombre de dessins, les animaux, les productions végétales et les sites qui le frappoient le plus dans cette contrée, où tout avoit pour lui le piquant de la nouveauté: ce qui est plus rare encore, il porta dans une mission, dont le but n'étoit rien moins que philanthropique, des sentimens d'humanité qui lui faisoient blâmer et combattre, lorsqu'il en avoit le pouvoir, les cruautés qu'il vit trop souvent exercer par des colons féroces, et qui l'ont depuis engagé à dénoncer publiquement ces cruautés dans son ouvrage.

Ce Voyage se lit avec intérêt, malgré les incorrections que l'on peut reprocher au traducteur; il mérite d'être conservé parmi les nombreux Voyages qui ont paru dans ces derniers temps, et qui ont beaucoup ajouté à nos connoissances historiques, géographiques et morales.

Le texte de Stedman n'ayant rapport qu'à la partie hollandaise de la Guyane, des détails instructifs sur la partie française, ont été fournis au libraire-éditeur par M. Lescallier, ancien ordonnateur de la Guyane, déjà connu par un ouvrage sur cette colonie, intitulé : *Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guyane*, nouvelle édition, Paris, 1798, in-8°. Ces deux productions réunies ne laissent rien à désirer pour la connoissance d'un pays qui, toute circonstance à part, doit fixer les regards du Gouvernement Français. Les influences du climat peuvent y être adoucies, la culture s'y perfectionner, le commerce y prendre une grande extension, la ville de Cayenne devenir florissante, toute la colonie être administrée avec force et avec douceur; les moyens n'en paroissent pas très-difficiles, M. Lescallier les indique.

LA CONDAMINE.

Curieux de donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt que doit inspirer la Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, par le célèbre la Condamine, Paris, 1745, ou Maëstricht, 1778, in-8°, qu'il nous soit permis d'abandonner un moment les sources où nous avons coutume de puiser pour emprunter le pinceau de M. Delille, qui remplaça la Condamine à l'Académie française : « Je ne vous le peindrai pas abandonné au courant de ce fleuve immense (la rivière des Amazones); ici, heurtant contre des rocs escarpés; là, entraîné par des tourbillons d'eau; tantôt arrêté par une branche qui traverse son radeau, et suspendu sur les eaux qui décroissent à vue d'œil; tantôt franchissant le fameux détroit du Pongo, où les eaux, plus rapides et plus profondes, roulant sous la voûte obscure et tortueuse de ces bords rapprochés, avec un mugissement entendu de plusieurs lieues, lancèrent son radeau comme un trait à travers les saillies des arbres et les pointes menaçantes des rochers.

» Je ne vous le représenterai point, après

un trajet de cinq cents lieues sur la rivière des Amazones, s'enfonçant dans la rivière de Para, large de trois lieues, échouant contre un banc de vase, obligé d'attendre sept jours les grandes marées, remis à flot par une vague plus terrible que celle qui l'avoit fait échouer, et sauvé par où il devoit périr. Je ne vous peindrai point les tempêtes qu'il essuya, les nations inconnues qu'il traversa, tous les dangers, enfin, menaçant ses jours, tandis que lui, tranquille observateur, seul au milieu de ces déserts, avec trois Indiens maîtres de sa vie, tenoit tour à tour le baromètre, la sonde et la boussole.... Les tableaux variés qu'offroient à ses yeux les fleuves et leurs bords; là, des animaux inconnus; ici, des plantes nouvelles; tantôt des peuples également bizarres dans leurs parures et dans leurs mœurs, tantôt les débris de ces nations, jadis si florissantes, épars dans des déserts qui furent des Empires; tant d'objets nouveaux exposés en silence à ses yeux dans ces immenses solitudes, où la philosophie voyageoit pour la première fois, tout payoit un tribut à sa curiosité. »

Cette prose harmonieuse et pittoresque vaut une tirade de beaux vers.

LE PÈRE DE CHARLEVOIX.

Le Paraguay est un grand pays situé dans l'Amérique méridionale, et arrosé par un grand fleuve qui lui a donné son nom ; il s'étend jusqu'au détroit de Magellan, et il a été rempli de missions établies par les jésuites. Quoique ce pays ne soit habité que par des sauvages, l'histoire des établissemens que les Castillans y ont faits, ceux des missionnaires, qui étoient des espèces de républiques chrétiennes, fondées dans le centre de la plus féroce barbarie, offre au public un tableau capable d'instruire et de plaire, et il a été tracé avec beaucoup d'habileté par le Père de Charlevoix, dans son Histoire du Paraguay, Paris, 1756, 3 vol. in-4°. , ou 6 vol. in-12. Personne n'étoit plus en état que lui d'entreprendre et d'exécuter heureusement un ouvrage de cette espèce, qui a tant de relation avec ceux qu'il avoit déjà donnés.

GARCILLASSO DE LA VEGA.

Cet auteur étoit fils d'un des premiers conquérans du Pérou ; son Histoire des Incas de ce pays, traduite de l'espagnol par Baudouin, Paris, 1633, 2 vol. in-4°. , a été sou-

vent

vent réimprimée avec des révisions et des corrections. La plus belle édition est celle de J.-Frédéric Bernard, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°. , avec des figures de Bernard Picart.

La variété et la nouveauté des choses que renferme cette histoire, la rendent fort agréable : il seroit à désirer que l'auteur y eût suivi une méthode plus régulière, et que le style de la traduction fût plus élégant et plus correct, même dans les dernières éditions. Dalibard, physicien et botaniste du siècle dernier, a publié une nouvelle traduction de cet ouvrage, Paris, 1744, 2 vol. in-12. L'histoire y est mise dans un meilleur ordre, et le traducteur y a joint des notes et des détails sur l'histoire naturelle du pays.

Un autre ouvrage très-curieux de Garcilasso de la Véga, et qui est comme la suite du précédent, a pour titre : *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes, entre les Piçarres et les Almagres qui les avoient conquises*, traduite de l'espagnol par J. Baudouin, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-12 : la traduction a été retouchée en plusieurs endroits dans cette édition.

MARION.

M. de Bougainville, dans son Voyage autour du Monde en 1768 et 1769, avoit amené en France un Indien de l'île de Taïti, située dans la Mer du Sud. Cet Indien, transplanté à Paris, avoit intéressé par sa franchise et par ses bonnes qualités. Le Gouvernement l'avoit renvoyé à l'Île de France, avec ordre aux administrateurs de lui procurer son retour dans sa patrie. M. Marion Dufresne, habile officier de mer, saisit avec ardeur l'occasion de se distinguer par un voyage nouveau et par des découvertes dans des mers très-peu connues. Il offrit à l'administration de la colonie de transporter, à ses frais, l'Indien de Taïti dans sa patrie. Le but de ce voyage étoit d'avancer assez dans le Sud pour tenter d'y découvrir les îles ou le continent qui devoient se trouver dans cette partie australe de notre globe. La mort de l'Indien déranger ces projets; mais le voyage de M. Marion offre des traits curieux. M. l'abbé Rochon l'a publié sous ce titre : *Nouveau Voyage à la Mer du Sud*, commencé sous la conduite de M. Marion, capitaine de brûlot, et achevé après la mort

de cet officier , sous celle de M. le chevalier Duclesmeur , garde de la marine. Cette Relation a été rédigée d'après les plans et journaux de M. Crozet : on a joint à ce Voyage un extrait de celui de M. de Surville , dans les mêmes parages , Paris , 1783 , in-8°.

A cette époque, M. l'abbé Rochon étoit bien éloigné d'imaginer que la terre des Arsacides, découverte le 7 octobre 1769 par le capitaine Surville , appartenoit à ce vaste et grand archipel , qu'Alvarès de Mendana nomma , en 1567 , *Iles Salomon*. Ses nouvelles réflexions le déterminèrent à publier ; en 1800 , chez Barrois l'aîné , une nouvelle édition des Voyages de Marion et Surville , augmentée de l'extrait des deux Voyages d'Alvarès de Mendana aux îles Salomon , en 1567 et 1595 , et de celui du Voyage de Fernand de Quiros , aux îles Quiros et à la terre du Saint-Esprit , en 1605 et 1606.

J.-B. D E L A B O R D E.

L'Histoire abrégée de la Mer du Sud , par feu M. de Laborde , Paris , 1791 , 3 vol. in-8° , ornés de 12 cartes et de trois planches , contient toutes les nouvelles décou-

vertes faites au nord de l'Amérique, depuis la mort du célèbre Cook.

La Harpe a fait, dans le *Mercure de France*, le plus grand éloge de cet ouvrage, dont l'auteur, toujours modeste, déclaroit, dans un avertissement, ne l'avoir entrepris que dans l'intention, 1°. de rassembler en peu de volumes les choses nécessaires à savoir, qui se trouvent éparses dans plus de cinquante volumes in-4°. , de difficile et coûteuse acquisition, surtout pour de jeunes marins qui veulent s'instruire; 2°. de faire servir cet ouvrage d'explication à la grande carte de la Mer du Sud, qui lui avoit coûté dix ans de travail.

GEORGES KEATE.

La Relation des Iles de Pelew, situées dans la partie occidentale de l'Océan Pacifique, traduite de l'anglais de Georges Keate, membre de la Société royale, Paris, 1793, un vol. in-4°. ou deux vol. in-8°. ; cette Relation, dis-je, mérite d'être distinguée; ce n'est pas qu'on y trouve ce qui fait valoir ordinairement ces sortes d'ouvrages, la variété des événemens et des descriptions, la singularité des coutumes; mais si quelque

chose peut attirer l'attention des observateurs philosophes, c'est sans doute un peuple qui, placé au milieu de cette vaste Mer du Sud, si fréquentée par les navigateurs Européens, non-seulement étoit encore absolument inconnue, mais ignoroit même qu'il y eût au monde d'autres habitans que les insulaires de son archipel : telle étoit la situation des peuples de Pelew, lorsque le capitaine Anglais, Wilson, fit naufrage sur leurs côtes en 1783. Tout ce qui n'étoit pas eux, étoit nouveau pour ces hommes, qui se croyoient les seuls enfans de la création. On ne sauroit être plus près de la nature primitive : et qu'on se figure de quel étonnement ils furent frappés, et quelle foule d'idées nouvelles vint assaillir leur antique et profonde ignorance, à la vue de tout ce que nous avoient appris tant de siècles écoulés inutilement pour cette peuplade isolée et perdue, pour ainsi dire, dans l'immensité de l'Océan et séparée du genre humain ! Jamais il n'y eut une plus belle occasion d'étudier l'espèce humaine près de son berceau ; et heureusement elle se montre ici sous des traits fort intéressans, et beaucoup meilleure qu'on ne la vit généralement dans

le Nouveau Monde, où elle a paru plus avancée, et par conséquent plus corrompue que dans l'hémisphère austral. Cette Relation est écrite avec beaucoup de méthode, de clarté et d'intérêt; plusieurs morceaux sont pleins de l'éloquence du cœur, et respirent l'amour de la vertu et de l'humanité. La traduction est digne de l'original, et ne paroît pas avoir été confiée à des mains vulgaires; aussi l'attribue-t-on assez généralement au célèbre comte de Mirabeau.

DOM PERNETTY.

La partie historique du *Voyage de dom Pernetty aux Iles Malouines*, Paris, 1770, 2 vol. in-8°, se réduit à très-peu de chose : son titre annonçoit plus d'observations intéressantes. Des îles récemment découvertes, une nation colossale, dont nous révoquions en doute l'existence, sembloient promettre des détails neufs et piquans; mais dom Pernetty n'a point vu les Patagons; et ce qu'il en dit se borne aux Relations de deux ou trois navigateurs, témoins de quelques apparitions de ces géans sur les côtes. L'existence des Patagons constatée, leur histoire reste encore à faire. Des journaux exacts

de plusieurs voyages aux îles Malouines et au détroit de Magellan, et un grand nombre de remarques sur les diverses productions que présente cette partie australe du monde, auroient peut-être rendu ce livre utile aux marins et aux amateurs de l'histoire naturelle, si l'auteur eut écrit avec plus d'ordre, plus de goût et moins de prolixité.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES.

L'Histoire des navigations aux Terres Australes, par le célèbre président de Brosses, Paris, 1756, 2 vol. in-4^o., renferme d'excellens extraits des anciens Voyages faits aux Terres Australes. Cet ouvrage a répandu de grandes lumières sur des contrées beaucoup moins connues alors qu'elles ne le sont aujourd'hui; aussi est-il généralement estimé des savans, tant nationaux qu'étrangers.

LE CAPITAINE FORREST.

La première découverte de la Nouvelle Guinée, ou Terre des Papons, a été faite en 1511, par Antoine Ambreu et François Serano : on dit qu'elle fut découverte une seconde fois par Alvaro de Saavedra en 1527, et qu'il lui donna le nom de *Nouvelle-Guinée*,

parce qu'elle forme les antipodes du pays d'Afrique, appelé *Guinée*. Quoi qu'il en soit, il s'en faut de beaucoup que ce pays, situé à l'est des Moluques, soit aussi connu qu'il mérite de l'être; les Moluques elles-mêmes ne le sont qu'imparfaitement, grâce à la jalousie des Hollandais, qui ont induit volontairement les autres peuples en erreur relativement à la position des Moluques, aux bancs de sables; et autres difficultés de la navigation de ces parages; ils ont même fabriqué de fausses cartes pour tromper les navigateurs des autres nations. Le capitaine Forrest a rectifié ces cartes et dévoilé les manœuvres des Hollandais; non-seulement son Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée fait sur la galère *la Tartare*, en 1774, 1775 et 1776, traduit de l'anglais par M. Demeunier, Paris, 1780, in-4°, perfectionne la géographie de cette partie de l'Inde, et offre des découvertes aux navigateurs, mais on y trouve encore des détails très-piquans sur les peuples et les productions des pays dont il y est question. La traduction de cet ouvrage est donc un service essentiel, dont on doit savoir beaucoup de gré au traducteur et à l'éditeur Panckoucke.

M.

M. DE FLEURIEU.

Ce savant auteur des découvertes des Français en 1768 et 1769, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, etc., Paris, 1790, in-4°, a puisé dans les sources originales tout ce qu'il a rapporté des anciennes navigations, et il s'est attaché à traduire littéralement le récit des particularités qui peuvent donner lieu à des rapprochemens faits pour acquérir de l'intérêt, lorsque des voyageurs anciens traitent des mêmes objets qui ont fixé l'attention des voyageurs modernes.

M. de Fleurieu fit paroître cet ouvrage sous le voile de l'anonyme : chargé d'une grande place à l'époque où on l'imprimoit, il a craint sans doute que le public ne le soupçonnât d'avoir dérobé quelques instans à ses devoirs, pour les consacrer à ses occupations favorites : nous devons lui faire à ce sujet le reproche de n'avoir pas bien jugé l'opinion publique.

LE GOUVERNEUR PHILLIP.

Un événement aussi nouveau que celui d'un Voyage à Botany-Bay, pour former

un établissement aussi extraordinaire que celui qui en a fait le grand objet , devoit naturellement exciter la curiosité publique : aussi le Voyage du gouverneur Phillip , publié à Londres en 1785 , in-4°. , excita-t-il un intérêt si général , qu'il s'en fit deux nouvelles éditions en 1790. M. Millin l'a traduit en français dès 1790 , en un vol. in-8°. ; il est probable qu'il publia cette traduction avant de connoître les nouvelles éditions de l'original , où l'on a corrigé plusieurs défauts dans l'arrangement des matières : l'histoire naturelle y est beaucoup mieux disposée.

M. P É R O N.

Un *Voyage de Découvertes aux Terres Australes* , fut ordonné en 1800 , avec le dessein d'en opposer les résultats à ceux des travaux successifs des Banks , Solander , Sparmann , des deux Forster , qui avoient appelé si vivement l'intérêt et les méditations de tous les amis des sciences sur la Nouvelle-Hollande.

NAPOLÉON , alors Premier Consul , apprécia toute l'importance d'une semblable expédition , l'ordonna dans le temps même où

l'armée de réserve alloit s'ébranler pour franchir les Alpes et vaincre sous ses ordres.

Cette expédition forma une colonie de savans se dirigeant vers des contrées lointaines , en important avec elle , comme moyens de conquêtes et de découvertes , les lumières et les arts de la vieille Europe.

La beauté et la richesse que l'on remarque dans l'exécution du premier volume de ce Voyage , publié en 1808 , in-4°, répondent à son importance. L'intérêt qu'inspire la lecture de ce volume , est d'un bon augure pour ceux qui doivent le suivre.

§ XI. VOYAGES PITTORESQUES.

M. HOUEL.

Un intérêt égal et des soins soutenus , recommandent aux amateurs les différens objets qui ont successivement occupé le crayon et la plume de M. Houel , dans son *Voyage pittoresque des îles de Sicile , de Malte et de Lipari* , Paris ; Didot jeune , 1782 — 1787 , 4 vol. gros in-fol. Ses travaux et ses études ne se sont pas bornés aux momens de l'antiquité ; il a donné une attention particulière aux divers usages du pays

qu'il a parcourus et aux branches les plus intéressantes de son commerce. En général, il y a de la chaleur dans le style de M. Houel ; on le liroit peut-être avec plus de plaisir, s'il y avoit moins de prétentions dans des détails qui n'en comportoient guère.

J. - BENJAMIN DE LABORDE.

Les amis des arts regrettent que *les Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse et de l'Italie*, n'aient pas été continués. On s'est empressé, en 1780, d'accueillir le commencement d'un ouvrage qui en multipliant, par la gravure, les beaux sites de la Suisse et de l'Italie, a pour objet de faire connoître des contrées où la nature a pris plaisir à rassembler les contrastes imposans de sa magnificence et de ses horreurs, de sa richesse et de son aspérité ; d'en donner l'histoire et de peindre les mœurs de leurs habitans.

Laborde s'associa, pour les détails de cette entreprise, les graveurs Née et Masquellier, et le baron de Zurlauben se chargea de la partie historique ; il a paru 4 vol. in-fol. de ce bel ouvrage.

Dans la *Description générale et particulière de la France*, l'auteur entreprit de faire pour son pays ce qu'il avoit fait pour la Suisse.

On peut voir par ce titre et par celui qu'il adopta pour son ouvrage sur la Suisse, que ses plans étoient vastes et ne se bornoient pas seulement à satisfaire la curiosité du public par des images, il cherchoit à l'instruire; il vouloit, notamment pour la France, que sa Description la fit connoître par la fertilité de son sol, les ressources que présentent à son commerce ses manufactures et l'industrie de ses habitans, ses grands hommes dans tous les genres, ses sites, ses monumens, et les motifs d'émulation qu'elle présenteoit à l'agriculture, à tous les arts de luxe et d'agrément comme aux arts industriels et de nécessité. M. Lamy, libraire, promet depuis long-temps la suite de cet ouvrage, commencé dès 1780, et dont il existe 89 livraisons, formant 11 ou 12 vol. grand in-fol.; il ne faudroit pour le compléter que 13 livraisons, qui comprendroient les départemens de la Belgique et de la rive gauche du Rhin; on y ajoutera aussi le Voyage pittoresque des nouveaux départemens formés dans le Piémont.

L'ABBÉ DE SAINT-NON.

Cet amateur distingué exécuta une partie du plan que s'étoit tracé M. de Laborde, et au grand regret des connoisseurs, il se réduisit au seul *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1781, 5 vol. grand in-fol.

Ce Voyage, tel qu'il a été conçu et exécuté, étoit au-dessus des moyens d'un simple particulier. Plusieurs riches amateurs s'étoient réunis pour cette entreprise ; mais bientôt, fatigués des soins et des dépenses qu'elle entraînoit, ils l'abandonnèrent. Tout le faix retomba sur l'abbé de Saint-Non, qui seul alors remplit les engagemens de la Société envers le public, y consacra toute sa fortune et celle de son frère, et conduisit à sa perfection ce monument, que dix ans de travaux et de soins assidus purent à peine élever à la gloire des arts.

L'auteur, sans négliger ce qui concerne les mœurs, le gouvernement, le commerce, s'est particulièrement attaché, ainsi que l'annonce le titre de son livre, à décrire les richesses de la nature et les chefs-d'œuvres des arts : nulle part la nature n'est plus pro-

digue, ni l'art plus imposant que dans le pays qu'il a parcouru. Il a fait dessiner toutes les vues les plus pittoresques, les sites les plus curieux, les monumens et tous les restes précieux de l'antiquité qu'on rencontre à chaque pas dans cet heureux climat. L'ouvrage est de la plus riche et de la plus parfaite exécution, et nous ne craignons pas de dire que c'est un des plus superbes monumens que l'amour passionné du beau, le goût et la magnificence surtout dans un simple citoyen, aient jamais consacré à la gloire des arts dans aucun pays du monde.

M. DE CHOISEUL-GOUFFIER.

Parmi les Voyageurs éclairés qui se sont distingués par les découvertes qu'ils ont faites des monumens de l'antiquité, on citera toujours avec éloge le nom de M. de Choiseul-Gouffier. A l'âge de 22 ans, il quitta le séjour de Paris pour aller parcourir la Grèce et rechercher les vestiges de son ancienne splendeur ; il visita toutes les îles de l'Archipel, les côtes de l'Asie Mineure, la Troade, et revenant ensuite de Constantinople à Athènes, il remonta vers le Nord par le détroit des Thermopyles, la plaine de Pharsale, la vallée de

Tempé jusqu'en Dalmatie. C'est le Voyage de Grèce le plus complet qui ait encore été fait, et la première expédition de ce genre qu'aucun Français eût tentée. Il en a publié en 1782, grand in-fol., le premier volume, sous le titre de *Voyage pittoresque de la Grèce*; tous ceux qui chérissent les nombreux et brillants souvenirs que nous offre cette terre classique, l'ont accueilli avec enthousiasme; le second, attendu depuis longtemps, ne tardera pas à paraître.

MOURADJA D'HOSSON.

Cet auteur fit paraître en 1789 et 1790, son *Tableau général de l'Empire Ottoman*, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage fut extrêmement remarqué; il satisfait pleinement l'attente qu'il avoit excitée; le luxe typographique, la beauté et le nombre des gravures en élevèrent considérablement le prix, sans couvrir toutefois, par le débit, les dépenses de l'entreprise. Mallet du Pan a eu part à la rédaction du texte. La mort est venue surprendre l'auteur, au moment où il préparoit à donner au public le fruit de quarante-cinq années de travaux, dans un ouvrage intitulé : *Tableau historique*

historique de l'Orient. Il n'en a paru que deux vol. en 1804.

MM. CASSAS ET LAVALLÉE.

Le Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie, rédigé d'après l'itinéraire de M. L.-F. Cassas, peintre, par M. J. Lavallée; Paris; Treüttel et Würtz, 1802, grand in-fol., est une des plus grandes entreprises que l'art du peintre, le talent du littérateur et celui du graveur réunis, aient tentées depuis plus de quinze années : suite naturelle et nécessaire des Voyages de Suisse, de Grèce, d'Italie, etc., il ne leur est inférieur en aucun point, et n'offre pas moins d'intérêt aux amateurs de la littérature, qu'aux amis des arts et de l'antiquité.

Le double titre de Voyage pittoresque et historique, se trouve complètement rempli par la réunion du texte que M. Lavallée a joint aux dessins; il en résulte que ce volume, outre l'agrément d'un Voyage pittoresque, présente une utilité que l'on ne trouve pas dans les autres Voyages, où l'on n'a traité que les parties de l'art.

M. DENON.

Ami des beaux-arts et admirateur éclairé des chefs-d'œuvres que les anciens nous ont laissés, M. Denon dut saisir avec avidité l'occasion de visiter un pays depuis si longtemps fameux, et qui, jusqu'ici, n'avoit pu être convenablement observé. Il s'embarqua donc avec joie pour cette expédition mémorable, qui devoit nous donner une colonie plus florissante que celles dont les troubles de la révolution et les intrigues de l'Angleterre nous avoient en partie privés.

M. Denon revint de l'Égypte enrichi de dessins précieux et de curieuses observations ; il s'est empressé d'offrir à ses concitoyens, et à l'Europe savante, le fruit de ses veilles, de ses fatigues et de ses talents. Les grands souvenirs attachés à son ouvrage, les actions célèbres qu'il retrace, et l'intérêt avec lequel les matières y sont traitées, lui assureront une place importante dans les bibliothèques choisies, et un succès dont rien ne peut limiter la durée, parce qu'il ne tient point aux circonstances. Le bel ouvrage de M. Denon est intitulé : *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte, pendant la cam-*

pagne du général Bonaparte, Paris, Didot l'aîné, an X — 1802, 2 vol. grand in-fol.; l'un contient le texte et l'autre les planches. Le texte a été réimprimé en 2 vol. in-4°, avec un vol. in-fol. de planches, et en 3 vol. in-12, sans figures.

Le fameux Peltier a publié, à Londres, une édition française de ce Voyage, avec des additions.

M. M E L L I N G.

Dans *le Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, par M. Melling, l'art et les antiquités ne tiennent point la première place; ce que les auteurs s'y sont proposés, c'est surtout d'offrir dans une parfaite imitation et comme vivantes, les beautés diverses que réunit une contrée célèbre, l'un des points du globe où la nature s'est plu à déployer toutes ses richesses, toute sa grâce et sa majesté. Le texte descriptif est rédigé avec le plus grand soin. Il a sur celui de la plupart des autres ouvrages de ce genre un avantage particulier, c'est que la matière principale en a été fournie par un voyageur Français, qui ayant résidé à Constantinople, a pu observer lui-même chaque

site , chaque point , chaque circonstance des tableaux de M. Melling. Cet ouvrage sera composé de quarante - huit estampes , et se vend par souscription : les deux premières livraisons ont-déjà paru.

M. ALEXANDRE DE LA BORDE.

Les livraisons du *Voyage pittoresque et historique d'Espagne* , par M. Alexandre de la Borde , qui ont été publiées dans les derniers mois de 1807 , et dans les premiers de 1808 , offrent le plus vif intérêt par la perfection des planches , et par le texte , dont le style est singulièrement varié. Dans la notice historique sur l'Espagne , qui sert d'introduction à l'ouvrage , il est comme les idées , noble et majestueux ; il est simple et facile dans la description des mœurs de l'Espagne ; il est pittoresque dans le tableau des montagnes , des sites.

§ XII. VOYAGES AMUSANS.

On nous permettra sans doute de donner , dans la *Bibliothèque d'un Homme de Goût* , un article particulier aux Voyages Amusans , c'est-à-dire , aux Voyages mêlés de prose

et de vers, dont les auteurs cherchent plutôt à amuser les lecteurs qu'à les instruire. Chapelle et Bachaumont ont donné le premier modèle de ces Voyages, et ils ont eu une foule d'imitateurs plus ou moins heureux.

On trouve dans un volume in-12, bien imprimé en 1782, le Voyage de Chapelle et Bachaumont, celui de le Franc de Pompidon, celui de Desmahis, etc.; le volume est terminé par le joli poème de la Harpe, intitulé : *Tangu et Félimé*.

Le libraire Couret de Villeneuve publia, en 1783 et 1787, un recueil amusant de Voyages en vers et en prose, 9 vol. in-12 : outre les précédens, on y trouve ceux de La Fontaine, de Bertin, de M. de Boufflers, de M. de Parny, etc., etc.

On a joint à ce recueil un choix des épîtres, contes et fables morales qui ont rapport aux Voyages.

Plusieurs exemplaires ne contiennent que 7 volumes, parce que l'on a séparé du recueil tout ce qui a rapport à la Provence : cette partie a été recueillie sous le titre de *Soirées Provençales*; c'est une production médiocre de M. Béranger, et elle étoit assez mal placée à côté des charmans opuscles des

Chapelle, des le Franc de Pompignan, des Bertin, etc.

M. la Mesangère a publié, en 1798, un choix de Voyages en France, ornés de gravures, par le Mire, Berthault et Gaucher, 4 vol. in-18 : ceux qui aiment le luxe typographique et les gravures bien exécutées, peuvent se procurer cette charmante collection.

Enfin nous avons vu paroître, en 1808, un recueil de Voyages en France et autres pays, 5 vol. in-18, ornés de 36 planches : on y trouve les Voyages de Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Fléchier, le Franc de Pompignan, Marmontel, Bertin, Desmahis, Béranger, Bret, le Père Venance, Damin, Bernardin de Saint-Pierre, Parny et Boufflers.

Les *Soirées Provençales* ont été insérées par extrait dans cette collection.

Nous parlerons à l'article *Romans*, des Voyages imaginaires.

FIN DU TOME IV.

TABLE

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAP. I. <i>Histoire de la Révolution de 1789, et des Assemblées nationales, jusqu'à la création de l'Empire</i> , pag.	1	Vincent Carloix.	pag.	12
Rabaut-Saint-Etienne.	ib.	Le duc de Nevers.		13
M. Lacretelle le jeune.	2	Simon Goulart.		14
Madame. Roland.	ib.	P. Le Roy.		ib.
M. Beauchamp.	3	De l'Estoile.		15
M. De Vauban.	4	M. de Pouilli.		ib.
<i>Règne de L'EMPEREUR NAPO-LÉON.</i>	5	M. Bernardi.		ib.
<i>Vies et Mémoires particuliers.</i>	6	Cayet.		16
Dubellay.	ib.	Villeroy.		ib.
Guyard de Berville.	ib.	Sully.		ib.
Boivin de Villars.	8	L'abbé Montempois, et l'abbé Goujet.		17
Fr. de Rabutin.	ib.	Brantôme.		ib.
Le Président de la Place.	ib.	Mornay.		18
Condé.	9	D'Aubigné.		ib.
Castelnau.	ib.	Le duc d'Estrées.		ib.
Le Laboureur.	ib.	Mézérai.		19
Montluc.	ib.	Bassompierre.		ib.
Charles IX.	10	Dupleix.		ib.
De l'Estoile.	ib.	Rohan.		20
Le Quien de la Neufville.	ib.	Zurlauben.		ib.
Bouillon.	11	Vittorio Siri.		21
La Vieilleville.	ib.	Trad. <i>Requier.</i>		ib.
		Henri de Campion.		ib.
		Le cardinal de Retz.		22
		M. Musset-Pathay.		ib.

Joly.	pag. 23	Madame de Maintenon.	pag. 45
Mademoiselle de Montpensier.	ib.	Caraccioli.	46
La Rochefoucauld.	ib.	Ruihière et le baron de Bre-	
Lenet.	24	teuil.	ib.
Madame de Motteville.	ib.	Le baron d'Espagnac.	48
De Ramsay.	ib.	Le maréchal de Richelieu.	50
Désormeaux.	ib.	Galerie des aristocrates mili-	
L'abbé Raguenet.	25	itaires.	52
La Fare.	ib.	De Saint-Germain et Richelieu.	53
L'abbé de Choisy.	ib.	Bernis et Paris du Verney.	ib.
De Bordeaux.	26	Le duc de Choiseul.	54
L'abbé Arnould.	27	Le duc d'Aiguillon.	ib.
Le maréchal de Tessé.	28	Le comte de Maurepas.	55
Court de Gebelin.	29	Collé.	56
Le maréchal de Tourville.	ib.	Collection de Mémoires parti-	
Hamilton.	30	culiers.	58
Bussy-Rabutin.	32	M. Duchesnay.	60
Gourville.	ib.	Duchesne.	ib.
Ch. Perrault.	ib.	Les Bénédictins.	ib.
Madame de Caylus.	33	Ch. Perrault.	62
Saint-Simon.	34	Du Castre d'Auvigny.	63
Anquetil.	36	L'abbé Pérau.	64
Le maréchal de Villars.	ib.	Turpin.	ib.
Le chevalier de Piossens.	37	Le Nécrologe des Hommes cé-	
Charlotte-Elisabeth de Bavière.	38	lèbres de la France.	65
Trad. M. de Maimieux.	ib.	Dreux du Radier.	66
Massillon.	39	De Maubuy.	67
Le maréchal de Noailles.	40	Le Père Lelong.	ib.
Le maréchal de Berwick.	41	Fevret de Fontette.	ib.
Forbin.	42	<i>Histoire d'Espagne.</i>	69
Reboullet.	ib.	Le Père d'Orléans.	ib.
Du Gay-Tronin.	ib.	Mariana.	ib.
De Beauchamps.	ib.	Trad. <i>Le Père Charenton.</i>	ib.
Madame de Staal.	ib.	Ferreras.	71
Vie de Ninon de Lenclos, par		Trad. <i>D'Hermilly.</i>	ib.
Bret.	43	Desormeaux.	ib.
— par Douxmencil.	44	Macquer.	73
		Le	

Le président Hénault.	pag. 74	Le docteur Henry.	pag. 91
L'abbé Bertoud.	ib.	Trad. M. Boulard, notaire,	
Flequier.	ib.	et Cántwel.	92
Marsollier.	ib.	Madame Macaulay.	93
Robertson.	75	Trad. Le comte de Mirabeau	
Trad. M. Suard.	ib.	et Guiraudet.	94
Léti.	77	L'abbé Millot.	ib.
Watson.	ib.	Du Tertre.	95
Trad. Le comte de Mirabeau		Gaillard.	96
et Durival.	ib.	L'abbé Raynal.	98
La Clede.	ib.	Le père d'Orléans.	99
Vertot.	78	Clarendon.	ib.
Rob. Southwel.	ib.	M. Boulay de la Meurthe.	100
Trad. L'abbé Desfontaines.	ib.	M. B. Constant.	ib.
Le chevalier d'Oliveyra.	ib.	Bacon.	101
Le marquis de Pombal.	81	Trad. Latour Hotman.	102
Histoire d'Hollande.	82	Marsollier.	ib.
Grotius.	ib.	Fréron et l'abbé de Marsy.	ib.
Trad. L'Héritier.	ib.	Leti.	ib.
Strada.	83	Mademoiselle de Keralio.	103
Trad. Du Ryer.	84	L'abbé Prévost.	ib.
Bentivoglio.	ib.	Genest.	104
Trad. L'abbé Loiseau.	ib.	M. Baert.	ib.
Le Clerc.	85	M. Colquhoun.	106
Basnage.	ib.	Trad. M. le Coigneux de Be-	
Du Jardin et Sellius.	ib.	labre.	ib.
L'abbé Raynal.	86	Buchanan.	107
Histoire d'Angleterre.	87	Robertson.	108
Rapin de Thoyras.	ib.	Trad. Besset de la Chapelle.	ib.
Falaiseau.	ib.	M. Ma-Geoghegan.	109
Smolett.	88	Histoire d'Allemagne et de	
Trad. M. Targe.	ib.	Hongrie.	111
Hume.	89	Le Père Barre.	112
Trad. L'abbé Prevost et mad.		Voltaire.	113
Belot.	90	Pfeffel.	114
Olivier Goldsmith.	ib.	L'abbé Brenner.	ib.
Trad. Brissot.	ib.	M. de Montigny.	115

Mallet.	pag. 115	Tscharner et Mallet.	pag. 139
<i>Histoire de Prusse.</i>	116	Le baron de Zurlauben.	ib.
Frédéric II, roi de Prusse.	117	D'Alt de Tiefenthal.	140
Le comte de Mirabeau.	118	Philibert.	141
M. de Ségur.	119	Besset de la Chapelle.	ib.
Thiébauld.	120	M. Muller.	142
<i>Histoire d'Italie.</i>	122	Trad. MM. Boileau et Griffet	
De Saint-Marc.	ib.	<i>Labaume.</i>	143
Sigonius.	124	Mallet.	ib.
Muratori.	ib.	Spon.	144
Jove.	ib.	George Keate.	ib.
L'Arétin.	125	Trad. M. Lorovich.	ib.
M. Targe.	126	Béranger.	ib.
Gnichardin.	128	Le général Doppet, <i>état de la</i>	
Trad. Favre et Georgeon.	ib.	<i>maison de Savoie.</i>	146
M. Denina.	129	<i>Histoire du Nord.</i>	ib.
Trad. M. l'abbé Jardin.	ib.	M. Lacombe.	147
MM. Jubé et Servan.	131	Mallet.	149
Bembe.	132	M. Levesque.	151
De la Houssaye.	ib.	Leclerc.	152
L'abbé Laugier.	ib.	Masson.	153
De Brequigny.	133	M. Lacombe.	154
M. l'abbé Germanes.	135	Voltaire.	155
M. de Pommereuil.	136	Rulhière.	156
Machiavel.	ib.	M. Castera.	157
Trad. MM. Guiraudet et Ho-		L'abbé de Vertot.	158
<i>chet.</i>	ib.	Celsius.	159
William Roscoe.	137	Trad. M. Genet <i>le fils.</i>	ib.
Trad. M. Thurot.	ib.	Voltaire.	160
De Burigny.	ib.	Norberg.	161
D'Egli.	ib.	D'Alembert.	162
Giannone.	139	M. Lacombe.	163
Trad. M. Desmonceaux, sui-		Solignac.	ib.
vant les uns, et M. J. Bedde-		M. Monnier.	164
<i>vole, suivant M. Senebier.</i>	ib.	Rulhière.	165
<i>Histoire de Suisse, de Genève</i>		M. Malte-Brun.	167
<i>et de Savoie.</i>	ib.	L'abbé Coyer.	168

De Guignes:	pag. 169	Trad. <i>Le Père de Livoy.</i>	pag. 196
<i>Histoire de Turquie, de</i>		Goguet.	ib.
<i>Perse, du Mogol, de la</i>		M. l'abbé Andrés.	197
<i>Chine, etc.</i>	173	Trad. M. <i>Ortolani.</i>	198
L'abbé de Marsy.	ib.	L'abbé d'Hébrail.	ib.
L'abbé Mignot.	174	L'abbé de la Porte.	ib.
William Eton.	175	M. Ersch.	200
Trad. M. <i>Lefèvre.</i>	ib.	M. Palissot.	201
Le Père du Halde.	ib.	M. L'abbé Sabatier de Castres.	ib.
Le Père Jouve.	176	M. Desessarts.	202
Le Père Mailla.	177	L'abbé Iraillh.	203
M. l'abbé Grosier.	178	<i>Histoire Bibliographique, ou</i>	
Batteux et de Bréquigny.	179	<i>Histoire des Livres.</i>	205
Le Père Charlevoix.	ib.	M. Peignot.	ib.
Kœmpfer.	180	M. Boulard, libraire.	206
Trad. <i>Naudé.</i>	ib.	M. Achard.	ib.
L'abbé Raynal.	181	Debure le jeune.	ib.
Robertson.	182	L'abbé Duclos, Cailleau et	
Trad. MM. <i>Suard et Jansen.</i>	183	M. Brunet fils.	208
Trad. M. <i>l'abbé Morellet.</i>	ib.	F.-J. Fournier.	ib.
Hilliard d'Auberteuil.	184	M. de la Serna-Santander.	209
L'abbé de Longchamps.	185	M. Barbier.	210
Brissot de Warville et Clavière.	ib.	<i>Catalogues de Bibliothèques.</i>	211
Ramsay.	186	Martin, libraire.	212
Trad. <i>Lefort.</i>	ib.	Prosper Marchand.	ib.
MM. Morse et Pictet-Diodati.	ib.	François Barrois.	ib.
M. Jefferson.	187	M. Debure l'aîné et M. Van	
Trad. M. <i>l'abbé Morellet.</i>	ib.	Praët.	213
De Chenier le père.	188	Nyon l'aîné.	ib.
<i>Histoire littéraire.</i>	190	M. Barbier.	ib.
Le Père Nicéron.	ib.	<i>Dictionnaires Historiques.</i>	215
Dom Rivet et dom Clémencet.	191	Juigné.	ib.
L'abbé Lambert.	192	Moreri.	216
Tiraboschi.	193	Bayle.	218
Abréviateur. M. <i>Landè.</i>	ib.	Chaufepié.	220
Juvenel de Carleucas.	194	Marchand.	221
M. Denina.	196	Ladvocat.	222

L'abbé Barral.	pag. 223	<i>Géographie moderne.</i>	pag. 250
Dom Chandon.	224	L'abbé de la Croix.	ib.
M. Delandine.	225	Busching.	ib.
L'abbé de Feller.	226	Trad. MM. Gérard et Kilg.	250 et 251
De Bonnegarde.	ib.		
M. Lacombe de Prezel.	228	Guthrie.	251
M. La Croix.	ib.	M. Pinkerton.	252
Madame Briquet.	231	Trad. M. Walcknaër.	ib.
La Chesnaye des Bois.	232	M. Lacroix.	254
CHAP. IV. <i>De la Chronologie</i>		M. François de Neufchâteau.	ib.
<i>et de la manière d'écrire</i>		M. Mentelle.	255
<i>l'Histoire.</i>	234	M. Munier.	256
Le Père Petau.	ib.	MM. Mentelle, Malte-Brun,	
Lenglet du Fresnoy.	ib.	Herbin, etc.	ib.
M. Koch.	235	<i>Dictionnaires géographiques</i>	
Lucien.	236	<i>et Atlas.</i>	259
Trad. MM. Massieu et Belin		La Martinière.	ib.
<i>de Ballu.</i>	ib.	L'abbé Ladvoçat, sous le nom	
J. Racine.	ib.	de Vosgien.	ib.
Rapin.	237	M. Gallais.	260
Saint-Réal.	ib.	M. Boiste.	ib.
Le Père Griffet.	ib.	Buy de Mornas.	261
L'abbé de Mably.	238	M. Brion.	263
M. Gudin.	ib.	D'Anville.	ib.
M. de Volney.	239	Robert de Vaugondy.	264
CHAP. V. <i>Géographie ancienne.</i>	241	M. Herisson.	ib.
Lenglet du Fresnoy.	ib.	CHAP. VI. <i>Voyages.</i>	266
M. Gossellin.	ib.	<i>Traité Préliminaires sur les</i>	
Strabon.	242	<i>Voyages.</i>	268
Trad. MM. de la Porte du Theil,		M. Boucher de la Richarderie.	ib.
<i>Coray et Gossellin.</i>	243	Baudelot Dairval.	270
Pomponius Méla.	244	Le comte de Berchtold.	271
Trad. M. Fradin.	245	Trad. M. de Lasteyrie.	ib.
D'Anville.	ib.	<i>Voyages des Anciens.</i>	272
M. Barentin de Montchal.	247	Scylax.	ib.
Le Père Colome.	248	Trad. M. Poncelin.	ib.
Le Père Romain Joly.	249	Néarque.	ib.

Arrien.	pag. 272	Byron, Carteret, Wallis, Cook	
<i>Le docteur Vincent.</i>	273	et Hawkesworth.	pag. 289
Trad. M. Billecoq.	ib.	Trad. MM. Suard et Demeu-	
Pausanias.	ib.	nier.	290
Trad. L'abbé Gedoyu.	274	Berenger.	293
Annnonce d'une nouvelle trad.,		Lapeyrouse.	294
par M. Clavier.	275	Editeur. M. Milet-Murcau.	ib.
<i>Histoires génér. des Voyages.</i>	ib.	Etienne Marchand.	295
L'abbé Prévost.	ib.	Editeur. M. de Fleurieu.	296
M. Chompré.	276	M. Labillardière.	ib.
Querlon, Surgy et Deleyre.	ib.	Vancouver.	297
La Harpe.	277	Trad. MM. Morellet et De-	
Victor Comeyras.	ib.	meunier.	298
<i>Collections de Voyages.</i>	278	Autre trad. M. Henry.	ib.
Camus.	ib.	<i>Voyages en différentes par-</i>	
L'abbé de la Porte, l'abbé de		ties du Monde.	299
Fontenay et Domairon.	279	Paul Lucas.	ib.
M. Campe.	281	Le Bruyn.	300
M. Breton.	ib.	Tournefort.	ib.
M. Langlès.	282	Le Père Villotte.	301
<i>Voyages autour du Monde.</i>	ib.	Flachat.	302
Pigafetta.	ib.	Milady Montague.	303
Trad. M. Amoretti.	283	Trad. Le Père Brunet.	ib.
M. de Murr.	284	Autres. MM. Anson et Ger-	
Trad. M. Jansen.	ib.	main Garnier.	305
Gemelli Carreri.	ib.	Maihows.	ib.
Trad. <i>Le Noble.</i>	ib.	Trad. De Puisieux.	ib.
G. Dampier.	ib.	Pockocke et autres.	306
Lyonel Wafer.	285	Trad. <i>La Flotte.</i>	307
Wood.	ib.	<i>De Puisieux.</i>	ib.
Conley.	ib.	Poivre.	308
Wood-Rogers.	ib.	M. Olivier.	ib.
George Anson.	286	Le baron de Riedesel.	309
Trad. <i>L'abbé de Gua de</i>		Trad. M. Frey des Landres.	ib.
<i>Malves.</i>	ib.	M. Irwin.	310
M. de Bougainville.	287	Trad. M. Paraud.	ib.
M. de Pagès.	288	Les Jésuites (<i>Lettres édi-</i>	

<i>fiantes et curieuses.</i>	pag. 311	M. Bourrit.	pag. 326
<i>Voyages en différentes parties de l'Europe.</i>	313	M. Campenon.	ib.
M. Reichard.	ib.	<i>Hollande.</i>	ib.
Brussel.	314	Pilati de Tassulo.	ib.
De Silhouette.	ib.	<i>Espagne et Portugal.</i>	329
Rolland de la Platière.	315	Swinburne.	330
Moore.	316	Trad. <i>De Laborde.</i>	ib.
Trad. <i>Henri Riou.</i>	ib.	Peyron.	331
Anonyme.	ib.	M. Bourgoing.	ib.
Le comte d'Albon.	317	M. Fischer.	332
Le chevalier de la Tremblaye.	318	Trad. <i>Cramer.</i>	333
William Coxe.	319	Tableau de Lisbonne.	334
Trad. <i>Mallet.</i>	ib.	Cormartin.	335
M. Fortia de Piles.	320	M. Bourgoing.	ib.
George Forster.	321	M. Linck.	336
Trad. <i>Charles Pougens.</i>	ib.	M. Conthur.	ib.
<i>France.</i>	322	M. Le comte de Hoffmanssegg.	ib.
Piganiol de la Force.	ib.	<i>Italie.</i>	ib.
M. Dulaure.	323	L'abbé Richard.	ib.
Arthur Young.	ib.	M. de la Lande.	337
Trad. MM. <i>Soulès et de Casaux.</i>	ib.	L'abbé Coyer.	ib.
M. Dubois.	324	M. Brydone.	338
Piganiol de la Force.	325	Trad. M. <i>Démecunier.</i>	ib.
L'abbé Pérau.	ib.	Duclos.	340
D'Argenville.	ib.	Dupaty.	341
M. Villiers.	326	L'abbé Barthelemy.	ib.
M. Philippon-la-Madelaine.	327	Swinburne.	342
L'abbé Papon.	ib.	Trad. <i>Laborde.</i>	ib.
Dusaulx.	ib.	M. Denon.	343
Pasumot.	ib.	Le comte de Borch.	ib.
Cambri.	ib.	M. l'abbé Gaudin.	344
Le Grand d'Aussy.	ib.	<i>Suisse.</i>	ib.
M. l'abbé de Pradt.	328	M. Ebel.	ib.
M. Lequinio.	ib.	Trad. M. <i>Frey des Landres.</i>	ib.
M. Millin.	ib.	Coxe.	345
Camus.	ib.	Trad. MM. <i>Ramond et le Bas.</i>	ib.
		<i>Allemagne et Hongrie.</i>	346

Risbeck.	pag. 346	<i>du Bocage.</i>	pag. 362
M. Mangourit.	348	M. Guys.	363
M. le chevalier de Bray.	349	Savary.	365
Townson.	350	M. Pouqueville.	ib.
Trad. M. <i>Cantwel.</i>	ib.	L'abbé Fortis.	366
Le baron de Born.	ib.	<i>Voyages en Afrique,</i>	367
Trad. M. <i>Monnet.</i>	ib.	Dapper.	ib.
<i>Angleterre, Ecosse et Ir-</i>		Marmol.	ib.
<i>lande.</i>	351	Trad. <i>Perrot d'Ablancourt.</i>	ib.
Grosley.	ib.	Diego Torres.	ib.
Anonime.	352	Trad. <i>Le duc d'Angoulême.</i>	ib.
M. Ferri.	353	L'abbé Demanet.	368
Arthur Young.	354	M. Lamiral.	ib.
Trad. M. <i>Millon.</i>	355	Laugier de Tassy.	369
<i>Etats du Nord.</i>	ib.	Thomas Shaw.	370
M. Catteau.	ib.	M. l'abbé Poiret.	371
M. Troil.	356	G. Lamprière.	ib.
Trad. M. <i>Lindblom.</i>	ib.	Trad. M. <i>De Sainte-Suzanne.</i>	372
M. Acerbi.	357	M. Labarthe.	ib.
Trad. MM. <i>Petit - Radel et</i>		M. Golberry.	373
<i>Joseph Lavallée.</i>	ib.	Robert Norris.	ib.
M. Catteau.	ib.	M. Durand.	374
M. Pallas.	358	M. De Grandpré.	375
Trad. M. <i>Gauthier de la Pey-</i>		MM. Ledyard et Lucas.	376
<i>ronie, MM. Langlès et La-</i>		Trad. M. <i>Lallemant.</i>	ib.
<i>marck, et MM. de la Boulaye</i>		Mungo-Park.	377
<i>et Tonnelier.</i>	ib.	Trad. M. <i>Castera.</i>	ib.
M. De Reuilly.	359	Hornemann.	378
<i>Turquie, Grèce et Iles adja-</i>		Trad. M. <i>Labauème.</i>	379
<i>centes.</i>	ib.	M. Bory de Saint-Vincent.	380
Jacques Dallaway.	ib.	Sparmann.	381
Trad. M. <i>Morellet,</i>	360	Trad. M. <i>Le Tourneur.</i>	ib.
M. Le Chevalier.	ib.	Le Vaillant.	ib.
Le baron de Tott.	361	John Barrow.	382
De Peyssonnel.	362	Trad. M. <i>Walknaër.</i>	383
Chandler.	ib.	M. Bernardin de Saint-Pierre.	ib.
Trad. MM. <i>Serpois et Barbié</i>		M. Bory de Saint-Vincent.	ib.

Bruce.	pag. 384	Stavorinus.	pag. 408
Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.	Trad. M. <i>Jansen</i> .	ib.
Paters-n.	385	M. de Grandpré.	409
Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.	Le major Simes.	410
Le Père Sicard.	ib.	Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.
D'Anville.	ib.	Le chevalier de Chaumont,	
Granger.	386	l'abbé de Choisy et le Père	
Maillet et l'abbé le Mascrier.	387	Tachard.	411
Savary.	388	Laloubère.	413
M. Volney.	ib.	M. John Barrow.	ib.
Norden.	389	Trad. M. <i>Malte-Brun</i> .	414
Trad. <i>L'abbé des Roches de</i>		L'abbé Richard.	415
<i>Parthenay et M. Langlès</i> .	391	M. Percival.	ib.
Browne.	392	Trad. M. <i>Henry</i> .	416
Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.	William Marsden.	ib.
Le général Reynier.	393	Trad. M. <i>Parraud</i> .	417
<i>Voyages en Asie</i> .	395	Le capitaine Woodard.	ib.
Mémoires de la Société établie		Thunberg.	418
au Bengale.	ib.	Trad. M. <i>Langlès et M. La-</i>	
Adrien Duquesnoy.	396	<i>mark</i> .	ib.
Tavernier.	398	M. Sonnerat.	419
Chardin.	ib.	Foucher d'Obsonville.	420
L'abbé Mariti.	399	Lord Macartney et <i>Ænéas</i>	
Niebuhr.	ib.	Sanderson.	ib.
Trad. M. <i>Mourier</i> .	ib.	Trad. M. <i>Castera</i> .	422
Michaëlis.	400	John Barrow.	423
Trad. <i>Mérian</i> .	401	Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.
George Forster.	ib.	Samuel Turner.	424
Trad. M. <i>Langlès</i> .	ib.	Trad. M. <i>Castera</i> .	ib.
Le major Rennel.	402	L'abbé Chappe.	225
Trad. M. <i>Boucheseiche</i> .	ib.	Kracheninnikow.	ib.
M. le Gentil.	403	Trad. M. <i>de Saint-Pré</i> .	426
M. le Goux de Flaix.	404	M. Lesseps.	427
Innigo de Biervillas.	405	Henri Ellis.	ib.
Bernier.	406	Trad. <i>Sellius</i> .	428
Bolts.	407	S. Muller.	429
Trad. M. <i>Demeunier</i> .	ib.	Trad. <i>Dumas</i> .	ib.

Coxe.	pag. 429	Le Page du Pratz.	pag. 447
Trad. M. Demeunier.	430	Le capitaine Bossu.	448
Le capitaine Meares.	ib.	M. Baudry des Lozières.	ib.
Trad. M. Billecocq.	431	Les PP. Vénégas et Burriel.	449
Samuel Hearne.	ib.	De Solis.	450
Trad. M. Lallemant.	432	Trad. Citry de la Guette.	ib.
Le commodore Billings.	ib.	Le Père du Tertre.	451
Trad. M. Castera.	ib.	Le Père Labat.	ib.
Le capitaine Broughton.	433	M. Bryan Edouard.	452
Trad. M. Eyriès.	ib.	Trad. M. Souès.	ib.
<i>Voyages en Amérique.</i>	434	Le Père de Charlevoix et le	
<i>Amérique septentrionale.</i>	ib.	Père Nicolson.	454
Las Casas.	ib.	M. Moreau de Saint-Méry.	455
Trad. De Miggrode.	ib.	Le Père Labat.	ib.
L'abbé de Bellegarde.	ib.	Chanvallon.	456
M. Grégoire.	435	<i>Amérique méridionale.</i>	ib.
Herrera.	ib.	Le Père Gumilla.	ib.
Trad. De la Coste.	ib.	Trad. Eidous.	457
William Bartram.	436	M. de Pons.	ib.
Trad. M. Benoist.	ib.	M. Fermin.	458
Carver.	ib.	Le capitaine Stedman.	459
Trad. Montucla.	437	Trad. M. Henry.	460
J. Long et H. Timberlake.	ib.	M. Lescallier.	461
Trad. M. Billecocq.	438	La Condamine.	462
Makensie.	439	Le Père de Charlevoix.	464
Trad. M. Castera.	ib.	Garcillasso de la Véga.	ib.
Isaac Weld.	440	Trad. Baudouin.	ib.
<i>Etats-Unis, d'Amérique.</i>	441	Marion.	466
Le marquis de Chastellux.	ib.	M. l'abbé Rochon.	ib.
M. de Crevecoeur.	442	J.-B. de la Borde.	467
Smith.	443	Georges Keate.	468
Trad. M. de Barentin-Mont-		Trad. Le comte de Mirabeau.	470
chal.	444	Dom Pernetty.	ib.
M. La Rochefoucault-Lian-		Le président de Brosse.	471
court.	ib.	Le capitaine Forrest.	ib.
M. Volney.	ib.	Trad. M. Demeunier.	472
M. Michaux.	446	M. De Fleurieu.	473

Le gouverneur Phillip.	pag. 473	M. Alexandre de la Borde.	pag. 484
Trad. M. Millin.	474	<i>Voyages amusans.</i>	ib.
M. Péron.	ib.	Chapelle et Bachaumont, le	
<i>Voyages pittoresques.</i>	475	Franc de Pompignan, Des-	
M. Houel.	ib.	mahis, La Fontaine, Ber-	
J.-Benjamin de La Borde.	476	tin, Boufflers, M. de	
L'abbé de Saint-Non.	478	Parny.	485
M. de Choiseul-Gouffier.	479	Racine, Regnard, Hamilton,	
Mouradja d'Hosson.	480	Voltaire, Piron, Gresset,	
Mallet du Pan.	ib.	Fléchier, Marmontel, Béren-	
MM. Cassas et Lavallée.	481	ger, Bret, le Père Venance,	
M. Denon.	482	M. Damin et M. Bernardin de	
M. Melling.	483	Saint-Pierre.	486

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

D'UN
HOMME DE GOUT,

ENTIÈREMENT REFONDUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

*Contenant des jugemens tirés des Journaux les plus
connus et des Critiques les plus estimés, sur les
meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres,
tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour;*

Par A. - A. BARBIER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. IMPÉRIALE ET ROYALE,
ET DE SON CONSEIL D'ÉTAT;

Et N. L. M. DESESSARTS,

Membre de plusieurs Académies.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez Madame Veuve DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-
Libraire, rue de la Harpe, N°. 78.

M. DCCC. X.

**NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
D'UN
HOMME DE GOUT.**

Se trouve à Paris;

Chez {
ARTHUS - BERTRAND, Libraire, rue Haute-
Feuille, N°. 23;
BARROIS l'ainé, Libraire; rue de Savoye,
près celle des Grands Augustins;
FANTIN, Libraire, quai des Grands Augus-
tins;
TREUTELL et WURTZ, Libraires, rue de
Lille;
P. MONGIE l'ainé, Libraire, Cour des Fon-
taines;
BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE

D' U N

HOMME DE GOUT.

CHAPITRE PREMIER.

DES ROMANS.

Nous voudrions bien pouvoir exclure de cet ouvrage, toute cette partie de notre littérature ; nous en connoissons l'inutilité et même le danger. Mais la suite de notre plan nous y entraîne ; et les réflexions dont nous accompagnerons les romans que nous ferons connoître, ou plutôt que tout le monde connoît, tiendront en garde les âmes vertueuses, qui ne veulent faire que des lectures propres à former l'esprit sans corrompre le cœur.

§ I. TRAITÉS SUR LES ROMANS.

Le plus savant des évêques français nous a laissé un traité très-curieux sur l'*Origine*

TOME V.

I

des Romans, qu'on lit en tête de toutes les éditions du roman de *Zaïde*, et dont les meilleures éditions particulières sont celles de Paris, 1728, in-12, et 1799, chez Desessarts, avec une dissertation sur les romans français. Huet appelle les romans, *un agréable amusement des honnêtes paresseux*.

Le P. Paciaudi, bibliothécaire de Parme, en a laissé aussi l'histoire, supplée, pour les romans orientaux, par l'abbé de Rossi, savant orientaliste; on la trouve à la tête de la magnifique édition grecque de Longus, imprimée par le célèbre Bodoni, en 1786, in-4°. Cette édition a été reproduite à Leipsic en 1803, petit in-12.

On trouve dans les Œuvres complètes de Marmontel, un morceau sur les romans français, qui peut faire suite aux traités précédens. Une brochure anonyme de M. de Romance de Mesmond, intitulée, *de la Lecture des Romans*, fragment d'un manuscrit sur la sensibilité, nouvelle édition, Bruxelles, 1785, in-12, présente dans un style brillant et animé, des jugemens assez étendus sur les meilleurs romans anglais et allemands.

On lit encore avec quelque intérêt, le

traité de l'*Usage des Romans*, publié en 1735 par l'abbé Lenglet du Fresnoy, sous le nom de *Gordon de Percel*. Il est suivi d'un catalogue de romans. Un tel ouvrage ne pouvoit que faire beaucoup de tort à un homme de son état : il le désavoua ; et pour qu'on ajoutât foi à ce désaveu, il réfuta son ouvrage dans une assez mauvaise production, intitulée : l'*Histoire justifiée contre les Romans*. Mais il ne résulta de cette réfutation que le désagrément de n'être pas cru, et le déshonneur d'avoir soutenu le pour et le contre.

§ II. COLLECTIONS ET EXTRAITS DE ROMANS.

Il y a une *Bibliothèque de Campagne* en 24 volumes in-12, Genève, 1749 et 1768, qui est une collection de beaucoup de petits romans que je citerai pour la plupart.

Outre cette *Bibliothèque de Campagne*, quelques gens de lettres en ont fait imprimer une nouvelle, dont ils ont publié douze volumes in-12, à Paris, chez le libraire Le Jay, 1769. Le titre de ce recueil en indique assez l'objet ; une *Bibliothèque de Campagne* est une ressource contre l'ennui

et le désœuvrement. On a mis à contribution différens ouvrages anciens et modernes, français et étrangers ; nos romans volumineux du 17^e. siècle ont fourni beaucoup d'épisodes intéressans et curieux ; l'imagination et le sentiment en font le principal mérite : on s'est attaché à en corriger le style , à en retrancher les longueurs , sans renoncer tout-à-fait à la manière de leurs auteurs, qu'on a voulu faire connoître.

La *Bibliothèque Universelle des Romans*, commencée au mois de juillet 1775 et interrompue au mois de juin 1789, composée par une société de gens de lettres qui avoient à leur disposition la précieuse bibliothèque du marquis de Paulmy, est une collection justement estimée. On y trouve de l'instruction, de l'intérêt et de l'amusement. Les principaux auteurs sont le marquis de Paulmy lui-même, le comte de Tressan, Contant d'Orville, Couchu, Bastide, Poinsinet de Sivry, Cardonne, de Mayer, Legrand d'Aussy, M. l'abbé Coupé, etc., etc.

Le plan de cet ouvrage est très-heureux, et il embrasse, sans confusion, tous les genres de romans. Ils y sont divisés en huit classes : la première comprend les traductions des

anciens romans grecs et latins ; la seconde, les romans de chevalerie ; la troisième, les romans historiques ; la quatrième, les romans d'amour ; la cinquième est réservée aux romans de spiritualité, de morale et de politique ; la sixième, aux romans satiriques, comiques et bourgeois ; la septième, aux nouvelles historiques et contes ; la huitième et dernière, aux romans merveilleux, c'est-à-dire, aux contes de fées, aux voyages imaginaires, aux romans orientaux. Cette division a mis une agréable variété dans cet ouvrage. Ce qui en relève encore le mérite, ce sont les notes historiques et critiques, avec des anecdotes, tant sur les auteurs que sur leurs ouvrages. Malheureusement celles-ci ne sont pas toujours exactes. Par exemple, dans leur notice, d'ailleurs curieuse, sur la *Princesse de Clèves*, les auteurs attribuent à Barbier d'Aucour la réponse aux Lettres de Valincour, contre ce Roman ; elle est de l'abbé de Charnes, auteur d'une Vie du Tasse. Dans les réflexions qui précèdent l'extrait de l'*Histoire des Se-varambes*, ils paroissent croire que Denis Vairasse d'Alais, auteur de cet ouvrage, publié, pour la première fois, en 1677, est

le même que Pons-Augustin Alletz, auteur d'une *Histoire des Singes*, mort en 1782.

Vers l'année 1799, une société de libraires crut le temps assez favorable pour reprendre et continuer cette entreprise. Ces messieurs s'assurèrent pour cela d'un certain nombre d'hommes de lettres avantageusement connus dans la littérature. On remarqua bientôt sur le frontispice de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, les noms de madame de Genlis, de MM. Vigée, Legouvé, Deschamps, Fiévée, Desfontaines, Pigault le Brun, Lamare, Blanchard, etc., etc. Ces nouveaux rédacteurs suivirent pendant quelque temps le plan de leurs devanciers, mais ils finirent par substituer aux extraits de romans, des *Contés* ou *Nouvelles* de leur composition. La *Bibliothèque des Romans* devint donc sous leurs plumes, une *Bibliothèque de petits Romans*; mais comme la plupart étoient anti-philosophiques, les lecteurs se dégoûtèrent bientôt d'un ouvrage qui ne remplissoit plus leur objet, c'est-à-dire, qui ne les amusoit plus : aussi la Nouvelle Bibliothèque des Romans fut-elle interrompue en 1806. Elle est composée de 112 tomes qui se relient en 56 volumes. La précédente a 224

tomes ; on peut les relier en cent douze volumes.

§ III. ROMANS ORIENTAUX.

Je ne connois point de romans plus ingénieux , plus variés , plus agréables et plus amusans que les Mille et une Nuits , contes arabes , traduits par Antoine Galland , en six volumes in-12 , et plusieurs fois réimprimés.

L'imagination orientale y déploie toutes ses richesses ; et ce n'est pas seulement par le merveilleux qu'elle y a répandu , que ces fictions attachent le lecteur ; elles plaisent encore par le but moral , par les coutumes et les mœurs des asiatiques , par les cérémonies de leur religion , etc. , qu'on y trouve mieux décrites que dans les relations des voyageurs.

Toutes les éditions des Mille et une Nuits qui ont précédé celle qui a été publiée par Lenormant en 1808 , 9 vol. in-18 , avec une continuation par M. Caussin , sont tellement remplies de fautes d'impression et de ponctuation , que la lecture en est non-seulement pénible , mais qu'on y rencontre des pages tout-à-fait inintelligibles. L'édition in-8°. qui fait partie de la Bibliothèque des Fées est

plus belle que les autres, mais non plus correcte. La nouvelle édition est purgée non-seulement des fautes d'impression et de ponctuation, mais même des nombreuses incorrections qui appartiennent au traducteur. On a joint au texte des notes rares et courtes, l'Eloge historique de M. Galland par M. de Boze, et le Jugement de M. de La Harpe sur les Contes Arabes.

B L A N C H E T.

L'abbé Blanchet a écrit des *Apologues orientaux*, 1784, in-8°, avec beaucoup d'esprit, de philosophie et de goût. Les sujets que l'auteur a choisis, offrent de l'agrément sans licence, de la force sans audace, et toujours quelque chose d'utile aux mœurs.

§ IV. ROMANS GRECS.

. Les anciens n'ont point donné un nom particulier à cette sorte d'ouvrage, qu'ils désignaient ordinairement par la nation ou la ville qui avoit donné naissance aux principaux acteurs, les Babyloniques, les Æthiopi-ques, etc. La dénomination de *Roman* a été inventée par les Européens; l'opinion la plus commune est que ce nom est venu du
mot

mot de *Romain*, espèce d'idiome moitié latin, moitié gaulois, dont se servoient les Trouvers ou Troubadours, pour écrire leurs aventures.

C'est dans la Grèce qu'on trouve les premiers exemples de ce genre d'écrire. Les plus anciens et les plus célèbres des romanciers grecs, sont Antoine Diogène, Héliodore, Achilles Tatius, Longus, Xénophon d'Ephèse, dit le Jeune, Chariton, Eustathe ou plutôt Eumathe, et Theodorus Prodromus. Nous donnerons quelques détails sur les meilleures éditions et traductions de chacun de ces auteurs.

ANTOINE DIOGÈNE.

Antoine Diogène vivoit dans le siècle d'Alexandre, ou peu de temps après ; le roman dont il est auteur avoit pour titre : *des Choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé*. Ce sont les aventures de Dinias, qui, dans la dure nécessité de quitter sa patrie, et après plusieurs voyages, aborde enfin dans l'île d'Islande. Il y rencontre une jeune Tyrienne, nommée Dercyllis, que des infortunes à peu près semblables avoient conduite dans la même île. Ils se racontent mutuellement leurs

malheurs; et ces récits sont remplis d'événemens singuliers, de voyages difficiles, de descriptions frappantes, de réponses des Sibylles, d'évocations des morts, et de mille autres espèces de sortilèges.

Nous avons dans notre langue une imitation très-laconique et très-imparfaite de ce roman, imprimée en 1745, sous le titre de *Dynias et Dercyllide*; c'est une petite brochure dont l'auteur, M. le Seurre, ou plutôt le Sueur, n'a presque rien emprunté du grec. L'original présente encore une relation d'un voyage dans la lune, et d'une correspondance aux enfers. A cette esquisse on reconnoît beaucoup de nos romans modernes, surtout ceux qui donnent dans les enchantemens et le merveilleux.

Nous ne connoissons ce roman que par l'extrait qu'en donne Photius dans sa *Bibliothèque*. Feu M. Grainville a inséré dans le *Magasin Encyclopédique* une traduction peu fidèle de cet extrait. Voyez la 2^e. année de cet excellent journal, tom. 2, pag. 327-337.

HÉLIODORE.

Héliodore, auteur des *Æthiopiques*, ou *Amours de Théagènes et Chariclée*, étoit

évêque de Trica en Thessalie. Ce roman est sagement conçu, fortement intrigué; les épisodes y sont amenés à propos; les caractères et les mœurs des personnages bien soutenus; enfin, c'est un livre tout à la fois agréable et instructif. Le grand Racine en faisoit le plus grand cas. Héliodore a beaucoup emprunté des anciens écrivains grecs, surtout d'Homère, source éternelle, à laquelle, dans tous les siècles, ont puisé, sans la tarir, les anciens et les modernes. Mais ces emprunts ont été faits avec un tel art, que les traces du plagiat ont presque disparu.

La première édition du texte d'Héliodore fut publiée à Bâle, chez Hervagius, en 1534, in-4°, par les soins de Vincent Obsopæus. Ce savant en avoit acheté le manuscrit d'un soldat, après le pillage de la riche bibliothèque de Mathias Corvin, à Bude.

En 1596, Commelin donna la seconde, in-8°. Il avoit collationné différens manuscrits, dont on trouve les variantes à la fin du volume, et il y ajouta la version latine du polonais Warschewiczki.

Bourdelot, assez mauvais critique, publia la 4^e. à Paris, 1619, in-8°, et l'accompagna de notes dont on fait, en général, peu de cas.

M. Mitscherlich fit paraître en l'an vi (1798), à Strasbourg, dans l'imprimerie célèbre, connue sous le nom de *Deux-Ponts*, en 2 vol. in-8°, une belle et élégante édition grecque-latine de ce roman, avec des notes critiques. Elle ouvre la collection intéressante des romans grecs, que ce savant doit publier, et dont il a déjà paru 4 vol., qui contiennent Héliodore, Achilles Tatius, Longus et Xénophon.

Enfin, l'on doit au savant M. Coray, une nouvelle édition du roman d'Héliodore, publiée en faveur des Grecs, sur l'invitation et aux frais d'Alexandre Basili, avec un commentaire et des variantes inédites, recueillies par Amyot, *Paris, de l'imprimerie d'Eberhart*, 1804, 2 vol. in-8°. L'habile éditeur avoit sous les yeux les éditions dont nous venons de parler, et surtout l'exemplaire précieux de l'édition de Bâle, sur lequel Amyot avoit porté les variantes qu'il avoit trouvées dans les manuscrits du Vatican, et que l'on conserve aujourd'hui, non dans la bibliothèque de Saint-Victor, qui n'existe plus, mais dans celle du Panthéon. Nous ne craignons pas de dire qu'Héliodore a trouvé dans M. Coray un savant scholiaste, et que les

personnes qui sont médiocrement avancées dans l'étude du grec, et qui cependant désirent d'y faire des progrès, y trouveront des secours importans, non-seulement pour l'intelligence du roman d'Héliodore, mais encore pour la connoissance intime de la langue grecque.

Amyot fit paroître, en 1547, in-fol., une traduction d'Héliodore. Elle fut réimprimée en 1549, in-8°. Cette traduction étoit défectueuse; l'auteur, pendant un séjour qu'il fit à Rome, ayant trouvé dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit d'Héliodore, fort beau et assez entier, refit une nouvelle version qu'il rendit aussi accomplie en sa manière que l'autre étoit imparfaite. Amyot lui-même a déposé ces intéressans détails dans la 3^e. édition de sa version, publiée sous ce titre : *l'Histoire Æthiopique... trad. du grec en français*, et de nouveau revue et corrigée sur un ancien exemplaire escript à la main par le translateur.... Paris, 1559, in-fol. Cette édition a servi de modèle à cinq ou six autres qui ont paru depuis à Paris, à Lyon et à Rouen, dans le format in-18. Voyez ma Dissertation sur les traductions de Plutarque et d'Héliodore par Amyot, vers la fin du tom. 4

de mon *Dictionnaire des ouvrages anonimes et pseudonymes*.

L'abbé de F*** publia en 1727, 2 vol. in-12, une nouvelle traduction du roman d'Héliodore, avec une épître dédicatoire à Fontenelle. L'abbé Lenglet Dufresnoy, dans une note manuscrite qu'il a mise en tête d'un exemplaire de sa Bibliothèque des Romans, prétend que cette traduction est de Saint-Foix, auteur des *Essais sur Paris*; cette assertion est dénuée de fondement, car Saint-Foix ne savoit pas le grec. J'ai développé dans la table de mon *Dictionnaire des Anonimes* les motifs qui me portent à croire, d'après la conjecture du savant abbé le Blond, que les lettres initiales de F*** signifient l'abbé de Fontenu, membre de l'Académie des Belles-Lettres, très-versé dans la langue grecque, et lié avec Fontenelle. Cette traduction a été souvent réimprimée, notamment en 2 vol. in-12, par le libraire Coustelier, Paris, 1743, et dans la Bibliothèque des romans grecs dont je parlerai ci-après.

M. Quenneville a publié une nouvelle traduction d'Héliodore en 1803, 3 vol. in-12. Elle est assez mal intitulée les *Ethiopiennes*, il falloit dire *Ethiopiennes*. Au reste, cette

traduction est principalement destinée aux femmes, et les femmes la liront avec plaisir.

ACHILLES TATIUS.

Cet auteur, dans ses *Amours de Leucippe et de Clitophon*, a imité plusieurs endroits d'Héliodore; mais quoique son roman soit très-agréable, que ses descriptions soient vives et piquantes, et que sa lecture soit plus amusante que celle d'Héliodore, on lui reproche, avec raison, de montrer trop souvent le sophiste et le rhéteur. Il a aussi quelques pages qu'on n'ose traduire dans nos langues modernes. Au reste, quelques pères de l'église grecque et latine nous ont laissé des pages bien autrement licencieuses.

Outre l'édition de M. Mitscherlich, déjà citée, on peut lire avec fruit celle de M. B. G. L. Boden, Leipsic, 1776, in-8°. Elle est toute grecque, mais on y trouve les notes de Saumaise, de Carpzovius et de Bergerus; cependant il faut convenir qu'il n'existe pas encore une édition parfaite de cet auteur. La traduction que M. Clément de Dijon en a publiée, à Paris, chez Colnet, en 1800, in-12, a fait oublier celle de Duperron de Castéra, Amsterdam, 1733, in-12.

LONGUS.

Longus, dont on ignore la patrie, florissoit probablement vers la fin du quatrième siècle ou le milieu du cinquième. Ses *Pastorales* sur les amours de Daphnis et de Chloé, sont un ouvrage bien connu. On accorde à cet auteur la clarté du style, la propriété des termes, l'atticisme; on trouve ses périodes élégantes et bien arrondies; mais on remarque quelquefois en lui cette recherche, cette affectation qui caractérise les sophistes grecs.

La première édition de la Pastorale de Longus parut chez Philippe Junte, à Florence, en 1598, in-4°, avec la version et les notes de Raphaël Columbanus. La seconde parut à Heidelberg en 1601, in-8°. On n'y fit que suivre l'édition de Florence, sans la version et les notes : mais on a mis à côté du grec une paraphrase ou plutôt une imitation en vers héroïques, composée par Laurent Gambarà. La troisième, bien meilleure, parut à Hanau en 1605, in-8°, par les soins de Godefroi Jungerman, avec une version latine et de bonnes notes. Pierre Mollius, docteur et professeur en langue grecque à Franeker, en publia une quatrième en 1660, sans le secours

secours d'aucun manuscrit, mais avec une traduction de sa façon. Pour les notes dont il l'accompagna, il copia presque mot à mot, ou abrégéa celles de Columbanus, de Jungerman et d'autres critiques, sans en avertir.

La cinquième édition parut in-4°. en 1754, à Amsterdam, chez Néaulme, sous le titre de Paris, en très-beaux caractères, par les soins de J.-E. Bernard, célèbre médecin d'Arnheim, sans préface, avec la version de Mollius, et quelques corrections insérées dans le texte entre deux crochets. Elle fut enrichie de 29 figures gravées par Audran, sur les dessins du duc d'Orléans, avec d'autres ornemens de bonne main.

Le savant Villoison en publia une nouvelle à Paris, chez Didot l'aîné, aux frais de M. Debure l'aîné, 1778, 2 vol. in-8°. Quelques exemplaires ont été tirés de format in-4°. Le nouvel éditeur a corrigé le texte de Longus par le secours de trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Il a mis à contribution les écrits de plus de trente savans pour recueillir leurs observations sur différens endroits du texte. La version placée à côté du texte, n'est ni celle de Jungerman, ni celle de Mollius; mais en quelque sorte un composé des deux, parce qu'on a pris dans l'une ce qu'on a

trouvé de plus exact que dans l'autre ; quelquefois aussi il a fallu traduire d'une manière nouvelle des passages qui n'avoient pas été bien entendus , ou qui sont corrigés pour la première fois. On trouve dans les notes bien des choses peu nécessaires, à la vérité, pour l'intelligence du texte , qui même ont peu de rapport à l'auteur , mais qu'on n'est pas fâché de savoir.

Le texte de M. de Villoison se trouve corrigé en tant d'endroits dans l'édition donnée à Leipsic en 1803, in-16 , par G.-H. Schœfer, qu'on peut joindre cette nouvelle édition à celle du critique français.

Au moment où j'écris, j'ai sous les yeux une traduction latine des amours de Daphnis et Chloé en vers alexandrins, par M. Petit-Radel, docteur en médecine et professeur dans la faculté de médecine de Paris. Cette version est suivie d'une nouvelle traduction littérale en prose latine ; le tout formant un vol. in-8°. , imprimé avec soin chez H. Agasse, paroîtra vers la fin de la présente année 1809.

Tout le monde connoît la traduction française des Amours de Daphnis et Chloé, par Amyot. Les plus belles éditions sont celle dite du Régent, Paris, 1718, in-8°. , avec des

figures gravées par Audran, sur les dessins de ce prince, et celle de Paris, Coustelier, 1745, in-8°. avec les mêmes figures. Cette dernière édition contient des notes du médecin Falconet. Nous avons deux autres traductions assez récentes de *Daphnis et Chloé* : l'une par feu l'abbé Mûlot, Paris, 1783, in-8°, et in-16 ; l'autre, par M. Debure Saint-Faulin, Paris, 1787, in-4°.

Bodoni a publié deux belles éditions de la traduction italienne du même ouvrage par Annibal Caro : l'une en 1786, in-4°, l'autre en 1793, in-8°. Elle était restée inédite jusqu'à la première époque.

XÉNOPHON, dit LE JEUNE.

Suidas fait mention de trois Xénophons : l'un d'Antioche, auteur des *Babyloniques* ; l'autre de Chypre, auteur des *Cypriaques*, et le troisième d'Ephèse. Les ouvrages des deux premiers ont péri ; mais nous avons celui du troisième, les *Amours d'Anthias et d'Abrocome*, que Jourdan a si horriblement défigurés dans notre langue. Cette traduction parut pour la première fois en 1736, sous le titre des *Ephésiaques* de Xénophon. Le baron de Locella qui a donné à Vienne, en 1797, in-4°, une édition soignée de ce romancier, le croit

antérieur à Héliodore ; mais d'Orville le fait , avec raison , postérieur à Héliodore , à Achilles Tatius et même à Longus .

L'édition du baron de Locella est , sans contredit , la meilleure qui existe de ce roman . L'éditeur a fait consulter de nouveau le manuscrit de Florence , le seul qui existe , et qui avoit été très - mal copié par Antoine Cocchi . Son édition renferme une nouvelle version latine et les excellentes notes d'Hemsherhuys , d'Alberti , d'Abresch , de d'Orville et de M. Bast .

L'édition de Mitscherlich , quoique postérieure à celle de M. de Locella , ne l'a point effacée . M. Mitscherlich s'est borné à corriger le texte de Cocchi d'après les leçons reçues par Locella . La version latine qu'il a adoptée est celle de Cocchi .

CHARITON.

Cet auteur nous a laissé les *Amours de Chéréas et Callirhoé* , que d'Orville publia pour la première fois à Amsterdam , en 1750 , 2 vol. in-4° . , avec une traduction latine par Reiske . M. Larcher nous en donna , en 1763 , une traduction française , accompagnée de notes érudites et instructives , comme toutes celles qui sortent de la plume de cet estimable savant .

Le texte, la traduction latine de Reiske, et le commentaire de d'Orville, ont été réimprimés à Leipsic en 1783, in-8°, par les soins du savant professeur Beck.

EUSTATHE, ou plutôt EUMATHE,
ET THÉODORUS PRODROMUS.

Le roman du premier, intitulé, *Ismène et Isménie*, et celui du second, qui a pour titre, *Rhodanthe et Dosiclès*, sont des ouvrages insipides.

Gilbert Gaulmin a publié *Ismène et Isménie* avec une version latine et des notes, à Paris, en 1618, in-8°. M. Teucher a reproduit le texte et la version latine à Leipsic, en 1792, aussi in-8°. On lui reproche d'avoir supprimé les notes de Gaulmin.

On doit à Godard de Beauchamp une foible traduction française de ce roman, *La Haye* (Paris), 1743, in-12.

Gilbert Gaulmin a donné, en 1625, une édition de Théodorus Prodrumus; il n'en existe pas d'autre.

Beauchamp a fait paroître une imitation française de ce roman, 1746, in-8°. On ignore le nom de l'auteur de la traduction du même roman, publiée la même année, in-12.

La plupart des traductions que nous venons de citer, ont été réunies, en 1797, par le libraire Guillaume, et publiées sous le titre de *Bibliothèque des romans grecs, traduits en français*, 12 vol. in-18. Il en a été tiré quelques exemplaires de format gr. in-12. Ils sont rares et chers. On trouve dans cette agréable collection les *Narrations d'Amour* de Parthenius de Nicée, et les *Affections d'Amour* de Plutarque (trad. par J. Fornier ou Fournier); *Leucippe et Clitophon*, traduct. de Castera; *Théagènes et Chariclée*, trad. de l'abbé de Fontenu; *Daphnis et Chloé*, trad. de Longus; *Abrocome et Anthia*, trad. de Jourdan; *Chéréas et Callirhoé*, trad. de M. Larcher; *Ismène et Isménie*, trad. par Beauchamp; *Rhodante et Dosiclès*, traduction d'un anonime; *l'Ane de Lucien* et *l'Histoire véritable du même*, trad. de M. Belin de Ballu.

Sept volumes de cette collection étoient imprimés, lorsque l'éditeur Guillaume parla de son entreprise à M. Chardon de la Rochette. Ce savant modeste entra dans les vues du libraire, mais il lui conseilla de demander à l'abbé de Saint-Léger une introduction qui contint la notice de toutes les éditions des romans grecs et des différentes traductions

qui en avoient été faites dans les principales langues de l'Europe. Pour lui, il s'engagea à traduire les extraits que nous a donnés Photius d'Antoine Diogène et de Jamblique, et à publier le texte grec avec la traduction française de IX livres de Nicéas Eugenianus, qui n'ont pas encore vu le jour. L'abbé de Saint-Léger n'a fourni à M. Guillaume qu'un excellent mémoire sur la double édition donnée en 1555 à Paris et à Lyon, de la trad. française du roman grec de Parthenius de Nicée, par J. Fornier. M. Chardon de la Rochette n'a eu d'autre part à cette entreprise, que celle d'avoir corrigé, dans le texte ou dans des *errata*, ou par des cartons, les citations grecques de la traduction d'Achilles Tatius et de Longus; d'avoir ajouté une note à la fin de cette dernière, une autre note au bas de la page 247 du 2^e. vol. de Chariton, et enfin d'avoir rempli, dans l'Ane de Lucien, pages 138-42, les deux lacunes que le censeur royal avoit exigées dans le temps.

Nous donnons ces détails pour faire voir combien MM. Harles, Ersch et autres bibliographes se sont trompés, lorsqu'ils ont présenté l'abbé de Saint-Léger comme l'éditeur de cette *Bibliothèque*, et même comme

le traducteur des romans qu'elle renferme. Voyez la *Bibliothèque Grecque* de Fabricius, édition de M. Harles, tome VIII, p. 115 et *suiv.*

§ V. ROMANS LATINS.

P É T R O N E.

L'ouvrage de cet auteur intitulé *Satyricon*, est regardé par beaucoup de littérateurs comme un roman satirique, ce qui le fait placer assez généralement dans la classe des romans latins. Nous avons fait connoître notre opinion sur cette production mêlée de prose et de vers, et sur ses principaux traducteurs, dans notre premier volume, page 147 et *suiv.*, article des *Poètes latins anciens*.

A P U L É E.

Les Métamorphoses ou l'Ane d'Or, d'Apulée, philosophe platonicien, trad. en français, avec des remarques par l'abbé Compain de Saint-Martin, Paris, 1707, 2 vol. in-12, sont une satire continuelle des désordres dont les magiciens, les prêtres et les voleurs remplissoient le monde du temps de cet auteur. On voit dans cet ouvrage comment Apulée fut métamorphosé en âne, et comment il reprit sa première forme ; il raconte tout

ce

ce qu'il a eu le plaisir de voir pendant sa métamorphose. Comme tout le livre roule sur cette métamorphose d'Apulée en âne, l'ouvrage fut nommé l'Ane d'Apulée, et par excellence, l'Ane d'Or, les anciens ayant coutume d'appeler un excellent ouvrage, un ouvrage d'or, ainsi qu'on le voit par l'épithète qu'ils donnèrent aux vers attribués à Pythagore, en les nommant les vers d'or ou dorés. Cependant Apulée n'est pas proprement l'inventeur de cette métamorphose; il l'a prise dans Lucius de Patras; mais il l'a si bien embellie par plusieurs épisodes charmans, surtout par la fable de Psyché, qu'on peut regarder l'Ane d'Or comme un roman très-curieux.

M. Bastien a retouché la traduction de l'abbé de Saint-Martin, et l'a publiée de nouveau en 1787, 2 v. in-8°. La meilleure édition des Métamorphoses d'Apulée, est celle qui a été publiée à Leyde en 1786, in-4°, avec les notes d'Oudendorp, et une préface de Ruhnkenius. M. Renouard en a donné une jolie édition d'un format portatif, 1796, 3 vol. in-18. On doit au même libraire une édition particulière des *Amours de Psyché*. Rien n'est plus connu que la traduction de cet épisode par La Fontaine; il en existe une belle édition

ornée de 32 figures gravées au trait, avec le texte à côté, et une savante préface par M. Delaulnaye, Paris, 1802, in-4°.

B A R C L A Y.

L'Argenis de J. Barclay n'est pas un de ces romans efféminés, qui ne célèbrent et ne peignent qu'une passion amoureuse, et qui, par leur développement, semblent tenir de l'élegie, tant est grande l'uniformité des héros plaintifs que personne ne plaint. Celui-ci a de l'étendue dans le plan, de la majesté dans les caractères, et des détails poétiques. C'est un grand et vaste intérêt qui croît à mesure qu'il avance. L'ouvrage même passe pour renfermer l'histoire politique du temps, c'est-à-dire, celle du 17^e. siècle. Ce tableau, quoiqu'à moitié effacé pour nous, est encore trop caractérisé pour ne pas nous attacher. On ne peut trop y admirer la variété des caractères. La générosité franche, héroïque, ouverte et sans détours, y fait contraste avec la fourberie habile, l'artifice adroit et la marche oblique et cachée. Le portrait de la plus digne amante, aimable et noble héroïne, constamment attachée à ses devoirs et soumise aux plus grandes épreuves qui puissent relever son courage, tient sa place au milieu

de cette foule de guerriers, tour à tour admirateurs de ses vertus où adorateurs de ses charmes. L'auteur est recommandable d'ailleurs par une latinité pure et qui approche de celle du siècle d'Auguste.

On a de belles éditions de ce roman, l'une imprimée par les Elzevirs à Leyde, 1630, in-12; l'autre avec les notes dites *variorum*, Leyde, 1664, in-8°.

L'abbé Josse, chanoine de Chartres, en a donné une traduction foible et languissante, Paris, 1732, 3 vol. in-12. On fait plus de cas de la traduction libre et abrégée publiée par M. Savin, ancien professeur d'humanités à Bordeaux, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. L'intérêt du récit de Barclay devient plus continu par les retranchemens que s'est permis son traducteur; retranchemens qui étoient d'autant plus indispensables, que l'érudition est toujours déplacée dans un ouvrage de pur agrément.

§ VI. ROMANS DE CHEVALERIE.

Dans cette foule de romans de chevalerie, dont l'Europe a été long-temps inondée, les Amadis ont toujours tenu le premier rang. On sait quel parti en a tiré Quinault, qui a bâti l'édifice de notre théâtre lyrique sur les

fictiones anciennes et modernes. La première traduction des Amadis de l'espagnol en français, parut en 1540, sous le règne de François premier. D'Herberai en est l'auteur. Le style en est grossier et licencieux. L'ouvrage est en 4 vol. in-fol. Mademoiselle de Lubert, au milieu du 18^e. siècle, en donna un extrait en 6 vol. in-12. Le comte de Tressan en publia une traduction absolument nouvelle, beaucoup plus courte et réduite aux seules aventures d'Amadis de Gaule et de son fils Esplandian, celles d'Amadis de Grèce ayant paru moins intéressantes et moins agréables dans l'abrégé de mademoiselle de Lubert. L'ouvrage de M. de Tressan ne forme que deux vol. in-12, Paris, 1779. Il est plein d'esprit et d'agrément. La narration est facile et gaie; tout y respire cette galanterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur, et cette décence d'expression qui donne une grâce nouvelle aux images de la volupté.

M. de Tressan semble croire dans sa préface que les Amadis, quoique traduits par d'Herberai sur des manuscrits castillans, ont été originairement empruntés par les écrivains espagnols, d'ouvrages français du douzième siècle, écrits en langue romance; mais M. Couchu, l'un des collaborateurs à la *Bi-*

bibliothèque universelle des Romans, a très-bien prouvé, dans une lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris*, en 1779, que Vasco de Lobeira, écrivain portugais qui vécut sous le règne de Denis VI, roi de Portugal, dont la vie est renfermée entre 1279 et 1325, étoit le véritable auteur des *Amadis*. Son manuscrit autographe subsiste dans la Bibliothèque des Seigneurs d'Aveira. Cependant Vasco de Lobeira s'est plu peut-être à prendre le ton et quelques idées des romanciers français du temps de Louis VI, Louis VII et Philippe-Auguste. M. de Tressan s'est rendu aux raisons de M. Couchu, et il est convenu que Vasco de Lobeira a pu composer les trois premiers livres des *Amadis*; mais il étoit incapable de tomber dans les défauts et les anachronismes absurdes qui se trouvent déjà dans le 4^e. livre, où sont racontées les aventures d'Esplandian.

En joignant à l'ouvrage de M. de Tressan, l'*Histoire du Chevalier du Soleil*, traduction libre de l'espagnol, tirée du *Roman des Romans* de du Verdier, par le marquis de Paulmy, Paris, 1780, 2 vol. in-12, on possède tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'immense suite des *Amadis*, c'est-à-dire, dans une cinquantaine de volumes.

Les amateurs de ce genre d'ouvrages liront aussi, avec quelqu'intérêt l'ancienne Chronique de Gérard d'Euphrate, duc de Bourgogne, extraite de l'édition in-fol. de 1549, (par Contant d'Orville), Paris, 1783, 2 vol. in-12.

On doit encore à M. de Tréssan, le *Corps d'extraits de Romans de Chevalerie*, Paris, 1782, 4 vol. in-12. Les extraits sont, à quelques changemens près, ceux qu'on a lus dans la *Bibliothèque des Romans*, et qui ont le plus contribué au succès de cette *Bibliothèque*; les changemens sont assez considérables pour inspirer seuls le désir de relire ces extraits qui, d'ailleurs, joignent à l'agrément d'un livre amusant, le mérite solide d'un livre utile; en effet, ils peignent avec fidélité les mœurs et les coutumes de la chevalerie.

On trouve dans le premier volume un *Discours sur les Romans français*, ensuite *Tristan de Leonois*, *Artus de Bretagne*, *Floris et Blanchefleur*, *Cléonidas et Claremonde*, l'extrait du *Roman de la Rose*, *Pierre de Provence* et la *belle Maguelone*. Dans le second, les romans réunis sous ce titre : la *Fleur des Batailles*, *Huon de Bordeaux*, *Guérin de Montglave*. Le troisième contient

Dom Ursino le Navarin, et *Dona Inez d'Oviedo*, le *Petit Jean de Saintré*, les *Apparences trompeuses*, ou *Gérard de Nevers*, et *Euriant de Dammartin sa mie*. Le quatrième volume, outre des recherches sur l'origine des romans inventés avant l'ère chrétienne, et une histoire assez courte de Rigda et de Regner Lodbrog, roi de Danemark, contient un ouvrage assez considérable, qui a pour titre, *Zélie ou l'Ingénue*, roman auquel a donné lieu la comédie du même titre qui se trouve dans le *Théâtre d'Education* de madame de Genlis. Cette comédie suppose des événemens antérieurs à l'action de la pièce ; ce sont ces événemens que le comte de Tressan a suppléés ; ils forment la première partie du roman. La seconde est composée des scènes mêmes de *Zélie*, liées seulement par le récit.

On a recueilli les Œuvres du comte de Tressan en 1787, 12 vol. in-8°, avec des figures de Marillier.

On a aussi recueilli les extraits de romans de chevalerie, fournis par le marquis de Paulmy, à la *Bibliothèque des Romans* ; ils ont pour titre ; *Choix de petits Romans de différens genres*, Londres et Paris, 1789, 2 vol. petit in-12.

Pour lire avec plus de fruit les ouvrages que nous venons d'indiquer, on fera bien d'acquérir les Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, par de la Curne de Sainte-Palaye, Paris, 1781, 3 vol. in-12. Ils réunissent à l'utilité de l'histoire les charmes du roman. Le style de l'auteur est pur, naturel, élégant.

M. Dutens a publié à Londres la table généalogique des héros de romans (de chevalerie), petit volume in-4°, composé de onze tableaux; celui de la Bibliothèque de Don-Quichotte manque dans quelques exemplaires.

§ VII. ROMANS FRANÇAIS.

La romancie eut pour premiers réformateurs d'Urfé, la Calprenède, Gomberville, Desmarets, Scudery et la sœur de ce dernier. L'Astrée, Cassandre, Cléopâtre, l'Ariane, le Grand Cyrus et la Clélie, attirèrent tous les suffrages. Ce goût pour les héros languoureusement amoureux se conserva pendant quelque temps; mais nos romanciers modernes ayant adopté une autre méthode, ont fait oublier ces productions, qui valaient bien les leurs. Il est fort commun de voir aujourd'hui commencer les romans, par où finissoient ceux du dix-septième siècle. Il faut
pourtant

pourtant convenir que dans la Clélie de mademoiselle de Scudery, il y a des portraits assez bien frappés, et quelques entretiens agréables. On prétend que ce roman, ainsi que celui du grand Cyrus, renferme des histoires véritables sous des noms déguisés. C'est un tableau de ce qui se passoit alors dans les intrigues amoureuses de la cour et de la ville. Ces peintures donnèrent, sans doute, aux romans de Scudery, un degré d'intérêt qui s'est affoibli, à mesure que les personnages qu'il peignoit ont disparu de dessus la scène.

Quelques-uns de ces énormes romans à dix ou douze vol. in-8°, ont été réduits au milieu du dix-huitième siècle et de notre temps. Le marquis de Surgères, homme d'un grand nom et d'un esprit cultivé, nous a donné, en 1752 et 1753, des abrégés de Cassandre et de Faramond, qu'on a lus avec quelque plaisir. On doit à M. Benoit, chef de division au ministère de l'intérieur, un abrégé de Cléopâtre, Paris, 1789, 3 vol. in-12. Cet abrégé mérite d'être plus connu.

D'URFÉ.

Il y a un roman plus ancien que ceux du prolixe la Calprenède, et qui, quoique plus

négligé pour le style, fait encore les délices de plusieurs gens de goût ; c'est l'*Astrée* de d'Urfé. Cette pastorale est, dit-on, le tableau des intrigues de la cour de Henri IV. Aussi ses bergers sont-ils plus polis que ceux des *Eglogues* de Virgile ; ils le sont même trop ; et l'*Astrée*, dit Fontenelle, n'est pas moins fabuleuse par la politesse et les agrémens de ses bergers, que nos vieux romans le peuvent être par leurs enchanteurs, par leurs fées, et par leurs aventures bizarres et extravagantes. Il y a pourtant des choses dans l'ouvrage de d'Urfé, qui sont dans la perfection du genre pastoral ; mais il y en a aussi qui demanderoient d'être dans *Cyrus* ou dans *Cléopâtre*. D'ailleurs, comment soutenir jusqu'au bout la lecture d'une pastorale en dix vol. in-12 ? Cette édition est la dernière de cet ouvrage. L'abbé Souchay, qui la donna en 1733, n'a touché ni au fond ni aux épisodes ; il s'est contenté de corriger le langage et d'abréger les conversations.

RABELAIS.

En parlant des anciens romans, j'aurois dû placer d'abord celui de Rabelais, et citer le jugement qu'en porte la Bruyère. Ce livre,

dit-il, est une énigme inexplicable; c'est le visage d'une belle femme, avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelqu'autre bête plus difforme. C'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire; c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats.

Dans une édition de Rabelais, publiée en 1752, 8 vol. in-12, on a retranché tout ce qui pourroit être le charme de la canaille ; ce qui n'empêche pas, comme l'éditeur, l'abbé de Marsy, en convient lui-même, qu'il ne soit resté plusieurs chapitres qui ne sont pas plus propres à amuser qu'à instruire, et dans lesquels on ne trouve précisément que de l'insipide et de l'ennuyeux. Si l'on veut se former une idée de ce roman, on n'a qu'à voir ce qu'en pense Voltaire ; voici comment il s'exprime : « Rabelais, dans son extravagant et » inintelligible livre, a répandu une extrême » gaieté et une plus grande impertinence. Il a » prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui. » Un bon conte de deux pages est acheté » par des volumes de sottises. Il n'y a que

» quelques personnes d'un goût bizarre , qui
» se piquent d'entendre et d'estimer tout cet
» ouvrage. » Le reste de la nation rit des
plaisanteries de Rabelais, et méprise ce livre.
On le regarde comme le premier des bouf-
fons; on est fâché qu'un homme qui avoit
tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage :
c'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que
dans le temps de son ivresse.

M^{LE}. DE LA ROCHEGUILHEM.

Le mérite principal des ouvrages de ma-
demoiselle de la Rocheguilhem, tels que
l'Histoire des Favorites, *l'Histoire de Ta-
merlan*, les *Aventures Grenadines*, *Ario-
viste*, etc., consiste en anecdotes qui peuvent
servir à faire connoître les différentes nations ,
dans les annales desquelles l'auteur a puisé ses
sujets.

MADAME DE VILLEDIEU.

On sentit dans le dix-huitième siècle, que
les énormes volumes n'étoient point faits pour
des ouvrages de toilette. On se mit donc à
imprimer de petits livres, des brochures lé-
gères, écrites d'un style aussi léger que leur
forme. Madame de Villedieu fut celle qui se

signala le plus en ce genre. Ses romans firent perdre le goût des ouvrages de galanterie volumineux ; mais ils n'inspirèrent pas celui de la vertu. Consacrée dès sa jeunesse à tous les plaisirs de l'amour, son style se ressent de ses mœurs. Elle vécut et elle écrivit en femme galante. Ses écrits sont peu lus aujourd'hui, quoique recueillis à Paris, en 1740, en douze vol. in-12. On trouve, dans la plupart, plus de fadeur que de véritable tendresse ; les conversations de ses héros sont longues, et ne roulent que sur des sujets frivoles ; ils se parlent souvent sans se rien dire.

De tous les romans de madame de Ville-dieu, il n'en est point qui l'emporte sur les *Exilés*, ni même qui les égale ; rien n'est plus ingénieux que cet ouvrage, dont le but est de faire connoître les aventures de plusieurs grands hommes de l'ancienne Rome. L'auteur les rassemble tous dans une île, où Ovide étoit exilé. Ovide, Lentulus, Hortensius, Cépion, sont les principaux personnages qu'on met en action ; puis passant tout à coup à la cour d'Auguste, on y fait paroître d'autres grands acteurs, non d'une manière moins ingénieuse, ni moins intéressante.

MADAME DE LA FAYETTE.

Madame de la Fayette donna un modèle de romans faits avec goût et écrits avec décence, dans *Zaïde*, la *Princesse de Clèves*, et la *Princesse de Montpensier*. Ces trois ouvrages sont estimables par la délicatesse des sentimens, par le tour heureux de l'expression, par un mélange agréable de vérité et de fiction, par l'art d'attacher l'esprit et d'intéresser le cœur. Mais il passe assez généralement pour constant, qu'elle n'a pas fait seule les romans qu'on lui attribue ; et voici, en particulier, ce qu'on dit de la *Princesse de Clèves*. On prétend que M. de la Rochefoucauld en a fourni les pensées, les maximes ; que le fond et l'intrigue sont de madame de la Fayette, et le style de Segrais. Nous avons une excellente édition des Œuvres complètes de madame de la Fayette, etc., précédées de notices littéraires par M. Auger, Paris, Colnet, 1804, 5 vol. in-8°.

On a réimprimé, en 1807, la *Princesse de Clèves*, suivie des Lettres à madame la Marquise *** sur ce roman, et de la Comtesse de Tende, 2 vol. in-12. Le savant M. A...y a fourni à l'éditeur une préface très-instructive.

Les Lettres à madame la Marquise *** sont de Valincourt ; quant à la Comtesse de Tende, voici l'histoire de ce petit roman. Madame de la Fayette le composa pour répondre à une objection qui lui avoit été faite sur un endroit de la Princesse de Clèves. Il s'agissoit de l'aveu que madame de Clèves fait à son mari, d'avoir aimé le duc de Nemours ; aveu qui paroîtra toujours bien extraordinaire. Madame de la Fayette fut sensible aux reproches qu'on lui fit sur cet aveu, et pour le justifier, elle composa un nouveau roman, dans lequel une femme, avec les mêmes principes et les mêmes vertus qu'avait madame de Clèves, fait à son mari un aveu bien plus extraordinaire que celui que renferme la première fiction. Ce roman est la *Comtesse de Tende*. Il est écrit avec beaucoup de délicatesse.

MADAME D'AULNOY.

Madame d'Aulnoy est auteur d'*Hyppolite*, comte de Douglas. Cette histoire est un vrai chef-d'œuvre en son genre ; il n'est pas possible de la lire sans être attendri jusqu'aux larmes. Tout y annonce l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; malgré la passion réci-

proque d'Hyppolite et de Julie , ils ne s'écartent point de leur devoir.

Parmi tous les événemens qui sont de l'invention de madame d'Aulnoy , dans le Comte de *Warwick* , elle a eu soin de conserver le fond de l'histoire avec assez d'exactitude ; de sorte qu'en lisant un roman , on s'instruit en même temps des révolutions qui ont eu lieu depuis qu'Edouard IV fut porté sur le trône par le comte de Warwick , jusqu'au temps où ce dernier perdit la vie. On y voit même un petit tableau de ce qui s'est passé en Angleterre avant qu'Edouard fût couronné , et succédât à Henri VI.

Les *Contes des Fées* par madame d'Aulnoy , sont bien au-dessous de l'idée que l'on a pu en concevoir dans l'enfance ; et la lecture pourra en paroître bien insipide , si on les compare avec ses autres ouvrages. Il y a cependant , dans quelques-uns , des surprises ménagées avec esprit , des portraits finement touchés , des descriptions riantes , de sages réflexions , et des traits de morale assez heureusement exposés , pour que l'impression n'en soit point affoiblie , quoiqu'ils se trouvent à côté des événemens les plus extraordinaires.

MADAME

MADAME DE GOMEZ.

Ses *Journées Amusantes*, et ses *Cent Nouvelles Nouvelles*, sont encore lues malgré l'uniformité des aventures et la monotonie du style. Les *Journées Amusantes* sont un de ses écrits qui lui ont fait le plus de réputation ; c'est un recueil d'historiettes, renfermées sous un plan général, à l'imitation des *Nouvelles de la Reine de Navarre*, ou du *Voyage de Campagne de Madame de Murat*. Ce plan ne présente donc rien de neuf : des personnes ennuyées du tumulte de la ville, font partie d'aller s'enfermer pour quelques jours dans une maison champêtre, d'y raconter des histoires, ou de dissenter sur quelques sujets de galanterie. Ce sont ces dissertations et ces histoires qui composent les huit volumes des *Journées Amusantes*. On a toujours regardé ce recueil, ainsi que les *Cent Nouvelles Nouvelles* du même auteur, comme les deux meilleures productions de madame de Gomez. La plupart de ses *Nouvelles* sont écrites avec feu, assez bien intriguées, les surprises bien ménagées, et les passions y jouent leur jeu naturel.

MADEMOISELLE DE LA FORCE.

Un des plus considérables ouvrages de mademoiselle de la Force, est l'*Histoire de Marguerite de Valois*, reine de Navarre, en quatre parties; le titre d'Annales galantes de la cour de François I^{er}. auroit sans doute mieux convenu à ce roman. En effet, ce qui regarde la reine de Navarre, n'en est que la plus petite partie : le reste est un composé d'aventures amoureuses, qui se racontent à la cour de ce prince, dont Marguerite, sa sœur, faisoit le principal ornement.

Le roman de *Gustave Vasa* est un autre ouvrage de mademoiselle de la Force, où la fiction la plus ingénieuse est jointe à l'histoire la plus intéressante. On vante aussi l'*Histoire Secrète de Bourgogne*, et celle de la *Duchesse de Bar*. Parmi les *Fées*, *Contes des Contes*, vous en rencontrerez quelques-uns que vous pourrez lire jusqu'à la fin.

Didot l'aîné a donné, en 1783, une belle édition de l'*Histoire Secrète de Bourgogne*, 3 vol. in-12, et de l'*Histoire de Marguerite de Valois*, 6 vol. in-12, avec des pièces historiques choisies par M. de la Borde.

MADEMOISELLE BERNARD.

« Vous trouverez , dit Fontenelle , dans
» Eléonore d'Yvrée , de mademoiselle Ber-
» nard, beaucoup de beautés fort touchantes.
» Eléonore , le duc de Misnie et Mathilde y
» sont dans une situation douloureuse , qui
» vous remplit le cœur d'une compassion
» fort tendre , et presque égale pour ces trois
» personnes ; parce qu'aucune des trois n'a
» tort , et n'a fait que ce qu'elle a dû faire.
» Le style du livre est précis ; les paroles y
» sont épargnées et le sens ne l'est pas. Un
» seul trait vous porte dans l'esprit une idée
» vive , qui , entre les mains d'un auteur mé-
» diocre , auroit fourni à beaucoup de phra-
» ses , si cependant un auteur médiocre étoit
» capable d'attraper une pareille idée : les
» conversations sont bien éloignées d'avoir
» de la langueur ; elles ne consistent que
» dans ces sortes de traits qui vous mettent
» d'abord , pour ainsi dire , dans le vif de la
» chose , et rassemblent en fort peu d'espace ,
» tout ce qui étoit fait pour aller au cœur ;
» enfin , on voit bien que la personne qui a
» fait ce roman , a plus songé à faire un bon
» ouvrage qu'un livre. »

On trouve dans *Inès de Cordoue*, nouvelle espagnole, par mademoiselle Bernard, la même légèreté de style, la même délicatesse de sentimens, la même adresse dans le développement des passions, le même intérêt dans les situations, que dans le roman d'*Eléonore d'Yvrée*.

MADAME DE MURAT.

Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de Murat, a laissé des chansons et d'autres petites pièces de poésie, répandues dans différens recueils. On a encore d'elle les *Lutins de Kernosi*, roman plein d'esprit et de grâces, imprimé en 1710, 1 volume; des *Contes de Fées*, en deux volumes, aussi ingénieux que peuvent l'être ces sortes de productions; et le *Voyage de Campagne*, 2 vol. in-12, écrit avec agrément.

MADEMOISELLE L'HÉRITIER.

« Peu de personnes, dit mademoiselle
» l'Héritier, ignorent les grandes actions de
» Richard, roi d'Angleterre; mais on n'est
» pas également instruit de son savoir et de
» ses connoissances dans les lettres. Cepen-
» dant on prétend qu'il écrivoit bien en vers

» et en prose. Au rapport de quelques histo-
 » riens, il composa des contes et des histo-
 » riettes galantes, qu'on nommoit en ce
 » tems-là des fabliaux. C'est d'un manuscrit
 » qu'on lui attribue, que j'ai tiré les contes
 » que je donne aujourd'hui au public, sous
 » le titre de Contes Anglais. Il est aisé de
 » voir que je les nomme ainsi, à cause qu'ils
 » ont été composés par un roi d'Angleterre.
 » Pour l'histoire de ce Prince, dont il se
 » trouvera des morceaux mêlés parmi les
 » contes de sa façon, je l'ai tirée non-seule-
 » ment de ce qu'il a écrit lui-même, mais
 » encore des historiens français, anglais,
 » normands et provençaux. »

Ce roman est intitulé : la Tour Ténébreuse,
 ou Histoire de Richard I^{er}, Paris, 1705, 1 vol.
 in-12.

MADAME DURAND.

Le style de madame Durand me paroît
 assez soutenu, et quelquefois assez élégant ;
 mais je voudrois un peu plus de naturel, et
 qu'il y eût moins d'expressions précieuses et
 inusitées. La manière dont certaines aven-
 tures sont amenées, et les aventures elles-
 mêmes ne sont pas toujours assez intéres-

santes, et paroissent quelquefois manquer d'invention. Le roman de la *Comtesse de Mortane* est assez bien écrit ; et l'on en feroit quelque chose d'agréable, si l'on en retranchoit une bonne moitié, avec quelques termes un peu trop populaires. Les caractères y sont marqués et soutenus, et les événemens assez naturels. Ce qui contribue le plus à grossir cet ouvrage, ce sont des contes de féerie, racontés par les principaux personnages, et qui servent à distraire le lecteur, sans beaucoup l'amuser.

Dans les *Mémoires de la Cour de Charles VII*, autre ouvrage de madame Durand, il y a de l'histoire et du roman. Il n'est pas difficile de distinguer les principaux traits de fiction, dont l'auteur a cru devoir embellir la vérité des faits qu'il raconte. Les autres romans de cette femme auteur sont : le *Comte de Cardonne*, les *Belles Grecques*, et l'*Histoire de Henri, duc des Vandales*.

MADAME DE FONTAINES.

On peut prendre une idée de la manière d'écrire de madame de Fontaines, dans ses deux romans d'*Aménophis* et de la *Comtesse*

de Savoie, par ces vers que lui adressoit
Voltaire :

Quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur ;
La force et la délicatesse ,
La simplicité, la noblesse ,
Que Fénelon seul avoit joint ;
Ce naturel aisé, dont l'art n'approche point ?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inspire ?
Mais vous vous contentez de vanter son empire ;
De Mendoce amoureux, vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse foiblesse
D'une maîtresse,
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu !

On trouve la Comtesse de Savoie à la suite
des Œuvres de mesdames de la Fayette et
de Tencin.

MADAME LE MARCHAND. .

Le conte ou le roman de *Boca*, par madame le Marchand, et qu'une jolie femme, nommée madame d'Husson, fit imprimer sous son nom trente ans après (en 1756), est assez ingénieux. Ce ne sont d'abord que les aventures de Boca ; mais elles se nouent très-bien avec les personnages épisodiques. La sim-

plicité des choses y est relevée par la noblesse des expressions : il n'y a aucun vide dans la narration ; et la curiosité du lecteur est toujours excitée par le désir et par l'espérance d'apprendre les incidens que l'auteur n'a fait que préparer. Les réflexions, en petit nombre, ne sont mises que pour aider le lecteur à pénétrer le sens caché sous le voile de la fiction.

MADemoiselle DE LUSSAN.

Mademoiselle de Lussan nous a donné les Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste, et d'autres romans écrits avec plus de chaleur que de précision. Les événemens y sont préparés et entremêlés avec art, les situations vivement rendues, les passions bien maniées : mais la nécessité où elle étoit d'entasser volumes sur volumes pour vivre, l'obligeoit d'étendre ses récits, et par conséquent de les rendre foibles et languissans.

Cette Demoiselle fut aidée dans la composition de plusieurs de ses ouvrages, par la Serre, l'abbé de Boismorand et Baudot de Juilly. On attribue à ce dernier l'histoire de Charles VI, celle de Louis XI, etc.

MADAME

MADAME DE TENCIN.

Cette Dame s'est fait une réputation par le Siège de Calais. Il y a peu d'écrits de ce genre aussi compliqués. Les surprises en sont bien ménagées ; les sentimens sont délicats ; les passions y parlent le langage qui leur est propre. Il y règne le ton du monde, et d'un monde poli, ingénieux, tel que celui qui composoit la petite cour de madame de Tencin. On y souhaiteroit peut-être une conduite plus judicieuse, et des réflexions mieux amenées et moins fréquentes. M. de Pont-de-Veyle, neveu de madame de Tencin, a revendiqué le Comte de Comminges, et les Malheurs de l'Amour, autres romans attribués à madame de Tencin. Voyez ses Œuvres avec celles de madame de la Fayette, en 5 vol. in-8°.

MADAME DE GRAFFIGNY.

L'agréable fiction des *Lettres d'une Péruvienne*, renferme tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus doux et de plus touchant. C'est la nature embellie par le sentiment ; c'est le sentiment lui-même qui s'exprime avec une élégante naïveté. L'amour est peint avec des couleurs si vraies, si variées et si inté-

ressantes, que le cœur le plus insensible en seroit affecté. On partage la joie et la tristesse de Zilia; on souscrit à ses louanges et à sa censure; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse; en un mot, elle réunit une grande délicatesse dans le cœur, et une grande justesse dans l'esprit. Je connois peu de romans aussi agréables que celui-ci : c'est un mélange adroit et amusant de satire fine de nos mœurs, de saine philosophie, et de peintures fortes et naïves de l'amour. Il est rempli de ces traits lumineux et délicats, formés par une imagination qui sait tout éclairer et tout embellir.

MADAME DE VILLENEUVE.

Les Mémoires de *Mademoiselle de Marsange*, attribués à madame de Villeneuve, contiennent dans un long enchaînement de détails, souvent minutieux, écrits d'un style inégal et diffus, tout le fonds d'une tragédie bourgeoise, qu'on pourroit intituler la *Méchante Sœur*. Les personnages représentent avec assez de chaleur, et soutiennent leurs caractères; l'intérêt des passions est aussi vif qu'il peut l'être dans les familles nobles; et l'action se termine par la plus terrible catas-

trophe, puisque quatre ou cinq malheureux y périssent.

Il y a moins d'imagination et de style dans un autre roman, intitulé : la *Jardinière de Vincennes*, ou les *Caprices de l'Amour et de la Fortune*, en cinq parties. La Vie de Marianne, de Marivaux; la Paysanne parvenue, du chevalier de Mouhy; Paméla, et d'autres romans, où un jeune homme de qualité devient amoureux d'une fille de néant en apparence, ont sans doute donné à l'auteur l'idée de celui-ci.

Ce roman m'a paru assez intéressant. Il y a des situations touchantes, des sentimens généreux; la vertu y règne et y est mise dans un beau jour : mais le style n'est pas égal; il est souvent négligé, diffus, et chargé de détails inutiles.

Le *Juge prévenu*, autre roman de madame de Villeneuve, est, comme le précédent, divisé en cinq parties. Cet auteur avoit une très-grande facilité à faire des choses médiocres; et parmi tous les romans publiés sous son nom, on n'en cite aucun qui mérite une certaine distinction, excepté quelques contes de fées, écrits avec assez d'esprit, de légèreté et de finesse.

MADAME DE LINTOT.

L'indifférence d'une mère pour ses filles, et sa coquetterie naturelle; l'inconstance et la légèreté de ces jeunes personnes; la passion et le malheur d'un honnête homme; la rivalité, la fourberie, les crimes d'un de ses parens; tels sont les traits qui caractérisent les principaux personnages de l'*Histoire de Mademoiselle de Salens*, en deux volumes in-12, 1740.

M^{ME}. LE PRINCE DE BEAUMONT.

Les *Lettres de Madame du Montier à sa Fille*, quoique publiées sous le nom de madame le Prince de Beaumont, ne sont point d'elle. Elle n'a fait que les retoucher, et y a peut-être ajouté quelques réflexions. Les libraires de Lyon les ont d'abord imprimées en un volume; et le roman n'étoit point achevé. Madame de Beaumont, en retouchant l'ouvrage, a donné une fin au roman; et les mêmes libraires, en le publiant en deux volumes, l'ont orné du nom de cette Dame. Voilà ce qui a fait mettre ce livre au nombre de ses productions littéraires, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui ont attiré l'at-

tention du public. On a surtout admiré avec quel art elle sait se mettre à la portée des enfans qu'elle instruit, sans dégoûter les personnes raisonnables. Ses livres de morale renferment d'excellentes leçons; on ne peut trop louer l'adresse de l'auteur à déguiser le sérieux de l'instruction, sous les agrémens de la fable et de l'histoire, et son talent à fixer l'esprit des jeunes gens, par l'air simple, naturel, insinuant de son style.

MADAME ROBERT.

La *Paysanne Philosophe*, ou les Aventures du Comte de . . . , est le premier ouvrage de madame Robert; la *Voix de la Nature*, le second; les *Voyages de Milord Céton dans les sept Planètes*, le troisième; et elle a fini par *Nicole de Beauvais* et les *Ondins*. L'un offre des situations tendres, des morceaux animés d'un intérêt vif et touchant; l'autre ne le cède point au premier; le style est celui du cœur et du sentiment. L'auteur a pris sans doute dans les Mondes de Fontenelle l'idée du troisième; mais il faut convenir qu'elle l'a bien déguisée, et qu'elle a su lui donner tout le prix de la nouveauté, par la fiction qu'elle y a attachée, et qui amène

la critique des défauts et des vices qui couvrent notre globe.

MADAME D'ARCONVILLE.

Annouer que les *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt* sont de la même plume qui nous a donné le *Traité de l'Amitié* et celui des *Passions*, c'est dire qu'ils sont écrits avec pureté, avec délicatesse, et pleins de sentimens. Le sujet est une jeune personne, qui, malgré elle, enlève à une sœur chérie un amant que toutes deux adorent. Elle en fait un sacrifice à sa vertu ; mais ce sacrifice coûte la vie à son amant et à sa sœur. Il y a dans ce roman une heureuse simplicité, des situations vraies et touchantes, et beaucoup d'intérêt.

Avant la publication des *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, madame d'Arconville avoit déjà fait paroître un autre ouvrage de ce genre, intitulé, *l'Amour éprouvé par la Mort*, ou *Lettres modernes de deux Amans de Vieille-Roche*, dont le but moral est de faire voir dans quels égaremens les passions nous entraînent, et quelles en sont les suites funestes.

Je joins aux ouvrages de fiction composés

par madame d'Arconville, les titres de trois petits romans anglais, qu'elle a traduits en notre langue, et réunis en un seul volume. Les deux premiers tirés des Lettres Persannes, données en anglais par Lyttleton, sont l'*Histoire d'Abdallah* et celle de *Polydore* : le troisième, qui fait partie des Œuvres de madame Behn, connue en Angleterre par ses talens, est l'histoire d'*Agnès de Castro*.

MADAME ÉLIE DE BEAUMONT.

Un autre roman épistolaire justement estimé, est celui que madame Elie de Beaumont a publié sous le titre de *Lettres du Marquis de Roselle*, 2 vol. in-12, 1764. Il ne respire que la plus pure morale et la vertu la mieux raisonnée. Le marquis de Roselle est un jeune homme abandonné à lui-même, mais chéri d'une sœur vertueuse, qui a les yeux ouverts sur sa conduite, et qui, par ses sages conseils, lui épargne des travers, et les malheurs, suite de ses travers. Cet ouvrage unit à la vigueur singulière des idées et des expressions, tous les agrémens dont les leçons de vertu sont susceptibles.

MADAME RICCOBONI.

Madame de Beaumont avoit une rivale dans madame Riccoboni. Les romans de celle-ci sont recommandables par la légèreté, le feu, le style de sentiment, et par l'invention qui est le premier mérite. Ses *Lettres de Fanni Butler*, le marquis de Cressy, les *Lettres de Milady Catèsby*, *Amélie*, *Miss Jenny*, enfin, les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, *Comtesse de Sancerre*, ont placé l'auteur au rang des femmes célèbres du siècle dernier. Il y a pourtant un but moral moins marqué dans ses ouvrages, que dans ceux de madame de Beaumont, dont le style est au-dessus des éloges.

Les Œuvres de madame Riccoboni ont été recueillies en 1786, 8 vol. in-8°.

MADAME DE PUISIEUX.

Un homme d'esprit, qui veut être honnête homme, est toujours malheureux, quelques précautions qu'il prenne pour éviter de l'être. Voilà ce que se propose de faire voir madame de Puisieux dans un roman intitulé : *Zamor et Almanzine, ou l'Inutilité de l'Esprit et du bon Sens*, 1755, in-12, 3 parties.

Le

Le plaisir languit où l'amour n'est pas ; il dégénère en libertinage , s'il n'est assaisonné de délicatesse et de volupté. Telle est la morale renfermée dans un petit conte allégorique de madame de Puisieux , intitulé : le *Plaisir et la Volupté*. Elle a aussi donné des *Mémoires de la Comtesse de Zurlac* ; *Alzarac ou la nécessité d'être inconstant* ; l'*Histoire de Mademoiselle de Terville* ; et les *Mémoires d'un Homme de bien* , dans lesquels il y a peu d'invention.

MADAME FAGNAN.

Madame Fagnan publia , en 1750 , une brochure , sous le titre de *Kanor, conte sauvage* , où elle se proposoit de donner du jour à une vérité morale , qui est , que le véritable amour fait des prodiges ; il n'est , en effet , question dans ce roman , que d'un miracle de l'amour , opéré par la main de fées , à qui tout est possible. Il y a dans cet ouvrage des détails agréables , des réflexions justes , et des critiques ingénieuses de quelques-uns de nos usages. Le *Miroir des Princesses Orientales* , et *Minet bleu et Louvette* , sont deux autres féeries attribuées au même auteur.

MADEMOISELLE DE FAUQUES.

Si dans le *Triomphe de l'Amitié*, roman de mademoiselle de Fauques, on ne trouve ni peintures du monde, ni description de nos mœurs, ni aucun caractère, aucun portrait où nous puissions nous reconnoître, il ne faut pas s'en étonner : l'auteur, ex-religieuse, ne faisoit que de quitter le voile ; et l'on sait que les idées qu'on a du monde sont bien imparfaites, lorsqu'on ne l'a vu qu'au travers d'une grille. Aussi ce n'est ni à Paris, ni dans aucune autre ville de France, que mademoiselle de Fauques fait paroître ses héros. Elle transporte ses acteurs au milieu de la Grèce ; et, pour s'éloigner toujours plus de nous, et de nos mœurs qu'elle devoit moins connoître que celles des anciens, dont elle avoit fait une étude particulière pendant sa retraite, elle remonte jusqu'aux temps les plus reculés du paganisme ; la superstition des peuples idolâtres, la situation de la Grèce, la multitude d'îles dont ce pays est composé, les naufrages qui ont rendu fameuses les mers qui les environnent, tout cela donne lieu, dans ce roman, à des aventures extraordinaires, à des événemens compliqués, à des

situations imprévues, à des reconnoissances fréquentes.

On lit dans l'Histoire des Arabes, que le calife Haroun avoit une sœur appelée Abassah; que cette princesse devint amoureuse de Giaffar, favori de Haroun, et que le calife consentit à les unir, à condition que lorsqu'ils seroient mariés, ils n'useroient point des droits de l'hymen, et qu'ils vivroient ensemble dans la plus austère continence. Il leur signifia même, qu'il les feroit mourir l'un et l'autre, s'il s'apercevoit qu'ils eussent contrevenu à ses ordres. Giaffar et Abassah firent serment d'obéir, dans l'espérance que Haroun, faisant réflexion sur une défense aussi bizarre, seroit le premier à leur permettre de la transgresser : mais il fut inflexible; et les deux époux qui s'adouroient, furent long-temps sans oser enfreindre la loi cruelle et ridicule qui leur étoit imposée : ils succombèrent enfin; Abassah eut le malheur de devenir enceinte; elle cacha son état, et accoucha secrètement d'un fils, qu'elle envoya à la Mecque. Tout fut découvert par la suite; et le barbare Haroun fit mourir sa sœur et son beau-frère. Ce trait historique est la matière principale de trois volumes de

mademoiselle de Fauques, intitulés, *Abassäi, Histoire Orientale* ; elle y a cousu plusieurs épisodes ; et ce fonds, déjà romanesque par lui-même, l'est devenu bien davantage entre ses mains.

Mademoiselle d'Oran, d'une famille noble du Dauphiné, réunissoit en elle le goût et les inclinations de son sexe et du nôtre, l'amour des sciences et celui des bagatelles. Il étoit fort singulier de la voir, tantôt faire une dissertation sur Pythagore, et tantôt sur la parure d'une robe ; tantôt défier un maître d'armes, et tantôt avoir des vapeurs, en voyant une fleur de jasmin : mais inébranlable sur l'honneur des deux sexes, elle auroit été une Lucrèce et un Amadis. Dans un voyage qu'elle fit avec sa mère à Grenoble, elle eut occasion de voir M. le marquis de Névillé, et son fils le comte de Cerneil. Ce dernier devint amoureux de mademoiselle d'Oran, qui répondit à ce sentiment par une égale tendresse : elle avoit un frère chevalier de Malte, à peu près de l'âge du comte ; il vint joindre sa mère et sa sœur à Grenoble ; il y vit la comtesse de Ménil, jeune veuve, qui fixa tous les vœux du chevalier ; et qui conçut pour lui le même amour : tels sont

les principaux acteurs des *Mémoires de Mademoiselle d'Oran* ; cependant le chevalier et la comtesse n'y forment qu'un épisode.

M^{LLE}. DE SAINT-PHALIER.

Le seul ouvrage passable de mademoiselle de Saint-Phalier, appelée depuis madame d'Alibard, est un roman intitulé : les *Caprices du Sort*. M. de Valeroi épouse secrètement une jeune personne ; il en a deux enfans, Emilie et un fils. Une affaire d'honneur l'oblige à quitter le royaume ; son épouse meurt dans son absence, avant que son mariage ait été rendu public. Ses enfans restent entre les mains de leurs nourrices, qui les élèvent comme si elles en étoient les mères.

MADAME BELOT.

Madame Belot, devenue ensuite la présidente de Meinières, n'est guères connue dans la république des lettres, que par des traductions françaises de livres anglais. Nous ne citerons que les romans, qui sont ceux de *Nouradin*, de *Buhamer*, de *Rustan et Mirza*, d'*Ophélie*, et de *Rasselas* ; celui-ci parut à peu près dans le même temps que *Candide* se distribuoit à Paris ; ces deux ouvrages ont

le même but; et il règne entre eux un fond de ressemblance, qui pourroit n'être pas le fruit du hasard : mais comme *Rasselas* est un peu postérieur à *Candide*, ce seroit à l'auteur anglais qu'il faudroit imputer le plagiat.

MADAME BENOIST.

Mes Principes ou la *Vertu raisonnée*, est le premier roman de madame Benoist, qui a donné depuis, *Elizabeth*, *Céliane*, les *Lettres du Colonel Talbert*, *Sophronie*, *Agathe et Isidore*. Le premier mérite peu qu'on en fasse mention. *Elizabeth* est un roman en quatre parties, en forme de Lettres, qui surprend moins par une marche rapide d'aventures merveilleuses, qu'il n'attache par une suite naturelle de situations vraies et intéressantes; l'amour y est peint avec énergie, la vertu avec dignité, l'amitié avec sensibilité.

Dans *Céliane*, l'auteur a voulu prouver qu'il est certains dangers auxquels il est bien difficile qu'une femme s'expose impunément. Il y a de la facilité, et quelquefois de la chaleur dans son ouvrage; cependant on y remarque des tours et des expressions recherchés; il me semble aussi que le fond du roman s'éloigne trop de la nature.

Les *Lettres du Colonel Talbert* composent, sans doute, la meilleure production qui soit sortie de la plume de madame Benoist. Sujet simple, style naturel, caractères vrais, situations intéressantes, réflexions philosophiques, tout concourt à rendre également utile et agréable la lecture de ce roman.

Il semble que madame Benoist se soit attachée à mettre dans le roman d'*Agathe et Isidore*, plus d'événemens que dans ses autres ouvrages de ce genre. Celui-ci en est rempli ; mais ils ne le sont point aux dépens de la vraisemblance. On peut dire que ce sont d'utiles et d'agréables mensonges, présentés sous les traits de la vérité. La morale y est toujours en action ; il y règne principalement un fond de philosophie pratique propre à inspirer des sentimens essentiels au bonheur. En choisissant ses héros dans une condition abjecte, mais en leur donnant des qualités estimables, l'auteur a cru pouvoir intéresser. Ce sont les vertus que l'on admire : les titres n'obtiennent que des égards.

Les situations intéressantes qui font le mérite du roman de *Sophronie*, sont très-ingénieuses : et quoique l'artifice de l'héroïne ne soit rien moins qu'innocent, il est conduit

avec tant d'adresse , que loin de révolter les lecteurs les plus délicats , ils ne peuvent se refuser à la pitié qu'elle inspire ; d'ailleurs son repentir est si touchant, et son retour si louable , qu'il doit faire oublier tout ce que sa conduite peut avoir de répréhensible.

MADAME DE SAINT-AUBIN.

Cette Dame, depuis baronne d'Andlau , a commencé tard à se faire connoître dans la littérature : le *Danger des liaisons* ou *Mémoires de la Baronne de Blemon*, est le premier de ses ouvrages. Mademoiselle d'Oville, c'est le nom que portoit la baronne avant son mariage, épouse M. de Blemon , homme veuf et déjà d'un certain âge, plutôt par estime que par inclination, et le perd bientôt après. Elle va passer le temps de son deuil dans un couvent ; et c'est là qu'elle fait la connoissance d'une religieuse, nommée Lucie, qui lui raconte ses aventures. C'est l'histoire de cette religieuse qui forme la partie principale et la plus intéressante du roman.

Du côté du style et des situations, quelques personnes ont donné la préférence sur le premier ouvrage de madame de Saint-Aubin, à un second roman, intitulé : *Mémoires en forme*

forme de Lettres, de deux jeunes Personnes de qualité. Les deux jeunes femmes, peintes dans ces Mémoires, respirent la candeur, la vérité, le sentiment, la délicatesse, la vertu; à quelques imprudences près, ce sont deux modèles à proposer aux jeunes personnes de leur sexe; ces imprudences mêmes peuvent servir de leçon, pour n'en pas commettre de pareilles. L'auteur ne les déguise ni ne les excuse. Il en fait voir le péril et les suites funestes; en sorte que ce tissu de fiction est instructif autant qu'agréable, et que des Demoiselles que l'on se propose de bien élever, peuvent le lire, non-seulement sans danger, mais avec fruit.

M^{LE}. DE LA GUESNERIE.

Vous aimerez à lire l'Histoire des Amans malheureux, même dans les *Mémoires de milady B.....*, par mademoiselle de la Guesnerie; et je ne doute pas que l'amante infortunée qui va paroître sur la scène, ne vous intéresse et ne vous attendrisse. Les beautés de style et de sentiment, qui brillent dans le récit de ses aventures, jointes à une lettre initiale, placée mal à propos au frontispice de l'ouvrage, l'ont fait attribuer à madame Riccoboni; mais la vérité m'oblige de le

réclamer au nom de mademoiselle de la Guesnerie , née à Angers , dont les talens n'avoient pas besoin d'un nom plus connu , pour faire goûter cette estimable production.

Ce roman est peu chargé d'action, comme il convient à des Mémoires; c'est plutôt, comme le dit mademoiselle de la Guesnerie, une histoire de sentiment et d'idées, qu'un enchaînement de faits extraordinaires. Mais si c'est agir que de penser et de sentir, quelle vie est plus remplie que celle de milady B!... Les événemens y sont tissés et ménagés avec tout l'art qui peut attacher la curiosité sans la fatiguer.

M^{ME}. DE SAINT-CHAMOND.

Les premiers pas de madame de Saint-Chamond dans la littérature, ont été signalés par des succès. On se rappelle encore les applaudissemens que lui ont mérités dans l'Éloge de Sully, la délicatesse de son esprit, les grâces de son style et la justesse de son goût. C'étoit, pour ainsi dire, contracter des engagemens dont elle voulut commencer à s'acquitter, en publiant le Conte de *Camédris*, dont la lecture me paroît également agréable et instructive. On reconnoît cette main qui traçoit au Temple de Mémoire, les vertus du favori d'Henri IV, et recueilloit, sinon les prix de

l'Académie, du moins les suffrages des académiciens et ceux du public. Le Conte de *Camédris* justifie les éloges et l'estime qu'on avoit déjà pour l'auteur. Il n'est pas question dans cet ouvrage, de ces prestiges de la féerie, où brille l'imagination presque toujours aux dépens du jugement. Réflexions, esprit, sentimens, graces de style, connoissance du cœur et usage du monde : voilà ce qui distingue le Conte de Camédris, dont la fiction n'est point une lecture de pur amusement. La morale y est adroitement semée ; on reconnoît la main des grâces.

MADemoiselle BROHON.

On parloit beaucoup il y a cinquante ans, dans le monde littéraire, de l'esprit, des grâces, de la jeunesse de mademoiselle Brohon, et surtout de son talent d'écrire, dont elle avoit déjà donné plusieurs preuves, quoiqu'elle eût à peine alors dix-huit ans. Ses *Amans Philosophes*, petit roman qui parut en 1755, et un très-joli conte, inséré dans le *Mercure de France*, sous le titre des *Charmes de l'Ingénuité*, avoient commencé à lui faire de la réputation. On s'attendoit qu'avec beaucoup d'esprit et de facilité, elle répondroit à l'accueil favorable que le public avoit fait

à ses premiers ouvrages ; mais depuis cette époque , sa vie ayant été conservée , suivant qu'elle l'assure , par un miracle du bienheureux P. Fourrier, elle voulut se faire religieuse à Gisors ; ce qui toutefois n'eut pas lieu. Elle se repentit d'avoir travaillé à des romans. Après avoir vécu pendant quatorze ans dans la solitude, elle est revenue à Paris et y est décédée le 18 septembre 1778 , à quarante et quelques années. Dès qu'elle eût quitté la carrière littéraire , l'activité de son esprit s'exerça sur des sujets ascétiques. Plusieurs de ses ouvrages, remplis de visions plus absurdes les unes que les autres, ont été publiés anonymes par ses admirateurs. Voyez l'*Histoire des Sectes religieuses*, par M. Grégoire , ancien évêque de Blois.

MADemoiselle de SOMMERY.

On ne confondra pas les Lettres de mademoiselle de Tourville à madame la Comtesse de Lénoncourt, avec toutes ces brochures que chaque jour voit naître et disparaître. Il faut remonter assez haut dans les fastes de notre littérature , pour trouver un roman dont le mérite approche de celui-ci. Le nombre et la variété des portraits qu'on y trouve , sont très-piquans et faits pour plaire aux

personnes qui connoissent le monde. Mademoiselle de Tourville observe tout ; rien n'échappe à la justesse et à la sagacité de ses réflexions. Mais en flattant ainsi peut-être la malignité du lecteur, on a eu soin de l'intéresser encore par des traits pétillans d'esprit, des pensées fines, des définitions, des parallèles, en un mot, par ce bon goût de littérature qui fait le charme des bons ouvrages.

MADAME DE BEAUHARNAIS.

Madame la Comtesse de Beauharnais a prouvé dans plusieurs ouvrages qu'il était possible de réunir dans un degré éminent, le goût le plus délicat, le style le plus agréable, l'imagination la plus heureuse, à la magie du sentiment et aux charmes des grâces. Ces caractères brillent, surtout dans les *Lettres de Stéphanie*, roman historique, Londres et Paris, 1778, 3 vol in-12 ; dans l'*Abeillard supposé*, Amsterdam, (Paris), 1780, in-8°, et dans l'*Aveugle par amour*, Amsterdam et Paris, 1781, in-8°. Ce dernier roman est précédé d'une épître en vers à Madame de la Fayette ; en la lisant, on serait tenté de l'attribuer à madame Deshoulières, comme en lisant le roman qui la suit, on le croit écrit par madame de la Fayette.

M^{ME}. DE GENLIS ET M^{ME}. DE STAËL.

Tant que madame de Genlis conservera les grâces, la douceur et la décence de son sexe; tant qu'elle emploiera les talens agréables que la nature lui a départis, à composer des Contes et des Nouvelles pour distraire les oisifs, elle aura droit à l'indulgence, aux éloges mêmes du critique le plus rigoureux. Eh! qui pourroit, en effet, sans se montrer d'humeur par trop chagrine, juger avec sévérité des ouvrages frivoles? Qui ne feroit grâce à de petits défauts, en faveur d'un style clair et rapide, de quelques saillies fines et spirituelles, de plusieurs scènes rendues avec sensibilité? Mais lorsque madame de Genlis s'enrôle sous les drapeaux d'un parti; lorsque prenant le style et le ton des Garasses et des Frérons modernes, elle écrit les plus dégoûtans libelles contre ce qu'il lui plaît d'appeler la *philosophie*, on pourroit, sans craindre aucun reproche, lui répondre du même ton et avec aussi peu de ménagement.

Pour tourner en ridicule des écrivains du premier mérite, il faut savoir faire autre chose que tronquer quelques passages de leurs écrits et les interpréter à sa manière.

Qui croiroit que c'est un recueil de petits romans qui nous a inspiré les réflexions précédentes ? C'est que tous ces petits contes-là sont autant de satires contre les philosophes les plus célèbres. Madame de Genlis, regrettant sans doute d'avoir enseveli autrefois ces productions anti-philosophiques dans la nouvelle Bibliothèque des Romans et le *Mercur*, a voulu les rappeler, s'il se peut, à la vie, en les publiant l'an 1805, en 3 volumes du format de ses autres ouvrages. Ils en augmentent le poids, mais non la valeur.

Madame de Genlis a toujours fait preuve d'un bon esprit, toutes les fois qu'elle est restée maîtresse d'elle-même et de ses idées, et que la passion n'a pas trop conduit sa plume. Alors ses idées sont nettes et justes; il ne leur manque que d'être énoncées avec plus de précision.

La méthode de madame de Staël offre le défaut contraire : elle est obscure souvent à force d'être serrée. L'art d'écrire, comme tous les arts, a ses secrets. Madame de Staël les ignore : elle est, sous ce rapport, au-dessous de madame de Genlis. Chez elle les idées se pressent, et tout en se heurtant, se montent comme d'elles-mêmes sans aucun effort; et la plume les transmet comme elle

les a reçues sans préparation. Madame de Staël sacrifie les formes au fond, non qu'elle dédaigne les formes, elle n'y songe pas; mais y songeât-elle, je doute qu'il fût en son pouvoir de les observer.

La manière de madame de Genlis est plus sûre et plus correcte, mais souvent aussi plus commune; celle de madame de Staël plus originale, mais incertaine et vicieuse.

Les personnes d'un goût sévère, aux yeux desquelles la première qualité, c'est d'être raisonnable, préféreront madame de Genlis; celles qui recherchent, avant toute chose, la force et l'élévation des idées, madame de Staël. Pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas reçu le goût de l'autre, ou l'autre le génie de celle-ci!

Parmi les nombreux romans de madame de Genlis, on peut se contenter de lire Adèle et Théodore, Mademoiselle de Clermont, la Duchesse de la Vallière et Bélisaire. Madame de Staël n'a encore publié que *Delphine* et *Corinne*, et l'on désirerait que ces deux romans fussent revus et corrigés pour le style.

MADAME COTTIN.

L'auteur de *Mathilde*, trop tôt enlevée
aux

aux lettres et à l'amitié, sera long-temps l'objet des plus tendres souvenirs de ceux qui aiment les bons romans, car tous les romans qu'elle a faits sont bien intéressans; mais Mathilde est le meilleur. C'est un ouvrage qui prouve un talent fait et très-remarquable. Un excellent style, presque sans inégalités; de l'abandon, et cependant de l'énergie; de la grâce et de la force; une imagination vive et un jugement sage; du goût sans prétention; de l'esprit sans apprêt; point de ces expressions d'habitude, dont la fréquente répétition, si l'on peut ainsi dire, sent le métier et non pas le talent; des conceptions souvent romanesques, mais des réflexions toujours pleines de raisons; enfin, tout ce qui, d'un bon roman, peut faire un bon livre; voilà ce que l'on trouve dans Mathilde. Il me semble que si l'on peut juger madame Cottin par ses ouvrages, elle doit être sincèrement regrettée par tous ceux qui la connoissoient.

Les défauts que l'on reproche au genre historique ne se trouvent point dans *Elizabeth*. On a su par les journaux le courage extraordinaire d'une jeune fille qui vint du fond de la Sibérie implorer la clémence de l'em.

pereur Alexandre en faveur de son père. Ainsi les lecteurs, en s'attendrissant sur une action qui honore l'humanité, auront encore le plaisir de savoir qu'ils ne s'intéressent pas à une fiction. Tout le mérite de madame Cottin, dans cet ouvrage, est d'avoir élevé son imagination et son style à la beauté de son sujet; en un mot, d'avoir dignement parlé de la vertu. On se sent ému d'un sentiment de compassion douce et pénétrante, lorsque seule, pendant un si long trajet et ne sachant que répondre aux questions que lui font les personnes dont elle implore des secours, cette jeune fille dit ces mots si simples : « Je viens de par-delà Tobolsk et je » vais à Pétersbourg demander la grâce de » mon père. » Il faut sans doute chercher la cause de cette impression dans la simplicité de ces paroles et dans la naïveté de celle qui les prononce. Une action comme la sienne n'a besoin que d'être énoncée pour paroître ce qu'elle est; et Elizabeth parle comme elle agit, sans se douter qu'elle ait aucun droit à l'admiration. Dès ce moment l'intérêt est porté au plus haut degré, et il ne fait que s'accroître jusqu'au dénouement.

Madame Cottin est morte en 1807.

MADAME DE SOUZA, ci-devant.
MADAME DE FLAHAUT.

Dans *Adèle de Senange*, cette dame a choisi un sujet très-simple, et elle a su lui conserver toute sa simplicité. Point de complication, pas un moyen qui ne soit dans le cours le plus ordinaire des choses. Ce roman n'a que trois personnages, un vieillard très-décrépit, très-riche, très-bon, très-aimable encore, qui toujours a redouté le mariage, et qui, par générosité, s'y détermine dans les derniers jours de sa vie, pour arracher au cloître une enfant, une victime charmante que la dureté, l'ambition, l'avarice d'une marâtre vouloit y engloûtir; cette enfant, que des bonbons, des paroles douces, des caresses attachent au vieillard, et qui l'épouse sans déplaisir; un jeune anglais d'un très-beau nom, d'une grande opulence, qui, par une occasion très-naturelle, préserve la jeune personne d'un grave accident dans son trajet du couvent à la maison paternelle; voilà les acteurs de ce drame. L'auteur a pris une autre marche dans *Emilie et Alphonse*. Elle semble avoir eu deux objets; de retracer le ton qui régnoit

dans les sociétés qu'on appeloit la *bonne compagnie*, et de peindre les passions dans toute leur énergie et parvenues à tous leurs excès; elle a parfaitement rempli ce double but. En lisant son ouvrage, on se retrouve au milieu de ce monde élégant, trop souvent vicieux, et à la corruption duquel nous devons une partie des malheurs de la révolution.

Charles et Marie, et Eugène de Rothelin, sont dignes de leurs aînés.

MADAME DE MONTOLIEU.

On convient assez généralement que depuis la *Princesse de Clèves*, il n'a rien paru dans le même genre de plus intéressant à la fois pour le sentiment et la curiosité, que *Caroline*. On compte déjà une foule d'éditions de ce roman, imprimé en 1786, 2 vol. in-12. On ne doit point être étonné de son succès. L'intérêt est la première qualité des romans, et il y en a peu qui entraînent le cœur comme *Caroline*. L'auteur a pour but d'apprendre aux jeunes personnes qu'on peut être heureux, quoiqu'on ne soit pas uni à l'objet de son premier amour. V. l'article d'Aug. la Fontaine.

LE VAYER DE BOUTIGNY.

J'ai parlé des romans composés par des femmes : je vais reprendre ceux des hommes, dont elles n'avoient fait interrompre la suite ; et je commence par le Vayer. Le roman de Tarsis et Zélie, très-connu et très-digne de l'être, vit le jour pour la première fois en 1669, en 8 vol. in-8°, sous le nom du sieur le Revay, c'est-à-dire, le Vayer. Il fut, en effet, composé par François le Vayer de Boutigny, maître des requêtes, de la même famille que le célèbre la Motte le Vayer. Ce roman reparut en 1774, avec tous les honneurs de la typographie ; et sa lecture doit être préférée à celle de tant de brochures futiles, dont nous sommes inondés. On y trouve cette morale sans pédantisme, cette sagesse aimable, cette philosophie douce, qui nous instruit en nous amusant. Les caractères y sont variés ; l'intérêt y marche partout à côté du sentiment ; les amours de Tarsis et de Zélie ne servent, pour ainsi dire, que de cadre au tableau. Il semble que l'auteur se soit proposé d'y réunir tous les genres de cette espèce de composition : l'héroïque, le pastoral, le tragi-

que , le galant , le plaisant même , etc. Mais quand on lit l'ouvrage avec le même esprit qu'il est composé , on voit qu'il n'a rien de romanesque que le titre : ce sont les effets de l'amour , de l'ambition et de la jalousie mis en action ; c'est l'histoire du cœur humain , écrite avec les détails les plus instructifs , mêlés d'épisodes intéressans.

BOURSAULT.

On a de cet auteur , si connu par les comédies d'*Esopé à la Cour* , et des Fables d'*Esopé* , deux nouvelles historiques écrites avec beaucoup de feu : ce sont le *Prince de Condé* et le *Marquis de Chavigny*.

M. Didot l'aîné a publié , en 1790 , une belle édition du *Prince de Condé* , enrichie de pièces justificatives , 2 vol. petit in-12. Les deux autres romans de Boursault , savoir , *Ne pas croire ce qu'on voit* , et *Artémise et Poliante* , sont bien inférieurs aux précédens.

L'ABBÉ PREVOST.

Les *Mémoires d'un Homme de qualité* , le *Cléveland* , l'*Histoire du Chevalier des Grieux* , l'*Histoire d'une Grecque moderne* ,

le *Monde moral*, sont remplis de ces situations attendrissantes ou terribles, qui frappent et qui attachent le lecteur dans les livres à aventures. L'auteur du nouveau Dictionnaire historique a assigné à leur auteur, dans le genre romanesque, la même place que Crébillon a obtenue dans le tragique. Ses situations, heureusement ménagées, amènent de ces momens où la nature frémit d'horreur. Son imagination féconde invente une foule d'événemens qui ne s'accordent pas toujours avec la vraisemblance. Ses réflexions, exprimées avec noblesse, sont rarement amenées par le sujet; elles paroissent quelquefois d'autant plus déplacées, que l'auteur les fait à la suite de quelqu'intrigue, qui a non-seulement attendri, mais amolli les lecteurs. Les mœurs du monde lui étoient moins connues que les passions du cœur humain; et il réussit aussi mal à plaisanter ou à peindre des choses ridicules, qu'il excelle à exprimer le sentiment.

LE SAGE.

Le Sage, auteur de plusieurs romans estimables, connoissoit mieux le monde que l'abbé Prevost; et ses ouvrages en sont le

portrait ou la satire. Son *Gilblas* est un tableau de tous les états de la vie ; chacune de ses situations est une leçon pour les hommes. La variété des caractères , la critique plaisante des mœurs , en font une lecture aussi instructive qu'amusante. Son style simple et élégant est relevé par des pensées vraies et naturelles, et par des tours heureux. Ses autres romans , le *Diable boiteux* , le *Bachelier de Salamanque* , *Don Gusman d'Alfarache* , sont des imitations de l'espagnol , qui doivent plaire aux lecteurs français , par la morale sensée et libre , et par la critique badine qu'ils renferment. On peut lui reprocher seulement qu'il se répète , et que les mêmes aventures et les mêmes plaisanteries qui se trouvent dans *Gilblas* , sont reproduites quelquefois dans ses autres ouvrages.

Le libraire Cuchet a publié , en 1783 , les œuvres choisies de Lesage et de l'abbé Prevost , avec des figures de Marillier. Cette belle collection forme 54 vol. in-8°.

HAMILTON.

Les mêmes éditeurs et le même typographe qui ont donné une édition soignée des Œuvres de mesdames de la Fayette et
de

de Tencin, ont enrichi notre littérature d'une édition complète d'Hamilton, Paris, 1805, 3 vol. in-8°. ; édition qu'on pourroit appeler classique, si ce nom n'avoit quelque chose de trop grave pour les écrits de l'historien du Comte de Grammont.

MARIVAU X.

Un auteur vraiment original dans sa façon de traiter le roman, est l'ingénieux Marivaux. Son *Paysan parvenu* et sa *Vie de Marianne*, si lus et si critiqués, passeront à la postérité. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le premier roman est beaucoup plus plaisant que la plupart des comédies de Marivaux. On n'a jamais mieux peint les ridicules et les vices des faux dévots. Marianne ne fait pas rire ; mais elle intéresse jusqu'aux larmes. L'auteur peint l'amour avec des couleurs si fines et si touchantes, qu'il est à craindre que la lecture de ses écrits ne réveille ou n'entretienne cette passion dans les jeunes cœurs. Voltaire lui fait un autre reproche dans ses *Lettres secrètes* ; c'est de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. Quant à son style, il est quelquefois

précieux, recherché; mais il est aussi très-souvent naturel, enjoué, agréable. Il peint d'un mot. Il a l'art de faire passer dans l'esprit de ses lecteurs, les sentimens les plus déliés, les plus imperceptibles de la trame du cœur. Ses Œuvres ont été recueillies en 1781, 12 vol. in-8°.

CRÉBILLON FILS:

Il est malheureux que parmi les censeurs de Marivaux, il faille compter Crébillon le fils; il étoit digne par son esprit de goûter un écrivain qui en a beaucoup. Il parodia dans son roman de *Tanzaï*, le langage de Marivaux, qui fut très-sensible à cette critique. Nous avons de lui de fort jolis romans. Ses *Égaremens du cœur et de l'esprit* ne sont peut-être que trop agréables. La peinture trop peu voilée de certaines foiblesses est plus propre à inspirer le vice qu'à le corriger. L'auteur connoît le cœur humain; il sait développer habilement un caractère. Mais ce n'est pas assez. Les gens de bien auroient désiré qu'il eût plus respecté la vertu dans son *Sopha*, dans son *Tanzaï*, et les gens de goût voudroient plus d'action et de variété dans ses romans. Ils ont été réunis en 1772, 7 vol. in-12.

DUCLOS.

Tout le monde connoît les *Confessions du Comte de****, par Duclos ; ouvrage écrit avec une légèreté, une précision et une délicatesse inimitables. Nous avons encore du même auteur, la *Baronne de Luz*, *Acajou*, et les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle*. Ce dernier roman a un but plus moral que les autres. L'auteur ne l'a même entrepris, que pour pouvoir y placer un grand nombre de réflexions importantes, dont la plupart sont très-fines et très-ingénieuses. La fable n'en est que l'accessoire, que le cadre ; et cette fable n'a rien qui puisse déplaire aux personnes vertueuses. Nous avons déjà indiqué les Œuvres complètes de Duclos en 10 vol. in-8°.

SAINT-FOIX.

Je donneroîs une idée bien imparfaite des *Lettres Turques* et de celles de *Nédim Coggia*, de Saint-Foix, en deux petits volumes, si je ne les représentois que comme un ouvrage purement agréable. C'est un cadre élégant, où un ingénieux écrivain a su enchâsser une satire fine de nos mœurs, une cri-

tique adroite de quelques-uns de nos préjugés les plus chers, des réflexions tantôt badines, tantôt solides, des peintures de l'amour variées selon le génie des peuples et des conditions différentes.

D I D E R O T.

Une anecdote connue a donné lieu au roman de Diderot, intitulé, la Religieuse, Paris, 1796, 1 vol. in-8°. Le fond en est vrai; c'est l'histoire d'une malheureuse victime de la dureté de ses parens, et qui invoque inutilement les lois pour rompre sa chaîne. Ce qui n'est pas moins vrai, ce sont les peintures de l'intérieur des couvens. Il faut que l'auteur ait eu de bons mémoires; il y a de ces choses qu'il ne peut avoir, ni devinées, ni controuvées. Ce singulier et attachant ouvrage restera comme un monument de ce qu'étoient autrefois les couvens, fléau né de l'ignorance et du fanatisme en délire, contre lequel les hommes sages avoient si long-temps et si vainement réclamé, et dont la révolution française délivrera l'Europe, si l'Europe ne s'obstine pas à vouloir faire des pas rétrogrades vers la barbarie et l'abrutissement.

.. *Jacques le Fataliste* est un roman licencieux du même auteur, et il ne vaut pas beaucoup mieux que les *Bijoux indiscrets*, autre roman de Diderot.

VOLTAIRE.

La variété des incidens, une certaine gaieté d'imagination, la chaleur et la rapidité du récit, la simplicité, la noblesse et l'heureuse négligence du style caractérisent les premiers romans de Voltaire, *Zadig*, *Memnon*, le *Monde comme il va*. Il vivoit alors à la cour, et il en prenoit le ton. Il a depuis vécu loin du grand monde ; et il faut apparemment qu'il ait pris les plaisanteries de ses nouvelles sociétés, car *Candide* est tout différent de *Zadig*. C'est, suivant les critiques de Voltaire, un polisson de mauvaise compagnie, qui plaisante à tort et à travers, qui puise ses railleries dans l'ordure, et qui blesse à la fois la religion, les mœurs et le bon goût. Quelques autres écrivains y ont trouvé un tableau philosophique de ce qui se passe dans l'univers, vraiment admirable ; mais tout le monde n'a pas pensé comme eux. Il y a plus d'enjouement, de facilité, de finesse et de grâces dans l'*Ingénu* ; mais peut-on en con-

seiller la lecture à un homme qui respecte le christianisme ? La *Princesse de Babylone* est une fiction insipide, où l'on fait entrer les mêmes tableaux qu'on avoit tracés dans *Zadig*, dans *Candide*, dans l'*Ingénu* : car tous ces romans sont jetés au même moule ; et en critiquant les mœurs et les travers du siècle, l'auteur emploie non-seulement les mêmes idées, mais les mêmes expressions. On a dit, avec quelque raison, que Voltaire étoit le père aux *Menechmes* ; il a enfanté plusieurs jumeaux. Il faut avouer pourtant que, dans ses plus mauvaises productions, et dans *Candide* même, il y a des morceaux qui brillent par le coloris du style et par les grâces de l'expression.

J.-J. ROUSSEAU.

Julie ou la nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, est un roman épistolaire, plein d'esprit, de feu, d'éloquence, d'âme, de sentiment et de raison ; mais la fiction, l'exposition, le nœud, le dénouement ne sont pas à l'abri d'une juste censure. L'héroïne Julie, mélange étonnant d'agréments et de solidité, pense comme un homme ; et elle en a un peu le style. Rousseau, en lui donnant le sien, ne

l'a point plié à cette urbanité, à cette négligence heureuse, à cette facilité singulière qui distinguent la main des femmes. Les autres personnages écrivent presque tous comme elle; et l'on sent trop que c'est le même homme qui les fait parler. Au défaut d'uniformité de style qui caractérise ces lettres, il faut joindre celui de déclamer fort souvent; et d'allonger par-là leur morale et leurs récits. Il y a aussi quelques détails qui ont paru minutieux; mais ils peignent le sentiment et la nature; et ce n'est pas un petit mérite. En un mot, on s'est épuisé en critiques, mais on ne sauroit trop aussi donner des éloges au génie qui perce même dans les moins bonnes lettres de ce roman unique en son genre.

Parlerai-je des *Confessions de J.-J. Rousseau*? Si dans cet ouvrage on n'a égard qu'à l'exécution, elle est digne de l'auteur : un coloris séduisant anime les récits, les descriptions, les portraits; c'est vraiment le ton et la manière de Rousseau : les longueurs mêmes et le verbiage qu'on pourroit lui reprocher, ne sont que le libre épanchement d'un cœur trop plein de son objet; mais si l'on considère le fond des choses, c'est un incroya-

ble tissu de puérilités, de sottises et d'extravagances, qui blessent quelquefois les bonnes mœurs et la religion. On ne conçoit pas comment le génie mâle et sublime de J.-J. a pu s'abaisser jusqu'à parer des grâces de son style enchanteur, de pareilles niaiseries et des contes aussi insipides ; cet emploi est bien indigne d'un grave philosophe qui, dans ses écrits, doit toujours se proposer l'utilité publique.

RETIF DE LA BRETONNE.

La bonhomie faisoit le fond du caractère de cet auteur ; elle lui étoit si naturelle, qu'à son entrée dans le monde, en 1751, il fut d'abord le jouet de ses camarades. Il regardoit avec un étonnement qui avoit l'air de la stupidité, la fourberie, la malice, la perfidie, le ton persifleur de ceux qui l'environnoient ; et sa surprise presque enfantine passa pour de la sottise. Ces apparences durèrent long-temps, et jamais il ne s'est assez aguerri pour prendre les vices qui l'avoient étonné. Il semble qu'il ait été romancier dès son enfance. Il avoit peine, dès qu'il étoit tranquille, d'empêcher son imagination de se bercer d'une chimère agréable, qui étoit toujours

jours un roman complet, qui le transportoit d'abord de plaisir, pour ne lui laisser ensuite que le regret de ne pouvoir le réaliser. Il a été prote comme Richardson. Etant en même temps auteur et ouvrier, il *composa* souvent des passages entiers sans manuscrit; et ces endroits faits à la *casse*, sans copie, sont les meilleurs, les mieux écrits et les mieux pensés. Les romans publiés par Retif de la Bretonne peuvent s'élever à 180 vol. in-12. On y trouve souvent des morceaux dont l'idée feroit honneur à nos meilleurs écrivains; une énergie peu commune, des peintures de la vertu pleines d'enthousiasme, des tableaux terribles du vice et de ses suites hideuses, une imagination presque incroyable, et pardessus tout, beaucoup de singularité. On ne reprochera pas à cet auteur de marcher sur les pas des autres; même quand il va mal, il marche seul. Il a poussé cependant un peu trop loin cette singularité qui le distingue; car il auroit pu se dispenser d'inventer certains mots et de créer une orthographe. Le *Paysan perversi* est celui de ses ouvrages qui a fait le plus de sensation: l'idée en est heureuse et le fond très-moral. Quelques situations neuves et frappantes, quelques réflexions neu-

ves et hardies, ont tiré ce livre de la foule de nos romans frivoles, aliment de l'oisiveté et de l'ignorance. La *Vie de mon père* offre une image touchante des mœurs champêtres; cet ouvrage respire la vertu et l'humanité; on y trouve des descriptions riantes et gracieuses, des détails d'une naïveté charmante, des traits pleins de sentiment et d'énergie.

DE LA CLOS.

Les *Liaisons dangereuses* sont un ouvrage singulier qui peut être considéré sous deux points de vue entièrement opposés. Vous voyez d'un côté un tableau approfondi du monde, et qui, par malheur, n'est qu'une trop fidèle ressemblance. *Crébillon* le fils, *Marivaux* nous en avoient montré les ridicules, les travers; ils ne nous avoient offert que des superficies; ici, c'est le mécanisme même de la scélératesse développé dans tous ses ressorts. L'écrivain, d'une main courageuse, a levé le voile qui nous dérobe ces excès monstrueux, dont la société est tous les jours plus coupable : grâce à l'abus du *bel esprit*, et aux suites affreuses du luxe qui déprave tout, corrompt tout et entraîne la perte totale du physique comme du moral,

ces lettres nous donnent de grandes leçons ; qu'une mère , qu'une jeune épouse ne sauroient être trop circonspectes dans leurs liaisons ; que ces cercles si vantés ne sont qu'une assemblée de gens atroces , qui , sous les plus heureux dehors , cachent une âme *infernale* ; que ce qu'on appelle en général *la bonne compagnie* , est , sans contredit , *la plus mauvaise et la plus à fuir*. En un mot , l'auteur *des Liaisons dangereuses* a déferé au tribunal de la vertu , la plupart de ces hommes du jour , qui , à l'abri de leurs noms , de leurs richesses , jouissent avec une effronterie scandaleuse de l'impunité , et répandent partout la contagion de leurs mœurs perverses. Sans contredit , ses peintures ont leur utilité. Il y a beaucoup d'esprit dans cet ouvrage , une profondeur d'idées que peu de romanciers en ce genre nous avoient fait voir jusqu'à présent. Voilà l'éloge que nous accordons avec plaisir à l'écrivain qui a publié ces lettres ; mais ce recueil , envisagé sous un autre coup d'œil , n'est-il pas susceptible de la critique la moins indulgente ? Ces images continuelles de la dépravation la plus horrible , qui ne sont adoucies par aucun caractère opposé , ne sont-elles pas ré-

voltantes, dégoûtantes ? ne blessent-elles pas même la délicatesse des mœurs ? Richardson nous a présenté un *Lovelace* ; mais à côté de ce prodige du vice, est l'image de la vertu même. *Clarisse*, la touchante Clarisse, nous console, en quelque sorte, des horreurs auxquelles s'abandonne son amant. D'ailleurs, Richardson fait couler nos larmes, remplit notre âme de diverses émotions ; et dans les *Liasons dangereuses*, le vice monstrueux se fait voir dans toute sa difformité, sans que le cœur éprouve des impressions attendrissantes. Voyez l'édition de 1796, 2 vol. in-8°.

D'ARNAUD.

La nouvelle édition des *Epoux malheureux*, ou *Histoire de M. et M^{me}. de****, publiée en 1783, 2 vol. in-12, est bien plus un nouvel ouvrage qu'une réimpression. Les quatre premières parties sont pleines de changemens heureux et d'augmentations considérables. Les deux dernières paroissent pour la première fois. Les épisodes que l'auteur y a semés ne déparent point le sujet principal. Ce roman, en général, offre plus de discours que d'action ; les mêmes réflexions, les mêmes situations s'y reproduisent trop souvent. On

désireroit des couleurs plus variées. Il y règne une teinte sombre un peu trop uniforme. L'auteur ne sait pas toujours s'arrêter ; il épuise le sentiment et ne laisse pas respirer. Il a un excès de pathétique, une surabondance de sensibilité qui devient quelquefois fatigante.

Dans les *Épreuves du Sentiment* et dans ses *Nouvelles historiques*, d'Arnaud a cherché à rendre les hommes meilleurs, en exerçant leur sensibilité. Ces productions font couler de douces larmes, et le mérite qui leur est propre ne se fait pas moins sentir en France, que chez l'étranger, où on en a fait des éditions multipliées.

M. MONTJOIE.

On ne songe guères, dans tous nos romans, qu'à peindre l'amour, qu'à exalter cette passion dangereuse qui nous vient de la nature elle-même, et qui se passeroit bien de tout le soin qu'on prend de lui donner plus d'ardeur et d'activité. On doit savoir bon gré à M. Montjoie, qui a osé, dans son *Histoire des quatre Espagnols*, 1801, 4 vol. in-12, prendre pour sujet principal, pour le premier mobile et l'intérêt le plus puissant

de ce roman, la noble passion de l'amitié déifiée chez les anciens, peu connue chez les modernes; ce sera toujours une louable entreprise que d'avoir honoré cette passion sainte, si l'on ne peut la faire naître dans des cœurs glacés par l'égoïsme ou pourris par l'intérêt. En général, l'*Histoire des quatre Espagnols* a le mérite d'être vraie; les faits n'en sont pas trop extraordinaires; les sentimens, quoique vifs et profonds, n'en sont point exagérés; le style en est simple et sans prétentions; mais il tombe souvent dans des négligences que même le genre épistolaire ne peut permettre ni excuser.

Le succès qu'ont obtenu les *Quatre Espagnols*, a enfanté le *Manuscrit trouvé au Mont Pausilyppe*, 1802, 5 vol. in-12. Il semble que l'auteur, afin de ne rien donner au hasard dans un second ouvrage, se soit appliqué à imiter le premier; mais il y a un arrêt irrévocable qui condamne les imitations à ne pas valoir les originaux, même lorsqu'on s'imité soi-même.

M. PIGAULT-LE-BRUN.

On trouve de la gaieté et même de la bouffonnerie unies à la légèreté du sentiment

dans les nombreux romans de M. Pigault-le-Brun. On peut seulement reprocher à l'auteur des détails qui passent les bornes de la gaieté décente. *L'Enfant du Carnaval*, 1796, 2 vol. in-8°, justifie parfaitement l'originalité du titre; et plusieurs autres romans ont distingué cet écrivain de ceux qui ont couru la même carrière depuis une vingtaine d'années. De ce nombre sont les *Barons de Felsheim*, 1799, 4 vol. in-12. Ce ne sont pas les plus aimables des hommes, mais ce ne sont pas les moins originaux; et on peut dire la même chose des gens avec qui ils vivent ou se rencontrent. Tous les personnages que leur histoire présente, ont des caractères distincts, saillans et vrais. Il y a des personnages historiques dans les romans dont ils sont les héros; et les parties où la vérité se mêle à la fiction sont écrites d'une manière digne de l'histoire.

M. DUCRAY-DUMINIL.

Si M. Ducray-Duminil n'a pas pour admirateurs les lecteurs dont l'âge et la réflexion ont éclairé le jugement, il doit avoir tous ceux qui, dans leurs lectures, ne cherchent qu'un aliment à leur curiosité; il a dû trouver des admirateurs enthousiastes dans

les enfans , qui se plaisent surtout à l'incroyable et au merveilleux. Les ouvrages de M. Ducray ont dû avoir d'autant plus d'attraits pour eux , qu'aucun auteur ne s'est attaché davantage à rechercher ce qui pouvoit flatter les goûts de l'enfance. Il semble être parti d'un principe qui l'a dirigé uniquement dans toutes ses compositions ; savoir : l'innocence et la foiblesse aux prises avec la force et la scélératesse. Quelle mine féconde et inépuisable ! Et combien de pareilles combinaisons doivent plaire à l'imagination vive et ardente des enfans ! Ajoutez à cela que tous ses héros sont des enfans : *Lolotte et Fanfan* , *Alexis* , *Petit-Jacques et Georgette* , *Victor* , *Cœlina* , *Janetté* , *Paul* , *Achille* et *Benedic* ; tous ces héros ne sont pas âgés de plus de dix à douze ans , et font bien plus d'impression sur l'esprit des jeunes lecteurs , que des personnages dont les habitudes et les passions leur sont tout-à-fait étrangères. Y a-t-il rien , par exemple , de plus propre à frapper vivement des enfans que l'*Histoire des petits Orphelins du hameau* ? Sans doute les moyens employés par l'auteur ne sont pas toujours conformes à la plus exacte vraisemblance ; mais ces défauts-là mêmes plaisent aux enfans ,

fais , toujours amis du merveilleux. Quant à moi , j'avoue que j'aime beaucoup mieux les ouvrages de M. Ducray , tout remplis qu'ils peuvent être d'événemens incroyables , que ces productions romanesques dont les aventures sont non-seulement hors de toute vraisemblance , mais dont tous les sentimens sont faux et exagérés. Je voudrais pouvoir faire également l'éloge de son style ; mais je suis forcé d'avouer que quoiqu'en général il soit clair et facile , il n'est pas cependant toujours exactement conformé aux lois de la grammaire. Cet auteur emploie beaucoup d'expressions qui n'ont jamais été françaises dans le sens qu'il leur donne. Il devait y faire quelque attention ; les livres destinés aux jeunes gens doivent surtout briller par l'élégance et la pureté.

M. FIÉVÉE.

Dans la *Dot de Suzette* , joli roman de cet auteur , publié en 1798 , on voit , une fille , accueillant avec respect le malheur dans la personne d'une ancienne bienfaitrice , réduite , par les suites de la révolution , à s'offrir à elle-même en qualité de femme de chambre. Cette situation touchante a fait une impres-

sion vive et générale. Beaucoup d'esprit, beaucoup d'originalité ont fait rechercher un autre roman qui a pour titre, *Frédéric*, 1799, 3 vol. in-12, et dans lequel M. Fiévée a peint des caractères qui existoient avant la révolution.

§ VIII. ROMANS EN FAÇON DE POÈME.

FÉNÉLON.

L'illustre auteur de *Télémaque*, Fénélon, trace les devoirs des souverains envers leurs sujets, envers eux-mêmes, envers l'Être suprême, avec ces grâces qui le distinguent parmi les premiers écrivains de son siècle. Plein de la lecture d'Homère et de Virgile, il écrivoit avec une abondance et une facilité qu'on ne sauroit comprendre, lorsqu'on examine tout le soin que demande une prose harmonieuse. Le *Télémaque*, lu avec délices en France, le fut avec transport par les étrangers. Ils y voyoient, avec une satisfaction maligne, une satire indirecte de Louis XIV. Les applications qu'on faisoit de chaque leçon de morale de Fénélon à la conduite passée ou présente de ce monarque, en

rendit la lecture plus piquante : mais aujourd'hui que ce poëme ne peut fournir des allusions malignes, il est peut-être trop négligé par un certain genre de lecteurs. Quelques écrivains du dix-huitième siècle l'ont critiqué assez durement. Ils ont prétendu que ce roman étoit rempli de lieux communs, faiblement exprimés ; que les descriptions étoient trop longues et trop remplies de petites choses ; que les tableaux de la vie champêtre étoient monotones ; que ses fictions n'étoient pas toujours sensées ; que la passion de Télémaque pour Calypso étoit aussi froide qu'inutile. Mais ces observations critiques ayant été faites par des auteurs qui avoient intérêt de décrier les poëmes en prose, parce qu'ils en ont fait en vers, la saine partie de la nation ne s'y est pas arrêtée ; et il est à souhaiter, pour la consolation des rois et pour le bonheur des peuples, que le Télémaque soit comme le bréviaire des souverains.

Parmi les éditions de cet admirable ouvrage, on distingue 1°. celle qui parut à Paris en 1717, 2 vol. in-12, d'après le manuscrit original de l'auteur ; 2°. celle d'Amsterdam, 1719, in-12, avec des remarques satiriques, par de Limiers, réimprimées une

vingtaine de fois au moins, et tout récemment par le libraire Dentu, en 4 vol. in-18; 3°. celle de Hambourg, 1731, 2 vol. in-12, avec des imitations des *anciens poètes*, par J.-A. Fabricius et D. Durand; 4°. celle de Londres, 1745, in-12, avec les imitations des *anciens*, par David Durand; 5°. celle d'Amsterdam, 1734, in-fol., avec des figures de B. Picart; 6°. celles de Didot l'aîné, 1 vol. in-4°, 2 vol. in-8°. et 4 vol. in-18, pour l'éducation du dauphin; 7°. celle de Didot le jeune, 1782, 2 vol. in-4°. avec des figures de Til-liard; 8°. celle de M. Bosquillon, avec des variantes, Paris, 1799, 2 volumes in-12 et in-18.

R A M S A Y,

Le chevalier de Ramsay, élève de Fénelon, s'est acquis de la réputation par la vie de son illustre maître, et par un roman à peu près dans le genre de Télémaque, intitulé : *Voyages de Cyrus*, Paris, 1727, 2 vol. in-12.

Ce dernier ouvrage fut l'objet de beaucoup d'éloges et de beaucoup de critiques. L'auteur en donna une nouvelle édition à Londres, en 1730, in-4°, avec une préface, dans la-

quelle il montre ce qu'il a fait pour corriger les défauts qu'on a trouvé dans son ouvrage, et ce qu'on peut dire pour répondre aux objections qui ne sont que spécieuses. Les changemens et additions contenus dans cette édition sont considérables : ils tendent à mettre en action ce qui étoit en récit. Leur effet principal est de rendre les transitions plus faciles, la narration plus liée, les principes plus sensibles, et les raisonnemens plus concluans. Il est à regretter que M. Philippon de la Madelaine n'ait point suivi cette édition dans la réimpression qu'il a procurée, en 1807, des Voyages de Cyrus.

L'ABBÉ TERRASSON.

On trouve dans le roman de *Séthos*, 1731, 3 vol. in-12, ou 1767, 2 vol., une fleur d'érudition et de philosophie qui attache; c'est un roman toujours sérieux, fait pour l'esprit et non pour le cœur, qu'il n'intéresse presque en aucun endroit, mais qu'il est néanmoins capable de former aussi-bien que l'esprit, par les excellentes leçons qu'il présente agréablement, et d'une manière qui n'a rien de trivial et d'usé. Il est d'ailleurs écrit d'un style si serré, si précis et si naturel,

qu'il est capable de plaire aux bons esprits dans les endroits les plus tristes, indépendamment des connoissances qu'on y peut acquérir de l'histoire et de la géographie ancienne. En un mot, c'est un ouvrage qui, malgré ses défauts et son médiocre succès, mérite l'estime des connoisseurs, et fait honneur aux lumières de son auteur. Peu de livres sont aussi capables d'inspirer ou d'entretenir le goût et la vertu,

MONTESQUIEU.

Montesquieu se délassoit de ses études sérieuses par des ouvrages moins considérables, qui suffiroient pour l'éloge d'un autre. Tel est le *Temple de Gnide*, qui suivit d'assez près les *Lettres Persannes*. L'auteur, après avoir été dans celles-ci Horace, Théophraste et Lucien, fut Ovide et Anacréon dans ce nouvel essai. Ce n'est plus l'amour despotique de l'Orient qu'il se propose de peindre; c'est la délicatesse et la naïveté de l'amour pastoral, tel qu'il est dans une âme neuve, que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. Craignant peut-être qu'un tableau, si étranger à nos mœurs, ne parût trop languissant et trop uniforme, il a cher-

ché à l'animer par les peintures les plus riantes. Il a transporté le lecteur dans des lieux enchantés, dont, à la vérité, le spectacle intéresse peu l'amant heureux, mais dont la description flatte encore l'imagination quand les désirs sont satisfaits. Emporté par son sujet, il a répandu dans sa prose ce style animé, figuré et poétique, dont le roman de *Télémaque* a fourni parmi nous le premier modèle. Mais ce qu'on doit surtout remarquer dans le *Temple de Gnide*, c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur et philosophe. Dans le quatrième chant, il paroît décrire les mœurs des Sibarites; et on s'aperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres.

MOREL LY.

Rien n'est plus commun que de voir paroître des ouvrages sous un nom emprunté, pour mettre leurs défauts à l'ombre d'une réputation étrangère, ou pour piquer, par cette annonce, la curiosité des lecteurs. L'auteur du *Naufrage des Iles flottantes*, ou *Basiliade*, poème héroïque, traduit de l'indien du célèbre Pilpai, a usé de cet artifice, pour donner du cours à un livre qui n'est assurément pas

l'ouvrage du philosophe Indien. Le but de cette prétendue traduction est de montrer quel seroit l'état heureux d'une société formée selon les principes de la loi naturelle, et de faire sentir les méprises de la plupart des législateurs qui ont voulu réformer le genre humain. Pour cela, on établit un système imaginaire de gouvernement, assez semblable à ce que les poètes nous racontent de l'âge d'or. La vérité et la nature personnifiées président au bonheur d'un vaste empire, dirigent les mœurs et les actions des peuples qui l'habitent, protègent le héros qui les gouverne, et éloignent les vices et les erreurs qui cherchent à s'y introduire ; voilà l'idée générale de ce poème en prose de quatorze chants, et en deux volumes in-12.

L'auteur a bâti un système impraticable de morale et de politique. Il y a de l'imagination, de l'esprit, du génie même dans cet ouvrage, qui d'ailleurs ne respire que les bonnes mœurs et la vertu. L'auteur l'appelle *Basiliade*, du mot grec *Basileus*, qui veut dire roi ; parce que ce poème renferme des instructions pour les souverains. On y trouve de grands et de magnifiques tableaux, où
toutes

toutes les vertus et tous les vices font chacun un personnage. Ces êtres moraux ont un inconvénient, c'est que leur rôle est un peu froid, surtout dans cette fiction, où les peintures allégoriques se trouvent prodigieusement multipliées.

Cet ouvrage fut censuré avec vivacité dans deux journaux intitulés, l'un, *Bibliothèque impartiale*, et l'autre, *Nouvelle Bigarrure*. Morelly publia une apologie de ses principes, sous le titre de *Code de la Nature*. C'est l'ouvrage qui a été long-temps attribué à Diderot. Il ne faut que l'ouvrir pour se convaincre qu'il n'est que le développement de la Basiliade. Voyez mon Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes, n°. 768, t. I.

M. Morelly n'est point né à Vitry-le-Français, comme l'assure la *France littéraire* de 1769. Il paraît que son père a été régent dans cette ville. Voyez la *France littéraire*, édition de Formey.

BESNIE R. ●

Dans l'ouvrage intitulé le *Mexique conquis*, Paris, 1752, 2 vol. in-12, Christophe Colomb, du haut de l'Empirée, intercède auprès de

Dieu pour la conversion du Nouveau-Monde, dont il a fait la découverte. Ses vœux sont exaucés ; et comme il falloit se rendre maître des idolâtres , avant que de les gagner à Jésus-Christ, Cortès est choisi pour être le chef de l'expédition qui doit en faire la conquête.

On trouve dans cette espèce de poème quelques beautés de détail, quelques traits assez bien imités des poètes qui ont travaillé sur un sujet semblable. L'ouvrage finit par la défaite du roi du Mexique , qui avoit succédé à Montézumo , comme l'Eneïde par celle de Turnus. L'auteur , malgré cela , ne se flatte point d'avoir fait un poème épique, mais d'avoir fourni de bons matériaux à ceux qui , dans la suite , voudroient en faire un sur la même matière.

L'ABBÉ DE LA BAUME.

La guerre qui a commencé dans le ciel entre Dieu et l'ange rebelle , vient se terminer sur la terre par Jésus-Christ, fils unique de Dieu , revêtu de la toute-puissance de son père , sous un corps mortel , pour renverser l'empire que Satan y avoit usurpé , abolir le culte impie des idolâtres , délivrer l'homme du

honteux esclavage où il étoit retenu, rétablir le règne de Dieu, relever son culte, faire honorer son nom d'un bout de la terre à l'autre, fermer les enfers, y précipiter Satan, le péché et la mort, rouvrir le paradis au genre humain, qui l'avoit perdu par la prévarication du premier père, et enfin élever l'homme à l'immortalité, et le faire asseoir aux trônes célestes, d'où les anges rebelles ont été renversés et précipités avec leur chef. D'une part, Jésus-Christ fait la guerre à Satan et au monde par des exemples, des maximes et des miracles. De son côté, Satan y oppose des impostures, des cabales, des violences, des fureurs, des illusions et des prestiges. Satan triomphe enfin par les pontifes, les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens, et le peuple qu'il a séduit; et lorsqu'enfin il est venu à bout de faire charger de chaînes le Christ son ennemi, et de le faire condamner à la mort, en ce même moment où Jésus expire, la Divinité, comme se séparant de l'humanité, reprend ses droits. Le Christ, vaincu en apparence, devient vainqueur. La foudre à la main, il poursuit et précipite dans les enfers Satan, le péché, la mort, et tout ce peuple de démons, qui

s'applaudissoit d'un vain triomphe. Tel est le sujet général d'un poëme en prose composé de douze chants, sous le titre de la *Christiade*, ou *le Paradis reconquis*, par l'abbé de la Baume, 1753, six volumes in-12.

Des personnes, justement délicates sur tout ce qui regarde notre croyance, ont été alarmées du dessein de l'auteur; elles ont craint qu'un poëme, où l'évangile devoit être mis en action, ne devînt un objet de scandale pour les fidèles, de risée pour les libertins et les impies. L'ouvrage d'ailleurs est écrit d'un style pompeux et figuré qui, loin d'échauffer le lecteur, le refroidit. Il y a de très-grandes indécences, et l'Écriture Sainte y est étrangement travestie. On y voit tenter J. C. par la Madelaine; cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur condamné à une amende.

BITAUBÉ.

Dans le poëme de *Joseph*, volume in-8^o, par Bitaubé, 1757, il y a du naturel, de l'intérêt et de la simplicité; on y remarque quelques traits aussi beaux que ceux qu'on admire dans les anciens. Il n'y faudroit que

de beaux vers , pour contenter ceux qui ne veulent point de poëme épique en prose ; sans doute il intéresseroit davantage , si ce sujet étoit moins connu , et si le respect qu'on doit à tous ceux qu'on puise dans la même source , permettoit d'y faire plus de changemens. Excepté Sélima , l'historien sacré a fourni tout le fond à M. Bitaubé , et lui a marqué les situations. Cette loi de ne pas trop s'écarter du texte divin , a jeté du vide dans quelques chants. Il est d'autres défauts qu'il faut attribuer à l'auteur même. Par exemple , le Voyage de Joseph en Egypte pouvoit être plus pittoresque et plus animé ; celui qu'il fait en songe vers les sources du Nil , demandoit encore plus de génie et de feu ; le style , quoiqu'en général assez poétique , le paroîtroit bien davantage s'il étoit soutenu.

Le même M. Bitaubé nous a donné *Guillaume de Nassau* , ou la Fondation des Provinces-Unies , en dix chants , 1773. Le génie de Guillaume , la hauteur de son projet , les obstacles presque insurmontables qu'il voyoit à chaque instant renaître sous ses pas ; la constance infrépide avec laquelle il reparoissoit après des défaites , qui sembloient avoir

détruit son parti ; ses malheurs personnels au milieu des calamités publiques , quel champ vaste et fécond pour la poésie ! L'action est grande : c'est la fondation d'une république ; elle intéresse tout un pays et même l'humanité : elle est nouvelle. Dans Léonidas , c'est une nation qui défend sa liberté contre un conquérant ; ici , c'est un peuple qui brise le joug de fer que lui impose un maître cruel. Elle est instructive et morale : quelles leçons frappantes elle donne à tous les rois , à tous les chefs des Empires ! Qu'ils lisent cet ouvrage ; et qu'ils osent , après l'avoir lu , traiter leurs sujets , leurs frères , leurs semblables , comme de vils troupeaux d'esclaves.

L'auteur a refondu ce poème et l'a publié de nouveau en 1797 , sous le titre des *Bataves*. On le trouve dans la collection des Œuvres de l'estimable Bitaubé , Paris , 1804 , 9 vol. in-8°.

CAZOTTE.

Le poème d'Ollivier , par Cazotte , en douze chants , et en deux volumes , imprimés en 1763 , est un amas de jolis contes , narrés en style souvent poétique , et tous liés par une action principale ; ce qui les distingue des

ouvrages de cette espèce, et leur a fait donner par l'auteur, le nom de poème, quoiqu'il l'ait écrit en prose. Les amours d'Ollivier, page d'un ancien comte de Tours, et amant d'Agnès, fille du comte, devenue mère entre les bras d'Ollivier, en sont le sujet. On feroit tort à Cazotte, si l'on en examinait la fable scrupuleusement. Dans le dessein qu'il a eu, d'y donner des exemples de tout le merveilleux qui fait l'âme des compositions de ce genre, d'y présenter des tableaux et des images de toutes les espèces, d'y employer tous les styles, une fable toujours héroïque, majestueuse et sage, ne lui convenoit pas : il a mieux aimé lier des groupes à la manière de Raphaël, de Michel-Ange, de Poussin, de Teniers et de Calot : ce que la peinture peut-être ne sauroit entreprendre, ici la poésie l'a exécuté avec quelque succès.

LE CLERC.

Le poème de Tobie, en quatre chants, en prose, par le Clerc, en un volume in-12, petit format, 1773, paroît fait à l'imitation de la *Mort d'Abel*, par Gessner, et de *Joseph*, par M. Bitaubé. C'est une preuve que l'Écriture Sainte est une mine féconde, dont les

poètes n'ont pas assez connu toutes les richesses, et qui peut fournir des sujets aussi heureux, et des exemples de vertu bien plus admirables, que le fond si usé de l'ancienne mythologie.

Tobie est divisé en quatre chants; et quoiqu'embelli de tous les ornemens dont il est susceptible, le texte sacré y est suivi avec exactitude. L'ordonnance de ce poëme m'a paru simple, noble et bien conçue; elle est chargée de peu d'incidens; et les événemens que fournit le sujet, ont suffi à l'auteur pour distribuer, dans tous ses chants, des situations intéressantes, et les richesses de la poésie et du sentiment. Son style est naturel, harmonieux et sans aucune des recherches de ce mauvais goût, qui gâteroit encore plus ce sujet que tout autre. Ce qui surtout est inestimable, est cette morale douce et affectueuse, ce tableau continu des mœurs des anciens patriarches; c'est, pour ainsi dire, cet air pur de la vertu, qu'on respire dans cette lecture. Enfin, je pense que cet ouvrage est un de ceux qui approchent le plus de l'excellent poëme d'Abel, qu'on peut regarder comme le premier modèle de ces sortes de productions.

MARMONTEL.

MARMONTEL.

Le but de cet auteur, en publiant l'*Histoire des Incas*, 1777, 2 vol. in-8°, avec figures, a été de contribuer à faire détester de plus en plus le fanatisme; d'empêcher qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante et charitable, et d'inspirer pour elle autant de vénération et d'amour, que de haine et d'exécration pour son cruel ennemi. Il a mis sur la scène, d'après l'histoire, des fourbes et des fanatiques; mais il leur a opposé de vrais chrétiens. Barthélémi de Las Casas est le modèle de ceux qu'il révere; c'est en lui qu'il a voulu peindre la foi, la piété, le zèle pur et tendre, enfin l'esprit du christianisme dans toute sa simplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, sont les exemples du fanatisme qui dénature l'homme et qui pervertit le chrétien; c'est en eux qu'il a mis ce zèle absurde, atroce, impitoyable, que la religion désavoue, et qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit détester.

Quant à la forme de l'ouvrage, Marмонтel a cru devoir joindre aux événemens que lui a fournis l'histoire, les réflexions que ces

faits inspirent; il leur a souvent donné l'action et l'intérêt du drame, et a quelquefois orné ce fonds historique, de fictions, pour rendre la moralité des faits plus sensible, et mieux remplir l'objet que tout écrivain moraliste doit se proposer, qui est de plaire, de toucher et d'instruire.

Bélisaire, du même auteur, est encore un roman poétique qui a eu beaucoup de succès. Lorsqu'il parut, il effaroucha les faux dévots. La Sorbonne, dont le métier étoit de persécuter les gens de lettres qui avoient le courage de dire des vérités utiles, sonna le tocsin contre l'auteur de *Bélisaire*; mais ce dernier parvint à détourner l'orage qui le menaçoit. Cette petite persécution donna plus de vogue à l'ouvrage; il en a été fait une multitude d'éditions.

L'ABBÉ DE REYRAC

L'Hymne au Soleil, 1777, in-8°, est un de ces ouvrages indépendans des circonstances, du caprice des modes et de l'esprit du jour: il faut le ranger dans le petit nombre de ces productions qu'on relira toujours avec un nouveau plaisir; on y reconnoît partout cette chaleur continue, ce coloris vif et

pur, ces détails poétiques, maintenant ignorés, mais qui seuls annoncent le véritable talent. Il ne manque à ce poème que les ornemens de la versification. Un ami de l'auteur, l'abbé Métivier, l'en a revêtu, en le traduisant avec beaucoup d'élégance dans la langue de Virgile, Orléans, 1778, in-8°.

On doit à M. Desessarts une jolie édition des Œuvres de l'abbé de Reyrac, avec des observations sur ses poésies et sur ses ouvrages en prose, 1799, in-8°.

P E C H M É J A.

Le roman poétique de *Téléphe* parut, pour la première fois, en 1784, in-8°. On l'a réimprimé en 1795, 2 vol. in-18. Cet ouvrage jouit d'un succès d'estime. On n'y trouve ni la riche imagination, ni les beautés antiques, ni le style mélodieux du divin Fénelon; mais c'est la production d'un homme de mérite et de sens, d'un vrai philosophe. Le style en est assez pur et ne manque pas de fermeté et d'énergie; quelquefois il manque de mouvement et tombe dans l'emphase: le meilleur morceau du roman se trouve dans les derniers livres. C'est un épisode qui peint

la vie et les sentimens de deux amis. On voit qu'il a été fait de cœur ; et il contient sur la manière de former et d'entretenir l'amitié, les préceptes les plus sages, comme les plus aimables. L'auteur étoit digne de les donner : il connoissoit, par expérience, cette amitié, ce sentiment si sacré, dont nous ne connoissons plus guères que le nom. On sait que Pechméja et Dubreuil renouvelèrent dans le dernier siècle l'exemple trop rare d'Oreste et de Pylade.

FLORIAN.

Florian publia, en 1782, sa *Galathée*, en quatre livres. Les trois premiers sont une imitation embellie de Michel de Cervantes. Le quatrième livre est entièrement de l'invention de Florian. On sait que l'auteur espagnol n'avoit pas complété son ouvrage. Florian donna quelque temps après son *Estelle*, en six livres. Ces deux romans, et surtout le premier, eurent un succès qui s'est toujours soutenu.

Numa est connu dans l'histoire comme un roi juste, bienfaisant, pacifique, plein de sagesse et de prudence, ami de la religion, de l'agriculture et des arts utiles ; qui sut

adoucir les mœurs d'un peuple de brigands , et asservir aux lois des guerriers féroces ; qui eut l'art de tromper les hommes pour les rendre heureux. Quelle a été ma surprise , quand j'ai vu le grave et paisible Numa travesti en héros de roman , en chevalier errant , qui court le pays et cherche des maîtresses ? Presque toute la fable est sans vraisemblance ; c'est un amas d'aventures bizarres , sans suite , sans plan , sans dessein , inférieures par-là même aux plus médiocres romans , qui du moins offrent une intrigue principale , à laquelle tous les incidens se rapportent.

De ce défaut de plan naît le défaut total d'intérêt. Ce héros , jusqu'au onzième livre , joue le rôle le plus mince. Il n'éprouve que des disgrâces très-communes , et ne se trouve jamais dans un danger qui fasse trembler pour lui. Ses amours sont fades et insipides ; qu'il épouse ou non *Hersilie, Tatia, Anaïs*, c'est ce dont personne ne s'embarrasse. N'y a-t-il donc rien à louer dans ce poëme ? Avec l'esprit et le talent de Florian , étoit-il possible de faire un ouvrage qui fût absolument sans mérite ? Non , sans doute ; on trouve dans Numa un style pur , élégant , gracieux , beaucoup plus soigné ,

mais aussi bien moins naturel, bien moins touchant, et surtout d'une harmonie bien moins variée que celui de Télémaque, qui, dans sa simplicité et même dans sa négligence, a un charme particulier. *Numa Pompilius* parut en 1786, in-8°. Ce roman n'avoit point joui du succès que l'auteur avoit espéré. Il crut qu'en choisissant un sujet entre le roman politique et le roman pastoral, il le traiteroit avec plus de bonheur. *Gonzalve de Cordoue*, ou *Grenade reconquise*, en dix livres, 1791, 2 vol. in-8°, n'eut pourtant pas un succès aussi brillant ni aussi soutenu que Galathée et qu'Estelle. Cependant cet ouvrage fait encore beaucoup d'honneur à son talent; il est précédé d'un *Précis historique sur les Maures d'Espagne*, composé avec méthode, plein de recherches intéressantes et écrit du style qui convient à l'histoire. Didot l'aîné a publié une jolie édition des Œuvres complètes de Florian, en 24 vol. in-18.

M. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

L'espèce de conte moral, intitulé *Paul et Virginie*, a obtenu le succès le plus brillant et le plus mérité. Il a paru, pour la première fois, en 1788, dans le quatrième volume des

Etudes de la Nature. Peu de mois après, Didot le jeune en publia une jolie édition in-18, ornée de quatre gravures. En 1806, l'auteur en a donné une magnifique édition in-fol. et in-4^o., enrichie de 6 gravures, et augmentée d'un nouveau préambule. Son but a été de prouver que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Il paroît que le fond de cette petite aventure est vrai, et que M. de Saint-Pierre en a appris la plupart des faits sur les lieux mêmes où ils sont arrivés. Le principal caractère du génie de cet auteur est une sensibilité inépuisable, sans exaltation, sans emphase ; une simplicité aimable qui ne fuit pas les ornemens, mais qui les choisit ; ajoutez-y un goût exquis, aussi éloigné des raffinemens de l'élégance et du style académique, que de la négligence et de l'incorrection de ce style inculte et grossier, qu'on veut nous donner quelquefois pour celui de la nature.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Des hommes d'un mérite distingué ont trouvé dans *Atala*, l'empreinte d'un talent original ; la profondeur et le charme des sentimens, la naïveté des mœurs ; l'élévation

des pensées et la beauté de la morale. Mais des critiques d'un goût sévère croient qu'en aucun genre d'ouvrage, on ne peut se dispenser d'être vrai, de la vérité qui convient au genre; d'éviter l'enflure et l'exagération, qui sont une fausseté toujours contraire à l'effet; d'être toujours clair, puisqu'on n'écrit que pour être entendu; d'être d'accord avec soi-même, et de tenir les personnages d'accord avec leur caractère, parce que sans cela il n'y a ni intérêt, ni plaisir; et enfin d'être toujours raisonnable, parce que la raison est la règle universelle à laquelle il faut que toute composition se rapporte. Il est essentiel de relever les défauts d'un ouvrage que les éloges qu'on en a faits présentent comme un modèle à l'admiration de nos jeunes écrivains, qui peuvent être tentés d'en imiter les défauts mêmes.

Le *René*, du même auteur, mérite à peu près les mêmes éloges et la même censure.

On a publié, en 1805, une jolie édition d'*Atala et René*, en un vol. in-12.

En récapitulant ce qu'on a dit sur les *Martyrs* du même auteur, 1809, 2 vol. in-8°, ou 3 vol. in-18, on trouve que ce prétendu poëme est le mauvais ouvrage d'un homme qui

qui a un grand talent. A ne le considérer que sous le rapport de l'art, l'ouvrage est froid et d'un intérêt médiocre. Le style produit deux sensations bien différentes ; partout où l'auteur est simple, il offre des morceaux du plus grand mérite : des pages, des livres entiers sont écrits avec une rare élégance ; les descriptions mêmes qui, par leur multitude, fatiguent et rebutent le lecteur, sont, pour la plupart, extrêmement agréables, à ne les considérer qu'isolément ; mais partout où l'auteur se livre à la fougue de son imagination, son style devient, comme ses idées, affecté, bizarre, extravagant, et quelquefois ridicule : il semble avoir fait la gageure de ne rien dire comme un autre, et de faire entrer de force dans la langue française, les idées, les métaphores et les tournures hébraïques, grecques et romaines. Enfin, ce roman, tel qu'il est, mérite d'être conservé comme un modèle à fuir, et d'être montré aux jeunes littérateurs comme un exemple des folies dont les grands talens sont capables, lorsque leur imagination n'est pas guidée par le bon goût et par le bon sens.

Les Martyrs ont reparu en 1810, 3 vol. in-8°, avec des changemens et des augmen-

tations qui font disparaître la cause de plusieurs des précédentes critiques.

§ IX. NOUVELLES ET CONTES.

LA REINE DE NAVARRE.

Il y a dans les Monts Pyrénées des sources fameuses, appelées Caulderets, dont les eaux, prises en bains ou en boissons, sont également salutaires. La reine de Navarre, dans la préface de ses *Contes*, suppose que sur la fin du temps destiné à prendre ces eaux, il vint des pluies si considérables, que tout le monde fut obligé de quitter les maisons de Caulderets. Les uns voulurent traverser des rivières, et furent emportés par la rapidité de l'eau ; d'autres, pour prendre des routes détournées, s'enfoncèrent dans les bois, et furent mangés par des ours ; quelques-uns vinrent dans des villages inconnus qui n'étoient habités que par des voleurs. Les plus sages se réfugièrent à l'abbaye de Notre-Dame de Serrance ; et tandis qu'on leur bâtit un pont pour traverser la rivière, ils forment le projet de composer chaque jour chacun un conte, et de s'amuser mutuellement. Ces contes, toujours suivis de réflexions, sont distribués par journées.

Le sérieux et le plaisant y trouvent leur place tour à tour. La reine de Navarre a parlé de tout, et en a parlé avec cette liberté que les princesses se permettent, et que celle-ci tâche de réparer néanmoins par la morale qui termine chaque conte. Elle est souvent placée à propos, et l'auteur garde presque toujours le respect dû à la religion. Je ne parle point du style, il est quelquefois diffus, quelquefois agréable, et en général simple et naturel; d'ailleurs, c'est une reine qui écrit, et qui n'écrit que pour s'amuser.

Les *Contes* de la reine de Navarre parurent, pour la première fois, en 1558, par les soins de Boistuan, dit Launay, sous le titre des *Amans fortunés*; Claude Gruget, valet de chambre de l'auteur, les remit dans un nouvel ordre, et les publia sous le titre d'*Hep-tameron*, en 1560, in-4°, à Paris. L'édition la plus recherchée a pour titre : *Contes et Nouvelles de Marguerite de Valois, reine de Navarre*, mis en beau langage, Amsterdam, George Gallet, 1698, 2 vol. in-8°.

On estime aussi l'édition de Berne, 1780 et 1781, 3 vol. in-8°, avec des figures de Chodowiechi et une préface de Sinner.

MARMONTEL.

Les contes en prose redevinrent à la mode, lorsqu'un homme de beaucoup d'esprit, Marmontel, eût donné les siens, en 1761, en deux tom. in-12, réimprimés depuis en trois volumes. L'auteur les intitula *Moraux*, non qu'ils enseignent la morale, mais parce qu'ils peignent nos mœurs, dont il a saisi les nuances les plus fines. Ils sont en général bien faits, bien écrits; mais le style en est quelquefois trop maniéré; et l'art y laisse trop peu apercevoir la nature. Le dialogue est vif et agréable; mais il est quelquefois un peu roide; et il y règne dans certains endroits une précision trop étudiée. Quoique ces contes soient *moraux* dans le titre, il n'est pas toujours facile d'en apercevoir la morale dans la lecture. Leur mérite particulier est d'être propres à s'accommoder au théâtre. Il auroit été à souhaiter que l'auteur, qui a fourni des sujets à tant de petits drames, eût mieux observé le costume, en représentant les mœurs antiques ou étrangères. Il est tellement violé dans Alcibiade, dans Soliman, dans les Mariages Samnites, etc., etc., qu'il en résulte, pour le lecteur instruit, le mé-

lange le plus bizarre. Marmontel vouloit se faire lire par les femmes; et il a pensé, sans doute, que ç'auroit été les dépayser trop, que de peindre les Grecs en Grecs, et les Romains en Romains. Il a voulu écrire pour son siècle, et il a réussi.

On remarque une différence entre les premiers et les derniers contes de Marmontel. Il faut l'attribuer au changement survenu dans la situation de l'auteur entre les époques de ces diverses compositions. En écrivant les premiers, il vivoit dans une grande dissipation, au milieu des sociétés bruyantes où l'on cherchoit le plaisir sous toutes ses formes et l'esprit dans toute sa parure. Il a composé les derniers, lorsque son mariage lui avoit fait connoître une vie intérieure moins agitée et plus morale.

Les anciens contes, fruits d'une imagination jeune et vagabonde, se ressentent d'une sorte de libertinage de l'esprit. Les nouveaux, écrits dans une situation plus calme, auprès de sa femme et au bruit des jeux de ses enfans, sont plus près de la nature, qui se fait mieux entendre à la maturité de l'âge et dans le silence des passions.

VOLTAIRE.

Les Contes de feu Guillaume Vadé vinrent à la suite de ceux de Marmontel. Cet ouvrage est un phénomène de la vieillesse de l'auteur ; il respire toute la gaieté du premier âge. Il y a dans ce recueil des contes en vers, et d'autres en prose. Parmi ceux-ci, on lira avec plaisir et sans risque, celui de Jannot et Colin, dont les aventures sont revêtues de ce style enchanteur, et contées avec cette grâce qui étoit propre à Voltaire.

M. DE BOUFFLERS.

Un défaut considérable du conte très-ingénieux de la *Reine de Golconde*, par M. de Boufflers, est d'être gâté par de puériles antithèses, par des jeux de mots, par des tours affectés et pénibles. L'auteur est par son esprit, par ses talens, fort au-dessus de toutes ces petites misères du faux bel-esprit. On souhaiteroit encore qu'il eût donné plus d'étendue et de développement à son sujet ; il avoit de quoi faire un conte très-agréable ; et l'on ne peut regarder celui qu'il nous a donné, que comme un joli croquis. Au reste, je suis bien éloigné d'applaudir au fond vo-

luptueux de cette historiette. Je n'en ai parlé qu'à titre d'ouvrage de littérature, qui a fait quelque bruit dans le monde.

L'ABBÉ DE VOISENON.

Tant mieux pour Elle, conte plaisant, est un petit ouvrage de l'abbé de Voisenon, où l'esprit a plus de part que le sentiment ; c'est le fruit d'une imagination vive, qui s'abandonne à des idées qui n'ont pas toujours la décence qu'elles devroient avoir. Il auroit pu mieux occuper son loisir : on pourroit dire la même chose des autres romans du même auteur, recueillis en cinq petites parties, petit in-12, 1777; et réimprimés depuis sa mort, tels que le *Sultan Misapouf*, l'*Histoire de la Félicité*, *Zulmis*, et *Zelmaïde*.

§ X. ROMANS ESPAGNOLS.

CERVANTES.

Nous empruntons autrefois nos romans des Espagnols. J'en ai indiqué quelques-uns, en citant le Sage ; mais celui de tous qui a eu le plus de réputation, chez tous les peuples qui se piquent d'esprit, est l'*Histoire de l'invincible Don Quichotte de la Manche*, trad.

en français par Filleau de Saint-Martin et Challes, en 6 vol. in-12. Je ne connois point de livre où il y ait autant d'esprit, de gaieté, de bonne plaisanterie, de naïveté. C'est un roman judicieux, moral, plein de sel et de ces agrémens qui égayent la vertu même. La plus piquante ironie y est soutenue d'un bout à l'autre. Les nœuds, les épisodes, l'intrigue, tout sent l'homme de génie. La traduction française de Saint-Martin pourroit être plus saillante; mais l'original a tant de mérite, qu'on ne s'aperçoit pas de la langueur que le traducteur a quelquefois répandue sur son style. Les entretiens que Cervantes, l'auteur de ce roman, suppose entre Sancho et Don Quichotte, sont toujours vifs, fins, naïfs, et respirent toutes les grâces du meilleur comique. Le but principal de l'écrivain fut de décrier ce tas d'imaginations extravagantes, de chimères romanesques, de fictions gigantesques et puériles, qui, sous le nom de romans, infectoient le goût et bouleversaient les cervelles en Espagne. Il réussit. Les folies de la chevalerie disparurent; et un homme inconnu, qu'un ministre barbare détenoit dans un cachot, eut la gloire de corriger la nation qui méconnoissoit son génie.

La

La précédente traduction n'a pas été effacée par celle de Florian, ouvrage posthume qui vit le jour en 1799, 3 vol. in-8°, ou 6 vol. in-18, ni par celle de M. Bouchon du Bournial, 1808, 8 vol. in-12.

Florian, habitué à imiter plutôt qu'à traduire, a peut-être trop cherché à donner sa manière et son coloris à Cervantes. M. Bouchon du Bournial s'est souvent écarté du sens de l'auteur original.

M. Petitot a publié, en 1809, 4 vol. in-18, une traduction mutilée des *Nouvelles* de Cervantes.

MATTEO ALÉMAN.

L'auteur des *Aventures plaisantes de Gusman d'Alfarache*, Paris, chez la veuve Duchesne, 1777, 2 vol. in-12, est un certain *Matteo Aléman*, des environs de Séville en Espagne, et qui vivoit sous le règne de Philippe II. Après avoir passé plusieurs années à la Cour, il s'occupa à composer des ouvrages. Le plus connu est l'*Histoire de Gusman d'Alfarache*. Quand il parut, il fut reçu si favorablement, qu'on appela par excellence son auteur *le divin Espagnol*. On en a fait depuis beaucoup d'éditions, et il a été

traduit en italien , en français , en allemand . La dernière traduction française est du célèbre le Sage , dont les ouvrages se font lire avec un si vif intérêt . Il y a près de quatre-vingts ans qu'elle vit le jour . M. Alletz a cru rendre service au public , en la faisant réimprimer . Mais il en a sagement retranché les épisodes inutiles , les histoires lugubres , les déclamations vagues , en un mot , tout ce qui est étranger à la vie du plus grand des héros en fait de subtilité , d'escroquerie , de fourberie , etc . Quoique le tissu de toutes ses aventures ne paroisse pas d'abord pouvoir fournir des leçons fort instructives , on y trouve cependant des caractères frappés de main de maître , des tableaux de la vie civile , et des portraits qui , dit l'éditeur , corrigent sans qu'on s'en aperçoive , et qui font plus d'impression que ne pourroient faire tous les préceptes de la morale .

§ XI. ROMANS ITALIENS.

J. A. - MARINI

Cet écrivain du 17^e. siècle fut le premier italien qui retraça en prose , dans ses romans , les usages , les mœurs , les dangers et les

exploits de l'antique chevalerie. Il est l'auteur du *Caloandre Fidèle*, trad. en français, par le comte de Caylus, 1740, 3 vol. in-12, et des *Désespérés*, trad. par de Serré, magistrat connu dans son temps par la délicatesse de son esprit et de son goût, 1731, 2 vol. in-12.

Le *Caloandre Fidèle* offre une imagination riche, une intrigue qui se développe avec art, et des caractères assez habilement diversifiés.

On trouve dans les *Désespérés*, des intrigues et des situations intéressantes, qui le seroient pourtant davantage, si elles étoient plus conformes aux mœurs. On y voit trop de mariages secrets et de reconnoissances; trop d'événemens, quoique bien liés et bien développés, trop de merveilleux; mais il faut songer que c'est un roman de chevalerie. Celui-ci est ingénieux et amusant; et c'est assez pour les lecteurs de ces petits ouvrages.

J.-M. Bruyset a réimprimé ces deux traductions en 1788, sous le titre de *Romans-Héroïques* de Marini, 4 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'un discours sur les romans de chevalerie et d'une notice sur Marini, par M. Delandine.

BOCCACE.

Le principal titre de la gloire de Boccace est le *Decaméron*, ouvrage qui renferme cent nouvelles, qu'on suppose racontées en 10 jours, par sept dames et trois jeunes gentilshommes. On croit que toutes ces nouvelles ont un fondement historique, qui a été comme le canevas que l'auteur n'a fait qu'étendre et embellir. Les récits sont composés avec un art si admirable, qu'on peut dire que la prose italienne doit autant à Boccace, que la poésie est redevable à Pétrarque. Le *Decaméron*, pour la beauté du style, le choix des expressions, le naturel du récit et l'éloquence des discours sera toujours regardé comme le plus parfait modèle de l'italien le plus pur et le plus élégant. On ne doit donc pas être surpris si on en a fait une multitude innombrable d'éditions, et s'il a été traduit dans presque toutes les langues. Cependant M. Denina prétend que le style de Boccace ne doit pas être imité à tous égards ; qu'on y trouve quantité de mots vieux et surannés, et qu'il est à propos de s'être prémuni par la lecture de plusieurs autres bons écrivains des siècles postérieurs, pour pouvoir, en lisant Boc-

cace, éviter d'en prendre des expressions qui, étant usées aujourd'hui, ne pourroient que défigurer le style. D'un autre côté, le moraliste, même le moins sévère, peut regretter que cet ouvrage, si parfait d'ailleurs, soit souillé par quelques contes obscènes, et par quelques images trop libres.

Ceux qui aiment notre ancien langage, lisent encore la traduction du *Decaméron*, publiée, pour la première fois, vers 1540, in-fol., par Antoine le Maçon. Les libraires de Paris en ont donné une belle édition avec des figures gravées en taille-douce sur les dessins de Gravelot, 1757, 5 vol. in-8°.

M. Sabatier de Castres passe pour l'auteur de la traduction nouvelle qui parut en 1779, 10 vol. petit in-12. On lui préfère celle du comte de Mirabeau, imprimée en 4 vol. in-8°.

GRAZZINI, dit L A S C A.

La première traduction française des *Nouvelles* de cet auteur, mort en 1583, parut en 1776, 2 vol. in-8°. Il a le défaut de sa nation, celui d'être quelquefois un peu trop diffus; tous les sujets, quoique souvent un peu libres, suivant l'usage de ce temps, sont intéressans. D'ailleurs, il y a dans son recueil

la plus heureuse variété, de la gaieté, du plaisant et du pathétique. Comme les Contes de Lasca ne parurent qu'après sa mort, on ne trouva d'abord que ceux de la seconde soirée, qui fut imprimée, pour la première fois, en 1740. On découvrit, en 1766, la première et la seconde Nouvelle de la troisième soirée, et l'on en fit une édition plus complète. On a enfin trouvé un manuscrit qu'on croit être du temps d'Henri IV : c'est une traduction française des Nouvelles de Lasca, avec les neuf Contes, dont l'original est perdu. S'ils ne sont pas réellement de cet auteur, le traducteur, qu'on assure être M. Imbert, et non M. le Fevre de Villebrune, a si bien imité sa manière, qu'il est difficile de ne pas s'y méprendre,

§ XII. ROMANS ALLEMANDS.

M. W I E L A N D.

Cet auteur a su fondre avec beaucoup d'art, dans le roman d'Agathon, qui passe, à juste titre, pour un de ses chefs-d'œuvres, la philosophie, l'érudition, la sensibilité et la galanterie. Cependant il manque à cet ouvrage un caractère marqué, une idée dominante, une

fin reconnue qui en concentre les effets et qui serve, soit à en déterminer le genre, soit à lui donner cette unité, la première règle de tous les genres. Frenais en avoit publié, dès 1768, une traduction française, ou plutôt un extrait peu digne d'être lu; M. Pernay en a donné une traduction nouvelle en 1802, 3 vol. in-12; il a abrégé quelques chapitres et supprimé des longueurs. Son style se ressent beaucoup de la pesanteur et de l'enchevêtrement des périodes allemandes.

M. Ladoucette, préfet du département de la Roër, a donné une imitation d'Agathon, sous le titre de Philoclès, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Non-seulement il a changé le nom du héros, mais encore il a réduit à douze les quinze livres de l'original, élagué ou resserré les réflexions, les monologues, les entretiens philosophiques, etc. Quant au style, cette imitation est fort supérieure à la traduction.

Le caractère particulier du génie de Wieland consiste dans une extrême flexibilité, dans une fécondité inépuisable qui se prête tour à tour à tous les sujets, à toutes les nuances, et nulle part ce caractère ne s'est fait remarquer d'une manière plus saillante, que dans *Peregrinus Protée*, ou les Dangers de

l'Enthousiasme, ouvrage bien traduit en français par la Baume, Paris, 1795, 2 vol. in-18, mais si mal imprimé qu'on ne peut le lire sans se fatiguer la vue. On doit aussi à M. la Baume la traduction des Abderites, 1802, 3 vol. in-8°.

L'Histoire du sage Danischmond, traduite en français par un anonyme, Paris 1800, 2 vol. in-8°. et in-12, appartient à la classe des romans philosophiques. On n'y trouve point de ces aventures invraisemblables, de ces atrocités rebutantes, de ces assertions hardies, ou de ces pensées exagérées qui, seules pendant trop long-temps, purent assurer le débit des productions littéraires. Le style de cette traduction est agréable, facile, mais pas toujours correct. Celui des notes, qu'on a quelquefois voulu rendre plaisant, est un peu entaché de ce jargon scientifique, censuré par Molière dans ses *Précieuses Ridicules*.

On a encore traduit de Wieland l'Histoire d'un jeune Grec, conte moral, Leyde, 1777, 2 vol. in-8°.; le Miroir d'or, ou les Rois du Chéchian, Neufchâtel, 1774, 2 parties in-8°. C'est un roman politique. Madame d'Ussieux, qui joignoit au mérite de savoir plusieurs langues, celui de bien écrire dans la sienne,

à imité le nouveau Don Quichotte, Bouillon, 4 parties, 1770, in-8°.

M. AUGUSTE LA FONTAINE.

Les anciens et nouveaux *Tableaux de Famille*, *Hermann et Emilie*, *l'Homme singulier*, *le Village de Lobenstein*, *Amour et Coquetterie*, etc., etc., ont placé Auguste la Fontaine au rang des meilleurs romanciers de l'Allemagne. Cet auteur a ramené l'imagination dans la réalité de la vie : il a su décorer pour nous cet intérieur des mœurs domestiques, hors desquelles nous cherchons à nous élancer. La traduction de plusieurs de ces romans est digne, à tous égards, du talent de madame de Montolién.

Le roman d'*Aristomène* est d'un genre différent de tous ceux de cet auteur qui ont été traduits en français, et paroît être le premier d'une suite non moins nombreuse que celle des *Tableaux de Famille*. L'auteur intitule cet ouvrage : *Traditions antiques* ; première partie, *Aristomène et Gorgus*. Il a recueilli, en effet, quelques traditions antiques sur Aristomène, consignées dans les ouvrages de MM. Gillies et Mitfort.

Les *Contes*, du même écrivain, ne sont

point au-dessous de sa réputation. L'on y retrouve dans des cadres plus étroits, la fécondité d'invention, la connoissance du cœur humain, surtout la sensibilité qui ont fait le succès de ses autres ouvrages. Madame de Montolieu a traduit aussi les *Contes*, 1804, 3 vol. in-12. On doit à M. Girard de Propiac la traduction de huit des *Nouveaux Contes moraux*, 1802, 2 vol. in-12.

M. GOËTHE.

Les Passions du jeune Werther sont un ouvrage intéressant pour ceux qui veulent suivre les progrès de la littérature allemande. Il a excité la plus vive sensation chez un peuple autrefois plus riche en savans qu'en hommes de génie. Plusieurs écrivains l'ont loué avec enthousiasme, d'autres l'ont critiqué avec amertume. La voix publique a proclamé son auteur, M. Goethe, le digne émule de Klopstock pour l'énergie pittoresque du style, la chaleur des mouvemens et la hardiesse de l'imagination. Il étoit aisé à l'auteur de composer un livre excellent avec son génie, ses matériaux et plus de goût. Nous sommes redevables de la première traduction à M. Aubry : elle parut en 1777.

M. Deyverdun en a publié une autre à Maestricht en 1786, 2 vol. in-12. Nous en devons une nouvelle à M. de Sevelinges, 1803, in-8°. Elle a été faite sur une nouvelle édition, augmentée par l'auteur de douze Lettres et d'une partie historique entièrement neuve.

M. KOTZEBUE.

Quelques situations attachantes, une peinture assez vraie du cœur humain, des réflexions d'une justesse frappante font pardonner, dans les nombreux romans de cet auteur, l'in vraisemblance des événemens et les négligences de style : les plus remarquables sont les *Aventures de mon Père*, traduites par Muller, 1799, in-8°. ; *Ildegerte*, ou l'*Héroïne de Norwège*, traduction libre, par Petit, 1804, 2 vol. in-12 ; *Léontine de Bleinheim*, traduction libre, par M. H. de Coiffier, 1808, 5 vol. in-12.

MADAME DE WOLZOGEN.

Agnès de Lilien, traduite de l'allemand, Paris, 1802, élevée par un vieillard estimable, ministre du culte protestant dans un petit village, parvint, après beaucoup de souffrances, à reconnoître sa mère, princesse

d'une petite cour d'Allemagne, qui, s'étant liée d'un mariage clandestin avec un gentilhomme au-dessous de son rang, est en butte à mille persécutions. Madame de Wolzogen, belle-sœur du célèbre Schiller, a su embellir ce sujet par des remarques spirituelles puisées dans une connoissance approfondie du cœur humain, et par des tableaux frappans de l'ennui qui ronge le courtisan, et des petites intrigues si communes dans les cours des princes foibles.

§ XIII. ROMANS ANGLAIS.

Les Anglais, qui ont produit tant d'ouvrages, sans avoir presque jamais su faire un livre, ont mieux connu que nous le véritable esprit du roman, par cela seul qu'ils sont observateurs plus profonds et plus minutieusement asservis à la loi du *costume*: leurs romans sont vraiment *nationaux*, et c'est tant pis pour leurs romans qui, imprégnés d'un bout à l'autre de cette teinte locale, sont par fois ennuyeux, surchargés de détails qui n'en finissent point, de descriptions parasites, et d'un merveilleux burlesque, capable tout au plus d'en imposer à des enfans.

DE FOÉ.

Robinson est le fondement le plus solide de la réputation de cet auteur, ou plutôt, ce qui est assez bizarre, c'est lui qui a beaucoup de réputation dans l'Europe; son auteur, qui le fut de tant d'autres productions de tout genre, n'en a pas.

Presque tout le monde connoît en France les *Aventures de Robinson Crusoe*. Elles sont pour beaucoup d'enfans la première lecture, comme elles furent celle d'Emile, et comme avant de connoître Emile, je me rappelle fort bien qu'elles furent la mienne.

Daniel de Foé publia ce roman en 1719; le succès en fut prompt et universel. Il valut, dit-on, plus de mille livres sterling au libraire qui avoit acheté le manuscrit *refusé par tous ses confrères*. Les critiques et les parodies l'assaillirent d'abord, mais elles tombèrent bientôt dans l'oubli, tandis que les éditions de Robinson se multiplioient, et qu'on le traduisoit dans toutes les langues de l'Europe. Il est devenu en Angleterre un livre national, et l'on en fait cinq ou six éditions par année pour amuser les matelots.

Ce n'est pas à cet usage que le libraire

Stockdale a destiné celle qu'il donna en 1790 ; elle est magnifique et faite pour être placée dans toutes les bibliothèques anglaises avec celles des auteurs classiques ; car chez ce peuple, dont nous devons haïr le gouvernement, mais digne, sous plusieurs rapports, de servir de modèle, il y a un esprit public, ou, si l'on veut, un orgueil national qui se porte sur les productions littéraires, comme sur toutes les autres sources de gloire et de prospérité publiques ; et l'homme aisé qui n'auroit pas dans sa bibliothèque la plus belle édition de Shakespeare, de Milton, de Pope, d'Addisson, de Thompson, de Richardson, de Hume, etc., etc., passeroit pour un mauvais anglais.

La traduction française de Robinson est due à Van Effen et à Saint-Hyacinthe. Charles Panckoucke, éditeur de l'*Encyclopédie méthodique*, avoit entrepris d'en donner une édition revue et corrigée sur la belle édition de Stockdale. Cette édition a été publiée par sa veuve en 1800, 3 vol. in-8°. avec figures. Elle est augmentée de la vie de l'auteur, traduite librement par Griffet-Labaume, de celle qui se trouve à la fin de l'édition de Stockdale, et qui a pour auteur G. Chalmers.

On a du même de Foë beaucoup d'autres ouvrages tombés dans l'oubli, à l'exception peut-être d'une *Histoire politique du Diable*, publiée en 1726, et traduite en français en 1729, à Amsterdam, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style fort enjoué ; en quelques endroits l'auteur énonce des principes assez hardis ; mais il se contredit souvent. Le *Journal des Savans* donna dans le temps une légère idée de cette production, et dit que les principes de Bekker y régnoient. L'abbé de Claustre n'ayant pas examiné assez attentivement cette dernière phrase, crut que Bekker étoit désigné comme auteur de l'ouvrage ; il présenta donc dans la *table du Journal des Savans* l'auteur de l'*Histoire du Monde enchanté*, comme celui de l'*Histoire politique du Diable*. L'erreur est évidente. D'autres bibliographes ont attribué la même histoire à Schwindenius, trompés apparemment par la ressemblance qu'elle peut avoir en quelques points avec les *Recherches de cet auteur sur le feu de l'enfer*. J'ai consigné la même erreur dans mon *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*, en ajoutant aussi faussement que l'*Histoire du Diable* avoit eu pour traducteur le ministre Bion.

SWIFT.

On a donné plusieurs éditions des *Voyages de Gulliver*, trad. en français par l'abbé Desfontaines, 1727, 2 vol. in-12. Les deux premiers sont fondés sur l'idée d'un principe de physique très-certain; savoir : qu'il n'y a point de grandeur absolue, et que toute mesure est relative. L'auteur a travaillé sur cette idée, et en a tiré tout ce qu'il a pu pour réjouir et instruire ses lecteurs, et pour leur faire sentir la vanité des grandeurs humaines. Dans ces deux voyages il semble, en quelque sorte, considérer les hommes avec un télescope : d'abord il tourne le verre objectif du côté de l'œil, et les voit par conséquent très-petits ; c'est le Voyage de Lilliput : il retourne ensuite son télescope, et alors il voit les hommes très-grands ; c'est le Voyage de Brobdingnag ; cela lui fournit des images plaisantes, des allusions, des réflexions : à l'égard des autres Voyages, Swift a eu dessein, encore plus que dans les deux premiers ; de censurer plusieurs usages de son pays. L'île aérienne de la Puta paroît être la cour d'Angleterre, et ne peut avoir de rapport à aucune autre cour.

Dans tous ces Voyages, l'auteur attaque
l'homme

l'homme en général, et fait sentir le ridicule et la misère de l'esprit humain. Il nous ouvre les yeux sur des vices énormes, que nous sommes accoutumés à regarder tout au plus comme de légers défauts; et il nous fait sentir le prix d'une raison épurée et plus parfaite que la nôtre. Au reste, l'idée de ces voyages n'est pas originale. Nous avons plusieurs romans philosophiques anciens et modernes, qui ont précédé ceux du docteur Swift; il a bien connu surtout Lucien, notre Rabelais et notre Cyrano de Bergerac. Mais sa manière est à lui, et ses développemens ont le caractère de l'invention.

RICHARDSON.

L'Angleterre fournit des caractères plus décidés, plus profonds, plus fermes que la France. Aussi les romans de Richardson, *Paméla*, *Clarisse*, *Grandisson*, ont été regardés chez nous comme un nouveau genre, qui fournit beaucoup au touchant et au pathétique. On a reproché à ce célèbre auteur de donner dans de longs détails, d'épuiser le sentiment à force de l'étendre; mais on est dédommagé de ce défaut par des morceaux très-bien écrits. Il peint la nature avec autant de mérite que de grâces. Tous les traits de ses ta-

bleaux servent à faire connoître les hommes , et à développer les replis du cœur humain.

On doit à l'abbé Prevost la traduction la plus répandue des trois romans que nous venons de citer. Il a fait beaucoup de retranchemens, surtout dans *Grandisson* et dans *Clarisse*. *Grandisson* a été traduit avec plus d'exactitude par M. Monod, ministre protestant, Gottingue et Leyde, 1756, 7 vol. in-12. Le Tourneur a publié, en 1784, une traduction complète de *Clarisse*, en 10 vol. in-8°.

FIELDING.

Henri Fielding, autre romancier anglais, dont nous avons presque tous les ouvrages traduits en français, possède les mêmes talens que Richardson, mais à un degré bien inférieur.

Le but de *Tom-Jones*, traduit par de la Place, en 4 vol. in-12, est de montrer les dangers où l'imprudence peut conduire quelquefois les hommes les plus vertueux. La vertu paroît ici sous toutes les formes qui peuvent la faire aimer. Dans *Alworthy* on la voit toujours constante et inébranlable; susceptible peut-être de quelques surprises, mais incapable du moindre trayers. Si elle souffre de

légères éclipses dans la conduite de Tom-Jones et de Sophie, c'est pour donner lieu à des remords qui la vengent. Le crime, en contraste avec elle, n'en devient que plus méprisable : il est peint dans cette histoire sous ses couleurs les plus odieuses ; la prospérité qui le suit n'y est que passagère ; la honte, l'infamie, les disgrâces y marchent toujours à sa suite.

C'est la variété des événemens, la finesse des portraits, les délicatesses de l'amour, l'analyse de nos sentimens, et les peintures brillantes de nos mœurs, qui rendent la plupart de nos bons romans si intéressans. L'on n'aperçoit ici presque rien de toutes ces choses-là ; et cependant on lit cet ouvrage avec beaucoup de plaisir. C'est qu'il règne partout une simplicité et un naturel qui attachent et qui lui donnent l'air d'une histoire véritable, plutôt que d'un roman. On y peint l'homme plutôt que le grand seigneur ; et il ne faut être ni prince, ni duc, ni marquis, pour se reconnoître aux tableaux qu'on y fait de nos passions, de nos vertus et de nos vices ; on y raconte des aventures de voyages, que tout le monde peut rencontrer également : ce n'est point dans des châteaux

superbes , dans des palais magnifiques que se passent tous ces événemens ; des maisons particulières , de simples hôtelleries sont le théâtre de la plupart des scènes épisodiques qui forment cette histoire.

On a obligation à de la Place d'avoir retranché fort à propos du roman de Tom-Jones , plusieurs endroits qui en eussent rendu la lecture languissante et ennuyeuse. Bien des gens souhaiteroient aussi qu'il eût donné un air un peu plus français au reste de l'ouvrage. Ils prétendent que la scène où l'on représente des gentilshommes qui se battent à coups de poing , et qui se font d'énormes meurtrissures , est un spectacle révoltant à nos yeux , et que la supériorité dans ces sortes de combats , ne donne pas une grande idée du vainqueur. Mais malgré ces défauts , ce roman attache et intéresse par ce goût , par cette estime naturelle que nous avons pour la vertu. Nous sentons qu'elle est faite pour nous rendre heureux ; rien ne nous satisfait tant , que l'espèce de bonheur qu'elle nous procure.

Feu M. Chéron a publié , en 1804 , une traduction complète de cet excellent roman , 6 vol. in-12.

Le fond des *Aventures de Joseph Andrews* et du *Ministre Adams*, trad. en français par l'abbé Desfontaines, 1743, 2 vol. in-12, donne l'idée d'un genre de vertu tout-à-fait inconnu dans le monde, la sévérité des mœurs dans un jeune homme, jointe à l'ingénuité du caractère. La simplicité de l'intrigue est ornée de détails épisodiques, où l'on retrouve toute la gaieté de Fielding. Les caractères parfaitement nuancés, sont de la plus grande vérité. Le vicaire Adams, personnage rempli de vertus et de simplicité, y donne une multitude d'exemples et de préceptes, dont l'effet est de lier le sentiment de la vertu aux événemens les plus plaisans de l'histoire. Si Fielding charge l'intrigue, s'il met en événemens et en descriptions ce qu'à la faveur du genre épistolaire, Richardson met en détails domestiques, le lecteur n'a point à se plaindre; partout il est occupé, ému, attendri, et disposé à bien dire et à bien faire.

On a recueilli, en 14 vol. in-12, Genève, 1781 et 1782, les traductions françaises des romans de Fielding; mais on a inséré dans cette collection les *Aventures de Roderic Random*, qui sont de Tobie Smolett, et la *Vie de David Simple*, qui est de Sara Fielding, sœur de l'auteur.

On n'y a point mis les Mémoires du Chevalier de Kilper, trad. en 1768, par M. de Montagnac. Peut-être M. de Montagnac s'est-il servi du nom de Fielding pour donner du cours à un ouvrage composé en français.

La traduction d'Amélie est celle de M. de Puisieux, publiée en 1762, quatre parties in-12. La même année, madame de Riccoboni avoit donné une imitation libre du même roman, en 3 vol.

SMOLETT.

Les *Aventures de Roderic Random*, roman très-connu, ont été trad. en français, sous le nom de Fielding, par Hernandez et Puisieux, 1761, 3 vol. in-12. On sait aujourd'hui que l'historien Tobie Smolett est le véritable auteur de cet ouvrage. On lui doit encore l'*Histoire et les Aventures de Sir William Pickle*, trad. de l'anglais par Toussaint, 1753, 4 vol. in-12, ou 1799, 6 vol. in-18.

Un anonime a traduit de l'anglais, sur la quinzième édition, *Fathom et Melvil*, 1798; 4 vol. in-12. Ce roman tient, par sa gaieté et son originalité, le premier rang après *Tom-Jones*. Les romans de Smolett se distinguent surtout par cette sorte d'esprit, qui paroît

exclusivement appartenir aux Anglais, et qu'ils nomment *humour*. On peut dire, en général, que si le célèbre Richardson a composé *Paméla* et *Grandisson* pour inspirer le goût de la vertu, Smolett s'est proposé le même but en peignant le vice sous toutes ses formes, et en montrant les suites funestes dont il est toujours accompagné.

S T E R N.

Toutes les saillies d'une imagination libre et originale caractérisent *la Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, trad. de l'anglais de Stern, par M. Frenais, 4 vol. in-12, 1785. Cette production, malgré ses irrégularités bizarres, étincelle d'esprit, de gaieté et de bonne philosophie. Son auteur est regardé comme le Rabelais de l'Angleterre ; et ses écrits méritent en effet d'être placés dans les bibliothèques, sur la même tablette que ceux du jovial curé de Meudon, par toutes les plaisanteries, toutes les scènes bouffonnes, toutes les situations comiques que présente ce roman. Il ne faut pas croire cependant que tout l'esprit de l'auteur s'évapore en saillies frivoles ; on trouve dans son ouvrage des allusions fines et ingénieuses, une critique adroite

des mœurs et des faux savans , des réflexions pleines de justesse et de solidité. Stern, quoique philosophe, ne paroît pas avoir été grand admirateur de nos Encyclopédistes.

On trouve dans le *Voyage Sentimental* du même auteur, à peu près le même caractère que dans les opinions de *Tristram Shandy*. C'est une production singulière , où l'originalité domine autant au moins que le sentiment. On y trouve l'exposé , tantôt comique , tantôt touchant , des diverses sensations que l'auteur éprouve dans son voyage en France , des aventures qui lui arrivent , des différentes rencontres qu'il fait. L'auteur n'a point cherché à mettre de la suite dans sa narration. Un de ses plus grands mérites , c'est de n'avoir point cherché à exciter l'intérêt par ces aventures romanesques et extraordinaires qui sont presque toujours hors de la nature. Ses tableaux sont puisés dans l'ordre commun de la société , saisis avec finesse , et tracés avec esprit et gaieté. Il a enfin le secret , si rare actuellement , de nous intéresser par des peintures et des détails que nous voyons tous les jours , et que nos auteurs, toujours guindés et précieux , affectent de dédaigner , faute de pouvoir les rendre.

GOLDSMITH.

GOLDSMITH.

Un roman que la littérature, la philosophie et la religion revendiquent à l'envi, c'est le *Ministre de Wakefield*, trad. en français par madame de Montesson, Paris, 1767, in-12; par feu M. Gin, 1797, in-8°; par M. Aignan, 1803, in-12. Le plan en est simple et régulier, tous les caractères finis concourent à faire ressortir le caractère principal; les situations touchantes et bien enchaînées se précipitent vers le dénouement sans gêner l'intrigue, et la morale douce et touchante est celle de la philosophie sans enthousiasme et de la religion sans fanatisme. Ici, la morale n'est pas en dissertations comme dans les romans de l'abbé Prevost; elle naît de l'action même et est inséparablement liée au sujet.

MACKENSIE.

On regrette dans l'*Homme Sensible*, trad. en français par M. de Saint-Ange, Paris, 1775, in-12, que le sujet ne soit pas mieux prononcé. Harley joint à la douceur de l'York de Stern, cette teinte de mélancolie qui accompagne presque toujours le sentiment.

On lui reproche une sensibilité minutieuse, et peut-être un peu molle : mais qui pourroit blâmer l'attendrissement que lui cause la destruction de cette maison d'école ? Il me semble que ce que nous avons vu dans notre enfance, les murs mêmes où nous avons été élevés, deviennent pour nous des ancêtres....

L'Homme du Monde, trad. aussi par M. de Saint-Ange, 1776, in-12, présente une suite d'événemens mieux liés et des caractères plus exactement dessinés : entre tous ceux-là, celui du bon M. Rawlinson, et celui du vertueux Annesly frappent et attachent le lecteur. Les chagrins et la mort de cet homme de bien présentent la scène la plus déchirante qui se trouve dans aucun roman, si l'on en excepte *Clarisse*.

M. LEWIS.

Le *Moine* a mérité dès son apparition, et conserve encore une grande célébrité ; l'effet de ce livre terrible fit époque en Angleterre, et la traduction française, dont on est redevable à MM. Deschamps, Després, Benoît et Lamare, Paris, 1797, 4 vol. in-12, tourna pour un moment plus d'une tête parmi nous. Il s'en faut cependant que ce soit un bon ouvrage ; mais c'est une production de

génie, écrite avec tout le feu de la jeunesse. Son plus grand défaut est d'avoir introduit et accredité en France ce genre détestable de drames et de romans, dont le diable et les sorciers font tous les frais, mais dont aucun ne rachète ces bizarreries monstrueuses par des beautés comparables à celles du *Moine*.

JOHN MOORE.

J. Moore, célèbre voyageur, mort le 20 février 1802, sera mis au rang des auteurs classiques de l'Angleterre. Le style de ses voyages est un modèle de facilité et de clarté. Son roman intitulé *Zélucce*, dont Cantwel nous a procuré une trad. française, Paris, 1796, 4 vol. petit in-12, est écrit avec une vérité de caractère, une force et une originalité de style qui en feront un monument durable du génie anglais. La sensibilité et la bonté de son caractère faisoient le charme de la société. Son roman d'*Édouard*, trad. aussi en français par Cantwel, Paris, 1797, 3 vol. in-12, a aussi de la célébrité; mais on ne paroît pas faire autant de cas d'un troisième ouvrage de l'auteur, intitulé : *Mordaunt, ou Esquisse de Mœurs et de Caractères dans divers pays, contenant l'Histoire d'une*

Française de qualité. On a accusé Moore de s'être mis lui-même à contribution. Son style est naturellement élégant, plein de sel et de finesse ; mais ces qualités mêmes deviennent des défauts, lorsque dans un ouvrage épistolaire, on les prête indistinctement à ses divers personnages, et c'est le reproche qu'on fait à celui-ci. Le lieutenant-général anglais, John Moore, fils de notre auteur, a été tué en Espagne d'un boulet de canon, le 16 janvier 1809.

MADAME BROOKE.

Madame Brooke mit au jour, en 1763, l'Histoire de Julie Mandeville, qui eut un grand succès. Nous en avons une traduction estimée par le célèbre Bouchand, 1764, deux parties in-12. On regrette que l'auteur ait adopté un dénouement aussi tragique qu'inopiné. Ayant accompagné son époux en Canada, elle voulut décrire les sites romantiques qu'elle eut occasion d'admirer dans cette région lointaine. C'est ce qui lui fit composer le roman d'*Émilie Montague*, traduit en français par Frenais, Paris, 1770, quatre parties in-12.

MADAME BURNEY-D'ARBLAY.

Les romans de madame Burney-d'Arblay ont été autrefois très-goûtés en Angleterre, mais ils commencent malheureusement à paroître trop raisonnables. On y chercheroit vainement, à la vérité, quelques vues nouvelles sur la vie et le cœur humain; mais ce qu'on y trouve, ce sont beaucoup de choses vraies, heureusement présentées, exprimées dans un style élégant et pur, une peinture fidèle des mœurs et des opinions anglaises, une morale saine et des instructions utiles. Qui n'a lu avec plaisir *Évelina* et *Cécilia*! Le premier a été traduit et abrégé par la Baume, 1785, 2 vol. in-16. Un anonyme a traduit *Cécilia*, Paris, 1795, 7 vol. in-18.

Camilla, le dernier ouvrage de cette aimable auteur, offre quelques caractères fort intéressans; mais on peut trouver de la roideur et de l'exagération dans les autres. MM. Després et Deschamps ont revu la traduction française de *Camilla*, Paris, 1797, 5 vol. in-12; c'est annoncer qu'on doit la lire avec plaisir.

L'époux de miss Burney, M. d'Arblay, est un émigré français.

CHARLOTTE SMITH.

Charlotte Smith est une femme très-malheureuse, dont les ouvrages portent tous la couleur de sa triste destinée, et laissent percer une certaine irritation, une habitude de la plainte et du murmure, qui altère son talent et l'empêche d'en varier les formes. Elle a fait des sonnets cependant où sa mélancolie prend quelquefois un caractère élevé et vraiment poétique. Les principaux romans de Charlotte Smith sont : *Ethelinde*, ou la Recluse du Lac, trad. par M. de la Montagne, Paris, 1796, 4 vol. in-12, et le *Proscrit*, traduit par feu M. Marquand, 1803, 3 vol. in-12.

MADAME ROCHE.

Toutes les passions qui maîtrisent les hommes, qui dominent la société, sont représentées avec les traits qui leur sont propres dans les *Enfans de l'Abbaye*, trad. de l'anglais de madame Maria-Regina Roche, par M. Morellet, Paris, 1798, 6 vol. in-12. Depuis *Grandisson* et *Cécilia*, il n'avoit rien paru dans ce genre de composition d'un intérêt aussi soutenu, d'une moralité aussi pure, d'un

ensemble aussi attachant. La bonté et la vengeance, la vertu et le crime, la candeur et la duplicité, l'honnêteté et le libertinage, l'amour et la haine s'y montrent successivement dans des tableaux en action aussi variés que ressemblans.

La *Visite Nocturne*, trad. en français par J.-B.-J. Breton, Paris, 1801, 6 vol. in-18, sembleroit annoncer un roman merveilleux ; mais ce titre trompe l'attente du lecteur, qui n'y trouve que des événemens simples et naturels ; il n'a rapport qu'au dénouement, qui a le mérite d'être imprévu. Cependant on doit savoir gré au traducteur d'avoir retranché quelques longueurs et quelques imperfections échappées à la chaleur de la composition et surtout à la facilité de l'auteur.

Clermont, traduit par M. Morellet, 1799, 3 vol. in-12, est une conception assez inextricable ; elle réunit aux détails minutieux et souvent indifférens, aux descriptions trop multipliées et souvent déplacées, des invraisemblances, des obscurités, des situations forcées, des négligences répétées, qui feroient douter que cette fable fût de l'auteur des *Enfans de l'Abbaye*, si le titre de l'ouvrage et le nom du traducteur pouvoient le permettre.

MADAME RADCLIFFE.

Il est plus facile et plus ingénieux peut-être de troubler l'imagination par une attente et des craintes mystérieuses, que de la frapper par des scènes réelles et détaillées. C'est ce que madame Radcliffe a très-bien senti dans quelques-uns de ses romans, et cette idée n'est pas sans mérite. Madame Radcliffe conduit naturellement à la plus forte terreur par l'attente, la crainte, le mystère et la curiosité ; on ne voit point de spectre, mais on l'attend toujours ; on n'entend qu'avec incertitude des soupirs, des gémissemens ; c'est peut-être le sifflement du vent, le murmure de l'onde ou les sons plaintifs de la voix d'un être intéressant qui existe et qui souffre. Est-ce un fantôme ? On l'ignore, on n'a que des soupçons ; on veut s'éclaircir, on ne peut quitter le livre ; tout y est voilé, les crimes et le merveilleux ; et ce plan produit la plus longue et la plus vive émotion.

Si dans ses romans, les scènes d'un autre genre étoient mieux faites, et si les dénouemens étoient meilleurs, on les citeroit comme des ouvrages originaux, qui peuvent donner quelques idées générales, mais qui ne doivent
assurément

assurément pas formèr un mauvais genre.

Madame Anne Radcliffe est morte en 1809, à Broughton près Stampford, âgée de 71 ans. Ses principaux romans ont été traduits en français; en voici les titres :

La Forêt, ou l'Abbaye de Saint-Clair, Paris, an 8, 4 vol. in-18. Les Mystères d'Udolphé, traduits par mademoiselle Victorine de Chastenay, Paris, 1808, 6 vol. in-18. L'Italien, ou le Confessionnal des Pénitens noirs, trad. par A. Morellet, Paris, 1798, 4 vol. in-18. Julia, ou les Souterrains de Mazzini, Paris, 1798, 2 vol. in-18. Les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne, Paris, 1797, 3 vol. in-18. Les Visions du Château des Pyrénées, Paris, 1809, 4 vol. in-12.

MADAME HELME.

Madame Helme, dont le nom est presque inconnu en France, jouit en Angleterre d'une assez grande réputation. Cette dame, qui vit peut-être encore, a publié plusieurs romans, dont la morale est pure et les intentions utiles. Clara et Emmelina, trad. en français par M. Dubois Fontanelle, 1788, 2 vol. in-12; Louisa, ou la Chaumière, trad. en français par un anonyme, 1793, 2 vol. in-18, sont les plus répandus;

Duneau et Peggy, le Fermier de la Forêt d'Inglewood, Albert, trad. en français par M. Edouard Lefèvre, sous le titre d'Albert, ou le Désert de Strathnavern, 1800, 3 vol. in-12; James Manners, trad. en français par M. Hennequin, Riom, 1801, in-12; la Caverne de Sainte-Marguerite, Sainte-Claire des Isles sont, je crois, encore à traduire. Madame Helme ne s'est pas bornée à écrire des romans, elle a consacré sa plume à d'autres travaux d'un genre plus grave et d'une utilité plus directe. On lui doit un abrégé des Vies de Plutarque; elle a traduit de l'allemand, de Camps, Colomb, Pizarre et Cortès, trois ouvrages composés pour l'instruction de la jeunesse, et parfaitement propres à bien remplir ce but; il est fâcheux seulement que M. Campe ait eu l'idée d'y établir un dialogue ridicule entre un père et une douzaine d'enfans qu'il a faits niais et ennuyeux, croyant les faire ingénus et naturels; peut-être madame Helme aura-t-elle eu le bon esprit de faire ce que n'a pas fait le traducteur français, d'abrégér ce trop long bavardage. Je trouve encore de cette dame deux ouvrages qui se recommandent par leurs titres : Promenades instructives dans Londres et les villages voisins, destinées à amuser et

perfectionner l'esprit de la jeunesse, trad. en français par le Bas, 1799, 3 vol. in-8°. ; Instructions maternelles, ou Conversations de famille sur des sujets moraux et amusans.

MADAME INCHBALD.

Madame Inchbald est la fille d'un riche fermier de Suffolk, nommé Simpson. Dans sa jeunesse, elle avoit un défaut dans l'organe de la parole qui la rendoit presque intelligible pour ceux qui n'étoient pas habitués à l'entendre. Malgré ce défaut, on lui indiqua le théâtre comme une ressource convenable à ses talens, et surtout à la position où l'avoient placée différentes aventures de sa vie. Elle joua sur plusieurs théâtres. On pardonnoit généralement son défaut de prononciation en faveur de sa beauté; et les agrémens de son caractère lui firent des amis dans tous les lieux où elle résida.

Bientôt madame Inchbald se livra à la composition. On joua d'elle plusieurs pièces de théâtre. Toutes réussirent. La réputation de cette dame, comme auteur, s'est étendue par ses romans. Qui ne connoît *Simple Histoire* et sa suite, si bien trad. par M. Deschamps,

aujourd'hui secrétaire des commandemens de Sa Majesté l'Impératrice Josephine !

Il seroit à désirer que le traducteur d'un nouvel ouvrage de madame Inchbald, intitulé la *Nature et l'Art*, 1797, 2 vol. in-18, y eût mis autant de pureté de style, de grâce et de goût qu'il y en a dans les deux précédentes traductions. Ce titre de la *Nature et l'Art* est un peu vague, métaphysique, et ne donne pas une idée de l'ouvrage ; il eût été mieux intitulé, peut-être, le *Riche et le Pauvre*, ou *les Deux Frères*.

Une circonstance de la vie de madame Inchbald lui fait beaucoup d'honneur. Depuis l'instant de son union avec l'acteur Inchbald, son mari lui avoit montré l'affection la plus tendre et une fidélité rigoureuse ; mais il pressoit en vain sa femme de lui montrer de l'amour ; elle laissoit percer son indifférence. Cependant un sentiment profond de reconnoissance et de devoir l'inspiroit dans ses relations avec son époux ; et bientôt elle eut besoin de tout l'appui que ce sentiment donnoit à sa vertu. Un homme d'une haute naissance, attrayant dans sa personne, plein de ces talens d'agrément qui séduisent, s'attacha à lui plaire, et réussit à faire im-

pression sur elle. Dans ce combat du cœur et de la raison , sa santé s'altéra. Elle avoua à son mari ce qu'elle éprouvoit , implora son pardon d'un sentiment involontaire ; le supplia de la diriger , de l'éloigner du péril , et lui déclara qu'elle étoit prête à se soumettre à tout ce qu'il croiroit nécessaire. Elle étoit alors si sérieusement malade , que les médecins lui avoient ordonné un voyage dans les provinces méridionales de France , comme sa seule ressource. Ce voyage se fit et sa santé fut bientôt rétablie. L'absence de celui qui avoit troublé la paix de son cœur , contribua sans doute à lui rendre la tranquillité ; mais elle dut surtout cet avantage aux tendres soins de son mari , qui , bien loin de lui témoigner ni mécontentement , ni jalousie , sut compatir à ses peines et soutenir son courage.

Cette conduite de madame Inchbald est une belle apologie de celle que madame de la Fayette fait tenir à la *Princesse de Clèves* , et qui a été si sévèrement critiquée.

§ XIV. ROMANS DANOIS
ET RUSSES.

M. HENRI DE COIFFIER.

Quelques romans étrangers ont obtenu parmi nous un succès mérité. On peut mettre dans ce nombre les romans du nord, imités du russe et du danois de Karamsin et de Suhm, par M. Henri de Coiffier, nouvelle édition revue par le traducteur, Paris, 1808, 3 vol. in-12. Nous avons à M. de Coiffier la double obligation de nous avoir fait connoître des plantes nées sur un sol étranger, et en piquant notre curiosité, d'avoir satisfait notre amour-propre, puisque celles que le nôtre a produites sont d'une espèce plus rare et beaucoup meilleure. Mais il est une justice particulière qu'on lui doit et que nous nous plaisons à lui rendre : ses imitations intéressent le lecteur, parce que le style, toujours adapté aux sujets, a toujours la couleur qui leur convient ; qualité rare, et infiniment plus rare qu'on ne le croit.

M. de Coiffier est aujourd'hui l'un des inspecteurs généraux de l'Université Impériale.

§ XV. VOYAGES IMAGINAIRES ET CONTES DE FÉES.

Les romanciers n'auroient pas rempli leur but, s'ils n'eussent cherché à nous intéresser que par la peinture simple de nos passions, de nos défauts et de nos vices. Ils ont été souvent obligés d'employer d'autres ressources. Leur imagination nous a promenés dans les contrées les plus diverses, élevés dans les régions éthérées; elle nous a fait errer de planètes en planètes, descendre dans l'intérieur du globe, jusque dans le séjour des morts. Elle nous a bercés par des songes agréables et des visions ingénieuses; enfin, elle nous a ouvert le monde des esprits, révélé les mystères de la nature, enseigné l'art des enchantemens. De là cette multitude de *Voyages imaginaires* que l'on a divisés en romanesques, en merveilleux, en allégoriques, en voyages amusans, comiques et critiques; de là les *Songes* et *Visions*, les *Romans cabalistiques et de magie*. Il n'est aucune de ces classes et de ces divisions qui ne soit distinguée par un ou plusieurs chefs-d'œuvres. On estime la collection des *Voyages imaginaires*, publiée par le libraire Cuchet en

1787, 39 vol. in-8°. Elle a été dirigée par un homme d'esprit, feu M. Garnier. Il a fait disparaître les longueurs et les dissertations inutiles qui défiguroient beaucoup d'ouvrages.

Quand le style avoit un peu vieilli, il l'a rétabli, de manière à ne rien faire perdre du ton et de la naïveté de l'original. C'est ainsi qu'il a retouché l'*Histoire des Imaginations de M. Oufle*, dont le style pesant n'auroit pas été supportable.

M. de Mayer a dirigé le *Cabinet des Fées*, publié par le même libraire en trente-sept vol. in-8°. Le 37^e. volume contient la notice des auteurs qui ont écrit dans ce genre. Beaucoup d'articles sont tirés de nos *Dictionnaires historiques*, mais quelques-uns renferment des anecdotes qu'on ne trouve point ailleurs.

Ces deux collections sont enrichies de figures dessinées par Marillier, et gravées sous la direction de M. Delaunay.

CHAPITRE II.

§ I. DES OUVRAGES
PÉRIODIQUES.

PORTRAIT D'UN JOURNALISTE.

« **D**ANS un temps où le progrès des connois-
» sances inspire à tout le monde le goût et
» l'émulation du savoir, mais où tout le
» monde n'a pas le temps ou la patience d'é-
» tudier, les journaux sont utiles, peut-être
» même nécessaires; et l'emploi de journa-
» liste est digne d'être exercé par les meil-
» leurs esprits. Il est même bien intéressant
» qu'il ne tombe jamais en d'autres mains.
» Il importe souverainement aux lettres et
» aux mœurs que le journaliste réunisse des
» qualités dont l'assemblage n'est pas com-
» mun; la pureté du goût et les trésors du
» savoir, le mérite du style et surtout au-
» tant de justice dans le cœur que de justesse
» dans l'esprit; car le journaliste exerce une
» sorte de ministère public et légal. C'est un
» rapporteur qui, après avoir fait le dépouil-

» lement des matériaux dont il extrait la subs-
» tance , ne peut , sans prévarication , rien
» déguiser , rien exagérer , rien omettre. Ses
» fonctions sont de rigueur , et il doit être
» impassible comme la loi. Il est coupable
» si l'esprit de satire ou de partialité lui font
» pallier ou aggraver des fautes , s'il s'atta-
» che malignement à relever des défauts ,
» ou si , entraîné par quelque affection par-
» ticulière , il ne s'occupe qu'à faire valoir
» les beautés. Mais celui qui ne perdant ja-
» mais de vue ses devoirs et la dignité de
» son emploi , n'offre au lecteur que des
» analyses exactes et précises , des résultats
» clairs et légitimes , des conclusions judi-
» cieuses et impartiales , celui-là mérite la
» reconnaissance des auteurs , des lecteurs et
» de la république des lettres. »

Ce passage est la plus belle leçon qu'il soit possible de donner à MM. les Journalistes ; elle est d'autant plus imposante , qu'elle vient d'un homme à qui des talens éminens en tout genre donnent la plus grande autorité dans la littérature. Quant aux qualités indiquées et prescrites , c'est à chaque journaliste à examiner s'il les possède ; il doit tâcher de les acquérir. Il n'a rien de mieux

à faire que d'avoir sans cesse sous les yeux ce beau modèle tracé d'une manière si supérieure par le feu Duc de Nivernois.

DE SALLO.

La manière de faire savoir au public, par une espèce de journal, ce qui se passe dans la république des lettres, est une des plus belles inventions du dix-septième siècle. La gloire en est due à M. de Sallo, conseiller au parlement de Paris, qui fit paroître le *Journal des Savans*, l'an 1665, sous le nom de *Hedouville*. Nous avons joui paisiblement de l'honneur de cette invention jusqu'en 1687, que M. Wolfius, savant allemand, s'avisa de nous la contester pour en revêtir Photius, qu'on doit ranger plutôt dans la classe des bibliographes que dans celle des journalistes.

La forme du *Journal des Savans* n'a pas toujours été la même. Dans les commencemens, on se contentoit d'indiquer l'usage des livres modernes, et d'en porter des jugemens sans aucun extrait; mais, peu à peu ce Journal est devenu analitique, et passa entre les mains d'une société de gens de lettres, aussi estimables par leur érudition

que par leur politesse. Quand un auteur s'étoit trompé, on le reprénoit honnêtement; et lorsqu'il y avoit du ridicule dans un livre, on le citoit avec tant de circonspection, que l'écrivain pouvait seulement se le reprocher à lui-même. Les analyses sont longues ou courtes, selon que l'importance de la matière le demande; et le style noble, pur, élégant, est proportionné aux différens sujets. Ce Journal cessa de paroître à la fin de décembre 1792.

Voici le jugement qu'en porte le célèbre Gibbon, dans ses Mémoires, sous la date du 20 décembre 1763: « Je ne saurois dire combien je suis content de ce Journal; le savoir, la précision et le bon goût en font le caractère; mais j'aime surtout un ton qui lui est unique, un ton de modération, d'impartialité, qui distingue avec sûreté et avec plaisir les beautés d'un ouvrage, et qui en relève les défauts avec beaucoup de sang froid et même de tendresse. Ce Journal, le père de tous les autres, en est actuellement le meilleur; il doit même avoir nouvellement acquis des travailleurs. Je voudrois connoître celui à qui nous devons un morceau excellent, c'est l'analyse et la critique

de la nouvelle tragédie de Zelmire. On ne peut souhaiter à ce Journal qu'un peu plus de hardiesse et de philosophie ; mais il est fait sous les yeux du chancelier. »

L'article dont parle Gibbon, étoit de l'académicien Gaillard.

On doit à l'abbé de Claustre, la Table générale des matières contenues dans le Journal des Savans de l'édition de Paris, depuis 1665 jusqu'en 1750 exclusivement, suivie d'un Mémoire historique sur le Journal des Savans (par M. Dupuy), et d'une notice des journaux formés à l'imitation de celui-ci, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4°. Les savans font beaucoup de cas de cette table, et ce seroit leur rendre un véritable service que de la continuer jusqu'à la cessation du Journal.

B A Y L E.

Le Journal des Savans fut le père d'une quantité d'autres journaux. Depuis 1665, on en a vu paroître et disparoître plus de quatre cents, écrits en diverses langues. Bayle, surpris de voir qu'en Hollande, où il y avoit tant de libraires et une si grande liberté d'imprimer, on ne se fût pas encore avisé de donner un journal de littérature, en pu-

blia un au commencement de 1684, sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres*. Il avoit l'art d'égayer toutes ses matières, et de renfermer en peu de mots l'idée d'un livre. Il étoit ordinairement sage et retenu dans ses jugemens; mais son style étoit un peu trop libre. Il s'étoit flatté que son ouvrage ne seroit pas défendu en France: cependant il le fut, parce que l'on prétendoit qu'il renfermoit des semences d'erreur. Mais cette défense n'empêcha pas qu'il n'y en passât tous les mois un grand nombre d'exemplaires, qui étoient lus avec avidité.

Bayle ne put continuer son Journal que jusqu'au mois de février 1687; ses maladies l'obligèrent même à laisser incomplètes les nouvelles de février. Le ministre la Roque essaya de le remplacer pour le mois de mars et les cinq mois suivans, avec l'aide de quelques amis. En septembre, J. Barrin, ministre français réfugié, se chargea tout seul du travail. En effet, il y travailla jusqu'en avril 1689. Alors les *Nouvelles de la République des Lettres* furent interrompues jusqu'en janvier 1699, que Jacques Bernard les reprit et les poussa jusqu'à la fin de 1708, qu'il les interrompit lui-même pour ne les

repandre qu'en janvier 1716. Il y travailla deux ans ; mais en 1718, il ne put achever le mois de mars. J. le Clerc en fit les derniers articles et tous ceux du trimestre suivant, où finissent ces *Nouvelles*. L'ouvrage complet de Bayle et de ses continuateurs forme cinquante-six volumes in-18.

BASNAGE.

Lorsque Bayle fut déterminé à abandonner ses *Nouvelles* de la République des Lettres, il jeta les yeux sur Basnage, comme sur celui qu'il jugeoit le plus capable de les continuer avec succès. Celui-ci voulut bien accepter l'emploi de journaliste, mais non à titre de continuateur des *Nouvelles*. On auroit toujours cherché, dit-il, dans la continuation des *Nouvelles*, l'illustre auteur qui leur a donné la naissance ; et le même titre, mal soutenu, n'auroit servi qu'à redoubler les regrets d'avoir perdu un homme inimitable. Basnage publia donc au mois de septembre de la même année, l'*Histoire des Ouvrages des Savans*, et la poussa jusqu'au mois de juin 1709. Elle est composée de 24 volumes in-18. La modération et le désintéressement conduisoient sa plume, et quoiqu'il écrivit

dans un pays libre , il observoit les règles de la politesse et de l'honnêteté. Ses extraits étoient bien faits ; mais son style étoit trop gêné, trop maniéré.

LE CLERC.

Jean le Clerc , ministre à Amsterdam , émule de Bayle , entreprit aussi un journal , dès 1686 , et le publia sous le titre de *Bibliothèque universelle et historique* ; mais après le vingt-cinquième volume de cet ouvrage savant et curieux , il lui donna celui de *Bibliothèque choisie* , pour servir de suite à la Bibliothèque universelle. Cette Bibliothèque choisie commença en 1703 , et finit en 1713 , après le vingt-septième volume. En 1715 , M. le Clerc fit encore paroître la *Bibliothèque ancienne et moderne* , qu'il continua jusqu'à ce qu'affoibli par l'âge , il fut obligé de quitter la plume. Chacun de ces trois journaux a un volume de *table* ; qui en facilite l'usage.

AUTRES JOURNALISTES.

De tous les journaux qui parurent ensuite en Hollande , aucun ne fut mieux écrit que le Journal Littéraire , commencé à la Haye
en

en 1713. Divers écrivains connus, tels que s'Gravesande, Sallengre, Van-Effen, Saint-Hyacinthe, y travaillèrent successivement. Les auteurs lisoient les ouvrages avec réflexion; leurs jugemens étoient exacts et sans partialité; mais sous prétexte de donner des analyses, ils copioient une partie du livre qu'ils analisoient; défaut qu'on a reproché à plusieurs autres journalistes. Le *Journal littéraire* contient vingt-trois volumes et la première partie du vingt-quatrième.

JOURNAL DE TRÉVOUX.

Les Jésuites ont été long-tems en possession d'un journal connu sous le titre de *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et Beaux-Arts*. Il seroit difficile de faire connoître les différentes personnes qui ont eu part à ce travail, commencé en 1701. On y trouvoit des extraits très bien faits; mais pendant un certain temps, les controverses du jansénisme et du molinisme y tenoient trop de place. Le néologisme et les phrases de collège défiguroient le style; et l'on sentoit un peu trop que dans la distribution des éloges et du blâme, les auteurs distinguoient leurs amis de leurs ennemis. Ce journal n'a jamais été

plus intéressant ni plus utile , que quand le Père Berthier y a travaillé. Il a su répandre dans ses différens extraits, une sagesse de critique , une pureté de goût , une sûreté d'érudition , qu'il seroit à souhaiter de voir dans tous les journaux. Sa pénétration à démêler les pièges de l'incrédulité , son courage à les mettre au grand jour lui ont attiré les sarcasmes des esprits forts ; mais il leur répondit avec autant de lumière que de modération.

A l'époque de l'expulsion des Jésuites , c'est-à-dire , au mois de juillet 1762 , le Père Mercier , Genovéfain , si connu depuis sous le nom d'*abbé de Saint-Léger* , fut chargé de la rédaction du Journal. Il la quitta à la fin du mois de mai 1766 , pour la remettre à M. l'abbé Aubert.

L'abbé Mercier avoit eu pour coopérateur l'abbé Guyot, depuis septembre 1764 jusqu'en octobre 1765.

En janvier 1768 , le Journal de Trévoux prit le nom de *Journal des Beaux-Arts et des Sciences* ; il passa , en 1775 , dans les mains de Jean Castillon , avocat de Toulouse , qui lui donna une autre forme. De petit in-12 , il devint un volume in-12 ordinaire. Ce Jour-

nal finit en 1778. Castillon se fit estimer par l'équité de ses jugemens. Cet écrivain a poussé sa carrière jusqu'en 1799. Il est mort à Toulouse, âgé de 82 ans.

M. l'abbé Grosier annonça, en 1779, la reprise de cet ouvrage périodique, et l'intitula : *Journal de Littérature, des Sciences et des Beaux-Arts*. Feu M. Jean-Baptiste Dubois y travailla depuis le mois de février 1780. Ce nouveau Journal cessa entièrement de paroître vers l'année 1782.

L'ABBÉ DESFONTAINES.

Il y a eu une autre espèce de journaux littéraires, plus piquans encore que ceux qui sont connus ordinairement sous ce nom. On voit que j'ai en vue les feuilles périodiques dont l'abbé Desfontaines donna la première idée vers l'an 1730. Son premier ouvrage en ce genre parut sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*. Il fut supprimé peu de temps après ; mais en 1735, l'auteur obtint un nouveau privilège pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les Ecrits modernes*. On les supprima encore en 1743 ; cependant l'année suivante il en donna de nouvelles sous

le titre de *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*. Il explique lui-même à la tête de son Nouvelliste du Parnasse, comment il prétendoit exécuter son projet. « Notre but n'a » jamais été, dit-il, de faire des extraits des » livres nouveaux; nos lettres sont destinées » à des réflexions sur les ouvrages d'esprit, » et sur d'autres, lorsqu'ils amènent l'occasion de dire des choses agréables ou curieuses. Ce n'est pas sans raison que nous » avons choisi le genre épistolaire; outre » que le style en est libre et aisé, certains » tours qui lui sont familiers, donnent de » l'éclat et de la vivacité aux réflexions. »

Il y a en effet de la chaleur dans les feuilles périodiques de l'abbé Desfontaines. Son style est vif, clair, naturel, et assaisonné du sel de la critique; il avoit surtout une adresse cruelle et singulière à donner le change aux auteurs mêmes qu'il critiquoit; et tel écrivain a été le remercier d'une louange ingénieusement équivoque, qui s'est ensuite aperçu qu'il s'étoit laissé honteusement tromper par son style à deux faces. On n'auroit peut-être que des louanges à lui donner, s'il se fût toujours montré un censeur impartial; s'il eût toujours eu soin de couvrir de fleurs

l'épine dont il piquoit : mais l'humeur et la passion ont souvent conduit sa plume. La mordante ironie n'a pas épargné les auteurs les plus illustres. Peut-être n'agissoit-il ainsi, que pour s'attirer un plus grand nombre de lecteurs. Il n'ignoroit pas que le vulgaire s'amuse volontiers des querelles, et voit avec une secrète satisfaction ceux qui ont forcé son estime, exposés eux-mêmes à la risée publique.

Boileau, comme poète, n'a fait qu'effleurer les auteurs et jeter en passant du ridicule sur quelques-unes de leurs productions, au lieu que l'abbé Desfontaines est entré dans des détails aussi instructifs qu'agréables. Personne n'avoit plus étudié que lui les règles et les raisons des règles ; personne ne les a développées avec plus de finesse, d'agrément et de clarté. Le brillant et la solidité, la justesse et la vivacité, l'érudition et le choix, la force et la légèreté, l'abondance et la précision, la délicatesse et l'enjouement, l'exactitude et la pureté du langage : voilà ce qui caractérise cette plume célèbre. Il avoit le coup d'œil infailible ; il saisissoit parfaitement le ridicule, dans le goût d'Horace et de Lucien ; il tiroit habilement d'un ouvrage tout

ce qui pouvoit prêter à la plaisanterie , et tourner à l'amusement ou à l'instruction de son lecteur. Il surprenoit en quelque sorte l'endroit foible qui échappoit aux yeux les plus attentifs , et que l'indulgent auteur se cachoit à lui-même. Formé , dès sa plus tendre jeunesse , à l'école des bons écrivains de tous les siècles , il s'étoit fait sur la nature des ouvrages d'esprit , des principes invariables , dont le flambeau l'éclairoit dans la lecture des écrits modernes. Avec quel courage et quel succès ne s'est-il pas opposé à l'irruption de ces hardis novateurs , de ces ingénieux pygmées , ivres du fol espoir de détruire l'ancien Parnasse , d'y élever une autre montagne à leur fantaisie , et de substituer aux couleurs de la nature , le vernis de l'art ; à l'or des Rousseaux , le clinquant des la Mothes ! Semblable au dragon gardien du jardin des Hespérides , il veilloit à la porte du Temple du Goût , pour empêcher l'invasion de l'ignorance et du faux bel esprit. Il repoussoit d'un bras d'airain le précieux néologisme , l'affectation du style , l'importun étalage de la fausse érudition , la ridicule recherche des idées singulières , la bizarre alliance de mots étonnés de se voir

mariés, la tournure sophistiquée des pensées triviales : ennemis sans cesse renaissans, qu'il terrassoit toujours avec de nouvelles armes.

L'ABBÉ GRANET.

L'abbé Desfontaines, malgré son activité infatigable et sa facilité d'écrire, n'auroit pu remplir lui seul ses engagements, s'il ne se fût associé des écrivains habiles qui saisissoient sa manière et l'aideroient avec d'autant plus de succès, qu'ils étoient eux-mêmes très-exercés dans le genre polémique. L'abbé Granet travailla avec lui pendant sept ans aux *Observations*. C'étoit un homme d'honneur et de probité, modeste, d'humeur douce et d'un esprit égal, philosophe dans ses sentimens et sa conduite, exempt d'ambition, excellent humaniste, et savant dans l'histoire de la littérature ancienne et moderne.

Indépendamment de la part qu'eut l'abbé Granet aux feuilles de l'abbé Desfontaines, il publia seul douze volumes de *Réflexions sur les Ouvrages de Littérature*, qui sont encore recherchées par les gens de goût. Devenu critique plus par intérêt que par caractère, il ne travailloit qu'à contre-cœur à ces ouvrages hebdomadaires, qui font souvent beau-

coup d'ennemis, sans procurer beaucoup de gloire; mais peu accommodé des biens de la fortune, il embrassa le genre de littérature le plus aisé, et se fit journaliste. On trouve dans ses *Réflexions périodiques*, plus de goût et de savoir que d'esprit et de noblesse.

FRÉRON.

Il seroit difficile de distinguer, dans la vaste collection qui porte le nom de ce critique, l'esprit qui lui appartenoit en propre, de celui qu'il avoit coutume d'emprunter à tous ceux qui vouloient bien le seconder dans sa compilation périodique. On sait que l'abbé de la Porte avoit contribué, pendant un long espace de temps, à la composition de *l'Année Littéraire*, et des *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*; et qu'il n'étoit pas, à beaucoup près, le seul coopérateur de Fréron. Plusieurs gens de lettres, sans avoir avec lui des relations plus intimes, se prêtoient volontiers à lui fournir des extraits. Ce ne seroit donc que dans les deux ou trois volumes qu'il a donnés sous le titre de ses *Opuscules*, qu'on pourroit saisir le véritable caractère de son esprit; et sa réputation n'y perdrait rien. En effet, dans ces productions
de

de sa jeunesse, on trouve fréquemment des principes de goût, présentés d'une manière piquante, une critique judicieuse et fine, de la gaieté, des grâces même, enfin, tout ce qui sembloit promettre un bon journaliste, du moins pour la partie légère de la littérature.

L'agrément étoit le principal mérite de cet écrivain, qui n'avoit ni assez de connoissances, ni assez de méthode pour faire l'analyse d'un ouvrage un peu considérable. On croit même pouvoir assurer, sans témérité, que dans son immense recueil, on n'en citeroit pas une seule de cette espèce qui fût réellement de sa main : il réussissoit surtout dans ces petits démêlés polémiques, où par un changement de scène, qu'il avoit l'art de rendre à peine sensible, la critique cessoit d'être purement littéraire, et dégénéroit en combat personnel. Quand il n'étoit animé par aucune passion, ce qui étoit assez rare, on pouvoit compter, non - seulement sur une analyse agréable, mais sur un jugement rendu avec goût ; c'est ce qu'on ne remarque nulle part plus sensiblement, que dans ses Opuscules.

Né avec de l'esprit, et l'ayant cultivé par de bonnes études ; écrivain pur et correct,

quoique son style, trop surchargé d'épithètes oiseuses, de métaphores péniblement recherchées, et du jargon rebattu de la mythologie antique, sentit quelquefois la déclamation et le collège, Fréron employant d'ailleurs assez heureusement l'ironie, et familiarisé, par un long usage, avec toutes les petites ruses du genre polémique, auroit pu, sans doute, se distinguer dans cette carrière, s'il n'avoit pas eu la fatale manie d'attaquer les écrivains les plus respectables, dans l'espérance de s'illustrer lui-même en se faisant d'illustres ennemis. Il joignit à ce travers singulier, la maladresse de préconiser souvent des hommes ignorés, et de s'abandonner trop ouvertement à la partialité et aux préventions.

L'ABBÉ DE LA PORTE.

On lit dans les *Trois Siècles* de M. l'abbé Sabatier, que l'abbé de la Porte débuta dans la carrière des lettres, par des journaux et d'autres ouvrages de critique, où il sut observer les règles du goût et de la politesse ; mais qu'il renonça au dangereux emploi de critique et de journaliste, dans la crainte d'être forcé de louer des ouvrages foibles, ou de

s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juste valeur. En effet, il a commencé, en 1749, par un ouvrage de critique, intitulé, *Voyage au séjour des Ombres*, dont il y a eu plusieurs éditions. Il a continué ce genre par des *Observations sur la Littérature moderne*, dont il a publié quarante-cinq cahiers, formant neuf volumes in-12 ; et il a fini cette carrière épineuse, par dix-huit volumes de l'*Observateur Littéraire*. Nous avons dit plus haut, qu'il avait été associé au travail de Fréron, avec lequel il a fait les huit derniers volumes des *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*, et les quarante premiers de l'*Année Littéraire*.

Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, et ne reçut cependant, suivant le traité fait avec le journaliste en chef, que le quart du produit, parce que Fréron, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. On fit dans le temps cette épigramme :

Fréron de la Porte diffère.

Voici leur devise à tous deux :

L'un fait bien, mais est paresseux ;

L'autre est diligent à mal faire.

Après l'abbé de la Porte, les principaux collaborateurs de Fréron ont été MM. Marin,

Sautreau de Marsy, l'abbé de Verteuil, l'abbé de Saint-Léger, Daillant de la Touche, Grosier et Geoffroy.

A la mort de Fréron, c'est-à-dire, en 1776, l'*Année Littéraire* tomba entre les mains de son fils. Les abbés Grosier et Royou firent la plupart des articles. M. l'abbé Grosier se retira en 1779. M. Geoffroy, qui avoit eu beaucoup de part à l'*Année Littéraire* du vivant même de Fréron, en devint le principal rédacteur. MM. Clément de Dijon, Hérivaux, Dumouchel, l'abbé Brotier neveu, et autres, l'aidèrent dans ce pénible travail.

L'*Année Littéraire* est composée de 292 vol. in-12, publiés depuis 1754, jusqu'en novembre 1791. Voyez l'excellent *Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres*, par M. Brunet fils, t. II, pag. 691.

L'*Année Littéraire* fut reprise en 1800, par MM. Geoffroy et Grosier; mais la vivacité des critiques qu'ils se permirent, leur attira la disgrâce du Gouvernement, et ils n'ont publié que 8 vol. in-12.

L'*Esprit de l'Année Littéraire*, c'est-à-dire, un choix d'articles sur les principaux ouvrages des philosophes modernes, formeroit une lecture très-agréable.

LE MERCURE.

Le *Mercur*e de France , si vilipendé par la Bruyère , eût été plus épargné , s'il avoit été fait de son temps avec le même soin qu'aujourd'hui. Il est entre les mains d'une société de savans et de gens de lettres. Son origine remonte à l'an 1672. De Visé en avoit fait un ouvrage purement agréable. Ses successeurs l'ont rendu utile sans lui faire perdre ses agrémens.

L'époque la plus brillante de ce Journal fut celle du commencement de la révolution ; on y lisoit en même temps les extraits littéraires de MM. Laharpe , Champfort et Ginguené , les nouveaux Contes de Marmontel , les articles politiques de Mallet du Pan.

J'ai indiqué dans mon *Dictionnaire des Anonimes* les principaux auteurs de ce Journal , jusqu'en 1806. Vers la fin de 1807 , il commença à être rédigé , en grande partie , par les auteurs de la *Revue philosophique* , c'est-à-dire , MM. Ginguené , Auger , Amaury-Duval et le Breton. On y remarque des articles de MM. Biot et Frédéric Cuvier. M. de Félét y travaille depuis quelques mois ,

sous la lettre *F*. Les lecteurs du *Mercure* aimeront à retrouver en lui l'auteur des articles signés *A*. dans le *Journal de l'Empire*.

JOURNAL DE VERDUN.

Le *Journal de Verdun*, commencé en 1701, débutoit par des annonces de livres nouveaux, et donnoit quelques morceaux de poésie : mais les nouvelles politiques en occupoient la plus grande partie ; et c'est un recueil qui servira à l'histoire. Il a été rédigé pendant long-temps par M. Bonami, de l'Académie des Belles-Lettres ; il l'a été ensuite par d'autres personnes qui n'ont pas jugé à propos de se faire connoître ; mais ce *Journal* n'existe plus depuis 1776, c'est-à-dire, depuis qu'on a permis à d'autres journalistes de donner, tous les dix jours, à d'autres tous les quinze, et à d'autres tous les mois, un recueil de nouvelles politiques.

Dreux du Radier en a publié une table très-utile et très-commode, 1759 et 1760, 9 vol. in-12 : elle va jusqu'en 1756.

On pourroit tirer de la collection du *Journal de Verdun* un bon choix de morceaux d'histoire et de littérature.

CLÉMENT DE GENÈVE.

Les *Cinq Années Littéraires* de cet auteur, la Haye, 1754, 4 vol. in-12, et Lyon, 1757, 2 vol., ont eu une vogue étonnante, et cette vogue se soutient encore, non-seulement en France, mais dans les pays étrangers. On ne sauroit disconvenir qu'elles ne méritent, à beaucoup d'égards, ce succès : elles contiennent des critiques excellentes, des observations pleines de goût, mille traits d'un esprit piquant ; mais il faut avouer aussi, dit M. l'abbé Sabatier, qu'avec un style agréable, l'auteur fatigue souvent son lecteur par une profusion et une monotonie de gentilleses qui ne s'accordent pas avec le ton convenable à un journaliste. Il paraît plus s'occuper de la manière de dire les choses, que du soin de les faire comprendre, de leur donner de la netteté, de la suite, du poids.

LE JOURNAL ÉTRANGER.

Ce Journal, qui a assuë bien des révolutions, a toujours été regardé comme un dépôt précieux de littérature ancienne et moderne. Ses rédacteurs ont établi l'état des connoissances chez les différentes nations de

l'Europe, et ont fait connoître surtout les productions nouvelles qui caractérisoient les divers esprits, et la manière dont ils avoient traité des genres inconnus : c'est ainsi que les poésies des anciens Bardes et les ouvrages des Allemands prirent place dans notre littérature, et furent plus généralement répandus. Des essais de traductions, aussi fidèles qu'élégantes, préparèrent des traductions plus étendues, auxquelles elles servoient de modèles ; mais ce qui est aussi honorable que souverainement utile aux lettres, c'est que l'esprit d'équité présida toujours aux jugemens et aux analyses consignés dans cet ouvrage périodique. Il éprouva malheureusement diverses interruptions, et cessa trop tôt de paroître. Il eut successivement plusieurs rédacteurs ; mais il suffit de nommer Tous-saint, l'abbé Prevost, Fréron, Moette, De-leyre, l'abbé Arnaud, J. - J. Rousseau, l'abbé Beraud et M. Suard pour faire voir combien la lecture de cet ouvrage périodique peut être agréable et utile. Il parut, pour la première fois, au mois d'avril 1754, et pour la dernière, en septembre 1762. Sa collection est de 45 vol. : le mois de décembre 1754 et l'année 1759 n'ont point été donnés.

MM.

MM. SUARD ET ARNAUD:

Les hommes qui cultivent les arts et les sciences , sont considérés comme ne faisant qu'une seule république. *La Gazette Littéraire*, qui pouvoit être regardée comme la suite du *Journal Etranger*, embrassoit les productions de tous les savans de l'Europe, et leur faisoit parler une langue commune, en rendant leur esprit et leurs idées en français, par des extraits ou des morceaux entièrement traduits. Deux hommes distingués par leurs talens ont composé cette Gazette, dont la réputation s'étendoit dans tous les lieux où le nom français a pénétré. Elle est composée de 8 vol. in-8°. , 1764 — 1766.

L'ABBÉ DE FONTENAY.

Cet ex-jésuite a succédé à M. de Querlon dans la composition des *Petites Affiches de Province*. Comme son prédécesseur, l'abbé de Fontenay jugeoit avec tant d'impartialité, discernoit les beautés et les défauts avec tant de finesse, et écrivoit avec tant de précision, que quoique son ouvrage fût particulièrement destiné à la province, il a eu une quan-

tité considérable de souscripteurs dans la capitale.

En 1784, le rédacteur lui donna le titre de *Journal général de France*, et le lui conserva jusqu'à l'époque de son émigration, en 1792.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

Ce Journal embrassoit tous les objets des sciences et des beaux-arts. Rousseau, de Toulouse, mort en 1785, en est l'inventeur et en a été le rédacteur pendant long-temps; MM. Castillon en ont été les principaux auteurs, quant à la partie française. Bret en fut chargé pendant plusieurs années. Cet ouvrage, qui réunissoit la légèreté des petites feuilles à la solidité des grands journaux, reçut en France, comme dans les pays étrangers, un accueil très-favorable. L'instruction s'y trouvoit avec l'agrément; il y a de la profondeur dans quelques-uns des extraits. La collection est composée de 288 vol., depuis 1756 jusqu'en 1791.

JOURNAL ŒCONOMIQUE.

Le *Journal Œconomique*, composé par une société de gens de lettres, vit le jour,

pour la première fois, en 1751, in-12. Il avoit pour objet l'œconomie considérée dans les parties relatives au commerce, à l'agriculture, et aux arts qui en dépendent. Le zèle du bien public a suggéré l'idée de cet ouvrage : on y trouve de très-bons morceaux. Depuis 1758 jusqu'en 1772, époque de son interruption, il a été publié dans le format in-8°, et composoit un vol. par année. La collection est de 43 vol.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

Les Amusemens du Cœur et de l'Esprit, de Philippe de Prétot, en 15 vol. in-12, doivent tenir un des premiers rangs parmi les recueils de ce genre. Dissertations critiques, histoires, mœurs, voyages, pièces de poésie dans tous les genres, dans le noble, le simple, le grave, le badin, le plaisant, le galant et le tendre, tout y est extrêmement varié. Philippe commença cet ouvrage en 1737, et le continua sans interruption jusqu'en 1745, où des occupations d'une autre nature le lui firent abandonner totalement. Le public, qui en avoit lu quelques volumes avec plaisir, s'aperçut avec peine qu'on en interrompoit la suite : c'est ce qui engagea l'auteur à re-

prendre son premier travail ; le seizième tome parut en 1748 , et le dix-septième en 1749.

Quoiqu'on eût applaudi d'abord au projet de M. Philippe , on n'étoit cependant pas tout-à-fait content de l'exécution ; on lui reprochoit d'admettre trop facilement dans sa collection , les pièces de quelques auteurs qui vouloient sonder , à ses dépens , le goût du public. Les journaux de Hollande ne laissèrent point ignorer au compilateur le mauvais effet de sa complaisance ; ils louèrent beaucoup son ouvrage , comme un des meilleur srecueils qui eût paru depuis long-temps en ce genre ; mais ils firent sentir en même temps qu'on y trouvoit plus d'une pièce de mauvais choix. On s'aperçut bientôt que M. Philippe avoit profité de l'avis ; et l'on vit dans les volumes suivans , des morceaux plus intéressans et travaillés avec plus de soin.

CHOIX LITTÉRAIRE.

Il paroît tous les jours quantité d'opuscules qui , par la petitesse de leurs volumes , sont en danger de se perdre. Tout ce qui n'a point assez d'étendue pour mériter le nom de livre , tout ce qui ne peut être relié et faire

corps, ne jouit que d'une existence éphémère et retombe dans le néant. Ce n'est qu'en réunissant ces feuilles volantes qu'on leur donne de la consistance et qu'on les sauve de l'oubli. Il est encore des morceaux excellens enfouis dans des collections volumineuses, d'où ils ne peuvent se dégager pour voir le jour. Ce sont ces différentes pièces que Jacob Vernes, ministre du Saint Evangile, à Genève, s'est proposé de recueillir pour en former un *Choix Littéraire* ; il a mis à contribution tous les pays où les lettres sont cultivées, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, etc. ; tous les journaux qui se publioient dans l'Europe, tous les recueils académiques, lui ont fourni une moisson très-abondante. Ce *Choix Littéraire*, composé de 24 vol. in-8°, Genève, 1755 — 1760, me paroît, en général, justifier son titre, très-difficile à remplir. Les pièces que le goût en auroit bannies, sont en petit nombre. Vernes n'étoit pas simplement l'éditeur de cette collection ; il est auteur lui-même de plusieurs morceaux qui s'y rencontrent. On y trouve divers morceaux de l'ingénieux Cérutti.

BRUIX, TURBEN ET LE BLANC.

Il est un nombre infini de livres qui sont ignorés et qui ne méritent point de l'être. Il en est d'autres qu'on ne lit plus et qui tombent dans l'oubli, par l'éloignement que donne pour leur lecture l'ancienneté du style dans lequel ils sont écrits, le peu d'ordre qui y règne ou leur prolixité ; il est enfin un nombre infini de livres qui sont morts en naissant, dans lesquels il se trouve des choses faites pour être conservées.

De Bruix et Turben se proposèrent, en 1756, de faire connoître ceux de ces ouvrages qui étoient ignorés, de préserver ceux qui étoient connus, de l'oubli qui les menaçoit, d'empêcher, enfin, que l'on n'eût fait des efforts inutiles pour instruire ou pour amuser ; tel est le but qu'ils voulurent atteindre en publiant le *Conservateur*, ou Collection de morceaux rares et d'ouvrages anciens, élagués, traduits et refaits en tout ou en partie.

Ces auteurs en publièrent un volume par mois, depuis novembre 1756, jusqu'en novembre 1758. Après une interruption de 14 mois, ils s'adjoignirent le Blanc de Guillet,

et firent encore paroître douze volumes pendant l'année 1760. Ils donnèrent aussi deux volumes de supplément pour compléter l'année 1758. Le *Conservateur* est donc composé de 38 volumes, qui se relient ordinairement en 19. On trouve dans ce recueil, ainsi que les premiers auteurs l'avoient promis, des opuscules qui méritoient d'être réimprimés, des analyses bien faites d'ouvrages anciens; enfin, de bons morceaux de littérature ou d'histoire.

Le Comte de Mirabeau, pendant sa détention à Vincennes, conçut un projet du même genre; il en parle souvent dans ses Lettres à Sophie de Ruffey; l'ancien recueil lui parut si bien fait, qu'il s'en appropriâ quinze morceaux, en y faisant quelques légères corrections de style. On les imprima en 1780, sous le titre de *Recueil de Contes*, 2 parties in-8°. Le titre a été rafraîchi en 1785. Ils forment le troisième volume de la traduction de Tibulle par le même auteur, publiée en 1796.

Les Diversités galantes et littéraires, 1777, 2 vol. petit in-12, sont tirées, en très-grande partie, du *Conservateur*.

M. DELANDINE.

M. Delandine, littérateur estimable ; est le rédacteur des quatre nouveaux volumes in-12 intitulés : *le Conservateur, ou Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787 et 1788. Il donne lui-même, dans un court avertissement, une idée de son ouvrage.

« Des morceaux de littérature que leur peu
» d'étendue peut faire oublier ou perdre,
» des fragmens d'ouvrages trop volumineux
» pour que le grand nombre de lecteurs
» puisse en jouir, de petites pièces compo-
» sées en diverses langues, et que la tra-
» duction a naturalisées parmi nous, tels sont
» les objets de ce recueil. »

Nous conviendrons volontiers qu'il peut être d'une grande utilité. S'il n'ajoute rien à la masse générale des richesses littéraires, il peut contribuer à les répandre ; et c'est en littérature, plus encore qu'en politique, qu'on peut dire que *conserver* vaut souvent mieux qu'*acquérir*.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Le *Conservateur*, publié par M. François de Neufchâteau, 1800, 2 vol. in-8°, contient
des

des morceaux d'un genre plus relevé. Je puis citer la traduction en vers métriques du quatrième livre de l'Eneïde et de quelques Eglogues de Virgile, par le ministre Turgot, ouvrage dont l'auteur avait fait tirer douze exemplaires seulement; le précis rédigé par le célèbre et malheureux Thouret, du grand ouvrage de l'abbé Dubos sur l'établissement des Français dans les Gaules; un mémoire de Vauban concernant la course et les privilèges dont elle a besoin pour se pouvoir établir; divers articles tirés du *Spectateur du Nord*, propres à donner une idée de la philosophie de Kant; qui a fait tant de bruit en Allemagne.

MM. JUNCKER, SAUTREAU DE MARSY
ET AUTRES.

On peut regarder comme de véritables conservateurs : 1°. l'Ambigu Littéraire, 1770, in-12; on trouve en tête le beau discours de Gueneau de Montbelliard, sur l'étude de la philosophie;

2°. Le Choix de Philosophie morale (par M. Juncker), Avignon, 1771, 2 vol. in-12;

3°. Les Tablettes d'un Curieux, publiées par M. Sautreau de Marsy, 1789, 2 vol. in-12.

On trouve dans ces deux recueils l'excellent discours du P. Guénard, sur l'Esprit philosophique.

4°. Les Opuscules philosophiques et littéraires publiés, en 1796, in-12, avec des notices littéraires, par MM. Suard et Bourlet de Vauxcelles:

CHOIX DU MERCURE, etc.

On ne sauroit disconvenir que cette collection ne soit une des plus curieuses, des plus variées, des plus agréables et des plus utiles qu'on puisse se procurer. Par sa nature elle est non-seulement un corps d'ouvrage indispensable pour les grandes bibliothèques, mais encore un répertoire précieux, instructif et amusant pour tout le monde : c'est un choix non-seulement de ce que renferment plus de quinze cents volumes du *Mercur*e de France, mais encore tout ce que les autres journaux, ceux de *Hollande*, surtout, présentent de curieux dans tous les genres. Il y en a cent huit parties in-12, qui, reliées par deux, forment cinquante-quatre volumes. Il faut y joindre un volume de table, imprimé en 1765.

CHOIX DU JOURNAL DES SAVANS, etc.

Dès l'année 1669, Pierre le Grand, libraire d'Amsterdam, fit réimprimer, dans le format in-18, le *Journal des Savans*, qui paroissoit à Paris, in-4°. On reprocha aux éditeurs d'en retrancher quelques extraits pour insérer d'autres articles. En 1713, les libraires de Hollande intitulèrent ainsi leur réimpression : le Journal des Savans, augmenté de divers articles tirés des *Mémoires de Trévoux*. En 1721, on lut ces mots sur le frontispice : augmenté de divers articles qui ne se trouvent point dans l'édition de Paris. En 1754, M. Rey l'annonça sous le titre de Journal des Savans combiné avec les *Mémoires de Trévoux*. A dater de cette époque jusqu'en 1763, on trouva dans la moitié de chaque volume des articles tirés du Journal des Savans, et dans l'autre moitié, des articles choisis dans les Mémoires de Trévoux. En 1764, le frontispice fut ainsi conçu : le Journal des Savans, avec des extraits des meilleurs journaux de France et d'Angleterre. Cette série, conduite jusqu'en 1776, présente des extraits tirés du *Mercur*, de l'*Année Littéraire*, du *Journal de Médecine*, des *Affiches de Province*, du

Monthly Review, etc.; enfin, en 1776, ce Journal fut seulement combiné avec les meilleurs journaux anglais. On trouve dans cette collection beaucoup d'articles que la *censure* n'auroit pas laissé passer à Paris.

Ces détails prouvent que ce petit journal renferme des morceaux d'une littérature très-variée. J'ai souvent éprouvé beaucoup de plaisir à comparer l'extrait du même ouvrage par les auteurs du Journal des Savans et par ceux des Mémoires de Trévoux. Cette collection paroît avoir été interrompue au mois de juin 1782. Elle forme 381 volumes.

M. Robinet a rédigé la table générale alphabétique de ce Journal, depuis 1665 jusqu'à l'année 1753 inclusivement, 2 vol. in-18, publiés en 1765. La suite du mois de décembre 1763 contient la continuation de cette table jusqu'à la fin de l'année 1763.

CATALOGUE HEBDOMADAIRE.

Le Catalogue ou Liste alphabétique des Livres, tant nationaux qu'étrangers; des arrêts du conseil et des parlemens, déclarations et édits du roi, extraits du conseil et des registres des parlemens; lettres patentes du roi, ordonnances, sentences, etc.; cartes géogra-

phiques, musique et estampes, qui étoient mis en vente chaque semaine, avec l'indication des auteurs, du format, des prix et du nombre des volumes, et les adresses des libraires et autres qui les vendent, a été commencé en 1763, et continué sans interruption jusqu'en novembre 1789.

Cette nomenclature bibliographique est un recueil actuellement précieux pour les personnes qui, livrées à l'étude de la bibliographie ancienne, ont pu négliger la nouvelle. Par le moyen des tables alphabétiques de chaque année, rédigées, la plupart, par l'estimable M. Moutonnet de Clairfons, il est facile de trouver : 1°. les titres exacts de tous les livres imprimés depuis 1763, tant en France que chez l'étranger, avec les noms des libraires qui les vendent, et leurs prix ; 2°. les édits, ordonnances, etc. ; ce qui, par la suite, pourroit servir de répertoire à quiconque désireroit les réunir. Les amateurs de l'art de la gravure qui voudront compléter l'œuvre d'un habile artiste, y trouveront aussi, par le secours d'une table séparée de celle des livres, chaque ouvrage de ce genre ; il en est de même des cartes géographiques et des productions musicales. Il seroit à désirer

que , depuis l'origine de l'imprimerie , on eût imaginé et continué jusqu'à nos jours , un semblable recueil. Que de doutes s'évanouiroient sur l'existence de certains ouvrages dont la date nous est inconnue ; que cette collection seroit intéressante , surtout pour ceux qui exercent la librairie !

JOURNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Le Journal de la Littérature française , publié par MM. Treuttel et Wurtz , depuis l'année 1798 , remplace avantageusement le *Catalogue Hebdomadaire*. Il forme un volume par année ; des douze numéros dont il est composé , le dernier renferme une table des matières qui fait découvrir , avec assez de facilité , les ouvrages que l'on cherche ; cependant ces tables ne sont pas aussi commodés que celles du *Catalogue Hebdomadaire*.

JOURNAL DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Ce Journal , créé sur le même plan que le précédent , est destiné à lui servir de complément et à former avec lui une bibliographie vraiment universelle , soit relativement

aux lieux, soit relativement aux choses. Il embrasse les productions de toutes les nations existantes. Il présente des détails que ne fournissent pas les journaux ordinaires, sur les travaux des diverses sociétés savantes, les inventions et les découvertes; les bibliothèques et les musées, les institutions relatives à l'éducation publique, etc. Ce Journal a été commencé en 1801; il forme un volume par an. Les éditeurs ont publié, en 1806, un Répertoire méthodique des ouvrages annoncés depuis 1800 jusqu'en 1805. C'est une table fort utile pour les cinq premiers volumes.

ANNALES CIVILES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Linguet commença, en Angleterre, les fameuses *Annales Politiques et Littéraires*, 1777-1790, 17 vol. in-8°. C'est dans ce Journal qu'il s'érige en juge suprême des hommes d'Etat, des ministres, des parlemens, du barreau, des gens de lettres, de ses prétendus ennemis, enfin, des affaires politiques de l'Europe. Ce Journal eut un plein succès, quoique l'auteur s'y occupe sans cesse de lui, et veuille même forcer le lecteur à s'en oc-

cuper, à prendre intérêt à lui et à ses aventures. Au moyen d'un correspondant que Linguet avoit à Paris, les Annales Politiques et Littéraires se répandirent partout et avec une profusion incroyable.

ESPRIT DES JOURNAUX.

L'Esprit des Journaux, fait avec quelque soin, devoit exciter la curiosité de ceux qui aiment les lettres et qui veulent connoître ce qu'elles offrent chaque jour de plus intéressant. L'attrait d'une pareille collection consiste dans l'abondance et la variété des matériaux; l'utilité de ce travail en fait le principal mérite. Les seules qualités qu'on puisse raisonnablement exiger des rédacteurs, sont de l'ordre, pour tout mettre à sa place, ne rien confondre, ne rien répéter; de la clarté pour présenter les objets de discussion sous le point de vue le plus naturel et le plus facile à saisir; de l'exactitude, pour ne rien omettre de ce qui peut instruire, intéresser ou amuser; de l'impartialité, pour rejeter tout ce qui porte l'empreinte de la passion dans les jugemens des journalistes, et n'admettre que la saine critique ou au moins la critique honnête et raisonnée. Pen-
dant

dant nombre d'années, les rédacteurs de *l'Esprit des Journaux* se conduisirent d'après ces principes; le favorable accueil que le public fit à leur Journal, fut bien capable d'animer leur zèle.

Cette utile entreprise fut commencée en 1772 par l'ex-jésuite Coster, bibliothécaire de l'évêque de Liège. En 1775, le médecin de Lignac y fut associé. M. Millon, aujourd'hui professeur au Lycée Napoléon, y travailla depuis 1780 jusqu'en 1787.

Vers cette dernière époque, les rédacteurs, au lieu de combiner ensemble différens extraits de journaux, se contentèrent d'en adopter un pour chaque ouvrage. C'est la méthode qui est suivie encore aujourd'hui par l'éditeur actuel, M. Weissenbruch. La collection de ce Journal forme en ce moment plus de 400 volumes. On en trouve une notice exacte dans l'ouvrage de M. Brunet fils.

Des tables sont presque indispensables pour l'usage d'une si nombreuse collection; il en existe 5 vol.; quatre indiquent ce qui est contenu dans *l'Esprit des Journaux* depuis 1772 jusqu'en 1784 inclusivement; le cinquième est relatif aux matières contenues dans les 28 volumes qui ont paru depuis le

premier septembre 1803, jusqu'au 13 décembre 1805.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

M. Clément, de Dijon, entreprit, en 1796, un *Journal Littéraire*, où l'on trouve des morceaux de critiques sévères, mais pleins de justesse. M. de Fontanes lui a fourni plusieurs articles signés L. Ils se font remarquer par la profondeur des vues et par l'élégance du style. Des discussions étrangères à la littérature occasionnèrent la suppression de ce Journal, vers l'époque du fameux 18 fructidor. Les quatre volumes qui en existent, méritent d'être recherchés par les amateurs de la saine littérature.

DÉCADE PHILOSOPHIQUE.

Au milieu, pour ainsi dire, des horreurs de la révolution, une société d'amis des sciences, des arts et des lettres, publia un journal qui fit une vive sensation, sous le titre de *Décade Philosophique, Littéraire et Politique*. Le premier numéro parut le 10 floréal an 11 (avril 1794). Le 10 vendémiaire an 13, ce journal fut intitulé : *Revue Phi-*

losophique, Littéraire et Politique. Il cessa de paroître à la fin de septembre 1807 : sa collection est de 54 volumes.

M. Ginguené peut être considéré comme le fondateur de ce Journal ; il l'a enrichi d'une multitude d'extraits, qui mettent leur auteur au rang des meilleurs critiques de ces derniers temps : ses articles sont généralement suivis de la lettre G. On trouve au bas de beaucoup d'articles les signatures suivantes : A. (Andrieux), L. B. (Le Breton), E. B. (Encyclopédie Britannique, ou M. Antoine-Prosper Lottin, qui possède dans son portefeuille une Encyclopédie britannique, (encore manuscrite), V. B. (V. Boisjolin), L. C. (La Chabeaussière), A. D. (Amaury Duval), P. C. (Paulin Crassous), L. (la Baume), M. (Marinié), V. D. M. (Victor-Donatien Musset), O. (Auger), G. P. (Guillaume Petitain), H. S. (Horace Say), J. B. S (Jean-Baptiste Say), Ch. T. (Charles Thérémmin), G. T. (Guillaume Toscan).

Feu Horace Say a rédigé les chapitres de la politique intérieure, depuis le mois de nivose de l'an IV, jusqu'au mois de floréal de l'an V. Son frère, M. J.-B. Say, a eu la principale part à la composition de ce Journal,

depuis l'origine jusqu'en l'an VIII, époque où il en céda la rédaction à M. Amaury Duval.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

Pour faire sentir convenablement le mérite de cet ouvrage périodique qui embrasse les sciences, les lettres et les arts, il suffiroit peut-être de citer les savans qui, depuis son origine, en 1795, l'ont enrichi et l'enrichissent tous les jours de dissertations curieuses sur toutes sortes d'objets d'antiquités, d'analyses très-bien faites d'ouvrages nouveaux, de notices biographiques pleines d'intérêt; que l'on ouvre, en effet, ce Journal, le seul qui représente aujourd'hui l'ancien Journal des Savans, on rencontre souvent au bas des articles les noms ou les lettres initiales des noms de MM. J. F. Adry, A. J. de Bassinet, Chardon de la Rochette, Cailhard, Cuvier, Dacier, L. T. Hérissant, Lanjuinais, Langlès, Millin, de Sainte-Croix, Silvestre de Sacy, de Villoison, etc., etc. Quelques articles portent mon nom ou mes initiales A. B. M. Lottin a fourni beaucoup d'articles sous la signature E. B., comme dans la *Décade Philosophique*. On peut dire cependant que ce Journal est peu répandu en France; il est mieux apprécié dans les pays étrangers.

MELANGES DE PHILOSOPHIE, D'HISTOIRE, DE MORALE ET DE LITTÉRATURE.

Ce titre feroit croire que l'on trouve dans ce Journal un agréable mélange de morceaux capables de plaire aux gens de lettres et aux gens du monde ; vous n'y rencontrez , pour l'ordinaire , que des analyses d'ouvrages ascétiques , des discussions théologiques , des invectives contre les philosophes du dix-huitième siècle , et contre les prêtres mariés , des nouvelles relatives au culte catholique. Ce Journal n'est donc , à proprement parler , qu'une continuation du *Journal Chrétien* de l'abbé Joannet , et du *Journal Ecclésiastique* de MM. Dinouart et Barruel.

Les prétendus Mélanges de Philosophie font suite aux *Annales Littéraires* et *Morales* de M. l'abbé Boulogne , et aux *Annales Catholiques* de M. l'abbé Sicard. Depuis 1796 jusqu'à ce jour , ces Journaux forment 17 volumes in-8°. , Paris , Leclere , quai des Augustins. M. Picot est aujourd'hui le principal auteur des *Mélanges*. Il s'y montre le défenseur des principes ultramontains.

ANNALES DE LA RELIGION.

Il y avoit plus de franchise dans le titre d'un ouvrage du même genre à peu près, intitulé, *Annales de la Religion*, ou Mémoires pour servir à l'histoire des dix-huitième et dix-neuvième siècles, par une société d'amis de la religion et de la patrie, Paris, imprimerie-librairie chrétienne, 1795-1803, 18 vol. in-8°. Les principaux auteurs de ce Journal étoient MM. Desbois de Rochefort, ancien évêque d'Amiens, et Grégoire, ancien évêque de Blois. Ils y développoient avec autant de courage que de talent, les principes sur lesquels sont fondées les libertés de l'Eglise gallicane.

SOIRÉES LITTÉRAIRES.

Les troubles de la révolution forçoient beaucoup de gens de lettres à conserver dans leurs portefeuilles, le fruit de leurs études. Dès qu'ils parurent avoir cessé, les possesseurs de ces portefeuilles les ouvrirent au public. L'on distingue parmi eux M. Coupé, auteur des *Soirées Littéraires*, dont le premier volume parut en 1795, et le vingtième en 1800. Ce littérateur estimable a traduit

du grec et du latin , plusieurs morceaux pleins d'intérêt. Une partie de son travail est consacrée à la littérature du moyen âge , trop peu connue aujourd'hui. Il a aussi inséré dans son recueil, nombre d'opuscules inédits ou revus avec soin. Les *Soirées Littéraires* embrassent donc la littérature ancienne, celle du moyen âge et celle de nos contemporains. On a justement reproché à l'auteur d'avoir donné des imitations plutôt que des traductions du grec et du latin. On a aussi fait remarquer des défauts d'exactitude dans ses citations et dans ses récits.

LE SPECTATEUR DU NORD.

En janvier 1797 , plusieurs émigrés français , distingués par leur esprit et par leurs connoissances , entreprirent à Hambourg un journal politique , littéraire et moral , qu'ils intitulèrent *Spectateur du Nord*. Ce Journal cessa de paroître en novembre 1802. On y remarque des articles très-curieux de MM. de Rivarol , de Mesmond , Chenedollé , Villers , de Pradt , etc. Pendant la première année , M. Baudus , ancien procureur-général syndic du département du Lot , en rédigea la partie politique. On en publioit un numéro

par mois. La collection entière peut former 25 vol. in-8°.

ARCHIVES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

Des littérateurs d'un mérite distingué annoncèrent, en 1804, un nouvel ouvrage périodique qui devoit traiter de tous les objets des connoissances humaines susceptibles d'un intérêt général. L'intention des éditeurs n'étoit pas de faire un recueil d'annonces et de critiques des ouvrages nouveaux. Offrir à toutes les personnes qui aiment l'instruction, une suite de lectures intéressantes, solides et variées ; tenir le public au courant de toutes les *nouveautés importantes* que l'Europe littéraire devoit produire, voilà le double but qu'ils se sont proposé et qu'ils ont atteint. Dans les premiers mois de 1808, des motifs d'un ordre supérieur déterminèrent les propriétaires de cet ouvrage à en discontinuer la publication. Il en existe dix-sept volumes in-8°. On y trouve d'excellens articles de MM. Bernardi, Morellet, Muller, Sainte-Croix, Suard, etc., etc. ; des ouvrages posthumes du président d'Aiguille, du cardinal de Brienne, de l'abbé Conti,

Conti, de Deleyre, du P. Lagnille, de Mé-
tastase, de l'abbé de Vauxcelles, etc.; des
traductions d'ouvrages écrits en italien, en
allemand et en anglais, par Alfieri, Pi-
gnotti, Boettiger, Heider, Jacobi, W. Jones,
Kant, Schiller, Wieland, etc.

M. Vanderbourg, qui a inséré dans les
dix-sept volumes beaucoup de morceaux de
littérature, et quelques-uns d'histoire et de
morale, a joint à chaque volume, sous le titre
de *Gazette Littéraire universelle*, un supplé-
ment qui contient l'annonce des ouvrages les
plus importans dont les auteurs n'ont pas
donné l'analyse, et de plus l'indication des
principaux événemens du monde littéraire.

Il faut joindre aux 17 volumes une table de
32 pages publiée séparément. On y apprend
que la signature E. H. désigne mademoiselle
de Meulan, qui a fourni aux deux derniers
volumes des *Mélanges Littéraires* publiés par
M. Suard, un grand nombre d'articles signés P.

ANNALES DES VOYAGES.

Nous jouissons, depuis le 1^{er}. septembre
1807, d'un ouvrage périodique aussi neuf par
son objet que par la manière dont il est traité:
je veux parler des *Annales des Voyages*, ré-

digées par M. Malte-Brun. Plusieurs voyages très-intéressans restoient perdus pour le public français, ou recevoient trop tard les honneurs de la traduction. Les auteurs des Annales des Voyages se sont emparés de cette riche mine, en présentant, par extrait, ce qu'il y a de bon dans ces ouvrages. Les analyses sont entremêlées de Mémoires sur diverses questions de géographie, physique et politique. Ces sortes de Mémoires embrassent quelquefois des recherches sur la différence d'origine et de langue qui caractérise les diverses nations.

Les sciences géographiques possèdent donc, comme l'histoire naturelle, l'agriculture, la chimie et la médecine, un *dépôt* où les amateurs peuvent consigner en commun des travaux qui tendent au même but, discuter les difficultés qui les arrêtent, faire un échange continuuel de lumières et de découvertes, et surtout répandre de plus en plus le goût de ces connoissances, en offrant aux gens du monde une variété agréable de petits morceaux où l'instruction se cache sous les attrails d'un tableau neuf et piquant.

Il paroît un cahier par mois des Annales des Voyages; chaque année forme 4 volumes.

On souscrit chez Buisson. Il a paru, à la fin de l'année 1809, une seconde édition de la première année; elle a, sur la première, l'avantage d'être rédigée avec plus d'ordre, de soin, de critique. On avoit reproché à quelques cahiers de la première souscription, des fautes de langage, des erreurs de géographie et d'histoire naturelle : ces défauts étoient peu nombreux et n'ôtoient rien au mérite général de l'ouvrage; mais il étoit important néanmoins de les faire disparaître.

GAZETTE DE FRANCE.

Ces relations des affaires publiques, inventées en France en 1631, par le médecin Théophraste Renaudot, sont très-multipliées aujourd'hui en Europe. Il seroit difficile de dire à laquelle de ces feuilles on doit donner la préférence; chaque lecteur doit se décider suivant son goût.

La Gazette de France a presque toujours été revue par le ministère; on n'y disoit pas tout, mais, en général, ce qu'on y disoit étoit vrai. La rédaction en étoit confiée à des écrivains d'un mérite reconnu; voy. le Dictionnaire des Anonymes, n°. 2440. Le style de

la Gazette de France est aussi simple que correct; c'est un bon modèle pour ces sortes d'ouvrages.

Parmi les journaux que la révolution a fait éclore, un seul a conservé l'ancienne dénomination; pendant quelque temps ce journal mérita plutôt le nom de Gazette ecclésiastique, que celui de Gazette de France; depuis deux ans on y lit des morceaux de littérature assez piquans, mais peu approfondis; un de ses collaborateurs reprocha aux auteurs de la Bibliothèque d'un Homme de Goût, de ne pas avoir parlé d'une traduction estimée des Commentaires de César, par Nicolas Samson. La méprise de ce journaliste est risible, car il vouloit parler de la traduction de Perrot d'Ablancourt, avec des remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, tirée des Commentaires de César, par le géographe *Nicolas Samson*. Or nous avons parlé de cette traduction. Voyez tom. III, pag. 329.

JOURNAL DE PARIS.

Le *Journal de Paris* commença de paroître en 1777. Il est donc le plus ancien des ouvrages périodiques qui se publient tous les jours. Jusqu'en 1789, M. Sautreau de

Marsy en rédigea la partie littéraire, à la satisfaction du public éclairé. Pendant les premières années de la révolution, ce Journal fut presque exclusivement consacré à la politique. On se rappelle encore avec quel talent les travaux de nos assemblées représentatives y ont été analysés par MM. Garat, Condorcet, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. La littérature a commencé vers l'année 1796 à reprendre son ancien rang dans le *Journal de Paris*, grâce au zèle éclairé d'un de ses propriétaires, M. le Sénateur Rœderer. Depuis quelques années, la rédaction de ce Journal est confiée à M. Gallais. Les principaux collaborateurs sont MM. Villeterque, Lécuy, Fabien Pillet et de Sevelinges.

M. Mugnerot a fait paroître un *Abrégé du Journal de Paris*, ou Recueil des articles les plus intéressans insérés dans ce Journal, et rangés par ordre de matières, depuis 1777 jusqu'en 1781, Paris, 1789, 4 vol. in-4°.

LE MONITEUR.

Ce Journal, essentiellement consacré à la politique, présente cependant très-fréquemment de bons articles de littérature. Les collaborateurs se font surtout remarquer par un

ton de critique décente et modérée, et en cela, ils imitent l'exemple que leur donne le rédacteur actuel, M. Sovo, qui s'est réservé la partie des théâtres. Les tables de ce Journal, publiées en l'an VIII, sont d'une grande utilité. On en attend la suite avec impatience, et l'on assure qu'elle ne tardera pas à paroître.

LE JOURNAL DE L'EMPIRE.

On sait assez généralement à Paris, que M. Geoffroy, ancien professeur d'éloquence, rédige le feuilleton de ce Journal, quant à ce qui concerne les pièces représentées sur les différens théâtres de la capitale. Nombre d'abonnés des départemens attribuent à ce littérateur distingué, les extraits d'ouvrages insérés dans le même feuilleton, ceux mêmes qui se trouvent dans le corps du Journal; c'est une erreur dans laquelle ils tombent, parce qu'ils n'examinent pas les lettres de l'alphabet placées au bas de ces différens articles. La lettre A désignoit M. l'abbé de Felets, qui travaille maintenant au *Mercur* sous la lettre F. Les lettres M. B. sont les initiales des noms de M. Boutard : tous ses articles concernent les ouvrages d'arts. M. Hoffman signe ses articles de la première lettre

de son nom. M. Jeannin se cache sous la lettre D., M. de Saint-Victor sous la lettre N. La signature S. a été pendant quelques années celle d'un ex-doctrinaire nommé Guairard ; elle est depuis environ un an celle de M. Henri la Salle. Ces nouveaux articles, sous le rapport du style, du goût et de l'érudition, sont bien supérieurs aux anciens. Les articles signés X étoient tirés des *Annales Littéraires* ou des *Mélanges de Philosophie* de M. l'abbé Boulogne ; M. Dussault a adopté l'Y, et M. Charles Delalot le Z. Je ne dois pas oublier M. Boissonade, helléniste distingué qui a choisi l'α, c'est-à-dire, la dernière lettre de la langue grecque, qui lui est si familière.

Parmi les collaborateurs qui signent leurs articles de leur nom entier, on distingue M. Malte-Brun.

Les talens de la plupart de ces littérateurs ont procuré à ce Journal une multitude d'abonnés ; mais les lecteurs impartiaux n'approuvoient pas le ton déclamatoire qui régnoit dans beaucoup d'articles littéraires ; ils voient avec plaisir, depuis environ deux ans, que les auteurs de ces articles se renferment dans les bornes d'une discussion purement littéraire.

LE COURRIER DE L'EUROPE ET DES SPECTACLES.

M. Salgues, ancien professeur de rhétorique, a été chargé, jusqu'à ces derniers temps, de rédiger les articles de ce Journal, qui concernent les spectacles. Ils font honneur à ses talens et à son impartialité : les autres morceaux de littérature qui portent son nom, prouvent que cet auteur est en même temps un critique judicieux et un bon écrivain.

LE PUBLICISTE.

On remarque assez souvent dans le *Publiciste* des articles d'une saine littérature. M. Hochet, aujourd'hui secrétaire de la *Commission des affaires contentieuses*, a rédigé, avec un talent distingué, pendant plusieurs années, le feuilleton des spectacles. Mademoiselle de Meulan, sous la lettre P., et M. Vanderbourg, sous la lettre G, lui ont succédé dans cette mission délicate. Les articles signés R. sont de M. Guizot. M. Dupont de Nemours en fournit quelques-uns, sous les lettres D. D. N. La partie politique de ce journal a été long-temps rédigée par M. Suard.

BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE.

Ce Journal, rédigé par MM. Pictet, Maurice et Prevost, s'imprime à Genève depuis 1796. Il est exclusivement destiné à offrir l'analyse et quelquefois la traduction de celles des productions littéraires ou scientifiques d'origine anglaise, qui, sous le double rapport de l'utilité ou de l'agrément, peuvent mériter l'accueil du public.

Les matières de cette collection sont classées en deux divisions générales, chacune de douze numéros par an. L'une de ces divisions est intitulée, Littérature, et comprend aussi la morale; la seconde est intitulée, Sciences et Arts. Les rédacteurs ont publié une table raisonnée des matières des deux séries, à l'expiration des cinq premières années. Un second volume du même genre de travail, compris les cinq premières années suivantes. En 1806, on a distribué à tous les abonnés une table renfermant l'indication de tous les articles insérés dans la Bibliothèque Britannique, pendant dix ans, classés par ordre de matières. Ce répertoire, peu volumineux, forme à la fois un *index* et un *tableau* de l'ouvrage entier. La Bibliothèque

Britannique mérite le succès qu'elle a obtenu. La guerre n'a point arrêté le zèle des habiles rédacteurs ; elle n'a pas nui à leur correspondance , et il n'y a pas lieu de s'en étonner : sur la fin du dix - huitième siècle et au commencement du dix - neuvième, les lettres ne doivent avoir d'ennemies que l'ignorance et la sottise. Les savans dispersés dans tous les pays du monde , sont frères et ne forment qu'une seule république. Aussi la guerre et les armes se font gloire de respecter leurs personnes , leurs talens et leurs productions immortelles. C'est ainsi qu'au mois de juin 1809 , S. M. L'EMPEREUR et ROI daigna permettre que la Société d'Agriculture de Paris envoyât à celle de Londres le blé de mars que celle-ci désiroit , pour en essayer la culture. Voyez les *Œuvres* de M. le sénateur François de Neufchâteau , Paris, 1809, in-12 , tom. II , p. 429.

RÉPERTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Nous avons une vraie obligation à ceux qui cherchent à nous faire connoître d'une manière exacte et positive les littérateurs étrangers. Le Journal que publient en an-

glais MM. Parsons et Galignani, depuis le mois d'avril 1807, sous le titre de *Répertoire de la Littérature anglaise* ; remplit ce but relativement aux auteurs anglais ; il est d'autant plus propre à fixer notre jugement sur eux, que les articles qui le composent sont tirés des journaux anglais les plus estimés, tels que *The London Magazine*, *The Monthly Review*, etc. Il nous apprend ainsi de quelle manière la nation anglaise juge elle-même ses écrivains ; et c'est là ce qui lui donne le plus grand intérêt.

Il paroît de ce Journal un numéro par mois.

CHOIX D'ARTICLES DE DIFFÉRENS JOURNAUX.

La multitude de volumes que renferment les différens journaux que j'ai fait connoître dans les articles précédens, effrayera sans doute les personnes qui aiment à se former un cabinet de livres peu nombreux, mais choisis. Je puis entrer dans leurs vues, en leur faisant connoître des ouvrages dans lesquels on a réuni les meilleurs articles de plusieurs Journaux.

Les Variétés historiques, physiques et littéraires, ou Recherches d'un savant, contenant plusieurs pièces curieuses et intéress.

santes, Paris, 1752, 3 vol. in-12, ne sont que des morceaux tirés du *Mercur*. M. Merle a publié tout récemment un *Choix* du même *Mercur* en 3 vol. in-8°. M. l'abbé Grosier a fait paroître un *Choix* du Journal de Trévoux, sous le titre de *Mémoires d'une Société célèbre*, considérée comme Corps littéraire et académique, Paris, 1792, 3 vol. in-8°. MM. Suard et Arnaud ont recueilli les articles les plus piquans, fournis par eux au *Journal Etranger* et à la *Gazette Littéraire*, sous le titre de *Variétés Littéraires*, 1768, 4 vol. in-12. M. Clément, de Dijon, a réuni dans ses *Essais de Critique* sur la littérature ancienne et moderne, les articles qu'il a fournis à l'*Année Littéraire* et au *Journal de Monsieur*. Linguet a publié lui-même des *Mélanges* de politique et de littérature, extraits de ses *Annales*, Bouillon, 1778, 1779 et 1780, 3 vol. in-8°. On peut y joindre les articles qu'il a recueillis postérieurement sous ce titre : *Examen des ouvrages de Voltaire*, considéré comme poète, comme prosateur, comme philosophe, 1788, in-8°.

Les Mélanges académiques et littéraires de M. Gaillard, Paris, 1806, 4 vol. in-8°, contiennent les principaux articles qu'il a

fournis au Journal des Savans pendant près de 50 ans. On trouve dans les Œuvres de la Harpe , édition de 1778 , des extraits d'ouvrages qu'il avoit insérés dans plusieurs Journaux. Le mêmes morceaux ont été réimprimés dans le tome XV du Cours de Littérature. Les *Opuscles* de M. Ræderer , 1800 , 1802 et 1804 , 3 vol. in-8°. , contiennent des articles très-piquans du *Journal de Paris*. Les *Essais de Littérature et de Morale*, Paris , 1802 , in-8°. , papier vélin , ne sont autre chose que des articles fournis par mademoiselle de Meulan au *Publiciste*. Les morceaux très-ingénieux fournis au même Journal par feu M. Devaines , Conseiller d'Etat , ont été réunis sous le titre de *Recueil* de quelques articles tirés de différens ouvrages périodiques , 1799 , in-4°. On a aussi sous le titre peu modeste de *Spectateur Français au dix neuvième siècle* , un Choix d'articles tirés du Journal de l'Empire , du Mercure et de la Gazette de France , Paris , 1805-1810 , 7 vol. in-8°.

ESPRITS DE DIFFÉRENS JOURNAUX.

Si je recommande aux jeunes gens la lecture d'extraits choisis dans l'immense collec-

tion de nos ouvrages périodiques, je n'attache pas la même importance aux *Esprits* de différens journaux ou de différens journalistes, publiés pendant le dix-huitième siècle. Ces ouvrages sont nécessairement superficiels, puisqu'ils ne présentent que des portions d'extraits. Je range dans cette classe l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, par l'abbé de la Porte, 1757, 4 vol. in-12; l'*Esprit des Journalistes de Trévoux*, 1771, 4 vol. in-12, et l'*Esprit des Journalistes de Hollande les plus célèbres*, 1777, 2 vol. in-12. Ces deux recueils sont de l'infatigable M. Alletz, qui a rendu de véritables services à la littérature par d'autres compilations faites avec autant de soin que de goût.

CHAPITRE III.

ESPRITS.

JE ferai connoître dans ce chapitre les *Esprits* d'auteurs dont les collections ne se lisent guère , ou ne peuvent se trouver que dans les grandes bibliothèques.

DUGUET.

Le discours préliminaire de l'*Esprit de M. Duguet* , ou *Précis de la Morale chrétienne* , tiré de ses ouvrages , volume in-12 , 1764 , est une discussion très-judicieuse sur la manie du dernier siècle , de présenter l'analyse des meilleurs écrivains , sous le nom d'*Esprit*. L'accueil fait aux ouvrages qui annoncent l'esprit des écrivains célèbres , indique assez l'estime qu'on feroit de ces productions , si l'on y trouvoit en effet tout ce que leur titre semble promettre. Il est agréable , sans doute , de voir réuni dans un espace borné , et comme dans une miniature , les pensées et les sentimens de ces hommes de génie ;

mais pour en rendre l'âme, suffit-il d'entasser des pensées sans choix et sans liaison? Ces sortes de pensées sont-elles en trop grand nombre; elles s'entre-nuisent et s'étouffent mutuellement; elles causent la même obscurité et la même confusion, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau. Ce sont comme des éclairs qui peuvent nous éblouir pendant quelques instans, et qui nous laissent bientôt dans les ténèbres. Elles ne peuvent servir à embellir le discours, qu'autant qu'elles sont employées avec la plus grande sobriété. Quintilien veut qu'on ne les regarde que comme les yeux du discours: or, les yeux ne sont pas faits pour être répandus dans tout le corps.

Feu M. André, bibliothécaire de M. d'Aguesseau, rédacteur de l'*Esprit* de Duguet, blâme donc avec raison ces mutilations de la plupart de nos meilleurs auteurs; il indique la façon de nous donner les Esprits. Il veut qu'on préfère d'abord les pensées solides à celles qui ne sont que brillantes. « En effet; dit-il, la vérité n'est que trop souvent étouffée sous ces pensées qui n'ont qu'un éclat passager. » Il ajoute que ces pensées doivent être placées, autant qu'on le peut, dans un ordre

ordre qui les rende moins étrangères les unes à l'égard des autres. Il nous annonce que par l'ouvrage qu'il nous donne, il a mis sous les yeux du lecteur un Abrégé de la Morale chrétienne, où les principales vérités de la religion sont présentées avec l'ordre, la noblesse et la dignité dont elles sont susceptibles.

C I C É R O N.

Le succès des *Pensées de Cicéron*, traduites par l'abbé d'Olivet, pour servir d'instruction à la jeunesse, imprimées en 1744, in-12, n'est point un succès d'intrigue, de cabale et de parti : l'estime pure et durable du public en a consacré le mérite. Personne n'étoit plus en état que l'abbé d'Olivet, de nous donner cet excellent ouvrage. On sait avec quelle supériorité et quel goût il possédoit la littérature latine ; particulièrement les Œuvres de Cicéron. Il a recueilli les passages les plus instructifs et les plus moraux de l'orateur romain. Ce grand homme étoit peut-être aussi philosophe qu'éloquent. On trouve dans ses ouvrages ce que les païens ont pensé de plus solide et de plus judicieux ; on y voit jusqu'à quel point la raison humaine peut aller dans la morale. L'abbé

d'Olivet n'a laissé rien à désirer dans le choix des morceaux et dans la manière dont il les a traduits. Il prévient dans son titre et dans sa préface, que les jeunes gens ont été l'objet de son travail ; mais l'homme fait peut en profiter aussi-bien que l'adolescent. Ces pensées, pleines de vérité, de raison et de saine philosophie, sont de tous les âges, de tous les temps, de tous les lieux et de tous les états de la vie.

SÉNÈQUE.

Les beautés de Sénèque sont des beautés mâles, fortes, touchantes. Cet auteur pense presque toujours noblement : c'est dommage que l'antithèse énerve quelquefois ses pensées. Il a un autre défaut, c'est de tourner long-temps autour de la même idée ; mais il y avoit une moisson aussi abondante à faire dans ses Œuvres que dans celles de Cicéron. Peut-être même Sénèque est-il autant au-dessus de Cicéron, en fait de morale, que cet orateur est au-dessus de lui en tout le reste. Telle étoit au moins l'opinion du fameux la Beaumelle, traducteur des Pensées de Sénèque, volume in-12, imprimé, pour la première fois, en 1742, et devenu classique.

S U L L Y.

L'Esprit de Sully , avec le portrait de Henri IV , ses Lettres à M. de Sully , et ses Conversations avec le même , par mademoiselle de Saint-Vast , 1766 , in-12 , est divisé par chapitres. Ce n'est peut-être pas un homme comme Sully qu'il faut extraire : ses réflexions, ses pensées demandent à être méditées. Combien en est-il qui auroient mérité d'entrer dans ce Recueil et qui n'y sont point ! Un des avantages de cette compilation , c'est que l'on relit toujours avec plaisir les détails de la vie privée de Henri IV , et que son ministre intéresse tous les Français.

M O N T A G N E.

Dans les excellens Essais de Montagne , que de choses peuvent dégouter et dégoûtent en effet beaucoup de lecteurs ! 1°. Le vieux style , si rebutant pour ceux qui sont bien moins frappés de son énergie , que du gothisme qu'ils y voient ; 2°. le défaut d'ordre et de liaison dans les matières qui sont souvent décousues ; 3°. les digressions continues qui déroutent à chaque instant le lecteur ; 4°. les citations fréquentes , dans les-

quelles est noyé le texte; 5°. enfin, les répétitions sans nombre, si contraires à l'impatience française. Pour faire lire Montagne avec plus d'ordre et plus de goût, Pesselier a pris la peine de rassembler et de rapprocher toutes les pensées qui regardent un même objet, puis de les ranger sous des titres généraux : ainsi les matières dispersées et confondues dans les trois livres des Essais, Maximes, Réflexions, Jugemens sont ici remises à leur place, et l'on a, par ce moyen, l'*Esprit de Montagne*, 1753, deux volumes in-12, sous la forme d'un écrit didactique. L'auteur s'est gardé de toucher au style de Montagne; il a seulement eu l'attention d'expliquer tous les mots peu intelligibles pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec le langage du seizième siècle.

Beaucoup de personnes préfèrent au Recueil de Pesselier, celui qui a pour titre : *Pensées de Montaigne*, propres à former l'esprit et les mœurs, Paris, Anisson, 1700, in-12; nouvelle édition, Paris, imprimerie bibliographique, 1805, petit in-12.

On attribue ce volume à un M. Artaud, qui passe aussi pour l'auteur d'une critique du Dictionnaire de l'Académie Française,

intitulée, Dictionnaire des Halles, Bruxelles, 1696, petit in-12.

C H A R R O N.

Il est naturel que dans un siècle philosophe, on ait pensé à nous donner une *Analyse raisonnée de la Sagesse de M. Charron*, deux petits volumes in-16, 1763. On peut mettre Charron à côté de Montagne à bien des égards. Il est vrai qu'il n'a pas l'énergie, la saillie de génie de ce dernier; mais il est aussi philosophe, et porte ses vues aussi loin dans la nature humaine. On prend plaisir à revoir, dans ces anciens moralistes, les routes qu'ils ont ouvertes à nos modernes: bienfaits que ceux-ci taisent très-prudemment. Charron, Montagne, la Motte le Vayer, Balzac, Saint-Evremont ont donné naissance à une infinité d'écrivains, qui se gardent bien de nous parler de leurs pères. Par ces analyses, on découvre ces espèces de plagats; et l'on remonte à la source des idées philosophiques, qu'on regarde comme neuves aujourd'hui. On ne peut que donner des éloges à M. de Luchet, auteur de l'analyse de Charron. Le précis est fait avec beaucoup de goût;

il épargne de l'ennui et des inutilités sans nombre. Le marquis de Luchet est mort vers l'année 1792.

BACON.

L'Analyse de la Philosophie de Bacon, par M. Deleyre, 1755, 2 vol. in-12, seroit beaucoup plus utile, si l'auteur, au lieu de joindre partout ses propres pensées à celles du philosophe anglais, eut eu soin de les distinguer par un astérisque, ou, ce qui étoit encore plus simple, de les rejeter, en forme de notes, au bas des pages : son travail, alors mieux apprécié, auroit ajouté, sans doute, à sa réputation ; et Bacon, réduit ainsi aux seules forces de son génie, et montré dans la simplicité noble et pittoresque de sa parure, en eût paru plus original, plus riche et même plus grand.

M. Naigeon, en faisant réimprimer l'extrait de Deleyre, dans le Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne de l'Encyclopédie méthodique, article Bacon, a eu soin d'en retrancher la plupart des idées et des réflexions qui appartiennent à cet élégant paraphraste ; il a fait plus encore ; il a offert au lecteur, dans une assez longue suite de passages, quelques-unes des grandes

idées de Bacon, exprimées dans la langue latine, avec cette originalité, cette précision et cette énergie qu'il a su donner à son style, d'ailleurs très-souvent embarrassé, selon l'usage du temps, d'un certain jargon scolastique qui le dépare.

B A L Z A C.

Les Œuvres de Balzac se composent de Traités, de Dissertations, de Poésies latines et françaises, de Lettres sur différens sujets, réunis en deux volumes in-folio.

Malgré la réputation dont les premiers ouvrages ont joui dans le temps, on connoît à peine aujourd'hui le *Prince*, *Aristippe* et le *Socrate* chrétien. On ne cite guère que quelques Lettres de Balzac. Balzac est cependant considéré comme le père de l'éloquence française. Le seul moyen de rendre la lecture de Balzac utile à la jeunesse, étoit d'extraire de tous ses ouvrages les pensées les plus remarquables, et d'accompagner celles qui offroient quelqueéquivoque dans le sens ou dans l'expression, de notes grammaticales et littéraires. C'est ce qu'a exécuté avec autant de goût que de succès, M. Mersan, dans les Pensées de Balzac, précédées d'observa-

tions sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu, Paris, 1807, in-12.

LA MOTTE LE VAYER.

Nos auteurs modernes ont beaucoup puisé dans la Motte le Vayer ; et peut-être a-t-il donné à J.-J. Rousseau, cet esprit philosophique qui le distingue. Il est vrai qu'aucun de ces Messieurs ne daigne le citer ; mais on retrouvera une partie des idées dont ils se font honneur, dans la collection intitulée : *l'Esprit de la Motte le Vayer*, vol. in-12, publié en 1763 par l'abbé de Montlinot.

SAINT-EVREMONT.

Un écrivain dont les idées sont dépendantes les unes des autres, comme les anneaux qui forment une chaîne, et qui n'a d'autre but que d'établir un système philosophique, ne peut que perdre à être analysé, divisé, rompu dans l'ensemble de son ouvrage ; mais ceux qui n'ont que de l'esprit, des éclairs d'imagination, des saillies heureuses, sont faits pour être présentés sous ce point de vue ; et il est bon de nous en donner *l'Esprit*. C'est donc un grand service qu'on a rendu au public, et à Saint-Evremont lui-même, que de l'avoir débarrassé

débarrassé de treize ou quatorze volumes, et réduit en un seul tome in-12, 1761. On n'a pas dû, ni même pu s'astreindre à aucune espèce d'ordre et de liaison dans l'abrégé d'un auteur qui pensoit et écrivoit sans suite, et sans système, avec le ton et la dissipation d'un homme de cour.

Ce recueil ôte à Saint-Évremond tout l'ennuyeux, toutes les longueurs, tout le fatras dont on avoit surchargé ses œuvres. C'est présentement un beau corps proportionné dans toutes ses parties. Le philosophe Deléyre n'est point l'auteur de l'*Esprit de Saint-Evremond*.

S A I N T - R É A L.

Parmi d'excellentes choses qui se trouvent dans les ouvrages de l'abbé de Saint-Réal, il y en a de très-communes; il étoit donc à propos de faire un choix, pour épargner au public une lecture fastidieuse. C'est ce qu'a eu probablement en vue, et a parfaitement exécuté, M. de Neuville, auteur de l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12, 1768, par le choix; l'ordre, la méthode et le goût qu'il a observés dans la rédaction de ce volume.

B A Y L E.

On recherchait avant la révolution l'Analyse raisonnée de Bayle, ou Abrégé méthodique de ses ouvrages, particulièrement de son *Dictionnaire historique et critique*, dont les remarques ont été fondues dans le texte, pour former un corps instructif et agréable de lectures suivies, Londres, 1755 et 1773, 8 vol. in-12. Les quatre premiers volumes de cet ouvrage firent une grande sensation, lorsqu'ils parurent; ils sont de l'ex-jésuite de Marsy: les jésuites les critiquèrent avec énergie dans le Journal de Trévoux. Les quatre derniers volumes sont attribués à M. Robinet. Bayle parle des miracles, des conciles et des Pères de l'Eglise dans un goût et dans un style si profane et si libre, que tout lecteur chrétien ne peut manquer d'en être scandalisé. Plusieurs personnes pensent qu'il y a plus de danger à courir dans la lecture de l'*Analyse* que dans celle du *grand Dictionnaire critique*.

En parlant de ce Dictionnaire au tome 4^e. de cet ouvrage, page 219, j'ai dit, d'après Voltaire, « cherchez l'article César, vous trouverez Jean Cesarius, professeur à Cologne, et au lieu de Scipion, vous aurez six grandes

pages sur Gerard Scioppius.» Voltaire a voulu jouer sur les mots, mais il l'a un peu fait aux dépens de la vérité; car si l'on ne trouve pas dans Bayle l'article de Scipion, on y voit au moins celui de César. Bayle n'a pas donné d'article au professeur Cesarius.

L E I B N I T Z.

L'Esprit de Leibnitz, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, est une collection faite avec autant de goût que d'intelligence, par M. Emery, aujourd'hui supérieur du séminaire de Paris et l'un des conseillers à vie de l'Université Impériale. L'éditeur auroit pu intituler cet ouvrage, l'Esprit et le Cœur de Leibnitz; car le cœur de ce grand homme ne s'y peint pas moins que son esprit et son génie; et ce qui étoit vrai pour la première édition, l'est encore plus pour la seconde, intitulée : Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale, Paris, 1804, 2 vol. in-8°.

B O S S U E T.

Bossuet laisse fort au-dessous de lui tous ses rivaux; il semble que son naturel commence où la grandeur des autres finit. Il n'y a pas un de ses ouvrages qui n'en fournisse

des preuves nombreuses : et cependant si l'on excepte le Discours sur l'Histoire Universelle et les Oraisons Funèbres, tout le reste trouve plus d'éloges que de lecteurs. Bossuet avoit trop de solidité dans l'esprit pour ne pas mêler dans toutes ses productions nombre de ces vérités éternellement importantes qui sont le fruit naturel du génie, des pensées fortes, indépendantes de tout intérêt de secte, et précieuses par l'expression vive dont elles sont revêtues. *Le Génie de Bossuet*, ou Recueil des plus grandes pensées et des plus beaux morceaux d'éloquence répandus dans tous les ouvrages de cet écrivain, Paris, 1808, in-8°. , nous rend ces richesses dédaignées et nous les présente sous une forme très-propre à les faire goûter. Abandonnant le dogme, l'éditeur (M. E. Lavoisier) n'a pris que les pensées morales et politiques, et des morceaux d'une éloquence inimitable.

On doit au même éditeur l'*Esprit des Orateurs Chrétiens*, en deux volumes in-12.

N I C O L E.

Tout le monde connoît le mérite des ouvrages de Nicole ; mais ces ouvrages sont-ils aussi lus qu'ils devroient l'être ? La gravité

des sujets qui y sont traités, la profondeur qui y règne, et plus encore la multitude des volumes, détourne peut-être bien des personnes du commerce avec un auteur qui ne tend pourtant qu'à rendre meilleurs tous ceux qui le lisent. L'abbé Cerveau, qui a dressé l'*Esprit de M. Nicole*, Paris, 1765, in-12, ne s'est pas borné à extraire les pensées les plus fortes ou les plus saillantes de Nicole ; il a rassemblé les passages de son auteur sur la même matière, et les a réduits sous différens chapitres ; ce qui forme une instruction suivie, un corps complet de doctrine chrétienne.

L'*Esprit de M. Nicole* est un ouvrage bien supérieur aux Pensées de Nicole, recueillies sans ordre par M. Mersan, ex-législateur, Paris, 1806, in-18,

LA MOTTE-HOUDARD.

Aucun poète n'a peut-être joui d'une aussi grande célébrité que M. de la Motte. Cet éclat de réputation s'est effacé. Son *Iliade*, qu'on ne lit plus et qu'on ne réimprimera jamais, a eu, de son vivant, quatre éditions consécutives ; on a fait autant d'éditions du recueil de ses fables ; enfin, ses odes et ses autres pièces ont également été réimprimées plusieurs fois. L'é-

dition de ses Œuvres, donnée en 1754, 11 vol. in-12, n'a pas eu, à beaucoup près, le même succès, parce que le temps détruit le préjugé, éteint le fanatisme et met un auteur à sa place. Alors une critique impartiale lui rend la justice qui lui est due ; c'est le but que s'est proposé M. Lottin, éditeur de l'*Esprit des Poésies* de M. de la Motte, accompagné de quelques notes, de la vie de l'auteur (par M. L. T. Hérissant), et de remarques historiques sur quelques-uns de ses ouvrages, 1767, petit in-12. Il a jugé, comme on le pense aujourd'hui, que tout, dans cet auteur, n'est pas excellent, mais que tout non plus n'est pas à dépriser. Il y a des odes qui étincellent de vraies beautés, quelques fables charmantes ; et dans les quarante cantates qu'il nous a laissées, et dont on ne pourroit soutenir la lecture de suite, il s'en rencontre quelques-unes qui sont très-belles et très-lyriques, élaguées. La vie de la Motte est intéressante et très-bien écrite. Le biographe entre dans des détails curieux, et présente des anecdotes que l'on ne trouve nulle part, pas même dans le recueil des *Mémoires* rassemblés et publiés par l'abbé Trublet, ce fervent admirateur de tout ce qu'a fait, dit, écrit et pensé M. de la Motte.

L'ABBÉ PREVOST.

Les *Pensées de M. l'abbé Prevost* ont été recueillies en un seul volume in-12, en 1765, par D. Dupuis. Deux pages de Cléveland, le morceau de la Caverne, par exemple, sont plus frappantes et plus instructives que ce long étalage de sentences solitaires : ce sont des branches arrachées du tronc ; pour juger de l'arbre, il faut le voir dans toute sa proportion. Cependant, comme les ruines de Palmyre, de Bagdad, de la Grèce et de Rome, ne laissent pas de plaire, et qu'il y a même des connoisseurs qui s'extasient à la vue d'un membre mutilé d'architecture et de sculpture antique, je ne doute point que beaucoup de personnes, surtout celles qui ne lisent point de romans, et qui aiment la morale, de quelque façon qu'elle soit présentée, n'embrassent cette ombre de l'abbé Prevost. Elles trouveront de la vérité, de la raison, de la justesse dans la plupart de ses *Pensées*, de la nouveauté même dans quelques-unes :

MONTESQUIEU.

Lorsque parut l'*Esprit des Loix*, ouvrage qui honore notre nation, les gens de lettres

furent partagés : les uns s'efforcèrent de répandre des nuages sur cet astre qui les éblouissoit ; les autres se prosternèrent pour l'adorer ; ceux-ci le critiquèrent par jalousie ; ceux-là le louèrent par vanité. Ce qui a paru sous le titre de *Génie de Montesquieu*, n'est ni une censure, ni une apologie de ce livre, mais un abrégé en un volume in-12. On a détaché les maximes principales ; on a rangé dans la même classe celles qui pouvoient avoir rapport à un même objet ; on a distribué le tout dans vingt-neuf chapitres ; et par ce moyen, on a cru avoir déterminé le genre particulier de *l'Esprit de Montesquieu*, ou plutôt son *Génie*. Ce recueil a été faussement attribué à M. Deleyre.

LE PÈRE CASTEL.

Sous le titre d'*Esprit ; saillies et singularités du Père Castel*, vol. in-12, 1763, on a réuni tout ce que ce jésuite célèbre a écrit de plus piquant dans un grand nombre d'ouvrages de différens genres. Cette espèce d'*Ana* est d'autant plus intéressant, qu'il donne une idée des talens du Père Castel, peu connu dans le monde, parce qu'il étoit religieux, sans prôneurs et sans parti. Cet auteur

teur a un avantage, c'est que ses fautes mêmes font penser. L'éditeur, qu'on sait avoir été l'abbé de la Porte, a mis du soin dans cette compilation; il y a du mérite à nous tracer de pareilles esquisses. Ce n'est, à la vérité, présenter les écrivains que de profil; mais encore est-ce nous les faire voir assez, pour que nous soyons excités à les connoître davantage.

V O L T A I R E.

Un éditeur intelligent auroit pu faire un choix plus heureux pour Voltaire et pour le public, dans deux volumes in-12, publiés en 1766, par Contant d'Orville, sous le titre de *Pensées philosophiques de M. de Voltaire; ou Tableau Encyclopédique des Connoissances humaines*. L'auteur de cette collection s'est appliqué à tirer des ouvrages de Voltaire, toutes les professions de foi les plus authentiques, et les plus propres à guérir de leurs préventions, ceux qui ne pensoient pas favorablement de la religion de cet homme fameux. Rien n'est plus louable que de chercher à disculper les écrivains célèbres, surtout vis-à-vis de la multitude, parce que rien n'est plus propre à décrier la vertu parmi les es-

prits légers, que les maximes débitées par de grands écrivains. Il est vrai que Contant d'Orville rapporte une infinité d'autres passages de ce même auteur, qui nuisent un peu aux certificats d'orthodoxie qu'il prétend lui donner : mais apparemment que son intention étoit qu'on l'envisageât, comme lui, sous différentes faces, c'est-à-dire, sous celles de théologien, de philosophe ; de moraliste, de poète et d'historien ; car Voltaire est tout cela. Il arrive par cet arrangement, que quelquefois le théologien est démenti par le philosophe, le poète par le moraliste, l'historien par le poète.

J. - J. ROUSSEAU.

De tous les extraits qu'on nous a donnés de bons livres, comme l'*Esprit de Montagne*, celui de Montesquieu, il y en a peu de meilleurs que l'*Esprit de Julie*, ou Extrait de la Nouvelle Héloïse, ouvrage utile à la société, et particulièrement à la jeunesse, par M. Formey, in-12, 1763. La Nouvelle Héloïse, malgré toutes les beautés qu'elle peut renfermer, est, sans contredit, un livre dangereux qu'on doit dérober aux regards de la jeunesse ; c'est un poison enchanteur. M. Formey a

trouvé l'art d'en faire un remède utile ; il a imité les célèbres botanistes , qui tirent des suc's salutaires des plantes les plus venimeuses.

Les *Pensées* de J.-J. Rousseau ont été aussi recueillies en 1763 [par l'abbé de la Porte. M. l'abbé Sabatier de Castres a publié, en 1804, le véritable *Esprit* de J. - J. Rousseau, ou *Choix d'observations, de maximes et de principes* sur la morale, la religion, la politique et la littérature, tiré des *Œuvres* de cet écrivain, et accompagné de notes de l'éditeur, 3 vol. in-8. M. l'abbé Sabatier n'a extrait du philosophe genevois que ce qu'il a cru bon et utile. Ses notes tendent à modifier ou à combattre ce qui demandoit ou explication, ou censure.

MALESHERBES.

Les *Pensées et Maximes* de M. de Malesherbes, publiées en 1805, 1 vol., par M. E. L. (E. Lavaisse), doivent exciter la curiosité de tous les amis des lettres et de la vertu. En les lisant, ils seront satisfaits de cette franchise austère, de cette honnêteté remarquable dans le temps où il vécut, et qui ne se démentit jamais. Tout le monde se rappelle encore

les représentations fermes et sages qu'il osa souvent adresser à son roi; tout le monde se rappelle comment, plus tard, par un dévouement sublime, il put faire admirer un grand courage. C'est à tort que l'éditeur prétend que quelques erreurs se glissèrent dans le cours d'une vie si illustre; il n'y a pas une action de M. de Malesherbes, que les amis de la vertu voulussent effacer de sa vie.

MONARQUES PHILOSOPHES.

L'avertissement qui est à la tête d'un volume in-12, imprimé en 1764, sous le titre de *l'Esprit des Monarques Philosophes*, donne une idée de ce recueil. Depuis Salomon, le Sage par excellence, dont les écrits font partie des livres canoniques, l'Histoire Ancienne ne fournit que deux monarques, Marc-Aurèle et Julien, qui aient laissé des ouvrages de philosophie morale et politique. Après tant de siècles écoulés depuis le règne de ces grands hommes, sans qu'on les ait vu renaître, le dernier siècle a eu l'avantage de les voir revivre dans Stanislas-le-Bienfaisant, et Frédéric, le Salomon du Nord; et c'est une preuve des progrès que la raison et la philosophie ont faits dans ce siècle.

En réunissant sous un même point de vue les pensées et les leçons de ces quatre monarques, le dessein de l'éditeur n'a pas été de les publier toutes. On s'est assujéti au titre et à l'objet de l'ouvrage ; et l'on n'a extrait de leurs écrits, que les maximes qui les caractérisent plus essentiellement, comme monarques philosophes. Heureux le siècle que des rois éclairent de leurs lumières et instruisent de leurs leçons ! Plus heureux les peuples qui se rendent dignes d'avoir de tels pères et de tels maîtres !

On ne peut qu'applaudir au zèle de l'abbé de la Porte, auteur de cette collection ; mais il auroit pu donner à la partie historique plus de précision et plus d'étendue aux extraits des Œuvres de ces illustres monarques : leurs images doivent être à jamais présentées à tous ceux que la fortune appelle sur le trône. L'âme de Marc-Aurèle, les hautes qualités de Julien, les talens et les vertus de leurs deux augustes imitateurs, sont des objets immortels d'étude pour les rois et d'admiration pour les hommes. Heureux le dix-neuvième siècle qui voit briller dans un seul Empereur les talens et les vertus de ces quatre monarques !

ENCYCLOPÉDIE.

Dans l'*Esprit de l'Encyclopédie*, ou *Choix des articles les plus curieux, les plus agréables, les plus piquans, les plus philosophiques de ce grand Dictionnaire*, cinq volumes in-12, 1768, l'abbé de la Porte ne s'est attaché qu'aux morceaux qui peuvent plaire universellement, et fournir à toutes sortes de lecteurs, et surtout aux gens du monde, la matière d'une lecture intéressante.

Parmi cette multitude innombrable d'articles qui composent le Dictionnaire de l'Encyclopédie, les uns ne peuvent être lus ni entendus que d'un petit nombre de personnes; les autres, peu susceptibles d'une lecture suivie, ne sont faits que pour être consultés dans le besoin; d'autres, enfin, conviennent à toutes sortes de lecteurs, et sont comme autant de petits traités particuliers où règnent à la fois l'esprit, le goût, l'élégance, une saine philosophie, une critique judicieuse, une érudition polie, et tout ce qui peut rendre un écrit curieux, instructif, intéressant.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si ce grand ouvrage remplit l'objet que les au-

teurs se sont proposé , et s'il a acquis toute sa perfection : il nous suffit de pouvoir assurer qu'il présente une infinité de morceaux de génie , dont le choix et la réunion en un petit nombre de volumes portatifs , doit former une collection précieuse , et d'autant plus agréable , que l'acquisition en est facile.

Peu de gens sont en état de se procurer le Dictionnaire Encyclopédique; on a donc cru faire une chose favorable et commode pour le public , de rassembler les articles les plus piquans de ce Dictionnaire , et d'en faciliter la lecture , non-seulement aux personnes qui , sans ce secours , en auraient été privées , mais à celles même qui possèdent l'Encyclopédie , en leur épargnant l'embarras et la peine de les chercher parmi une infinité d'autres moins intéressans. D'ailleurs , la difficulté de transporter des in-folio peut , dans mille occasions , empêcher qu'on n'y ait recours.

A l'égard de quelques articles condamnés , qui ont fait , à diverses reprises , supprimer l'Encyclopédie , l'abbé de la Porte s'est bien donné de garde de les insérer dans ce recueil. On sait d'ailleurs que ce ne sont ni les mieux écrits , ni les plus piquans.

Un anonime n'a pas eu la même réserve ; il a recueilli ces articles pour en former deux volumes que l'on trouve quelquefois joints aux précédens.

MM. Olivier et Bourlet de Vauxcelles ont publié un nouvel *Esprit de l'Encyclopédie*, Paris, 1798 — 1800, 12 vol. in-8°.

FEMMES FRANÇAISES.

L'Esprit des Femmes célèbres du siècle de Louis XIV et de celui de Louis XV, jusqu'à présent, 2 volumes in-12, 1768, par M. Alletz, est une injure faite aux femmes françaises, puisqu'il réduit à vingt-cinq ou à vingt-six seulement le nombre de celles qui ont acquis de la célébrité dans les lettres, sous les deux règnes de Louis XIV et de Louis XV. Nous ne serions pas embarrassés d'en nommer trois ou quatre cents qui se sont exercées dans la carrière littéraire, et plus de deux cents qui s'y sont distinguées.

POÈTES TRAGIQUES.

L'Esprit des Tragédies, par un maître-écrivain, nommé Roland, 1762, 3 vol. in-12, est une compilation qui peut avoir plus d'un
objet

objet d'utilité. On y a rassemblé, sous un même point de vue, tout ce que nos poètes tragiques ont dit sur le même sujet; par exemple, sur l'ambition, l'amitié, l'amour, la haine, toutes les passions, tous les sentimens, tous les points de morale et de politique. C'est offrir aux auteurs scrupuleux, un moyen facile et sûr de ne point se rencontrer avec ceux qui les ont devancés; et par-là d'éviter jusqu'au soupçon de plagiat; c'est mettre le public à portée de connaître ceux qui s'en éloignent plus ou moins; c'est même fournir à ces derniers une sorte de répertoire, où ils pourront puiser, pourvu qu'ils y puisent avec certaines précautions.

LE MARQUIS D'ARGENS.

On a fait l'*Esprit* de tant de personnes qui en avoient fort peu, qu'on ne doit pas s'étonner qu'on ait donné celui de l'auteur des *Lettres Juives*, et de plusieurs autres ouvrages estimés. Les 2 vol. in-12 qui composent l'*Esprit* du marquis d'Argens, Berlin, 1775, n'offrent pas aux lecteurs le marquis d'Argens tout entier; mais cette esquisse peut au moins donner une idée du tableau à l'amateur qui n'a point l'original.

LES ABBÉS DE MABLY ET DE CONDILLAC.

On ne doit pas confondre l'*Esprit* de Mably et de Condillac, relativement à la morale et à la politique, par M. Berenger, 1789, 2 vol. in-8°, avec cette foule d'*Esprits* compilés en huit jours par des copistes sans jugement. C'est un livre élémentaire, un abrégé systématique et lumineux destiné aux personnes qui n'ont ni le temps, ni la faculté de se procurer et de lire vingt-cinq à trente volumes de philosophie et d'histoire.

M. LE CARDINAL MAURY.

J'ai indiqué, dans le tome troisième de cet ouvrage, p. 34, l'*Esprit* de M. l'abbé Maury, publié en 1791, par M. Chas. On trouve dans ce volume une source abondante d'instruction et de beaux modèles d'éloquence.

LE COMTE DE MIRABEAU.

Ce sont les écrivains polémiques qu'il importe d'extraire; ils s'élèvent souvent vers des considérations générales, en se proposant des points de vue particuliers: ils ont

semé des vérités que le temps mûrit et féconde. Parmi ces écrivains, Mirabeau tient le premier rang, et par la multitude de ses ouvrages (ils sont au nombre de quarante-quatre, et il est presque impossible d'en retrouver la collection dans la librairie), et par l'importance des matières qu'il a traitées, et par la supériorité de talent avec laquelle il a discuté ces hautes questions, et surtout par le souvenir des circonstances à jamais mémorables qui ont enflammé son génie, et qui, plaçant cet écrivain aux sommets de l'éloquence politique, lui ont assuré le nom de Démosthène français; de sorte que l'*Esprit de Mirabeau* est véritablement l'*Esprit de la Révolution française*.

C'est à M. Chaussard que l'on doit l'*Esprit de Mirabeau*, extrait de ses divers ouvrages, divisé par ordre de matières, et embrassant les différentes branches de l'économie politique; précédé d'un Précis historique de sa vie, privée et publique, revu, corrigé et augmenté de plusieurs anecdotes inédites, Paris, Buisson, 1803, 2 vol. in-8°. La première édition de cet utile ouvrage avoit paru en 1797.

LE PRINCE DE LIGNE.

L'intéressant recueil, intitulé : *Lettres et Pensées du Maréchal-Prince de Ligne*, publiées par Madame de Staël, Genève et Paris, 1809, 1 vol. in-8°, se compose de la correspondance et des pensées détachées d'un homme dont les plus grands génies et les plus illustres souverains ont recherché l'entretien comme leur plus noble délassement. La collection des ouvrages du Prince de Ligne forme plus de 30 volumes in-12. Ils sont divisés en œuvres littéraires et en œuvres militaires. Le tome quatorzième des œuvres militaires, imprimé en 1805, est un catalogue raisonné des livres militaires de la bibliothèque de l'illustre auteur : il renferme des jugemens très-piquans.

Je pourrois grossir ce chapitre de plusieurs autres *Esprits*, qui ne méritent pas moins que les précédens, d'occuper une place dans les bibliothèques. On nous a donné l'*Esprit* de Bourdaloue, volume in-12; les *Pensées* de Massillon, in-12; l'*Esprit* de Fontenelle; l'*Esprit* des Poètes et Orateurs célèbres du règne de Louis XIV; le *Génie* de Buffon; l'*Esprit* et le *Génie* de l'abbé Ray-

nal, l'*Esprit* de Thomas, de d'Alembert, de M. Necker, de madame Necker, de Linguet, de Rivarol, de madame de Genlis, etc., etc. M. Renouard a publié récemment des morceaux extraits de Buffon et de Massillon, 2 vol. in-18.

CHAPITRE IV.

§ I^{er}. FACÉTIES, ANECDOTES, BONS MOTS.

LE Français étant le peuple le plus gai de l'Europe, il n'est pas étonnant que la France ait produit tant de Facéties et autres écrits de ce genre. Nous avons déjà parlé de Rabelais, qui avoit pris le masque de la folie, pour cacher, dit-on, la satire qu'il vouloit faire des cardinaux, du pape et de l'église. De graves commentateurs ont chargé de notes ce tas de sottises bouffonnes; des éditeurs les ont abrégées.

Nous avons fait connoître au commencement de ce volume, page 35, l'édition de Rabelais, abrégée par l'abbé de Marsy; l'édition complète, la plus belle et la plus recherchée, surtout en grand papier, est ainsi intitulée : les Œuvres de Maître François Rabelais, avec des remarques historiques et critiques, par Jacob le Duchat (et la Monnoye), nouvelle édition, augmentée de quantité de nouvelles re-

marques de le Duchat, de celles de l'édition anglaise des Œuvres de Rabelais (par le Motteux, traduites en français par César de Missy), de ses lettres (recueillies par les frères de Sainte-Marthe), et de plusieurs autres pièces, et ornée de figures gravées en taille-douce, par Bernard Picart (avec un avertissement de J.-F. Bernard), Amsterdam, J.-Fréd. Bernard, 1741, 3 vol. in-4°.

S W I F T.

L'écrivain qui, dans le 18^e. siècle, a le plus ressemblé à Rabelais, est le docteur Swift, doyen de la cathédrale de Dublin. Son *Conte du Tonneau* a été traduit en français par Van Effen; il y a des choses très-gaïes, mais encore plus d'impiétés. On voit d'abord à la tête, une estampe qui représente le théâtre d'arlequin, la chaire d'un ministre, et l'échelle d'un pendu qui harangue la populace pour la dernière fois. Le fonds du livre est une Histoire allégorique du Catholicisme et du Luthéranisme, mêlée de cent autres choses qui n'y ont aucun rapport. La traduction de Van Effen ne peut guère se lire. Il n'étoit pas possible, suivant Voltaire, de rendre le comique dont cet écrit est assai-

sonné. Le comique tombe souvent sur des querelles entre l'Eglise anglicane et la presbytérienne, et sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Tout cela est perdu pour des Français; et ce n'est pas un grand mal.

ERASME.

L'Eloge de la Folie, par Erasme, réimprimé tant de fois, et traduit dans toutes les langues, est un de ces écrits consacrés par le goût de tous les temps et de toutes les nations. Mais si ce livre fut goûté des gens d'esprit, il souleva contre l'auteur les faux dévots et les moines, dont cet ouvrage est une satire continuelle. Il règne d'un bout à l'autre, un mélange qui convient à la folie seule, du langage et des choses du Christianisme, avec les expressions et le culte des anciens païens. Il y a des portraits trop chargés, et des peintures fausses et outrées; mais dans le reste, que de bon sens, de vérité, d'esprit, d'enjouement!

Les agrémens de l'original, si capables de se faire sentir dans la plus défectueuse copie, ont donné du cours à une version que Gueudeville, avec plus de goût, moins de licence

licence et un meilleur style, auroit pu rendre plus exacte. Ces défauts ne sont pas les seuls qu'on ait à lui reprocher. Ses méchantes plaisanteries, ou plutôt ses quolibets perpétuels, ses allusions forcées et conformes à ses préjugés de religion, et ses hardiesses d'expressions, tous ses faux ornemens, si propres d'ailleurs à piquer les gens d'un goût faux, ont déplu aux gens raisonnables qui ne veulent point qu'on aperçoive dans un ouvrage de pur agrément, la religion ni la profession de l'auteur.

Nous avons deux nouvelles traductions de l'Eloge de la Folie, bien supérieures à celle de Gueudeville; l'une par M. Laveaux, Bâle, 1780, in-8°, avec des figures; l'autre par M. de Barrett, 1789, in-12, sans figures.

L'édition la plus estimée de l'original latin, est celle de Bâle, 1676, in-8°, avec les figures d'Holbein, et les Commentaires de Gérard Listrius. On estime aussi les deux éditions publiées par Barbon, l'une en 1765, et l'autre en 1777. L'estimable M. de Querlon, par les notes qu'il y a semées, quoiqu'avec son économie ordinaire, et par la seule correction qui répand tant de jour dans les anciens écrits, les a mises à la portée

de tout le monde. La dernière est suivie de l'*Utopie* de Thomas Morus.

Les Catalogues de nos grandes bibliothèques renferment ordinairement une longue liste de Facéties. Mais il y a très-peu à recueillir dans ces livres, qui sont d'ailleurs rares et chers : il n'y a que les bibliomanes qui les recherchent.

SAINT-HYACINTHE.

L'affectation ridicule avec laquelle certains commentateurs amonceloient à tout propos des passages connus des seuls érudits, a fait naître le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, par Saint-Hyacinthe, deux volumes in-12, dont on a plusieurs éditions qui ont paru en différens temps. Ce badinage, tout à la fois savant et léger, fait rire aux dépens de cette espèce de pédantisme, par la charge qu'on lui donne en le contrefaisant : c'étoit la bonne façon de le corriger.

M. Leschevin, commissaire en chef du Gouvernement pour les poudres et salpêtres, à Dijon, a publié, en 1807 (Paris, Imprimerie Bibliographique), une nouvelle édition de cet ouvrage, en 2 vol. in-8°. Les

remarques qu'il y a ajoutées la rendent bien supérieure aux anciennes.

LEFEVRE ET GROSLEY.

Les *Mémoires de l'Académie de Troyes*, par Lefevre et Grosley, de la même ville, volume in-12, qui a été plusieurs fois réimprimé, se proposent le même but à l'égard des faiseurs de Dissertations prétendues savantes. Les recherches littéraires ont, sans doute, leur avantage; mais sans un objet solide, ce n'est qu'un vain bruit de paroles, un verbiage assommant. Ce sont précisément ces sortes de discussions sur des sujets très-peu importans, ou qui ne font pas la moindre difficulté, que les auteurs des *Mémoires* ridiculisent, en prodiguant leurs défauts dans les leurs; ils en relèvent surtout la frivolité par l'extravagance des matières qu'ils traitent; en un mot, ce sont des gens d'esprit qui combattent les vices des dissertateurs avec les armes de l'ironie.

On peut dire, à la gloire des auteurs, que leurs raisonnemens sont suivis, leurs exemples bien amenés, leurs autorités imposantes, leur style vif, aisé, naturel; en un mot, il me semble qu'ils ont parfaite-

ment réussi dans leur projet ; et l'on ne peut leur reprocher autre chose, sinon que c'est peut-être perdre trop d'esprit et de travail à des bagatelles.

ANONIMES.

Les *Etreennes de la Saint-Jean*, 1742, 1750, ou 1757, 1 vol. in-12, sont l'ouvrage de plusieurs auteurs célèbres, qui ont employé tout leur esprit à faire un livre où il n'y en eût pas, en affectant néanmoins de vouloir y en mettre beaucoup ; c'est un mélange de contes, d'histoires, de lettres, de chansons, de bons mots et de plusieurs autres pièces en vers et en prose, écrites en style de manant qui veut faire le beau parleur, et qui, cherchant à dire des choses ingénieuses, fait rire par ses balourdises. Je ne sache pas que nous ayons beaucoup d'ouvrages dans ce goût-là : ce n'est ni du badin, ni du raisonnable, ni du sérieux, ni du burlesque ; c'est une espèce de grotesque qui divertit et qui amuse. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour faire trouver du plaisir à lire les plus grandes inepties. Tel est à peu près le caractère de cette brochure, qui se trouvoit, non pas à Troyes, chez la veuve Oudot, ainsi

qu'il est marqué à la tête du livre, mais à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût. Cet ouvrage étoit fort rare et fort recherché avant la dernière édition : on l'a augmenté de quelques pièces nouvelles ; et parmi les auteurs qui y ont travaillé, on nomme principalement Duclos et Crébillon fils. Il y a dans ce livre tous les genres de littérature ; car on y voit des dialogues, des mémoires, des relations, des pensées détachées, des bouquets, des odes, des éloges funèbres et des critiques ; le tout écrit dans le même goût, et toujours dans le même style.

L'objet d'une *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, qui parut en 1736, étoit de railler finement certains savantasses arides, qui se donnent des peines incroyables pour déterrer l'étymologie du nom d'une ville ou d'un village, et qui, pour appuyer leurs vaines conjectures, compilent fastidieusement des faits et des dates, et transcrivent de longs textes en des langues que souvent ils n'entendent point. L'auteur de la *Dissertation* faisoit, à l'exemple de ces pesans érudits, de burlesques efforts pour découvrir la véritable origine du nom de Chaillot : il citoit à ce

propos du grec , du latin , et des traits d'histoire orientale. Nos Dictionnaires historiques attribuent cette ingénieuse plaisanterie à un M. Coste , de Toulouse ; elle est réellement de M. de la Fueille , mort en 1747 , à Sedan , où il étoit receveur particulier des finances.

Un autre écrit , intitulé *le Canevas d'une Cause singulière* , publié en 1745 , avoit pour but de ridiculiser le prolix recueil des *Causes célèbres* de Gayot de Pitaval. Il s'agissoit de deux enfans , dont l'un , nommé Colin , se plaignoit que Lucas avoit pris des noyaux de cerises , que le premier revendiquoit. L'auteur , avec une gravité risible , discutoit , dans le goût de Pitaval , les moyens que les deux parties apportoitent pour leur défense. Vous jugez bien qu'il appeloit à son secours les lois romaines et toutes les maximes de jurisprudence qui pouvoient s'appliquer au fait dont il étoit question. C'étoit une cause débattue dans toutes les règles , et assaisonnée d'un badinage plaisant et satirique.

Néel a composé dans le même goût , le *Voyage de Saint-Cloud par mer et par terre*. Il paroît qu'il a eu deux vues dans ce petit écrit : la première , de faire sentir la pédantesque exactitude de la plupart de ces livres

appelés *Voyages*, où rien n'est omis, excepté l'utile et l'agréable ; la seconde, de bafouer l'ignorance crasse des Parisiens, qui n'ont point quitté leurs dieux pénates, et qui sont saisis d'une stupide admiration à la vue des choses les plus communes, lorsqu'ils sont hors de leurs foyers.

L' A B B É C O Y E R.

La Découverte de la Pierre Philosophale est un badinage innocent, emprunté du docteur Swift, qui vouloit qu'on mît des impôts sur les vices des citoyens, au lieu de taxer leurs biens. Cette plaisanterie, qui n'étoit qu'une satire des mœurs, fut extrêmement goûtée en Angleterre ; elle ne l'a pas moins été en France ; et je crois qu'elle auroit encore eu plus de succès, si l'auteur avoit embelli l'idée anglaise, et fait un tableau de cette esquisse, comme il le pouvoit, en ajoutant les ridicules aux vices, dont il ne soumet que six à la taxe ; savoir : le parjure, la médisance, le larcin de l'honneur, l'infidélité conjugale, les dettes et ces asiles de plaisir, qu'on appelloit, avant la révolution, à Paris, *Petites Maisons*.

L'*Année merveilleuse*, du même auteur ; est de tous ces petits écrits celui qui a eu le plus de vogue. Jamais brochure n'a été lue avec tant d'avidité. Les grands et les petits, les gens d'esprit et les sots, Paris et les provinces lui ont fait le même accueil.

Il s'agit, dans cette *Année merveilleuse*, de la métamorphose la plus étonnante, de la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes, et les femmes en hommes. L'auteur, après avoir trouvé, dans les anciens, la prédiction de ce grand événement, indique les symptômes qui annoncent que ce prodige doit arriver de nos jours. Cet écrit, et plusieurs autres de ce genre, composent un recueil intitulé : *Bagatelles morales*. On y trouve beaucoup d'esprit et de finesse ; mais le ton en est un peu monotone, et les plaisanteries sont quelquefois amenées de trop loin. Il faut en excepter la *Noblesse commerçante*, la meilleure pièce de ce recueil, en 2 vol.

LES ANA, etc.

Les recueils avec un titre terminé en *ana*, ont été saisis avec empressement dans leur nouveauté ; les plus méprisables, les *Naudæana* et *Patiniana*, collection indigne des noms dont

dont on a voulu les décorer, ont trouvé des acheteurs. On a lu jusqu'au *Polissonniana* de cet abbé Cherrier, qui, dans son temps, exerçoit les fonctions de censeur des livres, sous le nom de Passart. Le grand nombre de mauvais *ana* a nui aux bons; ils ont tous éprouvé le même discrédit, à l'exception peut-être du *Menàgiana* de la bonne édition, avec des notes de la Monnoye, 1715, 4 vol. in-12, et du *Huetiana*, publié en 1722 par l'abbé d'Olivet.

On a vu paroître, dans ces dernières années, de nouveaux *ana*, encore inférieurs aux anciens; tels sont les petits vol. in-18 intitulés: *Gasconiana*, *Asiniana*, etc. Je dois dire cependant que le public a fait un accueil favorable et mérité au *Bievriana*, dont la troisième édition a paru en 1801.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE, etc.

On lit encore aujourd'hui avec autant de plaisir que de fruit, un ouvrage du même genre que les *ana*; je veux parler des *Mélanges de Littérature* publiés sous le nom de Vigneul-Marville, en 3 vol. in-12, 1701, ou 1713. On sait qu'ils ont pour auteur le chartreux Bonaventure d'Argonne. L'édition de

1725 a été donnée par l'abbé Banier ; le troisième volume est de l'éditeur.

On peut placer à la suite de l'ouvrage du chartreux , les *Récréations historiques , critiques , morales et d'érudition* , par Dreux du Radier , 1767 , 2 vol. in-12 ; mais il faudroit y joindre la lettre adressée aux auteurs du *Journal des Savans* sur cet ouvrage (par M. de Foncebague).

Les *Curiosités de la Littérature* , récemment traduites de l'anglais (de M. d'Israëli) , par M. Bertin , en 2 petits vol. in-8°. , rappellent les recueils que nous venons de citer et y ajoutent des traits de l'histoire d'Angleterre qui méritoient d'être connus.

TRA VENOL ET MANNORY.

Tandis que par de nombreux succès , Voltaire méritoit à Paris les applaudissemens du public , on faisoit revivre , en Hollande , sous le titre de *Volteriana* , ou *d'Éloges amphigouriques* de Voltaire , une partie des anciennes injures que la haine , la vengeance et l'envie avoient autrefois débitées contre lui. Ce livre est une collection mal digérée d'anecdotes souvent fausses et toujours douteuses ; de pièces la plupart mauvaises , et presque toutes

injurieuses; de mémoires, de factums, de procédures de toute espèce. Son procès avec le sieur Travenol, ses démêlés avec les libraires, ses différends poétiques, ses disputes littéraires, quelques critiques de ses ouvrages, forment la plus grande partie de ce gros volume. Le reste renferme plusieurs pièces bien différentes les unes des autres. Il y en a qui sont de Voltaire; il y en a qu'on lui attribue: on les rapproche toutes avec malignité, pour en faire mieux sentir l'opposition. On joint à sa lettre au père Latour, une ode contre Saint Ignace; aux louanges de la société, des invectives contre les jésuites; à l'éloge du père Porée, celui de l'évêque de Senez; et la condamnation de Pascal à celle de Molina. On oppose à la lettre que lui écrit le pape, une satire contre le St.-Siège; et à sa profession de foi, une épître à Uranie. Partout la malignité des compilateurs se manifeste par les traits les plus noirs. Peu leur importe que les pièces qu'ils citent, flétrissent la réputation des personnes les plus respectables, pourvu qu'ils viennent à bout de noircir celle de Voltaire. On n'a pas oublié non plus ses querelles avec le grand Rousseau, ni celle qu'il a eue avec l'abbé Desfontaines; le tout y est placé sans

choix, sans ordre, sans goût ; et cependant ce recueil a eu de la vogue.

GAYOT DE PITAVAL.

Les compilateurs de bons mots ont cherché dans les *ana*, des matériaux pour leurs recueils ; ils y en ont trouvé ; mais la plupart ont mal choisi. Gayot de Pitaval, le même qui a fait les *Causes célèbres*, nous a donné la *Bibliothèque de Gens de Cour*, l'*Art d'orner l'esprit* ; collections insipides et mal faites. Personne n'a plus compilé de bons mots ; personne n'étoit plus incapable d'en dire. Ce qu'il y a de pis dans les fatras dont il a inondé le public, c'est qu'il s'avise de faire le plaisant, et qu'il entretient sans cesse ses lecteurs de ses plates productions et de celles de sa femme.

NICERON.

La *Bibliothèque curieuse et amusante* du père Niceron, en 3 vol. in-12, 1755, vaut beaucoup mieux que les inepties que Pitaval a décorées de titres si pompeux ; mais il n'y a que le premier volume de bon, et les deux autres qu'on a donnés après sa mort, ne sont ni de lui, ni dignes de lui. On les

attribue à Duport du Tertre. La dernière édition est de 1775, 2 vol. in-12.

L'ABBÉ DE LA PORTE.

Cet abbé a réuni en deux volumes in-12, sous le titre de *Remède ou Ressource contre l'ennui*, et ensuite de *Magasin récréatif*, les contes, les bons mots, les saillies, les reparties ingénieuses qui se trouvoient comme noyés et perdus dans des recueils de mauvais goût; le choix qu'il a fait est digne du public délicat et éclairé. Ce livre mérite d'être distingué et conservé. Il se trouvoit chez la veuve Duchesne, et peut tenir sa place dans la Bibliothèque d'un Homme de Goût.

M. LACOMBE.

Mais ce que nous avons de mieux en ce genre, est le *Dictionnaire d'Anecdotes* que M. Lacombe de Prezel donna en 1766, in-8°. Ce livre est proprement (comme l'auteur l'appelle) le *Dictionnaire de la Conversation*. Applications heureuses de passages connus, historiottes, apologues, contes, bons mots, naïvetés, saillies, reparties ingénieuses, apophthegmes, sentences, maximes, proverbes, pasquinades, jeux de mots, pointes, équi-

voques, quolibets, turlupinades, tout s'y trouve réuni et avec beaucoup de clarté et de méthode. Il en existe une contrefaçon de 1787, 2 vol. in-12. M. Lemarié en a donné une suite à Liège, en 1788, 2 vol.

M. SALLENTIN.

On ne peut porter un jugement favorable de la compilation nouvelle, intitulée : *l'Improvisateur Français*, par M. Sallentin, Paris, 1804 — 1806, 21 vol. in-12. Il a choisi un titre qui n'est point exact, qui ne signifie rien. Ce prétendu Improvisateur est un homme qui a copié les *ana*, qui a entassé pêle-mêle les citations ; et faute d'une distinction facile, fait dire au même auteur les choses les plus contradictoires. Si l'éditeur avoit été plus sévère dans le choix des anecdotes, l'ouvrage eût été diminué au moins des trois quarts, et il en vaudroit mieux.

• CHAPITRE V.

§ I^{er}. DIALOGUES ET ENTRETIENS.

ÉRASME.

RIEN de plus épuré que le latin d'Erasmus. Son style est nourri de celui de tous les meilleurs écrivains de l'antiquité, on pourroit seulement lui reprocher d'aimer un peu trop les plaisanteries qui roulent sur les jeux de mots. Ses colloques sont sans contredit le plus répandu de ses ouvrages. La meilleure édition est celle de Schrevelius, *cum notis variorum*, 1664, in-8°. : on peut y joindre les *Colloques choisis* d'Erasmus, traduits en français (par Philippe Dumas), le texte vis-à-vis de la traduction, avec trois dialogues moraux tirés de Pétrarque et de Mathurin Cordier, Paris, 1763, in-16. Tout le monde connoît Pétrarque. Il nous a laissé deux livres de dialogues moraux écrits en beau latin. C'est dommage que la monotonie qui y règne, ne permette pas d'en faire une lecture suivie. On

a de Mathurin Cordier , ancien professeur d'humanités à Paris, quatre livres de *Colloques* fort estimés, qu'il composa pour l'instruction de la jeunesse.

F É N É L O N.

Les *Dialogues des Morts* , par l'illustre archevêque de Cambrai, sont remplis des notions les plus saines sur l'histoire, et des vues les plus pures sur l'administration.

Dans l'immense quantité de manuscrits laissés par Fénélon, on distingue huit Dialogues des Morts non imprimés : deux ne sont point achevés, savoir : celui de Cicéron et de Démosthènes, sur la rhétorique ; et celui de Charles VII et du comte de Dunois ; les six autres sont, Louis XI et l'empereur Maximilien, sur le mariage manqué de l'héritière de Bourgogne ; Confucius et Socrate, sur la Chine ; Philippe II et Philippe V (rois d'Espagne), sur la politique ; Aristote et Descartes, sur l'âme des bêtes ; Henri VII et Henri VIII, rois d'Angleterre, sur les mauvaises mœurs et la cruauté ; Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu, sur l'astrologie judiciaire. On regrette que les éditeurs des Œuvres de Fénélon n'aient pas inséré ces

six

six derniers dans la collection de ses Œuvres, et que M. de Bausset n'en ait pas parlé dans sa belle Histoire de Fénélon.

FONTENELLE.

Dans ses Dialogues des Morts, Fontenelle se place, pour ainsi dire, au milieu de tous les siècles, et ne trace aucun tableau historique. Tant de personnages illustres ont perdu presque tous les souvenirs de leur vie ; jamais leurs entretiens ne reçoivent ni l'empreinte, ni la couleur de leur caractère et de leur siècle : tant de caractères si divers, tant de siècles si différens ont la même couleur, ou plutôt n'en ont aucune ; et ces prétendus Dialogues sont des dissertations ingénieuses où les deux interlocuteurs ont toujours également et l'esprit, et le style de Fontenelle.

LE P. BOUHOURS ET BARBIER D'AUCOUR.

Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* plairont toujours par les détails curieux qu'ils renferment sur la langue française et sur les devises ; mais ils ont donné lieu à la critique la plus judicieuse peut-être qui ait jamais été composée ; elle est intitulée : *Sentimens de*

Cléanté sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Barbier d'Aucour, de l'Académie française, en est l'auteur. La meilleure édition est celle qui a été donnée par l'abbé Granet en 1731.

L'ouvrage de Barbier d'Aucour est divisé en deux parties. Peu de temps après que la première eut paru, l'abbé de Villars, si connu par le *Comte de Gabalis*, attaqua l'académicien ; sa réponse a pour titre : *de la Délicatesse*. Ce sont cinq dialogues, mais où tout est superficiel, et où il n'y a point de raisonnemens. L'académicien répliqua avec beaucoup de vigueur, et tout l'avantage que le P. Bouhours retira de cette apologie, fut d'être accablé de nouveaux traits.

CHAPITRE VI.

OUVRAGES ÉPISTOLAIRES.

§ I^{er}. RECUEILS DE LETTRES.

ON a fait un grand nombre de recueils de lettres, pour former le style de ceux qui veulent en écrire. Le *Secrétaire de la Cour*, par la Serre, un des plus mauvais ouvrages de ce genre, a eu plus de cinquante éditions, et ne méritoit pas d'en avoir une. Le *Secrétaire de la Cour impériale*, dont la troisième édition a paru 1809, in-12, rappelle un peu l'ouvrage de la Serre. Il est bien difficile, en effet, de faire de bons modèles de lettres sur les différens sujets qui se présentent dans la vie : il vaut mieux, ce me semble, choisir ces modèles dans les auteurs les plus estimés. Richelet réalisa, dès 1687, l'idée d'un recueil de ce genre, dans ses *plus belles Lettres* des meilleurs auteurs français, avec des notes.

Bruzen de la Martinière publia, en 1737, une cinquième édition de cet ouvrage, revue

et augmentée. Il n'a point corrigé toutes les fautes qui se trouvent dans les notes de Richalet.

M. Philippon - la - Madelaine fit paroître , en 1762 , sur le même plan , ses *Modèles de Lettres sur différens sujets* , choisis dans les meilleurs auteurs épistolaires , 1 vol. in-12. Cet ouvrage a été souvent réimprimé , et il mérite le succès qu'il a obtenu. L'auteur l'a reproduit en 1804 , sous le titre de *Manuel épistolaire* , à l'usage de la jeunesse. Le succès de ce *Manuel* a encore été plus brillant que celui des *Modèles de Lettres*. C'est, en effet, un ouvrage aussi utile qu'agréable , dont la troisième édition a paru en 1807. Madame de Sévigné , la Motte , Bussi-Rabutin , J.-B. et J.-J. Rousseau , Voltaire , Bernis , etc. , y donnent la leçon et l'exemple du style épistolaire.

Ce genre d'écrire a produit parmi nous des chefs-d'œuvres immortels ; cela néanmoins ne doit pas nous dispenser de lire les lettres de quelques auteurs Grecs , Latins , Italiens , etc.

§ II. LETTRES GRECQUES.

ALCIPHRON.

Le rhéteur Alciphron, moins plaisant peut-être et moins original que Lucien, à qui il a servi plus d'une fois de modèle, mais toujours plus sage et plus pur, paroît avoir eu pour but de faire connoître les mœurs privées de la Grèce, les Grecs en particulier, non pas tous les Grecs, mais particulièrement trois classes, savoir : les *courtisannes*, les *parasites*, et enfin les *pêcheurs* et les *habitans de la campagne*. C'est sous la forme épistolaire qu'il nous présente ce qui les concerne. Etienne Bergler publia, en 1715, une traduction latine de ces lettres, avec d'excellentes notes. J.-A. Wagner a fait paroître une nouvelle édition des Lettres d'Alciphron, en grec et en latin, avec les notes de Bergler *et variorum*, Leipsic, 1798, 2 vol. in-8°. On doit à l'abbé Richard une traduction française des mêmes Lettres, Paris, 1784, 3 vol. in-12; il les a accompagnées de notes très-instructives sur toutes sortes de sujets.

ARISTENETE.

Les lettres que nous possédons sous le nom d'Aristenete, ont obtenu le suffrage des savans : elles contiennent nombre de pensées tirées de Platon, Lucien, Philostrate, Apollonius de Rhodes, Alciphron et d'autres bons auteurs. C'est ce qui fait croire qu'elles ont été rédigées par quelque habile grammairien, pour donner des modèles de lettres. Fréd.-Louis Abresch en a donné une bonne édition à Zwolle en 1749, in-8°. L'édition de Corneille de Pauw, Utrecht, 1736, petit in-8°, contient la version latine de Josias Mercier. Le Sage en a publié une traduction libre, 1695, in-12. Il en parut en 1739, sous le titre de Londres, une traduction anonime, dont le style n'est ni pur, ni coulant. En 1752, Moreau, procureur du roi au Châtelet, en donna une nouvelle traduction, mieux écrite que celle de l'anonyme de Londres, plus exacte que celle de le Sage, mais très-incomplète encore. (*Voyez le Dictionnaire des Ouvrages anonimes, n°. 3792, t. I.*)

§ III. LETTRES LATINES.

CICÉRON.

On s'accorde à regarder les lettres des grands hommes comme la plus agréable partie de leurs ouvrages. Le cœur est touché dans cette lecture à proportion que celui de l'écrivain paroît s'ouvrir. Nous estimons, chacune dans leur genre, les lettres des gens d'esprit, des savans, des grands ministres; mais nous n'en avons point dans aucune sorte de genre qui, pour la pureté du style, l'importance des matières et la dignité des personnes qui s'y trouvent mêlées, soient comparables à celles de Cicéron. On y voit le détail de sa vie domestique, la peinture de son esprit et des différentes situations où il se trouvoit, selon les différentes conjonctures des affaires; nous avons une excellente traduction des Lettres à Atticus, avec des remarques par l'abbé Mongault, 1738, 6 vol. in-12, ou 1775, 4 vol. Les Lettres familières ont été traduites par l'abbé Prevost, 1745, 5 vol. in-12. On doit au même auteur la traduction des Lettres à Brutus, 1744, in-12.

PLINE.

On désireroit dans Pline un peu plus de sobriété dans l'usage des fleurs de l'éloquence , et un peu moins de prétention à l'esprit , dans la manière dont il présente ses idées et dont il tourne les éloges qu'il donne à plusieurs grands hommes. Le plaisir qu'on sent en lisant la traduction des Lettres de Pline , par M. de Sacy , en fait mieux l'éloge que tout ce que je pourrois en dire ; ce qui m'y plaît surtout , c'est la fidélité du traducteur à rendre toutes les pensées et presque toutes les expressions de l'original , et en même temps le tour élégant qu'il leur donne. La première édition entière de cette traduction est de 1701 , 3 vol. in-12.

La version de M. de Sacy ne s'accorde pas toujours avec le texte latin qu'on pourroit avoir sous les yeux , comme , par exemple , avec le texte donné par Lallemand en 1769 , in-12 , à Paris , chez Barbon. Cela vient de ce que le traducteur a suivi le texte des éditions qui , de son temps , passoient pour être les meilleures.

Dans la nouvelle édition de cette traduction , publiée avec le texte en 1809 , 3 vol.
in-12 ,

in-12, par le successeur de Barbou; M. Adry a revu la version de Sacy sur le texte de Lallemant. Les variantes se trouvent dans les notes.

HÉLOÏSE ET ABAILARD.

Entre les ouvrages qui nous sont restés du treizième siècle, il n'y en a point qui ait plus arrêté l'attention du public que les Lettres d'Abailard et d'Héloïse. On est touché du récit qu'Abailard fait de ses malheurs et des sentimens qu'Héloïse conservoit pour un mari qu'il ne lui étoit plus permis de regarder que comme son frère. C'est ce qui a donné lieu aux traductions qui ont été faites de ces lettres en différentes langues, tant en prose qu'en vers. Richard Rawlinson a publié une édition estimée du texte original, Londres, 1718, in-8°. D. Gervaise les a paraphrasées plutôt que traduites en français, Paris, 1723, 2 vol. in-12, avec le texte. M. Bastien a refait cette traduction en 1782, 2 vol. in-12. Cette édition est la seule qui donne une idée des originaux. Dans une belle édition des Lettres d'Abailard, 1796, 3 vol. in-4°, on a reproduit la traduction de D. Gervaise. Ces volumes ne méritent d'être recher-

chés que pour la vie d'Abailard , qui est de M. Delaunaye.

§ IV. LETTRES ITALIENNES.

La littérature italienne a été, dès les premiers temps , féconde en épistolaires ; et cependant ce n'est qu'assez tard qu'elle a produit le très-petit nombre de ceux qui méritent réellement d'être classés parmi les modèles ; des Lettres du Tasse , de Caro , de Machiavel , de Casa , et de tant d'autres auteurs du grand siècle , sont sans doute des productions estimables ; mais elles ont presque toutes un défaut essentiel ; c'est que ce ne sont réellement pas des lettres. Comment , en effet , donner ce nom à des dissertations souvent aussi longues que futiles , travaillées à loisir , et presque toujours écrites avec une prétention qu'on excuseroit à peine dans des ouvrages d'un genre très-différent ? Les Lettres du cardinal Bentivoglio présentent la réunion des principales qualités que l'on recherche dans ce genre d'écrits. Le style en est toujours pur , facile , simple et naturel. L'intérêt du fond , celui qui résulte de l'importance des sujets , se joint encore dans ces Lettres , aux agrémens du style ; elles sont d'ailleurs rem-

plies d'excellens principes de morale , de maximes - pratiques très - utiles. M. Bagioni , connu par une nouvelle Grammaire italienne élémentaire et raisonnée , en a publié une jolie édition , accompagnée de notes grammaticales et philologiques , Paris , 1807 , 2 parties in- 12. La même année , M. Louis Pio a publié , chez le libraire Fayolle , un bon choix de Lettres italiennes des auteurs les plus célèbres , entr'autres de Caro , de Casa , de Frugoni , de Magalotti , de Métastase , de Redi , de Roberti , etc. , etc.

M. CARACCIOLI.

Les *Lettres intéressantes* du pape Clément XIV (Ganganelli) , 1775 , 2 vol. in-12 , soi-disant traduites de l'italien et du latin , ont eu le plus grand succès , ou au moins le plus grand débit ; mais bientôt l'on s'est aperçu qu'elles avoient été fabriquées par M. Caraccioli. Il est facile , en effet , de se convaincre de la ressemblance et presque de l'identité de ces *Lettres* avec les autres *productions* de ce fécond écrivain. Clément XIV disserte sur toutes sortes de sujets , mais à la manière de M. Caraccioli , c'est-à-dire , très-légalement et très-superficiellement. Il

n'y a rien de discuté, rien d'approfondi dans ces Lettres ; rien qui soit digne du Pontife dont elles portent le nom : ce sont partout de ces idées vagues, de ces grandes phrases, de ces vues générales, de ces lieux communs qui ne coûtent rien à un écrivain, pour peu qu'il sache un peu de tout, comme cela est fort aisé.

§ V. LETTRES FRANÇAISES.

LE CARDINAL D'OSSAT.

Le cardinal d'Ossat, dans ses Lettres, joint à la clarté du style, la profondeur des vues politiques. Les meilleures éditions sont celles qui contiennent les notes d'Amélot de la Houssaye, Paris, 1696, 2 vol. in-4° ; ou Amsterdam, 1732, 5 vol. in-12.

BALZAC, VOITURE, MONTREUIL, PELISSON ET BOURSAULT.

Les Lettres des deux premiers eurent, dans leur temps, un succès qu'on ne sauroit imaginer aujourd'hui. L'un est un harangueur ampoulé ; l'autre est un faux bel-esprit. D'où vint donc cette grande réputation qu'ils acquirent, et qui a passé jusqu'à nous ? C'est que le premier, au milieu de ses

phrases emphatiques, avoit de l'harmonie, de l'élégance, et cette sorte de pompe qui flatte les oreilles; c'est que le second avoit naturellement l'esprit délicat et fin : mérite qui ne s'accorde pas toujours avec le goût, mais qui répandoit des agrémens jusque sur ses plus mauvaises Lettres.

Avec un esprit moins tendre, moins affecté que Balzac et Voiture, Montreuil semble être le premier parmi nous qui ait deviné le véritable ton du style épistolaire. Les Lettres de Pelisson sont aussi sérieuses que celles de Montreuil sont enjouées. On trouve dans les Lettres de Boursault de l'esprit, de la facilité et de la négligence, comme dans tout ce qui est sorti de la plume de cet auteur. En lisant les *Lettres choisies* des cinq auteurs que nous venons de nommer, on s'assurera de la justesse de nos jugemens. Ce recueil, publié en 1806, 2 vol. in-12, offre une lecture agréable et variée. M. Vincent Campenon a mis en tête un discours préliminaire, ingénieusement écrit, où le commerce épistolaire est envisagé dans ses rapports avec la littérature et la société. En tête de chaque volume, se trouvent des notices simples et courtes, mais bien faites,

sur les écrivains dont il contient les Lettres ; elles sont de M. Auger.

PASCAL.

Voici ce que Racine pensoit des fameuses *Lettres Provinciales de Pascal*, dont on a donné tant d'éditions, et qui ont été traduites en tant de langues. « Vous semble-t-il » que les Lettres Provinciales soient autre » chose que des comédies ? L'auteur a choisi » ses personnages dans les couvens et dans » la Sorbonne. Il introduit sur la scène tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et » toujours des jésuites. Combien de rôles leur » fait-il jouer ? Tantôt il amène un jésuite » bon homme, tantôt un jésuite méchant, » et toujours un jésuite ridicule. Le monde » en a ri pendant quelque temps ; et le plus » austère janséniste auroit cru trahir la vérité ; que de n'en pas rire. »

La plus belle édition des Lettres Provinciales, est celle qui a été publiée en 1684, in-8° ; avec les traductions italienne, espagnole et latine. La traduction latine est du célèbre Nicole, qui se cacha sous le nom de Guil. Wendrock.

GUY PATIN.

Les Lettres de Guy Patin contiennent l'histoire de son temps ; la narration en est vive et animée ; il seroit à souhaiter que ce savant médecin se fût moins livré à son humeur caustique, et qu'il eût témoigné plus de respect pour la religion.

Le recueil des Lettres de Guy Patin forme 7 vol, savoir, 3 vol. publiés en 1692, 2 en 1695, et 2 autres donnés par Mahudel en 1718. L'abbé Bordelon a rassemblé dans *l'Esprit de Guy Patin*, 1709, in-12, des pensées, des réflexions, des bons mots, des reparties de ce fameux auteur.

BUSSY-RABUTIN.

Bussy-Rabutin écrit correctement ; mais c'est tout. Il n'y a rien dans ses Lettres qui justifie la haute idée que messire Roger de Bussy-Rabutin avoit de lui-même. Elles sont une preuve du peu de naturel qu'il mettoit dans ses productions, ou, pour mieux dire, il y est toujours bel-esprit, écrivain élégant ; mais homme trop plein de lui-même, ne craignant pas d'ennuyer ses amis par la jactance perpétuelle de son mérite, ni le pu-

blic, qu'il avoit vraisemblablement en vue, en écrivant à des particuliers.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

La cousine de Bussy-Rabutin, madame de Sévigné, avoit bien plus d'esprit et plus de grâces. Ses Lettres sont le modèle d'une conversation libre, piquante, délicate, enjouée. On n'a jamais conté avec plus de vivacité et de naturel. Ce style enchanteur n'appartenoit qu'à madame de Sévigné. C'est un ton qui lui étoit particulier, et qui ne va bien qu'à elle. On a donné un extrait de ses Lettres, sous le titre de *Sevigniana*, in-12. Cet abrégé se fait lire avec plaisir, quoiqu'il y ait peu d'ordre, et que l'auteur n'ait presque eu en vue que de compiler ce qui regardoit les solitaires de Port-Royal et leurs amis.

Ce ne fut qu'en 1754 que l'on^e posséda un recueil assez complet, en 8 vol. in-12, des Lettres de madame de Sévigné. On le devoit au chevalier Marius de Perrin, qui non-seulement rangea les Lettres par ordre de dates, mais encore les éclaircit par beaucoup de notes, pour faire connoître les familles et les noms des personnes qui figurent le plus souvent dans ces Lettres.

Depuis

Depuis 1754, on publia des Lettres de madame de Sévigné à M. de Pomponne, sur le procès de Fouquet ; d'autres adressées au président de Foucault.

En 1775, on avoit tiré du recueil oublié des Lettres de Bussy-Rabutin, celles que lui avait adressées madame de Sévigné.

La nécessité de ranger par ordre de dates tous ces volumes séparés, étoit généralement sentie. Feu M. Grouvelle se chargea de ce travail, et l'exécuta à la satisfaction des gens de lettres et des gens du monde. L'édition qu'il dirigea, sortit, en 1806, des presses de MM. Bossange, Masson et Besson ; elle est intitulée : Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis, nouvelle édition, mise dans un meilleur ordre, enrichie d'éclaircissemens et de notes historiques ; augmentée de lettres, fragmens, notices sur madame de Sévigné et ses amis, éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers, 8 vol. in-8°. , avec deux portraits. On peut y ajouter vingt autres portraits des personnages les plus célèbres dont il est fait mention dans ces Lettres. Cette édition a été imprimée en même temps en 11 vol. in-12. L'édition précédente, publiée

en 1801 par les mêmes libraires , 10 vol. in-12 , avec des réflexions sur les Lettres de madame de Sévigné , ou plutôt contre madame de Sévigné , par l'abbé Bourlet de Vauxcelles ; cette édition , dis-je , est très-incorrecte. Au reste , les *réflexions* se retrouvent dans la grande édition.

MADAME DE MAINTENON.

Ses Lettres sont dans le vrai genre épistolaire ; le style en est coulant , plein de grâce , de clarté et de précision ; c'est une simplicité élégante répandue dans les récits , qui charme et intéresse au suprême degré.

Celle où elle dédie à madame de Montspan les petits ouvrages de M. le duc du Maine , est bien digne de toute l'admiration de Bayle. On ne donnera jamais trop d'éloges à l'agrément des expressions , à la légèreté du tour qui règnent dans toute cette Lettre : elle m'a fait un plaisir inexprimable ; c'est un des plus beaux panégyriques qu'on ait faits de Louis XIV ; au moins , il n'y en eut point de plus délicat. Cette Lettre , enfin , sera toujours goûtée par les gens de goût. Dans toutes les autres , il y a peu d'invention ; seulement quelques sentences justes ;

beaucoup de naturel, qui peint avec vérité la façon dont elle pense, mais qui n'est presque jamais la conclusion de ce qu'elle éprouve. On peut en tirer la conséquence, qu'elle eut beaucoup de combats à soutenir.

M. Sautreau a fait un bon choix des Lettres de madame de Maintenon, Paris, 1806, 6 vol. 12. Beaucoup de lettres ont été revues sur les originaux auxquels la Beaumelle a fait nombre de changemens. Cette édition contient d'ailleurs quelques lettres inédites jusqu'alors. La Vie de madame de Maintenon, qui se trouve en tête, est de M. Auger, et c'est une de ses meilleures productions.

MESDAMES DE VILLARS, DE COULANGES, DE LA FAYETTE, NINON DE L'ENCLOS, ET MADEMOISELLE AÏSSÉ.

Les Lettres de madame de Villars qui sont en tête d'un recueil publié en 1809, 2 vol. in-12, n'en sont point les premières du côté du style, et ne peuvent être comparées, par exemple, à celles de madame de Coulanges; mais elles ont un autre genre d'intérêt qui leur donne, selon moi, plus de prix qu'à celles-ci et aux autres du même recueil.

Ces Lettres sont historiques ; c'est une description vraie et fidèle des mœurs et des usages d'Espagne et de la rigoureuse étiquette de la Cour dans le temps du mariage de Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur , frère de Louis XIV.

Les Lettres de M^{me}. de la Fayette sont celles de la femme qui s'est le plus approchée de M^{me}. de Sévigné. Celles de Ninon se font lire avec beaucoup d'intérêt ; on y trouve de la philosophie , de la grâce et de la raison.

L'intérêt qu'inspirent les Lettres de mademoiselle Aïssé est plus pur et plus doux que celui des précédentes , parce qu'il naît de la situation même de cette demoiselle , dont les aventures ont réellement quelque chose de romanesque. Elle fut achetée en 1698 , à l'âge de quatre ans , par M. de Ferriol , alors ambassadeur de France à Constantinople , qui la fit élever avec soin par sa belle-sœur , madame de Ferriol , sœur de madame de Tencin. Au sortir de l'enfance , mademoiselle Aïssé entra dans la maison de M. de Ferriol , qui , suivant les apparences , exigea d'elle un autre sentiment que celui de la reconnoissance. Il mourut quelque temps après , et la laissa au milieu de gens corrom-

pus, dont les mauvais traitemens et les dangereux exemples ne purent altérer ses principes. Mais celle qui avoit résisté aux apûts de la faveur et de la fortune, ne put trouver les mêmes forces quand il lui fallut défendre sa vertu contre l'amour et l'estime. Elle aima le chevalier d'Aydie, et lui inspira de son côté une passion que rien ne put éteindre. Ses foiblesses pour lui, le repentir qu'elle en eut, le refus généreux qu'elle fit de consentir à un mariage qu'elle croyoit déshonorant pour son amant; ce combat continuel contre une passion qui acquéroit tous les jours plus de force, le chagrin de ne pouvoir se livrer, sans rougir, à la tendresse maternelle, forment le sujet de ses Lettres, et leur donnent un caractère de mélancolie tout-à-fait touchant. Cependant elle n'est pas tellement occupée de ses chagrins, qu'elle n'essaye quelquefois d'égayer ses Lettres par des anecdotes; et alors son style, jusque-là si mélancolique, devient vif, piquant et badin.

La publication de ces Lettres fait honneur au goût de leur éditeur, M. Auger, qui les a non-seulement enrichies de notes historiques, mais aussi de notices biographiques très-bien faites.

FONTENELLE.

Les Lettres galantes du chevalier d'Her***, Lyon, 1683, in-12, sont moins remarquables par quelques traits délicats et fins, que par les fadeurs monotones et les plaisanteries entortillées qui les caractérisent. Fontenelle, qui en est l'auteur, les chérissait d'autant plus, que le public lui paroissoit injuste à l'égard de cet enfant de son génie. On a imprimé depuis un recueil de Lettres particulières, qui forme le onzième volume de ses Œuvres. Il y en a quelques-unes d'agréables.

MONTESQUIEU.

La peinture des mœurs orientales n'est pas le principal objet des *Lettres Persannes* ; elle n'y sert ; pour ainsi dire ; que de prétexte à une satire fine de nos mœurs, et à des matières importantes que l'auteur approfondit, en paroissant glisser sur elles légèrement. Dans cette espèce de tableau mouvant, Usbeck expose surtout avec autant de légèreté que d'énergie, ce qui a le plus frappé, parmi nous, ses yeux pénétrants. Notre habitude de traiter sérieusement les choses les plus faciles, et de tourner les plus importantes en

plaisanteries ; nos conversations si bruyantes et si frivoles ; notre ennui dans le sein du plaisir même ; nos préjugés et nos actions en contradiction continuelle avec nos lumières ; tant d'amour pour la gloire , joint à tant de respect pour l'idole de la faveur ; nos courtisans si rampans et si vains ; notre politesse extérieure et notre mépris réel pour les étrangers ; la bizarrerie de nos goûts , qui n'a rien au - dessous d'elle , que l'empressement de toute l'Europe à les adopter ; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen , le commerce et la magistrature ; nos disputes littéraires , si vives et si inutiles ; notre fureur d'écrire avant que de penser , et de juger avant que de connaître..... Ces différens sujets , privés aujourd'hui des grâces de la nouveauté qu'ils avoient dans la naissance des Lettres Persannes , y conserveront toujours le mérite du caractère original qu'on a su leur donner ; mérite d'autant plus réel , qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain ; et non du voile étranger dont il s'est couvert ; car Usbeck a pris , durant son séjour en France , non-seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs , mais une si forte teinture des manières mêmes , que

son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein et sans adresse. En relevant nos ridicules et nos vices, Montesquieu a sans doute voulu rendre justice à nos avantages. Il a senti toute la fadeur d'un éloge direct ; et il nous a plus finement loués , en prenant notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Les *Lettres Familières* de Montesquieu sont au-dessous de sa réputation. S'il revenoit parmi nous , il sauroit très-mauvais gré à l'abbé de Guasco , de les avoir publiées. De pareilles Lettres , écrites avec cette négligence assez ordinaire à ceux qui n'y attachent aucune prétention, doivent rester entre les mains des personnes à qui elles sont adressées. On voit clairement que l'abbé de Guasco n'étoit pas fâché que le public fût instruit de sa correspondance avec un grand homme.

MILORD LYTTLETON.

Lorsque le président de Montesquieu publia ses *Lettres Persannes* , il eut des imitateurs qui trouvèrent l'habillement persan assez commode pour débiter leurs paradoxes

ou

ou leurs satires. Le lord Lyttleton se mit sur les rangs ; et c'est peut-être le copiste qui a le plus approché de son modèle ; mais il n'a ni les grâces , ni le badinage ingénieux et varié du philosophe français. Lyttleton a voulu peindre sa nation ; et il l'a fait avec cette hardiesse , cette vérité , cette liberté qui caractérise le génie anglais ; en général , la partie politique de cet ouvrage pique plus que tout le reste.

Ces *nouvelles Lettres Persannes* , trad. en français , en 1735 et en 1797, 2 vol. in-18 , demandoient des notes de la part des traducteurs ; elles eussent jeté de la clarté sur nombre de traits qui échappent au lecteur français , parce qu'il n'est pas assez instruit , et que milord Lyttleton a plus écrit pour sa nation que pour la nôtre.

J. - B. ROUSSEAU.

Un ton d'amertume se fait remarquer dans les Lettres de ce grand poète , publiées en 1750 , par Louis Racine , 5 vol. petit in-12. Il y dit le pour et le contre. Il flatte ceux qui peuvent le protéger ou le servir ; il outrage tous les autres. L'impression qui reste de la lecture de ces Lettres n'est pas favorable à l'auteur.

RACINE.

On trouve dans les Mémoires de Racine le père, publiés par son fils, un grand nombre de Lettres, qui donnent de ce poëte une idée beaucoup plus avantageuse. Il y paroît bon ami et bon père. Le style n'a rien d'ailleurs qui puisse se faire remarquer, si l'on excepte ses deux Lettres contre les Solitaires de Port-Royal. Il ne faut pas pourtant les comparer aux Lettres Provinciales : ouvrage inimitable, qui ne tombera pas, quoique les jésuites, qui en font le sujet, soient tombés.

VOLTAIRE.

La Correspondance de Voltaire ne devoit pas s'étendre à une foule de Lettres oiseuses et insignifiantes, qui ne renfermoient que des ordres donnés à ses gens d'affaires, ou de vains complimens, plus dérisoires que sincères, prodigués à des hommes obscurs ou faits pour l'être. On eût souhaité d'y voir toujours le grand poëte conversant des secrets de son art, ou du moins de quelques objets de littérature, avec des hommes dignes de l'entendre; le philosophe, qui s'étoit acquis par son génie une influence si puissante sur l'opi-

nion publique, enfin, l'âme généreuse et sensible qui s'étoit dévouée tant de fois à la défense des opprimés. Il eût été trop sévère, sans doute, d'exclure de cette collection un petit nombre de Lettres de pur agrément; mais il ne falloit pas en porter le recueil à dix-huit volumes. M. Palissot en a donné beaucoup moins dans son édition de Voltaire, et il craint encore d'en avoir donné beaucoup trop: plusieurs n'ont que trop révélé la foiblesse et l'instabilité de son caractère. Au reste, la Correspondance de Voltaire n'est pas, à proprement parler, son ouvrage; elle est entièrement du choix de ses éditeurs, qui n'ont pas même pris la peine d'en écarter les répétitions fastidieuses prodiguées jusqu'au dégoût.

J.-J. ROUSSEAU.

Les Lettres particulières de J.-J. Rousseau se trouvent rangées par ordre chronologique, dans les belles éditions de ses Œuvres imprimées par M. Didot l'aîné, aux frais de M. Bozerian, en 12 vol. in-8°, et 25 vol. petit in-12. On y reconnoît partout l'âme et le tour d'esprit de l'auteur d'Emile, qui sait répandre de l'intérêt sur les objets les plus

indifférens ; on y voit combien , en toutes choses , Rousseau étoit fidèle à ses principes et à ses maximes : dans toutes les positions et en traitant tous les sujets , il se montre toujours le même.

§ VI. LETTRES PORTUGAISES.

Les Lettres qui portent ce titre ont été écrites en langue portugaise par Marianne Alcaforada , religieuse à Beja , entre l'Estramadure et l'Andalousie ; l'original est perdu et les recherches les plus exactes n'ont pu donner aucun renseignement satisfaisant à ce sujet. La traduction en est assez généralement attribuée à l'avocat Subligny ; quoique écrite dans le dix-septième siècle , elle manque souvent de grâce , de naturel , et même de correction ; cependant telle est la vérité , la chaleur des sentimens dont elles sont remplies , qu'il est impossible de douter qu'elles n'aient été écrites par une amante malheureuse , et qu'en les lisant , on ne suppose pas un seul instant que des choses si tendues , si délicates , dites avec tant de négligence et d'abandon , aient pu sortir de l'imagination d'un auteur , quelque ingénieux qu'on puisse se le figurer.

Ces Lettres ont joui long-temps de la plus brillante réputation. La belle édition qu'en a donnée l'imprimeur Delance, en 1806, 1^{er} vol. in-12, leur a donné une nouvelle vogue. Ces Lettres sont précédées d'un bon Mémoire de l'abbé de Saint-Léger ; j'y ai ajouté quelques notes.

On doit à M. Boissonade la connoissance du nom de la Religieuse Portugaise dont il est ici question. Il l'a trouvé écrit sur l'exemplaire qu'il possède de l'édition originale de la *première partie* de ces Lettres. Une seconde partie fut publiée la même année, c'est-à-dire, en 1669 : j'en ai sous les yeux un exemplaire. On peut donc dire, comme l'a fait M. Brunet dans son excellent Manuel du Libraire et de l'Amateur, que les Lettres Portugaises ont deux volumes.

§ VII. LETTRES ALLEMANDES.

GELLERT.

Les *Lettres Familières* de Gellert, traduites de l'allemand par Huber, Leipsic, 1777, petit in-12, n'offrent que de la bonhomie, un tour de plaisanterie niais, quand l'auteur veut badiner, et de fréquens gémissemens qui at-

testent son hypocondrie. D'ailleurs point d'anecdotes intéressantes, nuls caractères fortement tracés : ajoutez que le traducteur ne parle pas trop bien la langue dans laquelle il rend son original.

§ VIII. LETTRES ANGLAISES.

MILADY MONTAGU.

Les Lettres de Milady Montagu, dont la meilleure traduction est celle de M. Anson, Paris, 1805, 2 vol. in-12, sont regardées en Angleterre comme un ouvrage classique.

CHESTERFIELD.

Le comte de Chesterfield avoit un fils naturel, pour lequel il avoit une tendresse excessive, et dont l'éducation fit, pendant plusieurs années, sa plus sérieuse et sa principale occupation ; c'est à ce fils que sont adressées les Lettres du comte de Chesterfield ; elles ont été traduites en français, à Amsterdam, en 1777, 4 vol. in-12 : on les a réimprimées à Paris en 1796, 12 vol. in-18. Ces Lettres commencent par les premiers élémens adaptés à la capacité d'un enfant ; et après avoir employé successivement les préceptes et les avis

qui tendent à servir de guide et de sauvegarde à une jeunesse tendre et inappliquée, elles finissent par les instructions et par les connoissances nécessaires pour former un homme accompli, capable de briller à la cour, un orateur digne de donner le ton dans le sénat, ou un ministre respecté dans les cours étrangères.

On s'est élevé en Angleterre, avec beaucoup de justice, contre un ou deux passages de ces Lettres, qui choquent également le respect qu'un père chrétien se doit à lui-même, et la décence inséparable d'une éducation du genre de celle-ci. Ces passages ne se trouvent point dans la traduction française.

CHAPITRE VII.

JURISPRUDENCE.

§ I^{er}. TRAITÉS SUR LA MANIÈRE
D'ÉTUDIER LA JURISPRU-
DENCE.

ON trouve à la suite des Lettres sur la Profession d'Avocat, par Camus, Paris, 1805, 2 vol. in-12, l'indication des meilleurs ouvrages de droit public et de jurisprudence. J'ai déjà fait connoître ce bon ouvrage, et plusieurs autres du même genre. *Voyez* le tome III, pag. 109 et suiv.

M. Dupin, avocat et docteur en droit à Paris, a publié un bon Abrégé de l'ouvrage de Camus, sous ce titre : Bibliothèque choisie à l'usage des Etudians en Droit, Paris, 1808, in-18.

Je me contenterai de passer en revue ici les ouvrages que l'on peut acquérir, même quand on ne se livre pas exclusivement à l'étude de la jurisprudence.

§ II.

§ II. TRAITÉS GÉNÉRAUX SUR LES LOIS.

CICÉRON.

L'ouvrage de Cicéron sur *les Lois* devant servir de supplément ou de second volume à son *Traité de la République*, étoit vraisemblablement distribué en six livres comme le premier; car on trouve dans les anciens auteurs quelques citations du quatrième et du cinquième livre, quoiqu'il ne nous en reste aujourd'hui que trois, qui sont même imparfaits. Dans le premier, Cicéron traite de l'origine de la loi, et développe la source de tout ce qu'on appelle obligation. Il la tire de la nature universelle des choses, ou, comme il l'explique ensuite, de la raison consommée et de l'autorité suprême de Dieu. Dans les deux livres suivans, il donne un corps de lois qui s'accorde avec le plan qu'il avoit conçu d'une ville bien ordonnée. Dans les livres qui se sont perdus, il traitoit des droits et des privilèges particuliers du peuple romain: ceux qui nous restent ont été traduits en français par Morabin, Paris, 1719 ou 1777, in-12. La meilleure édition de l'original latin

a été donnée par Davisius, à Cambridge, en 1745, 1 vol. in-8°; elle n'est pas commune.

MONTESQUIEU.

L'Esprit des Lois a amusé les lecteurs frivoles et instruit les penseurs. Il y a, dans cet ouvrage, beaucoup de choses vraies, hardies et fortes. Plusieurs chapitres sont dignes des Lettres Persannes. Le sel de la plaisanterie est répandu sur le sérieux de la politique. Mais on s'est plaint que cet ouvrage, peu méthodique, est un labyrinthe sans fil; que le vrai et le faux y sont trop souvent mêlés ensemble; que les idées systématiques de l'auteur sur le climat, sur la religion, souffrent beaucoup de difficultés; que tout le livre est fondé sur une distinction chimérique, etc., etc. Malgré ses défauts, l'*Esprit des Lois* doit être toujours cher aux hommes, parce qu'il inspire l'humanité, et qu'il combat le despotisme. Enfin, c'est un bâtiment irrégulier, bâti par un homme de génie, dans lequel il y a des choses admirables.

L'auteur envisage les habitans de l'Univers, dans l'état où ils sont, et dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux; rempli et pénétré de son objet, il embrasse un si

grand nombre de matières, et les traite avec tant de brièveté et de profondeur, qu'une lecture assidue et méditée peut faire seule sentir le mérite de ce livre. Montesquieu ayant à présenter quelquefois des vérités importantes, dont l'énoncé absolu et direct auroit pu blesser sans fruit, a eu la prudence de les envelopper, et, par cet artifice, les a voilées à ceux à qui elles seroient nuisibles, sans qu'elles fussent perdues pour les sages. Sans déroger à la majesté de son sujet, il sait en tempérer l'austérité, et procurer aux lecteurs des momens de repos, soit par des faits singuliers et peu connus, soit par des allusions délicates, soit par des coups de pinceau énergiques et brillans, qui peignent d'un seul trait les peuples et les hommes. Il y a, sans doute, des fautes dans l'*Esprit des Loix*, comme il y en a dans tout ouvrage de génie, dont l'auteur a le premier osé se frayer des routes nouvelles. Montesquieu a été parmi nous pour l'étude des lois, ce que Descartes a été pour la philosophie. Il éclaire souvent et se trompe quelquefois; et en se trompant, il instruit ceux qui savent lire. Mais ce qui doit rendre l'auteur cher à toutes les nations, ce qui serviroit même à couvrir des fautes plus grandes que

les siennes, c'est l'esprit de citoyen qui a dicté cet ouvrage. L'amour du bien public, le désir de voir les hommes heureux, s'y montrent de toutes parts; et n'eût-il que ce mérite si rare et si précieux, il seroit digne, par cet endroit seul, d'être la lecture des peuples et des rois.

Parmi toutes les critiques qui furent faites contre l'Esprit des Lois, l'auteur ne répondit qu'aux *Nouvelles Ecclésiastiques*, et intitula sa réponse, *Défense de l'Esprit des Lois*: on la trouve dans la collection des Œuvres de Montesquieu, immédiatement après l'ouvrage même qu'elle défend. Cet écrit, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y règnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre. Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odieux sans peine; il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle reconnaissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre. Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce morceau précieux, c'est que l'auteur s'y est peint lui-même sans y penser. Ceux qui l'ont connu croient l'entendre; et la postérité s'as-

surera ; en lisant sa défense , que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits.

L'abbé le Fevre de la Roche a publié une jolie édition des œuvres de Montesquieu avec les notes d'Helvétius sur l'Esprit des Loix, Paris, Didot l'aîné, 1795, 12 vol. in-18. En 1796, le libraire Bernard, ex-oratorien, fit paroître une belle édition des Œuvres complètes de Montesquieu en 5 vol. in-4°. Il a fait des recherches pour découvrir ce qui avoit échappé aux éditeurs qui l'ont précédé et pour ne rien laisser à désirer à ceux qui veulent avoir tout ce que le génie de Montesquieu a pu produire. La bibliothèque de l'académie de Bordeaux, et le cabinet de quelques amis ont fourni les pièces qui augmentent la collection, mais elles ne la complètent pas. On a dit faussement que vers la fin de 1793, le fils de Montesquieu, M. de Secodat, avoit jeté au feu beaucoup de manuscrits de son père, dans la crainte qu'on y trouvât des prétextes pour l'inquiéter. Les manuscrits sont encore entre les mains de cette illustre famille. M. Walckenaer en a parcouru une partie. Voyez sa Lettre aux rédacteurs des *Archives Littéraires*, dans le deuxième vol. de cet intéressant journal, pag. 301 et suiv.

Le libraire Bernard a publié, en un vol. séparé, in-8°. et in-12, les morceaux inédits dont il a enrichi son édition de Montesquieu. J'ai relevé plusieurs inexactitudes de cet éditeur, peu versé dans l'histoire littéraire. Voy. le Dictionnaire des Anonymes, tome II, n°. 8919.

En 1799, un libraire de Basle a réuni dans une nouvelle édition de Montesquieu en 8 vol. in-8°, les Œuvres posthumes tirées de l'édition précédente, et les notes d'Helvétius tirées de l'édition de l'abbé de la Roche.

§ III. DROIT DE LA NATURE ET DES GENS.

Le droit naturel étant le fondement du droit public, il faudroit indiquer les ouvrages qui traitent du premier, avant que de venir à ceux qui n'ont que le second pour objet. Mais ces deux droits ayant été confondus dans la plupart des livres, nous ferons connoître ceux qui ont été les plus estimés.

GROTIUS.

Grotius est célèbre par son *Traité du Droit de la Guerre et de la Paix*, traduit par Bar-

beyrac, in-4°, deux volumes. Ce livre n'est proprement qu'une compilation, qui ne méritoit pas le tribut d'estime que l'ignorance lui a long-temps payé. L'auteur étoit très-savant ; mais il ennuie par sa science même, parce qu'elle est très-mal digérée. Il cite tour à tour Horace, Tertullien, Chrysippe, Saint Augustin, Aristote, Saint Jérôme, etc. Copier ainsi les pensées des auteurs qui ont dit le pour et le contre, ce n'est pas penser ; c'est arborer les livrées du pédantisme.

L'édition latine de ce Traité, la plus comode et la plus utile, est celle de Barbeyrac, Amsterdam, 1735, in-8°.

P U F E N D O R F F.

Le traducteur de Grotius a mis aussi en français le *Droit de la Nature et des Gens*, par Pufendorff, in-4°, deux volumes. Cet écrivain est aussi savant que l'auteur du Droit de la Guerre et de la Paix, et encore plus diffus : il affecte, comme lui, de ne rien dire de lui-même. Isocrate, Plin, Sophocle, le Digeste, Garcilasso de la Vega, Machiavel, Diodore de Sicile, Saint Ambroise, Hygin, Vitruve, du Plessis Mornai font toujours les frais de ses pensées. Il ne résulte de ce fatras

de citations, qu'un assemblage insipide et une bigarrure insupportable.

La meilleure édition de l'original latin, est celle qui contient les notes du même Barbeyrac, Leipsic, 1744, 2 vol. in-4°.

W O L F F.

Cet auteur allemand avoit donné sur le *Droit de la Nature et des Gens*, onze volumes in-4°, où toutes les parties de la jurisprudence universelle sont approfondies et traitées dans leur plus grande étendue; mais comme la prolixité de cet ouvrage empêchoit qu'il ne fût à la portée du commun des lecteurs, Wolff en a lui-même extrait ses *Institutions*, qui renferment tout ce que son grand Traité contient d'essentiel. Les *Institutions* offrent, dans un ordre suivi, les principes les plus généraux de la jurisprudence universelle; elles en montrent la liaison et l'ensemble, et conduisent, par un développement simple, de ces principes, aux propositions les plus compliquées. L'auteur s'est assujéti dans sa marche, à la rigueur de la méthode géométrique; il explique chaque terme par une définition; il détermine avec soin le sens qu'il attache aux propositions qu'il avance, et les range de manière,

nière, qu'elles s'enchaînent les unes aux autres et s'éclaircissent mutuellement. A quelques erreurs près, mais en petit nombre, ces éléments peuvent être regardés comme un des cours les plus complets et les plus lumineux que nous ayions sur le Droit de la Nature et des Gens. Le travail de M. Luzac, qui a joint un commentaire à ces Institutions, ne mérite pas moins d'éloges : il est aisé de s'apercevoir, par la manière dont il interprète ou développe les endroits difficiles de son auteur, qu'il possède éminemment la science qu'il traite.

BURLAMAQUI ET DE FELICE.

Quand les *Principes du Droit naturel et politique* de Burlamaqui furent imprimés à Genève, deux volumes in-4^o., le premier en 1747, et le second en 1752, le public leur fit beaucoup d'accueil. Aussi a-t-il été publié peu d'ouvrages dans ce genre, aussi parfaits et aussi lumineux. Ils ont été réimprimés plusieurs fois. Cela n'empêche pas qu'on ne doive savoir très-bon gré à M. de Felice d'en avoir donné une nouvelle édition sous ce titre : *Principes du Droit de la Nature et des Gens*, avec la suite du Droit de la Nature qui n'avoit

point encore paru, le tout considérablement augmenté, Yverdon, 1766 et 1768, 8 vol. in-8°. Cette édition est vraiment bonne, et la seule complète.

DE VATTTEL.

Le *Traité du Droit des Gens*, imprimé d'abord à Leyde en 1758, et ensuite en divers lieux, traduit en plusieurs langues, adopté par toutes les communions, reçu favorablement dans tous les Etats, acquit, à juste titre, à M. de Vattel la plus grande réputation, et lui concilia les suffrages des politiques autant que ceux des gens de lettres. Quelqu'application que l'auteur eût donnée à la composition de ce *Traité*, l'idée de son importance l'avoit engagé à le revoir encore, et à l'enrichir de quelques notes, dont les matériaux ont été trouvés dans ses manuscrits, et auxquelles de nombreuses occupations et une mort prématurée ne lui ont pas permis de mettre lui-même la dernière main. On les a recueillies avec le plus grand soin dans l'édition d'Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4°; elle devient par là supérieure à toutes celles qui l'ont précédée; la lettre de l'éditeur, placée en tête de l'ouvrage, est signée D***. J'ai cru recon-

noître dans cette lettre les principes de l'estimable Deyverdun.

M. GÉRARD DE RAYNEVAL.

M. de Rayneval, dans la préface de son ouvrage, intitulé, *Institutions du Droit de la Nature et des Gens*, Paris, 1803, 1 vol. in-8°, déclare qu'il n'a voulu donner ni un système nouveau, ni un Traité complet du Droit de la Nature et des Gens, mais seulement une espèce de rudiment aux personnes qui veulent se livrer à l'étude de cette science, au moyen duquel elles ne seront dispensées d'étudier ni *Grotius*, ni Pufendorff, ni Burlamaqui, ni, etc. Nous aurions préféré que l'ouvrage d'un homme éclairé et blanchi dans les affaires, comme M. de Rayneval, eût, au contraire, suppléé à la lecture fastidieuse pour beaucoup de personnes, et impossible pour beaucoup d'autres, de traités volumineux, et qui, dans quelques parties, ne sont plus au niveau des progrès de l'opinion politique. Au surplus, nous ne blâmons M. de Rayneval que de sa modestie ; car il a, dans beaucoup de cas, satisfait au désir que nous exprimons ici. Cet ouvrage décèle dans l'auteur des vues droites, souvent utiles et le talent de l'écrivain.

§ IV. DROIT PUBLIC DE
DIFFÉRENTES NATIONS.

DE FELICE.

Le professeur de Felice a rassemblé dans un recueil en treize volumes in-4^o., qu'il a intitulé *Code de l'Humanité*, les diverses décisions de la justice naturelle et civile, et les droits réels ou prétendus que les hommes des différens ordres ou de différens pays se sont attribués. Il a offert ces décisions pesées à la balance de la raison, et examinées au tribunal d'une philosophie impartiale. Cet ouvrage fait connoître les constitutions de tous les pays, et les devoirs de tous les humains, dans quelque rang qu'ils soient placés. Des écrivains célèbres ont concouru au plan de M. de Felice, et lui ont fourni des articles intéressans sur divers sujets. Le *Code de l'Humanité* a paru en 1778, à Yverdun.

On trouve des renseignemens du même genre, mais encore plus exacts, dans l'Encyclopédie Méthodique. *Voyez* la partie intitulée : Dictionnaire d'Economie politique et diplomatique, par M. Demeunier, 1786, 4 vol. in-4^o.

L'ABBÉ DE MABLY.

Le Droit public de l'Europe, par l'abbé de Mably, parut en 1748, en deux volumes in-12, la même année que l'*Esprit des Lois*.

Cette science du droit public, jusqu'alors hérissée de difficultés, parut claire, méthodique et facile sous la plume de l'auteur. Le succès n'en fut pas douteux. Ce livre, dont la meilleure édition est celle de Genève, 1764; 3 vol. in-12, *écrit pour des hommes d'Etat, et même pour de simples citoyens, s'ils savent penser*, est dans tous les cabinets de l'Europe, depuis la cour de Pétersbourg jusqu'à la principauté de Lucques. On l'enseigne publiquement dans les universités d'Angleterre; il est traduit dans toutes les langues, et il plaça l'auteur au rang des premiers publicistes de l'Europe.

Un autre ouvrage de l'abbé de Mably, intitulé, *Principes des Négociations*, in-12, est proprement une introduction à son *Droit public de l'Europe*. C'est la connoissance et l'exposé des vrais principes par lesquels doivent se conduire les nations à l'égard les unes des autres, pour entretenir entre elles la concorde et la paix.

Plusieurs personnes regardent le livre qui a pour titre , *de la Législation*, 1776 , 2 vol. in-12 , comme le chef-d'œuvre de l'abbé de Mably. Tout le monde sait que les *Entretiens de Phocion*, en paroissant, furent estimés une des meilleures productions du dernier siècle. On peut donc dire que l'édition complète des ouvrages de l'abbé de Mably , Paris , 1794 , 15 vol. in-8^e. , forme un recueil précieux.

M. K O C H.

L'abrégé de l'Histoire des Traités de Paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie, Basle , 1796 , 4 vol. in-8^o. , fait suite à l'ouvrage de l'abbé de Mably sur le Droit public. On assure que le savant auteur prépare une édition de cet Abrégé, plus digne de la réputation dont jouissent ses autres ouvrages.

On joint ordinairement à l'ouvrage précédent celui du même auteur , qui a pour titre : *Tables des Traités entre la France et les Puissances étrangères depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours ; suivies d'un recueil d'environ cent traités et actes diplomatiques qui n'ont pas encore vu le jour*, Paris, 1802 , 2 vol. in-8^o.

M. DE LA CROIX.

L'ouvrage de ce publiciste ; intitulé, *Constitutions des principaux Etats de l'Europe et des Etats-Unis de l'Amérique*, Paris, 1791-1803, 6 vol. in-8°, est presque en totalité un recueil de discours prononcés au *Lycée*, qui porte aujourd'hui le titre d'Athénée. Après avoir exposé les opinions des anciens sur les Gouvernemens, l'auteur fait connoître successivement les constitutions de l'Empire Germanique, de la Pologne, de la Suède, de Venise, des sept Provinces-Unies, de l'Angleterre, des Etats - Unis d'Amérique, de la Suisse, de l'Espagne, du Portugal et de la France. Les grands événemens qui se sont passés en France et en Europe depuis l'année 1801, fourniroient à l'auteur un ou deux volumes de supplémens. Les tableaux tracés par M. de la Croix font honneur à ses talens et sont dignes des méditations du philosophe.

§ V. DROIT MARITIME.

M. BOUCHER.

Barcelone produisit, vers le neuvième siècle, une compilation célèbre dans les fastes

du commerce, connue originairement sous le nom de *Lois Barcelonaises*, et depuis sous le nom vulgaire de *Consulat de la Mer*.

Dès son origine, par la sagesse de ses décisions, le *Consulat* fut reconnu comme loi par tous les commerçans qui naviguoient depuis le Tibre jusqu'à l'Euphrate ; et par la suite il fut considéré comme loi, ou comme raison écrite, par toutes les nations qui bordoient l'une et l'autre mer.

L'édition originale du *Consulat*, imprimée à Barcelone en 1494, en catalan, idiome sorti du latin, est de la plus grande rareté. Valin, Emerigon, Hubner et autres savans n'ont pu se la procurer. M. Boucher, professeur de droit commercial et maritime, ayant eu le bonheur d'en trouver un exemplaire à la Bibliothèque Impériale, en a publié une traduction française qui mérite d'être recherchée par tous les commerçans qui veulent s'instruire, Paris, 1808, 2 vol. in-8°. ; elle est précédée de recherches sur l'origine du droit maritime. Ces recherches étoient nécessaires pour l'intelligence du *Consulat de la mer*.

Avant l'ouvrage de M. Boucher, nous ne possédions qu'une mauvaise traduction du *Consulat de la Mer*, par Mayssoni, docteur
en

en droit et avocat au siège de Marseille, 1577
ou 1635, in-4°.

GROTIUS ET SELDEN.

On doit à M. Champagne, membre de l'Institut et directeur du Lycée Napoléon, une intéressante brochure que le titre fait suffisamment connoître; il est ainsi conçu : *la Mer libre, la Mer fermée*, ou Exposition et analyse du Traité de Grotius, intitulé *la Mer libre* (*Mare liberum*), et de la Réplique de Selden, ayant pour titre, *la Mer fermée* (*Mare clausum*), dans laquelle l'auteur s'efforce d'établir le droit légitime de l'Angleterre à la domination exclusive des mers, Paris, 1803, in-8°.

L'ouvrage de Grotius parut en latin sous le voile de l'anonyme, en 1609, in-8°.; à Leyde, chez Daniel Elzevier. On le trouve à la fin des bonnes éditions du *Traité du Droit de la Paix et de la Guerre*. Le style en est très-pur, plein d'élégance, de force, de chaleur. La Réponse de Selden ne parut qu'en 1635, in-folio. L'année suivante il s'en fit une édition in-16; c'est contre la France surtout qu'elle est dirigée.

M. AZUNI.

M. Azuni , ancien sénateur et juge au tribunal de commerce de Nice , à qui l'on doit une excellente Histoire de Sardaigne , est auteur d'un bon ouvrage intitulé : Droit maritime de l'Europe , Paris, 1805, 2 vol. in-8°. Il en avoit déjà publié un en italien sur le même sujet , dont il parut une traduction française en 1798, sous le titre de *Système universel* des principes du Droit maritime de l'Europe. Cette traduction étoit remplie de fautes et de contre-sens. Elle réussit cependant par l'intérêt de la matière , et par la manière neuve dont l'auteur l'avoit envisagée. L'auteur a , depuis ce temps , rassemblé de nouveaux matériaux, médité de nouveau son sujet , et acquis l'habitude d'écrire en français. Reprenant alors sur un plan plus vaste son premier ouvrage , il l'a disposé dans un nouvel ordre ; il a approfondi toutes les questions que le sujet présente , et qui n'étoient en quelque sorte qu'indiquées ; et le nouveau caractère qu'il a imprimé à son livre , l'a autorisé à lui donner un nouveau titre.

§ VI. DROIT ROMAIN.

G R A V I N A.

Les trois livres des *Origines du Droit civil*, par Gravina, réimprimées avec les autres ouvrages de l'auteur, Leipsic, 1717, in-4°, sont remplis d'une érudition solide; les personnes auxquelles le dessein de s'instruire de ce qui est d'usage dans la jurisprudence, ne permet pas de faire de grandes recherches sur les antiquités, trouveront dans cet ouvrage un précis méthodique de ce qu'il y a de plus utile pour l'intelligence du droit romain dans les ouvrages de Cujas et de ceux qui ont suivi sa méthode. Il a été traduit en français par Requier, sous le titre d'*Esprit des Loix romaines*, Paris, 1766, 3 vol. in-12.

S C H O M B E R G.

Alexandre-Charles Schomberg a publié à Londres, en 1785, un *Précis historique et chronologique du Droit romain*. Cet ouvrage a le mérite d'être clair, précis et élémentaire; il est plus à la portée des jeunes étudiants que celui de Gravina. Le laborieux M. Boulard, ancien notaire, l'a traduit en français, Paris, 1793, in-8°, et 1808, in-12, avec des augmentations. Les notes dont il a accompagné

son texte, contiennent des vues très-sages sur l'instruction publique, et qui annoncent un citoyen zélé pour le progrès des lettres et la gloire de son pays.

**CORPS DE DROIT ROMAIN, AVEC
SES ABRÉVIATEURS, TRADUC-
TEURS, etc.**

Le Corps de Droit est composé des Institutes, des Pandectes, du Code et des Nouvelles de Justinien. La plus belle édition du texte est celle des Elzeviers, Amsterdam, 1664, 2 vol. in-8°; la plus commode est celle de Freiesleben, qui a pour titre : *Corpus Juris civilis academicum, Coloniae Numatianæ*, (Basle), 1759, in-4°. Les plus utiles sont celles qui contiennent des notes de Denis Godefroi, Paris, Vitré, 1628, 2 vol. in-fol., ou Amsterdam, 1663, 2 vol. in-fol., avec des additions et des corrections par Simon Van Leeven.

Les amateurs recherchent l'édition latine des Institutes de Justinien, avec des notes de Vinnius, Amsterdam, Elzevier, 1646, ou 1669, in-18; Orléans, 1743, petit in-12. Les libraires Gilbert et compagnie en ont donné une nouvelle édition remarquable par son élégance et son exactitude, Paris, 1808, 2 vol. in-12. Le dessein de traduire le Corps de Droit

civil en français sembloit ne mériter que des encouragemens ; et toutefois lorsque M. Hulot eut formé la vaste et honorable entreprise de la traduction du Digeste , les obstacles se multiplièrent. Ce qui pourroit surprendre ceux qui n'auroient médité ni sur les hommes, ni sur les choses , c'est que les plus puissans de ces obstacles vinrent d'une corporation qui paroissoit devoir les aplanir. *La Faculté de Droit de Paris* , dont M. Hulot étoit membre , fit révoquer le privilège qu'il avoit obtenu pour l'impression de l'ouvrage ! Elle enseignoit en latin et craignit qu'une traduction du Corps de Droit civil ne nuisît à ses intérêts, *ne popularisât la science* ! Plus heureux que l'estimable auteur de cette traduction , ses héritiers l'ont fait paroître à une époque où elle a inspiré un vif intérêt. Le style de Hulot est partout simple, pur, grave, digne du sujet. On n'a pas craint de lui faire subir à chaque instant la comparaison du texte. Ce rapprochement fait cependant remarquer que cette traduction doit être lue avec précaution ; on peut s'en servir pour épargner du temps ; mais il ne faut jamais la suivre comme un guide sûr.

On a publié presque en même temps une

traduction du Code et des Nouvelles , par M. Tissot, et une nouvelle traduction des Institutes, qui est attribuée au même M. Hulot.

Cette dernière traduction a paru plus élégante, mais moins exacte que celle de Claude-Joseph de Ferrière , 1734 et ann. suiv., 7 vol. in-12.

Au reste , j'invite les curieux à lire avec attention des observations sur les traductions des lois romaines, par M. Berriat (Saint-Prix), professeur à l'Ecole de Droit de Grenoble , Grenoble , 1807 , in-8°.

Hulot fit de son vivant (en 1765), une réponse satisfaisante aux trois lettres adressées contre son projet de traduction , aux auteurs du Journal des Savans , par un avocat au Parlement de *** (M. Albert, depuis lieutenant de police) ; je doute qu'il eût répondu avec la même facilité et le même succès aux observations du professeur de Grenoble.

M. Berthelot, professeur de Droit romain à l'Académie de Législation , a terminé la traduction du Digeste, laissée imparfaite par Hulot. Cette traduction forme 7 vol. in-4°, imprimés à Metz depuis 1803 jusqu'en 1805. La traduction des Institutes a paru en 1807. Il n'existe encore que deux volumes de la tra-

duction du Corps de Droit, par M. Tissot. Il y en aura sept.

C U J A S.

Ce célèbre jurisconsulte s'est appliqué particulièrement à l'étude du droit romain, et il en a acquis une connoissance si parfaite, qu'il a surpassé tous ceux qui l'avoient précédé, et qu'il doit servir de guide et de modèle à tous ceux qui doivent, après lui, s'adonner à l'étude des lois romaines, pour les enseigner aux autres. Ses explications sont si exactes et si achevées, qu'elles ne laissent rien à désirer. Les meilleures éditions des Œuvres complètes de Cujas, sont celles de Paris, 1658, 10 vol. in-fol., par les soins de Ch. Annibal Fabrot, et celle de Naples, 1758 et ann. suiv., 11 vol. in-fol. On peut y joindre une table très-commode, intitulée : *promptuarium operum Jac. CUJATII, auctore Dominico ALBUNENSI*, Naples, 1763, 2 vol. in-fol.

D O M A T.

Le *Traité des Lois Civiles dans leur ordre naturel*, est du nombre de ces ouvrages dont on ne sauroit trop recommander la lecture à ceux qui commencent à étudier

la jurisprudence : il est même très-utile à ceux qui ont déjà fait des progrès dans cette science. L'ordre, la netteté, la précision et l'enchaînement des principes l'ont fait admirer, avec raison, de tous les connoisseurs. La meilleure édition est celle qui contient le *Legum Delectus*, par le même Domat, les notes de Bouchevret, Berroyer et Chevalier, avec un supplément par de Jouy, Paris, 1777, 2 vol. in-fol. Il faut y joindre un volume in-8°, intitulé : *Legum Delectus*, ou Choix de lois extraites des Pandectes et du Code de Justinien, traduit en français par C.N.d'Agar, Paris, 1806. Cet ouvrage est très-propre à abrégér et à faciliter l'étude des lois romaines; il fit connoître Domat à l'Europe entière, où maintenant sa réputation n'est pas moins grande que dans sa patrie.

P O T H I E R.

Malgré les soins, les travaux et les recherches d'une foule de jurisconsultes, il restoit encore dans les Pandectes un défaut bien sensible, bien préjudiciable au progrès des études, et à l'intelligence facile des lois; c'est le désordre dans lequel les textes se trouvent placés : non-seulement ils sont mal arrangés
dans

dans chaque titre, mais souvent on les rencontre dispersés dans des titres auxquels ils n'ont point de rapport. M. Pothier a eu pour objet principal de réparer ce désordre dans un ouvrage intitulé : *Pandectæ Justinianæ in novum ordinem digestæ, Parisiis, 1748, vel Lugduni, 1782, 3 vol. in-fol.* La préface de cet ouvrage, qui est très-bien écrite, a été rédigée par M. de Guienne, ami intime de l'auteur; Pothier lui en fournissoit les matériaux. M. de Guienne a eu aussi beaucoup de part au commentaire sur la loi des douze tables, qui est à la tête du second volume.

M. l'abbé Bréard de Neuville a déjà publié, depuis 1806, 18 volumes d'une traduction française de cet important ouvrage avec le texte en regard. Il est à désirer qu'il trouve assez d'encouragement pour terminer cette utile entreprise.

§ VII. DROIT PUBLIC ET CIVIL DE FRANCE.

MADemoiselle DE LÉZARDIÈRE.

Cette demoiselle a fait imprimer la Théorie des Lois politiques de la Monarchie Française, 1^{ère}. et 2^{ème}. époques, Paris, Nyon l'aîné,

TOME V.

43

1792, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, dit le judicieux censeur, dom Poirier, l'un des plus savans et le plus méthodique que l'on ait composé sur le sujet annoncé par le titre, est le fruit d'environ 20 années de recherches immenses et d'un travail assidu. La première époque s'étend depuis la conquête des Gaules par César, jusqu'à Clovis : la deuxième comprend la première race de nos rois, et la deuxième race jusqu'à la décadence de l'Empire de Charlemagne, après la mort de Charles-le-Chauve, où commence le chaos qui a donné naissance au gouvernement féodal.

L'ordre que l'auteur a mis entre le discours ou la *théorie*, et les *preuves*, est très-heureusement imaginé. Mademoiselle de Lézardière a divisé son ouvrage en trois parties : 1°. la *théorie* dégagée de toute citation ou discussion ; 2°. les *sommaires des preuves* sur lesquelles les assertions de la *théorie* sont appuyées ; 3°. les *preuves* elles-mêmes. On a placé judicieusement les discussions dans les *sommaires des preuves*, à la fin du livre auquel elles appartiennent. La dernière partie a dû d'autant plus coûter à l'auteur, qu'elle a pris la peine d'ajouter la traduction française aux textes originaux qui la composent :

c'est une commodité dont lui auront obligation la plupart des lecteurs peu familiarisés avec la basse latinité de nos anciens monumens.

Le style de cet ouvrage, continue dom Poirier, est simple, clair, et tel qu'il convient à un sujet qui n'en exige point d'autre. J'ajouterai que mademoiselle de Lézardière détruit par des preuves positives, les assertions aussi vaines que hardies dont l'historiographe Moreau a rempli ses *Principes de Morale, de Politique et de Droit Public*, ou Discours sur l'Histoire de France, en 21 vol. in-8°.

G R O S L E Y.

Le petit ouvrage de ce célèbre jurisconsulte de Troyes, intitulé, *Recherches pour servir à l'Histoire du Droit Français*, Paris, 1752, in-12, contient deux sortes de recherches : les premières, qui occupent environ les deux tiers du volume, concernent l'origine de ce que nous appelions notre droit coutumier, et les diverses révolutions qui l'ont transmis jusqu'à nous ; elles sont pleines de sagacité et d'intérêt. La ci-devant noblesse utérine de Champagne est l'objet des secondes recherches de l'auteur.

ARGOU, ou plutôt FLEURY.

L'Institution au Droit Français, publiée en 1692, sous le voile de l'anonyme, et en 1739, sous le nom de Gabriel Argou, est un bon ouvrage, dont il paroît que l'abbé Fleury avoit fait présent à M. Argou, son intime ami. Voy. le Dictionnaire des Anonymes, tom. II, N°. 8653.

Les meilleures éditions sont celles que M. Boucher d'Argis a publiées avec des augmentations, Paris, 1753, 1762, 1771, 1788, 2 vol. in-12.

PRÉVOST DE LA JANNÈS.

Il seroit à désirer que la lecture des *Principes de la Jurisprudence Française*, Paris, 1750, 2 vol. in-12, pût être aussi agréable qu'elle est instructive. Mais c'est ce qui paroît extrêmement difficile dans des ouvrages de ce genre; et quoiqu'on doive en bannir la sécheresse, il semble qu'on ne peut guère y exiger d'autres agrémens que ceux de la clarté, de la méthode, de la justesse et de la précision; or, toutes ces qualités brillent éminemment dans l'ouvrage de M. Prévost de la Jannès.

RÉPERTOIRES DES LOIS FRANÇAISES, ARRÊTS, DÉCISIONS DES TRIBU- NAUX, PLAIDOYERS.

Un homme de goût n'est pas tenu, comme un jurisconsulte, de placer dans son cabinet les recueils des édits et ordonnances des rois de France, ni même les recueils de nos nouvelles lois; mais il doit avoir sous la main les moyens de connoître les lois les plus importantes, soit anciennes, soit nouvelles : deux ouvrages lui rendront ce service, savoir, pour les lois anciennes jusqu'en 1726, le Dictionnaire des Arrêts de Brillon, Paris, 1727, 6 vol. in-fol., et pour les lois faites depuis 1789, le Répertoire de Beaulac, deuxième édition, Paris, Le Normant, 1806, in-8°. M. Rondonneau vient de publier un supplément à ce Répertoire.

Je me suis efforcé de caractériser les plaidoyers qui ont été publiés par les plus célèbres orateurs du barreau français, depuis Patru jusqu'à nos jours. Voy. le tom. II de cette Bibliothèque, pag. 485 et suivantes. J'ai aussi fait connoître les meilleurs recueils de *Causes Célèbres*. Je dois ajouter ici que depuis 1808, M. Maurice Mejan, avocat, publie un recueil

de ce dernier genre, qui mérite de faire suite aux précédens. Il me reste à indiquer un recueil qui a été très-bien accueilli lorsqu'il parut ; je veux parler des *Causes Amusantes et Connues*, recueillies par le libraire Robert Estienne, en 1769 et en 1770, 2 vol. in-12 : toutes sont de la main d'avocats distingués par leurs talens, et l'amusement n'est pas le seul fruit que l'on puisse retirer de cette collection ; elle offre de plus un objet d'utilité, en présentant aux jeunes élèves de Thémis, plusieurs modèles pour le style.

MM. GUYOT ET MERLIN.

Le Répertoire de Jurisprudence, composé, en très-grande partie, par M. Merlin, et publié par M. Guyot, est un ouvrage devenu classique pour toutes les personnes qui se livrent à l'étude des lois, et à l'exercice des professions où il est plus particulièrement nécessaire de les consulter et de les appliquer. Il ne contient pas seulement des notions élémentaires et superficielles sur les principales matières du droit : il les embrasse et les approfondit toutes. Il en a été fait deux éditions, l'une en 1777 et années suivantes, 84 vol. in-8°, l'autre en 1784, 17 vol. in-4°.

La législation, depuis l'époque où cet ouvrage a été publié, a éprouvé des changemens de la plus haute importance : elle a pris, à beaucoup d'égards, une face nouvelle. La nécessité de recréer, en quelque sorte, le Répertoire de Jurisprudence, étoit bien sentie ; M. Merlin voulut bien se charger de cette entreprise.

Revoir avec le plus grand soin tous les articles de la nouvelle édition, pour en faire disparaître les erreurs qui s'étoient glissées dans les anciennes, les doubles emplois et la confusion presque inévitables dans les premières tentatives ; retrancher tout ce que le cours des choses a rendu inutile, placer ou indiquer à côté de chaque ancienne loi ou règle, les dispositions des lois nouvelles qui la confirment, la modifient ou l'abrogent ; y joindre les observations qu'amènent sur certaines questions, tant de l'ancien que du nouveau droit, les doutes qu'elles font naître, fortifier les observations par les arrêts de la cour suprême et par les plaidoyers ou réquisitoires qui en ont précédé un grand nombre ; tel est le plan du travail heureusement conçu par M. Merlin. La nouvelle édition du Répertoire de Jurisprudence est composée de 15 vol. in-4°. qui ont paru de 1807 à 1809.

On ne trouve dans cette édition rien de ce qui est entré dans le *Recueil des Questions de Droit* du même auteur, Paris, ans XI — XIII, 9 vol. in-4°. On imprime en ce moment une nouvelle édition de ce dernier ouvrage ; il sera réduit à 4 vol. in-4°.

CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

Pierre Didot l'aîné a publié, en l'an XIII, in-18, un recueil des Constitutions de l'Empire, Sénatus-Consultes et autres Actes du Sénat. Tout Français doit avoir ce volume dans sa bibliothèque.

S. M. L'EMPEREUR NAPOLEON.

A toutes les époques de la monarchie, on avoit vivement senti l'abus de la diversité des coutumes qui régissoient la France. Tous les publicistes, tous les administrateurs, les hommes éclairés de toutes les classes de la société, étoient depuis long-temps tombés d'accord de la nécessité, et surtout de l'immense avantage d'un Code unique. Les monarques l'avaient vivement désiré eux-mêmes. Tout absolu qu'ils étoient, ils n'avoient pu faire ce bien à leurs peuples. La révolution elle-même avec
son

son effrayante toute-puissance, n'en étoit pas venue à bout. Elle avoit pu tout changer en France, excepté les habitudes; les coutumes vivoient encore, lorsqu'apparut le puissant génie qui ne connoit pas d'obstacle, quand il s'agit de quelque grande vue sociale.

Au milieu des institutions généreuses qu'il méditoit pour le bien de son Empire, l'idée d'un Code unique ne pouvoit lui échapper. Ce grand travail, si long-temps désiré, commença. Le droit romain, le droit français, nos ordonnances, nos coutumes vinrent se fondre dans un Code où l'on s'efforça de conserver tout ce que chacun de ces élémens offroit d'utile ou de similaire, de moins éloigné des habitudes du grand nombre, et de plus approprié au naturel et aux mœurs du peuple qu'il devoit gouverner.

On sait quelles savantes discussions le préparèrent; les judicieuses critiques auxquelles on le soumit; les conférences imposantes, où s'en fit l'examen avec la plus prudente lenteur comme avec la circonspection la plus scrupuleuse. On n'a pas oublié, surtout, cette noble alliance que, pour sanctionner ce grand ouvrage, voulut, dans un congrès solennel, former avec la doctrine, avec toutes les lu-

mières , avec tous les talens , le génie du premier Souverain du monde , combattant par les seules armes de la raison pour les intérêts de la sagesse , et ne voulant , en cette occasion unique , d'autorité pour lui-même que celle de la conviction dont il savoit pénétrer ces vieillards et ces doctes , étonnés de recevoir de la bouche d'un jeune guerrier de si lumineuses révélations et des leçons si brillantes de justesse , dans leur propre science , dont ils croyoient avoir sondé toutes les profondeurs.

Le Code Napoléon parut donc ; ainsi se réalisa sans secousse , et , pour ainsi dire , sans effort , ce rêve de tant de bons Souverains et des plus grands magistrats de tous les siècles. Ainsi fut rendu à la France le plus éminent service qu'un Monarque pût lui rendre , celui de l'avoir délivrée de ces lois dévorantes , patrimoine des érudits et fléau des peuples.

L'Imprimerie Impériale a publié de belles éditions du Code Napoléon dans les formats in-4°. , in-8°. et in-32, avec une table des matières.

Les Codes du Commerce et de Procédure civile , le Code pénal portent l'empreinte de la sagesse profonde qui caractérise le Code

Napoléon; ils méritent aussi la reconnaissance du Peuple Français, l'hommage des contemporains et le respect de la postérité.

S. A. S. LE PRINCE ARCHI-CHANCE- LIER DE L'EMPIRE.

La Convention nationale, quoique déchirée par les partis, n'a cependant pas oublié le Code civil. Dans le sein de cette assemblée, composée d'élémens si divers, étoit assis un sage vers qui tous les regards se tournèrent. On trouvoit réuni en lui les éminentes qualités qui constituent le législateur et l'homme d'Etat. Les Français se souviennent avec reconnaissance de l'usage qu'il en a fait. On n'a pas oublié qu'il porta le dernier coup à l'affreuse terreur, dans cette adresse éloquente qui enchaîna la Convention à un système différent, détrompa les hommes égarés, frappa d'impuissance les hommes pervers. On se rappelle ce premier traité de paix, dû à ses soins, qui entama la fameuse coalition de l'Europe, et d'un ennemi puissant nous fit un allié fidèle.

Le représentant Cambacérès eut le courage d'accepter la mission difficile d'offrir des lois sages à un peuple en délire. Le 9

août 1793, il présenta un projet de Code civil. Quelques insensés trouvèrent que le projet ressembloit trop à la législation consacrée par l'expérience des siècles. L'habile législateur présenta, le 23 fructidor de l'an 2, un nouveau projet très-succinct, et qui appelant d'immenses développemens, permettoit de rectifier dans la suite les erreurs que les préjugés de ce temps auroient rendues inévitables. La Convention en décréta quelques articles. Le représentant Cambacérès présenta un troisième projet le 24 prairial an IV; il lui fut permis, cette fois, de se livrer davantage à la sagesse de ses conceptions, quoiqu'il lui fallût encore, cédant à des vûes qui n'étoient pas les siennes, ménager quelques préjugés, restes de l'égarement qui, jusqu'alors, avoit emporté les esprits.

Il étoit réservé au génie qui sauva la France au 18 brumaire, de conduire à son terme une entreprise tant de fois commencée et tant de fois interrompue. Le Consul Cambacérès a eu le bonheur de le seconder puissamment dans cet important travail.

Les Discours prononcés par S. A. S. le Prince Archi Chancelier de l'Empire, le mettent au premier rang de nos orateurs.

M. L O C R É.

On trouve l'Esprit du Code civil ; dans les exposés des motifs , rapports , discours ; opinions , etc. , etc. ; mais il est extrêmement difficile de trouver tout ce qui a été dit sur un article du Code. Cette difficulté se rencontre surtout dans les *procès-verbaux* , où la discussion d'un titre étoit souvent suspendue pour passer à d'autres matières , reprise et interrompue de nouveau. M. Locré , secrétaire-général du Conseil d'Etat , dans son *Esprit du Code Napoléon* , Paris , 1805 et ann. suiv. , 5 vol. in-4°. ou 6 vol. in-8°. , a conçu et exécuté le projet de conférer , classer et rapprocher le tout. Il s'est même attaché à faire connoître la théorie , le système , les principes fondamentaux de chaque titre , de chaque division de titre , de chaque article. Les opinions diverses , émises sur chaque article , se trouvent liées avec un tel art , que si des guillemets n'indiquoient les citations , on croiroit que ce sont les paroles , les opinions d'un seul homme. On s'aperçoit aisément que M. Locré n'a adopté exclusivement ni la méthode de Pothier qui , dans ses *Pandectes* , rapporte le texte entier des lois , ni celle de

Domat, qui en donne seulement l'extrait; mais il s'est servi de l'une ou de l'autre, suivant que la marche du travail le lui a commandé.

M. Locré a publié, avec le même talent et le même succès, l'*Esprit du Code de Commerce* ou Commentaire puisé dans les procès-verbaux du Conseil d'Etat, les exposés des motifs et discours, etc., 1 vol. in-4°. ou 2 vol. in-8°.

La suite de ces deux importants ouvrages est attendue avec impatience.

On doit encore à M. Locré un vol. in-8°. intitulé : du Conseil d'Etat, de sa composition, de ses attributions, etc.

M. MALLEVILLE.

L'Analyse raisonnée de la discussion du Code civil au Conseil d'Etat, par Jacques Malleville, second président de la Cour de Cassation, et l'un des rédacteurs de ce Code, Paris, 1805, 4 vol. in-8°. , nous paroît répondre à ce qu'on devoit attendre de l'un des jurisconsultes les plus profonds de l'ancien barreau, de l'un des magistrats les plus distingués de la première Cour de l'Empire, de l'un des coopérateurs les plus influens dans la rédaction du Code.

M. COFFINIÈRES.

Quelque parfait que soit l'ensemble d'un Code de lois, il aura nécessairement besoin d'explication dans les détails : le législateur ne peut ni tout dire, ni tout prévoir. Les décisions de la Cour de Cassation et du Conseil d'Etat doivent former une jurisprudence une, positive et constante ; mais ces décisions éparpillées sans ordre, dans les journaux, seroient d'un foible secours, si elles n'étoient réunies, classées méthodiquement et par ordre de matières. M. Coffinières, jeune avocat déjà avantageusement connu par quelques ouvrages de jurisprudence, dans un volume intitulé, *le Code Napoléon expliqué par les décisions supérieures de la Cour de Cassation et du Conseil d'Etat*, Paris, 1809, in-4°, épargne aux juges, aux jurisconsultes, aux avocats, aux avoués, aux étudiants en droit, des recherches pénibles et souvent inutiles.

§ VIII. ŒUVRES DE JURISCONSULTES FRANÇAIS.

DUMOULIN.

Le commencement du seizième siècle a vu changer la face de l'Europe ; c'est l'époque

d'une grande révolution dans la politique , dans la religion , dans le commerce , dans les arts , dans toutes les sciences : cette époque est celle de la naissance de Dumoulin. La nature , qui vouloit , par un effort vigoureux , réparer tout à coup dix siècles d'ignorance et de barbarie , fit naître ce grand homme pour la jurisprudence , comme elle donna presque dans le même temps Copernic à l'astronomie , Harvey à l'anatomie , Galilée à la physique , Descartes à la philosophie. Semblable au philosophe français , Dumoulin substitua la raison à une multitude de subtilités puériles ; mais il fut plus heureux que lui , car le temps a respecté presque toutes les opinions de Dumoulin ; les auteurs les enseignent , les tribunaux les adoptent , souvent même nos rois les ont consacrées par leurs ordonnances. De tous les tableaux que présente l'histoire de l'esprit humain , l'analyse des ouvrages de Dumoulin seroit un des plus utiles , un des plus frappans , un des plus propres à exciter l'admiration et la reconnaissance : actif , infatigable , universel , ce vaste et puissant génie parcourt toutes les parties de la jurisprudence : il répand sur toutes l'ordre et la lumière ; il rassemble les principes

principes jusqu'alors confusément épars ; il les féconde les uns par les autres , car il remonte à la source de toutes les lois , au droit naturel ; il distingue celles qui en découlent immédiatement de celles qui ne sont fondées que sur des conventions , des usurpations ou des privilèges ; d'une main laborieuse , il lève le voile que le temps met toujours sur les anciens usages. Il sépare ceux qui sortent du caractère national , de ceux qui ne doivent leur origine qu'au mélange des nations , à la corruption du gouvernement , à des lois étrangères. Il applique cette savante théorie à toutes les parties de la législation , au droit ecclésiastique , au droit français , au droit romain. La meilleure édition des œuvres de ce grand jurisconsulte , est celle de Paris , 1681 , 5 vol. in-fol. M. Henrion de Pansey , aujourd'hui président à la Cour de Cassation , a prononcé et publié , en 1769 , à Paris , in-8° , un très - bon éloge de Dumoulin , qui m'a fourni cet article ; on le trouve en tête de l'excellent abrégé du Traité des Fiefs de Dumoulin , publié en 1773 , in-4° , par le même auteur. On doit à Etienne R** . (Rassicod) une excellente édition de ce Traité , avec des notes , Paris , 1739 , in-4° .

P O T H I E R.

Il est des hommes si célèbres dans leur genre, qu'il suffit de les nommer pour donner l'idée de la perfection : tel a été Robert-Joseph Pothier, conseiller au présidial d'Orléans. Ses contemporains l'ont regardé comme le plus grand jurisconsulte qui eut paru depuis plusieurs siècles ; la postérité ne fera que confirmer et affermir ce jugement. On a réuni ses *Traités sur différentes matières de Droit civil*, Paris, 1773 et ann. suiv., 8 vol. in-4°. ou 26 vol. in-12. Le *Traité des Obligations* passe pour un chef-d'œuvre. Ce grand homme n'aimoit pas que les théologiens ou casuistes entreprissent de traiter les matières de droit, et il a plusieurs fois réfuté les décisions de l'auteur des *Conférences de Paris*. Cependant ses principes sur le sacrement de mariage et sur le prêt à intérêt se rapprochent un peu trop de ceux des théologiens.

Le ministre Turgot donne de cette singularité une explication très-satisfaisante : quand on est persuadé, dit-il, par le préjugé de l'éducation, par des autorités qu'on respecte, par la connexité supposée d'un système avec des principes consacrés, alors on fait

usage de toutes les subtilités imaginables pour défendre des opinions auxquelles on est attaché ; on n'oublie rien pour se faire illusion à soi-même, et les meilleurs esprits en viennent quelquefois à bout. *Voyez* les Œuvres de Turgot, t. V, p. 313.

On publie, depuis quelques annés, une nouvelle édition in-8°. des Œuvres de Pothier, mises en rapport avec les lois nouvelles ; le tome XV a paru au mois de janvier 1810.

D'AGUESSEAU.

Dans notre second volume, pages 485 — 505, nous avons fait connoître les ouvrages de plusieurs célèbres jurisconsultes, tels que Patru, Cochin, d'Aguesseau, Servan, etc., etc.

TRAITÉS PARTICULIERS DE DROIT FRANÇAIS.

M. AGIER.

Le *Traité du Mariage* dans ses rapports avec la religion et avec les lois nouvelles de la République Française, (par M. Agier, président de la Cour d'Appel de Paris), 1801, 2 vol. in-8°. , est l'ouvrage de la plus grande étendue qui ait paru, depuis la révolution,

sur les questions de droit canonique et civil ; son grand mérite à nos yeux , est d'avoir éclairci une matière sur laquelle chacun réclamoit de nouvelles lumières. Presque toutes les connoissances qu'on avoit acquises , soit dans le cours ancien d'études , soit dans la pratique du ministère , n'étoient plus d'aucune utilité ; aussi nous ne sommes pas surpris de la révolution que l'ouvrage de M. Agier a faite chez un grand nombre de personnes attachées aux anciens usages. Il faut lire et méditer cette production estimable d'un jurisconsulte et d'un magistrat aussi savant que religieux , pour se convaincre de la nécessité dont elle est pour tout homme sage qui court la carrière des lois et du ministère. Les principes de M. Agier sur le mariage , sont presque toujours conformes à ceux qui sont consignés dans le Code Napoléon. Il regarde le mariage comme un pur contrat , très-distinct , et totalement indépendant du sacrement de mariage ; d'où il suit : 1°. que tous les effets d'un mariage valable et légitime appartiennent à celui qui a été contracté selon les lois devant l'officier public. Il faut éviter ces expressions de *mariage civil*, *mariés civilement*, *mariés à la municipalité*, *mariés à l'église*,

qui font croire aux simples qu'il y a deux mariages, dont l'un se fait à la municipalité et l'autre à l'église.

2°. Qu'il faudroit changer dans les rituels de beaucoup de diocèses ces mots : *je vous conjoins en mariage* ; on peut y substituer ceux-ci, qui disent tout, et ne prêtent point à la censure : *je bénis le mariage que vous avez contracté*. Telle est l'essence du sacrement de mariage.

L'opinion de M. Agier sera sans doute discutée, lorsqu'il s'agira d'établir une liturgie uniforme pour toute la France, en exécution des articles organiques du concordat.

Les Conférences de Paris sur le Mariage, 5 vol. in-12, ne doivent être considérées aujourd'hui que comme un ouvrage historique ; les principes en sont opposés à ceux de notre législation actuelle sur le mariage.

L'ABBÉ RULIÉ ET LE MINISTRE TURGOT.

La controverse sur l'intérêt de l'argent a exercé tant d'esprits, et enfanté tant de volumes, qu'il est naturel d'attribuer à quelque malentendu la diversité de sentimens qu'on remarque parmi des hommes célèbres

par leur pénétration et leurs lumières. L'estimable auteur de la *Théorie de l'Intérêt de l'Argent*, tirée des principes du Droit Naturel, de la Théologie et de la Politique, Paris, 1780, in-12, réduit toute la dispute à cette question unique, savoir, si suivant les idées essentielles de la justice commutative, la stipulation de l'intérêt de l'argent est intrinsèquement criminelle et injuste de sa nature. Il prouve l'équité naturelle du prêt à intérêt, en montrant l'absurdité et les mauvaises équivoques des argumens qu'on lui oppose, tirés du Droit Naturel, de la stérilité de l'argent et de la propriété qu'en acquiert l'acquéreur. Il met ensuite en évidence l'erreur des théologiens scholastiques et de quelques casuistes sur cette matière; il leur reproche leur témérité, pour avoir osé contester à l'autorité souveraine le pouvoir de légitimer l'intérêt de l'argent, sans lequel le commerce ne peut subsister. L'abbé Rulicé présente toutes ces matières dans un jour propre à éclairer les esprits qui ont besoin de lumières.

On sait que le célèbre Turgot a fourni des matériaux à l'auteur de la *Théorie de l'Argent*. Et en effet, les principes de cet ouvrage sont dans une parfaite harmonie, avec ceux que l'a-

bile ministre a développés dans un excellent mémoire sur le prêt à intérêt, qui se trouve dans le IV^e. volume de ses Œuvres complètes.

• M. L'ABBÉ ROSSIGNOL.

Il étoit important de faire ressortir la manière dont l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique ont concouru à fixer la véritable idée de l'usure. En voyant que l'une et l'autre ont constamment admis des principes qui n'ont rien de commun avec ceux de l'Ecole, on se demande comment il est arrivé que les théologiens ont adopté sur la matière de l'usure, un système inconnu à toute l'antiquité. M. l'abbé Rossignol, ex-jésuite, auteur de plusieurs bons ouvrages élémentaires sur les sciences, s'est fait un devoir de remonter à la source de la doctrine des théologiens sur l'usure; il en assigne très-bien l'occasion et les causes dans le volume intitulé : *de l'Usure*, Turin, 1803, in-8°.

Tous les préjugés des théologiens scholastiques se retrouvent dans les *Conférences* de Paris sur l'Usure, composées de 5 vol. in-12. Il faut les lire aujourd'hui avec beaucoup de précaution.

M. HENRION DE PANSEY.

Ce savant jurisconsulte a publié, dans ces derniers temps, deux ouvrages dignes de la réputation qu'il s'est acquise avant la révolution ; le premier, intitulé, *De la Compétence des Juges de Paix*, Paris, 1805, in-12, n'annonce ni son importance, ni son mérite, et on ne doit pas le confondre avec ces écrits nombreux qui obscurcissent les lois ou qui les délayent dans un fatras de mots insignifiants. L'étude de cet ouvrage ne peut être trop recommandée à ceux qui joignent au besoin de s'instruire, le juste désir de trouver des routes dans lesquelles ils aient la certitude de ne pas s'égarer. Les hommes versés dans la connoissance des lois, y trouveront des observations nouvelles et justes, exprimées dans un style aussi pur qu'élégant.

Le second ouvrage de M. Henrion de Pansey a pour titre : *De l'Autorité Judiciaire dans les Gouvernemens Monarchiques*, Paris, 1810, in-8°. On y trouve d'excellens principes appuyés par les faits les plus curieux.

Ces deux ouvrages se vendent chez Théophile Barrois père.

§ XII. DROIT CRIMINEL.

B E C C A R I A.

Le nom de Beccaria sera long-temps en honneur chez tous les amis de l'humanité. Quelques pages écrites avec chaleur, élégance, philanthropie, lui ont fait une grande réputation dans toute l'Europe. Avant lui, d'autres philosophes avoient observé la barbarie, l'injustice des lois criminelles de presque tous les peuples; mais aucun n'étoit parvenu à se faire lire avec autant d'intérêt. Il eut l'art d'enfermer dans son petit traité *des Délits et des Peines*, une foule de maximes claires, précises, énergiques, et leur donna ce vernis philosophique, qui alors commençoit à plaire, et dont on a depuis abusé: un juriste allemand auroit composé sur le même sujet, de très-gros volumes pleins de citations, qui n'auroient jamais été ouverts que par quelques érudits. Beccaria voulut intéresser les hommes de toutes les classes, de tous les âges. Il s'adressa au cœur, et bientôt il attira l'attention même des hommes du monde, même des femmes, sur des objets graves, importants: c'est le *Fontenelle* des criminalistes; mais c'est mieux que Fontenelle. Son Traité a été traduit

dans toutes les langues. La meilleure traduction française est celle de M. l'abbé Morellet ; il faut choisir l'édition de Paris, 1797, in-8°. Quant à l'original italien, la plus belle édition est celle de Paris, Didot le jeune, 1780, in-8°.

Voltaire se donna la peine de commenter Beccaria. Voy. l'édition des Œuvres de Voltaire par Beaumarchais, tom. XXIX.

§ XIII. DROIT ÉTRANGER. DROIT PUBLIC ET CIVIL DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC II.

Il ne seroit pas pardonnable d'ignorer ce qu'a fait dans le siècle dernier, pour la réformation de la justice, l'immortel Frédéric. Le Code qui porte son nom, publié en français en 1751, 3 vol. in-8°, est un ouvrage qui fera toujours honneur au Monarque qui l'a conçu ; mais il est bien inférieur au Code Général pour les États Prussiens, traduit de l'allemand (de MM. de Carmer, Klein et Suarez) par les membres du Bureau de Législation étrangère (MM. Brosselard, Weiss et Lemièrre), Paris, imprimerie de la République, an IX (1801), 5 vol. in-8°.

Le Code Frédéric avoit été fait sous la direction du ministre d'État, chancelier Coccéji. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il étoit peu propre à remplir les intentions de son illustre auteur ; mais ce Prince ne perdit pas de vue l'objet digne de lui, qu'il s'étoit proposé. En 1780, il nomma M. Carmer grand chancelier, et le chargea de la rédaction d'un *Code Général*. Une commission, composée des hommes les plus éclairés, se livra à ce travail avec le chancelier. Les diverses parties en furent publiées successivement dans les années 1784 et 1786. Il fut adopté définitivement en 1791 et promulgué de nouveau, avec quelques additions, par lettres-patentes de Frédéric-Guillaume, en date du 5 février 1794.

On peut dire sans crainte d'être démenti, que l'exemple donné par Frédéric II, a été surpassé par S. M. l'Empereur NAPOLÉON.

DROIT PUBLIC ET CIVIL DE RUSSIE.

CATHERINE II.

L'*Instruction pour la commission chargée de dresser un Nouveau Code de Lois*, que Catherine II, Impératrice de Russie, a écrite

tout entière de sa main , est un monument de son génie. L'académie des sciences de Pétersbourg le conserve comme ce qu'il y a de plus propre à convaincre la postérité des excellentes qualités de l'esprit et du cœur de cette princesse.

Catherine II traduisit elle-même cette Instruction de l'allemand en français , *Saint-Petersbourg*, de l'Imprimerie de l'Académie des Sciences , 1769 , 1 vol. in-8°.

A L E X A N D R E.

L'Empereur Alexandre paroît disposé à imiter l'Empereur NAPOLÉON dans la confection des Codes , qui seuls suffiroient pour immortaliser ce dernier. Le premier janvier 1810, après l'ouverture d'un nouveau Conseil de l'Empire , ce Prince a fait remettre au président un projet de Code civil.

DROIT PUBLIC D'ANGLE- TERRE.

D E L O L M E.

J.-L. Delolme , avocat et citoyen de Genève , enlevé à la république des lettres en 1806 , demeura assez long-temps en Angleterre , où il a été lié avec le comte de Chester-

field, et MM. Lyttleton et Camden; ce qui le mit à même d'être exactement instruit de ce qui concerne ce royaume : il publia , pour la première fois à Amsterdam , en 1771 , son célèbre ouvrage , intitulé : *la Constitution de l'Angleterre* , comparée avec la forme républicaine et les monarchies de l'Europe , un vol. in-8°. ; en 1775 , il en donna une édition anglaise avec des augmentations. La meilleure édition française est celle de 1789 , 2 vol. in-8°. La Constitution anglaise , telle qu'elle a été établie au temps de la révolution (en 1688) , est , selon Delolme , la plus sage et la plus parfaite qu'il soit possible de créer , parce qu'elle rassemble dans sa composition les gouvernemens monarchiques , aristocratiques et démocratiques , qui , se corrigeant heureusement les uns par les autres , réalisent le système de législation et de puissance exécutive , qu'Aristote nous a donné comme le plus accompli et le plus durable. On courroit grand risque de se tromper , si l'on épousoit toutes les opinions de cet auteur sur les droits du roi et du peuple d'Angleterre ; droits sur lesquels les Anglais ne sont pas d'accord.

L'ouvrage de Delolme a été traduit en allemand et en italien.

DROIT PUBLIC DES ETATS-
UNIS D'AMÉRIQUE.

Une grande expérience de malheurs, d'iniquités, a précédé la constitution dont jouissent les Etats-Unis : créée par le sentiment de l'indépendance, elle est l'œuvre d'un siècle de lumières. Elle a un mérite bien précieux, c'est celui de la concision ; elle est renfermée en vingt pages. Ainsi il n'y a pas un chef, pas un agent de l'autorité, pas un citoyen qui ne soit à même de connoître en un instant l'étendue de ses devoirs, des pouvoirs qu'il a reçus ou de ceux qu'il a délégués. Toute l'autorité législative est confiée au *Congrès* ; ce congrès est composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Le pouvoir exécutif est confié à un président : il est revêtu de cet auguste emploi pour quatre ans.

Le duc de la Rochefoucault a traduit en français les *Constitutions* particulières des treize Etats-Unis de l'Amérique, Paris, 1783, in-4°. et in-8°. M. Hubert, avocat en parlement, a publié la traduction de la *Constitution* des Etats-Unis, adoptée le 17 septembre 1787 ; on la trouve en tête du volume intitulé : Actes passés à un Congrès des Etats-

Unis de l'Amérique, etc., Paris, 1790, in-8°. Cette même Constitution a été aussi traduite par M. Pictet dans le 1^{er}. volume de son Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, 1795, in-8°.

§ XIV. DROIT ECCLÉSIASTIQUE.

Le Droit Ecclésiastique, ou simplement le Droit Canon, est d'un usage moins étendu et moins fréquent que le Droit civil, qui intéresse un bien plus grand nombre de personnes, puisqu'il comprend tous les citoyens, même ecclésiastiques.

Ce Droit a été ainsi nommé du terme grec *Canon*, auquel se rapporte le mot français *règle*, parce qu'il est la règle des actions quant au salut de l'âme. Le Droit canonique est celui que l'on suit pour les matières ecclésiastiques. Le Concordat passé entre l'Empereur NAPOLEON et le Pape Pie VII, en simplifiera beaucoup l'étude en France.

La partie la plus importante de ce Droit est le recueil des Actes et des Traités faits pour défendre les libertés de l'Eglise de France contre le despotisme de la cour de Rome. J'indiquerai ici le *Corpus Juris canonici Academicum*, pu-

blié dans la même forme que le *Corpus Juris civilis Academicum* de Freiesleben. Il faut choisir l'édition de Basle, 1775, 2 vol. in-4°. qui se relie en un.

F L E U R Y.

Le nom de l'abbé Fleury est si connu par plusieurs autres ouvrages, qu'il peut suffire pour donner une opinion avantageuse de celui qui est intitulé : *Institution au Droit Ecclésiastique*, Paris, 1687, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois, notamment en 1767, avec des notes de Boucher d'Argis.

LANCELOT ET DURAND DE M A I L L A N E.

Jean-Paul Lancelot, célèbre jurisconsulte à Perouse, dans le 16^e. siècle, composa, en latin, des *Institutes du Droit Canonique*, pour servir de pendant aux *Institutes du Droit civil*, publiées par Justinien.

Lancelot travailla par ordre du pape Paul IV, et il avoit lieu de s'attendre que son ouvrage recevroit le sceau de l'autorité pontificale, ce qui pourtant n'arriva pas; mais ces *Institutes* ont acquis dans le public une autorité qu'elles ne doivent qu'à leur

leur mérite ; commentées par de savans auteurs , elles ont été mises dans les éditions du Corps de Droit Canon. Elles tirent un nouveau lustre des explications de M. Durand de Maillane , dans l'ouvrage intitulé : *Institutes du Droit Canonique*, traduites en français et adaptées aux usages présens d'Italie et de l'église gallicane , par des explications qui mettent le texte dans le plus grand jour, etc. , Lyon ; 1770 , 10 vol. in-12.

L'Histoire du Droit Canon que M. Durand de Maillane a mise à la tête de sa traduction des *Institutes de Lancelot*, comme Ferrière a mis une Histoire du Droit Romain à la suite de sa traduction des *Institutes de Justinien*, est un morceau savant et très-bien fait.

Une bonne édition latine des *Institutes de Lancelot*, est celle de Paris , 1685 , 2 vol. in-12 , avec les notes de Doujat.

On consultera aussi avec fruit le Dictionnaire de Droit Canonique , conféré avec les maximes et la jurisprudence de France , c'est-à-dire , avec les usages et libertés de l'église gallicane , les pragmatiques et concordats , etc. , par M. Durand de Maillane. La meilleure édition est celle de Lyon , 1776 , 5 vol. in-4°.

§ XV. LIBERTÉS DE L'EGLISE
GALLICANE.P. PITHOU, P. DUPUY ET
DURAND DE MAILLANE.

P. Pithou, célèbre avocat de Troyes, mort en 1596, donna le premier recueil des Libertés de l'Eglise Gallicane; c'est un petit volume in-8°. , publié en 1594. Quoique les maximes qu'il renferme ne soient que l'ouvrage d'un particulier, ce volume, dit le chancelier d'Aguesseau, est si estimé et en effet si estimable, qu'on le regarde comme le *Palladium* de la France, et qu'il y a acquis une sorte d'autorité plus flatteuse pour son auteur que celle des lois mêmes, puisqu'elle n'est fondée que sur le mérite et la perfection de son ouvrage.

Ces maximes ont été réimprimées plusieurs fois avec des commentaires et des pièces justificatives pour servir de preuves. Je me contenterai de citer ici les trois principales éditions des Commentaires et des Preuves, savoir: 1°. le Commentaire de P. Dupuy sur le Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane de P. Pithou, nouvelle édition publiée par l'abbé

Lenglet Dufresnoy, Paris, 1715, 2 vol. in-4°.; 2°. Traité des Droits et Libertés de l'Eglise Gallicane, avec les preuves, nouvelle édition augmentée du *Songe du Vergier* (par Charles de Louviers), et de plusieurs autres Traités, du Commentaire de P. Dupuy sur le Traité de P. Pithou (avec des notes par Jean-Louis Brunet), Paris, 1731, 4 tomes qui se relient en 3 vol. in-fol.; 3°. les Libertés de l'Eglise Gallicane, prouvées et commentées suivant l'ordre et la disposition des articles dressés par P. Pithou et sur les recueils de P. Dupuy, par Durand de Maillane, Lyon, 1771, 5 vol. in-4°. Cette dernière édition contient des pièces nouvelles et importantes; elle est surtout utile par les concordances et les rapports qu'elle établit entre les anciennes éditions.

B O S S U E T.

L'ouvrage latin de ce grand homme, intitulé, Défense de la Déclaration de l'Assemblée générale du Clergé de France, de 1682, touchant la puissance ecclésiastique, est le traité le plus profond, le plus exact et le plus théologique qu'on ait jamais fait pour le maintien des maximes, qui sont le fondement, ou plutôt

la substance et l'essence même de nos libertés. Bossuet s'est appliqué, pendant un très-grand nombre d'années, et jusqu'à sa mort, à le perfectionner. On en trouve une traduction française dans la collection des Œuvres de Bossuet en 20 vol. in-4°, donnée au public en 1743 et années suivantes, par les soins de l'abbé Pérau; mais l'estimable traducteur, M. le Roy, ex-oratorien, a revu depuis cet important travail. Il faut donc se procurer la nouvelle édition qu'il en a publiée en 1774, 2 vol. in-4°. Elle est augmentée d'une dissertation réfutative des quatre tomes in-4° du cardinal Orsi, contre l'ouvrage de Bossuet.

DE HÉRICOURT.

Les Loix Ecclésiastiques de France dans leur ordre naturel, etc., par Louis de Héricourt, avocat au parlement; Paris, 1719, in-fol., ont été composées dans le goût des lois civiles de Domat: il y a cependant quelque différence, en ce que Domat ne s'est attaché qu'à tirer du droit romain ce qui pouvoit être appliqué à nos usages pour les pays coutumiers et pour les provinces de droit écrit, sans rapporter les dispositions des coutumes et des ordonnances; au lieu que de Héricourt,

en rapportant ce qu'il y avoit de conforme à nos usages dans le corps du droit canonique, y a joint les lois ecclésiastiques particulières à la France. Le volume est terminé par une analyse des livres du droit canonique, conférés avec les usages de l'Eglise Gallicane.

L'auteur a eu soin de faire remarquer les décisions qui sont contraires aux usages et aux libertés de l'Eglise de France.

La dernière édition, de l'ouvrage de M. de Héricourt a été donnée en 1771 par les soins de M. Pinault, autre avocat très-instruit; elle doit être préférée aux anciennes, tant à cause des notes dont elle est enrichie, qu'à cause d'une table des matières très-ample et très-commode.

CONVENTION ENTRE LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS ET LE PAPE PIE VII.

La célèbre convention passée à Paris, le 25 messidor an IX (1801), entre le Pape et le Gouvernement Français, ratifie les libertés de l'Eglise Gallicane, ou au moins elle rappelle en grande partie le fameux concordat passé entre Léon X et François I^{er}. Tout Français doit la savoir par cœur. On doit aussi lire avec beaucoup de soin le discours

prononcé au Corps Législatif par M. Portalis, lorsqu'il fut chargé de présenter le projet de loi relatif à cette convention. Ces deux pièces ont été recueillies avec les articles organiques de la convention, et ceux qui sont relatifs aux cultes protestans, sous le titre d'*Organisation des Cultes*, Paris, Imprimerie de la République, 1801, in-8°.

Un autre recueil du même titre, imprimé chez Rondonneau, contient outre les pièces ci-dessus, les beaux discours de MM. Siméon et Lucien Bonaparte.

CHAPITRE VIII.

THÉOLOGIE, OÙ CULTES RELIGIEUX.

INTRODUCTION.

M. N E C K E R.

CEUX qui liront l'ouvrage intitulé, de *l'Importance des Opinions religieuses*, Paris, 1787, in-8°, avec le recueillement que le sujet exige, avec cette sincérité qui ouvre l'âme à toutes les impressions du sentiment et de la vérité, trouveront sans doute que l'exécution répond aux espérances qu'ils ont dû concevoir. Ce n'est point ici un simple ouvrage de raisonnemens abstraits et de morale austère; la métaphysique la plus profonde y est revêtue des couleurs et des formes de l'éloquence. La morale y est toujours sensible et fondée sur les penchans les plus naturels et les affections les plus chères du cœur humain. Ce sont les vues de l'esprit le plus fin et le plus pénétrant, ani-

mées par un sentiment profond et parées de toutes les richesses d'une imagination forte et brillante.

§ Ier. RELIGION CHRÉTIENNE. TEXTE ET VERSIONS DE LA BIBLE.

Le fondement de la Bibliothèque d'un Chrétien , c'est la Bible. Il faut donc se procurer quelques éditions originales de cet ouvrage et les plus importantes de ses versions.

Par rapport aux éditions originales de la Bible , c'est-à-dire , à celles qui ont paru en hébreu ; il en est qui paroissent mériter une attention particulière : 1°. l'édition de *Joncino*, de 1488, 2 vol. in-fol. , attendu que c'est la première édition imprimée de la totalité de la Bible ; 2°. la célèbre édition d'Athias, Juif, revue par Everard Vander Hoogt, Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8°. ; 3°. celle de Charles - François Houbigant , oratorien , Paris, 1753, 4 vol. in-fol. avec des notes et une version latine. La version grecque , dite des *Septante* , fut faite par différens interprètes, tous Juifs. Le Pentateuque , le livre de Job et les Proverbes sont les parties de la traduction les plus estimées. Les principales

cipales éditions sont celle d'Alde, publiée en 1518, 1 vol. in-fol.; celle du Vatican, publiée en 1587; celle de Grabe, publiée à Oxford, en 1707, 4 vol. in-fol., d'après le fameux manuscrit d'Alexandrie, et celle du professeur Breitinger, publiée à Zurich, de 1730 à 1732, 4 vol. in-4°.

Il existe une multitude d'éditions de la version latine, connue sous le nom de Vulgate. Celle de Didot l'aîné, pour l'éducation du Dauphin, me paroît mériter la préférence; elle est en 2 vol. in-4°. ou 8 vol. in-8°, 1785.

Les meilleures traductions de la Bible à l'usage des Catholiques, sont celles de Sacy et du P. de Carrières, prêtre de l'Oratoire, imprimées l'une et l'autre en plusieurs formats; la dernière mérite peut-être la préférence, parce que les petites notes qu'on a insérées dans le texte, dispensent du travail d'un commentaire. Les meilleures éditions sont en 6 vol. in-4°, Paris, 1750, ou en 10 vol. in-12, Toulouse, 1788.

Depuis 1789 jusqu'à ces derniers temps, l'on a publié une très-belle édition de la traduction de Sacy en 12 vol. in-4°. ou in-8°. Elle est enrichie de très-belles figures d'après les dessins de Marillier, Monsiau, etc.

CALMET, DE VENCE ET RONDET.

Le savant Rondet a été l'éditeur de la *S^{ie}*. Bible en latin et en français, avec des notes littérales, critiques et historiques, des préfaces et des dissertations tirées du commentaire de D. Calmet, de l'abbé de Vence et des auteurs les plus célèbres, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture Sainte; nouvelle édition revue, corrigée et augmentée; Avignon, 1767-1773, 17 vol. in-4°. La version latine est la Vulgate. La traduction française, qui est en forme de paraphrase, est celle du P. de Carrières: l'éditeur a fourni un grand nombre de notes et plusieurs dissertations. On trouve donc dans cette collection, la réunion de tout ce que les plus savans interprètes et les plus judicieux critiques ont écrit sur les livres saints. La première édition avoit été commencée en 1748 et finie en 1750. La nouvelle lui est supérieure par la correction du texte et des traductions; elle est d'ailleurs beaucoup plus ample. L'ouvrage est enrichi de cartes dressées par Robert et de figures dont les dessins sont en grande partie du P. Lami.

MARTIN, OSTERWALD ET LES PAS-
TEURS DE GENÈVE.

Les églises protestantes ont adopté des versions de la Bible différentes de celles que lisent les catholiques. La version dite d'Osterwald jouit parmi elles d'une grande estime ; c'est la version de Genève revue et corrigée en 1707 par David Martin, ministre d'Utrecht, retouchée en une infinité d'endroits par Jean-Frédéric Osterwald, pasteur de Neuchâtel, et illustrée de remarques critiques avec les argumens et réflexions, aussi revus et corrigés, Neuchâtel, 1744, 2 vol. in-fol. Cette édition a été faite sous les yeux de M. Osterwald, qui conféra la version commune avec le texte original, la Vulgate, les Septante, et la plupart des meilleures traductions modernes, sans y mêler aucun trait de controverse qui pût rebuter les lecteurs.

On paroît estimer davantage en ce moment la traduction qui a été publiée récemment sous ce titre : la Sainte Bible, ou le Vieux et le Nouveau Testament, traduits en français sur les textes hébreu et grec, par les pasteurs et les professeurs de l'église et de l'académie de Genève, Genève, 1805, 2 vol. in-fol. ; 1 vol.

pet. in-fol. ou 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est le résultat de quatre-vingts années d'un travail continu. On nomme parmi ceux qui y ont principalement contribué, David Claparède pour la révision du livre des Psaumes et de ceux des Prophètes; Théodore le Clerc; neveu et élève de Jean le Clerc, auteur d'une traduction estimée du livre des Psaumes; MM. Maurice, père et fils; François de Roches; Jacob Vernet, qui a travaillé surtout à la Genèse et aux Epîtres de Saint Paul; feu M. Senebier a donné ses soins aux livres apocryphes : feu M. Martin est auteur de la préface et de beaucoup de corrections.

Un laïc, fort savant dans les langues orientales, M. de Salgaz, a aussi concouru utilement à cette grande entreprise. Le pasteur Beaumont, frère du jurisconsulte Etienne Beaumont, a revu tout l'ouvrage sous le rapport du style; cette partie est encore loin de la perfection que l'on devoit attendre de l'époque où cette version a paru. On doit dire cependant qu'elle éclaircit et rectifie en nombre d'endroits le sens des livres sacrés qui étoit resté obscur, ou qui avoit été mal interprété par les précédens traducteurs; ainsi elle peut fournir la solution de plusieurs difficultés.

PHILOGIE SACRÉE.

LE P. LE LONG ET CHARLES BUTLER.

On eût sans doute été étonné de me voir conseiller à un homme de goût l'acquisition des ouvrages volumineux connus sous le nom de Bibles Polyglottes, c'est-à-dire, de Bibles imprimées en plusieurs langues et composées de six ou huit volumes in-folio.

Je ne puis cependant me refuser au plaisir d'indiquer deux ouvrages qui donnent une idée suffisante de ces importantes collections ; le premier est intitulé : Discours historique sur les principales éditions des Bibles Polyglottes, par l'auteur de la *Bibliothèque Sacrée*, c'est-à-dire, par le célèbre P. le Long, de l'Oratoire, Paris, 1713, in-12. On y voit la part que des savans consommés dans l'étude des langues orientales ont eue à ces importants travaux, et la protection dont ces vastes entreprises ont été honorées par les cardinaux Ximènes et de Richelieu, par le roi d'Espagne Philippe II, par le clergé de France, etc. Le second ouvrage du même genre a pour titre : *Horæ Biblicæ*, ou Recherches Littéraires sur la Bible, sur le texte

original, ses éditions et ses traductions les plus anciennes et les plus curieuses, ouvrage traduit de l'anglais de Charles Butler, par le laborieux M. Boulard, ancien notaire, Paris, 1810, in-8°. Deux savans très-recommandables ont communiqué au traducteur des notes qui redressent plusieurs inexactitudes échappées à l'auteur anglais.

M. Charles Butler est neveu d'Alban Butler, prêtre catholique, qui vécut long-temps en France, et à qui nous devons les Vies des Pères, des Martyrs et autres Saints, que l'abbé Godescard a traduites en français et qui sont fort estimées. Les *Horæ Biblicæ* parurent à Oxford en 1799.

DOM CALMET, BARRAL ET CHOMPRÉ.

Le *Dictionnaire de la Bible*, du P. Calmet, bénédictin, en 4 vol. in-fol. de l'édition de Paris, 1730, ou en 6 vol. in-8°. de l'édition de Nismes, 1783, est un livre aussi curieux qu'instructif. Il y a aussi un Dictionnaire portatif de la Bible; c'est celui de l'abbé Barral, Paris, Musier, 1758, 2 vol. in-8°. L'auteur s'est plus attaché à abréger MM. Duguet et Mezangui, qu'à dépouiller les savans articles de Dom Calmet. Son ouvrage est pourtant

utile dans son genre, et paroît fait avec soin.

Parmi les ouvrage utiles publiés par Chompré, on compte un *Dictionnaire abrégé de la Bible*, dont M. Petitot a donné une nouvelle édition très-augmentée, en 1807, un vol. in-8°. et in-12. Les additions de M. Petitot sont relatives aux mœurs des Hébreux, à leur législation, à leur littérature, à leurs usages, aux différentes sectes nées parmi eux.

L'ABBÉ GUÉNÉE.

Les *Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands et Polonais*, à M. de Voltaire, par l'abbé Guénée, 3 vol. in-8°. et in-12, 1805, sont aussi instructives, aussi amusantes, que pouvoit le comporter la matière qu'on y traite, non-seulement par une discussion sage et lumineuse, quelquefois même par la bonne plaisanterie. Quoique Voltaire les ait qualifiées d'ouvrage hardi, malhonnête, bon seulement pour des critiques sans goût; quoiqu'il ait traité l'auteur d'ignorant, d'imbécile, d'emporté, etc., il paroît cependant que le public, qui ne s'en rapporte pas toujours à Voltaire sur le mérite de ses critiques, n'en continue pas moins d'accueillir favorablement le travail des Juifs Portugais. Six

éditions, rapidement enlevées, sont la preuve d'un succès constant et durable. Ce succès, d'ailleurs, est très-mérité; car il n'est pas possible de relever avec plus de justesse et de solidité, les erreurs en tout genre dans lesquelles est tombé Voltaire, dans l'examen qu'il a fait des livres saints, ni de répondre d'une manière plus tranchante et plus décisive aux inculpations calomnieuses dont cet écrivain ne cesse d'accabler le peuple Juif.

LE P. DE LIGNY.

Il nous manquoit une Vie de Jésus-Christ, où la gravité fût réunie à l'élégance, la noblesse à la simplicité, où la paraphrase ne nuisît point à l'admirable concision de nos divins originaux, et où rien de ce qui peut tenir à l'afféterie moderne ne contrastât avec ce génie antique dont ils sont un des plus parfaits modèles; or, tel est l'ouvrage du P. de Ligny, ex-jésuite, intitulé : Histoire de la Vie de Jésus-Christ, Avignon, 1774, trois petits volumes in-8°. En laissant le texte dans toute son intégrité, il a dû y mêler des réflexions courtes qui, ménagées à propos, aident parfaitement à la lettre sans la dénaturer, et facilitent cette conviction historique résultante

résultante de l'ordre de la narration et de la liaison des objets.

On a publié, en 1805, une nouvelle édition de cet ouvrage en deux volumes in-4° ; elle est enrichie des plus beaux chefs-d'œuvres du burin et de la peinture.

CONCILES.

Quand on n'est pas obligé par état, ou par un goût particulier, d'étudier les grandes collections des Conciles, publiées par les Pères Labbe et Cossart, ou par le P. Hardouin, l'on peut se contenter du Dictionnaire portatif des Conciles, par l'estimable M. Alletz, Paris, 1758, in-8°.

SAINTS PÈRES.

J'ai fait suffisamment connoître dans le tome 2° de cet ouvrage, pag. 451 et suiv., les principaux ouvrages des pères des églises grecque et latine ; j'ai aussi indiqué les meilleures traductions qui en existent.

THÉOLOGIENS.

BERGIER.

Le Dictionnaire de Théologie fourni par l'abbé Bergier à l'éditeur de l'Encyclopédie

méthodique , est un des meilleurs ouvrages de ce genre. L'abbé de Feller l'a fait réimprimer à Liège , en 1789 et ann. suiv. , en 8 vol. in-8°. ; il y a inséré beaucoup d'articles des autres dictionnaires auxquels renvoyoit l'abbé Bergier , ce qui rend cette édition d'un usage très-commode.

Le Dictionnaire de l'abbé Bergier embrasse trois parties, savoir : la théologie dogmatique, la critique sacrée, et l'histoire ecclésiastique ; c'est donc une espèce d'encyclopédie théologique. On ne trouve pas la même justesse dans des articles très-importans : par exemple, il discute d'une manière fort obscure et fort inexacte la question du *sacrement de mariage* , tandis qu'au mot *usure* , il a la sagesse de convenir , que comme cette question tient au droit naturel et à la politique , aussi-bien qu'à la théologie morale , et qu'il n'est pas possible de séparer les argumens théologiques , pour ou contre , d'avec les autres , nous devons laisser à ceux qui sont chargés de cette partie le soin de l'éclaircir.

LE PÈRE POUGET.

A côté de la Bible , il faut un bon catéchisme. Je n'en connois pas de meilleur , de

plus exact, de mieux fait, de plus savant que celui de Montpellier. Le Père Pouget, qui le composa par l'ordre de M. Colbert, évêque de cette ville, étoit un homme du premier mérite.

Ce Catéchisme existe aussi en latin, Paris, 1725, 2 vol. in-fol., ou Nismes, 1766, 6 vol. in-4°; mais on trouve dans ces éditions tous les passages de l'Ecriture-Sainte, tous les témoignages des SS. Pères, des auteurs ecclésiastiques anciens et modernes qui servent de preuves aux vérités qu'on veut établir; ces autorités, citées en forme de notes dans une juste étendue, fournissent une source abondante de lumières et de secours à tous ceux qui désirent approfondir l'histoire de l'Eglise et les mystères de la religion.

On trouve des détails très-curieux dans les *Lettres* importantes sur les différentes éditions du Catéchisme de Montpellier, 1765, in-12 : l'auteur est l'abbé Ricourt, curé de Saint-Cyr, diocèse de Rouen.

M E Z A N G U I.

L'Exposition de la Doctrine Chrétienne, par Mezangui, ne doit pas être séparée du Catéchisme de Montpellier; avec ces deux livres, on aura tout ce qu'il faut pour s'ins-

truire solidement. Ils sont pleins de lumière et de sagesse. Il faut choisir, pour l'un et pour l'autre, l'édition in-4°.

LE PÈRE BOUGEANT.

Les jésuites, croyant devoir opposer à certains sentimens répandus dans les deux ouvrages précédens, d'autres sentimens, conformes à d'autres principes, ont fait faire, par le Père Bougeant, une autre *Exposition de la Doctrine Chrétienne, par demandes et par réponses*, 4 vol. in-12, 1746. On sent que l'auteur a profité du travail de ses prédécesseurs, et a évité leurs défauts. Il s'est surtout appliqué à s'exprimer avec la justesse et la précision la plus exacte; et l'on y trouve de l'ordre, de la clarté et de la netteté. Le Père Bougeant s'étant uniquement proposé de faire un ouvrage utile à la religion, il a plus ou moins éclairci, étendu ou resserré les matières, selon qu'il les a jugées plus ou moins intéressantes.

P A S C A L.

Les efforts des incrédules contre la religion ayant redoublé dans le dix-huitième siècle, il faut se prémunir de bonne heure;

mais il ne faut pas trop entasser d'écrits en ce genre, comme dans les autres; il vaut mieux se borner à quelques bons livres, les lire et les relire.

Les *Pensées de Pascal* offrent le germe de tout ce qu'on peut dire pour ou contre la religion. Ce petit recueil, dit l'abbé Trublet, est un gros volume pour les lecteurs intelligens.

Pour avoir une bonne édition des *Pensées* de Pascal, il faut se procurer les Œuvres de ce grand homme, publiées avec beaucoup de soin par M. l'abbé Bossut, en 1779, 5 vol. in-8°. On ne peut nier que dans l'édition donnée en 1776 par Condorcet, deux ou trois passages, bien courts, il est vrai, mais assez importants, ne se trouvent imprimés d'une manière qui n'est pas d'accord avec les manuscrits, ni avec les éditions antérieures. M. Renouard a fait mention de ces différences dans la jolie édition qu'il a publiée en 1803, 2 vol. in-18, avec l'excellent Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal par M. l'abbé Bossut, et une table des matières très-détaillée. L'édition de Condorcet forme 1 vol. in-8°, ou 2 vol. in-18, avec les notes de Voltaire.

A B B A D I E.

Le Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne par Abbadie, en 3 vol. in-12, est l'ouvrage le plus fortement pensé et le plus solidement écrit que nous ayions sur cette matière.

LES ABBÉS FRANÇOIS ET BERGIER.

Parmi les apologistes modernes de la religion, on distingue MM. François et Bergier. Il seroit seulement à souhaiter que le premier fût moins diffus, et le second plus profond. Le meilleur écrit du dernier, est son *Traité Historique et Dogmatique de la vraie Religion*, Paris, 1780, 12 vol. in-12. Ce livre ne mérite que très-rarement le reproche que nous faisons à son auteur; il y a fondu tout ce qu'il avoit publié précédemment. On y trouve la réfutation des ouvrages *philosophiques* qui ont fait le plus de bruit. J'ai fait connoître ces ouvrages dans mon Dictionnaire des Anonymes et Pseudonymes; voyez dans la Table les mots : Bordes, Boulanger, Cloutz, Collins, Burigny, d'Holbach, Helvétius, Diderot, Frédéric II, Freret, de la Serre, du Marsais, Mirabaud, Naigeon, Voltaire, la Mettrie, Toland,

Hobbes, Radicati, etc., etc. On peut regarder comme un des premiers ouvrages philosophiques, le *Traité de la Raison humaine*, traduit de l'anglais de Martin Clifford, mort en 1677. J'ai mal à propos indiqué cet auteur dans ma *Table*, sous le nom de Buckingham : la vérité est qu'il a seulement eu part à la comédie du duc de Buckingham, intitulée : *The Rehearsal*, la Répétition. Voyez le n°. 6984 de mon Dictionnaire, aux *corrections*, tome I, page 520.

Les écrits de M. François sont les *Preuves de la Religion de Jésus-Christ*, en quatre volumes in-12; la *Défense de la Religion*, en quatre volumes in-12; l'*Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, en trois volumes in-12; et ses *Observations sur le Dictionnaire Philosophique et la Philosophie de l'Histoire*, en deux volumes in-8°.

M. L'ABBÉ GÉRARD.

Pourrois-je me dispenser de conseiller la lecture d'un phénomène littéraire, d'une espèce de prodige dans l'ordre moral? je veux parler du *Comte de Valmont*, ou des *Egaremens de la Raison*. On vient de faire paroître la dou-

zième édition de ce livre, imprimé, pour la première fois, en 1774. Mais quel est donc ce livre si connu et si recherché ? C'est un livre qui respire la vertu et les bonnes mœurs : il a été conçu par un citoyen paisible et ignoré, écrit dans le silence et publié sans recommandation. Comme l'auteur a réussi au delà de ses espérances, il faut que cette production ait un mérite intrinsèque tout particulier. M. l'abbé Gérard a donné à son ouvrage la forme épistolaire. Chacune des Lettres qui composent les différens volumes, est accompagnée de notes marginales ou renvoyées à la fin : les unes développent et confirment les choses de raisonnement ; les autres offrent des traits d'histoire et des anecdotes qui soutiennent et qui piquent la curiosité : la plupart présentent des autorités tirées presque toutes des maximes les plus sages de nos philosophes modernes, qu'on oppose souvent entre eux avec adresse, et contre lesquels on fait à chaque instant usage de leurs propres armes. En général, le livre de M. l'abbé Gérard est très-bien conçu, très-bien pensé et très-bien écrit.

La dernière édition a été augmentée par l'auteur d'un sixième volume qui, sous le titre de

de *Théorie du Bonheur*, offre des réflexions sur les principaux points de morale, et la manière de se conduire dans les circonstances les plus importantes de la vie.

M. L'ABBÉ BARRUEL.

On peut comparer les *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales philosophiques*, avec les *Egaremens de la Raison*. On voit dans les *Egaremens de la Raison*, un père tendre qui, par les lumières de la raison et de la religion, rappelle à la vertu et au bonheur un jeune homme égaré par la philosophie; on voit une épouse sensible et fidèle, qui retrace dans sa conduite ce que la vertu a de plus aimable et de plus attrayant; mille tableaux divers nous montrent le vrai disciple de la raison et de la religion, à la cour, à la ville, dans la prospérité, dans l'adversité, dans toutes les situations de la vie, toujours soutenu par ses principes, toujours supérieur à ce qui l'environne.

Dans les *Lettres Helviennes*, la scène n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressante; les situations ne sont pas si tragiques: c'est une espèce de comédie moins piquante que celle de M. Palissot. Une baronne provinciale, éprise

du mérite sublime de nos sages, aspire à partager l'honneur d'être aussi philosophe : un chevalier provincial, mais élevé dans la capitale, et se prétendant initié aux mystères des philosophes, s'empresse de les dévoiler à la fervente baronne; enfin, un autre provincial, mais homme sensé et observateur judicieux, confirme, par les raisons les plus fortes et les plus solides, les variations et les sottises de toute espèce que le prétendu philosophe débite avec emphase à son éco-lière; de là une ironie assez fine et des effets comiques assez saillans. La troisième édition des *Helviennes* a paru en 1785, 5 vol. in-12.

J E N N I N G S.

M. Jennings publia pour la première fois, à Londres, en 1774, son judicieux ouvrage, intitulé : *de l'Evidence de la Religion Chrétienne*. Le Tourneur en donna une traduction française à Paris, en 1779 : elle eut du succès; mais l'ex-jésuite de Feller l'ayant jugée très-imparfaite, la fit réimprimer à Liège, avec des notes, où plusieurs réflexions de l'auteur sont développées et confirmées, et d'autres présentées sous un point de vue qui doit les mettre à l'abri de la critique. M. de Sainte-

Croix a fait réimprimer à Paris, en 1807, la traduction de le Tourneur, avec quelques corrections dans le style. Il y a joint des pièces qui ont à peu près le même but que l'ouvrage de Jennings, entr'autres des pensées sur la Providence, qui sont dignes des autres ouvrages du savant académicien.

M. D U V O I S I N.

Ce savant prélat a publié, en 1805, la quatrième édition de sa *Démonstration Evangélique*. Nous avons déjà plusieurs ouvrages de ce genre, et entr'autres la *Démonstration Evangélique* d'Eusèbe, celle du célèbre Huet, et la *Religion Chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville. Le premier, dirigé contre les païens des premiers siècles, est moins propre à convaincre les païens de nos jours; le second est plus fait pour contenter les érudits que le commun des lecteurs; le troisième n'a pas épuisé sa matière, et ne s'est pas toujours renfermé dans son sujet. Celui que nous annonçons a l'extrême mérite de réunir en un seul volume et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve à part dans un grand nombre de livres, peu connus des gens du monde. Plus correct,

il est vrai, que nerveux, l'auteur semble oublier quelquefois que la force du style ajoute singulièrement à celle des preuves, et qu'elle n'est pas moins un secret de l'art de raisonner que de celui d'écrire. Mais si la foiblesse est quelquefois dans les mots, elle n'est jamais dans les choses, et ne nuit point à la marche noble et ferme des développemens.

M. l'évêque de Nantes a mis à la suite de cette nouvelle édition, un *Essai sur la Tolérance*, où il s'est proposé de faire voir que l'intolérance *religieuse*, dont l'église catholique fait profession, n'est point incompatible avec la tolérance civile, telle que la prescrit une sage politique.

M. DE LA LUZERNE,

M. l'ancien évêque de Langres fit paroître, en 1786, une Instruction pastorale sur l'excellence de la religion : on en vit paroître en 1805, une nouvelle édition en un vol. in-12, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle peut faire corps avec une autre *Instruction* du savant auteur sur la *Révélation*, publiée en 1801, un vol. in-12. C'est dans l'une et l'autre la même sagesse de principes, la même profondeur de raisonnemens, et l'écrivain s'y

montre toujours au niveau de son sujet, c'est-à-dire, qu'il y est toujours grand et simple, touchant et élevé.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Peu d'ouvrages ont eu un plus brillant succès et ont fait une plus grande sensation que le *Génie du Christianisme*. Cependant plusieurs personnes religieuses se sont effarouchées de la manière trop humaine dont l'auteur a présenté la religion chrétienne; elles ont craint que son auguste majesté n'en fût blessée, que l'autorité de ses preuves essentielles n'en fût affoiblie, et que son véritable *esprit*, bien supérieur à son *génie*, ne disparût devant ses *beautés*. Nous leur avons entendu dire que l'Evangile n'est nullement une poétique; qu'on ne fait point un cours de religion comme un cours de littérature; qu'il faut apprécier le christianisme par ses effets divins, et non par ses effets dramatiques; qu'il prend sa source de plus haut; qu'on doit juger de sa beauté, non par la sensibilité et l'imagination, mais par la sublimité de sa morale, et la véritable profondeur de ses dogmes; que vu sous ce dernier rapport, il n'a point de *génie*; et que

ce mot profane paroît le dégrader en l'assimilant de trop près à un don purement naturel, ou à une passion purement mondaine.

On a beaucoup critiqué le style, le plan et la texture de cet ouvrage; et on ne peut nier qu'il n'ait donné à cet égard beaucoup de prise à la censure; qu'il eût pu être mieux fondu, et que plus resserré, il n'en eût été que plus fort; qu'on y rencontre trop souvent des pensées inexactes, des expressions aventurées, des endroits mêmes que le goût désavoue: on peut encore reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours mis dans ses discussions toute la gravité que demandoit l'importance de son sujet, et de manquer quelquefois, en parlant des mystères, non-seulement de précision, mais même de dignité.

Les plus belles éditions du *Génie du Christianisme* sont celles de Paris, 1796, 4 vol. in-8°.; Lyon, 1809, 5 vol. in-8°, ou 1810, 9 vol. in-18.

ÉDOUARD RYAN.

M. Boulard, ancien notaire, a traduit de l'anglais, en 1807, l'ouvrage intitulé: les Bienfaits de la Religion Chrétienne., ou Histoire des Effets de la Religion sur le Genre

Humain, chez les Peuples anciens et modernes, barbares et civilisés, 2 vol. in-8°. L'auteur anglais est Edouard Ryan, vicaire de Donoghmore. Cet ouvrage est le fruit d'une lecture immense, approfondie, choisie, et distribuée avec beaucoup d'ordre. La lecture en est aussi attachante qu'utile; il peut même faire beaucoup plus de bien à la religion que les réfutations des incrédules, par des théologiens plus pieux qu'éclairés.

L'ABBÉ LE MASSON DES GRANGES.

Le philosophe incrédule ne reconnoît point d'autre tribunal que celui de la raison : sans cesse il y cite la religion chrétienne. L'abbé le Masson des Granges a plaidé devant ce tribunal la cause du christianisme. Il y présente les principes, les maximes et les conséquences de ce culte divin : il requiert qu'on les mette en parallèle avec les principes, les maximes et les conséquences de l'incrédulité philosophique. Il demande qu'on juge des principes par leur crédibilité, des maximes par leur honnêteté, des conséquences par leur sûreté. Ces trois articles forment la division naturelle du livre intitulé : le Philosophe Moderne, ou l'Incrédule condamné au Tribunal

de la Raison, Paris, 1759, in-12, réimprimé en 1765 avec beaucoup d'augmentations.

L'auteur étoit prêtre et jésuite ; il est mort en 1760, âgé de soixante ans environ. Il avoit obtenu de Rome un bref de translation dans un autre ordre ; mais lorsqu'il mourut, ce bref n'avoit point encore été exécuté.

THOMAS A KEMPIS.

Ce n'est pas assez de connoître les preuves de sa religion ; il faut s'animer à en pratiquer les devoirs : rien n'y contribue plus que la lecture des livres de piété. Nous en avons un grand nombre , et l'on se perd dans cette foule : le premier de tous est l'*Imitation de Jésus-Christ* , le plus bel ouvrage qui soit sorti de la main des hommes, dit Fontenelle, et certainement le plus propre à calmer les troubles du cœur et les inquiétudes de l'esprit.

L'édition la plus recherchée de cet ouvrage, est celle de Leyde , chez les Elseviers, sans date. M. Adry conjecture, avec assez de certitude, qu'elle a dû paroître vers l'année 1655.

On trouve quelquefois les frontispices de cette édition, ou de l'édition de 1658, joints

à des éditions d'une date moins ancienne, par exemple, à celle d'Amsterdam, 1679. Les éditions postérieures, dans la neuvième ligne de l'épître dédicatoire, présentent cette faute : *ausi sumus vobis Thomas à Kempis* (au lieu de *Thomam à Kempis*) *redonare*.

L'édition publiée en 1787, chez Barbou, par les soins de Beauzée, est estimée pour la correction du texte. On ne peut décerner le même éloge aux éditions sorties des mêmes presses d'après la révision de l'abbé Valart, en 1764 et en 1773. Cet éditeur a fait au texte une multitude de changemens qui n'ont pas obtenu le suffrage des personnes pieuses. Il faut même examiner avec soin les exemplaires qui portent le nom de Beauzée au frontispice ; car souvent ils sont suivis du mauvais texte de l'abbé Valart ; dans ces cas, le papier du titre diffère sensiblement de celui de l'ouvrage. D'ailleurs, Beauzée termine sa préface par cette maxime de l'auteur de l'Imitation : *ne quæras quis hoc dixerit, sed quid dicatur, attende*. L'abbé Valart finit la sienne par ces mots de Cicéron : *Fruere hocce non ita magno, sed aureolo et ad verbum ediscendo libello*.

Le célèbre P. Desbillons a publié à Mannheim, en 1780, in-8°, une édition estimée de

l'Imitation ; elle est enrichie d'une savante préface, dans laquelle l'estimable éditeur prouve, jusqu'à l'évidence, que Thomas à Kempis est le véritable auteur de *l'Imitation*. L'abbé Valart l'attribuoit à un bénédictin nommé Jean Gersen, abbé de Verceil ; il a été solidement réfuté par l'abbé de Gery, par l'abbé Ghesquière et par le père Desbillons. Son opinion a cependant encore quelques partisans en Italie et même en France.

Les traductions françaises de *l'Imitation* les plus estimées, sont : 1^o. celle que Sacy publia sous le nom du sieur de Beuil ; Paris, 1663, in-8^o., avec figures ; 2^o. celle de Beauzée, Paris, Barbou, 1788, in-12, avec figures ; 3^o. celle du jésuite Gonnellieu, qui est la plus répandue aujourd'hui.

J'ai fait connoître d'autres traducteurs dans mon Dictionnaire des Anonymes. Voy. le mot *Kempis*, à la table.

LE P. SAINT - JURE ET M. DE SAINT-PARD.

Quand on lit avec attention les ouvrages du P. Saint-Jure, on est étonné de l'étendue de ses connoissances. A celles des langues savantes et des auteurs profanes, il joignoit

une science parfaite de l'Écriture-Sainte et des auteurs ecclésiastiques. Pour peu qu'on fasse réflexion sur les seuls titres des ouvrages de cet écrivain, il est aisé de reconnoître qu'aimer et faire aimer J. - C., fut sa passion dominante ; les plus connus sont : 1°. le *Livre des Elus*, ou Jésus crucifié, revu et corrigé par M. l'abbé *** (de Saint-Pard, aujourd'hui chanoine honoraire de l'église de Notre-Dame), Paris, 1760, in-12 ; 2°. de la Connoissance et de l'Amour de J.-C., revu et corrigé par le même, Paris, 1772, in-12.

Le P. Saint-Jure avoit chargé ses ouvrages de beaucoup de citations, même des Pères Grecs. M. l'abbé de Saint-Pard n'a présenté que la quintessence de ses pensées : il n'a fait que 2 vol. in-12 pour 2 vol. in-folio. Cet abrégiateur doit être un homme de beaucoup d'esprit.

N I C O L E.

Le dix-septième siècle a produit un très-grand nombre d'écrivains ascétiques ; nous en avons eu aussi beaucoup dans le dix-huitième qui méritent d'être distingués :

Nicole est non-seulement propre aux phi-

losophes ; il est encore très-utile aux chrétiens qui veulent faire des progrès dans la vertu. Son style est froid , mais ses raisonnemens sont profonds ; et il tire d'un sujet toutes les réflexions qu'il fournit. *Voyez* la page 244 de ce volume.

DUGUET.

Duguet est plus ingénieux que Nicole ; il est solide ; il est touchant : on voudroit seulement que ses phrases fussent moins coupées , et que son esprit ne roulât pas sans cesse sur les mêmes réflexions. Il y a plus de tours que de pensées. *Voyez* la page 231.

FÉNÉLON.

Les *Œuvres spirituelles de Fénélon* sont le fruit d'une belle âme et d'un cœur sensible, qui aime et qui fait aimer la vertu ; mais il y a une petite teinture de quiétisme , qui pourroit produire de mauvais effets sur les esprits foibles.

M. l'abbé Jauffret , aujourd'hui évêque de Metz , a publié chez le libraire Leclere les *Œuvres spirituelles (choisies) de Fénélon*, 1802, 4 vol. in-12. Il avoit déjà fait paroître , en 1798, chez le même libraire , les *Œuvres*

choisies de Fénelon , 6 vol. in-12. On pourroit encore ajouter un volume à ces deux recueils , et alors on pourroit se dispenser d'acquérir la collection des Œuvres de Fénelon , imprimée par Didot l'aîné depuis 1787 jusqu'en 1792 , 9 vol. in-4°. : elle n'est pas terminée. Le projet de cette belle entreprise est dû au respectable abbé de Fénelon , condamné à mort par un tribunal de sang , en 1794. La direction en fut confiée à l'ex-jésuite Querbœuf. On doit à cet éditeur la vie très-détaillée de Fénelon , qui forme le premier volume de la collection. L'illustre archevêque de Cambrai a trouvé dans M. de Bausset , ancien évêque d'Alais , un historien bien plus digne de lui.

BOSSUET.

Quoique les ouvrages de spiritualité de Bossuet manquent d'onction , on les lit avec fruit , parce qu'ils sont pleins d'idées élevées , et que la religion y est toujours peinte en grand.

C'est ici le lieu d'indiquer les Œuvres choisies de Bossuet , publiées à Nismes , par M. l'abbé de Sauvigny , depuis 1784 jusqu'en 1790 , 10 vol. in-8°.

Les personnes qui voudroient étudier tous les ouvrages de ce grand homme, trouveront de quoi se contenter dans la collection des Œuvres de Bossuet, publiée par les soins de l'abbé Pérau et de M. le Roy, ex-oratorien, depuis 1743 jusqu'en 1753, 20 vol. in-4^o.

Dom Deforis, bénédictin, entreprit une édition plus complète des Œuvres du savant évêque de Meaux. Il en publia 18 volumes depuis 1772 jusqu'en 1789. On ne trouve, pour ainsi dire, dans cette collection que les sermons et les lettres spirituelles de l'illustre auteur. Les libraires y joignent quelquefois la Défense de la Déclaration du Clergé, traduite par M. le Roy, de l'édition de 1774, en 2 vol. Il faut donc bien prendre garde de confondre ces vingt nouveaux volumes avec les vingt précédens ; ils les complètent, mais ils ne les remplacent pas. Si la révolution n'eût pas arrêté le zèle de Dom Deforis, il avait encore à publier dix-neuf volumes environ, en y comprenant les tables.

LE TOURNEUX, CROISET.

Voilà, ce me semble, les auteurs qui doivent suffire à un laïque, à moins qu'il ne

voulût avoir un cours de morale pour toute l'année; et alors il faudroit une *Année Chrétienne*. Quelques lecteurs donnent la préférence à celle de le Tourneux, en 13 volumes in-12, ou à son Abrégé en six tomes. D'autres conseillent celle du Père Croiset, en 18 volumes; elle n'a pas passé avec les jésuites et une partie de leurs livres. Ils en ont produit d'excellens qui leur survivent.

LE P. GRIFFET.

C'est ce que l'on peut dire de l'*Année du Chrétien*, par le P. Griffet, Paris, 1747, 18 vol. in-12.

M. L'ABBÉ DUQUESNE.

L'*Evangile médité*, de M. l'abbé Duquesne, dont la sixième édition a paru en 1801, 8 vol. in-12, doit être entre les mains de tous les ouvriers évangéliques; des principes sûrs, des pensées édifiantes, une morale exacte, également éloignée du relâchement et du rigorisme, telles sont les qualités qui distinguent cet ouvrage et qui justifient l'estime qu'il a généralement obtenue: aussi à peine eut-il paru que l'on demanda à l'auteur des Méditations dans la même forme sur toute la

suite du Nouveau Testament. Celles-ci ont paru en 1791, sous le titre de l'Année Apostolique, ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes et des Epîtres des Apôtres et de l'Apocalypse de Saint Jean; la dernière édition est en 8 vol. in-12. Cet ouvrage, digne du précédent, ne laisse rien à désirer du côté de la solidité et de l'édification.

Le P. Giraudeau, jésuite, a eu une grande part à l'Evangile médité.

SCRIVER, STURM ET M. COUSIN- DESPRÉAUX.

Le pieux Scriver (Christian), mort en 1695, publia en allemand des *Méditations occasionnelles* sur les ouvrages de l'art et de la nature. Cette production est préférable à beaucoup de livres de dévotion modernes, dénués de sentiment et surtout de précision. Elle a inspiré à C. C. Sturm l'envie d'en composer un qui lui ressemblât; c'est ce qu'il a heureusement exécuté par la publication de ses *Considérations sur les Œuvres de Dieu dans le Règne de la Nature et de la Providence pour tous les jours de l'année*, traduites en français à la Haye, en 1777, 3 vol., et souvent

souvent réimprimées. On attribue cette traduction à la veuve de Frédéric II, roi de Prusse. Sturm a mis à profit, pour la composition de cet ouvrage, les écrits de Buffon, de Derham, de Pluche, de Nieuwentyt, de Sulzer, de Bonnet, etc., etc. Quelqu'estimable que soit l'ouvrage de Sturm, M. Cousin-Despréaux a cru qu'on pouvoit le rendre encore plus intéressant sous le rapport de la méthode, du style et des découvertes modernes dans les sciences : il l'a reproduit sous le titre de *Leçons de la Nature*, ou l'*Histoire Naturelle, la Physique et la Chimie* présentées à l'esprit et au cœur, Paris, veuve Nyon, 1806, 4 vol. in-12. Cette édition est la seconde. Cet ouvrage est aussi agréable qu'instructif.

S E R M O N N A I R E S.

Voyez dans le tom. II, pag. 444 et suiv., la notice des plus célèbres prédicateurs, et dans le tome III, page 102 et suiv., celle des meilleurs *Traités* sur l'éloquence de la chaire. M. le Cardinal Maury vient de publier, en 2 vol. in-8°, la troisième édition de ses *Discours choisis*.

§ II. RELIGION DES GRECS,
DES ROMAINS, DES GAULOIS,
DES CHINOIS, DES INDIENS, etc.

A P O L L O D O R E.

M. Clavier, membre de la Cour de Justice criminelle séante à Paris, a publié, en 1805, la Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien, traduction nouvelle, avec le texte revu et corrigé, des notes et une table analytique, 2 vol. in-8°. On croit assez généralement que cet ouvrage n'est qu'un abrégé de plusieurs productions d'Apollodore, telles que son Traité sur les Dieux, son Commentaire sur le Catalogue des Vaisseaux, et sa Chronique. L'ouvrage de M. Clavier sera d'une grande utilité à ceux qui aiment les recherches mythologiques. Il ne peut avoir été composé que par un homme qui possède parfaitement la langue grecque, qui connoît l'antiquité et qui est maître de son sujet.

F E U M. D U P U I S.

Dans la préface de son Dictionnaire de la Fable, M. Noël convient que l'auteur de l'*Origine des Cultes*, Paris, 1795, 3 vol. in-4°.

ou 12 vol. in-8°. , avec un atlas, est celui qui a porté le plus grand jour dans les antiques et mystérieuses ténèbres de la mythologie ; si quelqu'un , ajoute-t-il , peut se flatter d'avoir entièrement levé le voile , c'est assurément celui qui a su chercher et trouver dans l'Empyrée la clef de tout le système mythologique. Les personnes qu'effrayeroit la grosseur de cet ouvrage , en prendront une juste idée dans l'Abrégé que l'auteur lui-même en a donné , Paris , 1801 , 1 vol. in-8°.

M. L'ABBÉ SABATIER.

Cet auteur a fait paroître , en 1784, *les Siècles Païens*, ou Dictionnaire Mythologique , Héroïque , Politique , Littéraire et Géographique de l'Antiquité Païenne, etc., etc., 9 vol. in-12. On ne doit pas s'attendre à trouver dans *les Siècles Païens*, cet intérêt, ce piquant qui a fait la fortune des *Trois Siècles* : c'est bien le même auteur, mais la matière n'est plus la même , il s'en faut de beaucoup. L'auteur relève avec affectation un grand nombre de fautes échappées à ses devanciers. Quoique cet auteur soit plus exact que les autres mythologistes , cela ne lui donnait pas droit de les traiter avec si peu de ménagement.

CHOMPRÉ ET M. MILLIN.

Le *Dictionnaire abrégé de la Fable*, par Chompré, est un ouvrage très-utile; rien de plus ordinaire que le besoin de se rappeler un trait de la Fable qui ne revient pas d'abord à la mémoire : on est aidé sur-le-champ par ce Dictionnaire. On y remarquoit depuis longtemps de nombreuses omissions; M. Millin les a réparées dans l'édition qu'il en a donnée en 1801, 2 parties in-8°.

M. NOËL.

Le Dictionnaire de Mythologie, par M. Noël, est, pour ainsi dire, une histoire rangée par ordre alphabétique des religions de tous les peuples, et particulièrement des nations modernes. *Voyez* ce que j'en ait dit tome III, page 228.

L'ABBÉ DE TRESSAN.

Cet auteur, dans sa *Mythologie comparée avec l'Histoire*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. et 2 vol. in-12, paroît avoir senti les difficultés qu'il avoit à vaincre; et sans prétendre établir un nouveau système, il se borne à choisir parmi les travaux de ses pré-

décesseurs, ce qui lui paroît le mieux s'accorder avec les lumières de la raison, et s'appuyer sur les meilleurs raisonnemens d'une saine discussion.

Cet ouvrage, composé pour la jeunesse, est du nombre de ceux qui se font lire avec profit et plaisir, par tous les âges et dans tous les temps.

DUMOUSTIER.

Les Lettres à Emilie sur la Mythologie, par Dumoustier, sont écrites avec beaucoup d'agrément et de légèreté; elles sont bien préférables à ces notices arides de la mythologie, dont le sérieux ne s'accommode pas avec la vivacité de l'enfance. M. Renouard a publié de très-jolies éditions de ces Lettres en 6 vol. in-8°. ou in-18, avec de belles figures.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Tome III, p. 76, à la fin de l'art. Gedoy, ajoutez :

La quatrième édition, publiée en 1803, 4 vol. in-12, par H. Barbon, doit être préférée aux précédentes ; L'abbé Gedoy n'avoit omis tantôt quelques mots, tantôt des phrases, quelquefois des pages entières. Jean Cappeyronnier, dans un mémoire lû à l'Académie des Inscriptions, fournit la preuve de toutes ces négligences. Les amis de la saine littérature sont donc redevables à ce savant de la peine qu'il a prise pour revoir avec tant de soin l'estimable traduction de l'abbé Gedoy. Le modeste et laborieux éditeur qui a fait jouir le public de ce travail, s'est acquis les mêmes droits à la reconnoissance publique.

Tome IV, p. 354, avant l'article Young, lisez :

J. G O R D O N.

On doit à cet auteur l'Histoire d'Irlande la plus complète qui ait été publiée sur ce pays : elle est écrite avec une grande exactitude, une impartialité bien louable, beaucoup de clarté et de chaleur ; et si l'auteur,

comme presque tous les écrivains anglais, ne s'appesantissoit pas quelquefois sur des détails administratifs, il ne lui manqueroit rien de ce qui peut offrir une lecture agréable et intéressante; mais elle n'a pas même ce défaut aux yeux des hommes qui aiment à s'instruire en lisant.

M. J. Gordon, recteur de la paroisse de Killegny, est déjà connu par l'Histoire de la Rébellion d'Irlande. La traduction française de son Histoire d'Irlande, publiée en 3 vol. in-8°, Paris, 1808, par M. Lamontagne, mérite beaucoup d'éloges : le style en est pur, clair et précis; il a de l'élégance quand la matière le permet, et l'on s'aperçoit bien rarement que ce n'est qu'une traduction.

Tome IV, p. 414, au lieu de ces mots : l'Histoire d'un missionnaire français, nommé Adran, lisez :

l'histoire d'un missionnaire français, nommé Pigneaux, devenu évêque d'Adran.

Tome V, p. 351, avant le § VIII, lisez :

JOURNAL DU BARREAU.

Ce Journal, qui paroît depuis deux ans, se divise en deux parties : dans la première on trouve l'examen et des extraits des ou-

vrages qui paroissent tant en France qu'en Allemagne, en Italie, etc. ; sur les Codes Napoléon, du Commerce, etc. On développe d'abord le plan de l'auteur ; puis on rapporte ses opinions sur les différentes questions qu'il discute ; et enfin on y joint des observations, lorsqu'on pense qu'il s'est éloigné des vrais principes.

La seconde partie du Journal du Barreau est un recueil complet des lois, décrets impériaux, décisions ministérielles, arrêts des Cours de Justice de l'Empire, etc. L'ouvrage paroît une fois par mois, du 20 au 30. Chaque numéro de la première partie est composé de 48 pages in-8°. Chaque cahier de la seconde, de 96. On s'abonne à Paris, chez M. Rouen, doyen des notaires, rue neuve des Petits-Champs, n°. 87 ; il s'imprime chez madame veuve Duminil-Lesueur, rue de la Harpe, N°. 78.

FIN DES CORRECTIONS ET ADDITIONS.

TABLE

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

CHAP. I. <i>Des Romans.</i>	pag. 1	Héliodore.	pag. 9
<i>Traité sur les Romans.</i>	ib.	Edit. <i>Commelin.</i>	11
Huet, évêque d'Avranches.	2	<i>Bourdelot.</i>	ib.
M. Desessarts.	ib.	M ^c Coray.	12
Le P. Paciaudi.	ib.	Trad. <i>Amyot.</i>	13
L'abbé de Rossi.	ib.	<i>L'abbé de Fontenu.</i>	14
Marmontel.	ib.	M. <i>Quenneville.</i>	ib.
M. de Romance de Mesmond.	ib.	Achille Tatius.	15
Gordon de Percel (<i>Lenglet du</i>		Edit. M. <i>Mitscherlich.</i>	ib.
<i>Fresnoy.</i>)	3	M. <i>Boden.</i>	ib.
<i>Collections et Extraits de Ro-</i>		Trad. M. <i>Clément, de Dijon.</i>	ib.
<i>mans.</i>	ib.	<i>Duperron de Castera.</i>	ib.
<i>Bibliothèque de Campagne.</i>	ib.	Longus.	16
<i>Nouvelle Bibliothèque de Cam-</i>		Edit. <i>Jungerman.</i>	ib.
<i>pagne.</i>	ib.	<i>Villoison.</i>	17
<i>Bibliothèque universelle des</i>		Trad. <i>Amyot.</i>	18
<i>Romans.</i>	4	M. <i>Petit-Radel.</i>	ib.
<i>Nouvelle Bibliothèque des Ro-</i>		<i>Mulot.</i>	19
<i>mans.</i>	6	M. <i>De Bure Saint-Fauxbin.</i>	ib.
<i>Romans Orientaux.</i>	7	<i>Caro. (Annibal)</i>	ib.
Trad. <i>Galland. (Antoine.)</i>	ib.	Xénophon, dit le Jeune.	ib.
M. <i>Caussin.</i>	ib.	Edit. <i>Le baron de Loccella.</i>	ib.
L'abbé Blanchet.	8	Trad. <i>Jourdan.</i>	ib.
<i>Romans Grecs.</i>	ib.	Chariton.	20
Diogène. (<i>Antoine</i>)	9	Edit. <i>D'Orville.</i>	ib.
Trad. <i>Lesueur.</i>	ib.	Trad. M. <i>Larcher.</i>	ib.
<i>Grainville.</i>	ib.	Eustathe, ou Eumathe, et Theo ^s	

dorus Prodromus.	pag. 21	Mademoiselle Bernard.	pag. 43
Edit. et trad. <i>Gaulmin.</i>	ib.	Madame de Muraſ.	44
Trad. <i>Godard de Beauchamp.</i>	ib.	Mademoiselle l'Héritier.	ib.
<i>Bibliothèque des Romans Grecs.</i>	22	Madame Durand.	45
<i>Romans Latins.</i>	24	Madame de Fontaines.	46
Pétrone.	ib.	Madame le Marchand.	47
Apulée.	ib.	Mademoiselle de Lussan.	48
Trad. <i>Compain de St.-Martin.</i>	ib.	Madame de Tencin.	49
<i>La Fontaine.</i>	ib.	Madame de Graffigny.	ib.
<i>M. Bastien.</i>	25	Madame de Villeneuve.	50
Barclay.	26	Madame de Lintot.	51
Trad. <i>L'abbé Josse.</i>	27	Madame Le Prince de Beau-	
<i>M. Savin.</i>	ib.	mont.	ib.
<i>Romans de Chevalerie.</i>	ib.	Madame Robert.	53
Vasco de Lobeira.	28	Madame d'Arconville.	54
Trad. <i>D'Herberai.</i>	ib.	Madame Elie de Beaumont.	55
<i>Le comte de Tressan.</i>	ib.	Madame Riccoboni.	56
<i>De Paulmy.</i>	29	Madame de Puisieux.	ib.
<i>Contant d'Orville.</i>	30	Madame Fagnan.	57
<i>De la Curne de Sainte-Palaye.</i>	32	Mademoiselle de Fauques.	58
<i>M. Dutens.</i>	ib.	Mademoiselle de Saint-Phalier.	61
<i>Romans Français.</i>	ib.	Madame Belot.	ib.
La Calprenède.	ib.	Madame Benoist.	62
D'Urfé.	33	Madame de Saint-Aubin.	64
Mademoiselle de Scudéry.	ib.	Mademoiselle de La Guesnerie.	65
Rabelais.	34	Mademoiselle de St.-Chamond.	66
Edit. <i>L'abbé de Marsy.</i>	ib.	Mademoiselle Brohon.	67
Mademoiselle de la Roche-		Mademoiselle de Sommery.	68
guilhem.	36	Madame de Beauharnais.	69
Madame de Villedieu.	ib.	Madame de Genlis.	70
Madame de la Fayette.	38	Madame de Staël.	ib.
Edit. MM. <i>Auger et Colnet.</i>	ib.	Madame Cottin.	73
<i>M. Adry.</i>	ib.	Madame de Souza, ci-devant	
Madame d'Aulnoy.	40	de Flahaut.	75
Madame de Gomez.	41	Madame de Montolieu.	76
Mademoiselle de la Force.	42	Le Vayer de Boutigny.	77
Edit. <i>De la Borde.</i>	ib.	Boursault.	78

L'abbé Prevost.	pag. 78	M. de Châteaubriand.	pag. 119
Le Sage.	79	<i>Nouvelles et Contes.</i>	122
Hamilton.	80	La Reine de Navarre.	ib.
Marivaux.	81	Marmontel.	124
Crébillon fils.	82	Voltaire.	126
Duclos.	83	M. de Boufflers.	ib.
Saint-Foix.	ib.	L'abbé de Voisenon.	127
Diderot.	84	<i>Romans Espagnols.</i>	ib.
Voltaire.	85	Cervantes.	ib.
Rousseau. (J.-J.)	86	Trad. <i>Filleau de Saint-Mar-</i>	
Retif de la Bretonne.	88	<i>tin et Charles.</i>	128
De la Clos.	90	<i>Florian.</i>	129
D'Arnaud.	92	M. Dubournial.	ib.
M. Montjoie.	93	M. Petitot.	ib.
M. Pigault-le-Brun.	94	Aleman. (Matteo)	ib.
M. Ducray-Dumisil.	95	Trad. <i>Le Sage.</i>	130
M. Fiévée.	97	Edit. <i>Alletz.</i>	ib.
<i>Romans en façon de Poëme.</i>	98	<i>Romans Italiens.</i>	ib.
Fénélon.	ib.	Marini. (J.-A.)	ib.
Edit. <i>Limiers.</i>	100	Trad. <i>De Serré et Caylus.</i>	131
<i>Fabircius et D. Durand.</i>	ib.	Boccace.	132
<i>D. Durand.</i>	ib.	Trad. <i>Le Maçon. (Antoine)</i>	133
M. Bosquillon.	ib.	M. Sabatier de Castres.	ib.
Ramsay.	ib.	<i>Le Comte de Mirabeau.</i>	ib.
L'abbé Terrasson.	101	Grazzini, dit Lasca.	ib.
Montesquieu.	102	Trad. <i>Imbert.</i>	134
Morelly.	103	<i>Romans Allemands.</i>	ib.
Besnier.	105	M. Wieland.	ib.
L'abbé de la Beaume.	106	Trad. M. <i>Pernay.</i>	135
Bitaubé.	108	<i>Fresnais.</i>	ib.
Cazotte.	110	M. <i>Ladoucette.</i>	ib.
Le Clerc.	111	<i>La Baume.</i>	136
Marmontel.	113	M. Auguste La Fontaine.	137
L'abbé de Reyrac.	114	Trad. <i>Madame de Montolieu.</i>	138
Pechmeja.	115	M. <i>Gérard de Propiac.</i>	ib.
Florian.	116	M. Goethe.	ib.
M. Bernardin de Saint-Pierre.	118	Trad. M. <i>Aubry.</i>	ib.

<i>Deyverdun.</i>	pag. 139	M. Lewis.	pag. 154
<i>M. de Sevelinges.</i>	ib.	Trad. MM. <i>La Marre, Des-</i>	
M. Kotzbue.	ib.	<i>champs, Benoît et Després.</i>	ib.
Trad. M. Muller.	ib.	John Moore.	155
M. H. de Coiffier.	ib.	Trad. <i>Cantwel.</i>	ib.
Madame de Wolzogen.	140	Madame Brooke.	156
Trad. anonime.	ib.	Trad. <i>Bouchaud.</i>	ib.
<i>Romans Anglais.</i>	140	<i>Fresnais.</i>	ib.
De Foë.	141	Madame Burney-d'Arblay.	157
<i>Robinson Crusoé.</i>	ib.	Trad. MM. <i>La Baume, Des-</i>	
Trad. <i>Van Effen et Saint-Hya-</i>		<i>prés et Deschamps.</i>	ib.
<i>cinthe.</i>	142	Smith. (Charlotte)	158
<i>Histoire du Diable.</i>	143	Trad. M. <i>de la Montagne.</i>	ib.
Swift.	144	<i>Marquand.</i>	ib.
Trad. <i>L'abbé Desfontaines.</i>	ib.	Madame Roche.	ib.
Richardson.	145	Trad. M. <i>Morellet.</i>	ib.
Trad. <i>L'abbé Prevost.</i>	146	Madame Radcliffe.	160
<i>Monod.</i>	ib.	Trad. M. <i>Morellet.</i>	161
<i>Le Tourneur.</i>	ib.	<i>Madame de Chastenay.</i>	ib.
Fielding.	ib.	Madame Helme.	ib.
Trad. <i>De la Place.</i>	ib.	Trad. M. <i>Dubois-Fontanelle.</i>	ib.
<i>Chéron.</i>	148	M. <i>Lefevre. (Edouard)</i>	162
<i>Desfontaines.</i>	149	M. <i>Hennequin.</i>	ib.
<i>De Montagnac.</i>	150	M. <i>Le Bas.</i>	ib.
<i>De Puisieux.</i>	ib.	Madame Inchbald.	163
Smolett.	ib.	Trad. M. <i>Deschamps.</i>	ib.
Trad. <i>Hernandez et de Pui-</i>		<i>Romans Danois et Russes.</i>	166
<i>sieux.</i>	ib.	Karamsin et Smith.	ib.
<i>Toussaint.</i>	ib.	Trad. M. <i>de Coiffier. (Henri)</i>	ib.
Stern.	151	<i>Voyages imaginaires et Contes</i>	
Trad. <i>Fresnais.</i>	ib.	<i>de Fées.</i>	167
Goldsmith.	153	Edit. Garnier.	168
Trad. Madame <i>de Montesson.</i>	ib.	<i>Mayer.</i>	ib.
M. <i>Aignan.</i>	ib.	CHAP. II. <i>Des Ouvrages péri-</i>	
<i>Gin.</i>	ib.	<i>diques.</i>	169
Mackensie.	ib.	<i>Journal des Savans.</i>	171
Trad. M. <i>de Saint-Ange.</i>	ib.	<i>Nouvelles de la République des</i>	

<i>Lettres.</i>	pag. 173	— M. Sautreau de Marsy.	pag. 201
<i>Histoire des ouvrages des Savans.</i>	175	— MM. Suard et Bourlet.	202
<i>Bibliothèque universelle.</i>	ib.	<i>Choix du Mercure.</i>	ib.
<i>Bibliothèque choisie.</i>	ib.	<i>Choix du Journal des Savans.</i>	203
<i>Biblioth. anc. et moderne.</i>	ib.	<i>Catalogue hebdomadaire.</i>	ib.
<i>Journal Littéraire.</i>	ib.	<i>Journal de Littérature française.</i>	206
<i>Journal de Trévoux.</i>	178	<i>Journal de Littérature étrangère.</i>	ib.
<i>Nouvelliste du Parnasse.</i>	179	<i>Annales Civiles, Politiques et Littéraires.</i>	207
<i>Observations sur les écrits modernes.</i>	ib.	<i>Esprit des Journaux.</i>	208
<i>Jugemens sur les ouvrages nouveaux.</i>	180	<i>Journal Littéraire.</i>	210
<i>Réflexions sur les ouvrages de littérature.</i>	183	<i>Décade Philosophique.</i>	ib.
<i>L'Année Littéraire.</i>	184	<i>Magasin Encyclopédique.</i>	212
<i>Lettres sur quelques écrits.</i>	ib.	<i>Mélanges de Philosophie, d'Histoire, de Morale et de Littérature.</i>	213
<i>Observations sur la littérat.</i>	187	<i>Annales de la Religion.</i>	214
<i>Observateur littéraire.</i>	ib.	<i>Le Spectateur du Nord.</i>	215
<i>Mercur de France.</i>	189	<i>Archives Littéraires de l'Europe.</i>	216
<i>Journal de Verdun.</i>	190	<i>Annales des Voyages.</i>	217
<i>Cinq années littéraires.</i>	191	<i>Gazette de France. (ancienne)</i>	219
<i>Journal Etranger.</i>	ib.	<i>Gazette de France. (nouvelle)</i>	220
<i>La Gazette Littéraire.</i>	193	<i>Journal de Paris.</i>	ib.
<i>Petites Affiches de province.</i>	ib.	<i>Abrégé du Journal de Paris.</i>	221
<i>Journal général de France.</i>	ib.	<i>Le Moniteur.</i>	ib.
<i>Journal Encyclopédique.</i>	194	<i>Le Journal de l'Empire.</i>	ib.
<i>Journal OEconomique.</i>	ib.	<i>Le Courrier de l'Europe.</i>	224
<i>Amusemens du Cœur et de l'Esprit.</i>	195	<i>Le Publiciste.</i>	ib.
<i>Choix Littéraire.</i>	196	<i>Bibliothèque Britannique.</i>	225
<i>Conservateurs :</i>		<i>Répertoire de la Littérature anglaise.</i>	226
— Bruix, Turben et le Blanc.	198	<i>Choix d'articles de différens Journaux.</i>	ib.
— M. Delandine.	200	<i>Esprits de différens Journaux.</i>	ib.
— M. François de Neufchâteau.	ib.		
— MM. Suard et Bourlet	ib.		
— Juncker.	201		

CHAP. III. <i>Esprits.</i>	pag. 231	L'abbé Prevost.	pag. 247
Duguet.	233	Edit. <i>Dupuis (D.)</i>	248
Edit. <i>André.</i>	ib.	Montesquieu.	ib.
Cicéron.	ib.	Edit. <i>Un anonyme.</i>	ib.
Trad. <i>L'abbé d'Olivet.</i>	ib.	Le Père Castel.	ib.
Sénèque.	234	Edit. <i>L'abbé de la Porte.</i>	249
Trad. <i>La Beaumelle.</i>	ib.	Voltaire.	ib.
Sully.	235	Edit. <i>Contant d'Orville.</i>	ib.
Edit. <i>Madame de Saint-Vast.</i>	ib.	Rousseau. (J.-J.)	250
Montagne.	ib.	Edit. <i>Formey.</i>	ib.
Edit. <i>Pesselier.</i>	236	M. <i>Sabatier de Castres.</i>	251
<i>Artaud.</i>	ib.	Malesherbes.	ib.
Charron.	237	Edit. <i>Lavaissse (M. E.)</i>	ib.
Edit. <i>De Luchet.</i>	ib.	<i>Monarques Philosophes.</i>	252
Bacon.	238	Edit. <i>L'abbé de la Porte.</i>	253
Edit. <i>Deleyre.</i>	ib.	<i>Encyclopédie.</i>	254
<i>Naigeon.</i>	ib.	Edit. <i>L'abbé de la Porte.</i>	255
Balzac.	239	Olivier et Bourlet-Vauxcelles.	256
Edit. <i>M. Mersan.</i>	ib.	<i>Femmes Françaises.</i>	ib.
La Motte le Vayer.	240	Edit. M. <i>Allétz.</i>	ib.
Edit. <i>L'abbé de Montlinot.</i>	ib.	<i>Poètes tragiques.</i>	ib.
Saint-Evremont.	ib.	Edit. <i>Roland.</i>	ib.
Edit. <i>Un anonyme.</i>	ib.	Le marquis d'Argens.	257
Saint-Réal.	241	Edit. <i>Un anonyme.</i>	ib.
Edit. <i>De Neuville.</i>	ib.	Mably et Condillac.	258
Bayle.	242	Edit. M. <i>Berenger.</i>	ib.
Edit. <i>De Marsy.</i>	ib.	M. le Cardinal Maury.	ib.
<i>Robinet.</i>	ib.	Edit. M. <i>Chas.</i>	ib.
Leibnitz.	243	Le Comte de Mirabeau.	ib.
Edit. M. <i>Emery.</i>	ib.	Edit. M. <i>Chaussard.</i>	259
Bossuet.	ib.	Le Prince de Ligne.	260
Edit. <i>Lavaissse (M. E.)</i>	ib.	Edit. <i>Madame de Staël.</i>	ib.
Nicôle.	244	CHAP. IV. <i>Facéties, Anecdotes, Bons Mots.</i>	262
Edit. <i>L'abbé Cerveau.</i>	245	Rabelais.	ib.
M. <i>Mersan.</i>	ib.	Edit. <i>Bernard (J.-F.)</i>	ib.
La Motte Houdard.	ib.	Swift.	263
Edit. M. <i>Lottin.</i>	246		

Trad. <i>Van Effen.</i>	pag. 263	Édit. <i>Richelet.</i>	pag. 283
Erasmus.	264	<i>La Martinière.</i>	ib.
Trad. <i>Gucudeville.</i>	ib.	<i>M. Philippon de la Madeleine.</i>	284
<i>M. Laveaux.</i>	265	<i>Lettres Grecques.</i>	285
<i>De Barrett.</i>	ib.	<i>Alciphron.</i>	ib.
Edit. <i>De Querlon.</i>	ib.	Edit. et trad. <i>Bergler.</i>	ib.
Saint-Hyacinthe.	266	Trad. L'abbé <i>Richard.</i>	ib.
Edit. <i>M. Leschevin.</i>	ib.	<i>Aristenete.</i>	286
Lefevre et Grosley.	267	Edit. <i>Corneille de Pauw et</i>	
Duclos, Crébillon fils et autres.	268	<i>Abresch.</i>	ib.
De la Fucille.	269	Trad. <i>Lesage.</i>	ib.
L'abbé Coyer.	271	<i>Morreau.</i>	ib.
Les Ana, etc.	272	<i>Lettres Latines.</i>	287
<i>Mélanges de Littérature.</i>	273	Cicéron.	ib.
Vigneul Marville, (D. B. d'Ar-		Trad. L'abbé <i>Mongault.</i>	ib.
goune.)	ib.	L'abbé <i>Prevost.</i>	ib.
<i>Curiosités de la Littérature.</i>	274	Pline.	288
Trad. <i>M. Bertin.</i>	ib.	Edit. <i>Lallemand.</i>	ib.
Travenol et Mannory.	ib.	Trad. <i>Sacy.</i>	ib.
Gayot de Pitaval.	276	<i>Héloïse et Abailard.</i>	289
Niceron et Duport du Tertre.	ib.	Trad. <i>Gervaise (D.)</i>	ib.
L'abbé de la Porte.	277	<i>M. Bastien.</i>	ib.
<i>M. La Combe.</i>	ib.	<i>Lettres Italiennes.</i>	290
<i>M. Lemarié.</i>	ib.	<i>Bentivoglio.</i>	ib.
<i>M. Sallentin.</i>	278	Edit. <i>Biagioli.</i>	ib.
CHAP. V. <i>Dialogues et Entre-</i>		<i>Caraccioli.</i>	ib.
<i>tiens.</i>	279	<i>Lettres Françaises.</i>	292
Erasmus, Pétrarque et Mathurin		Le Cardinal d'Ossat.	ib.
Cordier.	279 et 280	Balzac.	ib.
Trad. <i>Dumas.</i>	ib.	Voiture.	ib.
Fénélon.	ib.	Montreuil.	ib.
Fontenelle.	281	Pelisson.	ib.
Le P. Bouhours.	ib.	Boursault.	ib.
Barbier Daucour.	281	Edit. MM. <i>Camponon et Au-</i>	
Edit. L'abbé <i>Granet.</i>	ib.	<i>ger.</i>	293 et 294
CHAP. VI. <i>Ouvrages Episto-</i>		Pascal.	294
<i>lares. Recueils de Lettres.</i>	283	Guy Patin.	295

Edit. Mahudel.	pag. 295	<i>dier la Jurisprudence.</i>	pag. 312
L'abbé Bordelon.	ib.	Camus.	ib.
Bussy-Rabutin.	ib.	M. Dupin.	ib.
Madame de Sévigné.	296	<i>Traité généraux sur les Loix.</i>	313
Edit. Grouvelle.	297	Cicéron.	ib.
Bourlet de Vauxcelles.	298	Trad. Morabin.	ib.
Madame de Maintenon.	ib.	Montesquieu.	314
Edit. M. Sautreau.	299	Edit. Le Fevre de la Roche.	317
Madame de Villars.	ib.	Bernard.	ib.
Madame de Coulanges.	ib.	<i>Droit de la Nature et des Gens.</i>	318
Madame de la Fayette.	ib.	Grotius.	ib.
Ninon de l'Enclos.	ib.	Trad. Barbeyrac.	ib.
Mademoiselle Aïssé.	ib.	Puffendorff.	319
Edit. M. Auger.	301	Trad. Barbeyrac.	ib.
Fontenelle.	302	Wolff.	320
Montesquieu.	ib.	Trad. Anonime.	ib.
Edit. L'abbé de Guasco.	304	Burlamaqui et De Felice.	321
Milord Littleton.	ib.	De Wattel.	322
Trad. Anonimes.	ib.	M. Gerard de Rayneval.	323
Rousseau. (J.-B.)	305	<i>Droit public de différentes</i>	
Racine. (Jean)	306	<i>Nations.</i>	324
Voltaire.	ib.	De Felice.	ib.
Rousseau. (J.-J.)	307	L'abbé de Mably.	325
Lettres Portugaises.	308	M. Koch.	326
Alcaforeda. (Marianne)	ib.	M. de la Croix.	327
Trad. Subligny.	ib.	<i>Droit Maritime.</i>	ib.
Edit. Anonime.	ib.	Le Consulat de la Mer.	ib.
Lettres Allemandes.	309	Trad. M. Boucher.	ib.
Gellert.	ib.	Grotius et Selden.	329
Trad. Hubert.	ib.	Trad. M. Champagne.	ib.
Lettres Anglaises.	310	M. Azuni.	330
Milady Montagu.	ib.	Gravina.	331
Trad. M. Anson.	ib.	Trad. Requier.	ib.
Chesterfield.	ib.	Schomberg.	ib.
Trad. Anonime.	ib.	Trad. M. Boulard.	ib.
CHAP. VII. Jurisprudence.	312	<i>Corps de Droit Romain, avec</i>	
Traité sur la manière d'étu-		<i>ses abrégiateurs, traduc-</i>	

teurs,

<i>téurs, etc.</i>	pag. 332	<i>Jurisconsultes Français.</i>	pag. 351
Freiesleben.	ib.	Dumoulin.	ib.
Edit. <i>Godefroy.</i> (Denis)	ib.	Pothier.	354
<i>Van Leeven.</i>	ib.	D'Aguesseau.	355
Trad. <i>Hulot.</i>	333	<i>Traité particuliers de Droit</i>	
<i>M. Berthelot.</i>	334	<i>Français.</i>	ib.
<i>M. Tissot.</i>	335	M. Agier.	ib.
Cujas.	ib.	<i>Conférences de Paris.</i>	357
Domat.	ib.	L'abbé Rulicé.	ib.
Trad. M. d'Agar.	336	Turgot.	ib.
Pothier.	ib.	L'abbé Rosignol.	359
Edit. M. de Guienne.	337	<i>Conférences de Paris.</i>	ib.
Trad. M. l'abbé Bréard de		M. Henrion de Pansey.	360
<i>Neuville.</i>	ib.	<i>Droit Criminel.</i>	361
<i>Droit Civil et Public de</i>		Beccaria.	ib.
<i>France.</i>	ib.	Trad. M. Morellet.	362
Mademoiselle de Lezardiére.	ib.	<i>Droit Étranger.</i>	ib.
Grosley.	339	<i>Prusse.</i>	ib.
Argou, ou plutôt Fleury.	340	Frédéric II et Frédéric-Guil-	
Prevost de la Jannès.	ib.	laume.	ib.
<i>Répertoires, Arrêts et Plai-</i>		Trad. MM. Brösselard ; Weiss	
<i>doyers.</i>	341	<i>et Lemière.</i>	ib.
Brillon.	ib.	<i>Russie.</i>	363
Beaulac.	ib.	Catherine II.	ib.
M. Rondonneau.	ib.	S. M. l'Empereur Alexandre.	364
Mejean. (M. Maurice)	ib.	<i>Angleterre.</i>	ib.
Étienne (Robert.)	342	Delolmé.	ib.
M. Guyot.	ib.	<i>États-Unis d'Amérique.</i>	366
M. Merlin.	ib.	Trad. le Duc de la Roche-	
<i>Constitutions de l'Empire</i>		<i>foucault.</i>	ib.
<i>Français.</i>	344	M. Hubert.	ib.
S. M. L'EMPEREUR NAPOLEON.	ib.	M. Pictet.	367
S. A. S. le Prince Archichan-		<i>Droit Ecclésiastique.</i>	ib.
celier de l'Empire.	347	L'abbé Fleury.	368
M. Loaré.	349	Lancelot.	ib.
M. Malleville.	350	Durand de Maillane.	ib.
M. Coffinières.	351	<i>Libertés de l'Eglise Galli-</i>	

<i>cane.</i>	pag. 370	L'abbé Guénée.	pag. 383
P. Pithou.	ib.	Le P. de Ligny.	384
P. Dupuy.	ib.	<i>Conciles.</i>	385
Durand de Maillane.	ib.	M. Alletz.	ib.
Bossuet.	371	Saints Pères.	ib.
Trad. <i>Le Roy.</i>	ib.	<i>Théologiens.</i>	ib.
De Héricourt.	372	L'abbé Bergier.	ib.
Edit. Pinault.	373	Edit. <i>L'abbé de Feller.</i>	386
<i>Convention entre le Gouver- nement Français et le Pape Pie VII.</i>	ib.	Le P. Pouget.	ib.
Portalis.	374	L'abbé Ricourt.	387
M. Siméon.	ib.	Mezangui.	ib.
M. Bonaparte. (Lucien)	ib.	Le P. Bougeant.	388
CHAP. VIII. <i>Théologie ou Cultes Religieux.</i>	375	Pascal.	ib.
Necker.	ib.	Edit. M. <i>l'abbé Bossut.</i>	389
<i>Religion Chrétienne.</i>	376	Abbadie.	390
<i>Bible.</i>	ib.	L'abbé François.	ib.
Edit. <i>Athias et VanderHoogt.</i>	ib.	Bergier.	ib.
<i>Le P. Houbigant.</i>	ib.	M. l'abbé Gérard.	391
Trad. <i>De Sacy.</i>	377	M. l'abbé Barruel.	393
<i>Le P. de Carrière.</i>	ib.	Jennings.	394
<i>Commentateurs. Calmet, de Vence, Rondet.</i>	378	Trad. <i>Letourneur.</i>	ib.
<i>Trad. Protestans. Les Pas- teurs de Genève.</i>	379	Edit. <i>De Sainte-Croix.</i>	395
Martin.	ib.	M. Duvoisin.	ib.
Osterwald.	ib.	M. de la Luzerne.	396
<i>Philologie sacrée.</i>	381	M. de Châteaubriand.	397
Le P. Lelong.	ib.	Ryan. (Edouard)	398
Butler. (Charles)	ib.	Trad. M. <i>Boulard.</i>	ib.
Trad. M. <i>Boulard.</i>	382	L'abbé le Masson des Granges.	399
Dom Calmet.	ib.	Thomas à Kempis.	400
Barral.	ib.	Edit. <i>Valart.</i>	ib.
Chompré.	ib.	Le P. <i>Desbillons.</i>	ib.
Edit. M. <i>Petitot.</i>	383	Trad. <i>De Sacy.</i>	401
		<i>Beauzée.</i>	ib.
		<i>Gonnelieu.</i>	ib.
		Le P. Saint-Jure.	402
		Trad. M. <i>de Saint-Pard.</i>	ib.
		Nicole.	403

Duguet.	pag. 404	<i>Sermonnaires.</i>	pag. 409
Fénélon.	ib.	<i>Religion des Grecs, des Ro-</i>	
Edit. M. Jauffret.	ib.	<i>maines, des Gaulois, des</i>	
Bossuet.	405	<i>Chinois, des Indiens, etc.</i>	410
Edit. L'abbé de Sauvigny.	ib.	<i>Apollodore.</i>	ib.
<i>Perau et le Roy.</i>	406	<i>Trad. M. Clavier.</i>	ib.
Dom Déforis.	ib.	<i>Dupuis.</i>	ib.
Le Tourneux.	ib.	<i>M. l'abbé Sabatier.</i>	411
Croiset.	ib.	<i>Chompré.</i>	412
Le P. Griffet.	407	<i>Edit. M. Millin.</i>	ib.
M. l'abbé Duquesne.	ib.	<i>M. Noël.</i>	ib.
Le P. Giraudeau.	408	<i>L'abbé de Tressan.</i>	ib.
Scriver, Sturm et M. Cousin-		<i>Demoustier.</i>	413
Despréaux.	ib.	<i>Corrections et Additions.</i>	414

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

TABLE GÉNÉRALE

E T

ALPHABÉTIQUE

*Des Auteurs cités dans la Bibliothèque d'un
Homme de Goût.*

*Avis essentiel sur la manière dont on a composé
cette Table.*

ON prévient qu'on a fait usage d'abréviations pour la rendre plus commode. Les cinq volumes de la *Bibliothèque d'un Homme de Goût* auxquels on renvoie dans chaque article, sont désignés par les lettres A, B, C, D, E. La lettre A indique le 1^{er}. volume; la lettre B, le 2^e.; la lettre C, le 3^e.; la lettre D, le 4^e.; et la lettre E, le 5^e.

Les chiffres arabes indiquent la page du volume où l'on trouve l'article.

Pour faire connoître la nature des ouvrages, on s'est borné à en désigner le genre par les lettres initiales de chaque matière: par exemple, les ouvrages de Poésies sont annoncés par les lettres *Poés.*; ceux de Théâtre, par *Théâ.*; les ouvrages Didactiques, par *Did.*; ceux des Orateurs, par *Orat.*; des Rhéteurs, par *Rhét.*; les Dictionnaires, par *Dict.*; l'Histoire, par *Hist.*; la Bibliographie, par *Bibl.*; la Chronologie, par *Chron.*; la Géographie, par *Géog.*; les Voyages, par *Voy.*; etc...

Lorsqu'on éprouvera quelque difficulté pour trouver un ouvrage, il sera facile de la lever, soit en examinant dans la table particulière de chaque volume, l'article qu'on veut consulter, soit en cherchant le nom de l'auteur dans la table générale.

Nous avons annoncé que nous ferions imprimer la liste des Personnes qui ont acheté, dans le temps, les trois premiers volumes de notre Ouvrage ; mais les changemens de titres et de qualités qui ont eu lieu depuis, nous forcent de renoncer au projet que nous avions, de donner ce témoignage de notre reconnaissance aux Personnes qui ont daigné accueillir favorablement notre Travail.

A.

- ABAILARD. Epist. E, 289.
 Abbadie. Relig. E, 390.
 Abeille. (l'abbé) Théa. B, 84.
 Abguerbe. (d') Hist. Dram. B, 384.
 Acerbi. (M.) Voy. D, 357.
 Achard. (M.) Bibl. D, 206.
 Addisson. Th. A, 332.
 Adelung. Gramm. C, 189.
 Adry. (M.) Edit. E, 38, 424. Journ.
 E, 212.
 Agathias. Hist. C, 367.
 Agier. (M.) Droit. E, 355.
 Aguesseau. (le chancelier d') Orat.
 B, 491. Jurisp. E, 355.
 Aignan. (M.) Trad. A, 401. E, 153.
 Aigueberre. Th. B, 145.
 Aïssé. (Mlle.) Lettr. E, 299.
 Aiguillon. (le duc d') Mém. D, 54.
 Alcaforada. (Marianne) Lettr. E,
 308.
 Alberti. Dict. C, 187.
 Albon. (Le comte d') Elo. Acad. C,
 23. Voy. D, 317.
 Alciphron. Lettr. E, 285.
 Aleman. (Matteo) Rom. E, 129.
 Alembert. (d') Elo. Acad. C, 9.
 Trad. C, 353. Hist. D, 162.
 Alexandre, Empereur de Russie.
 Lois. E, 364.
 Alfieri. Th. A, 313.
 Algarotti. Poé. A, 374.
 Alhoi. (M.) Poé. B, 290.
 Alibert. (M.) Elo. Acad. C, 18.
 Alix. Poé. B, 280.
 Allainval. (l'abbé) Th. B, 142.
 Alleaume. Trad. A, 438.
 Alletz. Hist. C, 236, 411, 396.
 Journ. E, 230. Esp. E, 256. Con-
 cil. E, 385.
 Alt de Tieffenthal. (d') Hist. D,
 140.
 Ambroise. (Saint) Orat. B, 435.
 Ameilhon. (M.) Hist. C, 365.
 Amelot de la Houssaie. Hist. D,
 132.
 Amiot. (Le P.) Trad. A, 288.
 Ammien Marcellin. Hist. C, 359.
 Amoretti (M.) Trad. D, 283.
 Amyot. Trad. C, 299. Id. E, 13.
 Anacréon. Poé. A, 40.
 Andocide. Orat. B, 405.
 André. Esp. E, 232.
 Andrés. (M. l'abbé) Hist. Litt. D,
 197.
 Andrieux (M.) Théa. B, 222. Poés.
 B, 365. Journ. E, 211.
 Angoulême. (le duc d') Trad. D,
 367.
 Anguillara. A, 372.
 Anonyme. Galerie des Aristocrates
 militaires. D, 52.
 Anquetil. Hist. C, 266, 376, 427,
 432. D, 36.
 Anseume. Th. B, 182.
 Anson. (George) Voy. D, 286.
 Anson. (M.) Trad. A, 45. D, 305.
 E, 310.
 Anthelmy. (d') Trad. A, 285, 448.
 Antine. (Maur d') Hist., C, 271.
 Antiphon. Orat. B, 405.
 Antonides. Th. A, 355. Poés. A, 451.
 Anville. (d') Géogr. D, 245, 263.

- Voy. D, 385.
- Apollodore. Théol. E, 410.
- Apollonius de Rhodes. Poé. A, 27.
- Appien. Hist. C, 330.
- Apulée. Rom. E, 24.
- Arbaud de Jouques. (M.) Trad. A, 271.
- Arconville (M^{me}. d') Rom. E, 54.
- Apper. (d') D, 367.
- Ardenne. (d') Fab. B, 329.
- Aretin. Hist. D, 125.
- Argens. (d') Esp. E, 257.
- Argenville. (d') Voy. D, 325.
- Argou. Droit. E, 340.
- Arioste. Poé. A, 213.
- Aristenète. Lettr. E, 286.
- Aristide. Orat. B, 415.
- Aristophane. Th. A, 33.
- Aristote. Did. B, 391. Elo. C, 68.
- Arnauld d'Andilly. Trad. C, 195.
- Arnauld. (Antoine) Trad. B, 437.
- Gramm. C, 122.
- Arnauld. (l'abbé) neveu du précéd. Hist. D, 27.
- Arnaud. (l'abbé) Journ. E, 193, 228.
- Arnaud. (de Baculard d') Théa. B, 165. Poé. B, 306, 314. Rom. E, 92.
- Arnault. (M.) Th. B, 221.
- Arnauvon. (l'abbé) Hist. A, 369.
- Arnould. (M.) Hist. C, 415.
- Arrien. Hist. C, 301. Voy. D, 272.
- Assoucy. (d') Trad. A, 122.
- Athénée. Hist. C, 304.
- Aubert. (M. l'abbé) Poés. B, 32.
- Fab. B, 329. Théa. B, 187.
- Journ. E, 178.
- Aubigné. (d') Hist. D, 18.
- Aubry. (M.) Trad. E, 138.
- Anger. (l'abbé) Trad. B, 405, 406, 411, 414, 424, 433.
- Anger. (M.) Théa. B, 237. Eloq. C, 19. Rom. E, 38. Journ. E, 189, 211, 294. Lett. E, 301.
- Augustin. (Saint) Orat. C, 436.
- Aulnoy. (M^{me}. d') Rom. E, 40.
- Aulugelle. Hist. C, 307.
- Anson. Poé. A, 164.
- Autreau. Th. B, 138.
- Autroche. (M. d') Trad. A, 94.
- Auvigny. (du Castre d') Mém. D, 63.
- Avila. (d') Hist. C, 426.
- Avrigny. (le P. d') Hist. C, 285.
- Azuni. (M.) Droit. E, 330.

B.

- Bachaumont. Voy. D, 485.
- Bacon. Rhét. C, 119. Hist. D, 101.
- Esp. E, 238.
- Baillet. Hist. litt. C, 420.
- Baert. (M.) Hist. D, 104.
- Bailly. Eloq. Acad. C, 16, 37.
- Balzac. Esp. E, 239. Lettr. E, 292.
- Bannier. Trad. A, 112.
- Baour Lormian. (M.) Trad. A, 226.
270. Théa. B, 223.
- Barbe. (le P.) Fab. B, 329.
- Barbeyrac. Trad. C, 62. E, 318.
- Barbié Dubocage. (M.) Trad. D, 362.
- Barbier. (M^{lle}.) Théa. B, 115.
- Barbier. (M.) Bibl. D, 210.
- Barbier d'Aucour. Dial. 281.

- Barclay. Rom. E, 26.
 Barentin-Montchal. (M. de) Trad.
 D, 444. Géog. D, 247.
 Barnave. Orat. C, 40.
 Baron. Th. B, 90.
 Barral. (l'abbé) Dict. D, 223. Relig.
 E, 382.
 Barre. (le P.) Hist. D, 112.
 Barré. (M.) Th. B, 237.
 Barrère (M.) Elo. Acad. C, 23, 48.
 Barrett. (M. de) Trad. E, 265.
 Barrin. Journ. E, 174.
 Barrois. (François) Bibl. D, 212.
 Barrow. (John) Voy. D, 382,
 413.
 Barthe. Th. B, 196. Poés. B, 316.
 Barthelemi. (l'abbé) Hist. C, 316.
 D, 341.
 Bartoli. Rhét. C, 80.
 Bartram. (William) Voy. D, 436.
 Barruel. (M. l'abbé) Relig. E, 393.
 Basile le Grand. (Saint) Orat.
 B, 433.
 Basnage. Hist. D, 85. Journ. E, 175.
 Bassinet. (M.) Journ. E, 212.
 Bassompierre. Hist. D, 19.
 Bastide. Rom. E, 4.
 Bastien. (M.) Trad. E, 289.
 Battaux. Trad. A, 106, 168. Did.
 B, 393. Trad. C, 70. Hist. D, 179.
 Baudelot Dairval. Voy. D, 270.
 Baudoin. Trad. C, 332, 335. D,
 464.
 Baudory. (le P.) Eloq. C, 27.
 Baudot de Juilli. Hist. C, 421.
 Baudry des Losières. (M.) Voy. D,
 448.
 Bandus. (M.) Journ. E, 215.
 Bavière. (Charl. - Eliz. de) Mém. D,
 38.
 Bayeux. Trad. A, 119.
 Bayle. Dict. D, 218. Journ. E, 173.
 Esp. E, 242.
 Beau. (le) Eloq. Acad. C, 7, 29.
 Hist. C, 365.
 Beauchamps. (Godard de) Hist.
 dram. B, 383. Trad. E, 21.
 Beauchamp, (M. Alphonse de) Hist.
 D, 3.
 Beauchair. (de) Gramm. C, 177.
 Beauharnais. (M^{de}. de) Rom. E, 69.
 Beauclaton. (M.) Trad. A, 252.
 Beaumarchais. Th. B, 191. Mém.
 B, 503.
 Beaume. (l'abbé de la) Rom. Poé.
 E, 106.
 Beaumelle. (la) Trad. B, 428. Esp.
 E, 234.
 Beaumont. (Elie de) Orat. B, 494.
 Beaumont. (M^{me}. Elie de.) Rom.
 E, 55.
 Beauregard. (l'abbé) Orat. B, 463.
 Beausobre. Hist. C, 223.
 Beauvais, évêque de Senez. Orat. B,
 464, 479.
 Beazée. Gramm. C, 125. Trad. C,
 363, 327. E, 401.
 Beccaria. Rhét. C, 82. Lois crim.
 E, 361.
 Beddevole. (M. J.) Trad. D, 139.
 Beffroy de Regny. (M.) Th. B, 215.
 Belin de Ballu. (M.) Trad. D,
 236.
 Bellauger. (l'abbé) Trad. E, 330.

- Belleau. (Remi) Trad. A, 42. Poés. B, 336.
- Bellegarde. (de) Trad. B, 435. D, 434.
- Belloy. (de) Th. B, 188.
- Belot. (M^{me}.) Trad. D, 90. Rom. E, 61.
- Bembe. Hist. D, 132.
- Beni. Rhét. C, 79.
- Benoist. (M^{me}.) Rom. E, 62.
- Benoît. (le P.) Hist. C, 223.
- Benoît. (M. P. V.) Trad. D, 436.
- Benoît. (M.) Rom. E, 33. Trad. E, 154.
- Benserade. Trad. A, 123. Fab. B, 325.
- Bentivoglio. Hist. D, 84.
- Berault-Bercastel. (l'abbé de) Hist. C, 212. Journ. E, 192.
- Berchtold. (le comte de) Voy. D, 271.
- Berchoux. (M.) Poés. B, 289.
- Berenger, de Genève. Hist. D, 144. Voy. D, 293.
- Béranger, (M.) d'Orléans. Voy. D, 486. Esp. E, 258.
- Bergasse. (M.) Mém. B, 503.
- Bergerac. Th. B, 66.
- Bérgier. (l'abbé) Relig. E, 385, 390.
- Bergier, frère du précédent. Trad. A, 26.
- Bergler. Trad. E, 285.
- Berland. Trad. A, 192.
- Bernard. (Saint) Orat. B, 437.
- Bernard. (M^{lle}.) Rom. E, 43.
- Bernard. (Jacques) Journ. E, 174.
- Bernard. Poés. B, 18. Théc. B, 159.
- Bernardi. (M.) Hist. D, 15. Journ. E, 216.
- Berni. Poés. A, 372.
- Bernier. Voy. D, 406.
- Bernis. (le card. de) Poés. B, 283, 350. Mém. D, 53.
- Berquin. Poés. B, 307.
- Berruyer. (le P.) Hist. C, 197.
- Berthelot. (M.) Droit. E, 334.
- Berthier. (le P.) Hist. C, 397. Journ. E, 178.
- Bertin. (le chev. de) Poés. élég. B, 317. Voy. D, 485.
- Bertoud. (l'abbé) Hist. C, 380. D, 74.
- Bertrand. Trad. A, 269.
- Berwick. (le maréch. de) Mém. D, 41.
- Besnier. Rom. Poé. E, 105.
- Besset de la Chapelle. Trad. D, 108, 141.
- Bettinelli. Orat. B, 441. C, 80.
- Bevy. (M.) Hist. C, 395.
- Beuf. (l'abbé le) Hist. C, 401.
- Bèze. (Théodore de) Poés. A, 170.
- Biervillas. (Innigo de) Voy. D, 405.
- Bièvre. (de) Th. B, 206.
- Bignon. (l'abbé du) Hist. C, 348.
- Bilhon. (M.) Hist. C, 348.
- Billardièrre. (M. la) Voy. D, 296.
- Billecoq. (M.) Trad. A, 142. D, 273, 431, 438.
- Billings. (le commod.) Voy. D, 432.
- Binet. (M.) Trad. A, 86, 107.
- Bion. Poés. A, 50.

- Biot. (M.) Journ. E, 189.
 Bitaubé. Trad. A, 13, 287. Rom.
 poét. E, 108.
 Blair. (Hugues) Orat. C, 63. Rhét.
 C, 119.
 Blair. (Jean) Hist. C, 273.
 Blanc. (le) Théâ. B, 155.
 Blanc de Guillet. (le) Trad. A, 68.
 Th. B, 204. Journ. E, 198.
 Blanchard. (M.) Rom. E, 6.
 Blanchet. (l'abbé) Rom. E, 8.
 Bletterie. (l'abbé de la) Trad. C, 353.
 Hist. C, 367.
 Blin de Sainmore. Th. B, 214. Elég.
 B, 315.
 Boaton. (de) Trad. A, 276.
 Boccace. Rom. E, 132.
 Boïardo. Poés. A, 211.
 Boileau. Poés. B, 4. Sat. B, 308.
 Poés. B, 249. Trad. C, 71.
 Boileau. (M.) Trad. D, 143.
 Boindin. Th. B, 115.
 Boisard. Fab. B, 330.
 Bois-Guilbert. Trad. C, 332.
 Boisjolin. (M.) Trad. A, 408.
 Journ. E, 211.
 Boismont. (l'abbé de) Or. funéb. B,
 478.
 Boisrobert. Th. B, 58.
 Boissonade (M.) Journ. E, 223.
 Lett. E, 309.
 Boissy. (de) Th. B, 138.
 Boissy, (de) fils du précédent. Hist.
 C, 200.
 Boiste. (M.) Dict. C, 166. D, 260.
 Boivin de Villars. Hist. D, 8.
 Boivin. Trad. A, 38.
 Bolts. Voy. D, 407.
 Bonareilly. Th. A, 298.
 Bonamy. Journ. E, 190.
 Bonnefons. Poés. A, 172.
 Bonnegarde. (de) Dict. D, 226.
 Bonneville. (M.) Trad. A, 347.
 Bonnières. (de) Orat. B, 502.
 Bontemps. (Mme.) Trad. A, 418.
 Borch. (le comte de) Trad. A, 276.
 Voy. D, 343.
 Bordeaux. (de) Mém. D, 26.
 Bordelon. (l'abbé) Lettr. E, 295.
 Born. (le baron de) Voy. D, 350.
 Bory de St.-Vincent. (M.) Voy. D,
 380, 383.
 Bossu. (le capit.) Voy. D, 448.
 Bossnet. Orat. B, 456. Or. fun. E,
 470. Hist. C, 221, 260. Esp.
 E, 243. Droit eccl. E, 371. Relig.
 E, 405.
 Bossut. (l'abbé) Ed. E, 389.
 Bouchaud. Trad. A, 302. E, 156.
 Boucher. (M.) Droit. E, 327.
 Boucher de la Richardière. (M.) Voy.
 D, 268.
 Boucheseiche. (M.) Trad. D, 402.
 Boufflers. (M. de) Poés. B, 485. Con-
 tes. E, 126.
 Bongainville. (de) Trad. A, 191.
 Eloq. C, 6.
 Bougainville. (M. de) Voy. D, 287.
 Bougeant. (le P.) Hist. C, 362. Voy.
 D, 287. Relig. E, 388.
 Bouhereau. Trad. B, 431.
 Bouhier. Trad. A, 151.
 Bouhours. (le P.) Rhét. C, 87. Gram-
 C, 170. Dial. E, 281.

- Bonillon. Hist. D, 11.
 Bouilly. (M.) Th. B, 224.
 Boulainvilliers. (le comte de) Hist. C, 388.
 Boulard, notaire. (M.) Trad. D, 92, 331. E, 382, 398.
 Boulard, libraire. (M.) Bibl. D, 206.
 Boulay de la Meurthe. (M.) Hist. D, 100.
 Boulogne. (M. l'abbé) Or. funéb. B, 480. Journ. E, 213, 223.
 Bourdaloue. (le P.) Orat. B, 451, 473.
 Bourdelot. Rom. E, 11.
 Bourgoing. (M.) Hist. C, 245. Trad. C, 418. Voy. D, 331.
 Bourgueil. (M.) Th. B, 237.
 Bourrit. (M.) Voy. D, 328.
 Bourlet de Vauxcelles. Journ. E, 202. Espr. E, 256. Lettres. E, 298.
 Boursault. Th. B, 75. Fab. B, 325. Rom. E, 78. Lettr. E, 292.
 Bontard. (M.) Journ. E, 222.
 Boyer. Th. B, 63.
 Boze. (de) Elog. Acad. C, 5.
 Brantôme. Hist. D, 17.
 Bray. (M. le chevalier de) Voy. D, 349.
 Breard de Neuville. (M. l'abbé) Droit. E, 337.
 Brébeuf. Trad. A, 142.
 Brécourt. Th. B, 67.
 Brenner. (l'abbé) Hist. D, 114.
 Brequigny. Trad. B, 415. Hist. D, 133, 179.
 Bret. Th. B, 171. Voy. D, 486. Journ. E, 194.
 Breteuil. (le baron de) Mém. D, 46.
 Breton. (M.) Trad. D, 281.
 Breton. (M. le) Elog. Acad. C, 10. Journ. E, 189, 211.
 Bridault. Hist. C, 345.
 Brion. (M.) Atlas. D, 263.
 Briquet. (M^{me}.) Dict. D, 231.
 Brissot. Orat. C, 42. Trad. D, 90. Hist. D, 185.
 Brizard. (l'abbé) Elog. Acad. C, 24, 423. Hist. C, 430.
 Brohon. (M^{lle}.) Rom. E, 67.
 Brooke. (M^{me}.) Rom. E, 156.
 Brosselart. (M.) Trad. E, 362.
 Brosses. (le P. de) Gramm. C, 124. Voy. D, 471.
 Brotier. (le P.) Edit. A, 131. C, 351.
 Brotier neveu. (l'abbé) Trad. A, 38. Journ. E, 188.
 Brongton. (le capitaine) Voy. D, 433.
 Brousse des Faucherets. Th. B, 216.
 Browne. Voy. D, 392.
 Bruce. Voy. D, 384.
 Bruère. (la) Th. B, 154.
 Brueys. Th. B, 97. Hist. C, 224.
 Bruyset. (J. M.) Trad. E, 131.
 Bruix. Journ. E, 198.
 Brumoy. (le P.) Trad. A, 31, 35. Poés. A, 197. B, 164. Hist. C, 397.
 Brun. (M. le) Trad. A, 20, 225.
 Brun. (le) Poés. B, 300.
 Bruyn. (le) Voy. D, 300.
 Brunet. Th. B, 186.
 Brunet. (le P.) Trad. D, 303.
 Brunet fils. (M.) Bibl. D, 208. C, 309.
 Brussel. Voy. D, 314.
 Bruté de Loirelle. Trad. A, 440.

- Bryan. (M. Edouard) D, 452.
 Brydone. (M.) Voy. D, 338.
 Duat. (le comte de) Hist. C, 389.
 Buchanan. Hist. D, 107.
 Buffier. Did. B, 392. Rhét. C, 88.
 Gramm. C, 138.
 Bullet. Hist. C, 393.
 Bulteau. Hist. C, 250.
 Burke. Orat. C, 57.
 Burigny. Hist. C, 369. D, 137.
 Burlamaqui. Droit. E, 321.
 Burney-Darblay (M^{me}.) Rom. E, 157.
 Bury. (de) Hist. C, 364, 429, 431.
 Burriel. (le P.) Voy. D, 449.
 Busching. Géog. D, 250.
 Bussy-Rabutin. Mém. D, 32. Lettr.
 E, 295.
 Butler. (Samuël) Poés. A, 255.
 Butler. (Alban) Hist. C, 254.
 Butler. (Charles) Relig. E, 381.
 Buy de Mornas. Atlas. D, 261.
 Byron. Voy. D, 289.

 C.
 Cubanis. Trad. A, 447.
 Calusac. Th. B, 158.
 Cailhava. (M.) Th. B, 189. Did. B,
 398.
 Caillard. (M.) Journ. E, 122.
 Caillau. Trad. A, 18c.
 Cailleau. Bibl. D, 208.
 Calderon. Th. A, 317.
 Callimaque. Poés. A, 53.
 Calmet. (Dom) Hist. C, 194. Relig.
 E, 378, 382.
 Calprenède. (la) Th. B, 59. Rom. E, 32.
 Calpurnius. Poés. A, 162.
 Cambacérés. (l'abbé de) Orat. B, 466.
 Cambacérés. (S. A. S. le Prince) Lois.
 E, 347.
 Cambri. Voy. D, 327.
 Camoens. (le) Poés. A, 239.
 Campe. (M.) Voy. D, 281.
 Campenon. (M.) Voy. D, 328. E, 293.
 Campion. (Henri de) D, 21.
 Campistron. Th. B, 88.
 Camus. Eloq. C, 110. Voy. D, 278,
 328. Droit. E, 312.
 Cantwel. Trad. C, 120. D, 92, 350.
 E, 155.
 Caraccioli. Hist. C, 244. Mém. D, 46.
 Lettr. E, 290.
 Cardonne. Rom. E, 4.
 Carion de Nisas. (M.) Th. B, 226.
 Carloix. (Vincent.) Hist. D, 12.
 Carmontelle. Th. B, 195.
 Carnot. (M.) Elo. Acad. C, 24.
 Carrières. (le Père de) Relig. E, 377.
 Carteret. Voy. D, 289.
 Carver. Voy. D, 436.
 Casas. (Las) Voy. D, 434.
 Casaux. (M^{me} de) Trad. D, 323.
 Cassandre. Trad. C, 69.
 Cassas. (M.) Voy. D, 481.
 Castel. (le P.) Espr. E, 248.
 Castel. (M.) Poés. B, 287.
 Castelnau. Hist. D, 9.
 Castera. (M.) Trad. A, 321. Hist. D,
 157. Trad. D, 377, 384, 385, 392,
 410, 422, 432, 439.
 Castillon. (J.) Journ. E, 178.
 Castillon. (MM.) Journ. E, 194.
 Casti. Poés. A, 376.

- Catani. Orat. B, 443.
 Catherine II, Impératrice de Russie.
 Lois. E, 363.
 Catrou. Trad. A, 81. Hist. C, 224, 338.
 Cats. Poés. A, 450.
 Catteau. (M.) Voy. D, 355, 357.
 Catulle. Poés. A, 69.
 Caussin. (M.) Trad. A, 29. Rom. E, 7.
 Caux. (de) Th. B, 175.
 Caveyrac. (l'abbé de) Hist. C, 437.
 Cayet. Hist. D, 16.
 Caylus. (M^{me}. de) Mém. D, 33.
 Caylus. (le comte de) Trad. E, 131.
 Cazalès. Orat. C, 35.
 Cazotte. Rom. poét. E, 110.
 Cedors. (de) Trad. A, 231.
 Ceilliers. (Dom) Hist. C, 230.
 Celsius. Hist. D, 159.
 Cerati. Orat. B, 443.
 Cervantes. (Michel) A, 316. Rom. E, 127.
 Cerutti. Elo. Acad. C, 15.
 Cerveau. (l'abbé) Esp. E, 245.
 César. Hist. C, 328.
 Cesarotti. Orat. B, 442.
 Chabanon. Trad. A, 49. Théât. B, 200.
 Chabeaussière. (M. la) Trad. A, 46.
 B, 227. Journ. E, 211.
 Chalotais. (la) Orat. B, 498.
 Chalmet. Trad. B, 427.
 Chamfort. Th. B, 201. Poés. dram. B, 360. Hist. dram. B, 386. Disc. Acad. B, 512. Journ. E, 189.
 Champagne. (M.) Trad. E, 329.
 Champmélé. Th. B, 81.
 Chaudler. Voy. D, 362.
 Chautreau. Trad. E, 273.
 Chanvallon. Voy. D, 456.
 Chapelain. (le P. le) Orat. B, 458.
 Chapelle. Poés. B, 336. Voy. D, 485.
 Chapelle. (la) Trad. A, 70, 126. Théât. B, 87.
 Chappe. (l'abbé) Voy. D, 225.
 Charbuy. Hist. C, 201.
 Chardin. Voy. D, 398.
 Chardon de la Rochette. (M.) Journ. E, 212.
 Charenton. (le P.) Trad. D, 69.
 Chariton. Rom. E, 20.
 Charles IX. Hist. D, 10.
 Charlevoix. (le P. de) Hist. D, 179.
 Voy. D, 454, 464.
 Charpentier. Trad. C, 296.
 Charron. Esp. E, 237.
 Chas. (M.) Esp. E, 258.
 Chatam. Orat. C, 57.
 Châteaubriand. (M. de) Rom. poét. E, 119. Relig. E, 397.
 Châteaubrun. Th. B, 129.
 Chatenay. (M^{lle}. de) Trad. E, 161.
 Chastellux. (le marquis de) Voy. D, 441.
 Chaucer. Poés. A, 386.
 Chaudon. (M.) Dict. D, 224.
 Chauspié. Dict. D, 220.
 Chaulieu. Poés. B, 340.
 Chaumont. (le chevalier de) Voy. D, 411.
 Chaussard. (M.) Trad. C, 302. Esp. E, 259.
 Chaussée. (la) Th. B, 149.
 Cheminais. (le P.) Orat. B, 453.
 Chenedollé (M.) Poés. B, 293. Journ. E, 215.

- Chénier, le père. (de) Hist. D, 188.
 Chénier. (M.) Th. B., 220.
 Chenu. Hist. C, 399.
 Chéron. Trad. E, 148.
 Chesnaye-des-Bois. (la) Hist. C, 383.
 Dict. D, 232.
 Chevreau. Hist. C, 290.
 Chesterfield. Lettr. E, 310.
 Choiseul. (le duc de) Mém. D, 54.
 Choiseul-Gouffier. (M. de) Voy.
 D, 479.
 Choiseul-Meuse. (M. de) Trad. A,
 293.
 Choisy. (l'abbé de) Hist. C, 211, 419.
 Mém. D, 25. Voy. D, 411.
 Chompré. (M.) Relig. E, 382. Myth.
 E, 412.
 Chompré fils. Voy. D, 276.
 Cicéron. Orat. B, 418. Rhét. C, 72.
 Pensées. E, 233. Lettres. E, 287.
 Lois. E, 313.
 Citri de la Guette. Hist. C, 347. Trad.
 D, 450.
 Clairon. (Mlle.) Déclam. C, 116.
 Clarendon. Hist. D, 99.
 Claudien. Poés. A, 160.
 Claustre. (l'abbé de) Journ. E, 173.
 Clavier. (M.) Trad. D, 275. E,
 410.
 Clavière. Hist. D, 185.
 Clede. (la) Hist. D, 77.
 Clémencet. (Dom.) Hist. C, 271.
 Hist. Litt. D, 191.
 Clément de Genève. Journ. E, 191.
 Clément. (l'abbé) Orat. B, 460.
 Clément. (Dom) Hist. C, 271.
 Clément de Dijon. (M.) Trad. A, 226.
 Sat. B, 311. Hist. Dram. B, 386.
 Trad. B, 423. E, 15. Journ. E,
 188, 210, 228.
 Clerc. (Jean le) Hist. D, 85. Journ.
 E, 175, 176.
 Clerc. (Nicolas le) Hist. D, 152.
 Clerc. (le) Rom. Poét. E, 111.
 Clerc de Sept Chênes. (le) Trad. C,
 363.
 Clos. (de la) Rom. E, 90.
 Cochin. Orat. B, 489.
 Coffinières. (M.) Lois. E, 351.
 Coiffier. (M. H. de) Trad. E, 139.
 Rom. E, 166.
 Coigneux de Belabre. (M. le) Trad.
 D, 106.
 Colardéau. Poés. élég., B, 314.
 Colin. Trad. C, 72.
 Collé. Th. B, 167. Mém. D, 56.
 Collin d'Harleville. Th. B, 216.
 Colomme. (le P.) Géog. D, 248.
 Colquhoun. (M.) Hist. D, 106.
 Commelin. Rom. E, 11.
 Comeyras. (Victor) Voy. D, 277.
 Comines. Hist. C, 422.
 Commire. (le P.) Poés. A, 183.
 Condamine. (la) Voy. D, 462.
 Condé. Hist. D, 9.
 Condillac. Gramm. C, 126. Esp. E,
 258.
 Condorcet. Elog. C, 4. Orat. C, 44.
 Journ. E, 221.
 Congrève. Th. A, 329.
 Constant. (M. B.) Hist. D, 100.
 Contant d'Orville. Esp. E, 249. Rom.
 E, 4.
 Conthur. (M.) Voy. D, 336.

- Cook. Voy. D, 289.
 Coray. (M.) Trad. D, 243. Rom. E, 12
 Cordier. (Mathurin) Dial. E, 280.
 Cormartin. (M.) Voy. D, 335.
 Cormilliole. (M.) Trad. A, 157.
 Cornaille. (Pierre) Th. B, 49.
 Corneille. (Thomas) Trad. A, 115. Théât. B, 65.
 Cornelius Nepos. Hist. C, 333.
 Coste. Trad. C, 297. D, 435.
 Coster. Journ. E, 209.
 Couchu. Rom. E, 4.
 Coulanges. Poés. B, 339.
 Coulanges. (M^{me}. de) Lettr. E, 299.
 Couley. Voy. D, 285.
 Coupé. (M.) Trad. A, 146. Rom. E, 4. Journ. E, 214.
 Courayer. (le) Trad. C, 239.
 Cournand. (M.) Trad. A, 94. Poés. B, 271.
 Court de Gebelin. Gramm. C, 125. Mém. D, 29.
 Cousin. (le P.) Trad. C, 217, 359, 367.
 Cousin Despréaux. (M.) Hist. C, 316. Relig. E, 408.
 Cowley. Poés. A, 339.
 Coxe. (William) Voy. D, 319, 345, 429.
 Coyer. (l'abbé) Hist. D, 168. Voy. D. 337. Facét. E, 271.
 Cramer. Trad. D, 333.
 Crassons. (M. Paulin) Journ. E, 211.
 Crébillon. Th. B, 120.
 Crébillon fils. Rom. E, 82.
 Crevecœur. (M. de) Voy. D, 442.
 Crévier. Hist. C, 336, 361.
 Creuzé de Lesser. (M.) Trad. A, 233.
 Crignon. (M.) Trad. A, 168.
 Croiset. Relig. E, 406.
 Croix. (l'abbé de la) Géogr. D, 250.
 Croix. (de la) Dict. C, 228. D, 228.
 Croix. (M. de la) Orat. B, 502. Lois. E, 327.
 Cujas. Droit. E, 335.
 Curne de Sainte-Palaye. (de la) Hist. C, 409. Rom. E, 32.
 Cuvier. (M.) Elo. Acad. C, 10. Journ. E, 212.
 Cuvier. (Frédéric) Journ. E, 189.
 D.
 Dacier. (André) Trad. A, 102. C, 299.
 Dacier. (M^{me}.) Trad. A, 12, 38, 42, 57, 61.
 Dacier. (M.) Eloq. C, 8, 10. Trad. C, 296, 307. Journ. E, 212.
 Dailliant de la Touche. Journ. E, 188.
 Dallaway. (Jacques) Voy. D, 359.
 Dambreville. (M.) Hist. C, 247. Trad. C, 355.
 Damini. (M.) Voy. D, 486.
 Dampier. (G.) Voy. D, 284.
 Dampierre. Th. B, 210.
 Dancourt. Th. B, 91.
 Dangerville. (M.) Hist. C, 442.
 Daniel. (le P.) Hist. C, 371, 411.
 Dante. Poés. A, 206.
 Danton. Orat. C, 46.
 Daru. (M.) Trad. A, 108. Disc. Acad. B, 511. Trad. C, 72.
 Darwii.

- Darwin. Poés. A, 427.
 Daunou. (M.) Disc. Acad. B, 512.
 Orat. C, 51. Edit. D, 165.
 Debûre, le jeune. Bibl. D, 206.
 Debure, l'aîné. (M.) Bibl. D, 213.
 Deforis. (Dom) Relig. E, 406.
 Delambre. (M.) Eloq. Acad. C, 10.
 Delandine. (M.) Dict. D, 225. Journ.
 E, 200.
 Delalot. (M. Charles) Journ. E, 223.
 Delaunay. Fab. B, 325.
 Delenze. (M.) Trad. A, 418, 428.
 Deleyre. Voy. D, 276. Journ. E, 192.
 Esp. E, 238.
 Delille. (M.) Trad. A, 87, 252.
 Poés. B, 272, 363.
 Delolme. Consult. E, 364.
 Demanet. (l'abbé) Voy. D, 368.
 Demeunier. (M.) Trad. B, 423.
 D, 290, 298, 338, 407, 430,
 472.
 Démosthène. Orat. B, 407.
 Demoustier. Th. B, 263. Myth. E,
 413.
 Denham. Th. A, 332.
 Denina. (M.) Hist. D, 129. Hist.
 Litt. D, 196.
 Denys d'Halicarnassè. Eloq. C, 76.
 Hist. C, 330.
 Denize. Trad. A, 131.
 Denon. (M.) Voy. D, 343, 482.
 Desbillons. (le P.) Poés. A, 263.
 Relig. E, 401.
 Desbois de Rochefort. Journ. E, 214.
 Desboulmiers. Hist. dram. B, 385.
 Deschamps. (M.) Th. B, 237. Rom.
 E, 6. Trad. E, 154, 157, 163.
 Desessarts. (M.) Catiscs célèb. 508.
 Hist. Litt. D, 202. Rom. E, 2.
 Desfontaines. Th. B, 60.
 Desfontaines. (l'abbé) Trad. A, 84.
 Dict. C, 175. Trad. C, 340. D,
 78. E, 144. Journ. E, 179.
 Desfontaines. (M.) Th. B, 237. Rom.
 E, 6.
 Desforges. Th. B, 209.
 Desforges-Maillard. Poés. B, 354.
 Desgrouais. Gramm. C, 178.
 Deshoulières. (M^{de}) Poés. B, 366.
 Elég. B, 313.
 Desmahis. Théât. B, 175. Poés.
 B, 355. Voy. D, 485.
 Desmares. Trad. C, 331.
 Desmarests. Théât. B, 60. Rom. E, 32.
 Desmay. Fab. B, 325.
 Desormeaux. Mém. D, 24. Hist.
 D, 71.
 Despaze. (M.) Poés. sat. B, 311.
 Desprémenil. Orat. C, 36.
 Després. (M.) Théât. B, 237. Trad.
 E, 154, 157.
 Desrenaudes. (M.) Trad. C, 355.
 Destouches. Th. B, 123.
 Devaisné. Journ. E, 229.
 Deyverdun. (M.) Trad. E, 139.
 Diderot. Rom. E, 84.
 Didot. (M. F.) Trad. A, 93.
 Dinouart. Eloq. B, 484. C, 112.
 Hist. C, 214.
 Diodore de Sicile. Hist. C, 256.
 Diogène. (Antoine) Rom. E, 9.
 Dion Cassius. Hist. C, 331, 355.
 Dion Chrysostôme. Orat. B, 414.
 Doissin. (le P.) Poés. A, 200.

- Domairon. Rhét. C, 101. Hist. C, 278. Voy. D, 279.
 Domat. Lois. E, 335.
 Doppet. (le général) Hist. D, 146.
 Dorat. (Claude-Joseph) Poés. B, 30.
 Théât. B, 170. Poés. B, 315, 356.
 Fab. B, 329.
 Dotteville. Trad. A, 59. C, 327, 353.
 Dotti. Poés. A, 374.
 Douçette. (de la) Trad. E, 135.
 Douchet. Orthog. C, 151.
 Doujat. Trad. C, 335.
 Dreux du Radier. Hist. C, 281, 394.
 Mém. D, 66. Journ. E, 190.
 Drouet. Hist. C, 217.
 Dryden. Théât. A, 327. Poés. A, 392.
 Duault. (M.) Poés. B, 369.
 Dubellay. Hist., D, 6.
 Dubocage. (M^{de}) Trad. A, 252.
 B, 12.
 Dubois. Trad. B, 437.
 Dubois. (J. - B.) Journ. E, 179.
 Dubois. (M.) Voy. D, 324.
 Dubois-Fontanelle. (M.) Trad. A, 113. Théât. B, 214. Hist. C, 346.
 Trad. E, 161.
 Dubois de la Molignière. (M.) Trad. A, 138.
 Dubois de Saint-Gelais. Trad. A, 299.
 Dubos. (l'abbé) Did. B, 392. Hist. 387.
 Dubreuil. (le P.) Hist. C, 402.
 Dubroca. (M.) Déclam. C, 118.
 Dubuisson. Th. B, 204.
 Duchat. (le) Anec. E, 262.
 Duché. Th. B, 107.
 Duchesne. (André) Hist. C, 241.
 Duchesne. (François) Hist. C, 241. Mém. D, 60.
 Duchenay. (M.) Mém. D, 60.
 Ducis. (M.) Th. B, 218.
 Duclos. Hist. C, 423, 440. Voy. D, 340. Rom. E, 83.
 Duclos. (l'abbé) Bibl. D, 208.
 Ducray-Duminil. (M.) Rom. E, 95.
 Dudoier. Th. B, 217.
 Dufour. (M.) Trad. A, 95.
 Dufresnoy. Poés. A, 175.
 Dufresny. Th. B, 100.
 Duguay-Trouin. Mém. D, 42.
 Duguet. Esp. E, 231. Relig. E, 404.
 Dujardin. Trad. A, 150. Hist. D, 85.
 Dulard. (M.) Poés. B, 257.
 Dulaure. (M.) Hist. C, 406. Voy. D, 323.
 Dumaniant. (M.) Th. B, 225.
 Dumarçais. Gramm. C, 134, 144.
 Dumas. Hist. C, 226.
 Dumas. (C.-G.-F.) Trad. D, 429.
 Dumoulin. Jurisp. E, 351.
 Dumouchel. (M.) Journ. E, 188.
 Dumourier. Trad. A, 235. Poés. B, 25.
 Dupaty. Orat. B, 499. Voy. D, 341.
 Duperron de Castera. Trad. A, 242.
 E, 15.
 Dupin. Hist. E, 229. C, 290.
 Dupin. (M.) Droit. E, 310.
 Duplex. Hist. C, 370. D, 19.
 Dupont de Nemours. (M.) Journ. E, 224.

- Dupré de Saint-Maur. Trad. A, 249. Egly. (Montenaut d') Trad. A, 180. Hist. D, 137.
- Dupuis. Relig. E, 410. Eidous. Trad. D, 457.
- Dupuis. (D.) Esp. E, 247. Elie. Hist. C, 306.
- Dupuy. (P.) Droit. E, 370. Ellis. (Henri) Voy. D, 427.
- Dupuy. (Louis) Trad. A, 32. Eloq. Acad. C, 7. Journ. E, 173. Elphinston. (M.) Gramm. C, 190.
- Duquesne. (l'abbé) Relig. E, 407. Elysée. (le P.) Orat. B, 461.
- Duquesnoy. (Adrien) Voy. D, 395. Emery. (M.) Esp. E, 243.
- Durand. (Dom) Hist. C, 271. Erard. Orat. B, 486.
- Durand. (M.) Trad. A, 151. Voy. D, 374. Ercilla. (Alonso d') Poés. A, 236.
- Durand. (M^{de}) Rom. E, 45. Erasme. Facét. E, 264. Dial. E, 279.
- Durand de Maillane. Droit. E, 368, 370. Ersch. (M.) Hist. litt. D, 200.
- Dureau de la Malle. Disc. acad. B, 511. Trad. C, 354. Eschine. Orat. B, 410.
- Duresnel. Trad. A, 261. Eschyle. Th. A, 29.
- Durey de Noinville. Hist. dram. B, 384. Esmenard. (M.) Poés. B, 291.
- Durey de Morsan. Trad. C, 78. Esope. Poés. A, 54.
- Durival. Trad. D, 77. Espagnac. (le Baron d') Mém. D, 48.
- Dusaulx. Trad. D, 137. Voy. D, 327. Estienne. (Henri) Dict. C, 131.
- Dussault. (M.) Journ. E, 223. Estienne. (Robert) Dict. C, 136.
- Dutems. (l'abbé) Hist. C, 398. Estienne. (Robert) Trad. C, 63.
- Dutens. (M.) Rom. E, 32. Estoile. (de l') Hist. D, 10, 15.
- Dutertre. (Duport) Hist. D, 95. Estouteville. (le C^{te} d') Trad. A, 208.
- Dutertre. (le P.) D, 451. Estrées. (le Duc d') Hist. D, 18.
- Duval. (M. Amaury) Journ. E, 189, 211. Etienne. (M.) Hist. dram. B, 389.
- Duval. (M. Alexandre) Théât. B, 225. Eton. (William) Hist. D, 175.
- Duveyrier. (M.) Orat. B, 504. Euripide. Th. A, 32.
- Duvoisin. (M.) Relig. E, 395. Eustathe. Rom. E, 21.
- E. Eyriès. (M.) Trad. D, 433.
- F.
- Fabre. (le P.) Trad. A, 83. Hist. C, 207.
- Fabre d'Eglantine. Th. B, 201.
- Facciolati. Dict. C, 136.
- Fagan. Th. B, 146.
- Fagnan. (M^{de}) Rom. E, 57.

- Falaiseau. Hist. D, 87.
 Fantin des Odoarts. (M.) Hist. C, 377, 444.
 Fare. (de la) Poés. B, 342. Mém. D, 25.
 Farquhar. Th. A, 330.
 Favart. Th. B, 159.
 Fauchet. (l'abbé) Eloq. acad. C, 22.
 Fayre. Trad. D, 128.
 Fauques. (M^{lle}. de) Rom. E, 58.
 Fayette. (M^{de}. de la) Rom. E, 38. Lettr. E, 299.
 Feith. Th. A, 355.
 Felice. (de) Droit. E, 321, 324.
 Feller. (l'abbé de) Dict. D, 226. Rel. E, 386.
 Felets. (M. de) Journ. E, 189, 222.
 Felibien. Hist. C, 404.
 Felsroden. Orat. C, 64.
 Fénelon. Trad. A, 21. Orat. B, 456. Rhét. C, 90. Rom. poét. E, 98. Dial. E, 280. Relig. E, 444.
 Fenouillot de Falbaire. Th. B, 208.
 Ferandière. (M^{de}. de la) Poés. B, 368.
 Fermin. (M.) Voy. D, 458.
 Ferrand. Poés. B, 344.
 Ferrand. (M.) Hist. C, 278.
 Ferraud. (l'abbé) Dict. C, 147.
 Ferreras. Hist. D, 71.
 Ferri. (M.) Rhét. C, 95. Voy. D, 353.
 Fersen. (le Comte de) Orat. C, 64.
 Fevre. (M. le) Trad. D, 155.
 Fevre (le) de la Roche. Trad. A, 108.
 Fevre (le) de Villebrune. Trad. A, 159. C, 305, E, 134.
 Feyre. (Edouard le) Trad. E, 162.
 Fielding. Rom. E, 146.
 Fievée. (M.) Rom. E, 6, 97.
 Fischer. (M.) Voy. D, 332.
 Flachet. Voy. D, 302.
 Flechier. Orat. B, 456, 470. Hist. C, 367. D, 74. Voy. D, 486.
 Fleurieu. (M. de) Voy. D, 296, 473.
 Fleury. (l'abbé) Hist. C, 199, 203. Droit. E, 340, 368.
 Flins des Oliviers. Th. B, 210.
 Florian. Th. B, 199. Fab. B, 331. Poés. B, 361. Rom. E, 116. Trad. E, 129.
 Flotte. (de la) Trad. D, 307.
 Foé. (de) Rom. E, 141.
 Folengo. (Théophile) Poés. A, 216.
 Font. (de la) Théât. B, 120.
 Fontaine. (de la) Poés. B, 313. Fab. B, 321. Poés. B, 338. Trad. E, 25. Voy. D, 485.
 Fontaine. (Auguste la) Rom. E, 137.
 Fontaines. (M^{de}. de) Rom. E, 46.
 Fontanes. (M. de) Trad. A, 403. Poés. B, 282. Eloq. acad. C, 25.
 Fontenay. (le P. de) Hist. C, 397.
 Fontenai. (l'abbé de) Voy. D, 279. Journ. E, 193.
 Fontenelle. Théât. B, 86. Poés. B, 304. Hist. B, 382. Elog. C, 1. Dial. E, 281. Lettr. E, 302.
 Fontette. (Fevret de) Mém. D, 67.

- Forbin. Mém. D.**, 42.
Forbonnais. Hist. C., 413.
Force. (M^{lle}. de la) Rom. E., 42.
Forcellini. Dict. C., 136.
Formey. Hist. C., 215. **Esp. E.**, 250.
Fordyce. Orat. C., 62.
Forgeot. Th. B., 211.
Forrest. (le Capitaine) Voy. D., 471.
Forster, (Georges) Allemand. Voy. D., 321.
Forster, (Georges) Anglais. Voy. D., 401.
Fortia de Piles. (M.) Voy. D., 320.
Fortier. (M. le) Trad. C., 78.
Fortiguerra. Poés. A., 233.
Fortis. (l'abbé) Voy. D., 366.
Fosse. (de la) Th. B., 109.
Fouher d'Obsonville. Voy. D., 420.
Fouchy. (Grandjean de) Elog. acad. C., 4.
Fournier. (F.-L.) Bibl. D., 208.
Fox. Crat. C., 58.
Fradin. (M.) Trad. D., 245.
Fraguier. Poés. A., 186.
Framery. (M.) Trad. A., 215. **Théât. B.**, 228.
Franc (le) de Pompignan. Trad. A., 35, 93. **Théât. B.**, 153. **Poés. B.**, 298. **Voy. D.**, 485.
François. (l'abbé) Relig. E., 390.
François de Neufchâteau. (M.) Trad. A., 172. **Théât. B.**, 213. **Poés. B.**, 360. **Orat. B.**, 504. **Journ. E.**, 200.
Frapaolo. Hist. C., 239.
Fréron. Trad. A., 228. **Hist. D.**, 102. **Journ. E.**, 184, 192.
Frédéric II, Roi de Prusse. Poés. B., 261, 351. **Hist. D.**, 117. **Lois. E.**, 362.
Frémin de Beaumont. (M.) Trad. A., 419.
Frenilly. (M. de) Poés. B., 370.
Fieret. Trad. A., 309. **Elog. acad. C.**, 6.
Fresnais. Trad. E., 135, 151, 156.
Frey Deslandres. (M.) Trad. D., 309, 344.
Friedel. Trad. A., 347.
Frisi. Orat. B., 441.
Frossard. (M.) Trad. C., 63.
Furetière. Fab. B., 324. **Dict. C.**, 158.
Fursman. Trad. A., 358.
Fuselier. Fab. B., 325.

G.

Gabiot. (M.) Trad. A., 183.
Gacon. Trad. A., 43.
Gaichiés. Elog. C., 103.
Gail. (M.) Trad. A., 25, 45, 52, 55, 132. **B.**, 404.
Gaillard. Poés. B., 398. **Elog. C.**, 16. **Rhét. C.**, 92. **Hist. C.**, 417, 424, 96. **Journ. E.**, 228.
Galignani. (M.) Journ. E., 227.
Gallais. (M.) Dict. D., 260. **Journ. E.**, 221.
Galland. (Antoine) Rom. E., 7.
Gallet. (M.) Trad. A., 362.
Gamache. Rhét. C., 90.
Ganeau. Fab. B., 329.
Garat. (M.) Elog. acad. C., 17. **Journ. E.**, 221.
Garcillasso de la Vega. Voy. D., 464.
Garnier. (l'abbé) Hist. C., 375.
Garnier. Théât. B., 39.

- Garnier. Voy. imag. E, 168.
 Garnier. (M. Germain) Trad. D, 305.
 Garth. Poés. A, 260.
 Gaston. Trad. A, 95.
 Gaudin. (M. l'abbé) Voy. D, 344.
 Gauthier de la Peyronie. (M.) Trad. D, 358.
 Gaulmin. (Gilbert) Trad. E, 21.
 Gautier. Orat. B, 485.
 Gazon Doursigné. Trad. A, 183.
 Gay. Th. A, 328. Poés. A, 400.
 Gayot. Causes célèb. B, 506.
 Gedoin. Trad. C, 76. D, 273. E, 414.
 Gellert. Poés. A, 435. Lett. E, 309.
 Gemelli Carreri. Voy. D, 284.
 Gendre. (l'abbé le) Hist. C, 373.
 Genest. (l'abbé) Théât. B, 87.
 Genet. Hist. D, 104.
 Genet le fils. (M.) Trad. D, 159.
 Genlis. (Mme. de) Théât. B, 219.
 Rom. E, 70.
 Gentil. (le) Voy. D, 403.
 Geoffroy. (M.) Trad. A, 52. Journ. E, 188, 222.
 Georgeon. Trad. D, 128.
 Gérard de Rayneval. (M.) Trad. D, 250. Jurispr. E, 323.
 Gérard de Propiac. (M.) Trad. E, 138.
 Gérard. (l'abbé) Relig. E, 391.
 Gerberon. Hist. C, 226.
 Gerbier. Orat. B, 493.
 Germanes. (M. l'abbé de) Hist. D, 135.
 Gervaise. (Dom) Trad. E, 289.
 Gery. (l'abbé de) Orat. B, 462.
 Gesner. Poés. A, 279, 439.
 Gesner (J.-Math.) Dict. C, 136.
 Gherardi. Th. B, 86.
 Giannone. Hist. D, 139.
 Gibert. Rhét. C, 82.
 Gibbon. Hist. C, 362.
 Gillet. Théât. B, 45.
 Gillet. Orat. B, 486.
 Gillet. (le P.) Trad. C, 195.
 Gin. Trad. A, 14, 49. Eloq. C, 109.
 Trad. E, 153.
 Ginguené. (M.) Journ. E, 189, 211.
 Girard. (l'abbé.) Gramm. C, 139.
 Giraudeau (le P.) Relig. E, 408.
 Giry, (le P.) Hist. C, 255.
 Gisbert. (le P.) Eloq. C, 103.
 Glover. Poés. A, 268.
 Godefroy. (Denis) Droit. E, 332.
 Goethe. Poés. A, 286. Rom. E, 138.
 Godescard. (l'abbé) Trad. C, 254.
 Golberri. (M.) Voy. D, 373.
 Goldoni. Th. A, 311.
 Goldsmith. Poés. A, 426. Hist. D, 90.
 Rom. E, 153.
 Gottsched. Th. A, 341.
 Gomberville. Rom. E, 32.
 Gomez. (Mme. de) Th. B, 128.
 Rom. E, 41.
 Gognet. Hist. litt. D, 196.
 Gordon. (Alexandre) Hist. C, 243.
 Gordon. (J.) Hist. E, 416.
 Gordon de Percey. Rom. E, 3.
 V. Lenglet.
 Gorgias. Orat. B, 404.
 Gorini. Th. A, 310.
 Gorse. (M.) B, 33.
 Gosselin. (M.) Géog. D, 241. Trad. D, 243.

- Gouge. Poés. B, 256.
 Goujet. (l'abbé) Hist. B, 381.
 C, 244, 253, 409. D, 17.
 Goulart. (Simon) Hist. D, 14.
 Gourcy. (de) Trad. B, 435.
 Gourville. Mém. D, 32.
 Grace. (de) Trad. C, 268.
 Graffigny. (M^{me}. de) Théât. B, 174.
 Rom. E, 49.
 Grainville. Rom. E, 10.
 Grand. (le) Th. B, 108.
 Grand d'Aussy. (le) Hist. C, 383.
 Voy. D, 327. Rom. E, 4.
 Granet. (l'abbé) Journ. E, 183, 282.
 Grange-Chancel. (de la) Théât. B,
 145, 155.
 Grange (de la) de Montpellier. Trad.
 A, 274.
 Grange. (la) Trad. A, 68. B, 427.
 Granger. Voy. D, 386.
 Grandpré. (M. de) Voy. D, 375,
 409.
 Gravesande. (s') Journ. E, 177.
 Gravina. Droit. E, 331.
 Gray. Poés. A, 425.
 Grazzini dit Lasca. Rom. E, 133.
 Grecourt. (l'abbé) Fab. B, 325.
 Poés. B, 344.
 Grégoire (S.) de Nazianze. Orat. B, 433.
 Grégoire. (M.) Elog. Acad. C, 20.
 Hist. C, 200. Voy. D, 435. Journ.
 E, 214.
 Grenan. Eloq. C, 29.
 Gresset. Trad. A, 90. Poés. B, 11.
 Théât. B, 163. Poés. B, 349. Voy.
 D, 486.
 Griffet. (le P.) Hist. C, 431. Chron.
 D, 237. Relig. E, 407.
 Gros de Besplas. (M.) Eloq. C, 106.
 Groselier. (le P.) Fab. B, 329.
 Grosier. (M. l'abbé) Hist. D, 178.
 Journ. E, 179, 188, 228.
 Grosley. Voy. D, 351. Facét. E, 267.
 Droit. E, 339.
 Grótius. Hist. D, 82. Droit. E, 318,
 329.
 Grouvelle. Hist. C, 248. Lettr. E,
 297.
 Gua de Malves. (l'abbé de) Trad.
 D, 286.
 Guadet. Orat. C, 45.
 Guairard. (M.) Journ. E, 223.
 Guarini. Th. A, 294.
 Guasco. (l'abbé de) Lettr. E, 304.
 Gudin. (M.) Poés. B, 286. Chron.
 D, 238.
 Guérin. Trad. D, 333.
 Guerle. (M. de) Trad. A, 152.
 Guénard. (le P.) Disc. Acad. C, 12.
 Guénee. (l'abbé) Lettr. E, 383.
 Gueroult l'aîné. (M.) Trad. B, 423.
 Gramm. C, 135.
 Gueroult le cadet. (M.) Trad. B, 423.
 Guesnerie. (M^{lle}. de la) Rom. E, 65.
 Gueudeville. Trad. A, 58. E, 264.
 Gueullette. Th. B, 130.
 Guibert. (de) Elog. Acad. C, 17.
 Guichard. (M.) Fabul. B, 332.
 Guichardin. Hist. D, 128.
 Guienne. (M. de) Droit. E, 337.
 Guignes. (de) Hist. D, 169.
 Guillard. (M.) Th. B, 230.
 Guiraudet. Trad. D, 94, 136.
 Guizot. (M.) Journ. E, 224.

- Gumilla. (le P.) Voy. D, 456.
 Gustave III, roi de Suède. Orat. C, 64.
 Guthrie. Géog. D, 251.
 Guyard de Berville. Hist. D, 6.
 Guymond de la Touche. (Claude) Théât. B, 176.
 Guyon. (l'abbé) Hist. C, 312, 341, 368.
 Guyot. (M.) Jurisp. E, 342.
 Guyot. (l'abbé) Journ. E, 178.
 Guyot de Merville. Th. B, 157.
 Guys. (M.) Voy. D, 363.
 Guyton de Morveau. (M.) Elog. Acad. C, 21.
- H.
- Haguenier. Poés. B, 347.
 Halde. (le P. du) Hist. D, 175.
 Haller. Poés. A, 435.
 Hamilton. Mém. D. 30. Voy. D, 486.
 Rom. E, 80.
 Hamoche. Did. B, 401.
 Hannetaire. (d') Déclam. C, 113.
 Hardion. Hist. C, 264.
 Hardy. Th. B, 43.
 Haren (Guillaume de) Poés. A, 452.
 Harpe. (de la) Trad. A, 145, 226, 242. Poés. B, 32. Théât. B, 188.
 Poés. élég. B, 316. Rhét. C, 97.
 Elog. C, 115. Trad. C, 357. Voy. D, 277. Journ. E, 189, 229.
 Harris. (Jacques) Gramm. C, 123.
 Hauteroche. Th. B, 82.
 Hawkesworth. Voy. D, 289.
 Hearne. (Samuël) Voy. D, 431.
- Hebrail. (l'abbé d') Hist. Litt. D, 198.
 Hédéric. Dict. C, 31.
 Hegewisch. (M.) Hist. C, 418.
 Hèle. (d') Th. B, 197.
 Héliodore. Rom. E, 10.
 Helme. (Mme.) Rom. E, 161.
 Héloïse et Abailard. Lettr. E, 289.
 Helyot (le P.) Hist. C, 247.
 Hénault. Théât. B, 128. Hist. C, 376.
 D, 74.
 Hennequin. (M.) Trad. A, 426.
 E, 162.
 Hennet. (M.) Trad. A, 326, 431.
 Henrion de Pansey. (M.) Droit. E, 360.
 Henry (M.) Trad. D, 293, 416, 460.
 Henry. (le docteur) Hist. D, 91.
 Herberay. (d') Trad. E, 28.
 Herbin. (M.) Géog. D, 256.
 Héricourt. (de) Lois. Écl. E, 372.
 Hérissant. (M. L. T.) Rhét. C, 95.
 Journ. E, 212.
 Herisson. (M.) Atlas. D, 264.
 Héritier. (l') Trad. D, 82.
 Héritier. (M^{re}. l') Rom. E, 44.
 Herivaux. Journ. E, 188.
 Hermant. Hist. C, 236.
 Hermilly. (d') Trad. A, 242. D, 71.
 Hernandès. Trad. E, 150.
 Hérodién. Hist. C, 359.
 Hérodot. Orat. B, 424. Hist. C, 291.
 Herrera. Voy. D, 435.
 Hervey. Poés. A, 424.
 Hésiode. Poés. A, 25.
 Heu. (M.) Trad. A, 170.
 Hilliard d'Auberteuil. Hist. D, 184.
 Mochet.

- Hochet. (M.) Trad. D, 136. Journ. E, 224.
- Hoffman. (M.) Théât. B, 228. Journ. E, 222.
- Hoffmansegg. (M. le Comte de) Voy. D, 336.
- Holbac le fils. (M. d') Trad. A, 277.
- Holbérg. Th. A, 358.
- Homère. Poés. A, 4.
- Horace. Poés. A, 98.
- Hornemann. Voy. D, 378.
- Hoschins. (Sidronius) Poés. A, 172.
- Houdry. (le P.) Ouv. sur la chaire. B, 483.
- Houel. (M.) Voy. D, 475.
- Huber. Trad. A, 282, 440, 441, 443. E, 309.
- Huet. Poés. A, 186. Rom. E, 2.
- Huissen. (le Baron d') Hist. C, 246.
- Hulot. Droit. E, 333.
- Hume. Hist. D, 89.

I.

- Ifland. (M.) Dram. A, 347.
- Imbert. Poés. B, 30. Trad. E, 134.
- Inchbald. (Mme.) Rom. E, 163.
- Irailh. (l'abbé) Hist. litt. D, 203.
- Irwin. (M.) Voy. D, 310.
- Isée. Orat. B, 407.
- Isocrate. Orat. B, 406.

J.

- Jacobi. Poés. A, 442.
- Jannin. (M.) Journ. E, 223.

TOME V.

- Jansen. (M.) Trad. A, 453. D, 183, 284, 403.
- Janvier. (le P.) Poés. B, 258.
- Jardin. (M. l'abbé) Trad. D, 129.
- Jaubert. Trad. A, 164.
- Jay. (le P. le) Trad. C, 330.
- Jean (Saint) Chrysostôme. Orat. B, 431.
- Jean second. Poés. A, 169.
- Jefferson. (M.) Hist. D, 187.
- Jennings. Relig. E, 394.
- Joannet. (l'abbé) Did. B, 394.
- Jodelle. Th. B, 38.
- Johnson. Dict. C, 191.
- Joinville. Hist. C, 418.
- Joly. Mém. D, 23.
- Joly. (le P.) Eloq. C, 106. Géog. D, 249.
- Joseph. Hist. C, 195.
- Jusse. (l'abbé) Trad. E, 27.
- Journal du Barreau. E, 416.
- Jove. Hist. D, 124.
- Jouve. (le P.) Hist. D, 176.
- Jouveny. (le P.) Eloq. C, 26. Rhét. C, 78.
- Jubé. (M.) Hist. D, 131.
- Juigné. Dict. D, 215.
- Junker. Trad. A, 285, 347. Journ. E, 201.
- Junquière. (de) Poés. B, 23.
- Justin. Hist. C, 258.
- Juvenal. Poés. A, 135.
- Juvenel de Carleucas. Hist. litt. D, 194.

K.

- Keate. (George) Hist. D, 144. Voy. D, 468.

- Kempis. (Thomas à) Relig. E, 400.
 Kéralio. (M^{le}. de) Hist. D, 103.
 Kervillars. Trad. A, 117, 119.
 Kienlong. Poés. A, 288.
 Kilg. (M.) Trad. D, 251.
 Klopstock. Poés. A, 284.
 Koch. (M.) Hist. C, 279, 290. Chron.
 D, 235. Droit. E, 326.
 Kœmpfer. Hist. D, 180.
 Kotzebue. (M.) Dram. A, 346. Rom.
 E, 139.
 Kourzroch. (M^{de}. de) Trad. A, 285.
 Kracheninnikow. Voy. D, 425.
- L.
- Labarthe. (M.) Voy. D, 372.
 Labat. (le P.) Voy. D, 451, 455.
 Labaume. Trad. A, 271. D, 143,
 379. E, 136, 157. Journ. E, 211.
 Laboureur. (le) Hist. D, 9.
 Laborde. (de) Trad. D, 330, 467.
 Voy. D, 476.
 Laborde. (M. Alexandre de) Voy.
 D, 484.
 Lacépède. (M. de) Eloq. acad. C, 24.
 Lacombe, d'Avignon. Gramm. C,
 183.
 Lacombe de Prezelle. Hist. D, 228.
 Fac. E, 277.
 Lacombe. (M.) Did. B, 400. Hist.
 C, 312. D, 147, 153, 163.
 Lacretelle l'aîné. (M.) Eloq. acad.
 C, 23, 110.
 Lacretelle jeune. (M.) Hist. D, 2.
 Lacroix. (M.) Géogr. D, 254.
 Ladvoat. Dict. D, 222, 259.
- Laffichard. Th. B, 157.
 Lafitau. Hist. C, 227.
 Lagneau. (l'abbé) Trad. C, 259.
 Lalande. (de) Voy. D, 337.
 Lalanne. (M.) Poés. B, 288, 337.
 Lallemant. (M.) Trad. A, 132. D,
 376, 432.
 Lally - Tollendal. (M. de) Orat.
 C, 39.
 Lamarck. (M.) Voy. D, 358, 419.
 Lamarre. (l'abbé de) Th. B, 162.
 Lamarre. (M.) Rom. E, 6. Trad. E,
 154.
 Lambert. (l'abbé) Hist. litt. D,
 192.
 Lamprière. (G.) Voy. D, 371.
 Lamiral. (M.) Voy. D, 368.
 Lamy. (le P.) Rhét. C, 79.
 Lancelot. Gramm. C, 121, 129,
 133.
 Lancelot. (Jean - Paul) Droit. E,
 368.
 Landi. (M.) Hist. litt. D, 193.
 Landon. (M.) Hist. C, 282.
 Langeac. (M. de) Trad. A, 93.
 Langlès. (M.) Voy. D, 282, 358, 391,
 401, 418. Journ. E, 212.
 Langlois. Hist. C, 223.
 Lanjuinais. (M.) Journ. E, 212.
 Lanoue. Th. B, 156.
 Lantier. (M.) Th. B, 230. Hist. C,
 319.
 Lapeyrouse. Voy. D, 294.
 Laporte Dutheil. (M.) Trad. A, 25,
 54. D, 243.
 Larcher. (M.) Trad. C, 292, 296.
 E, 20.

- Larrey. Hist. C, 435.
 Lasalle. (M. Henri) Journ. E, 223.
 Lasteyrie. (M. de) Trad. D, 271.
 Latour Hotman. Trad. D, 102.
 Lattaissant. (l'abbé de) Poés. B, 353.
 Lavaisse. (M. E.) Esp. E, 243, 251.
 Lavallée. (M. Joseph) Trad. D, 357.
 Voy. D, 481.
 Lavaur. Trad. A, 150.
 Lavanx. (M.) Dict. C, 166. Trad. E, 265.
 Laugier. (l'abbé) Hist. D, 132.
 Laugier de Tassy. Voy. D, 369.
 Laujon. (M.) Th. B, 218.
 Launay. (de) Th. B, 146.
 Laures. (le Chevalier de) Trad. A, 144.
 Lebas. (M.) Trad. D, 344. E, 163.
 Lechapelier. Orat. C, 38.
 Lechevalier. (M.) Voy. D, 360.
 Lecuy. (M.) Journ. E, 221.
 Leczhinski (Stanislas), Roi de Pologne. Orat. C, 66.
 Ledyard. (M.) Voy. D, 375.
 Lefort. Trad. D, 186.
 Leger. (M.) Th. B, 231.
 Legouvé. Orat. B, 498.
 Legouvé. (M.) Théât. B, 221. Poés. B, 366. Rom. E, 6.
 Legoux de Flaix. (M.) Voy. D, 404.
 Leibnitz. (Esp. de) E, 343.
 Lejeune. Poés. B, 17.
 Lenet. Mém. D, 24.
 Lenfant, Ministre. Hist. C, 238, 242.
 Lenfant. (l'abbé) Orat. B, 463.
 Lenglet Dufresnoy. Hist., C 274.
 Chron. D, 234. Géog. D, 241.
 Rom. E, 3.
 Leonard. Poés. B, 307.
 Leprince de Beaumont. (Mme.) Rom. E, 52.
 Lequien de la Neufville. Hist. D, 10.
 Lequinio. (M.) Voy. D, 328.
 Leris. Hist. dram. B, 384.
 Lescaille. (Catherine) Th. A, 355.
 Lescallier. (M.) Voy. D, 461.
 Lescalopier. Trad. A, 293.
 Lesseps. (M.) Voy. D, 427.
 Lessing. Théât. A, 342. Poés. A, 448.
 Leti. Hist. D, 77, 102. C, 243.
 Levesque. (M.) Trad. A, 368. C, 294. Hist. C, 344. D, 151.
 Lewis. (M.) Rom. E, 154.
 Lezardiére. (Mlle. de) Droit. E, 337.
 Libanius. Orat. B, 417.
 Licbault. Trad. A, 347.
 Ligne. (Esp. du Prince de) E, 260.
 Ligny. (le P. de) Relig. E, 384.
 Limiers. Trad. A, 57. Hist. G, 372.
 Linant. Th. B, 173.
 Linck. (M.) Voy. D, 336.
 Lindblom. (M.) Trad. D, 356.
 Lingendes. (le P.) Orat. B, 450.
 Linguet. Trad. A, 320. Orat. B, 495.
 Hist. C, 253, 264, 321, 362. Journ. E, 207, 228.
 Lintot. (Mme. de) Rom. E, 52.
 Littleton. (Mylord) Lettr. E, 304.
 Livoy. (le P. de) Synon. C, 155.
 Trad. D, 196.
 Lobineau. Hist. C, 404.
 Locre. (M.) Lois. E, 349.
 Loiseau. Orat. B, 492.

- Loiseau. (l'abbé) Trad. D, 84.
 Lomonosow. Th. A, 362. Orat. C, 67.
 Long. (J.) Voy. D, 437.
 Long. (le P. le) Mém. D, 67. Relig.
 E, 381.
 Longchamps. (l'abbé de) Trad. A,
 128. Hist. C, 407. D, 185.
 Longepierre. Trad. A, 51. Théât.
 B, 106.
 Longin. Rhét. C, 70.
 Longueval. (le P.) Hist. C, 397.
 Longus. Rom. E, 16.
 Lopé de Vega. Th. A, 314.
 Lorovich. (M.) Trad. D, 144.
 Lottin. (M.) Journ. E, 211, 212.
 Esp. E, 246.
 Loubère. (de la) Voy. D, 413.
 Louis XIV. Hist. C, 432.
 Lowth. Gramm. C, 190.
 Lucain. Poés. A, 138.
 Lucas. Voy. D, 299, 376.
 Luce. Poés. B, 34.
 Luchet. (de) Esp. E, 237.
 Lucien. Chron. D, 236.
 Lucrèce. Poés. A, 64.
 Lussan. (M^{lle}. de) Hist. C, 420, 423.
 Rom. E, 48.
 Luzerne. (M. de la) Relig. E, 396.
 Lycurgue. Orat. B, 413.
- M.
- Mably. (l'abbé de) Hist. C, 314,
 348, 391. Chron. D, 238. Esp. E,
 258. Droit. E, 325.
 Maboul. Or. funèb. B, 476.
 Macartney. (Lord) Voy. D, 420.
 Macaulay. (M^{me}.) D, 93.
 Machiavel. Hist. D, 136.
 Macquer. Hist. C, 214, 339. D, 73.
 Maffei. Th. A, 309.
 Ma-Geoghegan. (M.) Hist. D, 109.
 Mahudel. Lettr. E, 295.
 Maihows. Voy. D, 305.
 Mailla. (le P.) Hist. D, 177.
 Maillet. Voy. D, 387.
 Maimbourg. Hist. C, 220.
 Maimieux. (M. de) Trad. D, 38.
 Maintenon. (M^{me}. de) Mém. D, 45.
 Lettr. E, 298.
 Mairan. Eloq. Acad. C, 3.
 Mairet. Th. B, 48.
 Maisonnouve. Th. B, 200.
 Maitre. (le) Orat. B, 485.
 Makensie. Voy. D, 439.
 Mackensie. Rom. E, 153.
 Malfilastre. Trad. A, 115. Poés. B,
 354.
 Malherbe. Poés. B, 295.
 Malesherbes. (de) Espr. E, 251.
 Maillet. (l'abbé) Did. B, 393. Eloq.
 C, 111. Trad. C, 426.
 Mallet. (Paul-Henri) Hist. D, 115,
 139, 143, 149. Trad. D, 319.
 Mallet Dupan. Voy. D, 480. Journ.
 E, 189.
 Malte-Brun. (M.) Hist. D, 167.
 Géog. D, 256. Trad. D, 414.
 Journ. E, 217, 223.
 Malleville. (M.) Lois. E, 350.
 Mangourit. (M.) Voy. D, 348.
 Manilius. Poés. A, 164.
 Marchand. (Prosper) Bibl. D, 212.
 Dict. D, 221.
 Marchand. (Etienne) Voy. D, 295.

- Marchand. (Mme. le) Rom. E, 47.
 Marchetti. Poés. A, 373.
 Marechal. (Sylvain) Hist. C, 313.
 Mariana. Hist. D, 69.
 Marie. (l'abbé) Trad. C, 254.
 Marin. (le P.) Hist. C, 249.
 Marin. Poés. A, 227.
 Marin. (feu M.) Journ. E, 188.
 Massillon. (le P.) Orat. B, 454.
 Mém. D, 39.
 Marini. (J.-A.) Rom. E, 130.
 Marinié. (M.) Journ. E, 211.
 Marion. Voy. D, 466.
 Mariti. (l'abbé) Voy. D, 399.
 Marivaux. Th. B, 123. Rom. E, 81.
 Marmol. Voy. D, 367.
 Marmontel. Trad. A, 142, 261.
 Rhét. C, 96. Hist. C, 441. Théât.
 B, 173. Did. B, 397. Voy. D,
 486. Rom. E, 2, 113. Contes.
 E, 124. Journ. E, 189.
 Marnezia. Poés. B, 281.
 Marolles. (l'abbé de) Trad. A, 70, 81,
 117, 125, 142, 151, 155. C, 305, 359.
 Marot. Poés. B, 334.
 Marquand. Trad. E, 158.
 Marsden. (William) Voy. D, 416.
 Marsollier. Hist. D, 74, 102.
 Marsollier des Vivetières. (M.) Théât.
 B, 231.
 Marsy. (l'abbé de). Poés. A, 198.
 Hist. D, 102, 173. Esp. E, 242.
 Anecd. E, 262.
 Martainville. (M.) Hist. Dram. B,
 389.
 Martelliére. (M. de la) Trad. A, 349.
 Martial. Poés. A, 152.
 Martignac. Trad. A, 62, 81, 121.
 Martin. (Dom) C, 386.
 Martin. Relig. réf. E, 379.
 Martin, libraire. Bibl. D, 212.
 Martinière. (Bruzen de la) Hist. C,
 435. Dict. D, 259. Lettr. E, 283.
 Mascaron. Or. funéb. B, 472.
 Mascrier. (l'abbé le) Trad. C, 329.
 Voy. D, 387.
 Masénius. Poés. A, 179.
 Massieu. Poés. A, 187. Hist. B, 380.
 Massieu. (M.) Trad. D, 236.
 Masson. Trad. A, 142.
 Masson. Hist. D, 153.
 Masson des Granges. (l'abbé le)
 Relig. E, 399.
 Maubert. Hist. C, 288.
 Maubuy. (de) Mém. D, 67.
 Maudru. (M.) Gramm. C, 193.
 Maurepas. (le Comte de) Mém. D, 55.
 Maupoint. Hist. Dram. B, 383.
 Maurice. (M.) Journ. E, 225.
 Maury. (M. le Cardinal) Eloq. Acad.
 C, 22. Orat. C, 82, 107. Esp.
 E, 258.
 Mayer. (de) Rom. E, 4. Contes. E, 168.
 Meares. (le Capitaine) Voy. D, 430.
 Mchégan. Hist. C, 263.
 Meister. (M.) Trad. A, 440.
 Méjan. (Maurice) Causes célèb.
 E, 341.
 Melling. (M.) Voy. D, 483.
 Menage. Poés. élég. B, 313. Dict. C,
 180.
 Menot. Orat. B, 445.
 Mentelle. (M.) Trad. A, 274. Géog.
 D, 255, 256.

- Mercier. (M.) Théât. B, 190. Eloq. acad. C, 19.
- Mercier. (le père) Journ. E, 178, 188. Lettr. E, 309.
- Mercier. (M. le) Th. B, 231.
- Merian. Trad. D, 401.
- Merle. (Dom) Hist. C, 379.
- Merle. (M.) Journ. E, 228.
- Merlin. (M.) Jurisp. E, 342.
- Mersan. (M.) Esp. E, 239.
- Mervesin. Hist. poét. B, 380.
- Merville. (de) Eloq. C, 109.
- Mezangui. Hist. C, 202, 253. Relig. E, 387.
- Mezerai. Hist. D, 19. C, 370.
- Meziriac. Trad. A, 116.
- Métastasio. Th. A, 303.
- Mèulan. (M^{lle}. de) Journ. E, 224, 229.
- Meun. (Jean de) Poés. B, 333.
- Meyssier. Orat. B, 445.
- Michaélis. Voy. D, 400.
- Michaud. (M.) Poés. B, 288.
- Michaux. (M.) Voy. D, 446.
- Mierre (le) Théât. B, 197. Poés. B, 264.
- Mierre, (M. le) neveu. Trad. A, 426. E, 362.
- Mignot. (l'abbé) Trad. C, 303. Hist. D, 174.
- Migrode. (de) Trad. D, 434.
- Millet-Mureau. Voy. D, 294.
- Millevoye. (M.) Poés. B, 369.
- Millin. (M.) Voy. D, 328. Trad. D, 474. Journ. E, 212. Myth. E, 412.
- Millot. Trad. B, 425. Hist. C, 269, 378. D, 94.
- Millon. (M.) Trad. D, 355. Journ. E, 209.
- Milton. Poés. A, 244.
- Mirabaud. Trad. A, 214, 223.
- Mirabeau. (le Comte de) Trad. A, 130, 169. Orat. C, 31. Trad. D, 77, 94. Hist. D, 118. Trad. D, 470. E, 133. Journ. E, 199. Esp. E, 258.
- Moette. Journ. E, 192.
- Moissy. Th. B, 174.
- Molière. Th. B, 67.
- Mondorge. Th. B, 161.
- Mongault. (l'abbé) Trad. C, 359. E, 287.
- Monnet. (M.) Trad. D, 350.
- Monnier. (M.) Hist. D, 164.
- Monnier. (le) Th. B, 211.
- Monnier. (l'abbé le) Trad. A, 62, 135. Fab. B, 330.
- Monnoie. (de la) Poés. A, 188.
- Monod. (M.) Trad. E, 146.
- Montagnac. (M. de) Trad. E, 150.
- Montagne. (M. de la) Trad. E, 158, 415.
- Montagu. (Myladi) Poés. A, 398. Voy. D, 303. Lettr. E, 310.
- Montaigne. Espr. E, 235.
- Montargon. (le P. de) Ouv. sur la Chaire. B, 483.
- Montchrétien. Th. B, 41.
- Montclar. Orat. B, 498.
- Monterif. Théât. B, 133. Poés. 348.
- Montempeis. (l'abbé) Hist. D, 17.
- Montesquieu. Hist. C, 342. Rom. E, 102. Espr. E, 247. Lettr. E, 302. Lois. E, 314.

- Montesson. (M^{de}. de) Trad. E, 153.
 Montfaucon. (le P. de) Hist. C, 388.
 Montfleury. Th. B, 73.
 Montigny. (M. de) Hist. D, 115.
 Montjoie. (M.) Rom. E, 93.
 Montlinot. (l'abbé de) Esp. E, 240.
 Montluc. Hist. D, 9.
 Montolieu. (M^{me}. de) Rom. E, 76.
 Trad. E, 138.
 Montpensier. (M^{lle}. de) Mém. D, 23.
 Montreuil. Lettr. E, 292.
 Montucla. Trad. D, 437.
 Monvel. (M.) Th. B, 228.
 Monvel fils. (M.) Trad. A, 426.
 Moore. (John) Voy. D, 316. Rom.
 E, 155.
 Morabin. Trad. E, 313.
 Morand. Th. B, 152.
 Moreau. Hist. C, 392.
 Moreau. Trad. E, 286.
 Moreau de Saint-Mery. (M.) Voy.
 D, 455.
 Morellet. (M.) Trad. C, 82. D,
 183, 187, 298, 360. E, 158, 161,
 361. Journ. E, 216.
 Morelly. Rom. poét. E, 103.
 Moreri. Dict. D, 216.
 Morin. (M.) anc. lib. Dict. C, 144.
 Morin. (M.) Dict. E, 168.
 Mornay. Hist. D, 18.
 Morse. (M.) Hist. D, 186.
 Moschus. Poés. A, 50.
 Mosneron. (M.) Trad. A, 251.
 Mothe-le-Vayer. (de la) (Espr. de)
 E, 240.
 Motte - Houdart. (de la) Trad.
 A, 14. Théât. B, 102. Poés. B,
 296, 305. Fab. B, 326. Espr. E,
 245.
 Motteville. (M^{de}. de) Mém. D, 24.
 Mouhy. (le Chevalier de) Hist.
 dram. B, 388.
 Moulines. (Guillaume de) Trad.
 C, 357, 359.
 Mouradja-d'Hosson. Voy. D, 480.
 Mourier. (M.) Trad. D, 399.
 Moutonnet de Clairfons. (M.) Trad.
 A, 25, 44, 52, 169, 208. Journ.
 E, 205.
 Moyvre. (Gillet de) Trad. A, 126.
 Muller. (S.) Voy. D, 429.
 Muller. (feu M.) Hist. D, 140.
 Journ. E, 216.
 Muller. (M.) Trad. E, 139.
 Mungo-Park. (M.) Voy. D, 377.
 Munier. (M.) Géog. D, 256.
 Murat. (M^{me}. de) Rom. E, 44.
 Muratori. Hist. D, 124.
 Muret. Poés. A, 171.
 Murr. (M. de) Voy. D, 284.
 Murray. Orat. C, 64.
 Musée. Poés. A, 22.
 Musset-Pathay. (M.) Hist. D, 22.
 Journ. E, 211.
 N.
 Nadal. (l'abbé) Théât. B, 117. Hist.
 C, 347.
 Naigeon. Espr. E, 238.
 NAPOLEON. (SA MAJESTÉ L'EMPE-
 REUR) Lois. E, 344.
 Naudé. Trad. D, 180.
 Nearque. Voy. D, 272.

Necker. Elog. Acad. C, 22. Relig.
E, 375.

Néel. Fac. E, 260.

Némésien. Poés. A, 162.

Nevers. (le Duc de) Hist. D, 13.

Neuville. (le P. de) Orat. B, 457.

Or. funèb. B, 477.

Neuvillé. (M. de) Esp. E, 241.

Niceron. (le P.) Hist. Litt. D, 190.

Nicole. Esp. E, 244. Relig. E, 403.

Nicolson. (le P.) Voy. D, 454.

Niebuhr. Voy. D, 399.

Ninon de l'Enclos. Mém. D, 43, 44.

Lett. E, 299.

Nivernois. (le Duc de) Trad. A, 236.

Fab. B, 331.

Noailles. (le Maréchal de) Mém.
D, 40.

Noble. (le) Trad. A, 133. Fab. B, 325.
Trad. D, 284.

Nodot. Trad. A, 149.

Noé. (de) Trad. B, 404. Orat. B,
466.

Noel. (M.) Trad. A, 71. Elog. C,
20. Hist. C, 228. Myth. E, 412.

Norberg. Hist. D, 161.

Norden. Voy. D, 389.

Normant. (le) Orat. B, 490.

Norris. (Robert) Voy. D, 373.

Nougarède. (M.) Trad. C, 72.

Nyon l'aîné. Bibl. D, 213.

O.

Olivet. (l'abbé d') Edit. B, 420. Elog.
C, 8. Prosod. C, 152. Esp. E, 233.

Oliveyra. (le Chev. d') Hist. D, 78.

Olivier. (M.) Voy. D, 308.

Origène. Orat. B, 431.

Orléans. (le P. d') Hist. D, 69, 99.

Ortolani. (M.) Trad. D, 198.

Ossat. (le Cardinal d') Lettr. E, 292.

Ossian. Poés. A, 269.

Osterwald. Relig. réf. E, 379.

Otway. Th. A, 327.

Ouville. (d') Th. B, 61.

Ovide. Poés. A, 109.

P.

Paciaudi. (le P.) Rom. E, 2.

Page du Pratz. (le) Voy. D, 447.

Pagès. (M. de) Voy. D, 288.

Pagy. (l'abbé) Hist. C, 320.

Pain. (M.) Th. B, 224.

Palaprat. Th. B, 97.

Palissot. (M.) Poés. B, 26. Théât.
B, 177. Hist. C, 341. Hist. litt.
D, 201.

Pallavicin. Hist. C, 241.

Pallas. (M.) Voy. D, 358.

Panckoucke. Trad. A, 67, 215.

Pannard. Théât. B, 145. Poés. B,
347.

Pappa do Poulô. (M.) Trad. A, 362.

Papon. (le P.) Rhét. C, 92. Voy.
D, 327.

Parceval-Grandmaison. (M.) Poés.
B, 367.

Paradisi. Orat. B, 442.

Parfait. (les frères) Hist. B, 382.

Parini. Poés. A, 375.

Paris Duverney. Mém. D, 53.

Parisau. Th. B, 212.

Parnell.

- Parnell. Poés. A, 397.
 Parny. (M. de) Poés. élég. B, 317.
 Poés. B, 362. Voy. D, 485.
 Paraud. (M.) Trad. D, 310, 417.
 Parsons. (M.) Journ. E, 227.
 Pascal. Lettr. E, 294. Relig. E, 388.
 Pastoret. (M.) Eloq. Acad. C, 24.
 Pasumot. Voy. D, 327.
 Paterculus. (Velleius) Hist. C, 335.
 Paterson. Voy. D, 385.
 Patin. (Guy) Lettr. E, 295.
 Patrat. Th. B, 213.
 Patru. Orat. B, 485.
 Patu. Trad. A, 338.
 Paul. (l'abbé) Trad. C, 258, 334, 335.
 Paulmy. (le Marquis de) Rom. E, 4.
 Pausanias. Voy. D, 273.
 Pause. (Ophellot de la) Trad. C, 357.
 V. Sales.
 Pauw. (de) Hist. C, 319.
 Pauw. (Corneille de) Edit. E, 286.
 Pavillon. Poés. B, 339.
 Pechantré. Th. B, 94.
 Pechmeja. Rom. poét. E, 115.
 Pecquet. Trad. A, 293, 297, 372.
 Peignot. (M.) Bibl. D, 205.
 Pelisson. Orat. B, 486. Elog. acad.
 C, 8. Lettr. E, 292.
 Pellegrin. (l'abbé) Trad. A, 107.
 B, 119.
 Pellizer. (M.) Gramm. C, 188.
 Pelloutier. Hist. C, 385.
 Perau. (l'abbé) Mém. D, 64. Voy.
 D, 325.
 Percival. (M.) Voy. D, 415.
 Perefice. Hist. C, 428.
 Périclès. Orat. B, 404.
 Pernay. (M.) Trad. A, 277. E, 135.
 Pernetty. (Dom.) Voy. D, 470.
 Perrault. (Charles) Mém. D, 32, 62.
 Perrault. (Pierre) Trad. A, 231.
 Perron. (M.) Voy. D, 474.
 Perrot d'Ablancourt. Trad. C, 296,
 302, 329. D, 367.
 Perse. Poésie. A, 133.
 Pesselier. Théât. B, 158. Fab. B,
 328. Esp. E, 236.
 Petau. (le P.) Chron. D, 234.
 Petitain. (M.) Journ. E, 211.
 Pétion. Orat. C, 41.
 Petitpierre. (M.) Trad. A, 285.
 Petit-Radel. (M.) Trad. D, 357. E, 18.
 Petitot. (M.) Trad. A, 314. Théât.
 B, 232. Edit. E, 129, 393.
 Pétrarque. Poés. A, 365.
 Pétrone. Poés. A, 147. Rom. E, 24.
 Peyron. Voy. D, 331.
 Peyssonnel. (de) Voy. D, 362.
 Pezay. (de) Trad. A, 71. Poés. B, 25.
 Pezron. Hist. C, 203.
 Pfeffel. Hist. D, 114.
 Rhédre. Poés. A, 130.
 Philibert. Hist. D, 141.
 Philip. (le Gouverneur) Voy. D,
 473.
 Philipon la Madelaine. (M.) Th. B,
 237. Gramm. C, 146. Voy. D, 327.
 Lettr. E, 284.
 Philippe de Prétot. Journ. E, 195.
 Philips. Poés. A, 415.
 Picard. (M.) Th. B, 232.
 Picot, (M.) de Genève. Hist. C,
 275, 390.
 Picot. (M.) Journ. E, 213.

- Pictet. (M.) Hist. D, 186. Journ. E, 225. Const. E, 367.
- Pigault Lebrun. (M.) Théât. B, 229. Rom. E, 6, 94.
- Pieyre. (M.) Th. B, 235.
- Pigafetta. Voy. D, 282.
- Piganiol de la Force. Voy. C, 403. D, 322, 325.
- Pilati de Tassulo. Voy. D, 328.
- Piles. (de) Trad. A, 176.
- Pillet. (Fabien) Journ. E, 221.
- Pinaut. (M.) Droit, E, 373.
- Pindare. Poés. A, 47.
- Pingré. (le P.) Trad. A, 165.
- Pinkerton. (M.) Géog. D, 252.
- Piossens. (le Chevalier de) Mém. D, 37.
- Piozzi. (Mme.) Synon. C, 191.
- Piron. Th. B, 140. Voy. D, 486.
- Pitt. Orat. C, 59.
- Pithou. (P.) Droit. E, 370.
- Place. (le P. de la) Hist. D, 8.
- Place. (de la) Trad. A, 326, 336. Théât. B, 172. Trad. E, 146.
- Platon, Archevêque de Moscow. Orat. C, 67.
- Plaute. Th. A, 56.
- Pline. Orat. B, 428. Lettr. E, 288.
- Plis. (M.) Théât. B, 237. Poés. B, 280.
- Pluquet. (l'abbé) Hist. C, 218.
- Plutarque. Hist. C, 298.
- Pockocke. Voy. D, 306.
- Poinsinet. (Henri) Th. B, 180.
- Poinsinet de Sivry. Trad. A, 39, 44, 52. Th. B, 181. Rom. E, 4.
- Poiret. (M. l'abbé) Voy. D, 371.
- Poisson. (Philippe) Th. B, 144.
- Poisson. (Raymond) Th. B, 74.
- Poivre. Voy. D, 308.
- Polignac. Poés. A, 190.
- Polybe. Hist. C, 297.
- Pombal. (le Marquis de) Mém. D, 81.
- Pomfret. Poés. A, 395.
- Pommereuil. (M. de) Hist. D, 136.
- Pomponius Mela. Géog. D, 244.
- Poncelin. (M.) Trad. A, 121. D, 272.
- Pons. (M. de) Voy. D, 457.
- Pont de Veyle. Th. B, 148.
- Pope. Poés. 261, 401.
- Poréc. (le P.) Elog. C, 26.
- Portalis. Orat. C, 46. Concord. E, 374.
- Porte. (l'abbé de la) Hist. B, 386. Did. B, 396. Hist. C, 408. D, 198. Voy. D, 276. Journ. E, 186, 230. Esp. E, 253, 249, 255.
- Pothier. Droit. E, 336, 354.
- Pougens. (M. Charles) Trad. D, 321.
- Pouget. (le P.) Relig. E, 386.
- Ponilly. (M. de) Hist. D, 15.
- Poulain de Lumina. Hist. C, 381.
- Poulle. (l'abbé) Orat. B, 460.
- Pouqueville. (M.) Voy. D, 365.
- Pradon. Th. B, 84.
- Pradt. (M. l'abbé de) Voy. D, 328. Journ. E, 215.
- Prault. Hist. C, 429.
- Prevost, Curé. Trad. A, 132.
- Prevost. (l'abbé) Hist. C, 347. Voy. D, 275. Trad. D, 90. Hist. D, 103. Rom. E, 78. Trad. E, 146. Journ. E, 192, 225. Esp. E, 247. Trad. E, 287.

- Prevost de la Jannès. Droit. E, 340.
 Prevost. (M.) Trad. A, 33.
 Prideaux. Hist. C, 199.
 Priestley. Rhét. C, 120.
 Prior. Poés. A, 396.
 Privat de Fontanilles. Poés. B, 14.
 Procope. Hist. C, 367.
 Prodromus. (Theodorus) Rom. E, 21.
 Properce. Poés. A, 123.
 Prosper. (Saint) Poés. A, 165.
 Puffendorf. Hist. C, 268. Droit. E, 319.
 Pujoux. (M.) Th. B, 235.
 Puisieux. (de) Trad. D, 305, 307. E, 150.
 Puisieux. (M^{me}. de) Rom. E, 56.
 Pulci. Poés. A, 209.
 Pultney. (William) Orat. C, 56.
 Pure. (l'abbé de) Trad. C, 76.
 Putschius. Gramm. C, 132.
- Q.
- Quenneville. (M.) Trad. E, 14.
 Querlon. (de) Trad. A, 199. Voy. D, 276. Journ. E, 193.
 Quéant. (M.) Th. B, 229.
 Quillet. Poés. A, 180.
 Quinault. Théât. B, 70.
 Quinte-Curce. Hist. C, 302.
 Quintilien. Rhét. C, 73. E, 415.
 Quintus, de Smyrne. Poés. A, 21.
- R.
- Rabaut-Saint-Etienne. Hist. D, 1.
 Rabelais. Rom. E, 34. Fac. E, 262.
 Raboteau. (M.) Poés. B, 291.
 Rabutin. (Fr. de) Hist. D, 8.
 Racan. Poés. B, 303.
 Racine. Trad. A, 250. Théât. B, 77. Trad. D, 236. Voy. D, 486. Lettr. E, 306.
 Racine le fils. Poés. did. B, 252.
 Racine. (l'abbé) Hist. C, 208.
 Radcliffe. (M^{me}.) Rom. E, 160.
 Radet. (M.) Th. B, 237.
 Ragueuet. (l'abbé) Mém. D, 25.
 Raissiguier. Th. B, 57.
 Ramond. (M.) Trad. D, 345.
 Ramsay. (de) Mém. D, 24. Hist. D, 186. Rom. E, 100.
 Rapin. (le P.) Poés. A, 181. Did. B, 392. Rhét. C, 86. Eloq. C, 102. Chron. D, 237.
 Raulin. Orat. B, 446.
 Raulin. (M.) Trad. A, 93.
 Raux. (M.) Trad. A, 92.
 Raynal. Hist. D, 86, 98, 181.
 Raynouard. (M.) Théât. B, 236.
 Réal. (M.) Orat. B, 505.
 Reboulet. Hist. C, 436. Mém. D, 42.
 Regnard. Th. B, 94. Voy. D, 486.
 Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. (M.) Orat. C, 41. Journ. E, 221.
 Regnier. (l'abbé) Gramm. C, 138.
 Regnier. Poés. sat. B, 308.
 Reichard. (M.) Voy. D, 313.
 Reine de Navarre. (la) Contes. E, 122.
 Rémond de Sainte-Albine. Eloq. C, 113. Trad. C, 268.
 Remy. (l'abbé) Eloq. acad. C, 24.
 Renaudot. (Théophraste) Journ. E, 219.

- Rendu. (M.) Trad. C, 355.
 Rennel. (le Major) Voy. D, 402.
 Renou. Trad. A, 177.
 Requier. Trad. C, 283. D, 21. E, 331.
 Restaut. Gramm. C, 139.
 Retif de la Brétonne. Rom. E, 88.
 Retz. (le Card. de) Hist. D, 22.
 Reuilly. (feu M. de) Voy. D, 359.
 Reybaz. Orat. B, 469.
 Reynier. (le Général) Voy. D, 393.
 Reyraç. (l'abbé de) Rom. poét. E, 114.
 Ricard. (l'abbé) Poés. B, 285. Trad. C, 390.
 Riccoboni. Eloq. C, 114.
 Riccoboni. (M^{me}) Trad. A, 338. Rom. E, 56.
 Richard. Ouv. sur la Chaire. B, 482.
 Richard. (le P.) Hist. C, 237.
 Richard. (l'abbé) Voy. D, 336, 415. Trad. E, 285.
 Richardson. Rom. E, 145.
 Richelet. (Pierre) Dict. C, 156. Lettr. E, 283.
 Richelet. Trad. A, 307.
 Richelieu. (le Maréchal de) Mém. D, 50, 53.
 Richer. Fab. B, 328. Trad. A, 90.
 Richer. Causes célèb. B, 507.
 Ricourt. (l'abbé) Relig. E, 387.
 Riedesel (le Baron de) Voy. D, 309.
 Rion. (Henri) Trad. D, 316.
 Risbeck. Voy. D, 346.
 Rivarol. (le Comte de) Trad. A, 209. Disc. acad. C, 172. Journ. E, 215.
 Rivet. (Dom) Hist. litt. D, 191.
 Robelot. (M.) Trad. C, 174.
 Robert. (Claude) Hist. C, 399.
 Robert. (M^{me}) Rom. E, 53.
 Robert de Vaugondi. Atlas. D, 264.
 Robertson. Hist. D, 75, 108, 182.
 Robespierre. Elog. acad. C, 21. Orat. C, 48.
 Robinet. Journ. E, 204. Esp. E, 242.
 Roche. (M^{me}) Rom. E, 158.
 Roche. (de la) Trad. A, 90.
 Rochefort. (de) Trad. A, 19, 32, 55.
 Rochefoucauld. (de la) Mém. D, 23.
 Rochefoucauld, (de la) Marquis de Surgères. Rom. E, 33.
 Rochefoucauld-Liancourt. (M. de la) Voy. D, 444. E, 366.
 Roche-Guilhem. (M^{me} de la) Rom. E, 36.
 Roches-de-Partenay. (l'abbé des) Trad. D, 391.
 Rochon. (M. l'abbé) Voy. D, 466.
 Rochon de Chabannes. Th. B, 185.
 Rœderer. (M.) Journ. E, 221, 229.
 Roger. (M.) Th. B, 236.
 Rogers. (Wood) Voy. D, 285.
 Rohan. Hist. D, 20.
 Rolland de la Platière. Voy. D, 315.
 Rolland. (M^{me}) Hist. D, 2.
 Rolland. Espr. E, 256.
 Rollin. Did. B, 393. Rhét. C, 85. Hist. C, 310, 336.
 Romagnesi. Th. B, 143.
 Roman. (l'abbé) Poés. B, 268.
 Romance de Mesmond. (M.) Rom. E, 2. Journ. E, 215.
 Romilly. Orat. B, 468.
 Rondet. Relig. 378.

- Ronsard. Poés. B, 294.
- Rogue. (Daniel de la) Trad. C, 340.
Journ. E, 174.
- Roscoe. (William) Hist. D, 137.
- Rosiers. (Claude de) Trad. C, 332.
- Rosset. Poés. B, 269.
- Rossi. (l'abbé de) Rom. E, 2.
- Rossignol. (l'abbé) Droit. E, 359.
- Rostowsky. Th. A, 359.
- Rotrou. Th. B, 52.
- Roubaud. (l'abbé) Synon. C, 143.
Hist. C, 269.
- Roucher. Poés. B, 270.
- Rouget de Lisle. (M.) Poés. B, 364.
- Rouillé. Hist. C, 338.
- Rousseau. (J.-B.) Poés. B, 296.
Sat. B, 309. Poés. B, 340. Lett. E, 305.
- Rousseau. (J.-J.) Rom. E, 86.
Espr. E, 350. Journ. E, 192.
Lett. E, 207.
- Roux. (le) Dict. C, 185.
- Roy. (P. le) Hist. D, 14.
- Roy. (le) Orthog. C, 150.
- Roy. Th. B, 117.
- Royou. (l'abbé) Journ. E, 188.
- Royou. (M.) Hist. C, 312, 366.
- Ruccellay. Poés. A, 370.
- Rue. (le P. de la) Poés. A, 190. Or. funéb. B, 473.
- Ruinart. Hist. C, 217.
- Rulhière. Poés. B, 359. Mém. D, 46.
Hist. D, 156, 165.
- Rulié. (l'abbé) Droit. E, 357.
- Ryand. (Edouard) Relig. E, 398.
- Ryer. (du) Théât. B, 46. Trad. D, 84.
- Sabatier. Poés. B, 299.
- Sabatier. (l'abbé.) Did. B, 398. Hist. litt. D, 201. Trad. E, 133. Esp. E, 251. Relig. E, 411.
- Sacchini. Rhét. C, 78.
- Sacy. (le Maistre de) Trad. A, 62, 132, 166. E, 377.
- Sacy. (Louis de) Trad. B, 430. Orat. B, 488. Trad. E, 288.
- Sade. (l'abbé de) Trad. A, 368.
- Sage. (le) Trad. A, 212, 319. Th. B, 111. Rom. E, 79. Trad. E, 130, 286.
- Sage (le) (M. de las Cases.) Hist. C, 276.
- Saint-Ange. (M. de) Trad. A, 115, 119. Poés. B, 364. Trad. E, 153.
- Saint-Aubin. (M^{me}. de) Rom. E, 64.
- Saint-Chamond. (M^{de}. de) Rom. E, 66.
- Saint-Evremont. Esp. E, 240.
- Saint-Foix. Théât. B, 136. Hist. C, 405. Rom. E, 83.
- Saint-Gabriel. (le P. de) Trad. B, 438.
- Saint-Gelais. Poés. B, 336.
- Saint-Germain. (de) Mém. D, 53.
- Saint-Hyacinthe. Trad. C, 142.
Journ. E, 177. Fac. E, 266.
- Saint-Just. Orat. C, 50.
- Saint-Jure. (le P.) Relig. E, 402.
- Saint-Lambert. Poés. B, 266.
- Saint-Marc. (de) Poés. B, 357.
- Saint-Marc. (le Fevre de) Hist. D, 122.
- Saint-Non. (l'abbé de) Voy. D, 478.

- Saint-Pard. (M. de) Relig. E, 402.
 Saint-Pavin. Poés. B, 337.
 Saint-Phalier. (M^{me}. de) Rom. E, 61.
 Saint-Pierre. (l'abbé de) Elog. C, 105.
 Saint-Pierre. (M. Bernardin de) Voy. D, 383, 486. Rom. E, 118.
 Saint-Pré. (M. de) Trad. D, 426.
 Saint-Réal. Chron. D, 237. Esp. E, 241.
 Saint-Remy. (de) Trad. A, 83.
 Saint-Simon. (de) Mém. D, 34.
 Saint-Vast. (M^{me}. de) Esp. E, 235.
 Saint-Victor. (M. de) Journ. E, 223.
 Sainte-Croix. (de) Hist. C, 323. Journ. E, 212, 216. Edit. E, 395.
 Sainte-Marthe. (Scev. de) Hist. C, 399.
 Sainte-Marthe. (L. de) Hist. C, 399.
 Sainte-Marthe. (Denis de) Hist. C, 399.
 Sainte-Suzanne. (M. de) Trad. D, 372.
 Sales. (de) Trad. C, 357.
 Salgues. (M.) Journ. E, 224.
 Sallengre. Journ. E, 177.
 Sallo. (de) Journ. E, 171.
 Salluste. Orat. B, 425. Hist. C, 326.
 Sanadon. (le P.) Trad. A, 104. Poés. A, 196.
 Sanctius. Gramm. C, 132.
 Sanderson. (Ænéas.) Voy. D, 420.
 Sanlecque. Poés. B, 252.
 Sannazar. Poés. A, 370.
 Santeuil. Poés. A, 184.
 Sapho. Poés. A, 40.
 Sarbiewsky. (le P.) Poés. A, 174.
 Savage. Poés. A, 398.
 Savary. Voy. D, 365, 388.
 Savin. (M.) Trad. E, 27.
 Saurin. Orat. B, 468.
 Saurin. Théât. B, 176.
 Sausseuil. (de) Trad. C, 190.
 Sautel. (le P.) Poés. A, 177.
 Sautreau de Marsy. (M.) Edit. B, 377. Journ. E, 188. Edit. E, 201, 220, 299.
 Sauval. Hist. C, 402.
 Sauvigny. (M. de) Th. B, 213. Poés. B, 260.
 Sauvigny. (l'abbé de) Relig. E, 405.
 Sauvo. (M.) Journ. E, 222.
 Say. (Horace) Journ. E, 211.
 Say. (M. - J. - B.) Journ. E, 221.
 Scapula. Dict. C, 131.
 Scarron. Trad. A, 95. Théât. B, 62.
 Schiller. Th. A, 343.
 Schombert. Droit. E, 331.
 Schwab. (M.) Gamm. C, 174.
 Scliver. Relig. E, 408.
 Scudery. Théât. B, 53. Rom. E, 32.
 Scudery. (M^{lle}.) Rom. E, 32.
 Scylax. Voy. D, 272.
 Sedaine. Th. B, 183. Poés. B, 355.
 Segrais. Trad. A, 86. Poés. B, 304.
 Seguier. Orat. B, 494.
 Segur l'aîné. (M. de) Th. B, 206. Poés. B, 365. Hist. C, 445. D, 119.
 Segur cadet. (de) Théât. B, 207.
 Selden. Droit. E, 329.

- Selis. Trad. A, 135.
 Sellius. Hist. D, 85. Trad. D, 428.
 Senault. Orat. B, 449.
 Senecé. Poés. B, 336.
 Sénèque. Théât. A, 145. Orat. B, 426. Esp. E, 234.
 Seran de la Tour. (l'abbé) Did. B, 397. Hist. C, 343, 347.
 Serionne (de) Trad. A, 72.
 Serna Santander. (M. de la) Bibl. D, 209.
 Serre Figon. (l'abbé du) Or. funéb. B, 481.
 Serré. (de) Trad. E, 131.
 Servan. Orat. B, 496.
 Servan. (le Général) Hist. D, 131.
 Servois. (M.) Trad. D, 362.
 Sevelinges. (M. de) Trad. E, 139. Journ. E, 221.
 Seigné. (M^{me}. de) Lettr. E, 296.
 Sèze. (M. de) Orat. B, 505.
 Seyssel. Trad. C, 331.
 Shakespeare. Th. A, 324.
 Shaw. (Thomas) Voy. D, 370.
 Sheridan. Orat. C, 61.
 Sicard. (le P.) Voy. D, 385.
 Sicard. (M. l'abbé) Gramm. C, 128. Journ. E, 213.
 Sigonius. Hist. D, 124.
 Silhouette. (de) Trad. A, 261. Voy. D, 314.
 Silius Italicus. Poés. A, 158.
 Silvestre de Sacy. (M.) Gramm. C, 127. Journ. E, 212.
 Simes. (le Major) Voy. D, 410.
 Siri. (Vittorio) Hist. C, 283. D, 21.
 Smith. Voy. D, 443.
 Smith. (Charlotte) Rom. E, 158.
 Smolett. Hist. D, 83. Rom. E, 150.
 Soanen. (le P.) Orat. B, 454.
 Sobieski. (Jean) Orat. C, 65.
 Sobrino. Dict. C, 188.
 Solignac. Hist. D, 163.
 Sommery. (M^{lle}. de) Rom. E, 68.
 Solis. (de) Voy. D, 450.
 Sollier. Hist. C, 224.
 Sonnerat. (M.) Voy. D, 419.
 Sophocle. Th. A, 31.
 Soulavie l'aîné. (M.) Hist. C, 447.
 Souls. (M.) Trad. D, 323, 452.
 Southwel. (Rob.) Hist. D, 78.
 Souza, (M^{me}. de) ci-dev. de Flahaut. Rom. E, 75.
 Sozzi. (de) Trad. A, 48.
 Sparmann. Voy. D, 381.
 Spenser. Poés. A, 388.
 Spon. Hist. D, 144.
 Speron-Speroni. Orat. B, 439.
 Staal. (M^{me}. de) Mém. D, 42.
 Stace. Poés. A, 156.
 Staël. (M^{me}. de) Rom. E, 70. Espr. E, 260.
 Stavorinus. Voy. D, 408.
 Stedman. (le Capitaine) Voy. D, 459.
 Stécle. Th. A, 331.
 Sterne. Rom. E, 151.
 Strabon. Géog. D, 242.
 Strada. Hist. D, 83.
 Sturm. Relig. E, 408.
 Suard. (M.) Trad. D, 75, 183, 290. Journ. E, 192, 193, 216. Edit. E, 224. Journ. E, 228.
 Suétone. Hist. C, 356.

Sueur. (le) Rom. E, 10.
 Sully. Hist. D, 16. Esp. E, 235.
 Sumarokow. Th. A, 361.
 Surgy. Voy. D, 277.
 Suze. (M^{me}. de la) Poés. élég. B, 313.
 Swift. Poés. A, 412. Rom. E, 144.
 Anecd. E, 263.
 Swinburne. Voy. D, 330, 342.
 Syrus. (Publius) Poés. A, 72.

T.

Tachard. (le P.) Voy. D, 411.
 Tacite. Hist. C, 349.
 Tailhié. (M. l'abbé) Hist. C, 312,
 339, 424.
 Talleyrand - Perigord. (M.) Orat.
 C, 34.
 Tallien. (M.) Orat. C, 51.
 Talon. (Omer) Orat. B, 487.
 Talon. (Denis) Orat. B, 487.
 Targe. (M.) Trad. D, 88. Hist. D, 126.
 Target. Orat. B, 500. C, 37.
 Tarteron. (le P.) Trad. A, 104, 134,
 136.
 Tasse. (le) Poésie. A, 221. Théât.
 A, 292.
 Tassoni. Poés. A, 228.
 Tatus. (Achilles) Rom. E, 15.
 Tavernier. Voy. D, 398.
 Tencin. (M^{me}. de) Rom. E, 49.
 Térence. Th. A, 60.
 Terrasson. Orat. B, 487.
 Terrasson. (l'abbé) Trad. C, 257.
 Rom. Poét. E, 101.
 Tertullien. Orat. B, 434.
 Tessé. (le Maréchal de) Mém. D, 28.

Tessier. Hist. C, 246.
 Thémistius. Orat. B, 415.
 Théocrite. Poésie. A, 50.
 Théophile. Th. B, 46.
 Thérémim. (M.) Journ. E, 211.
 Thespis. Th. A, 29.
 Thiebault. Hist. D, 120.
 Thomas. Poés. B, 19. Elog. acad. C,
 13. Rhét. C, 93.
 Thompson. Poésie. A, 416.
 Thon. (de) Hist. C, 425.
 Thouret. Orat. C, 38.
 Thucydide. Hist. C, 293.
 Thuillier. (Dom) Trad. C, 297.
 Thunberg. Voy. D, 418.
 Thummei. Poés. A, 441.
 Thurot. (M.) Trad. C, 123. D, 137.
 Tibulle. Poés. A, 123.
 Tillemont. Hist. C, 215, 359.
 Tillotson. Orat. C, 62.
 Timberlake. (H.) Voy. D, 437.
 Tiraboschi. Hist. litt. D, 193.
 Tissot. (M.) Trad. A, 91, 170.
 Tissot. (M.) Droit. E, 335.
 Tite-Live. Hist. C, 332.
 Titon Dutillet. Hist. B, 389.
 Tonnelay. Trad. A, 259.
 Tonnelier. (M.) Trad. D, 358.
 Torche. (l'abbé) Trad. A, 297, 299.
 Torcy. (de) Hist. C, 289.
 Torrés. (Diego) Voy. D, 367.
 Toscan. (M.) Journ. E, 211.
 Toti. (le Baron de) Voy. D, 361.
 Tour. (M. de la) Trad. A, 158, 162,
 163.
 Tour-du-Pin. (l'abbé de la) Or.
 funéb. B, 477.

Tourlet.

Tourlet. (M.) Trad. A, 22. Journ.

E, 221.

Tournefort. Voy. D, 300.

Tourneur. (le) Trad. A, 271, 336,
421, 425. Eloq. C, 20. Trad. D,
381. E, 146, 394.

Tourneux. (le) Relig. E, 406.

Tourville. (le Maréchal de) Mém.
D, 29.

Toussaint. Trad. A, 435. E, 150.
Journ. E, 192.

Townson. Voy. D, 350.

Tracy. (M. de) Gramm. C, 128.

Treilhard. (M.) Orat. B, 499.

Tremblay. (le Chevalier de la) Voy.
D, 318.

Trento. Orat. B, 444.

Tressan. (le Comte de) Trad. A,
215. Eloq. acad. C, 23. Rom. E, 4.
Trad. E, 28.

Tressan. (l'abbé de) Trad. C, 63.
Myth. E, 412.

Treuttel et Würtz. (MM.) Journ.
E, 206.

Trissin. Poés. A, 220, 291.

Tristan. Th. B, 59.

Troque Pompée. Hist. C, 258.

Troil. (M.) Voy. D, 356.

Tronson Ducoudray. Orat. B, 504.

Troya-Dassigny. Trad. B, 434.

Tschärner. Trad. A, 435. Hist. D,
139.

Turben. Journ. E, 198.

Turgot. Trad. A, 440. Droit. E,
357.

Turpin. Mém. D, 64.

Turselin. Hist. C, 289.

U.

Ussieux. (d') Trad. A, 276.

V.

Vadé. Th. B, 173.

Vaillant. (le) Voy. D, 381.

Valart. (l'abbé) Crit. A, 205. Relig.
E, 401.

Valerio. Rhét. C, 80.

Valerius Flaccus. Poés. A, 159.

Vallemont. Hist. C, 290.

Vallisneri. Orat. B, 441.

Vancouver. Voy. D, 297.

Vanderbourg. (M.) Trad. A, 343.
Journ. E, 217, 224.

Van-Effen. Trad. E, 142. Journ. E,
177. Trad. E, 263.

Vanière. Poés. A, 192.

Vanpraët. (M.) Bibl. D, 213.

Vassor. (le) Hist. C, 431.

Vauban. (M. de) Hist. D, 4.

Vaugelas. Gramm. C, 169. Trad. C,
303.

Vauvilliers. Trad. A, 49.

Vayer de Boutigny. (le) Rom. E, 77.

Vely. (l'abbé) Hist. C, 373.

Vence. (l'abbé de) Relig. E, 378.

Venegas. (le P.) Voy. D, 449.

Venance. (le P.) Voy. D, 486.

Veneroni. Gramm. C, 186.

Venini. Orat. B, 444.

Vergier. Poés. B, 342.

Vergniaud. Orat. C, 42.

Vermeil. (M.) Orat. B, 499.

Vernes. (Jacob) Journ. E, 197.

- Vernes le fils. (M.) Poés. B, 258.
 Verteuil. (l'abbé de) Trad. C, 307.
 Journ. E, 188.
 Vertot. (l'abbé de) Hist. C, 251,
 339. D, 78, 158.
 Viallon. Hist. C, 416.
 Vicaire. (M.) Poés. A, 97.
 Vida. Poés. A, 167.
 Vieilleville. (de la) Hist. D, 11.
 Vignay. (de) Trad. C, 259.
 Vigée. (M.) Th. B, 214. Rom.
 E, 6.
 Villa. Rhét. C, 81.
 Villars. (le Maréchal de) Mém.
 D, 36.
 Villars. (M^{me}. de) Lett. E, 299.
 Villaret. Hist. C, 374.
 Villedieu. (M^{de}. de) Rom. E, 36.
 Villefore. Trad. B, 420.
 Ville Hardouin. Hist. C, 368.
 Villeneuve. (M^{de}. de) Rom. E, 50.
 Villeroy. Hist. D, 16.
 Villers. (M.) Hist. C, 225. Journ.
 E, 215.
 Villeterque. (M.) Journ. E, 221.
 Villiers. (M.) Voy. D, 326.
 Villoison. Rom. E, 17. Journ. E,
 212.
 Villon. Poés. B, 334.
 Villotte. (le P.) Voy. D, 301.
 Vincent de Beauvais. Hist. C, 258.
 Vincent. (le Docteur) Voy. D, 273.
 Virgile. Poés. A, 73.
 Visé. (de) Journ. E, 189.
 Voiron. (M.) Trad. A, 183.
 Voisenon. Th. B, 163. Contes. E,
 261.
 Voiture. Lettr. E, 292.
 Volney. (M. de) Voy. D, 383,
 444. Chron. D, 239.
 Voltaire. Poés. B, 7. Théât. B, 132.
 Poés. B, 260. Sat. B, 309. Poés. B,
 343. Hist. C, 262, 437. D, 113,
 155, 160. Voy. D, 486. Rom.
 E, 85. Contes. E, 126. Esp. E,
 249. Lettr. E, 306.
 Vondel. Théât. A, 350. Poés. A,
 452.
 Voss. M. Poés. A, 277.
 Vosgien. Dict. D, 259.
- W.
- Wafer. (Lyonnel) Voy. D, 285.
 Wailly. (de) Trad. B, 240, Gramm.
 C, 146. Trad. C, 329.
 Walcknaer. (M.) Trad. D, 252,
 383.
 Waller. Poés. A, 391.
 Wallis. Voy. D, 289.
 Walsh. Poés. A, 399.
 Wasse. (la Baronne de) Trad. A,
 338.
 Watelet. Poés. B, 263.
 Watson. Hist. D, 77.
 Wattel. (de) Droit. E, 322.
 Weisse. (M.) Trad. E, 362.
 Weissenbruck. (M.) Journ. E, 209.
 Weld. (Isaac) Voy. D, 440.
 Wicherley. Th. A, 328.
 Wicq d'Azir. Elog. acad. C, 11.
 Wieland. (M.) Poés. A, 275.
 Rom. E, 134.
 Wilmot. Poés. A, 414.

Wingand. Orat. C, 64.

Winter. (Mme. de) Th. A, 355.

Wolff. Droit. E, 320.

Wolzogen. (Mme.) Rom. E, 136.

Woodard. (le Capitaine) Voy. D,

417.

X.

Xénophon. Hist. C, 295.

Xénophon, dit le jeune. Rom. E, 19.

Xiphilin. Hist. C, 332.

Y.

Yart. (l'abbé) Trad. A, 429.

Young. Poés. A, 420.

Young. (Arthur) Voy. D, 323,
354.

Yriarte. (Thomas) Théât. A, 318.

Poés. A, 383.

Z.

Zacharie. (M.) Poés. A, 272, 438.

Zeno. (Apostolo) Th. A, 300.

Zosime. Hist. C, 359.

Zurlauben. Hist. D, 20, 139.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.